The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

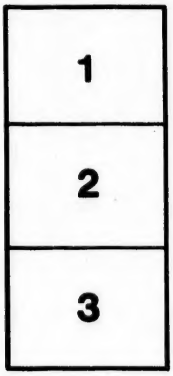
Bibliothèque nationale du Québec

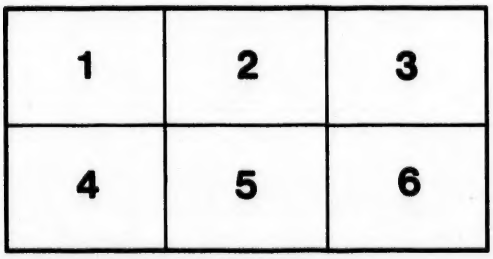
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:





L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

dépravation. Confondant le Créateur avec la créature, ils se formèrent des divinités chimériques et monstrueuses, auxquelles ils adressèrent des vœux et des hommages dignes des attributs extravagants dont leur imagination les avait dotées (1). Les brahmes modernes sont d'autant plus condamnables, qu'ils ont tout fait pour défigurer et rendre méconnaissable la religion primitive dont ils se sont constitués les dépositaires, et qui, quelque imparfaite qu'elle fût, était loin d'avoir ce caractère de monstruosité qu'elle a acquis entre les mains de ses avares et hypocrites interprètes (2). Cette religion n'est plus qu'un levier dont ils se servent habilement pour remuer à leur gré les passions d'un peuple crédule, et les faire tourner à leur avantage. Il faut en convenir, l'imagination des Indiens est d'une telle trempe, qu'ils ne peuvent être émus que par des monstres : les objets ordinaires ne font pas la moindre impression sur leur esprit exalté; pour fixer leur attention, il faut des géants ou des pygmées. Les brahmes, habiles à étudier le caractère et les inclinations de leurs concitoyens, ont reconnu que tout ce qui est étrange, extraordinaire, tout ce qui passe les bornes naturelles, était en droit de leur plaire, et ils n'ont rien négligé pour les servir à souhait. Au lieu de faire ployer les mœurs nationales sous le joug de la religion de leurs ancêtres, ils ont forgé un simulacre de religion accommodé aux mœurs nationales.

« J'ai observé, dit encore Ram-Mohun-Roy, que beaucoup d'Européens, dans leurs écrits et dans leur conversation, éprouvent le désir de pallier et d'adoucir les formes de l'idolâtrie hindoue, et qu'ils sont portés à faire croire que tous les objets du culte sont considérés par leurs adorateurs comme des représentations emblématiques de la suprême Divinité. Si c'était réellement le cas, je pourrais être conduit peut-être à examiner ce sujet; mais la vérité est que les Hindous de nos jours (et cela était vrai de ceux du XIIIe siècle) ne considèrent pas la chose ainsi, mais qu'ils croient fermement à l'existence réelle de dieux et de déesses innombrables qui possèdent dans leurs propres domaines une puissance entière et indépendante; et c'est pour se les rendre propices, et non le vrai Dieu, que des temples sont érigés et des cérémonies accomplies. Il n'y a pas de doute cependant, et mon seul but est de le prouver, que chaque rite dérive de l'adoration allégorique de la Divinité véritable; mais aujourd'hui tout cela est oublié, et, aux yeux d'un grand nombre, c'est même une hérésie de le mentionner. » Ram-Mohun-Roy, pour défendre la foi de ses premiers ancêtres, dénaturée par la pratique particulière de l'idolâtrie hindoue, s'est appliqué à faire ressortir la vraie signification des livres sacrés de l'Inde : suivant lui, le *Védanta*, qui est l'ouvrage le plus célèbre et le plus révéré de la théologie brahmanique, établit que l'Être suprême est un, et que lui seul est l'objet de la propitiation et du culte. Nous citerons ces dernières lignes : « Le *Véda* (on dit indifféremment le *Véda* ou les *Védas*, comme l'Écriture sainte ou les saintes Écritures) commence et finit avec les trois particulières et mystérieuses épithètes de Dieu, savoir : 1° *Om*; 2° *Tat*; 3° *Sat*. La première de ces épithètes signifie : « *Cet* Être qui conserve détruit et « crée. » La seconde explique : « *Cet* Être unique, « qui n'est ni mâle ni femelle. » La troisième annonce : « L'Être véritable. » Les termes collectifs affirment simplement que l'*Être unique, vrai, inconnu, est le créateur, le conservateur et le destructeur de l'univers.* »

Le *Manava-Dharma-Sastra*, ou livre des lois de Manou, que de Chézy (1) et Loiseleur-Deslongchamps (2) datent du XIIIe siècle avant Jésus-Christ, est véritablement le livre de la loi, comme l'entendaient les anciens peuples; car il comprend tout ce qui regarde la conduite civile et religieuse de l'homme. Outre les matières dont un code traite ordinairement, on y trouve réunis un système de cosmogonie, des idées de métaphysique, des règles nombreuses relatives aux devoirs religieux, aux cérémonies du culte, aux observances et aux expiations; des règles de purification et d'abstinence, des maximes de morale, des notions de politique, d'art militaire et de commerce; un exposé des peines et des récompenses après la mort,

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 388.
(2) *Ibid.*, p. 384.

(1) *Journal des savants* (1831), t. XIV, p. 22.
(2) Préface de sa traduction des *Lois de Manou*, p. 5.

Loui

Mano

HIS

MISSION

Louis Joseph Papineau.
Manoir de Montebello

a B

HISTOIRE GÉNÉRALE

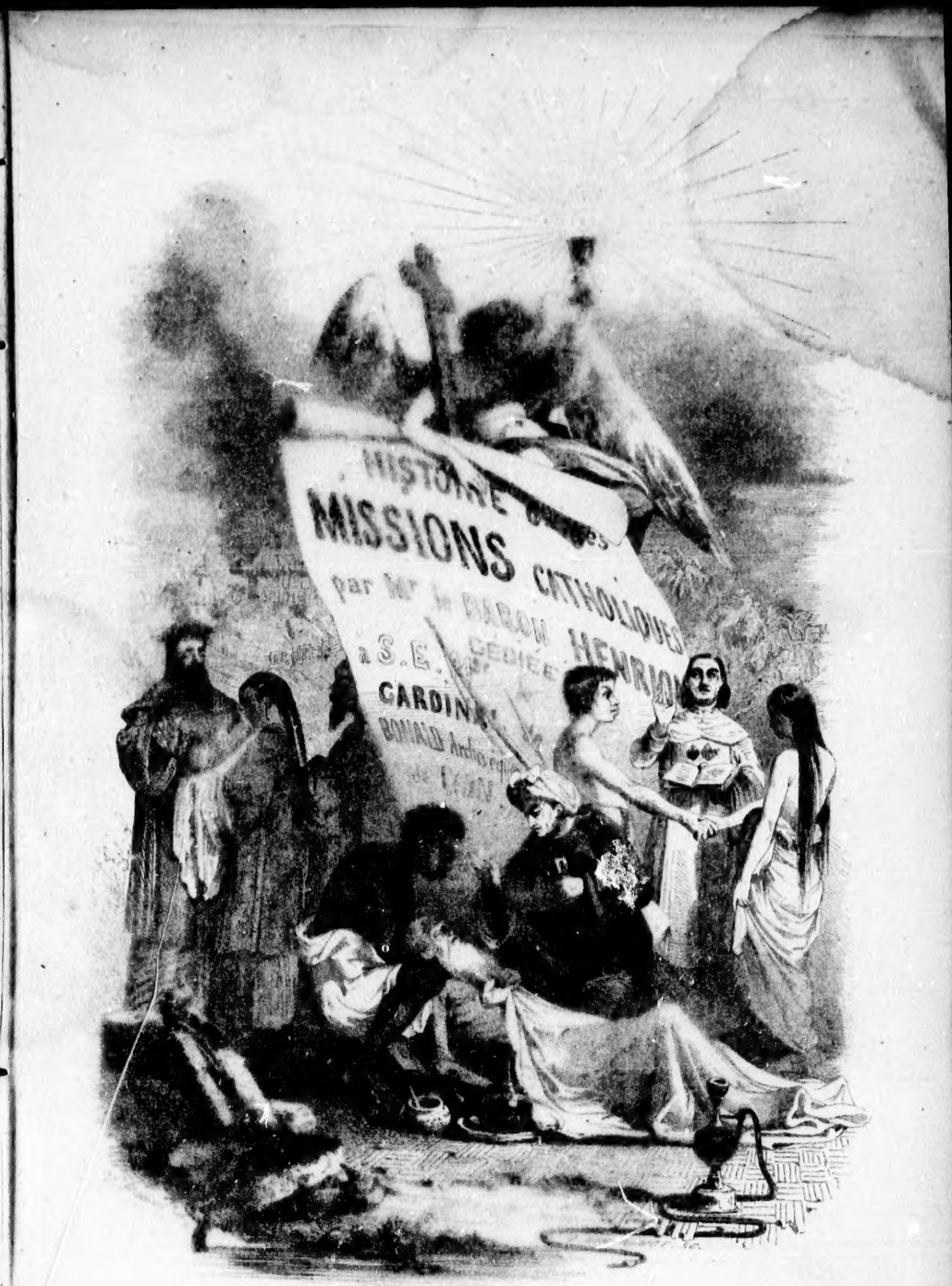
DES

MISSIONS CATHOLIQUES.

J.B. ROLLAND & Fils
NÉGOCIANTS
MONTREAL

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de RIGNOUX, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.


MISSIONS

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.

Jaume frères

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Ricneux, rue Monsieur-le-Prince, 29 bis.

refaits

HISTOIRE
MISSIONS CATHOLIQUES
par Mr le BARON HENRION
DÉDIÉE
à S.E. Mgr le
CARDINAL
BONALD Archevêque
de LYON
E. GUILLAUMOT. SC.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

M. LE BARON **HENRION**,

de l'Académie de la Religion catholique,
des Académie et Société royales de Metz et de Nancy,
Chevalier de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare,
Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

TOME PREMIER.

Première partie.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

PARIS.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1847

A SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BONALD,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

MONSEIGNEUR,

« Quand, à la voix de la Sagesse éternelle, le monde chrétien sortit des nuages épais dont l'enveloppait l'ancienne Loi, la parole qui le fit jaillir du sein de ces obscurités fut une parole de charité, un commandement d'amour : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (Matth., XIX, 9). Aussitôt le cœur de l'homme régénéré, cette admirable création de la puissance et de la miséricorde d'un Dieu, devint *cette terre nouvelle* et *ce ciel nouveau* dont parlent les Prophètes. Des flots d'une lumière surnaturelle venant à l'inonder de toute part, et les ardeurs d'un feu presque inconnu consumant jusqu'à ses dernières fibres, il ne vit plus autour de lui que des frères bien-aimés; il n'eut de bonheur qu'à les consoler et à les nourrir aux dépens même de sa vie; et, s'il formait un vœu pour le prochain, ce vœu ne s'arrêtait pas à quelques jouissances d'un jour : par un plus noble élan, il s'élevait jusqu'à la facilité que le temps et les passions ne peuvent atteindre. Le Rédempteur avait soufflé un esprit de vie sur cette image de Dieu; et ce souffle créateur enfanta

91498

la tendre compassion pour le malheur, le dévouement héroïque aux intérêts de l'humanité, l'abnégation de soi, la bienfaisance prodigue, le zèle du salut.

« Depuis ce jour, la Charité, *parcourant sa carrière comme un géant* (Act., XVII, 28), répand à pleines mains les merveilles... Lui demanderez-vous ce qui l'émeut et la préoccupe ? Elle vous montrera, assises à l'ombre de la mort, ces peuplades nombreuses passant leurs tristes années au milieu des horreurs de la barbarie, et qu'un rayon de vérité suffirait pour transformer en des prodiges de sagesse, de vertu et de sainteté. C'est ce rayon divin que la Charité voudrait faire luire sur ces êtres infortunés ; c'est cette transformation qu'elle brûle d'aller opérer elle-même. Scruterez-vous ses pensées les plus intimes ? Sonderez-vous ses desseins les plus secrets ? Elle déroulera sous vos yeux étonnés ses vastes plans de conquêtes, et tracera d'une main courageuse l'itinéraire de ses voyages apostoliques. Elle ne médite rien moins que d'aller chasser la superstition des trônes qui lui sont dressés sur les bords du Gange et dans le *céleste Empire ;* et de ces contrées, soumises à Jesus-Christ, poursuivant sa marche triomphale à travers les déserts de la Tartarie, elle veut entrer dans les régions septentrionales de l'Europe, pour attaquer, corps à corps, le schisme et l'hérésie. Après avoir ramené l'unité victorieuse dans ces royaumes déchirés par tant d'erreurs diverses, elle n'aura pas de repos qu'elle n'ait pénétré chez les noires tribus de l'Afrique, pour leur annoncer le Rédempteur qui a brisé les fers des esclaves et proclamé sur la terre la liberté des enfants de Dieu. Mais elle n'épuisera pas sur ces plages brûlantes toute l'ardeur qui la dévore. Toujours plus altérée de la soif du salut des âmes, la Charité voguera, sous le pavillon de la Croix, vers les forêts du Nouveau Monde, où l'attendent de nouveaux triomphes. Là, après avoir jeté la semence de la parole divine sur les montagnes et sur les bords des lacs, depuis le pays des Esquimaux jusqu'à la Terre de Feu, elle mesurera d'un œil saintement avide l'espace qui sépare l'Amérique de l'Océanie ; et bientôt, plus rapide que l'éclair, elle volera vers les archipels de cette cinquième partie du monde, pour aller faire d'un peuple de cannibales un peuple de saints...

« Si la Charité ne paraissait au milieu des nations que pour leur parler des intérêts du ciel, et pour faitre naître dans les cœurs le seul désir des choses qui ne se voient pas, sa mission pourrait ne pas être comprise de tous les esprits, et son passage sur la terre serait moins bien accueilli des âmes que les soins de ce monde appesantissent. Aussi, n'oubliant pas qu'elle est souverainement bienfaisante, elle veut que *tous les biens viennent avec elle* (Sap., VII, 11). Sans doute, elle apprendra, avant tout, à traiter l'importante affaire du salut ; mais elle dépose toujours un germe de civilisation là où elle a arboré la bannière de la Religion. La civilisation par la foi, tel est le but de ses efforts, de ses voyages, de ses fatigues, de son martyre. Aussi, si elle revêt les âmes, dépouillées de la grâce, du vêtement de la justice et de l'innocence, elle jette, sur le corps du sauvage qu'elle instruit, le manteau qui voilera sa honte et lui apprendra à respecter son

corps. Si elle s'expatrie pour aller rompre à l'infidèle le pain de l'intelligence, elle formera ses mains, en même temps, et à tracer le sillon d'où sortiront pour sa famille l'abondance et la richesse, et à pétrir ce pain matériel qui doit soutenir sa vie. Si elle instruit l'enfant du désert à élever en lui-même un temple à l'Esprit saint, elle lui apprend aussi à construire le toit qui le mettra à l'abri des injures des saisons, et lui permettra de prendre avec sécurité le repos de la nuit. En un mot, enseigner à l'homme *à chercher d'abord le royaume de Dieu, et lui donner tout le reste par surcroît* (Matth., VI, 33), c'est-à-dire le peu de bonheur que l'on peut goûter ici-bas, et l'industrie nécessaire aux besoins divers, voilà la mission de la Charité en ce monde; telle est l'œuvre qu'elle poursuit. Elle veut attiser et répandre par tout l'univers le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre (Luc., XII, 49)...

« A ces traits, sous lesquels nous avons essayé de vous peindre la Charité chrétienne et sacerdotale, vous avez facilement reconnu l'OEuvre admirable de la Propagation de la foi. C'est en elle, en effet, que la Charité s'est personnifiée... Tout ce qu'elle produit dans le monde pour la gloire de Dieu et le développement du mystère de la rédemption des hommes sera le sujet d'une éternelle admiration. Elle continue, par ses conquêtes, ses victoires et ses martyrs, la mission de Jésus sur la terre. Honneur à la nation qui l'a vue naître! Honneur au diocèse qui l'a enfantée!...

« Les destinées si magnifiques de cette OEuvre, sa part si belle dans l'économie du salut du genre humain, lui assignent un rang si élevé parmi les œuvres du Catholicisme, et la rendent, en quelque sorte, si nécessaire à la Religion, qu'un royaume qui soutient cette institution de foi et de vie a droit d'attendre, en retour, une éclatante protection et des bénédictions particulières, au jour où il appellerait le bras du Seigneur à la défense de son honneur et de son existence. On dirait que comme au temps où le Dieu d'Israël faisait des pactes avec son peuple choisi, une convention est intervenue entre le Rédempteur et la nation qui s'est chargée de poursuivre, par ses largesses et par son zèle, le travail de la Rédemption... Que notre patrie soit fidèle à sa vocation, et Dieu sera fidèle à ses promesses... Qu'elle comprenne ce qu'elle peut pour la vérité, pour la foi catholique, et pour le bonheur du monde; et la gloire de ses triomphes passés ne sera que le pâle reflet d'une gloire plus solide et plus réelle, de cette gloire que les Apôtres trouvèrent à affranchir les peuples par la Croix, à les civiliser par la Religion, à les faire passer des ténèbres à la lumière par leurs enseignements. »

En méditant ces belles paroles du Mandement publié, en 1843, par VOTRE ÉMINENCE, sur l'OEuvre de la Propagation de la foi, j'ai mieux compris, comme Chrétien et comme Français, qu'il importe de stimuler le zèle de tous les amis du christianisme et de la civilisation en faveur de l'Association dont la ville de Lyon, cette Rome de la France, est le glorieux berceau. Le plus sûr moyen de les

intéresser au maintien et au développement d'une Œuvre, auxiliaire si utile des missionnaires, consiste à présenter le tableau des bienfaits opérés dans le passé par les missions catholiques : j'ose essayer d'en retracer l'Histoire. VOTRE ÉMINENCE daigne me permettre de la publier sous la protection d'un nom illustre, auquel Elle ajoute un éclat nouveau. J'ai ainsi le bonheur non-seulement de pouvoir payer un tribut d'admiration à cette sainte ville de Lyon, qui a vu naître l'Œuvre de la Propagation de la foi, et dont vous êtes le Pontife, mais de rendre un public hommage à ce généreux dévouement, à ce zèle courageux et à ce noble caractère, qui ont fourni de si belles pages aux annales de l'Église.

Je suis, avec la plus profonde vénération et la plus respectueuse reconnaissance,

MONSEIGNEUR,

de VOTRE ÉMINENCE,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

Baron HENRION.

Paris, 22 septembre 1841.

AVERTISSEMENT.

Il existe des Relations particulières de différentes Missions ; mais la littérature ne possède aucune Relation générale qui les présente toutes, par ordre chronologique, dans leurs progrès et dans leur majestueux ensemble. Sans doute, l'*Histoire générale de l'Église* embrasse dans son plan les travaux apostoliques des missionnaires ; mais l'étendue même de ce plan ne lui permet d'en parler que d'une manière secondaire et restreinte. Elle offre moins l'histoire des Missions qu'elle ne l'indique, en laissant au lecteur le regret de ne pouvoir envisager ce riche et beau sujet dans des proportions convenables.

Depuis longtemps les bons esprits désiraient qu'on s'occupât de combler cette lacune. Le moment est venu de les satisfaire ; et il semble qu'une *Histoire* spéciale *des Missions* ne saurait être publiée avec plus d'à-propos qu'à l'époque où, sous l'impulsion d'un souverain Pontife qui a choisi pour nom papal celui du fondateur de la Propagande, et qui a été préfet de cette sainte Congrégation avant de devenir le successeur de Grégoire XV, les apôtres de la foi catholique se multiplient d'une manière si consolante, et portent à la fois chez tous les peuples infidèles le flambeau du christianisme et de la civilisation.

L'opportunité de cette publication devient plus sensible encore en présence des attaques redoublées de la fausse philosophie, et de la concurrence, d'ailleurs stérile, du protestantisme. Aux sophistes qui, dans la religion catholique, ne voient qu'une *forme vieillie,* nous montrerons la séve qui, sur les plages les plus éloignées, comme dans notre Europe, fait pousser à l'arbre du christianisme de vigoureux et verts rameaux, à l'ombre desquels les multitudes se réunissent, et dont les fruits de salut communiquent aux peuples la vie de l'intelligence et de l'âme. Aux protestants, nous montrerons la religion catholique poursuivant avec gloire le cours de ses triomphes sur l'idolâtrie, et les invitant à se demander pourquoi, quand l'Église romaine est douée d'une fécondité merveilleuse, les Églises séparées demeurent sans force et sans vertu.

On a publié de nos jours de belles pages sur la civilisation : il y a lieu de s'étonner qu'une *Histoire générale des Missions* n'ait pas encore paru. Les missionnaires ont pour but de procurer non-seulement le bonheur éternel, mais la félicité temporelle des peuples qu'ils évangélisent ; ils ont pour mobile une noble ardeur pour la culture et le développement des esprits, non moins qu'un saint zèle pour le salut des âmes ; ils arrachent à la barbarie les infortunés qu'ils enlèvent à la superstition ; et, par là même qu'ils les initient à la connaissance du vrai Dieu, des devoirs de l'homme envers son créateur, envers ses semblables, envers lui-même, ils les élèvent au niveau de la civilisation. L'histoire des Missions catholiques n'est, à proprement parler, que l'histoire de la civilisation par la foi chez les peuples infidèles.

Nous ne prétendons pas recommencer une Histoire générale de l'Église : aussi nous bornons-nous à présenter, dans une Introduction, le tableau de la propagation de la foi et de l'influence exercée par le christianisme sur la civilisation des peuples depuis la prédication des apôtres jusqu'au XIIIe siècle (1). L'ère moderne nous servira de point de départ : la chrétienté était alors fortement constituée, et, les guerres saintes ayant ouvert aux chrétiens d'Europe l'Asie et l'Afrique, le dévouement de leurs missionnaires alla étonner et souvent convertir les infidèles que les croisés n'avaient pu dompter. Bientôt l'Amérique s'ouvrit à son tour devant ces hérauts pacifiques de la religion, qui vont de nos jours planter la croix sur les rivages les plus reculés de l'Océanie.

M. de Châteaubriand a dit (*Génie du Christianisme*) : « Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une famille de frères, ils tournèrent les yeux vers les régions où des âmes languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils furent touchés de compassion en voyant cette dégradation de l'homme ; ils se sentirent pressés du désir de verser leur sang pour le salut de ces étrangers... Les anciens philosophes n'ont jamais quitté les avenues d'Academus et les délices d'Athènes pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser les sauvages, instruire l'ignorant, guérir les malades, vêtir le pauvre, et semer la concorde et le pain parmi des nations ennemies : c'est ce que les religieux chrétiens ont fait et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du tropique, rien ne les arrête. Ils vivent avec l'Esquimau dans son antre de peau de vache marine ; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groenlandais ; avec le Tartare ou l'Iroquois, ils parcourent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Cafre errant dans ses déserts embrasés ; le Chinois, le Japonais, l'Indien, sont devenus leurs néophytes ; il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan qui ait pu échapper à leur zèle ; et, comme autrefois les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité. »

Chaque Mission a un caractère qui lui est propre, et les apôtres de la foi, selon ces Missions diverses, ont suivi des voies différentes : voies de simplicité, voies de science, voies de législation, voies d'héroïsme. C'est un juste sujet d'orgueil pour l'Europe, surtout pour la France, qui a fourni le plus grand nombre des missionnaires, de voir tous les ans sortir de son sein des hommes qui vont faire éclater dans les cinq parties du monde les miracles des arts, des lois, de l'humanité et du courage. « Ceux qui ne croient plus à la religion de leurs pères, dit encore M. de Châteaubriand, conviendront du moins que, si le missionnaire est fermement persuadé qu'il n'y a de salut que dans la religion chrétienne, l'acte par lequel il se condamne à des maux inouïs pour sauver un idolâtre est au-dessus des plus grands dévouements. Qu'un homme, à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire, il illustre sa famille, il l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire, dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantage pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un sauvage inconnu..., de quel nom faudra-t-il appeler cette mort, ce sacrifice? »

(1) Cette Introduction paraîtra avec les dernières livraisons de l'ouvrage.

L'*Histoire générale des Missions* est une histoire en quelque sorte toute française; car, après les Pontifes romains, ce sont nos rois qui, depuis les croisades, ont le plus favorisé l'œuvre de la propagation de la foi. Saint Louis se montre à côté d'Innocent IV, et le souvenir de Louis XIV protége encore les *Francs* au milieu des populations musulmanes. L'action morale que notre patrie a exercée au dehors, pour la régénération du reste du monde, ne s'explique bien qu'aux yeux du lecteur qui a parcouru l'histoire des Missions. Les Relations imprimées ou inédites des premiers missionnaires rendent témoignage de l'ascendant exercé en Orient par le seul nom du roi de France. Les *Lettres édifiantes* témoignent que l'influence des monarques français a secondé, autant que leurs aumônes, les modernes apôtres; et, en devenant de nos jours le berceau de l'Association pour la propagation de la foi, la France a mis le sceau de l'évidence à cette vérité, proclamée par l'illustre comte de Maistre, que son roi ne s'appelle pas sans raison *très-chrétien*, et que notre pays, dont le chef s'honore d'être le fils aîné de l'Église, est l'auxiliaire naturel et le premier instrument de la papauté pour la civilisation de l'univers.

Nous avons établi l'utilité de l'*Histoire générale des Missions*, considérée: 1° comme complément de toutes les Histoires de l'Église; 2° comme justification de la religion catholique contre les attaques de la fausse philosophie et du protestantisme; 3° comme preuve que le christianisme est le moyen et le canal de la civilisation; 4° comme témoignage en faveur du glorieux ascendant de la France sur les destinées morales de l'univers. Dans un moment où d'injustes préventions s'attachent aux instituts religieux, il convient de faire en outre ressortir son utilité comme démonstration péremptoire de la nécessité de ces instituts, qui sont la principale pépinière des ouvriers évangéliques. Que les esprits prévenus voient à l'œuvre, dans nos pages, les Franciscains, les Dominicains, les Jésuites, etc., précurseurs des prêtres de Saint-Vincent de Paul, des Missions étrangères, de Picpus, des Oblats, des Maristes, etc.: nous n'hésitons pas à le dire, leurs préjugés s'évanouiront. Il ne leur restera qu'une admiration affectueuse pour le missionnaire qui, seul avec son chapelet et son bréviaire, accomplit, pour l'amélioration de ses semblables, de plus grandes choses que n'en exécuteraient, avec leurs plans de civilisation, les députés des plus savantes académies. Dans ce pays de bons sens et de loyauté, le souvenir de la république évangélique qui, à la parole de Dieu, sortit des déserts du Paraguay, devrait suffire à protéger les Jésuites.

L'*Histoire générale des Missions* sera utile sous un autre point de vue, c'est-à-dire comme excitation à la piété par l'exemple du dévouement des missionnaires et des peuples convertis. La tiédeur ne résistera pas à l'influence entraînante du zèle et de l'héroïsme des apôtres, de l'angélique ferveur et de la docilité des néophytes. De tels tableaux réagissent avec édification sur l'âme du lecteur, qui se retrempe et s'anime à parcourir avec un nouveau courage la carrière de la vie chrétienne.

Notre ouvrage remonte à l'origine de chaque Mission, en décrit les progrès jusqu'à ce jour, et, une fois qu'on lui aura donné place dans les bibliothèques chrétiennes, il trouvera, dans les *Annales de la propagation de la foi*, une continuation permanente. Les éléments de ce livre ont été puisés dans les Relations des anciens missionnaires, dans les Histoires particulières de plusieurs Missions, dans les *Lettres édifiantes*, et, pour les derniers temps, dans les *Annales* publiées à Lyon; nous les avons tirés surtout, et de préférence, des manuscrits que renferment les bibliothèques de Paris, et des recueils de lettres inédites qu'une obligeance dont nous sommes profondément reconnaissant a bien voulu mettre à notre disposition. Formé de ces éléments, puisés aux sources les plus authentiques, le livre que nous offrons au public n'est pas une simple reproduction des lettres des missionnaires; c'est un récit auquel ces lettres ont servi de base et de premier canevas, mais qui devait avoir la forme régulière et la précision d'une œuvre historique.

Si nous avons voulu édifier et instruire le lecteur, nous n'avons pas moins cherché à l'intéresser sous un autre rapport. Les détails sur la religion et sur les mœurs des peuples auxquels les mission-

naires ont porté le flambeau de la vérité, sur l'histoire, sur la situation et sur les productions des pays qu'ils ont parcourus, abondent dans ce livre à tel point, qu'au titre d'*Histoire générale des Missions* on pourrait ajouter, comme complément, celui d'Histoire générale des voyages. Il ne s'agit pas, en effet, d'autre chose que d'un voyage fait, pendant les six derniers siècles, la croix à la main, dans toutes les parties du globe où régnaient les ténèbres de l'infidélité et de l'idolâtrie. Nous avons eu pour but de remplacer ainsi ces publications pittoresques qu'il a été récemment de mode de multiplier, mais qui, tout en présentant un aliment varié à la curiosité du lecteur, ne lui épargnaient pas avec prudence des détails de mœurs qu'on devait taire à la jeunesse, ou bien encore heurtaient avec inconvenance la foi des catholiques. A la différence de ces publications, la nôtre utilise les notes laissées par les principaux voyageurs, mais elle respecte toujours les mœurs et la religion.

Nous avons déposé dans l'ouvrage qu'on va lire le résultat de recherches patientes et consciencieuses : tout notre désir est qu'au milieu de ce travail des intelligences et de cette effusion nouvelle de l'esprit de charité qui caractérisent notre époque, il fasse aimer de plus en plus le christianisme, seul principe civilisateur, seule base de l'ordre social.

On a voulu accompagner l'*Histoire générale des Missions* de gravures et de cartes dues à nos meilleurs artistes, afin que la religion et l'art se réunissent pour lui ouvrir l'accès de toutes les familles.

INTRODUCTION.

« Allez, enseignez toutes les nations... Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (1). » La mission que Jésus-Christ a donnée, en ces termes, à ses apôtres d'instruire et de baptiser les peuples, s'étend à tous les temps : aussi le zèle apostolique ne s'est jamais éteint dans l'Église, et il durera tant qu'il y aura sur la terre des infidèles à convertir. Mais nous nous bornons à esquisser ici le tableau de la propagation de la foi depuis la prédication de saint Pierre jusqu'au XIIIe siècle.

L'Église a seule l'honneur, la puissance et le droit des missions. Or, sans le Pape, il n'y a point d'Église. A peine le Saint-Esprit est-il descendu sur le cénacle, que la sollicitude universelle transporte le souverain Pontife ; et Pierre, debout avec les onze, annonce le premier la vérité aux Juifs, qui venaient de crucifier la Vérité vivante.

« Séparés de la masse corrompue des peuples idolâtres et renfermés dans les bornes étroites d'une nation, dit M. de Marguerye, évêque de Saint-Flour (2), les Israélites n'avaient pas encore été élevés à la perfection de cette charité expansive et universelle qui dilate le cœur de l'épouse du Christ, auquel « sont échus en héri« tage tous les peuples de la terre (3). » D'ailleurs la mission providentielle des enfants de Jacob était bien plus de conserver fidèlement le dépôt sacré des antiques croyances et des promesses, et de les mettre à l'abri de l'impur contact des stupides adorateurs des faux dieux, que de répandre la doctrine de la vérité, et d'offrir la lumière des révélations à des yeux malades, qui n'auraient pas pu en supporter l'éclat. Et en dehors de ce peuple, objet des prédilections divines, que voyons-nous autre chose dans les annales de l'humanité, que le règne d'un froid et désolant égoïsme qui resserre les cœurs, divise les hommes, enfante l'oppression, conduit à l'anarchie, pour aboutir, en dernière analyse, à cette coupable adoration du moi, seule divinité qui eut toujours ses autels et son culte?

« Mais, à l'ombre de la croix tutélaire, plantée dans le monde comme un signe de ralliement et de paix, le genre humain a été rappelé à l'unité de famille. « En Jésus-Christ, sauveur de « tous les hommes, il n'y a ni Juif, ni gentil, « ni Grec, ni barbare (1) ; » et au sommet de la sainte montagne où il étend ses bras divins pour étreindre sur son cœur l'humanité régénérée dans son sang, se réalise l'oracle du vieillard Siméon, qui avait salué l'aurore « de la lumière « qui devait éclairer tous les peuples (2), » et s'accomplit cette parole du divin Libérateur de toutes les nations : « Lorsque je serai élevé entre « le ciel et la terre, j'attirerai tout à moi (3). » Alors commence ce merveilleux enfantement des nations appelées à une vie nouvelle, que le prophète Isaïe avait chanté tant de siècles d'avance, quand il s'écriait dans son enthousiasme divin : « Levez-vous brillante des célestes clartés, « levez-vous, Jérusalem ; dilatez vos entrailles « devenues doublement fécondes, et ouvrez vos « bras à ces fils et à ces filles qui, de tous les « points du globe, vous saluent du nom de mère. »

(1) *Matth.*, XXVIII, 19, 20.
(2) *Instruction pastorale sur l'Œuvre de la Propagation de la foi* (1843), p. 445.
(3) *Ps.* II, 8.

(1) *Rom.*, X, 12.
(2) *Luc*, II.
(3) *Joan.*, XII, 32.

« Aussitôt que le Sauveur eut tracé à ses apôtres la voie sanglante où il les appelait à le suivre, dit aussi l'évêque d'Hésébon (1), le monde étonné s'ouvrit rapidement devant les pas de ces hérauts de la grande nouvelle. De la Judée à Rome, le christianisme ne fit qu'un pas; et bientôt après on vit s'échapper de cet immense foyer des torrents de lumière, qui portèrent la connaissance de la vérité jusqu'aux extrémités de la terre. Ce fut alors le temps des martyres et des souffrances de tout genre. Engendrée dans la mort de son divin Époux, l'Église devait achever de prendre sa croissance dans le sang de ses premiers enfants; et cette magnifique période se prolongea jusqu'au moment où la croix triomphante brilla enfin sur le diadème des Césars et sur les collines vaincues de la ville éternelle. Vous savez... pourquoi Dieu avait donné l'empire de l'univers à cette Rome, devenue notre mère après avoir si largement versé le sang de nos martyrs. En réunissant ainsi l'univers entier dans les liens d'une même famille, la reine du monde aidait par là même les premiers prédicateurs de la foi dans la propagation de l'Évangile. Soumis aux mêmes lois, et formant un seul empire, les différents peuples de la terre n'opposaient pas aux missionnaires de cette époque les difficultés que d'autres rencontrèrent, lorsque la foi ne demandait pas une aussi rapide diffusion. Toutes les contrées avaient alors des relations suivies avec le centre de l'empire, et la foi romaine en profitait pour se répandre dans toutes les parties de ce grand corps. Les navires qui allaient jusqu'aux extrémités du monde demander aux nations le tribut de leur sol et de leur industrie, les armées qui portaient partout la gloire et la terreur du peuple-roi, les conquêtes du luxe aussi bien que celles des armes, tout devenait, pour la divine mère des chrétiens, un moyen de faire connaître Jésus-Christ et de fonder des Églises. Car alors, comme de nos jours, partout où il y avait un soldat, un marchand, un conquérant; là aussi se trouvait un chrétien, un apôtre, et quand il le fallait un généreux martyr. Les missionnaires se répandirent donc dans le monde entier... Ainsi fortifiée et agrandie, l'Église put bientôt dire, avec Tertullien, que, née d'hier, elle remplissait déjà les armées, le sénat, les forums, les villes et les campagnes de l'empire, et qu'elle ne laissait aux païens que leurs temples. Elle pouvait leur dire que, si tous ses enfants sortaient de l'empire, les maîtres du monde seraient effrayés de la solitude faite autour d'eux. Le jour enfin arriva où l'héritier du trône des persécuteurs..., brisant avec les traditions du passé, vint proclamer à la face du monde que le Dieu des chrétiens allait être à jamais le Dieu de l'empire, et que les vains simulacres du paganisme étaient condamnés à rentrer pour toujours dans la poussière de leur néant. Dès lors, un grand fait religieux et social s'accomplit; les destinées de Rome païenne furent à jamais remplies; et le sceptre du monde, qu'elle avait reçu pour un jour, devait bientôt lui tomber des mains. Déjà la tempête s'est fait entendre au loin sur les frontières, que ne peuvent plus défendre d'innombrables légions... La main de Dieu se retire, et avec elle la force invincible qui a brisé tant de nations. Que les peuples se lèvent donc, qu'ils brisent leurs chaînes, que les barbares accourent et s'élancent sur l'empire ébranlé : le colosse de Rome n'a plus aucun but sur la terre; et désormais, dans le monde, il n'y aura plus d'autre monarchie universelle que le royaume de Jésus-Christ. L'empereur lui-même achèvera d'accomplir la mission que Dieu lui a donnée, en quittant cette Rome dont les murailles vont s'écrouler, et en cédant de loin sa place au Pontife qui doit y établir un trône près du tombeau du Pêcheur...

« L'Église, en paix sous Constantin, ne devait pas longtemps jouir d'un calme qui n'est pas fait pour elle en ce monde... Bientôt l'impie Julien, flétri du nom d'Apostat par la juste histoire, Julien va s'efforcer de renverser dans l'empire la croix de Jésus-Christ, pour y substituer les dieux vaincus du Capitole; et, peuplant ainsi le ciel de nouveaux martyrs, il convaincra plus fortement l'univers des vérités chrétiennes. Des ennemis d'un autre genre se lèveront aussi; déjà ils sont debout pour combattre contre le Seigneur et son Christ; dès le règne de Constantin, les doctrines impies d'Arius bouleversent les Églises : mais une mémorable protestation sera le résultat de la réunion solennelle de Nicée, à laquelle le monde entier enverra ses

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres sur la congrégation des Missions-Étrangères*, p. vj.

représentants. Cependant Arius, condamné par les Pères, ne sera pas pour cela vaincu; et l'Occident, ébranlé par les efforts des sectaires, laisserait presque douter de la promesse divine, si une semblable pensée pouvait être conçue sans blasphème. Puis viendront Macédonius, Nestorius, Eutychès, acharnés tous ensemble à déchirer le sein de l'Église qui les a enfantés. Alors aussi Dieu se vengera de ses ennemis... L'Église eut à souffrir au milieu de ces désastres, qui s'étendirent aux plus belles provinces de l'empire : mais... l'assistance divine la rendait supérieure aux terribles événements qui paraissaient devoir lui porter de si cruelles atteintes. Ses enfants augmentèrent, au lieu de diminuer par suite de ces ravages ; car ses conquêtes commencèrent à s'étendre sur les vainqueurs de Rome, dont le front si fier s'inclina bientôt devant la croix. »

L'arianisme mettait en question le fond même du christianisme, puisqu'il niait la divinité de Jésus-Christ. C'est au moment où, selon l'expression d'un Père, le monde s'étonne d'être Arien, que la mission spéciale de la France dans l'œuvre de la propagation et de la conservation de la foi commence à se manifester. « Un jour dit le P. Lacordaire (1), non loin des bords du Rhin, un chef barbare livrait bataille à d'autres barbares ; ses troupes plient, et tout à coup il se souvient que sa femme adore un Dieu dont elle lui a vanté la puissance. Il invoque ce Dieu, il invoque le Christ, le Roi des rois, le Dieu des armées, et la victoire est à lui ; et après la victoire, fidèle à sa promesse, il court se prosterner devant l'évêque, ministre du Dieu de Clotilde : « Doux Sicambre, lui dit saint Remi, « adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as « adoré. » Et Clovis reçoit le baptême avec ses guerriers. Ce roi, cette reine, cet évêque, ces soldats, qu'est-ce donc? C'est nous, c'est la nation française. Oui, nous étions tous là dans notre aïeul Clovis. Notre aïeul ! que ce mot ne vous étonne point... Le christianisme nous a fait tous une seule chose en Jésus-Christ ; il nous a tous confondus dans une même et sublime solidarité... Une nation catholique, la nation française, était donc. Et ce n'est pas moi qui donne cette louange magnifique à ma patrie : c'est le pontificat lui-même. De même que Dieu a dit à son Fils de toute éternité : « Tu es mon « premier-né » ; de même la Papauté a dit, dans le temps, à la nation française : « Tu es ma fille « aînée. » Il y a plus : afin d'exprimer plus énergiquement ce qu'il pensait de la France, le pontificat... l'appela *christianissimum regnum*. Ainsi, primogéniture dans la foi, excellence dans la foi, voilà nos titres... Il n'y avait pas encore une seule nation qui servît Dieu et son Église en tant que nation ; et ce fut alors que notre aïeul Clovis reçut le baptême des mains de saint Remi, et que, chassant devant lui les peuplades ariennes, il assura le triomphe de la foi. » Après que le Frank eut été fiancé à l'Église et armé chevalier de Dieu, « les pontifes, écrit le Bénédictin Pitra (1), disaient dans leurs prières, aux jours les plus solennels de l'année, ces prophétiques paroles, qui, de nos vieux missels gallicans, passèrent dans la liturgie romaine, où elles sont à jamais conservées : « Prions en- « core pour les rois Très-Chrétiens, afin que « notre Dieu et Seigneur fasse que leur soient « soumises toutes les nations barbares, pour « notre paix perpétuelle. » Et ailleurs : « O Dieu « tout puissant et éternel, qui avez établi l'em- « pire des Franks, pour être par le monde l'in- « strument de votre très-divine volonté, le glaive « et le boulevard de votre sainte Église ; nous « vous en prions : prévenez toujours et en tout « lieu de la céleste lumière les fils suppliants « des Franks, afin qu'ils voient efficacemen. ce « qu'il faut faire pour votre règne en ce monde, « et que, pour faire ainsi qu'ils auront vu, ils « soient jusqu'à la fin fortifiés de charité et de « courage. » La Papauté elle-même eut ses joies prophétiques, en accueillant dans ses bras ces nouveaux enfants. Clovis, au sortir du baptistère de Reims, offrit à la Confession de saint Pierre, en hommage et comme en symbole de sa royauté, une couronne que l'on appela *Regnum*. On connaît les félicitations qu'Anastase II lui envoya. Le Pape Vigile, captif à Byzance, et se débattant contre les filets de l'astuce grecque,

(1) *De la mission de la France dans l'œuvre de la propagation et de la conservation de la foi*, Conférence du 14 février 1841.

(1) *Histoire de saint Léger, évêque d'Autun et martyr, et de l'Église des Franks au* VIIe *siècle*, Introduction, p. XXIJ.

en appelait à son glorieux fils Childebert, parce que, dit-il, il le connaissait dévoué avec une entière vénération au Siége apostolique, et qu'il lui appartenait d'empêcher que rien ne troublât l'Église catholique; car il est digne et convenable qu'étant le roi catholique, il défende en toute générosité la foi et l'Église dans laquelle Dieu a voulu qu'il fût baptisé, d'autant qu'il est écrit : « Vive moi le Seigneur! Je glorifierai qui « me glorifiera. » Saint Grégoire le Grand salua avec plus d'enthousiasme encore l'inauguration de la France. Il dit aux fils de Brunehaut: « Ainsi « qu'au-dessus des autres hommes s'élève la di- « gnité royale, ainsi domine sur tous les royau- « mes des peuples la prééminence de votre « royaume. Être roi, comme tant d'autres, n'est « pas chose étrange; mais être roi catholique, « alors que les autres sont indignes de l'être, « c'est assez de grandeur. Comme brille par l'é- « clat de la lumière un lustre pompeux dans « l'ombre d'une nuit obscure, ainsi éclate la « splendeur de votre foi, à travers les téné- « breuses perfidies des autres nations. » Cet hommage n'est point isolé... Il se fait comme un concert continu de prophétiques louanges, de prières et de bénédictions qui consacrent la mission catholique de la France, et en font un nouveau peuple de Dieu. »

La conversion des nations du Nord est une des plus remarquables époques des missions opérées par l'Église au milieu des infidèles. Au clergé séculier, d'abord seul propagateur du christianisme, sont venus s'adjoindre les ordres religieux, utiles auxiliaires qui finiront par se trouver à la tête de cette œuvre de dévouement. Les monastères que saint Athanase bâtit à Milan et à Trèves, durant son exil en Occident; ceux que saint Eusèbe de Verceil fonda dans son diocèse; ceux que saint Hilaire et saint Martin établirent dans les Gaules, suivaient la règle des monastères d'Orient. Mais saint Benoît écrit la sienne; et ce patriarche des moines d'Occident, mort en 543, laisse une famille, dont les membres, aussi patients qu'intrépides, s'appliqueront à instruire et à civiliser les barbares, à créer parmi eux cet esprit général et ce génie fraternel qui distinguent les catholiques. Des monastères d'Irlande, qui ont tiré leur règle de celle de saint Basile et des moines orientaux, sort bientôt saint Colomban (mort en 615), auteur d'une autre règle, que la plupart des monastères de France suivront jusqu'au règne de Charlemagne; car on recevra alors partout celle de saint Benoît, pour garder l'uniformité. C'est ainsi que le clergé régulier s'organise et se développe en Occident, avec l'approbation de l'Église, dont il sera longtemps l'instrument presque unique dans la grande œuvre de l'apostolat extérieur et de l'extension du royaume de Dieu. Il nous suffit de constater l'intervention des réguliers dans cette œuvre : il serait trop long d'indiquer même les principaux civilisateurs que la famille bénédictine a donnés au monde barbare et infidèle (1), qu'ils convièrent au partage des fruits de la Rédemption, patrimoine commun de l'humanité. Aujourd'hui même, l'entreprise sociale autant que religieuse des missionnaires Bénédictins force l'admiration de ces modernes champions de la cause des peuples, que la plume spirituelle du cardinal Giraud qualifie de « sages à larges conceptions, qui voient l'humanité, comme un seul homme, marcher d'un pas constant, quoique inégal, vers un terme indéfini de perfectibilité, et dont les sympathies cosmopolites, écartant les idées trop étroites et trop exclusives de nationalité et de patrie, embrassent le monde entier dans leurs plans de régénération universelle (2). » Car, en admettant que le catholicisme ne suffise pas à la réalisation de ces destinées nouvelles qu'ils nous préparent, et de cet avenir enchanté qu'ils nous prédisent, les « studieux observateurs des marches et des étapes du genre humain » reconnaissent du moins que le christianisme a été un progrès incontestable vers le perfectionnement, pour de pauvres nations placées au dernier degré de l'échelle sociale. Les faux prophètes qui annoncent que le catholicisme touche à sa fin, avouent que sa mâle jeunesse et sa féconde virilité ont été honorées par les services des fils de saint Benoît. Ils ne se rendent pas compte, avec les yeux de la foi, que le prosélytisme des missionnaires avait, avant tout, pour but d'étendre à tous leurs frères en Adam les bienfaits de la Rédemption, de ne faire de la multitude des peuples de toutes lan-

(1) Voyez ci-après, t. I, p. 333, col. 1.

(2) *Instruction pastorale sur l'Association pour la propagation de la foi* (1842), dans les *Instructions et mandements sur les principaux objets de la sollicitude pastorale*, t. II, p. 342

gues et de toutes tribus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur, d'amener en un mot à Jésus-Christ toutes les nations qui lui ont été données pour héritage : mais, s'ils perdent de vue cette fin sublime de l'apostolat, ils louent les missionnaires d'avoir su greffer sur l'être presque matériel, dégradé par l'idolâtrie, l'être moral et social de la société chrétienne, capable de vivre tout à la fois dans l'ordre et dans la liberté.

Pendant que les moines vont changer la face de l'Europe septentrionale par leur enseignement moralisateur et civilisateur, Mahomet relève l'idée d'Arius à la pointe de son cimeterre. Il veut bien reconnaître que Jésus est un grand prophète ; mais, comme son prédécesseur, il nie la divinité du Sauveur. Arius lui semble n'avoir pas assez donné à la corruption : il lui donne davantage ; et, ce moyen lui paraissant encore insuffisant, il déchaîne ses armées. La Syrie, la Palestine, l'Arménie, la Perse, l'Égypte, l'Espagne même voient la croix, déjà couverte d'outrages par l'hérésie, exilée ou humiliée par le mahométisme. Le croissant cerne l'Église ; l'islamisme attaque par tous les points la chrétienté. Mais l'invasion musulmane rencontre en 732, dans les champs de Poitiers, une digue contre laquelle elle se brise. C'est notre aïeul Charles-Martel.

Le peuple qui a vaincu Arius avec Clovis, et Mahomet avec Charles-Martel, va rendre à l'Église d'autres services. Il faut qu'elle soit indépendante, et, pour cela, qu'elle ne soit pas livrée aux influences, à la domination des rois de la terre. Il lui faut donc un royaume temporel, et à son Chef le sceptre avec la tiare. La France se charge de faire la dotation de l'Église. Notre aïeul Pepin, notre aïeul Charlemagne, la lui donnent ; c'est encore la France qui la lui conservera. L'arianisme défait, l'islamisme défait, et un trône assuré au pontificat, voilà les trois premières couronnes de cette reine des nations catholiques.

Charlemagne, sous la main duquel la société, soutenue dans sa ruine par l'Église, se reconstitue, impose aux peuples du Nord, avec le joug de sa puissance, le joug léger de Jésus-Christ ; heureuse servitude qui les affranchit peu à peu de leurs propres violences. A l'occasion de ce missionnaire couronné, mort en 814, il convient de citer cette réflexion du comte Joseph de Maistre (1) :

« Tout prince qui emploie ses forces à la propagation du christianisme légitime en est infailliblement récompensé par de grands succès, par un long règne, par une immense réputation, ou par tous ces avantages réunis. Il n'y a point, il n'y aura jamais, il ne peut y avoir d'exception sur ce point. Constantin, Théodose, Alfred, Charlemagne, saint Louis, Emmanuel de Portugal, Louis XIV, etc., tous les grands protecteurs ou propagateurs du christianisme légitime, marquent dans l'histoire par tous ces caractères. Dès qu'un prince s'allie à l'œuvre divine et l'avance suivant ses forces, il pourra sans doute payer son tribut d'imperfections et de malheurs à la triste humanité ; mais il n'importe, son front sera marqué d'un certain signe que tous les siècles révèreront :

« Illum aget pennâ metuente solvi
« Fama superstes.

« Par la raison contraire, tout prince qui, né dans la lumière, la méprisera ou s'efforcera de l'éteindre, et qui surtout osera porter la main sur le souverain Pontife ou l'affliger sans mesure, peut compter sur un châtiment corporel et visible. Règne court, désastres humiliants, mort violente ou honteuse ; mauvais renom pendant sa vie, et mémoire flétrie après sa mort, c'est le sort qui l'attend en plus ou en moins. De Julien à Philippe le Bel, les exemples anciens sont écrits partout ; et quant aux exemples récents, l'homme sage, avant de les exposer dans leur véritable jour, fera bien d'attendre que le temps les ait un peu enfoncés dans l'histoire. »

Tandis que l'Évangile se propageait en Occident, l'Orient, au contraire, se préparait au schisme déplorable qui le désole encore. « Féconde jusqu'au moment de sa rupture avec le centre d'unité, dit l'évêque d'Hésébon (2), l'Église de Constantinople avait rallié de temps en temps quelques nations à la foi. Les ravages des barbares lui avaient, comme en Occident, fourni l'occasion d'en soumettre une partie à la loi du Sauveur. Mais le temps arriva où l'or-

(1) *Du Pape*, l. III.
(2) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. XVIJ.

gueil devait consommer dans son sein l'œuvre d'iniquité si longtemps méditée. Photius (mort en 891) et Michel Cérullaire (mort après 1059) ne craignirent pas de rompre avec l'Église mère et maîtresse, à laquelle Jésus-Christ a confié le dépôt des vérités divines ; et, séduit par leurs paroles de mensonge, l'Orient tout entier leva l'étendard de la plus funeste révolte. Dès lors, toute vie s'éteindra dans l'Église rebelle, toute beauté se flétrira sur son front, et ses entrailles frappées de stérilité ne produiront plus d'enfants de lumière pour la céleste Jérusalem. » Le comte Joseph de Maistre (1) dit aussi : « C'est au Pape et à ses ministres qu'appartient l'œuvre des missions, le christianisme n'ayant d'action extérieure que par les souverains Pontifes. Toutes les Églises séparées du Pape se dirigent chez elles comme elles l'entendent ; mais elles ne peuvent rien pour la propagation de la lumière évangélique. Par elles, l'œuvre du christianisme n'avancera jamais. Justement stériles depuis leur divorce, elles ne reprendront leur fécondité primitive qu'en se réunissant à l'Époux. » Et il ajoute, en particulier, sur les Églises orientales et sur toutes celles qui en dépendent ou qui font cause commune avec elles : « Elles-mêmes se rendent justice. Pénétrées de leur impuissance, elles ont fini par se faire de leur apathie une espèce de devoir. Elles se croiraient ridicules, si elles se laissaient aborder par l'idée d'avancer les conquêtes de l'Évangile, et par elles la civilisation des peuples. »

Cependant, l'islamisme, relevant la tête, avait encore menacé la chrétienté. La mission de la France dans l'œuvre de la conservation et de la propagation de la foi se manifesta de nouveau. « Qui songea, demande le P. Lacordaire, à réunir l'Europe autour de la croix, pour la précipiter sur cet indomptable ennemi ? qui eut le premier l'idée des croisades ? Un Pape français, Sylvestre II (mort en 1003). Où fut-elle inaugurée ? Dans un concile national à Clermont (en 1095), dans une assemblée nationale à Vezelay (en 1146). Et puis nous eûmes deux siècles de chevalerie et de sang versé sur la Terre-Sainte ; deux siècles que couronne glorieusement saint Louis... C'est donc encore la France, c'est Charles-Martel, Louis le Jeune, Philippe-Auguste, saint Louis, ce sont nos pères qui ont surtout défendu l'Église contre le mahométisme ; si vous en doutez, demandez à l'Orient : il s'en souvient, notre nom y est encore vivant. »

(1) *Du Pape*, l. III.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES-MINEURS ET DES FRÈRES-PRÊCHEURS JUSQU'A CELUI DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

CHAPITRE Ier.

Zèle de saint François et de saint Dominique pour la conversion des infidèles. — Premières missions des Franciscains et des Dominicains. — Rachat des captifs par les Trinitaires et par les religieux de la Merci.

Lorsque les croisades eurent ouvert l'Orient aux chrétiens d'Europe, les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs parurent. Enfants de saint François et de saint Dominique, ils commencèrent à évangéliser les infidèles, auxquels leurs fondateurs auraient voulu porter eux-mêmes les lumières de la foi et de la civilisation.

Saint François, entraîné par son zèle, s'embarqua pour la Syrie ; des vents contraires le poussèrent en Esclavonie (1). Il attendit quelques jours, dans l'espoir de trouver un autre vaisseau ; mais aucun ne se présenta, et le saint fut reçu comme pauvre par des matelots qui allaient à Ancône. En 1214, il partit pour Maroc, dans le dessein de faire connaître la parole de Dieu au Mira-ma-Molin et à ses sujets, qui professaient l'islamisme. Le nom de *Mira-ma-Molin*, qui signifie chef des croyants ou roi de plusieurs nations, était porté par les premiers souverains mahométans d'Afrique (2). Quoique la santé de saint François fût alors très-faible, son ardeur pour le salut des âmes le faisait marcher à grands pas, et il avait une telle hâte d'arriver qu'il devançait toujours ceux qui l'accompagnaient. Mais Dieu le retint en Espagne par une maladie, et les affaires de son ordre le rappelèrent en Italie (1).

Une harmonie merveilleuse était déjà établie entre saint François et saint Dominique, qui pourtant ne se connaissaient pas (2). Tous deux habitaient Rome au temps du quatrième concile de Latran ; mais il ne paraît pas que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de l'autre. Une nuit, Dominique, étant en prières selon sa coutume, vit Jésus-Christ irrité contre le monde, et sa mère lui présentait deux hommes pour l'apaiser (3). Il se reconnut pour l'un d'eux ; mais il ne savait qui était l'autre, et, le regardant attentivement, l'image lui en demeura présente. Le lendemain, dans une église, on ignore laquelle, il aperçut, sous un froc de mendiant, la figure qui lui avait été montrée la nuit précédente. Courant à ce pauvre, il le serra dans ses bras avec une sainte effusion, entrecoupée de ces paroles : « Vous êtes mon compagnon, vous marcherez avec moi ; tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. » Dès lors ils furent unis d'une sainte et inaltérable

(1) Wadding, *Annales des Frères-Mineurs*, an 1212, n° 19.
(2) Chalippe, *Vie de saint François d'Assise*, p. 82, édit. in-4°.

(1) Wadding, an 1213, n° 28 ; an 1214, n° 2.
(2) Chavin, *Histoire de saint François d'Assise*, p. 105.
(3) Wadding, an 1216, n° 5.

amitié. Leur zèle se partagea le monde à régénérer et à sauver. « C'est une chose admirable, dit un ancien auteur, de voir deux hommes pauvres, mal vêtus, sans puissance parmi les hommes, partager entre eux le monde et entreprendre de le vaincre. Et ils l'ont vaincu par la science et l'amour, qui furent réconciliés dans leurs embrassements. François et son ordre, embrasés de l'ardeur des séraphins, répandirent à grands flots l'amour dans le monde ; Dominique et ses enfants, revêtus de la splendeur des chérubins, y propagèrent et y défendirent la vérité. Il nous reste deux monuments impérissables de l'union de ces deux ordres : le premier, ce sont ces touchantes cérémonies célébrées en commun le jour de la fête des deux patriarches, ces chants en leur honneur, ces parfums brûlés sur leurs tombeaux ; le second est une magnifique lettre adressée à tous les religieux des deux ordres, dans laquelle Humbert, maître général des Frères-Prêcheurs, et saint Bonaventure, général des Mineurs, les exhortent à s'entr'aider pour le service de l'Église. Ces deux grandes familles ne se sont écartées en rien de ces pieux enseignements : elles ont prié ensemble, elles ont travaillé ensemble, elles ont souffert ensemble, et leur sang s'est plus d'une fois mêlé dans les mêmes supplices. Aussi, après deux siècles, Sixte IV écrivit dans son admiration : « Ces deux ordres, comme les deux premiers fleuves du paradis de délices, ont arrosé la terre de l'Église universelle par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile. Ce sont ces deux séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour au-dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses que Dieu, ouvrier suprême, a confiés au genre humain, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Église les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes, rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet de son saint Évangile. »

Après le chapitre général des *Nattes*, ainsi nommé parce que les cinq mille religieux qui y assistèrent furent abrités dans des cabanes, formées avec des nattes, autour du couvent de Portioncule, saint François envoya des missionnaires en diverses contrées, notamment en Afrique, se réservant la mission de Syrie et d'Égypte, où il espérait trouver la couronne du martyre. Le frère Gilles et ses compagnons, envoyés à Tunis, ne purent rien gagner sur l'obstination musulmane : il s'éleva contre eux une telle rumeur, que les marchands chrétiens, reculant devant la persécution, les ramenèrent sur leurs navires et les forcèrent de retourner en Europe, à l'exception du frère Eleu et de quelques autres, qui avaient porté ailleurs la parole du salut (1). Saint François, embarqué à Ancône avec onze religieux, en 1219, mouilla à l'île de Chypre (2). Au bout de quelques jours, on remit à la voile, et on s'arrêta au port de Ptolémaïde ou d'Acre, en Palestine. Le saint patriarche laissa en Chypre et à Saint-Jean-d'Acre dix de ses religieux. Les chrétiens qui formaient la sixième croisade assiégeaient alors Damiette, en Égypte, dont le village d'Ishbé occupe aujourd'hui l'emplacement : la moderne Damiette est à plus de deux lieues de la bouche du Nil, appelée par les anciens Phanitique, et les dépôts que laissent les eaux tendent continuellement à accroître cette distance (3). Le soudan de Damas ou de Syrie tenait, à son tour, les chrétiens assiégés dans leurs retranchements, soutenu d'une armée nombreuse que lui avait amenée le soudan d'Égypte ou de Babylone, ville située vis-à-vis de Memphis, près du Nil, et dont les ruines ont servi à former le grand Caire. François, accompagné du frère Illuminé, étant arrivé sur ces entrefaites au camp des croisés, eut révélation que l'avantage ne serait pas pour les chrétiens s'ils livraient combat aux infidèles (4), et s'efforça de les dissuader d'en venir aux mains. Ils n'écoutèrent pas ses conseils et sortirent de leurs retranchements, le 29 août, pour attaquer l'ennemi ; mais ils furent repoussés avec une perte de six mille hommes. Pendant que les armées étaient en présence, on ne pouvait s'éloigner du camp sans péril, les chefs musulmans ayant promis un besant d'or à quiconque leur apporterait la tête d'un chrétien. Rien n'intimida

(1) Wadding, an 1219, n° 17.
(2) *Ibid.*, an 1219, n° 31.
(3) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 220.
(4) S. Bonav., Vi. S. F., c. 9.

François, qui se dirigea vers les infidèles avec un seul compagnon. Comme ils rencontrèrent deux brebis : « Prenons courage, mon frère, lui dit le saint, sur les promesses de celui qui nous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Bientôt les musulmans accoururent, les garrottèrent, les accablèrent de coups et d'injures. « Je suis chrétien, leur dit François avec assurance ; menez-moi à votre maître. » Le soudan d'Égypte, devant lequel on les conduisit en effet, demanda aux deux religieux qui les envoyait : « Je suis envoyé, répondit le saint, non par les hommes, mais par le Dieu Très-Haut, pour vous montrer, à vous et à votre peuple, la voie du salut, en vous annonçant les vérités de l'Évangile. » Cette fermeté étonna le soudan ; il prit des sentiments plus humains, et invita François à se fixer auprès de lui. « J'y consens volontiers, repartit l'homme de Dieu, si vous voulez, vous et votre peuple, écouter la parole divine. Mais, si vous balancez entre Jésus-Christ et Mahomet, faites allumer un grand feu, dans lequel j'entrerai avec les docteurs de votre loi, afin que le Dieu, créateur des éléments, vous manifeste quelle est la foi qu'il faut suivre. » Le soudan répliqua qu'il ne croyait point qu'aucun docteur de sa loi acceptât le défi et s'exposât aux tourments pour sa religion. En effet, un des plus anciens imans avait déjà disparu, tremblant à cette proposition du saint. « Hé bien, reprit François, j'entrerai seul dans le feu, si vous me promettez, pour vous et pour vos sujets, de vous faire chrétiens dans le cas où j'en sortirai sain et sauf. » Le soudan repartit qu'il redoutait une sédition s'il engageait ainsi sa parole ; il offrit plusieurs présents au saint, qui, en les refusant, se rendit encore plus vénérable à ses yeux ; enfin il le renvoya sous escorte au camp des croisés, en lui disant : « Priez Dieu pour moi, afin qu'il me fasse connaître la vraie religion, et me donne le courage de l'embrasser. » Depuis lors il se montra plus favorable aux chrétiens : quelques auteurs ont même prétendu qu'il reçut la baptême peu de temps avant sa mort.

Bossuet, dans son Panégyrique de saint François d'Assise (1), parle ainsi de la mission du saint, en qui il exalte « la généreuse, la sage et triomphante folie du christianisme » : « Il court au martyre comme un insensé ; ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers, ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit le plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Évangile ; il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi ! ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François ? Au contraire, ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde ; ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François, indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais, étrange et merveilleuse insensibilité ! ils ne lui témoignent que plus de déférence, et le brave athlète de Jésus-Christ, voyant qu'il ne pouvait mériter qu'ils lui donnassent la mort : « Sortons d'ici, mon frère, disait-il à son compagnon ; fuyons, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ! quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs même parmi les peuples les plus infidèles ? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la grâce du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon frère, allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence ; ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix. »

Saint François se rendit en Palestine et en Syrie (1). C'est à la piété qui le porta à aller chercher en Orient les travaux de l'apostolat et la couronne du martyre, que les Frères-Mineurs de l'Observance doivent qu'on leur ait confié la garde des saints lieux. Le patriarche acquit ainsi pour son ordre le privilége de prier et de mourir entre le berceau et la sépulture du Christ ; et aujourd'hui encore ces bons religieux, dont les infidèles même respectent le costume, et dont l'hospitalité est bénie par de nombreux pélerins, ont un toit et un autel à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, à Jaffa, partout où l'his-

(1) *Œuvres complètes de Bossuet*, édit. Lefèvre, t. v, p. 133.

(1) Wadding, an 1219, n° 31.

toire de la rédemption a laissé un souvenir (1).

Lorsque saint François revint en Italie, il apprit avec joie la fin glorieuse de cinq de ses frères. Bérard, Pierre, Othon, Ajut, Accurse, que le fondateur avait chargés d'aller prêcher l'Évangile aux mahométans de l'Occident, avaient commencé leur mission par les Maures de Séville (2). Un chrétien, chez lequel ils passèrent huit jours dans la prière et les œuvres de mortification, demandant à Dieu la force du martyre, voulut les détourner de leur projet, dans la crainte que le commerce des chrétiens au milieu des infidèles n'en reçût préjudice. Ils quittèrent sa maison, et allèrent successivement dans deux mosquées d'où on les repoussa avec violence. Ils se présentèrent alors à la porte du chef des Maures, comme des ambassadeurs qui lui étaient envoyés de la part de Jésus-Christ, le maître des rois; et ils auraient été immolés sur-le-champ, si le fils du prince n'eût modéré le courroux de son père, qui se borna à les faire enfermer dans une tour. Du haut de cette tour, ils annoncèrent encore la parole de Dieu à tous ceux qui étaient à portée de leur voix. On interrompit leur apostolat en les plaçant dans une basse-fosse. Cinq jours après, le chef mahométan les appela en sa présence, et promit de les combler de faveurs s'ils renonçaient à leur foi. « Plût à Dieu, répondirent-ils, que vous voulussiez vous faire à vous-même la grâce que vous nous offrez, en quittant votre erreur pour vous sauver par la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ! Vous pouvez faire mourir nos corps; mais vous enverrez nos âmes au ciel, car nous sommes sûrs que la mort nous procurera l'immortalité. » Le prince, voyant leur constance, les laissa s'embarquer pour Maroc sur un vaisseau qui conduisait en Barbarie plusieurs chrétiens mécontents.

La Barbarie est cette partie de l'Ardh-el-Maghreb, ou contrée du couchant, qui embrasse, le long de la Méditerranée, la zone cultivable nommée Tell ou les Hautes-Terres. Le Maroc répond au Maghreb-aqssay (couchant éloigné), l'Algérie au Maghreb-aousath (couchant moyen), Tunis et Tripoli occupent l'Afyqyah des Arabes.

Le Maroc comprend une portion de la Mauritanie césarienne et de la Mauritanie tingitane. Ces contrées étaient passées, comme le reste de l'Afrique septentrionale, des Romains aux Vandales, de ceux-ci à l'empire grec et aux Arabes, parmi lesquels différentes dynasties se disputèrent le pouvoir jusqu'à ce que Mouley-Ali schérif, descendant de Mahomet, plaçât, au XVIe siècle, sa famille sur le trône qu'elle n'a pas cessé d'occuper. Le royaume de Fez, au nord de la Morbeya; celui de Maroc, au sud de ce fleuve; celui de Sous; la province de Dara'h et le royaume de Tâfilélt, rentrèrent dans les limites de cet État. La grande ville de Maroc est située dans une plaine vaste et fertile, qui est en même temps un plateau élevé d'environ 250 toises au-dessus du niveau de la mer (Pl. I, n° 1). Des aqueducs entourent cette capitale : quelques-uns ont 10 à 12 pieds de profondeur; mais ils sont généralement en ruines. Ces conduits d'eau, qui se prolongent jusqu'au pied de l'Atlas, quelquefois à une distance de vingt milles, sont les signes évidents d'une connaissance des arts beaucoup plus avancée et d'une population beaucoup plus nombreuse que celle qui existe depuis le XIIIe siècle. Dans un rayon de vingt-huit milles au sud-sud-est de Maroc, s'élève le Miltsin, le plus haut sommet mesuré de l'Atlas : sa hauteur absolue est de 1782 toises. Vers le sud-est, à environ dix-huit milles, on voit d'immenses ruines, nommées Tassremoot par les indigènes : ce sont des débris de fortes et épaisses murailles en pierres de taille, de bains, de voûtes, etc., qui ont appartenu probablement à une ville romaine ou même carthaginoise; et la tradition populaire raconte sur la chute de cette antique cité des circonstances analogues à celles qui accompagnèrent la chute de Troie, rapprochement à coup sûr fort curieux.

En Algérie, s'élève l'antique Cirtha, aujourd'hui Constantine, qui vit naître deux puissants rois de Numidie, Massinissa et Jugurtha, et qui fut ensuite la capitale de la Mauritanie césarienne : le pont sur le Roumel ou Soufegmar, bâti par les Romains, les quatres portes revêtues de sculptures élégantes, l'arc de triomphe, le bas-relief près du pont, plusieurs pierres sépulcrales, une grande quantité de ruines d'autels, de bas-reliefs, d'aqueducs et de colonnes, rappellent les magnifiques constructions de cette ville jadis l'une des plus importantes de l'Afrique. Dans la partie supérieure, le Ouad el-Kebir sort

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. XII, p. 318.
(2) Wadding, an 1219, n°s 26-29; an 1220, n°s 28-31.

le reste de
s aux Van-
ux Arabes,
se disputè-
Ali schérif,
XVIe siècle,
cessé d'oc-
de la Mor-
euve; celui
e royaume
ites de cet
ituée dans
t en même
0 toises au-
, n° 1). Des
uelques-uns
nais ils sont
s d'eau, qui
s, quelque-
sont les si-
s arts beau-
n beaucoup
e depuis le
-huit milles
Miltsin, le
sa hauteur
sud-est, à
d'immenses
indigènes :
es murailles
ûtes, etc.,
ne ville ro-
la tradition
tte antique
lles qui ac-
prochement

na, aujour-
x puissants
tha, et qui
anie césa-
Soufegmar,
es revêtues
omphe, le
rres sépul-
s d'autels,
nnes, rap-
s de cette
e l'Afrique.
-Kebir sort

toire de la rédemption a laissé un souvenir (1).

Lorsque saint François revint en Italie, il apprit avec joie la fin glorieuse de cinq de ses frères, Béard, Pierre, Othon, Ajut, Accurse, que le fondateur avait chargés d'aller prêcher l'Évangile aux mahométans de l'Occident, et qui commencèrent leur mission par les États de Miramolin. Un chrétien, chez lequel ils passèrent leurs jours dans la prière et les exercices de mortification, demandait à Dieu la faveur du martyre, voulut les devancer de quelques pas, dans la crainte que le manque d'habitude des coutumes des infidèles ne leur fît commettre quelque faute qui les exposât à la mort. Il les précéda, en effet, dans la maison, et, ayant rencontré sur son chemin deux mosquées d'où on les repoussa avec violence, ils se présentèrent alors à la porte du chef des Sarrasins, comme des ambassadeurs qui lui étaient envoyés de la part de Jésus-Christ, le maître des rois ; et ils auraient été immolés sur-le-champ, si le fils du prince n'eût modéré la fureur de son père, en lui disant de les renvoyer dans leur pays. Ils [illegible] dans le haut de cette tour, le commandant entendit [illegible] Ils [illegible] Un [illegible] les plaignit des [illegible] le chef mahométan les appela en sa présence, et promit de les combler de faveurs s'ils renonçaient à leur foi. « Plût à Dieu, répondirent-ils, que vous voulussiez vous faire à vous-même la grâce que vous nous offrez, en quittant votre erreur pour vous sauver par la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ ! Vous pouvez faire mourir nos corps ; mais vous enverrez nos âmes au ciel, car nous sommes sûrs que la mort nous procurera l'heureux [illegible] À plusieurs reprises constance, les fit [illegible] sur un vaisseau qui [illegible] plusieurs chrétiens [illegible]

La Barbarie est cette partie de l'Afrique-el-Maghreb, ou contrée du couchant, qui embrasse, le long de la Méditerranée, la zone cultivable [illegible] Tell ou les Hautes-Terres. Le Maroc répond au Maghreb-aqssay (couchant éloigné), [illegible] Maghreb-aousath (couchant moyen), [illegible] Tripoli occupent l'Afyqyah des Arabes.

[illegible] comprend une portion de la Mauritanie [illegible] et de la Mauritanie tingitane.

(1) *Annales* [illegible] *de la foi*, t. III, p. 313.
(2) Wadding, [illegible] t. [illegible] an 1220, n° 2-31.

Ces contrées étaient parmi [illegible] l'Afrique septentrionale, des Romains aux Vandales, de ceux-ci à l'empire grec et aux Arabes, par qui [illegible] différentes dynasties se disputèrent le pouvoir jusqu'à ce que Moulay-Ali-Schérif, descendant de Mahomet, placât, vers le XVIe siècle, sa famille sur le trône qu'elle n'a pas cessé d'occuper. Le royaume de Fez, au nord de la Morbeya ; celui de Maroc, au sud de ce fleuve ; celui de Sous ; la province de Dara'h et le royaume de Tâfilélt, rentrèrent dans les limites de cet État. La grande ville de Maroc est située dans une plaine vaste et fertile, qui est en même temps un plateau élevé d'environ 250 toises au-dessus du niveau de la mer (Pl. I, n° 1). Des [illegible] entourent cette capitale ; quelques-uns [illegible] sont [illegible] ; mais ils sont généralement en ruines. Ces [illegible] eau, qui se prolongent jusqu'au pied de l'Atlas, quoique [illegible] à une distance de vingt milles, sont les signes évidents d'une connaissance des arts beaucoup plus avancée et d'une population beaucoup plus nombreuse que celle qui existe depuis le [illegible] Dans un rayon de vingt-huit milles [illegible] Maroc, [illegible] Miltsin, le plus haut sommet montueux de l'Atlas, a [illegible] absolue est de 1783 toises. Vers le sud-est, à environ dix-huit milles, on voit d'immenses ruines, nommées Tassremoot par les indigènes ; ce sont des débris de fortes et épaisses murailles en pierres de taille, de bains, de voûtes, etc., qui ont appartenu probablement à une ville romaine [illegible] et la tradition [illegible] [illegible] de cette antique [illegible] des circonstances analogues à celles qui accompagnèrent la chute de Troie, rapprochement à coup sûr fort curieux.

En Algérie, s'élève l'antique Cirtha, aujourd'hui Constantine, qui vit naître deux puissants rois de Numidie, Massinissa et Jugurtha, et qui fut ensuite la capitale de la Mauritanie césarienne : le pont sur le Roumel ou Soufegmar, bâti par les Romains, les quatres portes revêtues de sculptures élégantes, l'arc de triomphe, le bas-relief près du pont, plusieurs petites sépulcrales, une grande quantité de restes d'autels, de bas-reliefs, d'aqueducs et de colonnes, rappellent les magnifiques constructions de cette ville, jadis l'une des plus importantes de l'Afrique. Dans la partie supérieure, le Oued-el-Kebir sort

d'un souterrain et forme une grande cascade : ce point est élevé de 600 pieds au-dessus de la plaine.

C'est encore en Algérie qu'on voit les traces d'Hippone, la ville épiscopale de saint Augustin, dont les ruines étaient, au XIIIe siècle, le trop fidèle emblème des pertes éprouvées par le christianisme et la civilisation sur cette terre d'Afrique qu'éclairaient naguère les travaux de tant de saints docteurs. Il appartient à deux prélats qui ont fait le pèlerinage d'Hippone d'en raconter la chute et d'en décrire les ruines.

« L'empire d'Occident, mutilé par la perte de Rome, dit M. Donnet (1), tombait en pièces de toutes parts. Les Goths régnaient dans la moitié de l'Italie, les Vandales désolaient l'Espagne, les Francs ravageaient les frontières de la Gaule, et les Huns étaient en marche pour écraser peuples civilisés et peuples barbares. L'Afrique ne pouvait échapper à tant de fléaux. Les Vandales passent la mer en 428. Poussés par un esprit de fanatisme qui servait de prétexte à leurs rapines et à leurs fureurs, ces barbares chassaient devant eux un peuple timide, réduisaient en cendres les monastères et les églises. Ils saccagèrent toute cette belle côte d'Afrique, couverte de cités florissantes, et déjà ils étaient aux portes d'Hippone avec Genseric à leur tête.

« Au milieu de ces scènes d'horreur, Augustin, assiégé dans sa ville épiscopale, qu'il ne voulut jamais abandonner, prodiguait les exemples de son courage et de sa résignation ; il donnait des soins aux combattants et aux blessés ; il les animait de sa foi, les soutenait par sa charité ; son nom était comme un *inexpugnable rempart ;* et l'on voyait se réaliser dans sa personne ces paroles du prophète des douleurs : « Je te présente-« rai à ce peuple comme un mur d'airain, un mur « inébranlable ; ils s'élèveront contre toi, et ils « ne prévaudront pas » (Jérémie, XV, 20). Les barbares attaquèrent longtemps sans succès des murs défendus par la présence du saint pontife. Dans le troisième mois du siége, accablé d'inquiétudes et de douleurs, il expira âgé de soixante et seize ans, le cœur déchiré par les maux de ses enfants, et les yeux attachés sur cette cité céleste dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

« Hippone fut prise et ruinée. Cette célèbre Église d'Afrique, théâtre de tant de combats et de tant de gloire, qui s'étendait depuis Carthage jusqu'au désert, disparut avec ses trois cents évêques. Augustin avait été le dernier grand homme de cette partie du monde, et la barbarie commençait après lui.

« Les Vandales, qui avaient troublé ses derniers jours, menacèrent sa tombe. Il fallut leur dérober les dépouilles du glorieux défenseur de la foi. Elles furent portées en Sardaigne, les prélats qui survécurent à Augustin n'ayant point voulu, en prenant la route de l'exil, laisser les restes de celui qui fut si longtemps leur guide, leur père et leur modèle, à la merci de l'arianisme persécuteur. Un des plus vénérables proscrits, saint Fulgence de Ruspe, né d'une famille sénatoriale, accomplit cette mission. C'est la lecture d'un sermon de saint Augustin qui l'avait soudainement déterminé à renoncer au monde : il était naturel qu'il prît sous sa garde ce qui restait de son illustre maître.

« La Sardaigne méritait l'honneur de servir d'asile aux restes mortels de saint Augustin, elle qui, de bonne heure, s'était émue à la parole évangélique, et dont les enfants avaient confessé la foi sous la hache des bourreaux. Deux siècles après, les Sarrasins, qui venaient de laisser des traces sanglantes de leur passage dans le midi de la France et de l'Italie, se rendaient maîtres de la Sardaigne, et le corps de saint Augustin tombait en leur pouvoir. Un pieux roi lombard, Luitprand, racheta ces sacrées dépouilles, qui trouvèrent à Pavie un abri digne de leur gloire.

« Chassés tour à tour de leur sépulcre par l'arianisme et par l'islamisme, les ossements de saint Augustin ont partagé les destinées du catholicisme en Orient. »

M. Sibour (1) décrit en ces termes sa visite à Hippone :

« Nous traversons la Bou-Djemma (Père de l'Église) sur un pont romain, le même que passèrent si souvent Augustin et son ami Alype. En quittant le pont et la grande route, nous pre-

(1) *Lettre pastorale de M. l'archevêque de Bordeaux sur son voyage en Afrique,* à l'occasion de la translation des reliques de saint Augustin, p. 8.

(1) *Lettre pastorale de M. l'évêque de Digne sur son voyage en Afrique,* p. 22.

nons à droite un chemin bordé d'arbres divers, et nous nous trouvons dans la limite de l'ancienne ville. L'ombre d'Augustin sembla nous apparaître alors, pour nous accompagner, en pleurant, à travers les ruines et la solitude de sa chère Hippone.

« Les premières ruines qui se présentent sont celles de la basilique de la Paix, située dans la plaine, entre le monticule et la mer. Elles consistent (ici les plus petits détails nous semblent intéressants) en une partie de grand arc et porte avec coulisse, jointe latéralement à un réduit circonscrit, dans trois côtés, par un mur régulier surmonté d'une voûte demi-circulaire, et en autres grands massifs de maçonnerie renversés. Le tout est disposé à peu près circulairement, et entremêlé de cactus de quinze pieds de haut, dont les troncs ont un pied environ.

« Un peu au-dessous du sommet d'une des deux collines sur lesquelles était jadis Hippone, se voient les vastes *citernes*, dites *de saint Augustin*. Ce sont deux grands parallélogrammes voûtés, et divisés transversalement par des murs très-forts en plusieurs salles, et qui forment la plus considérable des ruines que nous visitions. Vers le milieu de la hauteur du mur qui sépare les deux parallélogrammes, et dans son épaisseur, est un passage ou une espèce de galerie, avec une rigole au milieu dans toute la longueur, et de petites ouvertures circulaires à la voûte de loin en loin, pour conduire l'eau, apparemment dans l'intérieur des citernes. A l'extrémité de cette étroite galerie, furent cachées, d'après la tradition du pays, les reliques de saint Augustin, lors de l'invasion des barbares. Ce lieu est blanchi de temps en temps avec de la chaux par les musulmans. Ils n'y pénètrent qu'après s'être purifiés par le sacrifice d'un coq; et, le vendredi, ils y font brûler des cierges et de l'encens, en l'honneur du *marabou Roumi-el-Kebir* (saint Augustin). La Providence a voulu que celui qui, de son vivant, était honoré même des païens, reçût ainsi une sorte d'hommage, après sa mort, de la part des infidèles.

« La jolie colline, aussi bien que les environs, est couverte d'oliviers, sauvages pour la plupart, de figuiers, de jujubiers, de caroubiers; on y voit aussi quelques aloès. Derrière Hippone s'ouvre une large et belle vallée, bordée de hautes montagnes verdoyantes, et arrosée par les eaux de la Bou-Djemma. Cette vallée s'étend du côté de Constantine. »

Les ruines d'Hippone, si tristes au XIIIe siècle, seront un jour consolées. Lorsque saint Louis mourra à Tunis, de nouvelles semences de civilisation pour l'Afrique s'échapperont de sa couche funèbre, les cendres du grand évêque tressailleront dans leur sanctuaire de Pavie. Et quand la France, qui ne dit jamais *c'est assez* tant qu'il y a de nouvelles gloires à conquérir, plantera son drapeau sur la plage africaine, elle achèvera l'œuvre de saint Louis, elle fera plus que n'aura pu faire Charles-Quint; elle préparera le tombeau de saint Augustin à Hippone, et ouvrira la seule porte par laquelle la civilisation puisse rentrer dans son antique domaine. Des évêques fugitifs et proscrits ont traversé la mer avec le dépôt sacré à qui la terre natale refusait un tombeau : des évêques libres et heureux de leur mission, portés sur la même mer, rendront Augustin à sa patrie et au culte d'imitation et d'amour de son successeur immédiat (1).

Tunis est situé sur une hauteur, au fond d'une vaste lagune nommée Boghaz. Vers le nord-est de la péninsule formée par cette lagune et la Méditerranée, les Phéniciens avaient bâti la rivale de Rome, la superbe Carthage, longtemps maîtresse de tout le commerce de cette mer. Une triple muraille, haute de trente coudées et flanquée de nombreuses tours, ceignait en grande partie la ville proprement dite, appelée Megara. En dedans des murailles, il y avait deux étages voûtés : dans l'un étaient logés 300 éléphants et 4,000 chevaux; dans l'autre étaient déposés le fourrage, les harnais, etc. Vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers trouvaient un abri dans les casernes. La citadelle, qui se nommait Byrsa, était placée au haut d'une colline qu'on voit encore. Le port, creusé de main d'homme, et qui s'appelait Cothon, se divisait en deux parties, l'une destinée à la marine marchande, l'autre aux vaisseaux de guerre. Du palais de l'amiral, disposé au milieu, non-seulement on pouvait voir tous les bâtiments qui entraient ou sortaient, mais la vue se prolongeait jusque sur la haute mer. Cette ville, incendiée et

(1) *Lettre pastorale de M. l'archevêque de Bordeaux*, etc., p. 10.

démolie lorsqu'elle succomba sous les efforts des Romains, fut reconstruite, et devint la capitale d'une des provinces romaines d'Afrique. Saint Cyprien, dont elle était la patrie, y eut son siége; elle souffrit beaucoup de l'invasion des Vandales; enfin les Arabes, qui s'en emparèrent vers la fin du VIIe siècle, lui portèrent le coup mortel. Avant saint Louis, il n'existait plus qu'un château fort, une tour, et quelques maisons éparses au milieu des ruines. Les restes de l'antiquité, tels que temples, théâtres, inscriptions, ne sont pas rares sur le sol de Carthage et des contrées voisines. Le monument le plus important est un aqueduc de 70 pieds de haut, qui, partant de Zawan et de Zungar, à cinquante milles de la ville, fournissait de l'eau aux habitants. Les débris des citernes publiques offrirent un coup d'œil imposant à M. de Châteaubriand : c'est une suite de voûtes qui prennent naissance les unes dans les autres, et qu'un corridor borde dans toute leur longueur. Chaque maison avait sa citerne, et, au milieu des anciens faubourgs, on distingue, sur un espace d'environ trois milles, une suite de réservoirs disposés de manière à recevoir l'eau de pluie ; précautions contre la soif, qu'il était naturel de multiplier dans une contrée aussi chaude et aussi aride. Cette observation nous conduit à parler de la température de ce pays, où l'on jouit d'un très-beau climat. L'hiver y offre l'image du printemps : dès le mois de janvier, les champs sont couverts de verdure et émaillés de mille fleurs. La chaleur se soutient ordinairement à 10 ou 12 degrés, et s'élève souvent à 15 ou 16. Le vent du nord, qui se déchaîne quelquefois avec violence, excite des tempêtes le long de la côte, rend la navigation très-dangereuse, et annonce toujours les pluies. Elles commencent à tomber en octobre, et continuent par intervalle jusqu'à la fin d'avril. Plus elles sont abondantes, plus on a l'espoir d'une heureuse récolte. Dans le commencement de mai, les nuages disparaissent, et le ciel est presque toujours serein jusqu'au retour de l'hiver. Dans les mois de juin, de juillet, d'août, la température est, à l'ombre, de 24 à 30 degrés. Ces chaleurs brûlantes de l'été seraient insupportables, si elles n'étaient tempérées par un vent frais qui s'élève vers neuf heures du matin. Il vient de la mer, et augmente à mesure que le soleil monte sur l'horizon ; il diminue ensuite à proportion que l'astre s'abaisse, et tombe tout à fait aux approches de la nuit. Alors un calme absolu règne dans la nature. Les vapeurs aqueuses, élevées et répandues dans l'atmosphère pendant la chaleur du jour, retombent en rosées abondantes, et épanchent une fraîcheur délicieuse sur la terre aride et desséchée. Des milliers d'étoiles brillent sur un ciel d'azur : elles lancent des feux plus vifs et plus étincelants que dans les climats tempérés. Tel est le climat dont jouissait cette Carthage que l'œil ne reconnaît plus qu'à ses tristes débris. A l'exception des citernes, aucun monument ne paraît antérieur à la domination romaine.

Dans la région de Tripoli, la magnifique Cyrène a laissé sur le plateau de Barqah de nombreux vestiges de sa splendeur éclipsée. La nécropolis attire surtout les regards : les tombeaux, creusés dans le roc et somptueusement décorés, attestent le respect des Cyrénéens pour les morts.

Après avoir décrit cette région de l'Afrique septentrionale à laquelle on a donné le nom de Barbarie, nous allons montrer les intrépides enfants de saint François essayant d'y rallumer le feu, depuis longtemps éteint, du christianisme.

Pierre, infant de Portugal, s'était retiré à Maroc, à cause de quelques différends avec Alfonse II, son frère. Le Castillan Ferdinand de Castro lui présenta les cinq religieux arrivés de Séville, et lui apprit ce qui leur était arrivé chez les Maures d'Espagne. Le prince les engagea à modérer leur zèle, afin de ne pas éprouver le même sort en Afrique ; mais, dès le lendemain, à l'aurore, ils se mirent à prêcher aux musulmans partout où ils les rencontraient. Le Mira-ma-Molin venant un jour à passer, comme Bérard, qui savait mieux l'arabe que ses frères, était entouré d'un groupe nombreux qu'il s'efforçait d'attirer au christianisme la présence de ce chef, loin d'intimider le missionnaire, rendit ses exhortations plus animées. Le mahométan, qui ne s'expliquait pas un zèle si vif, crut Bérard atteint de folie, et ordonna de ramener les Franciscains en pays chrétien. L'infant leur donna des guides pour les conduire à Ceuta, place forte située sur une presqu'île à l'extrémité orientale du détroit de Gibraltar, avec un mauvais port (planche I, n° 2). Ils se dérobèrent en route à leurs conducteurs, et, de retour à Maroc, ils recommencèrent à prêcher sur la

place publique. Le Mira-ma-Molin les fit jeter dans une basse-fosse, avec ordre de les y laisser mourir de faim. Des chaleurs excessives ayant tout à coup multiplié les maladies, il leur rendit la liberté et les dirigea sur un port. Les Frères-Mineurs s'échappèrent de nouveau, et reparurent à Maroc, dans l'espoir que les vérités de l'Évangile trouveraient les esprits plus dociles. Les chrétiens de cette ville, craignant que l'ardeur d'un zèle si généreux ne leur attirât des persécutions, les firent garder dans la demeure de l'infant. Ils accompagnèrent le prince portugais dans une expédition contre des tribus rebelles de l'intérieur de l'Afrique. L'armée revenait victorieuse; mais, épuisée par une marche de trois jours dans le désert, elle souffrait tous les tourments de la soif. Dieu manifesta sa puissance aux yeux de ces infidèles par le moyen d'un humble disciple de saint François. Les *Annales des Frères-Mineurs* rapportent que, nouveau Moïse, Bérard frappa le sable aride, et qu'il en jaillit une source abondante. Les Franciscains, de retour à Maroc, s'étant mis à prêcher Jésus-Christ, le Mira-ma-Molin ordonna de les décapiter. Celui qui avait reçu ces ordres avait été témoin du miracle : aussi, dans l'espoir de fléchir le prince, se borna-t-il à envoyer les missionnaires en prison. Le geôlier, chrétien rénégat, ne leur épargna aucun outrage. Comme la captivité ne diminuait ni leur courage ni leur zèle pour la conversion des Maures, ils furent livrés aux bourreaux. On les fouetta à deux reprises avec tant de cruauté, que leurs côtes restèrent à découvert; on versa ensuite sur leurs plaies de l'huile bouillante et du vinaigre; on les traîna sur des morceaux de pots cassés. Pendant ce supplice, intérieurement fortifiés par l'Esprit consolateur, ils ne faisaient entendre que les louanges de Dieu. Le Mira-ma-Molin voulut qu'ils comparussent devant lui. Lorsqu'on les conduisait dépouillés et garrottés, un musulman les sollicita d'embrasser la loi de Mahomet. Othon, pour marquer l'horreur que lui causait l'apostasie, cracha contre terre, ce qui lui attira un soufflet : il présenta aussitôt l'autre joue, en priant Dieu de pardonner à son ennemi. Dès que le Mira-ma-Molin vit les missionnaires : « Êtes-vous, leur demanda-t-il, ces impies qui méprisent la vraie foi, ces insensés qui condamnent le prophète de Dieu? — Nous ne méprisons point la vraie foi, répliquèrent-ils, nous sommes prêts à mourir pour la défendre; mais nous disons que la vôtre est fausse, et nous détestons Mahomet, qui l'a inventée. » Croyant gagner par les séductions ceux qui résistaient aux tourments, le prince leur offrit de l'or, fit venir des femmes richement parées. « Suivez la loi de Mahomet, leur dit-il, et je vous les donnerai pour épouses avec de grandes richesses. — Gardez vos biens et vos faux plaisirs, répondirent les confesseurs; nous ne voulons que Jésus-Christ. Tourmentez-nous par de plus cruels supplices, ils combleront nos vœux. » Le Mira-ma-Molin, furieux de l'inutilité de ses efforts pour ébranler leur constance, prit son cimeterre, et leur fendit la tête de sa propre main, le 16 janvier 1220. L'infant fit recueillir ou racheter leurs reliques, qui furent rapportées à Coïmbre et déposées dans l'église de Sainte-Croix. Sixte IV canonisa ces saints religieux en 1481; leurs noms sont inscrits dans le Martyrologe romain.

L'année suivante, sept prêtres du même ordre s'embarquèrent dans un port de Toscane pour le Maroc, se proposant, comme les cinq martyrs, d'annoncer Jésus-Christ aux mahométans (1). Leurs noms étaient : Daniel, Samuel, Ange, Donule, Léon, Nicolas et Hugolin. Le premier était provincial de Calabre; les autres le regardaient comme leur père. Lorsqu'ils furent arrivés à Ceuta, ils prêchèrent pendant trois jours dans le faubourg de cette ville, habité par des marchands chrétiens de Pise, de Gênes et de Marseille. Le samedi, 2 octobre, ils se préparèrent, par la réception des sacrements, au martyre, et se lavèrent mutuellement les pieds, à l'exemple de Jésus-Christ, qui avait lavé les pieds de ses disciples avant sa passion. Le lendemain, dimanche, la tête couverte de cendres, le cœur embrasé du feu du Saint-Esprit, ils entrèrent dans la cité, et s'adressèrent aux infidèles. Quand on les entendit proclamer que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, et qu'il n'y a de salut qu'en lui, on ne tarda point à les saisir, à les accabler de coups, à les traîner devant le chef mahométan. Ce prince, à leur vêtement grossier et à leur tête rasée, les prit pour des insensés, et les fit jeter dans une prison obscure,

(1) Wadding, an 1221, n°s 23-26.

où on les tourmenta de diverses manières. Du fond de leur cachot, ils trouvèrent moyen d'adresser à l'aumônier des Génois, ainsi qu'à un Frère-Mineur et à un Frère-Prêcheur, cette lettre, expression de leur joie et de leurs espérances : «Béni soit le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous soutient dans nos souffrances, et qui prépara au patriarche Abraham la victime pour le sacrifice; Abraham, qui a obtenu la justice et le titre d'ami de Dieu, parce qu'il est sorti de sa terre et a erré dans le monde, plein de confiance dans l'ordre du Seigneur. Ainsi donc, que celui qui est sage devienne fou pour être sage, car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. Il nous a été dit : «Allez prêcher l'Évangile à toutes les créatures, «et enseignez que le serviteur ne doit pas être «plus grand que le maître. Si vous êtes per«sécutés, considérez que moi aussi j'ai été «persécuté.» Et nous, très-petits et indignes serviteurs, nous avons quitté notre pays, nous sommes venus prêcher l'Évangile aux nations infidèles; nous sommes pour les uns une odeur de vie, pour les autres une odeur de mort. Nous avons prêché ici devant le roi et devant son peuple la foi de Jésus-Christ, et on nous a chargés de fers. Nous sommes pourtant grandement consolés en Notre-Seigneur, et nous avons confiance qu'il recevra notre vie comme un sacrifice agréable» (1). Le chef mahométan, ayant été averti du bonheur qu'ils goûtaient dans leur prison, les fit venir et tenta leur foi par l'offre de richesses : ils n'eurent que du mépris pour elles. Le prince ordonna qu'ils fussent séparés, pensant qu'on les réduirait isolément avec plus de facilité; aux promesses, il ajouta les menaces : mais les confesseurs eurent une constance égale pour défier les tourments et pour refuser les vains plaisirs de la terre. Un musulman, transporté de colère, déchargea un coup de cimeterre sur la tête de Daniel, qu'un autre mahométan pressa d'abjurer pour éviter un sort plus terrible. Le généreux Franciscain répondit en l'invitant à se convertir lui-même, afin de ne pas aller en enfer, où Mahomet était déjà, et où l'Alcoran conduisait. Les six autres religieux se jetèrent aux pieds de Daniel, remerciant Dieu de ce que leur supérieur avait les prémices du martyre auquel ils espéraient participer tous. Le confesseur les embrassa et les bénit. « Réjouissons-nous, leur dit-il, le ciel nous est ouvert; les anges viennent au-devant de nous : ce jour sera celui de notre victoire.» Le prince mahométan, voyant leur fermeté, prononça contre eux un arrêt de mort. Ils marchèrent au supplice les mains attachées derrière le dos, poursuivis par les injures des musulmans, mais radieux et célébrant la miséricorde du Seigneur qui les appelait à lui. Ils présentèrent avec joie leurs têtes aux bourreaux, qui les tranchèrent, et qui mirent en pièces les corps des martyrs, le 10 octobre 1221. Ces confesseurs ne sont nommés que le 13 dans le Martyrologe romain. Les marchands génois, marseillais et pisans, recueillirent leurs restes mutilés.

Comme saint François, saint Dominique ne cessa pas de demander à Dieu la renaissance spirituelle des peuples assis dans les ombres de la mort. Il avait fait du ministère de la parole la fin principale de son institut, et son plus vif désir eût été d'aller évangéliser les nations barbares. «Le saint Père, dit Fontana (1), pour donner à ses enfants l'exemple des bonnes œuvres, songea à procurer la conversion des Maures et des autres gentils, par la prédication de l'Évangile. C'est pourquoi, ayant confié le soin de l'ordre au P. Mathieu, Français, qui fut le premier et le dernier abbé dans cet institut, il résolut d'aller en Afrique, pour joindre à la prédication de la vraie foi la palme du martyre; mais Dieu, qui l'avait destiné à rendre de plus grands services à l'Église, ne voulut pas que ce saint projet fût mis à exécution.» Le pape Honorius lui ayant mandé d'envoyer de ses religieux chez les mahométans d'Espagne et d'Afrique, il choisit, pour cet apostolat, des frères recommandables par leur doctrine comme par leurs mœurs, et dont les prédications et les prières firent entrer, par le baptême, une grande multitude d'infidèles dans le sein de l'Église (2). La présence à Ceuta d'un Frère-Prêcheur, l'un de ceux auxquels fut adressée la lettre des sept martyrs Franciscains, montre que les Dominicains pénétrèrent dans le Maroc. Parmi les disciples que

(1) Chavin, *Histoire de saint François d'Assise*, p. 135.

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1217.
(2) *Ibid.*, an. 1220.

saint Dominique envoya au nord et à l'est de l'Europe, on distingue saint Hyacinthe, le thaumaturge de son siècle, Paul de Hongrie, et Sadoc. Honorius, plein d'ardeur pour la propagation de la foi, voulut que les évêques dans les diocèses desquels les Frères-Prêcheurs se trouvaient établis en désignassent chacun quatre, ou tout au moins deux, plus particulièrement propres aux missions chez les infidèles, et les fissent partir pour Rome. Ce Pape les chargea d'aller, avec les Frères-Mineurs, porter la parole du salut aux nations barbares (1). Lorsque le chapitre, qui, après la mort de saint Dominique, élut le maître général des Frères-Prêcheurs, eut fixé son choix sur Jourdain, le nouveau général, entrant dans les vues du fondateur, exhorta ses frères à s'occuper de la conversion des infidèles, et invita ceux qui voudraient s'y consacrer à le faire connaître en se prosternant à terre. Tous aussitôt, sauf quelques religieux retenus par le poids des ans, s'agenouillèrent en s'écriant : « Mon Père, me voici, envoyez-moi. » Et ils répétèrent ce cri avec une grande abondance de larmes, tant le zèle pour le salut des âmes enflammait leur cœur. Jourdain, rempli de joie en voyant l'empressement de ses enfants à procurer, au péril évident de leur vie, la conversion des infidèles, choisit les sujets les plus aptes au ministère apostolique, puis les répartit au Nord, à l'Orient, et spécialement dans la Terre-Sainte. Déjà saint Dominique avait chargé Xuron, de Milan, d'évangéliser, avec quelques compagnons, la Palestine et la Syrie, et d'y former des résidences; mission dont il s'était acquitté, en régénérant beaucoup d'infidèles dans l'eau baptismale. Brochard, envoyé par Jourdain en Palestine, avec plusieurs frères, établit le premier couvent à Damas; il en fonda ensuite à Nazareth, à Bethléem et en d'autres lieux, de sorte qu'en peu d'années les Dominicains possédèrent dix-huit maisons dans la Terre-Sainte (2). Au nord de l'Europe, l'ordre des Frères-Prêcheurs paya les fruits de salut qu'il produisit, parmi des nations encore barbares, de la vie de plus quatre-vingt-dix de ses généreux enfants, les uns égorgés, les autres tués à coups de flèche ou de lance, d'autres consumés par le feu (1).

Les Frères-Prêcheurs et Mineurs qui se trouvaient dans le Maroc reçurent du Pape Honorius l'autorisation de ne pas observer quelques statuts de leur ordre, auxquels ils ne pouvaient se conformer sans inconvénient pour la conversion des infidèles : ainsi on leur permit de laisser croître leur barbe et leurs cheveux, de ne point porter l'habit régulier, d'user de viande et de lait, etc. On leur accorda, en outre, pour toute l'Afrique, le pouvoir de prêcher, de baptiser, d'entendre les confessions, d'absoudre de toutes les censures réservées au Siége apostolique, de fulminer l'excommunication contre les hérétiques s'il s'en élevait, en un mot, de faire tout ce qui était nécessaire pour propager l'Évangile parmi les infidèles, ou pour le défendre contre la perfidie des apostats (2). Afin d'assurer une liberté entière au ministère des Dominicains, Honorius décida qu'ils ne pourraient être chargés, contre leur gré, de commissions apostoliques par les légats (3). L'an 1226, Jourdain ayant exposé au chapitre général les progrès que les Frères-Prêcheurs faisaient parmi les Barbares, et le besoin qu'ils avaient d'auxiliaires, un très-grand nombre se déclarèrent disposés à remplir cet apostolat : le maître-général fit le choix des plus capables, qu'il dirigea vers le nord de l'Europe, vers la Palestine et vers l'Afrique (4).

Maroc, arrosé du sang des cinq Franciscains dont le Mira-ma-Molin avait lui-même fendu la tête, ne fut pas toujours si hostile au christianisme. Le prince mahométan, ayant vu la peste et la famine ravager ses États pendant cinq ans, et ces fléaux s'apaiser par l'intercession des martyrs qu'on avait invoqués, permit que la foi fût prêchée dans tous ses domaines, et même qu'un évêque fût choisi pour Maroc, pourvu qu'on le tirât de l'ordre de saint François. Aux yeux du Pape, l'établissement d'un siége épiscopal à Maroc était déterminé non-seulement par la considération des conquêtes évangéliques à faire sur les mahométans, mais aussi par la nécessité de pourvoir d'une manière permanente aux besoins spirituels du noyau de chrétiens qui exis-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1221.
(2) *Ibid.*, an. 1222.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1222.
(2) *Ibid.*, an. 1226.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

tait dans cette capitale. Marmol-Carvajal (1) dit, en effet, qu'elle renfermait « deux grands palais où demeuraient les chrétiens musarabes (*mozarabes*, chrétiens mêlés aux Maures), dont se servaient les rois de Maroc à la guerre; et leurs femmes et leurs enfants étaient là avec eux. Jacob Almansor (Yacoub Al Mansour) les emmena d'Espagne pour la garde de sa personne, et ils étaient ordinairement cinq cents chevaux, fort bien payés. On les laissait vivre en leur religion; de sorte qu'ils avaient une église au même quartier, où ils allaient entendre la messe. Ils ont été entretenus longtemps de la sorte, jusqu'à ce que don Jean Ier, roi de Castille, les fit revenir en Espagne, et leur donnât de grands biens et de grands priviléges. » Frère Agneau, élevé le premier à la dignité d'évêque de Maroc, eut plusieurs successeurs (2). Avec ces dispositions plus favorables des mahométans, contraste le martyre des frères Hugues, Léon et Dominique, qui souffrirent à Maroc vers l'an 1232 (3).

Peu de temps auparavant, sur un autre point de la Barbarie, la même couronne avait été accordée à frère Éleu. Ce dernier, qui était passé à Tunis avec frère Gilles, après avoir annoncé Jésus-Christ pendant quelques années dans une autre ville, fut poursuivi par une troupe de musulmans. Comme ils accouraient pleins de fureur, l'apôtre se mit à genoux, prit sa règle à la main, demanda l'absolution à son compagnon, et, tendant le cou à ses bourreaux, il reçut la palme, digne récompense de son zèle (4). Ces alternatives de tolérance et de persécution ne découragèrent pas les Franciscains. Ils se pressèrent sur le sol d'Afrique au point d'y former une province de leur ordre. En effet, Grégoire IX, écrivant en 1235 au chef mahométan de Tunis, lui recommanda de traiter avec égards le frère Jean, provincial de Barbarie (5).

La cruauté des Maures d'Espagne répondait à celle des mahométans d'Afrique. Les Franciscains Jean et Pierre, étant allés prêcher l'Évangile à Valence, furent conduits devant le prince et mis dans l'alternative de renier Jésus-Christ ou de mourir. Ils aimèrent mieux perdre la vie que la foi. Lorsqu'on les conduisait au supplice, en 1231, ils remercièrent le chef des musulmans de la grâce qu'il leur faisait, et demandèrent à Dieu que, pour l'en récompenser, il lui plût de le convertir. Dieu exauça cette sublime prière : le persécuteur se fit chrétien, et, après la conquête de Valence par le roi d'Aragon, Vincent (c'était le nom du converti) voulut affecter aux frères de ceux qu'il avait martyrisés le palais qu'on lui avait assigné pour sa résidence (1).

Le zèle de Grégoire IX pour la conversion des infidèles et pour la réunion des schismatiques, le porta à envoyer plusieurs Frères-Mineurs en diverses parties du monde. Un de ces messagers remit au soudan de Damas une lettre dans laquelle le Pape l'exhortait à recevoir la foi de Jésus-Christ dont il lui faisait l'exposition, et l'invitait à bien accueillir les Franciscains qui lui expliqueraient les moyens d'arriver au salut (2). « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, ajoutait le pontife, vous négligez d'embrasser et de conserver cette foi qui a été prouvée par tant de témoignages authentiques et de miracles évidents, vous ne pourrez trouver aucune excuse à votre péché devant les yeux de ce souverain qui doit venir, dans l'éclat de sa puissance et de sa majesté, pour juger le monde par le feu. Au reste, nous ne recherchons pas vos biens, mais vous-même, et tout notre désir est de procurer le salut de votre âme. Nous ne prétendons rien diminuer ni de votre domaine, ni de votre gloire; au contraire, nous souhaitons d'accroître l'un et l'autre. Cet accroissement arrivera par la grâce de Jésus-Christ, qui ajoutera même à ce que nous désirons. Si vous exécutez ce que ces nonces de paix vous diront, vous deviendrez les prémices des fidèles en Jésus-Christ par la connaissance de sa foi, comme vous êtes le chef et le prince de vos sujets par la force de votre esprit qui vous distingue d'eux. D'autres souverains ont eu le même bonheur; ils ont été un instrument de salut pour le peuple par leur croyance : au lieu de diminuer ainsi la gloire temporelle de leurs États, ils l'ont augmentée, et ont mérité de recevoir de Dieu le royaume du ciel qui ne finira jamais. » Le Franciscain Jacques

(1) L'*Afrique* de Marmol, de la traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, t. II, p. 51.
(2) Wadding, an. 1220, n° 31.
(3) *Ibid.*, an. 1232, n° 29.
(4) *Ibid.*, an. 1219, n° 18.
(5) *Ibid.*, an. 1235, n° 23.

(1) Wadding, an. 1231, n° 38; an. 1238, n° 5.
(2) *Ibid.*, an. 1233, n°s 2, 3.

de Russano, qui revenait d'Asie, ayant rapporté à Grégoire IX que la moisson, abondante dans ces contrées, réclamait beaucoup d'ouvriers évangéliques, le Pape l'y renvoya avec plusieurs compagnons, afin qu'ils pussent parcourir les terres des musulmans, et il écrivit au roi de Géorgie pour lui recommander les missionnaires (1). D'autres Frères-Mineurs portèrent au khalyfe de Bagdad et au Mira-ma-Molin de Maroc des lettres semblables à celle qui avait été adressée au soudan de Damas (2).

Une heureuse rivalité stimulait les enfants de saint François et de saint Dominique, que Grégoire IX employait également à la régénération de tant de peuples dans les trois parties du monde alors connu. Ainsi, une mission dominicaine était établie au royaume de Naples, pour y arracher aux superstitions de l'islamisme les musulmans qui se trouvaient encore à Nocera-des-Païens ; esprits aveuglés, que la vérité catholique éclaira bientôt (3). Ainsi, l'ordre des Frères-Prêcheurs était appelé à réaliser et à développer la conversion des peuples du Nord (4) : mais ici nous ne pouvons qu'indiquer les étonnants travaux de saint Hyacinthe, neveu d'Yves de Konski, évêque de Cracovie, et qui, après avoir reçu à Rome, des mains de saint Dominique, l'habit des Frères-Prêcheurs, avec son frère saint Ceslas, raviva d'abord la foi en Pologne, puis alla combattre les restes obstinés de l'idolâtrie en Prusse, en Poméranie, en Danemark, en Suède, en Gothie, en Norvège, dans la Russie *rouge* et *noire*, dans l'archipel grec et chez les Comans. Cet apôtre, dont le zèle embrassa l'Asie tout entière, parcourut même, plus tard, la grande Tartarie, pénétra au Tibet, et arriva jusque dans la Chine, d'où il revint en Pologne (5), marquant chaque jour par une victoire sur le paganisme, sur l'infidélité musulmane, sur l'hérésie ou sur le schisme.

La Terre-Sainte était alors érigée en province dominicaine (1), et Jourdain avait exprimé au chapitre général, célébré en 1235, l'intention d'y aller voir les fruits abondants de la sollicitude de ses frères. Il s'embarqua, en effet, en 1236, avec plusieurs compagnons ; mais, accueillis par une tempête près de Ptolémaïde ou Saint-Jean-d'Acre, ces Dominicains périrent à la vue des lieux qu'ils allaient visiter : la tempête s'étant apaisée, on trouva leurs corps sur le rivage (2). Philippe, prieur des Frères-Prêcheurs dans la Terre-Sainte, travailla vers ce temps avec succès à ramener le patriarche des Jacobites à l'unité, dont il ne tarda point malheureusement à se détacher (3). Tancrède, que Jourdain avait institué vicaire des couvents de Terre-Sainte, puis provincial, obtint des résultats plus durables : sa parole, que le feu du Saint-Esprit enflammait, attira à la foi une foule de mahométans, de juifs et d'hérétiques (4).

Des Frères-Prêcheurs, de la mission d'Afrique, amenèrent un petit-fils du chef musulman de Tunis à embrasser la foi catholique ; mais, comme on le conduisait à Rome pour y recevoir le baptême de la main du souverain Pontife, il fut pris, dépouillé et retenu captif par des Siciliens. La menace des censures ecclésiastiques lui rendit la liberté ; et il put aller se prosterner aux pieds du Père commun des fidèles, qui lui administra le baptême et la confirmation (5).

D'autres Dominicains furent envoyés en Géorgie pour réunir ce pays, alors désolé par les Tartares, à l'Église romaine (6). Lorsque ces Barbares vinrent assiéger Kiew, capitale des deux Russies, saint Hyacinthe, qui y avait fondé un couvent, s'y trouva au milieu de l'incendie et des ruisseaux de sang, conséquence de la prise d'assaut : tenant un ciboire d'une main, et de l'autre une image de la sainte Vierge, le thaumaturge passa à travers les flammes (Pl. III, n° 1) et franchit le Dnieper (7). Saint Ceslas, son frère, avait envoyé vingt-sept Dominicains prêcher la foi et recevoir la cou-

(1) Wadding, an. 1233, n° 4.
(2) *Ibid.*, an. 1233, n° 19.
(3) *Annales ecclesiastici* ex tomis octo ad unum pluribus auctum redacti, auctore Odorico Raynaldo (Rinaldi), an. 1233, nos 24, 25. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1233, p. 33.
(4) Wadding, an 1236, nos 61, 64.
(5) Alban Butler, *Vie des Saints*, trad. par Godescard, 16 août.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1228.
(2) *Ibid.*, an. 1236.
(3) Wadding, an. 1237, n° 87.
(4) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1241.
(5) *Ibid.*, an. 1236.
(6) Wadding, an. 1240, nos 38, etc.
(7) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1241.

imé au
tention
sollici-
fet, en
is, ac-
ide ou
irent à
empête
r le ri-
cheurs
ps avec
bites à
sement
n avait
Sainte,
dura-
rit en-
homé-

d'Afri-
sulman
mais,
ecevoir
tife, il
es Sici-
stiques
pros-
dèles,
firma-

és en
olé par
orsque
apitale
avait
e l'in-
uence
d'une
sainte
rs les
er (7).
t-sept
cou-

de Russie, qui revenait d'Asie, ayant rapporté à Grégoire IX que la moisson, abondante dans ces contrées, réclamait beaucoup d'ouvriers évangéliques, le Pape l'y renvoya avec plusieurs compagnons, afin qu'ils parcourussent les terres des musulmans, et il le nomma légat de Géorgie pour lui recommander ses frères (1). D'autres Frères-Prêcheurs allèrent à la cour du khalyfe de Bagdad et [illegible] des lettres [illegible] sée au sultan [illegible].

Une [illegible] les enfants de saint [illegible] dominique, que Grégoire IX employait surtout à la régénération de tant de peuples dans les trois parties du monde alors connu. Ainsi, une mission dominicaine était établie au royaume de Naples, pour y arracher aux superstitions de l'islamisme les musulmans qui se trouvaient encore à Nocera, des [illegible] esprits aveuglés, que la vérité ca[illegible] [illegible] Ainsi [illegible] de [illegible] et à [illegible] [illegible] Nocera [illegible] les [illegible] travaux de [illegible] d'Yves de Kom[illegible], évêque de Cracovie, et qui, après avoir reçu à Rome, des mains de saint Dominique, l'habit des Frères-Prêcheurs, avec son frère saint Ceslas, raviva d'abord la foi en Pologne, puis alla combattre les restes obstinés de l'idolâtrie en Prusse, en Poméranie, en Denemark, en Suède, en Gothie, en Norwége, dans la Russie [illegible] grec et chez les Cumans [illegible], dont le zèle embrassa [illegible] parcourut même, plus tard, la grande Tartarie, pénétra au Tibet, et arriva jusqu'à [illegible] de Chine. Puis il revint en Pologne (2), [illegible] chaque jour par une victoire sur le paganisme, sur l'infidélité musulmane, sur l'hérésie [illegible] schisme.

La Terre-Sainte était alors érigée en province dominicaine (1), et Jourdain avait expédié au chapitre général, célébré en 1233, l'heureuse nouvelle de voir les fruits abondants de la moisson semée par ses frères. Il s'embarqua, en effet, avec plusieurs compagnons; mais, accueilli par une tempête près de Ptolémaïde en Phénicie, les Dominicains périrent [illegible] [illegible] qu'ils eussent [illegible] la tempête [illegible] [illegible] [illegible]

St Hyacinthe traverse Kieu incendié

S. Giacinto traversa Kieu incendiata — S. Jacinto atraviesa Kieu incendiado

Martyre de Serapion religieux de la Merci

[illegible] — [illegible]

ronne du martyre en Bosnie ; il évangélisa lui-même la Silésie, et se retira, avec les habitants de Breslau, dans la citadelle, en présence de l'invasion des Monghols. Déjà ces barbares se préparaient à escalader les murs ; mais l'humble enfant de saint Dominique, qui venait de célébrer les divins mystères, renouvela les prodiges d'Élie et d'Élisée. Il eut à peine paru, qu'un globe de feu, tombant du ciel dans le camp des infidèles, y jeta la terreur et la confusion. Les Tartares, attaqués en même temps par les assiégés, renoncèrent à leur entreprise (1). Le frère Paul, autre Dominicain, avait converti un grand nombre d'idolâtres dans la Croatie, l'Esclavonie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie et la Servie. Il alla même présenter le flambeau de la foi aux habitants de la Comanie, mission que les Frères-Mineurs remplirent avec les Frères-Prêcheurs. Les Tartares ayant envahi la contrée où le zèle de Paul s'exerçait avec fruit, il souffrit le martyre avec quatre-vingt-dix religieux de son ordre, en 1242. Les uns furent brûlés et les autres décapités ; d'autres furent tués à coups de flèches ou de lance.

Pendant que les Frères-Prêcheurs et Mineurs exerçaient ces œuvres de miséricorde spirituelle, deux ordres nouveaux, dans lesquels la charité catholique se personnifiait de la manière la plus touchante, se livraient aux œuvres de miséricorde corporelle en faveur des chrétiens captifs chez les mahométans. Il est glorieux pour la France d'avoir donné le jour à leurs fondateurs.

Saint Jean de Matha et saint Félix de Valois avaient fondé l'ordre de la Sainte-Trinité, dont les membres, voués au rachat des chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles, envisageaient, dans cette bonne œuvre, non-seulement la délivrance des corps, mais le salut des âmes exposées au danger de l'apostasie. Les côtes de la Barbarie et de l'Espagne, occupées par les Maures, étaient le théâtre du dévouement et du zèle des Trinitaires, lorsque saint Pierre Nolasque, Français comme Jean et Félix, établit, avec le concours de saint Raimond de Pennafort, un institut à peu près sur le même plan. « Ce ne fut pas sans mystère, dit l'*Histoire de l'ordre de la Merci* (1), que Nolasque naquit le premier jour d'août, consacré aux liens de l'apôtre saint Pierre, et qu'on le nomma Pierre au saint baptême, qu'il reçut dans une paroisse dédiée à saint Paul. Dieu voulut marquer, par toutes ces circonstances, que Nolasque serait un jour chargé de chaînes par les Turcs, comme saint Pierre, son patron, l'avait été par Hérode, et qu'il serait la pierre fondamentale de l'édifice spirituel d'un nouvel ordre dans lequel, à l'exemple de saint Paul, il deviendrait le captif de Jésus-Christ par la grandeur et l'excès de sa charité. » La devise de ce saint était : *Vincula me manent*, les chaînes des captifs m'appartiennent, la servitude est mon héritage ; et ce fut par le rachat de 2,120 captifs qu'il se prépara à l'établissement de l'ordre de Notre-Dame de la Merci. « La France, dit encore l'Histoire de cet institut, se vantera éternellement d'avoir donné naissance à un homme de la plus grande miséricorde en la personne de saint Pierre Nolasque, et celui-ci se glorifiera, sans blesser son humilité, d'avoir employé les trente-six premières années de sa vie à faire les plus beaux coups d'essai de sa tendresse pour les pauvres et de sa charité pour les captifs, dont la fondation de son ordre est la perfection et la couronne. » Comme il ne suffisait pas de délivrer les esclaves, et que souvent les chrétiens rachetés arrivaient malades, par suite de leur servitude passée et des fatigues du chemin, les couvents de la Merci devinrent, à partir de 1238, des hôpitaux où on les reçut, ainsi que d'autres pauvres infirmes (2). Deux religieux, auxquels leur office fit donner le nom de *rédempteurs*, allaient secourir les chrétiens captifs ou les racheter dans les pays infidèles. Après avoir exercé cet office admirable sur les côtes d'Espagne, saint Pierre Nolasque passa en Algérie, où il eut beaucoup à souffrir, et où on le chargea même de fers pour la foi de Jésus-Christ ; mais la violence ne pouvait lier sa langue : d'autant plus courageux que le martyre était l'objet de ses désirs, il continua, malgré la défense qu'on lui en avait faite, d'éclairer les infidèles sur leurs erreurs tant que dura sa captivité (3).

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1241. Alban Butler, *Vie des Saints*, etc., 20 juillet.

(1) Page 60.
(2) *Histoire de l'ordre de la Merci*, p. 88.
(3) Alban Butler, *Vie des Saints*, etc., 23 et 31 janvier.

Sur les traces du fondateur marchaient d'intrépides religieux, parmi lesquels nous citerons d'abord le P. Sérapion, Anglais, et saint Raimond Nonnat, Espagnol.

Le premier, envoyé comme rédempteur à Alger, procura la liberté à plusieurs esclaves dont il se fit la caution. Il ranima la foi chancelante des autres, et convertit même plusieurs mahométans. Le chef maure le fit bâtonner et jeter dans une prison obscure. Il le condamna ensuite à une mort aussi honteuse que cruelle, car le héros de la charité fut exposé tout nu aux risées de la populace : après quoi on l'attacha à deux poteaux éloignés, le bras droit et le pied gauche liés à l'un, le bras gauche et le pied droit liés à l'autre ; en sorte que son corps, dans cette position violente, formait comme une croix. Enfin les bourreaux, pour multiplier ses douleurs, coupèrent son corps en morceaux. Au milieu de ces tourments, Sérapion ne cessa de bénir Dieu et d'exhorter les captifs à la patience (Pl. III, n° 2).

Saint Raimond Nonnat, envoyé en Barbarie, obtint des Algériens la liberté d'un grand nombre d'esclaves. Lorsque ses fonds furent épuisés, il se donna lui-même en otage pour la rançon de ceux des chrétiens dont la situation était la plus pénible et dont la foi courait le plus de risques. Le sacrifice généreux qu'il fit de sa liberté ne fit qu'irriter les musulmans, et ils le traitèrent avec tant d'inhumanité qu'il serait mort entre leurs mains, si la crainte de perdre la somme stipulée n'eût engagé le cadi à ordonner qu'on l'épargnât. Il profita de la permission qu'on lui donnait de sortir, pour visiter et consoler les chrétiens, pour ouvrir aussi les yeux à quelques juifs et à quelques musulmans (1), qui reçurent le baptême. Le chef mahométan d'Alger, informé des résultats de son zèle, le condamna à être empalé ; mais ceux qui étaient intéressés au payement de la rançon des captifs pour lesquels il restait en otage obtinrent une commutation de peine, et il souffrit une cruelle bastonnade. Ce supplice ne ralentit pas son ardeur : il croyait n'avoir rien fait, tant qu'il voyait ses frères en danger de périr pour l'éternité. « Quand on donnerait aux pauvres des trésors immenses, disait-il avec saint Chrysostome (1), cette bonne œuvre n'approche point de celle de l'homme qui contribue au salut d'une âme. Cette aumône est préférable à la distribution de 10,000 talents ; elle vaut mieux que le monde entier, quelque grand qu'il paraisse à nos yeux, car un homme est plus précieux que tout l'univers. » Il recommença donc non-seulement à exhorter les chrétiens, mais à instruire les infidèles. Irrité de sa persévérance, le chef musulman le fit fouetter au coin de toutes les rues de la ville ; après lui avoir percé les deux lèvres au moyen d'un fer rouge sur la place publique, on lui ferma la bouche avec un cadenas, qu'on n'ouvrait que tous les trois jours pour le faire manger ; on le chargea de chaînes, et on le jeta dans un cachot. Il y resta huit mois, et n'en sortit que lorsque les Pères de la Merci eurent apporté la rançon qu'envoyait saint Pierre Nolasque. Il demanda alors qu'on lui permît de vivre au milieu des esclaves, qui avaient un pressant besoin de secours ; mais les ordres de son général, qui le rappelaient, l'obligèrent de partir. En arrivant en Espagne, il fut nommé cardinal : cette dignité ne modifia ni ses sentiments, ni sa manière de vivre ; il couvrit sa pourpre du voile de l'humilité. Le Pape l'ayant mandé à Rome, il s'y rendait avec la simplicité d'un pauvre religieux, lorsqu'il mourut à Cardone, près Barcelone, le 31 août 1240, à l'âge de trente-sept ans, exemple mémorable de la charité chrétienne.

En 1242, les frères Raimond de Saint-Victor et Guillaume de Saint-Léonard, Français, après avoir échappé à un naufrage en se rendant à Alger, tombèrent entre les mains des mahométans, qui leur prirent l'argent destiné à la rédemption des captifs. D'autres musulmans les retinrent en Andalousie, où leur chef, irrité du mépris que les généreux confesseurs faisaient de l'Alcoran, leur fit trancher la tête en prison (2). La mort de ces deux religieux augmenta le désir qu'avait saint Pierre Nolasque de mourir de la main d'un bourreau, en exerçant l'office de rédempteur ; mais Dieu se contenta de la vivacité de ce désir, sans permettre qu'il se réalisât dans les nouveaux voyages entrepris par le fondateur.

(1) Rinaldi, an. 1237, n° 91.

(1) Or. 3, contra Jud.
(2) *Histoire de l'ordre de la Merci*, p. 98.

La couronne du martyre fut encore accordée à un Français. Pierre de Saint-Denis, étant resté à Tunis après le rachat des captifs, pour consoler les autres esclaves dans leur misère, se mit à prêcher publiquement les vérités de la foi, si opposées aux erreurs grossières de l'islamisme. Accusé d'impiété devant le gouverneur, et abandonné à la fureur des soldats, il eut, après mille outrages, la tête tranchée en 1247, et on jeta son corps dans un grand feu. L'*Histoire de l'ordre de la Merci* (1) fait remarquer trois circonstances à son sujet: la première, que les marchands chrétiens offrirent de l'argent à ses bourreaux pour lui sauver la vie; la seconde, que le confesseur de Jésus-Christ promit en ce moment que, dans le cas où on ne le ferait pas mourir, il passerait le reste de ses jours à Tunis pour y servir et y consoler les esclaves; la troisième, que le saint religieux proféra le nom de Jésus jusqu'au dernier soupir, malgré les coups de bâton que ses ennemis lui appliquaient sur la bouche pour lui ôter cette consolation.

L'année précédente, Innocent IV avait écrit au Mira-ma-Molin et aux chefs mahométans de Tunis, de Bougie, etc., pour les inviter à ne point s'opposer à la mission du second évêque de Maroc. Frère Agneau étant mort, le choix du souverain pontife s'était fixé sur frère Loup-Ferdinand Dain, Aragonais. Ce Frère-Mineur avait été d'abord autorisé à partir pour la Terre-Sainte, et, lorsque le Pape lui donna cette permission, il dit en souriant que c'était à condition que le missionnaire s'y comporterait en agneau, et non pas en loup. Quand Innocent IV changea sa destination pour le revêtir de l'épiscopat et l'envoyer à Maroc, il ajouta: « Celui que nous avions fait de loup agneau mérite que nous le fassions d'agneau pasteur de loups, » c'est-à-dire des musulmans (2). Frère Loup accepta cette dignité par le seul motif de l'obéissance, et, au lieu d'aller dans le Levant, il prit le chemin d'Afrique avec plusieurs de ses frères, exerça sa charge avec un grand zèle et avec quelque fruit; puis, voyant, après plusieurs années, que les musulmans s'obstinaient dans leur erreur, il pria le souverain Pontife d'agréer sa démission.

(1) Page 105.
(2) Wadding, an. 1246, n°s 6, 7-12.

Les Dominicains reçurent, comme les Franciscains, des témoignages de la protection d'Innocent IV, qui accorda aux frères de la Terre-Sainte, appelés à évangéliser les Jacobites, les Nestoriens, les Grégoriens, les Arméniens, les Grecs, les Maronites, et autres nations semblables, le privilége de communiquer avec ces excommuniés et de les absoudre des censures en cas de retour à l'Église romaine (1). De l'énumération que nous venons de faire, il est aisé de conclure qu'un bien grand nombre de Frères-Prêcheurs devaient être répandus en Orient, pour s'occuper de la conversion de tant de schismatiques ou hérétiques divers, indépendamment de celle des infidèles et des idolâtres.

CHAPITRE II.

Missions et ambassades des Dominicains et des Franciscains chez les Tartares.

Les irruptions des Tartares, dont il a été question dans le chapitre précédent, nous conduisent à parler des missions que la sollicitude des pontifes romains multiplia pour procurer le salut de ces peuples.

Si l'on considère la Tartarie dans sa plus grande dimension, il faut tirer une ligne depuis l'embouchure de l'Oby jusqu'à celle du Dnieper; et, la ramenant du côté de l'est à travers le Pont-Euxin, de manière à y comprendre la presqu'île de Crimée, la prolonger en suivant le pied du Caucase par les rivières de Kour et d'Aras, jusqu'à la mer Caspienne. Partant ensuite du rivage opposé de cette mer, on suit le cours du Djyhoûn et la chaîne opposée du Caucase jusqu'à l'Imaûs; on continue la ligne au delà de la grande muraille de la Chine et du pays d'Yetso, en rasant les frontières de la Perse, de l'Inde, de la Chine, de la Corée, mais en y comprenant une portion de la Russie et tous les pays situés entre la mer Glaciale et la mer du Japon (2). De Guignes (3) nous présente un ta-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1244, an. 1246.
(2) *Recherches asiatiques*, traduites de l'anglais par Labaume, t. II, p. 36.
(3) *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares*, etc., avant et depuis Jésus-Christ.

bleau magnifique de cette vaste région : il la décrit comme un édifice imposant, dont les supports sont plusieurs rangées de collines majestueuses, et qui a pour dôme une montagne colossale à laquelle les Chinois donnent l'épithète de *céleste*, et dont les flancs sont baignés d'une multitude de grands fleuves. Si l'édifice est d'une majesté aussi étonnante, le pays qui l'environne a une étendue proportionnée, et ses richesses sont variées d'une manière encore plus admirable. Il renferme des cantons incrustés de glaces; d'autres sont brûlés par un ciel de feu et couverts d'une espèce de lave. Vous rencontrez ici des espaces immenses occupés par des déserts sablonneux et des forêts presque impénétrables; là, des jardins, des bosquets, des prairies, parfumés de musc, arrosés de ruisseaux sans nombre, émaillés de fruits et de fleurs. De l'est à l'ouest se trouvent plusieurs grandes provinces, qui, dans le fait, sont les plateaux des plus hautes montagnes du monde, ou au moins de l'Asie, et qu'on prendrait pour des vallées, en les comparant aux élévations qui les dominent. A peu près un quart de cette région extraordinaire, pris dans sa largeur, jouit d'un climat aussi délicieux que la Grèce, l'Italie et la Provence; un autre quart a la même température que l'Angleterre, l'Allemagne et le nord de la France : mais les régions hyperborées ne sauraient être recommandables par de grandes beautés, au moins dans l'état actuel de la température du globe. Vers le sud, sur les frontières de l'Irân, sont les belles vallées de Soghd, et les villes fameuses de Samarkande et de Bokhârâ; sur celles du Tibet, les territoires de Kachghar, Khoten, Cheguyl et Khatâ, célèbres par leurs parfums et la beauté de leurs habitants; sur celles de la Chine, le pays de Tchyn, qui fut jadis un puissant royaume, dont le nom, comme celui de Khatâ (Kathai), a été donné, dans les temps modernes, à tout l'empire chinois. Nous ne devons point passer sous silence le beau territoire de Tangoût, que les Grecs connaissaient sous le nom de *Serica*, et qu'ils prenaient pour l'extrémité la plus reculée du monde habitable, du côté de l'Orient.

Le mot *Scythie* paraît être la dénomination générale que les anciens Européens donnèrent à toute la portion qu'ils connurent de cette étendue de pays. Mais les noms de *Scythie* et de *Tartarie* ne [illegible] pas ceux que les habitants de la région qui nous occupe se sont donnés à eux-mêmes, pas plus que les mots *Inde*, *Chine*, *Perse*, *Japon*, ne sont les dénominations de ces contrées dans la langue de leurs habitants.

La Tartarie, qui, selon Pline, renfermait une multitude innombrable de nations, lesquelles ont subjugué, à différentes époques, le reste de l'Asie et de l'Europe, est appelée, suivant les figures diverses qui se sont présentées à l'imagination des historiens, la *grande ruche des essaims du Nord*, une *pépinière de légions irrésistibles*, et, par une métaphore plus outrée, la *fabrique du genre humain*.

Il est naturel de supposer que les agrégations innombrables de Tartares, dont quelques-unes sont établies dans de grandes villes, et d'autres campées sur des plaines, dans des habitations mobiles qu'elles transportent de pâturage en pâturage, doivent différer par leurs traits autant que par leurs dialectes; cependant, on distingue parmi les Tartares qui n'ont point émigré dans un autre pays et qui ne se sont point mêlés avec une autre nation, un air de famille, surtout dans les yeux, dans l'habitude corporelle, et dans cette forme de linéaments que nous appelons *visage à la Tartare*.

Ces peuples, en général, n'avaient pas de littérature : tous les témoignages paraissent d'accord sur ce point; les Turks n'avaient point de caractères; les Huns, suivant Procope, n'en avaient pas même entendu parler. Le magnifique Djenguyz (Gengis-Khan), dont l'empire embrassait une étendue de 90 degrés carrés, ne trouva pas, parmi ses Monghols, un seul homme en état d'écrire ses dépêches; et Tymour (Tamerlan), sauvage doué d'une grande force d'intelligence, ne sut ni lire ni écrire. On ne doit donc pas être surpris que les idiomes des Tartares, à l'instar de ceux de l'Amérique, aient été dans une fluctuation continuelle, et que les nombreuses tribus établies entre Moscou et la Chine parlent cinquante dialectes différents. Il est certain qu'un code de lois appelé *Yâçâq* a été célèbre en Tartarie depuis Djenguyz, qui passe pour avoir promulgué de nouveau ce code dans son empire, de la même manière que ses institutions furent ensuite adoptées et consolidées par Tymour : mais ces lois paraissent avoir été une sorte de droit commun ou traditionnel; et il est

probable qu'elles ne furent écrites que lorsque Djenguyz eut conquis une nation qui savait écrire. Si les sciences furent cultivées dans les régions situées au nord de l'Inde, ce dut être dans l'Oighour, le Kâchghar, le Kathai, le Tchyn, le Tangoût et autres pays de la Tartarie chinoise, situés entre les 35° et 45° degrés de latitude septentrionale, qui furent redevables de leurs lumières à la proximité de l'Inde et de la Chine.

Nous pouvons ajouter foi à ceux qui nous assurent que des tribus de Tartares errants étaient fort habiles à appliquer des plantes et des minéraux aux usages de la médecine, et qu'ils se prétendaient savants dans la magie; mais voici quel paraît avoir été le caractère général de cette nation. Les Tartares étaient chasseurs ou pêcheurs de profession, et ils demeuraient, par suite, dans les forêts ou près des grands fleuves, sous des huttes ou sous des tentes grossières, ou dans des chars que leurs bestiaux traînaient de place en place; ils étaient archers adroits, excellents cavaliers, combattants intrépides, feignant souvent de fuir en désordre pour renouveler leur attaque avec avantage; ils buvaient le lait des juments, mangeaient la chair des poulains, et recherchaient avec passion les liqueurs enivrantes.

Aboul-Ghâzy (1) rapporte que la pure adoration d'un seul Dieu domina en Tartarie pendant les premières générations issues de Japhet; qu'elle cessa avant la naissance d'Oghuz, qui la rétablit dans ses États; que, quelques siècles après lui, les Monghols et les Turcs retombèrent dans une grossière idolâtrie, mais que Djenguyz était théiste, et que, dans une conversation avec les docteurs mahométans, il convint qu'on ne pouvait réfuter leurs arguments en faveur de l'existence et des attributs de la divinité, en même temps qu'il contestait la vérité de la mission de leur prophète. D'anciens auteurs grecs nous apprennent que les Massagètes adoraient le soleil; et la Relation de l'ambassade que Justin envoya au khâqân, ou empereur, qui résidait alors dans une belle vallée près de la source de l'Irtich, fait mention d'une cérémonie où l'on purifia les ambassadeurs en les faisant passer entre deux feux. On représente les Tartares de ce siècle comme adorant les quatre éléments, et croyant à un esprit invisible à qui ils sacrifiaient des taureaux et des béliers. Dans les solennités de plusieurs tribus tartares, on versait sur les statues des dieux quelques gouttes d'une liqueur consacrée; après quoi, un des servants jetait par trois fois un peu de ce qui restait, du côté du sud en l'honneur du soleil, vers l'est et l'ouest en l'honneur de l'air et de l'eau, et vers le nord en l'honneur de la terre, qui renfermait les restes de leurs ancêtres.

Il faut se rappeler que les anciens ne connaissaient rien du nord de l'Asie, et qu'ils ne soupçonnaient même pas l'existence des vastes contrées qui la terminent à l'est. Les notions qu'ils avaient transmises sur l'Orient aux peuples modernes de l'Europe s'effacèrent en quelque sorte, ou furent rendues inutiles dans leur application par le déclin rapide de l'empire romain en Occident, et par l'établissement de l'empire des khalyfes. Des villes anciennes avaient disparu, de nouvelles villes avaient été fondées et agrandies, de nouveaux États s'étaient formés, de nouvelles langues répandues, de nouvelles dénominations accréditées, pendant que les peuples de l'Europe, en proie à l'invasion des Barbares, ou divisés par des guerres sanglantes, et plongés dans les ténèbres de l'ignorance, étaient devenus de plus en plus étrangers les uns aux autres, et au reste du monde. Deux grands événements, les croisades et les conquêtes de Djenguyz-Khan, concoururent, au commencement du XIIIe siècle, à faire cesser cet isolement (1). Les croisades forcèrent les diverses nations européennes à se réunir sous les mêmes tentes, à faire partie de la même confédération, et à se considérer en quelque sorte comme les membres d'une même famille: il leur fallut enfin apprendre à connaître ces contrées orientales qu'envahissaient leurs armées. Les hordes que commandait Djenguyz-Khan inondèrent tout à coup l'Asie et l'Europe. La terreur que leur irruption inspira depuis la Corée et le Japon, jusqu'en Pologne et en Silésie, se propagea en Allemagne, en Italie, en France même. On soupçonna, pour la première fois, en Europe, la vaste étendue de ces plaines du nord de l'Asie, que l'antiquité désignait sous

(1) *Histoire généalogique des Tatâres*, etc., t. I, p. 51.

(1) Walckenaer, *Biographie universelle*, art. *Polo*.

le nom vague de Scythie; les grandes et riches contrées qui terminaient à l'Orient cette partie du monde sortirent, en quelque sorte, pour les peuples de l'Occident, du sein de l'océan où les systèmes des anciens géographes les avaient plongées. En même temps le saint Siége et plusieurs princes chrétiens cherchèrent, dans ce subit accroissement de la puissance monghole, objet d'une si universelle terreur, des moyens d'étendre, jusqu'aux extrémités de l'Asie, la religion catholique, et de se procurer, par une puissante diversion, un secours efficace contre les musulmans qui étaient sur le point de ravir aux croisés des conquêtes pour lesquelles on avait prodigué tant de sang et de trésors. C'est dans ce but que furent envoyés aux divers princes monghols, flottant encore incertains entre leur ancienne idolâtrie et l'islamisme, de pieux missionnaires chargés de mettre les féroces conquérants d'Asie dans les intérêts de la chrétienté.

Le surnom de *Prêtre-Jean* avait été attribué à plusieurs grands khans des Monghols kéraïtes, parce qu'ils étaient chrétiens nestoriens et prêtres. On sait que Nestorius enseigna qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes, Dieu et l'homme; que l'homme était né de Marie, et non de Dieu: d'où il suivait qu'entre Dieu et l'homme il n'y avait pas une union substantielle, mais seulement une union d'affections, de volontés et d'opérations. Sur la fin du VIIIe siècle, et au commencement du IXe, Timothée, patriarche des Nestoriens, qui demeurait au monastère de Beth-Aba dans l'Assyrie, ayant envoyé successivement plusieurs de ses religieux prêcher l'Évangile chez les Tartares voisins de la mer Caspienne, ces missionnaires hérétiques s'étaient vus écouter, et des églises s'étaient établies non-seulement dans cette contrée, mais jusqu'au Kathai: de là, la profession de foi nestorienne des chefs monghols kéraïtes (1). Du temps d'Alexandre III, le surnom de *Prêtre-Jean* s'appliquait à Ung-Khan; et Philippe, médecin du Pape, qui venait de parcourir la Tartarie, ayant dit à ce pontife que le prince nestorien inclinait à embrasser la foi pure du saint Siége, Alexandre écrivit à Ung-Khan (1177) pour le confirmer dans sa résolution, et l'exhorta à faire partir pour Rome des députés qui y puiseraient la vérité à sa source (1). La puissance d'Ung-Khan s'éclipsa (1203) devant celle du terrible Djenguyz; mais le contact des Nestoriens, qui firent connaître, quoique d'une manière imparfaite, le christianisme à leurs vainqueurs, dut fortifier la rivalité que la différence des mœurs et des religions suscita entre les Tartares et les Mamelouks. L'éloignement pour les nations musulmanes, commun aux Monghols et aux chrétiens, conduisit les uns et les autres à combiner leurs efforts. Aussi, après le partage du gigantesque empire fondé par Djenguyz (mort en 1226), ses successeurs, soumis aux chances ordinaires de la guerre et de la politique, finirent par apprécier tous les avantages de l'alliance des Francs.

Batu, petit-fils de Djenguyz, ayant porté la désolation en Russie, en Pologne, en Hongrie, en Bulgarie, etc., Innocent IV, dès le mois de mars 1245, et avant l'ouverture du premier concile général de Lyon, qui n'eut lieu qu'au mois de juin, se détermina à envoyer des missionnaires chez les Tartares, pour tâcher d'adoucir la férocité de ces peuples (2): il choisit, dans ce but, des Dominicains et des Franciscains.

Quand le prieur des Dominicains de Paris annonça à ses frères que des missions allaient s'ouvrir en Tartarie, tous offrirent de s'y consacrer, et des sanglots remplirent la salle capitulaire, les uns demandant avec larmes leur obédience pour cette destination, les autres pleurant à la pensée des immenses fatigues et de la mort certaine qu'affrontaient leurs frères chéris. Les uns pleuraient de joie, parce qu'ils avaient obtenu la permission de partir, les autres de regret parce qu'ils ne pouvaient l'obtenir (3). Ce détail, transmis par les historiens de l'ordre, montre assez quelle était la charité des enfants de saint Dominique pour le prochain, combien ils brûlaient du désir de sauver les âmes, et de quelle ardeur ils étaient animés pour l'extension de la foi catholique.

Les Dominicains choisis par Innocent IV étaient les frères Nicolas Ascelin, chef de la légation, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert, auxquels Richard de Crémone et

(1) Fabricius, *Salutaris lux Evangelii toti orbi per divinam gratiam exoriens*, p. 667.

(1) Alex., ep. 48. *Historia Tartarorum ecclesiastica*, p. 28, et Appendix, p. 33.

(2) Rinaldi, an. 1245, n°s 15-19.

(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1245.

André de Lonjumeau se joignirent en route (1). Cette ambassade suivit le sud de la mer Caspienne, traversa la Syrie et la Perse, et arriva au mois d'août 1247, le jour de la translation de saint Dominique, à l'armée du nouyân Batchou, l'un des premiers chefs monghols, campé avec ses nomades dans le Chowarezem. Batchou ayant envoyé son principal conseiller et ses interprètes demander aux religieux qui ils étaient, les Dominicains répondirent qu'ils se présentaient en qualité d'ambassadeurs du Pape, le plus élevé en dignité parmi les chrétiens, qui l'honoraient tous comme leur père. Très-surpris de cette réponse, les Tartares demandèrent alors aux missionnaires s'ils ne savaient pas que le khâqân était *fils du ciel*, titre chinois qui veut dire empereur, et que nos historiens ont rendu par *fils de Dieu*. Les Barbares parurent très-choqués quand Ascelin repartit que le Pape ignorait ce que c'était que le khâqân. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent que, contre l'usage constant des ambassadeurs en Asie, ceux-ci n'apportaient aucun présent, et surtout lorsque les religieux refusèrent de se prosterner devant Batchou, sorte d'hommage que ce chef exigeait, comme lieutenant du *fils du ciel*, en témoignage de sujétion de la part du Pape. Mais ils entrèrent en fureur quand les Dominicains, après en avoir délibéré entre eux, se furent offerts à rendre à Batchou les honneurs qu'on réclamait, sous la condition qu'il se ferait chrétien. On les accabla d'injures à cette proposition. Batchou, auquel on la transmit, voulut mettre à mort les ambassadeurs, au mépris du droit des gens. Quelques-uns de ses officiers ouvrirent l'affreux avis d'écorcher le chef de l'ambassade, de remplir sa peau de paille, et de le renvoyer au Pape par ses compagnons. Mais la plus ancienne des six femmes de Batchou et les officiers chargés des affaires des ambassades s'opposèrent à cet acte de barbarie, en représentant au chef qu'il s'ôtait par là la chance de recevoir désormais des ambassadeurs et par conséquent des présents; qu'on pourrait exercer des représailles sur ses propres envoyés; qu'enfin le khâqân avait déjà manifesté son mécontentement de ce que, dans une occasion semblable, on avait arraché le cœur d'un ambassadeur. Batchou consentit donc à laisser vivre les missionnaires, mais voulut qu'ils se rendissent à l'*ordo* (habitation) impériale, nommée par les Monghols *syra ordou*, afin d'y être témoins de la magnificence et de la gloire du khâqân. Ascelin déclara que sa mission se bornait à joindre la première armée des Tartares. Ce fut sans doute afin de punir les religieux de cette fermeté, qu'on ne leur donna que du pain noir et un peu d'eau pour toute nourriture; souvent on les faisait jeûner jusqu'au soir, et ils recevaient alors du lait de chèvre ou de vache, quelquefois du lait de jument. Jamais il n'était question de vin, et à peine arrivait-il qu'on mêlât quelques gouttes de vinaigre à l'eau qu'on leur présentait. Après de longs délais, les lettres du Pape ayant été traduites en persan par les interprètes turks et grecs, puis du persan en tartare par ceux de Batchou, on se prépara à renvoyer l'ambassade, et à faire remettre au Pontife romain une expédition de nouveaux ordres du khâqân arrivés sur ces entrefaites, et que les Tartares nommaient *lettres du ciel*. Ascelin nous les fait connaître dans la Relation de son voyage, traduite par Bergeron (1), qui qualifie naïvement de *barons tartares* les officiers de Batchou. Le khâqân parlait en maître du monde, et traitait de rebelles dignes de mort les princes qui méconnaîtraient sa domination. Ces idées sont encore la base du droit public des Chinois, qui, ne reconnaissant d'autre souverain dans l'univers que le *fils du ciel*, traitent de révolte toute tentative d'indépendance, et de brigands tous les peuples qui osent faire la guerre à l'empire. Dans l'été de 1248, époque du retour d'Ascelin, deux envoyés tartares apportèrent à Innocent IV la réponse de Batchou à ses lettres. Elle avait été traduite trois fois de langages inconnus en d'autres plus connus, à mesure que les envoyés approchaient des contrées occidentales. En voici la teneur, d'après Bergeron (2) : « Par la divine disposition du grand khan, la parole de Batchou est transmise. Vous, Pape, sachez que vos messagers sont venus vers nous, et nous ont apporté vos lettres. Ils nous ont dit de merveilleuses paroles, et ne savons pas si vous leur avez donné charge de nous parler de la sorte, ou si d'eux-mêmes ils

(1) Rinaldi, an. 1247, nos 78-81.

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 465. Éd. de Soly.

(2) *Ibid.*, p. 463.

en ont usé ainsi. Vos lettres portaient ces mots entre autres : « Vous tuez et perdez beaucoup « d'hommes. » Mais le commandement de Dieu, ferme et stable, et qui s'étend sur toute la face de la terre, nous est tel. Quiconque entendra cette ordonnance, qu'il demeure assis en sa propre terre, eau et héritage, et mette toute sa force et puissance entre les mains de celui qui contient toute la face de la terre; et quiconque n'entendra ce commandement et fera autrement qu'il ne porte, que celui-là soit perdu et exterminé. Nous vous envoyons donc ce même commandement et ordonnance, qui est que, si vous voulez vous tenir assis sur votre terre, eau et héritage, il faut que vous, Pape, vous vous transportiez en propre personne devers nous, et veniez trouver celui qui contient toute la face de la terre. Et si vous n'écoutez le commandement ferme et stable de Dieu et de celui qui tient toute la terre en sa main, nous ne savons ce qui en adviendra : Dieu le sait. Or, avant de vous disposer à venir, il faut que vous nous envoyiez vos ambassadeurs pour nous signifier si vous viendrez ou non, si vous désirez vous accommoder avec nous ou nous être contraire; et ne manquez pas à nous donner promptement réponse sur ce commandement, lequel nous vous transmettons par les mains de Aybeg et Sargis. Fait le vingtième de la lune du mois de juillet, aux environs du château de Sitiens. » Quoique les ambassadeurs, arrivés avec Ascelin ou peu de temps après lui, vinssent, conformément aux ordres du khâqân, sommer ainsi le Pape de se soumettre, Innocent IV, se réglant sur une politique prudente, les reçut avec les marques de la plus haute distinction; il leur donna des robes d'écarlate ornées de fourrures précieuses; souvent il s'entretint avec eux par interprètes : témoignages bien propres à disposer les Monghols à accueillir de nouveaux missionnaires.

Nous avons dit qu'outre les Dominicains, dont nous venons de résumer le voyage, le souverain pontife chargea des Franciscains d'aller exhorter les Tartares à cesser leurs ravages et à embrasser la foi chrétenne.

Frère Laurent de Portugal fut nommé chef de cette mission. Innocent IV écrivit au grand khan pour lui exposer les mystères de notre foi et le soin qu'en qualité de vicaire de Jésus-Christ il était obligé de prendre du salut de tous les hommes. Il ajouta que, ne pouvant aller vers lui en personne, il lui adressait frère Laurent et ses compagnons, hommes sages et savants, afin de l'instruire de toutes les vérités dont la connaissance lui était nécessaire; et qu'il avait choisi ces religieux, qui faisaient une profession particulière de l'humilité du Rédempteur, parce qu'il avait cru que de tels envoyés lui seraient plus agréables que d'autres d'une dignité plus élevée (1). Ce même frère Laurent, pénitencier du Pape, fut établi légat en Orient, avec un pouvoir absolu pour la Grèce, l'Arménie, Icone, la Turquie, pour les Grecs de Chypre et du patriarcat d'Antioche, pour les Maronites et les Nestoriens du patriarcat de Jérusalem (2); et il justifia dans ces fonctions sa réputation de prudence et de sainteté.

Innocent IV, indépendamment du frère Laurent, envoya au grand khan frère Jean du Plan-Carpin avec d'autres Franciscains. C'était un homme de grande vertu, d'une rare sagesse, très-propre à traiter avec les Tartares. Né dans le district de Pérouse, au voisinage d'Assise, il avait été compagnon de saint François, custode de Saxe et provincial d'Allemagne; il avait propagé son ordre dans la Bohême, la Hongrie, la Norvège, la Dacie, la Lorraine, l'Espagne, peut-être en Barbarie, s'il n'est autre que le frère Jean envoyé par Grégoire IX au chef mahométan de Tunis (3). La lettre que lui remit le Pape ne différait pas de celle qui avait été donnée à frère Laurent, si ce n'est qu'Innocent IV y invitait le grand khan à traiter de la paix avec Jean du Plan-Carpin, et à lui dire les motifs de la guerre qu'il faisait aux chrétiens, de qui il n'avait reçu aucun tort (4). Les circonstances de cette mission nous sont connues par la Relation que Jean du Plan-Carpin nous en a laissée. Il s'y qualifie de légat du saint Siége apostolique, envoyé comme ambassadeur aux Tartares et autres peuples d'Orient.

Jean du Plan-Carpin, accompagné d'Étienne de Bohême, partit de Lyon le 16 avril 1246, et trouva à Breslaw son autre compagnon, Benoît

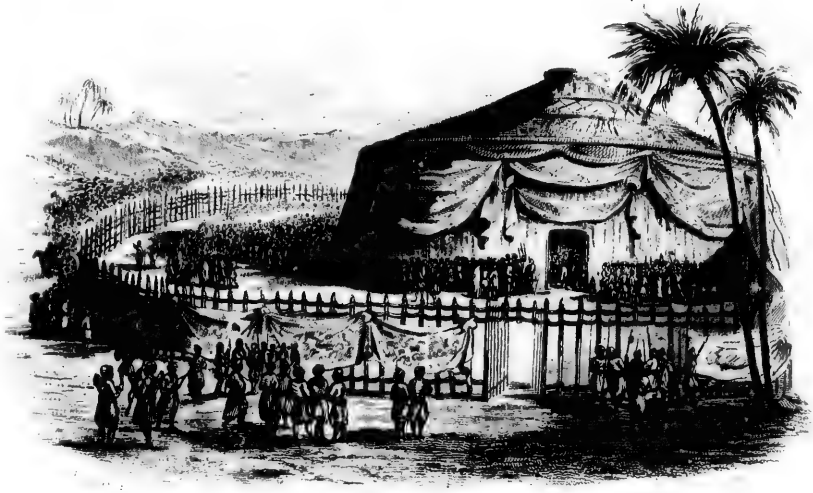
(1) Wadding, an. 1245, n° 4.
(2) *Ibid.*, an. 1247, n°s 10-12. Rinaldi, an. 1247, n°s 30-31.
(3) D'Avezac, *Relation des Monghols ou Tartares*, dans le Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de géographie, t. IV, p. 477.
(4) Wadding, an. 1245, n°s 5-13.

t aller vers
Laurent et
vants, afin
ont la con-
qu'il avait
ne profes-
dempteur,
oyés lui se-
ne dignité
rent, péni-
rient, avec
l'Arménie,
e Chypre et
laronites et
salem (2);
putation de

frère Lau-
an du Plan-
C'était un
re sagesse;
s. Né dans
d'Assise, il
ois, custode
l avait pro-
Hongrie, la
l'Espagne,
utre que le
u chef ma-
lui remit le
ait été don-
nnocent IV
a paix avec
s motifs de
, de qui il
nstances de
la Relation
issée. Il s'y
olique, en-
es et autres

d'Étienne
il 1246, et
on, Benoît

47, nos 30-31.
rtares, dans
ar la Société



[illegible] Mongers (Pl. IV, n° 1).
[illegible] mille envoyés, soit
[illegible] de présents, soit
[illegible] soumission
[illegible] soit enfin
[illegible] religieux
[illegible] pour-
[illegible] de
[illegible] pre rouge;
[illegible] pourpre bleu, et
[illegible] étoffes de Bag-
[illegible] (1), avaient
[illegible] de s'habiller
[illegible] changeant de [illegible]
[illegible] des quatre
[illegible] présents
[illegible] occa-
[illegible] par des-
[illegible] vêtements de
[illegible] d'or et de soie). On
[illegible] environ en ce lieu, ap-
[illegible] et que les historiens orien-
[illegible] comme un camp de deux mille
[illegible] Jean du Plan-Carpin croit que
[illegible] l'élection du nouvel empereur,
[illegible] n'ait eu lieu que plus
[illegible] Benoit énonce même que l'élec-
[illegible] le jour où les chefs tartares
[illegible] rouges. Depuis ce mo-
[illegible] que Kaiouk sortait de sa
[illegible] par des chants et on in-
[illegible] insignes du su-
[illegible] pour
[illegible] nent
[illegible] nom
[illegible] mpé-
[illegible] tait,
[illegible] ts de
[illegible] de balda-
[illegible] Cette inau-
[illegible] août, ne put, à
[illegible] que le 24. Les cé-
[illegible] dée et suivie offri-
[illegible] de magnificence et de
[illegible] bien un peuple qui
[illegible] degrés de la civilisation.

[illegible] la palissade,

(1) [illegible] Tartares, p. 589.

de Pologne, qui devait lui servir d'interprète. Il se rendit en Russie, dont la capitale, Kiew, dépendait alors des Tartares. Étienne de Bohême ne put aller au delà de Kaniew, premier village soumis immédiatement à ces conquérants terribles. Jean du Plan-Carpin traversa la Comanie, longea la mer Noire, et parvint à l'*oulous* ou campement de Batu, petit-fils de Djenguiz-Khan, après avoir cruellement souffert pendant un carême où il n'avait que du millet pour nourriture et de la neige fondue pour breuvage. Les Franciscains durent se soumettre à passer entre deux feux, pour se purifier, aux yeux des Tartares, de tout soupçon de maléfice. On les avertit aussi de s'incliner par trois fois sur le genou gauche devant la porte de la tente du prince, et de prendre bien garde de ne pas toucher du pied le seuil de cette porte en entrant. Batu était sur un siége élevé comme un trône avec une de ses femmes; ses frères, ses enfants et les principaux chefs étaient assis sur un banc au milieu; les autres se trouvaient derrière eux, les hommes à droite, les femmes à gauche. Les envoyés du Pape furent appelés à s'asseoir au côté gauche, comme le faisaient tous les ambassadeurs en allant; mais, au retour de l'orde impériale, ils s'asseyaient à droite. Sur une table près de la porte, il y avait des coupes d'or et d'argent, et un chef tartare ne les portait jamais à ses lèvres sans que des chants ou les instruments ne se fissent entendre. Batu dépêcha Jean du Plan-Carpin et Benoît vers le khâqân Oktaï. Ils passèrent au milieu du pays des Bisermines et des Naymans, et arrivèrent enfin, le 22 juillet 1246, à l'orde impériale.

Oktaï était mort. Sa veuve, Tourakina, investie de la régence jusqu'à l'élection du successeur, n'épargnait rien pour faire proclamer Kaïouk, son fils, dans le *kouriltaï* ou assemblée générale. Comme Kaïouk ne se mêlait pas ostensiblement des affaires avant l'élection, il ne reçut point alors l'ambassade, qu'il se borna à faire héberger, et à renvoyer, après quelques jours de repos, à sa mère l'impératrice-régente, Tourakina, qui occupait une magnifique tente de pourpre blanc (étoffe de soie blanche), où une audience solennelle se préparait. Tout autour régnait une palissade en bois; au dedans, et sous la tente, les chefs tartares se réunissaient pour traiter de l'élection; en deçà de la palissade, étaient le peuple et les étrangers (Pl. IV, n° 1). Il se trouvait là plus de quatre mille envoyés, soit porteurs de tributs, soit chargés de présents, soit chefs venant faire eux-mêmes leur soumission ou la faisant faire par leurs députés, soit enfin gouverneurs de provinces. Les deux religieux virent tous les princes vêtus d'abord de pourpre blanc; le lendemain, jour de l'arrivée de Kaïouk, les vêtements furent de pourpre rouge; le troisième jour, ils furent de pourpre bleu, et le dernier jour des plus belles étoffes de Bagdad. Les Monghols, dit M. d'Avezac (1), avaient l'habitude, dans leurs solennités, de s'habiller tous de la même couleur, en changeant de costume, des pieds à la tête, à chacun des quatre jours que durait la fête : ce qui s'explique très-bien, en ce que ces habits étaient des présents que le souverain leur distribuait en cette occasion. Les religieux eux-mêmes mirent par dessus leur robe de bure de riches vêtements de baldakin (étoffe brochée d'or et de soie). On resta quatre semaines environ en ce lieu, appelé *syra ordou*, et que les historiens orientaux indiquent comme un camp de deux mille tentes blanches. Jean du Plan-Carpin croit que ce fut là que se fit l'élection du nouvel empereur, quoique sa proclamation n'ait eu lieu que plus tard; le frère Benoît énonce même que l'élection fut consommée le jour où les chefs tartares étaient vêtus d'étoffes rouges. Depuis ce moment, chaque fois que Kaïouk sortait de sa tente, il était salué par des chants, et on inclinait devant lui les queues ou insignes du suprême commandement.

Tout le cortége partit de la *syra ordou* pour se rendre, à cheval, à un autre campement distant de trois ou quatre lieues, dont le nom tartare signifiait l'*orde d'or*. La tente impériale destinée à l'intronisation de Kaïouk était, en effet, soutenue par des piliers couverts de lames d'or; l'intérieur était recouvert de baldakin, et l'extérieur d'autres étoffes. Cette inauguration, indiquée pour le 15 août, ne put, à cause de la grêle, avoir lieu que le 24. Les cérémonies dont elle fut précédée et suivie offrirent un mélange bizarre de magnificence et de grossièreté, et caractérisaient bien un peuple qui touchait aux premiers degrés de la civilisation.

(1) *Relation des Monghols ou Tartares*, p. 589.

Bergeron, traduisant Jean du Plan-Carpin, dit dans son naïf langage (1). «Tous les seigneurs et barons assemblés en ce lieu-là mirent un siége doré au milieu d'eux, sur lequel ils le firent seoir, disant : «Nous voulons, vous prions et «commandons que vous ayez puissance et do«mination sur nous tous.» Celui-ci répondit : «Si vous voulez que je sois votre roi, n'êtes«vous pas résolus et disposés un chacun de vous «à faire tout ce que je vous commanderai, de ve«nir quand je vous appellerai et manderai, d'al«ler où je vous voudrai envoyer, et de mettre à «mort tout ceux que je vous dirai?» Ils répondirent tous que oui. «Donc, leur dit-il, d'ici «en avant, ma simple parole me servira de «glaive.» A quoi ils consentirent tous. Cela fait, ils posèrent un feutre en terre, sur lequel ils le firent asseoir, lui disant : «Regarde en haut, et «reconnais Dieu, et considère en bas le siége de «feutre où tu es assis. Si tu gouvernes bien ton «État, si tu es libéral et bienfaisant, si tu fais «régner la justice, si tu honores tes princes et «barons, chacun selon sa dignité et son rang, tu «domineras en toute magnificence et splendeur; «toute la terre sera soumise à ta seigneurie, «et Dieu te donnera tout ce que ton cœur dési«rera. Mais, si tu fais le contraire de tout cela, tu «seras misérable, vil et contemptible, et si pau«vre, que tu n'auras pas même en ta puissance «le feutre sur lequel tu sieds.» Après cela, ces barons firent asseoir la femme de Kaïouk sur le même feutre auprès de lui, puis les élevèrent tous deux en l'air, et les proclamèrent hautement et à grands cris empereur et impératrice de tous les Tartares (Pl. IV, n° 2). Ensuite de cela, ils firent apporter devant l'empereur nouveau un nombre infini d'or et d'argent, et de pierreries, et autres richesses qu'Oktaï avait laissées après sa mort, et lui donnèrent plein pouvoir et seigneurie sur tout cela; mais lui aussitôt en fit, comme il lui plut, divers présents à tous les princes et seigneurs qui étaient là, et le reste il le fit garder pour soi. Puis ils se mirent à boire, selon leur coutume, et continuèrent la buverie jusqu'au soir. Après furent apportées force chairs cuites sans sel en des chariots, et tout cela fut distribué par les officiers à un chacun son morceau. Au-dessus de la tente du khan, on fit donner de la chair et du potage avec du sel; et cela dura tout le temps de la fête.» C'est à l'orde d'or que Jean du Plan-Carpin eut sa première réception. Il fut introduit devant le khâqân par le chancelier, en même temps que les ambassadeurs, qui offrirent de magnifiques présents de soieries, de velours, de pourpre, de baldakin, de ceinturons de soie brochés d'or, de riches fourrures, et autres objets, parmi lesquels on remarquait un parasol ou dais portatif garni de pierreries. Kaïouk était un homme de quarante à quarante-cinq ans, de petite taille, d'un extérieur grave, n'écoutant et ne répondant que par l'intermédiaire de son premier ministre.

De l'orde d'or, on se rendit à une autre résidence, où les deux religieux furent plusieurs fois admis dans la tente impériale : elle était de pourpre rouge; sur une estrade circulaire s'élevait un trône d'ivoire merveilleusement sculpté, et garni d'or et de pierreries, ouvrage d'un orfévre russe appelé Côme. En ce lieu, l'on se sépara : l'impératrice mère alla d'un côté, et le khâqân de l'autre, pour rendre la justice. On exécuta plusieurs criminels, parmi lesquels était une tante de l'empereur, accusée d'avoir empoisonné Oktaï. Le grand-duc Jaroslaw de Sousdal mourait en même temps victime d'un empoisonnement, perpétré des propres mains de l'impératrice mère, qui écrivit aussitôt en Russie, pour faire venir le grand-duc Alexandre, sous prétexte de lui donner l'investiture de ses domaines paternels; mais il ne se rendit point à cette dangereuse invitation. Jaroslaw avait, au vu et au su d'un gentilhomme d'entre ses conseillers, pris dans les mains de Jean du Plan-Carpin l'engagement formel de rentrer dans le giron de l'Église romaine.

Les Franciscains ayant été conduits par leurs guides à la résidence impériale, dès que Kaïouk en fut instruit, il les envoya vers sa mère, parce qu'il ne voulait pas que les missionnaires fussent témoins d'une autre cérémonie, dans laquelle il éleva un grand drapeau du côté de l'occident, en l'agitant et en menaçant les peuples de ces contrées d'y porter le fer et le feu, si, avec toute la terre, elles ne se soumettaient à lui. Les religieux revinrent quelques jours après, et furent laissés pendant un mois dans une grande pénurie de vivres : ils eurent alors

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 416. Éd. de Soly.

beaucoup à se louer de l'orfévre Côme, qui se plut à les instruire de toutes les particularités concernant le khâqân. Ils reçurent aussi beaucoup de renseignements de plusieurs Russes et Hongrois, prêtres et autres, sachant parler le latin et le français, et vivant au milieu des Tartares depuis nombre d'années.

Dans les audiences que le grand khan donna aux ambassadeurs, il prit un ton menaçant avec ceux du khalyfe, renvoya avec mépris ceux des Ismaéliens ou Assassins, mais traita avec égard ceux du Pape. Lorsqu'il les admettait en sa présence, chacun d'eux était obligé de fléchir quatre fois le genou gauche; on l'avertissait de ne pas toucher le seuil de la porte; on le fouillait avec soin pour s'assurer qu'il ne portait pas d'arme cachée; puis on le faisait entrer dans la tente par la porte du côté de l'orient, car nul, excepté l'empereur, n'osait y entrer par la porte d'occident, usage auquel les principaux chefs se conformaient pour leurs tentes. Les Franciscains ayant demandé à Kaïouk pourquoi ses armées ravageaient le monde, il répondit que Dieu avait ordonné à ses aïeux et à lui de punir les nations criminelles; et, comme les religieux ajoutèrent que le souverain Pontife désirait savoir si le khâqân était chrétien, il leur dit que Dieu le savait, et que, si le Pape tenait à en être informé, il n'avait qu'à venir l'apprendre. Du reste, Kaïouk, fils d'une Nestorienne, avait à son service des chrétiens, parmi lesquels un de ses ministres et un de ses secrétaires; et, devant sa tente, on voyait une chapelle où ils assistaient régulièrement à l'office divin, tolérance que les chefs inférieurs au khâqân ne portaient pas si loin.

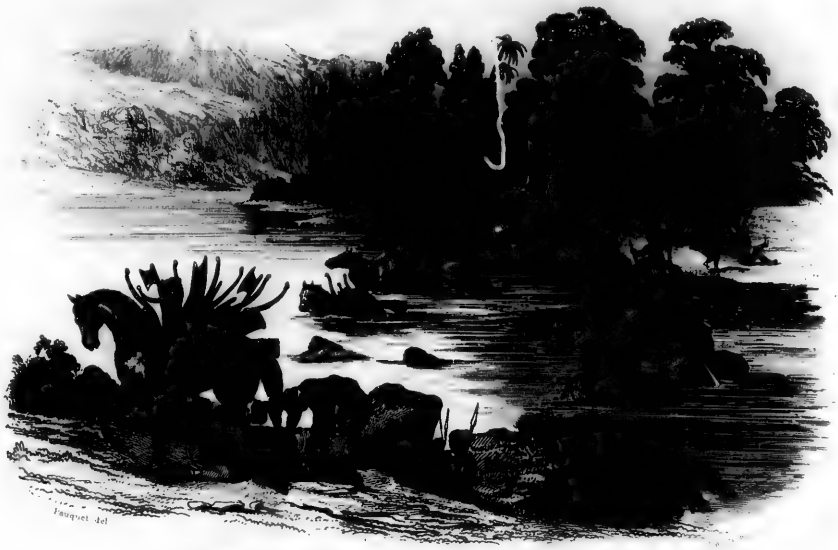
Jean du Plan-Carpin fait, sur la religion des Monghols, des remarques qui présentent de l'intérêt; nous les reproduisons d'après Bergeron (1): «Pour ce qui est de leur religion, ils croient un Dieu créateur de toutes choses, tant visibles qu'invisibles, et qui donne les récompenses et les peines aux hommes, selon leur mérite; et toutefois ils ne l'honorent pas par prière et louange, ni par aucun service et cérémonie. Et cependant ils ne laissent pas d'avoir des idoles de feutre faites à la ressemblance d'hommes, et les posent de part et d'autre des portes de leurs logis; et au-dessous, il y a je ne sais quoi de même étoffe en forme de mamelles, et croyant que c'est ce qui garde leurs troupeaux et qui leur donne du lait et des petits. Ils font d'autres idoles d'étoffes de soie, et leur rendent de grands honneurs; quelques-uns même les posent sur de beaux chariots couverts, devant la porte de leurs logements, et quiconque se trouve avoir dérobé quelque chose de ces chariots-là est mis à mort sans aucune rémission. Les chefs de mille hommes et de cent hommes ont toujours une de ces idoles au milieu de leur logis, et lui offrent le premier lait de leurs brebis et juments; et, lorsqu'ils commencent à boire et à manger, ils offrent premièrement à leurs idoles de leur viande et boisson. Et quand ils égorgent quelque bête, ils en offrent le cœur dans un plat à l'idole qui est sur le chariot, et laissent cela ainsi jusqu'au lendemain matin qu'ils l'ôtent de là, le font cuire et le mangent. Ils mettent une de ces idoles fort honorablement devant le logement de leur empereur, comme nous en avons vu devant le palais de celui qui règne maintenant, puis lui font force présents. Ils lui offrent aussi des chevaux, que personne après cela n'ose plus monter. Ils lui présentent encore d'autres animaux; et de ceux qu'ils tuent pour manger, ils n'en rompent jamais les os, mais ils les brûlent au feu... Ils adorent le soleil, la lumière et le feu, comme aussi l'eau et la terre, leur offrent les prémices de leur manger et boire, principalement le matin, avant que de rien manger... Bien qu'ils n'aient aucune loi pour ce qui est de la justice, ou pour se garder du péché, ils ont toutefois je ne sais quelles traditions de choses qu'ils tiennent pour péché, selon qu'eux-mêmes et leurs ancêtres se sont imaginé, comme de mettre un couteau dans le feu, ou d'en toucher le feu, tant peu que ce soit, ou de tirer la chair du pot bouillant avec le couteau, et de fendre du bois près du feu avec une cognée, car ils croient qu'on doit faire sacrifice au feu de telles gens; comme aussi de s'appuyer contre un fouet dont on fait aller les chevaux, car ils n'usent point d'éperons; aussi de toucher des flèches avec ce fouet-là; de prendre ou tirer de jeunes oiseaux et leurs petits, de battre un cheval avec sa bride, de rompre un os avec un autre, d'épancher du lait ou autre boisson et viande sur la terre... Et

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 323. Éd. de Soly.

autres semblables superstitions qui seraient trop longues à raconter. Mais de tuer les hommes, d'envahir les pays d'autrui, de faire injure et tort aux autres, et bref de contrevenir aux commandements de Dieu, ils n'en font aucune conscience, et ne tiennent cela à péché. Ils ne savent ce que c'est de la vie ou de la damnation éternelle. Ils ont toutefois quelque créance qu'après la mort ils jouiront d'une autre vie, où ils auront des troupeaux, boiront, mangeront, et feront toutes les autres actions qu'ils font en celle-ci. Ils s'adonnent fort aux divinations, augures, vol des oiseaux, sorcelleries et enchantements; et lorsque le diable leur fait quelque réponse, ils croient que cela vient de Dieu même, et le nomment *Itoga*, et les Comans *Khan*, c'est-à-dire empereur, et le révèrent et craignent merveilleusement, lui faisant plusieurs offrandes, et des prémices de leur boire et manger entre autres; et ne manquent jamais de faire tout selon les réponses qu'ils en reçoivent. Tout ce qu'ils ont à faire de nouveau, ils le commencent toujours à la nouvelle lune ou à la pleine : aussi l'appellent-ils grande reine et impératrice, et la prient et adorent les genoux en terre... Quand quelqu'un d'entre eux devient malade, on met une lance en son logement, environnée d'un feutre noir; et à ce signal, personne d'étranger n'ose plus entrer là-dedans. Et lorsqu'il commence à agoniser, et qu'il est aux traits de la mort, tous les autres le quittent; d'autant qu'aucun de ceux qui ont été présents à la mort de quelqu'un ne peut entrer à la orde ou logement du capitaine ou de l'empereur avant la nouvelle lune. Quand le malade est mort, s'il est des principaux, on l'enterre secrètement en la campagne avec sa loge, et est assis au milieu d'icelle avec une table devant lui, et un bassin plein de chair, et une tasse de lait de jument. On enterre aussi avec lui une jument et son poulain, et un cheval sellé et bridé; et mangent un autre cheval, dont ils remplissent la peau de paille, puis l'élèvent en haut sur quatre bâtons; afin que le mort ait en l'autre monde où loger, et une jument dont il puisse tirer du lait, et de quoi multiplier des chevaux pour s'en servir. Ils enterrent encore de même avec lui son or et son argent. Ils rompent le chariot qui le portait, et sa maison est abandonnée, et personne n'ose prononcer son nom jusqu'à la troisième génération. Ils ont une autre façon d'enterrer les grands : c'est qu'ils vont secrètement en la campagne, et là ôtent toutes les herbes jusqu'aux racines, puis font une grande fosse, et à côté ils en font une autre, comme une cave sous terre; puis le serviteur qui aura été le plus chéri du mort est mis sous le corps, où ils le laissent gisant tant qu'il n'en peuve quasi plus; puis ils le retirent pour le faire respirer un peu, et en font ainsi par trois fois. Que s'il en échappe, il devient libre, et fait tout ce qu'il lui plaît, et est tenu un des principaux de la orde et du logement. Pour le mort, ils le mettent dans cette fosse qui est à côté, avec toutes les autres choses que nous avons dites ci-dessus... Et en leur pays, ils ont deux lieux de sépulture... Personne n'ose approcher de ces cimetières-là, sinon ceux qui en ont la charge et qui sont établis pour les garder; et si quelque autre en approche, il est aussitôt pris, battu, fouetté, et fort maltraité : de sorte que nous autres, qui ne savions pas cela, comme nous entrâmes sans y penser dans les bornes de ce lieu-là, ils commencèrent à nous tirer des flèches; mais, d'autant que nous étions ambassadeurs étrangers, qui ne savaient pas la coutume du pays, ils nous laissèrent aller sans nous faire autre mal. Or, les parents du mort, et même tous ceux qui demeurent en leurs logements, il faut qu'ils soient purifiés par le feu; ce qui est fait en cette sorte : ils allument deux feux, et mettent deux lances auprès, et une corde qui les joint par le haut, où ils attachent quelques pièces de bougran (étoffe de coton); et sous cette corde, entre ces feux et ces lances, ils font passer les hommes, animaux et logements qu'il faut purifier; et il y a deux femmes, l'une deçà, l'autre delà, qui leur jettent de l'eau et récitent quelques paroles. Que si quelques chariots viennent à se rompre en passant, ou que quelque chose en tombe, les devins prennent aussitôt cela pour eux. Si quelqu'un a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent en ce logement-là passent aussi par le feu; et la maison, lit, feutres, chariots, vêtements, et tout ce qui aura appartenu à tels ainsi morts ne sera plus touché de personne : ains on rejettera cela comme chose immonde et pollue. » Ces détails montrent assez combien la présence de missionnaires catholiques était désirable chez les Tartares.

d'enterrer les
nent en la cam-
rbes jusqu'aux
osse, et à côté
une cave sous
ité le plus chéri
ù ils le laissent
si plus; puis ils
un peu, et en
en échappe, il
'il lui plaît, et
orde et du lo-
ttent dans cette
les autres cho-
s... Et en leur
ure... Personne
-là, sinon ceux
établis pour les
pproche, il est
rt maltraité: de
vions pas cela,
enser dans les
ncèrent à nous
que nous étions
savaient pas la
èrent aller sans
nts du mort, et
en leurs loge-
iés par le feu;
allument deux
uprès, et une
ù ils attachent
offe de coton);
et ces lances,
maux et loge-
y a deux fem-
ui leur jettent
roles. Que si
ompre en pas-
be, les devins
Si quelqu'un a
tous ceux qui
ent aussi par
chariots, vé-
artenu à tels
ersonne: ains
monde et pol-
combien la
ues était dési-

Costumes et habitations des Tartares



Passage d'un fleuve et manière de voyager des Tartares

Jean du Plan-Carpin ajoute que la pluralité des femmes était admise par ces peuples; chacun pouvait en avoir autant qu'il lui était possible d'en nourrir. Ils épousaient indifféremment leurs proches parentes, excepté leurs mères, leurs filles et leurs sœurs de père ou de mère; ils pouvaient même épouser leur belle-mère veuve; le jeune frère était tenu d'épouser la veuve de son frère aîné. Ils choisissaient leurs femmes comme ils l'entendaient, et les achetaient fort cher de leurs parents. Celles-ci, à la mort de leurs maris, ne convolaient pas aisément à de secondes noces, à moins que le beau-fils ne voulût épouser sa belle-mère. Les femmes étaient chastes, et la même réserve présidait à leurs paroles et à leur conduite. La loi des Tartares leur permettait de tuer les hommes ou les femmes surpris en adultère manifeste; elle donnait le même pouvoir à l'égard d'un homme et d'une fille surpris dans le crime. Les hommes ne s'adonnaient à aucun travail, sinon à faire des flèches et à surveiller les troupeaux: la chasse et le tir de l'arc absorbaient tous leurs moments. En revanche, le poids du travail retombait sur les femmes, qui, du reste, allaient à cheval et tiraient de l'arc aussi bien que les hommes. Jean du Plan-Carpin nous peint la Tartarie comme la patrie d'hommes à la taille médiocre, à la ceinture déliée, à la face large, aux pommettes saillantes, au nez court et plat, aux yeux petits, obliquement relevés jusqu'aux sourcils et séparés par un grand espace, à la barbe nulle ou rare, et sétacée: portrait d'une précision si remarquable qu'un naturaliste moderne ne saisirait pas avec plus de sagacité les caractères extérieurs qui distinguent les Monghols (1). Les Tartares s'habillaient, pendant l'hiver, de riches fourrures, et, pendant l'été, de bougran, de pourpre, ou de baldakin. Les femmes mariées chargeaient leur tête d'une haute coiffure ayant quelque analogie avec celle de nos Cauchoises (Pl. V, n° 1).

Les habitudes des Tartares dans leurs expéditions guerrières sont décrites par Jean du Plan-Carpin (2), qui nous apprend en ces termes comment ils franchissaient les fleuves et les torrents qu'ils venaient à rencontrer: « Quand ils arrivent à quelque rivière, quelque grande qu'elle soit, ils la passent ainsi. Les plus grands ont un cuir long et léger, à l'entour duquel ils mettent plusieurs attaches; et avec des cordes qu'ils y passent serrent cela, de sorte que ce cuir devient comme une valise qu'ils remplissent d'habillements et autres choses. Au milieu, ils y mettent leurs selles et ce qu'ils ont de plus dur; puis ils s'asseyent dessus, attachent cette sorte de vaisseau à la queue d'un cheval qui est conduit par un homme qui nage devant; ou bien ils ont parfois deux avirons avec quoi ils rament, et passent ainsi: ils chassent leurs chevaux dans l'eau, un homme nageant devant, qui en conduit un, et tous les autres le suivent. Les plus pauvres, qui n'ont pas le moyen d'avoir de ces grands cuirs, sont obligés d'avoir chacun une grande bourse de cuir bien cousue où ils mettent leur petit bagage, et lient cela comme un sac à la queue de leur cheval, et passent comme nous avons dit. » Les Tartares, pour intimider l'ennemi, préparaient souvent des mannequins qu'ils attachaient sur des chevaux, ce qui portait à les croire plus nombreux qu'ils ne l'étaient réellement. Ils tuaient leurs prisonniers de guerre, à l'exception de ceux qu'ils réservaient pour l'esclavage. Les malheureux destinés à la mort étaient divisés par centaines, puis assommés à coups de hache l'un après l'autre (Pl. V, n° 2).

Nous bornons à ces observations notre extrait de la Relation de Jean du Plan-Carpin, livre curieux, dont quelques passages, empreints d'une trop grande crédulité, ne sauraient infirmer l'autorité. Quand le bon religieux rapporte, sur des ouï-dire, que les Tartares ont rencontré dans le désert un peuple monstrueux, chez lequel les femmes avaient forme humaine, mais les hommes figure de chien (1); quand il parle plus loin (2) de cynocéphales, hommes à tête de chien et à pieds de bœuf; quand il admet sans critique qu'on avait vu vers l'Arménie des hommes qui, avec un seul pied, dépassaient un cheval à la course, et qui, n'ayant qu'un bras au milieu de l'estomac, étaient obligés de se réunir à deux pour tirer de l'arc, on sourit en le voyant accepter ces rêves bizarres de l'imagina-

(1) D'Avezac, *Relation des Monghols ou Tartares*, etc., p. 524.

(2) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 366. Éd. de Soly.

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 348. Éd. de Soly.

(2) *Ibid.*, p. 360.

tion d'un peuple grossier : mais le scrupule qui les lui fait reproduire, afin de n'omettre aucun détail, est précisément la garantie de son exactitude sur tous les autres points. On peut écarter ce qu'il raconte sur ouï-dire ; on doit croire ce qu'il déclare avoir vu et entendu. M. d'Avezac ajoute à nos réflexions en ces termes (1) : « Ces contes mêmes ne sont pas dénués de toute valeur aux yeux de ceux qui veulent étudier, outre les faits réels, la forme dont les revêt la tradition populaire ; car le conte du narrateur de bonne foi n'est point une invention isolée expressément forgée pour abuser sa crédulité : c'est bien plutôt une opinion reçue, une sorte de mythe accrédité dont il constate l'existence en le répétant ; et, sous ce point de vue, le conte a droit à l'attention de l'homme sérieux, comme monument de l'histoire intellectuelle du peuple qui en orne ses annales. Nous n'avons ni le temps ni l'espace nécessaires pour développer un pareil sujet : qu'il nous suffise, pour justifier notre assertion sur le caractère traditionnel des fables si complaisamment rapportées par Jean du Plan-Carpin, de faire remarquer que celle, par exemple, d'un peuple composé de femmes et de chiens, se retrouve textuellement dans la Relation arménienne du roi Hétoum, aussi bien que dans l'Encyclopédie chinoise San-thsai-thouhoei, citée à ce propos par Klaproth (2). »

Au mois de novembre, on remit, pour le Pape, aux missionnaires des lettres dont on eut soin de leur dicter le contenu par la bouche des interprètes : ils les rapportèrent en trois langues, en tartare, en latin et en langue sarrasine, c'est-à-dire en arabe ou en persan. Kaïouk avait même dessein de faire partir des ambassadeurs avec les Franciscains ; mais ceux-ci, craignant que le spectacle des dissensions qui divisaient les chrétiens n'excitât les Tartares à venir attaquer la chrétienté d'Europe, éludèrent avec prudence cette proposition. Au moment du départ, Tourakina fit présent à chaque missionnaire d'une pelisse de renard, doublée de ouate, et d'un kaftan d'honneur.

Les Franciscains suivirent, à leur retour, le chemin qu'ils avaient pris pour venir. C'était l'hiver, et les pauvres religieux couchaient le plus souvent sur la neige, à moins qu'ils ne se fissent une place avec le pied dans les endroits où le sol était dépouillé d'arbres. Ils rentrèrent à Kiew le 9 juin 1247. Jean du Plan-Carpin, en se rendant en Tartarie, avait fait aux princes et aux évêques russes des propositions de réunion qu'il eut alors la joie de voir accepter. Traversant ensuite la Russie, la Pologne, la Bohême, l'Allemagne, il passa le Rhin à Cologne, continua sa route par Liége et la Champagne, et remit enfin à Lyon la lettre de Kaïouk au Pape Innocent IV.

Ce pontife garda près de lui, pendant trois mois entiers, le courageux Franciscain, qui avait affronté tant de fatigues et de périls pour remplir sa mission. Le siége d'Antivari, métropole de la Dalmatie, étant devenu vacant sur ces entrefaites, frère Jean y fut élevé (1) : « Sois béni par le Seigneur et par moi son Vicaire, lui dit Innocent IV ; car je vois qu'en toi s'est accomplie cette parole du Sage : L'ambassadeur fidèle est à celui qui l'envoie comme la fraîcheur de la neige au vent de la moisson : il réjouit l'âme de son maître (Prov., xxv, 13). Hé bien ! bon et fidèle serviteur, puisque tu as été fidèle en de petites choses, je t'en confierai de grandes » (Matth., xxv, 23). Le nouvel archevêque remplit, quelque temps après, une mission auprès de saint Louis. Il ne survécut guère à son retour d'Orient, et eut pour successeur sur le siége d'Antivari ce même frère Laurent de Portugal, qui avait été aussi chargé d'une mission chez les Monghols.

L'Europe entière s'était émue des ravages exercés par les Tartares. En France, la reine Blanche s'effrayant de leur irruption, « Ma mère, lui aurait dit saint Louis, soyons soutenus par cette consolation qui nous vient du ciel : s'ils arrivent ces *Tartares*, ou nous les ferons rentrer dans le *Tartare* d'où ils sont sortis, ou ils nous enverront nous-mêmes jouir dans le ciel du bonheur promis aux élus. » Le jeu de mots qu'on prête ici à Louis IX se retrouve dans presque tous les écrits de cette époque. C'est peut-être là, pour le dire en passant, la véritable cause de l'altération que les Occidentaux ont apportée au nom de *Tatars* ; et *Tartari*, *imò Tartarei*, comme les appelait l'empereur Frédéric, est une

(1) *Relation des Monghols ou Tartares*, etc., p. 543.
(2) *Nouveau Journal asiatique*, t. XII, p. 287 et 288.

(1) D'Avezac, *Relation des Monghols ou Tartares*, etc., p. 598.

expression qui prit faveur. En effet, l'opinion s'était généralement répandue que les Monghols étaient, comme des démons envoyés pour châtier les hommes, c'est-à-dire qu'ils avaient commerce avec les démons; sentiment qu'accréditaient les feux et les tourbillons de fumée qu'ils avaient, disait-on, l'art d'exciter dans les batailles. Ces feux et ces tourbillons de fumée étaient le résultat de pièces d'artillerie et de poudres inflammables, dont il est certain, par l'histoire chinoise, que les Monghols se servaient à cette époque.

Dès le commencement de l'année 1247, au moment où Louis IX tenait une assemblée des grands du royaume, et se disposait à partir pour l'Égypte, il arriva un ordre du nouyân Batchou, qui lui enjoignait de se reconnaître sujet du khâqân; mais Louis ne fit pas grande attention à cet incident, dont il abandonna les suites à la divine Providence. Le saint roi, qui s'embarqua à Aigues-Mortes le 25 août 1248, était arrivé depuis peu dans l'île de Chypre, quand il y vint des envoyés de la part d'Ilchi-Kathaï, successeur de Batchou dans le commandement des armées du Midi (1). L'expédition des Français contre les musulmans s'accordant avec les intérêts des Monghols, ces envoyés devaient concerter un plan d'attaque commun. Le Dominicain André de Lonjumeau, revenu récemment avec Ascelin du campement de Batchou, reconnut David, l'un d'eux, pour l'avoir vu chez les Tartares, et traduisit en latin la lettre d'Ilchi-Kathaï au roi de France, que Bergeron traduit à son tour en ces termes (2): «Par la puissance du grand Dieu, voici les paroles d'Ilchi-Kathaï, envoyé par le roi de la terre Khan au grand roi de plusieurs pays, très-vaillant et belliqueux, l'épée du monde, victorieux entre les chrétiens, défenseur de la foi apostolique, fils de la loi de l'Évangile, et roi de France. Que Dieu augmente ses seigneuries, le conserve en son royaume à longues années, et accomplisse ses volontés...» Après avoir salué saint Louis, le chef tartare ajoutait: «Nous sommes venus avec puissance et commandement de délivrer tous les chrétiens de toute servitude et tribut, et de tous griefs.»

Une lettre adressée par le connétable d'Arménie au roi de Chypre concordait avec celle d'Ilchi-Kathaï. Les ambassadeurs, afin de s'assurer le concours de Louis IX, affirmèrent faussement que Kaïouk, avec ses principaux chefs, professait alors la foi catholique, qu'Ilchi-Kathaï lui-même était baptisé, que les Tartares se proposaient l'affranchissement et le triomphe des chrétiens. Leur dessein étant d'attaquer le khalyfe, ils priaient le roi de se jeter sur l'Égypte, pour empêcher les Égyptiens de secourir l'ennemi qu'ils auraient en tête. Ainsi l'expédition du saint roi allait se réaliser d'accord avec les Tartares, par qui il avait l'assurance d'être soutenu; circonstance que l'on n'a point assez fait ressortir jusqu'ici.

Pour répondre à la démarche d'Ilchi-Kathaï, Louis IX fit partir de Nicosie, le 27 janvier 1249, une ambassade composée de trois Dominicains, de deux clercs séculiers et de deux officiers du roi. Cette ambassade, dont André de Lonjumeau était le chef, emportait des lettres de saint Louis et du légat, qui invitait Ilchi-Kathaï et le khâqân à persévérer dans la foi catholique. Elle devait présenter au premier un morceau du bois de la vraie croix; à Kaïouk un autre morceau, tous les ornements nécessaires au culte divin, et, sur la demande des envoyés tartares, une tente ou chapelle d'écarlate, avec d'autres pièces richement brodées, où l'on avait représenté à l'aiguille, fort artistement, toute la passion de Notre-Seigneur. Louis IX espérait, par là, disposer le khâqân à de plus vifs sentiments d'affection et de bienveillance pour la religion catholique. L'ambassade traversa la Perse, afin de s'entendre avec Ilchi-Kathaï, et parvint à la cour monghole. Kaïouk étant mort, la régente Ogoul-Gaïmisch reçut les envoyés, dont elle interpréta l'arrivée en ce sens que le roi de France se reconnaissait tributaire, et dont elle accepta les présents comme un témoignage de la soumission de Louis IX à l'autorité que le khâqân s'attribuait sur tous les souverains de la terre. En retour de ces dons, elle remit divers objets, parmi lesquels se trouvait, conformément aux usages chinois, une pièce de drap de soie; elle y joignit des lettres, et congédia les envoyés avec honneur, mais sans qu'ils eussent obtenu rien de positif par rapport au but principal de leur voyage, c'est-à-dire la conversion des prin-

(1) Wadding, an. 1249, n° 3. Rinaldi, an. 1248, n°s 34-43.
(2) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 207. Éd. de Soly.

ces monghols. Les ambassadeurs revinrent, deux ans après leur départ, trouver saint Louis dans la ville d'Acre où il était alors.

Ce fut aussi un Dominicain que le saint roi envoya, en 1251, au prince des Assassins ou Ismaéliens, Ala-Eddin (1), soupçonné, treize ans auparavant, d'avoir voulu le faire périr, et qui avait eu l'audace de lui demander par ses envoyés un tribut de soumission dans les murs d'Acre. Les émirs du Vieux de la Montagne, déconcertés par la noble fermeté du roi, lui rapportèrent bientôt des présents de la part de leur maître, et ils furent accompagnés au retour par Yves-le-Breton, de l'ordre des Frères-Prêcheurs. La mission de ce Dominicain ne porta point de fruits; mais elle mérite d'être constatée comme une preuve du zèle de Louis IX pour l'extension du christianisme. Yves donna au roi des détails curieux sur Ala-Eddin, qui était sectateur d'Ali, et dont la doctrine, modifiée par le plus cruel égoïsme, assurait le paradis à tous ceux qui exécuteraient aveuglément ses ordres. Ce monstre se jouait de la fanatique crédulité des serviteurs dont il s'entourait, au point de les faire monter au haut d'une tour, puis, à un signe de sa main, se précipiter en bas et se briser en mille pièces. « Malgré la religion du Vieil, dit le frère Yves, ay pourtant trouvé au chevet du lit d'Ala-Eddin ung livre où il avoist escript de sa main plusieurs sainctes paroles que Nostre Seigneur Jésus-Christ dict à sainct Pierre, quand il vivoist sur la terre. Alors je me suis écrié: « Hé, pour Dieu! lisez « souvent ce livre; ce sont paroles belles et « bonnes. — Ainsy fais-je, avoist respondu le « Vieil. Ay pour très-chier monseigneur sainct « Pierre; car, au commencement du monde, « l'âme d'Abel le Juste entra au corps de Noé, « de là dans celui d'Abraham, et enfin, de pa- « triarche en patriarche, vivifia sainct Pierre, « lequel est encore en ce monde terrien. » Quand ouïs ceci, continua Yves-le-Breton, voulus lui remonstrer que sa croyance n'estoist bonne, et l'instruire à nostre foi. Ains le Vieil ne me voulust croire. » Peu d'années après, l'homme dont le nom seul faisait pâlir les rois sur leurs trônes fut précipité du sien par une conjuration ourdie au sein de son propre palais. Rokn-Eddin, son fils, objet de sa haine barbare, lui succéda. Mais ses États ne tardèrent pas à être entièrement ruinés par les Tartares, et le titre de Vieux de la Montagne fut à jamais rayé de la liste des souverains orientaux (1).

Le roi de France, malgré le déplaisir que lui avait causé la fausse interprétation donnée par Ogoul-Gaïmisch à sa démarche, résolut de hasarder une nouvelle tentative, afin d'introduire la religion catholique en Tartarie. On ne saurait assez louer le pieux soin de Louis IX, qui, non content d'exposer sa vie et celle des siens pour la délivrance de la Terre-Sainte, à l'exemple de ses prédécesseurs, voulut encore faire ces missions de religieux pour la propagation de la foi dans des pays si lointains et si dangereux; éloignement et périls dont, à cette époque surtout, l'imagination devait singulièrement se préoccuper.

Afin de mettre à couvert l'honneur du roi, les Franciscains Guillaume de Rubruk, né dans le Brabant vers 1220 (2), et Barthélemi de Crémone, ses envoyés, devaient être censés n'avoir reçu d'ordres que de leurs supérieurs. Ils se rendirent d'Acre à Constantinople, alors soumise aux Français; et Rubruk, prêchant à Sainte-Sophie, annonça, comme on en était convenu, qu'il allait dans la Tartarie annoncer la foi aux infidèles, suivant les statuts des Frères-Mineurs. Les ambassadeurs s'embarquèrent, le 7 mai 1253, sur un bâtiment qui les conduisit à Soldaya. En arrivant dans cette ville, ils furent très-surpris d'apprendre qu'on y savait déjà qu'ils étaient envoyés par saint Louis. Rubruk se procura huit chariots couverts, dont deux devaient servir de lit, et cinq chevaux de selle pour la petite troupe, qui se composait de deux religieux, d'un interprète, d'un guide et d'un valet. Après deux mois de marche dans les steppes qui séparent le Dnieper du Tanaïs (le Don), les missionnaires arrivèrent au campement de Scacatay, pour lequel l'empereur de Constantinople leur avait donné des lettres de recommandation. Dès lors commencèrent les observations intéressantes de Rubruk, qui complètent celles de Jean du Plan-Carpin. Ils traversèrent ensuite le Tanaïs pour se rendre auprès de Sartak-Khan, qui se trouvait à

(1) Rinaldi, an. 1251, n° 50.

(1) Rinaldi, an. 1258, nos 59-61. Le marquis de Villeneuve-Trans, *Histoire de saint Louis*, t. II, p. 374.

(2) *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie, t. IV, p. 205.

à être entière-
e titre de Vieux
é de la liste des

déplaisir que lui
on donnée par
résolut de ha-
fin d'introduire
. On ne saurait
ouis IX, qui,
celle des siens
nte, à l'exem-
ncore faire ces
pagation de la
si dangereux ;
e époque sur-
ulièrement se

eur du roi, les
, né dans le
lemi de Cré-
censés n'avoir
rs. Ils se ren-
s soumise aux
à Sainte-So-
onvenu, qu'il
oi aux infidè-
Mineurs. Les
7 mai 1253,
Soldaya. En
très-surpris
qu'ils étaient
procura huit
ent servir de
ur la petite
religieux,
valet. Après
es qui sépa-
missionnai-
catay, pour
e leur avait
n. Dès lors
ressantes de
n du Plan-
nais pour se
e trouvait à

---

uis de Ville-
p. 374.
oublié par la

trois journées en deçà du Volga. Ce prince y avait un campement considérable : ses six femmes, son fils aîné et les deux ou trois femmes de ce dernier, avaient chacun une habitation contenant plus de deux cents chariots.

Rubruk dit des demeures des Tartares (1) : « Les maisons où ils habitent pour dormir sont fondées sur des roues et des pièces de bois entrelacées, et aboutissent en haut en une ouverture comme une cheminée ; et couvrent cela de feutre blanc, qu'ils enduisent de chaux ou de terre blanche, ou de poudre d'ossements, afin que cela reluise, et quelquefois aussi de couleur noire ; et cette couverture de feutre par en haut est enrichie de couleurs diverses de peinture. Au-devant de la porte, ils pendent aussi un feutre tissu de diverses couleurs, qui représente des ceps de vigne, des arbres, des oiseaux et autres bêtes. Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur qu'elles ont bien trente pieds de long ; car j'ai pris la peine quelquefois d'en mesurer une qui avait bien vingt pieds d'une roue à l'autre, et, quand cette maison était posée dessus, elle passait au delà des roues. Chacun des côtés avait pour le moins cinq pieds de large ; et ai compté jusqu'à vingt-deux bœufs pour traîner une de ces maisons, onze d'un côté et onze de l'autre. L'essieu entre les roues était grand comme un mât de navire. Et y a un homme à la porte qui guide les bœufs (Pl. VI, n° 1). Ils font aussi comme de grands coffres ou caisses de petites pièces de bois carrées, et cela couvert de même matière en dôme, et à l'un des bouts y a une petite porte ou fenêtre ; puis couvrent ces petites maisonnettes de feutre enduit de suif ou de lait de brebis, afin que la pluie ne le puisse percer ; et enrichissent cela de diverses teintures et broderies. Là ils serrent tous leurs ustensiles et leurs trésors et richesses, puis lient cela fortement sur des roues et chars en façon de traîneaux, qu'ils font tirer par des chameaux, afin de traverser les plus grandes rivières. Ils n'ôtent jamais ces coffres ou maisonnettes de dessus leurs chars. Quand ils posent leurs maisons mobiles en quelque endroit, ils tournent toujours la porte vers le midi ; et près d'icelles à côté de çà, ou de là, à environ demi-jet de pierre, ils mettent aussi ces grands coffres, de sorte que leur maison est située entre deux rangs de ces chars et coffres, comme entre deux murailles... Et quand ils viennent à asseoir ces maisons pour s'arrêter en quelque lieu, la première des femmes fait poser sa petite cour vers l'occident ; puis toutes les autres en font de même chacun en son rang, si bien que la dernière se trouve à l'orient ; et l'espace d'entre elles est environ un jet de pierre : de sorte que la cour d'un de ces riches Tartares semble un gros bourg, où il y aura toutefois bien peu d'hommes... Après qu'ils ont posé leurs maisons la porte au midi, ils mettent le lit du maître vers le septentrion : l'habitation des femmes est toujours à l'orient, c'est-à-dire au côté gauche du maître, qui est dans son lit le visage tourné vers le midi ; mais le lieu des hommes est de l'autre côté droit à l'occident. Quand ils entrent dans ces maisons, ils ne pendent jamais leurs arcs et carquois du côté des femmes. Au-dessus de la tête du maître, il y a toujours une petite image, comme une poupée, faite de feutre, qu'ils appellent le *frère du seigneur de la maison ;* et y en a une autre de même sur la tête de la femme, qu'ils appellent aussi *frère de la maîtresse*, et cela attaché à la paroi ; et plus haut, entre ces deux, en est une autre petite fort maigre, qu'ils tiennent comme la gardienne de la maison. La maîtresse du logis a coutume de mettre à son côté droit, au pied du lit, en lieu assez éminent, une peau de chèvre pleine de laine ou autre matière, et auprès d'icelle une petite image qui regarde ses femmes et servantes. Près de la porte, et du même côté de la femme, est une autre image pour les femmes qui ont la charge de traire les vaches, car cela est de l'office des femmes. De l'autre côté de la porte, vers les hommes, est une autre petite idole pour les hommes qui traient les juments. Lorsqu'ils s'assemblent pour boire et faire carrous, la première chose qu'ils font, c'est d'asperger de leur boisson cette image qui est sur la tête du maître, et en font de même à toutes les autres par ordre. »

L'une des premières questions adressées aux missionnaires par l'officier de Sartak, auquel on les avait d'abord conduits, tendait à savoir quel était le plus grand seigneur entre les Francs ou chrétiens occidentaux. Rubruk ayant nommé

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 11. Éd. de Soly.

l'empereur, il répliqua que non, et que c'était plutôt le roi de France. Bergeron fait sans doute allusion à cette réponse, lorsqu'il dit dans sa préface de la *Relation des Voyages en Tartarie* : « Ce qui est grandement à remarquer ès voyages de ces anciens religieux pour l'honneur et la gloire de cette nation, c'est de ce que ces Tartares, qui se rendaient si formidables à tout le reste de la terre, ne redoutaient rien tant entre tous les autres peuples de deçà que nos Français. Et l'on peut voir, en plusieurs endroits de ces Relations, l'estime en laquelle ils les avaient, et combien ils faisaient cas de leur discipline militaire, qu'ils se disaient vouloir apprendre : ce qui venait de la réputation qu'avaient les Français d'être les meilleurs gens d'armes et les plus adroits et gentils cavaliers du monde; ainsi que le témoigne même, de son temps, ce grand empereur Frédéric Barberousse, en cette fameuse chanson qu'il composa à la louange de toutes les nations de l'Europe, en langue provençale, lors en vogue par toutes les cours de la chrétienté, quand il commence ainsi :

« Plas mi cavalier Francez, etc. »

Le bruit s'était accrédité dans l'Orient que Sartak était chrétien. Rubruk s'en étant informé, on lui dit de bien se garder d'employer cette expression, et on ajouta que Sartak n'était pas *chrétien*, mais *Monghol*. Ainsi l'on prenait le nom de chrétien pour un nom de pays, genre de méprise assez propre à déconcerter les missionnaires, après les idées qu'ils s'étaient faites de la conversion des princes tartares. Cependant Sartak avait avec lui des prêtres nestoriens qui célébraient les offices selon le rite particulier de leur secte. Il désira, en admettant les Franciscains à son audience, que ces religieux s'y présentassent avec leur chapelle et leurs livres. Rubruk raconte ainsi cette présentation solennelle dans sa lettre à saint Louis (1) : « M'étant revêtu des riches ornements et chappes que nous avions, tenant en main une fort belle Bible, que Votre Majesté m'avait donnée, et un Psautier très-riche, qui était un présent de la reine, où il y avait de très-belles enluminures; mon compagnon portait le Missel et la croix, et notre clerc, vêtu d'un autre parement, prit l'encensoir, et nous arrivâmes vers Sartak. Et ils levèrent une portière de feutre, qui était pendue devant la porte, afin qu'il nous pût voir arriver en cette cérémonie. Alors ils commandèrent au clerc et au truchement de fléchir le genou par trois fois; ce qu'ils ne requirent pas de nous. Puis ils nous avertirent de prendre soigneusement garde, en entrant ou en sortant, de ne toucher pas le seuil de la porte, et que nous chantassions quelques cantiques de bénédiction pour leur seigneur. Nous entrâmes donc, entonnant un *Salve Regina*. A l'entrée de la porte, y avait un banc sur lequel était du cosmos (lait aigre de jument) et des tasses. Toutes ses femmes y étaient venues, et ces Monghols ou Tartares nous pressaient fort en entrant avec nous. Là, Coyat (Nestorien attaché au prince) prit l'encensoir en main, et le présenta à Sartak, qui le regarda fort en le maniant; puis lui fit voir le Psautier, qu'il considéra bien aussi, avec sa femme, qui était assise auprès de lui. Après, il lui montra la Bible, et demanda si c'était l'Évangile : je lui répondis que ce livre contenait toute la sainte Écriture. Et voyant une image, il s'enquit si c'était celle de Jésus-Christ, et lui dis que oui; car il faut remarquer que les chrétiens nestoriens et arméniens ne mettent jamais de figure de crucifix sur leurs croix; et semble par là qu'ils ne croient pas bien la passion du Fils de Dieu, ou qu'ils en ont honte. Après cela, il fit retirer tous ceux qui étaient à l'entour de nous, afin de mieux voir tous nos parements... Cela fait, nous sortîmes pour laisser nos ornements et nous dévêtir; et vinrent des interprètes, avec Coyat, pour déchiffrer nos lettres. »

Sartak fit conduire les missionnaires au campement de son père Batu. Ce prince leur ayant ordonné d'expliquer le but de leur voyage, Rubruk, qu'on força de se mettre à genoux (Pl. VI, n° 2), reportant sa pensée vers Dieu, dit qu'il priait le Seigneur, qui avait donné à Batu tous les biens de la terre, de lui accorder aussi ceux du ciel. Il ajouta que le prince ne pouvait les acquérir qu'en embrassant le christianisme, Dieu ayant dit lui-même que « qui croira et sera baptisé sera sauvé; mais qui ne croira pas sera condamné. » A ces mots, les Tartares firent entendre un bruit menaçant, sans que Rubruk se déconcertât. Louis IX demandait pour les religieux la permission de demeurer en Tartarie,

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 62. Éd. de Soly.

afin d'y prêcher la foi : Batu ne voulut pas prendre sur lui de la leur accorder, et fit dire aux missionnaires qu'ils devaient obtenir à cet effet l'autorisation de Mangou, devenu khâqân en 1250. Ils furent en conséquence invités à continuer leur route, pour laquelle, d'ailleurs, on leur fournirait des vivres et des moyens de transport.

Les Franciscains suivirent pendant cinq semaines les bords du Volga, presque toujours à pied, manquant souvent de nourriture. Le 16 septembre, ils s'éloignèrent de ce fleuve en se dirigeant sur le Jaïk (Oural). On leur donna des vêtements plus chauds que ceux qu'ils avaient, parce que le froid commençait à se faire sentir ; et on leur fournit des chevaux, dont ils ne changeaient que deux ou trois fois par jour, quoiqu'ils fissent au moins trente lieues de France. Ils ne vécurent, pendant toute la route, que de millet cuit à l'eau et de lait aigre de jument que les Tartares nommaient cosmos ou *koumis*. Le soir, on leur donnait un peu de viande. Ils arrivèrent, le 27 décembre, au campement de Mangou.

Le 1er janvier 1254, on les conduisit à l'habitation du khâqân. Rubruk décrit ainsi le modeste ameublement et la simplicité du monarque, dont les armées allaient bientôt embrasser l'Asie dans sa plus grande étendue (1) : « Le feutre qui était devant la porte étant levé, nous entrâmes dedans ; et, à cause que c'était encore au temps de Noël, nous commençâmes à entonner l'hymne : *A solis ortûs cardine*, lequel étant achevé, ils se mirent à nous fouiller partout, pour voir si nous ne portions point de couteaux cachés, et contraignirent notre interprète même de laisser sa ceinture et son couteau au portier. A l'entrée de ce lieu, il y avait un banc, et sur icelui du *cosmos*. Auprès de là, ils firent mettre notre interprète tout debout, et nous firent asseoir sur une forme vis-à-vis des dames. Ce lieu était tout tapissé de toile d'or ; et au milieu, il y avait un réchaud plein de feu, fait d'épines et de racines d'aluine, qui croît là en abondance : ce feu était allumé avec de la fiente de bœuf. Le grand khan était assis sur un petit lit, vêtu d'une riche robe fourrée, et fort lustrée, comme la peau d'un veau marin. C'était un homme de moyenne stature, d'un nez un peu plat et rabattu, âgé d'environ quarante-cinq ans. Sa femme, qui était jeune et assez belle, était assise auprès de lui, avec une de ses filles, nommée Cyrina, prête à marier, et assez laide, avec plusieurs autres petits enfants, qui se reposaient sur un autre lit proche de là... Alors le khan nous fit demander ce que nous voulions boire, si c'était du vin ou de la cérasine qui est un breuvage fait de riz, ou du caracosmos qui est du lait de vache tout pur, ou du bal qui est fait de miel : car ils usent l'hiver de ces quatre sortes de boisson. A cela, je répondi que nous n'étions pas gens qui se plussent beaucoup à boire, et que, toutefois, nous nous contenterions de tout ce qu'il plairait à Sa Grandeur de nous faire donner. Lors il commanda de nous donner de cette cérasine faite de riz, qui était aussi claire et douce que du vin blanc, dont je goûtai un peu pour lui obéir : mais, cependant, notre interprète, à notre grand déplaisir, s'était accosté du sommelier, qui l'avait tant fait boire qu'il ne savait plus ce qu'il faisait et disait. Après cela, le khan se fit apporter plusieurs sortes d'oiseaux de proie qu'il mit sur le poing, les considérant fort. Assez longtemps après, il nous commanda de parler. Il avait pour son interprète un Nestorien, que je ne pensais pas être chrétien comme il était : nous avions aussi le nôtre, tel quel, et, comme j'ai dit, fort mal accommodé du vin. Nous étant donc mis à genoux, je lui dis « que nous rendions grâces à Dieu de « ce qu'il lui avait plu nous amener de si loin pour « venir voir et saluer le grand Mangou-Khan, à « qui il avait donné une grande puissance sur « terre ; mais que nous suppliions aussi la même « bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui « nous vivions et mourions tous, qu'il lui plût de « donner à Sa Majesté heureuse et longue vie « (car c'est tout leur désir que chacun prie pour « leur vie). » J'ajoutai à cela « que nous avions « ouï dire en notre pays que Sartak était chré- « tien, dont tous les chrétiens avaient été fort « réjouis, et spécialement le roi de France, qui, « sur cela, nous avait envoyés vers lui avec des « lettres de paix et d'amitié, et pour lui rendre « témoignage quelles gens nous étions, à ce qu'il « voulût nous permettre de nous arrêter en son « pays, d'autant que nous étions obligés par les « statuts de notre ordre d'enseigner aux hommes

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 137. Éd. de Soly.

«comment il faut vivre selon la loi de Dieu. Que «Sartak, sur cela, nous avait envoyés vers son «père Batu, et Batu vers son Impériale Majesté, «laquelle, puisque Dieu lui avait donné un grand «royaume sur la terre, nous suppliions de nous «permettre la demeure en ses terres et seigneu«ries, afin d'y faire faire les commandements et «le service de Dieu, et de prier pour elle, pour «ses femmes et ses enfants. Que nous n'avions ni «or, ni argent, ni pierres précieuses, mais seu«lement notre service et nos prières, que nous «ferions continuellement à notre Dieu pour lui. «Qu'au moins nous le suppliions de nous arrêter «là tant que la rigueur du froid fût passée...» A cela, le khan nous répondit : «Que, tout ainsi «que le soleil épand ses rayons de toute part, «ainsi sa puissance et celle de Batu s'étendaient «partout...» Jusque-là j'entendis aucunement notre interprète; mais, du reste, je ne pus rien comprendre autre chose sinon qu'il était bien ivre, et selon mon opinion Mangou-Khan même était un peu chargé... Après quelques paroles de compliment et de devoir envers lui, nous sortîmes de sa présence avec ses secrétaires; et un de ses interprètes, qui gouvernait une de ses filles, s'en vint avec nous pour la curiosité qu'ils avaient de savoir des nouvelles du royaume de France, s'enquérant s'il y avait force bœufs, moutons et chevaux, comme s'ils eussent déjà été tout près d'y venir et emmener tout. Et plusieurs fois je fus contraint de dissimuler ma colère et mon indignation, leur disant qu'il y avait plusieurs belles et bonnes choses en France, qu'ils pourraient voir si, par occasion, leur chemin s'adonnait là.»

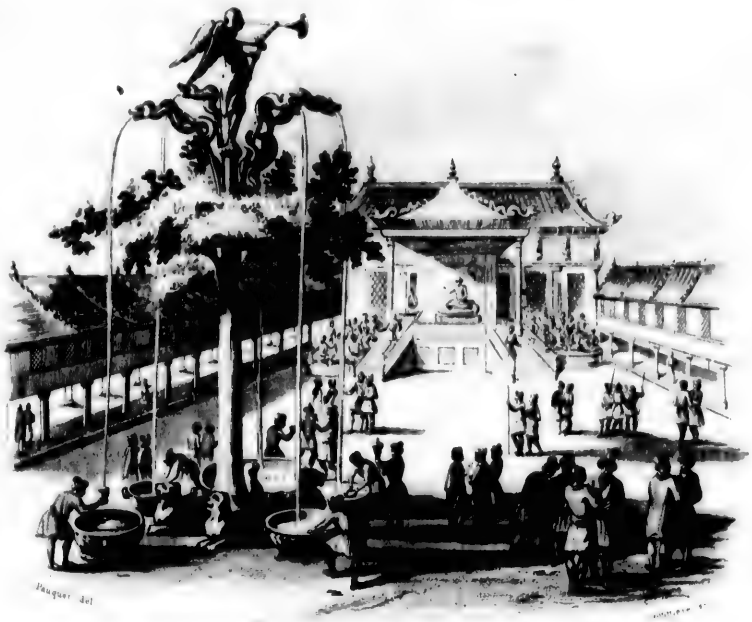
Les deux Franciscains virent, à la cour de Mangou, un grand nombre de prêtres nestoriens. Non-seulement, dans les festins des fêtes solennelles, il leur donnait la préséance sur les imans des musulmans et sur les bonzes, mais il assistait souvent à leurs offices avec sa famille, comme les missionnaires en furent témoins. Il s'asseyait, avec l'impératrice, sur un lit doré, en face de l'autel. De l'église nestorienne, il envoya chercher les missionnaires, qu'il invita à chanter à leur tour : les Franciscains entonnèrent aussitôt la prose *Veni sancte Spiritus*. Il examina aussi, avec curiosité, leur Bréviaire et leur Bible. Il tolérait qu'au dehors les missionnaires suivissent processionnellement la croix, en chantant à haute voix l'hymne *Vexilla regis prodeunt*. On n'en doit pas conclure que Mangou inclinât intérieurement vers le christianisme : sa conduite n'était que le résultat d'une complète indifférence en matière de religion, et il ne semblait avoir foi qu'à des pratiques superstitieuses. L'une de ces pratiques consistait dans une sorte de divination au moyen d'os brûlés. Quand il voulait entreprendre quelque chose, il se faisait apporter trois os, et, les tenant dans ses mains, il examinait si l'affaire en question pourrait se réaliser, ou non; puis, le prince donnait les os à brûler; dès qu'ils avaient été passés par le feu et noircis par suite de la coction, on les lui rapportait; il regardait alors si les os étaient demeurés entiers, et si l'ardeur du feu ne les avait pas fait éclater : s'ils se trouvaient intacts, l'affaire devait réussir; dans le cas contraire, l'empereur y renonçait aussitôt.

Les missionnaires accompagnèrent Mangou-Khan à Karakorum, ville bâtie au pied des montagnes de ce nom, sur la rive gauche du fleuve Ourquoun (1), et dont Rubruk dit qu'elle ne valait pas la ville de Saint-Denis en France. Elle renfermait douze temples d'idolâtres de diverses nations, deux mosquées de musulmans, et une église nestorienne. Cette ville, ceinte de murailles faites en pisé, avait quatre portes : on vendait, à celle d'orient, le millet et les autres graines; à celle d'occident, les brebis et les chèvres; à la porte du midi, les bœufs et les chariots; à celle du nord, les chevaux. Les Franciscains, en arrivant chez les Tartares, étaient loin de s'attendre à trouver à Karakorum un orfévre de Paris, nommé Guillaume Boucher, qui avait exécuté, dans le palais impérial, un ouvrage ingénieux destiné à servir pour les deux festins que l'empereur y donnait, l'un à Pâques, l'autre en été. C'était, dit Rubruk, un grand arbre d'argent, au pied duquel étaient quatre lions aussi d'argent, ayant chacun une pipe ou canal. Les quatres pipes étaient cachées dans l'arbre, montant jusqu'au sommet, et de là s'écoulant en bas. Sur chacun de ces canaux, il y avait des serpents dorés, dont les queues environnaient le corps de l'arbre. De l'une de ces pipes coulait du vin, de l'autre du *caracosmos*, de la

(1) D'Avezac, *Relation des Monghols ou Tartares*, etc., p. 519.

gis pro-
Mangou
anisme :
ne cou-
on, et il
s super-
tait dans
brûlés.
e chose,
ant dans
question
e prince
aient été
e la coc-
t alors si
rdeur d'
se trou-
; dans le
aussitôt.
Mangou-
des mon-
du fleuve
qu'elle ne
France.
lâtres de
e musul-
tte ville,
ait quatre
le millet
dent, les
midi, les
, les che-
chez les
rouver à
mé Guil-
le palais
é à servir
donnait,
Rubruk,
el étaient
acun une
cachées
, et de là
aux, il y
ues envi-
ces pipes
os, de la

Tartares,



Palais de Karakorum

Palais de Karakorum

[illegible]

[illegible] de la dernière de la [illegible]

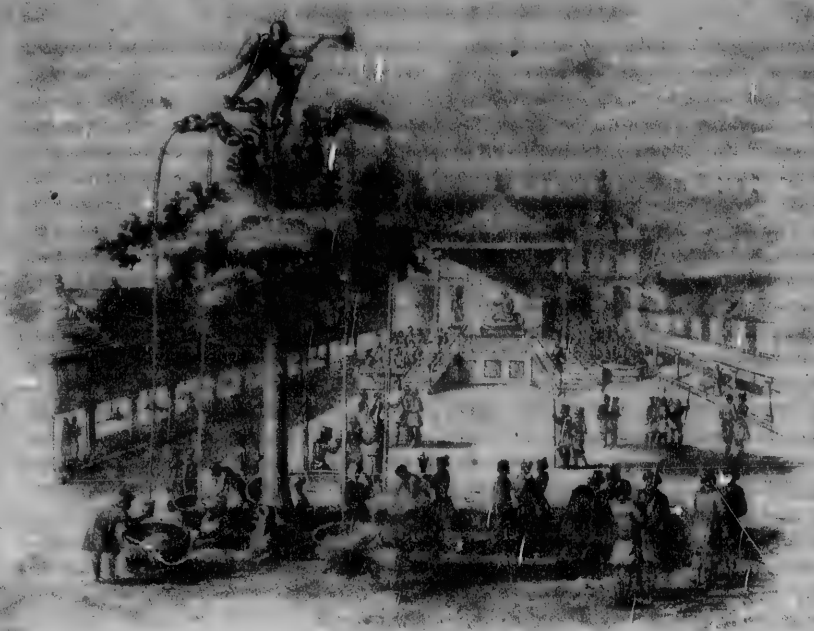
[illegible] ... sur du nord au midi, ressemblait int[illegible] à une église, ayant une large nef [illegible] milieu, séparée par deux ordres de piliers [illegible] nefs latérales. Au nord, sur une estrade [illegible] desservaient deux escaliers, et en face de [illegible] arbre d'argent, le Khagan prenait son repas et [illegible] les présents des ambassadeurs, d'au[illegible] mieux aperçu, dans ce lieu élevé, que la nef [illegible] milieu restait vide. A [illegible] droite, vers l'occi[illegible] étaient les hommes; à sa gauche, vers [illegible] les femmes. [illegible]

[illegible] les prêtres des [illegible] religions: [illegible] à les confondre. [illegible] murmu[illegible] de ses [illegible] laissé dé[illegible] de[illegible]

[illegible] qu'il avait [illegible] et par là vivaient [illegible] en déclarant que [illegible] séjourné trop longtemps [illegible] et qu'ils devaient s'éloigner [illegible] Rubruk n'eut plus d'oc[illegible] ce prince dans la foi chré[illegible]

[illegible] parlait Mangou-Khan étaient les [illegible] Tartares, et leurs ordres rece[illegible] délai leur accomplisse[illegible] toujours logé devant l'habita[illegible] sa garde les chariots [illegible] versés dans l'as[illegible] les devins [illegible] crédulité po[illegible] attirait [illegible]

[illegible] le jour de [illegible] de rassem[illegible] qui se trou[illegible] les immoler à [illegible] les prémices [illegible] prêtres nestoriens, que [illegible] à cette cérémonie su[illegible] la faiblesse d'y paraître, et [illegible] d'y participer, revêtus de leurs habits sa-



troisième du ball, de la dernière de la cérasine. Au pied de l'arbre, chaque boisson avait son vase d'argent pour la recevoir. Entre les quatre canaux, au sommet, on voyait un ange d'argent tenant une trompette; et, au-dessous de l'arbre, un homme, caché dans un trou, faisait agir l'ange au moyen d'un conduit auquel l'orfévre avait appliqué un soufflet. Les branches de l'arbre, les feuilles et les fruits étaient aussi d'argent. Quand on voulait boire, le sommelier criait à l'ange de sonner de la trompette : à cet ordre, l'homme caché soufflait dans le conduit correspondant à l'ange, qui portait sa trompette à la bouche et sonnait hautement. Avertis par le son, les serviteurs, placés dans un local voisin, faisaient couler la boisson de leurs tonneaux dans les quatre canaux qui y répondaient, et elle était reçue dans les vases d'argent où le sommelier la puisait pour la présenter aux convives. Le grand arbre était placé au midi du palais, direction dans laquelle s'ouvraient trois portes. Ce palais, qui s'étendait en longueur du nord au midi, ressemblait intérieurement à une église, ayant une large nef au milieu, séparée par deux ordres de piliers des nefs latérales. Au nord, sur une estrade que desservaient deux escaliers, et en face de l'arbre d'argent, le khâqân prenait son repas et recevait les présents des ambassadeurs, d'autant mieux aperçu, dans ce lieu élevé, que la nef du milieu restait vide. A sa droite, vers l'occident, étaient les hommes; à sa gauche, vers l'orient, les femmes. Une seule des femmes du khâqân s'asseyait près de lui, mais non à son niveau (Pl. VII, n° 1). Indépendamment de l'arbre d'argent, l'industrieux orfévre avait fabriqué en même métal une croix avec un crucifix, ce qui irrita les prêtres nestoriens, qui ne voulaient pas du crucifix; il avait encore sculpté une image de la sainte Vierge, et gravé tout autour l'histoire de l'Évangile. Il prépara aux missionnaires un fer pour faire des hosties, et une boîte d'argent pour garder le saint Sacrement. Il avait à lui des ornements que les Franciscains bénirent. Le Jeudi saint et le jour de Pâques, Rubruk célébra les saints mystères dans le Baptistère des Nestoriens, et donna la communion au peuple.

Mangou-Khan voulut que les missionnaires argumentassent, en présence de trois de ses secrétaires, avec les prêtres des fausses religions: Rubruk n'eut pas de peine à les confondre. Cependant, ces conférences, qui firent murmurer contre l'empereur, parce qu'aucun de ses prédécesseurs, disait-on, n'avait ainsi laissé dévoiler les secrets mystères de la religion, demeurèrent sans résultat durable. Mangou-Khan ne tarda même pas à mander Rubruk en sa présence. Il commença par lui faire une sorte de profession de foi : « Nous autres Monghols, dit-il, nous croyons qu'il n'y a qu'un Dieu, par lequel nous vivons et mourons, et vers lequel nos cœurs sont entièrement portés. » Il ajouta que, « comme Dieu avait mis aux mains plusieurs doigts, ainsi il avait préparé aux hommes plusieurs chemins pour aller au ciel; qu'il avait donné l'Écriture sainte aux chrétiens, mais que ceux-ci ne l'observaient pas; qu'il avait donné des devins aux Monghols, qui faisaient ce que ces devins leur commandaient, et par là vivaient en paix. » Il termina l'entretien en déclarant que les missionnaires avaient séjourné trop longtemps dans son empire, et qu'ils devaient s'éloigner sans retard. Depuis lors, Rubruk n'eut plus d'occasion d'instruire ce prince dans la foi chrétienne.

Les devins dont parlait Mangou-Khan étaient les prêtres des Tartares, et leurs ordres recevaient, en effet, sans délai leur accomplissement. Leur chef, toujours logé devant l'habitation du khâqân, avait sous sa garde les chariots qui portaient les idoles. Assez versés dans l'astronomie pour prédire les éclipses, les devins exploitaient dans ces occasions la crédulité populaire, et leur prédiction réalisée leur attirait des provisions en abondance. Ils annonçaient aussi les jours heureux ou malheureux pour toute espèce d'affaire; et on ne procédait à aucune levée d'hommes, on n'entreprenait aucune expédition militaire sans leur conseil. C'étaient eux qui présidaient aux purifications par le feu des hommes et des choses. Le neuvième jour de la lune de mai, ils avaient coutume de rassembler toutes les juments blanches qui se trouvaient dans leurs haras, pour les immoler à leurs dieux, et ils répandaient alors les prémices du koumis nouveau. Les prêtres nestoriens, que l'on forçait d'assister à cette cérémonie superstitieuse, avaient la faiblesse d'y paraître, et même d'y participer, revêtus de leurs habits sa-

cerdotaux (Pl. VII, n° 2). On les appelait à la naissance des enfants, afin de prophétiser leurs destinées. En cas de maladie, ils décidaient si elle était naturelle ou le résultat d'un sortilége, et usaient de leurs prétendus charmes sur le malade pour le guérir. On réclamait même leur intervention contre la violence du froid; et, plutôt que d'avouer leur impuissance, ils signalaient malicieusement, comme la cause du froid dont on se plaignait, des infortunés auxquels leur mensongère accusation coûtait la vie. Quelques-uns, se vantant d'un horrible commerce avec l'Esprit de ténèbres, l'évoquaient la nuit, pour en obtenir la réponse aux questions dont le khâqân désirait la solution. Après avoir placé des pièces de chair bouillie au milieu de la maison, ils s'agitaient en frappant sur un tambourin, s'exaltaient à ce bruit et à force de contorsions, puis se faisaient lier : dans cet état, disaient les devins, le démon venait à eux, leur faisait manger des chairs préparées, et leur donnait la réponse attendue. Voilà à quel point de dégradation morale était descendu le peuple, que les missionnaires auraient voulu ramener par le christianisme à la civilisation.

En les congédiant, Mangou exigea qu'ils acceptassent trois vêtements, et leur fit remettre une lettre pour saint Louis, dans laquelle le prince monghol prenait le titre de *fils du ciel*, de *souverain seigneur*. Il y désavouait David, envoyé d'Ilchi-Kathaï, et la régente Ogoul-Gaïmisch. Il y ordonnait au roi de France, si ce prince voulait mériter ses bontés et obtenir son amitié, de suivre exactement les lois du successeur de Djenguyz-Khan.

Barthélemi de Crémone n'ayant pas voulu repasser par le désert pour retourner au campement de Batu, Rubruk partit seul avec un guide et un valet. Les seuls fruits de sa course apostolique se bornaient au baptême d'un certain nombre d'enfants. Il était en marche depuis deux mois, quand il rencontra Sartak, qui se rendait auprès de Mangou. Ce prince tartare, s'il faut en croire ce qu'un prêtre, nommé Jean, et qui se disait son chapelain, annonça à Innocent IV, venait de se faire baptiser (1); toujours est-il que, par ses ordres, on élevait alors une grande église sur la rive occidentale du Volga. Il revit avec plaisir le missionnaire, et lui fit présent de deux habits de soie, l'un pour lui-même, l'autre pour le roi de France. Rubruk les envoya tous deux à saint Louis. Arrivé au camp de Batu le 16 septembre 1254, il s'empressa de lui communiquer la lettre du khâqân à Louis IX, comme il en avait l'ordre; et, après avoir suivi Batu pendant un mois, il obtint enfin la permission de s'éloigner. Rubruk traversa le Caucase, l'Arménie, la Syrie, arriva le 15 août 1255 à Tripoli, et transmit d'Acre au roi de France le compte rendu de son voyage.

(1) Rinaldi, an. 1254, n°s 1-4. Wadding, même année.

CHAPITRE III.

Étude des langues orientales. — Société des Frères voyageurs pour J.-C. — Les Papes multiplient les missionnaires. — Dispositions diverses des princes tartares à l'égard du christianisme.

La mission de Rubruk chez les Tartares nous a fait descendre jusqu'à l'an 1255. En remontant aux années antérieures, nous devons indiquer plusieurs mesures adoptées dans le but de procurer la conversion des infidèles.

Saint Raimond de Pennafort, dont nous avons parlé, et qui fut le troisième maître-général des Dominicains, s'étant démis de ses fonctions, profita de son loisir pour réaliser divers projets formés dans le but, soit de conserver la pureté de la foi parmi les chrétiens d'Europe auxquels leurs relations avec les mahométans pouvaient nuire, soit de faire annoncer avec fruit les vérités du christianisme aux musulmans, aux juifs et aux hérétiques. Le P. Touron (1) dit de ce saint :

« Ses missions étaient continuelles dans différentes provinces d'Espagne, où les Sarrasins se trouvaient encore en grand nombre, et il persuada à ses frères de faire la même chose sur les côtes d'Afrique. Mais, pour donner de nouvelles armes aux prédicateurs de la foi, et rendre ainsi leurs prédications plus efficaces, il employa deux moyens qui servirent beaucoup aux progrès de l'Évangile.

« Il pria saint Thomas d'Aquin, dont la répu-

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. I, p. 34.

tation était déjà grande dans l'Église, de faire un ouvrage où se trouvât une exposition claire et méthodique des vérités de la religion chrétienne, avec leurs preuves, et la réponse aux arguments des infidèles. Le saint docteur prit aussitôt la plume, et écrivit ses quatre livres *de la Foi catholique*, ou Somme contre les gentils. Raimond de Pennafort reçut le premier cet ouvrage, comme un présent du ciel.

« Mais il était persuadé que, pour en retirer tous les avantages qu'il se proposait, il était nécessaire que ceux qui annonçaient l'Évangile aux juifs et aux Maures fussent eux-mêmes en état d'entendre et de parler leur langue, de lire et d'examiner les écrits de leurs docteurs... Dans ce dessein, saint Raimond se servit de la confiance dont l'honoraient les rois d'Aragon et de Castille pour engager ces souverains à fonder deux colléges en faveur des religieux de Saint-Dominique, l'un à Tunis, et l'autre à Murcie. Les infidèles même favorisèrent ses désirs; car, dit un ancien auteur, la réputation de sa sainteté était si grande, que les princes maures, et le roi de Tunis en particulier, recherchaient son amitié. Raimond, de son côté,... profitait de tout pour la propagation de la foi. Il choisit les plus habiles maîtres dans les langues orientales, et les religieux qu'il destina lui-même à cette étude s'y appliquèrent avec beaucoup d'ardeur et de succès. Avec ce nouveau secours, ils firent d'abord des fruits très-considérables par leurs prédications et par leurs conférences. Comme si le progrès de la religion eût été en quelque manière attaché à la connaissance des langues, on voyait avec plaisir qu'à proportion que nos Prédicateurs étaient plus instruits dans celles-ci, ils faisaient goûter et embrasser toutes les vérités que celle-là nous enseigne. C'est ce qui a fait dire depuis au Pape Clément VIII qu'en établissant l'étude de l'arabe et de l'hébreu dans les maisons de son ordre, saint Raimond avait également contribué à la gloire de l'Espagne et à celle de l'Église par la conversion d'une grande multitude de gentils. Dès l'année 1256, le serviteur de Dieu, écrivant au P. Humbert, cinquième général de son ordre, ne craignait pas d'annoncer qu'il y avait déjà plus de dix mille Sarrasins qui avaient demandé la grâce du baptême, parmi lesquels on en connaissait plusieurs fort distingués par leur savoir... Ce fut à l'imitation et sur le modèle des établissements dont nous venons de parler que le concile général de Vienne, dans le siècle suivant, ordonna que, dans le Collége romain et dans les universités de Paris, d'Oxford et et de Salamanque, il y aurait désormais des professeurs publics chargés d'enseigner les langues orientales, pour faciliter la conversion des infidèles. »

Jean le Theutonique, quatrième maître-général des Dominicains, ne se borna pas à favoriser de tout son pouvoir les établisssements formés par saint Raimond de Pennafort dans les États de Murcie et de Tunis, pour initier les jeunes religieux à la connaissance des langues orientales : il engagea encore la province d'Espagne à fonder un cours spécial d'arabe (1). En effet, le chapitre-général des Frères-Prêcheurs, tenu en 1250 à Tolède, décréta qu'un cours d'arabe serait établi chez les Dominicains de Majorque, afin de familiariser les religieux qui se destinaient aux missions avec la langue des peuples qu'ils devaient évangéliser. Les Frères-Prêcheurs, s'appliquant dès lors d'une manière régulière et suivie à l'étude de cet idiome, réussirent à exposer sans interprètes les dogmes du christianisme aux mahométans et à les faire accepter par beaucoup plus d'infidèles (2).

En 1252, Innocent IV eut la pensée de former un corps de missionnaires dont les membres, tirés des deux familles de Saint-François et de Saint-Dominique, fussent toujours aussi nombreux que zélés. Ce corps reçut un nom qui exprimait heureusement sa destination : ce fut la *Société des Frères voyageurs pour Jésus-Christ* (3). Elle eut dans son sein des évêques et des archevêques, auxquels le saint Siége donna de grands pouvoirs. Les religieux qui en faisaient partie devaient se répandre sur les terres des musulmans et des idolâtres, pour y prêcher la foi catholique : on voit, par les diplômes émanés de divers Papes, qu'ils ont bien rempli leur mission (4).

A la prière de saint Louis, qui recherchait avec ardeur tous les moyens de propager le christianisme, Innocent IV ordonna, en 1253,

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. I, p. 119.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1250.
(3) *Peregrinantium propter Christum.*
(4) Wadding, an. 1252.

qu'un grand nombre de religieux se rendissent en Orient, afin d'y instruire les païens et les mahométans, de ramener à l'unité les hérétiques et de soutenir la foi des chrétiens captifs. Il chargea le cardinal Odon, son légat, de tirer des deux ordres des Franciscains et des Dominicains des hommes de piété et de savoir qui fussent élevés à l'épiscopat, et revêtus de l'autorité nécessaire pour accorder aux chrétiens encore peu affermis de la Tartarie les dispenses en matière de jeûne et de mariage qu'il conviendrait de donner (1). Indépendamment des instructions adressées au légat, le Pape enjoignit au maître-général des Frères-Prêcheurs de diriger vers l'Orient un grand nombre de missionnaires, et il conféra à ces apôtres divers privilèges, comme de promouvoir aux fonctions d'acolyte, de dispenser des irrégularités, d'absoudre les meurtriers des clercs, de fonder des églises dans ces régions éloignées, de réconcilier celles qui auraient été profanées, de leur attribuer des prêtres pour les desservir, d'autoriser les infidèles ou les schismatiques convertis à conserver leurs épouses (2). Il exhorta spécialement le provincial des Dominicains de Pologne à envoyer un grand nombre de ses frères parmi « les Rhuthènes, les Danois, les Bulgares, les Comans, les Syriens, les Ibères, les Alains, les Gazares, les Goths, les Ziques, les Jacobites, les Nubiens, les Nestoriens, les Géorgiens, les Arméniens, les Mostélites, les Indiens et les autres peuples païens (3), » pour travailler à leur conversion. Les Frères-Prêcheurs, fidèles à leur vocation, se dispersèrent aussitôt au nord de l'Europe et en Asie. Innocent IV autorisa ceux de la Pologne qui annonçaient ainsi l'Évangile aux nations à porter le chapeau, les chaussures et les gants rouges, à l'instar des cardinaux, auxquels il avait donné le chapeau rouge dans le concile général de Lyon : emblèmes éloquents, car ils annonçaient que les Dominicains polonais étaient prêts à verser leur sang pour l'Église, et qu'ils brûlaient du zèle le plus ardent pour la propagation de l'Évangile (4).

(1) Rinaldi, an. 1253, n° 48.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1253.
(3) Litteræ, *Cùm hora diei undecimæ*, *Assisii*, 10 *Kal. augusti* 1253.
(4) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1253.

Le Frère-Prêcheur Benoît et ses compagnons, que le chapitre-général de l'ordre tenu à Bude, en 1254, envoya aux Comans, recueillirent parmi ce peuple une ample moisson spirituelle. D'autres Dominicains n'obtinrent pas moins de succès dans la Thrace et en Géorgie (1). Le frère Anselme, revêtu du titre de légat, pénétra au fond de la Perse avec plusieurs compagnons : ils y convertissaient beaucoup d'idolâtres, lorsqu'ils furent saisis et égorgés, en 1255, dans l'exercice du ministère apostolique (2).

L'année suivante, Alexandre IV écrivit au provincial des Dominicains d'Espagne d'envoyer de ses frères dans les terres des musulmans et à Tunis en Afrique : il accordait plusieurs privilèges aux missionnaires qui recevraient cette destination. Les désirs du souverain Pontife furent réalisés par l'envoi de Dominicains, aussi savants que vertueux, à Murcie, à Grenade, etc., ainsi qu'en Barbarie (3); et les Chroniques de l'ordre disent « qu'ils brillèrent comme des étoiles au milieu des ténèbres de l'infidélité. » La conversion de dix mille musulmans, résultat de leurs efforts, témoigna de la fécondité permanente de l'Église. Ils ramenèrent, en outre, beaucoup d'apostats, et soutinrent la foi des chrétiens esclaves des mahométans. Stanislas de Cracovie, provincial des Dominicains de Pologne, reçut d'Alexandre IV les mêmes instructions que le provincial d'Espagne.

Ce Pape avait tellement à cœur l'extension du règne de J.-C., qu'il stimulait sans cesse le zèle des Frères-Prêcheurs et Mineurs par la concession de nouveaux privilèges (4). Les religieux, auxquels il ouvrait ainsi la carrière des missions, s'y élancèrent avec une ardeur généreuse, se félicitant des fatigues et des tribulations qu'ils supportaient pour la gloire de Dieu. On voit, par le titre du diplôme qui conféra, en 1258, des privilèges aux Franciscains, que leurs missionnaires se trouvaient sur tous les points à côté des Dominicains; car le Pape adresse ce diplôme « à nos chers fils les Frères de l'ordre des Mineurs dans les terres des Sarrasins, des Païens, des Grecs, des Bulgares, des Comans, des Éthio-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1254.
(2) *Ibid.*, an. 1255.
(3) *Ibid.*, an. 1256.
(4) *Ibid.*, an. 1258. Wadding, même année.

compagnons,
tenu à Bude,
, recueillirent
on spirituelle.
pas moins de
ie (1). Le frère
, pénétra au
compagnons :
dolâtres, lors-
n 1256, dans
(2).
IV écrivit au
gne d'envoyer
musulmans et à
lusieurs privi-
cevraient cette
rain Pontife fu-
inicains, aussi
Grenade, etc.,
Chr iques de
mme des étoiles
élité. » La con-
ésultat de leurs
permanente de
tre, beaucoup
des chrétiens
as de Cracovie,
Pologne, reçut
uctions que le

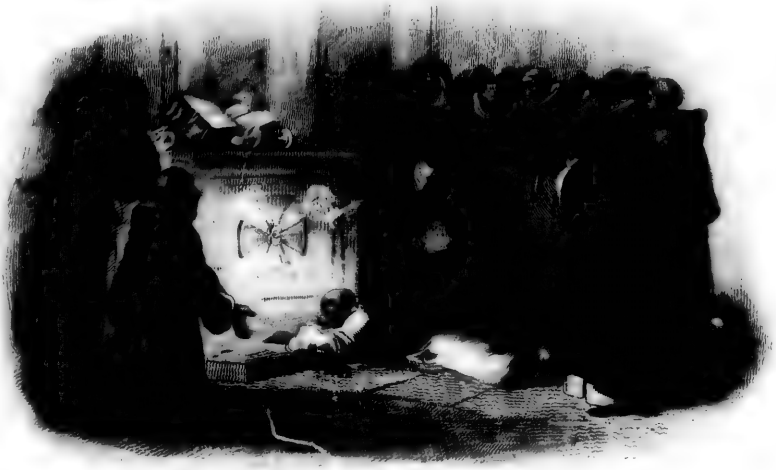
l'extension du
ns cesse le zèle
par la conces-
Les religieux,
re des missions,
généreuse, se
ulations qu'ils
Dieu. On voit,
éra, en 1258,
que leurs mis-
s les points à
e adresse ce di-
de l'ordre des
ns, des Païens,
ans, des Éthio-

, an. 1254.

année.

Les quarante neuf martyrs de Vendôme

Les quarante neuf martyrs de Vendôme



[illegible] du campement de [illegible] par lequel le Pologne [illegible] Sadoc, que saint [illegible] en Hongrie pour y prêcher [illegible] une pieuse colonie de [illegible], lorsque cette seconde [illegible] eut lieu en 1260. [illegible] glorieuse épreuve réser- [illegible] révélée. La [illegible]

[illegible] et de la mort nous invite ainsi [illegible] pour demain à gagner la vie qui [illegible] de nous ne néglige donc [illegible] réception du saint et doux [illegible] ôtera la vie, [illegible] pleine de douleurs; au [illegible] pleine de félicité [illegible] le roi des mar- [illegible] Tartares pri- [illegible] tous ses [illegible] l'antienne [illegible] au [illegible] qui [illegible] C'était [illegible] à un âge [illegible] des dignités humai- [illegible] de la souverai- [illegible] Dominique. Il avait [illegible] évangélisé au loin les nations barbares. Le prieur du couvent qui abritait la vieillesse de ce missionnaire, voyant les Tartares envahir la Hongrie, songea à s'éloigner avec ses frères, pour éviter la mort. Le bon religieux le supplia de le laisser, comme gardien du couvent et de l'église; ajoutant, pour vaincre ses refus, qu'il était déjà vieux, et que, si les Tartares venaient à le tuer, la mort [illegible] pré- judicierait [illegible] des [illegible] vieillard [illegible] dans [illegible] de croix, le [illegible] et la cervelle [illegible] d'héroïs- [illegible] qui en furent [illegible] insensibles; et même le [illegible] par embrasser,

[illegible] *dominicana*, an. 1261, p. 80.

piens, des Syriens, des Ibères, des Alains, des Gazares, des Goths, des Ziques, des Ruthènes, des Géorgiens, des Nubiens, des Nestoriens, des Jacobites, des Arméniens, des Indiens, des Mostélites, des Tartares, des Hongrois de la grande Hongrie, des Turks et des autres nations infidèles de l'Orient, ou dans toute autre contrée : » énumération qui nous apprend combien le zèle pour la propagation de la foi embrassait alors de pays divers.

De tous les peuples qu'indiquait Alexandre IV, les Tartares étaient les plus puissants.

Houlagou, frère de Mangou-Khan, envoyé en 1255 dans l'Asie occidentale, se signala par la destruction des Ismaéliens (1), et par la prise de Bagdad, qui mit fin, en 1258, à la puissance des khalyfes (2). Il avait épousé une Nestorienne, et traita bien les chrétiens (3) : un oratoire, dressé dans son *oulous* de la plaine de Moughan, servait aux offices des Arméniens, des Géorgiens et des Syriens. Le campement d'Houlagou dans la Perse devint un centre de gouvernement à peu près indépendant du grand empire monghol.

On peut en dire autant du campement de Bereka, successeur de Batu, par lequel la Pologne fut horriblement ravagée. Sadoc, que saint Dominique avait envoyé en Hongrie pour y prêcher Jésus-Christ, gouvernait une pieuse colonie de ses frères à Sandomir, lorsque cette seconde irruption des Tartares eut lieu en 1260. Bzovius (4) rapporte que la glorieuse épreuve réservée à ces Dominicains leur fut ainsi révélée. La veille du jour de leur mort, le novice qui faisait au réfectoire la lecture du Martyrologe y vit inscrits en lettres d'or ces mots : « A Sandomir, le supplice de quarante-neuf martyrs. » D'abord incertain s'il les lirait ou non, il finit par les prononcer à haute voix. Sadoc et les autres Pères, étonnés, voulurent voir le livre; mais les lettres d'or s'évanouissaient entre leurs mains. Le prieur, se tournant alors vers les religieux, leur dit : « Ces lettres divinement tracées sont un avertissement du ciel, mes frères bien-aimés, et elles n'ont pas été mises en vain sous les yeux de ce jeune et innocent novice : l'auteur de la vie et de la mort nous invite ainsi à nous préparer pour demain à gagner la vie qui ne finit point. Qu'aucun de nous ne néglige donc de se fortifier par la réception du saint et doux viatique. Le Tartare nous ôtera la vie, mais une vie mortelle, passagère, pleine de douleurs; au contraire, une vie éternelle et pleine de félicité nous sera accordée par J.-C., le roi des martyrs. » En effet, le jour suivant, les Tartares prirent Sandomir d'assaut. Sadoc ayant réuni tous ses frères dans l'église, ils y chantèrent l'antienne *Salve Regina*, et les barbares les massacrèrent au moment où ils célébraient les louanges de Dieu qui les avait rendus dignes de la palme immortelle (Pl. VIII, n°1). Sadoc et ses quarante-huit compagnons furent aussitôt honorés comme martyrs. Alexandre IV approuva leur culte pour la ville de Sandomir; mais Pie VII l'a étendu à tout l'ordre de saint Dominique. La mort d'un autre missionnaire ne fut pas moins glorieuse. C'était un prince de Hongrie, qui, parvenu à un âge avancé, et fatigué du poids des dignités humaines, avait échangé les insignes de la souveraineté contre l'habit de Saint-Dominique. Il avait ensuite évangélisé au loin les nations barbares. Le prieur du couvent qui abritait la vieillesse de ce missionnaire, voyant les Tartares envahir la Hongrie, songea à s'éloigner avec ses frères, pour éviter la mort. Le bon religieux le supplia de le laisser, comme gardien du couvent et de l'église; ajoutant, pour vaincre ses refus, qu'il était déjà vieux, et que, si les Tartares venaient à le tuer, la mort d'un vieillard inutile ne préjudicierait pas à l'ordre. Sa persistance triompha des hésitations du supérieur. Il fortifia dans la foi les fidèles de la ville, leur administra les sacrements, les disposa à recevoir pour l'amour de Dieu et sans crainte la mort que leur apportaient les ennemis de la religion catholique; et, quand ses frères revinrent, quelques jours après, dans leur couvent, ils trouvèrent le saint vieillard prosterné devant le maître-autel, baigné dans son sang, les bras étendus en forme de croix, le corps percé de coups de lance, et la cervelle hors de la tête (1) (Pl. VIII, n° 2). Tant d'héroïsme aurait dû frapper les Monghols qui en furent les témoins : il les trouva insensibles; et même le musulmanisme, que Bereka finit par embrasser,

(1) Rinaldi, an. 1258, nos 59-61.
(2) *Ibid.*, an. 1258, nos 40, 41.
(3) *Ibid.*, an. 1258, n° 42; an. 1260, nos 28, 29, etc.
(4) Cité par Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1260.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1261, p. 89.

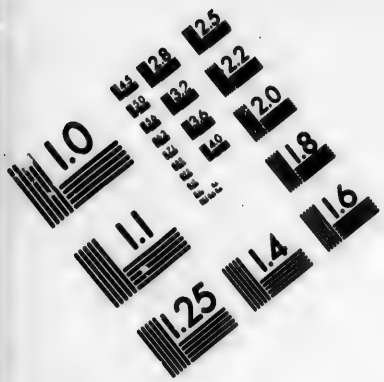
avec une partie de ses peuples, en le rendant pour toujours l'ennemi des chrétiens, l'anima contre les princes de son sang qui commandaient au midi, et qui suivaient l'ancienne croyance des Tartares. Il le disposa, malgré l'éloignement des lieux, à faire une alliance avec le sultan d'Égypte.

Après la mort de Mangou-Khan, Koublaï, frère de cet empereur et de Houlagou, fut proclamé khâqân en 1260. Ce fut ce prince qui, au Kathaï, c'est-à-dire au nord de la Chine, déjà soumis par les Tartares, joignit le Mangy, c'est-à-dire la Chine méridionale. Il essaya même la conquête du Japon, mais sans que son entreprise fût marquée autrement que par les désastres de sa flotte. Plus heureux ailleurs, il rendit tributaires le Tong-King, la Cochinchine, le Pégu, assujétit le Tibet et les pays qui séparaient le cours du Gange des fleuves de l'Asie orientale. Aucun document ne peut faire apprécier Koublaï et son vaste empire aussi bien que le Voyage du Vénitien Marco Polo, dont il convient de dire ici quelques mots d'après Klaproth (1).

Le commerce, qui était la source de la prospérité des Vénitiens, avait attiré à Constantinople, vers 1250, Nicolo et Marco Poli. Tous deux se rendirent, en 1256, près du khan des Tartares qui occupaient les rives du Volga; mais la guerre les obligea l'un et l'autre à quitter précipitamment le territoire de Bereka où ils s'étaient arrêtés, et ils passèrent à Boccara, vers le sud-est de la mer Caspienne. Leur commerce les retint pendant trois ans dans cette contrée : ils étudièrent la langue et les mœurs des Tartares, et se décidèrent ensuite à se rendre auprès de Koublaï. Leur départ de Venise n'avait précédé que de quelques mois la naissance de Marco Polo; et, lorsqu'ils revinrent dans leur patrie après vingt ans d'absence, ce jeune Vénitien, qui avait perdu sa mère dès le berceau, connut sa famille pour la première fois. Les deux voyageurs devaient retourner en Asie: Marco Polo voulut les suivre. Ce pénible voyage des Vénitiens dura trois ans, et ils ne parvinrent que sur la fin de 1274 à la résidence de Koublaï. Marco Polo fut attaché au service du khâqân; les intérêts de l'empire et les grands voyages occupèrent les plus belles années de sa vie; et quand il reparut en Europe, en 1295, après avoir parcouru les îles et les rivages de la mer des Indes, il concourut, avec les missionnaires, à attirer l'attention des Occidentaux sur des régions qu'aucun Européen n'avait observées avant eux. En peignant les mœurs de la cour de Koublaï, Marco Polo rappelle aussi celles de tous les peuples tartares. La chasse est le premier plaisir de cette nation guerrière. Les Tartares dressent les faucons et les autres oiseaux de proie à poursuivre les animaux plus faibles. Des meutes nombreuses attaquent les sangliers, les ours et les cerfs. Tantôt on fait la guerre aux lions et aux tigres, tantôt on les élève à combattre d'autres bêtes sauvages. Les chameaux portent les bagages du camp. On introduit dans les armées les éléphants qui sont enlevés à l'ennemi; et le souverain emprunte des peuples qu'il a vaincus les moyens d'augmenter ses forces. Le règne de Koublaï offrit un phénomène remarquable. On vit le souverain d'une grande partie de l'Asie commander à la fois à ses nations les plus civilisées et à celles qui étaient les plus dégradées, encourager ici les arts de la paix, et maintenir ailleurs toute l'activité guerrière, amollir les peuples vaincus et déchaîner contre d'autres États ses armées victorieuses. Les progrès de la civilisation étaient sans cesse contrariés par les mœurs primitives, que la religion catholique pouvait seule corriger: aussi le contact de ces tribus ignorantes et belliqueuses avec une nation paisible et relativement policée n'opéra point la fusion des deux peuples. Les Tartares conservèrent leurs armes, leurs coutumes, au milieu des nouvelles conquêtes. Néanmoins, ils respectèrent les usages des vaincus: ils empruntèrent une partie de leurs jouissances, protégèrent l'exercice des arts qu'ils ne cultivaient point, et se crurent intéressés à maintenir la prospérité de l'empire qu'ils avaient soumis. Le khâqân partagea en neuf gouvernements le territoire du Mangy. Trois provinces furent confiées à ses fils, les autres à ses principaux officiers, et Marco Polo fut chargé, pendant trois ans, de remplacer un de ces gouverneurs. Un emploi si élevé le mit à portée de bien connaître tous les ressorts de l'administration, toutes les ressources de l'empire, et il en décrit

(1) *Recueil de voyages et de mémoires*, publié par la Société de géographie, t. I. Introduction aux Voyages de Marco Polo.

une partie dans son ouvrage. Il indique le système monétaire adopté dans les États du khâqân, où des monnaies d'écorce étaient généralement répandues, et où l'or, l'argent, les coquillages, les pains de sel, étaient les signes et les moyens d'échange usités dans plusieurs provinces. Il rappelle les travaux entrepris pour ouvrir des communications entre toutes les parties de l'empire. Ici, l'on a creusé des canaux, qui unissent entre eux les grands fleuves et prolongent la navigation intérieure; là, des routes partent de la capitale, et divergent, comme autant de rayons, vers les pays éloignés. Des habitations s'élèvent de distance en distance; des relais sont prêts pour les courriers et les envoyés que le grand khan a chargés d'une mission, ou qui se rendent auprès de lui. Des barques sont placées pour le passage des fleuves. Koublaï ordonne que les routes soient plantées d'arbres, ou soient jalonnées, dans les déserts stériles, par des bornes de pierre qui en marquent la direction. Il veille aux besoins des contrées qui ont été dévastées par quelque fléau, et fait distribuer des provisions aux pauvres de sa capitale. Plus de vingt mille enfants étaient exposés chaque année: il les fait recueillir; on les élève par ses soins; les riches qui n'ont pas de famille en adoptent une partie; les autres orphelins sont attachés au service de l'empereur ou à son armée. Les impôts sur le commerce forment la principale partie des revenus du khâqân; mais d'autres tributs lui sont remis, dans les principales fêtes de l'année, par les chefs qui viennent lui rendre hommage. Des chevaux, de riches étoffes, des pierres précieuses, tout ce que le dévouement ou l'ambition peut offrir au souverain, soit en témoignage de zèle, soit pour attirer ses regards, augmente ses ressources pendant la guerre, ou contribue à l'éclat de sa cour. Le monarque répand, à son tour, les trésors qu'il a reçus; et cet échange de services et de libéralités, que l'usage maintient, devient le premier lien de l'obéissance et du pouvoir. C'est surtout à la capitale du Kathaï et à celle du Mangy que s'arrêtent les descriptions de Marco Polo. Dans la première, il fait remarquer toutes les habitudes d'un peuple conquérant; dans la seconde, toutes celles qui tiennent aux arts de la paix. Quinsay est assis au bord d'un grand fleuve, et coupé par de nombreux canaux; un lac s'étend dans l'intérieur; des barques y circulent sans cesse; toute l'industrie du Mangy se peint dans cette capitale, et l'on y voit un peuple amolli, regrettant une indépendance qu'il n'a pas su maintenir, cherchant tour à tour à secouer le joug ou à gagner ses vainqueurs, et conservant l'espérance de s'affranchir s'il peut faire partager ses mœurs à ses maîtres. Koublaï, après avoir conquis un État florissant, n'eut garde d'en épuiser les richesses. Il favorisa les relations du commerce, et les dirigea vers les provinces du Midi, qui étaient plus industrieuses et plus fertiles, vers les îles à épiceries, vers les rivages de la Cochinchine et de la presqu'île de Malacca. Lorsque Marco Polo parcourut ces contrées, d'autres productions s'offrirent à ses yeux. Ce n'étaient plus les pelleteries variées, qui sont la richesse des forêts du Nord; les tissus d'or et de soie, chefs-d'œuvre de l'industrie des Orientaux; ou ces vases fragiles dont l'émail est orné des plus vives peintures. Une nature féconde a couvert de précieux végétaux les rivages et les îles de la mer des Indes. Le vin est remplacé par le suc d'un arbre; le palmier donne son lait; l'arbre à pain nourrit les habitants; ils s'enivrent des feuilles du bétel, se rafraîchissent avec la gomme du mastic, augmentent par des stimulants variés la saveur de leurs aliments. Tout ce qui peut aiguillonner et flatter le goût abonde dans ces climats est recherché par tous les peuples, et se répand surtout chez les nations civilisées. La terre, revêtue d'une si riche parure dans ces contrées équinoxiales, renferme aussi de nouveaux trésors dans son sein. La topaze, l'améthyste, l'émeraude, s'y trouvent confondues avec les saphirs de Ceylan, avec les diamants de Golconde, avec les rubis des montagnes où le Gange prend sa source. La perle se pêche dans les parages de Ceylan et d'Ormuz. Tous ces produits de la terre et de la mer sont portés sur d'autres rivages; le commerce de l'Inde s'étend, comme une chaîne immense, entre les États de Koublaï, les rives du golfe Persique et de la mer Rouge, les côtes de l'Afrique et de Madagascar. Marco Polo trace jusqu'à cette île la navigation des Asiatiques du moyen âge. Il observe, à plusieurs reprises et dans les différentes parties de son trajet, le phénomène des moussons, qui tantôt l'entraîne vers les contrées qu'il veut parcourir, tantôt l'oblige



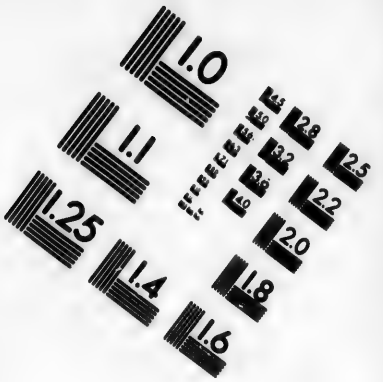
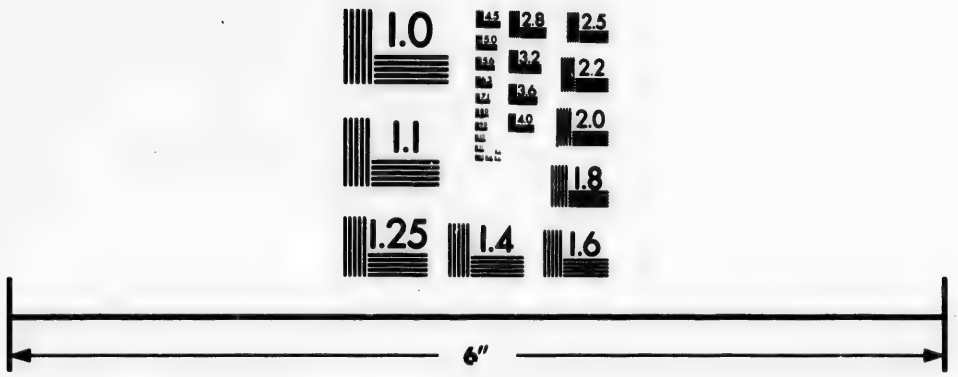
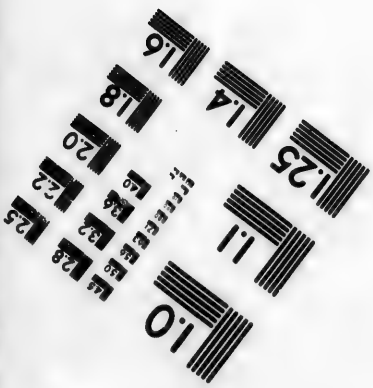


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

à suspendre, pendant plusieurs mois, le cours de son voyage. Il ne va point jusqu'à Madagascar, et des rives de l'Indus il rentre dans le golfe Persique ; mais il apprend qu'en faisant voile vers cette île, les vaisseaux naviguent beaucoup plus rapidement qu'à leur retour, et qu'ils seraient emportés vers le midi par un courant encore plus impétueux, s'ils s'avançaient au delà de Madagascar : remarque qui peut expliquer pourquels motifs les anciens navigateurs ne parvinrent pas à découvrir la pointe méridionale de l'Afrique. Quelques épreuves avaient sans doute fait connaître que les bâtiments entraînés au midi de Madagascar n'avaient rencontré aucune terre dans cette direction, et qu'un immense abîme était ouvert devant eux. Ceux qui échappèrent aux périls de cette navigation, et que la mousson du printemps put ramener vers les Indes, découragèrent les voyageurs qui auraient été tentés de courir le même hasard. Les procédés de navigation et les différentes formes de bâtiments connus des Asiatiques sont indiqués par Marco Polo. S'il décrit le lac de Quinsay ou les fleuves et les canaux qui coupent le Mangy, ce sont des bateaux larges et sans carène, qui glissent sur les eaux et traversent les bas-fonds. Les vaisseaux qui se rendent des rivages de l'empire dans la mer des Indes portent quatre mâts et neuf voiles ; ils ont un double pont pour le logement des passagers, et peuvent recevoir jusqu'à trois cents hommes d'équipage. Les navires d'Ormuz prennent moins d'eau ; la forme en est plus légère ; ils n'ont qu'un mât et une voile ; et ces embarcations, dont les pièces ne sont assemblées que par des liens d'écorce, se brisent quelquefois dans le cours de la navigation. Marco Polo nomme plusieurs parages de la mer des Indes d'où l'on n'aperçoit plus l'étoile du Nord, qui servait de guide aux mariniers ; il désigne les lieux où elle reparaît, ceux où elle s'élève plus ou moins sur l'horizon, et il donne ainsi l'indication approximative de quelques latitudes ; mais nulle part il ne fait mention de la boussole : silence qui porterait à croire que les Orientaux n'en connaissaient pas encore l'usage, quoique plusieurs traditions leur aient attribué cette découverte, dont les peuples d'Occident ont également fait honneur à un habitant d'Amalfi. Le Vénitien, avant de terminer ses relations maritimes, arrête l'attention sur ces îles où les habitudes de la pêche séparent, pendant une partie de l'année, les hommes et les femmes ; il peint les embûches que les pirates dressent aux navigateurs dans les mers du Guzurate ; il décrit les parages de Socotora, où la pêche de la baleine occupait alors un grand nombre d'hommes. Dans cette partie de son ouvrage, on retrouve quelques traditions fabuleuses sur des objets qu'il n'avait pas observés lui-même. Ainsi, il fait planer au midi de Madagascar l'oiseau ruc, dont il exagère la force, et dont l'immense envergure surpasse celle du condor, qui toutefois a pu servir originairement de type à cette description. Les merveilles du nord répondent à celles du midi. C'est dans cet air brumeux que les griffons dressent leur vol et fondent sur leur proie. Les ténébreux hivers des régions boréales sont représentés comme une nuit éternelle ; des hordes vagabondes viennent y dépouiller les habitants ; la misère de ces pays sauvages ou la crainte d'y pénétrer les rend inaccessibles ; et la crédulité en a fait le pays des monstres, dans un temps où les récits merveilleux étaient adoptés sans examen. De ces traditions invraisemblables, que Marco Polo rappelle sans les garantir, il revient aux événements historiques des derniers temps qu'il a passés en Asie. Ces événements étaient ceux qui devaient intéresser le plus vivement ses contemporains. L'Europe voyait, dans les guerres et dans les révolutions qui déchiraient l'immense famille des Tartares, un principe de sécurité pour elle-même.

CHAPITRE IV.

Religions professées dans les pays conquis au midi par l'empereur Koublaï : 1° Religion de l'Inde.

Koublaï, dès son avénement, se fixa sur le choix de la religion qu'il voulait faire embrasser à ses peuples (1). Afin que l'on puisse bien apprécier la conduite de ce prince, dont les conquêtes s'étendirent sur l'Inde et sur la Chine, nous devons d'abord jeter un coup d'œil sur les

(1) Abel de Rémusat, Mémoire sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mongbols, dans les nouveaux *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VII, p. 349.

croyances qui régnaient dans ces pays. Et d'abord, nous parlerons de l'Inde, où une école nouvelle, dédaignant le témoignage de la *Genèse*, et déplaçant le berceau de l'humanité, a été chercher, et a voulu trouver la source des traditions antiques, le foyer de la civilisation primitive, le principe de toutes les religions.

« S'il est une contrée sur la terre, dit M. Guigniaut (1), qui puisse réclamer à juste titre l'honneur d'avoir été le berceau de l'espèce humaine, ou au moins le théâtre d'une civilisation primitive, dont les développements successifs auraient porté dans tout l'ancien monde, et peut-être au delà, le bienfait des lumières, cette seconde vie de l'humanité; s'il est une religion qui s'explique, comme d'elle-même, par les impressions puissantes de la nature et par les libres inspirations de l'esprit, et dont les formes naïves et sublimes, les conceptions simples et profondes en même temps, le système vaste et hardi, expliquent à leur tour, avec quelque succès, les dogmes et les symboles religieux de la plupart des autres peuples : cette contrée, assurément c'est l'Inde; cette religion, celle qui nous apparaît, vivante encore, sur les rives du Gange, avec ses prêtres, ses autels, ses livres sacrés et ses poésies, ses pratiques et ses doctrines. Toujours ancienne et toujours nouvelle, l'Inde est debout sur ses propres ruines, comme un foyer éternellement lumineux où viennent se concentrer les rayons épars qui ont longtemps éclairé ou fasciné le monde. » M. Pauthier (2) dit à son tour : « L'Inde, avec sa langue sanskrite si savante et si métaphysique, avec sa pensée religieuse si profonde et si sublime, sa pensée philosophique si abstraite et si hardie, son imagination si poétique et si gigantesque, et sa nature si merveilleuse et si féconde, nous apparaît comme le grand et antique foyer de la pensée humaine, comme le point central et rayonnant de ce vaste cercle d'idées philosophiques et religieuses, d'idiomes frappants de consanguinité, qui a enveloppé la haute Asie, et qui a fini par embrasser presque tout l'ancien monde. C'est, en effet, sur les hauts plateaux de l'Asie qu'a été jetée primitivement l'énigme du genre humain; c'est de là que le grand fleuve de la civilisation est parti, avant de couvrir l'Europe et avant de laisser derrière lui de vastes déserts de sable. » Pour cet auteur, la chaîne du développement humanitaire « a son anneau le plus reculé dans l'Inde : c'est jusque-là, comme jusqu'aux montagnes de l'Abyssinie pour le Nil, qu'il a été donné à la science humaine de remonter. » De ces passages on pourrait conclure, ce que proclament, au reste, les protestants panthéistes de l'Allemagne, que les dogmes fondamentaux de la religion catholique sont des lambeaux mal compris de la mythologie hindoue. Les études orientales, qui ont dissipé les objections soulevées par le XVIIIe siècle, réduisent à leur juste valeur ces souvenirs déguisés de Voltaire et de Bailly, ombres impuissantes d'un système déchu qu'on voudrait faire revenir. La révélation primitive a été démontrée par l'universalité des traditions, comme le monde primitif par les fossiles, dit M. l'abbé de Valroger (1) : les nations éteintes, les littératures ensevelies, se sont levées de leur poussière; la parole a été rendue aux peuples muets et la vie aux siècles morts; et tous sont venus déposer unanimement de l'antiquité et de la véracité de nos saintes Écritures, tous ont rendu hommage au Dieu éternel de la croix.

L'hypothèse qui place dans l'Inde le berceau de l'humanité, et qui fait découler du brahmanisme la civilisation de presque tous les peuples, s'appuie uniquement sur les analogies et les ressemblances qui existent entre les usages, les doctrines, les mythologies, etc., des Hindous et ceux des autres nations. « Mais, ajoute M. l'abbé de Valroger, ces analogies et ces ressemblances s'expliquent très-bien autrement : elles ne supposent que l'unité d'origine de tous les peuples, l'identité de l'esprit humain sur tous les points du globe, et quelques communications successives. Les familles patriarcales qui se répandirent sur le globe après la confusion de Babel n'avaient pas perdu la mémoire; elles emportèrent avec elles un fonds commun d'usages, de croyances, de traditions histori-

(1) *Histoire des religions de l'antiquité*, ouvrage traduit de Creuzer, refondu, complété et développé, t. I, p. 133.

(2) Traduction des *Essais* de Colebrooke *sur la philosophie des Hindous*, préface, p. III.

(1) Doctrines hindoues, examinées, discutées et mises en rapport avec les traditions bibliques, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVIII, p. 421; t. XIX, p. 292, 325, 405, 451; t. XX, p. 33 et 91.

ques et religieuses ; ce fonds primitif dut se conserver ou se modifier partout à peu près de la même manière sous l'influence des mêmes penchants intellectuels et moraux ; et si vous ajoutez à cela les rapports de tout genre qui ont eu lieu, à diverses époques, entre les divers peuples, vous n'aurez nul besoin de supposer, contre tous les monuments historiques les plus certains, que l'Hindoustan est le centre primitif d'où le genre humain a rayonné en tout sens dans une antiquité chimérique. » On ne peut douter que la région septentrionale de l'Inde n'ait été peuplée principalement par les descendants de Japhet : la tradition de la création, celle du déluge, la connaissance du vrai Dieu, ont dû se conserver d'abord chez eux de race en race ; mais enfin elles se sont affaiblies et obscurcies. Il est certain aussi que les fils de Cham ont peuplé la région méridionale : ils ont altéré, encore plus profondément que ceux de Japhet, les dogmes primitifs, et ajouté aux traditions des anciens patriarches un culte et des fables idolâtriques. Le brahmanisme est un débris du protestantisme antique ; et par conséquent sa substance primitive émanait de cette religion patriarcale, dont le catholicisme est le développement complet. On ne sera donc pas étonné qu'il garde encore quelque empreinte des dogmes, de la parole et du culte, transmis d'abord d'Adam à Noé, puis de Noé à tous les peuples, tout comme les hérésies modernes gardent plus ou moins, au fond, les dogmes, la morale et le culte catholiques tristement défigurés. Si un peuple primitif, comme les Hindous, n'avait conservé aucun souvenir de la religion révélée à l'origine du monde, les rationalistes se hâteraient sans doute d'en conclure que cette religion n'a pas, comme nous le croyons, éclairé le berceau de la race humaine.

Le corps complet de la théologie hindoue, des lois et de la littérature, est contenu dans les *Védas*, dit Ram-Mohun-Roy (1). Ces quatre livres merveilleux sont l'ouvrage du dieu Brahma lui-même, qui les écrivit de sa propre main sur des feuilles d'or. Il en révéla l'intelligence à quatre fameux *mounys* ou pénitents, auxquels il les confia, et qu'il chargea de les expliquer aux brahmes (1). *Vaisampayana*, le premier de ces personnages, eut en partage l'*Yajour-Véda* ; *Paila*, le *Rig-Véda* ; *Jaimini*, le *Sama-Véda* ; *Soumantou*, l'*Atherva-Véda*. Il nous est impossible de fixer l'âge précis de ces livres ; nous savons seulement qu'ils sont cités dans le *Ramayana*, que le savant abbé Gaspard Gorresio fait remonter jusqu'au XIIe siècle avant Jésus-Christ (2). Les *Védas* sont extrêmement volumineux ; écrits d'ailleurs dans le style le plus élevé et le plus métaphorique, ils sont, dans beaucoup de passages, confus et contradictoires en apparence, continue Ram-Mohun-Roy. Ce brahme ajoute qu'il y a plus de deux mille ans (par conséquent plus de deux siècles avant Jésus-Christ), Vyâsa (3), réputé le plus grand des théologiens, des philosophes et des poètes indiens, réfléchissant sur les perpétuelles difficultés qui naissaient de ces sources, fit un abrégé complet du tout, et concilia aussi les textes qui paraissaient en contradiction. Il nomma cet ouvrage *Védanta*, désignation composée de deux mots sanskrits, et qui signifie : *La solution ou la fin de tous les Védas*. Le *Védanta* continua d'être extrêmement révéré par tous les Hindous, et, au lieu de reproduire les argumants diffus des *Védas*, on le cita toujours comme ayant une égale autorité. Néanmoins, ce livre se trouvant enveloppé dans les ombres épaisses de la langue sanskrite, et les brahmes s'en réservant l'interprétation exclusive, il fut peu connu du public, quoique se[illegible]vent [illegible] ; et dès lors, la pratique d'un petit nombre d'Hindous demeura conforme à ses préceptes.

Les Indiens, nous l'avons dit, avaient eu, dans l'origine, comme tous les peuples idolâtres, une connaissance imparfaite du vrai Dieu ; mais cette connaissance, privée du flambeau de la révélation, s'obscurcit peu à peu, et finit par devenir imperceptible au milieu des ténèbres de l'erreur, de l'ignorance et de la

(1) Traduction d'un *Abrégé du Védanta*, Préface ; Calcutta, 1816, et Londres, 1832.

(1) L'abbé Dubois, ancien missionnaire dans le Meissour, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. I, p. 204.

(2) *Ramayana*, t. I, Introduction, p. c.

(3) Le mot Vyâsa, composé de la préposition disjonctive ou intensitive *vi* et de *as*, *diviser*, signifie celui qui divise, qui distribue.

dépravation. Confondant le Créateur avec la créature, ils se formèrent des divinités chimériques et monstrueuses, auxquelles ils adressèrent des vœux et des hommages dignes des attributs extravagants dont leur imagination les avait dotées (1). Les brahmes modernes sont d'autant plus condamnables, qu'ils ont tout fait pour défigurer et rendre méconnaissable la religion primitive dont ils se sont constitués les dépositaires, et qui, quelque imparfaite qu'elle fût, était loin d'avoir ce caractère de monstruosité qu'elle a acquis entre les mains de ses avares et hypocrites interprètes (2). Cette religion n'est plus qu'un levier dont ils se servent habilement pour remuer à leur gré les passions d'un peuple crédule, et les faire tourner à leur avantage. Il faut en convenir, l'imagination des Indiens est d'une telle trempe, qu'ils ne peuvent être émus que par des monstres : les objets ordinaires ne font pas la moindre impression sur leur esprit exalté; pour fixer leur attention, il faut des géants ou des pygmées. Les brahmes, habiles à étudier le caractère et les inclinations de leurs concitoyens, ont reconnu que tout ce qui est étrange, extraordinaire, tout ce qui passe les bornes naturelles, était en droit de leur plaire, et ils n'ont rien négligé pour les servir à souhait. Au lieu de faire ployer les mœurs nationales sous le joug de la religion de leurs ancêtres, ils ont forgé un simulacre de religion accommodé aux mœurs nationales.

« J'ai observé, dit encore Ram-Mohun-Roy, que beaucoup d'Européens, dans leurs écrits et dans leur conversation, éprouvent le désir de pallier et d'adoucir les formes de l'idolâtrie hindoue, et qu'ils sont portés à faire croire que tous les objets du culte sont considérés par leurs adorateurs comme des représentations emblématiques de la suprême Divinité. Si c'était réellement le cas, je pourrais être conduit peut-être à examiner ce sujet; mais la vérité est que les Hindous de nos jours (et cela était vrai de ceux du XVIe siècle) ne considèrent pas la chose ainsi, mais qu'ils croient fermement à l'existence réelle de dieux et de déesses innombrables qui possèdent dans leurs propres demeures une puissance entière et indépendante; et c'est pour se les rendre propices, et non le vrai Dieu, que des temples sont érigés et des cérémonies accomplies. Il n'y a pas de doute cependant, et mon seul but est de le prouver, que chaque rite dérive de l'adoration allégorique de la Divinité véritable; mais aujourd'hui tout cela est oublié, et, aux yeux d'un grand nombre, c'est même une hérésie de le mentionner. » Ram-Mohun-Roy, pour défendre la foi de ses premiers ancêtres, dénaturée par la pratique particulière de l'idolâtrie hindoue, s'est appliqué à faire ressortir la vraie signification des livres sacrés de l'Inde : suivant lui, le *Védanta*, qui est l'ouvrage le plus célèbre et le plus révéré de la théologie brahmanique, établit que l'Être suprême est un, et que lui seul est l'objet de la propitiation et du culte. Nous citerons ces dernières lignes : « Le *Véda* (on dit indifféremment le *Véda* ou les *Védas*, comme l'Écriture sainte ou les saintes Écritures) commence et finit avec les trois particulières et mystérieuses épithètes de Dieu, savoir : 1° *Om*; 2° *Tat*; 3° *Sat*. La première de ces épithètes signifie : « *Cet* Être qui conserve détruit et « crée. » La seconde explique : « *Cet* Être unique, « qui n'est ni mâle ni femelle. » La troisième annonce : « L'Être véritable. » Les termes collectifs affirment simplement que l'*Être unique, vrai, inconnu, est le créateur, le conservateur et le destructeur de l'univers.* »

Le *Manava-Dharma-Sâstra*, ou livre des lois de Manou, que de Chézy (1) et Loiseleur-Deslongchamps (2) datent du XIIIe siècle avant Jésus-Christ, est véritablement le livre de la loi, comme l'entendaient les anciens peuples; car il comprend tout ce qui regarde la conduite civile et religieuse de l'homme. Outre les matières dont un code traite ordinairement, on y trouve réunis un système de cosmogonie, des idées de métaphysique, des règles nombreuses relatives aux devoirs religieux, aux cérémonies du culte, aux observances et aux expiations; des règles de purification et d'abstinence, des maximes de morale, des notions de politique, d'art militaire et de commerce; un exposé des peines et des récompenses après la mort,

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 388.
(2) *Ibid.*, p. 384.

(1) *Journal des savants* (1831), t. XIV, p. 22.
(2) Préface de sa traduction des *Lois de Manou*, p. 8.

ainsi que des diverses transmigrations de l'âme, et des moyens de parvenir à la béatitude. Les dogmes religieux y présentent toute la simplicité antique : un Dieu unique, éternel, infini, principe et essence du monde, Brahme ou Paramâtmâ (la grande âme), sous le nom de Brahmâ, régit l'univers, dont il est tour à tour le créateur et le destructeur. Vichnou et Siva, que les recueils, bien postérieurs, de légendes appelés *Pourânas* présentent comme deux divinités égales et même supérieures à Brahmâ, ne jouent aucun rôle, pas même secondaire, dans le système de création et de destruction du monde, exposé par Manou. Tous les dieux qu'il nomme ne sont que des personnifications du ciel, des astres, des éléments, et d'autres objets pris dans la nature : système mythologique, qui paraît avoir les plus grands rapports avec celui des *Védas*, dont l'autorité, du reste, est sans cesse invoquée dans le *Manava-Dharma-Sâstra*. C'est donc le monothéisme qui est ancien dans le monde, et c'est le polythéisme qui est nouveau. L'homme n'a pas commencé par l'erreur, comme le veut l'école du progrès, mais bien par la vérité.

Nous nous arrêterons un moment au fragment dans lequel Manou expose la cosmogonie.

A ne considérer que la forme de ce récit, il porte le sceau d'une haute antiquité, mais inférieure à celle de la *Genèse*, dont la brièveté majestueuse contraste avec la phraséologie subtile et délayée de Manou. Moïse ne disserte pas, ne s'arrête pas à expliquer ce qu'est Dieu ; il le nomme, et raconte ses œuvres : « Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. » Au contraire, Manou expose et paraphrase : « Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, l'Éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur. Resplendissant de l'éclat le plus pur, il parut et dissipa l'obscurité. » Il y a ici le reflet d'une ère philosophique, d'une époque où la réflexion se mêle déjà à la tradition, tandis que la *Genèse* offre un caractère bien plus simple et plus intimement primitif.

Si de la forme on passe au fond, il est impossible de méconnaître l'identité des traditions indiennes et des traditions bibliques. Des deux côtés, un Dieu unique, éternel, existant par lui-même, immatériel ou du moins invisible, ordonnateur, régulateur et maître souverain de toutes choses. Manou conçoit Dieu comme distinct du monde : cependant, sa notion est déjà moins pure que celle de Moïse ; car le *Manava-Dharma-Sâstra* présente le monde comme quelque chose de préexistant, de co-éternel à Dieu, qui ne crée pas la matière, mais qui l'organise, après l'avoir tirée du sommeil et rendue perceptible. Dans ce Dieu, qui, son œuvre d'organisation achevée, disparaît absorbé dans l'âme suprême où se dissolvent à leur tour les êtres animés, simples formes dont notre âme se dépouille et se revêt successivement, il y a un commencement de panthéisme. Mais, si la réflexion humaine avait déjà obscurci à ce point la révélation primordiale, il n'en restait pas moins de précieux vestiges de cette révélation faite au père du genre humain. Dans Manou, comme dans Moïse, le premier état des choses est le chaos et les ténèbres, la première manifestation de la puissance divine est la production de la lumière. Dans Manou, comme dans Moïse, tout est sorti du sein de l'élément humide, et l'Esprit de Dieu *se meut sur les eaux*. Dans la *Genèse*, c'est la parole de Dieu qui est féconde ; dans le *Manava-Dharma-Sâstra*, Dieu *forma le ciel et la terre par la seule pensée*. Nous pourrions pousser ce parallèle plus avant, et montrer peut-être dans les dix Maharchis (*maha*, grand ; *richi*, saint), produits par le Créateur de toutes choses, quand il désire donner naissance au genre humain, les dix patriarches antérieurs au déluge : Adam, Seth, Énos, Caïnan, Malaleel, Jared, Énoch, Mathusalem, Lamech et Noé. Mais cet ordre de rapprochemens nous mènerait trop loin (1).

« Les Indiens, dit M. l'abbé Dubois (2), reconnaissent quatre âges du monde, qu'ils désignent sous le nom de *yougas* : ils donnent à chacun une durée qui ferait remonter la création de l'univers à plusieurs millions d'années. Le premier est appelé *krita-youga* : ils le font durer 1,728,000 ans. Le second, *tréta-youga*, a duré un quart de moins que le premier, c'est-à-dire 1,296,000 ans. Le troisième, *dvapara-*

(1) *Annales de philosophie chrétienne*, t. XII, p. 56.

(2) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 99.

youga, a duré un tiers de moins que le second, c'est-à-dire 864,000 ans. Enfin le dernier, qui est celui dans lequel nous vivons, est appelé *kaly-youga* ou âge de malheur. Il doit durer la moitié moins que le troisième, c'est-à-dire 432,000 ans. L'année de l'ère chrétienne 1825 répond à l'année 4926 du *kaly-youga*. D'après ce calcul, l'existence du monde daterait de 3,892,926 ans. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de m'arrêter à prouver que les trois premiers de ces âges sont entièrement fabuleux (1) : les Indiens eux-mêmes paraissent les regarder comme tels, puisque, dans le commerce de la vie, ils ne font aucune mention de ces yougas, et que tous leurs calculs, toutes leurs époques, ainsi que les plus anciens et les plus authentiques monuments qu'on trouve encore parmi eux, datent toujours du commencement du *kaly-youga*. Mais ces prétentions à une haute antiquité ont été la chimère favorite des anciens peuples civilisés, qui, en tombant dans l'idolâtrie, oublièrent bientôt les traditions de leurs ancêtres concernant la création du monde, et crurent se donner de l'importance en s'attribuant une origine qui se perdît dans la nuit des temps imaginaires. On sait jusqu'à quel point les Chinois, les Égyptiens et les Grecs poussèrent cette manie. Il était dans le caractère des Indiens de les laisser tous bien en arrière dans le champ de l'exagération. A la fin de chaque youga, il s'est opéré une révolution universelle dans la nature. Il n'est resté dans le youga suivant aucune trace de celui qui l'avait précédé. Les dieux eux-mêmes ont eu part au changement opéré par ces grandes révolutions : Vichnou, par exemple, qui était blanc dans les yougas précédents, est devenu noir dans celui-ci. Mais de tous ces yougas, le plus malheureux est le *kaly-youga* dans lequel nous vivons. C'est un véritable âge de fer, une époque d'infortune et de misère, où tout a dégénéré sur la terre. Les éléments, la durée de la vie, le caractère des hommes, tout, en un mot, a souffert, tout a été altéré. La fraude a pris la place de la justice, et le mensonge celle de la vérité. Cet état de dégénération doit durer et aller toujours en empirant jusqu'à la fin du youga. Par ce qu'on vient de lire, on a pu voir que la véritable ère des Indiens, c'est-à-dire leur *kaly-youga*, remonte à peu près à l'époque du déluge, événement bien connu de ces peuples, et très-distinctement marqué dans leurs livres où il est désigné sous le nom de *djala-praleyam*, qui signifie *déluge d'eau*.»

L'histoire du dernier déluge est rapportée dans les poëmes indiens. Loiseleur-Deslongchamps (1) en donne un précis d'après un épisode du *Mahâbhârata*. Vaivaswata est le nom patronymique du septième Manou, et veut dire fils du soleil (Vivaswat). «Ce saint monarque, dit le poëme, se livrait aux plus rigoureuses austérités. Un jour qu'il s'acquittait de ses pratiques de dévotion sur les bords de la Virini, un petit poisson lui adressa la parole, pour le prier de le retirer de la rivière, où il serait probablement la proie des poissons plus gros que lui. Vivaswata le prit, et le plaça dans un vase plein d'eau, où il finit par grossir tellement que le vase ne pouvait plus le contenir; et Manou fut obligé de le transporter successivement dans un lac, puis dans le Gange, et enfin dans la mer, le poisson continuant toujours à grossir. Chaque fois que Manou le changeait de place, le poisson, tout énorme qu'il était, devenait facile à porter, et agréable au toucher et à l'odorat. Lorsqu'il fut dans la mer, il adressa ainsi la parole au saint personnage : «Dans peu, tout ce qui existe sur «la terre sera détruit; voici le temps de la submer«sion des mondes; le moment terrible de la dis«solution est arrivé pour tous les êtres mobiles «et immobiles. Tu construiras un fort navire, «pourvu de cordages, dans lequel tu t'embar«queras avec les sept Richis, après avoir pris avec «toi toutes les graines. Tu m'attendras sur ce «navire, et je viendrai à toi, ayant une corne «sur la tête, qui me fera reconnaître.» Vaivaswata obéit : il construisit un navire, s'y embarqua, et pensa au poisson, qui se montra bientôt. Le saint attacha un câble très-fort à la corne du poisson, qui fit voguer le navire par la mer avec la plus grande rapidité, malgré l'impétuosité des vagues et la violence de la tempête, qui ne laissait distinguer ni la terre, ni les régions célestes. Le poisson traîna ainsi le vaisseau pendant un grand nombre d'années, et le fit enfin

(1) La preuve que ce sont des âges purement cosmogoniques a été donnée par M. l'abbé Gorresio, *Ramayana*, t. II, Préface, p. 35.

(1) *Manava-Dharma-Sâstra*, p. 14, à la note.

aborder sur le sommet du mont Himavut (Himâlaya), où il ordonna aux Richis d'attacher le navire. « Je suis Brahmâ, seigneur des créatures, « dit-il alors; aucun être ne m'est supérieur. Sous « la forme d'un poisson, je vous ai sauvés du « danger. Manou, que voici, va maintenant opé- « rer la création. » Ayant ainsi parlé, il disparut, et Vaivaswata, après avoir pratiqué des austérités, se mit à créer tous les êtres. » Aucun des auteurs profanes qui ont conservé la tradition du déluge universel ne l'a indiqué d'une manière plus claire, ni qui approche plus du récit de Moïse.

Dans les sept Richis échappés à la catastrophe, M. l'abbé Dubois (1) voit les sept fils de Japhet, dont quelques-uns, à l'époque de la dispersion des hommes, durent venir s'établir dans l'Inde par la voie de la Tartarie, devinrent la tige des brahmes, et furent les législateurs des familles qui peuplèrent cette partie du globe. Les sept Richis, après avoir donné sur la terre l'exemple de toutes les vertus, allèrent briller au ciel, où ils sont les sept étoiles de la grande Ourse (2). Cette opinion des Indiens sur la première origine des brahmes est confirmée par la conduite que ceux-ci tiennent les uns envers les autres : ceux du nord de l'Inde se regardent comme plus nobles et d'un rang plus élevé que ceux du sud, attendu qu'étant moins éloignés des lieux de leur antique origine, la réalité de leur filiation directe est bien moins douteuse (3).

A côté de l'origine historique, les livres indiens en indiquent une fabuleuse, lorsqu'ils rapportent que de la tête de Brahma, auquel ils attribuent la création, naquirent les brahmes, comme les kchatrias ou rajahs sortirent de ses épaules, les veïsias de son ventre, et les sudras de ses pieds. On saisit aisément le sens allégorique de cette tradition, dans laquelle sont distinctement marqués les degrés de subordination qui existent d'une tribu ou caste à l'autre : les brahmes, destinés à remplir les fonctions élevées et spirituelles du sacerdoce, et à montrer aux autres la voie du salut, ont dû sortir de la tête du créateur; la force devant être le partage des kchatrias ou rajahs, destinés par leur naissance aux fatigues de la guerre, il a fallu tirer leur origine des épaules et des bras de Brahma; les veïsias, occupés à recueillir ce qui sert à la nourriture, aux vêtements et aux autres besoins de l'homme, ont dû naître du ventre de ce dieu; et les sudras, destinés à l'esclavage et aux travaux les plus pénibles de l'agriculture, sont sortis de ses pieds (1). La nécessité d'assigner à chacun, d'une manière très-spéciale, son rang dans la société, obligea ensuite de subdiviser chaque tribu principale en beaucoup d'autres, dont il n'est pas facile de connaître le nombre, parce que cette subdivision varie selon les localités, et que telle caste qui existe sur un point ne se retrouve pas ailleurs (2). La tribu dans laquelle les catégories sont le plus multipliées est celle des sudras, à qui sont dévolus la plupart des professions mécaniques et presque tous les travaux manuels : aucun Indien ne pouvant, d'après les préjugés du pays, exercer deux professions à la fois, il n'y a pas lieu d'être surpris que les nombreux individus dont cette tribu se compose soient répartis en tant de branches distinctes. L'usage de diviser la population en tribus, commun à la plupart des anciennes nations, devait être suivi dans l'Inde, dont les législateurs connaissaient trop bien le génie du peuple qu'ils avaient à régler, pour laisser à l'arbitraire de chacun l'exercice des diverses professions nécessaires à la conservation et au bien-être de la société. Partant de ce principe qu'il n'est permis à personne d'être inutile à l'État, ils virent qu'ils avaient affaire à une nation d'un naturel si indolent et si insouciant, et dont le climat favorisait d'ailleurs tellement le penchant à l'apathie, que, s'ils n'assignaient à chacun son emploi, la société tomberait bientôt dans l'anarchie, et de là dans la barbarie (3). Voulant établir des règles durables et imprescriptibles parmi les diverses castes, ils crurent que le plus sûr moyen était de donner la religion pour principe et pour fin à tous les usages, à toutes les pratiques : de telle sorte que la manière de se saluer, celle de se vêtir, la forme des habillements, des joyaux et des au-

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 231.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 126.
(3) *Ibid.*, p. 181.

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. I, p. 47.
(2) *Ibid.*, p. 2.
(3) *Ibid.*, p. 24.

tres parures; l'ajustement et les divers détails de la toilette; la façon de bâtir les maisons, la manière de se coucher et de dormir, les règles de la civilité, tout, en un mot, est réglé par la superstition; et les coutumes, se trouvant intimement liées à la religion qui en est le motif ou le but, sont devenues par là aussi sacrées et aussi invariables qu'elle (1). M. l'abbé Dubois, sans se dissimuler les inconvénients de cette distribution par castes, la considère néanmoins comme le chef-d'œuvre de la législation indienne. « Nous pouvons, dit-il (2), juger de ce que seraient les Indiens s'ils n'étaient pas contenus dans les bornes des devoirs sociaux par les règlements des castes, d'après ce que sont les peuples qui les avoisinent de ce côté de la presqu'île, et au delà du Gange jusqu'à la Chine. Dans ce dernier pays, le climat tempéré dont jouit la nation, et un gouvernement particulièrement adapté au génie d'un peuple qui ne ressemble à aucun autre peuple de la terre, ont produit le même effet qu'a opéré la division des castes parmi les Indiens. En y réfléchissant bien, je ne vois pas d'autre cause qui ait pu empêcher les Indiens de tomber dans l'état de barbarie où vivent encore les nations qui les environnent, ainsi que presque toutes celles qui sont répandues dans les régions qui avoisinent la zone torride, si ce n'est la division en castes, qui, en assignant à chaque individu son emploi et sa profession, et en perpétuant ce système de père en fils, de génération en génération, fait qu'il est impossible à aucun des membres de la société ou à ses descendants de sortir de la condition que la loi lui a assignée, et de se placer dans une autre. Une pareille institution était peut-être le seul moyen que la prudence la plus clairvoyante pût inventer pour maintenir la civilisation chez un peuple comme les Indiens, formé avec de telles dispositions naturelles. Nous pouvons nous faire une idée de ce que deviendraient les Indiens s'ils n'étaient pas contenus dans les bornes du devoir par les règlements et la police des castes, en considérant ce que sont les parias de l'Inde, qui, ne connaissant aucun frein moral, peuvent se livrer à leurs penchants naturels. Toute personne qui a examiné la conduite et les mœurs de cette classe d'individus, classe qui est la plus nombreuse dans l'Inde, conviendra, je pense, qu'un État formé de pareils citoyens ne saurait subsister, et ne pourrait manquer de tomber bientôt dans la barbarie. Quant à moi, qui suis devenu familier avec cette caste, et qui connais les penchants et les sentiments de ceux qui la composent, je suis persuadé qu'une société de parias indépendants deviendrait, en peu de temps, pire que les hordes d'anthropophages qui errent dans les vastes déserts de l'Afrique, et qu'ils finiraient bientôt par se dévorer les uns les autres. Je ne suis pas moins convaincu que, si les Indiens n'étaient pas contenus dans les bornes du devoir et de la subordination par le système de la division des castes et par les règlements de police propres à chaque tribu, ces peuples deviendraient dans peu de temps ce que sont les parias, et peut-être pires encore : toute la nation tomberait nécessairement dans la plus déplorable anarchie; et, avant l'extinction de la génération actuelle, ce peuple si policé serait compté au nombre des plus barbares qui existent sur la terre. »

Sortis de la tête de Brahmâ, c'est de lui que les brahmes, brahmanes ou bracmanes tirent leur nom. Les autres tribus, issues du même père, pouvaient prétendre à lui emprunter aussi leur dénomination : mais les brahmes se sont arrogé à cet égard un droit exclusif, tant parce qu'ils ont été produits les premiers et qu'ils sont sortis de la partie la plus noble du père commun, que parce qu'à eux seuls appartient la connaissance de Brahmâ; qu'ils ont sur ce grand Être les idées les plus saines et les plus claires; qu'enfin ils ont seuls mission de faire connaître ses attributs et ses perfections aux autres hommes (1). Ils étaient si jaloux du droit de lire les *Védas*, ou plutôt ils avaient tant d'intérêt à empêcher que les autres castes ne prissent connaissance de ce que ces livres renferment, qu'ils accréditèrent l'opinion absurde, que, si un imprudent de toute autre tribu s'avisait seulement d'en lire le titre (2), sa tête

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. I, p. 25.
(2) *Ibid.*, p. 22.

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. I, p. 124.
(2) *Ibid.*, p. 234.

ce fondrait aussitôt en deux parties. Les brahmes, en très-petit nombre, qui se trouvent en état de lire ces livres dans l'original sanskrit, ne le font jamais qu'à voix basse et en secret. La moindre peine qu'encourrait celui qui aurait osé les exposer à des regards profanes serait d'être exclu de sa caste sans espérance d'y rentrer jamais.

Brahmâ, Vichnou et Siva sont les trois principales divinités que les Indiens reconnaissent; et on les figure tantôt séparément avec leurs symboles particuliers, tantôt réunies en un seul corps avec trois têtes. Sous cette dernière forme elles reçoivent le nom de *Trimourty*, qui signifie en même temps *les trois corps* et *les trois puissances*, c'est-à-dire la *création*, attribut spécial de Brahmâ; la *conservation*, attribut de Vichnou; et la *destruction*, attribut de Siva. Quoique beaucoup d'Indiens s'attachent spécialement, les uns au culte de Siva, les autres à celui de Vichnou, cependant, lorsque ces deux dieux unis à Brahmâ ne forment qu'un seul corps avec trois têtes, ils rendent un culte égal à tous les trois, sans avoir égard alors aux points particuliers de doctrine qui les divisent (2). Aux yeux de M. l'abbé Dubois, cette représentation emblématique de trois dieux réunis en un seul corps est celle des trois éléments les plus sensibles à la vue : la terre, l'eau et le feu (1); et les fondateurs de la théogonie indienne auraient voulu faire entendre ainsi que le concours de ces trois êtres primitifs était indispensable à la production et à la reproduction de tous les corps secondaires (3). D'autres auteurs induisent du *Trimourty*, que les peuples de l'Inde ont eu, dès l'origine, quelque connaissance de la trinité. « Ces trois dieux, disent les livres indiens, n'en font qu'un. Siva est le cœur de Vichnou, et Vichnou le cœur de Brahma. C'est une lampe à laquelle on a allumé trois mèches. » Il semble que de telles propositions indiquent, en effet, un dieu en trois personnes; et, quoique l'auguste mystère de la Trinité soit horriblement défiguré sous la forme et les attributs du *Trimourty*, on en saisit cependant la notion.

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 289.
(2) *Ibid.*, p. 293.
(3) *Ibid.*, p. 299.

La religion de l'Inde admet, comme un de ses points fondamentaux, le système de la métempsycose ou de la transmigration successive des âmes en d'autres corps; système, au reste, qui paraît n'avoir été inventé que pour justifier, sous une allégorie grossière, la conduite de l'Être suprême dans la dispensation des récompenses et des châtiments (1). A travers le tissu d'extravagances dont les Hindous surchargent la métempsycose, brillent quelques pâles lueurs de la vraie religion, transmise par les patriarches à leurs descendants; car, indépendamment des récompenses et des châtiments, qui, selon eux, sont ici-bas le prix du bien ou du mal qu'on a fait dans le cours d'une génération antérieure, ces peuples reconnaissent qu'il y a un paradis et un enfer (2). L'enfer, appelé *naraca* ou *patala*, et dont Yama est le roi, est divisé en sept demeures principales; mais les peines n'y sont pas éternelles. Il y a quatre principaux lieux de béatitude, dans lesquels sont reçues les âmes de ceux qui ont expié leurs fautes par des régénérations répétées et par la pratique des vertus : le *Svarga*, où préside le dieu Indra, et que vont habiter les âmes vertueuses, sans distinction de caste ni de secte; le *Veiconta*, paradis de Vichnou, qui y admet ses sectateurs, brahmes et autres; le *Keilassa*, paradis de Siva, réservé aux fervents adorateurs du lingam, symbole obscène de ce dieu; le *Sattia-Loca*, lieu de la vérité, paradis de Brahma, dans lequel les brahmes vertueux ont seuls le droit d'entrer. On ne jouit, dans ces différents séjours, que de plaisirs corporels et temporaires : mais, lorsque l'âme, par la pénitence et la pratique de la vertu, est devenue pure comme l'or, elle va se réunir à Parabrahma, à l'âme universelle, de même que la goutte d'eau à la mer d'où elle était sortie; suprême félicité, à laquelle les Indiens donnent les noms de *moctam*, délivrance, et de *moukty*, fin dernière. « Ainsi, dit M. l'abbé Dubois (3), l'idolâtrie, quelque tendance qu'elle ait à tout corrompre, a au moins respecté certaines vérités fondamentales, gravées dans le cœur de tous les hommes, et dont la reconnais-

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 317.
(2) *Ibid.*, p. 320.
(3) *Ibid.*, p. 325.

tance paraît indispensable à la stabilité de toute société civilisée. Ainsi, les peuples de l'Inde, plongés de temps immémorial dans les ténèbres de l'erreur par l'avarice et l'ambition des ministres de leur culte, conservent encore des notions positives sur un Être suprême, prévoyant, bon et juste; sur l'immortalité de l'âme; sur la nécessité et l'existence d'une autre vie, où les bons sont récompensés et les méchants punis. Que faut-il en conclure? C'est que ces vérités sacrées ne s'effaceront jamais sur la terre. L'athée et le matérialiste auront beau entasser sophismes sur sophismes pour en obscurcir la clarté et les dérober aux regards des nations, leurs efforts seront vains. Gravées dans les cœurs en caractères ineffaçables, ces vérités germeront et fructifieront tant qu'il y aura des créatures raisonnables et des peuples civilisés sur la terre. »

Brahma, Vichnou et Siva ont engendré une foule d'autres dieux, dont les Indiens, fidèles à leur système d'exagération, font monter le nombre à 330,000,000 (1). Nous n'entrerons dans quelques détails que sur les principaux, sans nous arrêter à faire observer les monstrueuses contradictions du polythéisme indien.

Et d'abord Brahma, l'auteur et le créateur de toutes choses, le dispensateur de tous les dons et de toutes les grâces, l'arbitre de la destinée de tous les hommes, serait sorti, d'après la fable, d'une fleur de *tavarai*, espèce de lis d'étang ou nénuphar (*nymphæa lotus*). Il naquit avec cinq têtes; mais Siva, outragé par lui dans son honneur conjugal, en abattit une au dieu adultère, qui n'est en conséquence représenté qu'avec quatre, et qu'on appelle souvent le *dieu à quatre visages*. Il a pour monture un cygne, et pour emblème un lis d'étang. Sarasvatty, sa propre fille, est sa femme. C'est pour avoir violé les lois de la nature en l'épousant, ou pour avoir encouru la malédiction d'un certain pénitent, accueilli avec irrévérence dans son paradis, qu'il est sans temple, sans culte et sans sacrifices (2).

Vichnou, le rédempteur et le conservateur de tout ce qui existe, est appelé *Pérumal* au midi de la presqu'île en deçà du Gange, et invoqué par ses sectateurs sous le nom de *Narayana*, indépendamment d'une foule de surnoms que les brahmes, dont il est le dieu favori, ont disposés en forme de litanies (1). On le représente avec quatre bras, ce qui le fait appeler quelquefois le *dieu à quatre bras*. L'oiseau *garouda* est sa monture. La figure du *nakman*, qui a la forme d'un trident, et que ses sectateurs s'impriment sur le front, est le symbole qui le caractérise. Vichnou, en sa qualité de conservateur, a été obligé de prendre diverses formes, que les Indiens désignent sous le nom d'*avataras*, ou incarnations. Ici, nous devons rappeler que l'incarnation de la seconde personne de la Trinité, c'est-à-dire la venue d'un libérateur, d'un saint, d'un Dieu, avait été prédite à Adam, comme l'atteste la *Genèse*, et que cette promesse, renouvelée ensuite aux patriarches, avait été connue de tout le genre humain: il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les nations aient mis des incarnations divines dans leurs livres, antérieurement à la naissance de Jésus-Christ, mais postérieurement à la promesse de sa venue. Les Indiens comptent dix principales incarnations de Vichnou : 1° en poisson; 2° en porc; 3° en tortue; 4° en monstre moitié homme et moitié lion; 5° en brahme nain, appelé *Bama*; 6° en la personne de Parasou-Rama; 7° en la personne du héros connu sous le nom de Rama; 8° en la personne de Bala-Rama; 9° en la personne de Bahouda; 10° en cheval. Ce dernier avatara, qu'on attend, mettra fin au règne du péché, qui a commencé avec le kaly-youga. Il y a encore une incarnation fameuse, celle de Vichnou en la personne de Krichna : le *Bagavatta*, ou dix-huitième pourana, lui est presque entièrement consacré; de même que la septième incarnation en la personne de Rama est l'objet du *Ramayana*, poëme épique très-célèbre dans l'Inde, et dont nous dirons ici quelques mots d'après M. l'abbé Gorresio.

« Le sujet du *Ramayana* est fort simple, comme celui de tous les poëmes des âges primitifs : c'est la guerre d'une race ancienne du nord

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 395.
(2) *Ibid.*, p. 396.

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 399.

de l'Inde, très-probablement d'origine japhétique, une de ces races nombreuses et fécondes sorties de l'Iran, qui se précipite sur une race ennemie du sud, très-probablement d'origine chamitique, et qui cherche à la dompter, à lui imposer ses lois, ses croyances, sa civilisation. Les guerriers du nord de l'Inde, rassemblés en grande partie des régions les plus montagneuses de cette contrée, sont conduits à la conquête du sud par Rama, avatara de Vichnou, issu de la race d'Ayodhyâ, race très-illustre qui remontait jusqu'à Manou, organisateur de la civilisation indienne. Les peuples que Rama veut exterminer sont appelés, dans le poëme, *Racsasi;* mais il est probable que c'est là un nom de mépris plutôt que leur dénomination véritable. Le chef le plus redoutable des Racsasi, et l'ennemi le plus grand de Rama, est Ravana, qui avait le siége de sa domination dans l'île de Ceylan, mais qui étendait son empire sur une grande partie des régions méridionales de l'Inde. Le *Ramayana* est le récit épique de cette longue lutte entre Rama et Ravana. La bataille décisive ne se livre qu'à la fin du poëme; la victoire reste à Rama et à ses guerriers : mais l'histoire semble contester le triomphe dont parle l'épopée; car on y voit paraître, quelques siècles après, les Racsasi aussi puissants qu'ils l'étaient auparavant. Malgré la simplicité de ce plan, le *Ramayana* n'a pas moins de cinquante mille vers : c'est dire qu'il est deux fois plus étendu que l'*Iliade* et l'*Odyssée* réunies. Cela tient à ce que cette épopée a pris naissance chez une nation pleine de traditions de toute espèce, de mystères, de symboles, de doctrines et de systèmes, de souvenirs d'anciennes luttes, dans un pays où le luxe de la nature dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir; et Valmiki, l'Homère indien, a voulu tout résumer, tout décrire. On peut comparer son poëme, sous ce rapport, à une grande couche géologique qui renferme les fossiles des âges les plus reculés; comme, sous le rapport des beautés littéraires, on pourrait comparer les grandes masses de poésie dont il offre le tableau à ces masses de rochers gigantesques qui composent l'Himalayâ. Le *Ramayana* est, sans contredit, un des plus magnifiques monuments épiques des nations anciennes et modernes. » Grâce à la haute et intelligente protection que le roi Charles-Albert accorde à la littérature, M. l'abbé Gorresio en a publié le texte sanskrit, travail qui annonce autant de critique que d'érudition. Mais revenons aux dieux de l'Inde.

Siva, qui porte encore les noms d'*Iswara*, *Roudra*, *Sadasiva*, *Mahadéva*, *Parameswara*, etc., est représenté sous une forme horrible, par allusion au pouvoir qu'il a de tout détruire (1). Un rend son aspect plus effroyable encore en lui couvrant le corps de cendres. Sa longue chevelure est tressée d'une manière bizarre; ses yeux, d'une grosseur démesurée, le font paraître dans un état continuel de fureur. Au lieu de bijoux, ce sont des serpents qui ornent ses oreilles, et ils s'entrelacent autour de son corps. Ce dieu a pour monture un taureau, et pour arme principale le trident appelé *trisoula*. Le *lingam*, destiné sans doute, dans le principe, à rappeler la force reproductrice de la nature (2), est son symbole. Au lieu de porter le lingam, en signe de respect pour Siva, quelques-uns de ses sectateurs se frottent le front et différentes parties du corps avec des cendres de fiente de vache; comme, au lieu du nahman, quelques sectateurs de Vichnou se tracent au milieu du front une seule ligne rouge perpendiculaire (3). Pour montrer que les vertus morales, même les plus sublimes, n'ont pas été inconnues aux Indiens, M. l'abbé Dubois (4) trace, d'après le *Védanta-Sara*, le portrait d'un vrai *gouroo* (prêtre) de la secte de Siva :

« Un vrai gouroo est un homme à qui la pratique de toutes les vertus est familière; qui, avec le glaive de la sagesse, a élagué toutes les branches et arraché toutes les racines du péché, et a dissipé, avec la lumière de la raison, l'ombre épaisse dont il s'enveloppe; qui, quoique assis sur la montagne des péchés, oppose à leurs atteintes un cœur aussi dur que le diamant; qui se conduit avec dignité et indépendance; qui a des entrailles de père pour tous ses disciples; qui ne fait aucune acception de ses amis et de ses ennemis, et a pour les uns et les autres une bienveillance égale; qui voit l'or et les pierreries avec autant d'indifférence que des

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 416.
(2) *Ibid.*, p. 420.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 147.
(4) *Ibid.*, p. 164.

morceaux de fer et des tessons, sans faire plus de cas des uns que des autres; qui met tous ses soins à écarter les ténèbres de l'ignorance dans laquelle le reste des hommes est plongé.

« C'est un homme qui se livre à toutes les pratiques de dévotion qui ont Siva pour objet, sans en omettre aucune; qui ne reconnaît d'autre dieu que Siva, et ne lit ni n'entend d'autre histoire que la sienne; qui, au milieu des nuages épais qui l'environnent, brille comme le soleil; qui médite sans cesse sur les mérites du lingam, et publie partout les louanges de Siva; qui repousse loin de sa pensée toute action tant soit peu criminelle, et ne pratique que des actes de vertu; qui, connaissant toutes les voies qui mènent au péché, connaît aussi les moyens de les éviter toutes; qui observe, avec une scrupuleuse exactitude, les règles de bienséance qu'on doit garder en l'honneur de Siva.

« C'est un vrai sage, qui possède parfaitement le *Védanta*.

« C'est un homme qui a fait des pèlerinages à tous les lieux saints, et qui a vu de ses propres yeux Cassy, Kidaram, Kantchy, Ramessuaram, Strirudram, Sringuery, Gocarnam, Calastry, et autres lieux célèbres consacrés à Siva.

« C'est un homme qui a fait ses ablutions dans tous les fleuves sacrés, tels que le Gange, le Yumna, le Sarasvaty, le Sindou, le Godavéry, le Krichna, le Nerbouda, le Cavéry, etc., et qui a bu de leurs eaux sanctifiantes.

« C'est un homme qui s'est lavé dans toutes les sources et étangs sacrés, tels que le Souria-Pouchkarany, Tchendra-Pouchkarany, Indra-Pouchkarany et autres, quelque part qu'ils se trouvent.

« C'est un homme qui a visité tous les déserts et tous les bois sacrés, tels que le Neimiss-Arania, Badaric-Arania, Dandac-Arania, Goch-Arania, etc., et qui y a imprimé les vestiges de ses pieds.

« C'est un homme qui connaît toutes les pratiques de pénitence ou *sramas* recommandées par les plus illustres dévots, et connues sous les noms de Narayana-Srama, Vamana-Srama, Gotma-Srama, Vachichta-Srama; qui est devenu familier avec ces divers exercices, et qui en a éprouvé les fruits.

« C'est un homme qui connaît parfaitement les quatre *Védas*, le tarca-sastram (la logique), le bouta-sastram, le mimansa-sastram, etc.

« C'est un homme versé dans la connaissance du védanga, du djotchia-sastram (l'astronomie), du veiddia-sastram (la médecine), du dharma-sastram, du kavia-nattacam (la poésie), etc.; qui sait parfaitement les dix-huit pouranas et les soixante-quatre calais (ils renferment les connaissances mondaines de tout genre).

« Tel est le caractère d'un vrai gourou; telles sont les qualités qu'il doit posséder pour être en état de montrer aux autres la voie de la vertu, et pour les retirer du bourbier du vice. »

Il est bizarre que de telles notions de morale soient exigées précisément d'un gourou de la secte de l'obscène Siva. Cette morale, à l'état de théorie, passe difficilement dans la conduite; car il est impossible que le caractère de dépravation qui se fait remarquer dans toutes les institutions religieuses des Hindous n'influe pas d'une manière déplorable sur les mœurs sociales (1). La pratique des vertus ne peut dominer dans un pays où tous les vices des hommes sont provoqués et légitimés par les vices de leurs dieux.

Vignesvara, le dieu des obstacles, appelé aussi *Ganésa*, *Poulléyar*, *Inahika*, etc., est fils de Siva et de Badra-Cali, qui, la première fois qu'elle le vit, lui réduisit la tête en cendres par l'éclat de ses regards. Désolé d'avoir un fils acéphale, Siva ordonna à ses serviteurs d'aller couper la tête au premier être vivant qu'ils rencontreraient dormant la face tournée vers le nord. Un éléphant fut aperçu le premier dans cette position, et sa tête, tranchée aussitôt, fut ajustée sur le cou de Vignesvara. Cette tête d'éléphant, et le rat représenté aux pieds du dieu, sont vraisemblablement des emblèmes de la sagacité et de la prévoyance que lui attribuent les Indiens. L'idole de Ganésa est une des plus vénérées par les Hindous de toutes les sectes (2).

Après les dieux du premier rang, ces peuples mettent au sommet de l'ordre hiérarchique les Achta-Dikou-Palagas, c'est-à-dire Indra et les sept autres dieux qui président avec lui aux huit principales divisions du monde, et qui en sont les gardiens (3). On donne à Indra pour

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 390.
(2) *Ibid.*, p. 422.
(3) *Ibid.*, p. 423.

monture un éléphant, et pour arme le *vadjira*, espèce d'instrument tranchant, ou la foudre.

L'édifice des religions idolâtriques reposant sur deux bases, l'intérêt et la crainte, aux yeux du païen tout ce qui peut lui être utile ou nuisible mérite un culte. En conséquence, les Hindous décernent à presque toutes les créatures vivantes des honneurs calculés sur les avantages qu'ils en attendent, ou sur la frayeur que ces créatures leur inspirent; et au premier rang des animaux auxquels ils rendent un culte solennel, sont le singe, le taureau, l'oiseau *garouda* et les serpents (1). Ces brahmes, qui déploient tant de tendresse et de prévenance pour des reptiles, des singes et des oiseaux de proie, se montrent souvent insensibles aux maux et aux besoins de leurs semblables : les aliments qu'ils prodiguent à de vils animaux, ils les refuseraient impitoyablement à un malheureux, étranger à leur caste, qu'ils verraient mourir de faim sur le seuil de leur porte (2). Caunter rencontra auprès d'une petite pagode deux taureaux brahmines dont l'embonpoint luisant contrastait beaucoup avec la maigreur et la mine chétive de la population d'alentour : pendant que la race humaine mourait décimée par la disette, ces animaux, consacrés à Siva, étaient choyés au point de ne toucher que d'une dent dédaigneuse la nourriture la plus délicate. On ne peut songer, sans un mouvement d'indignation, à la cruelle indifférence avec laquelle les brahmes contemplent quelquefois les poignantes misères de leurs compatriotes indigents, pendant qu'ils courent offrir à des brutes vivantes des aliments qui suffiraient pour sauver de la mort des familles entières (3). Les taureaux brahmines portent empreint sur la hanche l'emblème du dieu Siva. La vénération qu'on a pour ces animaux est telle, qu'il est défendu de les frapper et de les empêcher de paître partout où ils se trouvent, ou bien de manger ce qu'ils rencontrent. On les voit parcourir les bazars, manger le grain étalé pour la vente, renverser tout sur leur passage, au grand préjudice du marchand hindou, qui, toutefois, supporte ces caprices avec patience tant qu'il plaît au taureau sacré de rester chez lui.

L'idolâtrie, ne pouvant apprécier dignement les vues de la Providence au sujet de ces alternatives de bien et de mal qui éprouvent ici-bas l'espèce humaine, s'est imaginé que les afflictions ont pour moteurs des esprits invisibles et malfaisants, qu'il faut apaiser par des adorations et des sacrifices : le culte des démons (*Boutams*, *Pichachas*, *Déhias*) est donc généralement pratiqué dans l'Inde. Mais le culte direct des démons est plus particulièrement établi dans les contrées montagneuses, agrestes ou éloignées des grandes masses de population (1), la superstition y étant en raison directe de l'ignorance.

Pour arriver au nombre de 330,000,000 de dieux, il fallait bien, dit M. l'abbé Dubois (2), que les brahmes missent à contribution les trois règnes de la nature. Parmi les substances inanimées qui reçoivent les adorations des Indiens, on place en première ligne la pierre *salagrama* (coquille fossile du genre des *cornes d'Ammon* ou *nautiles*), l'herbe *darba* (plante de la famille des borraginées), la plante *toulochy* (espèce de basilic), et l'arbre *assouata* (c'est le figuier des pagodes, *ficus religiosa*, l'arbre de Dieu de l'*Histoire des voyages*).

Ces détails sur les divinités de l'Inde prouvent qu'il n'y a point de bornes aux folies d'un peuple idolâtre. Il manque pourtant un dernier trait au tableau des égarements des Hindous. Dans les temps anciens et modernes, des hommes ont été égorgés sur les autels des dieux de l'Inde. Le *Kaly-Pourana* recommande expressément ces infâmes sacrifices, et décrit les cérémonies qui doivent les accompagner, les fruits qui en résultent (3) : la présence des mahométans, et plus tard des Européens, a seule réussi à les faire abolir. Le *Kaly-Pourana* indique aussi la manière de procéder aux sacrifices d'animaux, et désigne les espèces et les qualités de ceux qui peuvent servir de victimes. Le même livre fait connaître les divinités auxquelles ces hommages sanglants sont agréables. Dans aucun cas, les brahmes ne peuvent présider ni participer à des sacrifices de cette nature.

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 430.
(2) *Ibid.*, p. 39.
(3) *Tableaux de l'Inde*, t. I, p. 72.

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 441.
(2) *Ibid.*, p. 446.
(3) *Ibid.*, p. 44.

Mais ces brahmes si méticuleux, qui attachent tant d'importance à la vie du plus vil insecte, dont les entrailles se soulèvent de pitié et d'indignation à la vue d'une vache qu'on égorge (1), considèrent avec un sang-froid de cannibales, il y a plus, avec un contentement atroce, l'immolation des veuves que leurs hypocrites et barbares suggestions font monter, avec une résignation attendrissante, sur le bûcher de leurs maris défunts. En effet, un usage antique, qui a pris naissance dans la noble tribu des kchatrias ou rajahs, qu'un motif de vaine et fausse gloire a propagé, impose aux veuves qui n'ont pas de jeunes enfants le devoir de se brûler sur le cadavre de leurs époux. Quand une femme a déclaré qu'elle veut être consumée avec le corps de son mari, il ne lui est plus possible de se rétracter : la force suppléerait à sa volonté pour accomplir le sacrifice. Les brahmes qui dirigent tous les actes de cette tragédie (2), ainsi que les parents de la victime, viennent tour à tour la féliciter sur son héroïsme et sur la gloire immortelle qu'il va lui assurer; on échauffe son imagination, on exalte son enthousiasme, et, le jour fatal arrivé, on l'orne de ses plus riches parures, puis on la conduit au bûcher, dont elle fait trois fois le tour avant de s'y placer. Lorsqu'un mari a plusieurs femmes légitimes, ce qui arrive souvent dans la tribu des kchatrias ou rajahs, elles se disputent quelquefois à qui aura l'honneur d'être brûlée avec leur mari commun, et les brahmes décident quelle est celle qui doit obtenir la préférence. Après la mort, on décerne à ces victimes une sorte d'apothéose; on recueille religieusement les débris de leurs membres que les flammes n'ont pas consumés; sur le lieu même, on élève de petites pyramides monumentales pour transmettre à la postérité la mémoire de leur dévouement conjugal, hommage d'autant plus remarquable, que l'usage des mausolées est presque inconnu dans l'Inde; on place ces héroïnes parmi les divinités, et de toute part accourent des Hindous superstitieux pour leur offrir des sacrifices et solliciter leur protection (3). La plupart des castes de sudras, ainsi que les Indiens attachés à la secte de Siva, enterrent leurs morts au lieu de les brûler, et il y a des exemples de femmes qui ont consenti à être enterrées vivantes avec leurs maris (1). Pour les femmes qui s'enterrent, tout se passe à peu près comme pour celles qui se brûlent.

Nous avons montré la religion primitive successivement altérée par les falsifications, et le culte ancien peu à peu remplacé par les pratiques superstitieuses et détestables des brahmes. Ces innovations devaient soulever des protestations : une scission éclata notamment à l'occasion de l'établissement de l'*ékiam*, sacrifice dans lequel un être vivant, ordinairement un bélier, est immolé. Les scissionnaires prirent le nom de *djeinas*, et formèrent une association composée de brahmes, de kchatrias, de veissias et de sudras. Ils soutinrent longtemps la lutte; mais, la majorité ayant adopté les innovations, ces antagonistes, privés de toute liberté religieuse et politique, finirent par succomber et par disparaître même dans plusieurs provinces de l'Inde (2).

Une réaction qui a laissé de bien plus longues traces est celle du bouddhisme, dont M. l'abbé Dubois incline à faire concorder la naissance avec la neuvième incarnation de Vichnou en la personne de Bahouda. Ce savant missionnaire constate que les brahmes ne rendent aucun culte à Bahouda ou à Vichnou sous cet avatara (3), circonstance qui s'expliquerait par l'exclusion violente qu'ils ont donnée au bouddhisme.

L'an 619 avant J.-C., d'après les Singhalais (4), naquit, dans une famille de kchatrias, celle des Sakyas de Kapilavastu, un jeune prince qui, renonçant au monde à l'âge de vingt-neuf ans, se fit ascète sous le nom de *Sakyamouni* (le pénitent des Sakyas), ou encore de *Sramana* (ascète) *Gautama*. Il est aussi appelé Sakyasinha, c'est-à-dire le lion des Sakyas; et, par suite, sa parole, considérée comme victorieuse, a été nommée le rugissement du lion (5).

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 34.
(2) *Ibid.*, p. 23.
(3) *Ibid.*, p. 22.

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 25.
(2) *Ibid.*, p. 501.
(3) *Ibid.*, p. 403.
(4) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, Avertissement, p. III.
(5) *Ibid.*, t. I, p. 431.

« Sa doctrine, plus morale que métaphysique, au moins dans son principe, dit M. E. Burnouf (1), dont la science a levé le voile qui enveloppait l'histoire du bouddhisme, reposait sur une opinion admise comme un fait, et sur une espérance présentée comme une certitude. Cette opinion, c'est que le monde visible est dans un perpétuel changement; que la mort succède à la vie, et la vie à la mort; que l'homme, comme tout ce qui l'entoure, roule dans le cercle éternel de la transmigration; qu'il passe successivement par toutes les formes de la vie, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus parfaites; que la place qu'il occupe dans la vaste échelle des êtres vivants dépend du mérite des actions qu'il accomplit en ce monde, et qu'ainsi l'homme vertueux doit, après cette vie, renaître avec un corps divin, et le coupable avec un corps de damné; que les récompenses du ciel et les punitions de l'enfer n'ont qu'une durée limitée, comme tout ce qui est dans le monde; que le temps épuise le mérite des actions vertueuses, tout de même qu'il efface la faute des mauvaises, et que la loi fatale du changement ramène sur la terre et le dieu et le damné, pour les mettre de nouveau l'un et l'autre à l'épreuve, et leur faire parcourir une suite nouvelle de transformations. L'espérance que Sakyamouni apportait aux hommes, c'était la possibilité d'échapper à la loi de la transmigration en entrant dans ce qu'il appelle le *nirvâna*. Le signe définitif de cet anéantissement était la mort; mais un signe précurseur annonçait, dès cette vie, l'homme prédestiné à cette suprême délivrance : c'était la possession d'une science illimitée qui lui donnait la vue nette du monde tel qu'il est, c'est-à-dire la connaissance des lois physiques et morales; et, pour tout dire en un mot, c'était la pratique des six perfections transcendantes : celle de l'aumône, de la morale, de la science, de l'énergie, de la patience et de la charité. L'autorité sur laquelle le religieux de la race de Sakya appuyait son enseignement était toute personnelle : elle se formait de deux éléments, l'un réel et l'autre idéal. Le premier était la régularité et la sainteté de sa conduite, dont la chasteté, la patience et la charité formaient les traits principaux; le second était la prétention qu'il avait d'être *Bouddha*, c'est-à-dire *éclairé*, et, comme tel, de posséder une science et une puissance surhumaines. Avec sa puissance, il opérait des miracles; avec sa science, il se représentait, sous une forme claire et complète, le passé et l'avenir. Par là, il pouvait raconter tout ce que chaque homme avait fait dans ses existences antérieures; et il affirmait ainsi qu'un nombre infini d'êtres avait jadis atteint, comme lui, par la pratique des mêmes vertus, à la dignité de Bouddha, avant d'entrer dans l'anéantissement complet. Il se présentait enfin aux hommes comme leur sauveur, et il leur promettait que sa mort n'anéantirait pas sa doctrine, mais que cette doctrine devait durer après lui un grand nombre de siècles, et que, quand son action salutaire aurait cessé, il viendrait au monde un nouveau Bouddha, qu'il annonçait par son nom, et qu'avant de descendre sur la terre, il avait, disent les légendes, sacré lui-même, dans le ciel, en qualité de Bouddha futur. »

La prédication fut le moyen employé par Sakyamouni pour convertir le peuple à sa doctrine; moyen d'autant plus digne d'attention, qu'il était inouï dans l'Inde avant ce réformateur, et qu'il eut pour effet de mettre à la portée de tous des idées qui étaient auparavant le partage des castes privilégiées (1). Sakyamouni admettait la hiérarchie des castes : mais il les rendit égales entre elles et devant lui, en conférant indistinctement à leurs membres l'investiture avec le rang d'ascète; et il remplaça le sacerdoce héréditaire des brahmes par une assemblée de religieux voués au célibat, et qui se recrutait dans toutes les classes (2) Si les castes inférieures, fondées sur une division du travail que perpétuait la naissance, pouvaient subsister sous la protection du sacerdoce bouddhique qui accueillait leurs membres dans ses rangs, les brahmes, au contraire, durent ressentir de l'aversion pour une réforme devant laquelle leur monopole s'évanouissait.

Pour devenir religieux bouddhiste, il suffisait de se sentir de la foi dans le Bouddha, et

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, t. I, p. 152.

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, t. I, p. 194.
(2) *Ibid.*, p. 213.

de lui déclarer la volonté qu'[illegible] de le suivre : il faisait alors raser la barbe [illegible] cheveux du néophyte, qui prenait pour vêtement une sorte de tunique et un manteau formé de lambeaux rapiécetés et teints en jaune (1). Un tapis pour s'asseoir, un vase pour mendier, voilà ce qui, avec ces misérables vêtements, formait toute sa richesse. « L'ascète sorti de la classe brahmanique, fait observer M. E. Burnouf (2), portait sans doute plus loin encore le détachement quand il vivait entièrement nu, sans songer à couvrir ce corps qu'il croyait avoir dompté; mais il blessait un sentiment qui survit chez tous les hommes à la perte de leur première innocence. Sakyamouni, au contraire, donna dans sa morale une grande place à la pudeur, et il semble qu'il ait voulu en faire la sauvegarde de la chasteté qu'il imposait à ses disciples. Ses légendes sont pleines des reproches qu'il adresse aux mendiants qui vont nus, et le spectacle révoltant de leur grossièreté est plus d'une fois rapproché du chaste tableau d'une assemblée de religieux décemment vêtus. » Après l'obligation d'observer les règles de la chasteté, il n'y en avait pas, pour l'ascète bouddhiste, de plus impérieuse que celle de vivre des secours de la charité publique (3). S'il vivait des dons d'autrui, en revanche, il ne devait jamais refuser à un hôte l'aide dont celui-ci pouvait avoir besoin; prescription motivée par les belles idées des Orientaux sur les devoirs de l'hospitalité. Les bouddhistes, qui, par suite de leur prédilection pour les sentiments moraux, ont appliqué ces idées d'une manière spéciale, s'attachèrent à les faire entrer dans la pratique de la vie religieuse, qu'ils présentaient comme l'idéal de la vie de l'homme en ce monde. « Là, fait observer M. E. Burnouf (4), paraît le caractère propre du bouddhisme, doctrine où domine la morale pratique, et qui se distingue ainsi du brahmanisme, où la spéculation philosophique d'une part, et la mythologie de l'autre, occupent certainement une plus grande place. »

Ce caractère propre du bouddhisme est encore mieux accusé par une institution remarquable, celle de la confession. « La loi fatale de la transmigration, ajoute le savant indianiste (1), attache des récompenses aux bonnes actions et des peines aux mauvaises; elle établit mieux la compensation des unes et des autres, en offrant au coupable le moyen de se relever par la pratique de la vertu. Là est l'origine de l'expiation, qui tient tant de place dans la loi brahmanique : le pécheur, en effet, outre l'intérêt de sa réhabilitation présente, devait désirer de recueillir dans l'autre vie les fruits de son repentir. Cette théorie est passée dans le bouddhisme, qui l'a reçue toute faite, avec tant d'autres éléments constitutifs de la société indienne; mais elle y a pris une forme particulière qui en a sensiblement modifié l'application pratique. Les bouddhistes ont continué de croire avec les brahmanes à la compensation des mauvaises actions par les bonnes, car ils admettaient avec eux que les unes étaient fatalement punies et les autres fatalement récompensées : mais, comme, d'une part, ils ne croyaient pas à l'efficacité morale des tortures et des supplices par lesquels le coupable, selon les brahmanes, pouvait effacer son crime, l'expiation se trouva naturellement réduite à son principe, c'est-à-dire au sentiment du repentir, et la seule forme qu'elle reçut dans la pratique fut celle de l'aveu ou de la confession. »

Au corps des ascètes mendiants répondit celui des religieuses mendiantes, pour l'admission desquelles on observa les mêmes règles (2); et, au-dessous de ces deux ordres qui constituaient le fonds de l'assemblée de Sakyamouni, les légendes mettent les fidèles qui faisaient profession de croire aux vérités révélées par le Bouddha, sans adopter cependant la vie ascétique (3).

Ces légendes montrent le réformateur toujours suivi d'un nombre plus ou moins considérable de religieux qui mendiaient derrière lui. Quand la saison des pluies rendait les communications plus difficiles entre les campagnes et les villes, ils se dispersaient chez les maîtres de maison qu'ils savaient leur être favorables, s'y occupaient à prêcher la doctrine ou à en méditer les divers points; puis, après ces quatre mois

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 234.
(2) *Ibid.*, p. 311.
(3) *Ibid.*, p. 278.
(4) *Ibid.*, p. 336.

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 299.
(2) *Ibid.*, p. 278.
(3) *Ibid.*, p. 279

de retraite, ils se réunissaient en une véritable assemblée religieuse (1). De là, il n'y eut qu'un pas à l'établissement des *vihâras*, sorte de monastères situés dans des bois ou des jardins, où on assistait en commun à l'enseignement du maître (2). Les religieux, nommés *srâvakas*, ou auditeurs, relativement à ce dernier, étaient appelés *aryas*, ou honorables, relativement aux autres membres de la société indienne (3).

Le voyage fait de la Chine à Ceylan, de l'an 400 à l'an 414 de l'ère chrétienne, par un prêtre bouddhiste nommé Fâ-hian, sert de base à la théorie de Sykes (4) et de M. l'abbé Maupied (5), qui croient que le bouddhisme a précédé le brahmanisme, par lequel il aurait été supplanté. M. l'abbé Gorresio (6) réfute cette théorie nouvelle en peu de mots. « De ce que Fâ-hian, dit-il, a écrit sur le bouddhisme et sur son état florissant dans l'Inde plusieurs siècles avant le voyage de ce Chinois, M. Sykes prétend inférer que le bouddhisme (et ici par bouddhisme on ne peut entendre d'autre doctrine que celle qui a été prêchée par le Bouddha Sakyamouni, la seule appuyée sur des autorités historiques), que cette doctrine, dis-je, est antérieure dans l'Inde au brahmanisme. Je n'entrerai pas dans de longs discours à ce sujet, pour prouver comment les principes même fondamentaux du bouddhisme présupposent les doctrines du brahmanisme : cela serait tout à fait étranger à mon but et inopportun. Je ne ferai qu'indiquer et rapprocher quelques passages de la Dissertation même de M. Sykes, ou pour mieux dire du bouddhiste chinois qu'il a pris pour guide et qu'il a résumé; et je m'en rapporterai au jugement du lecteur. M. Sykes écrit (7) que, dans un discours prononcé à Bénarès, le Bouddha Sakyamouni eut pour auditeurs *des Brahmes* et *Brahma lui-même*. Plus loin (8), parmi les adversaires du bouddhisme contre lesquels Sakyamouni eut à combattre, sont comptés les sectateurs des *Védas*, le *monument fondamental du brahmanisme*, les sectateurs de la doctrine *Vaisesica* et de la doctrine *Sankyâ*, tous systèmes *issus du brahmanisme*. Plus loin encore (1), est citée la légende d'un *brahme* épuisé de faim, auquel Bouddha donna à manger sa propre chair; et une autre dans laquelle on raconte que Brahma et Indra, *divinités brahmaniques*, accompagnèrent Bouddha au ciel, où il allait pour voir sa mère. Je n'ajouterai pas d'autres citations : je laisse à juger aux hommes de sens si l'on peut conclure de celles que j'ai reproduites que le Bouddha Sakyamouni et sa doctrine sont antérieurs au brahmanisme. »

Après avoir exposé l'origine du bouddhisme, il convient d'en offrir l'appréciation. Comme cette doctrine, professée aujourd'hui par un quart du genre humain, est, pour le fond, dans tous les pays où elle s'est propagée, la même que dans la presqu'île Malaise, nous l'apprécierons sur l'autorité de M. l'abbé Bigandet, missionnaire du Séminaire des Missions étrangères de Paris dans cette presqu'île (2).

Le bouddhisme, dit ce missionnaire, dont toutes les recherches de M. E. Burnouf confirment le point de vue, est un système absurde au plus haut degré : il ne reconnaît aucune cause première, et ne peut donner aucune idée claire et exacte sur la fin dernière de l'homme. Après l'avoir fait tourner dans un cercle presque infini d'existences différentes, ce système le transporte hors de la sphère de tout ce qui existe pour le jeter dans le vide, où il se perd, disparaît et s'anéantit. La plupart des vertus morales enseignées par le christianisme se trouvent consignées dans le *Tripitaka*, grand recueil divisé en trois parties (le *Soutra pitaka* ou les Discours du Bouddha, le *Vinaya pitaka* ou la Discipline, et l'*Abhidharma pitaka* ou la Métaphysique) : mais en conclure que ce système approche de la perfection, et qu'il mérite les louanges que certains incrédules lui ont prodiguées en haine de la religion de Jésus-Christ, équivaudrait à dire

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 285.
(2) *Ibid.*, p. 286.
(3) *Ibid.*, p. 297.
(4) *Notes on the religious, moral and political state of India before the mahomedan invasion.*
(5) *Prodrome d'ethnographie...* contenant l'histoire neuve et détaillée du bouddhisme et du brahmanisme.
(6) *Ramayana*, t. I, Introduction, p. CXVI et CXVII.
(7) Page 264.
(8) Page 267.

(1) Page 286.
(2) Principaux points du système bouddhiste, tirés des livres religieux qui jouissent de la plus haute vénération, et à la narration desquels les bouddhistes croient sans réserve, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXVII, p. 85 et 260.

qu'une statue sans tête et sans pieds est un chef-d'œuvre.

Comme il n'y a pas de créateur dans le système bouddhiste, il ne saurait y être question de création. La terre a été formée par le résidu et le sédiment des eaux. Ce monde que nous habitons, et cent mille autres qui existent par eux-mêmes, sont sujets à être détruits après une certaine révolution de temps; mais ils sont reproduits par une force inconnue, inhérente à la matière, et qui est à peu près ce que nos incrédules décorent du nom vague et abstrait de nature.

Le bouddhiste n'a point la vraie notion de Dieu, mais celle d'un *Phra* (synonyme de *Bouddha*), c'est-à-dire d'un être qui, pendant des myriades d'existences différentes, a travaillé à acquérir une prodigieuse quantité de mérites. Quand il les a obtenus, on dit que le *Phra-laong* (ou *Bodhisattva*), c'est-à-dire l'être en voie de devenir Phra ou Bouddha, est mûr: en cet état, un pouvoir extraordinaire lui est subitement communiqué; son esprit embrasse le passé et le présent; sa vue pénétrante découvre tout ce qui existe; ses oreilles perçoivent tous les sons; son âme connaît à fond tous les êtres, les relations qui existent entre eux, et les lois qui régissent le monde physique et moral. Cette profonde science lui fait connaître la foi qui doit être prêchée aux différents êtres, et sa sympathie pour leurs misères le porte à la leur annoncer, afin de les exciter à s'affranchir du principe producteur de tous ces maux, et de diriger leurs regards vers le *néiban* (synonyme de *nirvâna*), qui est l'absence de tout sentiment de plaisir ou de peine, la délivrance des vicissitudes de l'existence, et, pour tout dire, l'anéantissement de l'être (1). Dès qu'un Phra ou Bouddha a rempli cette mission, il est lui-même précipité dans le néiban ou nirvâna. L'idée de Phra ou Bouddha ne réveille donc pas celle d'un Dieu éternel, créateur et conservateur de toutes choses, auteur de la grâce, juge des actions des hommes, etc.: le bouddhisme réfléchit seulement d'une manière vague l'idée d'un rédempteur, conservée au milieu des familles éparses du genre humain. Ce monstrueux système, au lieu d'être théiste, comme on l'a cru, est athée. Il est vrai, suivant la remarque de M. E. Burnouf (1), qu'une école, peu nombreuse et relativement récente parmi les bouddhistes, admet un dieu, essence intelligente, qui, sous le nom d'Adibouddha, est pour les uns la divinité unique, et pour les autres le premier terme d'une dualité dont le second terme est le principe matériel, qui lui est coexistant et coéternel. Mais ces théistes, tout en reconnaissant une essence immatérielle et un Dieu, nient sa providence et son empire sur le monde; et, quoiqu'à leurs yeux, entrer dans le néiban ou nirvâna revienne à être absorbé dans l'essence divine, et qu'ils s'adressent vaguement à Dieu comme à celui qui donne les biens de l'existence, ils regardent l'union de la vertu et du bonheur, tant qu'on existe, comme tout à fait indépendante de Dieu. Ils croient que l'homme ne peut y arriver que par ses propres efforts, à l'aide des austérités et de la méditation, et ils pensent que ces efforts peuvent le rendre digne d'être honoré comme un Phra ou Bouddha sur la terre, et l'élever, après sa mort, dans le ciel, à la participation des attributs et du bonheur du suprême Adibouddha. L'idée de Dieu n'a donc pas jeté de profondes racines, même dans cette école, qui n'a été introduite dans l'Inde qu'au xe siècle de l'ère chrétienne (2).

Tous les êtres qui existent sont rangés par les bouddhistes dans trente et un états ou régions différentes, savoir, en remontant du degré inférieur au degré supérieur: 1° quatre états de châtiments; 2° l'état de l'homme; 3° six demeures d'êtres doués d'un corps et d'une âme, qui habitent les cieux inférieurs, mais qui, après avoir épuisé la somme des jouissances assignée en récompense de leurs bonnes œuvres, reviennent sur la terre; 4° les seize cieux matériels, habités par les Brahmas et par des êtres très-avancés dans la perfection; 5° les cieux immatériels, séjour des êtres les plus parfaits, et qui ne tarderont pas à obtenir le néiban ou nirvâna, c'est-à-dire à sortir de l'échelle des êtres, puisque au delà des cieux immatériels il n'y a que le vide. Naître et mourir, dans le système bouddhiste, c'est passer constamment de l'une des trente et

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, t. I, p. 521.

(1) *Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, t. I, p. 442.

(2) *Ibid.*, p. 535.

une demeure dans une autre, ou, tout en restant dans le même état, y obtenir une place plus ou moins heureuse. Comme il ne peut y avoir aucune action providentielle, attendu que, dans ce système, l'existence de Dieu n'est pas reconnue, la cause qui fait ainsi passer les êtres d'un état dans un autre n'est que l'influence des mérites et des démérites, agissant par elle-même, sans l'intervention d'un agent extérieur.

Nous avons dit que, dans ce système où il n'y a pas de créateur, la terre a été formée par le résidu des eaux; nous allons ajouter comment on y fait arriver l'homme. La terre ayant émergé des eaux, quelques-uns des êtres qui sont dans la demeure des Brahmas quittent les cieux matériels pour venir l'habiter. Il n'y a pas de sexe parmi ces nouveaux habitants. Les rayons de lumière qui émanent de leurs personnes éclairent au loin tous les corps sur lesquels ils se réfléchissent. Ces Brahmas, se repaissant de pures délices, n'usent d'abord d'aucune nourriture; puis ils éprouvent le besoin d'en prendre, et alors, par la vertu de cette gloire inhérente à leurs personnes, paraît une espèce de corps onctueux qui a le goût d'un rayon de miel. Ils en prennent un peu de l'extrémité du doigt, et le placent sur leur langue. A ce corps onctueux succède une sorte de rameau tendre et délicat qui satisfait l'appétit. Mais apparaît le *ça lé tsan*, sorte de riz sans enveloppe, et les hommes s'en nourrissent. Comme cette nourriture est grossière, des issues deviennent nécessaires. Les sexes se montrent au dehors, et au dedans commencent à brûler les flammes de la concupiscence. Les hommes, honteux de leur état, détachent de l'arbre *padéca* les vêtements qui y sont suspendus, et s'en couvrent le corps. Tout à l'heure, ils pouvaient à volonté monter de la terre au ciel et en descendre: après avoir mangé le funeste *ça lé tsan*, ce privilége leur est ravi, et, attachés à la terre, ils poussent d'inutiles gémissements du côté du séjour d'où ils se voient exclus. Les rayons lumineux qui brillaient sur leur personne s'étant évanouis, du sein de l'obscurité ils soupirent après la lumière; et voilà que le soleil apparaît pour la première fois. Mais, quand il se couche à l'horizon, on se lamente jusqu'à ce que la lune, sortant d'un nuage épais, console les hommes par sa présence. Les étoiles et les planètes viennent alors, de leur plein gré, orner le firmament. Le jour, la nuit, les mois, les années, commencent leurs évolutions périodiques. Cependant la concupiscence, importée dans l'homme par le *ça lé tsan*, produit bientôt les passions, fléaux de l'humanité; le *mien* et le *tien* se font jour; les disputes éclatent, et, le besoin de l'autorité se faisant sentir, les habitants de la terre élisent un chef qui a pouvoir sur les personnes et sur les choses de tous, et auquel la dixième partie des fruits est payée en forme de tribut: dès lors la société est organisée. Dans cette histoire de l'apparition de l'homme sur la terre, de sa chute, des conséquences de sa chute, et de ses commencements comme être social, il y a d'évidentes réminiscences de la tradition primitive.

Quoique les bouddhistes et leurs livres sacrés, en quelques endroits, affirment la liberté de l'homme, on conclut nécessairement de leurs principes qu'il n'est rien moins qu'un agent libre. L'homme a en soi trois passions: la concupiscence, la colère et l'ignorance, qui sont la source de tous les démérites; les trois passions opposées sont, au contraire, les principes des mérites. La volonté est à peu près le jouet de l'une ou de l'autre de ces influences, qui, semblables à deux combattants acharnés, agissent sans cesse en opposition. Lorsque le principe bon domine, la volonté se dirige vers le bien; si le principe mauvais prend le dessus, elle se porte naturellement vers le mal. Le bonheur, le malheur, la prospérité et la misère, sont le résultat de l'influence des mérites et des démérites: si donc un homme naît avec quelque infirmité, il en est redevable aux fautes commises dans une existence antécédente; s'il naît puissant ou riche, les bonnes œuvres pratiquées dans une existence antérieure en sont la cause. L'évidence du libre arbitre conduit à le proclamer: mais l'esprit de système le subordonne à la loi de mérites et de démérites.

Aux yeux des bouddhistes, l'animal ne diffère pas de l'homme essentiellement et dans sa nature, mais dans son plus ou moins de perfections, conséquence des mérites. L'un et l'autre appartiennent à la même famille; leur condition seule établit la différence. Les animaux qui ne sont pas doués de la raison peuvent être considérés comme dans un état de châtiment: lorsque l'influence des démérites antérieurs qui les y a

réduits va s'affaiblissant, ils avancent progressivement vers un état meilleur. L'être qui a obtenu la nature humaine a seulement fait de plus grands progrès dans la voie des mérites que l'être qui est confiné dans l'état d'animal. Cette notion explique l'aversion des bouddhistes pour la destruction des animaux, crime de la même nature que le meurtre, dont il ne se distingue que sous le rapport de la gravité, attendu que l'être qui n'est qu'animal est moins élevé et moins noble que l'homme.

Ce continuel passage d'une existence à une autre, ou métempsycose, dogme fondamental du bouddhisme, est un malheur, car le bonheur dont on jouit dans un état est toujours mêlé d'amertume : d'où le bouddhiste conclut que ne pas exister ou être délivré des malheurs de l'existence est la seule chose digne de l'ambition de l'homme. Or, la loi du Bouddha lui enseigne, en résumé, que le principe du mal est la concupiscence, avec ses deux compagnes, et que c'est en la détruisant qu'on parvient au néiban ou nirvâna. « Pour combattre la concupiscence, dit M. l'abbé Bigandet, le bouddhiste est laissé à ses seules forces naturelles : il n'attend aucun secours d'en haut, puisque pour lui aucun dieu n'existe actuellement. Le Grec et le Romain, qui croyaient, se trouvaient excités à agir, par la pensée que les dieux, du haut de l'Olympe, contemplaient leurs efforts et les encourageaient par leurs applaudissements. L'amour, ce puissant ressort qui meut le cœur, est un mot vide de sens dont l'influence ne s'est jamais fait sentir chez le bouddhiste. Le désir du bonheur, qui porte l'homme à l'héroïsme et le soutient au milieu des plus grandes difficultés, n'existe pas chez le bouddhiste, qui ne s'imagine pas qu'il puisse y avoir sincérité dans le bonheur, mais qui s'imagine toujours que la félicité ne peut exister sans son pendant, le malheur. Le grand objet vers lequel soupire le bouddhiste désespéré, c'est l'exemption de jouissances et de peines, un repos qui emporte nécessairement la destruction de l'être. Le bouddhiste peut être comparé à un malheureux qui est accablé de tous les côtés par toutes les misères réunies ; plus il lutte, plus il voit que ses efforts sont vains et sans succès ; il tourne à la fin ses regards vers la mort, qui seule peut le tirer de cet abîme de calamités. Ainsi le bouddhiste soupire vers le néiban, qui est la cessation de l'existence, laquelle seule peut le faire sortir de ce cercle dans lequel il tourne pour ne rencontrer qu'une insupportable succession de plaisirs et de peines, où la somme des peines surpasse infiniment celle des jouissances. »

Lorsque le monde qui existe est près d'achever sa révolution, cent mille ans seulement avant cette époque, *Lauka-biou-ha* descend des cieux inférieurs au milieu des hommes, tenant en sa main un bouquet rouge, et les exhorte à la pratique de la loi. Les hommes, ayant présent devant eux ce grand événement, s'appliquent avec soin à observer les préceptes qu'elle impose. Les cent mille ans écoulés, la fin du monde arrive, sans être déterminée par aucune cause extérieure : seulement, après avoir parcouru la série de myriades de centuries qui lui étaient assignées, il se trouve au terme, à peu près comme le soleil, qui a fourni sa carrière diurnale, disparaît sous l'horizon. Le feu, l'eau et le vent concourent successivement à la destruction de notre planète et d'une partie des cieux qui sont au-dessus de sa surface. Ceux parmi les êtres qui sont arrivés à la demeure des Brahmas y demeurent sains et saufs ; ceux qui sont dans les cieux inférieurs obtiennent par leurs constantes supplications de s'élever au séjour des Brahmas ; les autres êtres, bien qu'ils ne méritent pas actuellement une place dans les cieux supérieurs, l'obtiennent néanmoins en cette occasion par l'influence des bonnes œuvres qu'ils ont pratiquées dans des existences précédentes ; quant à ceux qui souffrent dans l'enfer inférieur, ils passent dans l'enfer correspondant des mondes non sujets à cette révolution, et continuent d'y souffrir. Telle est la fin des êtres animés. A l'égard des êtres inanimés, comme les plantes, les arbres, etc., l'incendie les dévore. Leur reproduction n'embarrasse pas les bouddhistes, parce qu'ils considèrent tout ce qui appartient au règne végétal et minéral comme appartenant essentiellement à notre planète, où, lors de sa formation lente et successive, les plantes et les minéraux viennent prendre place d'eux-mêmes, poussés par une certaine force naturelle qui préside à l'organisation du globe.

Le Bouddha, sa Loi et l'Assemblée des justes, sont le triple et véritable objet de la vénération du bouddhiste : toute parole ou action qui tend

à déprécier directement ou indirectement ces *trois trésors précieux*, est considérée comme un crime qui ne manque pas d'attirer sur la tête du coupable un châtiment, même en cette vie. Les bouddhistes, dans leurs prières, réunissent toujours ces trois choses précieuses; et la triple prostration qu'ils font dans les pagodes, ou lorsqu'ils vont visiter les prêtres du Bouddha, se rapporte à chacun de ces objets. Au commencement de leurs livres, l'invocation qu'ils adressent au Bouddha est toujours suivie d'une autre à la Loi et à l'Assemblée des justes.

La profonde vénération que l'on témoigne à Sakyamouni ne lui est accordée qu'en considération de sa qualité de Phra ou Bouddha. Du reste, il ne faut pas perdre de vue que les honneurs extraordinaires et les louanges qu'un bouddhiste lui prodigue ne se rapportent pas à lui, comme ayant une existence actuelle, mais se rapportent seulement à l'être qui, autrefois étant Phra ou Bouddha, avait les plus hautes qualités et travaillait à la réforme du genre humain par la promulgation de sa loi.

Cette Loi, éternelle et immuable, mais retrouvée et comme recréée par le génie tout-puissant du Phra ou Bouddha, est le second objet de la vénération des bouddhistes, qui lui appliquent les épithètes les plus relevées et la représentent comme capable de laver les souillures de l'âme.

En troisième lieu, le bouddhiste honore l'Assemblée des justes, c'est-à-dire de ceux qui sont le plus avancés dans la pratique de la loi. Au premier rang sont les prêtres, successeurs et représentants du Phra ou Bouddha, gardiens de sa loi et chargés de la faire connaître aux autres: aussi la vénération qu'on leur porte dépasse-t-elle tout ce qu'on peut imaginer. Après eux viennent les *aryas*, qui, pratiquant les préceptes de la loi dans un degré très-élevé, n'auront plus à traverser qu'une ou deux existences pour achever de se sanctifier, pour arriver au néiban ou nirvâna, et pour sortir ainsi de l'échelle des êtres. On les divise communément en huit classes. Ces justes sont honorés à cause de leur vertu, qui les rapproche de la perfection du Bouddha: ou plutôt c'est la vertu et la perfection, considérées abstractivement, qui sont honorés dans ces justes imaginaires.

Il fallait que l'auteur du bouddhisme fût profondément frappé du ridicule et de la vanité du culte des idoles, pour n'offrir ainsi à la vénération de ses partisans que des idées abstraites de vertu, de renoncement à soi-même, de détachement de tout ce qui existe, sans leur présenter un ou plusieurs objets qui méritassent exclusivement un culte réel de latrie: le polythéisme brahmanique avait, par son extravagance, suscité cette réaction, qui descendit jusqu'à l'athéisme, au lieu de s'élever à la reconnaissance de l'Être suprême, parfait, seul digne des adorations de toutes les créatures. Mais l'âme de l'homme a aussi besoin d'objet d'adoration, que son corps a besoin d'air pour vivre et de nourriture pour se soutenir. S'il n'adore pas le Créateur, il se prosternera devant la créature, et lui rendra les hommages qu'il se sent pressé d'adresser à quelque chose en dehors de lui. Les disciples du fondateur du bouddhisme ne restèrent donc pas sans idoles; et d'abord ils adorèrent la représentation figurée de Sakyamouni. L'image du Bouddha n'a pas, comme celles de Vichnou et de Siva, par exemple, un nombre exagéré d'attributs; elle ne se multiplie pas à l'aide de ce luxe d'incarnations qui du même dieu produit une infinité de personnes toutes différentes les unes des autres: c'est simplement celle d'un homme assis, dans l'attitude de la méditation ou faisant le geste de l'enseignement (1). Avec le temps, d'autres objets d'adoration s'associèrent à l'image et aux reliques de Sakyamouni. Ce furent en premier lieu les statues des Phras ou Bouddhas, par qui il disait avoir été précédé dans la période actuelle; puis celles d'autres Phras (Bouddhas) ou Phra-laonga (Bodhisattvas) mythologiques, remontant à des milliards de siècles: mais le type resta presque toujours le même (2). C'est ainsi que l'invasion de la mythologie dans le bouddhisme développa le culte.

La question importante est de savoir si l'adoration du bouddhiste est relative ou absolue. Dire qu'il a l'intention de rapporter son culte à Sakyamouni, c'est se tromper grossièrement, fait observer M. l'abbé Bigandet, puisque le bouddhiste sait bien que ce Phra ou Bouddha n'est plus, qu'il a disparu, qu'il n'entre pour rien

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 346.
(2) *Ibid.*, p. 347.

dans les affaires de ce monde, qu'en un mot il a cessé d'être : or, ce qui n'existe pas ne saurait devenir un objet d'adoration. Que l'on adore de fausses divinités, que par erreur l'on croit exister quelque part, cela se conçoit ; mais que quelqu'un songe à rapporter le culte rendu par lui à une image, au prototype qu'il sait ne se trouver nulle part sous aucune forme, c'est ce que l'imagination de personne ne saurait admettre. Les bouddhistes adorent donc véritablement et strictement parlant les idoles présentes sous leurs yeux, et rien au delà ; à la différence des catholiques, qui ne se servent des objets visibles que pour s'élever aux objets invisibles et sacrés qu'ils représentent, et qui rapportent tout entier au type l'honneur rendu à l'image. Les bouddhistes ne croient pas que l'idole puisse leur accorder aucune faveur, de quelque genre que ce soit ; ils ne supposent pas que la vie ni l'intelligence se trouve, même au moindre degré, dans ces statues : mais, en se prosternant devant elles, ils regardent leurs prostrations, ainsi que les sacrifices qui sont adressés aux images, comme des actes bons, prescrits par la loi, à l'accomplissement desquels sont attachés bien des mérites. De même qu'en faisant une bonne œuvre quelconque ils savent obtenir tels et tels mérites soigneusement énumérés dans le livre de la loi ; de même, en fabriquant une idole, en bâtissant une pagode, en faisant des offrandes aux statues, ils entendent obtenir les mérites que la loi accorde libéralement pour tout cela. Ils n'ont pas autre chose en vue ; et, en pratique ainsi qu'en théorie, ils adorent les idoles comme étant, avec la Loi et l'Assemblée des justes, les seuls objets laissés à leur adoration.

Les reliques de Sakyamouni, recueillies sur le bûcher où sa dépouille mortelle avait été consumée, furent enfermées dans huit boîtes de métal au-dessus desquelles on éleva un égal nombre de *stûpas*, accumulations de pierres réunies par de la terre ou du ciment : quelques siècles après, on ouvrit ces huit mausolées, et on distribua les reliques sur d'autres points (1). Les bouddhistes, tout en ne croyant pas qu'aucune vertu particulière réside dans les images de Sakyamouni, admettent que ses reliques, en tant que parties d'un corps qui avait été doué des plus hautes perfections, ont conservé quelques vertus secrètes au moyen desquelles de grandes merveilles s'opèrent dans les pagodes qui renferment ces précieux dépôts : à les croire, ces pagodes sont quelquefois tout éclatantes de lumière pendant la nuit, et on les a vues se couvrir d'or subitement. Suivant la légende la plus authentique, les reliques du Phra ou Bouddha étaient fort peu considérables ; mais l'intérêt et l'ignorance les ont multipliées à un point extraordinaire. Il n'y a presque point de pagode un peu fameuse qui ne se vante d'en posséder : quelques charlatans, pour se faire un nom, prétendent aussi en avoir des portions.

Les hommages extérieurs que les bouddhistes rendent aux idoles consistent en prostrations et en offrandes de fleurs, de parfums, de banderolles élégamment découpées, de parapluies blancs ou dorés. Du reste, aucune trace de sacrifice sanglant ni d'offrandes transmises par l'intermédiaire du feu ; d'abord, parce que le premier des principes fondamentaux de la morale bouddhique est de ne tuer rien de ce qui vit ; ensuite, parce que la théorie du *Véda*, suivant laquelle les dieux se nourrissent de ce qu'on offre au feu, qui est leur messager sur la terre, est radicalement incompatible avec les idées des bouddhistes, dont le culte ne s'adresse ni à un Dieu unique, ni à cette foule d'êtres divins, que l'imagination du brahme entrevoit, le premier caché dans la nature, les seconds dispersés dans les éléments (1).

C'est aux quatre quartiers de la lune, mais surtout aux nouvelles et pleines lunes que les pagodes et les maisons des prêtres se remplissent d'offrandes de toute espèce : les premières sont alors plus ou moins illuminées, en proportion de la fortune ou de la piété de ceux qui doivent subvenir aux frais. Les livres sacrés accordant de nombreux mérites à ceux qui font des idoles ou des pagodes, mais ne disant rien en faveur de ceux qui les réparent, on voit rarement les bouddhistes entreprendre ces réparations, dont le fruit, suivant eux, tournerait du reste au profit du premier fondateur.

Dans les pagodes et devant les idoles, ils se

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, t. I, p. 349.

(1) E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, t. I, p. 339.

bornent à rappeler des traits de la vie du Phra ou Bouddha, à célébrer ses vertus ainsi que ses triomphes sur les passions et sur les ennemis qui s'opposaient à son acheminement vers la perfection; ils font aussi de nombreuses citations et de magnifiques éloges de la loi. Ils célèbrent les louanges des aryas ou des justes, qui en remplissent plus exactement les préceptes. Mais jamais, dans la bouche des bouddhistes, aucune expression n'annonce qu'ils sollicitent quelque grâce ou qu'ils demandent d'être délivrés de quelque péril; jamais un mot ne rappelle l'idée de la prière proprement dite. Le bouddhiste, fidèle à son principe de fatalité, dit toujours: « De même que le Bouddha a pratiqué telle « vertu, puissé-je la pratiquer moi-même, » etc.

Tout est contradiction dans les mythologies de l'Inde: aussi, après avoir donné la notion du Bouddha qui entre dans son nirvâna ou néiban, et qui sort ainsi de l'échelle des êtres, devons-nous montrer le Bouddha, naguère incarné dans la personne de Sakyamouni, usant de nouveau du privilége de l'incarnation pour perpétuer sa doctrine. A peine était-il mort, qu'il reparut et devint son propre successeur, ne mourant plus dès lors que pour renaître (1). Les premiers patriarches qui héritèrent de l'âme de ce Bouddha vécurent d'abord dans l'Inde, à la cour des rois du pays dont ils étaient les conseillers spirituels, sans avoir, à ce qu'il semble, aucune fonction particulière à exercer. Le dieu, dont l'intention primitive avait été de recruter le sacerdoce bouddhique dans toutes les castes, se plut à renaître tantôt dans celle des brahmes ou dans celle des guerriers, tantôt parmi les marchands ou parmi les laboureurs. Le lieu de sa naissance ne fut pas moins varié: on le vit paraître tour à tour au nord de l'Inde, dans le midi, à Candahar, à Ceylan, conservant à chaque vie nouvelle la mémoire de ce qu'il avait été dans les existences antérieures. La plupart de ces pontifes, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient eux-mêmes fin aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur le bûcher, le moment où ils devaient goûter les plaisirs de l'enfance (2).

Les colonies juives qui se fixèrent parmi les Hindous durent réveiller en eux les souvenirs traditionnels qui s'éteignaient dans la nuit du paganisme que nous venons de décrire. « L'an 719 avant J.-C., dit M. l'abbé Maupied (1), Salmanasar, roi des Assyriens, s'empara de Samarie, et en transporta les habitants jusque dans les villes les plus reculées de la Médie. En 676 avant J.-C., Assaharaddon dispersa les restes des royaumes de Syrie et d'Israël dans la Perse, la Médie et les provinces les plus reculées de l'Orient. L'an 606 avant J.-C., commença la captivité de Babylone. Nabuchodonosor emmena la plupart des Juifs, et surtout un grand nombre de princes, de prêtres et même des prophètes dans son royaume, qui s'étendait alors jusqu'à la Médie. Par là, les Israélites des dix tribus et ceux de la Judée se rencontrèrent dans le malheur de la captivité, et y confondirent leurs larmes: ce fut la fin du schisme. A cette époque, les livres des Juifs contenaient le Pentateuque, Job, les Juges, les livres Sapientiaux, la plupart des Psaumes, Isaïe qui commença à prophétiser en 735 et mourut avant la captivité qu'il avait prédite; même tout Jérémie, qui commença à prophétiser en 629, presque au moment de la captivité, mais dont les écrits furent transportés en Assyrie. Ils recueillirent, pendant la captivité même, les prophéties de Daniel et d'Ezéchiel, qui prophétisèrent en Assyrie après l'an 606. Or, les Juifs, possesseurs de ces livres et plus attachés que jamais à la doctrine qu'ils renfermaient, se répandirent dans tout l'Orient, dans l'Inde et la Chine. De la Perse, ils passèrent par la Bactriane et le Tibet pour se rendre à la Chine... L'Inde septentrionale et centrale n'est séparée du Tibet que par les montagnes du Népâl. Les Juifs arrivèrent donc dans l'Inde dès le moment de la dispersion, c'est-à-dire au VIIe siècle avant notre ère. Mais ce n'étaient pas quelques Juifs seulement, ce fut toute la nation que la captivité força de se livrer au commerce et rendit les colporteurs de tous les peuples de l'Asie. Par là, tout fut modifié. Les Juifs portèrent leurs doctrines et leurs livres avec eux: on emprunta le fond, et on y mêla les fables locales, l'esprit et les mœurs... Les Juifs, répandus à la fois dans toutes ces contrées, y ravivèrent les croyances antiques. » Cet aperçu

(1) Abel de Rémusat; *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 133.
(2) *Ibid.*, p. 135.

(1) *Prodrome d'ethographie*, p. 233.

général est confirmé par des faits précis. Claude Buchanan dit, dans ses *Recherches sur les chrétiens d'Asie*, publiées en 1812 : « C'est un fait, démontré par des monuments historiques et par la tradition juive, que les Juifs noirs ont été établis sur la côte de l'Inde longtemps avant l'ère chrétienne. Il y en avait une autre colonie, non encore éteinte, à Rajapour, dans le territoire des Mahrattes, et il y a présentement, au service britannique, des soldats et des officiers juifs nés dans le pays. Tout fait présumer que ce sont les débris des Juifs dispersés à la première captivité babylonienne. Plusieurs autres familles sont fixées en Perse (l'*Histoire des Afghâns-Rôhyllahs*, sujets de la Perse, ne laisse aucun doute sur leur origine hébraïque), en Arabie, dans l'Inde septentrionale, dans la Tartarie et dans la Chine. Il ne serait pas difficile de découvrir leurs diverses places de résidence : cinquante-six d'entre elles sont déjà connues avec certitude. Ces émigrés, ceux surtout qui ont passé l'Indus, se sont beaucoup assimilés aux mœurs et aux usages des contrées où ils vivent, et un voyageur peut les rencontrer sans deviner que ce sont des Juifs. Le peu de ressemblance qu'ils présentent avec les Juifs d'Europe indique qu'ils ont été séparés de la principale souche en Judée, bien des siècles avant les autres qui se sont répandus dans l'Occident. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est qu'il s'en trouve qui ne s'appellent pas Juifs, mais Beni-Israël ou Israélites ; car le nom de Juif est dérivé de Juda, tandis que les ancêtres de ces tribus noires étaient soumis au roi d'Israël, et non au roi de Juda. Ils possèdent, dans la plupart des endroits, le Pentateuque, le livre de Job et les Psaumes ; mais ils connaissent peu les prophéties. Quelques-unes de ces peuplades ont même perdu le Pentateuque, et elles savent seulement, par tradition et par l'observance de rites particuliers, qu'elles sont israélites. Une copie des parties de l'Écriture que possèdent les Juifs de l'Orient, à qui on ne peut supposer aucune communication avec les Juifs d'Occident, fut longtemps désirée par les savants. On a trouvé dans une synagogue des Juifs noirs, dans l'intérieur du Malayala (Malabar), un exemplaire du Pentateuque, écrit sur un rouleau de cuir : les peaux sont cousues ensemble, et le rouleau a environ cinquante pieds de long ; il est usé dans quelques endroits, et les trous ont été raccommodés avec des morceaux de parchemin. Quelques Juifs croient que ce rouleau vient originairement de Seanaar en Arabie ; d'autres prétendent qu'il fut apporté de Cachemire. Les Juifs caboula, qui font tous les ans des voyages dans l'intérieur de la Chine, disent qu'on y trouve encore dans quelques synagogues le Pentateuque sur un rouleau de cuir doux et flexible, préparé avec des peaux de chèvres et teint en rouge ; ce qui s'accorde avec la nature du rouleau sus-mentionné. » Les Juifs blancs de Cochin, ainsi nommés par opposition à ceux dont nous venons de parler, donnent sur leur origine une explication confirmée par les vieilles annales du Malabar et par les annales plus modernes des musulmans. Leurs pères, disent-ils (1), quittèrent Jérusalem après la désolation du second temple, et vinrent jusque dans l'Inde avec leurs enfants, leurs femmes, leurs docteurs et leurs prêtres. Un roi de l'Inde leur assigna pour demeure la ville de Cranganor, et leur assura divers priviléges. En témoignage de ce fait, ils conservent et montrent aux étrangers une table de cuivre couverte d'anciens caractères malabares, et une traduction en hébreu de ces mêmes inscriptions. Là, se trouve la charte qui leur fut accordée, signée par sept autres rois voisins. La traduction hébraïque, quoique peu intelligible, même pour eux, paraît d'accord avec ce récit. Peu après leur établissement dans le pays, d'autres Juifs, échappés de Jérusalem, vinrent les rejoindre. Plus tard, des coreligionnaires qui avaient entendu parler de leur prospérité, arrivèrent d'Espagne et d'ailleurs. Mais, à la suite de discordes intestines, ces Juifs devinrent la proie d'un roi indien qui ravagea Cranganor, massacra ou emmena en captivité ses habitants. Un très-petit nombre réussirent à se sauver dans la ville de Cochin, où Buchanan les trouva. Or, du fait de l'arrivée des Juifs dans l'Inde, notamment des Juifs noirs à une époque si reculée, on est autorisé à conclure que les anciens Indiens purent connaître par leur moyen le vrai Dieu, et adopter leurs pratiques. Il n'y a surtout aucun doute que le réformateur Sakyamouni, mort seule-

(1) Bonnetty, *Annales de philosophie chrétienne*, t. IV, p. 123.

ment l'an 543 avant J.-C., n'ait obéi à l'influence juive en réagissant contre le polythéisme des brahmes; réaction qui, du reste, répondit mal à cette direction, puisqu'elle aboutit à l'athéisme, au lieu de faire glorifier dans l'Inde le Dieu de Juda et d'Israël. Le P. de Bourzes (1), Jésuite, s'est assuré que, dans certains pays de la côte du Malabar, les gentils célébraient la délivrance des Juifs sous Esther, et qu'ils donnaient à cette fête le nom de *Yuda Tirounal* (fête de Juda).

Une prophétie hindoue prouve ce que dit saint Paul, que Dieu n'a pas laissé les gentils sans témoignage; et, en montrant que ces peuples avaient connaissance du Rédempteur, elle justifie dans la prophétie de Jacob le sens de ces paroles : « Il sera non-seulement la ressource, mais l'attente des gentils » (2). C'est un monument tiré des livres anciens : la prédiction y est si précise, les caractères du Rédempteur y sont si marqués, qu'on ne peut douter de la liaison qu'elle a avec les saintes Écritures, ni méconnaître la source où elle a été puisée. Dans le poëme nommé *Bartasastra*, troisième volume qui a pour titre : *Arania-Parva* ou *Livre dans lequel sont racontées les aventures de la forêt*, après un long détail des désordres et des malheurs qui seront le partage du kaly-youga, c'est-à-dire du quatrième âge du monde et celui où nous vivons, Marcandeya, sage hindou, adressant la parole à Darma-Raja, l'un des plus grands rois de l'Inde, s'exprime de la manière suivante, qui est la traduction littérale des propres paroles du poëme : « C'est alors, « je veux dire à la fin du kaly-youga, qu'il naî« tra un brahme dans la ville de Sambhala. Ce « sera *Vichnou ïesou*. Il possédera les divines « Écritures et toutes les sciences, sans avoir em« ployé pour les apprendre que le temps qu'il « faut pour prononcer une seule parole. C'est « pourquoi on lui donnera le nom de Sarva-« Bouddha (celui qui sait excellemment toutes « choses). Alors, ce qui était impossible à tout « autre qu'à lui, ce *Vichnou ïesou*, brahme, con« versant parmi ceux de sa race, purgera la « terre des pécheurs, y fera régner la justice et « la vérité, offrira le sacrifice du cheval, et sou« mettra l'univers aux brahmes. Cependant, « lorsqu'il sera parvenu au temps de la vieil« lesse, il se retirera dans le désert pour faire « pénitence; et voilà l'ordre que ce Vichnou-« Sarma établira parmi les hommes. Il fixera la « vertu et la vérité parmi les brahmes, et con« tiendra les quatre castes dans les bornes de « leurs lois : c'est alors qu'on verra renaître le « premier âge. Ce roi suprême rendra le sacri« fice si commun parmi toutes les nations, que les « solitudes même n'en seront pas privées. Les « brahmes, fixés dans le bien, ne s'occuperont que « des cérémonies de la religion et du sacrifice; « ils feront fleurir parmi eux la pénitence et les « autres vertus qui marchent à la suite de la vé« rité, et répandront partout la clarté des divines « Écritures. Les saisons se succédant avec un or« dre invariable, les pluies en leur temps inon« deront les campagnes; la moisson, à son tour, « fera régner l'abondance; le lait coulera au gré « de ceux qui le trairont; et, la terre étant, « comme dans le premier âge, enivrée de joie et « de prospérité, tous les peuples goûteront des « délices ineffables. » Nous ne nous arrêterons pas à commenter cette prophétie antérieure à l'avénement du Sauveur, dont elle annonce si clairement la venue.

Lorsqu'elle fut réalisée pour le salut du monde, les apôtres saint Barthélemi et saint Thomas firent de l'Inde le théâtre de leur zèle. Au rapport d'Eusèbe (1), saint Barthélemi pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, et y porta l'Évangile de saint Matthieu, qui était écrit en hébreu moderne, ou en syro-chaldaïque, langue des Juifs après la captivité. Une tradition qui nous vient des premiers temps de l'Église atteste la prédication de saint Thomas (2). En effet, voici comment saint Grégoire de Nazianze répond à l'objection qu'on lui fait d'être étranger : « Hé quoi! les apôtres n'étaient-ils pas étrangers? Que la Judée soit la patrie de Pierre : qu'avaient de commun Paul avec les nations, Luc avec l'Achaïe, André avec l'Épire, Jean avec Éphèse, *Thomas avec l'Inde*, Marc avec l'Italie? » (3) On trouve dans saint Jérôme que saint Thomas

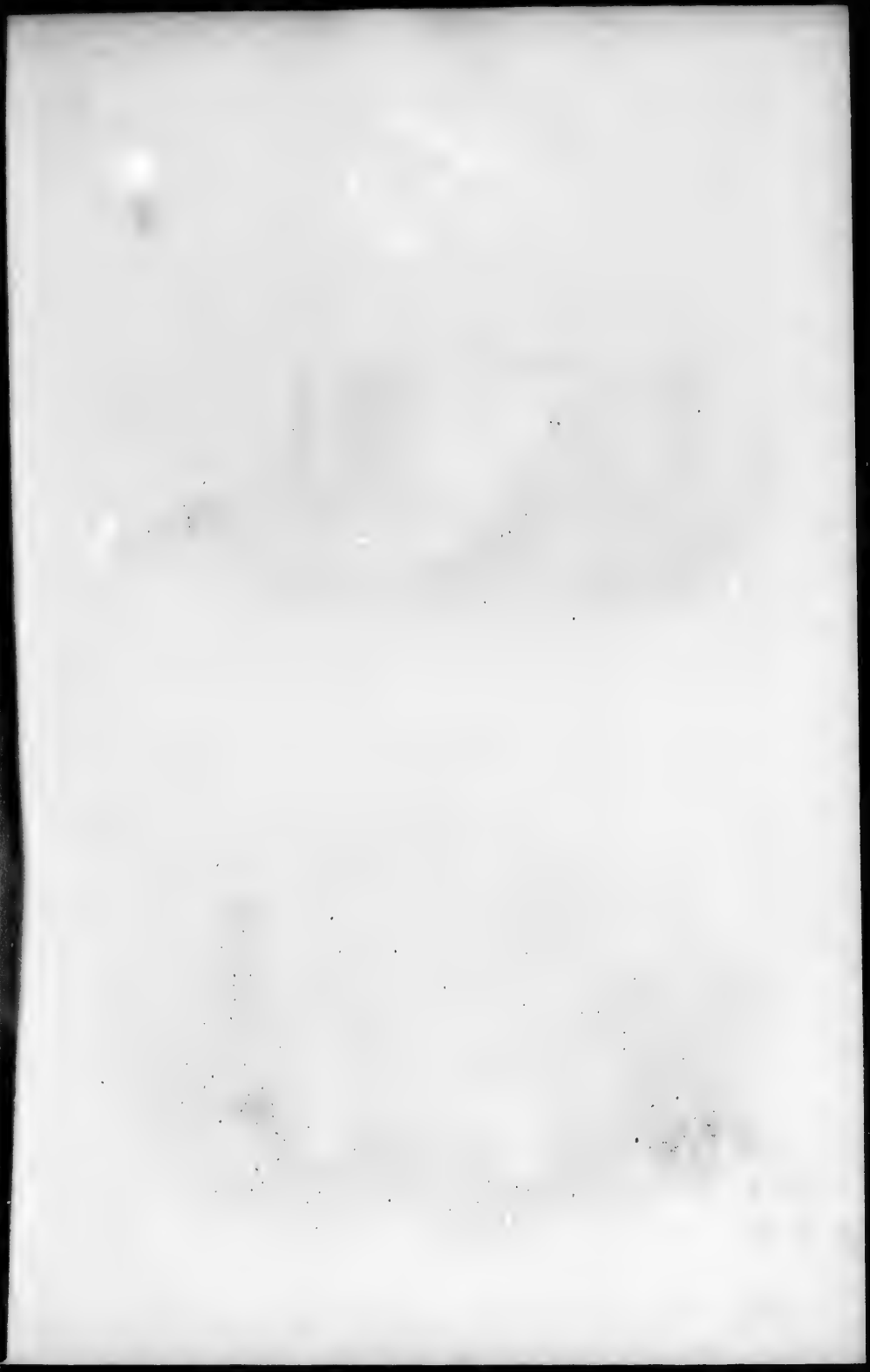
(1) *Lettres édifiantes*, t. XXII, p. 206, édit. in-18.

(2) *Ipse erit expectatio gentium. Lettres édifiantes*, t. XXII, p. 66, édit. in-18. On trouve le texte original de la prophétie au bas de la page 67.

(1) L. V, c. 10. Fabricius, *Salutaris lux Evangelii*, etc., p. 626.

(2) *Recherches* inédites *sur l'Inde*, p. LXXII.

(3) Greg. Naz., or. 25, contra arian.



Translation des reliques de St Thomas à Goa

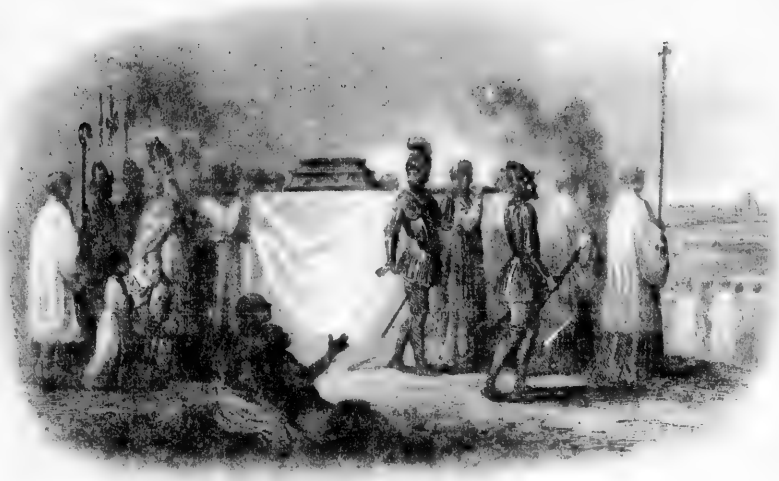
Traslazione delle reliquie di Santo Tomaso in Goa — Traslation de las reliquias de Saint [illegible]

…Indes (1) : en ad-
…de l'illustre
…les Grecs elle sont
…servé que Sophrone et
…on en doute le fait de
…dans l'Inde. C'…
…Jérôme lui-
…de du Sau-
…paroles,
…on ne …
…Dieu se trouve …
…apôtre …
…ent sa …
…de son …
…ent en …
…Thomas pour
…de, avec …
…avec …
…avec André …
…, avec …
…et chaque prédi-
…les régions qu'il
…part de la pre-
…recevoir
…Romains
…mais et
…aux Scythes, aux …
…Indiens,
…Éthiopiens, aux Perses …
…aux
…niens, aux Bretons, aux Cata…
…ains, et, pour tout dire en un mot …
…ions et à toute classe d'hom…
…les apôtres, saint …
…aux jamais attribu…
…ains fait observer …
…lui que s'appli…
(1). Nicéphore fait …
…dre des Indes …
…hrone, qu'il mourut à Calamine …
…lle que l'on croit être Méliapour, …
…ance de Madras (2). La tradition qui
…int Thomas pénétra jusqu'aux Indes
…hant l'Évangile est vivante dans les
… du Maduré et du Carnate, et bien
…des se glorifient encore de ce que
…res ont été éclairés par …
…d'âge en âge à Méliapour
…ait été mis à mort …

…, et on n'a pas cessé d'y
…pour visiter son tombeau.
…P. Pons, Jésuite, des
…y avait, parmi les li-
…de Cangipour était
…l'histoire fort anciens
…Thomas, de son mar-
…tyre : ces brahmes
…communiquer, mais
…missionnaires
…(1). Plu-
…de la
conquête p… de la tra-
dition sur l'… saint
Thomas dans les …
que, à qui ses explo…
…rend, s'étant emparé …
mettre ce petit …couvert des
…au moyen de nouvelles for…
…pour …les fondements, on
découvrit, dans le …, une tablette abattue,
…de bronze qui portait l'image du Sau-
veur crucifié et la gouvernante des Indes la fit
placer dans …, qu'elle avait fait bâtir pour remercier
Dieu de ses …, l'invention du
corps de saint Thomas eut lieu en 1521 sous les
ruines d'une antique …église. On trouva
…sous terre, à une grande …, un sépul-
…dans lequel, parmi …sable, on
…ements …par leur …
…
…
…tradition locale …
…Thomas à Méliapour,
…, se prirent
…
…
à Goa, …
…en l'honneur de …(2) XII, n° 1 …
…P. …, rapporte, d'après
…, évêque de
…, l'an 1543,

…, *Catal. Script.* …
…Marcellin. ann. 148, t. …
…, *Hist. Ecc. orient.* …
…n° 33 …
…t. II, c. 4 …
…sec. 17 …
…t.

…, liv. III, …
Indes orientales …
…81-84; et le P. Du …
…mémorables advenues …
…de la décou-
…



mourut à Calamine, ville des Indes (1) : en admettant que cette page ne soit pas de l'illustre docteur, mais qu'ajoutée par les Grecs elle soit de Sophrone, il restera prouvé que Sophrone et les Grecs ne révoquaient pas en doute le fait de la prédication de saint Thomas dans l'Inde. C'était, du reste, le sentiment de saint Jérôme lui-même, puisque, parlant de l'immensité du Sauveur considéré comme Dieu, il dit ces paroles, dont on ne conteste pas l'authenticité : « Le Fils de Dieu se trouvait donc en même temps avec les apôtres pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, avec les anges dans le sein de son Père, et par delà les mers. Il était présent en tous lieux, *avec Thomas dans l'Inde*, avec Pierre à Rome, avec Paul en Illyrie, avec Tite dans la Crète, avec André en Achaïe, avec chaque apôtre et chaque prédicateur de l'Évangile dans toutes les régions qu'ils parcouraient (2). » Théodoret, parlant de la prédication des apôtres, dit qu'ils « ont fait recevoir la loi du Crucifié non-seulement aux Romains et à ceux qui vivent sous leur empire, mais encore aux Scythes, aux Sarmates, *aux Indiens*, aux Éthiopiens, aux Perses, aux Sères, aux Hyrcaniens, aux Bretons, aux Cimmériens, aux Germains, et, pour tout dire en un mot, à toutes les nations et à toute classe d'hommes (3). » Or, de tous les apôtres, saint Thomas est le seul à qui on ait jamais attribué la mission des Indes, et Baronius fait observer en conséquence que c'est à lui que s'appliquent les paroles de Théodoret (4). Nicéphore fait également saint Thomas apôtre des Indiens (5). Gaudence dit, ainsi que Sophrone, qu'il mourut à Calamine dans l'Inde, ville que l'on croit être Méliapour, à une petite distance de Madras (6). La tradition qui montre saint Thomas pénétrant jusqu'aux Indes et y prêchant l'Évangile est vivante dans les royaumes du Maduré et du Carnate, et bien des peuplades se glorifient encore de ce que leurs ancêtres ont été éclairés par cet apôtre. On a cru d'âge en âge à Méliapour que saint Thomas avait été mis à mort sur un monticule près de la ville, et on n'a pas cessé d'y venir tous les ans pour visiter son tombeau. Au témoignage du P. Pons, Jésuite, des brahmes disaient qu'il y avait, parmi les livres dont leur Académie de Cangipour était dépositaire, des ouvrages d'histoire fort anciens où il était parlé de saint Thomas, de son martyre et du lieu de sa sépulture ; ces brahmes s'offraient même à les communiquer, mais moyennant des sommes que les missionnaires n'étaient pas en état de leur donner (1). Plusieurs faits qui se rattachent à l'époque de la conquête portugaise viennent à l'appui de la tradition sur l'apostolat et sur la mort de saint Thomas dans les Indes. Alphonse d'Albuquerque, à qui ses exploits méritèrent le surnom de Grand, s'étant emparé de Goa en 1510, voulut mettre ce poste à couvert des attaques de l'ennemi au moyen de nouvelles fortifications. Lorsqu'on creusa pour en jeter les fondements, on découvrit, dans les ruines des édifices abattus, une croix de bronze qui portait l'image du Sauveur crucifié, et le gouverneur des Indes la fit placer dans l'église qu'il élevait pour remercier Dieu de ses succès. A Méliapour, l'invention du corps de saint Thomas eut lieu en 1521 sous les ruines d'une antique et vaste église. On trouva sous terre, à une grande profondeur, un sépulcre, dans lequel, parmi la chaux et le sable, on découvrit des ossements remarquables par leur blancheur, le fer d'une lance encore enchâssé dans du bois, un débris de bâton ferré et un vase d'argile plein de terre. La coïncidence de cette découverte avec la tradition locale sur la présence du corps de saint Thomas à Méliapour, et la disposition du monument, ne permirent pas aux Portugais de douter que ce ne fût le corps de l'apôtre. On le mit donc dans une châsse garnie d'argent, et plus tard on le transporta à Goa, où on le déposa dans une église bâtie en l'honneur de saint Thomas (Pl. XII, n°1) (2). Le P. Du Jarric, Jésuite, rapporte, d'après Osorio, historien d'Emmanuel, et évêque de Sylves en Algarve, que, vers l'an 1543,

(1) S. Hier., *Catal. script. eccl.*, 1, 120.
(2) *Ibid.*, Marcellæ epist. 146, t. III, p. 414.
(3) Theodoret. græc. affec cur. serm. 9, p. 125.
(4) An. 44, n° 33.
(5) *Hist.*, l. II, c. 4.
(6) Gaud., ser. 17.

(1) *Lettres édifiantes*, t. XXII, p. 205, édit. in-18.
(2) Voyez le P. Maffei, *Histoire des Indes orientales et occidentales*, trad. par de Pure, t. I, p. 81-84 ; et le P. Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables advenues tant ès Indes orientales que autres pays de la découverte des Portugais*, etc., t. I, l. II, p. 502.

on présenta à Martin-Alphonse de Sousa, lieutenant-général des possessions du Portugal, une lame de cuivre sur laquelle étaient gravées des lettres usées de vieillesse, et que personne ne pouvait lire : un Juif, versé dans les langues et dans les antiquités de l'Inde, réussit pourtant à en faire connaître le sens, et elles parlaient de la donation que le roi qui vivait du temps de saint Thomas avait faite à l'apôtre d'un terrain pour y élever un temple au vrai Dieu (1). Du Jarric ajoute que, vers l'an 1548, Jean de Castro étant gouverneur des Indes, quelques Portugais de Méliapour voulurent faire bâtir une chapelle sur un coteau voisin de la ville, où l'on disait que l'apôtre avait été tué par les brahmes. A cette occasion, on trouva sculptée en relief sur la pierre, dans la proportion de deux pieds de long et d'un pied et demi de large, une croix dont les quatre extrémités étaient ornées de fleurs de lis évasées, et dont une colombe, qui la surmontait, semblait becqueter le haut. Autour du signe du salut, on voyait une triple arcade, et en dehors, tout autour, des caractères si étranges qu'on ne pouvait les lire. Sur la croix, et en quelques endroits de la pierre, apparaissaient des taches de sang, qui, touchées avec un linge, y laissaient leur empreinte. L'autel de la nouvelle chapelle fut placé au-dessous de ce monument, et Dieu fit de la croix l'instrument de nouveaux prodiges (Pl. XII, n° 2). Le 18 décembre, comme on célébrait les saints mystères, elle commença, au moment de l'Évangile, à laisser tomber de nouveau quelques gouttes de sang, et elle ne cessa de changer de couleur jusqu'à la fin de la messe. Ce miracle se renouvela, dans la suite, presque tous les ans, le même jour et au même point du saint sacrifice, ainsi que le rapportent des témoins dignes de foi. Le capitaine et le vicaire de la ville de Méliapour, voulant connaître ce que signifiaient les lettres gravées autour de la croix, s'adressèrent à un brahme du royaume de Narsinga, dont on vantait le savoir (2). Il répondit que c'étaient des signes hiéroglyphiques, dont il donna cette traduction : « Depuis que la loi des chrétiens apparut au monde, trente ans après le 25 du mois de décembre, l'apôtre saint Thomas mourut à Méliapour, où il y eut connaissance de Dieu, et changement de loi, et destruction du démon. Dieu naquit de la vierge Marie, fut sous son obéissance l'espace de trente ans, et c'était un Dieu éternel. Ce Dieu enseigna sa loi à douze apôtres, et l'un d'eux vint à Méliapour avec un bourdon à la main, et y fit une église; et le roi de Malabar et celui de Coromandel, et celui de Pandi, et autres de diverses nations et sectes, se déterminèrent tous de bonne volonté, s'accordant entre eux à s'assujettir à la loi de saint Thomas, homme saint et pénitent. Vint le temps que saint Thomas mourut par les mains d'un brahme, et de son sang fit une croix. » On appela d'un pays éloigné un autre brahme, qui, sans s'être concerté avec le premier et sans connaître son interprétation, en donna une toute semblable pour le fond. L'évêque de Cochin envoya, l'an 1562, au cardinal Henri, alors infant et depuis roi de Portugal, des témoignages authentiques qui attestaient tous ces faits : l'historien Osorio les a eus entre les mains; les autres historiens portugais sont unanimes sur tous ces points. Le P. Tachard, Jésuite, dans une lettre du 18 janvier 1711, parle de deux croix que l'on voit au petit Mont et au grand Mont, montagnes à proximité de Méliapour ou Saint-Thomé, car c'est ainsi que les Portugais ont nommé cette ville. Comme les monuments décrits en 1711 par le missionnaire confirment la tradition ancienne sur l'apostolat de saint Thomas dans l'Inde, nous présenterons un extrait de sa lettre.

« Le petit Mont, dit-il (1), est un rocher fort escarpé de trois côtés : ce n'est que vers le sud-ouest qu'il a une pente aisée (Pl. XI, n° 1).

« On y voit deux églises, l'une qui regarde le nord vers Madras, et qui est située au milieu de la montagne; on y monte par un degré de pierre fort spacieux, où se trouvent deux ou trois détours qui aboutissent à une esplanade de terre qu'on a faite sur le rocher. De cette esplanade on entre dans l'église de Notre-Dame. Sous l'autel, qui est élevé de sept à huit marches, est une caverne d'environ quatorze pieds de largeur, et de quinze à seize pieds de pro-

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 508.

(2) *Ibid.*, p. 512.

(1) *Lettres édifiantes*, t. XIX, p. 139, édit. in-12.

trente ans
pôtre saint
ut connais-
et destruc-
rge Marie,
rente ans,
nseigna sa
nt à Mélia-
t y fit une
i de Coro-
de diverses
nt tous de
x à s'assu-
me saint et
omas mou-
et de son
pays éloi-
re concerté
n interpré-
ble pour le
l'an 1562,
puis roi de
ues qui at-
sorio les a
riens por-
points. Le
du 18 jan-
l'on voit au
ntagnes à
nomé, car
mmé cette
s en 1711
dition an-
omas dans
e sa lettre.
rocher fort
ers le sud-
n° 1).
i regarde
au milieu
degré de
deux ou
llanade de
ette espla-
re-Dame.
huit mar-
orze pieds
s de pro-

...présenta à Martin-Alphonse de Sousa, lieutenant-général des possessions du Portugal, une lame de cuivre sur laquelle étaient gravées des lettres usées de vieillesse, et que personne ne pouvait lire : un Juif, versé dans les langues et dans les antiquités de l'Inde, réussit pourtant à en faire connaître le sens, et elles parlaient de la donation que le roi qui vivait du temps de saint Thomas avait faite à l'apôtre d'un terrain pour y élever un temple au vrai Dieu (1). Du Jarric ajoute que, vers l'an 1518, Jean de Castro étant gouverneur des Indes, quelques Portugais de Méliapour voulurent faire bâtir une chapelle sur un coteau voisin de la ville, où l'on disait que l'apôtre avait été tué par les brahmes. A cette occasion on trouva sculptée en relief sur la pierre, dans la proportion de deux pieds de long et d'un pied et demi de large, une croix dont les quatre extrémités étaient ornées de fleurs de lis évasées, et dont une colombe, qui la surmontait, semblait becqueter le haut. Autour

si étranges qu'on ne pouvait [illegible] la croix ; et en quelques endroits de la pierre apparaissait [illegible]

[illegible] prit un place au-dessous de ce monument, et Dieu fit de la croix l'instrument de nouveaux prodiges (Pl. XII, n° 2). Le 18 décembre, comme on célébrait les saints mystères, elle commença, au moment de l'Evangile, à laisser tomber de nouveau quelques gouttes de sang, et elle ne cessa de changer de couleur jusqu'à la fin de la messe. Ce miracle se renouvela, dans la suite, presque tous les ans, le même jour et au même point du Saint sacrifice, ainsi que le rapportent des témoins dignes de foi. Le capitaine et le vicaire de la ville de Méliapour, voulant connaître ce que signifiaient les lettres gravées autour de la croix, s'adressèrent à un brahme du royaume de Narsinga, dont on vantait le savoir. Il répondit que c'étaient des signes hiéroglyphiques, [illegible] cette traduction : « Depuis que la loi des chrétiens apparut au monde, trente ans après le 25 du mois de décembre, l'apôtre saint Thomas mourut à Méliapour, où il y eut connaissance de Dieu, et changement de loi, et destruction du démon. Dieu naquit de la vierge Marie, fut sous son obéissance l'espace de trente ans, et c'était un Dieu éternel. Ce Dieu enseigna sa loi à douze apôtres, et l'un d'eux vint à Méliapour avec un bourdon à la main, et y fit une église ; et le roi de Malabar et celui de Coromandel, et celui de Pandi, et autres de diverses nations et sectes, se déterminèrent tous de bonne volonté, s'accordant entre eux à s'assujettir à la loi de saint Thomas, homme saint et pénitent. Vint le temps que saint Thomas mourut par les mains d'un brahme, et de son sang fit une croix. » On appela d'un pays éloigné un autre brahme, qui, sans s'être concerté avec le premier et sans connaître son interprétation, en donna une toute semblable pour le fond. L'évêque de Cochin envoya, l'an 1562, [illegible] Henri, alors infant et depuis roi de [illegible] ces témoignages authentiques qui at[illegible] Osorio les a [illegible] mains ; les autres historiens por[illegible] ces saints. Le [illegible] porte de deux croix que l'on voit au petit Mont et au grand Mont, montagnes à proximité de Méliapour ou Saint-Thomé, car c'est ainsi que les Portugais ont nommé cette ville. Comme les monuments décrits en 1711 par le missionnaire confirment la tradition ancienne sur l'apostolat de saint Thomas dans l'Inde, nous présenterons un extrait de sa lettre.

« Le petit Mont, dit-il (1), est un rocher fort escarpé de trois côtés : ce n'est que vers le sud-ouest qu'il a une pente aisée (Pl. XI, n° 1).

« On y voit [illegible] regarde le nord vers [illegible] et qui [illegible] au milieu de la montagne : on y monte par un degré de pierre fort spacieux, où se trouvent deux ou trois détours qui aboutissent à une esplanade de terre qu'on a faite sur le rocher. De cette esplanade on entre dans l'église de Notre-Dame. Sous l'autel, qui est élevé de sept à huit marches, est une caverne d'environ quatorze pieds de largeur, et de quinze à seize pieds de pro-

[illegible] des [illegible] remarquables, etc.

(1) [illegible] Sur [illegible] 1711, p. 13.

Le Petit Mont près Meliapour, Indes

Il piccolo Monti presso Meliapar (India) — El pequeño Monte de Meliapur (India)

Le Cap Comorin, Indes

Capo Comorin (India) — El Cap [illegible]

fondeur : ainsi il n'y a que l'extrémité occidentale de la caverne qui soit sous l'autel. Cette grotte, ou naturelle, ou taillée dans le roc, n'a pas plus de sept pieds dans sa plus grande hauteur. On s'y glisse avec assez de peine par une crevasse du rocher, haute de cinq pieds et large d'un peu plus d'un pied et demi. On n'a pas jugé à propos d'embellir cette entrée, ni même de rien changer à toute la grotte, parce qu'on est persuadé que saint Thomas se retirait souvent dans ce lieu solitaire pour y faire oraison. Nos missionnaires ont dressé un autel vers l'extrémité orientale de la grotte. C'est une tradition parmi le peuple, qu'une espèce de fenêtre d'environ deux pieds et demi, qui est au sud, et qui donne un jour fort obscur à toute la grotte, a été faite par miracle, et que ce fut par cette ouverture que le saint apôtre se sauva des mains du brahme qui le perça de sa lance, et qu'il alla mourir au grand Mont, qui est à une demi-lieue de là vers le sud-ouest. Cependant tout le monde ne convient pas de ce fait : quelques-uns disent, au contraire, qu'il fut blessé au grand Mont, tandis qu'il était en prières devant la croix qu'il avait lui-même taillée dans le roc, et qu'on y voit encore.

« De l'église de Notre-Dame, on monte sur le haut de la montagne, où nos Pères ont élevé un petit bâtiment. Il est fondé sur le rocher, qu'on a eu bien de la peine à aplanir pour rendre ce petit ermitage tant soit peu commode.

« Vers le sud du logis, qui est bâti en équerre, est l'église de la Résurrection. On y trouve une croix d'un pied de hauteur dans un petit enfoncement pratiqué dans le roc, sur lequel est posé l'autel de l'église. Cette petite croix, qui est en relief et gravée dans le trou du rocher, à la grandeur près, ressemble tout à fait à la croix du grand Mont. On y remarque les mêmes prodiges, et, si j'ose m'exprimer ainsi, les mêmes symptômes miraculeux. Je veux dire que, quand la croix du grand Mont change de couleur, qu'elle se couvre de nuages et qu'elle sue, on voit sur la croix du petit Mont de pareils changements, des nuages et une sueur semblable, mais non pas si abondante. Le P. Sylvestre de Sousa, missionnaire de notre Compagnie dans la province de Malabar, qui demeure depuis longtemps au petit Mont, m'a assuré qu'il a été témoin de ce prodige. J'en parlerai plus bas.

« On monte à l'église de la Résurrection par un grand escalier de pierre, d'une [illegible]nte fort roide, qui prend depuis le pied occid[illegible]al de la montagne jusqu'à une esplanade carrée qu'on a pratiquée devant la porte de l'église. A côté de de l'autel, vers le sud, se trouve une ouverture de rocher qui a quatre ou cinq pieds de longueur, et cinq à six pieds de profondeur : on l'appelle la Fontaine de saint Thomas. C'est une tradition assez commune dans le pays, que le saint apôtre, qui demeurait au petit Mont, vivement touché de ce que les peuples qui venaient en foule entendre ses prédications souffraient extrêmement de la soif, parce qu'on ne trouvait de l'eau que fort loin dans la plaine, se mit à genoux dans le lieu le plus élevé de la montagne, qu'il frappa de son bâton le roc où il était en prières, et qu'à l'instant il en jaillit une source d'eau claire qui guérissait les malades quand ils en buvaient avec confiance, à l'intercession du saint....

« Le grand Mont n'est éloigné du petit que d'une demi-lieue : je n'en ai pas mesuré la hauteur, mais il me parut à l'œil trois ou quatre fois plus élevé et plus étendu que l'autre....

« L'église de Notre-Dame est bâtie au sommet de la montagne. C'est, sans contredit, le monument le plus célèbre, le plus autorisé et le plus fréquenté par les chrétiens des Indes, et surtout par les chrétiens qu'on nomme de saint Thomas. Ceux-ci, qui habitent les montagnes de Malabar, y viennent de plus de deux cents lieues....

« La croix, taillée dans le roc par saint Thomas, est au-dessus du grand autel de l'ancienne église, qui a été depuis fort embellie par les Arméniens orthodoxes et schismatiques, et qu'on appelle maintenant Notre-Dame-du-Mont. Aussitôt que les vaisseaux portugais ou arméniens l'aperçoivent en mer, et qu'ils la voient par son travers, ils ne manquent pas de faire une salve de leur artillerie. Cette croix a environ deux pieds en carré; elle peut avoir un pouce de relief, et elle n'a pas plus de quatre pouces d'étendue.... C'est une persuasion générale parmi les Indiens, soit chrétiens, soit idolâtres, que cette croix est l'ouvrage de saint Thomas, l'un des douze apôtres de Jésus-Christ, et que c'est au pied de la même croix qu'il expira d'un coup de lance, dont il fut percé par un brahme gentil.

Paraître avoir d'autres sentiments sur la mission et la mort de ce grand apôtre, ce serait s'exposer à l'indignation et au ressentiment des chrétiens de toute l'Inde : c'est une tradition constante, contre laquelle il serait dangereux de s'élever.

« On ne peut nier qu'il ne se fasse de continuels miracles à Notre-Dame-du-Mont. On y voit, comme dans les églises d'Europe où il y a des images miraculeuses, diverses marques de la piété des fidèles qui ont été guéris de différentes maladies. Huit jours avant Noël, les Portugais célèbrent avec beaucoup de solennité une fête qu'ils appellent de l'Expectation de la sainte Vierge. Il arrive quelquefois en ce temps-là un prodige qui contribue beaucoup à la vénération que les peuples ont pour ce saint lieu. Ce prodige est si avéré, si public et examiné de si près par les catholiques et les protestants qui viennent en foule ce jour-là à l'église, que les plus incrédules d'entre eux ne peuvent le révoquer en doute. On en conviendra aisément par les circonstances suivantes, que j'ai apprises d'un de nos missionnaires qui en a été deux fois témoin avec plus de quatre cents personnes de tout âge, de tout sexe et de toute nation, parmi lesquels il y avait plusieurs Anglais qu'on ne soupçonne pas de trop de crédulité sur cet article.

« Il y a environ sept à huit ans que, pendant le sermon qu'on faisait à la fête de l'Expectation, où l'église était pleine de monde, il s'éleva tout à coup un bruit confus de gens qui criaient de tous côtés : Miracle ! Le missionnaire, qui était proche de l'autel, ne put s'empêcher de publier le miracle comme les autres. En effet, il m'assura que cette sainte croix, qui est d'un roc grossier et mal poli, dont la couleur est d'un gris tirant sur le noir, parut d'abord rougeâtre, puis devint brune, et ensuite d'un blanc éclatant; enfin qu'elle se couvrit de nuages sombres qui la dérobaient aux yeux, et qui se dissipaient par intervalle ; et qu'aussitôt après elle devint toute moite, et répandit une sueur si abondante que l'eau en distillait jusque sur l'autel. La dévotion des chrétiens est de conserver des linges mouillés de cette eau miraculeuse : c'est pourquoi, à la prière de plusieurs personnes considérables, et pour mieux s'assurer de la vérité, le missionnaire monta sur l'autel, et, ayant pris sept ou huit mouchoirs, il les rendit tout trempés, après en avoir essuyé la croix. Il est à remarquer que cette croix est d'un roc très-dur et semblable au rocher auquel elle tient de tous côtés, que l'eau en coulait en abondance, tandis que le reste du rocher était entièrement sec, et que le jour était fort échauffé par les ardeurs du soleil. Plusieurs Anglais protestants, ne pouvant nier ce qu'ils voyaient de leurs yeux, visitèrent l'autel et les environs en dedans et en dehors; ils montèrent même sur l'église de ce côté-là, et examinèrent avec grande attention s'il n'y avait point quelque prestige dont on voulût surprendre la crédulité des peuples. Mais, après bien des perquisitions inutiles, ils furent contraints d'avouer qu'il n'y avait rien de naturel dans cet événement, et qu'il y avait, au contraire, quelque chose d'extraordinaire et de divin. Ils furent persuadés, mais ils ne furent pas convertis. Lorsque la sueur commença à cesser, le Père recteur de Saint-Thomé envoya un missionnaire au petit Mont pour examiner ce qui s'y passait; et celui-ci m'a protesté qu'il trouva la croix, laquelle est pareillement taillée dans le roc, toute moite comme si elle venait de suer, et le bas de l'enfoncement où elle est placée tout mouillé.

« Il y avait plusieurs années que cette merveille n'avait paru au grand Mont, et depuis ce temps-là on n'a rien vu de semblable. Les Portugais, accoutumés à rapporter tout à leur pays, m'ont souvent assuré que ce phénomène, quand il arrive, est le présage de quelque malheur dont la nation est menacée : ils m'en rapportèrent divers exemples arrivés dans le siècle passé et annoncés par cette croix miraculeuse.

« C'est là tout ce qu'on peut dire de certain sur les merveilles de ces deux sanctuaires si célèbres dans l'Inde. »

Les *Recherches* inédites *sur l'Inde* (1) vont au-devant d'une objection. « Que si l'on oppose, y est-il dit, que divers auteurs parlent de translations des reliques de saint Thomas en d'autres villes (2), nous répondrons, avec Baronius (3), que ces villes ont pu posséder quelque

(1) P. LXXV.

(2) Tillemont, *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, t. VIII et XV. Assemani, *Biblioth. orientale*, t. I, p. 40 et 399.

(3) *Martyrol. rom.* 3 *julii.*

partie des ossements du saint apôtre : mais nulle ne présentera certainement des titres qui puissent balancer ceux de Saint-Thomé ou Méliapour. On a dit aussi, pour infirmer le témoignage des auteurs qui nous parlent de la prédication de saint Thomas dans les Indes, que les anciens entendaient sous ce nom tous les peuples orientaux. Nous voudrions voir les preuves de cette étrange assertion. Après l'expédition d'Alexandre, et par suite des relations commerciales entretenues depuis ce conquérant avec les Indes jusqu'à nos jours, on n'a jamais pris l'Inde pour tout l'Orient. Et, supposé même qu'en parlant d'une manière vague, on ait quelquefois donné le nom d'Indiens aux Orientaux en général, on ne l'a point fait certainement quand on entrait dans le détail, quand on faisait l'énumération des peuples de l'Orient, quand on parlait en particulier des Éthiopiens, des Perses, des Circassiens, *des Indiens*, etc., comme en parlent les auteurs que nous avons cités.»

M. Coquebert-Montbret s'occupe aussi de la conversion des indigènes de l'Inde, par saint Thomas. « Cette opinion, dit-il (1), a pour elle une tradition constante, et le suffrage de la plus grande partie des catholiques. Elle a été combattue, à la vérité, par La Croze (2), suivant lequel on aurait pris pour l'apôtre saint Thomas un ecclésiastique nestorien nommé Mar Thomas; mais elle a obtenu dans ces derniers temps quelque faveur, même parmi les protestants, notamment de la part de M. Hohlenberg, dans une Dissertation (3), et de la part de M. Claude Buchanan (4), si du moins on doit interpréter dans un sens favorable les expressions suivantes, dont cet auteur se sert : « Je suis convaincu qu'il y a autant de raisons de croire que saint Thomas est mort dans l'Inde, que saint Pierre à Rome.»

Maintenant que la prédication de saint Thomas et sa mort dans les Indes, attestées par la tradition et par des monuments, sont des faits acquis, nous rappellerons que les Indiens, attirés par le commerce à Alexandrie, eurent occasion d'y connaître saint Pantène, Père de l'Église, qui s'y trouvait à la tête de l'école des chrétiens, avant l'année 179. Ils le prièrent de passer dans leur pays pour y combattre la doctrine des brahmes par celle de Jésus-Christ. Pantène se rendit à leurs instances, quitta son école et partit pour les Indes, avec la permission de Démétrius, évêque d'Alexandrie en 189, qui l'établit prédicateur de l'Évangile pour les nations orientales (1). En arrivant dans l'Inde, Pantène y trouva les traces de la foi qui y avait été prêchée précédemment. Il y vit aussi une copie de l'Évangile de saint Matthieu en hébreu, que saint Barthélemi avait laissée dans ce pays, et, en retournant quelques années après à Alexandrie, il l'apporta avec lui (2). Après saint Pantène, l'évêque Muséus voyagea dans l'Inde : il alla à Ceylan, et de là remonta sur le continent. Nous ajouterons qu'un prélat du nom de Jean signa, comme évêque de l'Inde, les actes du concile de Nicée, l'an 325; que des religieux venaient en foule de l'Inde à Jérusalem, du temps de saint Jérôme, en 385, ce qui suppose qu'il y existait des monastères; que le moine Cosmas trouva des chrétiens dans l'Inde au VIe siècle (3); que la ville de Calliana, aujourd'hui Calianapour (4), était alors un siége épiscopal; que des prêtres chrétiens avaient dressé leurs autels jusque sur les rivages de Ceylan (5), avec d'autant plus de succès que le bouddhisme y avait détrôné le culte des brahmes; qu'au IXe siècle, Alfred le Grand, roi d'Angleterre, envoya porter des présents sur le tombeau de saint Thomas dans l'Inde (6).

Les disciples de cet apôtre conservèrent longtemps la foi qu'il avait prêchée. Mais peu à peu la doctrine des Indiens, qui avaient plus de communications avec l'Égypte et la Grèce qu'avec la ville où Jésus-Christ a établi le foyer de la vérité et le centre de son Église, souffrit de leurs rapports avec ces mobiles Orientaux que

(1) Note sur les chrétiens de saint Thomas, dans le *Recueil de voyages et de mémoires* de la Société de géographie, t. IV, p. 25.

(2) *Christianisme des Indes.*

(3) *De Origin. et fatis Eccl. christianæ in India orientali*; Copenh., 1822.

(4) *Christian researches in India*, onzième édition, p. 104 et suivantes.

(1) Euseb., *Hist.*, l. V, c. 10.

(2) Alban Butler, *Vie des saints*, 7 juillet. Le P. Paulin de Saint-Barthélemi, *India orientalis christiana*, p. 3.

(3) *Topographia christiana* de Cosmas Iudicopleustes.

(4) Le P. Paulin de Saint-Barthélemi, *India orientalis christiana*, p. 14.

(5) *Annales de la propagation de la foi*, t. XI, p. 582.

(6) *Ibid.*, t. III, p. 50.

l'esprit de schisme et d'hérésie gouvernait à son gré. Les Églises nestoriennes, établies en Perse, étaient nombreuses et gouvernées par des ecclésiastiques qui, dans l'hérésie, conservaient encore de grandes lumières : ils envoyèrent des missionnaires de leur secte dans l'Inde et surtout dans l'île de Ceylan (1). Les peuples les écoutèrent avec une docilité aveugle, se soumirent à eux, et dépendirent ainsi du patriarche nestorien. Suivant Canter Wisscher (2), qui a résidé pendant cinq ans à Cochin en qualité de ministre protestant, et qui déclare tenir ces renseignements de l'évêque nestorien Mar Gabriel, le nombre des chrétiens dits de saint Thomas, Nazarini, Syro-Chaldéens, ou simplement Syriens, était réduit à soixante-quatre familles, lorsque le patriarche envoya de Bagdad, de Ninive et de Jérusalem un certain nombre d'individus des deux sexes et de tout âge, sous la conduite d'un négociant nommé Thomé, accompagné de quelques ecclésiastiques. Ces colons obtinrent du souverain de Cranganor la permission de se fixer dans son pays, d'y cultiver les terres qu'on leur concéda, et d'y faire le commerce : ils y bâtirent plusieurs églises, et le nombre de leurs maisons, dont la plupart avaient des boutiques, s'éleva à 472. Ils furent joints en 823 par de nouveaux missionnaires nommés Mar Sabour, Mar Protoï et Sabour Isso ; et, à la même époque, une partie de ces chrétiens quitta le Cranganor pour s'établir à Colam, ville fondée en 822. A dater du IXe siècle, ils se multiplièrent dans les montagnes du Malabar, comme sur le littoral.

Le Malabar s'étend du cap Dilly au cap Comorin, qui termine majestueusement la côte et la chaîne des Gates. Son sommet, fort élevé, couvert d'une riante verdure, domine une belle cascade et une plaine remplie de forêts (Pl. XI, n° 2). Ce pays, qui réunit des montagnes assez hautes, des coteaux prolongés et de belles campagnes sur la mer, offre le coup d'œil le plus varié et le plus agréable (3). On rapporte que le roi de tout le Malabar, nommé Sarama Pereimal, s'étant fait chrétien, partit pour Jérusalem ; d'autres veulent qu'il ait embrassé l'islamisme et pris la résolution d'abdiquer, pour aller passer le reste de sa vie à la Mecque (1). Avant d'entreprendre ce voyage, quel qu'il ait été, il partagea ses États entre ses parents les plus proches. L'un d'eux, qu'il affectionnait particulièrement, régna sur le pays de Calicut avec le titre de Samorin, auquel était attachée une sorte de suprématie sur les autres démembrements du royaume. Un second eut en partage l'État de Cananor. Un troisième fut établi roi de Colam, avec la qualité de grand Bramine et de Cobrisim, répondant à celle de souverain pontife ; mais, dans la suite, les Cobrisims transportèrent leur résidence à Cochin, le chef de Colam continuant, du reste, à prendre le titre de roi. Celui qui gouverna cette dernière ville après Pereimal était le rajah Sijak Rawisti. Il accorda aux chrétiens de Saint Thomas de nombreux priviléges, soit pour étendre par leur moyen le commerce de sa capitale, soit pour augmenter le nombre de ses partisans (2). On savait que cet acte solennel avait été inscrit sur six plaques de métal ; mais ces curieux monuments avaient disparu. On ignorait entièrement ce qu'ils étaient devenus, lorsque Maccaulay, résident anglais à Travancore, les retrouva. Il permit en 1807 à Claude Buchanan d'en prendre le *fac-simile*, que celui-ci a déposé, dit-on, à l'université de Cambridge, aussi bien que les fac-simile de deux autres tables du même genre que possèdent les Juifs de Cochin. Au nombre des priviléges accordés aux chrétiens de Saint-Thomas était celui d'avoir un chef ; ou, comme on parlait au moyen âge, un roi de leur nation. Il est fait mention d'un de ces chefs, nommé Béliarté, qui transmit sa dignité à ses descendants. Sa race étant venue à s'éteindre, l'autorité qu'il exerçait sur les chrétiens devait passer au roi de Diamper, que le dernier descendant de Béliarté avait adopté, et de celui-là au roi de Cochin, aussi à titre d'adoption. Les chrétiens de Saint-Thomas se trouvèrent dès lors privés de l'avantage d'avoir des princes de leur nation, et ils demeurèrent sujets de ceux dans les États desquels ils résidaient.

(1) *Recherches* inédites *sur l'Inde*, p. LXXI.
(2) *Mallabaarsche Brieven*, sixième lettre. Paulin de Saint-Barthélemi, *India orientalis christiana*, p. 19.
(3) *Recherches* inédites *sur l'Inde*, p. XVI.

(1) *Recueil de voyages et de mémoires*, publiés par la Société de géographie, t. IV, p. 16.
(2) Coquebert-Montbret, Note sur les chrétiens de saint Thomas, etc., p. 28.

A l'égard des chefs spirituels, ils continuèrent de les recevoir du patriarche nestorien, dit de Babylone, qui résida successivement à Séleucie et à Ninive. Ils en reçurent même plus tard du patriarche jacobite de Ninive, obéissant ainsi à un évêque envoyé tantôt par l'un, tantôt par l'autre, et qui prenait le titre épiscopal d'Angamalé. Leur grossière ignorance ne distingua point entre les symboles contraires d'Eutychès et de Nestorius, qu'ils admirent alternativement sans les comprendre. Les évêques, non moins indifférents que le clergé et le peuple, se contentaient de professer extérieurement la doctrine du patriarche qui leur avait donné mission (1).

Le P. François de Sousa (2), Canter Wischer (3) et Claude Buchanan (4) donnent sur les chrétiens de Saint-Thomas des détails dont M. Coquebert-Montbret a formé un tableau intéressant (5). Dans le Malayala, que nous nommons Malabar, les hauteurs sont couvertes de forêts de teack (*tectona grandis*). Les vallées produisent du poivre, de la cannelle, de la cassia, diverses résines et gommes aromatiques. Le P. de Sousa parle d'Angamalé comme du chef-lieu de la chaîne des Gates. Il peint les églises comme des édifices assez vastes, mais mal tenus et peu ornés. Buchanan dit que celles dont la fondation remonte le plus haut ressemblent aux anciennes églises paroissiales de l'Angleterre : elles ont des toits en pente à l'européenne ; leurs murailles sont d'une pierre rougeâtre qui durcit à l'air, et elles sont soutenues par des piliers butants ; leurs fenêtres sont en ogives. Dans les principales, les tombeaux des évêques sont rangés des deux côtés de l'autel. La charpente est à découvert dans l'intérieur, mais décorée. La partie du chœur et celle du sanctuaire sont cintrées. Ces églises ont des cloches, quelquefois même assez fortes, et portant des inscriptions dans la langue du Malabar et en syriaque. *Cassanares* était une dénomination commune à tous les membres du clergé ; mais, lorsqu'on parlait des prêtres et des diacres en particulier, on nommait les premiers *Cachicas*, et les seconds *Chomchanas*. Tous les ecclésiastiques, même l'évêque, se mariaient et se remariaient s'ils venaient à perdre leurs femmes. Les chrétiens de Saint-Thomas faisaient maigre le mercredi et le vendredi. Leurs jeûnes étaient aussi multipliés que ceux de l'Église grecque, et la continence des époux en faisait partie. Un de ces jeûnes durait trois jours : on le nommait jeûne de Jonas, parce que ce prophète, regardé comme le type du Sauveur, resta trois jours sans manger dans le ventre de la baleine. Ces chrétiens étaient dans l'usage de prendre de l'absynthe le vendredi saint, en mémoire du fiel que les Juifs présentèrent à Notre-Seigneur. Sousa dit que, bien qu'ils payassent tribut aux rois du pays, ils reconnaissaient uniquement, au temporel comme au spirituel, la juridiction de leur évêque. C'était lui qui nommait les juges chargés de prononcer souverainement sur les contestations qui s'élevaient entre eux ; mais, en matière criminelle, l'autorité de ces juges se bornait à pouvoir infliger des amendes. Les prêtres portaient communément de larges caleçons de toile blanche, descendant à peine jusqu'aux genoux, et par-dessus un jupon également court, de la même toile ou de quelque autre étoffe ; leur bonnet était ordinairement noir, élevé et élargi par le haut ; ils allaient nu pieds et nu jambes, ayant à la main une très-longue canne, et au cou un chapelet de grains noirs. Les chrétiens de Saint-Thomas ne différaient pas des autres habitants du Malabar, quant à la manière de s'habiller. Leur vêtement se bornait à un manteau d'étoffe qui leur prenait depuis les reins jusqu'en bas ; ils avaient quelquefois la tête ceinte d'un mouchoir. Ceux que Sousa eut occasion de voir dans les montagnes marchaient nus jusqu'à la ceinture, ayant seulement un court jupon formé d'un riche tissu de soie ; ils portaient, comme les Hindous, des pendants d'oreilles d'or et de pierreries, ainsi que des bracelets au gros du bras ; mais ils attachaient à leur coiffure, comme marque distinctive de leur religion, un chapelet terminé par une croix d'or ou d'argent. Les hommes âgés, ceux qui s'étaient voués au célibat, ceux surtout qui avaient été en pèlerinage à Méliapour et qui se piquaient d'une dévotion particulière, avaient les cheveux coupés. L'habillement des femmes était très-décent, et leur conduite répondait à la modestie de leur extérieur : une

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. XI, p. 501.
(2) *Oriente conquistado á J.-C.*
(3) *Malaabarsche Brieven.*
(4) *Christian researches in Asia.*
(5) Note sur les chrétiens de saint Thomas, etc.

mante blanche ou bleue les couvrait de la tête aux pieds. Lorsque l'évêque entrait à l'église, toutes ces femmes, ajoute le P. de Sousa, allaient lui baiser la main avec tant d'ordre et de recueillement, qu'on les eût prises pour des religieuses. Les mariages se faisaient avec beaucoup de cérémonie : l'époux attachait un ruban à la poitrine de l'épouse, et celle-ci, pour manifester son consentement, se couvrait la tête et le visage de son voile ; après quoi, ils échangeaient entre eux quelques grains d'or. A cette occasion, le clergé prélevait le dixième de la dot ; mais il ne jouissait d'aucune autre espèce de dime. Les enfants mâles étaient présentés à l'église quarante jours après leur naissance, et les filles au bout de quatre-vingts jours : ils y étaient portés par leurs mères, et celles-ci n'avaient pas le droit d'y entrer auparavant. Ces chrétiens, en général, avaient de la prétention à la noblesse : ils se disaient de la classe des Naïres, c'est-à-dire des nobles, et, comme ceux de cette caste, ils ne sortaient pas sans avoir le sabre à la main. Ils ne s'alliaient pas avec les individus des classes inférieures, et ne communiquaient point avec eux, même lorsque ceux-ci avaient embrassé le christianisme. Marchant toujours armés, ils ne déposaient leurs armes qu'en entrant à l'église. Aussi bons et charitables que braves et belliqueux, ils traitaient particulièrement leurs esclaves avec douceur : on voyait de ces chrétiens laisser, en mourant, leurs biens aux esclaves nés dans leurs maisons. Doués d'une grande intelligence, ils apprenaient facilement à parler et à écrire en différentes langues. Habiles dans la conduite des affaires, ils entendaient bien le commerce, spécialement celui du poivre, qui était en grande partie entre leurs mains. Leurs habitations, très-misérables, formaient des groupes isolés et distincts. Dispersés en 140 villages, ils étaient au nombre d'environ 22,000 avant la conquête portugaise, et possédaient jusqu'à 127 églises (1).

Il importait de constater avec quelque développement les faits qu'on vient de lire : car, si les traditions primitives ont été apportées dans l'Inde par les descendants de Noé ; si les Juifs s'y sont établis sept siècles avant Jésus-Christ ; si saint Thomas y a annoncé l'Évangile dès la naissance de l'Église ; si depuis lors le judaïsme, le christianisme et la religion des Hindous n'ont pas cessé d'être juxtaposés, on concevra sans peine que cette religion a dû faire des emprunts aux Juifs et aux chrétiens.

(1) *Recherches* inédites *sur l'Inde*, p. LXXI.

CHAPITRE V.

Religions professées dans les pays conquis au midi par l'empereur Koublaï : 2° Religion de la Chine et du Tibet.

Quoique Koublaï n'ait pas étendu ses conquêtes sur l'Inde entière, nous avons dû parler du Brahmanisme de l'Hindoustan pour arriver à l'exposition du Bouddhisme, qui réagit contre le polythéisme des brahmes, et s'implanta ensuite dans tous les pays où l'empereur monghol fit, longtemps après, reconnaître son autorité. Maintenant, avant de dire comment ce système religieux envahit la Chine, il convient de faire ressortir les caractères de civilisationpatriarcale que présente l'empire chinois.

Cette colonie, probablement japhétique, a vécu isolée des autres peuples du continent asiatique ; dans cet isolement, elle s'est étendue et a prospéré sous l'influence de ses propres traditions, respectant plus fidèlement ses institutions politiques et civiles ; enfin, lorsqu'elle est entrée en rapport avec les peuples étrangers, elle a su conserver, malgré les altérations qui se sont introduites dans la masse des idées, le fond primitif sur lequel étaient assises originairement son organisation et ses mœurs (1).

Pour établir l'ancienneté du peuple chinois, il suffit de rappeler la langue, la grammaire et l'écriture de cette nation singulière. En effet, une langue qui est restée pure et sans mélange, qui ne compte qu'un très-petit nombre de mots radicaux, tous monosyllabiques, répond parfaitement à l'idée qu'on se fait d'une langue primitive. Le système grammatical des Chinois est

(1) Riambourg et Th. Foisset, Traditions chinoises mises en rapport avec les traditions bibliques, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XII, p. 119, 221 ; t. XIII, p. 332.

d'une si grande simplicité et s'éloigne tant d'ailleurs des formes grammaticales adoptées successivement par les autres peuples, à mesure que les rapports logiques ont été plus développés, qu'on doit encore y reconnaître un précieux débris de la première civilisation. Enfin, à l'égard du système graphique, les Chinois n'ont pas franchi la limite qui sépare l'écriture hiéroglyphique de l'écriture alphabétique; et, à la différence des Babyloniens, des Assyriens, des Persans, des Égyptiens eux-mêmes, qui, bien des siècles avant l'ère chrétienne, commencèrent à faire usage de ce dernier mode d'écrire, ils en sont restés à peu près au point où en étaient vraisemblablement les hommes quand ils entreprirent d'élever la tour de Babel.

Mais le caractère primitif, si profondément empreint sur la physionomie de la nation chinoise, ressort plus nettement encore, lorsque, négligeant le côté matériel, on s'attache au côté moral. C'est un fait culminant, qu'au centre de l'Asie, en remontant par delà l'époque qui a marqué le commencement des grands empires, on trouve les institutions patriarcales, les seules que connût le genre humain; qu'elles ont été le point de départ de toutes les nations, et qu'elles ont régi longtemps la plupart des tribus qui se sont étendues au loin sur la surface de la terre. Quand l'humanité se trouva réduite à une seule famille, Noé, concentrant en sa personne tous les pouvoirs, était roi, pontife et juge. La suprématie paternelle, source de cette royauté antique, en régla la transmission avec une souveraine autorité : le patriarche désignait son successeur, qui était presque toujours l'aîné de ses fils; mais, quand il dérogeait à la prééminence attachée à la primogéniture, la volonté de l'auteur commun faisait loi. La religion était la pierre angulaire de cet édifice; la bénédiction du patriarche mourant sacrait en quelque sorte celui qui devait entrer, après lui, en possession des prérogatives patriarcales; et il y avait, dans ce pouvoir de bénir et de maudire, dont l'exercice était délégué d'en haut et ratifié dans le ciel, quelque chose d'infiniment supérieur à la notion de la royauté moderne. Du reste, la religion était fort simple, et les mœurs rappelaient en beaucoup de points la fraternité originelle de tous les hommes. Dans ces âges où la prompte propagation du genre humain était la loi suprême, on admettait la polygamie. On professait un grand respect pour les ancêtres, et un deuil solennel honorait la mémoire de ceux qui n'étaient plus. Or, le peuple chinois, qui se considère comme une famille immense, présente précisément le phénomène d'un régime purement domestique; l'administration publique n'y a d'autre pivot que les devoirs des pères et des enfants; l'empereur porte le nom de père et mère de l'empire; un vice-roi est le père de la province où il commande, et un mandarin celui de la ville qu'il gouverne. Le sacerdoce n'a jamais été séparé de l'autorité suprême : l'empereur, grand prêtre de la nation exclusivement à tout autre, a seul le droit de sacrifier publiquement au Ciel; car les Chinois adorent le *Tien* (Ciel) et le *Changty* (suprême Seigneur), mots qui, dans le principe, désignèrent peut-être le Dieu unique et véritable, mais qui, lorsque la superstition eut prévalu, reçurent une acception différente. Ils ont été pendant un temps interprétés en sens opposé par les missionnaires; les uns croyant d'abord que ces mots se rapportaient toujours au vrai et seul Dieu, les autres déclarant qu'ils ne s'appliquaient qu'au *ciel matériel* et à l'*esprit du ciel* considéré comme une divinité locale. Les Chinois adorent aussi, mais d'un culte subordonné, les esprits inférieurs qui président aux villes, aux rivières, aux montagnes, etc. Ils rendent un culte aux ancêtres, et pendant le deuil des parents, qui est très-long, ils s'abstiennent de toute fonction publique. L'empire est héréditaire; le fils aîné, né de l'épouse qui a eu le titre d'impératrice, succède au père, de préférence à ses frères; toutefois, l'empereur peut désigner un autre de ses fils : il faut seulement qu'il fasse cette désignation de son vivant. Parmi les analogies entre les mœurs chinoises et les mœurs patriarcales, nous nous bornons à signaler l'usage de la polygamie, avec cette singulière circonstance, qu'à l'âge où tout espoir de fécondité manque à l'épouse, elle choisit la compagne du second rang qui devra donner des enfants à son mari. Nous signalons encore la prédilection des Chinois pour l'agriculture, qu'ils assurent être aussi ancienne que l'empire.

Si les hommes qui, ne sachant point apprécier la tradition mosaïque à sa juste valeur, se livrent à des hypothèses imaginaires sur l'état

primitif des sociétés humaines, consentaient à étudier le peuple chinois d'après ces données, ils n'auraient plus la hardiesse de poser en premier ordre une période d'abrutissement indéfinie, qui aurait été le point de départ du genre humain; ils ne diraient plus que l'homme est passé de l'état de la brute à celui du sauvage, puis à la demi-civilisation des barbares, enfin à la civilisation grecque et romaine; ils cesseraient de soutenir, en parlant du sentiment religieux, qu'il s'est manifesté d'abord par le fétichisme, d'où l'homme est arrivé successivement à l'idolâtrie, au sabéisme et à une conception plus pure de la Divinité. La contemplation du peuple chinois, qui remonte jusqu'aux temps voisins de la catastrophe dont l'histoire a conservé la trace et dont la nature offre des vestiges, rend cette hypothèse inadmissible : elle prouve que, de la vraie notion de Dieu, les habitants de la Chine sont tombés, sous le rapport du dogme, dans une théorie toute panthéistique, et, sous le rapport de la morale, dans un abîme de corruption.

Il y a trois religions principales en Chine : celle des Tao-sse (*Tao-Kiao*), qui regardent Lao-tseu comme le fondateur de leur doctrine; celle des Lettrés (*Jou-Kiao*), dont le culte a pour base les honneurs rendus à Kong-fou-tse (Confucius); le bouddhisme ou religion de Fo (*Chi-Kiao*).

Nous ne nous arrêtons pas aux fables dont on a environné le berceau de Lao-tseu, né vers l'an 604 avant Jésus-Christ : on a dit que la mère de ce philosophe le porta neuf fois neuf ans dans son sein, et qu'il vint au monde avec les cheveux blancs, ce qui lui valut le nom de Lao-tseu (l'enfant vieillard), sous lequel on a coutume de le désigner. Vers la fin de sa vie, il sortit de la Chine et voyagea bien loin à l'occident. « Nous savons, par un témoignage digne de foi, dit Abel de Rémusat (1), qu'il est venu dans la Bactriane; mais il n'est pas impossible qu'il ait poussé ses pas jusque dans la Judée ou même dans la Grèce. Un Chinois à Athènes offre une idée qui répugne à nos opinions, ou, pour mieux dire, à nos préjugés sur les rapports des nations anciennes. Je crois toutefois qu'on doit s'habituer à ces singularités, non qu'on puisse démontrer que notre philosophe chinois ait effectivement pénétré jusque dans la Grèce, mais parce que rien n'assure qu'il n'y en soit pas venu d'autres vers la même époque, et que les Grecs n'en aient pas confondu quelqu'un dans le nombre de ces Scythes et de ces hyperboréens qui se faisaient remarquer par l'élégance de leurs mœurs, leur douceur et leur politesse. Au reste, quand Lao-tseu se serait arrêté en Syrie après avoir traversé la Perse, il eût déjà fait les trois quarts du chemin, et parcouru la partie la plus difficile de la route au travers de la haute Asie. Depuis qu'on s'attache exclusivement à la recherche des faits, on conçoit à peine que le seul désir de connaître des opinions ait pu faire entreprendre des courses si pénibles. Mais c'était alors le temps des voyages philosophiques : on bravait la fatigue pour aller chercher la sagesse ou ce qu'on prenait pour elle; et l'amour de la vérité lançait dans des entreprises où l'amour du gain, encore peu inventif, n'eût osé se hasarder. Il y a dans ces excursions lointaines quelque chose de romanesque qui nous les rend à peine croyables. Nous ne saurions nous imaginer qu'à ces époques reculées, où la géographie était si peu perfectionnée, et le monde encore enveloppé d'obscurité, des philosophes pussent, par l'effet d'une louable curiosité, quitter leur patrie, et parcourir, malgré mille obstacles, et en traversant des régions inconnues, des parties considérables de l'ancien continent. Mais on ne peut pas nier tous les faits qui embarrassent; et ceux de ce genre se multiplient chaque jour, à mesure qu'on approfondit l'histoire ancienne de l'Orient. Ce qu'on serait tenté d'en conclure, c'est que les obstacles n'étaient pas si grands que nous le supposons, ni les contrées à traverser si peu connues. Des souvenirs de parenté liaient encore les nations de proche en proche; l'hospitalité, qui est la vertu des peuples barbares, dispensait les voyageurs des mille précautions qui sont nécessaires parmi nous. La religion favorisait leur marche, qui n'était, en quelque sorte, qu'un long pèlerinage de temple en temple et d'école en école. De tout temps aussi le commerce a eu ses caravanes; et, dès la plus haute antiquité, il y avait en Asie des routes tracées, qu'on a suivies naturellement jusqu'à l'époque où la découverte du cap de Bonne-Espérance a changé la direction des

(1) *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 97.

voyages de long cours. En un mot, on a cru les nations civilisées de l'ancien monde plus complétement isolées et plus étrangères les unes aux autres qu'elles ne l'étaient réellement, parce que les moyens qu'elles avaient pour communiquer entre elles, et les motifs qui les y engageaient, nous sont également inconnus. Nous sommes peut-être un peu trop disposés à mettre sur le compte de leur ignorance ce qui n'est qu'un effet de la nôtre. » Ces judicieuses observations ont une grande portée, parce qu'elles concourent à expliquer comment la tradition primitive, effacée par l'idolâtrie chez les différents peuples, a pu cependant être ravivée au milieu d'eux par des communications avec la Judée. Du reste, Lao-tseu pouvait tenir plusieurs de ses connaissances des Juifs des dix tribus que les conquêtes de Teglath-Phalassar, antérieurement à 730, et de son fils Salmanasar, l'an 719 avant Jésus-Christ, avaient dispersés dans toute l'Asie. M. l'abbé Sionnet ne fait pas même difficulté de dire que l'action du philosophe et de ses sectateurs sur leurs compatriotes fut un essai d'épuration des doctrines matérialistes propres à la Chine, inspiré par le judaïsme et exécuté sous son influence; proposition appuyée sur ce triple fait : que les plus anciens fragments des livres chinois ne contiennent rien qui se rapproche de la doctrine des Livres saints; qu'on ne trouve des traits de ressemblance avec cette doctrine que dans des auteurs qui ont écrit au moins cent ans après la dispersion des dix tribus; que presque tous ces auteurs ont appartenu à la secte de Lao-tseu (1). Ce philosophe rattache la chaîne des êtres à celui qu'il appelle *Un*, puis à *Deux*, puis à *Trois*, qui, dit-il, ont fait toutes choses. Platon adopta plus tard ce dogme, mais il sembla craindre de le communiquer aux profanes. Lao-tseu n'use pas des mêmes détours; et ce qu'il y a de plus clair dans le *Livre de la Raison et de la Vertu*, où il expose sa doctrine, c'est qu'un Être trine a formé l'univers. Circonstance plus remarquable encore, il donne à cet Être un nom hébreu à peine altéré, le nom même qui désigne dans nos Livres saints celui qui a été, qui est et qui sera, *Jéhovah* (JHV). Ce dernier trait ne permet pas de révoquer en doute les relations du philosophe chinois avec les Juifs. Lao-tseu admet pour première cause la *Raison*, être ineffable, incréé, qui est le type de l'univers et qui n'a de type que lui-même. Il regarde les âmes humaines comme des émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la mort, et il refuse aux méchants la faculté de rentrer dans le sein de l'âme universelle. Selon lui, la perfection consiste à être sans passions, pour mieux contempler l'harmonie de l'univers; sa philosophie respire la douceur et la bienveillance; toute son aversion est pour les cœurs durs et les hommes violents. Lao-tseu reçut la visite de Kong-fou-tse, et sembla lui reprocher son attachement aux maximes des anciens Chinois. Comme tant d'autres fondateurs, il ne pouvait prévoir la direction que d'indignes disciples donneraient à ses opinions après sa mort, arrivée en 523. L'état passif, l'état parfait de l'âme, auquel ces disciples voulaient parvenir, étant sans cesse troublé par la crainte du trépas, ils publièrent qu'on pouvait trouver un breuvage qui rendît l'homme immortel; et le désir d'échapper au tombeau attira une foule de partisans à la nouvelle secte, qui se montra avec éclat cent quarante ans avant Jésus-Christ. Les grands, les hommes opulents, les femmes surtout, plus attachées à la vie, embrassèrent la religion des *Tao-sse*. La pratique des sortiléges, l'invocation des esprits, l'art de prédire l'avenir, firent des progrès rapides dans toutes les provinces; les empereurs eux-mêmes provoquèrent cet empressement; sur leur exemple, et leur cour se remplit d'une foule de ces docteurs auxquels on avait décerné le titre de *Thien-sse* (docteurs célestes). Cette secte se répandit même en Cochinchine, au Tong-King et au Japon (1).

Lao-tseu avait fondé sa doctrine sur les données primitives de l'intelligence humaine, et s'était constitué, par la forme de son enseignement, le père du rationalisme à la Chine. Mais Kong-fou-tse, son contemporain, au lieu d'aider ce philosophe à rompre le fil des traditions chinoises, s'efforça de le renouer.

Ainsi, lorsqu'il perdit sa mère, obéissant aux anciennes lois, alors presque oubliées, qui in-

(1) *Vestiges de dogmes chrétiens retrouvés dans les anciens livres chinois*, ou *Analyse d'un ouvrage inédit du P. Prémare*, Jésuite, p. 51.

(1) Stanislas Julien, traduction du *Livre des récompenses et des peines*, Avertissement, p. viij.

terdisaient l'exercice de tout emploi public aux fils à la mort de leurs parents, il cessa de remplir les fonctions du mandarinat, et pratiqua les anciens rites funéraires, auxquels, à son exemple, la nation se conforma de nouveau. On distingue, dans ces honneurs rendus aux ancêtres, un culte solennel et un culte simple. Les cérémonies du culte solennel ont lieu à trois époques différentes : 1° avant la sépulture, quand le corps est encore exposé; 2° tous les six mois, dans la salle particulière de la maison, appelée *salle des ancêtres;* 3° tous les ans, au commencement du mois de mai, sur les tombeaux placés hors des villes et souvent sur les montagnes. Quand le jour du sacrifice est arrivé, on réunit la famille, dont le chef, assisté de plusieurs servants, choisit et prépare la victime. Il s'approche ensuite avec respect des tablettes où l'esprit de chaque défunt est censé venir se reposer plus tard, et, prosterné ainsi que les assistants, il les encense. Du reste, il fait, pendant tout le temps, brûler des parfums devant les tablettes des ancêtres auxquels il s'adresse, pour leur témoigner qu'il attend d'eux des faveurs et des prospérités temporelles. Le maître des cérémonies ayant invité, à haute voix, ces esprits à se rendre au milieu de la famille et à accepter les dons, l'assemblée se prosterne et se relève trois fois de suite. Il élève de nouveau la voix pour inviter le sacrificateur à faire des prostrations devant les esprits, dont il annonce la présence, et auxquels il reste à offrir le vin (liquide préparé avec du riz) et les viandes du sacrifice. Un des servants présente, en ce moment, du vin au sacrificateur, qui le répand sur une représentation de forme humaine disposée d'avance, et l'assistance fléchit les genoux à quatre reprises. On offre alors la chèvre et les autres viandes qu'on porte devant les tablettes; sur l'avertissement du maître des cérémonies, le sacrificateur élève le vase renfermant le vin; et, sur une invitation nouvelle, il boit ce vin, « gage de tous biens et de toutes prospérités. » L'assemblée s'agenouille encore trois fois de suite; puis les servants reprennent les tablettes qu'on reporte à leur place ordinaire, et que l'on couvre d'un voile de soie. Les viandes sont distribuées aux assistants; et le maître des cérémonies donne à haute voix l'assurance que le sacrifice rendra les ancêtres favorables, et obtiendra des grâces temporelles de leur part à ceux qui l'ont offert : assurance que le sacrificateur donne à son tour. Enfin, on met le feu à une quantité de papier, en forme de monnaie, préparé d'avance hors de la salle; car, selon les Chinois, l'usage de l'argent est aussi nécessaire dans l'autre monde que dans celui-ci, et ils croient subvenir ainsi aux besoins des morts, pour qui le papier se change, disent-ils, en monnaie véritable. Le culte simple dont il nous reste à parler consiste à placer avec honneur dans les maisons les tablettes portant le nom du défunt, dont l'esprit est censé reposer en cet endroit, et auquel on offre des prières et des sacrifices dans les temps marqués par les rituels : on pratique la même chose au moment des funérailles, sur les tombeaux, et aux jours réputés plus favorables.

Kong-fou-tse ne se borna pas aux rites funéraires, qui constituent, comme on le voit, une véritable idolâtrie : il entreprit de faire revivre tous les usages antiques, à la pratique desquels il rattachait les vertus sociales et politiques, et il mit en ordre les six *Kings*, livres sacrés qui renfermaient les plus anciens monuments écrits de la Chine. Le mot *King* signifie un livre contenant une doctrine émanée d'une source infaillible et sans défaut, doctrine qui n'admet aucun changement. Toutes les sectes chinoises ont leurs *Kings;* mais nous ne parlons ici que de ceux de la secte littéraire ou Jou-kiao savoir : 1° l'*Y*, auquel tous les autres se rapportent, comme les branches d'un arbre à un même tronc, 2° le *Chou*, 3° le *Chi*, 4° le *Li*, 5° l'*Yo*, 6° le *Tchun-tsieou*. De ces six *Kings*, le *Li* (livre des rites) et l'*Yo* (livre de la musique) ont péri.

L'*Y-king* ou livre canonique des changements, dit le P. Visdelou, Jésuite (1), est comme l'encyclopédie des Chinois. On peut pourtant en réduire les matières à trois chefs, la métaphysique, la physique et la morale. A l'égard de la métaphysique, lorsqu'il parle du premier principe, il ne fait que l'effleurer : on y lit que *Taiki* (grand comble, métaphore tirée des toits, dont le comble est le point d'appui des chevrons) a engendré deux effigies, *Yan* et *Yn;* ces deux effigies ont engendré quatre images, et ces

(1) Notice du livre chinois nommé *Y-king*, à la suite de l'édition du *Chou king* publiée par de Guignes, p. 400.

quatre images à leur tour ont engendré les huit trigrammes; énigme interprétée par les philosophes, en ce sens que le *grand comble* ou raison primitive a engendré le ciel et la terre, lesquels ont engendré les cinq éléments, qui enfin ont engendré toutes choses (1). L'*Y-king* s'étend plus sur la physique, qu'il ne traite d'ailleurs qu'en présentant certaines notions universelles. Pour la morale, il en traite à fond, n'oubliant rien de ce qui appartient à la vie de l'homme, considéré comme seul, comme père de famille, et comme homme d'État. En outre, il est le livre des sorts, et, comme tel, il a servi de toute antiquité aux prédictions : non-seulement Kong-fou-tse approuve les sorts, mais il enseigne en termes formels l'art de les déduire. Ce philosophe feuilletait sans cesse l'*Y-king*, à ce point qu'il usa plusieurs cordons; car, de son temps, on n'avait pas encore inventé le papier, et les feuilles de bois étaient enfilées. Il souhaitait de voir sa vie prolongée, afin d'acquérir une connaissance parfaite de ce livre, qu'il orna de commentaires rédigés en dix chapitres. On les nomma les dix ailes sur lesquelles l'*Y-king* volerait à la postérité.

Le *Chou-king*, qui comprend l'ancienne histoire de la Chine, est surtout un livre de morale : Kong-fou-tse eut pour but de conserver les principes de l'ancien gouvernement et les maximes fondamentales de la morale politique, en réunissant dans un même ouvrage les discours et les règles de conduite des empereurs, des ministres et des philosophes de la première antiquité. Le *Chi-king* offre un recueil de chansons en usage dans les divers royaumes de la Chine, qui avait alors plusieurs rois tributaires de l'empereur. Le *Tchun-tsieou* renferme les annales du royaume de Lou, patrie de Kong-fou-tse, depuis l'an 712 avant Jésus-Christ, jusqu'à la mort de ce philosophe, arrivée vers l'an 479.

L'admiration de Kong-fou-tse pour la théorie panthéistique de l'*Y-king* fera admettre sans surprise ces paroles du P. Longobardi, Jésuite (2): « Dans le livre nommé *Kialu* il est dit que Confucius, voulant une bonne fois se délivrer de l'importunité de ses disciples qui ne cessaient de le questionner sur les esprits, sur l'âme raisonnable et sur ce qui se passait après la mort, résolut de leur donner une règle générale, qui est de raisonner et de disputer tant qu'on voudra sur les choses renfermées dans les six positions, c'est-à-dire qui sont ou visibles ou dans le monde visible, pourvu que les disputes ne fassent point naître le doute; mais, à l'égard des choses qui ne sont point dans les six positions, n'étant ni visibles ni dans le monde visible, il veut qu'on les laisse comme elles sont, sans en disputer ou les approfondir. » C'était réduire les lettrés chinois à ne penser qu'aux choses palpables, et les placer sur la pente de l'athéisme.

Le respect pour Kong-fou-tse, restaurateur de la doctrine traditionnelle des Chinois, devint tel chez ce peuple idolâtre, qu'on lui éleva des temples publics, où, deux fois l'année, au printemps et en automne, on lui offrit un sacrifice solennel auquel le mandarin, gouverneur de chaque ville, devait se trouver avec les lettrés de son district. Celui qui était appelé à présider au sacrifice s'y préparait dès la veille par le jeûne et la continence. On plaçait, sur des tables disposées à cet effet, les étoffes qui devaient être brûlées, des fruits, du riz et d'autres objets destinés à être offerts le lendemain. Le nom du philosophe, inscrit sur une tablette, reposait sur un autel richement paré d'étoffes de soie. Celui qui allait remplir l'office de prêtre disposait, dans une cour en avant du temple, des cierges, des brasiers et des parfums; après quoi, il éprouvait les porcs et les autres animaux qu'on se proposait d'immoler. Il leur versait du vin chaud dans les oreilles : si les animaux secouaient la tête, on les reconnaissait propres au sacrifice; sinon, on les rejetait aussitôt. Le sacrificateur faisait ensuite une inclination profonde, on immolait un porc en sa présence, et il se prosternait de nouveau. Enfin, on rasait le poil de la victime, dont on prenait les intestins, et on gardait le sang pour le lendemain. Dès le chant du coq, on donnait le signal. Le sacrificateur et ses servants se rendaient au temple; chacun y écrivait, sur un papier rouge taillé en rond, des caractères chinois pour inviter l'esprit de Kong-fou-tse à venir recevoir les offrandes préparées; le sacrificateur se lavait les mains, on allumait les cierges, on répandait les parfums sur les brasiers, les

(1) Notice du livre chinois nommé *Y-king*, à la suite de l'édition du *Chou-king* publié par de Guignes, p. 409.

(2) *Traité sur quelques points de la religion des Chinois*, p. 27.

musiciens commençaient à chanter, et, le maître des cérémonies ayant prononcé ces paroles : « Qu'on offre le sang et le poil des bêtes mortes, » le sacrificateur élevait sur l'autel le bassin où ils étaient placés. Sur une autre invitation du maître des cérémonies, il sortait processionnellement, tenant ce bassin entre les mains, pour faire l'offrande, qui avait lieu dans la cour d'entrée. On découvrait alors les chairs des victimes. A cette nouvelle invitation du maître des cérémonies : « Que l'esprit de Kong-fou-tse descende, » le sacrificateur répandait du vin sur une représentation de forme humaine, et prenait la tablette de l'autel en adressant une prière à l'esprit du grand maître. Les assistants s'agenouillaient et se relevaient successivement, au signal donné. Le sacrificateur s'étant de nouveau lavé les mains, on lui présentait du vin dans un vase et une pièce de soie sur un bassin; il s'approchait ensuite du trône de Kong-fou-tse, s'agenouillait, et pendant que la musique se faisait entendre, il offrait le vin et la pièce d'étoffe en les élevant des deux mains. Les assistants, de leur côté, se prosternaient et se relevaient, comme auparavant. Puis, on brûlait la pièce d'étoffe, et le sacrificateur adressait plusieurs prières à Kong-fou-tse pour qu'il accueillît favorablement les offrandes. Sur cette dernière invitation du maître des cérémonies : « Mettez-vous à genoux, tirez la tablette d'ivoire de votre sein, approchez-vous du trône de Kong-fou-tse, et buvez le vin de la félicité, » le sacrificateur buvait aussitôt. Un des servants lui mettait entre les mains la chair du sacrifice qu'il offrait encore, et l'on distribuait aux assistants le reste des viandes ainsi consacrées (Pl. XVII, n° 1). Indépendamment de ce culte solennel rendu à Kong-fou-tse, les mandarins, à l'occasion de leur entrée en charge, et les lettrés, notamment lorsqu'ils prenaient leurs grades, lui rendaient des honneurs, qu'on désigne sous le nom de culte simple. Ainsi les mandarins, gouverneurs des villes des trois premiers ordres, allaient saluer et encenser l'image de Kong-fou-tse, comme celle du *Chinghoang*, esprit protecteur de la ville; chaque vice-roi ou mandarin, qui se présentait pour la première fois en public, allait dès le matin encenser et adorer la statue de Kong-fou-tse, en même temps que celle de l'esprit des murailles de la ville : après quoi il faisait serment de se conduire toujours selon les principes de la justice et de l'équité. Les cérémonies observées par les lettrés chaque fois qu'ils prenaient des degrés avaient le même caractère que celles dont nous venons de parler.

Il n'entre pas dans notre sujet d'exposer les vestiges des dogmes révélés, relatifs à *Dieu un et trine*, à l'*état d'innocence*, à la *nature déchue* et à la *nature réparée au moyen des souffrances d'un homme-Dieu* (1); vestiges introduits dans les livres chinois, soit par suite de l'enseignement des patriarches, comme l'ont cru les Jésuites, soit uniquement par suite de communications postérieures avec les Juifs, comme le pense M. l'abbé Sionnet. Nous dirons seulement que Kong-fou-tse lui-même a plusieurs fois répété, dans ses écrits, qu'à l'Occident devait naître un Saint que les justes attendaient depuis plus de trois mille ans, un Saint le plus grand des saints : « Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme, il sera respecté de tout le peuple; tout le monde croira à sa parole; tous applaudiront à ses actions. Son nom et sa gloire s'étendront sur tout l'empire, se répandront jusque chez les barbares du midi et du nord, partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'homme peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel couvre et que la terre supporte, qui sont éclairés par le soleil et la lune, et fertilisés par la rosée et le brouillard. Tous les êtres qui ont du sang et qui respirent l'honoreront et l'aimeront; il est l'égal du *Tien* (Ciel). » N'est-ce pas là, demande M. l'abbé Sionnet (2), un écho faible, mais fidèle, du langage des prophètes? D'autres que les Juifs pouvaient-ils avoir enseigné à Kong-fou-tse le lieu de la naissance du Sauveur et la gloire réservée à son nom?

Indépendamment des relations établies, hors de la Chine, entre plusieurs Chinois et les Israélites que Dieu dispersa parmi les nations pour y faire connaître son nom et préparer les voies à son Messie, des Juifs existaient au milieu de cet empire, peut-être dès le VIIe siè-

(1) Voyez-en l'exposition dans l'*Analyse*, déjà citée, *d'un ouvrage inédit du P. Prémare*, Jésuite, par M. l'abbé Sionnet.

(2) Essai sur l'époque de l'entrée des Juifs en Chine, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XIV, p. 221.

de la ju-
servées par
ent des dé-
celles dont

'exposer les
à *Dieu un*
nature dé-
en des souf-
tiges intro-
ar suite de
omme l'ont
ar suite de
les Juifs,
t. Nous di-
lui-même à
qu'à l'Occi-
justes atten-
un Saint le
endu comme
era respecté
oira à sa pa-
ns. Son nom
npire, se ré-
du midi et
et les chars
homme peu-
que le ciel
i sont éclai-
ilisés par la
s qui ont du
l'aimeront ;
t-ce pas là,
écho faible,
es ? D'autres
enseigné à
du Sauveur

ablies, hors
inois et les
les nations
préparer les
ient au mi-
le VIIe siè-

déjà citée, *d'un*
par M. l'abbé

uifs en Chine,
nne, t. XIV,

cérémonies contemplant le ciel, et, le maître des cérémonies ayant prononcé ces paroles : « Qu'on offre le sang et le poil des bêtes mortes, » le sacrificateur élevait sur l'autel les victimes qui y étaient placés. Sur une autre invitation du maître des cérémonies, il versait successivement, tenant en bassin entre les mains, pour faire l'offrande, qui avait été faite à l'esprit d'Yao, on découvrait alors les chairs des victimes, et cette nouvelle invitation du maître des cérémonies : « Que l'esprit de Kong-fou-tse descende, » le sacrificateur répandait de vin sur une représentation de forme humaine, et prenait le tabouret de l'autel en prononçant une prière à l'esprit du grand maître. Les assistants s'agenouillaient et se relevaient successivement, au signal donné. Le sacrificateur s'étant découvert lavé les mains, on lui présentait du vin dans un vase et une pièce de bœuf ou de porc ; il s'approchait ensuite du trône de Kong-fou-tse, s'agenouillait, et pendant que la musique se faisait entendre, offrait le vin et la pièce d'étoffe en les élevant des deux mains. Les assistants [illegible] cérémonie [illegible] la pièce qu'il avait [illegible] sacrificateur [illegible] Cette dernière invitation du maître des cérémonies : « Mettez vos présents, » faisait la salve d'honneur de trois coups. Après chez-vous le [illegible] Kong-fou-tse, et buvez le vin de la félicité, le sacrificateur buvait aussitôt. Un des serviteurs du temple entre les mains le chair du sacrifice qu'il offrait encore, et l'on distribuait aux assistants les restes des viandes ainsi consacrées (Pl. XVIII, n° 1). Indépendamment de ce culte solennel rendu à Kong-fou-tse, les mandarins, à l'époque de leur entrée en charge, et les lettrés, notamment lorsqu'ils prenaient leurs grades, lui rendaient des hommages qui en désignent sous le nom de culte simple. Ainsi les mandarins, gouverneurs des villes du troisième ordre, allaient saluer et encenser l'image de Kong-fou-tse, comme celle du Chang-Kong, esprit protecteur de la ville, chaque [illegible] ou mandarin, qui se présentait pour la première fois en public, allait dès le matin [illegible] adorer la statue de Kong-fou-tse, on [illegible] image que celle de l'esprit des murailles de la ville, [illegible] que il faisait serment de se conduire toujours selon les principes de la justice et de l'équité. Les cérémonies observées par les lettrés chaque fois qu'ils prenaient des degrés avaient le même caractère que celles dont nous venons de parler.

Il n'entre pas dans notre sujet d'exposer les [illegible] relatifs à [illegible] à la nature divine et à la nature [illegible] au sujet des souffrances d'un homme-Dieu (1) ; quelques interprètes, dans les livres chinois, aidé par [illegible] l'intelligence des patriarches, étaient parvenus à croire les Écritures, confirmées par [illegible] communications [illegible] avec les Juifs, comme le pense M. l'abbé Bionnet. Nous devons seulement dire que Kong-fou-tse lui-même a plusieurs fois répété, dans ses écrits, qu'à l'Occident devait naître un Saint que les plus [illegible] égalaient [illegible] plus de neuf mille ans, un Saint le plus grand des Saints : Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme, il sera respecté de tout le peuple ; tout le monde croira à sa parole, tous applaudiront à ses actions. Son nom et sa gloire [illegible] par tout l'empire, se répandront jusque chez les barbares du midi et du nord, partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, et les hommes peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel couvre de [illegible] que le soleil éclaire, que la lune et les étoiles [illegible] par le soleil et la lune, et fertilisés par la rosée et le brouillard. Tous les êtres qui ont du sang et qui respirent l'honoreront et l'aimeront : il est l'égal du Tien (Ciel). N'est-ce pas, demande M. l'abbé Sionnet (2), un écho fidèle, mais fidèle, du langage des prophètes d'autres que les Juifs pouvaient-ils avoir enseigné à Kong-fou-tse le lieu de la naissance du Sauveur et la gloire réservée à son nom ?

[illegible] indépendamment des relations établies, hors de la Chine, entre plusieurs Chinois et les [illegible] que Dieu choisit parmi les nations pour [illegible] ses ordonnances, ne s'est préparé des [illegible] Chine, des Juifs existaient au milieu de ces peuples, peut-être de la vie [illegible]

(1) Voyez en l'exposition dans l'[illegible] citée, d'un *ouvrage inédit du P. Prémare* [illegible], par M. l'abbé Bionnet.

(2) Essai sur l'époque de [illegible] des Juifs en Chine, dans les *Annales de [illegible] religieuse*, t. XIV, p. 221.

Culte solennel rendu à Kong-fou-tse

Culto solenne reso a Konĝ-fou-tse Culto solenne hecho a honĝ-fu-tse

Culte à Confucius

Culto di Confucio Culto de Confucio

cle avant l'ère chrétienne. Plusieurs de ces Juifs, ou *Tia-kin-kiao* (1), furent employés dans les premières charges militaires, dit le P. Gaubil (2); il y en eut qui devinrent gouverneurs de province, ministres d'État, bacheliers et docteurs. Ces messagers de la vérité ne faillirent point à leur mission. « Ils parlèrent si haut, ajoute M. l'abbé Sionnet (3), que l'an 65 de notre ère, l'empereur Ming-ti envoya dans le Sy-yu à (l'Occident) une ambassade pour y chercher le Saint qui devait être apparu dans le Thian-tcho (contrée de l'Occident). Ces ambassadeurs rencontrèrent sur leur route, dans le pays des Yue-chi, deux *Cha-men* (Bouddhistes), ou religieux de *Fo* (Sakyamouni); et, croyant que le dieu que ceux-ci vénéraient était le Saint, objet de leur voyage, ils les amenèrent avec eux. A l'examen de la doctrine de ces Cha-men, l'empereur et ses courtisans reconnurent que ce n'était pas celle du Saint qui leur avait été annoncé; ils laissèrent là ces imposteurs, et le seul prince de Tchou se déclara leur partisan; mais il ne fut plus envoyé d'ambassade à la recherche du dieu nouveau-né, et Ming-ti se contenta de recommander à ses sujets l'étude des *Kings* et autres livres sacrés. Qui pourrait ne pas reconnaître à cette indication précise du lieu et de l'époque de la naissance du Sauveur, l'enseignement des frères de ces Juifs, qui, peu d'années auparavant, dans le Thian-tcho même, répondaient aux Mages, conduits à Jérusalem par une semblable communication, que les temps fixés par les prophètes étaient écoulés, et que le Messie devait naître dans Bethléem?»

Nous avons prouvé que l'apôtre saint Thomas a évangélisé l'Inde : d'après la tradition, il aurait également porté le flambeau du christianisme dans la Chine (4). On la fonde, pour ce fait, sur la mention qu'on en trouve dans le Bréviaire chaldéen de l'Église du Malabar. Le canon du patriarche Théodose parle du métropolitain de la Chine, et cette qualité faisait partie du titre de l'évêque qui gouvernait les chrétiens de Cochin, quand les Portugais abordèrent à la côte du Malabar. D'ailleurs, Arnobe compte les Sères (habitants du Tangoût) parmi les peuples qui, de son temps, avaient embrassé la foi. Mais la première prédication du christianisme en Chine, attestée par les monuments, est celle d'O-lo-pen en 635 (1). Il venait du grand Thsin, c'est-à-dire de l'empire romain, suivant le sens dans lequel les historiens chinois ont coutume d'employer cette dénomination; ou de la Judée, selon l'application plus restreinte qu'en fait l'auteur d'une inscription trouvée, en 1625, à Si-gan-fou, ville de la province de Chen-si. Le nom d'O-lo-pen, tel que les Chinois nous l'ont transmis, semble attester une origine syrienne : de Guignes voyait, dans les deux premières syllabes, le nom d'Eloho, Dieu en syriaque. L'empereur Thaï-tsoung, fondateur de la dynastie des Thang, envoya ses officiers au-devant du missionnaire, jusqu'au faubourg occidental de Si-gan-fou, alors capitale de l'empire. Il le fit introduire dans son palais, et ordonna qu'on traduisît en chinois les saints Livres qu'O-lo-pen avait apportés. Après examen, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna à ce sujet est cité dans l'inscription. Il n'y tient pas le langage d'une personne véritablement convertie au christianisme; ses expressions sont plutôt celles d'un philosophe chinois, disposé à croire que toutes les religions sont bonnes suivant les temps et les lieux : cette manière de penser, que l'histoire attribue effectivement à Thaï-tsoung, doit, selon Abel de Rémusat (2), être jointe aux autres marques d'authenticité de l'inscription où elle est consignée. L'empereur permit qu'on élevât un temple à la manière de ceux du grand Thsin, c'est-à-dire une église, dans le faubourg de Yining, et on désigna vingt et un religieux ou prêtres pour la desservir. Le nombre des églises et celui des personnes qui embrassèrent la loi du grand Thsin s'accrut sous les successeurs de Thaï-tsoung par les soins des successeurs d'O-lo-pen. On ne peut donc douter que ce dernier n'ait effectivement fondé une chrétienté dans la capitale de l'empire chinois : l'inscription de Si-gan-fou, où l'on retrouve l'histoire de cette chrétienté depuis l'arrivée d'O-lo-pen, en 635, jusqu'en 781, époque où

(1) *Lettres édifiantes*, t. XXVII, p. 274, édit. in-18.
(2) *Chronologie chinoise*, p. 267.
(3) Essai sur l'époque de l'entrée des Juifs en Chine, etc., p. 218.
(4) Fabricius, *Salutaris lux Evangelii*, etc., p. 653.

(1) Fabricius, *Salutaris lux Evangelii*, etc., p. 558.
(2) *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 100.

l'inscription a été érigée, offre à cet égard un témoignage irrécusable. Voltaire voulait, à toute force, trouver en faute ce monument, et l'on a accusé les Jésuites de l'avoir supposé; mais Abel de Rémusat (1) en a solidement établi l'authenticité. La pierre, qui a dix pieds de haut sur cinq de large, a été trouvée par des ouvriers chinois qui creusaient les fondements d'une maison particulière; le gouverneur l'a fait relever et placer sur un piédestal dans un temple d'idoles du voisinage; on en a pris des empreintes, en y posant du papier transparent après l'avoir enduite d'encre, et la gravure réduite d'une de ces empreintes est à la Bibliothèque royale de Paris (Pl. XVII, n° 2).

Les prêtres chrétiens prirent le nom, et même très-probablement, le costume des *bonzes* ou prêtres bouddhistes de la Chine, qui, depuis leur entrée frauduleuse dans cet empire, l'an 65 de Jésus-Christ, y avaient fait de grands progrès.

Sakyamouny, en recrutant son sacerdoce dans toutes les castes, brisait le monopole héréditaire des brahmes : aussi prévit-il des persécutions contre ses sectateurs. Elles furent si vives, qu'au ve siècle, le Bouddha, alors fils d'un roi de Mabar dans l'Inde méridionale, quittant l'Hindoustan pour n'y plus revenir, alla fixer son séjour à la Chine. Le dieu s'appelait, en ce moment, *Bodhidharma :* les Chinois l'appelèrent *Tamo*. Le bouddhisme, proscrit dans la contrée qui l'avait vu naître, y perdit insensiblement le plus grand nombre de ses partisans, tandis que la Chine, Siam, le Tong-King, le Japon, devenus sa patrie d'adoption, virent augmenter rapidement la foule de ses sectateurs. La religion de *Fo*, désignation chinoise de Sakyamouni, fut tellement admise à la Chine, concurremment avec les deux religions des Tao-sse et des Lettrés, que, dans les temples de l'union de ces trois sectes, les statues de Fo, de Lao-tseu et de Kong-fou-tse prirent place sur le même autel, et furent honorées du même culte. On vit les trois divinités debout, Kong-fou-tse au milieu de Fo et de Lao-tseu; elles se tenaient par la main, et trois cierges brûlaient à leurs pieds. Sur la porte des temples de ce genre, on lut cette inscription : *San-kiao-tang*, c'est-à-dire : « Sanctuaire des trois lois et des trois législateurs. » Une fois établis à la Chine, les patriarches bouddhistes y reçurent différents titres, entre autres ceux de *grands-maîtres* et de *princes spirituels de la loi :* l'origine de ces derniers titres est de l'an 708. Ceux des princes monghols qui embrassèrent le bouddhisme, suivant l'exemple des empereurs chinois, attachèrent à leur cour, comme directeurs de conscience et chefs des affaires spirituelles, des *maîtres du royaume*, qui se flattaient d'être animés par des esprits divins, subordonnés néanmoins au Bouddha vivant. L'existence précaire et dépendante des patriarches du bouddhisme en Chine se prolongea jusqu'au règne de l'empereur Koublaï.

Le roi de l'H'lassa au Tibet, pays où le bouddhisme avait aussi pénétré vers l'an 65 de Jésus-Christ (1), envoya en 632 son premier ministre dans l'Hindoustan pour y étudier la doctrine de Sakyamouny (2), et il érigea à H'lassa même le principal temple : on établit des couvents bouddhistes et des écoles dans de beaux sites et au bord des rivières. Lorsqu'en 1260, Koublaï eut résolu d'élever le Bouddha vivant au rang des rois, comme le premier qui se vit honoré de cette dignité était un Tibétain, on lui assigna des domaines dans le Tibet, et le mot de *lama*, qui signifie *prêtre* dans sa langue, commença, en lui, à acquérir quelque célébrité (3). La fondation du grand siége lamaïque de Pontala n'a pas d'autre origine que cette circonstance tout à fait fortuite, et ne remonte pas à une époque plus reculée. Ainsi tombent les suppositions de Voltaire, de Volney, de Bailly, de Langlès, qui, de la ressemblance de quelques symboles extérieurs du culte des lamas avec les formes du culte catholique, conclurent que le christianisme était descendu des montagnes du Tibet; hypothèse qui impliquait la haute antiquité du pontificat et des pratiques lamaïques, tandis que les institutions des lamas ont été calquées sur les nôtres. La présence simultanée des prêtres chrétiens établis par O-lo-pen et des patriarches bouddhistes dans la capitale de la Chine, jusqu'à ce qu'une persécution suscitée par les bonzes eût détruit

(1) *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 35.

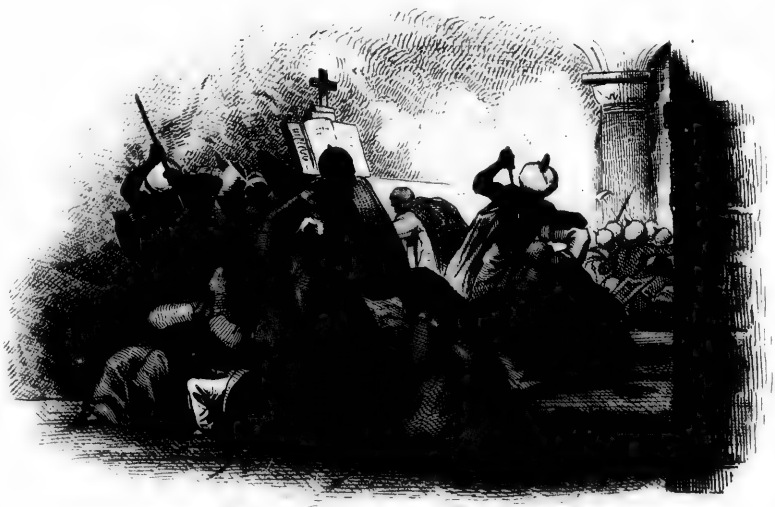
(1) Abel de Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 362.
(2) Klaproth, *Mélanges relatifs à l'Asie*, t. II, p. 68.
(3) Abel de Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 137.

foi établie
istes y re-
e ceux de
uels de la
es est de
ls qui em-
l'exemple
leur cour,
efs des af-
yaume, qui
rits divins,
ha vivant.
les patriar-
prolongea
af.

pays où le
l'an 65 de
on premier
étudier la
il érigea à
on établit
oles dans de
. Lorsqu'en
le Bouddha
premier qui
n Tibétain,
Tibet, et le
sa langue,
elque célé-
ge lamaïque
que cette
ne remonte
ai tombent
Volney, de
ssemblance
u culte des
catholique,
descendu
qui impli-
cat et des
institutions
nôtres. La
étiens éta-
ouddhistes
ce qu'une
eût détruit

, t. I, p. 382.
t. II, p. 88.
e, t. I, p. 137.

Męczeństwo [illegible]



Męczeństwo [illegible]

ancienne (1); l'établi-

empire

Pendant

Pologne avec les

Francs. [illegible] n'ait voulu

[illegible] les plus

[illegible] et de religieux

à l'Apostolat [illegible] divers envoyés de saint [illegible] avec moins de barbarie, quelquefois, gueil. Quelques victoires remportées par les Mamelouks changèrent ces dispositions.

En 1261, les Frères-Prêcheurs [illegible] Damiette et les [illegible] victimes de la cruauté [illegible] plus de deux [illegible] précurseurs glorieux [illegible] Dominicains. Jour [illegible] Empire, en Bosnie, [illegible] et [illegible] peuples de ces pays [illegible] mort (2).

[illegible], Bibars, sultan d'Egypte, [illegible] le château de Saïd; et, au [illegible], après le [illegible], à [illegible] d'opter entre l'islamisme et la mort. Pendant toute la nuit, les Frères [illegible] Jacques de Pedro et Jérémie [illegible] les chrétiens à préférer le martyre [illegible]. Le lendemain, les courageux confesseurs [illegible] au nombre de plus de [illegible] Le patriarche [illegible] Frères-Prêcheurs [illegible] les filles [illegible] mettre ainsi [illegible], et il les af-

quelques années [illegible] quelques pompes chrétiennes, qui attiraient la [illegible] aient introduit même dans leur or[illegible] et leur hiérarchie quelque chose de [illegible]otions de l'Occident que le témoignage [illegible]ssionnaires leur faisait connaître au fond [illegible]nt, et que les circonstances les [illegible] imiter. La coïncidence des lieux, [illegible]ques, autorisent cette conjecture; [illegible]ticularités, ajoute Abel de Rémusat, [illegible]raissent la démonstration. Les bo[illegible]ghols ne copièrent pas seulement [illegible] la Vie de Sakyamouni, [illegible] d'après [illegible]

[illegible]

[illegible]

[

cette chrétienté (1); l'établissement des prêtres nestoriens dans toutes les parties de la Tartarie qui avoisinent le Tibet, antérieurement à l'époque où les patriarches bouddhistes se fixèrent dans ce pays; enfin, les voyages des missionnaires catholiques, envoyés par le Pape et par le roi de France, missionnaires qui portaient avec eux des ornements et célébraient les cérémonies de la religion devant les chefs monghols, donnèrent lieu aux bouddhistes d'admirer tout l'appareil du culte chrétien. Catholiques, schismatiques, musulmans et idolâtres, tous vivaient mêlés à la cour des empereurs monghols. Les Tartares embrassaient aisément la foi; mais ils y renonçaient de même pour retomber dans l'idolâtrie. Le nouveau siége des patriarches bouddhistes ayant été fondé dans le Tibet au milieu de ces variations, on ne peut être surpris que, intéressés à augmenter le nombre de leurs sectateurs, et occupés dans ce but à donner plus de magnificence à leur culte, ils se soient approprié quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes chrétiennes qui attiraient la foule; qu'ils aient introduit même dans leur organisation et leur hiérarchie quelque chose de ces institutions de l'Occident que le témoignage des missionnaires leur faisait connaître au fond de l'Orient, et que les circonstances les disposaient à imiter. La coïncidence des lieux, celle des époques, autorisent cette conjecture; et mille particularités, ajoute Abel de Rémusat (2), la convertissent dn démonstration. Les bouddhistes monghols ne copièrent pas seulement le culte chrétien: la Vie de Sakyamouni, telle que Klaproth nous l'a donnée d'après leurs livres (3), est sur plusieurs points une contrefaçon de l'Évangile.

(1) Gemelli Carreri, *Voyage autour du monde*, traduit de l'italien, t. IV, p. 180.
(2) *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 139.
(3) *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 55.

CHAPITRE VI.

Prédications et mort glorieuse de missionnaires des ordres de saint Dominique et de saint François.

Pendant que Koublaï étendait ses conquêtes au fond de l'Orient, les effets de la division de l'empire monghol dans l'Asie occidentale se faisaient sentir; et il en résulta un revirement dans les relations des Tartares de la Perse avec les Francs. Le premier missionnaire qui était venu trouver un chef monghol avait couru les plus grands dangers, puisqu'il fut question de l'écorcher et de renvoyer sa peau remplie de paille à l'*Apostole*, c'est-à-dire au Pontife romain. Les divers envoyés de saint Louis avaient été traités avec moins de barbarie, mais reçus avec orgueil. Quelques victoires remportées par les Mameluks changèrent ces dispositions.

En 1261, les Frères-Prêcheurs qui évangélisaient Damiette et les contrées voisines, périrent victimes de la cruauté des musulmans, au nombre de plus de deux cents (1), en confessant la foi: précurseurs glorieux de cent quatre-vingt-dix Dominicains, dont l'apostolat s'exerçait en Hongrie, en Bosnie, en Dalmatie, et auxquels les peuples de ces pays firent souffrir divers genres de mort (2).

Le 24 juin 1265, Bibars, sultan d'Égypte, prit aux chrétiens le château de Safed; et, au mépris de la capitulation, il fit notifier, après le coucher du soleil, à la garnison d'opter entre l'islamisme et la mort. Pendant toute la nuit, les Frères-Mineurs Jacques de Podio et Jérémie encouragèrent les chrétiens à préférer le martyre à l'apostasie: en effet, les courageux confesseurs de Jésus-Christ, au nombre de plus de six cents, présentèrent leurs têtes au cimeterre des mahométans. Pour punir les Franciscains d'avoir fortifié ces héros dans la foi, le tyran les fit écorcher vifs, ainsi que le prieur des Templiers: on les accabla ensuite de coups de bâton, on les conduisit au lieu où les autres avaient été décapités, et ils y couronnèrent leur martyre par le même supplice (Pl. XVI, n° 1) (3).

Bibars s'empara de plusieurs villes en Syrie, et enfin d'Antioche, l'an 1268. Il y avait dans cette cité deux couvents de Dominicaines et de Franciscaines. A l'approche des infidèles, le patriarche, qui était de l'ordre des Frères-Prêcheurs, les réunit toutes dans la maison des filles de Saint-Dominique, pensant les mettre ainsi plus facilement à l'abri des insultes, et il les af-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1261.
(2) *Ibid.*, an. 1262.
(3) Wadding, an. 1265, n° 9.

fermit dans le dessein de souffrir la mort plutôt que de subir des outrages. Inspirées tout à coup par le Saint-Esprit, elles résolurent de se défigurer en se coupant le nez, afin d'échapper au péril qui menaçait leur pudeur. A cette vue, les barbares, dont la passion se tourna en fureur, les massacrèrent sans pitié (Pl. XVI, n° 2). Le patriarche, de son côté, revêtu de ses habits pontificaux, s'était prosterné devant le principal autel de son église, et il recommandait son peuple à Dieu, lorsque les musulmans l'égorgèrent avec quatre autres Frères-Prêcheurs (1). Tous les Franciscains qui se trouvaient dans les couvents de la ville et de la montagne Noire, alors renversés de fond en comble, furent emmenés captifs (2). Plus de cent Dominicains de la province de Terre-Sainte suivirent au ciel leurs frères d'Antioche dans le cours de l'année.

Le frère Guido Longimel, Dominicain d'une grande sainteté, et plein de zèle pour le salut des âmes, annonçait l'Évangile aux mahométans, lorsqu'ils le massacrèrent, avec son compagnon, l'an 1270 (3), époque de la croisade de saint Louis contre Tunis. Dans cette ville, où les Frères-Prêcheurs possédaient un couvent, le frère Raimond Martin, également initié aux langues hébraïque et arabe, avait procuré la conversion de plusieurs musulmans; on lui devait un écrit plein de force contre l'Alcoran; et le chef mahométan de Tunis ne lui témoignait pas moins d'estime que les rois Louis de France et Jacques d'Aragon. Cette faveur accordée par Mohammed à un prédicateur de l'Évangile disposait à regarder comme sincères les promesses qu'il transmit à saint Louis, en apprenant qu'on faisait en France les préparatifs d'une croisade. Ses ambassadeurs donnèrent à entendre que, ébranlé en sa croyance, il n'était pas éloigné d'embrasser la foi de Jésus-Christ. Rien ne pouvait causer plus de joie à Louis IX. «O Dieu! s'écriait-il, quelle consolation de se trouver parrain d'un roi mahométan!» L'ambassade tunisienne, à laquelle il prodigua les plus grands honneurs, ayant assisté, le jour de Saint-Denis, au baptême d'un Juif que le roi tint en personne sur les fonts sacrés, Louis dit, après la cérémonie, aux envoyés de Mohammed: «Assurez votre maître, le seigneur roi de Tunis, que je désire si ardemment le salut de son âme, que je consentirais à passer le reste de ma vie au pouvoir des Sarrasins, sans voir le jour, pourvu qu'il reçût le baptême, avec son peuple, d'aussi grand cœur que ce Juif.» Mais les espérances du roi ne se réalisèrent pas, quand il descendit en Afrique.

Nous ne retracerons pas le tableau de saint Louis expirant sur un lit de cendres, assisté de l'évêque de Tunis (1); héros dont la majesté ne brilla jamais d'un éclat plus pur que sur ce trône de douleur, et qui, par sa mort, obtint à la France le privilége de régénérer un jour l'Afrique. «Pour Dieu, murmurait-il avant d'exhaler le dernier soupir, tâchons de faire en sorte que l'Évangile soit prêché à Tunis! O! qui pourrait-on y envoyer?» Et il prononça le nom d'un Dominicain qui avait naguère évangélisé cette ville. Il existe une lettre de l'évêque de Tunis à Thibaut, roi de Navarre, gendre de Louis IX, aux derniers moments duquel ce prince ne paraît pas avoir assisté. «Sire, y dit le prélat, j'ai reçu vostre lettre, en laquelle vous me priez que je vous fasse à sçavoir l'estat de la fin de mon chier seigneur Loys, jadis roy de France. Sire, du commencement et du milieu, vous sçavez plus que nous ne faisons. Mais de la fin nous pouvons tesmoigner que, en toute nostre vie, nous ne veismes ni ne sçûmes si saincte ni si dévote en homme du siècle ou de religion; et aussi avons-nous oy le tesmoignage à tous ceulx qui la virent.»

On aperçoit encore, sur le bord de la mer, des murs très-épais et, en certains endroits, très-élevés, mais altérés dans le revêtement par la chute des pierres qui recouvraient la surface extérieure: ils servaient de clôture à un espace qui forme un carré long de treize à quatorze mille toises, et dans lequel on plaça sans doute la garde royale, les équipages et les magasins. Au milieu de cette plate-forme on construisit, au XVe ou au XVIe siècle, une large tour demi-circulaire, appelée par les musulmans eux-mêmes «Tour de saint Louis,» comme si elle remontait jusqu'à ce prince.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1268.
(2) Wadding, an. 1268, n° 1
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1270.

(1) Le marquis de Villeneuve-Trans, *Histoire de saint Louis*, t. III, p. 414 et 641.

Quand, après la mort de Louis IX, les rois Philippe de France, Charles de Sicile et Thibaut de Navarre conclurent une trêve avec les Tunisiens, la liberté de la prédication évangélique fut stipulée comme condition expresse de la suspension d'armes. Le traité ouvrait les villes de ce pays aux Frères-Prêcheurs et Mineurs, auxquels on reconnaissait le droit d'annoncer partout l'Évangile; il garantissait aux infidèles qui se convertiraient au christianisme la faculté de recevoir le baptême en toute sécurité; il brisait enfin les fers des chrétiens captifs (1).

La mort de saint Louis ajouta à l'audace et à la puissance des musulmans, alors si répandus dans l'Asie occidentale, que Guillaume de Tripoli, nommé nonce apostolique en Tartarie, ne put y pénétrer. Guillaume, né à Tripoli de Syrie vers l'an 1220, avait pris l'habit des Frères-Prêcheurs à Saint-Jean-d'Acre, et étudié les langues orientales afin de faire glorifier Jésus-Christ par les infidèles. Dans un de ses livres, composé pour réfuter l'islamisme, et intitulé *De l'état des Sarrasins*, il nous apprend que la conversion de plus de mille musulmans récompensa ses efforts. Édifié de ses vertus et de son zèle, Thibaut, archidiacre de Liége, contracta avec lui une étroite amitié. Cet archidiacre, devenu Pape sous le nom de Grégoire X, songea à utiliser la parfaite connaissance qu'il avait des affaires d'Orient, et le nomma nonce auprès du grand Khan. Les Vénitiens Poli, dont l'un, Marco Polo, nous a fourni les principaux traits du tableau de la Chine et de l'Inde à cette époque, passaient alors à Saint-Jean-d'Acre. Le nouveau Pape leur adjoignit les Dominicains Guillaume de Tripoli et Nicolas de Vicence. Mais, lorsque Guillaume entra dans l'Arménie, il se trouva comme cerné par les troupes de Bibars, et dut revenir dans la Palestine où il continua ses travaux apostoliques jusqu'à sa mort (2). Le désir de procurer la conversion des infidèles était si général et si ardent chez les Frères-Prêcheurs, que Pierre Foulques, nommé grand pénitencier par Grégoire X, supplia ce Pontife, en 1273, d'agréer sa démission, et qu'il partit pour la Terre sainte (3).

A cette époque, les Monghols de Perse commencèrent à envoyer des ambassadeurs au Pape et aux rois chrétiens. Abaka, successeur de Houlagou, recherchant l'amitié des princes d'Europe afin de se soutenir contre les musulmans, en fit partir jusqu'à seize pour le second concile général de Lyon (1), où, grâce aux efforts des nonces Franciscains successivement envoyés à Constantinople, les Latins et les Grecs chantèrent le symbole d'une commune voix. Jérôme d'Ascoli, qui devint Pape, et les autres nonces de l'ordre de Saint-François introduisirent les ambassadeurs tartares, que l'on plaça auprès des patriarches. Le 16 juillet 1274, celui d'entre eux qui était chargé de porter la parole, et deux Tartares des plus distingués reçurent le baptême, et Grégoire X leur fit présent de robes précieuses. Abaka envoya d'autres ambassadeurs à Jean XXI; et ils furent acompagnés à leur retour par les cinq Franciscains Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sainte-Agathe, André de Florence, et Matthieu d'Arezzo, que Nicolas III chargea de se rendre à la cour de Koublai, pour y travailler à la conversion des Monghols (2). La barbarie des Tartares, l'indifférence des Chinois, les préventions des idolâtres, la rivalité des nestoriens, opposèrent des obstacles au zèle de ces missionnaires, qui ne fut cependant pas infructueux.

Comme d'autres Franciscains avaient obtenu beaucoup de conversions parmi les Monghols voisins de la Hongrie, Nicolas III jugea à propos d'y établir un évêque dans le même temps (3).

Jacques, roi d'Aragon, dit le Victorieux, mort en 1276, ayant donné à Jacques II, son second fils, l'île Majorque et les îles adjacentes, avec les comtés de Roussillon et de Montpellier, ce prince, par le conseil du célèbre Raymond Lulle, établit chez les Frères-Mineurs de Majorque un cours spécial de langues orientales, où treize Franciscains, destinés à entreprendre la conversion des infidèles, devaient s'initier à la connaissance de l'arabe (4). Lulle, né à Palma, sénéchal et majordome du roi, s'était séparé de

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1268.
(2) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. I, p. 291.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1272.

(1) Wadding, an. 1274.
(2) Rinaldi, an. 1278, n° 19. Wadding, même année, n° 7.
(3) *Historia Tartarorum ecclesiastica*, p. 68, et Appendix, p. 34.
(4) Wadding, an. 1276, n° 6.

sa femme et de ses enfants, en leur laissant une partie de ses biens et en distribuant le reste aux pauvres, pour se retirer, à l'âge de trente-deux ans, sur la montagne de Randa, dans une cabane construite de ses mains. L'ermite du tiers-ordre de Saint-François, comme il se qualifiait, s'y prépara à travailler activement à la conversion des infidèles, et surtout des sectateurs de Mahomet. Il s'y livra aux études grammaticales et scientifiques, qu'il regardait comme indispensables à l'accomplissement de son généreux projet, s'appliquant avec une ardeur toute particulière à celle de l'arabe, qu'il voulait savoir écrire et parler, de manière à pouvoir attaquer, avec la double puissance du raisonnement et de la parole, les fausses doctrines des musulmans. Après neuf ans de retraite, il commença à réaliser ce qu'il avait conçu. Pour se familiariser avec l'arabe, il prit à son service un Africain, qui ne connaissait que la langue de son pays. Celui-ci, voyant que son maître voulait se servir de ce moyen contre la loi de Mahomet, chercha à le frapper d'un coup de poignard. Raymond para le coup, et se contenta de désarmer le meurtrier; mais il ne put empêcher qu'on ne l'arrêtât, et l'Africain s'étrangla dans sa prison, de dépit de n'avoir pu ôter la vie à un homme qui songeait à détruire l'islamisme. Lulle, sans se laisser intimider par cet incident, s'achemina vers Rome pour obtenir l'établissement de colléges pareils à celui que Jacques II fonda à Majorque. Il comptait beaucoup sur le zèle d'Honorius IV, qui avait ordonné d'organiser à Paris l'enseignement des langues orientales, et écrit dans ce but à Jean Cioletti, cardinal du titre de Sainte-Cécile, légat apostolique en France. Mais, ce pape étant mort, Lulle enseigna successivement à Paris et à Montpellier, où il reçut des lettres patentes du ministre-général des Frères-Mineurs pour professer dans les maisons de l'ordre. De Montpellier il se rendit à Gênes, puis à Rome, afin de déterminer Nicolas IV à fonder des colléges destinés à l'étude des langues de l'Orient (1). Le Pape, distrait par d'autres soins, ne pouvant réaliser ses vœux, revint à Gênes, d'où il partit pour Tunis, avec tous les livres qu'il avait déjà composés dans l'intention de combattre l'islamisme. Son premier soin fut de chercher les hommes les plus savants dans la loi de Mahomet pour discuter avec eux, les convaincre de la vérité de la religion chrétienne, et former ainsi un noyau de disciples. Bien qu'occupé de ses prédications qu'on lui laissait faire avec liberté, il trouva encore assez de loisir et de tranquillité pour composer sa *Table générale des sciences*. Ce calme ne dura pas longtemps. Accusé d'avoir attaqué la religion établie, Raymond fut jeté en prison: on lui eût même ôté la vie, sans l'intervention d'un savant docteur arabe, qui l'avait entendu discourir avec intérêt sur le christianisme, et qui fit commuer la peine en un simple bannissement. Il sortit de la ville avec défense d'y paraître jamais, et environné d'une populace qui faillit le lapider. Il se rembarqua pour Gênes et alla ensuite enseigner à Naples (1).

Les fondations que Raymond Lulle cherchait à multiplier rendaient plus facile et plus fructueux l'apostolat des missionnaires, que le ministre-général de l'ordre de saint François ne cessait d'envoyer en Afrique et en Asie.

Ceux qui évangélisaient les contrées où régnait Abaka s'y virent exposés à divers genres de périls, à la prison et au martyre, après la mort de ce roi des Monghols de Perse, tué par son frère. Ce dernier, embrassant l'islamisme, persécuta les adorateurs et surtout les ministres de Jésus-Christ. Parmi les Franciscains, victimes de la persécution, nous citerons (2) le frère Antoine, qui prédit sa mort et souffrit le martyre à Salmastre en Perse; le frère Aldobrandin, de Florence; les frères Conrad et Voisel; deux Frères-Mineurs, l'un vieux, l'autre jeune, que les mahométans lièrent à un poteau, et auxquels ils écorchèrent la [illegible]. Comme les martyrs n'en récitaient pas moins, à haute voix, le *Salve Regina*, on les noya. Nous citerons encore un autre frère Conrad, Saxon, et le frère Étienne, Hongrois, que des schismatiques tuèrent près des Portes Caspiennes. *Les Chroniques des Frères-Mineurs* (3) disent qu'une pieuse femme, chez qui ils étaient logés, vit en songe deux faucons aux plumes dorées, d'une beauté merveilleuse, et qui, d'un vol léger,

(1) Wadding, an. 1287, n° 1.

(1) Wadding, an. 1287, n° 3.
(2) *Ibid.*, an. 1281, n° 11.
(3) T. II, p. 143 *bis*.

s'élevaient au ciel. Le lendemain lui fournit l'explication de cette vision : car, les religieux étant sortis pour exercer leur apostolat au milieu du peuple, c'est-à-dire, ajoutent *les Chroniques*, comme deux généreux faucons pour ravir des âmes à l'infidélité, les schismatiques, jaloux de leurs succès, les assaillirent et les frappèrent cruellement. Joyeux de souffrir pour Jésus-Christ, les missionnaires moururent en prononçant son nom, et s'élevèrent au paradis sur les ailes de la charité. Dieu, vers lequel le sang des martyrs s'éleva pour demander miséricorde, permit que le prince, auteur de tout le mal, succombât, après deux ans de tyrannie.

Son neveu, Argoun, fils d'Abaka, fit relever les églises, en même temps qu'il détruisit les mosquées (1). Ce prince envoya même au Pape des ambassadeurs, entre autres l'évêque Barsaumas, avec des lettres où il exprimait l'intention de se faire baptiser, mais seulement après qu'il aurait recouvré Jérusalem, afin d'être régénéré dans la ville où le salut du genre humain s'était accompli. Argoun ajoutait, qu'en attendant il favorisait les chrétiens de ses États, que deux princesses de sa famille avaient reçu le baptême, et que plusieurs évêques orientaux avaient été ramenés du schisme à l'unité romaine par le ministère des Frères-Mineurs. Au mois d'avril 1288, Nicolas IV accueillit honorablement les envoyés du roi monghol, qu'il exhorta à ne point différer son baptême (2). Le Pontife écrivit aussi aux deux princesses pour les inviter à persévérer dans la foi, et aux évêques réunis (Barsaumas était de ce nombre) pour les engager à ramener les autres. Il écrivit encore à tous les Frères-Mineurs, dispersés en Tartarie par l'ordre ou avec la permission du saint Siége, leur conférant divers priviléges ; et aux interprètes de toute nation qui secondaient ces religieux, les félicitant de leur zèle et les invitant à ne pas le démentir.

A côté de cette ambassade d'Argoun, nous placerons un fait, qui montre à quel point les dispositions des Monghols s'étaient modifiées à l'égard des princes chrétiens. Aussi fiers et moins subtils que le Thébain Isménias à la cour du grand roi, les envoyés français qui allèrent trouver le roi de Perse en 1288 refusèrent absolument de saluer ce prince en se prosternant devant lui, comme l'étiquette l'exigeait (1). « Ils eussent, disaient-ils, manqué à ce qu'ils se devaient, en rendant un tel hommage à un roi qui n'était pas chrétien. » Le prince tartare endura ce refus sans courroux, et les plaintes qu'il en adressa à Philippe le Bel furent remplies de modération. Si le roi de France, dit-il, a donné à ses ambassadeurs l'ordre d'agir ainsi, il en est tout satisfait ; car ce qui plaît à ce monarque lui plaît aussi. Toutefois, si on renvoie les mêmes messagers ou bien d'autres, on prie Philippe le Bel qu'ils fassent au roi de Perse « telle révérence et honneur comme coutume et usage est en sa cour, *sans passer feu.* » Ces derniers mots signifient que, pour l'amour du roi de France, on dispensera ses envoyés de la cérémonie usitée chez les Tartares, et qui consistait à faire passer tous les étrangers, voyageurs, ambassadeurs et rois même, entre deux bûchers allumés, pour les purger des malignes influences qu'ils auraient pu apporter. L'omission de cette sorte de précaution diplomatique est une nouvelle preuve du crédit dont les Français jouissaient à la cour des Monghols de Perse.

Non-seulement Nicolas IV, occupé de la conversion des infidèles, chargea des Frères-Mineurs et Prêcheurs de procurer celle des idolâtres de la nation des Comans (2) ; mais il envoya des missionnaires franciscains et dominicains annoncer la foi aux peuples les plus reculés de l'Orient, et il leur accorda beaucoup de priviléges pour rendre leur mission plus facile et plus féconde (3). Wadding rapporte à cette année 1288 le martyre de plusieurs Franciscains : celui des frères Monaldo d'Ancône, François de Pitriolo ou de Fermo, et Antoine de Milan, dans la ville d'Erzingam en Arménie (4) ; celui de frère Philippe du Puy, en Auvergne (5), et de deux mille soldats chrétiens qu'il exhortait à mourir pour Jésus-Christ, au château d'Azot en Palestine ; celui de frère François de Spolette, à Damiette en Égypte.

(1) Wadding, an. 1284, n° 2.
(2) *Ibid.*, an. 1288, n° 3.

(1) Abel de Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 406.
(2) Wadding, an. 1288, n° 23.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1288.
(4) Le P. Férot (*Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 196) ne place leur martyre que sous l'an 1314.
(5) *Ibid.*, t. II, p. 137.

Monaldo d'Ancône, François de Pitriolo et Antoine de Milan, choisissaient surtout le vendredi, jour du Seigneur chez les mahométans, pour leur annoncer l'Évangile, en présence même du cadi d'Erzingam (1). Ce dernier, voyant le peuple ébranlé par la parole des trois apôtres qui se déclaraient prêts à sceller leur foi de leur sang, les renvoya avec colère. Le vendredi suivant, deuxième du carême, ils retournèrent au même lieu et renouvelèrent leur généreuse prédication. Le cadi crut les confondre en les mettant aux prises avec un vieux docteur de sa loi. Cette discussion, qui tournait, au contraire, à la confusion des mahométans, excita une vive émotion parmi les plus fanatiques : cependant, il laissa encore les religieux s'éloigner. Ayant rassemblé les anciens et les imans, il conféra avec eux sur le parti qu'il fallait prendre, et tous conclurent qu'on devait obtenir des Franciscains un désaveu public de leur doctrine. Le quatrième vendredi de carême, on amena les trois religieux devant ce conseil : au lieu d'y désavouer Jésus-Christ, ils exaltèrent son saint nom et signalèrent les impostures de Mahomet. Un aveugle se trouvait parmi les assistants : le cadi en prit occasion de dire aux confesseurs : « Vous prétendez que votre foi a été confirmée par des miracles : hé bien, faites que cet aveugle voie, et nous croirons ce que vous dites.—Dieu est tout-puissant, répliquèrent les religieux : si sa volonté est de rendre la vue à cet homme, il la lui rendra. » Ayant prié un moment, ils firent le signe de la croix sur les paupières de l'aveugle : il en sortit de l'eau, puis du sang ; et ces yeux obscurcis s'ouvrirent de nouveau à la lumière. Mais le miracle ne convertit pas les musulmans endurcis qui en furent les témoins. Ils éloignèrent l'aveugle, et condamnèrent les Franciscains à mort tout d'une voix. Conduits immédiatement au supplice, les trois religieux y marchèrent d'un air gai, se félicitant de voir leurs vœux accomplis. Arrivés au lieu désigné, ils s'agenouillèrent, les bras étendus vers le ciel ; et les musulmans, qui les environnaient l'épée nue à la main, commencèrent à les frapper. Un mahométan, qu'un sentiment de compassion naturelle portait à adresser quelques reproches aux meurtriers, périt lui-même à l'instant. *Les Chroniques des Frères-Mineurs* (1) comparent les martyrs à de doux agneaux mis en pièces par des loups furieux. Les chrétiens de la ville, épouvantés de la rage des musulmans, s'étaient dispersés au loin et cachés, pour n'être pas égorgés en même temps. Les trois Franciscains expirèrent le vendredi à midi. Leurs corps furent aussitôt partagés chacun en quatre parts, qu'on alla exposer aux portes de la ville et dans les autres lieux publics. Une garde veilla à ce que les chrétiens ne vinssent point enlever ces précieuses reliques, que l'on jeta ensuite en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Un prêtre arménien, qui s'était déclaré en faveur des religieux lorsqu'ils discutaient avec les mahométans, fut saisi avec un compagnon. On le dépouilla de ses vêtements, et, au moyen d'une des cordes qui servaient de ceintures aux Franciscains, on suspendit à son cou la tête d'un des religieux ; puis on le fustigea par toute la ville. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il s'appliqua et réussit à recueillir les restes des martyrs, que les Arméniens, les Grecs et les Latins honorèrent avec un égal empressement. La sympathie de ce prêtre pour les missionnaires doit d'autant moins étonner, que, depuis longtemps, les Frères-Prêcheurs et Mineurs évangélisaient sa patrie, dont nous parlerons avec quelque détail dans le chapitre suivant.

Le martyre de Philippe du Puy avait été prédit par saint Antoine de Padoue à sa mère, lorsqu'elle le portait dans son sein (2). Cet enfant béni vécut avec la pureté d'un ange, se fit Frère-Mineur, et entreprit par dévotion le pèlerinage de la Terre sainte. Il se trouvait à Azot, lorsque la trahison enleva cette ville aux chrétiens, qui furent condamnés à mort, au nombre de deux mille. Les musulmans, dans l'espoir que Philippe renierait Jésus-Christ, accédèrent à la demande qu'il leur adressait d'être martyrisé le dernier. Mais le saint ne profita de ce répit que pour encourager ses compagnons, qui, fortifiés par l'espérance de la couronne qu'il leur montrait suspendue sur leur tête, présentaient successivement le cou au glaive des bourreaux. Le sultan, instruit de la conduite que tenait Philippe, ordonna qu'on lui coupât les articulations des doigts une à une, en présence des chrétiens,

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 146.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 147.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 215 *bis*; t. II, p. 148.

qu'il ne cessa pas, pour cela, d'exhorter à cueillir la palme du martyre; de telle sorte qu'animés par son exemple, ils continuèrent de mépriser également les richesses offertes pour tenter leur foi, et les supplices étalés pour ébranler leur constance, s'écriant qu'ils s'en rapportaient à frère Philippe pour le choix de la vie ou de la mort. Irrité de la constance dont ce religieux présentait le modèle, le sultan le fit écorcher vif jusqu'à la partie inférieure du corps et lui fit couper la langue. La sérénité avec laquelle il supporta ces tourments enflamma tout à la fois la rage des musulmans et les cœurs des chrétiens, d'autant plus disposés à accepter la mort qu'ils la lui voyaient souffrir avec une fermeté invincible. Sa langue mutilée ne lui permettant plus de parler, il exhortait ses compagnons du geste et par les mouvements expressifs de son corps tout sanglant. Enfin, il fut décapité avec les autres. Quoique les cadavres de tant de chrétiens demeurassent épars dans les rues pendant plusieurs jours, sans recevoir la sépulture, loin qu'il s'en exhalât une mauvaise odeur, il en sortit un parfum, signe de la sainteté et de la gloire des martyrs.

François de Spolette exposait les vérités de l'Évangile aux musulmans de Damiette : ceux-ci, dont l'esprit s'ouvrait à la lumière, mais dont le cœur se rattachait de préférence à la loi de Mahomet, si favorable à leurs passions, ayant demandé au missionnaire ce qu'il pensait de l'Alcoran, le zélé religieux ne put leur cacher que cette fausse doctrine entraînait le malheur éternel de ses sectateurs. Dénoncé et emprisonné aussitôt, il ne tarda pas à être condamné à la peine capitale. Les musulmans allèrent le trouver dans son cachot : « Songes-y bien, lui dirent-ils, il faut qu'à l'instant même tu abjures ta foi pour te faire mahométan, ou que tu meures. — Je choisis de grand cœur la mort, pour l'amour de Jésus-Christ mon Sauveur, répondit François; et je regarde comme la plus grande des grâces de pouvoir quitter cette vie, si pleine de misères, pour m'envoler au ciel, où l'on vit toujours heureux. Mon seul regret est de vous laisser plongés dans les grossières erreurs et dans les plaisirs coupables qu'autorise votre fausse loi, qui vous conduira au lieu d'éternels supplices dans lequel est déjà votre pervers Mahomet. » A ces mots, les musulmans, proférant tous un cri de mort, se précipitèrent sur lui, et l'un d'eux lui asséna un tel coup de cimeterre, qu'il le fendit en deux. François, invoquant le nom de Jésus-Christ qui lui ouvrait la porte du ciel, y entra couvert de la pourpre des martyrs (1).

CHAPITRE VII.

Missions des Dominicains et des Franciscains en Arménie.

Le territoire de l'Arménie est assez difficile à décrire d'une manière certaine. D'après M. Eugène Boré (2), en y ajoutant toutes les provinces qui composèrent son domaine au temps de sa prospérité, cette contrée égale à peu près en étendue la France actuelle. Elle est coupée, dans toutes les directions, par les cent bras de l'immense chaîne du Taurus. Çà et là s'élèvent des pics gigantesques, perpétuellement couverts de glaciers et de neiges qui alimentent de grands cours d'eau. L'hiver règne toute l'année sur le plan supérieur des montagnes; et les frimats ne cèdent dans la vallée qu'au feu d'un soleil qui devient bientôt dévorant et intolérable. Quelques plateaux, comme celui d'Erzingam, dont il a été question dans le chapitre précédent, se distinguent par une heureuse fertilité, et sont les greniers de réserve de la population. Le reste du sol semble moins fait pour l'homme que pour ses troupeaux. Dans certaines provinces, telles que le Vasbouragan, il faut marcher plusieurs journées de suite avant de trouver le toit d'un chétif réduit pour abriter sa tête. Partout la rencontre d'un arbrisseau est un phénomène exceptionnel sur le passage du voyageur. Le labyrinthe fugitif et sans fin de ces vallées n'offre que de loin en loin des sables penchés sur leurs fontaines, et de longues herbes inutiles que dessèchent le soleil et les vents.

Si l'Arménie a été le lieu du paradis terrestre, comme le pensent certains commentateurs de l'Écriture, parce qu'ils y trouvent les têtes des quatre fleuves, dont l'un, l'Euphrate, est textuellement désigné dans la *Genèse*, il faut re-

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 148.
(2) *Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 74.

connaître en même temps, dit M. Eugène Boré (1), que la malédiction encourue par l'homme coupable pesa de tout son poids sur la nature qui avait été le témoin et l'occasion de sa chute ; et ce serait pour cette raison qu'elle conserve un caractère frappant de tristesse et de désolation. A ce sujet, il n'est pas inutile de citer le nom que les Arméniens donnent au séjour primitif de la félicité et de l'innocence. Ils l'appellent *Trakhd*, mot qui n'est autre que le *derakht* du persan actuel et des langues sœurs de l'arménien, et il signifie *arbre*. Ainsi, un mot unique d'un idiome parlé par le peuple dont le pays fut peut-être le berceau de l'humanité, ou qui du moins l'avoisine, conserve et perpétue le souvenir de l'*arbre* mystérieux *de la science du bien et du mal*.

La *Genèse* indique l'Arménie comme le lieu où Noé et ses enfants descendirent de l'arche, qui, le vingt-septième jour du septième mois, s'arrêta sur les montagnes d'Ararat (2). Sans examiner quel est celui des anneaux de la chaîne du Taurus auquel il faut appliquer la désignation de l'Écriture, nous rappellerons, avec M. Eugène Boré (3), que les antiques traditions des peuples fixent unanimement la première patrie du genre humain dans ce plateau de l'Asie. La plaine de Sennaar, où l'on fonda les premières villes et où Nemrod établit sa domination, n'est pas fort distante de l'Arménie : l'on peut donc affirmer que ce pays fut occupé dès la plus haute antiquité. Mais le nom de nation arménienne ne convient proprement qu'à la race conquérante, amenée de Babylone par Haïg, fils du patriarche Thorgom, l'an 2107 avant Jésus-Christ.

Basée sur la tradition que Thorgom tenait des premiers patriarches, la religion primitive de l'Arménie consistait dans l'adoration du vrai Dieu, dans le repentir de la faute primordiale et dans l'attente du suprême réparateur. Le culte reposait sur la prière et le sacrifice sanglant. Le père de famille, à la fois pontife et roi, offrait au Très-Haut, comme le médiateur choisi, les prières et les victimes, régissait les membres de la famille avec équité, et terminait les différends. Mais les enfants de la race maudite de Cham, qui fit renaître en quelque sorte la race mauvaise et antédiluvienne de Caïn, troublèrent bientôt l'harmonie qui régnait parmi les descendants de Sem et de Japhet. Ayant rejeté de bonne heure la tradition de leurs pères pour suivre la voie de la concupiscence et de l'orgueil, ils substituèrent au culte du vrai Dieu des honneurs rendus aux êtres secondaires de la création, tels que les astres et les forces supérieures de la nature. La Chaldée, dont le peuple manifesta toujours un penchant irrésistible à lire dans l'écriture mystérieuse des astres les secrets du ciel et ses propres destinées terrestres, donna naissance au sabéisme ; Babylone devint le foyer de l'idolâtrie ; et la colonie, amenée de cette ville par Haïg en Arménie, ressentit les effets de la révolution religieuse arrivée dans la métropole. En effet, l'amour des conquêtes, conséquence du despotisme inauguré à Babylone en même temps que l'idolâtrie, puisque l'oppression de l'homme par l'homme suit toujours le refus qu'il fait d'obéir à la Divinité, poussa hors de la Chaldée les Assyriens, qui subjuguèrent l'Arménie l'an 1725 avant l'ère chrétienne. Pendant les dix siècles que ce pays demeura soumis à l'empire d'Assyrie, la religion et le culte de la Chaldée s'y propagèrent. Lorsque le roi Anouschavan, vaincu l'an 1725, offrait des sacrifices sous les platanes de l'antique Armavir, sa capitale, le frémissement des feuilles, agitées par un vent léger ou impétueux, servait déjà aux prêtres à tirer des pronostics heureux ou défavorables. Quand Nabuchodonosor, après avoir emmené les Juifs à Babylone, en contraignit quelques-uns d'émigrer en Arménie, Sempad, chef de la famille des Pagratides d'origine juive, s'étant présenté devant le roi Erovant I, celui-ci le persécuta cruellement, parce qu'il refusait d'adorer ses idoles. Affranchie par la chute de l'empire assyrien, l'Arménie fut entraînée, sous le rapport religieux, dans le mouvement de l'Assyrie et de la Médie conquises par Cyrus : le sabéisme ou l'idolâtrie pure céda aux attaques puissantes du magisme ou du culte du feu, régénéré par Zoroastre. La religion sensuelle et proprement païenne d'Alexandre le Grand et des conquérants grecs, entourée du séduisant cor-

(1) *Lettres sur l'Arménie*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXVII, p. 369.

(2) C. VIII, v. 4.

(3) *Vie* inédite *de saint Grégoire l'Illuminateur*, Introduction, citée dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XIII, p. 10.

es membres
ait les diffé-
maudite de
orte la race
troublèrent
les descen-
eté de bonne
ur suivre la
ueil, ils sub-
es honneurs
la création,
périeures de
le manifesta
lire dans l'é-
crets du ciel
, donna nais-
nt le foyer de
le cette ville
effets de la
la métropole.
nséquence du
même temps
n de l'homme
us qu'il fait
le la Chaldée
Arménie l'an
dant les dix
is à l'empire
e la Chaldée
nouschavan,
crifices sous
ir, sa capi-
, agitées par
vait déjà aux
reux ou dé-
, après avoir
n contraignit
e, Sempad,
origine juive,
nt I, celui-ci
refusait d'a-
hute de l'em-
née, sous le
nent de l'As-
r Cyrus : le
aux attaques
e du feu, ré-
sensuelle et
Grand et des
éduisant cor-

Monastère de Schmiatzen

Monastère d'Schmiatzen — Monastère de Schmiatzen

Mont Schouh — Retraite de St Grégoire

[illegible] — Monte Schouh, retraite de San Gregorio

tège des divinités de l'Olympe, n'engagea qu'une lutte assez faible avec le culte plus sérieux et plus intellectuel de la Perse. La modification opérée dans les idées religieuses des Arméniens devint plus sensible sous la puissance des Romains. Sans [illegible] qui imposait aux vaincus [illegible] changea [illegible] compter un radical, les [illegible] allier les éléments hétérogènes [illegible] dualisme. L'Inde [illegible] influence religieuse [illegible] y fut restreinte. [illegible] ces croyances [illegible] peuple, restées [illegible] sociale et intellectuelle.

[illegible] avant la tradition, Abgare [illegible] la renommée des [illegible] envoya demander de le guérir. [illegible] demande était faite avec [illegible] humilité, le sauveur l'exauça [illegible] et donna [illegible] Osroène, jeta les premières [illegible] dans l'Orient [illegible] Chrétiens, que l'Inde, l'Arabie et [illegible] comme leur première mission [illegible] cette ville, et de [illegible] avec Thaddée, l'Arménie, la [illegible] et l'Albanie. Dès le commencement de la mission des apôtres, les germes de foi furent déposés en Arménie; mais ils ne [illegible] leur accroissement et ne fructifièrent [illegible] lorsque saint Grégoire [illegible] de sueurs et de son sang [illegible] donné à ce [illegible] qu'il a éclairé de la lumière de l'[illegible] dans les ténèbres [illegible] à cette idolâtrie, [illegible] son primat [illegible] Echmiatzin [illegible] les Turcs [illegible] dédié [illegible] des fins [illegible] le style [illegible] [illegible] (1)

triarche d'Arménie [illegible]. Il est composé de quatre grands corps de logis, qui forment une vaste cour plus longue que large, dans laquelle l'église patriarcale est bâtie d'une ancienne et solide structure de pierres de taille. Cette disposition des bâtiments, et celle de l'église, est conforme à l'antiquité. Eusèbe, qui nous fait la description de l'église que saint Paulin fit bâtir à Tyr, la place dans une grande cour environnée de bâtiments, pour loger l'évêque, le clergé et leurs officiers. Echmiatzin, dans son étymologie, signifie *descendit du Fils unique*, parce que, selon une ancienne tradition, Jésus-Christ apparut en ce lieu à son [illegible] Grégoire l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie, à qui l'église est dédiée. On tient encore pour constant, dans le pays, que l'endroit [illegible] premier [illegible] d'Arménie, avait [illegible] [illegible] [illegible]

tége des divinités de l'Olympe, n'engagea qu'une lutte assez faible avec le culte plus sérieux et plus intellectuel de la Perse. La modification opérée dans les idées religieuses des Arméniens devint plus sensible sous la puissance des Romains, dont la politique imposait aux vaincus ses divinités comme ses lois : toutefois, ce changement ne fut jamais complet ni radical, les Arméniens préférant allier les éléments hétérogènes du polythéisme et du dualisme. L'Inde aussi essaya d'exercer une influence religieuse en Arménie ; mais son action y fut restreinte. L'Évangile, en changeant l'état des croyances de ce peuple, modifia heureusement sa position sociale et intellectuelle.

Suivant la tradition, Abgare, roi d'Édesse, instruit par la renommée des miracles de Jésus-Christ, lui envoya demander de le guérir. Comme sa demande était faite dans un esprit de foi et d'humilité, le Sauveur l'exauça. Thaddée, l'un des soixante et douze disciples, qui guérit Abgare, jeta les premières semences du christianisme dans Édesse. L'apôtre saint Barthélemi, que l'Inde, l'Arabie et la Perse vénèrent comme leur premier missionnaire, porta aussi ses pas dans cette ville ; et de là il traversa, avec Thaddée, l'Arménie, la Cappadoce et l'Albanie. Ainsi, dès le commencement de la mission des apôtres, les germes de la foi furent déposés en Arménie ; mais ils ne prirent leur accroissement et ne fructifièrent que lorsque saint Grégoire vint les féconder de ses sueurs et de son sang. Le titre d'*Illuminateur* a été donné à ce vrai civilisateur de l'Arménie, parce qu'il a éclairé de la lumière de l'Évangile ses habitants, ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Afin de porter un coup mortel à cette idolâtrie, le saint éleva, dans le pays qui était son principal sanctuaire, l'église patriarcale d'Echmiatzin (*Utch kilisseh* ou *Trois églises* des Turks). (Pl. XXI, n° 1). Là, dans l'enceinte du cloître qui l'entoure, M. Eugène Boré a trouvé des fûts et des chapiteaux de colonnes, dont le style, beau malgré sa rudesse, remonte certainement à cette époque reculée. Les *Lettres édifiantes* (1) disent du monastère d'Echmiatzin ou des Trois églises, qui était la résidence ordinaire du patriarche d'Arménie : « Il est composé de quatre grands corps de logis, qui forment une vaste cour plus longue que large, dans laquelle l'église patriarcale est bâtie d'une ancienne et solide structure de pierres de taille. Cette disposition des bâtiments, et celle de l'église, est conforme à l'antiquité. Eusèbe, qui nous fait la description de l'église que saint Paulin fit bâtir à Tyr, la place dans une grande cour environnée de bâtiments, pour loger l'évêque, le clergé et leurs officiers. Echmiatzin, dans son étymologie, signifie *descente du Fils unique*, parce que, selon une ancienne tradition, Jésus-Christ apparut en ce lieu-là à saint Grégoire l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie, à qui l'église est dédiée. On tient encore pour constant, dans le pays, que Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie, avait son palais en cet endroit, et qu'il le céda à saint Grégoire ; que ce palais était au centre d'une grande ville, capitale du royaume, et nommée Vagharchabad, dont néanmoins il ne reste aucun vestige. L'église de ce monastère est obscure, mais riche en vases sacrés et en ornements. Comme elle est l'objet principal de la vénération des Arméniens, le peuple, naturellement dévot, fournit libéralement à sa décoration. Il y a toujours à Echmiatzin un bon nombre de prélats et de vartabeds (c'est le nom de leurs docteurs ou prédicateurs) qui y vivent comme les moines, c'est-à-dire très-frugalement. Les moines cultivent de grands et beaux jardins et toutes les terres d'alentour. Les deux autres églises de ce monastère sont hors de son enclos : l'une est dédiée à sainte Caïenna, et l'autre à sainte Rhypsime. La tradition est que ces deux saintes étaient de nobles vierges romaines, et que, pour se soustraire à la cruauté de Dioclétien, elles se réfugièrent avec vingt-trois autres compagnes en Arménie, où elles ne purent éviter celle de Tiridate, autre persécuteur des chrétiens, mais qui fut ensuite chrétien lui-même par la miséricorde de Dieu. Ainsi cette même miséricorde, toujours attentive à nos véritables intérêts, conduisit à la palme du martyre ces vierges qui paraissaient la vouloir fuir. » Quoique les révolutions politiques aient anéanti les monuments littéraires de l'Arménie, la bibliothèque du monastère d'Echmiatzin possède cinq à six mille manuscrits.

Saint Grégoire fut le premier patriarche de la

(1) T. IV, p. 166, édit. in-18.

nation arménienne ; mais, après avoir constitué son Église naissante, il se retira sur le mont Séhouh, dont les collines, superposées par étages gradués, sont dominées par un pic à la tête duquel resplendit une couronne de neiges (Pl. XXI, n° 2). Des Arméniens montrent ce pic avec orgueil, comme le véritable Macis ou Ararat, premier refuge de la dernière famille humaine échappée au déluge. Le monastère de Lousavoritch, qui a toujours attiré de nombreux visiteurs, est construit dans la solitude du saint. La maison n'a pas l'apparence d'un couvent, et on n'a jamais cherché à la rendre abordable par un simple sentier. L'église ressemble plutôt à une grange : trois modestes autels rappellent seuls que ce lieu est un temple. L'un d'eux, d'après la tradition, recouvre la fosse où le saint fut déposé par les anges, et d'où l'anachorète Arnoug, averti par une vision surnaturelle, vint le retirer. A quelques toises de l'église est la fontaine Parchamtchour, c'est-à-dire *à l'eau savoureuse*. La tradition assure que son eau était salée et amère jusqu'à l'arrivée du saint, qui la changea en la bénissant. Une maçonnerie modeste défend des intempéries de l'air cette source transparente comme le plus pur cristal, qui sort en abondance d'un sol rocailleux, et qui est réputée merveilleuse pour son goût et ses effets salutaires. La fontaine saint Grégoire, dont la limpidité extrême frappa M. Eugène Boré (1), et dont les eaux lui parurent singulièrement fraîches et délicieuses, mérite réellement d'être distinguée entre toutes les sources qui ruissellent avec profusion des montagnes de l'Arménie, et qui ont toutes une excellence de goût que la nature a refusée à celles des contrées environnantes. En descendant une pente rapide et glissante, on arrive à la caverne qui fut la retraite du patriarche, devenu anachorète. Sur ses côtés est une autre grotte, étroite et basse : il y trouva sainte Mané expirante, lorsqu'il vint prendre possession du lieu où il coula de longues années dans la prière, le silence et les macérations. Quel séjour, dit M. Boré (2), que ce roc, où les glaces de l'hiver ne fondent qu'aux feux de la canicule, et qui forme comme un repaire suspendu sur une vallée muette, morte, et d'une nature bouleversée comme le chaos ! Pas un arbre dont le vert feuillage appelle la vie, pas un torrent dont l'écho modifie la perpétuelle uniformité des nuits et des jours. Le seul être vivant qui s'élève à ces hauteurs est l'aigle, dont le cri semble une plainte jetée à ces solitudes. Assis à la place où l'anachorète veillait et priait, le voyageur sent une goutte d'eau glacée qui tombe de la voûte. Suivant la légende, c'est la larme que verse continuellement le rocher, depuis le jour où saint Grégoire a été emporté par les anges et déposé dans la fosse dont nous avons parlé. Cette goutte, qui coule nuit et jour à des intervalles plus précis que les divisions du temps sur une horloge, ne tombe point à une place fixe, et évite de toucher le pélerin qui est sans péché. La naïve croyance des Arméniens fait voir ainsi dans une goutte d'eau l'épreuve des jugements de Dieu. On montre encore, au fond de la vallée, un énorme quartier de rocher, pourfendu, dit-on, par l'épée de Tiridate, prince que sa pénitence a élevé, dans l'Église arménienne, au rang des saints, et qui, étant venu visiter le solitaire auquel il devait sa conversion, le consulta sur les destinées de son peuple. D'après la légende, saint Grégoire prit l'épée, la même que Tiridate avait reçue du grand Constantin comme prix de sa valeur ; et, la laissant suspendue en l'air par l'effet miraculeux du signe de la croix, il dit au roi : « Il viendra une nation vaillante : ce sera celle des Francs, et tout le monde se réunira à elle. » L'alliance des croisés avec les rois arméniens de la Cilicie inspira sans doute et sembla réaliser cette prophétie, dont la propondérance si désirable de la France en Orient pourrait un jour procurer l'accomplissement.

En saint Grégoire commence cette série d'autres patriarches, qui se suivent d'une manière non interrompue jusqu'à nos jours. Il avait été sacré par saint Léon, évêque de Césarée ; et, par suite, le chef de l'Église arménienne, restait sous la dépendance de ce siége. Mais le patriarche Sahag ne voulut plus aller à Césarée recevoir l'investiture : disposition fâcheuse, qui brisait déjà quelques-uns des liens de l'unité et faisait présager une rupture plus éclatante. Cependant, l'Arménie étant tombée sous le joug de la Perse, aggravé par les

(1) *Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 28.
(2) *Ibid.*

exactions des *merzbans* ou satrapes, l'impatience avec laquelle elle supportait la tyrannie donna aux rois de Perse lieu de penser que les chrétiens de ce pays combattaient en eux non-seulement les ennemis politiques de leur nation, mais des idolâtres contraires à leur foi : ils suscitèrent en conséquence une persécution, et le sang des martyrs ruissela de toute part. En cette occasion éclatèrent la fidélité inviolable et la foi robuste des Arméniens, qui sortirent de la lutte plus fortement attachés à leurs croyances. Leur ennemi le plus dangereux n'était point la Perse, dont ils auraient brisé les fers à la longue ; mais le faux esprit rationaliste des Grecs, qui décomposait leur foi jusqu'alors si pure. Nestorius, qui reconnaissait avec l'Église deux natures en Jésus-Christ, s'était éloigné de l'orthodoxie, en concluant de la dualité des natures la dualité des personnes ; et Eutychès, adversaire du nestorianisme, en soutenant l'unité de personne, avait défendu l'unité de nature : nouvelle hérésie plus subtile et plus dangereuse que l'autre, parce qu'en paraissant glorifier la divinité de Jésus-Christ, elle aboutissait à la négation de son humanité. Les défenseurs de l'unité de nature furent généralement désignés sous le nom grec de « monophysites. » Le concile de Chalcédoine, quatrième œcuménique, ayant condamné la doctrine d'Eutychès en 451, ses partisans, réunis à ceux de Dioscore, se répandirent en Asie, répétant que cette assemblée avait admis la dualité des personnes et renouvelé les erreurs de Nestorius. La nation arménienne, mal disposée à l'égard des Grecs qui étaient plusieurs fois intervenus à main armée dans ses affaires, et dont la politique astucieuse était souvent aussi détestable que celle des Persans, accueillit avidement les faux bruits semés contre le concile de Chalcédoine et le pape Léon. Le patriarche Abraham Ier rassembla à Tovin, alors capitale du royaume, les évêques de l'Arménie, au nombre de dix, et là on anathématisa le concile. C'est ainsi qu'on poussa les Arméniens dans un schisme, marqué par des alternatives de retour à l'unité et de scission. Une preuve nouvelle de l'esprit d'individualisme de l'Église arménienne, et de son éloignement pour tout ce qui la rattachait à la communion des autres Églises, c'est qu'en réformant sa liturgie, elle voulut avoir son ère propre : prétention blâmable, puisque toutes les nations chrétiennes avaient celle de la venue de Jésus-Christ. Le patriarche Moïse II fixa à l'an 551 l'ère arménienne, et cette manière particulière de compter n'eut d'autre effet que de jeter plus de confusion et d'obscurité dans la chronologie.

En rappelant que la langue arménienne eut, comme les langues grecque et chaldéenne, dans la primitive Église, le droit de formuler une liturgie propre, nous ferons encore remarquer, avec M. Eugène Boré (1), que cette variété a engendré ou favorisé les schismes, les hérésies et les vaines disputes philosophiques. Séparées du catholicisme, qui, en adoptant pour organe spécial la langue romaine ou latine, s'est assuré la condition philologique de l'universalité, ces communions dissidentes semblent continuer de porter la peine infligée aux manœuvres orgueilleux de la tour de Babel ; peine que le progrès de la rédemption dans le monde doit toujours amoindrir jusqu'à ce que les hommes remontent à l'heureux état de glorifier Dieu et son Église dans une langue une, miroir de l'unité de Dieu et de cette Église sainte. Quand la liturgie et les dogmes catholiques auront triomphé des liturgies et des dogmes partiels professés dans les langues restreintes et variables des sectes protestantes, la terre présentera la figure de ce qui sera une des premières et des plus douces félicités des cieux.

Cette observation nous conduit à en reproduire une autre de M. Eugène Boré (2). Des préjugés communs à l'amour-propre de chaque nation, portée, comme l'homme individuel, par un vice de la nature déchue, à se croire ou plus ancienne ou plus noble, ou douée de qualités plus excellentes que le reste de l'humanité, ont fait soutenir que la famille arménienne possède la langue antédiluvienne. Aujourd'hui que l'étude des idiomes, procédant par voie de synthèse et de comparaison, cherche et réussit à retrouver le lien qui unit les dialectes divers des principales branches de l'espèce humaine, il n'est plus permis d'imaginer des opinions contraires à l'autorité traditionnelle des Livres saints. Le témoignage de la *Genèse* nous oblige de croire que la malice croissante des hommes

(1) *Lettres sur l'Arménie*, etc., p. 369.
(2) *Ibid.*, p. 356.

détermina le Tout-Puissant à les séparer, peu de temps après le déluge, en confondant leur langage; c'est-à-dire en substituant à l'unité première de la parole une variété de sons et de formules correspondant au nombre des chefs de tribus qui existaient dans la société : la Providence voulait ainsi miséricordieusement prévenir les effets d'une corruption qui eût gêné son action réparatrice. Les travaux récents de la philologie, qui, comme ceux des autres parties de la science, ont cela d'admirable et de satisfaisant pour la foi, qu'au lieu d'en contredire les documents, ils les confirment, démontrent que la langue arménienne, bien qu'empreinte d'un cachet particulier, est éclose sur la tige de toutes les autres : tout comme les enfants d'un même père ont une physionomie et des caractères différents, sans pouvoir cacher leur origine commune. Loin de s'enorgueillir d'avoir une langue exclusivement propre à sa nation et étrangère à celle des autres, il faudrait s'en affliger, comme si, par ce fait même, on était rejeté du sein de l'humanité, que la religion et la science nous commandent de plus en plus de croire radicalement une, semblable et homogène. Loin de se vanter de ce triste privilége, il conviendrait d'avouer sur ce point l'insuffisance de ses lumières, et d'attendre celles que le développement progressif des connaissances ethnographiques doit nécessairement procurer. Il viendra un temps où les idiomes qui semblent encore les plus inconciliables seront coordonnés, et ramenés, ainsi que les races, à un type unique et primitif. Cette belle découverte sera le commentaire des paroles bibliques, qui expriment une simple *division*, un simple *mélange* dans le langage humain, à l'époque de la dispersion des hommes.

Il est remarquable que les trois sectes des Arméniens, des Nestoriens et des Jacobites donnent chacune à leur patriarche le nom impropre et contradictoire de *Catholicos* ou *chef universel*, comme si elles n'avaient retenu du catholicisme que ce mot, exprimant l'erreur qui le leur a fait perdre (1).

La vénération des reliques fut toujours profonde chez les Arméniens, dont le pays est couvert d'anciennes églises qui s'honorent de posséder les restes des saints par lesquels leur patrie a été évangélisée ou affermie dans la foi. Mais, comme le fait observer M. Eugène Boré (1), quand le schisme eut altéré le dogme, la partie du culte qui s'adresse aux saints perdit cette rectitude admirable qui, dans l'Église catholique, sépare la *latrie* de l'*idolâtrie*. On attacha, par exemple, à la présence des reliques de saint Grégoire dans l'église patriarcale d'Echmiatzin le droit du patriarcat même. Sis et Agthamar, qui parvinrent successivement à les dérober, crurent légitimer ainsi leur usurpation de la puissance spirituelle. Le bras droit de saint Grégoire, transféré de Sis à Echmiatzin, lui avait déjà rendu, suivant l'opinion commune, le droit de prééminence, que ce siége avait perdu momentanément, lorsqu'en 1113, et à l'occasion du retour à l'unité du patriarche Grégoire III, un moine schismatique l'enleva furtivement, et se déclara patriarche d'Aghtamar. Celui d'Echmiatzin employa tous les moyens imaginables pour recouvrer ce dépôt : mais, quand Aghtamar en fut dépossédé, ses prélats firent valoir, comme droit au patriarcat, la possession d'autres reliques. Le monastère d'Agthamar, résidence du prétendu patriarche, est dans une petite île de la *mer de Van*, grand lac bleu et salé. Le symbole et la liturgie de cette Église, qui a fait schisme dans le schisme, sont exactement les mêmes que ceux de l'Église d'Echmiatzin.

« Les deux communions sont séparées de la véritable Église, dit M. Eugène Boré (2), parce qu'elles rejettent le concile de Chalcédoine. Ce n'est pas qu'elles soutiennent la doctrine complète d'Eutychès, puisqu'on l'anathématise, comme complice d'Apollinaire, en ce qu'il nie que Notre Seigneur Jésus-Christ est homme comme nous. Mais, après avoir admis que le Sauveur est Dieu et homme parfait, qu'il a souffert selon la chair et non selon la divinité, elles ne veulent cependant pas conclure qu'il y ait deux natures en sa personne. Elles partagent ainsi l'erreur des Syriens jacobites, des Cophtes et de tous les monophysites. L'unité de nature les conduit à dire qu'il n'y a en Notre Seigneur

(1) *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 213.

(1) *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 5.
(2) *Ibid.*, p. 97.

Jésus-Christ qu'une seule opération et qu'une seule volonté.

« C'est un fait digne d'attention que l'erreur, après avoir placé une Église hors du sein de l'Église unique, tarit aussitôt en elle toutes les sources de la foi et de la charité : c'est-à-dire, premièrement, que la doctrine, au lieu d'être développée par les lumières d'un enseignement légitime, reste inerte et comme frappée de stérilité théologique ; en second lieu, que le foyer d'activité, qui va toujours se dilatant dans le catholicisme et se reproduisant, chaque jour, sous les mille inventions de l'esprit évangélique de sacrifice, est pour ainsi dire glacé par cette première négation, en sorte que son feu divin se retire des institutions mêmes où d'ordinaire il se manifeste. Le culte arménien schismatique nous servira d'exemple.

« Le saint sacrifice de la messe, dont l'Église catholique est saintement prodigue, comme du miracle le plus grand de la bonté céleste, et comme du moyen le plus excellent pour la sanctification de l'homme, est rendu rare, comme une exception ; et sa célébration devient plus difficile. D'abord, il faut retrancher les jours de jeûne, si nombreux dans le rite arménien ; ensuite, il n'arrive guère que l'on célèbre deux messes en un jour dans la même église, et jamais elles ne peuvent être dites sur le même autel.

« L'esprit des sacrements est encore faussé dans leur application.

« Ainsi le baptême n'est administré à l'enfant que le huitième jour après sa naissance. S'il meurt dans l'intervalle, certains vartabeds, pour se justifier, aiment mieux nier implicitement le péché originel que d'avouer le défaut de leur liturgie.

« La confirmation est donnée à l'enfant après le baptême, et le simple prêtre s'arroge le pouvoir de la conférer.

« L'eucharistie est administrée sous les deux espèces aux fidèles, qui se présentent debout à la sainte Table. Le prêtre ne consacre qu'une seule hostie ; et il la divise en autant de parties qu'il y a de communiants. De la sorte, le très-saint sacrement n'est pas toujours présent dans l'église ; et il faut ajouter que, soit par un esprit de rigorisme insensé, soit par une indifférence coupable, les communions sont extrêmement rares, non-seulement parmi les simples fidèles, mais même parmi les évêques et les vartabeds, qui célèbrent à peine une fois l'an. Qui pourrait, en outre, concevoir l'excès d'orgueil de ces derniers? Un docteur croirait déroger à sa dignité, s'il recevait le Fils de l'Éternel des mains d'un prêtre inférieur, ou s'il s'agenouillait à ses pieds pour être absous.

« L'extrême-onction, administrée par les uns dans l'état de santé, ainsi que pendant la maladie, est entièrement supprimée par les autres, comme pouvant favoriser le relâchement ; parce qu'elle offre, disent-ils, au mourant un dernier moyen de salut : étrange interprétation de la prévoyance miséricordieuse de l'Église, qui nous poursuit de ses grâces jusque dans les bras de la mort!

« Le sacrement de l'ordre est le mieux conservé dans son intégrité primitive ; et, comme cette Église a reçu ses cérémonies de saint Grégoire le Grand, son rite ressemble presque entièrement à celui de l'Église romaine. Toutefois, une différence essentielle distingue le sacerdoce arménien : c'est la faculté donnée ou même le devoir imposé au simple prêtre de contracter mariage. Tous les *derders*, qui forment la classe des desservants, correspondant chez nous à celle des vicaires et des curés, ont leur *eretsguin* : tel est le nom que porte l'épouse du prêtre... Le mariage... contraint le pauvre derder à travailler des mains pour faire subsister sa famille. En effet, après avoir récité les matines au lever de l'aube, il va mettre la main à la charrue ou paître son bétail, lorsqu'il n'est pas occupé d'autres soins domestiques, jusqu'à l'heure de vêpres, qu'il chante au coucher du soleil, et qui composent la seconde partie obligatoire de son bréviaire. Il manque donc du temps et des moyens d'étudier... Aussi semble-t-il s'être résigné à la nécessité humiliante de son ignorance, en abandonnant la lecture et l'instruction aux docteurs et aux vartabeds, lesquels vivent dans le célibat, ainsi que tous les autres supérieurs ecclésiastiques... Les derders, il faut l'avouer, ne sont que les premiers valets de ceux-ci, qui les traitent avec tant de hauteur qu'ils ne leur permettent jamais de s'asseoir en leur présence...

« Le mariage est soumis à des empêchements plus sévères que partout ailleurs ; et cependant, lorsque les réclamations sont appuyées

près du patriarche par quelques largesses, on trouve les moyens de faire légitimer même le divorce.

« Les Arméniens sont appelés les grands jeûneurs de l'Orient; et ils méritent ce nom, puisque, durant les deux tiers de l'année, ils observent une abstinence rigoureuse, qui leur interdit l'usage de la viande, du poisson, de l'huile et du vin. Cet esprit de mortification, véritablement louable en soi, dégénère néanmoins en un pharisaïque orgueil, qui les porte à accuser de relâchement l'Église romaine. Il est aisé de reconnaître que l'intention de saint Grégoire l'Illuminateur, en instituant ces jeûnes, était de sanctifier par la religion des privations rendues nécessaires par la nature. Le pain, le lait et la chair des brebis, tels sont les seuls aliments possibles dans le pays : tout le reste est luxe. Les fruits et la vigne ne mûrissent qu'en quatre ou cinq lieux privilégiés. Le poisson, dont la pêche la plus abondante se fait dans le lac de Van, ne peut être pris que deux mois de l'année, et il se borne à deux espèces. L'abstinence de la viande est si peu une privation, que la majorité du peuple n'en mange pas les jours où elle est permise. La constitution saine et robuste de la race prouve, du reste, que cet aliment n'est pas pour elle un besoin. La vie sédentaire des femmes, continuellement renfermées ou assises, l'indolence des hommes..., expliquent encore cette possibilité de longues abstinences. Quant à l'huile, elle est si rare dans le pays..., que le patriarche et les évêques sont obligés d'employer l'huile de sésame, et même le beurre, pour les onctions de la liturgie. »

Parmi les communions dissidentes de l'Orient, le signe de la croix n'est point formé comme dans l'Église catholique. Les Arméniens le font arbitrairement, et comme les Grecs. Les jacobites se signent avec un seul doigt, de gauche à droite, exprimant ainsi, disent-ils, leur foi à l'unité de nature du Sauveur et à la translation de la grâce, passant du côté gauche, qui est le péché, au côté droit, qui figure le pardon. Les nestoriens, au contraire, se signent de droite à gauche avec deux doigts, symbole de la dualité de nature et de l'apparition de la foi, venant de la droite ou du bon principe, victorieux de la gauche ou du principe mauvais. Les dissidents aiment singulièrement ce genre d'interprétation, fait remaquer M. Eugène Boré (1), et ils y tiennent souvent comme à des articles de foi. Ils disent encore que, si le saint sacrifice de la messe ne peut être offert plus d'une fois en un jour sur le même autel, c'est parce que cet autel représente le sépulcre où le corps de Notre-Seigneur fut déposé une seule fois après sa mort.

M. Boré (2) donne cet éloge aux Arméniens, qu'entre toutes les autres sectes de l'Orient, ce sont eux qui mettent le plus de soin et de piété à l'entretien de la maison de Dieu. Alors même qu'ils sont réduits à la dernière misère, l'autel a une apparence de richesse, qui témoigne d'un esprit national intimement religieux. Le peuple ne partage pas les préjugés et la passion haineuse de ses chefs spirituels, et il n'a besoin que d'être éclairé pour abjurer l'erreur (3).

Nous avons indiqué les révolutions religieuses de l'Arménie : quelques mots suffiront pour faire apprécier les vicissitudes de sa fortune politique. Au pied du mont Ararat, proprement dit, qui élève sa tête consacrée par les traditions primitives, coule l'Araxe, non loin duquel six villes décorées du titre de capitales attestent l'instabilité des Arméniens (4). (Pl. XVIII, n° 1.)

Le mont Ararat est trop célèbre, pour que nous ne transcrivions pas ce qu'en disent les *Lettres édifiantes* (5). « Les Arméniens l'ont en grande vénération : sitôt qu'ils l'aperçoivent, ils se prosternent en terre et la baisent. Ils appellent cette montagne *Mesesousat*, c'est-à-dire *Montagne de l'arche*... Son sommet est divisé en deux pointes toujours couvertes de neige, et presque toujours environnées de nuées et de brouillards qui en dérobent la vue. Au bas de la montagne, ce sont des sables mouvants, entrecoupés de quelques pelouses maigres où de pauvres bergers conduisent des troupeaux qui se sentent de la mauvaise pâture. Plus haut, ce sont d'affreux rochers noirs et entassés les uns sur les autres, où néanmoins des tigres et des corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut parvenir qu'avec d'extrêmes difficultés, à cause

(1) *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, t. I, p. 349.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 290.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 104.
(4) Eugène Boré, *Lettres sur l'Arménie*, etc., p. 361.
(5) T. IV, p. 168, édition in-18.

oré (1), et
rticles de
acrifice de
fois en un
e cet autel
Notre-Sei-
sa mort.
ux Armé-
tes de l'O-
us de soin
n de Dieu.
ernière mi-
hesse, qui
ement reli-
préjugés et
tuels, et il
bjurer l'er-

religieuses
t pour faire
e politique.
nt dit, qui
tions primi-
l six villes
nt l'instabi-
n° 1.)
, pour que
disent les
ens l'ont en
perçoivent,
ent. Ils ap-
c'est-à-dire
t est divisé
le neige, et
nées et de
u bas de la
nts, entre-
où de pau-
aux qui se
s haut, ce
ssés les uns
igres et des
On n'y peut
tés, à cause

voyageur en

tc., p. 361.

près du patriarche par quelques longueurs, on trouve les moyens de faire également valoir la divorce.

« Les Arméniens sont appelés les grands jeûneurs de l'Orient, et ils méritent en effet ce titre, puisque, durant les deux tiers de l'année, ils observent une abstinence rigoureuse, qui leur interdit l'usage de la viande, des œufs, du beurre, de l'huile et du vin. Ces jeûnes, dont la durée est véritablement effrayante, ne sont heureusement pas, comme nous en avons déjà fait la remarque, exigés par les prêtres à accomplir de point en point à l'église primitive. Il est aisé de reconnaître que l'intention du saint Grégoire l'Illuminateur, en instituant ces jeûnes, était de soustraire par la religion aux privations rendues nécessaires par la nature. Le pain, le lait et le fromage de brebis sont les seuls aliments possibles dans le pays; tout le reste est luxe. Les fruits et le légume ne mûrissent qu'en quatre ou cinq lieux privilégiés. Le poisson dont la pêche la plus abondante se fait dans le lac de Van, ne peut être pris que dans deux mois de l'année, et il se borne à deux espèces. L'abstinence de la viande est si peu une gêne, que la majorité du peuple n'en mange que pour une ou deux fêtes. La privation du beurre, du miel, des œufs, ne paraît pas plus pénible aux femmes, continuellement occupées à traire leurs vaches, à battre le beurre ou à cuire l'indispensable pain... Seule, l'abstinence du vin leur paraît encore cette pénible privation. Quant à l'huile, elle n'est usitée dans le pays..., que le patriarche et les évêques sont obligés d'employer l'huile de sésame, à défaut de beurre, pour les onctions de la liturgie. »

Parmi les communions dissidentes de l'Orient, le signe de la croix n'est point, comme dans l'Église catholique. Les Arméniens le font arbitrairement, et comme les Grecs. Les jacobites se signent avec un seul doigt, de gauche à droite, exprimant ainsi, disent-ils, leur foi à l'unité de nature du Sauveur et à la translation de la grâce, jusqu'au côté gauche, qui est le péché, au côté droit, qui figure le pardon. Les nestoriens, au contraire, se signent de droite à gauche avec deux doigts, symbole de la dualité de nature et de l'apparition de la loi, venant de la droite ou du bon principe, victorieuse de la gauche ou du principe mauvais. Les disputeurs arment inépuisablement ce genre d'interprétation, fait remarquer M. Eugène Boré (1), et ils y tiennent souvent comme à des articles de foi. Ils disent encore que, si le saint sacrifice de la messe ne peut être offert plus d'une fois en un jour sur le même autel, c'est parce que cet autel représente le sépulcre unique de Notre-Seigneur, qui ne dépose son cadavre qu'une fois.

Ils [illegible] disent que l'Arménie, [illegible] toutes les autres contrées de l'Orient, a été [illegible] de sont [illegible] de Dieu. Abraham, qu'il sont restées à habiter [illegible] d'Arbil, [illegible] appartient à l'Arménie, qui témoigne d'un esprit national intimement religieux. Le peuple ne quittait pas les préjugés et la passion jalouse de ses chefs spirituels, et il n'a besoin que d'être éclairé pour abjurer l'erreur (3).

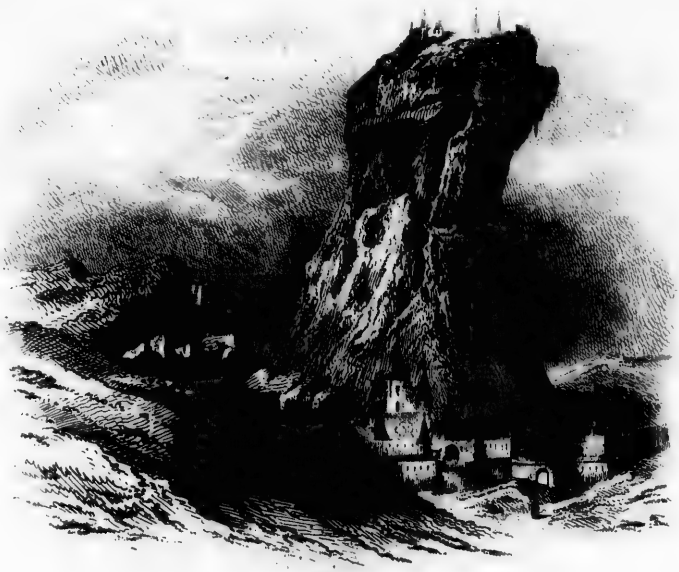
Nous avons indiqué les révélations religieuses de l'Arménie; quelques mots suffiront pour faire apprécier les révélations de sa fortune politique. Au pied du mont Ararat, proprement dit, qui donne sa tête couronnée par les traditions primitives, coule l'Araxe, non loin duquel six villes [illegible] de titre de capitales ajoutent l'instabilité [illegible]

[illegible] assez obscure, pour que [illegible] ce qu'en disent les [illegible] « Les Arméniens l'ont en grande vénération : ainsi qu'ils l'aperçoivent, ils se prosternent en terre et la baisent. Ils appellent cette montagne *Masrousat*, c'est-à-dire *Montagne de l'arche*. Son sommet est divisé en deux pointes toujours couvertes de neige, et presque toujours environnées de nuées et de brouillards qui en dérobent la vue. Au bas de la montagne, ce sont des sables mouvants, entrecoupés de quelques pâturages maigres où de pauvres bergers [illegible] qui se [illegible] de la neige plus haut. Plus haut, ce sont [illegible] rochers nus et épuisés les uns sur les autres. Les ossements des tigres et des [illegible] [illegible] à sa [illegible] On n'y peut parvenir qu'avec d'extrêmes difficultés, à cause [illegible]

(1) *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, t. I, p. 349.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 200.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 161.
(4) Eugène Boré, *Correspondance et Mémoires*, etc., p. 201.
(5) T. II, p. 202. [illegible]

Mont Ararat

Monte Ararat Monte Ararat



Van

Van Van

N. Rémond Imp

de la roideur de la montagne, de l'abondance des sables et du manque d'eau.» Lorsque les rayons du soleil illuminent la double cime du mont Ararat, sa masse imposante apparaît dans toute sa majesté. Le voyageur attache avec respect le regard à ses glaciers resplendissants, et se dit qu'indépendamment de l'autorité des saintes Lettres, les peuples ont dû naturellement être portés à y placer quelque grande scène de l'humanité, à cause de sa forme unique, de son aspect sévère et religieux, et surtout à cause de sa hauteur, qui dépasse celle du Mont-Blanc (1).

Parmi les villes décorées du titre de capitales de l'Arménie, il faut nommer, en premier lieu, Armavir, l'*Armauria* de Ptolémée, et qui fut le siége des souverains jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Située dans le détroit d'Archarouni, vers l'embouchure du Khasag, elle était ombragée par ces arbres sacrés, dont on interrogeait les feuilles agitées par le vent dans les mystères de la divination.

Deux autres villes se disputent ensuite l'honneur de la résidence royale : Erovantachad, vis-à-vis de l'embouchure de l'Akouréan, et Vagharchabad, consacrée par le paganisme à la déesse Diane. Les rois l'habitèrent jusqu'au IVe siècle de notre ère.

Près d'Erovantachad, était un canton nommé *Pakrevant*, c'est-à-dire pays des idoles; son chef-lieu était Pakvan ou Pakaran. On y avait transféré les statues des dieux vénérés à Armavir, et Érovan, frère du roi Érovant, en était le grand prêtre. Le magisme y avait aussi ses autels, et le roi de Perse Ardachir, restaurateur du culte de Zoroastre, avait ordonné qu'on y entretînt un feu perpétuel. Ce feu fut éteint par l'eau baptismale que saint Grégoire l'Illuminateur répandit sur la tête des habitants : le temple devint une église dédiée à saint Jean-Baptiste.

Au confluent de l'Araxe et du Madzamor était l'antique Ardachad, autre foyer de magisme. A l'époque de la dispersion des tribus qui prirent la direction de la Parthyène et de la Médie, une colonie israélite s'y était fixée ; et, lorsque les armées du roi Sassanide, Chapour II, la saccagèrent, elles y détruisirent neuf mille maisons juives. Depuis l'arrivée de la puissante famille des Pagratides, les priviléges politiques que l'on concédait aux Juifs attirèrent plusieurs émigrations de ce peuple en Arménie. Huit mille maisons d'Israélites peuplaient encore Zarchvan, ville voisine du même canton de Pakrevant.

De Nagharchabad, les rois allèrent à Tovin, au nord d'Ardachad, sur le Madzamor. Elle fut la résidence des derniers Arsacides, des merzbans ou *gardiens des frontières*, sous la suzeraineté de la Perse, ainsi que des gouverneurs préposés par les khalyfes de Bagdad et de Damas. Les émirs musulmans la détruisirent en même temps qu'Ani, ville située sur l'Arpatchaï, et dont M. Ker-Porter a récemment visité les ruines.

Au nord et à l'est, Ani est fermé par un double rang de hautes murailles et de tours. La surface du terrain ne présente que chapiteaux brisés, colonnes, frises d'un travail exquis. Plusieurs églises et plusieurs parties de la ville conservent encore plus que des restes de l'ancienne magnificence. A l'extrémité occidentale, est le palais des anciens rois d'Arménie qu'on prendrait pour une ville à son étendue : il est si magnifiquement décoré au dedans et au dehors, qu'on ne peut donner une juste idée de la variété et de la richesse des sculptures qui en couvrent toutes les parties, ni des dessins en mosaïque qui ornent le sol de ses salles innombrables. La solidité de la construction répond à l'excellence du travail dans les édifices d'Ani.

Au nord de l'Ararad, c'est-à-dire de cette province qui s'étend en cercle au cœur de la monarchie arménienne, et vers les montagnes qui se joignent à la chaîne du Tcheldir (*monts chaldéens* des anciens géographes), est Kars, mot synonyme de *porte*. Cette place est, en effet, le lieu d'entrée ou de sortie de ceux qui se dirigent vers les deux royaumes de Géorgie et d'Arménie.

Pour compléter cette liste des capitales, on pourrait ajouter les noms de Van, de Khelad, d'Amid, de Miafarékin, de Sis en Cilicie. Van, sur le lac de ce nom, tint un rang distingué dans l'antiquité; car Sémiramis, après avoir joint l'Arménie à ses autres conquêtes, voulut y fonder une résidence royale, et y exécuta des travaux dignes d'une reine d'Assyrie. Moïse de Khorène parle d'une montagne artificielle, au nord de la ville actuelle, et sur la-

(1) Eugène Boré, *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 39.

quelle le palais était placé. M. Schulz, qui visitait ce pays en 1827, a retrouvé la colline formée d'énormes quartiers de rocher; elle s'étend de l'est à l'ouest, l'espace d'une lieue; dans l'intérieur sont d'immenses cavernes et des appartements voûtés, où sans doute Sémiramis allait l'été prendre le frais. Il n'est pas rare de rencontrer sous ces voûtes des débris de statues et de monuments antiques. Mais l'intérêt s'attache de préférence aux inscriptions *à tête de clou* qui couvrent l'entrée et les flancs de la montagne. La seule de ces inscriptions cunéiformes qu'on ait pu lire porte le nom de Xercès, fils de Darius; d'où il résulterait que les rois de Perse, postérieurs à Cyrus, partagèrent le goût des anciens monarques de l'Assyrie pour le séjour de Van (Pl. XVIII, n° 2).

L'énumération de ces capitales fournit l'indication complète des changements du pouvoir le plus changeant de l'Asie.

L'histoire de l'Arménie prouve, en outre, que la position géographique des peuples influe directement sur leurs destinées. Isolé au milieu des nations qui ont constitué successivement les grandes monarchies de l'Asie, ce royaume n'a jamais eu assez de force, ni surtout une union sociale assez compacte pour s'affranchir de la tutelle ou du joug de ses voisins. Il a été perpétuellement un champ ouvert à l'ambition, et comme la voie publique qu'ont foulée tous les triomphateurs de l'Orient, dit M. Eugène Boré (1). Les Babyloniens ont gravé, en caractères ineffaçables, sur le roc de la forteresse de Van, le souvenir de leur conquête. Après eux, sont venus les Mèdes et les Perses, de qui les Curdes et les Persans ont reçu les provinces méridionales, comme un héritage de leurs ancêtres. Alexandre le Grand détacha un de ses généraux pour aller soumettre l'Arménie. Les Romains y envoyèrent leurs consuls. Plus tard, les Grecs de Byzance l'asservirent à plusieurs reprises. En se séparant de l'Église romaine et de l'Église grecque encore orthodoxe, elle se priva, non-seulement des ressources de la civilisation dont Rome et Constantinople étaient les principaux foyers, mais de la protection qu'elle aurait pu en attendre contre la puissance envahissante des Arabes. Le mahométisme avait une haute mission à remplir (1) : il devait infliger une correction sanglante et exemplaire aux peuples d'Orient, premiers dépositaires de la foi chrétienne, qu'ils trahirent d'une manière déplorable, à la suite de disputes théologiques, uniquement inspirées et alimentées par une vanité ignorante et puérile, qui ne pouvait consentir à reconnaître la suprématie du saint Siége. Les provinces de Syrie et le royaume d'Arménie, détachés de bonne heure de l'unité catholique, essuyèrent aussi les premières invasions de l'islamisme, dont les Grecs, qui suivirent plus tard leur exemple, devaient à leur tour porter le joug. Dieu appela des déserts de l'Arabie, puis des steppes de l'Asie septentrionale, des peuplades barbares, et leur livra les prévaricateurs, comme il abandonnait autrefois les Israélites, qui l'avaient oublié, au glaive des Philistins et des monarques de Babylone (2). L'Arménie, ainsi vouée à un sort précaire, devint une sorte de milieu politique auquel aboutissaient toutes les secousses des diverses révolutions sociales.

Tel a été, sous le rapport religieux et politique, le royaume où les Frères-Mineurs et Prêcheurs exercèrent leur zèle, travaillant à le rattacher au saint Siége avec autant d'ardeur qu'ils en mettaient à gagner au christianisme les pays infidèles. Les Dominicains, en particulier, avaient déjà fait de nombreuses conquêtes sur le schisme, lorsque le roi Hétoum Ier s'adressa au chapitre général de l'ordre, en 1266, pour obtenir que d'autres missionnaires fussent encore chargés de ranimer et de soutenir la foi catholique dans ses États : à sa demande, le chapitre décida qu'une maison de Frères-Prêcheurs serait établie en Arménie (3). L'an 1289, Nicolas IV chargea le Franciscain Jean de Montecorvino de lettres pour Hétoum II, qu'il remerciait de l'accueil fait aux Frères-Mineurs, et il écrivit en même temps à Marie, sœur de ce prince, afin de lui recommander les religieux destinés à être les instruments d'une réunion désirable (4). Le roi d'Arménie ayant demandé au ministre-général des Frères-

(1) *Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 42.

(1) Eugène Boré, *Correspondance et mémoires d'un voyage en Orient*, t. II, p. 145.
(2) *Ibid.*, p. 376
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1266.
(4) Wadding, an. 1289, n° 7.

Mineurs qu'il envoyât de nouveaux missionnaires dans ses États, on en fit partir six, les frères Raimond, Thomas de Tolentino, Pierre de Macerata, Ange de Cingoli, Marc de Montelupone, et un autre Pierre, pour lesquels Hétoum II conçut d'autant plus de vénération qu'ils étaient, dans leur ordre, d'ardents zélateurs de la règle (1). Il leur accorda une telle confiance que, lorsqu'il sollicita de Nicolas IV, ainsi que des rois de France et d'Angleterre, des secours contre les musulmans, il accrédita Thomas de Tolentino et Marc de Montelupone en qualité d'ambassadeurs (2). Mais son affection pour l'ordre de saint François se manifesta encore avec plus d'éclat. Hétoum Ier avait déposé sa couronne pour se faire Prémontré, ordre dans lequel entra un autre prince Hétoum, l'historien; on vit le roi Hétoum II revêtir l'habit des Franciscains (3): les événements ne permirent cependant pas que ce prince religieux renonçât pour toujours à présider au gouvernement du royaume. Depuis les six Frères-Mineurs que nous avons nommés, six nouveaux missionnaires de cet ordre partirent pour l'Arménie (4).

CHAPITRE VIII.

Suite des missions en Afrique et en Asie. — Érection de la métropole de Kan-Balikh, (Péking).

Nicolas IV était ce même Jérôme d'Ascoli, naguère nonce en Orient, qui avait introduit les ambassadeurs d'Abaka au deuxième concile général de Lyon. Dans l'enfance de Jérôme, le jeune Conrad, doué du don de prophétie, se prosternait quelquefois devant lui, honorant ainsi les clefs du ciel, qu'il voyait d'avance déposées entre ses mains. Conrad d'Ascoli entra également dans l'ordre de saint François, et devint un grand missionnaire. Ayant obtenu de Jérôme, alors ministre général, une obédience pour l'Afrique, il s'avança jusque dans l'intérieur, au midi de la Barbarie, et parcourut différentes contrées du centre. Il attira par sa douceur, par l'éclat de toutes ses vertus et par ses miracles, leurs habitants infidèles, et gagna à Jésus-Christ plusieurs milliers d'âmes qu'il avait évangélisées. Sa vie était austère: couvert d'un vil vêtement, il marchait nu-pieds, ne se nourrissait guère que de pain et d'eau, jeûnait tous les huit jours, et méditait sans cesse la passion du Sauveur (1). L'obéissance le rappela en Europe, et il professa la théologie à Paris. Nicolas IV voulait honorer la pourpre en faisant entrer le B. Conrad dans le sacré collége, lorsque l'ancien apôtre de l'Afrique intérieure mourut à Ascoli, le 29 avril 1289. Pie IV a autorisé le culte de ce saint missionnaire.

La mission de Maroc, fondée par les Franciscains, fixait l'attention du Pape, qui était sorti de cet ordre. Il mit fin, en 1289, à la vacance de l'Église qu'avaient gouvernée frère Agneau et frère Loup, en leur donnant, à la demande des chrétiens du pays, ainsi que des rois de Castille et de Portugal, frère Roderic pour successeur (2). Ce nouvel évêque de Maroc, auquel Nicolas IV accorda beaucoup de priviléges, fut institué légat apostolique pour toute l'Afrique.

Le zèle des ordres religieux voués à la rédemption des captifs ne cessait pas de s'exercer sur la côte de Barbarie; et, dans l'impossibilité où nous sommes de rappeler tous les héros de la charité, nous parlerons seulement de saint Pierre d'Armangole (3). Issu de la famille des comtes d'Urgel, célèbre en Catalogne, il passa sa jeunesse dans la débauche; mais, Dieu l'ayant touché, il entra en 1258 dans l'ordre de la Merci, où il fit une pénitence si rigoureuse que ses supérieurs l'envoyèrent à la rédemption, avec d'autres religieux. A peine arrivé à Grenade, il eut le cœur percé de la misère des esclaves, et travailla à les soulager avec un dévoûment qui édifia les musulmans eux-mêmes. Informés de son zèle, les supérieurs l'envoyèrent à Alger où il racheta 346 captifs. De là, il passa à Bougie, où il en délivra 119, ainsi que plusieurs religieux de son ordre qui y étaient en otage. Au moment de s'embarquer, il s'engagea pour dix-

(1) Wadding, an. 1290, n° 10.
(2) *Ibid.*, an. 1292, n° 1.
(3) *Ibid.*, an. 1294, n° 10.
(4) *Ibid.*, an. 1311, n° 2.

(1) Wadding, an. 1289, n° 27, et add. au tome IV.
(2) *Ibid.*, n° 21. Rinaldi, an. 1290, n° 48.
(3) *Histoire de l'ordre de la Merci*, p. 123.

huit enfants que leurs patrons allaient sacrifier à leur brutalité, et promit mille ducats pour obtenir la liberté de ces infortunés, qu'il renvoya avec les autres en Catalogne. Pendant son séjour à Bougie, non-seulement il consola les captifs, mais il convertit et baptisa des mahométans. Ces conversions lui attirèrent la haine des musulmans, et ils l'accusèrent devant le cadi, qui le fit emprisonner. Dans le même temps, ceux qui lui avaient livré les dix-huit enfants, voyant que le terme du payement des mille ducats était expiré, le poursuivirent avec tant de fureur, que, l'ayant présenté comme un espion, ils le firent condamner à être pendu. La sentence fut exécutée avec autant de précipitation qu'on en avait mis à la prononcer; et le bourreau, ayant secoué Pierre, le laissa au gibet comme un homme qu'il croyait mort. Six jours après cette cruelle exécution, le P. Florentin, compagnon du saint, arriva avec les mille ducats. En recevant l'argent, on lui cacha la mort de Pierre; mais il l'apprit bientôt avec douleur, et demanda avec instance la permission de retirer le corps du gibet pour l'enterrer. On la lui accorda. Mais, au lieu de trouver un cadavre, il trouva un martyr encore vivant, qui lui dit que Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, avait empêché que la corde ne l'étranglât. Plusieurs mahométans, dont le P. Florentin était accompagné, se convertirent à la vue de ce miracle. Chacun, dans la ville de Bougie, voulut voir le saint martyr, et quelques musulmans allèrent en secret lui demander le baptême. Cet acte de cruauté porta le P. Florentin à réclamer les mille ducats aux patrons qui les avaient reçus; et le divan, à titre de réparation, acheta avec cet argent vingt-six autres esclaves que saint Pierre d'Armangole conduisit à Barcelone. Pour constater le miracle, Dieu permit qu'il eût, tout le reste de sa vie, le cou tors et le visage pâle. Pendant dix années qu'il vécut encore, il ne cessa de remercier le Seigneur et la sainte Vierge de l'insigne faveur dont il avait été l'objet, redoublant néanmoins d'austérités, afin de recouvrer ainsi la couronne du martyre qui lui était échappée en Afrique. Cinq jours avant sa mort, il la prédit. Le B. Pierre expira le 27 avril 1304, et Innocent XI permit à l'ordre de la Merci de faire l'office de ce saint.

Les chrétiens étaient encore en possession de la Palestine, lorsque le Dominicain Brocard, né en Westphalie, suivant les uns, à Strasbourg suivant les autres, et envoyé dès l'an 1232 dans la Terre-sainte, parcourut ce pays. Il put donc pénétrer en beaucoup de lieux où il fut impossible d'aller ensuite; il vit des villes et des villages qui disparurent. Ce religieux a divisé sa Relation en plusieurs voyages particuliers, et la ville d'Acre est le point commun de départ. Il porte son attention sur tous les objets qui méritent de fixer les regards d'un voyageur curieux; il les voit bien, les observe avec sagacité, les décrit avec exactitude : ce qu'il dit de plusieurs végétaux étrangers aux contrées froides de l'Europe est si clair et si précis, qu'on les reconnaît sans peine, quoiqu'il ne les indique pas par leurs noms. Il donne aussi des détails piquants sur l'Arménie et la Cilicie. Sa Relation fut imprimée pour la première fois dans une espèce d'histoire universelle, traduite en français gothique sous le titre de *Mer des histoires;* et on y a joint une carte de la Terre-sainte, gravée en bois, la plus ancienne peut-être de cette sorte qui existe (1).

La ville d'Acre, point de départ de ses voyages, tomba, le 4 mai 1291, au pouvoir de Mélik-Aschraf, sultan des mameluks d'Égypte, qui, par cette conquête, porta un coup mortel à la puissance chrétienne en Palestine. Plusieurs Frères-Prêcheurs et Mineurs furent immolés, en remplissant les fonctions de leur ministère, au milieu des morts et des mourants. Saint-Jean-d'Acre vit le sacrifice des vierges d'Antioche se renouveler dans ses murs, sous l'inspiration spéciale du Saint-Esprit (2). Il y avait dans cette ville un monastère de religieuses de sainte Claire. La supérieure, apprenant que les musulmans étaient déjà dans la place, craignit moins pour sa vie que pour sa chasteté et celle de ses sœurs. Les ayant aussitôt assemblées en chapitre : « Nous voici, mes filles, leur dit-elle, au moment où nous allons nous présenter à notre Époux. Le sacrifice que nous lui ferons de notre vie lui sera agréable, si nous mourons pures de corps et de cœur. Faites donc ce que vous me verrez faire. » En achevant ces

(1) Villenave et Eyriès, *Biographie universelle*, art. *Brocard*.

(2) Wadding, an 1291, n° 1. Rinaldi, même année, n° 13.

mots, elle se coupa le nez, et son visage se couvrit de sang : toutes les autres, à son exemple, se découpèrent le visage en diverses manières. Lorsque les mahométans pénétrèrent dans le monastère l'épée à la main, leur étonnement fit bientôt place à la furie, et ils massacrèrent toutes ces victimes volontaires. « C'est ainsi, dit le P. Touron (1), que ces sages vierges, par une action que de célèbres auteurs appellent illustre parce qu'ils supposent l'inspiration particulière du Saint-Esprit, en perdant la vie, conservèrent la chasteté. » Le Dominicain Nicolas de Hanaps, du diocèse de Reims, patriarche de Jérusalem, légat apostolique pour le royaume de Chypre, pour toute la Syrie et pour l'Arménie, gouvernait en même temps l'Église de Saint-Jean-d'Acre. Il n'avait pas cessé d'exhorter les assiégés à défendre la ville, tant qu'il y avait eu quelque espoir de succès ; et il exposa sa personne, lorsque la place fut prise, afin de faciliter la fuite à une partie du peuple. Il fallut l'entraîner, comme par force, dans une chaloupe, pour gagner ensuite une galère qui était proche. Plusieurs chrétiens se précipitant dans la mer, et nageant vers son embarcation, il leur tendit les mains et reçut avec bonté tous ceux qui se présentèrent ; mais le nombre en était trop grand : la chaloupe, bientôt remplie et surchargée, coula à fond. Ainsi mourut, dans l'exercice de la charité, le dernier patriarche latin de Jérusalem qui ait résidé dans le pays ; car ceux à qui les Papes ont depuis donné ce siége n'en ont eu que le titre.

Raoul de Granville, Français comme Nicolas de Hanaps, chef des missions dominicaines et provincial de la Terre-sainte, avait animé le courage de ses frères jusqu'à la prise de Saint-Jean-d'Acre. Depuis cette fatale époque, la prédication de l'Évangile devint plus odieuse que jamais aux musulmans (2), et les missionnaires éprouvèrent en plusieurs manières la cruauté de ces barbares. Dès qu'ils en saisissaient un, ils l'égorgeaient sans pitié ; ou s'ils différaient son supplice, c'était pour le rendre plus long et plus rigoureux. Raoul de Granville se rendit alors en Italie, soit pour informer les supérieurs du triste état de la religion en Palestine, soit pour laisser ralentir un peu la persécution et la fureur des infidèles, en ce moment si éloignés d'écouter la parole du salut.

L'année même où tombait Saint-Jean-d'Acre, le chapitre des Frères-Prêcheurs, tenu à Palencia en Espagne, reçut de Sanche le Grand, roi de Castille, de nouveaux moyens de propager la foi. L'expérience avait fait connaître que, pour travailler avec succès à la conversion des juifs et des mahométans, dont l'Espagne était remplie, il fallait savoir l'hébreu et l'arabe. Sanche pria le chapitre d'agréer la fondation de trois nouveaux couvents ou colléges qu'il se chargeait d'établir, avec cette clause, que, dans celui de Xativa, au royaume de Valence, on enseignerait toujours les langues orientales (1). Le chapitre général du même ordre, célébré à Metz en 1298, enjoignit aux provinciaux d'exhorter les religieux à se rendre chez les infidèles pour leur annoncer Jésus-Christ, et de délivrer à ceux qui voudraient se consacrer à ce ministère des lettres-patentes dont la note serait adressée au maître-général. A cette nouvelle, une foule de Frères-Prêcheurs demandèrent de ces lettres-patentes aux provinciaux : mais les supérieurs, se bornant à choisir les sujets les plus aptes aux missions, les disséminèrent chez les idolâtres du nord-est de l'Europe et chez les infidèles d'outre-mer (2). Ces zélés missionnaires n'ambitionnaient pas d'autre sort que celui d'André de Pérouse, qui, après avoir opéré beaucoup de conversions, eut la tête tranchée l'an 1300 : les rayons lumineux qui firent resplendir son corps montrèrent combien la mort de ce vaillant athlète de Jésus-Christ avait été précieuse devant Dieu (3). Le chapitre tenu l'an 1304, à Toulouse, donna à tous les frères destinés à évangéliser les infidèles la faculté de prendre pour compagnons, dans l'exercice de ce ministère apostolique, les Dominicains qui spontanément voudraient s'associer à eux, sauf toutefois ceux des provinces de Grèce et de Terre-sainte, dont la présence y fut jugée nécessaire dans l'intérêt de la foi catholique ; et, en conséquence de cette disposition, un grand nombre de Frères-Prêcheurs se vouè-

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. 1, p. 540.
(2) *Ibid.*, p. 652.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. 1, p. 624.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1298.
(3) *Ibid.*, an. 1300.

rent à l'apostolat parmi les nations qui ne connaissaient pas le vrai Dieu (1).

Benoît XI, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, élevé sur le saint Siége le 22 octobre 1303, rappela d'Orient le Dominicain Ricold de Montecroix, par le moyen duquel il voulait avoir l'éclaircissement de quelques doutes touchant la foi des peuples auxquels ce missionnaire avait annoncé l'Évangile (2). Les écrits de ce saint et savant religieux ont servi à faire l'histoire de sa vie. Né à Florence, il passa ses premières années dans l'état ecclésiastique, avant de recevoir l'habit chez les Frères-Prêcheurs du couvent de Sainte-Marie-la-Neuve. Dans l'un et l'autre état, il entreprit de longs et pénibles voyages, mais par des motifs différents. Il voyagea d'abord avec le seul désir de connaître les savants de son temps et de profiter de leurs lumières. Appliqué ensuite à la méditation des saintes Écritures dans le repos du cloître, il se sentit embrasé d'un zèle plus pur, et ne songea dès lors à faire valoir ses talents que pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères. « Lorsque je commençai, dit-il dans son *Itinéraire*, à réfléchir sérieusement sur cette bonté infinie de notre Dieu, qui, par un excès d'amour, a daigné se rendre semblable à nous, et paraître sur la terre pour montrer aux hommes le chemin du ciel; me souvenant que j'avais supporté avec joie les plus grandes fatigues pour contenter ma curiosité ou pour apprendre ce qu'il est permis d'ignorer, je conçus un très-grand désir de consacrer mes forces et le reste de mes jours au service de Jésus-Christ en prêchant son Évangile. L'ordre de mes supérieurs favorisant encore ce dessein, je ne doutai plus de la volonté de Dieu. Ainsi, ayant reçu l'obédience de notre Père général, avec les instructions et la bénédiction du Pape, je partis pour l'Orient, et me rendis à Saint-Jean-d'Acre. » La description que Ricold fait des lieux saints et de l'état où Jérusalem, Bethléem, Nazareth, etc., se trouvaient alors, est une preuve qu'il s'arrêta quelque temps dans la Palestine, où il voulut commencer sa mission. Il pénétra ensuite plus avant chez les infidèles. Après bien des périls et des fatigues, il arriva à Bagdad sur le Tigre, à une journée de l'ancienne Babylone. Les musulmans y avaient une école célèbre; et le missionnaire s'y arrêta, afin d'apprendre l'arabe, dont il se servit pour réfuter l'Alcoran et prêcher l'Évangile à ses aveugles sectateurs. Non-seulement il disputa avec les docteurs musulmans, mais il entreprit de traduire leur loi, dans le but d'en faire mieux connaître les absurdités aux prédicateurs de la foi qui n'entendaient pas l'arabe; mais, dégoûté de tant d'extravagances, il n'acheva pas cette traduction : au lieu d'une simple version de la dernière partie de l'Alcoran, il écrivit des réflexions ou commentaires sur tout cet ouvrage; puis il les adressa, en forme de lettres, aux Églises chrétiennes. Indépendamment de cette *Défense de la foi catholique contre les impiétés des Sarrasins et les mensonges de l'Alcoran*, Ricold composa plusieurs ouvrages. Le premier, intitulé *Généreuse confession de la foi chrétienne, faite en présence des Sarrasins*, est rempli de l'esprit apostolique. Le second explique et réfute en même temps la doctrine des juifs, des mahométans et des idolâtres, en faisant remarquer les erreurs propres à chacune de ces différentes sectes : Ricold l'adressa à tous les peuples orientaux. Les prédications continuelles du missionnaire parmi les ennemis de la croix, ses disputes avec les docteurs musulmans, les écrits qu'il composa en Orient, ne manquèrent pas de lui susciter des persécutions de la part des schismatiques, des juifs, des mahométans, et des idolâtres : mais la Providence multiplia en sa faveur les miracles de protection; et son ministère, utile à plusieurs, ne lui procura pas la gloire du martyre. Le zèle du salut des âmes et l'obéissance qu'il devait à ses supérieurs l'avaient engagé dans une longue et pénible mission : les mêmes motifs, après vingt-cinq ou trente années de travail, le ramenèrent en Europe. De retour dans sa patrie, sous le pontificat de Benoît XI, il écrivit en latin son *Itinéraire*, qui est son dernier ouvrage. Il l'entreprit en faveur de ceux que la Providence conduirait dans les pays qu'il avait parcourus, pour y porter la lumière de l'Évangile, afin qu'instruits d'avance de tout ce qu'il leur importait de savoir, ils fussent plus en état de combattre l'erreur et de prêcher avec fruit les vérités du christianisme. On y trouve

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1304.

(2) Echard, cité par le P. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. I, p. 703.

d'abord une description de toutes les contrées de l'Orient, et on y apprend quelles étaient, au XIIIe siècle, les lois, les coutumes, les opinions, les dogmes, les hérésies, les sectes de ces nations diverses; en un mot, tout ce qui pouvait mériter d'être remarqué dans leur religion, dans leurs mœurs et dans leur organisation. Dès le milieu du XIVe siècle, ce livre, bien propre à jeter du jour sur la géographie du moyen âge, fut traduit en français par Jean d'Ypres, moine de Saint-Bertin. Ricold édifia encore ses frères pendant plusieurs années, et ne se reposa dans le Seigneur que le 31 octobre 1309.

Benoît XI envoya, dès le commencement de son court pontificat, quelques Dominicains en Perse, pour reconnaître l'état religieux et moral de ce pays, ainsi que les sentiments des évêques qui s'y trouvaient, à l'égard du saint Siége (1). Il reçut presque aussitôt des députés de Jaballaha, patriarche des nestoriens, qui lui présentèrent une profession de foi orthodoxe, reconnaissant la primauté du Siége apostolique, et demandant la communion avec l'Église romaine. Le patriarche parlait en son nom et en celui de son clergé (2) : dispositions malheureusement trop variables chez les Orientaux.

Des ambassadeurs tartares vinrent aussi trouver Benoît XI (3). La puissance des Francs en Syrie s'était éclipsée : mais de nouvelles croisades pouvaient la relever en un instant. Pour les obtenir, les Tartares, qui naguère parlaient le langage de la menace et de l'injure, descendirent à la prière. Joignant leurs exhortations à celles des Géorgiens, des Arméniens, des Grecs, des Croisés réfugiés en Chypre, ils cherchaient en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, à rallumer le feu des guerres saintes. Circonstance aussi singulière que peu remarquée, c'était de la cour de ces rois idolâtres, que partaient des instances pour engager les rois chrétiens à délivrer le saint Sépulcre; et, lorsque Clément V prêcha la grande croisade qui devait mettre la Palestine entre les mains des Francs, il avait vu à Poitiers des envoyés monghols, qui lui avaient appris qu'une paix générale venait d'être conclue entre tous les princes de la Tartarie, depuis la grande muraille de la Chine jusqu'aux frontières du pays des Francs. Cette paix permettait au roi de Perse de mettre, en 1305, à la disposition de Philippe le Bel, pour une expédition de Syrie, 200,000 chevaux, 200,000 charges de blé, et plus de 100,000 cavaliers tartares qu'il s'offrait à conduire en personne. Les Archives du royaume possèdent encore la lettre en langue monghole relative à ces propositions : c'est un rouleau de dix-huit pouces de haut sur neuf pieds de longueur. La diplomatie orientale, dit Abel de Rémusat, a ses règles de convenance et ses minuties d'étiquette : les unes et les autres ne peuvent manquer de nous sembler bizarres; car, dans ces graves bagatelles, pour qu'un usage nous paraisse simple et naturel, il ne faut pas qu'il diffère trop de ceux auxquels nous sommes accoutumés. Les Asiatiques mettent de l'importance à la forme et à la grandeur du papier, à la grosseur de l'écriture, à la largeur des marges, à la longueur et à la disposition des lignes. Tout cela doit être en proportion, et, si on peut le dire, *en raison composée* de la dignité du prince qui écrit et de celui à qui on écrit; plus souvent encore en raison du besoin que le premier a du second, et des services qu'il peut en attendre. Les premières missives des Tartares étaient de simples billets pour enjoindre au Pape, au roi de France, à l'empereur, de se soumettre sans délai, et d'apporter en tribut les revenus de leurs États au fond de la Tartarie; la forme de ces orgueilleuses sommations répondait à leur contenu. L'un et l'autre s'adoucirent insensiblement, et la lettre adressée à Philippe le Bel était aussi honorable qu'on pouvait le désirer : un rouleau de neuf pieds de long était le plus glorieux témoignage de considération qu'un roi des Francs pût raisonnablement attendre d'un souverain monghol.

Un événement bien plus mémorable doit surtout faire époque dans l'histoire des missions de la Chine : nous voulons parler de l'érection d'un siége archiépiscopal au centre même de la domination des Tartares, mesure préparée par les travaux apostoliques du Franciscain Jean de Montecorvino.

Ce missionnaire, que Nicolas IV avait chargé,

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. I, p. 699.

(2) Eugène Boré, *Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 233.

(3) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. I, p. 611.

comme nous l'avons dit, de lettres pour le roi d'Arménie, était un des apôtres que l'ordre de saint François entretenait depuis longtemps en Orient. Le Pape ayant su, par lui, les dispositions favorables, non-seulement des Arméniens à l'égard de l'unité catholique, mais des divers princes monghols à l'égard du christianisme, n'hésita point à l'envoyer auprès de l'empereur Koublaï, chef suprême des Tartares, que les ambassadeurs d'Argoun lui avaient représenté comme disposé à recevoir des missionnaires. Il lui donna des lettres pour le khâqân et pour le roi monghol de Perse; pour Denis, qui était évêque de Tauris (1); pour un Pisan, nommé Jolo, dont l'active coopération secondait les apôtres de la foi en Orient; enfin pour les chefs des nestoriens et pour les rois de l'Inde (2). Revêtu du titre de légat et de nonce du saint Siége, Jean de Montecorvino se rendit en Perse, afin de remettre au roi Argoun la lettre du souverain Pontife. Il s'arrêta quelque temps dans la résidence royale de Tauris, et partit de cette ville en 1291 pour passer dans l'Inde. Il séjourna pendant treize mois dans la compagnie du marchand Pierre de Lucalongo et du Dominicain Nicolas de Pistoie. Ce dernier mourut à Méliapour, où il fut enterré dans une église de Saint-Thomas. Jean de Montecorvino y baptisa une centaine de personnes; puis, s'avançant plus à l'Orient avec le compagnon qui lui restait, le légat vint dans le Kathai ou Chine septentrionale, et remit à l'empereur monghol la lettre du Pape, qui l'engageait à embrasser le christianisme. On se rappelle qu'à l'exemple des anciens rois des Indes, de plusieurs princes tartares et des empereurs chinois de la dynastie des Tang, le khâqân avait créé un pontife bouddhiste sous le titre de *maître du royaume*. Il avait revêtu de ce titre un jeune Tibétain, dont la famille exerçait, depuis des générations, la charge de grand prêtre auprès des rois du Tibet. Par ce pontife fut continuée la succession des anciens patriarches bouddhistes, et commença celle des grands lamas; par lui aussi, le lamisme, ou bouddhisme réformé, devint la religion commune aux Monghols. Mais, comme l'adoption d'un culte nouveau était pour Koublaï une affaire de politique plutôt que de persuasion; comme ce prince suivait, ainsi que Mangou-Khan, la fausse maxime qu'au fond il n'y a qu'une religion, dont les sages des divers pays ont fait varier la forme selon les temps et les lieux, il ne manqua pas d'accueillir le missionnaire catholique. Déjà il accordait beaucoup de grâces aux chrétiens, particulièrement aux nestoriens, dont nous avons indiqué les progrès dans ces contrées. Jean de Montecorvino eut beaucoup à souffrir de leur jalousie. Ils s'opposaient à ce que les chrétiens d'un autre rit eussent le moindre oratoire, et prêchassent une autre doctrine que la leur. Afin de décréditer le missionnaire, ces schismatiques le représentèrent comme un aventurier qui se disait faussement envoyé par le Pape; ils l'accusèrent d'avoir tué dans l'Inde un ambassadeur chargé de présents magnifiques pour le khâqân, et produisirent de faux témoins qui affirmèrent cette imposture. Le légat eût succombé sous le poids de leurs accusations, si la Providence n'eût permis que l'empereur en reconnût l'injustice. Jean de Montecorvino, déjà mis en jugement, allait être condamné au dernier supplice, lorsque l'aveu de l'un des faux témoins éclaira Koublaï, qui bannit les calomniateurs avec leurs familles. Onze ans après l'arrivée de Jean de Montecorvino, le Franciscain Arnold, de Cologne, rejoignit ce missionnaire, qui avait mis six années à bâtir une église dans la ville de Kan-Balikh, mot synonyme de résidence royale. Or, les empereurs Koublaï et Temour, ses contemporains, résidant à Yan-king, maintenant Chun-tian-fou ou Péking, c'est évidemment à cette ville que répond le terme monghol de Kan-Balikh (1). Jean de Montecorvino avait même construit un clocher, où furent placées trois cloches que l'on sonnait à toutes les heures pour indiquer les offices. Il avait baptisé environ six mille personnes, et il en eût baptisé plus de trente mille sans les tracasseries qu'il éprouva. Il avait en outre acheté cent cinquante jeunes garçons de l'âge de onze ans et au-dessous, enfants de païens, et n'ayant encore aucune religion : il les instruisit dans la foi catholique, leur apprit les lettres grecques et latines, et écrivit pour eux des psautiers, des hymnaires et deux bréviaires, au moyen des-

(1) Wadding, an. 1289, n° 1. Rinaldi, an. 1305, n° 19.
(2) *Ibid.*, n° 10.

(1) Abel de Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 198.

quels ces enfants chantaient l'office, comme cela se pratiquait dans les monastères. Ils tenaient le chœur en l'absence comme en la présence de Jean de Montecorvino, et l'empereur se plaisait beaucoup à les entendre chanter. Le missionnaire tira encore, pour la religion, plus d'avantages de la conversion d'un prince monghol de la tribu des Kéraïtes, qu'il nommait George, et qui descendait, suivant lui, de cet Ung-Khan, auquel les Relations du moyen âge ont appliqué la dénomination de Prêtre-Jean. George, revêtu des insignes de la royauté, servait quelquefois Jean de Montecorvino à l'autel. Une grande partie des chefs subordonnés à ce prince, attachés au nestorianisme, imitèrent son exemple, et persévérèrent dans l'unité catholique jusqu'à la mort de George, qui eut lieu en 1299. A cette époque, la plupart cédèrent aux séductions de ceux de leurs compatriotes qui étaient nestoriens; et le missionnaire, retenu près du grand khan, ne put ni les rejoindre, ni leur envoyer personne pour s'opposer à cette défection. L'isolement dans lequel il se trouvait le porta à écrire, le 8 janvier 1305, aux religieux de son ordre pour réclamer des coopérateurs, et demander, entre autres secours, un antiphonaire, la légende des saints, un graduel et un psautier. Dans cette lettre, que Wadding nous a conservée (1), Jean de Montecorvino annonçait qu'il avait appris suffisamment la langue usuelle des Tartares, c'est-à-dire le monghol; qu'il lisait, écrivait et prêchait en cet idiome; qu'il avait traduit en cette langue le Nouveau Testament et les Psaumes, écrits avec le plus grand soin dans les caractères propres; et que, si le roi George eût vécu plus longtemps, il eût complété la traduction des livres nécessaires, pour les répandre dans toutes les terres de la domination du grand khan. Dans une autre lettre, écrite l'année suivante (2), le missionnaire parla de la bonté que ce souverain lui témoignait, des honneurs qu'il lui faisait rendre comme à l'envoyé du saint Siége, et de la nouvelle faveur qu'il lui avait accordée en lui permettant de construire une seconde église, à un jet de pierre de la porte du palais impérial, et si près de la chambre même du khan, que ce prince pouvait entendre les chants de ceux qui célébraient les offices. Il ajoutait, dans cette seconde lettre, qu'ayant fait faire, pour l'instruction des simples, des peintures de l'Ancien et du Nouveau Testament, il y avait fait graver des inscriptions explicatives en caractères latins, *tarsiques* et persans, afin que tout le monde pût les lire. Les lettres *tarsiques* sont celles des Oighours, au pays desquels les Relations de ce temps donnent le nom de *Tarse*, d'un mot tartare qui signifie *infidèle*, et qui paraît avoir été successivement appliqué dans la Tartarie aux sectateurs de Zoroastre et aux chrétiens nestoriens (1). Clément V, instruit des succès de Jean de Montecorvino, érigea Kan-Balikh en métropole, l'an 1307, et l'en nomma premier titulaire. Ce pontife chargea le ministre-général des Franciscains de choisir sept de ses religieux pour les envoyer rejoindre l'archevêque élu : on les fit évêques avant leur départ, afin qu'à leur arrivée ils donnassent la consécration épiscopale au métropolitain dont ils seraient les suffragants (2). Le Pape, attachant de grandes prérogatives à la métropole de Kan-Balikh, en vue de l'importance dont elle pouvait être pour les progrès du christianisme aux extrémités de l'Orient, conféra à Jean de Montecorvino et à ses successeurs le droit d'instituer et de sacrer des évêques, d'ordonner des prêtres et des clercs dans toutes les provinces orientales, et d'y présider sur tous les prélats, à la condition de se reconnaître toujours soumis au Pontife romain et d'en recevoir le *pallium*. La bulle qui contenait ces dispositions (3) recommandait à Jean de Montecorvino de faire peindre, dans les églises nouvellement construites, les mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour que les peuples barbares fussent attirés par cette vue au culte du vrai Dieu. Des sept évêques suffragants, trois moururent pendant le voyage dans l'Inde, un quatrième retourna en Italie; mais Gérard, Peregrin et André de Pérouse arrivèrent en 1308 auprès de Jean de Montecorvino qu'ils sacrèrent évêque, et apportèrent des lettres du Pape pour

(1) Voyez aussi *Historia Tartarorum ecclesiastica*, Appendix, p. 114.
(2) *Ibid.*, p. 117.

(1) Abel de Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 198.
(2) Wadding, an. 1307. Rinaldi, an. 1306, n° 29, 30.
(3) *Historia Tartarorum ecclesiastica*, Appendix, p. 120.

Temour, alors empereur. Outre les suffragants dont nous avons parlé, Clément V en donna trois à l'archevêque de Kan-Balikh : c'étaient les Franciscains Thomas, Jérôme et Pierre de Florence. Dans la bulle qui les institua, le Pontife romain fit le plus grand éloge du métropolitain de la Chine et de ses coopérateurs (1).

Les cinq Frères-Mineurs, François, Ange, Thomas, Jean et Monaldo d'Ancône furent aussi envoyés en Orient l'an 1307 pour soutenir la foi des chrétiens et procurer la conversion des infidèles. Ange, comme il se rendait en Tartarie, mourut martyr sous les coups des Bulgares. Monaldo et François reçurent la mort, le premier en prêchant, le second en célébrant les saints mystères. Plusieurs autres Franciscains se dirigèrent vers Jérusalem.

Un diplôme pontifical accorda de grands pouvoirs aux missionnaires de la famille de saint François ; entre autres, il autorisa les prêtres à conférer les ordres mineurs et le sacrement de confirmation, même avec du vieux chrême (2).

Cependant, Raymond Lulle poursuivait avec persévérance l'exécution de ses projets pour l'enseignement des langues orientales, et il alla jusqu'en Chypre, l'an 1300, afin de l'y faire établir. De là, il se rendit en Arménie ; et, après avoir parcouru cette contrée, il redescendit en Palestine, annonçant le christianisme aux mahométans, et s'efforçant de ramener les nestoriens, les jacobites, etc., à l'unité (3). Bientôt, il passa une seconde fois en Barbarie. Après avoir souffert tous les genres d'opprobre de la part du peuple de Bougie, il réussit à convertir dans cette ville soixante et dix philosophes sectateurs d'Averroès, qui regardaient la foi comme opposée à la raison. Ensuite, il se dirigea sur Alger, où il attira plusieurs infidèles au christianisme. Les imans l'ayant fait jeter en prison, il chercha à instruire ceux même à la garde desquels il était confié. On lui mit un bâillon pour lui ôter l'usage de la parole, et on le priva de nourriture pendant plusieurs jours pour abattre ses forces. Enfin, on le promena ignominieusement par toute la ville en l'accablant de coups, puis on le bannit sous peine de la vie. Quoiqu'il fût sous le poids d'une première condamnation de cette espèce à Tunis, il n'hésita point à y rentrer. Lors de son premier voyage dans cette ville, il avait cinquante-trois ans ; cette fois, il en avait soixante et onze, et l'altération de ses traits put le protéger. En tout cas, il ne fit que paraître à Tunis, et retourna à Bougie. Parmi les docteurs musulmans avec lesquels il eut des conférences sur la religion, se trouvait un philosophe arabe qui, se sentant confondu par la logique de Lulle, prit le parti de le faire jeter dans un cachot. Il y serait mort, sans l'assistance des marchands génois qui obtinrent qu'on le plaçât dans une prison moins affreuse et moins malsaine, où il demeura encore plus de six mois. Il put y recevoir la visite des savants du pays, attirés par son éloquence, que secondait la facilité avec laquelle il s'exprimait en arabe. « Les docteurs de la loi de Mahomet, dit M. Delécluze dans une Étude pleine d'intérêt sur Raymond Lulle (1), disposés envers lui comme il l'était à leur égard, c'est-à-dire à lui prouver la vérité de leur religion, et à la lui faire confesser, ne négligèrent aucun des moyens qui pouvaient leur faire obtenir cette importante victoire sur le vieillard chrétien. Raisonnements, prières, menaces, espérances flatteuses, tout fut mis en usage pour convaincre, intimider ou séduire Raymond de Lulle : mais le *docteur illuminé* resta ferme et inébranlable dans sa foi... Les raisons en faveur des deux croyances s'étant multipliées au point que l'ordre scolastique ne pouvait plus régner dans les discussions, les disciples de Mahomet et le docteur chrétien convinrent que chaque parti développerait méthodiquement ses arguments par écrit. Alors l'infatigable Raymond Lulle, à qui un volume de théologie ne coûtait pas plus qu'un voyage d'Europe en Afrique, se mit à composer un livre. Son ouvrage était presque entièrement terminé, lorsque le souverain du pays, craignant les effets d'une discussion de ce genre..., lui fit ouvrir les portes de sa prison, et le chassa de Bougie comme un perturbateur du repos public. Ce ne fut pas sans de vifs regrets qu'il quitta ce pays, au moment où il se flattait de commencer cette guerre intellectuelle qu'il désirait

(1) Wadding, an. 1311. Rinaldi, an. 1312, n° 74.
(2) *Ibid.*, an. 1307, n° 13 ; addit. au t. VII.
(3) Delécluze, *Raymond Lulle*, p. 17.

(1) P. 19.

depuis si longtemps faire aux Sarrasins. » Lulle s'embarqua avec tous ses livres sur un vaisseau génois. Assailli par une tempête à dix ou douze milles du port de Pise, il fit naufrage, et presque tout l'équipage périt : mais Raymond se sauva à l'aide d'une table, sur laquelle il trouva encore moyen de placer ses livres.

Lulle, si ardent à propager l'étude des langues orientales, vit avec joie Clément V fonder à Rome, en 1310, des chaires pour les langues hébraïque, arabe et syriaque, instruments utiles des missionnaires. L'exemple du Pape fut suivi par Aimery, maître-général des Dominicains, qui arrêta qu'on enseignerait dans un couvent par province trois langues dont l'usage serait nécessaire pour procurer la conversion des juifs, des infidèles et des idolâtres (1). Enfin le concile général de Vienne, réalisant les vœux de Raymond Lulle, prescrivit l'établissement de cinq colléges pour l'étude des idiômes de l'Orient : l'un à Rome, le second à Bologne, le troisième à Paris, le quatrième à Salamanque, le cinquième à Oxford; établissements aux frais du pape ou des évêques de ces Églises, à l'exception de celui de Paris, que le roi de France se chargeait de fonder et d'entretenir (2). Cette même année 1312, on érigea, dans l'ordre des Dominicains, une congrégation particulière en Afrique pour la conversion des infidèles; et, comme les Frères-Prêcheurs d'Espagne s'étaient familiarisés avec la connaissance de l'arabe, on les choisit généralement pour cet apostolat (3).

Bien qu'âgé de près de quatre-vingts ans, Raymond Lulle s'élança de nouveau dans la carrière des missions (4). Il débarqua en Égypte, alla jusqu'à Jérusalem, puis revint à Tunis, le 14 août 1314. Là, toujours sous le poids d'une condamnation capitale, il visita les disciples qu'il avait précédemment instruits dans la religion chrétienne, les exhortant à persévérer, et leur enseignant par son exemple à braver la mort même pour la gloire de Dieu et le triomphe de la foi. Dès qu'il eut affermi leur courage, il se dirigea vers Bougie, où sa tête était également mise à prix. Pendant quelques jours, il prit toutes les précautions que conseillait la prudence, afin de s'assurer que les chrétiens de cette ville étaient demeurés fermes dans leur croyance; puis, sortant tout à coup des retraites qu'on lui ménageait, il s'annonça aux infidèles comme ramené, malgré son ban, par le désir de leur salut, et leur prêcha avec confiance, sur les places publiques, le Fils de Dieu incarné. Aussitôt que la populace le vit et l'entendit proclamer à haute voix la foi chrétienne, elle le chargea d'injures et bientôt de coups (1). Environné par une multitude dont le cercle, en s'avançant sur lui, se retrécissait de plus en plus, Raymond Lulle recula pas à pas jusqu'au rivage, contenant encore la fureur des musulmans par son aspect vénérable, par la fermeté de sa parole, et surtout par le mépris du danger. Mais le souverain du pays n'apprit pas sans inquiétude avec quel calme héroïque Raymond parlait à la populace furieuse. Il anima ceux des habitants qui étaient restés étrangers à cette scène, en leur représentant l'injure que l'on faisait à la loi de Mahomet; et bientôt tout ce qu'il y avait de fanatiques musulmans à Bougie se porta sur la plage vers laquelle Lulle était toujours repoussé. Enfin, plusieurs pierres, jetées à Raymond au même moment, le forcèrent de fléchir, et il tomba sur la grève, où cependant il fit un dernier effort pour se relever et dire quelques mots. Alors la populace furieuse se jeta sur lui, l'accabla de coups, et le laissa pour mort. La nuit tombait : son corps resta sur le rivage. Pendant toute la durée de cette scène terrible, aucun des chrétiens d'Europe qui se trouvaient à Bougie n'avait osé défendre Raymond Lulle. Les Européens craignaient, en général, de voir leurs relations commerciales compromises, et la prudence, quelquefois, l'emportait sur le zèle. Néanmoins, ils ne demeurèrent pas insensibles au sort du confesseur de Jésus-Christ. Quelques marchands génois, désirant procurer à son corps les honneurs de la sépulture, vinrent dans une barque, pendant la nuit, pour l'enlever du rivage. Comme ils se disposaient à remplir ce pieux devoir, ils s'aperçurent que Lulle respirait encore. Au lieu d'aller prendre terre afin de l'inhumer, ils se dirigèrent vers leur navire et mirent à la voile pour Majorque, dans l'intention de reconduire

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1311.
(2) Wadding, an. 1312, n° 8. Rinaldi, même année, n° 21.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1312.
(4) Wadding, an. 1315, nos 2-10.

(1) Rinaldi, an. 1315, n° 5. *Raymond Lulle*, p. 29.

Raymond dans sa patrie. Mais le reste de vie que Lulle conservait dura peu; et, comme le vaisseau était en vue de l'île, il rendit son âme à Dieu le 29 juin 1315, à l'âge de quatre-vingts ans. Le vice-roi et les principaux de la ville vinrent prendre le corps, qui fut mis dans le tombeau de la famille de Lulle à sainte Eulalie; mais, les Franciscains l'ayant réclamé, il fut transféré dans leur église, où depuis lors on le vénéra comme celui d'un martyr.

Tel est le tableau de la vie, toute de dévouement, de Raymond Lulle, dans lequel nous n'avons dû montrer que l'homme apostolique, sans dire les travaux du philosophe, qui, se proposant de prouver que les mystères de la foi ne sont pas opposés à la raison, éleva un arbre des sciences dont la théologie était la racine et le couronnement, puisque toutes ses branches se rapportaient à la science divine. Lorsqu'on réfléchit, dit M. Delécluze (1), à l'infatigable activité de corps qu'a employée ce pieux savant à croiser les mers et à parcourir le monde, le nombre de ses livres paraît merveilleux. En effet, il n'a pas composé moins de quatre-cent-quatre-vingt-six traités, savoir : sur l'Art démonstratif de la Vérité, soixante; Grammaire et Rhétorique, sept; Logique, vingt-deux; sur la Mémoire, quatre; sur la Volonté, huit; de la Morale et de la Politique, douze; sur le Droit, huit; Philosophie et Physique, trente-deux; Métaphysique, vingt-six; Mathématiques, dix-neuf; Médecine, Anatomie, vingt; Chimie, quarante-neuf; Théologie, deux-cent-douze. L'ordre de ce tableau synoptique, dressé par M. Delécluze, tout en faisant ressortir la marche et l'enchaînement des idées de Raymond Lulle, caractérise encore l'esprit encyclopédique qui anima et régla les travaux intellectuels des hommes distingués du XIIIe siècle.

(1) *Raymond Lulle*, p. 23.

CHAPITRE IX.

Missions dans la Perse, dans l'Inde et dans la Chine. — Érection de la métropole de Sultanyièh et de l'évêché de Zeyton. — Martyrs de Tana.

Le zèle apostolique du Franciscain Jean de Montecorvino avait préparé l'érection de la métropole de Kan-Balikh en Chine : celui du Dominicain Franco de Pérouse prépara l'établissement du siége archiépiscopal de Sultanyièh en Perse (1).

Franco, natif de Pérouse, en embrassant l'institut de saint Dominique vers l'an 1270, parut rempli de l'esprit du saint patriarche. Dès le commencement du XIVe siècle, après avoir fait en Italie l'essai de ses talents, il fut destiné, selon ses désirs, aux missions étrangères. Il passa en Orient, où les Arméniens, les Persans, les Tartares, profitèrent aussitôt de ses prédications. Aidé de plusieurs de ses frères, il combattit avec succès les superstitions païennes, renversa les idoles des nations et leurs temples profanes, éleva des autels au vrai Dieu, et purifia dans les eaux du baptême plusieurs milliers de nouveaux disciples de Jésus-Christ. Le plus grand nombre de ces conversions s'opéra dans la Perse, alors soumise aux Monghols, et dans les contrées voisines.

Cette partie de l'Asie obéit successivement à Ghazan-Khan, à Oldjaïtou et à Abou-Saïd. Le premier, soit qu'il fût idolâtre, soit qu'il fût chrétien avant de se déterminer, par des vues purement politiques, à embrasser l'islamisme, ne cachait pas sa prédilection pour les chrétiens; et on peut le regarder comme le dernier monarque persan qui ait témoigné le désir de les aider à reconquérir la Palestine. Oldjaïtou avait été, dit-on, baptisé sous le nom de Nicolas; mais, après la mort de sa mère, il se fit musulman. C'est le premier prince de sa race qui ait soumis les chrétiens et les juifs à un tribut, et qui les ait obligés à porter un costume particulier pour les distinguer des mahométans. Il fonda, l'an 1303, dans l'Irak-Agemi, et acheva en deux années, la ville de Sultanyièh, où il établit sa résidence, qui fut bientôt le centre du commerce entre l'Europe et les Indes, et dans laquelle Franco de Pérouse fit chaque jour de nouvelles conquêtes spirituelles. Abou-Saïd, qui succéda à son père Oldjaïtou en 1317, n'y mit pas plus d'obtacles que lui, en sorte que la religion catholique ne tarda pas à être très-florissante. Le nombre des chrétiens se multiplia tellement à Sultanyièh,

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. I, p. 775.

qu'ils y eurent vingt-cinq églises (1), parmi lesquelles celle des Dominicains était citée pour sa beauté.

Franco envoya Guillaume Adam, Dominicain français, en Europe, pour informer le Vicaire de Jésus-Christ de l'état de la mission, et pour demander des auxiliaires. Il voyait avec joie la porte ouverte à l'Évangile, non-seulement dans la Perse, mais dans les Indes et dans l'Abyssinie; car, au rapport de Fontana, huit Frères-Prêcheurs, dont les historiens de l'ordre taisent les noms, y avaient fait, en 1316, une moisson abondante. « Après avoir baisé les pieds de Jean XXII, dit cet auteur (2), ils quittèrent Rome, allèrent visiter la Terre-sainte et le saint Sépulcre, passèrent en Égypte, et, au prix des plus pénibles fatigues, pénétrèrent chez les Éthiopiens et les Abyssiniens. Non-seulement ils y prêchèrent l'Évangile, mais ils y donnèrent à plusieurs l'habit de saint Dominique, notamment à un prince du sang royal, qui, après sa profession, fut constitué gardien de la foi des nouveaux convertis. » Franco ne doutait pas que, si on augmentait le nombre des ouvriers évangéliques, de nouveaux peuples ne suivissent la direction imprimée, en ce moment, à tant de nations diverses. Jean XXII n'en jugea pas autrement.

Afin de consolider la religion dans la Perse, il adressa, le 1er mai 1318, à Franco de Pérouse un bref par lequel, érigeant la ville de Sultanyièh en métropole, il en établissait archevêque ce zélé missionnaire. Mais il ne se borna pas à lui confier l'administration de cette Église: il le chargea, en outre, de l'instruction, du gouvernement et du salut de tous les fidèles qui se trouvaient soit dans la plupart des terres occupées par les Monghols à l'occident de l'Asie, soit dans les divers royaumes des Indes et jusque dans l'Éthiopie. Pour seconder le prélat, dont la juridiction s'étendait sur cet immense territoire, il lui donna en qualité de suffragants six évêques, également Dominicains : Gérard de Calvi, Guillaume Adam, Barthélemi de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti, et Barthélemi Abaliati. Une bulle particulière autorisa d'ailleurs l'archevêque élu à choisir lui-même, parmi les missionnaires apostoliques, et à consacrer d'autres évêques, s'il le jugeait nécessaire pour la propagation de la foi (1). Le Pape ordonna encore que, dans le cas où les prélats décédés ne pourraient être remplacés assez tôt, les communautés de Frères-Prêcheurs se trouveraient chargées du soin ou de la conduite des Églises qui seraient sans pasteurs. « Cela suppose, dit le P. Touron (2), que l'ordre de saint Dominique avait déjà plusieurs maisons dans la Perse, l'Arménie et l'Éthiopie; ou que nos évêques et nos prédicateurs profitaient dès lors des favorables dispositions des peuples et des princes, pour faire, dans toutes ces provinces de l'Asie, ce que saint Hyacinthe avait fait pour assurer le fruit de ses missions dans presque tous les royaumes du nord. Après ce grand nombre de conversions dont on a parlé, il n'était pas bien difficile à l'archevêque de Sultanyièh de bâtir des monastères et de les remplir de sujets, puisque, n'étant encore qu'un simple religieux et un inconnu parmi des barbares, il avait donné une si haute idée de sa vertu, de sa doctrine et de ses talents, qu'il s'était, en quelque manière, rendu maître des esprits et des cœurs. » Jean XXII était tellement persuadé que la présence de Franco était nécessaire dans un pays qui le regardait comme un apôtre, que, sans avoir égard à l'ancienne coutume, selon laquelle les nouveaux métropolitains devaient se rendre en personne auprès du saint Siége pour y recevoir la consécration, il voulut que l'archevêque de Sultanyièh reçût sur les lieux, comme naguère Jean de Montecorvino, et l'imposition des mains, et le *pallium*. Guillaume Adam, sacré lui-même à Avignon, fut chargé de faire la cérémonie, et de présenter les lettres apostoliques à son métropolitain. Franco de Pérouse se démit bientôt de son siége, soit pour pouvoir vaquer dans un plus grand repos à la prière et à la contemplation des choses célestes, soit dans le dessein de porter plus loin la lumière de l'Évangile, et de travailler avec plus de liberté à la propagation de la foi dans différentes contrées de l'Asie. Le bref de Jean XXII, daté d'Avignon le 1er juin 1323, qui accepta la cession volontaire du serviteur de Dieu, favorise

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1347.
(2) *Ibid.*, an. 1316.

(1) Rinaldi, an. 1318, n° 4.
(2) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. I, p. 781.

ce dernier sentiment. Le Pape permet à Franco de porter toujours les insignes de la dignité qu'il dépose, et de donner la bénédiction épiscopale aux Grecs et aux autres peuples « parmi lesquels, dit le Pontife, vous travaillez au salut des âmes et aux progrès de la foi catholique. » Guillaume Adam, suffragant de Franco de Pérouse, lui succéda immédiatement comme métropolitain de Sultanyièh.

Au nombre des missionnaires qui secondèrent le zèle de Franco, nous devons nommer Jourdain Catalani. Jourdain était Français, comme Guillaume Adam, et Français zélé pour son pays; car, dans la *Description qu'il a laissée des merveilles d'une partie de l'Asie*, il s'exprime ainsi : « Je crois que le roi de France pourrait, sans aucune assistance, subjuguer et convertir le monde entier. » Il était né à Séverac, probablement dans le Rouergue (1), qui est encore aujourd'hui si fécond en apôtres de la foi. Il entra dans l'ordre des Frères-Prêcheurs, et fut employé dans les missions du Levant, notamment dans la Perse, dont il apprit la langue. Le 12 octobre 1321, il se trouvait à Caga ou Khounouk, port de la Perse sur le golfe Persique, et il écrivit de là aux Frères-Prêcheurs et Mineurs résidant à Tauris, à Tongan ou Djagorgan, et à Marogo ou Merga : Jourdain leur indiquait des stations propres à recevoir des missionnaires, savoir Supora, Paroco et Columbum, trois lieux situés dans l'Inde; car, à la réception de sa lettre, Nicolas Romain, qui était vice-custode des Domini- en Perse, partit pour se rendre dans contrée.

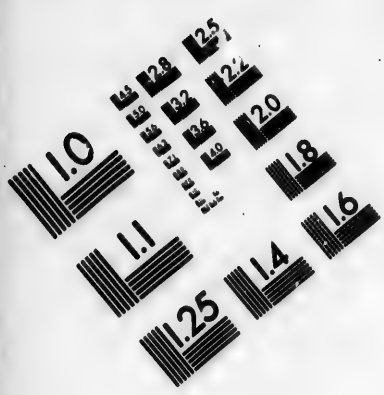
rdain voulait aller semer la parole de Dieu jusque dans le Kathai; et, à cet effet, il se joignit à quatre Franciscains : Thomas de Tolentino, qui avait, comme nous l'avons dit, naguère évangélisé l'Arménie, et qui était alors âgé de soixante ans; Jacques de Padoue; Pierre de Sienne, et le frère lai Démétrius, de Tiflis, Géorgien de nation, versé dans les langues orientales, et qui servait d'interprète aux trois prédicateurs de son ordre. Ces Franciscains demeuraient à Tauris, lorsque l'espérance du martyre et le désir de propager la foi parmi les musulmans et les idolâtres, au prix même de leur sang, les portèrent à s'embarquer avec Jourdain dans le port d'Ormuz (1). Ils firent d'abord voile pour Columbum (Côlam sur la côte du Malabar), et comptaient aller de là visiter l'église de Saint-Thomas à Méliapour; mais la tempête, ou plutôt encore le mauvais vouloir du pilote, les conduisit, au mois d'avril 1322, à Tana, dans l'île de Salcette, où des nestoriens les accueillirent. Ceux-ci les ayant priés d'envoyer l'un d'eux à Paroco (Baroch sur le Nerboudha, dans le Guzerate), afin d'y instruire et baptiser quelques chrétiens, mais de nom seulement, qui s'y trouvaient, Jourdain fut désigné d'un commun accord pour cette mission, parce qu'il savait mieux que ses compagnons la langue persane.

Cependant, une querelle s'étant élevée entre les hôtes des Franciscains, la femme alla se plaindre de son mari au cadi, ajoutant qu'elle pouvait invoquer le témoignage des quatre religieux. Informé ainsi de leur présence à Tana, le cadi manda les Frères-Mineurs. Thomas, Jacques et Démétrius allèrent le trouver, Pierre restant chez leur hôte pour y garder les ornements et les autres objets qu'ils avaient apportés avec eux. Interrogés sur la religion, à l'instigation d'un musulman d'Alexandrie nommé Youssouf, les trois Franciscains proclamèrent la divinité de Jésus-Christ; et, comme on leur demandait ce qu'ils pensaient de Mahomet, Thomas ne put taire que cet imposteur entraînait la perte éternelle de ceux qui suivaient sa fausse loi. Les musulmans furieux employèrent tour à tour les menaces et les promesses pour obtenir une rétractation. Voyant que les Franciscains, inébranlables dans la foi, refusaient d'apostasier, ils leur arrachèrent le capuchon, et les exposèrent, liés à des poteaux, à l'ardeur du soleil, dont, en ce lieu et à cette époque de l'année, on ne peut soutenir pendant une heure, à découvert, les rayons brûlants, sans succomber. Néanmoins les trois religieux demeurèrent, depuis l'heure de Tierce jusqu'à celle de None, exposés à ce soleil dévorant, dont une douce rosée venait de temps en temps mitiger l'ardeur,

(1) Coquebert-Montbret, *Recueil de voyages et de mémoires*, publié par la Société de géographie, t. IV, p. 4.

(1) Rinaldi, an. 1219, n° 30. Wadding, an. 1321, n° 1. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 220. Bolland., 1 april. *Recueil de voyages et de mémoires*, publié par la Société de géographie, t. IV, p. 6 et 66.

pour qu'elle ne pût leur nuire, et ils ne cessèrent de chanter les louanges de Dieu. L'étonnement et la rage des persécuteurs leur firent inventer un nouveau supplice. Par l'ordre du cadi et du gouverneur, on éleva sur la place publique un grand bûcher, et on dit aux martyrs que, si leur foi était vraie, ils ne seraient pas brûlés; qu'au contraire, si elle était fausse, ils seraient réduits en cendres. « Nous sommes prêts, répondirent-ils, à entrer dans ce bûcher et à endurer tous les tourments pour l'amour de Jésus-Christ : mais, si le feu nous consume en punition de nos péchés, notre foi n'en sera pas moins vraie, car elle émane de la source même de la vérité; et si nous ne sommes pas brûlés, nous ne le devrons qu'à la clémence divine. » Thomas réclamait le privilége de l'âge pour entrer le premier dans le feu; mais quatre musulmans, à la vue d'un peuple immense, en approchèrent Jacques, le plus jeune des religieux. Muni du signe de la croix, il pénétra au milieu des flammes, les bras étendus, les yeux élevés au ciel, glorifiant Dieu et Jésus-Christ son Fils unique, ou invoquant la Vierge Marie. Il y demeura ainsi, miraculeusement préservé, jusqu'à ce que, tout le bois se trouvant consumé, les flammes s'éteignissent, sans qu'un cheveu manquât à sa tête, ni un fil à ses vêtements. Ému de ce prodige, le peuple inclinait vers le christianisme, et proclamait la sainteté des serviteurs de Dieu, ministres d'une religion véritable et vivifiante. Mais le cadi, élevant la voix, protesta qu'ils n'étaient ni saints, ni serviteurs de Dieu, ni ministres de la vraie religion; et que Jacques avait été préservé par son vêtement, tissu de laine de la terre d'Abraham que le Seigneur avait bénite. Faisant aussitôt préparer un bûcher deux fois plus grand que le premier, sur lequel on répandit de l'huile et de la résine, il ordonna de mettre le martyr à nu, de lui laver tout le corps pour en détacher tout préservatif magique, de l'oindre ensuite d'huile et de beurre. En présence d'un grand nombre d'idolâtres, dont plusieurs adoraient le feu, de beaucoup de musulmans, de quelques chrétiens, et des autres religieux qui, prosternés, priaient Dieu avec ferveur, Jacques entra dans ce second bûcher avec la même liberté d'esprit, y resta et en sortit protégé par la même vertu divine. La multitude, frappée d'étonnement, cria tout d'une voix que ces hommes étaient justes et saints. Le gouverneur, voyant les dispositions du peuple, embrassa Jacques, qui avait revêtu ses habits, et les autres Franciscains. Il donna de grands éloges à leur religion, leur promit sa protection, mais les pria, afin de déjouer la malice du cadi et de prévenir toute embûche, de passer le bras de mer qui sépare l'île de Salcette de la terre ferme : les Franciscains le lui promirent, tout en déclarant qu'ils ne fuyaient ni les embûches ni la mort dont on pouvait les menacer pour Jésus-Christ. Le nestorien, leur hôte, les accompagna et les conduisit secrètement dans la maison d'un idolâtre, son ami. Mais, la nuit suivante, le cadi vint trouver le gouverneur, et se plaignit de l'injure faite à Mahomet, dont tout le peuple ne manquerait pas de déserter la loi pour adopter la foi étrangère des chrétiens. Le gouverneur résista d'abord à ses insinuations, et parla de l'innocence des martyrs. Le juge inique fit alors entendre le langage de la menace. Redoutant la disgrâce du prince, le faible gouverneur ordonna à quatre satellites de poursuivre les serviteurs de Dieu, et fit saisir tous les chrétiens qui se trouvaient dans la ville. Les bourreaux cherchèrent d'abord en vain, dans l'obscurité, la nouvelle demeure des trois Franciscains; mais ceux-ci, s'étant levés vers minuit pour dire matines, furent enfin aperçus. On s'empara d'eux et on les conduisit au pied d'un arbre. « Nous sommes chargés de vous mettre à mort, leur dirent les satellites, et nous ne le faisons qu'à regret, sachant que vous êtes bons et saints; mais nous ne pouvons désobéir, sans exposer notre vie et celle de tous les nôtres. » Les religieux reçurent cette nouvelle avec joie, et s'exhortèrent mutuellement au martyre. On saisit d'abord Jacques, que le feu avait respecté deux fois : un coup de cimeterre lui fendit la tête jusqu'aux yeux. Un des satellites, prenant ensuite par la barbe le frère Thomas, que son âge rendait plus vénérable encore, lui plongea son épée dans le dos : comme, au moment de de sa chute, il invoquait la sainte Vierge à haute voix, un autre l'égorgea. Démétrius reçut plusieurs blessures : on l'acheva, en lui passant l'épée au travers du corps. Puis, les satellites tranchèrent les trois têtes, et mutilèrent les corps d'une manière horrible. En ce



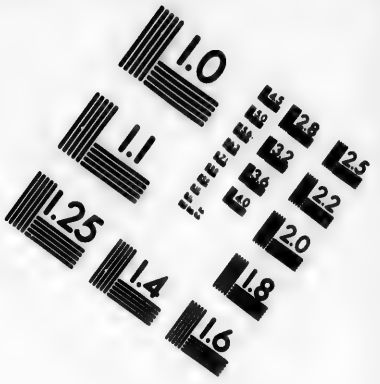
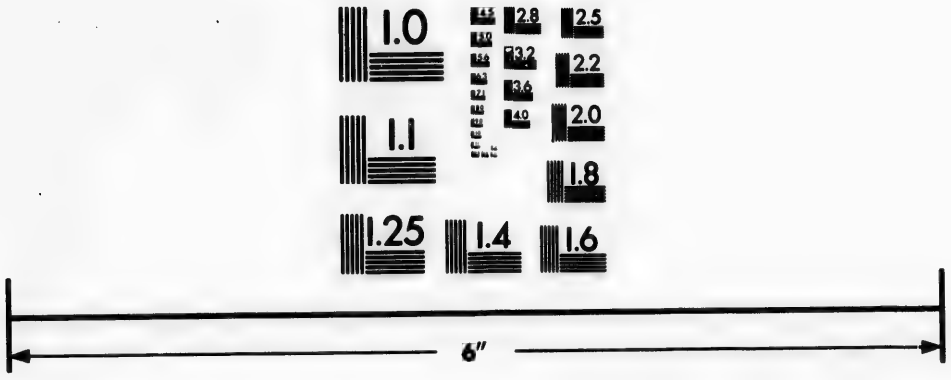
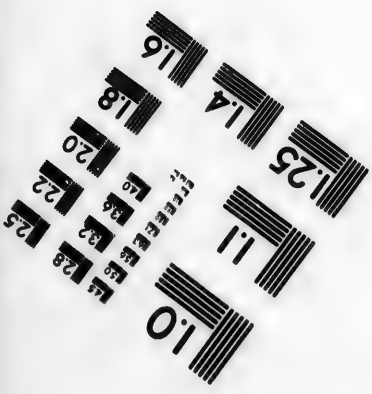
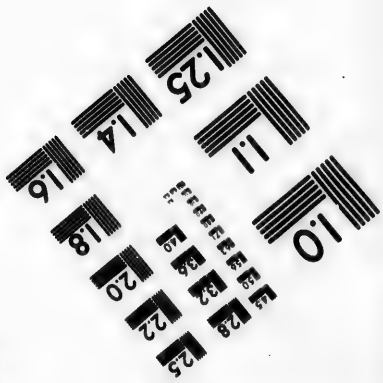


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

moment, la nuit, d'abord très-obscure, s'éclaircit au point qu'on aurait cru le jour arrivé. Les éclairs, la grêle, le tonnerre, se succédèrent d'une manière menaçante; et, au milieu d'une tempête telle qu'on n'en avait pas vu de semblable dans ce pays, le vaisseau, qui avait frauduleusement amené les martyrs à Tana, périt, avec ses marchandises et ses matelots, dans ce port ordinairement tranquille et sûr. Les bourreaux n'en remplirent pas moins jusqu'au bout leur funeste mission : ils allèrent au premier asile des Franciscains, y saisirent le frère Pierre alors en oraison, et le conduisirent lié devant le cadi, qui le pressa d'apostasier, prodiguant les promesses et les menaces pour lui faire renier la foi. Le fidèle serviteur de Jésus-Christ ne répondit qu'en disant anathème à Mahomet. Après qu'il eut passé le reste de la nuit en prison, on le fit reparaître pour le contraindre à prononcer au moins une fois le mot *Ylal* (*Allah*, synonyme de *un seul Dieu*), qui en soi n'a rien que de catholique, mais qui, dans l'acception particulière des musulmans, est exclusif du mystère de la sainte Trinité. Aussi ne put-on obtenir que Pierre le prononçât. Après avoir cruellement frappé le martyr, on le suspendit avec une corde à un arbre; et de là, pendant deux jours, sans que la corde l'étranglât, il continua, comme du haut d'une chaire, à louer Dieu, à confirmer les néophytes dans la foi, à convertir les infidèles. Détaché enfin par l'ordre du gouverneur, il fut décapité hors de la ville. Quelque temps après, les quatre martyrs apparurent ensemble à un chrétien de Tana, qui, les voyant environnés d'une splendeur éclatante, leur demanda s'ils vivaient : ils répondirent qu'ils jouissaient dans le paradis d'une vie de délices, exempte de soucis et de contradictions, et qu'en ce moment Jourdain, leur compagnon de voyage, entrait au port.

En effet, Jourdain, qui était parti pour Parocco, s'étant arrêté, chemin faisant, quinze jours à Supera (Sefer), y avait appris l'arrestation des Frères-Mineurs restés à Tana. Retournant aussitôt sur ses pas pour faire des démarches en leur faveur auprès des autorités du pays, ou pour partager leur couronne, il sut, à son arrivée, que tous les quatre venaient d'être mis à mort. A l'aide d'un jeune Génois qui se trouvait à Tana, il s'occupa d'enlever les corps de ces martyrs. Celui de Pierre ne put être trouvé; ceux de Jacques, de Thomas et de Démétrius gisaient encore au lieu du supplice, personne n'ayant osé leur donner la sépulture, à cause du cadi : ils exhalaient une odeur suave, et étaient aussi frais que le jour de la mort. Jourdain les transporta secrètement à Supera et les déposa avec honneur dans une église.

Le supplice des martyrs ne demeura pas impuni; et le gouverneur, qui l'avait ordonné ou permis, expia son crime. Une nuit, pendant qu'il dormait, les quatre Franciscains lui apparurent aux quatre angles du lit, brandissant quatre glaives de feu et le menaçant de mort s'il ne traitait plus humainement les chrétiens. Épouvanté de cette vision, il jeta de grands cris; et le lendemain, par le conseil même de l'inique cadi, il brisa les fers des chrétiens captifs, rappela ceux qui s'étaient exilés, leur demanda pardon à tous, et défendit sous la peine capitale, par un édit public, de causer la moindre injure aux adorateurs de Jésus-Christ. Il répandit aussi beaucoup d'aumônes dans le sein des pauvres, et éleva quatre oratoires en l'honneur des quatre martyrs. Ces dispositions nouvelles secondèrent la conversion d'un très-grand nombre d'idolâtres et de musulmans. Ils furent baptisés par Jourdain, que la liberté accordée au ministère apostolique détermina à séjourner plusieurs années à Tana, et qui, dans une lettre adressée au mois de janvier 1323 aux supérieurs des Frères-Prêcheurs et Mineurs de la Perse, leur demanda des auxiliaires. Cependant, les réparations du gouverneur étaient insuffisantes : Dieu voulut que le prince même des mahométans devint l'instrument de sa justice à l'égard du persécuteur. Ce prince le fit venir, et, motivant sa sentence sur ce que le gouverneur avait méprisé les miracles de Dieu et condamné avec impiété des hommes que tant de merveilles recommandaient, il le condamna à mort avec toute sa famille.

De l'Hindoustan, les reliques des martyrs franciscains furent portées en Chine par le B. Oderic. Ce dernier, né à Pordenone dans le Frioul vers 1286, était entré dans l'ordre de saint François à Udine. Il portait constamment un cilice ou corset en mailles de fer sur la chair nue, qu'il domptait d'ailleurs par de fréquentes flagellations; il marchait nu-pieds, couvert

d'une simple tunique, et ne se nourrissait que de pain et d'eau. Il refusa toujours les dignités qu'on lui offrit dans son ordre. Ami de la solitude et de la prière, il obtint de ses supérieurs la permission de mener la vie érémitique, dans laquelle il fit de tels progrès en vertu et en sainteté, qu'il opéra une foule de conversions (1). Dieu lui accorda aussi le don des miracles. Vers 1314, il se dévoua aux missions lointaines de l'Asie. Arrivé à Constantinople, il traversa la mer Noire, prit terre à Trébizonde, se dirigea par la grande Arménie sur Ormuz, et s'embarqua dans ce port pour la côte du Malabar. Il apprit à Tana la mort glorieuse des quatre Frères-Mineurs, et recueillit celles de leurs reliques qui étaient déposées à Supera. Ce missionnaire visita les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java et de Bornéo. D'après l'énumération des difficultés qu'il eut à surmonter pour arriver à la Chine, on peut supposer qu'il y pénétra par les contrées marécageuses de Pégu et d'Ava. Ce fut à Zeyton, ou Siven-tcheu, qu'Oderic laissa son précieux dépôt : circonstance qui nous conduit à rappeler ce qu'avaient fait les premiers suffragants donnés à Jean de Montecorvino.

Pendant environ cinq années, les missionnaires de Kan-Balikh reçurent, pour l'entretien de huit personnes, l'*alafa* ou pension annuelle que le khâqân accordait aux envoyés des grands, aux ambassadeurs, à des guerriers, à des artistes (2). Près de l'Océan était la grande ville, nommée Zeyton en Persan, dont nous venons de parler, et dans laquelle une riche Arménienne venait de bâtir une église. A sa prière, l'archevêque Jean de Montecorvino érigea cette église en cathédrale, puis il la donna à Gérard, qui y fut enterré, et dont Pérégrin fut le successeur. André de Pérouse ayant voulu s'établir à Zeyton, l'empereur Temour l'y fit accompagner par une escorte d'honneur. Le prélat, au moyen de l'alafa, qu'on lui continuait, construisit, dans un bois voisin de la ville, une église et un couvent pour vingt-deux frères. Cet édifice renfermait, outre les lieux réguliers, quatre appartements que des évêques pouvaient commodément habiter. Aucun couvent de la province de Pérouse ne paraissait à André pouvoir entrer en parallèle avec celui-ci pour la beauté et l'agrément. Pérégrin étant mort à son tour en 1322, l'archevêque obligea ce prélat, qui avait tant d'attrait pour la solitude, à se charger de l'Église de Zeyton. Il obéit, se partagea dès lors entre le couvent et la ville, et parvint ainsi à un âge très-avancé, comme il l'écrivait, en 1326, au gardien du couvent de Pérouse. Sa lettre témoigne qu'il se trouvait, dans le vaste empire des Tartares, des hommes de toutes les nations et de toutes les sectes; qu'on y permettait à chacun de suivre sa religion; qu'en conséquence les missionnaires pouvaient prêcher la foi librement et en sûreté; qu'aucun juif ni mahométan ne se convertissait; qu'au contraire, un grand nombre d'idolâtres recevaient le baptême; mais qu'ensuite plusieurs ne vivaient pas en chrétiens (1). Cette lettre d'André de Pérouse fait aussi mention du martyre des quatre Franciscains de Tana, dont sa ville épiscopale possédait de si précieuses reliques.

Le B. Oderic traversa la Chine du sud au nord, et séjourna trois ans à Kan-Balikh. On voit, par son témoignage, que les Franciscains étaient dans la situation la plus honorable à la cour du grand khan. « J'assistai souvent aux fêtes royales, dit-il dans sa Relation; une place particulière était réservée aux Frères-Mineurs; nous marchions toujours les premiers, et nous donnions notre bénédiction à l'empereur. » Lorsqu'à la demande du khâqân, Oderic reprit la route de l'Europe pour aller réclamer l'envoi d'autres missionnaires, il traversa le pays où avait régné Ung-Khan, la province de Kassan, le Tibet, etc. De retour en Italie, il dicta, par ordre de ses supérieurs, le résumé de son voyage à Guillaume de Solagna, et mourut le 14 janvier 1331 dans son couvent d'Udine. L'humilité d'Oderic lui a fait supprimer, dans son livre, le récit de ses succès : on sait pourtant qu'il baptisa plus de vingt mille infidèles, dont plusieurs occupaient une position élevée auprès du grand khan. Il est à remarquer que l'itinéraire de cet apôtre de la foi est le même que celui de l'Anglais Jean de Mandeville, qui copie des pages entières de la Relation du religieux

(1) Wadding, an. 1311, n° 13.

(2) *Historia tartarorum ecclesiastica*, Appendix, p. 130.

(1) Wadding, an. 1326, n° 1. [illegible], an. 1327, n° 30.

italien, et dont les observations, quand il ne le copie pas, ont toujours pour objet les mêmes particularités (1).

CHAPITRE X.

Missions des Franciscains et des Dominicains en Tartarie, en Crimée, en Lithuanie, en Arménie, en Géorgie. — Erection des évêchés de Caffa et de Maraga, de la métropole de Nakchivan, de l'évêché de Tiflis.

Le pontificat de Jean XXII est une époque brillante dans l'histoire des missions; car la sollicitude infatigable de ce Pape multiplia les apôtres de la foi sur tous les points, alors abordables, des terres infidèles.

Quelques-uns des Frères-Mineurs qui évangélisaient les diverses contrées de l'Orient revinrent pour lui rendre compte de leur mission: ils lui parlèrent des dispositions de plusieurs peuples à embrasser le christianisme, et de beaucoup de schismatiques à rentrer dans l'Église (2). En conséquence de ces informations, Jean chargea des Franciscains de ramener d'abord à l'unité les Géorgiens schismatiques, et de se répandre ensuite chez les Tartares; il renouvela en leur faveur tous les priviléges précédemment accordés par Grégoire IX, Alexandre IV, Urbain IV, et leur remit des lettres pour les divers princes. Les frères Pierre et Jacques, missionnaires qui étaient venus trouver le Pape du fond de la Tartarie, y furent renvoyés, comblés aussi de grâces spirituelles, et munis de brefs pour les chefs monghols (3).

L'ordre de saint François embrassait [illegible] son zèle la grande presqu'île de Crimée, à laquelle on donne 70 ou 80 lieues de longueur, sur environ 50 de largeur. Sa figure ressemble à celle d'un triangle, dont la base, du côté du midi, présente une chaîne de hautes montagnes, qui, sur un front presque égal, s'avancent dans le pays à une profondeur de 8 ou 10 lieues; les deux côtés sont de grandes plaines fort ouvertes, où les vents s'engouffrent et soufflent avec fureur (4).

Les Génois y avaient pris sur les Grecs la ville de Caffa, c'est-à-dire Théodosie de la Chersonèse-Taurique des anciens, qu'ils conservèrent jusqu'à ce que les Turks la leur enlevassent sous Mahomet II. Les Frères-Mineurs établirent dans cette ville les deux couvents de Sainte-Marie et de Saint-François; et, en 1320, Jean XXII y érigea un siége épiscopal. Frère Jérôme, qui avait déjà évangélisé l'Asie orientale comme suffragant de Jean de Montecorvino, en fut fait titulaire (1): mais, les mauvais traitements des Génois l'ayant éloigné de son siége, le Pape l'envoya dans la Tartarie septentrionale, avec quatre autres Frères-Mineurs (2). Un Frère-Prêcheur succéda à Jérôme sur le siége de Caffa; car, parmi les sept suffragants de Guillaume Adam, institué archevêque de Sultanyièh en 1323, on nomme le Dominicain Thaddée, alors évêque de cette ville: l'archevêque et le suffragant souscrivirent un exemplaire de la bulle de canonisation de saint Thomas d'Aquin, conservée dans la maison de leur ordre à Tivoli (3).

Au nord de l'Europe, les Dominicains et les Franciscains propageaient la foi parmi les Lithuaniens, qui, outre Perkun, dieu du tonnerre et de la foudre, adoraient différentes sortes d'animaux, tels que des serpents et des lézards. Un Frère-Prêcheur, nommé Vitus, avait été sacré dès l'an 1252 premier évêque de Lithuanie: mais le prince Mindowe, après avoir obtenu du Pape le titre de roi, était devenu le persécuteur de la religion, et l'idolâtrie avait repris son empire. Quand les nouveaux missionnaires se présentèrent, on leur permit de bâtir des couvents. Les Frères-Mineurs en construisirent deux (4). Mais à la tolérance succéda la persécution, et il y eut, dans le cours de l'année 1325, trente-six martyrs Franciscains en Lithuanie (5).

Encouragé par les progrès que les Frères-Mineurs et Prêcheurs ne cessaient de faire en Tartarie, en Arménie, en Perse et dans l'Inde, Jean XXII tirait incessamment de ces deux ordres beaucoup d'ouvriers apostoliques. Nous avons parlé de la congrégation des *Pélerins de Jésus-Christ*, formée de membres des deux fa-

(1) La Renaudière, *Biographie universelle*, art. *Mandeville*.
(2) Wadding, an. 1321, n° 26.
(3) Rinaldi, an. 1321, nos 1-3.
(4) *Lettres édifiantes*, t. v, p. 21, édit. in-18.

(1) Wadding, an. 1320, n° 7.
(2) Wadding, an. 1321, n° 34.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1323.
(4) Wadding, an. 1323, n° 27.
(5) *Ibid.*, n° 23.

milles de saint François et de saint Dominique. Jean lui donna une vie nouvelle; et, en 1324, il enjoignit au maître-général des Frères-Prêcheurs de placer les missionnaires de son ordre qui en feraient partie sous la direction d'un vicaire général, qui les enverrait dans les pays dont les besoins spirituels rendraient leur présence plus nécessaire (1). Tous les Dominicains étant autorisés et exhortés à s'agréger à cette congrégation, ils s'y associèrent en si grand nombre, que les provinces de l'ordre en furent comme dépeuplées, et que ses couvents en reçurent du préjudice. Le maître-général en instruisit Jean XXII, l'an 1325. Ce Pontife, admirant la piété et l'ardente charité des Frères-Prêcheurs, s'écria : « Ils ont été véritablement placés comme des flambeaux éclatants dans l'Église de Dieu » (2). Mais il écrivit aux Dominicains réunis en chapitre à Venise de ne pas laisser tant de sujets se vouer à la prédication de l'Évangile; d'admettre seulement au ministère apostolique ceux qui auraient des lettres spéciales de leurs supérieurs; de choisir parmi eux les plus aptes et les plus savants, et de renvoyer les autres dans leurs couvents : sage prescription à laquelle on se conforma. L'ordre avait alors au faubourg de Péra près Constantinople, et dans l'île de Chio, des maisons ou petits couvents nommés vicairies : le chapitre général décida que ces vicairies, appartenant à la province de Grèce, seraient érigées en couvents, dans lesquels on recevrait les Frères consacrés aux missions chez les infidèles, pour les envoyer de là à leurs diverses destinations. Deux maisons furent affectées à la province de Terre-sainte, l'une à Rhodes, l'autre en Arménie (3), pays que vivifiaient alors les travaux du B. Barthélemi.

Issu d'une noble famille de Bologne, il avait embrassé fort jeune l'institut des Frères-Prêcheurs dans le célèbre couvent de Saint-Nicolas de sa ville natale. Aussi éloquent prédicateur qu'habile théologien, il parut encore plus recommandable par l'ardeur de sa charité et la vivacité de son zèle pour le salut des âmes, que par les brillantes et solides qualités de son esprit. Il commençait à recueillir les premiers fruits de ses prédications, et sa réputation devenait tous les jours plus éclatante dans les différentes provinces de l'Italie, lorsque l'Esprit de Dieu le porta à aller chercher plus loin la brebis égarée, en procurant la conversion des schismatiques, des hérétiques et des infidèles. Vers l'an 1318, Jean XXII le fit venir à Avignon, où ce pontife, qui le destinait à être le chef des missions dominicaines en Arménie, le sacra d'abord évêque de Maraga (1). Cette ville, où le conquérant Houlagou avait bâti l'observatoire qu'a illustré l'auteur des *Tables astronomiques*, a donné naissance à Aboulfaradje, surnommé Bar-Hebræus, qui rédigea sa Chronique savante dans la riche bibliothèque que le petit-fils de Djenguyz-Khan y avait réunie (2). Un tel pays, où les musulmans, mêlés aux idolâtres et aux schismatiques, dominaient par le nombre et la puissance, était un théâtre digne du zèle de Barthélemi. Dès qu'il eut appris l'idiome de la contrée, il proposa les vérités du salut à ses habitants. Les idolâtres furent les prémices de sa moisson spirituelle; puis les mahométans commencèrent eux-mêmes à céder au double ascendant de sa parole et des miracles dont elle était appuyée. Des églises s'élevèrent, et l'on y célébra les saints mystères avec une entière liberté. Barthélemi bâtit un humble monastère sur la montagne, qui en offre encore les vestiges. Les cellules, pratiquées dans le roc, étaient l'asile de la pénitence et de la prière. L'évêque et ses compagnons s'y retiraient tous les soirs pour y chanter les louanges de Dieu pendant une partie de la nuit; ils en sortaient, après l'office du matin, pour reprendre l'exercice de la prédication. Les religieux, dits de saint Basile, très-nombreux en Arménie, n'y avaient conservé ni la pureté de la foi, ni la sainteté de leur institut; mais ils erraient moins par opiniâtreté que par ignorance, comme le prouva la conduite d'Isaïe, supérieur général des moines arméniens, qui avait conféré à trois cent soixante et dix d'entre eux le grade de docteur, par la tradition du livre

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1324.
(2) *Ibid.*, an. 1325.
(3) *Ibid.*, an. 1326.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. II, p. 110.
(2) Eugène Boré, *Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 268.

et du bâton, selon l'usage du pays. Isaïe, que tous les religieux de saint Basile considéraient comme leur maître et leur oracle, apprenant les merveilles que Dieu opérait par le ministère de l'évêque de Maraga (1), chargea l'abbé Jean, supérieur d'un monastère dans la ville de Chernac, d'aller trouver le prélat, d'examiner sa manière de vivre et de prêcher, de vérifier ce qu'il fallait croire de ses conversions dont le bruit remplissait l'Arménie. L'abbé Jean fit quatre journées de chemin pour venir conférer avec Barthélemi, en 1328. Pendant six mois qu'il s'arrêta auprès du serviteur de Dieu, il s'instruisit à fond de la croyance et des usages des Latins. Persuadé de la nécessité d'abandonner le schisme, il s'occupa ensuite des moyens d'en retirer ses frères. L'évêque de Maraga composa, et Jean traduisit aussitôt en arménien, plusieurs Instructions, dans lesquelles tous les points de la doctrine orthodoxe, obscurcis ou contestés par les schismatiques, se trouvaient nettement exposés et solidement prouvés. Pour achever l'œuvre, on convoqua en assemblée générale les principaux religieux et tous les supérieurs des maisons de Saint-Basile, dans la ville de Chernac. Le prince Georges, oncle de l'abbé Jean, les y traita pendant un mois avec autant de charité que de magnificence. Cette espèce de synode, auquel l'évêque de Maraga s'était rendu avec un de ses compagnons, examina avec bonne foi l'origine et les malheureux progrès du schisme; toutes les erreurs qu'il avait enfantées y furent combattues, proscrites, abjurées; et le retour à l'unité romaine, unanimement décidé, fut aussi réalisé sans opposition l'an 1330. En témoignage de joie et de reconnaissance, le prince Georges fit jeter les fondements d'une nouvelle église, qu'il unit au monastère de Chernac. Barthélemi, de son côté, songea à consolider l'œuvre de la réunion. Il prolongea son séjour dans la communauté de Chernac, et traduisit différents livres en arménien, afin de donner ainsi une connaissance plus exacte de nos mystères tant à ceux qui seraient chargés de l'instruction des peuples qu'aux fidèles nouvellement convertis. Outre une Somme des cas de conscience et quelques petits traités des Sacrements qu'il composa en leur faveur, il traduisit, avec l'aide d'un de ses compagnons et de l'abbé de Chernac, le Psautier, les quatre Livres de saint Thomas contre les Gentils, et la troisième partie de sa Somme théologique. Pendant que Barthélemi se livrait à tous ces travaux, Jean XXII le nomma archevêque de Nakchivan, l'une des plus anciennes villes de l'Arménie, au pied du mont Ararat. Dans ce nouveau siége, il se concilia tellement la confiance des Arméniens, qu'il eut la consolation de voir la vraie foi embrassée par les grands et par les petits, honorée de tous, et publiquement professée dans cette province. Il en bannit à la fois le schisme et l'islamisme, ne réussit pas moins à corriger les mœurs, affermit et perpétua les conversions qu'il avait faites, en construisant des églises et des monastères. Telle fut l'origine de cette chrétienté de Nakchivan, qui résista à de fréquentes révolutions politiques, et dont le siége, affecté à l'ordre de saint Dominique depuis le B. Barthélemi, fut rempli au moyen de l'élection faite par les supérieurs des huit couvents qui composèrent cette petite province dominicaine et par huit principaux habitants d'autant de villes où la religion catholique se conserva. Le saint fondateur statua qu'aussitôt après l'élection le nouvel archevêque irait se présenter au Siége apostolique, pour en recevoir sa confirmation.

Mais ceci nous conduit à parler d'une modification introduite chez les religieux arméniens de saint Basile, dont le relâchement frappa Barthélemi. Aidé de l'abbé Jean, le serviteur de Dieu s'appliqua à leur persuader qu'en vain ils auraient renoncé au schisme et à l'hérésie, s'ils refusaient de vivre conformément à l'Évangile et à leur saint état. La plupart se rendirent à ces sollicitations; et dès lors commença un nouvel institut, appelé la congrégation *des Frères-Unis*, dont les membres, recevant l'habit de saint Dominique, firent profession de vivre désormais en véritables religieux suivant la règle de saint Augustin et les constitutions des Frères-Prêcheurs. Comme ils ne savaient tous que l'arménien, le zélé réformateur, aidé du Dominicain Jean, Anglais, et de l'abbé de Chernac, traduisit pour leur usage la règle, les statuts, le Bréviaire et le Missel de son ordre.

Barthélemi ne vit que les beaux commence-

(1) *Clementis Galani, Historia Armena*, p. 480.

mente de cette réforme : mûr pour le ciel, dont il avait montré le chemin à tant de peuples, il se reposa dans le Seigneur le 15 août 1333. Dieu glorifia par un grand nombre de prodiges le tombeau du missionnaire, que les chrétiens et les musulmans visitèrent avec respect. Les premiers rendirent un culte religieux à cet ami de Dieu, qu'ils continuèrent à honorer comme leur apôtre ; les autres, sans cesser d'être infidèles, demandèrent et obtinrent quelquefois, par son intercession, la guérison de leurs maladies : comme si, encore après sa mort, le saint prédicateur annonçait par des miracles les vérités qu'il avait prêchées avec tant de zèle pendant sa vie.

Tandis que les Dominicains fondaient ainsi d'une manière durable leur mission d'Arménie, les Franciscains y continuaient leurs travaux. A la prière de Zacharie, archevêque de Saint-Thaddée, le ministre-général envoya dans la grande Arménie de nouveaux Frères-Mineurs, tirés de la province d'Aquitaine, et il établit chef de cette mission le frère Vital Saurat, que d'autres nomment Gonsalve, et qui, tant par ses prédications qu'au moyen des livres qu'il traduisit en arménien, opéra beaucoup de conversions (1). En 1333, d'autres Franciscains partirent pour l'Arménie sous la conduite du frère Roger Guérin, qui, en se rendant à cette destination, passa par l'Égypte, et obtint du sultan que les Frères-Mineurs pussent demeurer dans quelques sanctuaires de la Terre-sainte (2).

Peu de temps après que le B. Barthélemi eut fait embrasser le christianisme et abjurer l'hérésie et le schisme aux habitants de Maraga, mais avant la fondation de l'Église de Nakchivan, Jean de Florence, principal compagnon du serviteur de Dieu, ayant converti les Géorgiens, établit son siége dans la ville de Tiflis.

La naissance de Jean était obscure, et il exerçait la profession de cordonnier lorsqu'il prit l'habit de frère lai chez les Dominicains de Sainte-Marie-la-Neuve, à Florence. La pureté de ses mœurs, sa modestie, son empressement à prévenir toujours ses frères, lui ayant concilié l'affection des supérieurs, ils le firent étudier. Ses progrès dans l'étude des lettres divines et humaines répondant à ceux qu'il faisait dans la vertu et la piété, on l'éleva aux ordres sacrés. Il prêcha avec le plus grand fruit en Toscane, et en Lombardie, associant son ministère à celui du B. Barthélemi. Lorsque Jean XXII jugea que leur zèle s'exercerait plus utilement en Orient qu'en Italie, il mérita le premier rang parmi les missionnaires placés sous la conduite de l'évêque de Maraga. Pendant plusieurs années, Jean et Barthélemi travaillèrent de concert dans la grande Arménie à détruire l'idolâtrie et l'islamisme, à extirper l'hérésie et à réunir les schismatiques : mais l'étendue du pays et la multitude de ceux qu'ils devaient évangéliser les forcèrent de se séparer. Barthélemi continua, comme on l'a vu, sa mission parmi les Arméniens : Jean alla porter le flambeau de la foi en Géorgie.

« La doctrine des Géorgiens, dit le P. Touron (1), n'était pas plus orthodoxe, ni leurs mœurs moins corrompues que celles des Arméniens ; et, par tout ce que nous avons dit des erreurs de ceux-ci, on peut aisément connaître combien il y avait à travailler pour faire de ceux-là de véritables chrétiens. Ils avaient encore des vices et des pratiques qui leur étaient propres. On les accusait de porter leur respect pour les images jusqu'à la superstition et à l'idolâtrie ; et ils semblaient faire de ce culte si mal entendu tout le capital de leur religion. La vengeance, parmi ces peuples guerriers et superstitieux, était le vice dominant ; et la première chose qu'ils avaient coutume de demander à leurs images, comme la récompense du culte qu'ils leur rendaient, était de faire mourir leurs ennemis, c'est-à-dire ceux qui les avaient volés ou qui leur voulaient du mal. Leurs prêtres, aussi peu instruits et ordinairement plus intéressés que les laïques, favorisaient toutes leurs superstitions et leurs passions. La fraude, la simonie, l'imposture, ne passaient point parmi eux pour des crimes dont ils dussent rougir ; ni la plus profonde ignorance pour un défaut capable de les exclure des fonctions du sacerdoce. Tels et plus grands encore étaient les abus ou les vices que Jean de Florence eut à combattre. »

Le 19 octobre 1329, Jean XXII lui écrivit

(1) Wadding, an. 1332, n° 1.
(2) *Ibid.*, an. 1333.

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. II, p. 123.

d'Avignon : « Il y a déjà quelque temps que le désir d'étendre la foi chrétienne et le culte du saint nom de Dieu nous a fait concevoir le dessein d'ériger un nouvel évêché à Tiflis, ville considérable dans le royaume de Géorgie. Nous avons jeté en même temps les yeux sur vous pour vous établir sur ce nouveau siége, sachant qu'une longue expérience vous a déjà mis au fait de tout ce qui concerne ces peuples et ces pays, où on assure que, par vos prédications, vous avez déjà fait entrer un grand nombre dans la connaissance de la vérité et dans les sentiers de la justice. »

Jean de Florence, pendant son épiscopat, qui fut de dix-neuf années, se fit également aimer des Géorgiens et des infidèles dont ils étaient environnés. Il se servit à propos du ministère de plusieurs religieux de son ordre et de celui de saint François pour attirer les uns et les autres à la foi. Devenu le chef des missions de l'Arménie, ainsi que de la Géorgie, depuis la mort du B. Barthélemi, il fut considéré en particulier par les Frères-unis comme leur protecteur et le principal appui de leur réforme naissante. L'abbé de Chernac, revenant d'Italie en Orient, renouvela sa profession religieuse entre les mains du saint évêque de Tiflis, commis à cet effet par le Pape; tous ses frères la renouvelèrent de même, et Jean de Florence leur permit d'élire cet abbé en qualité de premier provincial de leur congrégation. D'abord, les religieux réformés s'étaient contentés d'emprunter aux Dominicains leur règle, leur constitution, le Bréviaire, le Missel et l'habit; mais l'abbé de Chernac, devenu supérieur général, chercha à les unir encore plus étroitement aux Frères-Prêcheurs : « Car, disait-il, puisque c'est aux religieux de cet institut que nous sommes redevables et de notre retour à l'Église dont nous avions été séparés par le schisme, et de la réforme de nos monastères, il est juste que nous les honorions toujours comme nos pères, nos maîtres et nos fondateurs. Nous voulons donc que, dans notre congrégation, il ne se fasse rien de considérable sans leur avis, et que nos chapitres ne se tiennent jamais qu'en leur présence. Nous tâcherons toujours d'en avoir quelques-uns dans toutes nos maisons, où ils doivent tenir le premier rang; et, toutes les fois qu'il se présentera des difficultés touchant la foi ou la doctrine, si on n'a pas la facilité de les faire décider par le saint Siége, leur sentiment servira à fixer le nôtre. » La nouvelle réforme répandit une odeur de vie dans tout le pays, et les Frères-unis commencèrent à se rendre utiles. L'évêque de Tiflis les fit recevoir en Géorgie, où ils lui furent d'un grand secours pour ruiner les superstitions. On leur bâtit des monastères au delà de la mer Noire, et Caffa leur procura un collége, d'où sortirent plusieurs savants hommes : établissements précieux, que les Turks, malheureusement, ne laissèrent pas subsister; en sorte que les Frères-unis finirent par se trouver de nouveau renfermés dans la petite province de Nakchivan, où, bien qu'environnés d'infidèles et de schismatiques, ils conservèrent la foi pure et tous les rites de l'Église romaine. Après avoir prêché pendant près de trente ans l'Evangile aux Orientaux, Jean de Florence mourut chez les Dominicains de Péra, près Constantinople, en 1348.

CHAPITRE XI.

Suite des missions, notamment dans l'Inde et chez les Alains. — Érection des évêchés de Sémiscante et de Célam, de la métropole de Vospro, des évêchés de Chersone et de Soraï. — Nouveaux martyrs.

Jean XXII, afin de hâter la conversion des infidèles, écrivit au chapitre général des Dominicains, célébré à Toulouse en 1328, de choisir au moins cinquante sujets, qui, se dévouant volontairement à cette œuvre, allassent planter sans retard la vigne du Seigneur dans les contrées incultes. Il fallut, tant les prières des Dominicains furent instantes, en choisir plus de cent, qui se dirigèrent vers les différentes parties du monde (1). Informé du fruit abondant de leurs prédications, le Pape donna en leur faveur, l'an 1329, des lettres apostoliques, dans lesquelles, rappelant les travaux des Frères-Prêcheurs, les uns archevêques et évêques, les autres simples prêtres, et leur accordant plusieurs priviléges, il les exhortait à continuer leurs généreux efforts pour la plus grande gloire

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1328.

de Dieu (1). Parmi les nouveaux prélats de cet ordre, nous en nommerons trois institués en 1328 : Thomas, pour l'Église de Sémiscante, dans la petite Arménie (2); Guillaume Ligius, pour celle de Tauris en Perse (3); Jourdain Catalani, pour celle de Côlam dans l'Inde (4). Jean XXII chargea ce dernier, qui du Malabar était revenu en France, de porter le *pallium* à son métropolitain, le Dominicain Jean de Cor, nouvel archevêque de Sultanyièh.

Jourdain, pour se rendre dans cette métropole de la Perse, passa par le détroit de Messine, par la Grèce, où il visita Thèbes, et par la grande Arménie, qu'il traversa presque en entier. Dans sa *Description des merveilles d'une partie de l'Asie*, il ne cite, entre les villes de la Perse et avant Sultanyièh, que celle de Tauris, qu'il représente comme très-peuplée; puis une autre ville très-riche, qu'il prétend être Ur de Chaldée, patrie d'Abraham. Il se borne à dire de la Perse, que ce pays a de la soie en abondance, du lapis-lazuli, que les Persans ne savent pas préparer, et dans les rivières beaucoup d'or, qu'ils n'ont pas l'art d'en extraire.

De la Perse, Jourdain se rendit dans l'Inde, sans doute en s'embarquant dans un port du golfe Persique. Il nomme *India minor* la partie de l'Inde où il alla d'abord; il parle des conversions qu'il y a faites parmi les idolâtres et les musulmans; il parle aussi de quelques curiosités naturelles, et rapporte que les femmes se brûlent sur le bûcher de leur mari, ce dont il a été témoin plusieurs fois. L'autre partie de l'Inde, qu'il nomme *India major*, et qui fut le terme et le but de son voyage, est la presqu'île en deçà du Gange : c'est d'après ce qu'il a vu lui-même, qu'il décrit les productions du pays et les mœurs de ses habitants. Au contraire, il ne s'appuie que sur les rapports d'autrui, dans ce qu'il rapporte des îles de la Sonde, de la troisième division de l'Inde (*India tertia*) et de l'empire du grand khan.

L'objet de la mission du prélat n'était pas seulement de travailler à la conversion des Hindous et des mahométans, mais aussi de ramener les Nazarini ou chrétiens de Saint-Thomas à l'unité. Jean XXII avait chargé Jourdain de lettres, en date du 9 avril 1330, dans lesquelles le souverain Pontife invitait ces hérétiques à abjurer l'erreur.

Plus occupé du salut des âmes que des objets temporels, l'évêque de Côlam a cependant accordé quelque attention à l'histoire naturelle du pays qu'il habitait. Nous réunirons les indications qu'il présente, en commençant par le règne animal. Ce qu'il rapporte des éléphants, de leur force, de leur sagacité, et plus loin de la manière de les chasser et de les dompter, est d'accord avec ce qu'on en sait d'ailleurs. Il fait mention de chauves-souris grosses comme des chats, qu'il vit étant à Côlam. Il parle d'oiseaux dont le plumage est très-varié, notamment des perroquets : il y en a de toutes couleurs, excepté de noirs. Un oiseau assez semblable au milan, ayant la tête et le ventre blancs et le dessus du corps entièrement rouge, est si vorace et si hardi, dit le prélat, qu'il fond sur les poissons que des pêcheurs ou d'autres personnes transportent, et les leur arrache des mains. Il y a force serpents, dont plusieurs sont énormes; mais ces reptiles sont rarement malfaisants. Les bois, les étoffes et d'autres corps plus ou moins durs sont rongés en peu de temps par de petites fourmis blanches, qui se construisent des demeures avec une espèce de maçonnerie faite de sable fin : elles y logent à l'abri du soleil, qui ne manquerait pas de les faire mourir, pour peu qu'elles fussent exposées à ses rayons. Les autres insectes dont parle Jourdain sont des guêpes assez fortes pour attaquer et tuer de grosses araignées, qu'elles transportent ensuite dans des retraites creusées dans le sable où on ne saurait les découvrir. Voici maintenant ce qu'il dit du règne végétal. L'Inde majeure produit toutes sortes d'épices, particulièrement du poivre. La plante qui le fournit est grimpante comme le lierre. Elle porte des espèces de grappes, qu'on peut comparer à celles de la vigne sauvage. Le poivre, vert d'abord, noircit en mûrissant, sans que cette couleur soit due à l'action de la fumée ou de l'eau bouillante, comme quelques-uns l'ont prétendu : Jean dei Marignoli fait la même observation. Jourdain cite aussi le gingembre et le brésillet : quant au cinamome, il se contente de dire que c'est l'écorce d'un grand arbre dont les fleurs et les fruits ressemblent à ceux du giroflier.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1329.
(2) *Ibid.*, an. 1328. Rinaldi, an. 1329, n° 96.
(3) *Ibid.*, an. 1330, nos 56, 57.
(4) *Ibid.*, n° 55.

Peut-être, dit M. Coquebert-Montbret (1), un plus long séjour et un ministère moins surchargé d'occupations et de contrariétés eussent-ils permis au prélat de réunir un plus grand nombre de faits du même genre.

Les persécutions qu'il éprouva, surtout de la part des Mahométans, l'obligèrent à se retirer : mais il nous laisse ignorer l'époque et les circonstances de son départ, celles de son retour et les lieux qu'il habita depuis lors. Il y a lieu de présumer que l'évêque de Cólam revint en Europe par l'Arabie, l'Asie-Mineure et l'île de Chio. Le titre *Mirabilia* que porte sa Relation était fort ordinaire au moyen âge, l'appât du merveilleux excitant la curiosité du lecteur. Le style de Jourdain n'est pas inférieur à celui de quelques autres ouvrages de la même époque, et on peut le mettre sur la même ligne que la traduction latine des Voyages de Marco Polo : peut-être ceux qui composaient ces sortes de livres évitaient-ils de faire usage d'une latinité plus épurée, dans la crainte d'embarrasser les lecteurs peu familiarisés avec un latin élevé et correct. Quant au désordre, au défaut de liaison, aux lacunes qui se font remarquer dans la Relation de Jourdain, on ne peut en rendre responsable un religieux profès appartenant à un ordre célèbre par l'instruction qu'il donnait à ses membres et qu'il cherchait à propager, un religieux surtout assez distingué dans cet ordre pour être élevé à l'épiscopat. Nous croyons, avec M. Coquebert-Montbret (2), qu'il ne nous reste que des fragments de l'ouvrage primitif, mutilé par une main mal habile qui en aura écarté tout ce qui ne paraissait pas assez surprenant pour être rangé parmi les *Mirabilia*.

Jean XXII ne se borna pas à instituer un évêque pour le Malabar : il y envoya en 1330 plusieurs religieux de saint Dominique et de saint François, afin d'aider ce prélat (3). Fontana parle d'un Dominicain, nommé Teclaimanot, qui annonça l'Évangile dans l'Inde, y fonda des couvents de son ordre, y convertit un roi, baptisa ses sujets mahométans, et mourut en 1336 (4).

(1) *Recueil de voyages et de mémoires*, publié par la Société de géographie, t. IV, p. 21.
(2) *Ibid.*, p. 23.
(3) Wadding, an. 1330, n° 10.
(4) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1336.

Jean de Cor, nouvel archevêque de Saltanyièh, auquel Jourdain, son suffragant, apporta le *pallium*, assista aux obsèques de Jean de Montecorvino, archevêque de Kan-Balikh, mort vers 1330. Le voyage qu'il fit ainsi en Chine lui donna lieu de rédiger un document curieux, intitulé : *De l'Estat et de la gouvernance du grand khan de Cathay, souverain empereur des Turtres, et de la disposition de son empire et de ses autres princes*, etc. Le saint archevêque de Kan-Balikh, pendant sa longue et laborieuse mission, avait converti plus de trente mille infidèles. Dès que Jean XXII fut instruit de sa mort, il lui donna pour successeur frère Nicolas, du même ordre, qui reçut, comme auxiliaires, vingt Franciscains prêtres et six laïques ; le Pape remit, en outre, à ce prélat, des lettres de recommandation, datées d'Avignon au mois d'octobre 1333, pour Léon IV, roi d'Arménie, et pour le khâqân (1). Nicolas, circonstance remarquable, avait été professeur de théologie de la Faculté de Paris, et c'était un Français qui devenait le second archevêque de Péking.

La précaution qu'eut Jean XXII de munir ce prélat de lettres de recommandation, il ne la négligeait pour aucun des nombreux missionnaires des familles de saint François et de saint Dominique qu'il envoyait en Orient. Sa correspondance avec les différents chefs monghols, ainsi qu'avec les princes qui étaient leurs tributaires, servait à procurer aux apôtres de la foi un accueil plus favorable sur leur route ; les lettres pontificales dont les missionnaires étaient porteurs leur assuraient même plus d'autorité dans l'exercice de leur ministère.

Parmi les plus illustres apôtres de l'ordre des Frères-Prêcheurs, il faut indiquer le P. Paul, qui, envoyé du couvent de Pérouse en Orient, travailla en Grèce et à Constantinople à ramener les Grecs à l'unité, prêcha la parole de Dieu en Crimée, dans l'Asie mineure, en Chypre ; et le P. Nicolas de Pérouse, qui parcourut toute la Palestine, en affermissant les chrétiens dans la foi, et en régénérant beaucoup d'infidèles par le baptême (2). Des Dominicains que le couvent de Péra près Constantinople adressait aux diverses nations de l'Asie, les princi-

(1) Rinaldi, an. 1333, n°s 31-34.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1330.

paux étaient alors François et Richard (1); le premier né à Camérino dans la marche d'Ancône, le second Anglais, et tous deux appliqués à la conversion des peuples fixés au nord de la mer Noire. Il s'y trouvait notamment des Ziques et des Alains schismatiques, dont les chefs chargèrent François et Richard de porter l'acte de leur soumission au saint Siége. En traversant Constantinople, les deux missionnaires essayèrent d'y préparer aussi les esprits à la réunion. Enfin ils arrivèrent auprès du Pape, que ce qu'ils dirent des succès et des espérances de la religion en Orient combla de joie. Le 22 mai 1333, Jean XXII pressa le chapitre des Dominicains, assemblé à Dijon, de proportionner, dans cette partie du monde, le nombre des ouvriers à l'importance de la moisson. Ce chapitre ne se borna point à remplir les vœux du pontife. Déjà, pour faciliter l'œuvre des conversions, on avait décrété que le vicaire général dominicain de la Société des *Pèlerins de Jésus-Christ* établirait l'étude des langues orientales dans les principales maisons auxquelles il présidait (2). A la suite du chapitre de Dijon, on détermina, d'une manière plus spéciale, deux couvents, l'un à Péra, l'autre à Caffa, où les missionnaires devaient être appliqués à cette étude (3). François et Richard, versés dans les idiomes de l'Orient, étaient bien capables de les enseigner; mais Jean XXII leur donna une destination plus élevée, en instituant le premier archevêque de Vospro, ville située sur le détroit que les anciens nommaient le Bosphore Cimmérien, et en instituant le second évêque de Chersone, ville maritime de la Chersonèse-Taurique. Ils reparurent, en qualité de nonces apostoliques, à Constantinople, où l'obstination du clergé schismatique trompa leur attente. Si leurs efforts ne ramenèrent pas les Grecs, en revanche ils éclairèrent les musulmans et les idolâtres. De Vospro et de Chersone, devenus les points de départ de leurs fréquentes missions, ils rayonnèrent dans un vaste cercle, et ils envoyèrent de toute part les ouvriers évangéliques que différents ordres leur fournissaient pour la propagation de l'Évangile.

(1) Rinaldi, an. 1333, n° 35. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1331. Le P. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. II, p. 147.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1331.
(3) *Ibid.*, an. 1335.

De même qu'il y avait des Alains schismatiques, tels que ceux dont François et Richard procurèrent la réunion, il y en avait d'idolâtres. Brunen de La Martinière (1) fait observer que ces peuples nomades, fixés anciennement au-dessus des sources du Jaïk (Oural), s'étaient étendus depuis la plaine de la Sarmatie et les Palus-Méotides jusqu'aux montagnes voisines de l'Inde. Ils vivaient sous des tentes, qu'ils transportaient dans les pâturages qui convenaient à leurs troupeaux, seule richesse des Alains, habitués à en manger la chair et à en boire le lait. Les enfants, les femmes et les vieillards demouraient sous la tente, pendant que les hommes valides allaient faire des excursions sur les territoires voisins; car la guerre était leur unique occupation. Dès l'enfance, ils s'accoutumaient à monter à cheval et aspiraient à se signaler dans les combats. Chez les Alains, il était honteux de vieillir et de mourir paisiblement; on enviait le sort de celui qui périssait les armes à la main sur plusieurs cadavres qu'il avait abattus; et les guerriers dont on voyait le cheval orné de plusieurs chevelures arrachées à l'ennemi avaient droit au respect. Un sabre nu planté en terre était l'unique objet de leurs hommages, et avec des baguettes ils prétendaient annoncer l'avenir. Klaproth signale les restes de ces Alains et des Axes du moyen âge dans les Ossètes, qui, en Circassie, sont restés indépendants et même ennemis des Russes. Quoi qu'il en soit, plusieurs tribus, parmi les Alains qui n'avaient point embrassé le christianisme, ayant demandé des missionnaires, Jean XXII avait chargé l'évêque Thomas, Dominicain, et quelques autres Frères-Prêcheurs, de les évangéliser (2). Les Franciscains proposaient à d'autres tribus les vérités du christianisme.

Dans ce grand nombre de ministres de la parole divine qui se répandaient en Orient pour y attaquer l'idolâtrie et l'islamisme, il y en avait beaucoup que la grâce faisait triompher des assauts livrés à leur foi ou à leurs mœurs, et à qui la cruauté des infidèles procurait la couronne du martyre. Nous pouvons citer le Franciscain Guillaume, Anglais, que les maho-

(1) *Grand Dictionnaire géographique*, etc., art. *Alain*.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1330.

mûtans de Selmastre en Perse tuèrent à coups d'épée, vers l'an 1338, et le frère Dominique, Hongrois, qui fut écorché vif pour Jésus-Christ en Tartarie (1). *Les Chroniques des Frères-Mineurs* (2) disent de Guillaume qu'il exposait les vérités chrétiennes, lorsque les musulmans l'interrompirent pour lui demander ce qu'il pensait de leur loi et de leur prophète. Il répondit simplement et avec prudence : « Je crois à Jésus-Christ. » Mais, interpellé d'exprimer le sentiment des chrétiens sur Mahomet, il ne put taire que cet organe de mensonge n'avait promulgué qu'une fausse loi. A ces mots, on se saisit de lui et on le jeta, les fers aux pieds et aux mains, dans une obscure prison, pendant qu'on publiait dans toute la ville qu'un vil pourceau (ainsi désignait-on le confesseur) venait de vomir d'atroces injures contre l'islamisme. Quand le peuple fut assemblé, on proposa au martyr l'alternative de l'apostasie ou de la mort. Il renouvela avec courage sa profession de foi, aux cris furieux des musulmans, dont l'un lui passa son glaive au travers du corps. Guillaume, mettant la main sur la plaie, s'écria qu'il mourait volontiers pour la vérité et qu'il détestait les erreurs de Mahomet. Plusieurs coups de cimeterre tranchèrent alors les derniers liens qui tenaient son âme captive, et elle s'élança au sein de Dieu.

Si beaucoup de missionnaires triomphaient de la persécution, il s'en trouva aussi « qui se laissèrent vaincre, dit le P. Touron (3), ou par la terreur des supplices, ou, ce qui était encore plus honteux, par les attraits de la volupté. Mais la miséricorde du Seigneur n'abandonna pas entièrement ceux même qui avaient ainsi abandonné leur devoir; et, après avoir fait une triste expérience de leur propre faiblesse, ils eurent le bonheur d'éprouver la force victorieuse de la grâce. » Le Franciscain Étienne, Hongrois ainsi que Dominique, fournit un exemple éclatant de courageux repentir. Si l'Esprit de ténèbres sut transformer ce disciple de saint François en esclave de Mahomet, la vertu plus puissante de Dieu fit du renégat un confesseur de Jésus-Christ, et du pénitent un glorieux martyr (1).

Comme cet événement mémorable se passa dans le Kaptchak, où régnait une autre branche de Monghols Djenghuys-Khanides, nous dirons d'abord quelques mots de l'état des missions dans cet empire.

Ouzbek-Khan, souverain du Kaptchak, était monté sur le trône en 1313; et l'on a fait remarquer, au sujet de ce prince, que les monarques tartares devenus mahométans se sont montrés plus tolérants envers les chrétiens que les autres souverains musulmans (2). Étienne, Franciscain comme le martyr dont nous allons parler, avait été établi évêque de Serai (3), capitale d'Ouzbek; on prêchait dans cette ville en toute liberté; on y expliquait sans contradiction les saints mystères; on y célébrait publiquement et avec solennité le service divin; et, dans ce pays où les peuples avaient été depuis si longtemps partagés entre le culte des idoles et l'Alcoran, on commençait à chanter avec ferveur les louanges de Jésus-Christ, on apprenait sa loi et on observait ses préceptes. Il n'en fallait pas tant pour alarmer l'Esprit de ténèbres et pour susciter quelques persécutions contre l'Église. Après plusieurs tentatives inutiles, les ennemis de la religion s'avisèrent de persuader à plusieurs officiers d'Ouzbek que le son des cloches dont on se servait pour assembler les fidèles était d'un mauvais augure pour les Tartares. Ces officiers, plus superstitieux que mal disposés, communiquèrent leurs craintes au prince, qui donna aussitôt un édit pour interdire, non pas la prédication de l'Évangile, ni la célébration du service divin, ni les assemblées ordinaires des fidèles, mais seulement le son des cloches, qu'il croyait annoncer quelque chose de triste ou de funeste à son empire (4). L'évêque de Serai rassura les chrétiens alarmés de cette mesure, comme d'un premier pas dans la voie d'une persécution générale, et il les exhorta à continuer leurs vœux et leurs prières pour la pro-

(1) Wadding, an. 1334, n° 19.
(2) T. II, p. 252 *bis*.
(3) Le P. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. II, p. 158.

(1) Wadding, an. 1334, n° 4. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 248 *bis*. Férot, *Abrégé de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 326. C'est par erreur que le P. Férot place ce martyr sous l'an 1434. Rinaldi, an. 1333, n° 44.
(2) Audiffret, *Biographie universelle*, art. *Ouzbek-Khan*.
(3) Wadding, an. 1318.
(4) Rinaldi, an. 1318, n° 1; an. 1323, n° 1.

opérés du khan. Afin de dissiper les nuages qui s'étaient formés dans le Kaptchak, Jean XXII écrivit le 28 mars 1318 à Ouzbek-Khan (1), le remerciant de la faveur accordée jusque-là aux missionnaires, l'exhortant à embrasser lui-même le christianisme, le priant enfin de révoquer l'édit rendu trois années auparavant, et de laisser aux fidèles le son des cloches. Seize ans s'étaient écoulés depuis cette lettre du Pape, quand un Franciscain consterna par sa chute, mais consola par son admirable retour, tous les missionnaires et la nouvelle chrétienté du Kaptchak.

Étienne, né au Grand-Waradin, ville épiscopale de la Haute-Hongrie, prit fort jeune l'habit des Frères-Mineurs, et fut élevé au sacerdoce. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il résidait au couvent de Saint-Jean, à trois milles de Seraï. Sa première ferveur ne tarda pas à s'y refroidir; et, la tiédeur le conduisant à cette indifférence qui nous fait sinon mépriser, du moins oublier nos devoirs, il sentit bientôt sa foi chanceler, et finit par méconnaître tout ce qu'il avait cru. Néanmoins, ce ne fut pas sans avoir lutté contre le tentateur qu'il succomba à ses suggestions. Soupçonné d'un écart de conduite, et renfermé par mesure disciplinaire, il était tenté de s'enfuir; mais, s'affermissant contre cette pensée de désertion, il se recommanda aux prières des religieux. Une autre fois, il avait déjà consenti à la tentation, lorsque, apercevant la croix qui surmontait le clocher de l'église, il s'écria : « Pourrais-je offenser à ce point celui qui, pour l'amour de moi, s'est livré au plus cruel supplice? » Le lendemain, il se recommanda de nouveau aux prières de ses frères, qu'il supplia de veiller sur lui. Ses supérieurs ayant résolu de l'envoyer au couvent de Caffa, la négligence de son compagnon lui permit de s'échapper. Il entra alors dans la ville de Seraï, et s'ouvrit aux musulmans du dessein qu'il avait d'embrasser leur loi. Le cadi, juge civil et en quelques cas ecclésiastique parmi les mahométans, fut ravi de joie à cette nouvelle. Il accueillit Étienne, comprenant de quelle importance était pour l'islamisme l'adhésion d'un prêtre chrétien, membre d'un ordre religieux dont les progrès parmi les infidèles de la Tartarie étaient notoires, et dont la science égalait la vertu. Dès le lendemain, jour où les musulmans célébraient avec éclat la fête qu'ils appelaient *Mereth*, et qui, comme pour ajouter à la douleur des chrétiens, coïncidait précisément cette année 1334 avec le vendredi saint, on conduisit l'apostat à la mosquée. Il y abjura le christianisme, et fit publiquement profession de l'Alcoran. Le cadi lui-même le dépouilla de son habit religieux, qu'il foula aux pieds avec mépris. Le magistrat le revêtit aussitôt d'une robe écarlate et d'autres vêtements d'un tissu d'or. En présence d'une immense multitude, car la mosquée pouvait contenir près de dix mille musulmans, il encouragea Étienne dans son apostasie par la promesse d'honneurs et de richesses. En même temps il fit répandre partout le bruit qu'un grand prêtre des chrétiens venait de se convertir à Mahomet. Le peuple accourut de toute part; un cortége solennel s'organisa; et Étienne, au milieu des principaux habitants, s'avança sur un cheval richement enharnaché, précédé des étendards, et notamment de son habit religieux, qui était porté au bout d'une longue pique en signe de triomphe. Le cortége parcourut ainsi la ville en grande pompe, au son des trompettes, à la joie des mahométans, mais à la confusion des catholiques, et surtout des religieux, qui, les larmes aux yeux, s'éloignèrent de cette foule enivrée de la gloire qu'elle croyait recevoir de l'opprobre du nom chrétien.

Mais celui qui, après le triple reniement de Pierre, avait, d'un seul regard, fait jaillir de ses yeux les larmes de la pénitence, se tourna aussi vers Étienne. En voyant la consternation des catholiques et le triste accablement des Franciscains, touché au fond du cœur, le renégat commença à se troubler au milieu de cette pompe. Comme les musulmans, pour lui faire confesser l'unité de Dieu qui implique chez eux la négation de la sainte Trinité, voulaient qu'il élevât un doigt en l'air, il persista à en élever trois, indiquant par là que l'unité de Dieu se concilie avec la trinité des personnes. Au festin splendide qui succéda à cette cavalcade, Étienne, préoccupé par les angoisses de son esprit et le regret de sa faute, ne toucha à aucun mets. Lorsque les musulmans le questionnaient, il répondait qu'il était rempli de l'esprit de Mahomet. On le conduisit ensuite à sa

(1) *Historia Tartarorum ecclesiastica*, Appendix, p. 180.

demeure, avec un iman chargé de l'instruire. Le même jour et le suivant, il reçut et mouilla de ses larmes les lettres pleines d'onction que lui écrivirent les religieux pour lui reprocher son crime. « J'ai péché comme Judas, répondit-il à l'un d'eux, nommé Michel, mais je ne me livre pas comme lui au désespoir. Par la miséricorde de Dieu, j'ai reconnu ma faute et je m'en repens. Si vous pouvez me cacher sans vous compromettre, ni vous ni les chrétiens, je suis prêt à subir une prison perpétuelle. Si vous ne le pouvez pas, je désire du moins que vous veniez me préparer, par l'administration des sacrements, à l'épreuve du martyre; car, ainsi que j'ai renié Jésus-Christ avec éclat, je veux le reconnaître publiquement pour mon Dieu et mon Sauveur. »

On indiqua pour une entrevue la maison d'un chrétien; et le lendemain, jour de Pâques, Pierre de Bologne, gardien, s'y étant rendu avec les autres frères, Étienne, prosterné à terre, demanda, en pleurant, et d'une voix entrecoupée par les sanglots, pardon de son crime. Il supplia qu'on l'admît à la pénitence et à la communion des fidèles, avec une telle effusion de cœur et une si vive expression de repentir, qu'il fit couler les larmes des assistants. Il reçut en effet le sacrement de pénitence, ainsi que l'absolution de ses péchés et du crime d'apostasie. Il voulait reparaître, revêtu de l'habit religieux qu'il avait conservé dans sa demeure, en présence des infidèles, détester devant eux sa perfidie, et se déclarer publiquement chrétien; car il ne croyait pouvoir expier le crime qu'il avait commis qu'en donnant sa vie pour Jésus-Christ dont il venait d'affliger la religion par un tel opprobre. Mais le gardien jugea à propos qu'Étienne couvrît son habit religieux du vêtement des musulmans, afin qu'après avoir fait publiquement sa profession de foi devant le cadi, déchirant et déposant aussitôt la robe d'écarlate, il apparût, par son vêtement comme par ses paroles, en véritable fils de saint François, confesseur de Jésus-Christ.

Le lendemain lundi, Étienne, ainsi vêtu, entra dans la mosquée, où environ dix mille musulmans s'étaient réunis. Armé d'un noble courage et rempli du Saint-Esprit, il monta à la tribune, réclama le silence de la main, et, au moment où l'on s'attendait à l'entendre proférer quelques blasphèmes contre le Christ : « J'ai été chrétien pendant vingt-cinq ans, dit-il d'un ton ferme; j'ai examiné le christianisme; il est la véritable religion et la seule dans laquelle on puisse se sauver. Depuis trois jours que j'ai vécu chez vous comme apostat, je n'ai connu dans la vôtre que des superstitions et des mensonges; je me suis assuré que Mahomet n'est qu'un imposteur et un faux prophète. Je confesse donc que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu et le Sauveur du monde; je reconnais que sa sainte Mère est vierge; j'abjure et je déteste votre fausse religion. » Déchirant et rejetant aussitôt sa robe d'écarlate, il parut avec l'humble habit de Frère-Mineur, et ajouta que, comme chrétien, il était prêt à mourir pour Jésus-Christ. Une action si hardie l'aurait fait massacrer par ses auditeurs furieux, qui l'accablaient de coups, si le cadi, interposant son autorité, ne leur eût fait entendre qu'il ne leur arrachait Étienne que pour lui faire subir la peine prononcée par la loi, c'est-à-dire celle du feu.

De là, le Franciscain fut conduit, les mains liées, chez le cadi, où on le tourmenta jusqu'au soir. Le juge l'ayant alors interrogé et trouvé constant dans la foi, on le livra au bourreau. Déjà affaibli par les tortures et par une abstinence de trois jours, on le fouetta avec des sachets de cuir pleins de plomb et de sable, d'une manière si violente, qu'il tomba demi-mort. Les satellites le suspendirent ensuite par un pied et par une main, et attachèrent aux membres opposés des poids fort pesants; posture cruelle, dans laquelle il passa toute la nuit (Pl. XXIV, n° 1). Le lendemain, ses bourreaux, surpris de le retrouver vivant, le détachèrent, et lui permirent de prendre quelque nourriture envoyée par la princesse, femme d'Ouzbek-Khan. Le soir, comme sa constance dans la foi n'était pas ébranlée, on le fouetta de nouveau avec les mêmes sachets de cuir; puis on le suspendit par les pieds, les jambes écartées avec force, et la tête en bas, chargée d'un gros poids. Le jour suivant, l'ayant encore retrouvé vivant, les musulmans le déposèrent à terre, et lui donnèrent le choix d'embrasser la loi de Mahomet ou de subir pendant la nuit la mort la plus affreuse. Il répondit avec un courage invincible que rien ne pouvait lui être plus agréable ni plus doux que de souffrir la mort pour Jésus-Christ. Aussi, à la nuit, après l'avoir fustigé comme auparavant, on le pendit par une corde qui lui entourait le cou, et on alluma sous ses pieds un feu assez vif sur lequel on jeta du

véritable
puisse se
vécu chez
ns la vôtre
ges ; je me
imposteur
que Jésus-
Sauveur du
est vierge ;
gion. » Dé-
écarlate, il
-Mineur, et
prêt à mou-
ardie l'au-
urieux, qui
rposant son
'il ne leur
bir la peine
le du feu.
, les mains
ta jusqu'au
et trouvé
bourreau.
une abeti-
avec des
able, d'une
-mort. Les
un pied et
embres op-
re cruelle,

Pl. XXIV,
surpris de
nt, et lui
rriture en-
bek-Khan.
foi n'était
u avec les
pendit par
e, et la tête
ur suivant,
sulmans le
hoix d'em-
pendant la
dit avec un
ait lui être
rir la mort
rès l'avoir
lit par une
lluma sous
on jeta du

demeure, avec un iman chargé de l'instruire. Le même jour et le suivant, il reçut et mouilla de ses larmes les lettres pleines d'onction que lui écrivirent les religieux pour lui reprocher son crime. «J'ai péché comme Judas, répondit-il à l'un d'eux, nommé Michel, mais je ne me livre pas comme lui au désespoir. Par la miséricorde de Dieu, j'ai reconnu ma faute et je m'en repens. Si vous pouvez me cacher sans vous compromettre, ni vous ni les chrétiens, je suis prêt à subir une prison perpétuelle. Si vous ne le pouvez pas, je désire du moins que vous veniez me préparer, par l'administration des sacrements, à l'épreuve du martyre; car, ainsi que j'ai renié Jésus-Christ avec éclat, je veux le reconnaître publiquement pour mon Dieu et mon Sauveur.»

On indiqua pour une entrevue la maison d'un chrétien; et le lendemain, jour de Pâques, Pierre de Bologne, gardien, s'y étant rendu avec les autres frères, Étienne, prosterné à terre, demanda, en pleurant, et d'une voix entrecoupée par les sanglots, pardon de son crime. Il supplia qu'on l'admît à la pénitence et à la communion des fidèles, avec une telle effusion de cœur et une si vive expression de repentir, qu'il fit couler les larmes des assistants. Il reçut en effet le sacrement de pénitence, ainsi que l'absolution de ses péchés et du crime d'apostasie. Il voulait reparaître, revêtu de l'habit religieux qu'il avait conservé dans sa demeure, en présence des infidèles, détester devant eux sa perfidie, et se déclarer publiquement chrétien; car il ne croyait pouvoir expier le crime qu'il avait commis qu'en donnant sa vie pour Jésus-Christ dont il venait d'affliger la religion par un tel opprobre. Mais le gardien jugea à propos qu'Étienne couvrît son habit religieux du vêtement des musulmans, afin qu'après avoir fait publiquement sa profession de foi devant le cadi, déchirant et déposant aussitôt la robe d'écarlate, il apparût, par son vêtement comme par ses paroles, en véritable fils de saint François, confesseur de Jésus-Christ.

Le lendemain lundi, Étienne, ainsi vêtu, entra dans la mosquée, où environ dix mille musulmans s'étaient réunis. Armé d'un noble courage et rempli du Saint-Esprit, il monta à la tribune, réclama le silence de la main, et, au moment où l'on s'attendait à l'entendre proférer quelques blasphèmes contre le Christ: «J'ai été chrétien pendant vingt-cinq ans, dit-il d'un ton ferme: j'ai examiné le christianisme; il est la véritable religion et la seule dans laquelle on puisse se sauver. Depuis trois jours que j'ai vécu chez vous comme apostat, je n'ai connu dans la vôtre que des superstitions et des mensonges; je me suis assuré que Mahomet n'est qu'un imposteur et un faux prophète. Je confesse donc que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu et le Sauveur du monde; je reconnais que sa sainte Mère est vierge; j'abjure et je déteste votre fausse religion.» Déchirant et rejetant aussitôt sa robe d'écarlate, il parut avec l'humble habit de Frère-Mineur, et ajouta que, comme chrétien, il était prêt à mourir pour Jésus-Christ. Une action si hardie l'aurait fait massacrer par ses auditeurs furieux, qui l'accablaient de coups, si le cadi, interposant son autorité, ne leur eût fait entendre qu'il ne leur arrachait Étienne que pour lui faire subir la peine prononcée par la loi, c'est-à-dire celle du feu.

De là, le Franciscain fut conduit, les mains liées, chez le cadi, où on le tourmenta jusqu'au soir. Le juge l'ayant alors interrogé et trouvé constant dans la foi, on le livra au bourreau. Déjà affaibli par les tortures et par une abstinence de trois jours, on le fouetta avec des sachets de cuir pleins de menu et de sable, d'une manière si violente, qu'il tomba demi-mort. Les satellites le suspendirent ensuite par un pied et par une main, et attachèrent aux membres opposés des poids fort pesants; posture cruelle, dans laquelle il passa toute la nuit (Pl. XXIV, n° 1). Le lendemain, ses bourreaux, surpris de le retrouver vivant, le détachèrent, et lui permirent de prendre quelque nourriture envoyée par la princesse, femme d'Ouzbek-Khan. Le soir, comme sa constance dans la foi n'était pas ébranlée, on le fouetta de nouveau avec les mêmes sachets de cuir; puis on le suspendit par les pieds, les jambes écartées avec force, et la tête en bas, chargée d'un gros poids. Le jour suivant, l'ayant encore retrouvé vivant, les musulmans le déposèrent à terre, et lui donnèrent le choix d'embrasser la loi de Mahomet ou de subir pendant la nuit la mort la plus affreuse. Il répondit avec un courage invincible que rien ne pouvait lui être plus agréable ni plus doux que de souffrir la mort pour Jésus-Christ. Aussi, à la nuit, après l'avoir fustigé comme auparavant, on le pendit par une corde qui lui entourait le cou, et on alluma sous ses pieds un feu assez vif sur lequel on jeta du

véritable
puisse se
vécu chez
ns la vôtre
ges ; je me
imposteur
que Jésus-
auveur du
est vierge ;
gion. » Dé-
écarlate, il
Mineur, et
rêt à mou-
ardie l'au-
rieux, qui
rposant son
'il ne leur
bir la peine
le du feu.
, les mains
ta jusqu'au
et trouvé
bourreau.
une absti-
avec des
able, d'une
mort. Les
un pied et
embres op-
re cruelle,
Pl. XXIV,
surpris de
nt, et lui
riture en-
bek-Khan.
foi n'était
u avec les
pendit par
, et la tête
ur suivant,
sulmans le
hoix d'em-
pendant la
dit avec un
ait lui être
rir la mort
rès l'avoir
it par une
lluma sous
on jeta du

Martyre d'Étienne

Martirio di Stefano — Martyre de Etevan

Brûlé dans la fournaise

fumier, afin que la fumée l'étouffât, en même temps que la flamme le dévorerait. Après un certain temps, les bourreaux, qui cette fois le crurent mort, détachèrent la corde au moyen de laquelle il était suspendu, et le jetèrent comme un cadavre sans vie dans un coin de la prison. Deux femmes mahométanes, frappées de tout ce qu'on disait sur le courage du martyr et sur l'impuissance des tourments qu'il avait éprouvés, eurent la curiosité de venir regarder, à l'aube, en quel état était son corps. Leur étonnement fut profond quand elles virent Étienne en prières, à genoux, entouré d'un globe de lumière, et ayant sur les épaules deux blanches colombes (Pl. XXIV, n° 2). A cette nouvelle, le cadi vint lui-même. Il vit le prodige, et demeura incertain sur le parti qu'il devait prendre : craignant que, s'il soumettait Étienne au supplice du feu, comme l'ordonnait la loi, le ciel ne le délivrât par un miracle semblable, qui aurait peut-être pour résultat de convertir tout le peuple à Jésus-Christ; et que, s'il le renvoyait libre, il n'avouât ainsi sa défaite et celle de Mahomet. L'orgueil l'emporta, mais ce ne fut que pour procurer une nouvelle manifestation de la toute-puissance de Dieu. Le cadi fit disposer sur la place publique un grand bûcher, et répandre le bruit qu'Étienne allait y être brûlé vif. Toutefois, afin de mieux assurer sa mort, il ordonna qu'on chauffât une fournaise, et, après que le martyr y eut été introduit, on en ferma la porte; puis, lorsque le cadi pensa que le corps devait être réduit en cendres, il s'éloigna. Le lendemain matin, ses satellites ouvrirent la fournaise, et y trouvèrent Étienne en prières, couvert seulement d'une sueur légère comme s'il sortait d'un bain. Le cadi, profondément touché, s'écria que c'était un miracle, et qu'il fallait rendre la liberté au Franciscain; mais les musulmans, qui semblaient s'endurcir à mesure que le ciel éclatait en prodiges, menacèrent de le brûler lui-même s'il délivrait un homme qui avait blasphémé contre Mahomet, et ils conduisirent le martyr à la prison des condamnés. La nuit suivante, ils s'y rendirent en foule et en armes, brisèrent les portes, et dirent à Étienne de se résoudre soit à abjurer Jésus-Christ, soit à mourir sur-le-champ. Le martyr répondit qu'il préférait mille morts à l'apostasie; il protesta qu'il était prêtre de Jésus-Christ, dont la loi seule opérait le salut, tandis que celle de Mahomet n'était que superstition et source de ruine. A ces mots, un des musulmans, lui déchargeant un coup de hache sur la tête, lui fit une blessure mortelle; un autre, lui plongeant son épée dans le ventre, mit les entrailles à nu. Le reste des musulmans cria qu'il fallait le réserver pour le supplice du feu, auquel la loi le condamnait. Accouru à ce tumulte, le cadi proposa à Étienne de faire guérir ses blessures, de lui donner sa propre fille en mariage, de lui procurer d'abondantes richesses et les plus grands honneurs; mais, le Franciscain se bornant à répondre : « Faites de mon corps ce qu'il vous plaira, » le juge prononça la peine capitale, qu'il devait subir par le feu. Le jour suivant, c'était le sixième de cet horrible martyre, on fit sortir l'athlète de Jésus-Christ, on le dépouilla de ses vêtements, et on l'attacha tout nu à la queue d'un cheval pour le conduire au bûcher. La puissance de Dieu se révéla en ce moment, à la confusion des infidèles; car cet homme, privé de nourriture depuis plusieurs jours, atteint de deux blessures au cou et au ventre, mais soutenu et réjoui par l'espérance d'une récompense prochaine, s'élança avec la vigueur d'un géant, et, chantant des psaumes et des cantiques spirituels, dépassa à la course le cheval auquel on l'avait attaché. Les chrétiens admiraient en cela un nouveau miracle, et les musulmans en éprouvèrent un surcroît de fureur tel, que, soumettant le martyr à une cruelle flagellation, ils lui déchirèrent à coups de fouet tout le corps, d'où le sang ruissela. L'un d'eux lui coupa une oreille : jetée dans le feu, elle rejaillit dans le sein d'un chrétien, qui la porta au couvent des Franciscains. Étienne, enchaîné et près du bûcher, demanda à Dieu de pouvoir, avant sa mort, faire de sa propre main le signe de la croix : ses liens se brisant par miracle à l'instant même, il se munit du signe du salut, et, invoquant Dieu, il s'élança spontanément dans le feu, qui, au contact de son corps, s'éteignit. Les satellites, outrés de fureur, apportent du bois sec, y versent des matières inflammables dont ils enduisent aussi le corps du martyr, assujétissent les mains d'Étienne avec d'autres cordes, et le poussent dans le nouveau feu. Mais, en ce moment, ses liens se rompent encore, et, par la vertu du signe de la croix, il éteint le feu pour la seconde fois sans que son corps en ait reçu la moindre atteinte. La puissance divine se manifestait d'une

manière trop sensible pour ne pas exciter la reconnaissance du martyr. Réprouvant donc la loi des musulmans et leur faux prophète, il exalta la miséricorde et le pouvoir de Jésus-Christ, et défia les infidèles de faire brûler son corps tant qu'il serait en vie. Les mahométans, dans leur rage, se précipitèrent vers Étienne, armés les uns de haches, les autres d'épées, ceux-ci de fouets, ceux-là de pierres ou d'immondices, et s'acharnèrent sur lui jusqu'à ce que, mis en lambeaux, il eût consommé par une mort glorieuse ce martyre de six jours. Le corps d'Étienne, qui avait résisté aux flammes tant que son âme y était restée unie, se réduisit en cendres dès qu'elle en fut séparée. Néanmoins les chrétiens sauvèrent quelques-uns de ses os, qu'il plut à Dieu d'honorer dans la suite par plusieurs miracles. La nuit suivante, les fidèles, les juifs et les musulmans furent témoins d'un fait extraordinaire, que le ciel permit pour la consolation des uns et pour la conversion des autres : ils aperçurent tous des corps lumineux et très-éclatants sur le lieu même où Étienne avait reçu le martyre et rendu son âme à Dieu le 22 avril 1334.

Ouzbek-Khan, dont la capitale fut le théâtre des glorieux combats de ce héros, donna aux Frères-Mineurs qui évangélisaient l'empire du Kaptchak, un terrain à leur convenance dans une ville que l'on reconstruisait alors : Benoît XII le remercia, ainsi que son fils Djanibek, de ce bienfait, en 1338 (1).

Le souverain tartare du Kaptchak enleva le Chirwan, en 1335, aux Monghols de Perse, dont le roi Abou-Saïd mourut cette année, ne laissant qu'un fils, que les chefs de hordes refusèrent de reconnaître, pour s'ériger chacun en petit souverain. L'année de la mort d'Abou-Saïd fut celle de la naissance de Timour-Beig, descendant par les femmes du fameux Djenguyz, et plus connu sous le nom de Tamerlan. Bientôt il n'y aura plus que confusion, non-seulement parmi les Monghols qui, depuis Houlagou, ont dominé sur la Perse, l'Arménie, la Mésopotamie et une partie de l'Asie-Mineure; mais parmi ceux qui, depuis Batu, embrassent, sous le nom d'empire du Kaptchak, les pays au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne, la Russie presque entière et une partie de la Pologne; parmi ceux, enfin, qui, sous le nom d'empire de Tchagataï, occupent le Mawar-el-nahr ou Transoxane, le Kharixme, le Mongholistan et plusieurs pays à l'est et au sud des fleuves Djihoun et Sihoun (l'Oxus et le Jaxartes). Mais Timour-Beig, s'élevant du milieu de ces derniers, saura réunir tous ces débris en un redoutable faisceau.

(1) Wadding, an. 1338.

CHAPITRE XII.

Nouveaux missionnaires dominicains. — Missions des Franciscains en Tartarie et en Chine. — Description du Sinai. — Missions dans l'Inde et en Livonie.

Le chapitre général des Frères-Prêcheurs, tenu en 1337, arrêta que tous les prieurs provinciaux enverraient six religieux, recommandables par leur science et par leurs mœurs, aux provinces de Grèce et de Terre-sainte, ainsi qu'à la Société des *Pèlerins de Jésus-Christ*. Comme l'ordre possédait alors dix-sept provinces, ce furent cent deux Pères, enflammés d'une sainte charité, qui allèrent, cette année, annoncer la parole de Dieu aux nations chez lesquelles il était méconnu (1).

Benoît XII, que ce zèle des Dominicains pour la propagation de la foi animait d'espérance, apprit l'année suivante, par une nombreuse ambassade arrivée du fond de la Chine à Avignon, quel était l'état de la religion dans cet empire si reculé. Le Frère-Mineur Andre Franco et quinze autres envoyés apportèrent, au commencement de 1338, à Benoît, des lettres du khâqân, qui s'y qualifiait empereur des empereurs. Il suppliait le Pape de se souvenir de lui, demandait sa bénédiction, l'invitait à envoyer des nonces pour établir des relations suivies entre le Siége apostolique et la cour impériale, lui recommandait enfin les Alains chrétiens, ses sujets (2). Bergeron (3) fait observer que ces lettres du khâqân étaient datées de l'*an du rat* : indication bizarre qu'il explique ainsi. Le premier jour de l'an, l'empereur faisait attention, en se levant, à l'objet qui frappait d'abord ses yeux,

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1337.
(2) Wadding, an. 1336.
(3) *Relation des voyages en Tartarie* (édit. de Seiy). Traité des Tartares, p. 116.

lui attribuant une influence mystérieuse sur les événements de l'année, pourvu que cet objet fût animé. Or, ayant aperçu, cette année, un rat, il en avait pris occasion de la désigner sous le nom de cet animal.

L'ambassade apportait aussi des lettres des princes alains, qui, en payant un tribut de reconnaissance à la mémoire de Jean de Montecorvino, se plaignaient de n'avoir pas encore vu arriver son successeur, et d'être privés de premier pasteur depuis huit ans. S'il est vrai qu'à l'époque où ces princes écrivirent au Pape, frère Nicolas, second archevêque de Kan-Balikh, n'était pas arrivé dans sa ville métropolitaine, il résulte de lettres émanées de Benoît XII que ce prélat et ses compagnons se trouvaient dans l'empire du Tchagatây, où ils contribuaient beaucoup aux progrès de la foi.

Ily-Balikh, aux derniers confins de cet empire, était le centre d'une mission franciscaine, dont Pascal de Vittoria faisait partie. Ce Franciscain Espagnol écrivit même, le 10 août 1338, au gardien et aux religieux du couvent de Vittoria la Relation de son voyage (1). Accompagné de frère Gonsalve de Transtorna, il avait quitté Avignon, avec la bénédiction de son général, pour aller à Assise gagner l'indulgence. De là il passa à Venise, s'embarqua sur l'Adriatique pour Constantinople, puis sur la mer Noire pour la Tartarie. Arrivé à Seraï, sans son compagnon qui retourna en Europe, il apprit dans cette capitale du Kaptchak la langue en usage chez les Tartares, ce qui lui permit de prêcher dès lors sans interprète tant aux musulmans qu'aux chrétiens schismatiques et hérétiques. Ce fut pendant son séjour à Seraï qu'Étienne de Hongrie subit un si glorieux martyre. Il continua son voyage sur les fleuves et sur terre, traversa une ville qu'il dit être Hus, où demeurait Job, et entra dans le Tchagatây, alors troublé par des révolutions politiques. En un lieu où une fête des musulmans était l'occasion d'un grand concours de peuple et d'imans, il se mit à prêcher sans crainte Jésus-Christ, et se logea en face même de la mosquée. Le principal iman vint, pendant vingt-cinq jours, disputer avec lui sur l'Alcoran; et la discussion fut tellement suivie, qu'il avait, dit-il, à peine le temps de manger un peu de pain et de boire de l'eau une fois dans la journée : mais la victoire lui resta, et il réduisait ses adversaires à confesser le dogme de la sainte Trinité. On tenta de le séduire par l'offre des richesses, des honneurs, des plaisirs. Comme il repoussait la tentation avec fermeté, on le lapida deux fois, on appliqua le feu à son visage et à ses pieds, on lui arracha la barbe, sans obtenir de lui autre chose que des actions de grâces rendues à Dieu, qui daignait permettre qu'il souffrît ces tourments et ces opprobres pour son nom. De Hus jusqu'à Ily-Balikh, son voyage fut de cinq mois. Il ne cessa point de porter l'habit de son ordre, ni de prêcher en public. « Mes frères bien-aimés, dit-il en terminant, mon ministère est d'annoncer la parole de Dieu aux diverses nations, de montrer aux pécheurs leur péché et la voie du salut; mais il n'appartient qu'à Dieu de leur accorder la grâce de la conversion. » Le chef de la mission d'Ily-Balikh était frère Richard de Bourgogne, évêque de cette ville, qui, en allant prendre possession de son titre, avait choisi pour compagnons, dans son ordre, les hommes les plus doctes et les plus zélés. Outre Pascal de Vittoria, nous devons nommer François d'Alexandrie et Raimond Ruffi, de la même ville : ces trois religieux étaient prêtres. Pierre Martel, de la province de Narbonne, et Laurent d'Alexandrie étaient frères lais. Avec eux se trouvait un noir, nommé Jean des Indes : amené à la foi par les Franciscains, il avait embrassé le tiers-ordre de Saint-François et servait d'interprète à l'archevêque de Kan-Balikh. Le chef des Monghols du Tchagatây était malade quand cette mission s'établit dans sa capitale. François d'Alexandrie, qui avait apparemment quelque connaissance de la chirurgie, réussit à le guérir d'un chancre et d'une fistule; et cette cure lui valut l'entière confiance du prince, qui l'appelait son père (1). Bientôt après, François fut de ses conseils, et il lui en donna dont ce monarque se trouva bien. Cette supériorité de talents, mais plus encore la pureté des mœurs et le parfait désintéressement des missionnaires firent juger

(1) Wadding, an. 1342, n° 10. *Les Chroniques des Frères Mineurs*, t. II, p 256 *bis*.

(1) Wadding, an. 1342, n° 7. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 256. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 257.

au prince mongbol que des hommes qui se conduisaient ainsi avaient pour mobile des principes saints. N'osant sans doute embrasser lui-même une religion dont la morale lui paraissait si belle, il abandonna son fils, âgé de huit ans, à François pour qu'il l'élevât dans le christianisme. En effet, ce jeune prince reçut le baptême et le nom de Jean. Un tel exemple attira journellement des prosélytes à la foi, et il est à présumer qu'elle se fût propagée dans tout le Tchagataï, sans une catastrophe politique. Le souverain, si favorable aux missionnaires, et qui avait mis à la disposition de l'évêque un terrain où l'on construisit une belle église, fut empoisonné par un prince de sa famille, mahométan. L'usurpateur, irrité du zèle avec lequel les Franciscains extirpaient non-seulement l'idolâtrie, mais l'islamisme qu'il professait, enjoignit dans trois édits à tous les chrétiens de renoncer à Jésus-Christ pour se faire musulmans, sous peine de la vie. Ces ordres, qui étaient généraux, s'étendaient par conséquent jusqu'aux sept missionnaires. On leur proposa publiquement une abjuration formelle de leur religion. Sur leur refus, ils furent attachés tous les sept au moyen d'une longue corde, et exposés ainsi aux insultes de la populace, qui les accabla de soufflets, de coups de fouet, de crachats, de coups de couteau, et qui leur coupa le nez et les oreilles. Enfin, lorsqu'on vit que ni les opprobres ni les tourments ne pouvaient faire changer ces courageux apôtres, dont la voix s'élevait, dans les liens même, pour prêcher le christianisme et montrer la fausseté de l'Alcoran, on leur trancha la tête au mois de juin 1342. La populace se précipita ensuite sur le couvent des Franciscains, qui fut pillé et incendié. Les autres chrétiens, ou bien s'enfuirent, ou bien cédèrent à la violence de la persécution, ou encore souffrirent la captivité et une longue misère, jusqu'à ce que Dieu livrât le persécuteur à un autre tyran, qui lui fit éprouver le sort le plus cruel.

Au moment où frère Pascal de Vittoria, dont nous avons voulu résumer immédiatement toute la vie, transmettait en Espagne les détails de son voyage depuis Avignon jusqu'à Ily-Balikh, les ambassadeurs du khâqân retournaient de la France à la Chine. En les congédiant au mois de juillet 1338, Benoît XII, qui les avait accueillis avec bienveillance, les combla de présents. Il leur remit des lettres pour l'empereur des Tartares et pour les princes alains, avec une formule de foi; et il pria les rois de Sicile et de Hongrie, ainsi que le doge de Venise, de les traiter honorablement sur leur territoire. A son tour, dès le mois de novembre, il fit partir, en qualité de nonces apostoliques, revêtus des plus grands pouvoirs, les quatre Franciscains Nicolas Bonet, professeur de théologie; Nicolas de Molano, Jean de Florence et Grégoire de Hongrie. Il les munit de lettres, non-seulement pour le khâqân, mais pour les souverains du Kaptchak et du Tchagataï, et pour quatre princes alains. Lorsque les nonces arrivèrent à Ily-Balikh, la mort du monarque protecteur des chrétiens avait ouvert la carrière des persécutions. Au contraire, dans les États directement soumis au khâqân, où les nonces se rendaient, la foi catholique et l'ordre de Saint-François continuaient de faire de grands progrès (1). Le nombre des chrétiens orthodoxes s'y augmentait; et les Franciscains, dont la doctrine, la prudence et la sainteté faisaient une profonde impression sur les peuples, y multipliaient leurs résidences. Ceux qui habitaient le couvent de Kan-Balikh, construit par Jean de Montecorvino, près du palais impérial, étaient l'objet de tels égards, que l'empereur les admettait fréquemment à sa table, et qu'il n'allait prendre le repos de la nuit qu'après avoir reçu leur bénédiction. Indépendamment des résidences fixes des Frères-Mineurs dans la vaste étendue de la Tartarie, ils en avaient de mobiles : ils n'habitaient pas seulement les villes, mais des maisons roulantes qui les transportaient, à travers ces immenses régions, partout où les besoins spirituels des populations et les heureuses probabilités de conversions plus faciles appelaient leur présence. L'estime et l'ascendant dont jouissaient les Franciscains s'accrurent à l'arrivée de Jean de Florence et de ses compagnons, revêtus pour dix ans de la qualité de nonces apostoliques. L'empereur avait facilité l'exercice de leur ministère par un nouvel édit, qui autorisait la prédication de la foi catholique dans son empire, et qui ordonnait aux autres princes de l'Orient de faire à ces missionnaires

(1) Wadding, an. 1342, n° 11.

l'accueil le plus honorable. Jean de Florence, chef de la légation, s'armant d'un grand crucifix pour combattre l'Esprit de ténèbres qui aveuglait ces peuples, leur prêcha intrépidement le nom de Jésus-Christ. A sa voix, de nouvelles églises s'élevèrent pour les convertis, et la foi catholique pénétra victorieuse en différentes parties de l'empire. Ce fut sans doute avec les nonces de Benoît XII que le Franciscain Jean dei Marignoli di San Lorenzo se rendit, par Seraï et Ily-Balikh, au Kathai, où il arriva en 1342, et d'où il revint par l'Inde, la Palestine et Chypre, à Avignon. Il fut alors nommé évêque de Bisignano et chapelain de l'empereur Charles IV, qui le chargea de faire un résumé des anciennes chroniques de Bohême; et il trouva moyen de disséminer dans sa rédaction des fragments de son voyage en Orient.

Ouzbek, chef des Monghols du Kaptchak, suivit l'exemple du khâqân, en adressant une ambassade au Pape (1). Elle se composait de deux Tartares catholiques et du Franciscain Élie de Hongrie, que le prince Djanibek, fils aîné du khan, aimait beaucoup. Ces ambassadeurs offrirent des présents à Benoît XII, qui, par leur entremise, invita Ouzbek et Djanibek à embrasser le christianisme, à favoriser les chrétiens de leurs États, et à respecter les frontières de la Pologne et de la Hongrie, alors menacées par les Tartares. L'irruption des Monghols, vainement conjurée, devint, pour beaucoup de Frères-Mineurs et Prêcheurs, l'occasion d'une fin glorieuse; car le glaive des barbares les immola en haine de la foi, dont ils étaient les apôtres (2). Frère Élie de Hongrie, qui jouissait de toute la bienveillance de Djanibek, revint, en 1343, dire au Pape alors régnant, que la prédication du christianisme n'était point entravée par le khan dans l'empire du Kaptchak, et qu'on y laissait librement pratiquer la religion catholique. Le souverain Pontife écrivit au prince tartare, par l'entremise de ce Franciscain, pour le remercier de cette heureuse tolérance, et pour l'inviter à en continuer le bienfait aux chrétiens (3).

En 1340, la Perse, dont une partie obéissait alors à Ouzbek, fournit un héros de plus à l'armée des martyrs : ce fut le B. Gentil, de l'ordre de Saint-François (1).

Né au bourg de Matelica, dans la Marche d'Ancône, il prit fort jeune l'habit des Franciscains. Après avoir terminé ses études, il demeura pendant plusieurs années au couvent du Mont-Alverne, en Toscane, où, dans une extase qu'eut saint François, un séraphin imprima aux mains, aux pieds et au côté de ce saint patriarche les marques des plaies de Notre-Seigneur. La sainteté du lieu, les bons exemples des religieux, les heureuses dispositions du jeune Franciscain l'élevèrent bientôt à la pratique des vertus les plus sublimes. Son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes lui fit concevoir le dessein d'annoncer l'Évangile en Égypte et dans la Perse. Il passa la mer, et s'appliqua à apprendre l'arabe; mais son espérance fut trompée; il ne fit aucun progrès dans cette étude, et, après bien des essais inutiles, il résolut de retourner en Italie. Comme il était sur le point de partir, le Seigneur lui apparut, et lui dit : « J'ai mis mes paroles dans ta bouche; tu iras où je t'enverrai; et tout ce que je t'ordonnerai, tu le diras à ces peuples infidèles. » Après cet événement miraculeux, il se trouva que Gentil possédait si parfaitement la langue persane, qu'il prêchait avec une grande facilité en cet idiome. Convaincus par sa doctrine, par ses miracles répétés, par son admirable vertu, les Persans accouraient en foule demander le baptême. On compte dix mille infidèles qui lui durent leur conversion, et, lorsqu'on leur demandait quelle était leur foi, ils répondaient : « Celle de frère Gentil. » L'affection qu'on avait pour lui porta à lui offrir des sommes et des terres considérables : mais, observateur exact de la pauvreté évangélique, il se contentait d'une nourriture grossière, d'un vil vêtement, et ne prélevait, sur les aumônes présentées, que ce qui était rigoureusement nécessaire pour ses besoins du jour, ordonnant de distribuer le reste aux autres pauvres.

Le Vénitien Marc Cornaro, ayant été envoyé par sa république, en qualité d'ambassadeur, dans la Perse, y tomba gravement malade. Le bienheureux lui prédit sa guérison, la dignité

(1) Wadding, an. 1340, n° 1.
(2) Wadding, an. 1342, n° 17. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1340.
(3) Wadding, an. 1343.

(1) Wadding, an. 1340, n° 16. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 255 *bis*. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 233.

de doge, la mort de son père, de sa femme, de ses amis, enfin la prison et les fers; prédictions que l'événement vérifia de tous points. Cornaro, que Gentil accompagnait, voulut aller en Arabie vénérer le tombeau de sainte Catherine, dans la péninsule du Sinaï, dont la description trouve ici naturellement sa place.

En tirant une ligne de Suez à l'Akabah, sur les crêtes de la chaîne de Thyh, dit M. Léon de Laborde (1), on obtient un triangle resserré au nord par le désert; à l'est et à l'ouest, par les deux golfes de la mer Rouge. C'est la péninsule du Sinaï. Cette langue de terre est conformée d'une manière qui n'a rien de comparable en aucun pays. Composition et disposition des roches, formation des vallées, hauteur abrupte des montagnes, tout est insolite et particulier à ce petit coin du monde. Une croûte de rochers couvre tout cet espace, que le géologue divise en deux grandes parts, dont l'une, de formation primitive, s'étend au sud d'une ligne qu'on tirerait depuis l'Akabah jusqu'à Ouadi-Mokatteb et Magara; et l'autre, composée secondairement de marbres et de calcaires, occupe la partie du nord. Comme disposition, elle est la même partout: c'est comme une vaste mer, qui, sous l'impulsion d'une tempête, envoie ses vagues au ciel et creuse entre elles de profonds sillons. Là, c'est comme une cascade à ressauts violents; plus loin, comme une avalanche menaçante. D'un côté, il semble que c'est un fleuve qui entraîne avec lui son fond et ses rives; de l'autre, on croit voir le résultat d'un tremblement de terre, d'un soulèvement intérieur. Supposons cet état violent surpris, fixé, glacé, pétrifié en masse de basalte, de granit et de porphyre; et nous aurons quelque idée du tableau qui se présente à la vue, lorsqu'on est parvenu au haut des sommets les plus élevés, tels que le Sinaï, le Serbal, le Salef, le Ferah ou le Gounné, sur la chaîne de Thyh. De ce point, c'est un océan furieux de pierres silencieuses, un chaos menaçant, paisible et reposé. Du fond de ces vallées, c'est le courant rapide du torrent le plus violent, endormi, arrêté subitement. Au lieu d'eau, ce fleuve roule des rochers de toute forme, de toute grandeur, arrêtés dans toutes les positions; et il écume de pierres amoncelées en longues traînées. Ici, point de sable, le pays est à nu: on dirait que le vent du désert a dépouillé la montagne; et ce vaste corps, s'offrant aux yeux sans végétation, semble n'avoir conservé que sa charpente osseuse, que son squelette gigantesque, que ses articulations éparses. Au nord de cette ligne que nous avons tracée, une aridité générale; au sud, une verdure abondante au fond des vallées, qu'arrose, chaque année, le retour périodique des pluies.

Les chemins par lesquels on arrive à la vallée située au pied du rocher qui comprend le Sinaï (Tour-Sina), Horeb (Khouyreb) et la montagne de Sainte-Catherine, sont bordés des deux côtés par des masses de granit, qui s'élèvent perpendiculairement à cinq cents et mille pieds de hauteur: rues gigantesques, dont les ravins semblent être des ruelles adjacentes.

Il y a, dans la péninsule du Sinaï, une montagne par excellence, sur laquelle Dieu donna la loi à Moïse. Si nous ne possédions pas d'autres renseignements, nos yeux chercheraient sans doute les sommets les plus élevés, le mont de Sainte-Catherine ou Om-Schommar (1). Mais la tradition s'est attachée à un pic de moindre hauteur. Bien qu'il ne soit pas le plus élevé, c'est cependant une haute montagne. Exactement située au centre de la péninsule, elle est la seule dont on puisse atteindre la cime, pour dominer sans obstacle la contrée. C'est la plus hardie dans ses formes, la plus grandiose par la composition granitique et basaltique de ses roches. De ce point central, comme d'un foyer de lumières, partent dans tous les sens les vallées qui déversent leurs eaux dans les deux golfes. Du reste, on a fort bien dit: « Le Sinaï-Horeb, le Sinaï proprement dit, et le Sinaï-Sainte-Catherine sont une même montagne par la base; mais ils se séparent au sommet. Le mont Horeb est un rocher nu et saccadé dans ses formes, qui domine une vallée, et qui sert, pour ainsi dire, de contrefort ou de soutènement à une masse de granit plus haute de près du double, nommée le Sinaï. Cette masse de granit à gros grains, qui s'élève derrière le mont Horeb, est également nue, mais plus arrondie, plus ondoyante vers le nord, et

(1) *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 63.

(1) Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 101.

coupée en lignes abruptes et presque perpendiculaires vers le midi. Au sud-ouest du Sinaï, appuyé contre lui, et formant le dernier de ces trois grands degrés, s'élève, en formes arrondies, la montagne de porphyre de Sainte-Catherine (1), élevée de huit mille quatre cent cinquante-deux pieds au-dessus du niveau de la mer Rouge. »

Le P. Sicard, Jésuite, a décrit (2) le rocher d'où l'eau sortit avec abondance, aussitôt que Moïse, par l'exprès commandement de Dieu, l'eut frappé de sa verge. Ce prodige, qui se fit au lieu que Moïse nomma *Tentation*, « est si évident, dit le missionnaire, qu'il n'y a point d'athée qui, en considérant attentivement ce que nous avons vu, ne soit forcé de reconnaître un Être souverain et tout-puissant, seul capable d'opérer une si grande merveille. Vers le milieu du vallon Raphidim, et à plus de cent pas du mont Horeb, on découvre, en marchant par un grand chemin assez frayé, une haute roche entre plusieurs autres plus petites, laquelle a été, par la succession des temps, détachée des montagnes voisines. Cette roche est une grosse masse d'un granit rouge; sa figure est presque ronde d'un côté, et elle est plate de celui qui regarde Horeb. Sa hauteur est de douze pieds avec pareille épaisseur; elle est plus large que haute; son circuit est d'environ cinquante pieds. Elle est percée de vingt-quatre trous qu'on compte aisément; chaque trou a un pied de longueur et un pouce de largeur; la face plate du rocher contient douze de ces trous, et la ronde, qui lui est opposée, en a autant; ils sont placés horizontalement à deux pieds du bord supérieur du rocher, et ne sont éloignés les uns des autres que de quelques travers de doigt; peu s'en faut qu'ils ne soient rangés sur la même ligne. Les trous d'une face ne communiquent point avec ceux de l'autre face; ils ne sont pas vis-à-vis les uns des autres. Il est important de remarquer que cette roche et les autres sont dans un terrain très-sec et stérile, et que, dans tous les environs de ces rochers, on ne découvre pas même l'apparence d'aucune source ou de quelque autre eau sauvage. La situation de ce rocher ainsi expliquée, venons aux circonstances qui prouvent manifestement le miracle de l'Auteur de la nature. 1° On remarque aisément un poliment, qui règne depuis la lèvre inférieure de chaque trou jusqu'à terre. 2° Ce poliment ne se fait voir que le long d'une petite rigole creusée dans la surface du rocher, et suit la rigole d'un bout à l'autre. 3° Les bords des trous et des rigoles sont, pour ainsi parler, tapissés d'une petite mousse verte et fine, et sans qu'il paraisse dans nulle autre partie du rocher une seule herbe, si petite qu'elle puisse être: toute la surface du rocher, aux bords près des trous et des rigoles, est pure pierre. Ces trois observations faites, je demande que nous signifie ce poliment des lèvres inférieures des trous, ces rigoles également polies du haut en bas, cette petite mousse qui ne croît que sur les extrémités des trous et le long des rigoles, sans que dans tout cela trois mille ans écoulés aient fait aucun changement? Je le demande encore un coup, que signifient toutes ces marques si sensibles, sinon qu'elles sont autant de preuves incontestables qu'il sortit autrefois de tous ces trous une eau abondante et miraculeuse? »

Il n'est pas douteux que, depuis le passage des Israélites jusqu'à l'ère chrétienne, non-seulement le Sinaï, mais encore toutes les vallées environnantes n'aient été l'objet d'un respect que la tradition contribuait à entretenir. Dans les premiers siècles du christianisme, un monastère s'éleva au bas du Sinaï, et des chapelles couronnèrent sa cime. L'impératrice Hélène, mère de Constantin, plus tard, Justinien et Théodora, sa femme, embellirent le monastère. Ils l'agrandirent et le fortifièrent selon les besoins. Mais son enceinte fut bientôt trop étroite pour contenir tout ce qui affluait au Sinaï de pieux dévouements: alors, on éleva sur le mont Horeb un couvent sous l'invocation d'Élie, à la place où il s'était caché dans une grotte; dans la vallée où Moïse avait fait jaillir la fontaine Ouady-Arabeyn, on fonda un autre monastère, plus considérable encore. Ces constructions ne suffisant pas, on disposa un vaste ensemble de bâtiments abrités par les pics élevés qui réunissent le Serbal au mont de Sainte-Catherine et de Sinaï. Un monastère prit même racine dans le ravin profond du mont Serbal; et les religieux, avec la persévérance qui est le caractère des associa-

(1) Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 108.

(2) *Lettres édifiantes*, t. IX, p. 122, édit in-18.

tions, rendirent fertiles ces lits de torrents, où poussent, aujourd'hui encore, les pommiers, les amandiers, les grenadiers qu'ils ont plantés. En outre, au moyen de plusieurs milliers de gradins, en partie détruits maintenant, ils rendirent accessibles aux pèlerins qui affluaient de tous côtés, leurs oasis perdues dans les montagnes. On tourna quelques-unes de ces masses; on sculpta ou l'on maçonna dans les autres des escaliers aux marches innombrables; enfin, on assura le passage contre les rochers menaçants, en précipitant leur chute ou en les étayant. Au Sinaï, les mêmes travaux eurent lieu, non point pour faciliter, comme ailleurs, l'approche du couvent, puisque les ouadis, qui se succèdent les unes aux autres, y mènent naturellement par des pentes douces et aisées, mais pour conduire les pèlerins au sommet du pic : car, de toutes les montagnes de la péninsule, le Sinaï était la seule dont le sommet fût un lieu de dévotion, et c'est aussi la seule qui ait des constructions à sa cime; constructions que M. Léon de Laborde (1) est disposé à croire fort antérieures à l'époque de la réédification du monastère par sainte Hélène ou par Justinien. Le monastère du Sinaï a été établi sous le vocable de la Transfiguration; et tous les documents qui se rattachent à sa fondation, ainsi que la partie des bâtiments qui remontent à cette époque, ne font allusion qu'à ce titre. Mais, plus tard, il s'est trouvé sous les auspices de sainte Catherine. La tradition dit de cette vierge qu'elle fut rouée et eut la tête tranchée à Alexandrie en Égypte, sous l'empereur Maximin; et que son corps, enlevé par des anges, fut transporté sur la plus haute montagne de la péninsule du Sinaï, nommée de là mont de Sainte-Catherine. Les religieux du monastère de la Transfiguration, situé au pied du pic du Sinaï, l'y recueillirent, et vécurent dès lors sous le patronage de la glorieuse sainte. De là, cette locution des pèlerins du moyen âge, qui, en visitant le Sinaï, comme Marc Cornaro, ne parlaient que du couvent de Sainte-Catherine. Le monastère de la Transfiguration est élevé de cinq mille quatre cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer Rouge; mais le pic du Sinaï le domine de deux mille trente-deux pieds, car sa hauteur est de sept mille quatre cent cinquante-deux pieds au-dessus de la mer.

Pendant que Cornaro gravissait la sainte montagne, Gentil disparut tout à coup à ses yeux, et ne le rejoignit que huit jours après. Pressé de dire où il avait été et ce qu'il avait fait pendant cet intervalle, il répondit qu'il avait assisté à la mort son père, qui venait d'expirer à Matelica, qu'il avait présidé à ses funérailles et réglé ensuite les intérêts de famille. En effet, au retour de Cornaro en Italie, les habitants de Matelica attestèrent que Gentil avait ainsi employé ces huit jours, conformément à la promesse que, par une inspiration prophétique, il avait faite à son père vieux et affligé, au moment de son départ pour la Perse.

Les miracles et les prédications de ce saint missionnaire le rendirent célèbre en Orient, mais le signalèrent à la haine des farouches sectateurs de Mahomet, qui s'irritèrent surtout des nombreuses conquêtes spirituelles et des éclatants prodiges qu'il fit à Trébizonde et à Salmastre. Aussi Gentil termine-t-il sa vie par le martyre, le 5 septembre 1340. Le Vénitien Nicolas Quirini acheta ses reliques, et elles furent apportées à Venise. Cornaro, qui avait tant de raisons de vénérer le B. Gentil, obtint sa tête, qu'il donna depuis aux Frères-Mineurs. Dans la suite, on bâtit, en l'honneur du martyr, une chapelle au couvent de Saint-Jérôme, et on y déposa ses reliques. Les miracles qui eurent lieu à l'occasion de cette translation, ainsi que les grâces qu'on ne cessa d'obtenir par l'intercession du bienheureux, manifestèrent sa sainteté.

Fontana (1) parle, sous la même année 1340, de deux Dominicains nommés Philippe et Thaclavaret, l'un et l'autre issus de sang royal, et qui, ayant reproché, avec un zèle chrétien, aux rois de l'Inde leurs mœurs impures, reçurent aussi la palme du martyre.

Le sang des apôtres, répandu en Asie, faisait également germer la foi dans les pays encore idolâtres de l'Europe. Deux Frères-Mineurs d'une haute sainteté, Ulric et Martin, qui parcouraient alors les terres voisines de la mer Baltique et du golfe de Finlande pour y semer la parole de Dieu, s'arrêtèrent dans un lieu forti-

(1) Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 105.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*.

Ulric en presence du duc de Livonie.

Ulrico in presenza del duca di Livonia. Ulrico en presencia del duque de Livonia.

[illegible]

[illegible]

CHAPITRE XIII.

fié du duché de Livonie (1). Pendant que Martin célébrait les saints mystères, Ulric se présenta sur la place publique, un crucifix à la main, exhortant avec chaleur les païens à abandonner leurs idoles et à adorer le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Les barbares, furieux, se précipitèrent sur lui, et l'amenèrent à leur duc (Pl. XXVIII, n° 1). Ce prince, l'entendant glorifier Jésus-Christ en sa présence, ordonna qu'on lui fît souffrir une mort cruelle et que l'on jetât Martin en prison. Conduit hors de la ville, Ulric continua de prêcher la foi. On lui coupa les mains et les bras par morceaux, ensuite le nez et les oreilles; puis on le lia au tronc d'un arbre et on l'accabla d'insultes. Un miracle, opéré en ce moment à la prière du serviteur de Dieu, ayant converti plusieurs des idolâtres présents, on les massacra aussitôt avec lui, et tous ces corps mutilés furent jetés dans le fleuve. Mais Dieu permit qu'ils surnageassent, et que le courant les portât jusqu'à une ville habitée par des chrétiens. Wadding dit qu'une colonne de feu, fixée au-dessus du corps d'Ulric, l'indiquant d'une manière plus spéciale à leur vénération, ils le déposèrent dans un lieu plus honorable que celui où ils inhumèrent les autres. Cependant, frère Martin, tourmenté à son tour, confessait Jésus-Christ avec la même constance que le bienheureux Ulric. Entre autres tortures, on fit pénétrer par son gosier un long et mince tissu de soie, qu'on retira ensuite avec violence, de manière qu'il entraîna avec lui une partie des intestins (Pl. XXVIII, n° 2). Enfin, on pendit le martyr, dont le corps fut livré en pâture aux chiens et aux bêtes fauves; mais leur dent le respecta, et une sœur du duc, chrétienne, mais schismatique, lui donna la sépulture dans le monastère où elle était religieuse. Les Livoniens idolâtres procurèrent la gloire du martyre à cinq autres Frères-Mineurs, dont quatre périrent au même lieu par le glaive. Au cinquième, qui était le gardien, on coupa les mains, les pieds et la partie supérieure de la tête; puis on le précipita dans le fleuve, qui l'entraîna à deux cents lieues sur les terres des chrétiens: à peine eut-il été recueilli, qu'il exhala le dernier soupir.

(1) Wadding, an. 1342, n° 15.

CHAPITRE XIII.

Les Franciscains sont constitués gardiens des saints Lieux.

Le patriarche de l'ordre séraphique, dont le sang fécondait tant de contrées diverses, avait mérité que la garde des lieux où le mystère de la rédemption s'était accompli fût commise à ses enfants.

Quand des princes chrétiens gouvernaient l'Orient, on voyait dans la Terre-sainte des prélats et des prêtres séculiers, ainsi que des religieux et religieuses de divers ordres (1). Lorsque les musulmans s'en rendirent maîtres, tout changea. Mais, depuis que saint François, dont nous avons raconté la mission en Orient, eut fondé, par sa sainteté, ses miracles et ses travaux, la province franciscaine de Syrie, jamais les Frères-Mineurs ne l'abandonnèrent. Grégoire IX y approuva leur séjour, en ordonnant aux patriarches d'Antioche et de Jérusalem, légats du Siége apostolique, aux autres prélats et pasteurs des âmes, de favoriser la construction des églises que les Franciscains ou les fidèles, pour l'usage de ces religieux, voudraient élever sur leur territoire. Il leur enjoignit de laisser prêcher librement les Frères-Mineurs, de bénir leurs cimetières, etc. D'autres concessions générales, émanées des Papes, autorisèrent ces religieux, soit à élever, en tout pays occupé par les infidèles, de nouvelles constructions, soit à convertir à leur usage des constructions anciennes. Calixte III, en particulier, concéda aux Franciscains qui demeuraient à Jérusalem et dans toute l'Asie de conserver à jamais les lieux dont ils se trouvaient en possession, d'en recevoir ou d'en construire d'autres; il leur permit spécialement de bâtir sur le mont Sinaï. Les Frères-Mineurs restèrent toujours en Asie, et surtout à Jérusalem, prêchant la parole de Dieu aux chrétiens et aux infidèles, ou s'acquittant avec zèle des négociations dont le saint Siége les chargeait, jusqu'à ce que, les musulmans ayant profané et dévasté les sanctuaires, et aucun autre ordre ne veillant à leur conserva-

(1) Wadding, an. 1342.

tion, frère Roger Guérin, qui passa par l'Égypte pour se rendre en Arménie, l'an 1333, obtint du sultan que ses frères pussent demeurer en quelques lieux sacrés de la Palestine. Il résulte des monuments de l'ordre des Mineurs, qu'en 1336 le prince mahométan commit à huit Franciscains la garde du saint Sépulcre. Aucun acte formel des Pontifes romains ne leur attribuait encore ce précieux privilége; mais deux diplômes, émanés de Clément VI, en 1342, à la prière de Robert, roi des Deux-Siciles, et de la reine Sancie sa femme, sont la source irrécusable du droit des Frères-Mineurs (1). En qualité de roi titulaire de Jérusalem, Robert s'intéressait d'une manière toute spéciale à la Terre-sainte. D'ailleurs, frère de saint Louis, évêque de Toulouse, qui appartenait à l'ordre de Saint-François, et membre lui-même du tiers-ordre, il affectionnait cet institut. La vive et généreuse piété de Sancie secondant celle du roi, le Cénacle du mont Sion, le saint Sépulcre, et la Crèche de Bethléem furent remis en dépôt à l'ordre Séraphique.

« Les croisades finies, dit un ancien document (2), la très-auguste maison de France, régnant au royaume de Naples et de Sicile en la personne de Robert d'Anjou, petit-neveu de saint Louis, roy de France, et frère puisné de saint Louis, religieux de saint François, fit une chose digne de cette haute piété qui l'a exaltée sur toutes les monarchies de la chrétienté. Ce bon roy Robert ne pouvant souffrir que les saints Lieux où se sont accomplis les grands mistères de notre rédemption fussent profanés par les Grecs devenus schismatiques et hérétiques, il prit à tâche de les en chasser; et, surmontant à force d'argent les difficultés qu'il y avait à cause que l'empereur grec avait traité avec Saladin que ses Grecs seraient rétablis dans les saints Lieux à la place des Latins, si avec son secours il pouvait reprendre Jérusalem, il fit tant qu'enfin les Grecs schismatiques furent dépossédés de tous les sanctuaires et églises de Jérusalem, Bethléem, Nazareth et autres, et les religieux de saint François rétablis en leur place. »

Le sultan d'Égypte ayant accordé, à la suite de longues sollicitations et au moyen de sommes considérables, que des Franciscains pourraient continuellement demeurer dans l'église du saint Sépulcre et y célébrer des messes solennelles, ainsi que les autres saints offices; ce prince ayant de plus concédé au roi et à la reine le Cénacle du Seigneur sur le mont Sion, Sancie y fit réédifier, pour les religieux, un monastère dans lequel le Cénacle fut compris. Les Franciscains, défrayés par la pieuse princesse, afin de desservir le saint Sépulcre et les autres lieux sacrés, y séjournèrent au nombre de douze, indépendamment de trois séculiers affectés à leur service et chargés de leur procurer les choses nécessaires. A la demande de Sancie, Clément VI sanctionna ces dispositions par son premier diplôme. Dans le second, il ordonna au ministre général des Frères-Mineurs et au provincial de la terre de Labour, de choisir, de l'avis des anciens de l'ordre, des religieux pieux et capables, qui, à la réquisition du roi et de la reine, seraient envoyés en Terre-sainte; statuant, en outre, qu'une fois outre-mer, les frères ainsi envoyés demeureraient sous l'obéissance et la conduite du gardien et des Franciscains du mont Sion. Il faut rapprocher des deux diplômes de Clément VI une bulle de Grégoire IX, qui permit aux Frères-Mineurs de bâtir à Saint-Nicolas, près Bethléem. Jeanne, reine de Naples, petite-fille de Robert et de Sancie, obtint en 1360 du sultan d'Égypte les saints Lieux de la vallée de Josaphat, où elle désirait que les Franciscains établissent un couvent; et, en vertu de la concession d'Innocent VI et d'Urbain V, qui leva toute difficulté, ces religieux prirent possession publique et légale de l'église de la vallée de Josaphat en 1392, par acte dressé le 30 mars devant la porte de cette église. Martin V leur ayant concédé le couvent de Beyrouth, ils commencèrent à l'habiter la quatrième année de son pontificat. Ce Pape chargea plusieurs prélats de vérifier le droit en vertu duquel les Frères-Mineurs occupaient le saint Sépulcre, le mont Sion, Bethléem et la vallée de Josaphat, et, en cas de possession pacifique pendant cinquante ans, de les leur adjuger à toujours. Jean, patriarche de Grade, promulgua sa sentence favorable dans la cathédrale de Mantoue, le 7 janvier 1421. Pierre, archevêque

(1) Wadding, an. 1312, n° 27.

(2) *Instruction*, inédite, *aux ministres du Roi pour les affaires de la Terre-sainte en France*, communiquée par M. le comte Charles de l'Escalopier, à l'érudition et à la bienveillance duquel nous devons d'utiles renseignements.

de Crète, appelé à vérifier le droit à la possession du couvent de Beyrouth, décida cette année dans le même sens. Sous le pontificat d'Urbain VIII, l'antique possession des Frères-Mineurs fut de nouveau sanctionnée, et on imposa silence à ceux qui la leur contestaient.

Nous transcrirons ici un document qui fera bien apprécier la destination et l'organisation des Franciscains de la Terre-sainte (1) :

« Les religieux de saint François ont été destinés à la garde des saints Lieux où Notre-Seigneur a opéré le salut des hommes.

« Les religieux se nomment ordinairement la Famille de Terre-sainte. Cette Famille est composée de religieux de toutes les nations chrétiennes, comme Français, Allemands, Espagnols, Italiens, Polonais, Flamands et autres.

« Cette Famille, quoique de différentes nations, a toujours été, et est encore, sous la protection de la couronne de France; en sorte que tous les religieux de cette Famille ne reconnaissent point d'autre protecteur que le roi, et tous les vendredis de l'année on célèbre une messe sur le Calvaire pour Sa Majesté...

« La Famille de Terre-sainte est gouvernée par trois nations, la France, l'Espagne et l'Italie : les autres nations, qui y envoient des sujets pour le service de la Terre-sainte, n'ont aucune part au gouvernement.

« Le Père gardien de Jérusalem se nomme aussi custode de la Terre-sainte; il est toujours Italien; il a titre et rang de commissaire apostolique dans le Levant; il donne la confirmation, et officie en crosse et en mître. Le vicaire de Terre-sainte est toujours Français (2), et le procureur de Terre-sainte est toujours Espagnol. Chacun de ces supérieurs a un Assistant ou Discret de sa nation, pour gouverner toute la Famille de Terre-sainte, nommer les supérieurs des autres couvents, pourvoir aux cures et aux chapelles consulaires; en sorte que tout se règle par l'avis, conseil et autorité de ces six religieux, qui composent un petit corps, qu'on nomme le Discrétoire de Jérusalem.

« Les fonctions des religieux de la Famille de Terre-sainte, sont : 1° de garder et entretenir dans la décence requise les Lieux saints..., et en tous ces endroits ils font, de jour et de nuit, publiquement et solennellement l'office divin; 2° de servir de curés dans tous les endroits du Levant, où leurs couvents sont établis; 3° de servir de chapelains dans les chapelles consulaires; 4° d'instruire de la religion chrétienne les enfants des chrétiens, de leur apprendre à lire, à écrire et à prier Dieu.

« Les charges des religieux de Terre-sainte, sont : 1° de payer les tributs annuels, et des gages à plusieurs truchemens; 2° de recevoir *gratis* tous les pèlerins qui vont visiter les saints Lieux; 3° de nourrir les enfants de plusieurs pauvres chrétiens, jusqu'à ce qu'ils soient en état de gagner leur vie; 4° de racheter de temps en temps quelques pauvres esclaves; 5° de payer les dettes des pauvres chrétiens, pour empêcher qu'ils ne se fassent musulmans, de les revêtir lorsqu'il arrive qu'ils ont été dépouillés par les arabes, de doter de pauvres filles chrétiennes de crainte que les musulmans ne les achètent et ne les prennent pour femmes, et enfin de fournir des remèdes aux chrétiens dans leurs maladies, et même aux musulmans pour entretenir la paix avec eux. »

Voilà, en abrégé, les fonctions et les charges ordinaires des religieux qui composent la Famille de Terre-sainte.

Afin de faire mieux comprendre le mérite qu'eurent, devant Dieu et devant les hommes, ces gardiens fidèles, exposés à tant de périls, soumis à tant d'exactions, et qui persistèrent néanmoins à protéger de leurs soins pieux les saints Lieux confiés successivement à leur zèle, nous réunirons dans un même tableau tous ces sanctuaires vénérables. Mais ce n'est point avec les yeux de la chair qu'il faut regarder, ni avec les oreilles qu'il faut entendre, quand on touche à la terre des miracles. On ne doit plus écouter que la voix qui parle au cœur; et les lieux témoins de la vie et de la mort d'un Homme-Dieu doivent être contemplés avec ces yeux de l'âme auxquels l'Écriture fait allusion (1), qui percent à travers la nuit et découvrent par delà les

(1) *État abrégé de la Terre-sainte, et ce qui regarde les religieux de l'observance de saint François, qui l'habitent*, communiqué par M. le comte Charles de l'Escalopier.

(2) Depuis que la France a repoussé les ordres monastiques, cette charge est confiée alternativement à des Italiens et à des Espagnols.

(1) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. I, p. 339.

temps, qui ne dorment point et que la mort même n'a pas le pouvoir de fermer.

CHAPITRE XIV.

Description des sanctuaires de Nazareth, de Bethléem et de Saint-Jean-du-Désert.

Le mystère de l'incarnation s'accomplit à Nazareth (*la fleurie*) en Galilée, contrée dont le nom signifie *sujet aux révolutions;* et que l'on divise en haute et basse. Nazareth, située sur une montagne à vingt-huit lieues de Jérusalem, était une bourgade peu considérable de la tribu de Zabulon, dont le juif Nathanaël disait à saint Philippe : « Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon? » Mais, depuis que le Verbe s'y est fait chair, et que l'Homme-Dieu, par une retraite de trente années, s'y est préparé à sa mission, ce hameau méprisé est devenu, pour tous les chrétiens, l'objet de la plus profonde vénération.

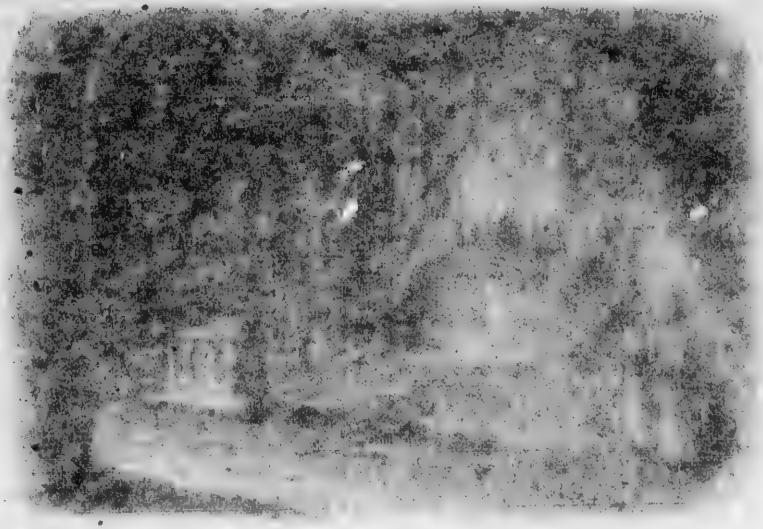
La pauvre bourgade ne présente, en général, que de petites maisons irrégulièrement groupées sur le penchant et au pied de la montagne, qui s'élève en amphithéâtre et la domine (Pl. XXIX, n° 1). Au déclin du mont, et devant la grotte où se passa la scène de l'Annonciation, était construite la maison de la sainte Vierge. Sainte Hélène fit bâtir à l'entour une magnifique église. Au temps des rois chrétiens de Jérusalem, Nazareth devint le siége d'un archevêque, qui avait pour suffragant l'évêque de Tibériade, et dont l'habitation, attenant à l'église, servit ensuite de demeure aux Franciscains. Le 25 mars 1251, jour de l'Annonciation, saint Louis visita Nazareth. Du plus loin qu'il l'aperçut, il descendit de cheval et baisa la terre : le saint roi reçut ensuite le corps et le sang de Jésus-Christ dans la grotte même où le Fils de Dieu s'est incarné. Il lui fut donné de voir encore, au-devant de cette grotte, la maison qui formait la partie antérieure de l'habitation de Marie, et que Dieu voulut soustraire aux bouleversements dont Nazareth était menacée sous la domination des infidèles, en la transportant miraculeusement en Dalmatie, le 9 mai 1291, puis de Dalmatie à Lorette. Au XVIe siècle, les musulmans ayant tué quelques-uns des Frères-Mineurs qui habitaient alors l'ancienne demeure de l'archevêque, et mis à mort presque tous les chrétiens de Nazareth, les Franciscains durent se retirer à Jérusalem, laissant les clefs de la maison et de l'église à un chrétien, nommé Issa, qui, vers l'année 1870, entretenait deux lampes dans le sanctuaire (1), au moyen de l'huile que lui donnait le gardien du mont Sion. La ruine des édifices fut enfin consommée : mais, en 1620, frère Thomas de Novarre obtint la permission de réparer ces lieux, dont il prit possession le 19 novembre. La demeure de l'évêque, restaurée peu à peu, servit à l'habitation des Franciscains : c'est aujourd'hui une espèce de citadelle, où l'on pénètre par une forte porte, fermée d'une grille en fer. Les religieux, en cherchant dans leur enceinte les vestiges de l'ancienne basilique, trouvèrent les fondements sur lesquels reposait la maison de la sainte Vierge, transportée à Lorette. A sa place ils construisirent une église, contiguë à la grotte de l'Annonciation. La jalousie des musulmans et la tyrannie des gouverneurs ne permirent pas qu'elle fût achevée, et il en résulte entre sa longueur et sa largeur une disproportion dont l'œil est sensiblement choqué (2). Le vaisseau, dit M. le comte Joseph d'Estourmel (3), est disposé dans le goût des belles églises de Rome; quatre grands arcs soutiennent la voûte; la nef est très-courte. A peine entré, on voit devant soi un large escalier, qui, d'un côté, descend à la chapelle de l'Annonciation, et de l'autre, se divisant, monte au maître autel par une double rampe, en sorte que l'église est partagée en trois étages : le chœur supérieur derrière le maître autel, la nef de plain-pied, et la grotte souterraine. Du reste, la ruine fréquente des édifices de la Terre-sainte ayant exhaussé le sol autour des sanctuaires, la plupart sont aujourd'hui souterrains. Après avoir descendu quelques marches, on s'arrête à un palier de marbre qui couvre les anciennes fondations de la maison de Marie : des chapelles occupent les côtés. En descendant deux marches encore, on entre dans une grotte, au fond de laquelle est un autel de marbre blanc, richement sculpté. Cet autel n'a point

(1) Wadding, an. 1342, n° 33.

(2) Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. II, p. 12.

(3) *Journal d'un voyage en Orient*, t. I, p. 312.

s-Mineurs
re de l'ar-
les chré-
rent se re-
la maison
Issa, qui,
mpes dans
ile que lui
ruine des
en 1620,
mission de
sion le 19
, restaurée
anciscains :
elle, où l'on
d'une grille
t dans leur
basilique,
els reposait
ortée à Lo-
une église,
. La jalousie
gouverneurs
, et il en ré-
une dispro-
choqué (2).
ph d'Estour-
elles églises
tiennent la
e entré, on
i, d'un côté,
ation, et de
re autel par
lise est par-
eur derrière
et la grotte
équente des
haussé le sol
sont aujour-
du quelques
marbre qui
la maison de
ôtés. En des-
tre dans une
utel de mar-
tel n'a point



rusalem et au

p. 312.

trouvé, qui ne dorment point et que la mort même n'a pas le pouvoir de fermer.

CHAPITRE XXV.

Description des [illegible] de Jérusalem et de Bethléem.

Le mystère de l'Incarnation s'accomplit à Nazareth (*in fleurie servitude*, contrée dont le nom signifie *sujet aux révolutions*, et que l'on divise en haute et basse. Nazareth, située sur une montagne à vingt-huit lieues de Jérusalem, était une bourgade peu considérable de la tribu de Zabulon, dont le juif Nathanaël disait à saint Philippe : « Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? » Mais, depuis que le Verbe s'y est fait chair, et que l'Homme-Dieu, par une retraite de trente années, s'y est préparé à sa mission, ce bourg [illegible] est devenu, pour tous les chrétiens, l'objet de la plus [illegible]

La partie [illegible] de la montagne, la grande partie de celle [illegible] penche et va [illegible] pays où le penchant et au pied de la montagne, qui s'élève en amphithéâtre et la domine (1). XXIX, n° 1). Au [illegible] et devant la grotte où se passa le mystère de l'Annonciation, était construite la maison de la sainte Vierge. Sainte Hélène fit bâtir à l'entour une magnifique église. Au temps des rois chrétiens de Jérusalem, Nazareth devint le siége d'un archevêque, qui avait pour suffragant l'évêque de Tibériade, et dont l'habitation, attenant à l'église, servit en effet de demeure aux Franciscains. Le 25 mars 1267, jour de l'Annonciation, saint Louis visita Nazareth. Dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval et baisa la terre : le saint roi reçut ensuite le corps et le sang de Jésus-Christ dans la grotte même où le Fils de Dieu s'est incarné. Il lui fut donné de voir [illegible] au-devant de cette grotte, la maison qui [illegible] la partie antérieure de l'habitation de Marie, et que Dieu voulut soustraire aux bouleversements dont Nazareth était menacée sous la domination des infidèles, en la transportant miraculeusement en Dalmatie, le 9 mai 1291, puis de Dalmatie à [illegible]. Au XVIe siècle, les musulmans ayant tué quelques-uns des Frères Mineurs qui habitaient alors l'ancienne demeure de l'archevêque, et mis à mort presque tous les chrétiens de Nazareth, les Franciscains durent se retirer à Jérusalem, laissant les clefs de la maison et de l'église à un chrétien, nommé Isa, qui, vers l'année 1670, entretenait deux lampes dans le sanctuaire (1), au moyen de l'huile que lui donnait le gardien du mont Sion. La ruine des [illegible] fut enfin consommée : mais, en 1620, [illegible] de Navarre obtint la permission de [illegible] ces lieux, dont il prit possession le 19 [illegible]. La demeure de l'évêque, restaurée [illegible] à l'habitation des Franciscains : c'est aujourd'hui une espèce de citadelle, où l'on pénètre par une [illegible] grille en fer. Les religieux, en cherchant dans leur enceinte les vestiges de l'ancienne basilique, trouvèrent les fondements sur lesquels reposait la maison de la sainte Vierge, transportée à Lorette. A sa place ils construisirent une église, contiguë à la grotte de l'Annonciation. La jalousie des musulmans et la tyrannie des gouverneurs ne permirent pas qu'elle fût achevée, et il en résulte [illegible] un [illegible] disproportionné. [illegible] (2). [illegible] (3) [illegible] goût des belles églises de [illegible] [illegible] vinrent la [illegible] ; la nef est très-courte. A peine entré, on voit devant soi un large escalier, qui, d'un côté, descend à la chapelle de l'Annonciation, et de l'autre, se divisant, monte au maître autel par une double rampe, en sorte que l'église est partagée en trois étages : le chœur supérieur derrière le maître autel, la nef de plain-pied, et la grotte souterraine. Du reste, la ruine fréquente des édifices de la Terre-Sainte ayant exhaussé le sol autour des sanctuaires, la plupart sont aujourd'hui souterrains : [illegible] on descendu quelques marches [illegible] à un palier de marbre qui couvre les anciennes fondations de la maison de Marie : des chapelles occupent les côtés. En descendant deux marches encore, on entre dans une grotte, au fond de laquelle est un autel de marbre blanc, richement sculpté. Cet autel n'a point

(1) Wadding. an. 1342, n° 33.

(2) Le P. de Géramb. *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*. [illegible]

(3) *Journal d'un [illegible]*, t. I, p. 332.

de devant ; et, sous sa table, entre des vases de fleurs et des lampes qui brûlent toujours, une rosace, dans laquelle sont incrustées cinq petites croix rouges, marque la place même où la Vierge était agenouillée lorsque l'ange lui apparut. Au-dessous, on lit cette inscription, dont la sublimité confond notre faible raison : *Verbum caro hic factum est*, « C'est ici que le Verbe se fit chair » ; expression la plus énergique de l'amour infini de Dieu pour les hommes (1). A gauche de l'autel, un peu en avant, là où sort de terre un tronçon de colonne, fut prononcé l'*Ave, Maria*. La mère de Constantin avait orné l'oratoire de Marie de trois colonnes de granit rouge. Celle dite de l'Ange a été brisée par le milieu, et les musulmans ont emporté le morceau, croyant bien y trouver un trésor : le bout qui entrait dans la voûte y est resté suspendu (Pl. XXIX, n° 2). M. l'abbé Poussou, Lazariste (2), dit de la grotte de l'Annonciation : « Cette sainte grotte, bien différente de ce qu'elle était du temps de la sainte Vierge, est, à l'exception de la voûte, toute revêtue de beaux marbres : les yeux sont d'abord frappés ; mais bientôt ils perdent de vue tout ce qui les étonne, pour se fixer, avec un attendrissement auquel l'âme du chrétien se livre tout entière, mais qu'il est impossible d'exprimer, sur ces simples paroles, écrites sous la table de l'autel : *Hic Verbum caro factum est*. Malgré toute ma froideur, il me fut impossible de ne point verser des larmes, dont rien n'égala jamais la douceur. Il me sembla, dans ce premier moment, voir le messager céleste se présenter à la plus humble des Vierges pour lui annoncer la plus étonnante nouvelle qui fut jamais, entendre la réponse de Marie, et voir, par son acquiescement aux desseins de Dieu, déchirer l'arrêt de mort porté contre tous les enfants d'Adam. Ces premières impressions furent renouvelées en moi avec plus de sensibilité encore, lorsqu'à la procession qui a lieu tous les jours, immédiatement après les vêpres, un enfant, avec une voix d'ange, et montrant du doigt le lieu de l'incarnation, chanta lentement ces paroles : *Hic Verbum caro factum est*. La grotte de Nazareth est, de tous les lieux de la Terre-sainte, celui qui m'a causé la plus douce émotion. » Derrière l'autel de l'Incarnation sont deux chambres taillées dans le roc, qui faisaient partie de la maison de saint Joseph : la seconde communique à la première par un petit escalier, dont la largeur est inégale. Dans celle-ci, l'autel est surmonté d'un tableau représentant la sainte Famille, et sur lequel on lit : *Hic erat subditus illis*, « Ici, il leur était soumis » (1). Les Pères latins étant seuls dans ce sanctuaire, au lieu d'être mêlés, comme ailleurs, avec les hérétiques et les schismatiques, les offices se font avec plus de dignité, plus de recueillement, plus d'édification ; il semble qu'on respire quelque chose de particulier, qui porte à la dévotion et à la componction du cœur ; le Dieu des chrétiens s'y rend en quelque sorte sensible, et sous des formes encore plus aimables qu'ailleurs (2).

Retenu par les pluies à Nazareth, M. d'Estourmel (3) disait : « J'habite le même lieu où Jésus fut patient pendant trente années, et souvent, dans mes prières, je répète ce verset du Psaume : « J'ai demandé une seule chose, et je la demanderai au Seigneur : c'est de demeurer dans sa « maison tous les jours de ma vie. » Le soir, nous attendons que le couvent repose, et quand, depuis une heure, aucun pas ne se fait plus entendre dans les corridors, nous sortons de nos cellules, en passant doucement devant celles des religieux, pour gagner l'escalier qui conduit sous les voûtes et à l'entrée du chœur. Après avoir salué le maître autel, nous descendons par trente marches dans la chapelle souterraine, où veillent onze lampes. Là, agenouillés à la place d'où l'ange annonça à la Vierge sa maternité et sa gloire, nous prions Marie pleine de grâce, Marie bénie entre toutes les femmes, Marie qui ramène les pèlerins dans leurs foyers. Les cœurs chrétiens comprendront le charme qui m'attachait à une demeure où je trouvais à quelques pas de ma porte un pareil oratoire. Le jour, l'église nous présentait un autre aspect, non moins touchant. Il fallait voir avec quelle foi priait tout ce peuple, qui dès l'aurore remplissait la sainte grotte. Ces grandes et belles femmes, avec leur voile relevé et leur ceinture rouge, pendant sur

(1) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. II, p. 13.

(2) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. I, p. 17.

(1) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. II, p. 14.

(2) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. I, p. 18.

(3) *Journal d'un voyage en Orient*, t. I, p. 384.

une longue tunique bleue, me rappelaient l'ajustement et quelquefois les traits des madones : je retrouvais les vierges de Raphaël dans celles de Nazareth. Quand les déluges qui nous inondaient laissaient entre eux de courts intervalles, je montais sur les toits du monastère, où je pouvais toujours marcher à pied sec, et qui m'offraient un vaste promenoir. Là, mon œil embrassait toute la ceinture de monts qui entoure la ville. Ces lieux n'ont point changé; ces rochers sont les mêmes, sur lesquels les regards de Jésus se sont souvent portés. Une petite coupole s'élève au milieu de la principale terrasse; elle indique le rond-point de l'église : c'est la place même qu'occupait la sainte maison. »

A cent quarante pas du couvent des Franciscains, dont l'enceinte renferme le sanctuaire où s'accomplit le plus grand des mystères du christianisme, est le lieu où l'époux de Marie exerçait le métier de charpentier : on le désigne encore sous le nom de *Boutique de saint Joseph*. Transformée en église, les musulmans la détruisirent en partie : il reste une chapelle, où l'hostie sainte est offerte chaque jour. M. d'Estourmel trouva tout l'intérieur recrépi, sauf un pan de mur qu'on croit être un reste de l'ancienne construction (1). C'est dans cette *Boutique de saint Joseph* que l'Homme-Dieu donna l'exemple du travail, en s'assujettissant au métier pénible de charpentier. Du temps de saint Cyrille, évêque de Jérusalem en 337, on montrait encore une noue (espèce de gouttière en bois) qu'on disait être l'ouvrage des mains du divin artisan.

Non loin de là, une salle voûtée sert de chapelle aux Grecs-unis. C'est la synagogue où Jésus-Christ fit publiquement la lecture du prophète Isaïe, et où il excita la colère des Juifs en leur rappelant que, bien qu'il y eût des veuves et des lépreux dans Israël du temps d'Élie et d'Élisée, Élie fut envoyé par le Seigneur chez une veuve de Sarepta au pays des Sidoniens, et Élisée guérit Naaman qui était Syrien. Les Juifs, dans leur fureur, chassèrent le Sauveur de la ville, et l'entraînèrent au midi de Nazareth, jusqu'à la pointe de la montagne, pour le précipiter. Le site de ce lieu, appelé le Précipice, est sauvage et imposant. Au pied du rocher, est un autel, sur lequel les Franciscains vont, à un jour fixé, célébrer une messe, dont l'Évangile, tiré de saint Luc (1), raconte cet événement. A la place où Marie, gémissante, perdit la trace de son Fils entraîné vers le sommet des rochers, sainte Hélène lui avait dédié une belle église sous le nom de Notre-Dame-de-l'Effroi : on n'aperçoit plus que les ruines d'un monastère, habité jadis par des religieuses. De vieux décombres marquent l'endroit où Jésus-Christ se déroba à la fureur des Juifs.

A trois cents pas de la synagogue, une chapelle renferme un quartier de rocher de forme irrégulière, long d'environ douze pieds et large de neuf ou dix dans ses plus grandes dimensions (2). Une inscription latine avertit que le Sauveur y prenait quelquefois ses repas avec ses disciples : « C'est une tradition constante et non interrompue chez toutes les nations de l'Orient, que cette pierre, dite Table du Christ, est celle même sur laquelle notre Seigneur Jésus-Christ mangea avec ses disciples avant et après sa résurrection d'entre les morts. » Quoique les Évangiles ne disent pas expressément qu'après la résurrection le Sauveur ait reparu à Nazareth, le fait ne peut être révoqué en doute, puisque, dans saint Matthieu et dans saint Marc, l'ange annonce aux saintes femmes que Jésus devancera les disciples en Galilée, et que saint Jean le montre au bord du lac de Tibériade leur procurant une pêche miraculeuse (3).

L'eau est fort rare à Nazareth et aux environs. Un chemin, bordé de nopals et d'arbres fruitiers, conduit, à un quart de lieue de la ville, au puits où l'auguste Vierge allait chercher celle dont elle avait besoin. L'eau de ce puits, renfermé aujourd'hui dans l'église des Grecs schismatiques, qui tout près ont élevé un autel (4), est grossie par celle d'une autre source, et déborde constamment. Elle s'écoule dans un réservoir carré, construit cent pas plus loin, avec un escalier de pierre à l'un des coins, et qui porte, de temps immémorial, le nom de *Fontaine de Marie*.

Saint Joachim et sainte Anne habitaient Sa-

(1) *Journal d'un voyage en Orient*, t. I, p. 340.

(1) Chap. IV, v. 16-30.

(2) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. II, p. 18.

(3) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. I, p. 341.

(4) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. II, p. 20.

phouri, l'ancienne Sephoris ou Dio-Césarée, à une heure et demie de Nazareth : l'église élevée sur l'emplacement de leur demeure ne présente plus que des ruines pittoresques.

A une lieue au sud-ouest de Nazareth, on voit, dans un pauvre village, les restes d'une église bâtie à la place de la maison de Zébédée, père des apôtres Jacques et Jean. A l'aspect des habitants nus et noircis par le soleil : « Voici, se dit-on (1), ce qu'étaient Jacques et Jean au moment de leur vocation. Un jeune villageois, sans autre instruction que celle qu'il reçut d'en haut, devint tout d'un coup le plus sublime des évangélistes, le plus profond des théologiens. A ce trait seul, on reconnaît la mission céleste et la divinité de celui qui lui a dit : « Suivez-moi. »

Tous les ans, le jour de la Transfiguration, la communauté de Nazareth se rend en pèlerinage au mont Thabor (*lumière*), montagne calcaire, isolée, de la forme d'un cône tronqué, et dont les flancs sont ombragés de chênes, de caroubiers et de térébinthes. Cent trente ans avant Jésus-Christ, les Juifs y élevèrent une forteresse, dans laquelle ils se maintinrent jusqu'au temps de Vespasien ; mais le sommet de la montagne a une demi-lieue de circuit : la présence de la citadelle, dont les ruines sont loin de couvrir cette étendue, n'infirme donc pas la tradition qui place la scène de la transfiguration sur le Thabor. « Du haut de cette sainte montagne, dit M. d'Estourmel (2), on voit se déployer autour de soi un magnifique panorama religieux et historique, qui embrasse toute la Galilée. Le Thabor est justement situé entre Nazareth et le lac de Tibériade. Ainsi, trente-deux années de la vie de Jésus passent ici sous vos yeux. Si du Nouveau Testament nous remontons à l'Ancien, et jusqu'aux fastes les plus reculés de la Bible, nous avons à nos pieds la plaine d'Esdrelon ; Béthulie nous rappelle Holopherne et Judith ; Endor, la pythonisse et Saül ; le village de Débora, la prophétesse de ce nom ; et le village de Dothaïm, l'esclavage de Joseph... En face de nous, au midi, les montagnes de la Samarie ferment l'horizon. Vers la gauche, et plus rapprochées, celles de Gelboé dominent Jesrael, la ville d'Achab ; et, sur notre droite, se prolongent jusqu'à la grande mer les verts plateaux du Carmel, témoins des miracles d'Élie. C'est au milieu de tant de scènes sublimes que s'élève, plus sublime encore, la crête du mont où le Rédempteur, dans sa transfiguration mystérieuse, dévoila manifestement à trois disciples préférés sa nature divine. C'est ici qu'il faut, comme eux, se prosterner et adorer. » La piété de sainte Hélène éleva une église au lieu où Pierre, dans son trouble, proposait à son divin Maître de dresser trois tentes. Des églises et du monastère *des Trois Tabernacles* bâtis par cette princesse, il reste trois chapelles rondes, disposées en forme de croix : celle de droite est consacrée à Moïse, celle de gauche à Élie, [illegible] milieu à Jésus-Christ. Dans cette [illegible] un autel. On remarque aussi une [illegible] Christ, au moment de descendre de [illegible] recommanda le secret aux trois [illegible] Jean l'a gardé ; et, quoique témoin oculaire, il est le seul des quatre évangélistes qui n'ait point parlé de la transfiguration.

Nous avons parlé d'abord du sanctuaire de Nazareth, parce que le grand mystère de l'Incarnation s'y accomplit. Les Franciscains ont aussi un couvent à Bethléem, où le Verbe incarné naquit pour le salut du monde.

« Et toi, Bethléem (*Maison du pain*), Ephrata (*féconde*), tu es petite parmi les villes de Juda ; mais c'est de toi que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement et dans l'éternité. » Ainsi parlait le prophète ; et sainte Paule, faisant allusion à la signification des deux noms de cette petite ville de la tribu de Juda, s'écria : « Je te salue, Bethléem, toi, *vraie maison de pain*, où naquit le pain descendu du ciel ; je te salue, Ephrata, *féconde* contrée où Dieu a pris naissance ! » Bethléem était aussi nommée Cité de David, prince dont elle était la patrie, qui y garda les troupeaux pendant son enfance, et qui fut l'un des ancêtres de Jésus-Christ.

Sur la grotte où naquit le Sauveur, les premiers chrétiens bâtirent une petite chapelle, à laquelle Adrien substitua un temple d'Adonis. « Il y avait, dit saint Jérôme, un bois consacré à Thamnus, c'est-à-dire Adonis, proche de notre ville de Bethléem, ce lieu le plus auguste de l'univers, dont le prophète a dit : « La vérité est « sortie de la terre ; » et l'on pleurait le favori de Vénus dans la crèche où s'étaient fait entendre

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. I, p. 20.
(2) *Journal d'un voyage en Orient*, t. I, p. 378.

les premiers cris de Jésus-enfant. » Mais sainte Hélène, réparant le scandale, y construisit, sous le vocable de Marie, une magnifique église, en forme de croix, avec une façade tournée à l'orient, et dont les murs étaient ornés de mosaïques précieuses. Saint Jérôme se retira à Bethléem, où l'on montre une salle voûtée, soutenue par six colonnes de marbre, dans laquelle il avait, dit-on, établi une école. Il y a aussi, dans le jardin du couvent, un monument d'un autre genre : c'est un gros oranger aigre, dont les fruits sont un objet de dévotion, parce qu'il a été planté de la main du saint docteur (1). Près de Jérôme, sainte Paule et sainte Eustochie, sa fille, de la famille des Gracques et des Scipions, vinrent oublier les délices de Rome pour vivre dans la pratique des vertus les plus sublimes : les débris mêmes de quatre monastères de femmes, bâtis par sainte Paule, ont presque disparu. Saint Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérôme, fut abbé d'un des monastères de Bethléem. Cette ville, prise par les musulmans en même temps que Jérusalem, leur fut enlevée par les croisés, et la pieuse munificence des rois chrétiens l'enrichit. Les mahométans, qui la dévastèrent en 1263, dépouillèrent l'église de tous les marbres précieux qu'elle contenait; spoliation dont Philippe IV, roi d'Espagne, voulut réparer les tristes conséquences, en 1628, par l'envoi de 30,000 ducats. Cette somme ne suffit point pour rendre à l'église son ancien éclat.

Bethléem, nommé aujourd'hui Beyt-el-Lahm, est bâti à trois lieues de Jérusalem, sur un monticule, qui domine une longue vallée. Ce n'est plus qu'un assemblage confus de masures qu'habitent la misère et la servitude (2). Les maisons sont carrées : l'escalier se trouve en dehors, et le toit est en terrasse.

Les lieux saints de Bethléem sont partagés entre les catholiques latins, et les Grecs et Arméniens schismatiques et hérétiques : ceux-ci ont même la meilleure part, dont ils ont dépouillé les premiers propriétaires.

Le monastère, divisé en trois parties, occupées par les Arméniens, les Grecs et les catholiques, est un édifice très-vaste. A l'élévation et à l'épaisseur de ses murs, on le prendrait pour une forteresse, et on n'y pénètre que par une porte si étroite et si basse, qu'il faut se gêner et se courber en entrant; précautions indispensables contre la rapacité des infidèles et la violence des Bethléémites, qui, lorsqu'ils sont accablés de quelque nouvel impôt, ne voient d'autre moyen d'y échapper que d'en faire supporter le poids aux religieux. En 1834, pendant le siége de Jérusalem par les Arabes, un violent tremblement de terre a détruit presque en entier cette espèce de château gothique. La cour du monastère est contiguë à l'église (Pl. XXX, n° 1).

Quoique souvent réparé, le temple érigé par sainte Hélène conserve les marques de son origine grecque. La longue nef, ou, si l'on veut, le pied de la croix, n'est point voûtée. Elle est ornée de quarante-huit colonnes de marbre, d'ordre corinthien, placées sur quatre lignes, qui soutiennent la frise et la charpente de bois de cèdre. Doubdan, en 1652, vit cette charpente couverte en plomb, et les religieux l'entretenaient à mesure que les lames tombaient ou étaient enlevées par les Arabes pour faire des balles; mais le toit se dégrada au point que M. de Châteaubriand crut qu'il n'avait jamais été achevé. Les murs, percés de grandes fenêtres, n'offrent plus que des fragments de mosaïques et quelques peintures sur bois, intéressantes pour l'histoire de l'art. Cette nef, isolée du chœur et des branches latérales de la croix par un gros mur, appartient aux Arméniens, qui y célèbrent leur office. Au delà du mur, et dans le chœur, qui est élevé de trois degrés au-dessus de la nef, on voit un autel dédié aux Mages, à l'endroit où la tradition veut qu'ils aient mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur, dit le P. Néret, Jésuite (1). Au bas de l'autel, une étoile en marbre correspond, suivant la tradition, au point du ciel où s'arrêta l'étoile miraculeuse qui avait guidé les trois rois : toujours est-il que l'étoile de marbre se trouve perpendiculairement au-dessus de l'endroit de l'église souterraine de la Crèche, où naquit le Sauveur. Les Grecs occupent ce chœur ou sanctuaire des Mages, ainsi que les branches latérales de la croix, où on n'officie jamais. Deux escaliers tournants, composés chacun de quinze degrés, s'ouvrent aux

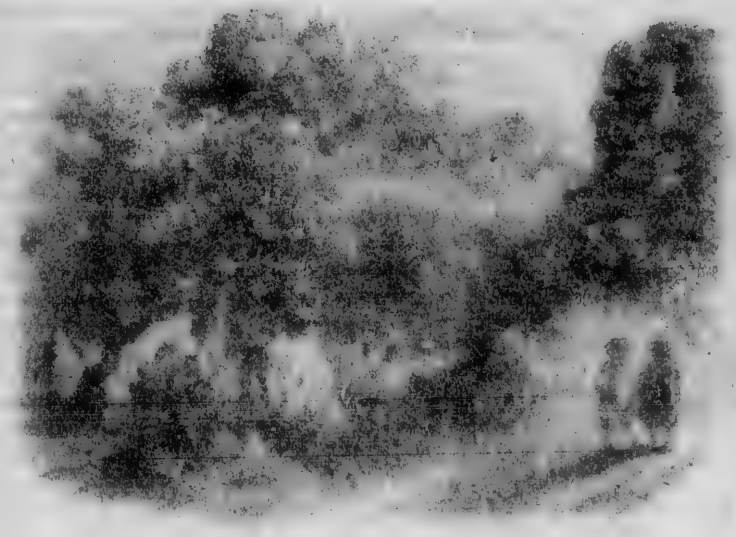
(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. I, p. 57.

(2) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, p. 116.

(1) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 147, édit. in-18.

drait pour
e par une
e gêner et
ndispensa-
a violence
ccablés de
tre moyen
r le poids
ége de Jé-
emblement
ette espèce
nastère est

érigé par
e son ori-
l'on veut,
e. Elle est
marbre,
re lignes,
te de bois
charpente
l'entrete-
baient ou
faire des
point que
jamais été
s fenêtres,
mosaïques
antes pour
œur et des
gros mur,
prent leur
ur, qui est
ef, on voit
à la tradi-
pour ren-
P. Néret,
en marbre
point du
qui avait
e l'étoile
ment au-
aine de la
ecs occu-
ges, ainsi
x, où on
nts, com-
rent aux



[illegible] premier lieu de Jésus enfant. » Mais notre pèlerin, réparant le scandale, y entend [illegible] le vocable de Marie, une magnifique église, en forme de croix, avec une [illegible] à l'orient, et dont les murs [illegible] de mosaïques précieuses. Saint Jérôme en [illegible] habitées, on l'on montre une [illegible] soutenues par six colonnes de marbre, dont [illegible] dit-on, établi une école. Il y a aussi, dans le jardin du couvent, un [illegible] c'est un gros oranger [illegible] un objet de dévotion, [illegible] de la main de saint Jérôme (1). Près de Bethléem, sainte Paule et sainte Eustochie, sa fille, de la famille des Gracques, [illegible] abbesses, avaient établi [illegible] pratique des vertus les plus [illegible] même de [illegible] sainte Paule, [illegible] de Césarée, [illegible] l'un des monastères [illegible] prêtre par les musulmans en [illegible] temps que [illegible] fut enlevé par les croisés, et la [illegible]

[illegible] Bethléem, [illegible] est bâti à [illegible] Jérusalem, sur un [illegible] qui [illegible] longue vallée. Ce n'est plus qu'un [illegible] misérables masures qui [illegible] la [illegible] (2). Les maisons sont carrées [illegible] terre en dehors, et le tout est en [illegible]

Les lieux [illegible] entre les catholiques [illegible] schismatiques et [illegible] ont mêlé la meilleure part, [illegible] les premiers propriétaires.

Le monastère, divisé en trois parties, [illegible] par les Arméniens, les Grecs et les catholiques, est un édifice très-vaste. A l'élévation et [illegible] à l'épaisseur de ses murs, on le prendrait pour une forteresse, et en effet il y pénètre par une porte si étroite et si basse, qu'il faut se baisser et se courber en entrant, précautions indispensables contre la rapacité des infidèles et la violence des hérétiques, qui, lorsqu'ils sont accablés de quelque nouvel impôt, ne voient d'autre moyen d'y échapper que d'en faire supporter le poids aux religieux. En 1834, pendant le siége de Jérusalem par les Arabes, un violent tremblement [illegible] presque en entier cette espèce [illegible] La cour du monastère est [illegible]

[illegible] temple déjà par sainte [illegible] [illegible] de nos églises gothiques. La nef, [illegible] l'on veut, a [illegible] de large, [illegible] de quarante-huit colonnes de marbre, d'ordre corinthien, placées par quatre lignes, qui soutiennent la frise et la charpente de la nef. Dodwell, en 1802, vit cette charpente découverte en plomb, et les religieux l'entretenaient à mesure que les [illegible] tombaient en [illegible] enlevées par les Arabes pour faire des [illegible] qui se dégrada au point que [illegible]

[illegible] et quelques [illegible] sur nous, mêlaient les pures [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible]

Couvent de Bethléem.

Couvento de Bethleem. Couvento de Belen

Ruines de l'Église de la Visitation

Ruynen der Iglesia de la Visitacion Ruinas de la Iglesia de la Visitacion

N. Remond imp. PL. XXX

Chiesa della Natività — Iglesia de la Natividad

La scena innanti al presepio — La escena delante del pesebre

[illegible]

[illegible] de la naissance du Sauveur, est taillé dans le roc; les parois de ce rocher revêtus de [illegible] marbre précieux revêt encore le [illegible] l'église [illegible] trente-deux [illegible] [illegible] l'église [illegible]

[illegible] est la place où la [illegible] le Verbe fait [illegible] par un marbre [illegible] cercle [illegible] lit [illegible]

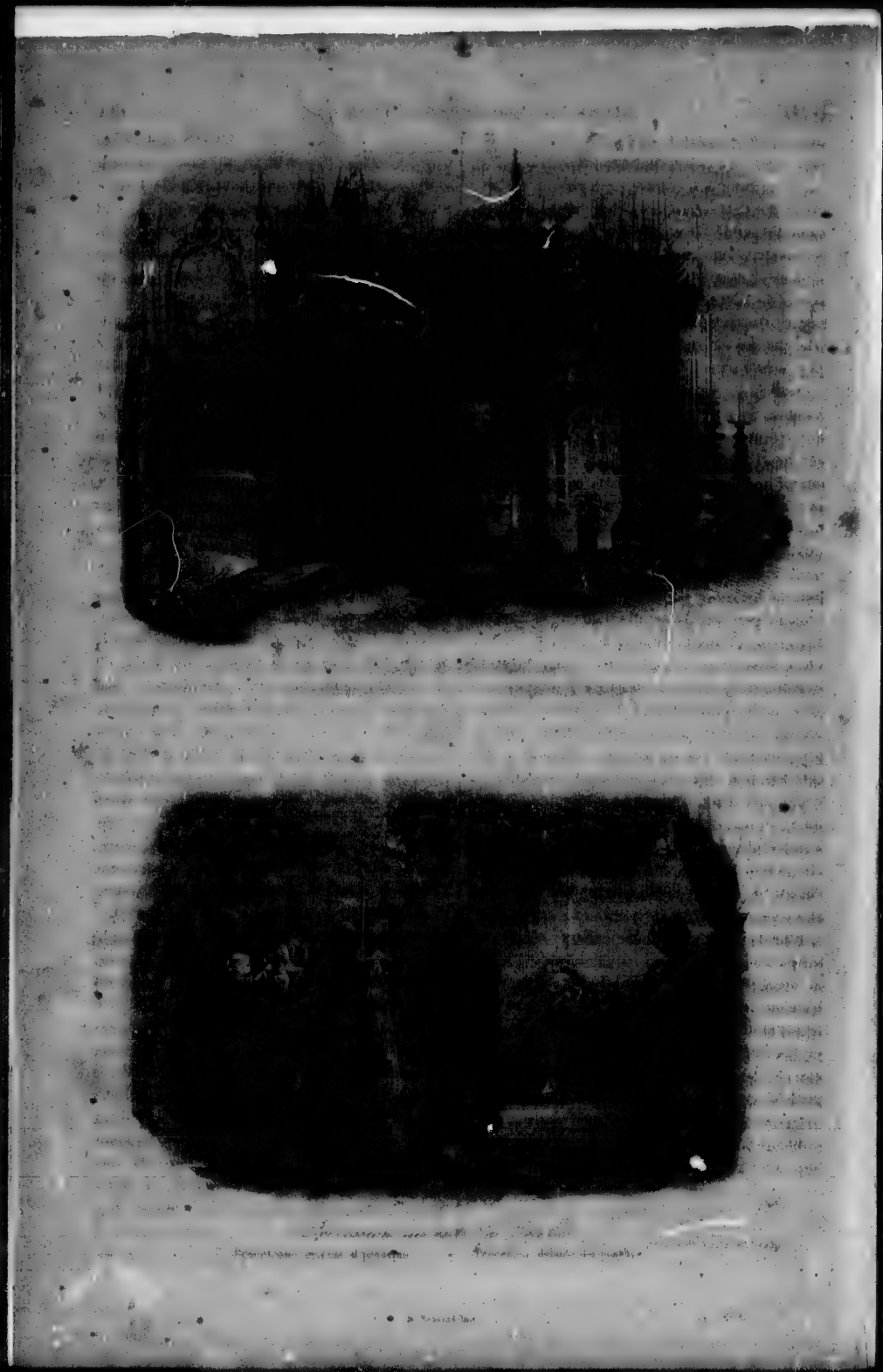
[illegible] par trois petites [illegible] de la place du berceau primitif en bois, que possède la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome, une auge en marbre blanc d'un seul bloc, élevée d'un pied au-dessus du sol, désigne l'endroit même où le Souverain du ciel fut couché sur la paille. A côté est un petit autel, et un banc de pierre, sur lequel on croit que les Mages déposèrent leurs [illegible] Dans le fond, [illegible]

[illegible] ayant [illegible] les Mages [illegible]

[illegible] Marie ces [illegible] comment dois-je [illegible] comment [illegible] mais je vous [illegible] divine... Un Dieu? [illegible] humain. Comment dois-je agir à votre égard? Dois-je venir vers vous [illegible] à la main, ou dois-je vous offrir en

(1) Le P. de Géraud, [illegible] Sinaï, t. I, p. 107.

(2) Itinéraire de Paris à [illegible] p. 341.



deux côtés du chœur de l'église extérieure, et descendent à l'église souterraine.

Les catholiques, exclus de l'église de Sainte-Marie, en ont tout auprès une petite, sous le vocable de sainte Catherine, par laquelle ils passent pour se rendre à la sainte grotte, au moyen d'un étroit escalier, éclairé de deux lampes, placées, l'une devant un tableau de la sainte Vierge, l'autre devant celui de saint François (1), patriarche des douze Frères-Mineurs, gardiens de la Crèche sacrée.

Au bas, sur la droite, un petit chemin conduit à l'autel de saint Eusèbe, et de là à deux autres qui se font face et qui sont consacrés, l'un à saint Jérôme, l'autre à sainte Paule et à sainte Eustochie. Plus loin, se trouve la partie principale de la grotte de saint Jérôme, transformée en oratoire. « C'est de là, dit M. de Châteaubriand (2), qu'il vit la chute de l'empire romain; ce fut là qu'il reçut ces patriciens fugitifs, qui, après avoir possédé les palais de la terre, s'estimèrent heureux de partager la cellule d'un cénobite... On voit, dans l'oratoire de saint Jérôme, un tableau où ce saint conserve l'air de tête qu'il a pris sous le pinceau du Carrache et du Dominiquin. Un autre tableau offre les images de Paule et d'Eustochie. Ces deux héritières de Scipion sont représentées mortes et couchées dans le même cercueil. Par une idée touchante, le peintre a donné aux deux saintes une ressemblance parfaite; on distingue seulement la fille de la mère, à sa jeunesse et à son voile blanc : l'une a marché plus longtemps et l'autre plus vite dans le chemin de la vie, et elles sont arrivées au port au même moment. »

En revenant de l'oratoire de Saint-Jérôme sur ses pas, on passe devant un autel sous lequel est la tombe des saints Innocents; enfants de Bethléem qu'Hérode immola, afin d'envelopper dans leur supplice le nouveau roi des Juifs. Au midi de leur tombeau, est une grotte dédiée à saint Joseph, où ce saint se retira, dit-on, pendant l'enfantement de la Vierge.

On arrive alors, par quelques degrés, à la sainte grotte, qui a trente-huit pieds de long, onze de large et neuf de haut. Ce lieu à jamais révéré de la naissance du Sauveur, est taillé dans le roc; les parois de ce roc sont revêtus de marbre, et un marbre précieux revêt encore le sol de l'étable. L'église souterraine ne tire aucun jour du dehors; trente-deux lampes, envoyées par différents princes chrétiens, l'éclairent seules de leur lumière.

Tout au fond, vers l'Orient, est la place où la Vierge immaculée mit au monde le Verbe fait chair. Cette place est indiquée par un marbre blanc incrusté de jaspe, et entouré d'un cercle d'argent radié en forme de soleil. A l'entour on lit ces mots : *Hic de virgine Maria Jesus-Christus natus est.* « Ici de la Vierge Marie Jésus-Christ est né. » Au-dessus, appuyée contre le rocher et soutenue par deux colonnes, une table de marbre sert d'autel. A sept pas de là, vers le midi, on descend par deux degrés dans la Crèche, qui n'est pas de niveau avec le reste de la grotte. C'est un enfoncement dans le rocher, dont la voûte très-basse est soutenue par trois petites colonnes de porphyre. A la place du berceau primitif en bois, que possède la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome, une auge en marbre blanc d'un seul bloc, élevée d'un pied au-dessus du sol, désigne l'endroit même où le Souverain du ciel fut couché sur la paille. A côté est un petit autel, et un banc de pierre, sur lequel on croit que les Mages déposèrent leurs présents. Dans le fond, un tableau au cadre d'argent, représentant l'adoration des bergers, couvre la pierre du rocher; mais on l'ôte le jour de Noël; la roche nue reste exposée quelque temps à la vénération des fidèles, et le gardien des Franciscains la nettoie, recueillant avec respect les parcelles qui s'en détachent. A trois pas vis-à-vis de la Crèche est le lieu où Marie était assise, ayant dans ses bras l'enfant Jésus, lorsque les Mages vinrent l'adorer. Cet endroit de l'adoration des Mages et la Crèche sont aux catholiques; mais le sanctuaire de la nativité est entre les mains des Grecs et des Arméniens (Pl. XXXII, n° 1).

Saint Basile met sur les lèvres de Marie ces paroles à son Fils nouveau-né : « Comment dois-je vous nommer, ô mon bien-aimé? comment dois-je vous appeler?... Un mortel? mais je vous ai conçu par une opération divine... Un Dieu? mais vous avez un corps humain. Comment dois-je agir à votre égard? Dois-je venir vers vous l'encens à la main, ou dois-je vous offrir en

(1) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 107.

(2) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, édit. in-18, t. I, p. 341.

nourriture le lait de mon sein? Ne dois-je avoir pour vous que les soins de la plus tendre des mères, ou dois-je vous servir prosternée dans la poussière? O contraste merveilleux! Le ciel est votre séjour, et je vous berce sur mes genoux! Vous êtes sur la terre, et vous n'êtes point séparé des habitants des cieux, et les cieux sont avec vous!»

«Lorsque, prosterné devant le lieu où naquit Notre-Seigneur, dit le P. de Géramb (1), Trappiste, je jette les yeux sur ces paroles : *Hic de Virgine Maria Jesus-Christus natus est*, «Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie», j'éprouve je ne sais quel sentiment tout à fait distinct et différent de celui que produisent en moi les autres actes de la piété chrétienne. Le mot *ici* a pour le fidèle un charme, un attrait, une douceur qui ne peut bien se sentir ou même se comprendre que sur les lieux. L'âme, le cœur, toutes les facultés s'arrêtent à ce mot; on le répète mille fois, et, après l'avoir mille fois répété, on le redit encore : il se retrouve sans cesse sur des lèvres brûlantes de reconnaissance et d'amour... Vous savez avec quelle pompe, avec quelle joie se célèbrent la fête de Noël et la messe de minuit dans tout le monde catholique... Jugez de ce que doit être une telle fête, une telle messe célébrée à minuit, à Bethléem et au lieu même où Jésus voulut naître. Je ne vous parlerai ni de la richesse des tapisseries dont les marbres sont couverts; ni des accords ravissants d'une musique en parfaite harmonie avec la sublimité et la douceur du mystère; ni de cette quantité innombrable de cierges qui brûlent, non-seulement sur l'autel, mais dans tout l'intérieur; ni de la pompe qui environne le R. P. gardien de Terre-sainte dans l'exercice de ses fonctions; ni des ornements, resplendissants d'or, dus à la munificence des princes catholiques d'un autre temps, et dont sont revêtus les prêtres nombreux qui l'assistent; mais je veux vous dire au moins quelques mots d'une cérémonie auguste et touchante, qui n'a et ne peut avoir lieu qu'ici : c'est une procession solennelle sur la sainte Crèche, par laquelle commence l'office. A minuit, à cette heure de salut, où, dans toutes les églises catholiques de l'univers, l'enfant Jésus reçoit les hommages de tout ce qu'il y a sur la terre de chrétiens fidèles, le R. P. gardien ouvre la marche, et s'avance à pas lents, le front incliné, portant avec respect dans ses bras l'enfant Jésus; puis viennent les Bethléémites et les Arabes catholiques, puis les pèlerins des diverses nations, tous un flambeau à la main. Le célébrant et le cortége étant arrivés vers la place même de la nativité, le diacre, dans un recueillement profond, chante l'Évangile. Lorsqu'il en est à ces mots : «Et l'ayant emmailloté,» il reçoit l'enfant des mains de l'officiant, l'enveloppe de langes, le dépose dans la Crèche, se prosterne et adore... Alors il se passe dans les âmes quelque chose de surnaturel, j'oserai le dire, si j'en juge par ce dont j'ai été le témoin, par ce que j'ai moi-même senti. Pour exprimer sa reconnaissance, son amour, la piété n'a plus de voix; elle ne parle plus que par l'attendrissement de ses regards, par ses soupirs et par ses larmes» (Pl. XXXII, n° 2).

De la terrasse du monastère, on aperçoit distinctement le village des pasteurs (Bethzaour), qu'habitaient les bergers auxquels les anges apparurent pour leur annoncer la naissance du Rédempteur. L'emplacement où ils entendirent la voix des anges, planté d'environ soixante oliviers, est aujourd'hui clos de murs. Au milieu de l'enclos est une grotte, dans laquelle sainte Hélène disposa une chapelle dédiée à Marie. Cette chapelle et l'enclos des bergers, qui appartenaient autrefois aux Latins, leur ont été enlevés au profit des Grecs. Dans le village des pasteurs, habité moitié par des Grecs, moitié par des catholiques, chaque maison, comme toutes celles du pays, n'est qu'un tas de pierres sans ordre, présentant à peine l'aspect de murailles irrégulières, dans lesquelles sont deux trous, qu'on appelle, l'un la porte, l'autre la fenêtre (1). A l'entrée est une citerne, nommée le *Puits de la Vierge*, parce que, selon la tradition, Marie venait y laver les langes de l'enfant Jésus, lorsqu'avant la fuite en Égypte la sainte Famille se cacha dans la *Grotte du lait*, à deux cents pas de Bethléem. C'est une petite carrière fort basse où l'on descend par six marches; trois gros piliers supportent la voûte. On assure que, la Vierge donnant le sein à son divin Fils,

(1) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 111.

(1) Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 130.

quelques gouttes tombèrent par terre : d'où vint à cette grotte le nom sous lequel on la désigne. La dévotion pour ce lieu a pour motif la vertu qu'on attribue aux pierres de la carrière de donner du lait aux nourrices qui n'en ont pas. Comme ces pierres sont très-tendres, on en détache aisément des morceaux, que l'on réduit en poussière. On envoie de cette poudre en Espagne, en Portugal, en Grèce, en Arménie, en Russie ; les musulmans eux-mêmes en transportent en Turquie, et jusque dans l'intérieur de l'Afrique. « Je ne ferai aucune réflexion sur la vertu de ces pierres et sur ses causes, dit le P. de Géramb (1) : j'affirme seulement, comme une chose certaine, qu'un très-grand nombre de personnes en obtiennent l'effet qu'elles en attendent. » Il y a, dans la *Grotte du lait*, un autel taillé dans le roc, sur lequel on célèbre quelquefois les saints mystères ; on y va aussi chanter les litanies. L'église, élevée près de là sous le vocable de saint Nicolas, n'existe plus. Une chapelle en ruines marque, à deux cents pas plus loin, la place d'une maison qui appartint, dit-on, à saint Joseph.

S'il faut en croire l'opinion commune, le costume des Bethléémites est à peu près ce qu'il était au temps de Jésus-Christ.

Celui des femmes, soit à la ville, soit aux environs, a particulièrement frappé le P. de Géramb (2). « Elles sont habillées absolument comme la sainte Vierge dans les tableaux qui la représentent. Ce sont non-seulement les mêmes formes de vêtements, mais les mêmes couleurs : robe bleue, manteau rouge ; ou robe rouge, manteau bleu, et un voile blanc par-dessus. La première fois qu'il m'arriva d'apercevoir de loin une Bethléémite portant dans ses bras un petit enfant, je ne pus m'empêcher de tressaillir : il me semblait voir venir à moi Marie et l'enfant Jésus. Une autre fois, mon émotion ne fut pas moins vive. Je voyais un vieillard à cheveux blancs et barbe blanche, conduisant un âne le long de la montagne sur laquelle Bethléem est situé ; il était suivi d'une jeune femme, habillée de bleu et de rouge, et parée d'un voile blanc. J'étais à Bethléem ; je me crus au temps de César-Auguste. Un instant les deux personnages furent pour moi Joseph et Marie, venant, pour obéir aux ordres du prince, se faire enregistrer. Le costume des paysans reporte aussi la pensée vers des souvenirs touchants : il est, assure-t-on, tout à fait semblable à celui des bergers du temps de la naissance du Sauveur, et date de plus de deux mille ans. C'est une espèce de chemise ou tunique, serrée autour du corps par une courroie, et un manteau par-dessus. Point de chaussure : on va ordinairement nu-pieds. »

La population de Bethléem se compose de dix-huit cents catholiques, d'autant de Grecs, d'environ cinquante Arméniens et de cent quarante musulmans. Les uns et les autres, dit le P. Néret, Jésuite (3), travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du Sépulcre de N. S. et de celui de N. D. Tous ces ouvrages sont faits du bois du *Champ des pasteurs* et d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornements de nacre de perles. Le débit en est très-grand.

Dans la direction de Jérusalem, on rencontre un puits profond, autour duquel on a placé trois bassins de pierre pour servir d'abreuvoir : c'est la citerne près de laquelle les rois mages se reposèrent. A moitié chemin, il y avait jadis un vieux térébinthe, sous lequel la sainte Vierge, suivant la tradition, s'était reposée en portant Jésus-Christ au temple ; mais comme, en allant cueillir des branches de cet arbre vénéré, les pèlerins endommageaient la moisson de l'Arabe propriétaire du terrain, il le brûla au XVIIe siècle : les pierres entassées, qui indiquèrent longtemps la place du térébinthe, sont aujourd'hui dispersées. Plus loin, sur un petit tertre à peu de distance de la route, les chrétiens avaient élevé un monument sur l'emplacement de la maison de saint Siméon : on en voit les débris.

Avec les souvenirs de la sainte Famille se confondent ceux du Précurseur. Or, le village de Saint-Jean-du-Désert est au nord de Bethléem, à deux lieues de Jérusalem, de manière à faire avec ces deux villes un triangle dont il est comme l'angle occidental. Ce village, qui se nomme Aïnkarem en arabe, est dans un lieu fort agréable, au milieu de montagnes assez boisées et dont le fond forme des vallées rian-

(1) Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 129.
(2) *Ibid.*, p. 121.

(1) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 146, édit. in-18.

tes. La grotte où le saint Précurseur vint au monde est grande et peu profonde; elle faisait partie de la maison de Zacharie, et se trouve dans l'église même du couvent des Franciscains. Ce monastère, situé au milieu du village sur une plate-forme qui permet de le reconnaître à une assez grande distance, est un édifice remarquable. L'église, profanée par les musulmans qui s'en étaient emparés, resta longtemps dans un état de ruine; mais Louis XIV la retira de leurs mains, la fit restaurer, et elle est aujourd'hui l'une des plus régulières et des plus belles du Levant. Quatre gros piliers la soutiennent; un orgue, avec un balcon au-dessus, en occupe le fond; en face, le maître-autel est placé entre deux chapelles fermées de grilles. A droite, on conserve une portion de la roche sur laquelle saint Jean prêchait. A gauche, on descend par un escalier de marbre au sanctuaire, qui est disposé à peu près comme ceux de Nazareth et de Bethléem. Le dessous de l'autel, sur lequel les Franciscains vont offrir chaque jour l'hostie sainte, est orné de cinq beaux médaillons en marbre représentant la Visitation, la naissance de Jean, sa prédication, le baptême de Jésus-Christ et la décollation (1). Un peu en avant, on lit sur un marbre circulaire : *Hic Præcursor Domini natus est.* «Ici est né le Précurseur du Seigneur.» Au couchant du village, et à un quart de lieue de distance, dans une agréable solitude, est le lieu de la *Visitation*. La tradition rapporte que Marie se rendit d'abord à la maison qu'Élisabeth habitait d'ordinaire au village où naquit le Précurseur, mais que, n'y ayant pas trouvé sa cousine, elle alla à la maison de campagne où la mère de Jean se tint enchée pendant les six premiers mois de sa grossesse, comme le dit l'Évangile. A l'endroit même de cette maison, sur le penchant de la colline, sainte Hélène fit bâtir une belle église. Il en reste des ruines considérables, au milieu desquelles s'élèvent de grands arbres dont l'un domine majestueusement tous les autres (Pl. XXX, n° 2). «En parcourant ces débris dont l'aspect est vraiment pittoresque, dit le P. de Géramb (2), j'arrivai à une espèce de chapelle ouverte, au fond de laquelle était un autel formé de plusieurs pierres grossièrement placées les unes sur les autres, et j'appris du guide qui me suivait que les religieux de Saint-Jean se rendent là chaque année en pèlerinage, et y célèbrent le saint sacrifice de la messe le jour de la *Visitation*. Cette chapelle, si toutefois on peut encore lui donner ce nom, est à l'endroit même où sainte Élisabeth rencontra celle qui portait dans son sein le Sauveur des hommes, et à qui l'Esprit saint inspira ce cantique admirable dont les paroles prophétiques, répétées d'âge en âge, retentissent depuis dix-huit cents ans dans toutes les solennités de l'Église chrétienne. Je remarquai sur l'autel deux petits vases de terre, garnis de fleurs qui commençaient à se flétrir : c'était sans doute l'hommage de quelques pauvres chrétiens de Saint-Jean. Je voulus à mon tour laisser un humble tribut à la Mère de Jésus. Je sortis, et, courant çà et là dans les champs des environs, je parvins à ramasser quelques fleurs nouvelles, et j'en formai un petit bouquet que je déposai respectueusement sur l'autel. Toutefois, ce que je venais de faire ne suffisait pas aux mouvements de reconnaissance et d'amour que je sentais délicieusement s'élever dans mon cœur... Afin de pouvoir donner un plus libre essor aux sentiments dont j'étais pénétré..., j'entonnai le *Magnificat* d'une voix forte, bien que vivement émue, et le chantai jusqu'à la fin, m'arrêtant à chaque verset pour savourer la douce joie, la consolation, l'admiration qu'il faisait naître.» De la maison de la *Visitation*, en marchant toujours vers le couchant l'espace d'une heure, on trouve une source d'eau claire qui sort de dessous un énorme rocher auprès duquel on aboutit par un seul sentier, suspendu en quelque sorte au-dessus d'un affreux précipice. C'est là qu'était la retraite de saint Jean-Baptiste (1); c'est là qu'il demeura caché jusqu'au moment où il devait être montré au peuple; c'est là qu'il se nourrit pendant un grand nombre d'années d'un peu de miel et de quelques sauterelles, ou plutôt qu'il était sans boire ni manger, selon le témoignage de Jésus-Christ même; c'est là enfin que la parole de Dieu se fit entendre à lui; c'est de là que l'Esprit le conduisit sur le bord du Jour-

(1) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 133.

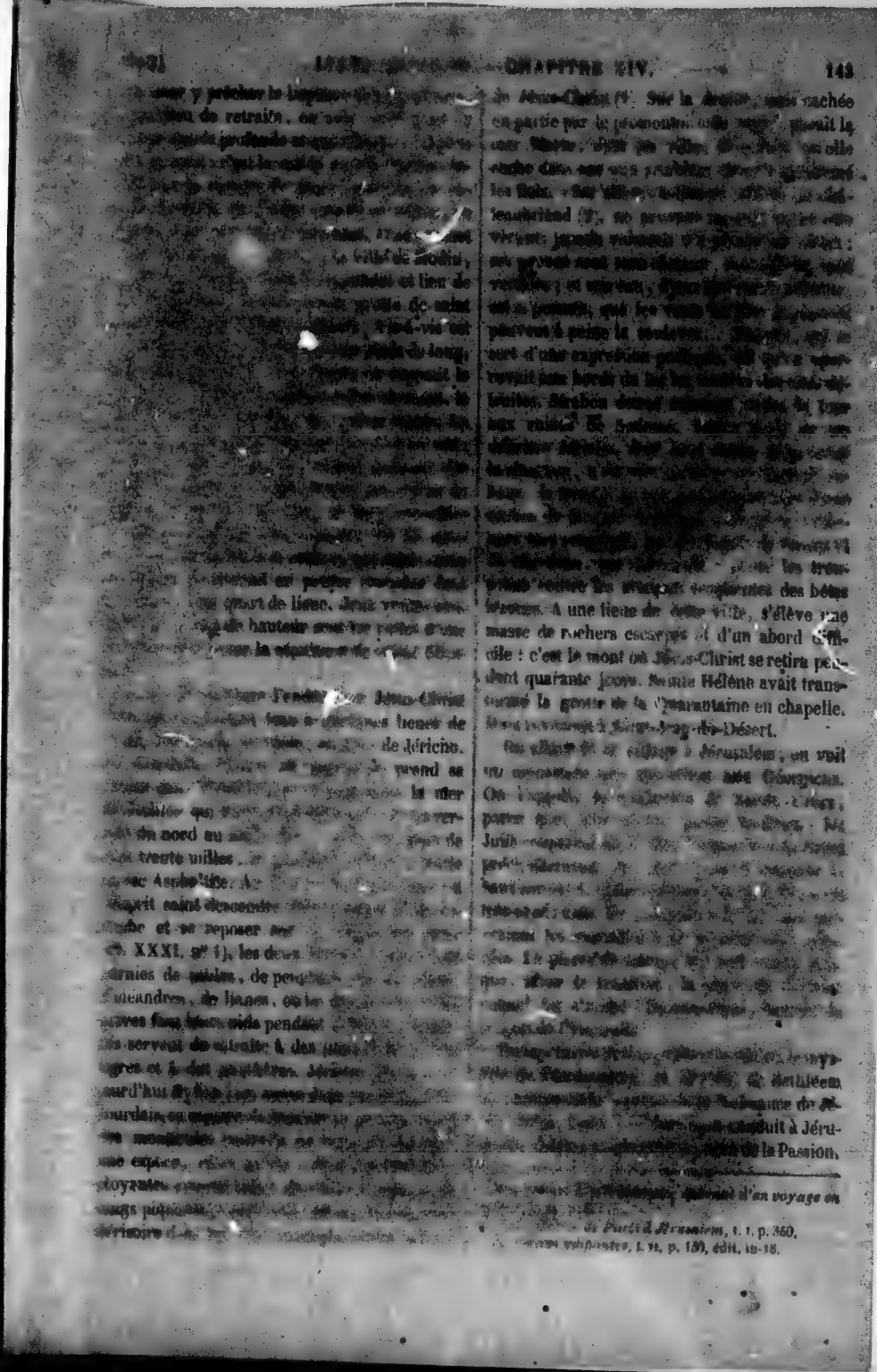
(2) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 334.

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. I, p. 63.

sieurs pierres
les autres, et
e les religieux
année en pèle-
ère de la messe
lle, si toutefois
est à l'endroit
ntre celle qui
des hommes,
antique admi-
ques, répétées
dix-huit cents
l'Église chré-
leux petits va-
commençaient
l'hommage de
Saint-Jean. Je
able tribut à la
nt çà et là dans
ine à ramasser
formai un petit
ueusement sur
ais de faire ne
reconnaissance
usement s'éle-
pouvoir donner
ts dont j'étais
cat d'une voix
et le chantai
pe verset pour
ation, l'admi-
maison de la
vers le cou-
trouve une
ous un énorme
par un seul
rte au-dessus
qu'était la re-
c'est là qu'il
où il devait
u'il se nour-
ées d'un peu
es, ou plutôt
lon le témoi-
là enfin que
ai; c'est de là
rd du Jour-

Mission, t. 1,

El Jordan Lugar del bautismo de N S



dain pour y prêcher le baptême de la pénitence. De ce lieu de retraite, on voit au-dessous de soi une vallée profonde et qui s'élargit en plaine vers le nord : c'est la vallée du Térébinthe, célèbre par la victoire du jeune David sur le superbe Goliath. De l'autre côté de ce vallon, on a en perspective, vers le couchant, et au sommet d'une montagne très-élevée, la ville de Modin, forteresse des généreux Macchabées et lieu de leur sépulture. L'entrée de la grotte de saint Jean-Baptiste est basse et étroite. Vis-à-vis est un banc de pierre de six ou sept pieds de long, deux de large et trois de haut, où reposait le Précurseur, et où les Franciscains viennent, le jour de sa fête, immoler la victime sainte. La grotte a neuf pieds de long du nord au sud, cinq ou six pieds de large, et huit de haut; elle reçoit, par une ouverture cintrée, les rayons du soleil couchant. A la porte, un large caroubier donne son ombrage aux visiteurs. Ils ne manquent pas de puiser à la source, qui coule entre les fleurs et descend en petites cascades dans le vallon. A un quart de lieue, deux voûtes contiguës et d'inégale hauteur sont les restes d'une chapelle élevée sur la sépulture de sainte Élisabeth.

La tradition place l'endroit où Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean à quelques lieues de l'embouchure du Jourdain, en face de Jéricho. Le Jourdain (*Fleuve du Jugement*) prend sa source dans l'Anti-Liban, se jette dans la mer de Galilée qui n'est point salée, et, la traversant du nord au midi, il va, après un cours de cent trente milles, se perdre dans la mer Morte ou lac Asphaltite. Au lieu où le Précurseur vit l'Esprit saint descendre sous la forme d'une colombe et se reposer sur le Verbe fait chair (Pl. XXXI, n° 1), les deux rives du fleuve sont garnies de saules, de peupliers, de tamarins, d'oléandres, de lianes, où les tourterelles et les grives font leurs nids pendant l'été ; et les fourrés servent de retraite à des lions, à des chats-tigres et à des panthères. Jéricho (*Lune*), aujourd'hui Ryhah, est assise dans une plaine. Le Jourdain se montre de loin sur la gauche, entre des monticules couverts de buissons épineux : une espèce, entre autres, dont les branches, ployantes comme celles du saule et armées de longs piquants, ont fourni, dit-on, la couronne dérisoire dont les Juifs ensanglantèrent le front de Jésus-Christ (1). Sur la droite, mais cachée en partie par le promontoire de Ségor, paraît la mer Morte, dont les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné les flots. « Ses abîmes solitaires, dit M. de Châteaubriand (2), ne peuvent nourrir aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes ; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure ; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever... Josèphe, qui se sert d'une expression poétique, dit qu'on apercevait aux bords du lac les *ombres* des cités détruites. Strabon donne soixante stades de tour aux ruines de Sodome. Tacite parle de ses débris. » Jéricho, dont nous venons de préciser la situation, n'est plus qu'un assemblage de cabanes de terre et de roseaux, recouvertes d'une espèce de fougère desséchée : ses murs si célèbres sont remplacés par des fagots de ronces et de chardons, qui défendent à peine les troupeaux contre les attaques fréquentes des bêtes féroces. A une lieue de cette ville, s'élève une masse de rochers escarpés et d'un abord difficile : c'est le mont où Jésus-Christ se retira pendant quarante jours. Sainte Hélène avait transformé la grotte de la Quarantaine en chapelle. Mais revenons à Saint-Jean-du-Désert.

En allant de ce village à Jérusalem, on voit un monastère qui appartient aux Géorgiens. On l'appelle le monastère de Sainte-Croix, parce que, suivant une pieuse tradition, les Juifs coupèrent en ce lieu l'arbre dont ils firent précipitamment une croix pour y attacher le Sauveur (3). L'église est fort jolie ; son dôme est très-orné ; mais les peintures à fresque qui couvraient les murailles sont presque toutes effacées. La pierre de marbre qui sert d'autel indique, selon la tradition, la place de l'olivier auquel fut attaché l'Homme-Dieu, devenu la rançon de l'humanité.

Du sanctuaire de Nazareth où se réalisa le mystère de l'Incarnation, et de celui de Bethléem où s'accomplit le mystère de la Naissance de Jésus-Christ, l'ordre des faits nous conduit à Jérusalem, théâtre sanglant du mystère de la Passion.

(1) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 6.
(2) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. I, p. 350.
(3) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 150, édit. in-18.

CHAPITRE XV.

Description des sanctuaires de Jérusalem.

Fondée par Melchisédech, environ dix-neuf cents ans avant Jésus-Christ, à douze lieues de la Méditerranée, Jérusalem se nomma d'abord Salem (*Paix*). Elle occupait la colline d'Acra, partie basse de la ville actuelle : la profonde vallée de Mello la séparait au nord-ouest du mont Gihon, et au sud-est du mont Moria, encore inhabité. Dès lors, cette ville était consacrée au culte du Seigneur. Melchisédech, en qualité de grand prêtre, reçut la dîme des biens d'Abraham, et, lorsque ce patriarche dut immoler Isaac, il se transporta au territoire de Moria.

Les descendants de Jébus, fils de Chanaan, s'emparèrent de Salem environ cinquante ans après Abraham, et bâtirent sur le mont Sion la citadelle de Jébus : d'où vint à la ville le nom de Jébus-Salem, modifié en celui de Jérusalem (*Vision de paix*).

Josué, qui défit un roi de Jérusalem, ne put se rendre maître que de la ville basse : les Jébuséens se maintinrent près de cinq cents ans dans la ville haute, que David, au retour de l'expédition d'Hébron, prit enfin d'assaut. Il y bâtit un palais, l'agrandit, l'entoura de murailles nouvelles. Le mont Moria appartenait à un Jébuséen, auquel le pieux monarque l'acheta pour y élever un autel au Seigneur.

Salomon aplanit ce mont, en élargit l'aire, et en soutint les côtés par d'immenses constructions, afin d'y asseoir le temple. La vallée de Mello, ayant été comblée, devint une rue. On y fit ensuite une coupure pour isoler le palais de la fille du roi d'Égypte, femme de Salomon; et un pont établit la communication de ce palais avec le temple. Le fils de David creusa aussi la piscine *probatique* ou Bethsaïde (*Maison d'effusion*), seul monument qui nous reste de l'architecture primitive des Juifs à Jérusalem. Les Gabaonites venaient y plonger les animaux destinés aux sacrifices, et les lévites baignaient de nouveau les victimes dans le bassin de l'intérieur du temple avant de les immoler. Salomon construisit également les piscines de Siloe (l'*Envoyé*, nom d'un village voisin), dont Ézéchias conduisit les eaux dans Jérusalem par un canal souterrain. Quand le Sage, égaré par le conseil de ses femmes, bâtit un *haut lieu* aux idoles étrangères, il le plaça sur une petite colline dépendant du mont des Oliviers, au midi, au delà de la vallée des Enfants d'Hinnom : elle prit de cette destination le nom mérité de mont de Scandale.

Sous Roboam, fils de Salomon, Sesac, roi d'Égypte, pilla Jérusalem et enleva les trésors du temple. Au temps d'Amasias, roi de Juda, le roi d'Israël fit une brèche de quatre cents coudées aux murailles de la ville, et dépouilla aussi la maison de Dieu. En réparant les murailles, Ézéchias les étendit jusqu'à Ophel (*Lieu obscur*), quartier situé entre les monts Sion et Moria. Sous Manassès, 696 ans avant Jésus-Christ, les Assyriens s'emparèrent de Jérusalem. L'an 580, Nabuzardan la renversa; et le temple, après avoir subsisté quatre cent soixante et dix ans, six mois, dix jours, fut incendié. A la suite de l'édit d'affranchissement des Juifs, l'an 535, Zorobabel rebâtit la ville et le temple. Alexandre le Grand offrit des sacrifices sur l'autel. Ptolémée-Philadelphe donna au temple une table, deux coupes d'or, et 50 talents pour acheter des vases sacrés. Antiochus-Épiphane y plaça, au contraire, la statue de Jupiter olympien. Judas Macchabée, qui détruisit la forteresse élevée par les Syriens sur l'éminence appelée Acra, combla le vallon qui séparait cette colline d'Acra du mont Moria. Simon rétablit les murailles de la ville, et bâtit à l'angle nord-ouest du temple la citadelle Baris (*Maison forte*), achevée par son fils Hyrcan, qui isola le rocher de cinquante coudées de haut sur lequel elle était établie. Pompée détruisit de nouveau les murs de Jérusalem, Crassus pilla le temple; mais, César ayant assuré le pontificat à Hyrcan et le gouvernement de la Judée à Antipater, les murs se relevèrent.

Hérode, fils d'Antipater, devenu roi de Judée, bâtit à Jérusalem des théâtres, des amphithéâtres, des colléges et un palais magnifique. Il construisit une tour carrée, de trente coudées de haut, à laquelle il donna le nom de son ami Hippicos; la tour Pséphina, du haut de laquelle on voyait la Méditerranée; la tour Phasaël, ainsi appelée du nom de son frère; la tour Mariamne, qui portait celui de la reine sa femme. Il répara la citadelle Baris, qui reçut le nom

de tour Antonia, en l'honneur de Marc-Antoine, son bienfaiteur. Enfin il rebâtit en entier le temple de Zorobabel, qui fut environné de tours et de murailles : cet édifice venait d'être terminé quand Jésus-Christ parut à Jérusalem, alors l'une des plus belles villes de l'Orient, au témoignage de Pline. Elle comprenait les monts Sion et Moria ; mais le mont Gihon, duquel dépendait le Calvaire, était hors de l'enceinte au nord-ouest. Les constructions d'Hérode avaient ajouté au nord le quartier de Bezetha (*Nouvelle ville*), séparé par un fossé profond de la tour Antonia. Jérusalem formait un carré long, dans la direction du nord au midi : sa longueur était de neuf cent cinquante toises, et sa largeur de la moitié. Nous indiquerons, comme principales portes de Jérusalem : à l'est, la porte Dorée, appelée aussi de la Vallée, et qui donnait sur le parvis du temple ; vis-à-vis la montagne des Oliviers, la porte des Troupeaux, construite par le grand-prêtre Éliasis, pour introduire les victimes dans le temple ; au nord, la porte d'Éphraïm ; au nord-ouest, celle de Damas ; à l'ouest, la porte Judiciaire, qui menait au Calvaire, et sous laquelle les criminels, en allant au supplice, recevaient lecture de leur condamnation, qu'on attachait à une colonne, enclavée encore dans la maçonnerie et cachée par les rameaux d'un grand figuier ; la porte de Fer, qui conduisait d'Acra au Calvaire ; vers le midi, la porte Sterquilinaire ou des fumiers, par où l'on portait les immondices hors des murs, et qu'on nommait encore Figuline ou des pots de terre, parce que les potiers demeuraient aux environs ; la porte de Sion ou de David, par où l'on allait d'Acra à la montagne de Sion, car une muraille séparait la haute ville de la basse.

Jésus-Christ, pour entrer à Jérusalem quand il y alla accomplir le mystère de la Passion, suivit le chemin qui passe à la jonction de la montagne des Oliviers avec le mont de Scandale. En descendant le côteau, il s'arrêta sur un petit rocher formant une plate-forme en saillie, d'où l'on découvrait toute la ville, et qui s'appela depuis la roche de la Prédiction. Un peu plus loin, à droite du jardin des Olives, qui dépendait du hameau de Gethsémani (*Pressoir des olives*), on voyait encore, en 333, un palmier, auquel les enfants arrachèrent des branches pour en joncher le passage de l'Homme-Dieu. Presque en face de Gethsémani était la porte Dorée : c'est par là que le Sauveur entra, et il vint aussitôt dans le temple, dont nous présenterons ici la description.

Il occupait, sur le mont Moria, un espace d'environ 774 toises, et de spacieuses galeries l'environnaient. Des tapisseries ornaient le portail, des fleurs d'or serpentaient autour des colonnes, et les replis d'une vigne d'or, chargée de grappes de même métal, unissaient les chapiteaux les uns aux autres. Des lames d'argent couvraient les portes, qui étaient tellement massives, qu'il fallait vingt hommes pour les fermer. La première enceinte, dite le parvis des Gentils, en avait quatre, qui regardaient les quatre points cardinaux : la porte Dorée, la seule couverte de lames d'or, à l'est, et la Belle porte, à l'occident, étaient les deux principales. Le milieu de cette enceinte, qui avait quatre stades ou cinq cents pas de tour, n'était point pavé. Tout autour régnaient des galeries, qui avaient un stade de long, trente pieds de large et plus de cinquante de haut. Elles étaient soutenues par cent soixante-deux colonnes de marbre, placées sur quatre rangs, si grosses, que trois hommes les embrassaient à peine, et de vingt-sept pieds de haut, sans les chapiteaux et leurs doubles soubassements. Des sculptures en bois ornaient les lambris. C'était là que les Gentils pouvaient trafiquer ; ce fut là que les Pharisiens amenèrent la femme surprise en adultère.

La seconde enceinte, ou parvis des Juifs, était moins grande que la première. Pavée de marbre, elle était entourée de portiques, soutenus par de riches colonnes, et sous lesquels, ainsi que dans les salles contiguës, s'assemblaient les docteurs. Là, Jésus enfant s'était assis au milieu d'eux ; là, vingt ans après, ils résolurent d'employer contre lui la force matérielle.

La troisième partie du temple, ou parvis des prêtres, environnée des bâtiments qui leur servaient d'habitation, et des magasins où l'on déposait les vases sacrés, était pavée de marbres précieux. Au milieu, sur un talus, s'élevait l'autel des holocaustes, de forme carrée. Chacune de ses faces avait dix coudées de hauteur et vingt de large, environ quinze pieds sur trente. A côté, deux bassins, soutenus chacun par douze bœufs de bronze, servaient à laver les pieds et

les mains des sacrificateurs. On entretenait sur cet autel un feu perpétuel, destiné à consumer les victimes. Là, Jésus-Christ avait été présenté au temple.

A l'extrémité du parvis des prêtres, commençait le temple proprement dit, dont l'entrée n'était permise qu'aux prêtres de service. Un vestibule de vingt coudées de long sur dix de large conduisait dans un sanctuaire de soixante coudées sur vingt, au centre duquel l'autel des parfums s'élevait, enrichi d'or. Ces deux parties étaient à ciel découvert. Une cloison, dans laquelle s'ouvraient deux portes de bois d'olivier, dorées, et, derrière cette cloison, un grand voile de fin lin, de couleur d'écarlate et d'hyacinthe, les séparaient du saint des saints, qui renfermait l'arche d'alliance. Il n'y avait que le grand-prêtre qui pût pénétrer dans ce lieu redoutable, et seulement une fois l'année.

Selon la coutume des Juifs, le saint des saints était à l'ouest, et l'ouverture du temple à l'est. Les chrétiens, au contraire, exposèrent le chœur des églises au levant, et le portail au couchant.

La piscine probatique, vaste réservoir de cent cinquante pieds de long sur quarante de large, entouré de cinq grands portiques à plein cintre, se trouvait près du mur du parvis du temple, au nord-est. Comme l'eau de ce réservoir, miraculeusement agitée par un ange à une certaine époque de l'année, guérissait le premier malade qui venait à y descendre, les représentants de toutes les infirmités humaines gisaient près des portiques, les yeux fixés sur la source dont ils épiaient les moindres ondulations dans l'attente de leur guérison. Hors de la ville, au pied du mont Sion, à l'orient, étaient les piscines ou bains de Siloë, dont la source, partant d'un peu plus haut, s'épanchait dans deux grands bassins, revêtus de trois côtés de murs en terrasse.

Hors de la ville aussi, à trois cents pas de la porte de Sion et à la pente de la montagne de ce nom, était un bâtiment isolé, à deux étages, appelé depuis le Cénacle du Seigneur. Au rez-de-chaussée, la première salle, garnie de tapis de pied selon l'usage d'Orient, servait de salle à manger; et dans la seconde, moins grande, Jésus-Christ lava les pieds des apôtres. La même distribution régnait à l'étage supérieur, où les disciples couchèrent. C'est là que le Sauveur fit la dernière Pâque, et institua le sacrement de l'Eucharistie; c'est là qu'il apparut à ses disciples le jour de sa résurrection; c'est là que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres. Le saint Cénacle devint le premier temple chrétien que le monde ait vu; saint Jacques le Mineur y fut consacré premier évêque de Jérusalem, et saint Pierre y tint le premier concile de l'Église. Enfin ce fut de ce lieu, berceau de la propagation de la foi, que les apôtres partirent, pauvres et nus, pour monter sur tous les trônes de la terre (1).

Du Cénacle, un chemin, qui n'est plus qu'un sentier, conduisait au jardin des Olives, éloigné d'un quart de lieue et demi. La vallée de Josaphat et le torrent de Cédron séparaient, à l'est, Jérusalem du mont des Oliviers, dont les trois sommets, disposés en ligne droite du nord au sud, et recevant ensemble les rayons du soleil levant, avaient chacun un nom particulier. Le sommet du nord empruntait aux Galiléens, qui y avaient une hôtellerie, le nom de *Viri Galilæi*. Celui du milieu, mont des Oliviers proprement dit, s'appelle maintenant montagne de l'Ascension, parce que c'est à deux ou trois cents pas de la cime, au nord-est, que Jésus-Christ a quitté la terre. Celui du midi est le mont de Scandale, dont la pente occidentale présentait les ruines des constructions de Salomon, détruites par Josias, et au pied duquel la bourgade de Siloë regardait Jérusalem. Le mont de Scandale était séparé du mont des Oliviers ou de l'Ascension, par le chemin de Béthanie (*Maison d'obéissance* ou *d'affliction*, maintenant Lazari), qui se trouvait de l'autre côté de la montagne. On voit encore à Béthanie les restes d'une église bâtie sur la maison de Simon le Lépreux. On y voit les ruines du château de Lazare et son sépulcre, grotte de vingt pieds de long sur cinq de large, creusée dans le roc, et où l'on descend par vingt-cinq marches. Les débris de la maison de Marie-Madelaine sont à gauche du sépulcre; ceux de la maison de Marthe sont cent pas plus loin. Avant d'entrer à Béthanie, Jésus-Christ se reposait sur une pierre de granit, de trois pieds de long sur deux de large, dont il est défendu d'enlever des fragments, sous peine d'excommunication. Sur

(1) Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 22, édit. in-18.

la route de Béthanie est Bethphagé (*Maison de la bouche des vallées*), où Jésus-Christ envoya chercher son humble monture. A l'est de Gethsémani, hameau sur la montagne des Oliviers, où il allait le soir avec ses disciples, après avoir traversé le chemin, on trouve la roche de la Prédiction, dont il a été question plus haut; et presque en face, au sud-est, est le lieu où le divin Maître enseigna l'Oraison dominicale aux apôtres. L'olivier au pied duquel il prédit le jugement dernier est à trente pas de là, au nord. Dans le jardin des Olives, au bas du hameau de Gethsémani, et à environ douze toises au nord, est la grotte de l'Agonie, cavité presque ronde, de quinze pieds de diamètre, taillée dans le roc, et soutenue par trois gros piliers : le jour y pénètre par la porte et par une ouverture circulaire qui perce la voûte jusqu'au sol. Au nord-est du jardin est le rocher sur lequel les apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean s'endormirent. Ce rocher, d'une pierre rougeâtre, élevé de terre d'environ deux pieds, forme une espèce de lit naturel, ayant à l'une de ses extrémités trois petites bosses calcaires, semblables à des oreillers. La porte du jardin où le Fils de l'homme fut livré n'en est éloignée que de dix ou douze pas.

Ici commence la suite de stations appelée *Voie de la captivité*.

Quelques vestiges de mains et de pieds, imprimés dans la roche, indiquent que les bourreaux de Jésus-Christ le traînèrent dans le lit même du torrent de Cédron, qui était à sec. Gravissant le mont Sion, et longeant les murs du temple, ils entrèrent dans Jérusalem par la porte Sterquilinaire, au nord, suivirent un chemin raboteux et jonché de tessons qu'y jetaient les potiers, et arrivèrent à la maison d'Anne le sacrificateur, sur la pente de la colline, au-dessous de la porte de Sion, près de la porte de David. Dans la cour de l'église construite à cette place, on voit encore le tronc d'un olivier auquel Jésus fut lié.

De là, on le conduisit à la maison de Caïphe, située à deux cent cinquante pas de la demeure d'Anne et à soixante de la porte de Sion. On y entrait, du côté de l'ouest, par un petit guichet fort bas, et le tribunal était à l'est dans une salle du rez-de-chaussée. Jésus, en attendant son jugement, fut, dit-on, placé à côté, dans un petit cabinet de trois pieds carrés. D'après une tradition arménienne, le coq, dont le cri rappela Pierre à lui-même, effrayé de ce bruit inaccoutumé, voltigeait sur deux colonnes adossées à la porte, où l'une se voit encore : Saint-Jean-de-Latran, à Rome, possède l'autre. Saint Pierre repentant se retira dans une grotte à la descente du mont Sion, près du mur de la ville, et qui porte son nom.

De la maison de Caïphe, on mena Jésus au palais de Pilate, qui en était distant d'environ treize cents pas : il se trouvait au nord-ouest du mont Moria, à cent cinquante pas de la porte d'Éphraïm; et on y montait par un escalier de vingt-huit degrés de marbre blanc, révéré maintenant à Rome, près Saint-Jean-de-Latran, sous le nom d'Échelle sainte (*Scala santa*). Une allée voûtée, portée par des piliers massifs, conduisait de la salle du prétoire à une haute galerie qui traversait la rue, comme un pont; espèce de balcon pavé de pierre, appelé en hébreu *gabbatha*, en grec *lithostrotos*, en latin *xistus*. Cette galerie, qui servait de passage pour se rendre du palais de Pilate à la tour Antonia, et de la tour au temple, est nommée aujourd'hui l'arc de l'*Ecce homo*.

Du palais de Pilate, Jésus suivit à l'ouest une petite rue qui menait à cent vingt pas du prétoire, chez Hérode, dont l'habitation, somptueuse à l'intérieur, était munie d'une muraille de trente coudées de haut, flanquée de tours. On le ramena par un autre chemin du palais d'Hérode à celui du procurateur romain.

La sentence par laquelle Pilate condamna Jésus au fouet, nous est ainsi conservée par la tradition : « Que Jésus de Nazareth, homme séditieux, contempteur de la loi de Moïse, accusé par les pontifes et les principaux de sa nation, soit dépouillé, lié et battu de verges. Va, licteur, prépare les verges. » Vis-à-vis du prétoire, de l'autre côté de la rue, à quatre toises de l'escalier du palais, était la salle destinée à la flagellation. Au milieu se trouvait une grosse colonne de deux pieds et demi de haut, surmontée d'un anneau de fer dans lequel on passait les mains du condamné. Cette colonne a été transférée en 1233, par le cardinal Jean, légat d'Honorius III, dans l'église de Sainte-Praxède, à Rome. Une autre, qui soutenait la salle, teinte du sang de Jésus, fut placée par sainte Hélène

dans l'église du mont Sion, et se trouve aujourd'hui dans l'église de Saint-Sauveur, où les fidèles ne sont admis à la voir que le soir du vendredi saint.

Jésus ayant été ramené, après la flagellation, dans la cour du prétoire, on le plaça, pour le couronner d'épines, sur un tronçon de colonne de deux pieds de haut, dit de l'*impropère* (*degli improperi*, des injures), et qui est dans l'église du Saint-Sépulcre.

L'arrêt par lequel le Sauveur fut condamné à mourir sur la croix est rapporté en ces termes : « Conduisez au lieu du supplice Jésus de Nazareth, qui provoque le peuple à la rébellion, qui méprise César et se dit faussement le Messie, comme le prouve le témoignage des anciens de sa nation ; et, avec le vain appareil de la royauté, crucifiez-le au milieu de deux voleurs. Va, licteur, prépare les croix. » On disposa, pour celle de l'Homme-Dieu, une plaque de bois de cèdre où l'on traça, avec du minium, en grec, en latin et en hébreu, une inscription qui signifiait : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Elle est conservée à Rome dans l'église de Sainte-Croix.

Ici commence le *Chemin de la croix*, ou la *Voie douloureuse*.

Au carrefour formé à cent soixante et dix pas du prétoire, par la rue qui vient de Damas, Simon de Cyrène rencontra Jésus portant sa croix. Le chemin, déviant vers le nord, passe devant la maison du mauvais riche ; puis il tourne à l'ouest, à l'endroit où l'Homme-Dieu rencontra les saintes femmes. A cent pas de la porte Judiciaire, est la maison de Bérénice, honorée sous le nom de Véronique (*vera icon*, vraie image). La partie inférieure de la porte Judiciaire, par laquelle Jésus-Christ sortit, est aujourd'hui murée à plus de moitié de la hauteur. Le Sauveur suivit à gauche un large chemin entre le mont Gihon et le mur de la ville, puis un sentier tournant le mena au lieu du supplice.

Golgotha ou le Calvaire (*Lieu des crânes*) était une roche saillante dépendant du mont Gihon, et élevée de douze pieds au-dessus du chemin. Une ancienne tradition veut que la tête d'Adam y ait été déposée, et l'une des chapelles de l'église du Saint-Sépulcre se nomme encore la chapelle d'Adam. Pendant qu'on creusait le trou de la croix, une petite cavité, pratiquée dans le roc, servit de prison à Jésus. Après sa mort, les trois coins et les instruments du supplice furent jetés pêle-mêle dans une autre cavité, provenant d'une carrière abandonnée.

Le pied du Calvaire, au midi, était occupé par le jardin de Joseph d'Arimathie. C'est dans le vallon qui sépare le Calvaire du mont Sion, que Joseph, selon la coutume des riches Hébreux, avait fait tailler dans le roc un sépulcre, dont la porte d'entrée, à l'orient, n'avait que quatre pieds de haut. La pierre sur laquelle le corps de Jésus-Christ fut embaumé était à côté du tombeau.

Nous complétons la description des lieux saints de Jérusalem au temps de Jésus-Christ, en parlant de l'étroite et profonde vallée qui sépare cette ville du mont des Oliviers. La *Genèse* la nomme vallée de Melchisédech ; le livre *des Rois*, vallée du Roi et de Cédron ; Flavien Josèphe, vallée de Siloë. Au fond, coule le torrent de Cédron (*Désolation*), qui est à sec pendant l'été, mais qui grossit après les pluies. Il a trois pieds de large, et à peu près autant de profondeur. Parmi les tombeaux qui peuplent ses bords, on distingue ceux d'Absalon, du prophète Zacharie, et du roi Josaphat, qui a donné son nom à la vallée. « La vallée de Josaphat, dit M. de Châteaubriand (1), semble avoir toujours servi de cimetière à Jérusalem : on y rencontre les monuments des siècles les plus reculés et des temps les plus modernes ; les Juifs y viennent mourir des quatre parties du monde ; un étranger leur vend au poids de l'or un peu de terre pour couvrir leurs corps dans le champ de leurs aïeux. Les cèdres dont Salomon planta cette vallée, l'ombre du temple dont elle était couverte, le torrent qui la traversait, les cantiques de deuil que David y composa, les lamentations que Jérémie y fit entendre, la rendaient propre à la tristesse et à la paix des tombeaux. En commençant sa Passion dans ce lieu solitaire, Jésus-Christ le consacra de nouveau aux douleurs : ce David innocent y versa, pour effacer nos crimes, les larmes que le David coupable y répandit pour expier ses propres erreurs. Il y a peu de noms qui réveillent dans l'imagination des pensées à la fois plus touchantes et plus formidables que celui de la vallée de Josaphat, vallée si pleine de mystères, que, selon le prophète Joël, tous

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 25, éd. in-18.

les hommes y doivent comparaître un jour devant le Juge redoutable... « Il est raisonnable, « dit le P. Nau, que l'honneur de Jésus-Christ soit « réparé publiquement dans le lieu où il lui a été « ravi par tant d'opprobres et d'ignominies, et « qu'il juge justement les hommes où ils l'ont jugé « si injustement... » A la tristesse de Jérusalem, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit; à la solitude des montagnes, où l'on n'aperçoit pas un être vivant; au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du jugement s'est déjà fait entendre, et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat. »

Au-dessus, à l'est, est une espèce de citerne, entourée de douze arcades. « Ce fut là, dit encore M. de Châteaubriand(1), que les apôtres composèrent le premier symbole de notre croyance. Tandis que le monde entier adorait, à la face du soleil, mille divinités honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les entrailles de la terre, dressaient la profession de foi du genre humain, et reconnaissaient l'unité du Dieu créateur de ces astres, à la lumière desquels on n'osait encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste, passant auprès de ce souterrain, eût aperçu les douze Juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné pour cette œuvre superstitieuse! Avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la religion de ses pères, changer les lois, la politique, la morale, la raison et jusqu'aux pensées des hommes. »

Il y a deux ponts sur le Cédron, l'un au nord en face de la porte Saint-Étienne, l'autre au midi en face du mont Moria, et sur lequel passait Jésus-Christ, en allant du Cénacle au jardin des Olives.

Derrière le mont Sion, au midi, à un demi-mille du mont de Scandale, la vallée des Enfants d'Hinnom s'ouvre dans celle de Josaphat.

La grotte où les apôtres se cachèrent pendant la Passion est près de cette vallée, au midi des piscines de Siloë. Cette grotte profonde se divise en plusieurs parties, et on pénètre dans chacune par une ouverture basse et cintrée, semblable à la bouche d'un four.

Au nord-est de cette grotte, à droite du chemin de Béthanie, un peu au-dessus du sépulcre d'Absalon, est la place où Judas se pendit : mais le figuier qui avait servi au suicide a été détruit par les Juifs.

C'est dans la vallée des Enfants d'Hinnom, au sud de Jérusalem qu'est Hacel-Dama, le champ du sang, acheté des trente deniers de Judas.

Marie allait puiser de l'eau à l'ouest, dans la vallée de Josaphat, au pied du mont Sion, à une source dont l'entrée est semblable à celle d'une cave. En descendant vingt-cinq marches sous une voûte obscure, on arrivait à la fontaine, qui sortait limpide de la roche. Elle reçut le nom de *Fontaine de la Vierge*. L'an 59 de Jésus-Christ, la divine Mère étant allée rejoindre son Fils dans les cieux, le tombeau de Marie, semblable à celui de Jésus, fut creusé carrément dans les flancs de la montagne de *Viri Galilæi*, au nord du jardin des Olives : on y entrait par deux petites portes, l'une à l'ouest, l'autre au nord.

Les persécutions n'empêchèrent pas les premiers fidèles d'honorer les lieux consacrés par les divers événements de la vie de Jésus-Christ. Le Golgotha et le mont des Oliviers étant hors de la ville, on pouvait plus facilement y prier; et il y eut des oratoires informes sur la roche de la Prédiction, sur la grotte de l'Agonie, au Calvaire, sur la grotte de Saint-Pierre, etc. On doit d'autant moins douter de l'existence de ces sanctuaires en Palestine, que les fidèles en possédaient à Rome même, et dans toutes les provinces de l'empire.

Lorsque Titus, instrument de la justice de Dieu, enveloppa la cité déicide, ce fut près de la roche de la Prédiction que campa la neuvième légion romaine. Quoique ce prince ait fait couper tous les arbres qui existaient autour de Jérusalem, les oliviers actuels du jardin des Olives n'en sont pas moins les mêmes qu'au temps de Jésus-Christ, attendu que cet arbre renaît de sa souche. Après la destruction de la ville coupable, les chrétiens, retirés à Pella, dans les montagnes, au midi du lac de Génésareth, revinrent s'établir sur ses ruines. Ils n'avaient pu oublier, dans un espace de quelques mois, la position de leurs sanctuaires, qui, se trouvant d'ailleurs hors de l'enceinte des murs,

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 28, éd. in-18.

ne durent pas souffrir beaucoup du siége (1).

Adrien, qui rebâtit Jérusalem sous le nom d'*Ælia Capitolina*, ayant, par une providence particulière, enfermé dans l'enceinte le mont Gihon et le Calvaire, mais exclu Bezetha et une partie du mont Sion, cette ville prit la forme d'un carré long dans la direction de l'est à l'ouest. Alors, la folie de l'idolâtrie publia, par ses profanations imprudentes, cette folie de la croix qu'elle avait tant d'intérêt à cacher (2). L'empereur, pour effacer le christianisme, plaça la statue de Jupiter sur le Golgotha, et celle de Vénus sur le saint Sépulcre : loin de faire perdre la mémoire des sanctuaires, ces idoles en marquaient la place. Elles y demeurèrent jusqu'au temps de Constantin, qui fit briller des jours de joie sur Jérusalem chrétienne.

Par les soins de sainte Hélène, mère de l'empereur, en déblayant l'excavation du Calvaire, on trouva les trois croix, et un miracle fit distinguer celle de Jésus des deux autres. Une partie du bois sacré fut aussitôt envoyée à Constantin, et on plaça le reste sur le saint Sépulcre. La couronne d'épines, trouvée en même temps, demeura dans la chapelle des empereurs d'Orient jusqu'à Baudouin III, qui la donna à saint Louis. La basilique, élevée sur le Golgotha par l'ordre de Constantin, et inaugurée le 14 septembre 335, reçut le nom de Martyrion (*Témoignage*) : saint Cyrille, qui y prêcha en 347, l'appelle aussi église de la Résurrection. Les paroles de ce Père donnent lieu de croire que le Calvaire et le saint Sépulcre étaient compris dans le même édifice. « A dessein de rendre la montagne propre à y bâtir une église, les premiers fondateurs, dit Bruzen de la Martinière (3), furent obligés de la réduire à un rez-de-chaussée, en aplanissant plusieurs parties du rocher, et en en élevant d'autres. Cependant, on a pris soin de ne rien changer ou diminuer à la montagne, aux endroits où l'on a cru que s'était passé quelque acte de la Passion de Notre-Seigneur. C'est pourquoi on a laissé en son entier l'endroit du Calvaire où l'on dit que Jésus-Christ fut attaché et élevé sur la croix : de sorte qu'il est aujourd'hui élevé de dix-huit degrés au-dessus du rez-de-chaussée de l'église ; et le saint Sépulcre, qui était autrefois une voûte taillée dans le rocher sous terre, est présentement comme une grotte sur terre, le rocher ayant été coupé tout à l'entour. » La splendeur de la basilique de Constantin est attestée par Eusèbe, Nicéphore, Socrate, Théodoret, Sozomène, et l'auteur de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, qui n'entrent, du reste, dans aucun détail. On doit, en outre, à Hélène et à Constantin d'autres monuments, la plupart détruits : une chapelle sur le mont des Oliviers ; une église sur le tombeau de la sainte Vierge ; une chapelle au-dessus de la grotte où les apôtres s'étaient retirés, enrichie de fresques qui les représentaient ; sur l'emplacement du saint Cénacle, une église dans laquelle on conserva la distribution de l'édifice primitif ; l'église de l'Ascension, qui, la veille de la fête, était brillamment illuminée ; une église, dédiée à saint Pierre, sur l'emplacement de la maison de Caïphe, dont la distribution fut aussi maintenue.

En vain Julien l'Apostat, se déclarant l'ennemi du Galiléen, permit aux Juifs de rebâtir leur temple. « De redoutables globes de feu, dit Ammien Marcellin, s'élevant du sein de la terre, brûlèrent les ouvriers, et rendirent, à plusieurs reprises, le lieu inaccessible. »

Saint Jérôme témoigne qu'au IVe siècle les pèlerins affluaient à Jérusalem de l'Inde, de l'Éthiopie, de la Bretagne, de l'Hibernie. On les admettait dans un grand hospice, bâti près du Calvaire, qui prit le nom de Saint-Jean-l'Aumônier, et qui fut desservi par les religieux bénédictins d'un monastère voisin, dit de Sainte-Marie-la-Latine. Sainte Paule construisit, près de Saint-Jean, un hospice pour les femmes, et l'église de Sainte-Marie-Madeleine. Les pèlerins avaient un cimetière aux portes de la ville.

Eudoxie, femme de Théodose le jeune, qui, après deux pèlerinages, se retira à Jérusalem, attribua à l'église du Saint-Sépulcre mille deniers de rente perpétuelle ; elle donna quatre cents deniers de rente aux choristes, et dix mille mesures d'huile pour entretenir les lampes qui brûlaient jour et nuit dans le saint lieu. Antonin de Plaisance parlait, cent ans après, de cette illumination continuelle, ainsi que de l'or et des pierreries dont la piété des princes avait orné le Cal-

(1) Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 102, édit. in-18.
(2) *Ibid.*
(3) *Grand Dictionnaire géographique*, art. *Jérusalem*.

vaire. Justinien, sous le règne duquel l'évêque de Jérusalem fut élevé à la dignité de patriarche, fit servir à la splendeur du culte chrétien les restes du culte juif; car, Bélisaire ayant retrouvé à Carthage les vases sacrés que Titus avait emportés à Rome, et qui étaient devenus la proie de Genséric, cet empereur les restitua à Jérusalem.

L'an 613, Khosrou II, roi des Perses, s'empara de cette ville, dont il brûla les églises, et enleva la vraie croix. Quatre ans après, Héraclius la lui reprit et la reporta à Jérusalem sur ses épaules; réintégration solennelle qui devint le motif de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. L'évêque Modeste répara l'église du Saint-Sépulcre.

Le khalyfe Omar, qui prit Jérusalem en 636, laissa aux chrétiens l'exercice de leur culte. L'année suivante, ayant fait déblayer le mont Moria, il construisit à la place du temple une mosquée qu'il nomma Gumeat-el-ak'sa (l'*Éloignée*, comparativement à la Mekke), et que ses successeurs embellirent. L'an 804, Haroun-al-Raschid abandonna à Charlemagne la propriété du Saint-Sépulcre. L'hospice des pèlerins reçut de la France le don d'une bibliothèque, et les patriarches de Jérusalem réclamaient presque toujours les secours de ses souverains: ainsi Elie III écrivit, en 905, à Charles le Gros pour en obtenir les moyens de rétablir les églises de Judée. Hakem, khalyfe fatimite d'Égypte, et violent persécuteur des chrétiens, ordonna d'abattre en partie l'église du Saint-Sépulcre, et imposa aux fidèles l'obligation d'entretenir la quatrième partie des murs de la ville, depuis la porte de David, près du palais en ruines de ce prince, jusqu'à celle d'Ephraïm, au nord: l'église du Saint-Sépulcre, les deux monastères latins, les habitations du patriarche et des chanoines étaient compris dans cet espace. En 1045, les chrétiens obtinrent, à la prière de l'empereur Constantin Monomaque, la permission de relever la basilique à demi renversée; mais, leur pauvreté les empêchant d'entreprendre une reconstruction complète, ils se bornèrent à élever sur chaque station un oratoire séparé.

Le 16 juillet 1099, les croisés entrèrent à Jérusalem. La lourde et large épée du premier roi chrétien, dont la poignée porte encore quelques traces de dorure, est conservée, protégée par un étui de maroquin rouge, dans la sacristie du Saint-Sépulcre. Godefroi de Bouillon rétablit la basilique, en y comprenant le Calvaire et la pierre de l'Onction: vingt chanoines et plusieurs chantres y furent chargés du service divin. La mosquée du Temple, transformée en église, reçut un nombre égal de desservants. Le monastère de Sainte-Anne s'éleva sur la maison de cette sainte et sur la grotte où naquit la Vierge conçue sans péché, près de la piscine probatique; et un autre monastère s'établit près du sépulcre de Marie. Le Cénacle fut concédé à des religieux, à condition d'entretenir cinquante chevaliers pour la défense de la Terre-sainte. Jérusalem avait alors, selon Benjamin de Tudèle, trois enceintes de murailles et quatre portes principales: à l'orient, celles de Sion et de David; au nord, celle d'Abraham; à l'est, celle de Josaphat. Près de la porte de David était la tour de coin ou de Tancrède. A l'angle nord-ouest de la ville était la citadelle, nommée autrefois tour de David, alors Castel-Pisano à cause de la part que les Pisans prirent au siége, et depuis le XIIIe siècle *Neblosa*, forme que le mot *Neapolis* prend dans le langage des Levantins. Sous Foulques d'Anjou, dont la femme, Mélisende, bâtit le monastère de Béthanie, un légat d'Innocent II fit la dédicace solennelle du Temple, et une croix d'or massif remplaça le croissant du dôme.

Le tableau du royaume de Jérusalem, tracé par l'abbé Guenée, mérite d'être rapporté.

«Ce royaume s'étendait, dit-il, du couchant au levant, depuis la mer Méditerranée jusqu'au désert de l'Arabie; et du midi au nord, depuis le fort de Darum au-delà du torrent d'Égypte, jusqu'à la rivière qui coule entre Bérith et Biblos. Ainsi, il comprenait d'abord les trois Palestines, qui avaient pour capitales: la première, Jérusalem; la deuxième, Césarée maritime; et la troisième, Bathsan, puis Nazareth: il comprenait, en outre, tout le pays des Philistins, toute la Phénicie, avec la deuxième et la troisième Arabie, et quelques parties de la première.

«Cet État, disent les *Assises de Jérusalem*, avait deux chefs seigneurs, l'un spirituel et l'autre temporel: le patriarche était le seigneur spirituel, et le roi le seigneur temporel.

«Le patriarche étendait sa juridiction sur les quatre archevêques de Tyr, de Césarée, de Nazareth et de Krak. Il avait pour suffragants les évêques de Bethléem, de Lyde et d'Hébron: de

lui, dépendaient encore les six abbés de mont Sion, de la Latine, du Temple, du mont Olivet, de Josaphat et de Saint-Samuel, le prieur du saint Sépulcre, et les trois abbesses de Notre-Dame-la-Grande, de Sainte-Anne et de Saint-Ladre.

« Les archevêques avaient pour suffragants : celui de Tyr, les évêques de Bérith, de Sidon, de Panéas et de Ptolémaïs; celui de Césarée, l'évêque de Sébaste; celui de Nazareth, l'évêque de Tibériade et le prieur de mont Thabor; celui de Krak, l'évêque du mont Sinaï.

« Les évêques de Saint-Georges de Lyde et d'Acre avaient sous leur juridiction : le premier, les deux abbés de Saint-Joseph d'Arimathie et de Saint-Habacuc, les deux prieurs de Saint-Jean-l'Évangéliste et de Sainte-Catherine du mont Gisart, avec l'abbesse des Trois-Ombres; le deuxième, la Trinité et les Repenties.

« Tous ces évêchés, abbayes, chapitres, couvents d'hommes et de femmes, paraissent avoir eu d'assez grands biens, à en juger par les troupes qu'ils étaient obligés de fournir à l'État. Trois ordres surtout, religieux et militaires tout à la fois, se distinguaient par leur opulence : ils avaient dans le pays des terres considérables, des châteaux et des villes. »

Mais, dès 1188, Saladin enlevant Jérusalem à Gui de Lusignan, les églises furent dévastées; le Temple redevint une mosquée; un collége de faquirs s'installa dans le monastère de Sainte-Anne; et l'aga se logea dans le Castel-Pisano, qui, depuis, servit toujours de demeure au gouverneur de la ville. Comme les Francs n'avaient pas concouru au rachat du saint Sépulcre, opéré par les Syriens pour une somme considérable, ils furent exclus du service de ce lieu saint jusqu'en 1192, qu'Hubert de Salisbury, compagnon de croisade de Richard Cœur de Lion, fit admettre, par ordre du sultan, deux prêtres et deux diacres latins.

Les chrétiens respirèrent, lorsque l'empereur Frédéric, pour assurer les droits d'un fils, né d'Isabelle, fille de Jean de Brienne, dernier héritier des rois de Jérusalem, stipula que les musulmans ne garderaient de Jérusalem que le Temple et une partie du mont Moria, et que les fidèles rentreraient en possession du reste de la ville, de Bethléem, de Nazareth et des autres lieux saints : mais, peu après cette convention, en vertu de laquelle Frédéric alla prendre la couronne royale sur l'autel du saint Sépulcre, son fils vint à mourir.

Jérusalem, livrée en 1242 aux chrétiens par l'émir de Damas en guerre avec le sultan d'Égypte, fut reprise et pillée deux fois par les Kharizmiens. Elle espéra vainement son salut du courage des Européens, qui luttaient contre les envahissements des infidèles. Les sauveurs dont elle attendait sa délivrance furent expulsés de la Terre-sainte, en 1291.

Les Franciscains auxquels la démarche de frère Roger Guérin auprès du sultan d'Égypte, en 1333, et la puissante intervention de Robert et de Sancie obtinrent le privilége de garder les Lieux saints, privilége sanctionné par Clément VI en 1342, furent troublés plus d'une fois, à la jalouse instigation des Juifs (1), dans la possession de leur principal établissement du mont Sion. Comme le tombeau du Roi-Prophète se trouve en ce lieu, les Israélites se récriaient sur l'inconvenance qu'il y avait à le laisser entre les mains des chrétiens.

La cité sainte n'échangea le joug des Mameluks que contre celui des Turks; et depuis Sélim Ier, qui s'en rendit maître l'an 1517, les sultans joignent à leur titre celui de seigneurs et de serviteurs de Jérusalem. Les murailles de la ville, qu'Isa, neveu de Saladin, avait démolies en partie, furent relevées par Soliman Ier, fils de Sélim. Ce prince, apprenant que l'architecte chargé de construire cette enceinte n'y avait pas renfermé le mont Sion, lui fit trancher la tête.

Poursuivis, sous la domination des Turks, avec plus de succès que sous celle des Mameluks, par la jalousie des Juifs, à laquelle se joignait la cupidité des santons, les Franciscains se virent enlever le Cénacle : ce lieu, où le Saint-Esprit était descendu sur les apôtres, et d'où le christianisme était sorti pour conquérir l'univers, fut transformé en mosquée (Pl. XXXIII, n° 2). François Ier, roi de France, écrivit à Soliman Ier pour demander que le Cénacle fût restitué aux Frères-Mineurs, en considération de l'alliance qu'il avait contractée avec lui : mais le sultan répondit au roi que, suivant la loi de Mahomet, un lieu une fois érigé

(1) Wadding, an. 1342, n° 21.

en mosquée ne pouvait plus recevoir une autre destination ; que toutefois on laisserait les Franciscains en possession du monastère voisin. Les faits démentirent cette promesse, après la mort de François Ier. Complétement dépouillés du couvent comme de l'église ou Cénacle, les Frères-Mineurs se retirèrent dans le monastère de Saint-Sauveur sur la pente du mont Gihon, à deux cents pas au-dessous de l'église du Saint-Sépulcre, entre la porte de Damas et celle de Bethléem, où ils sont toujours restés depuis. Il résulte d'un diplôme de Pie IV, en date du 25 décembre 1559, que l'emplacement de Saint-Sauveur leur fut concédé en 1557, et il est possible que leur expulsion définitive du monastère du mont Sion n'ait eu lieu qu'en 1561, comme le croit Adrichomius. Quoi qu'il en soit, tous les priviléges, indulgences, grâces et faveurs que les Papes avaient accordés aux religieux et aux saints lieux du mont Sion, furent concédés par Pie IV au couvent et à l'église de Saint-Sauveur. Le supérieur conserva même l'ancien titre de gardien du mont Sion.

On pénètre dans le couvent des Pères latins par une rue voûtée, qui se lie à une autre voûte assez longue et très-obscure (1). Au bout de cette voûte, on rencontre une cour, formée par le bûcher, le cellier et le pressoir du couvent. On aperçoit à droite, dans cette cour, un escalier de douze à quinze marches : il monte à un cloître qui règne au-dessus du cellier, du bûcher et du pressoir, et qui, par conséquent, a vue sur la cour d'entrée. A l'orient de ce cloître, s'ouvre un vestibule qui communique à l'église : elle est assez jolie ; elle a un chœur garni de stalles, une nef éclairée par un dôme, un autel à la romaine, et un petit jeu d'orgue, le tout renfermé dans un espace de vingt pieds de longueur sur douze de largeur. A l'occident du cloître, une autre porte conduit dans l'intérieur du couvent. Doubdan, dans sa description, aussi exacte que naïve, s'exprime ainsi : « Ce couvent est fort irrégulier, bâti à l'antique, et de plusieurs pièces rapportées, hautes et basses ; les officines petites et dérobées, les chambres pauvres et obscures, plusieurs petites courcelles, deux petits jardins, dont le plus grand peut avoir quinze ou seize perches, et tenant au rempart de la ville. Vers la partie occidentale, est une autre cour, et quelques petits logements pour les pèlerins. Toute la récréation qu'on peut avoir en ce lieu, c'est que, montant sur la terrasse de l'église, on découvre toute la ville, qui va toujours en descendant jusqu'à la vallée de Josaphat : on voit l'église du Saint-Sépulcre, le parvis du temple de Salomon, et plus loin, du même côté d'orient, la montagne des Olives ; au midi, le château de la ville et le chemin de Bethléem, et au nord la grotte de Jérémie. Voilà, en peu de paroles, le plan et le tableau de ce couvent, qui ressent extrêmement la simplicité et la pauvreté de celui qui, en ce même lieu, *propter nos egenus factus est, cùm esset dives*» (II Cor., 8). Le P. de Géramb confirme ce détail, en disant que les chambres des religieux sont petites et manquent du nécessaire, même le logement du Père gardien. La seule pièce qui soit tolérable, est le divan, lieu où la communauté se réunit, et où le gardien reçoit les personnes qui ont à lui parler. Il y a au couvent deux ou trois chambres, également pauvres et nues, pour les étrangers qu'on veut distinguer : les autres logent dans une maison tout à fait séparée. Les religieux de Terre-sainte ont d'autant plus de mérite, qu'en prodiguant aux pèlerins de Jérusalem la charité de Jésus-Christ, ils ont gardé pour eux la croix. Leur table est extrêmement frugale : indépendamment du carême institué par l'Église, ils en ont un autre depuis le 1er novembre jusqu'à Noël, et ils sanctifient encore le reste de l'année par de pieuses austérités.

Deshayes, ambassadeur de Louis XIII à Constantinople, en 1621, ayant eu mission de visiter la Terre-sainte, d'établir un consul à Jérusalem, et de maintenir les religieux latins dans la possession des saints lieux, a laissé une description qu'il est utile de citer, bien que le style en ait vieilli :

« Le saint Sépulcre et la plupart des saints Lieux sont servis par des religieux Cordeliers (Franciscains) qui y sont envoyés de trois ans en trois ans ; et, encore qu'il y en ait de toutes nations, ils passent néanmoins tous pour Français ou pour Vénitiens, et ne subsistent que parce qu'ils sont sous la protection du roi. Il y a près de soixante ans qu'ils demeuraient hors de la ville, sur le mont Sion, au même lieu où

(1) Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 75.

Notre-Seigneur fit la cène avec ses apôtres; mais, leur église ayant été convertie en mosquée, ils ont toujours demeuré depuis dans la ville sur le mont Gihon, où est leur couvent, que l'on nomme Saint-Sauveur. C'est où leur gardien demeure avec le corps de la famille, qui pourvoit de religieux en tous les lieux de la Terre-sainte où il est besoin qu'il y en ait.

« L'église du Saint-Sépulcre n'est éloignée de ce couvent que de deux cents pas... Elle est fort irrégulière, car l'on s'est assujetti aux lieux que l'on voulait enfermer dedans. Elle est à peu près faite en croix, ayant six vingts pas de long, sans compter la descente de l'Invention de la sainte Croix, et soixante et dix de large. Il y a trois dômes, dont celui qui couvre le saint Sépulcre sert de nef à l'église. Il a trente pas de diamètre, et est ouvert par en haut comme la Rotonde de Rome. Il est vrai qu'il n'y a point de voûte : la couverture en est soutenue seulement par de grands chevrons de cèdre, qui ont été apportés du mont Liban. L'on entrait autrefois en cette église par trois portes; mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turks gardent soigneusement les clefs, de crainte que les pèlerins n'y entrent sans payer les neuf sequins, ou trente-six livres, à quoi ils sont taxés; j'entends ceux qui viennent de chrétienté, car, pour les sujets du Grand Seigneur, ils n'en payent pas la moitié. Cette porte est toujours fermée; et il n'y a qu'une petite fenêtre, traversée d'un barreau de fer, par où ceux de dehors donnent des vivres à ceux qui sont dedans, lesquels sont de huit nations différentes.

« La première est celle des Latins ou Romains, que représentent les religieux Cordeliers. Ils gardent le saint Sépulcre, le lieu du mont Calvaire où Notre-Seigneur fut attaché à la croix, l'endroit où la sainte Croix fut trouvée, la pierre de l'Onction, et la chapelle où Notre-Seigneur apparut à la Vierge après sa résurrection.

« La seconde nation est celle des Grecs, qui ont le chœur de l'église, où ils officient, au milieu duquel il y a un petit cercle de marbre dont ils estiment que le centre soit le milieu de la terre.

« La troisième nation est celle des Abyssins : ils tiennent la chapelle où est la colonne d'*Impropère*.

« La quatrième nation est celle des Coptes, qui sont les chrétiens d'Égypte : ils ont un petit oratoire proche du saint Sépulcre.

« La cinquième est celle des Arméniens : ils ont la chapelle de Sainte-Hélène, et celle où les habits de Notre-Seigneur furent partagés et joués.

« La sixième nation est celle des Nestoriens... qui sont venus de Chaldée et de Syrie : ils ont une petite chapelle proche du lieu où Notre-Seigneur apparut à la Madeleine, en forme de jardinier, qui pour cela est appelée la *chapelle de la Madeleine*.

« La septième nation est celle des Géorgiens, qui habitent entre la mer Majeure (mer Noire) et la mer Caspienne : ils tiennent le lieu du mont Calvaire où fut dressé la croix, et la prison où demeura Notre-Seigneur en attendant que l'on eût fait le trou pour la placer.

« La huitième nation est celle des Maronites, qui habitent le mont Liban : ils reconnaissent le Pape, comme nous faisons.

« Chaque nation, outre ces lieux que tous ceux qui sont dedans peuvent visiter, a encore quelque endroit particulier, dans les voûtes et dans les coins de cette église, qui lui sert de retraite et où elle fait l'office selon son usage; car les prêtres et religieux qui y entrent demeurent d'ordinaire deux mois sans en sortir, jusqu'à ce que, du couvent qu'ils ont dans la ville, l'on y en envoie d'autres pour servir en leur place. Il serait malaisé d'y demeurer longuement sans être malade, parce qu'il y a fort peu d'air, et que les voûtes et les murailles rendent une fraîcheur assez malsaine : néanmoins, nous y trouvâmes un bon ermite, qui a pris l'habit de saint François, qui y a demeuré vingt ans sans en sortir, encore qu'il y ait tellement à travailler, pour entretenir deux cents lampes, et pour nettoyer et parer tous les Lieux saints, qu'il ne saurait reposer plus de quatre heures par jour.

« En entrant dans l'église, on rencontre la pierre de l'Onction, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloès avant que d'être mis dans le Sépulcre. Quelques-uns disent qu'elle est du même rocher du mont Calvaire; et les autres tiennent qu'elle fut apportée dans ce lieu par Joseph et Nicodème, disciples secrets de Jésus-Christ, qui lui rendirent ce pieux office, et qu'elle tire sur le vert.

Quoi qu'il en soit, à cause de l'indiscrétion de quelques pèlerins qui la rompaient, l'on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, et de l'entourer d'un petit balustre de fer, de peur que l'on ne marche dessus. Elle a huit pieds moins trois pouces de long, et deux pieds moins un pouce de large; et au-dessus il y a huit lampes qui brûlent continuellement.

«Le saint Sépulcre est à trente pas de cette pierre, justement au milieu du grand dôme dont j'ai parlé : c'est comme un petit cabinet, qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive à la pointe du ciseau. La porte qui regarde l'orient n'a que quatre pieds de haut, et deux et un quart de large, de sorte qu'il se faut grandement baisser pour y entrer. Le dedans du Sépulcre est presque carré. Il a six pieds moins un pouce de long, et six pieds moins deux pouces de large; et, depuis le bas jusqu'à la voûte, huit pieds un pouce. Il y a une table solide de la même pierre, qui fut laissée en creusant le reste. Elle a deux pieds quatre pouces et demi de haut, et contient la moitié du Sépulcre; car elle a six pieds moins un pouce de long, et deux pieds deux tiers et demi de large. Ce fut sur cette table que le corps de Notre-Seigneur fut mis, ayant la tête vers l'occident et les pieds à l'orient. Mais, à cause de la superstitieuse dévotion des Orientaux, qui croient qu'ayant laissé leurs cheveux sur cette pierre, Dieu ne les abandonnerait jamais; et aussi parce que les pèlerins en rompaient des morceaux, l'on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, sur lequel on célèbre aujourd'hui la messe. Il y a continuellement quarante-quatre lampes qui brûlent dans ce saint lieu; et, afin d'en faire exhaler la fumée, l'on a fait trois trous à la voûte. Le dehors du Sépulcre est aussi revêtu de tables de marbre et de plusieurs colonnes, avec un dôme au-dessus.

«A l'entrée de la porte du Sépulcre, il y a une pierre d'un pied et demi en carré, et relevée d'un pied, qui est du même roc, laquelle servait pour appuyer la grosse pierre qui bouchait la porte du Sépulcre. C'était sur cette pierre qu'était l'ange lorsqu'il parla aux Maries; et, tant à cause de ce mystère, que pour ne pas entrer d'abord dans le saint Sépulcre, les premiers chrétiens firent une petite chapelle au-devant, qui est appelée la *chapelle de l'Ange*.

«A douze pas du saint Sépulcre, en tirant vers le septentrion, l'on rencontre une grande pierre de marbre gris, qui peut avoir quatre pieds de diamètre, que l'on a mise là pour marquer le lieu où Notre-Seigneur se fit voir à la Madeleine, en forme de jardinier.

«Plus avant est la chapelle de l'Apparition, où l'on tient par tradition que Notre-Seigneur apparut premièrement à la Vierge, après sa résurrection. C'est le lieu où les religieux Cordeliers font leur office, et où ils se retirent : car de là ils entrent en des chambres qui n'ont point d'autre issue que par cette chapelle.

«Continuant à faire le tour de l'église, l'on trouve une petite chapelle voûtée, qui a sept pieds de long et six de large, que l'on appelle autrement la *Prison de Notre-Seigneur*, parce qu'il fut mis en ce lieu en attendant que l'on eût fait le trou pour planter la croix. Cette chapelle est à l'opposite du mont Calvaire, de sorte que ces deux lieux sont comme la croisée de l'église; car le mont est au midi, et la chapelle au septentrion.

«Assez proche de là, est une autre chapelle de cinq pas de long et de trois de large, qui est au même lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats avant que d'être attaché à la croix, et où ses vêtements furent joués et partagés.

«En sortant de cette chapelle, on rencontre à main gauche un grand escalier qui perce la muraille de l'église, pour descendre dans une espèce de cave qui est creusée dans le roc. Après avoir descendu trente marches, il y a une chapelle, à main gauche, que l'on appelle vulgairement la *chapelle Sainte-Hélène*, à cause qu'elle était là en prières pendant qu'elle faisait chercher la sainte Croix. L'on descend encore onze marches jusqu'à l'endroit où elle fut trouvée avec les clous, la couronne d'épines et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu plus de trois cents ans.

«Proche du haut de ce degré, en tirant vers le mont Calvaire, est une chapelle qui a quatre pas de long et deux et demi de large, sous l'autel de laquelle on voit une colonne de marbre gris, marqueté de taches noires, qui a deux pieds de haut et un de diamètre. Elle est appelée la *colonne d'Impropère*, parce que l'on y fit asseoir Notre-Seigneur pour le couronner d'épines.

« L'on rencontre, à dix pas de cette chapelle, un petit degré fort étroit, dont les marches sont de bois au commencement et de pierre à la fin. Il y en a vingt en tout, par lesquelles on va sur le mont Calvaire. Ce lieu, qui était autrefois si ignominieux, ayant été sanctifié par le sang de Notre-Seigneur, les premiers chrétiens en eurent un soin particulier; et, après avoir ôté toutes les immondices et toute la terre qui était dessus, ils l'enfermèrent de murailles, de sorte que c'est à présent comme une chapelle haute, qui est enclose dans cette grande église. Elle est revêtue de marbre par dedans, et séparée en deux par une arcade.

« Ce qui est vers le septentrion est l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché à la croix : il y a toujours trente-deux lampes ardentes qui sont entretenues par les Cordeliers, qui célèbrent aussi tous les jours la messe en ce saint lieu.

« En l'autre partie, qui est au midi, fut plantée la sainte Croix. On voit encore le trou qui est creusé dans le roc environ un pied et demi, outre la terre qui était dessus. Le lieu où étaient les croix des deux larrons est proche de là. Celle du bon larron était au septentrion, et l'autre au midi; de manière que le premier était à la main droite de Notre-Seigneur, qui avait la face tournée vers l'occident, et le dos du côté de Jérusalem, qui était à l'Orient. Il y a continuellement cinquante lampes ardentes pour honorer ce saint lieu.

« Au-dessous de cette chapelle sont les sépulcres de Godefroi de Bouillon et de Baudouin, son frère...

« Le mont de Calvaire est la dernière station de l'église du Saint-Sépulcre; car, à vingt pas de là, l'on rencontre la pierre de l'Onction, qui est justement à l'entrée de l'église. »

Doubdan, qui visita la Terre-sainte en 1652, mentionne cette circonstance omise par Deshayes : « La fente qui se fit à la roche du Calvaire, lorsque Notre-Seigneur rendit l'esprit, a près d'un pied de large entre la place de la sainte Croix et celle du mauvais larron, de laquelle elle n'est éloignée que d'un bon pied. Elle est couverte d'ordinaire d'un petit treillis de fil de fer, qui empêche qu'on ne la puisse sonder. Les chrétiens ont une grande dévotion à ce saint lieu, où on les voit couchés de leur long pour le baiser, y mettre la tête et les bras jusqu'aux coudes. » Addison raconte qu'un voyageur anglais, qui était déiste, visitant Jérusalem, cherchait à tourner en ridicule les explications que les catholiques donnent sur les Lieux saints; mais la vue de la fente du rocher le déconcerta. Après l'avoir examinée avec soin : « Je commence à être chrétien, » dit-il à un ami qui l'accompagnait. « J'ai fait, continua-t-il, une longue étude de la physique et des mathématiques; et je suis assuré que la rupture du rocher n'a pu être produite par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, à la vérité, séparé les divers lits dont la masse est composée; mais ç'eût été en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leur liaison par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les rochers que les tremblements de terre ont soulevés, et la raison ne nous apprend rien qui n'y soit conforme. Ici, c'est tout autre chose : le roc est partagé transversalement; la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement, et il m'est démontré, que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'art ni la nature ne pouvait produire. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je rends grâce à Dieu de m'avoir conduit ici, pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir; monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ » (1).

M. de Châteaubriand (2), après avoir reproduit la description de Deshayes, ajoute :

« On voit d'abord que l'église du Saint-Sépulcre se compose de trois églises : celle du Saint-Sépulcre, celle du Calvaire, et celle de l'Invention de la sainte Croix.

« L'église proprement dite du Saint-Sépulcre est bâtie dans la vallée du mont Calvaire, et sur le terrain où l'on sait que Jésus-Christ fut enseveli. Cette église forme une croix. La chapelle même du Saint-Sépulcre n'est, en effet, que la grande nef de l'édifice : elle est circulaire comme le Panthéon à Rome, et ne reçoit le jour que par un dôme au-dessous duquel se trouve le saint Sépulcre. Seize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde; elles soutiennent, en décrivant dix-sept arcades, une galerie supé-

(1) *De la religion chrétienne*, trad. de l'anglais, 2e édit., t. II, p. 120.

(2) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 11.

rieure, également composée de seize colonnes et de dix-sept arcades, plus petites que les colonnes et les arcades qui les portent. Des niches correspondantes aux arcades s'élèvent au-dessus de la frise de la dernière galerie, et le dôme prend sa naissance vers l'arc de ces niches. Celles-ci étaient autrefois décorées de mosaïques représentant les douze apôtres, sainte Hélène, l'empereur Constantin, et trois autres portraits inconnus.

« Le chœur de l'église du Saint-Sépulcre est à l'orient de la nef du tombeau : il est double, comme dans les anciennes basiliques, c'est-à-dire qu'il a d'abord une enceinte avec des stalles pour les prêtres, ensuite un sanctuaire reculé et élevé de deux degrés au-dessus du premier Autour de ce double sanctuaire, règnent les ailes du chœur; et dans ces ailes sont placées les chapelles décrites par Deshayes.

« C'est aussi dans l'aile droite, derrière le chœur, que s'ouvrent les deux escaliers qui conduisent, l'un à l'église du Calvaire, l'autre à l'église de l'Invention de la sainte Croix. Le premier monte à la cîme du Calvaire; le second descend sous le Calvaire même : en effet, la croix fut élevée sur le sommet du Golgotha, et retrouvée sous cette montagne. Ainsi, pour nous résumer, l'église du Saint-Sépulcre est bâtie au pied du Calvaire : elle touche par sa partie orientale à ce monticule, sous lequel et sur lequel on a bâti deux autres églises, qui tiennent par des murailles et des escaliers voûtés au principal monument.

« L'architecture de l'église est évidemment du siècle de Constantin : l'ordre corinthien domine partout. Les piliers sont lourds ou maigres, et leur diamètre est presque toujours sans proportion avec leur hauteur. Quelques colonnes accouplées, qui portent la frise du chœur, sont toutefois d'un assez bon style. L'église étant haute et développée, les corniches se profilent à l'œil avec assez de grandeur : mais, comme depuis soixante ans on a surbaissé l'arcade qui sépare le chœur de la nef, le rayon horizontal est brisé, et l'on ne jouit plus de l'ensemble de la voûte.

« L'église n'a point de péristyle : on entre par deux portes latérales; il n'y en a plus qu'une d'ouverte. Ainsi le monument ne paraît pas avoir eu de décorations extérieures. Il est masqué, d'ailleurs, par les masures et par les couvents grecs qui sont accolés aux murailles.

« Le petit monument de marbre qui couvre le saint Sépulcre a la forme d'un catafalque orné d'arceaux demi-gothiques, engagés dans les côtés-pleins de ce catafalque : il s'élève élégamment sous le dôme qui l'éclaire; mais il est gâté par une chapelle massive que les Arméniens ont obtenu la permission de bâtir à une de ses extrémités. L'intérieur du catafalque offre un tombeau de marbre blanc fort simple, appuyé d'un côté au mur du monument, et servant d'autel aux religieux catholiques : c'est le tombeau de Jésus-Christ. »

Cette église du Saint-Sépulcre, bâtie par sainte Hélène et Constantin, conservée ou restaurée par la piété des chrétiens, ce temple le plus auguste de l'univers, et qui faisait l'admiration des nations les plus éloignées, devint la proie des flammes le 12 octobre 1808. Le P. de Géramb (1) a extrait les détails qu'on va lire d'une Relation de l'incendie, rédigée par un religieux italien, témoin oculaire de la catastrophe :

« Dans la nuit du 11 au 12 octobre, vers les trois heures du matin, le feu commença à se manifester dans la chapelle des Arméniens, située sur la galerie ou terrasse de la grande église du Saint-Sépulcre. L'aide-sacristain des religieux de saint François, qui allait visiter les lampes et la chapelle du Calvaire, fut le premier à s'en apercevoir; et, comme il n'y avait là d'âme vivante qu'un pauvre prêtre arménien, vieillard dont la vue du feu avait comme altéré la raison, il courut aussitôt chercher des secours. Mais la rapidité de la flamme les rendit inutiles. Lorsqu'on arriva, elle avait déjà embrasé la chapelle des Arméniens, même leur habitation, ainsi que celle des Grecs, dont une partie était construite en bois sec et peinte à l'huile.

« Les Pères Franciscains, après l'office de minuit, étaient allés se reposer. Réveillés par le bruit étrange qu'ils entendent dans la grande église, ils se lèvent à la hâte. Quelle est leur épouvante !... Malgré mille dangers, ils volent au feu... La porte est fermée; et, ce qui met le comble à leur désespoir, c'est que, peu d'in-

(1) *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 75.

stants après, les flammes, qui sortent et du côté des Arméniens, et du côté des Syriens, des Abyssiniens et des Coptes, menacent la coupole du grand temple, construite avec d'énormes poutres, couverte de plomb, et élevée perpendiculairement sur le monument dans lequel se trouve le saint Sépulcre. Les poutres dont je viens de parler avaient été amenées à grand frais du mont Liban, au commencement du siècle passé, lorsque les princes chrétiens firent élever ce dôme, véritable chef-d'œuvre par sa hauteur et par la hardiesse de sa construction.

« Tous ont fui... Les Pères Franciscains, restés seuls et privés d'instruments nécessaires, tâchent de passer par une petite fenêtre pour aller avertir le monastère de Saint-Sauveur et les ministres du gouvernement turk. Dans l'intervalle les jeunes Arabes catholiques s'élancent du dehors à l'intérieur et bravent les flammes pour sauver, s'il se peut, quelques objets. Mais en ce moment le feu gagne le dôme, les autels de la sainte Vierge, l'orgue : l'église ressemble à une fournaise. Bientôt, les pilastres s'écroulent avec fracas, et avec ceux-ci les arcades et les colonnes qui entourent le saint Sépulcre. Il est inondé d'une pluie de plomb. Le feu est tel, que les plus grosses colonnes de marbre se fendent; il en est de même du pavé et du marbre qui recouvre le monument. Enfin, entre cinq et six heures, le grand dôme tombe avec un bruit épouvantable, entraîne toutes les grosses colonnes et les pilastres qui soutenaient encore la galerie des Grecs, ainsi que les habitations des Turks près du dôme. Le très-saint Sépulcre se trouve enseveli sous une montagne de feu qui semble devoir l'anéantir à jamais; l'église offre le spectacle d'un volcan en fureur.

« Après le récit d'une si grande infortune, je suis heureux de pouvoir consoler votre piété en vous racontant les merveilles de l'assistance divine en faveur des religieux de saint François.

« Le feu ayant atteint la porte de bois qui sépare l'autel de Marie-Madeleine de la chapelle du chœur de la grande église, a respecté la sacristie et tous les objets qu'elle contenait : rien n'a souffert, et le petit monastère de ces vénérables pères, les cellules qu'il renferme, non plus que la chapelle, n'ont pas reçu la moindre atteinte.

« Aucun marbre de l'endroit où Jésus-Christ, après sa résurrection, apparut à Marie-Madeleine, n'a été endommagé, quoique le feu fût très-actif de ce côté, qu'il eût brûlé l'orgue, brisé et calciné le marbre qui l'entourait.

« Celle des chapelles du Saint-Sépulcre qui est desservie par les Franciscains, quoique placée sous le dôme, et par conséquent au centre du feu, et ensevelie dans les flammes, n'a point eu de mal dans son intérieur : on a retrouvé les soieries qui l'ornaient, et même les cordons des lampes. L'excellent tableau sur toile de la Résurrection, qui ferme le très-saint Sépulcre, était intact, quoique la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, des Coptes, qui touchait au monument, ait été réduite en cendres.

« La chapelle de l'Ange, qui est à l'entrée du très-saint Sépulcre, n'a eu de brûlé que la moitié des velours qui lui servent d'ornement : les murs et le pavé n'ont reçu aucun dommage.

« A la chapelle du Calvaire on a pu sauver intacte la statue de la sainte Vierge des Douleurs, qui se trouvait entre l'autel de la Purification et celui de l'Exaltation de la Croix. Cette statue est un don du roi de Portugal.

« L'endroit où Notre-Seigneur fut crucifié appartient aux catholiques : il a été peu endommagé. On ne peut en dire autant de celui où fut élevée la croix, et dont les Grecs sont en possession. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, malgré l'orage violent qui soufflait, malgré le voisinage d'une fenêtre qui pouvait favoriser les ravages de l'incendie, la chapelle contiguë au dehors de Notre-Dame-des-Douleurs n'a eu aucun mal. Cette chapelle, bâtie au lieu où se trouvait la sainte Vierge avec les autres Maries lorsque les Juifs attachaient son Fils à la croix, est restée intacte; et le tableau, qui la représente, quoique si près du feu, est également demeuré sans atteinte.

« A six heures, la violence du feu commença à se calmer; et à neuf, il n'était plus ni dangereux, ni menaçant.

« Le jour suivant, lorsqu'on put enlever les décombres, on s'aperçut avec un nouvel étonnement que la sainte pierre qui couvre celle de l'Onction, et que l'on croyait calcinée, n'avait pas souffert.

« Personne n'a péri : quelques Frères ont été blessés. »

Le *Journal de l'Empire* (c'est-à-dire *des Dé-*

bats (1), en rapportant cette catastrophe presque dans les mêmes termes, ajoute quelques particularités, qu'il importe de recueillir : « La chapelle du Saint-Sépulcre, se trouvant ensevelie sous les décombres ardents, sous les débris des colonnes calcinées, et sous la masse des métaux fondus, était exposée sans défense à l'action violente d'un feu aussi terrible. Il n'est pas un seul des habitants qui ne la crût totalement consumée. Quel fut leur étonnement, lorsque, le feu ayant cessé, la porte même, qui était de bois, se trouva froide et sans aucun dommage! L'intérieur du monument n'avait pas souffert la plus légère atteinte. L'autel de marbre et le tableau de la Résurrection n'étaient pas même altérés. Les flammes avaient également épargné les chapelles du Calvaire, du Crucifiement, de la Mère des Douleurs, desservies par les catholiques. Les Turks eux-mêmes ont considéré ces circonstances comme miraculeuses. Il n'y a, en effet, qu'une puissance surnaturelle qui ait su garantir le saint Sépulcre; surtout, au milieu des flammes qui le pressaient de toute part. Quarante-quatre lampes, qui brûlent continuellement dans cet étroit espace, y entretiennent une chaleur étouffante; trois trous, percés à la voûte, pour en faire évaporer la fumée, laissaient un libre accès aux étincelles de feu et aux gerbes de flammes: le plomb fondu est tombé pendant plusieurs heures sans discontinuer sur la porte de bois; un fleuve de tous les métaux en fusion coulait sans cesse sur cette porte; mais ce fleuve, comme s'il eût été saisi par une main de glace, se figeait en la touchant. Elle est demeurée froide, et la chapelle intacte, au milieu des tourbillons ardents. »

Le lendemain de l'incendie, dit le P. de Géramb (2), les Franciscains allèrent, comme de coutume, au saint Sépulcre, dire leur chapelet, que les sanglots ne leur permirent pas d'achever. Le 14, ils y célébrèrent le saint sacrifice de la messe. Malgré les ruines dont ils étaient entourés, ils n'interrompaient ni leurs offices, ni leurs processions accoutumées. Ils marchaient sur des décombres : ils n'en chantaient pas moins les miséricordes du Seigneur.

La pauvreté des Pères Latins les força de laisser l'honneur de la reconstruction aux Grecs et aux Arméniens, qui, étant fort riches, purent l'opérer à leurs frais, et ne dépensèrent pas moins de 5,000,000, en comptant les présents qu'ils durent faire pour obtenir les firmans nécessaires. L'église actuelle du Saint-Sépulcre, élevée sur le plan de l'ancienne, n'en est, cependant, qu'une imitation grossière. La grande nef, entièrement réparée, est d'une mauvaise architecture, et ne présente rien de beau, d'élégant, ni de pur. Aux colonnes de marbre érigées par Constantin ont succédé de lourds piliers carrés, et le torchis est recouvert par des peintures aussi vulgaires que ces humbles matériaux. L'ancien dôme aérien, qui semblait planer au sommet du temple comme une couronne suspendue, est remplacé par une coupole telle qu'on en voit sur les principales mosquées des villes de l'Orient. Cette coupole nouvelle, couverte en pierres enduites de stuc, repose sur trente-six pilastres massifs, séparés chacun par une arcade. Ces arcades sont fermées, excepté cinq qui servent de passage; et, dans les autres, on a pratiqué soit des chapelles, soit des logements, pour les Grecs et les Arméniens. Au-dessus règne une galerie circulaire, dont le chœur des Grecs interrompt la continuité. Toute la partie nord et ouest, jusqu'au onzième pilier, appartient aux Latins. Là, un mur les sépare des Arméniens, propriétaires actuels du reste de cette galerie (1). Le saint Tombeau, placé comme un catafalque de marbre au milieu de la nef, montre tout ce qu'il y a de mesquin et de futile dans le goût des Grecs modernes. La forfanterie grecque ne s'en affiche pas moins avec audace dans cette inscription, qui se lit intérieurement au-dessus de la porte: « D'un souffle, un habitant de Mytilène, architecte, a reconstruit cette basilique qui était tombée, réduite en cendre, année 1810. » L'entrée du temple est au midi. A côté de la façade est une tour carrée, rasée à la hauteur de l'église, et privée de clocher. Le parvis est une place de vingt-cinq pieds de long sur vingt de large, bornée par l'église au nord, par les prisons au midi, par l'église et le couvent des Grecs à l'ouest, par celui des Abyssins à l'est. De ce côté, la petite chapelle de Notre-Dame-des-

(1) Numéros des 21 mars et 11 mai 1809.
(2) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 79.

(1) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 55.

Douleurs, contiguë à la grande église, et à laquelle conduit un escalier de douze marches, indique, comme nous l'avons dit, l'endroit où saint Jean, Marie et les saintes femmes se tenaient pendant qu'on clouait Jésus-Christ à la croix.

Les schismatiques se payèrent de leurs dépenses, en s'emparant du Tombeau (Pl. XXXIII, n° 1), du Calvaire, et de la pierre de l'Onction (Pl. XXXIII, n° 2). Les Frères-Mineurs, réduits aux chapelles de la Vierge et de la Madeleine, recoururent à l'ambassadeur de France; et, au bout de neuf mois, ils purent célébrer de nouveau les saints mystères au lieu du Crucifiement et sur ce Sépulcre de Jésus-Christ, dont la possession a été plus disputée que celle des plus beaux trônes de la terre, parce que de ce point jaillit l'éclatante lumière qui devait éclairer le monde, et que de là se propagea la religion qui rendit à l'homme la place que Dieu lui avait assignée dans le dessein de la création : nouvelle ère et nouveau monde, créés par le sang de l'Homme-Dieu. « Il est impossible, dit le comte de Forbin (1), de n'être pas profondément ému, de n'être pas saisi d'un respect religieux à la vue de cet humble tombeau, dont la puissance survit aux empires, qui fut couvert tant de fois des larmes du repentir et de l'espérance, et d'où s'élève chaque jour vers le ciel l'expression la plus ardente de la prière. On est dans ce tabernacle mystérieux, devant cet autel des parfums, dont on vous entretient dès l'enfance. Voilà la pierre promise par les prophètes, gardée par les anges, devant laquelle s'inclinèrent, et le front couronné de Constantin, et le casque brillant de Tancrède. Il semble enfin que les regards de l'Éternel soient plus spécialement attachés sur ce monument, gage sacré du pardon et de la rédemption des hommes. »

M. le comte J. d'Estourmel (2) dit de l'église du Saint-Sépulcre : « L'intérieur comprend plusieurs couvents, ou du moins des logements pour les religieux des diverses communions, Latins, Grecs, Arméniens et Coptes. Les Syriens viennent quelquefois en pèlerinage; mais ils n'ont en ce moment qu'un seul des leurs en résidence au saint Sépulcre. Les Abyssiniens et les Géorgiens n'y possèdent plus rien, et les Maronites logent et officient avec les Latins. Ainsi les huit nations, qui, du temps de M. Deshayes, se partageaient l'église et ses dépendances, sont maintenant réduites à cinq : encore la part des Coptes et des Syriens se borne-t-elle à quelques pieds carrés. Les communautés latine, grecque et arménienne de Jérusalem fournissent au Saint-Sépulcre un détachement de leurs religieux pour le desservir et l'habiter. Les catholiques y ont six prêtres et quatre frères lais, qui sont remplacés chaque trois mois : un Italien et un Espagnol exercent alternativement la présidence. Quant aux Grecs et aux Arméniens, je les ai interrogés, et ils m'ont dit qu'ils restaient à poste fixe, sans être renouvelés. Il y avait de mon temps cinq caloyers grecs, et cinq laïques pour les servir. Chaque communion héberge ses pèlerins, qui, quelquefois, sont en grand nombre, et bivouaquent dans leurs cantonnements respectifs : c'est alors, il faut bien le dire à regret, que le plus saint lieu du monde, et où le recueillement et le silence devraient habiter exclusivement, devient, par la force des choses, une espèce de caravansérail. »

Le pèlerin est diversement impressionné dans le temple du Saint-Sépulcre. Composé de plusieurs églises, bâti sur un terrain inégal, éclairé par une multitude de lampes, ce temple parut à M. de Châteaubriand (1) singulièrement mystérieux; et l'obscurité qui y règne lui sembla favorable à la piété et au recueillement de l'âme. L'orgue du religieux latin, les cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine copte, frappent tour à tour ou tout à la fois votre oreille : vous ne savez d'où partent ces concerts. Vous respirez l'odeur de l'encens, sans apercevoir la main qui le brûle. Seulement, vous voyez passer, s'enfoncer derrière des colonnes, se perdre dans l'ombre du temple, le pontife qui va célébrer les plus redoutables mystères aux lieux mêmes où ils se sont accomplis. « Je défierais l'imagination la moins religieuse, ajoute cet écrivain (2), de n'être pas émue à cette rencontre de tant de peuples au tombeau de Jésus-Christ, à ces prières prononcées en cent langages

(1) *Voyage dans le Levant en* 1817 *et* 1818.
(2) *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 45.

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 17.
(2) *Ibid.*, p 55.

Maronites
nsi les huit
ves, se par-
sont main-
des Coptes
ques pieds
cque et ar-
u Saint-Sé-
gieux pour
iques y ont
sont rem-
et un Es-
présidence.
e les ai in-
ent à poste
ait de mon
iques pour
rge ses pè-
nd nombre,
ments res-
e à regret,
le recueil-
er exclusi-
noses, une

ionné dans
e plusieurs
éclairé par
rut à M. de
ystérieux;
avorable à
L'orgue du
e abyssin,
u solitaire
ne copte,
fois votre
concerts.
ns aperce-
ous voyez
onnes, se
ontife qui
tères aux
« Je défie-
ajoute cet
cette ren-
de Jésus-
langages

. 17.

fondeurs, contigué à la grande église, et à laquelle conduit un escalier de douze marches, indique, comme nous l'avons dit, l'endroit où saint Jean, Marie et les saintes femmes [illegible] pendant qu'on descendait Jésus-Christ [illegible].

Les scolastiques, les payens de toutes les pensées, ont reproché au Tombeau [illegible], n° 1), au Calvaire, [illegible] (Pl. XXXIII, n° 2), [illegible], rédiger aux chapelles de la Vierge et de la Madeleine, [illegible] Godefroy de Bouillon et, en [illegible] avec, ils purent célébrer de nouveau les saints mystères au lieu du Crucifiement et sur le sépulcre de Jésus-Christ, dont la possession a été plus disputée que celle des plus beaux trônes de la terre, parce que de ce point jaillit l'éclatante lumière qui devait éclairer le monde, et que de là se propagea la religion qui rendit à l'homme la place que Dieu lui avait assignée dans le dessein de la création : nouvelle ère et nouveau monde, créés par le sang de l'Homme-Dieu. « Il est impossible, dit le vicomte de Vaulx (1), de n'être pas profondément ému, [illegible] quand on pénètre dans [illegible] dont la [illegible] qui [illegible] l'espérance, et [illegible] ciel l'expression [illegible] Ou est dans [illegible] cet autel des parfums, dont on vous entretient dès l'enfance. Voilà la pierre promise par les prophètes, gardée par les anges, devant laquelle s'inclinèrent, et le front couronné de Constantin, et le casque brillant de Tancrède. Il semble enfin que les regards de l'Eternel soient plus spécialement attachés sur ce monument, gage sacré du pardon et de la rédemption des hommes. »

M. le comte J. d'Estourmel (2) dit de l'église du Saint-Sépulcre : « L'intérieur comprend plusieurs couvents, ou du moins des logements pour les religieux des diverses communions, latins, grecs, arméniens et coptes. Les Syriens viennent quelquefois en pèlerinage ; mais ils n'ont [illegible] qu'un seul des leurs en résidence au saint Sépulcre. Les Abyssiniens et les Géorgiens n'y possèdent plus rien, et les Maronites logent et officient avec les Latins. Ainsi les huit nations, qui, du temps de M. Deshayes, se partageaient l'église et ses dépendances, sont maintenant réduites à cinq : encore la part des Coptes et des Syriens se borne-t-elle à quelques pieds carrés. Les communautés latine, grecque et arménienne de Jérusalem fournissent au Saint-Sépulcre un détachement de leurs religieux pour le desservir et l'habiter. Les catholiques y ont six prêtres et quatre frères lais, qui sont remplacés chaque trois mois ; un Italien et un Espagnol officient alternativement la présidence. Quant aux Grecs et aux Arméniens, je les ai interrogés, et ils m'ont dit qu'ils restaient à poste fixe, sans être renouvelés. Il y avait de mon temps cinq caloyers grecs, et cinq laïques pour les servir. Chaque communion héberge ses pèlerins, qui, quelquefois, sont en grand nombre, et bivouaquent dans leurs cantonnements respectifs ; c'est alors, il faut bien le dire à regret, que le plus saint lieu du monde, et où le recueillement et le silence devraient habiter exclusivement, devient, par la force des choses, une espèce de caravansérail. »

Le prêtre est diversement impressionné dans [illegible] divers [illegible] éclairé par [illegible] lui paraît à M. de [illegible] [illegible], complétement mystérieux ; et l'obscurité qui y règne lui semble favorable à la prière et au recueillement de l'âme. L'orgue du religieux latin, les cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine copte, frappent tour à tour ou tout à la fois votre oreille : vous ne savez d'où partent ces concerts. Vous respirez l'odeur de l'encens, sans apercevoir la main qui le brûle. Seulement, vous voyez passer, s'enfoncer derrière des colonnes, se perdre dans l'ombre du temple, le pontife qui va célébrer les plus redoutables mystères aux lieux mêmes où ils se sont accomplis. Je donnerais l'imagination la moins religieuse, ajoute cet écrivain (2), de n'être pas ému à cette rencontre de tant de peuples au tombeau de Jésus-Christ, à ces prières prononcées en cent langages

(1) *Voyage [illegible] Levant en* 1817 *et* 1818.
(2) *Journal d'un [illegible] en Orient*, t. II, p. 45.

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 17.
(2) *Ibid.*, p. 55.

Le Saint Sépulcre

El Santo Sepulcro — El Santo Sepulcro

Piedra de la uncion

divers, dans la ville où les apôtres reçurent du Saint-Esprit le don de parler toutes les langues de la terre.» Les impressions du missionnaire ne s'accordent pas avec celle du poëte; et, suivant M. l'abbé Poussou, Lazariste, l'église de Jérusalem, la plus auguste sans contredit qui soit au monde, n'est cependant pas très-propre à exciter la piété et le recueillement. «A toutes les heures du jour et de la nuit, dit-il (1), l'oreille y est frappée d'un bruit distrayant, de chants dissonants, d'une confusion de sons et de voix qui prêteraient même à rire, si l'on ne marchait sans cesse au flambeau de la foi, dans un lieu où tout rappelle les plus profonds mystères. Le Latin branle une lourde cloche et fait mugir l'orgue; le Grec frappe à coups redoublés sur une planche suspendue, qui retentit comme un tambour; l'Arménien agite un bonnet chinois, et le Copte sonne de la corne. Le chant grave des Latins, le nasillement des Grecs, avec leurs centaines de *Kyrie* prononcés avec une rapidité qui n'est rien moins qu'édifiante, le bourdonnement sourd des Arméniens, et la voix criarde des Coptes, telle est la musique dont ces saintes voûtes retentissent sans cesse. Voilà pour le cours de l'année : mais c'est bien autre chose dans le temps pascal, et surtout dans les trois derniers jours de la Semaine sainte. Les nombreux pèlerins, qui s'y réunissent de toutes les parties de l'empire turk, s'y portent dans ces jours à des désordres si grands, que les infidèles eux-mêmes en sont scandalisés, et demandent avec insulte si c'est en cela que consiste la religion chrétienne. Ces désordres sont occasionnés surtout par le prétendu miracle du feu nouveau, que les Grecs disent sortir tous les ans le samedi saint du fond du Sépulcre.»

Voici, d'après le P. Sicard (2), Jésuite, l'origine et l'histoire de ce prétendu feu saint :

«Foulcher de Chartres, aumônier de Baudouin Ier, second roi de Jérusalem, raconte un miracle dont tout le peuple de Jérusalem était témoin de son temps, et dont il avait été témoin lui-même. Il dit que, le samedi saint, veille de Pâques, Dieu, voulant honorer le Sépulcre de Jésus-Christ et animer la foi des fidèles, faisait descendre visiblement du ciel une flamme de feu dans le saint Sépulcre; que cette flamme allumait les lampes éteintes, selon la coutume de l'Église, dès le vendredi saint; que, voltigeant d'un côté et d'autre, elle allumait très-souvent les autres lampes de l'église. Il ajoute que, du vivant de son maître, Dieu, voulant éprouver la foi des chrétiens ou punir peut-être leur relâchement, retarda de quelques heures l'événement de ce miracle, qui ne s'accomplit que le jour même de Pâques et qu'après une procession solennelle au Temple de Jérusalem, où le roi assista à la tête de tous les chrétiens, marchant tous nu-pieds, faisant des prières à haute voix et avec larmes et gémissements. Baronius et Sponde font mention de ce même miracle comme d'un fait certain, dont on ne sait pas cependant le commencement ni la fin, et qui continuait encore pendant le règne de Baudouin II. Plusieurs auteurs en ont parlé avant Baronius; et n'ont pas eu plus de peine à croire ce feu miraculeux, que celui, dont parlent les saintes Écritures, qui descendait miraculeusement du ciel, ou pour consommer les holocaustes, ou pour punir les impies. Le Pape Urbain II, dans sa harangue prononcée dans le concile de Clermont, l'an 1095, excitait par ce miracle les princes chrétiens à unir leurs armes pour recouvrer une terre que Dieu honorait d'un si grand prodige. Il y a quelque apparence qu'il cessa un peu après les premiers rois de Jérusalem, le zèle des princes chrétiens s'étant ralenti, et les catholiques ayant dégénéré de la piété de leurs pères.

«Les catholiques avouent de bonne foi la cessation de ce fameux miracle; mais les schismatiques ont trouvé un très-grand intérêt à le perpétuer dans l'opinion des peuples. Les prêtres, les évêques et le patriarche grec sont les premiers à abuser de la crédulité populaire, et ils s'en trouvent bien; car la fausse espérance de voir, le jour du samedi saint, descendre ce prétendu feu du ciel, excite la curiosité de sept ou huit mille pèlerins, qui accourent de toute part à Jérusalem pour en être spectateurs, et qui sont toujours une ressource assurée, laquelle produit à ces chefs des schismatiques des fonds suffisants pour subsister et pour payer au Turk le tribut ordinaire...

«Dès le vendredi saint, on ouvre les portes de l'église du Saint-Sépulcre. C'est à qui y en-

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. I, p. 32.

(2) *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 100, édit. in-18.

trera le premier, pour se préparer une place avec des nattes qu'ils étendent pour y passer la nuit. La foule et la confusion augmentent le samedi matin; car, dès la pointe du jour, une foule de jeunes gens de métier, d'ouvriers et de villageois ne sont pas plutôt entrés dans cette vaste église, qu'ils se mettent à courir, crier, chanter, danser autour du saint Sépulcre. Les querelles se forment et s'échauffent; on se bat à grands coups de poings et de pieds. Le Turk survient pour mettre le holà, frappant d'un gros bâton à droite et à gauche. Le désordre cesse et renaît à l'instant, jusqu'à ce que la cérémonie de la procession commence. L'heure étant venue, le clergé sort, dans un grand ordre, du chœur des Grecs. Plusieurs bannières cramoisies, assez semblables aux nôtres, ouvrent la procession. On voit paraître ensuite des cierges d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. Les bannières et les cierges sont portés par des clercs, qui marchent doucement sur deux lignes. Ils sont tous revêtus de tuniques de différentes couleurs, traînantes jusqu'à terre, ce qui leur donne beaucoup de grâce. Les diacres suivent les clercs, portant pareillement la marque de leur dignité. Les prêtres marchent après les diacres, et les évêques et archevêques après les prêtres, revêtus tous de magnifiques chapes de différents draps d'or, fermées par-devant, selon l'ancien usage des Églises d'Orient. Le clergé grec, comme le plus noble et le plus nombreux, a le pas et tient le premier rang. Le clergé arménien le suit, dans le même ordre. Le Syrien, le Copte, le Géorgien, l'Abyssin, marchent après le clergé arménien. Le patriarche des Grecs ferme la procession. Il est couvert d'une longue robe, enrichie de fleurs d'or, et a par-dessus une magnifique chape, relevée par-devant et soutenue par deux évêques qui marchent à ses côtés. Il a la tiare en tête, moins haute que celle de nos souverains Pontifes. Il a, à la main gauche, son bâton pastoral, et dans la droite une petite croix dont il bénit continuellement le peuple. Plusieurs évêques et plusieurs diacres l'environnent et l'encensent sans cesse. La procession fait dans cet ordre trois fois le tour du saint Sépulcre, les assistants chantant à haute voix et répétant ces seuls mots : *Eleison, Eleison*. A la fin du troisième tour de la procession, le patriarche des Grecs et un archevêque arménien, député par son patriarche, entrent seuls dans le saint Sépulcre, et ferment la porte après eux. Plusieurs janissaires sont gagés pour la garder, et pour en défendre l'entrée à un peuple infini qui se presse et s'entre-pousse pour voir de plus près le feu qui doit paraître. Les diacres et les prêtres, qui s'arrêtent à la porte du saint Sépulcre, excitent les assistants à crier et à chanter bien haut. Les clameurs, ou plutôt les hurlements, redoublent. Le patriarche des Grecs et l'archevêque arménien, député, profitent de ce tumulte pour battre le fusil, sans être entendus au-dehors, et pour tirer d'un caillou le prétendu feu du ciel dont ils allument promptement les lampes du saint Sépulcre. Alors s'ouvrent les portes. Le patriarche et l'archevêque paraissent, portant en main des paquets de petits cierges allumés. Le patriarche monte sur un autel près la porte du Sépulcre; des diacres lui soutiennent les bras; chacun s'empresse de venir prendre de ce feu miraculeux. Une infinité de cierges en sont à l'instant allumés, au bruit des acclamations de joie qui retentissent de toute part. Tous révèrent et adorent ce feu, miraculeusement descendu du ciel. A ce premier faux miracle, ils en joignent un second, tout pareil. « Ce feu, disent-« ils, éclaire, mais ne brûle point. » On remarque, cependant, qu'ils ont grand soin de l'éloigner de leurs barbes; mais, malgré leur soin, on les voit assez souvent flamber.

« Voilà l'histoire de ce fameux feu du ciel, que les schismatiques nous reprochent de ne point mettre parmi nos articles de foi, et dont les Turks même raillent les premiers, sans que tant de preuves d'une imposture si grossière et si visible puissent dessiller les yeux de ce pauvre peuple abusé. »

Chose remarquable! lorsque le gouverneur de Jérusalem est présent, l'opération merveilleuse ne commence jamais qu'il n'en ait donné le signal. Dès qu'il a parlé, le ciel obéit; et Dieu, pour envoyer le feu pascal aux objets particuliers de sa *dilection*, comme les schismatiques se qualifient, daigne attendre qu'un musulman en ait accordé la permission!

Il faut dire, à la justification des catholiques, qu'ils ne sont pour rien dans ces désordres. Ceux qui vont à Jérusalem ont soin de se munir d'un certificat de catholicité, afin de se faire reconnaître des religieux latins; ils s'approchent des

sacrements et se comportent en tout avec édification.

La gravité et la piété touchante avec lesquelles officient les Frères-Mineurs sont bien propres à exciter en eux ces sentiments. Nous nous bornerons à parler des cérémonies de la Semaine sainte, pendant laquelle les derniers mystères de la miséricorde infinie du Seigneur s'accomplirent à Jérusalem.

Le dimanche des Rameaux, les Franciscains, les pèlerins de toute nation, des mahométans même, remplissent l'église du Saint-Sépulcre. Des branches de palmier, apportées la veille de Gaza, selon l'usage, sont entassées auprès de l'autel élevé à la porte du Tombeau. Le Père gardien bénit et distribue les palmes; puis la procession fait trois fois le tour du Sépulcre, et elle est suivie de la messe, pendant laquelle la Passion est chantée sur le Tombeau de l'Homme-Dieu. La modicité des secours envoyés aujourd'hui d'Europe ne permet plus d'acheter la permission de renouveler, comme autrefois, d'une manière plus sensible, la marche triomphale de Jésus-Christ. Naguère, après avoir fait la procession autour du Sépulcre, et après être monté au Calvaire où l'on chantait la Passion et où l'on terminait l'office dans le lieu du Crucifiement, on allait prendre un court repas au monastère de Saint-Sauveur. Tous se rendaient ensuite à Bethphagé sur le versant oriental du mont des Oliviers, d'où l'on revenait en reproduisant, par une pieuse imitation, le solennel triomphe de Jésus-Christ et son entrée à Jérusalem, quand il fut accueilli de tout le peuple aux cris de « Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Lorsqu'on était arrivé à l'endroit d'où Jésus-Christ envoya deux de ses disciples chercher son humble monture, le diacre chantait l'Évangile : « Comme Jésus approchait de Jérusalem, » et à ces mots : « Il envoya deux de ses disciples, » le Père gardien, revêtu de l'étole et représentant la personne de l'Homme-Dieu, appelait deux de ses religieux qui s'agenouillaient devant lui, et d'une voix grave il leur adressait ces paroles de l'Évangile : « Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez, en arrivant, une ânesse attachée, et son ânon avec elle; détachez-les, et amenez-les-moi. Si quelqu'un vous dit quelque chose, répondez que le maître en a besoin. » Pendant que les Franciscains se rendaient au lieu d'où l'ânesse fut amenée à Jésus-Christ, on expliquait le mystère du jour à la multitude, dans un sermon qui touchait les cœurs même des ennemis de la foi. Au retour des religieux avec l'ânesse qu'ils avaient trouvée prête, et à la suite du sermon, les Franciscains couvraient la docile monture de leurs habits, y plaçaient le Père gardien, et entonnaient d'une voix douce ces paroles du Missel romain : « Les enfants des Hébreux, etc. Gloire, louange et honneur, etc. » Les pèlerins, en foule, reprenaient à haute voix, chacun dans son idiome: « Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Et on se pressait tellement autour du Père gardien, que, sans l'intervention protectrice des musulmans loués pour assurer le maintien de l'ordre, les Franciscains n'auraient pu s'avancer, et auraient même été étouffés par la multitude : les uns, en effet, baisant avec amour les traces de l'heureuse monture, les autres les arrosant de leurs larmes, ceux-ci ôtant leurs turbans qu'ils déroulaient pour en couvrir le chemin, ceux-là y jetant leurs habits, ou des palmes ou des fleurs cueillies dans les champs voisins, et se réjouissant de rapporter à leur demeure des vêtements lacérés sous les pieds de l'ânesse. Le cortége triomphal s'arrêtait au lieu où Jésus, apercevant la ville, pleura sur elle; le diacre chantait l'Évangile qui rapporte ce fait; et à cette parole du Seigneur : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu réunir tes enfants, etc., » on éclatait en gémissements, et des larmes amères de compassion coulaient de tous les yeux, à la vue de la désolation causée par l'endurcissement des Juifs. De ce lieu on découvre tout Jérusalem; et, arrosé des pleurs de Jésus-Christ, il semble avoir la vertu d'attendrir plus profondément celui qui considère une si grande ruine. Le cortége, poursuivant sa marche, pénétrait dans la ville par la porte du mont Sion; car les musulmans, exécutant en cela un secret jugement de Dieu, ont muré la porte Dorée par laquelle Jésus-Christ entra. Quand on approchait du monastère de Saint-Sauveur, ceux des Franciscains qui y étaient restés en sortaient revêtus des ornements sacrés, la croix en tête, les cierges allumés, des palmes dans les mains; ils recevaient le Père gardien avec respect, et, au chant du *Te Deum*, ils l'introduisaient dans l'église du couvent; la récitation

de la collecte du jour et la bénédiction y terminaient la solennité.

Le lundi saint, les pèlerins, sous l'escorte de cavaliers et de fantassins musulmans, destinés, moyennant une rétribution, à les protéger contre les attaques des Arabes, se dirigent, par la vallée de Josaphat, Béthanie et la plaine de Jéricho, vers les rives du Jourdain. Le mardi matin, les cavaliers de l'escorte y forment un demi-cercle, au milieu duquel les Franciscains dressent un autel portatif, à l'endroit où l'on rapporte que Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean : le Père gardien y célèbre les saints mystères et distribue le pain eucharistique. La foule des chrétiens orientaux se plonge dans le fleuve, boit avidement de l'eau du Jourdain, en remplit des vases, recueille même du limon et des cailloux de cette rivière sanctifiée par le contact du corps immaculé du Fils de Dieu et par la manifestation de la présence de la très-sainte Trinité, puisqu'au moment où le Fils fut baptisé dans le Jourdain le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe, et le Père fit entendre du haut des cieux ces paroles : « Voilà mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis complu uniquement. » Plusieurs de ces Orientaux ajournent leur baptême jusqu'à cette époque, dans la fausse croyance que le sacrement administré dans le Jourdain leur sera plus profitable qu'ailleurs. Après la messe, les pèlerins se rendent à Jéricho, où on les inscrit, et où ils complètent le payement du tribut. Pendant ce temps, les Frères-Mineurs gravissent péniblement le mont de la Quarantaine, d'un accès âpre et difficile ; ils pénètrent dans la grotte où, pendant quarante jours, Jésus-Christ souffrit la faim, la soif, le froid et les tentations du démon en expiation de nos péchés ; ils offrent l'hostie sainte sur la pierre qui lui servait de lit ; puis, emportant par dévotion des particules du rocher, ils descendent de la montagne, et avec tous les pèlerins, sous la protection de l'escorte, ils retournent à Jérusalem. Ce pèlerinage au Jourdain remplit le lundi et le mardi saints, et la majeure partie des deux nuits.

Le mercredi saint, dès trois heures du matin, les Frères-Mineurs se rendent dans la vallée de Josaphat pour y détester, dans le jardin de Gethsémani, la trahison de Judas, et pour y méditer sur la prière et la sueur de sang du Sauveur agonisant. On entrait jadis de plain-pied dans la grotte : on y descend aujourd'hui par sept ou huit degrés, grossièrement façonnés (Pl. XXXIV, n° 2). Dans le fond et au-dessus de l'autel sont écrites ces étonnantes paroles : *Hic factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*, « Ici il fut couvert d'une sueur de sang, qui découla jusqu'à terre. » Naguère les Franciscains offraient le saint sacrifice, les uns dans cette grotte de l'Agonie, les autres dans une église voisine, qui renferme le tombeau de la sainte Vierge. Située vis-à-vis du jardin de Gethsémani et à côté de la grotte de l'Agonie, elle est elle-même une crypte immense, d'autant plus remarquable qu'elle a été pratiquée dans le roc. On y descend par cinquante degrés de marbre, larges de quinze pieds. A peu près au milieu de l'escalier, sur la gauche, est le tombeau de saint Joseph, mort à Jérusalem, où il était venu s'acquitter des obligations de la loi : ceux de saint Joachim et de sainte Anne sont sur la droite. Le tombeau de Marie est au bas, dans une petite chapelle qu'éclairent des lampes d'or et d'argent : l'autel où l'on dit la messe est surmonté d'un dôme. Les Latins avaient autrefois cette église ; mais les Grecs et les Arméniens la possèdent exclusivement aujourd'hui, en sorte que les Franciscains ne s'y rendent plus le mercredi saint. En ce grand jour, une messe solennelle est célébrée dans la crypte où l'Homme-Dieu devint triste jusqu'à la mort : on y chante la Passion, et d'abondantes larmes y sont répandues aux paroles que Jésus-Christ prononça en ce lieu. Lorsqu'on entend ces mots : « Il fut couvert d'une sueur de sang, qui découla jusqu'à terre, » tous, se prosternant, vénèrent, en la baisant, cette terre imprégnée de la sueur divine ; ils la mouillent de leurs pleurs, et y mêlent leur propre sang ; car, l'office terminé, plusieurs s'infligent une rigoureuse flagellation, tandis que d'autres récitent des psaumes et des prières. De retour à Jérusalem, les Franciscains s'enferment dans l'église du Saint-Sépulcre, et chantent l'office de Ténèbres, avec un tel sentiment et une telle expression de douleur, qu'en voyant leur deuil et en entendant les inflexions de leur voix, les spectateurs mêmes, qui ne comprennent pas le sens des mots latins, fondent tout à coup en larmes. Autrefois cet office était chanté dans le lieu du Crucifiement : pour le célébrer,

les religieux prennent place aujourd'hui sur des bancs disposés devant le saint Sépulcre (1).

Le jeudi saint, anniversaire de l'institution de la sainte eucharistie, de celle du sacerdoce et du lavement des pieds, est plus particulièrement désigné en Palestine sous le nom de *Jour des mystères*, dit le P. de Géramb (2). L'office se fait avec une dignité, une pompe, une magnificence et une piété qui ravissent l'âme des assistants, au témoignage du P. Neret (3). Les autels sont ornés de présents de tous les princes chrétiens et des *ex-voto* des fidèles; ouvrages d'une rare beauté et d'une richesse immense. Après la messe solennelle, six religieux, revêtus de chapes éclatantes d'argent et d'or, viennent recevoir sous un dais magnifique le Père gardien, qui porte en grande pompe le saint sacrement au Sépulcre. La procession en fait trois fois le tour, et le corps de Jésus-Christ, que Joseph et Nicodème y déposèrent inanimé, entre vivant dans ce Tombeau. Un tabernacle portatif en argent, placé sur le marbre, reçoit et garde l'hostie sainte. Après le repas, le Père gardien, prosterné, lave les pieds de ses frères et ceux des pèlerins latins, les essuie humblement, y fait du pouce le signe de la croix, et les baise avec une pieuse charité, à la grande admiration de cette foule d'Orientaux, témoins de la cérémonie. Pendant le reste du jour et la nuit, deux Franciscains vont successivement passer une heure en adoration dans le Tombeau; et les religieux pratiquent les genres les plus difficiles de mortification et de pénitence.

Le vendredi saint, l'office se fait, de la manière la plus touchante, au Calvaire, où l'Auteur de la vie voulut ressentir les atteintes de la mort. « Là, dit Auvergne (4), archevêque d'Icone, tout frappe l'esprit, tout parle au cœur; les pierres mêmes crient, et leur voix retentit au fond de l'âme. Dans le silence du recueillement, on croit entendre encore ces insultes, ces blasphèmes, ces cris de rage dont le Sauveur, couronné d'épines, devint l'objet; le cœur est déchiré par le retentissement de ces marteaux affreux qui clouèrent à la croix les mains qui avaient créé le monde. C'est ici que le sang de l'Agneau de Dieu a coulé : il a détrempé la terre. Ici la divine Victime a été élevée dans les airs. C'est ici que Jésus a expiré!!! » A dîner, toute la communauté, le Père gardien en tête, mange à genoux : on ne sert que du pain, de l'eau et quelques feuilles d'herbes. Sur le déclin du jour, a lieu une procession, où tous les religieux et prêtres en surplis, et les assistants, un cierge à la main et nu-pieds, vont visiter les saints Lieux, pour y faire leurs stations. A chacune d'elles, un des religieux donne une méditation dont le sujet a pour objet le mystère de la Passion du Sauveur que l'on honore en cet endroit. Mais, afin d'exciter plus fortement dans les cœurs des sentiments de componction, de reconnaissance et d'amour, les Frères-Mineurs font une cérémonie toute conforme au génie des Orientaux, qui se laissent aisément toucher par les choses extérieures; cérémonie dont on ne trouve d'exemples que dans les missions d'Asie, qui probablement l'ont imitée de ce qui se pratique en Palestine (1). Au moyen d'une figure en relief, de grosseur et de grandeur naturelles, dont la tête, les bras et les pieds, mus par des ressorts, sont flexibles, ils représentent le crucifiement, la descente de croix et la sépulture de Jésus-Christ. « Les Pères de Terre-sainte, dit le P. de Géramb (2), réunis dans la chapelle de la sainte Vierge, en sortirent vers six heures, ayant à leur tête celui d'entre eux qui, escorté des jeunes Arabes du monastère, portait le grand crucifix. Les religieux et les fidèles, marchant lentement sur deux lignes, récitaient, sur un ton aigu et plaintif, tantôt le *Miserere*, tantôt le *Stabat*. La procession s'arrêta d'abord à l'autel de la *Division des vêtements*, ensuite à celui de l'*Impropère*, pour y entendre quelques paroles simples, mais pleines d'onction, que lui adressa un Père espagnol, sur les scènes douloureuses de la Passion que rappellent ces deux endroits. Puis elle continua sa marche sans interruption vers le sommet du Golgotha. Là, le religieux qui portait le crucifix le déposa respectueusement au pied de l'autel; et le Père espagnol, revenant à son discours, poursuivit, en présence de la multitude attendrie et fondant en pleurs, le lamentable récit des

(1) Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 317.
(2) *Ibid.*, p. 322.
(3) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 141, édit. in-18.
(4) *Annales de la propagation de la foi*, t. X, p. 14.

(1) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 142, édit. in-18.
(2) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 327.

souffrances et des ignominies du Sauveur jusqu'au moment où il fut mis en croix. En cet instant, il cessa de parler; et, l'image de Jésus ayant été attachée avec des clous sur le bois, ce crucifix fut élevé et posé à la place même où avait été enfoncée la véritable croix sur laquelle fut consommé le salut du genre humain. Le bon Père alors, d'une voix interrompue et presque étouffée par les gémissements, retraça les dernières paroles et les derniers moments de l'auguste Victime, s'immolant en ce lieu pour expier nos péchés et nous réconcilier avec son *Père*. Mais il devenait de plus en plus difficile de l'entendre : la foule, déjà violemment remuée par ce qui avait précédé, n'était plus attentive qu'à ce qu'elle voyait; et les paroles arrivaient à peine à elle, au milieu des cris, des sanglots, des soupirs et des larmes. Après un quart d'heure accordé à la douleur, pour lui donner le temps de se soulager en s'exhalant, un des Pères, muni d'une tenaille et d'un marteau, monta à la hauteur de la croix, enleva la couronne d'épines, et, tandis que des frères soutenaient le corps au moyen d'écharpes blanches passées autour des bras, il arracha les clous des mains et des pieds; et bientôt l'effigie du Christ fut descendue, à peu près de la même manière qu'avait été descendu le Christ lui-même. Le célébrant et successivement tous les religieux s'avancèrent en silence, se prosternèrent, et baisèrent avec respect la couronne et les clous, qui furent immédiatement présentés à la vénération de la multitude. Bientôt, la procession se remit en marche dans le même ordre qu'elle avait suivi pour monter au Calvaire. La couronne et les clous étaient portés dans un bassin d'argent par un religieux, et l'effigie par quatre autres, de la même manière que l'on porte un mort au tombeau. On s'arrêta à la pierre de l'Onction, pour imiter en cet endroit la pieuse action de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et des saintes femmes. Toutes les choses nécessaires avaient été préparées : la pierre était recouverte d'un linge très-fin; sur les coins étaient les vases de parfums. Le corps, enveloppé d'un suaire, y fut déposé, la tête appuyée sur un coussin. Le célébrant l'arrosa d'essence, fit brûler quelques aromates, et, après avoir prié quelques instants en silence, exposa, dans une courte exhortation, le motif de cette station. De là, on reprit le chemin de l'église; la sainte effigie fut placée sur le marbre du saint Sépulcre, et un dernier discours mit fin à la cérémonie. » Les religieux se succèdent, toute la nuit, deux par deux, dans le Tombeau, et la veille de tous les Frères-Mineurs est sanctifiée au moyen de la prière et d'une dure flagellation.

Le samedi saint, le Père gardien et ses religieux célèbrent les divins mystères avec toute la solennité que demandent ce lieu vénérable et ce grand jour; contrastant, par leur piété, par leur modestie et par leur gravité, avec les schismatiques grecs, qui, le samedi saint, exploitent si indignement la crédulité de leurs adhérents.

Tout est auguste à l'office du saint jour de Pâques. « L'église du Saint-Sépulcre, dit le P. Néret (1), Jésuite, est ornée de riches tapisseries et des plus beaux tapis de Perse. Elle est éclairée d'une infinité de lumières. L'autel est chargé de la plus belle argenterie qu'on puisse voir. Il y a, entre autres, une croix qui a été donnée par les rois de France, et qui est d'une beauté parfaite. Les rois d'Espagne ont fait présent à cette église de plusieurs lampes très-riches, et dignes de cette monarchie. Les ornements qui servent à l'autel sont de drap d'or et d'argent. » Or, imaginez un vaisseau d'une grandeur immense, illuminé dans toutes ses parties avec un goût et une richesse extraordinaire; dix mille pèlerins, parés de leurs plus beaux habits, un flambeau allumé à la main; les femmes et les enfants qui remplissent la vaste étendue des galeries, tenant également un flambeau; tous faisant à l'envi retentir les voûtes sacrées du glorieux *Alleluia*, tandis que les ministres de Dieu, couverts d'or et de pierreries, précédés des thuriféraires qui parfument d'encens leur passage, font processionnellement le tour du Tombeau, en chantant des cantiques en l'honneur de Celui qui, par sa résurrection, a triomphé de la mort. « Imaginez un tel spectacle, dit le P. de Géramb (2), et calculez, si vous le pouvez, l'impression qu'il doit produire sur l'âme de quiconque l'a sous les yeux. Il effaçait en moi jusqu'au souvenir des scènes douloureuses qui m'avaient

(1) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 144, édit. in-18.
(2) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 330.

récemment attristé. *Alleluia! Alleluia!* m'écriais-je dans les transports d'une joie dont je ne pouvais modérer les élans; *Alleluia! Alleluia!* et je bénissais le Dieu des miséricordes d'avoir conduit mes pas à Jérusalem, et de m'avoir accordé la faveur de mêler mes cris d'allégresse aux cris des pieux chrétiens qui avaient le bonheur de célébrer la victoire de son divin Fils au lieu même où ce Fils a triomphé. » C'est à la porte du saint Sépulcre que le gardien du mont Sion célèbre pontificalement le saint sacrifice, et qu'il offre au Père éternel l'Homme-Dieu, vainqueur du trépas.

Nous avons dit que sainte Hélène fit bâtir une église au lieu où Jésus-Christ ressuscité, quittant la terre avec une majesté admirable, monta lentement vers les demeures éternelles, et se perdit dans une nuée éclatante. Au témoignage de saint Jérôme, on ne put fermer la voûte à l'endroit où le Sauveur prit sa route à travers les airs. Sur l'emplacement de cette église, est une petite mosquée de forme octogone; et, au centre, dans une espèce de chapelle, on voit le vestige qu'imprima sur le rocher le pied de l'Homme-Dieu au moment de quitter la terre. Naguère le vestige du pied droit s'y voyait aussi : on assure que les mahométans l'ont enlevé pour le placer dans leur mosquée du Temple. Quoi qu'il en soit, le jour de l'Ascension, les Frères-Mineurs, après avoir purifié la mosquée du mont des Oliviers, y célèbrent solennellement les saints mystères. Lorsque le diacre arrive au passage de l'Évangile où Jésus-Christ annonce son ascension à sa Mère, à ses apôtres et aux autres disciples, le Père gardien, qui représente le Sauveur, s'approche de l'empreinte sacrée, y place le cierge pascal que l'Église conserve en mémoire de la résurrection, et, pendant qu'il chante trois fois, d'une voix grave, ces paroles de l'Évangile : « Je m'en vais à mon Père et votre Père, à mon Dieu et votre Dieu, » paroles que le chœur des religieux répète autant de fois, le cierge symbolique, au moyen d'un mécanisme, s'élève peu à peu jusqu'à ce qu'il disparaisse par l'ouverture supérieure de la chapelle. Le diacre achève alors l'Évangile, et, l'office terminé, on retourne à Jérusalem, les Franciscains représentant les apôtres, et les pèlerins les disciples.

A ces détails sur les principales solennités, il faut en ajouter quelques-uns sur la manière de conférer l'ordre du saint Sépulcre, très-ancien dans la chrétienté, et autrefois assez répandu en Europe. Le Père gardien du mont Sion a seul le droit de le conférer. « L'honneur d'être chevalier de Jérusalem, dit le P. Nérct (1), Jésuite, ne s'accorde qu'aux personnes distinguées, ou par leur noblesse, ou par les services qu'elles ont rendus aux saints Lieux, ou bien par les aumônes considérables qu'elles ont faites au saint Sépulcre. » Le Père gardien de Jérusalem, dans son discours au récipiendaire, élevait cet ordre au-dessus de tous les autres, à l'exception de celui de la *Toison d'or*, auquel il donnait la prééminence. En instruisant le nouveau chevalier de ses nouvelles obligations, il lui recommandait particulièrement le bon exemple, et le zèle pour la défense et la conservation des saints Lieux. La cérémonie se terminait par une procession solennelle autour du saint Tombeau. M. de Châteaubriand (2), que l'on voulut honorer de cette distinction, rapporte comment il fut admis. « Nous sortîmes à une heure du couvent, et nous nous rendîmes à l'église du Saint-Sépulcre. Nous entrâmes dans la chapelle qui appartient aux Pères latins : on en ferma soigneusement les portes, de peur que les Turks n'aperçussent les armes, ce qui coûterait la vie aux religieux. Le gardien se revêtit de ses habits pontificaux; on alluma les lampes et les cierges; tous les frères présents formèrent un cercle autour de moi, les bras croisés sur la poitrine. Tandis qu'ils chantaient à voix basse le *Veni Creator*, le gardien monta à l'autel, et je me mis à genoux à ses pieds. On tira du trésor du saint Sépulcre les éperons et l'épée de Godefroi de Bouillon : deux religieux, debout à mes côtés, tenaient les dépouilles vénérables. L'officiant récita les prières accoutumées, et me fit les questions d'usage. Ensuite, il me chaussa les éperons, me frappa trois fois l'épaule avec l'épée, en me donnant l'accolade. Les religieux entonnèrent le *Te Deum*, tandis que le gardien prononçait cette oraison sur ma tête : « Seigneur, Dieu tout-puissant, répands ta grâce « et tes bénédictions sur ce tien serviteur, etc. » Tout cela n'est que le souvenir de mœurs qui n'existent plus. Mais que l'on songe que j'étais à

(1) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 178, édit. in-18.
(2) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 100.

Jérusalem, dans l'église du Calvaire, à douze pas du Tombeau de Jésus-Christ, à trente du tombeau de Godefroi de Bouillon; que je venais de chausser l'éperon du libérateur du saint Sépulcre, de toucher cette longue et large épée de fer qu'avait maniée une main si noble et si loyale; que l'on se rappelle ces circonstances, ma vie aventureuse, mes courses sur la terre et sur la mer, et l'on croira sans peine que je devais être ému. Cette cérémonie, au reste, ne pouvait être tout à fait vaine : j'étais Français; Godefroi de Bouillon était Français : ses vieilles armes, en me touchant, m'avaient communiqué un nouvel amour pour la gloire et l'honneur de ma patrie. Je n'étais pas sans doute *sans reproche :* mais tout Français peut se dire *sans peur.* »

Indépendamment de l'église du Saint-Sépulcre, quelques autres sont disséminées dans Jérusalem. Les Pères latins de Terre-sainte, qui possédaient autrefois la maison de Caïphe devenue une église assez belle, desservie maintenant par les Arméniens schismatiques, ont conservé le droit d'y célébrer la messe une fois par an (1). Cette église est enclose entre quatre murs épais et élevés, qui lui donnent extérieurement l'aspect d'une prison (2). On pénètre par une porte de fer dans une petite cour : un oranger, appelé arbre des Pommes d'or, s'y trouve à la place où était Pierre, lorsque, se chauffant près d'un feu allumé par les serviteurs de Caïphe, il renia son Maître. Près de la petite porte qui donne entrée dans l'église, et à droite, on remarque la colonne sur laquelle, d'après la tradition, le coq aurait chanté. Les murs de l'église sont revêtus intérieurement de carreaux de faïence. L'autel est formé d'une grosse pierre, la même, dit-on, qui fermait l'entrée du saint Sépulcre, et que les princes des prêtres avaient eu soin de si bien sceller : on a laissé paraître les quatre angles; tout le reste est couvert de maçonnerie. Dans le sanctuaire, du côté de l'épître, on s'introduit, en se baissant, dans un petit oratoire où l'on peut à peine tenir quatre : c'est la prison dans laquelle on jeta le Sauveur, la nuit même où il fut saisi. Des religieuses arméniennes schismatiques sont en possession de la maison d'Anne, convertie en une église sous le vocable des saints Anges : on y vénère surtout le lieu qui retentit du sacrilége soufflet, au bruit duquel les ennemis de Jésus poussèrent des ris insolents. C'est du vaste et magnifique couvent des Arméniens que dépend l'église bâtie sur l'emplacement où saint Jacques le Majeur consomma, le premier des apôtres, son glorieux martyre : après les basiliques du Saint-Sépulcre et de Bethléem, elle est une des plus belles et des mieux ornées de la Palestine. A droite, est une petite chapelle avec un autel, sous lequel un marbre rouge marque la place où l'apôtre eut la tête tranchée. Les Syriens jacobites possèdent, au fond d'une cour à laquelle on monte par un escalier de bois, la petite église construite sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean Marc. Saint Pierre se retira dans cette maison, lorsque les anges l'eurent délivré de la prison, près du Calvaire, dans laquelle Hérode-Agrippa l'avait fait jeter : vieilles murailles où l'on montre encor quelques crampons de fer; mais la *porta ferrea* n'existe plus, et on en indique seulement la place. Assez près de la prison de saint Pierre, les Grecs ont l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, nommée vulgairement maison de Zébédée, père du disciple bien-aimé et de saint Jacques le Majeur : elle est bâtie en forme de croix, et présente un assez bel aspect. La petite église de l'apôtre saint Thomas a été construite sur le lieu qu'il habitait.

Si les musulmans tolèrent les religieux au milieu d'eux, c'est moins parce que les chrétiens ont chèrement acheté le droit de célébrer les saints mystères à Jérusalem, que parce que la tolérance des mahométans tourne constamment au profit de leur cupidité. Pour ne parler que des religieux latins, un document (1), déjà cité, s'exprime ainsi : « Le roy Robert, fondateur de l'ordre de saint François en ces saints Lieux, y laissa une rente perpétuelle à prendre sur son patrimoine royal, qui suffisait en ce temps-là pour l'entretien des esglises et religieux de la Terre-sainte, parce qu'il ne s'y payait que très-peu de chose aux sultans d'Égypte, souverains pour lors de la Palestine. Mais les Ottomans, s'estant rendus maistres de tous

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. x, p. 7.
(2) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 79.

(1) *Instruction*, inédite, *aux ministres du roi pour les affaires de la Terre-sainte en France.*

leurs Estats..., ils augmentèrent les tributs et les taxes extraordinaires desmesurément. » Outre le le tribut annuel que paye le monastère des Franciscains, «il faut, dit le P. de Géramb (1), subir les exigences particulières des pachas, des gouverneurs, des employés, et acheter, par des sommes arbitraires, quelquefois énormes, une tranquillité toujours passagère et de courte durée. Il ne se passe pas de mois que des cris de mort ne retentissent autour de la maison sainte : aujourd'hui, c'est la peste dont on n'est jamais à l'abri; demain, c'est un soulèvement; puis les guerres entre les pachas; puis les extorsions nécessaires des vainqueurs; puis les vexations, les avanies des Arabes, etc. En un mot, le religieux de Saint-François est un homme de douleur, qui ne peut espérer sur la terre d'autre félicité que celle de porter courageusement sa croix, en suivant Jésus-Christ sur le Calvaire. » Le 27 décembre 1805, le Père gardien et les supérieurs de la Terre-sainte écrivaient à M. Horace Sébastiani, alors ambassadeur de France à Constantinople : « Depuis l'an 1762, on ne donnait au pacha de Damas, qui était gouverneur de Jérusalem, que 7,000 piastres, avec sept autres mille pour les services qu'il avait rendus à la Terre-sainte; et c'est ainsi que cela a continué jusqu'à la mort de Mahomet-pacha-Ebnéladin. Mais, en 1783, Mahomet-Djézar, pacha de Damas et de Jérusalem, a commencé de prendre par force 25,000 piastres hors de ce qu'il était en usage de payer. Cela continua pendant sept années qu'il fut en différentes fois gouverneur, sans parler des autres avanies qu'il ne cessait de nous faire. Toutes nos représentations à la Porte furent infructueuses, ce pacha n'obéissant à aucun firman; et ce qu'il y eut de pire, c'est que tous les autres pachas suivirent son exemple, de manière que, l'an 1797, le pacha Abdala-Ebnéladin, étant devenu gouverneur de Damas, nous prit par force 30,000 piastres, sans compter l'argent qu'on lui donnait annuellement. Nous ne pûmes pas faire alors nos réclamations, ayant été, par surcroît de malheur, persécutés d'un autre côté par les Turks du parti contraire à ce pacha, qui, non-seulement s'emparèrent de notre monastère, mais nous jetèrent en prison où nous fûmes exposés à mille dangers de mort, et obligés de donner 700 bourses pour étouffer les persécutions que les Grecs avaient suscitées contre nous, et en outre 24,000 piastres au mufti Sciek-Hassan-Elasnad, notre ennemi juré. Et après tant de pertes est venu le pacha Hémad-Abumarah, qui, dans le court espace qu'il est resté à Jérusalem et à Jaffa, nous a enlevé tyranniquement 300 bourses, avec 200 autres qu'il nous a prises à titre d'emprunt, dont nous n'avons pu encore recevoir une médine, malgré toutes les démarches que nous avons faites à ce sujet. Et, finalement, ce qui nous abat tout à fait et nous a ôté tout courage, c'est que, depuis un mois et demi, est venu le pacha dont nous avons déjà parlé, Abdalah-Ebnéladin, pacha de Damas, lequel, en sus des 7,000 piastres que nous lui donnions, a exigé tout l'argent que nous avions payé à Djézar, en donnant pour raison qu'il s'était emparé injustement de son pachalik, que l'argent que nous lui avions donné était de droit à lui, et il nous a forcés, le coutelas sous la gorge, à lui donner 100,000 piastres, malgré le kalmarif de la Porte, que nous lui avons présenté, qui est un ordre irrévocable qu'il devait se contenter des tributs ordinaires. Il n'a pas seulement voulu en prendre lecture, le traitant de *torchon de papier* dont il ne faisait aucun cas. Il a donc pris ces 100,000 piastres, et est parti en nous laissant en proie à tous nos autres ennemis. En effet, il était à peine parti de Jérusalem, que les Bédouins ont pris trois de nos religieux qu'ils ont gardés pendant un mois, voulant nous forcer par là à leur rembourser les contributions qu'ils avaient dû payer au pacha. Dieu sait comment cela finira, et nous n'aurions pas assez de paroles si nous voulions vous décrire toutes nos souffrances. Tous, jusqu'aux santons du mont Sion, nous prennent de grandes sommes, et nous empêchent d'ensevelir nos morts, tant religieux que catholiques, si nous leur donnons un refus. » Pendant la lutte entre les pachas d'Acre et de Damas, le premier ayant assiégé Jérusalem au mois de septembre 1826, non-seulement les Franciscains eurent à nourrir tous les catholiques qui s'étaient réfugiés dans leur monastère pour éviter la violence des Turks; mais on les contraignit de payer des sommes si énormes, qu'il leur

(1) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 339.

fallut mettre en gage les vases sacrés. L'église du Saint-Sépulcre, dont la clef est entre les mains des Turks, et dont les gardiens musulmans, armés de longs touets, frappent ceux qui tentent d'y pénétrer sans payer le tribut, jusqu'à les couvrir de sang; cette église est comme une ferme que les autorités de Jérusalem exploitent à leur profit avec tous les raffinements de la cupidité. Mais rien ne lasse la patience des Franciscains. « Rien, dit M. de Châteaubriand (1), ne peut leur faire abandonner le Tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du saint Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turk, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protégent des villages entiers contre les iniquités. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux, se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts? La charité des moines. Ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turks, Arabes, Grecs, chrétiens schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnaître avec Bossuet que « des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots. » Le P. de Géramb (2) rend un bel hommage à la charité des Frères-Mineurs. « Je ne puis m'arrêter, dit-il, à vous parler de ces fervents missionnaires Franciscains, qui viennent pour douze ans en Orient pour s'y vouer à l'instruction et au salut des âmes, et qui, au Caire, à Alexandrie, dans l'île de Chypre, à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, à Jaffa, à Rama, à Acre, à Saïda, à Tripoli de Syrie, à Damas, à Alep, à Constantinople, etc., remplissent cette mission avec un zèle, une charité, une édification, dignes des premiers temps de l'Église : mais je vous dirai que les Pères de Terre-sainte ont constamment soin des catholiques qui sont dans le besoin, et que c'est principalement dans les temps de calamité qu'ils se montrent avec une charité au-dessus de tout éloge, payant le loyer des pauvres, les amendes que l'on exige d'eux, les droits qu'ils sont obligés d'acquitter envers le gouvernement; distribuant du pain aux nécessiteux, de la soupe aux infirmes; donnant des chemises, des souliers et de l'étoffe aux femmes indigentes; envoyant le médecin du monastère chez les malades, et leur fournissant les remèdes qu'il prescrit. Les veuves et les orphelins sont l'objet particulier de leur sollicitude paternelle. Ce n'est pas seulement à Jérusalem qu'il en est ainsi. La même chose se pratique dans les autres principaux couvents, à Bethléem, à Nazareth, à Saint-Jean, ainsi que dans les autres hospices de Terre-sainte, en Égypte et en Syrie; et partout on fait plus que je n'ai dit encore : quand on connaît un malheureux, pour lui accorder des secours, on ne lui demande jamais de quelle religion il est. Les Pères de Terre-sainte, à Jérusalem, logent et nourrissent pendant un mois tous les pèlerins qui se présentent, à l'exception des Grecs, des Arméniens, etc., qui ont un asile dans les monastères appartenant à leur nation. Dans tous les endroits où ils ont des couvents, ils entretiennent à leurs frais un maître d'école spécialement chargé d'enseigner à la jeunesse arabe la religion avant tout, puis la lecture, l'écriture et la langue italienne; et à un si précieux bienfait ils ajoutent celui de nourrir les enfants qui reçoivent ces leçons. Voilà l'usage que font les Pères de Terre-sainte des aumônes qu'ils recueillent : à peine se réservent-ils de quoi se procurer le plus strict nécessaire. » Le P. de Géramb ajoute quelques détails sur ce qui se pratique, parmi les Franciscains, en temps de peste (1) : « Dans chaque monastère de Palestine, réside habituellement le curé du lieu. C'est toujours un missionnaire Franciscain, assez instruit de la langue arabe pour exercer avec fruit les fonctions du saint ministère. Aussitôt que le fléau se déclare, il va loger hors du couvent, afin d'être plus à portée de ceux qui auraient besoin de son secours. Il

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 112.

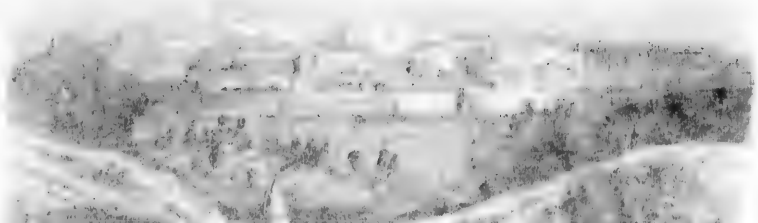
(2) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 343.

(1) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 45.

ères de Terre-
atholiques qui
principalement
ls se montrent
éloge, payant
que l'on exige
gés d'acquitter
nt du pain aux
rmes ; donnant
le l'étoffe aux
édecin du mo-
fournissant les
s et les orphe-
eur sollicitude
nt à Jérusalem
se se pratique
is, à Bethléem,
ue dans les au-
Égypte et en
je n'ai dit en-
eureux, pour
e lui demande
Les Pères de
et nourrissent
ns qui se pré-
s, des Armé-
les monastères
us les endroits
iennent à leurs
nt chargé d'en-
religion avant
la langue ita-
it ils ajoutent
reçoivent ces
Pères de Terre-
ent : à peine se
plus strict né-
e quelques dé-
Franciscains,
que monastère
nt le curé du
e Franciscain,
e pour exer-
int ministère.
, il va loger
à portée de
n secours. Il

---

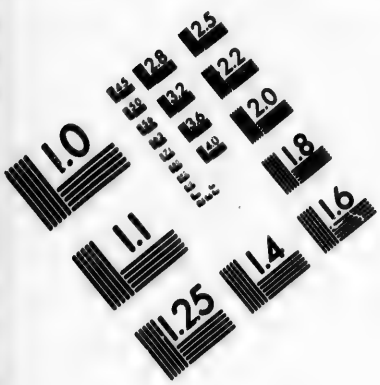
ont Sinaï, t. I,



les visite, les console, les soutient, les encourage par les hautes pensées de la religion, leur procure tous les soulagements corporels qui dépendent de lui, et leur administre les sacrements, ayant soin d'éviter tout contact qui pourrait lui communiquer le mal, et l'exposer à le communiquer aux autres. Pour présenter le pain eucharistique, il se sert d'une pincette d'argent extrêmement légère et longue d'une coudée. Il est, d'ailleurs, muni des principaux préservatifs qu'ont fait connaître les progrès de la médecine. Il n'est pas rare néanmoins que, malgré ces précautions, il ne soit victime de son zèle. »

Vue du haut de la montagne des Oliviers, la cité sainte se montre dans toute son étendue, et ne dérobe rien à l'œil [illegible] qui cherche à découvrir les monuments qu'elle renferme. De cet endroit, le plus favorable pour un panorama, on aperçoit la vallée de Josaphat, et la ville étalée sur le penchant des monts Moria, Sion, et Golgotha : le temple et son vaste parvis en occupent le premier plan (P. XXXIV, n° 1). « Jérusalem, dit le P. Néret, Jésuite (1), n'est plus aujourd'hui cette cité de David, qui renfermait en ses murs le trône et le temple de Salomon, la gloire et la couronne de la nation juive; car le Dieu des vengeances, pour punir les ingratitudes d'un peuple comblé de ses bienfaits, a permis que toutes les nations aient contribué, comme de concert, à la désolation de cette ville. Mais, comme sa justice n'exerce jamais ses droits sans que sa miséricorde exerce les siens, il a bien voulu qu'une nouvelle Jérusalem, élevée sur les ruines de la première, conservât précieusement les sacrés monuments de la Passion et de la mort de son Fils, pour faire voir aux hommes dans tous les siècles l'excès de son amour pour eux, et le besoin qu'ils avaient d'un si puissant et d'un si bon libérateur. Ces saints monuments, que la Providence divine a pris soin de conserver, sont, en effet, les seuls objets qui méritent d'être vus dans Jérusalem. » La ville n'est ni belle, ni peuplée. « Les maisons de Jérusalem, selon M. de Châteaubriand (2), sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert. Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent même ces boutiques sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville. Pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalle le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le Fellah. » On croit que Jérusalem renferme encore vingt-cinq mille habitants; son enceinte en contiendrait aisément six fois plus : aussi une grande partie de ses rues montueuses, dépavées, sont-elles inhabitées; de vastes maisons, des églises, des cloîtres, sont entièrement abandonnés. En parcourant ces lieux déserts, on se fait jour à travers les halliers, les ronces et les raquettes du figuier des Indes. Le lierre garnit les parois extérieures des hautes murailles, et l'aloès croît en sûreté sur les terrasses, dans les crevasses des rochers. Le palmier, oublié dans les jardins, s'est élancé jusqu'aux corniches les plus élevées : ses fruits négligés deviennent la pâture de l'oiseau solitaire. L'âme se pénètre d'une tristesse profonde, à la vue de cette affreuse désolation. Le spectacle de misère que le voyageur a sous les yeux l'avertit qu'il est sur une terre de réprobation où un grand crime a été commis; crime que la colère céleste poursuit depuis dix-huit cents ans. Il croit voir la main de Dieu s'appesantir sur cette malheureuse ville, et la forcer de subir l'arrêt qui la condamna à vivre dans une longue agonie; il s'imagine être associé à son funeste sort, car l'air qu'il respire

(1) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 150, édit. in-18.
(2) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 111.



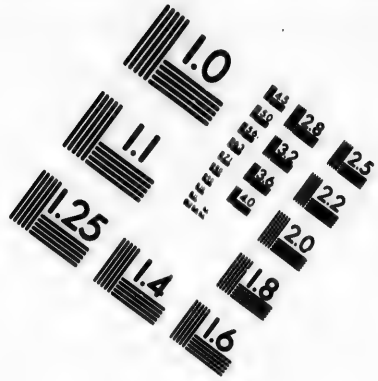
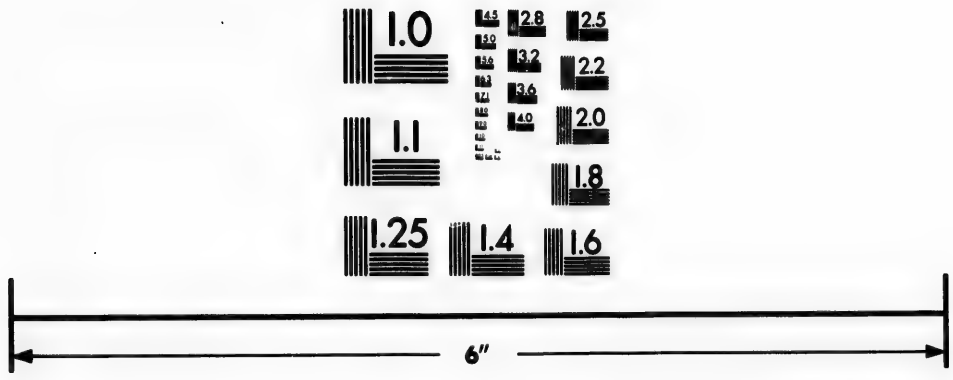
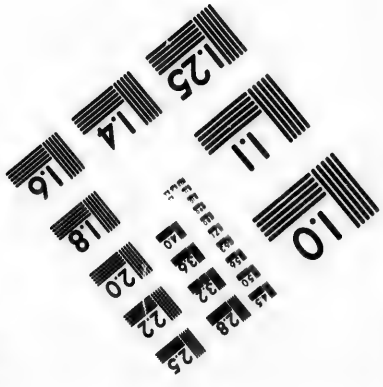


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

lui semble ne plus renfermer l'élément de vie. Jérusalem n'est plus qu'un tombeau placé dans un désert, qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantements de la mort(1).

Dans la Judée, pour nous servir des expressions de M. de Châteaubriand (2), « des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. »

La Palestine, a-t-on dit encore, est mortelle pour l'incrédulité. Aussi voit-on les trois peuples les plus ennemis entre eux et les plus opposés de mœurs et de croyances se confondre autour des rochers de Golgotha, et les environner d'une vénération dont on ne trouve d'exemple nulle autre part. Les Juifs sont attachés à Jérusalem par un instinct dont ils ne peuvent se rendre compte ; les musulmans regardent leur mosquée de Solyme comme un lieu si sacré, que, suivant eux, les *infidèles* ne doivent jamais y pénétrer ; et les chrétiens, agenouillés sur le saint Tombeau, voient dans l'état actuel de Jérusalem l'accomplissement de toutes les prophéties, et comme le sceau des vérités dont ils sont les dépositaires. Il y a là de quoi tuer le scepticisme.

Les Pères latins de Terre-sainte, gardiens du Sépulcre triomphant de Jésus-Christ, lui demandent, avec saint Paul : « O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? » Avec cette noble attitude du christianisme, qui tient la mort vaincue et enchaînée dans ce monument, M. de Châteaubriand fait contraster l'abjection présente du judaïsme : « Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi du désert, brillante de clarté, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple ; voyez cet autre petit peuple qui vit séparé des autres habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre, il souffre toutes les avanies sans demander justice, il se laisse accabler de coups sans soupirer ; on lui demande sa tête, il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple : vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à ses enfants, qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris sans doute ; mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem : il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée, esclaves et étrangers dans leur propre pays ; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes ; cachés près du temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu de la terre ; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du Sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; la seconde se consolant auprès du seul Tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles ! »

(1) Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. I, p. 332.
(2) *Ibid.*, p. 359.

CHAPITRE XVI.

Monastères des Franciscains de la Famille de Terre-sainte en Palestine, en Syrie et en Chypre.

Nous avons parlé des couvents que les Pères de Terre-sainte possèdent à Nazareth, à Beth-

lèem, à Saint-Jean-du-désert, à Jérusalem. Pour compléter le tableau de leurs établissements, nous devons ajouter que le gardien du mont Sion a d'autres monastères sous sa juridiction.

Les Franciscains en possédaient un autrefois à Anathoth, patrie du prophète Jérémie. Le P. Roger (1), Récollet, dit qu'à l'endroit où était la maison du prophète il y avait encore de son temps une église bien bâtie, et dont deux rangées de piliers soutenaient la voûte. Tout auprès, on voyait les ruines d'un couvent, habité ordinairement par six religieux de la Famille de Jérusalem, qui abandonna ce lieu, parce qu'à la fin du xve siècle, les Arabes étaient venus, la nuit, égorger les six Franciscains. Après avoir pillé l'église et le couvent, les brigands y mirent le feu, et le temple du Seigneur ne servit plus d'abri qu'aux troupeaux d'Anathoth.

On fait dater de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, l'origine du couvent de Rama, bourg qui a succédé à l'ancienne Arimathie, au milieu de la belle et féconde plaine de Saron, bornée au couchant par la mer, au levant par les montagnes de Judée, et agréablement entrecoupée de haies de nopals et de bocages d'oliviers plantés en quinconce. Les figuiers d'Inde, appelés aussi nopals ou cactus, plante grasse, inodore, armée de piquants, forment là des buissons du plus beau vert, élevés de douze à quinze pieds, et presque impénétrables au jour (2). Toutes ces raquettes entrelacées, qui d'abord étaient de larges feuilles, perdent leur forme en vieillissant, et finissent par devenir des branches, puis enfin des troncs épais et noueux, de véritables arbres ayant plus d'un pied de diamètre. Les cactus sont un bienfait de la providence dans ces plaines brûlantes : ils donnent de l'ombre, et produisent sans culture des fruits rafraîchissants. Leur multiplication s'accommode bien avec la négligence arabe; car il suffit d'en oublier les débris sur le sol, pour que naturellement ils y prennent racine. Rama n'est plus qu'un village, dont les maisons, construites en pierres grises, ressemblent à de grandes cabanes (1). Le couvent des Frères-Mineurs est élevé sur les débris de l'ancienne maison de Joseph d'Arimathie, à côté de celle de Nicodème, à qui l'église est dédiée.

C'est sur l'emplacement de la maison de Simon le Corroyeur, dans laquelle saint Pierre se logea, qu'est bâti l'hospice des religieux de Terre-sainte à Jaffa, l'ancienne Joppé; ville à laquelle se rattachent les souvenirs de l'Ancien comme du Nouveau Testament. En effet, Hiram, roi de Tyr, faisait arriver dans son port les vaisseaux chargés de bois et de marbre qu'il envoyait à Salomon pour la construction du temple; et le prophète Jonas, déclinant la mission que Dieu l'appelait à remplir à Ninive, s'embarqua dans ce port pour se rendre à Tarse en Cilicie. Saint Pierre ressuscita Tabithe à Joppé, où la vocation des Gentils lui fut d'ailleurs annoncée par la vision de la nappe chargée d'animaux immondes, et par la voix du ciel qui le convia jusqu'à trois fois à ce festin : « N'appelez pas impur ce que Dieu a purifié. » Jaffa ayant été ruiné par les musulmans, saint Louis le fit rétablir; mais les infidèles surprirent les ouvriers, qu'ils tuèrent. « A cette nouvelle, dit le P. Naud (2), Jésuite, le saint roi vint de Saint-Jean-d'Acre où il était; et, voyant les corps de ces pauvres chrétiens sans sépulture, il commanda qu'on les mît en terre; et il eut le courage lui-même de donner l'exemple, et de charger sur ses épaules de ces cadavres puants, et de les porter dans la fosse. » Grand exemple de charité et d'humilité donné par le roi très-chrétien sur la terre où le Fils de Dieu était venu enseigner l'humilité et la charité aux hommes! L'hospice de la Famille de Terre-sainte à Jaffa était petit, obscur, mal bâti; l'église ressemblait à une cave plutôt qu'à un lieu consacré aux cérémonies saintes du culte catholique. Mais les Franciscains ont récemment démoli tous ces vieux bâtiments, pour élever à leur place un vaste et beau couvent en pierre, et une église où les offices se font avec décence. C'est avec des matériaux tirés de Césarée que ces constructions ont eu lieu : ainsi les pierres qui avaient servi à Hérode pour fon-

(1) *La Terre-sainte, ou Description topographique des saints Lieux et de la Terre de Promission*, etc., p. 179.

(2) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 143.

(1) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 56.

(2) *Voyage nouveau de la Terre-sainte*, p. 72.

der une ville en l'honneur d'Auguste, ont servi à bâtir un temple à l'Enfant dont la naissance causa à ce tyran une telle épouvante, qu'il voulut le faire périr (1). Le monastère des Franciscains, quoique réédifié à neuf, ressemble à tous ceux de la Terre-sainte : il offre l'aspect d'une forteresse, d'un manoir du xe siècle. Moins grand que les monastères arménien et grec schismatiques entre lesquels il se trouve placé, il jouit des avantages de la même situation, et ses terrasses donnent aussi sur la mer. Auvergne (2), archevêque d'Icone, dit de la demeure de Simon le Corroyeur : « On voit encore l'emplacement de cette maison : elle est sur un rocher près de la mer, précisément dans l'intérieur du couvent de Terre-sainte. On y bâtit dans le temps une chapelle en l'honneur de saint Pierre : cette chapelle est en très-mauvais état. Dans la partie supérieure, où, dit-on, eut lieu la fameuse vision du saint apôtre, on a élevé en son honneur une église. »

Plus au nord, sur le littoral, les Pères de Terre-sainte ont un couvent à Saint-Jean-d'Acre, ville dont nous avons plusieurs fois parlé, et qui est bien déchue depuis les croisades.

Ils possèdent une résidence à Saïda, l'ancienne Sidon, capitale de la Phénicie, qui emprunta son nom à Sidon, l'aîné des fils de Chanaan, et dont les plus célèbres colonies furent Tyr et Carthage. Les Sidoniens excellaient dans les arts : ils ont inventé le verre et les toiles délicates de fin lin. Charpentiers habiles, ils furent employés à tailler les cèdres pour la construction du temple de Salomon et de celui que les Juifs rebâtirent, à leur retour de la captivité de Babylone. Sidon est le point extrême vers le nord, comme Bethléem vers le midi, de l'étroit espace où se concentra la parole qui devait retentir ensuite par tout l'univers. « La gloire de cette ville, dit Bruzen de la Martinière (3), c'est d'avoir vu le Fils de Dieu, et de l'avoir ouï louer la foi de la Cananéenne, et lui accorder ce qu'elle désirait. On en trouve un monument dans un jardin de la ville, du côté de l'Orient. C'est une belle colonne de porphyre, couchée par terre et abandonnée. » Une tradition veut que Jésus-Christ se soit reposé sur une montagne, à une lieue de la ville, et que les trois Maries l'aient adoré en cet endroit (1). Il y a, tout auprès, trente oliviers qui remontent à ce temps, et que les chrétiens ont chargés de petites croix, en témoignage de vénération. Saïda se vit honoré de la présence de saint Paul, et l'apôtre, passant par cette ville lorsqu'on le conduisait à Rome, fut reçu avec beaucoup de charité par les chrétiens qu'elle renfermait. Vu du côté de la mer, Saïda se présente avec avantage; mais l'intérieur ne répond pas à la beauté du coup d'œil qu'il offre au dehors. L'église des Pères de Terre-sainte est située dans un de ces enclos qu'on appelle khans, grands bâtiments carrés qui renferment une cour et qui deviennent des forteresses dans des circonstances difficiles (2).

A six lieues de Saïda, et au nord, les Pères de Terre-sainte ont été établis à Beyrouth, l'ancienne Bérythe, ville assise dans une plaine, au bord de la mer, et au sud de l'embouchure du Nahr-el-Sahib. « Les Romains, dit le P. Nacchi (3), Jésuite, y entretenaient une colonie : ses habitants avaient droit de bourgeoisie. Le vieil Hérode l'avait embellie; et le roi Agrippa l'avait enrichie de portiques, de théâtres, d'amphithéâtres, de bains et de plusieurs bâtiments superbes. Mais ce qui honore davantage cette ville, c'est de posséder un crucifix que la tradition dit avoir été fait par les mains de saint Nicodème, possédé ensuite par Gamaliel, et envoyé à Beyrouth deux ans avant la prise de Jérusalem par Tite et Vespasien. L'auteur qui porte le nom de saint Athanase fait l'éloge de ce [illegible] dans son Sermon rapporté au second co[illegible] de Nicée. Le sang qui sortit de cette image, percée de la main impie d'un Juif, conserve encore aujourd'hui sa couleur, que le temps n'a pu effacer. Ce précieux monument est placé dans un lieu souterrain de l'église du Saint-Sauveur, dont les Turks ont fait une mosquée. Nos chrétiens et les Turks mêmes ont recours, dans leurs maladies et dans leurs autres besoins, à cette miraculeuse image de Jésus crucifié. La même tradition dont j'ai parlé dit encore que le Messie alla prêcher son Évangile jusqu'à la

(1) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. I, p. 51.
(2) *Annales de la propagation de la foi*, t. VIII, p. 478.
(3) *Grand Dictionnaire géographique*, art. *Sidon*.

(1) *Grand Dictionnaire géographique*, art. *Seïde*.
(2) *Annales de la propagation de la foi*, t. VIII, p. 484.
(3) *Lettres édifiantes*, t. I, p. 194, édit. in-18.

porte de Beyrouth, sans y entrer, pour observer lui-même la défense qu'il avait faite à ses apôtres d'aller sur les terres des Gentils (1). Mais le Sauveur du monde, ayant versé son sang pour le salut de tous les hommes, a envoyé depuis ce temps-là prêcher son Évangile aux Gentils, aussi bien qu'aux Juifs. » Lorsque le commerce eut pris la direction d'Alep, le départ des marchands chrétiens qui nourrissaient les Pères de Terre-sainte, força ceux-ci d'abandonner Beyrouth, où s'établit ensuite une mission de Capucins.

La rade de Beyrouth est dominée par le Liban, qui sépare la Palestine de la Syrie, et dont le monastère de Larissa, qu'habite la Famille de Terre-sainte, occupe l'un des points les plus élevés. Le nom de *Liban*, qui signifie *blanc*, vient à ces montagnes des neiges, qui, en plusieurs endroits, en couronnent constamment les sommets. Elles présentent, dans leur longueur, la forme semi-circulaire d'un fer à cheval. On appelle d'une manière plus spéciale Liban leur partie occidentale, quelquefois tellement rapprochée de la mer qu'elle n'y laisse pas même de passage, et à peine éloignée de deux à trois lieues du rivage sur les points où elle s'en écarte le plus : cette chaîne s'étend de Tripoli jusqu'aux environs de Damas. On nomme Anti-Liban la partie orientale, qui se prolonge au-dessous de Damas et s'étend vers l'Arabie. Entre le Liban et l'Anti-Liban s'ouvre la vallée de Bécaa, l'ancienne Cœlé-Syrie, ou Syrie creuse proprement dite. Sa disposition en encaissement profond, où les eaux des montagnes se rassemblent, en a fait de tout temps un des plus fertiles cantons de la Syrie; mais aussi, en y concentrant les rayons du soleil, elle y produit en été une chaleur qui ne le cède pas même à celle de l'Égypte. L'air néanmoins n'y est pas malsain, sans doute parce qu'il est sans cesse renouvelé par le vent du nord, et que les eaux sont vives et non stagnantes. L'on y dort impunément sur les terrasses. Le circuit total des deux chaînes occidentale et orientale, que les Européens confondent sous la dénomination commune de Liban, est de cent lieues. Les montagnes du Liban, en s'élevant les unes sur les autres, présentent quatre zones bien distinctes (1). Le sol de la première abonde en grains : il est couvert, en plusieurs endroits, d'arbres fruitiers. La seconde n'est qu'une ceinture de rochers nus et stériles. La troisième, malgré son élévation, offre l'aspect d'arbres toujours verts : la douceur de sa température, ses jardins, ses vergers chargés des plus beaux fruits de la Syrie, les ruisseaux qui les arrosent, en font, selon l'expression de plusieurs écrivains, une sorte de paradis terrestre. La quatrième se perd dans les nues : les neiges dont elle est couverte, et la rigueur du froid, la rendent inhabitable, et, en certains temps de l'année, presque inaccessible. Sur un de ses sommets se trouvent les cèdres dont parle l'Écriture. Le bassin de forme elliptique qui les renferme, et dont l'axe a plus de mille mètres, est entouré de hautes montagnes, qui servent comme de rempart à cet immense jardin. A l'ouest, la chaîne de ces monts se coupe pour laisser entrevoir la mer; au sud et au nord, quelques arbres d'une autre espèce et isolés semblent être placés tout exprès pour faire mieux ressortir la prodigieuse hauteur des cèdres. Ceux-ci sont plantés sur douze gros tertres, dont le plus élevé occupe précisément le milieu; ils forment ainsi autant de groupes ou de familles, ce qui donne lieu d'expliquer ce passage de l'*Ecclésiastique* (2) : « La réunion des frères autour du grand pontife sera comme une plantation de cèdres sur le mont Liban. » Il est à remarquer qu'on ne rencontre des cèdres dans aucune autre partie du Liban, hors de cette enceinte. Le bois de cet arbre est dur et incorruptible; il répand, en été surtout, un parfum délicieux; sa feuille et son fruit ressemblent absolument à ceux du pin, et il s'élève, comme lui, en forme de cône ordinairement régulier. Quelques-uns des rameaux inférieurs de certains cèdres ont plus de cinquante pieds de long. Les plus gros arbres sont du côté de l'est : on en compte un assez grand nombre de trente à quarante pieds de circonférence. Le plus élevé a près de trois cents pieds de hauteur. Si l'on ajoute à toutes ces circonstances la merveille du nombre, plus de quatre cents cèdres réunis dans un seul bas-

(1) Saint Matthieu, c. x, v. 5.

(1) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. II, p. 68.

(2) I, 13.

sin, on avouera sans peine que ce serait là sans doute un objet digne de curiosité, quand les souvenirs religieux qui s'y rattachent n'en feraient pas d'ailleurs un des principaux ornements de l'Asie (1). Trente mille ouvriers, envoyés par Salomon, sont venus jadis couper quelques-uns de ces cèdres destinés à la construction du temple, et parmi ceux qui restent encore, il y en a de contemporains de cette époque reculée (2). Lorsqu'assis à l'ombre de leurs immenses rameaux, on élève ses regards vers leurs cimes, on écoute dans un profond silence, et on croit entendre la voix sublime du Prophète (3): « J'ai vu l'impie élevé sur la terre, haut comme les cèdres du Liban : j'ai passé, et il n'était plus. » D'autres fois, c'est la voix même du Seigneur qui retentit à l'oreille du voyageur recueilli, « la voix du Seigneur, qui brise les cèdres; » et ce grand et beau spectacle que l'on a sous les yeux, inspire des idées plus élevées de la puissance et de la majesté du Très-Haut. Enfin, c'est la belle image sous laquelle l'Esprit saint a voulu dépeindre lui-même la gloire et l'exaltation de Marie, qui laisse dans le cœur un charme difficile à redire : « J'ai été élevée comme un cèdre sur le Liban. » L'une des plus saintes retraites de ces montagnes que nous venons de décrire est le charmant monastère de Larissa, bâti dans le genre des couvents italiens. « La position en est délicieuse, dit le P. de Géramb (4), et la perspective admirable. On a devant soi la mer, qui vient, pour ainsi dire, baigner le pied de la montagne par une baie couverte de barques, qui entrent ou sortent à la voile; à droite, des côteaux tapissés de vignes, et une vallée profonde, sur le sol de laquelle s'élèvent çà et là diverses maisons entourées d'oliviers; plus avant sur le rivage, le petit village de Jonas, ainsi appelé parce que le prophète y fut rejeté par le poisson qui l'avait englouti; à gauche, à une distance de six lieues, Beyrouth, sa rade, les vaisseaux qui y mouillent, une multitude de maisons de campagne, et la forêt qui l'environne. Mais ce qui attire et fixe principalement l'attention, c'est bien moins cette mer, cette baie, cette ville, cette rade, ces vaisseaux, que ce ciel de Larissa, pur, serein, presque toujours sans nuage; que ces belles nuits où l'œil recueilli, si je puis le dire, et loin de toute distraction, peut contempler, dans un saint ravissement, à la douce clarté de la lune, ces millions d'étoiles qui parcourent silencieusement l'immense voûte du firmament, ces mondes sans nombre, qui, bien qu'à des distances infinies, en passant devant lui, signalent leur présence par un point lumineux dont l'éclat des plus beaux diamants offre à peine une faible image. Lorsqu'on se trouve sur la terrasse de Larissa par une de ces soirées magnifiques que l'on ne connaît point en Occident, et qui sont ici si ordinaires, avec quelle avidité, avec quel transport le regard embrasse le divin spectacle de ces sphères radieuses qui étincellent de toute part et sur tous les points d'un espace sans bornes! Comme alors l'âme se détache de la terre! comme elle s'élève, comme elle monte, s'il est permis de parler ainsi, de splendeur en splendeur! comme elle se sent entraînée, emportée dans le sein de Dieu! Ah! qu'il vienne à Larissa, qu'il vienne, quel qu'il soit, celui qui a eu le malheur de se laisser séduire par les vains sophismes de l'incrédulité! Qu'il vienne respirer l'air pur, éthéré de la montagne! Qu'il vienne contempler d'ici ces lambris d'azur auxquels des millions de globes paraissent suspendus, comme autant de flambeaux, pour éclairer l'obscurité des nuits! Qu'il vienne voir *défiler* la grande armée des cieux; et, à l'aspect d'un si bel ordre, d'une marche si régulière, si constante, à l'aspect de tant beautés, de tant de grandeurs, anéanti, confondu, il tombera à genoux devant Celui qui, d'un signe de sa volonté toute-puissante, a fait toutes ces choses; et de son cœur ému, attendri, pénétré d'admiration, de reconnaissance et d'amour, s'échapperont malgré lui ces paroles de louange, par lesquelles le Roi-Prophète proclamait la gloire du Très-Haut : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. » *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (1).

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. VIII, p. 455.

(2) III Reg. V, 13.

(3) Ps. XXXVI, v. 35.

(4) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. II, p. 76.

(1) Ps. XVIII, v. 1.

C'est au pied du mont Liban, comme Beyrouth, qu'est situé Tripoli, ou *Trois villes*, ainsi nommé parce qu'il se composait de trois villes, peu distantes l'une de l'autre, et dont la principale appartenait aux Tyriens. Tripoli est arrosé par le Nahar-Kadisha, rivière dont les eaux, distribuées en divers canaux, servent à la fois aux besoins de l'intérieur et à l'irrigation des champs et des jardins. Son port lui donna, dès le principe, une grande importance. Le couvent et l'église de la Famille de Terre-sainte n'ont rien de remarquable; mais la cour, qui est à l'entrée, est fort belle : elle est pavée de marbre, et ornée d'un grand bassin, au milieu duquel s'élève un magnifique jet d'eau. Le jardin frappe les regards par le nombre et la beauté de ses arbres fruitiers, autant que par ses hautes treilles, tellement touffues que les rayons du soleil ne peuvent y pénétrer (1).

Latakia, l'ancienne Laodicée, qui est devenu l'un des débouchés d'Alep, est indiqué par M. le comte d'Estourmel (2) comme une résidence des Pères de Terre-sainte.

Ils ont eu aussi, plus au nord, un établissement à Alexandrette (*Scanderoun* des Turks), qu'on appelait autrefois la Petite Alexandrie, pour la distinguer d'Alexandrie en Égypte. Le nom de cette ville, qui est le port d'Alep, a fait croire qu'Alexandre le Grand vint, avec sa flotte, prendre terre en cet endroit, lorsqu'il courait à la conquête de l'Asie (3). L'air est fort malsain à Alexandrette et sur toute la côte : mais, si on demeure en mer sur un vaisseau, on n'en subit pas l'influence (4).

Alep, dont nous venons de parler, devint par sa position l'entrepôt d'un commerce très-important entre l'Europe et une partie du Levant : aussi la Famille de Terre-sainte y entretenait-elle jusqu'à douze Franciscains, dans le monastère contigu à l'église ouverte pour les besoins spirituels des catholiques du rit latin. La retraite des Vénitiens, à l'époque de leur guerre avec les Turks, força de réduire ce nombre à tel point, qu'il ne resta alors à Alep qu'un religieux prêtre, chapelain de la nation française, avec le titre de commissaire apostolique. Cette ville, dont on évalue la population à deux cent mille âmes, est dans une vallée profonde, qu'arrose le Koïk. Sa forme est ovale. Elle a près de six milles de circuit, et elle est entourée d'un mur épais, fort haut, flanqué de tours très-rapprochées que défendait un fossé qui a été comblé en partie. On y compte jusqu'à dix portes, dont quelques-unes sont très-belles. Sous l'une d'elles, il y a une caverne continuellement éclairée de lampes allumées en l'honneur du prophète Élisée, auquel cette caverne servit, dit-on, de retraite pendant quelque temps. Les maisons sont en maçonnerie, la plupart en pierres de taille, et surmontées par de belles terrasses : quelques-unes ressemblent, par leur étendue et leur distribution intérieure, à des monastères. La plus belle de toutes les mosquées était, dans l'origine, une église qu'on croit avoir été bâtie par sainte Hélène. Le commerce d'Alep s'affaiblit, dès qu'on trouva moyen d'aller par mer dans l'Inde; mais de fréquentes et nombreuses caravanes y entretinrent de l'activité.

« Elles sont composées, disent les *Lettres édifiantes* (1), d'un grand nombre de voyageurs de toutes nations, et presque tous négociants : ils conduisent eux-mêmes leurs chameaux, chargés de marchandises. On croit voir un corps d'armée rangée en bataille, lorsqu'on aperçoit de loin ces caravanes. Chacune a un chef qui la conduit et qui la gouverne. Il règle les heures des marches, des repas et du repos; il est même juge de toutes les contestations qui naissent entre les voyageurs. Ces caravanes ont leur commodité, et leur incommodité. C'est d'abord une grande commodité pour les voyageurs de trouver, sans sortir de la caravane et sans embarras, tout ce qui peut leur être nécessaire pour leur subsistance et pour les autres besoins qui surviennent pendant un long voyage : chaque caravane a ses vivandiers qui portent toutes sortes de provisions, et qui sont toujours prêts à vous les vendre. Mais la plus grande commodité pour des négociants qui ont avec eux leurs richesses, c'est de marcher en sûreté contre les Arabes, voleurs de profession, qui ne vivent que de tout ce qu'ils peuvent enlever aux voyageurs. C'est pour n'en être pas surpris que

(1) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. II, p. 96 et 96.
(2) *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 64.
(3) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 232, édit. in-18.
(4) *Ibid.*, p. 65.

(1) T. II, p. 75.

le chef de la caravane fait faire, jour et nuit, la garde par ses gens. Mais, nonobstant leur vigilance, il n'arrive que trop souvent que ces ennemis des voyageurs, instruits de la marche et des forces d'une caravane, se tiennent en embuscade; et, à la faveur de la nuit, ils trouvent le moyen de faire leur butin. Leur coup fait, ils fuient à travers les bois, dont eux seuls savent les routes. Pour ce qui est de l'incommodité des caravanes, la plus grande de toutes et la moins évitable, c'est que, dans ce grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, de valets et d'animaux qui sont pêle-mêle, il n'est pas possible de pouvoir prendre un instant de sommeil : le jour a sa fatigue; les nuits ont le bruit et les clameurs, qui troublent le repos dont on a très-grand besoin. Cependant, malgré ces incommodités des caravanes, il est plus avantageux de voyager avec elles que de voyager seul.

« La plus célèbre des caravanes est celle qui part tous les ans de Damas ou d'Alep pour aller au tombeau de Mahomet..., dans le mois de juillet. Vers ce temps, on voit arriver chaque jour des pèlerins de Perse, du Monghol, de la Tartarie, et des autres empires qui suivent la secte de Mahomet. Quelques jours avant le départ de la caravane, les pèlerins font une procession générale, qu'on appelle la procession de Mahomet, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur prophète, un heureux voyage. Le jour de cette procession, les pèlerins les plus distingués par leur naissance ou par leurs richesses s'efforcent de paraître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, et suivis de leurs esclaves qui conduisent des chevaux de main et des chameaux avec tous leurs ornements. La procession commence au lever du soleil : les rues sont déjà pleines alors d'un nombre infini de spectateurs. Les pèlerins qui se disent issus de la race de Mahomet ouvrent la marche. Ils sont vêtus à la longue, le bonnet vert en tête, privilége accordé aux seuls prétendus parents du prophète. Ils marchent de front, quatre à quatre. Ils sont suivis de plusieurs joueurs de divers instruments. Après eux, marchent, en différents rangs, des chameaux parés de leurs aigrettes et de leurs plumes de toutes couleurs. Deux timbaliers sont à leurs têtes. Le bruit des timbales, des trompettes et d'un grand nombre de sonnettes inspire de la fierté à ces animaux. Les autres pèlerins de la caravane montent ensuite à cheval, six à six : ils sont suivis de litières remplies des enfants que les pères et mères doivent présenter au prophète. Ces litières sont environnées de troupes de chanteurs, qui font, en chantant, mille postures extraordinaires, pour donner à croire qu'ils sont des hommes inspirés. Suivent près de deux cents cavaliers, vêtus de peaux d'ours. Ils précèdent de petites pièces de canons montées sur leurs affûts. On en fait des décharges d'heure en heure. L'air retentit en même temps des cris de joie de tout le peuple. Ces canons sont escortés d'une compagnie de cavaliers, couverts de peaux de tigre en forme de cuirasses; leur longue moustache, leur bonnet à la tartare, leur grand sabre pendu à leur côté, leur donnent un air belliqueux. Quatre cents soldats à pied, vêtus de vert, et portant sur leur tête une espèce de mitre jaune, précèdent la marche du mufti. Le mufti, accompagné des docteurs de la loi et d'une nombreuse troupe de chantres, marche devant l'étendard de Mahomet qui le suit. Cet étendard est fait de satin vert, brodé d'or. Il a pour sa garde douze cavaliers, revêtus de leur cotte d'armes, portant en main des masses d'argent, accompagnés de trompettes et d'hommes qui frappent, continuellement et en cadence, sur des plaques d'argent. Paraît ensuite le pavillon qui doit être présenté au tombeau de Mahomet. Il est porté par trois chameaux couverts de plumes vertes et de plaques d'argent. Le pavillon est de velours à fond rouge cramoisi, enrichi de broderie d'or et de pierreries de toutes couleurs. Des danseurs à gages dansent et contrefont des hommes illuminés et extraordinaires. Enfin, le hacha de Jérusalem, précédé de tambours, de trompettes et d'autres instruments turks, ferme la marche de la procession. La procession finie, chaque pèlerin ne songe plus qu'à son départ. La ville de la Mekke est le terme du pèlerinage. »

Cet empressement des musulmans à visiter en Arabie la Mekke, où naquit, et Médine, où mourut, leur faux prophète, est bien propre à stimuler le zèle des chrétiens pour la Crèche de Bethléem et le saint Sépulcre de Jérusalem, lieux vénérables de la naissance et de la mort de l'Homme-Dieu, dont Mahomet parodia et

voulut détrôner la religion. A la description de Bethléem et de Jérusalem, nous ferons succéder ici, par opposition, celle de la Mekke et de Médine.

La Mekke est une grande cité, située au milieu des montagnes de l'Arabie dans un désert stérile; et il est interdit à quiconque n'est pas musulman de mettre le pied même dans les environs. Il y a dans les autres villes de l'Orient des mosquées aussi vastes et bien plus belles que la *Béthou' llah* (Maison de Dieu) ou *el Haram* de la Mekke; édifice qui n'a de remarquable que la Ka'aba qu'il renferme. A en croire les mahométans, c'est à la Mekke qu'Adam et Ève, après leur péché et leur pénitence, obtinrent leur pardon de Dieu. C'est également à la Mekke qu'Ismaël, fils d'Abraham, fuyant, avec sa mère Agar, la jalousie de Sara, s'établit et donna naissance à la tribu des Koraïchites, à laquelle appartenait Mahomet. Abraham, ajoutent les musulmans, y visita plusieurs fois son fils bien-aimé, et y éleva le temple de la Ka'aba, que les Arabes venaient en foule vénérer, avant le faux prophète. L'imposteur n'eut garde d'abolir un usage si respecté. Il ordonna, au contraire, à tous ses sectateurs de faire une fois dans leur vie le pèlerinage de la Mekke. La Ka'aba, ainsi nommée à cause de sa forme carrée, a trente-quatre pieds de haut sur vingt-sept de large. On arrive par un escalier mobile en bois à son unique porte, située sur la face du nord, et qui ne s'ouvre que trois fois par an, une pour les hommes, une autre pour les femmes, une troisième pour nettoyer l'édifice. Cette porte est entièrement revêtue d'argent, et a plusieurs ornements dorés. Chaque soir, on met sur le seuil de petites bougies allumées, et des cassolettes remplies de musc, de bois d'aloès et d'autres parfums. A l'extérieur, près de la porte, et à l'angle nord-est de la Ka'aba, est encastrée la fameuse *Pierre noire*, entourée d'une large plaque d'argent. Les attouchements et les baisers des pèlerins ont usé et poli la surface de cette pierre, apportée, disent les musulmans, par l'ange Gabriel à Abraham, lorsqu'il bâtissait le temple : elle lui servait d'échafaudage, se haussant et se baissant à volonté, afin qu'il ne fît point de trous à la muraille. A la face ouest de la Ka'aba, et à deux pieds au-dessous du sommet, aboutit le mizab ou la gouttière, d'or massif, par laquelle s'écoule l'eau de la pluie qui tombe sur le toit de l'édifice. Le pavé qui entoure la Ka'aba au-dessous du mizab est fait de pierres colorées de teintes différentes; ce qui forme une jolie mosaïque. La sépulture d'Ismaël et de sa mère Agar est marquée, au centre, par deux grandes dalles de vert antique; et c'est pour les pèlerins une œuvre méritoire d'y réciter une prière et de s'y prosterner deux fois. Les quatre faces de la Ka'aba sont enveloppées du Kesoua, tenture de soie noire, renouvelée chaque année, et dans laquelle on laisse deux ouvertures, l'une pour la pierre noire, l'autre au sud-est pour une pierre commune que les musulmans se bornent à toucher. Des prières sont tissues dans l'étoffe du Kesoua et de la même couleur, ce qui les rend très-difficiles à lire. Aux deux tiers de la hauteur, une large bande porte, brodées en or, d'autres sentences, et la formule de foi de l'islamisme : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu. » La partie du Kesoua qui couvre la porte est brodée en argent. Depuis la chute des khalyfes de Bagdad et des sultans mameluks d'Égypte, c'est le Grand Seigneur qui fait présent de cette étoffe au temple, et il l'y envoie par la caravane du Caire. Le pavé en marbre autour de la Ka'aba est environné de trente-deux piliers en bronze doré, liés entre eux par des barres de fer, à chacune desquelles sont suspendues sept lampes, qu'on allume tous les soirs au coucher du soleil. Au delà de ces piliers, un bâtiment renferme le *puits de Zemzem*, qu'Agar, suivant la tradition musulmane, trouva dans le désert au moment où son fils Ismaël mourait de soif : les pèlerins boivent de son eau, et en emportent dans des bouteilles. D'autres bâtiments de formes diverses sont destinés aux imans qui de là dirigent la prière, ou contiennent des objets auxquels s'attache une vénération superstitieuse. Le tout est circonscrit dans un espace long de deux cent cinquante pas, large de deux cents, et entouré d'une colonnade que surmontent de petites coupoles : on l'appelle du nom général de mosquée sacrée. Quelques-unes des lampes suspendues aux arcades en ogive, sont allumées chaque soir : on les allume toutes dans le mois de ramadhan, époque des pèlerinages. Au coucher du soleil, dit Burckhardt, qui de nos jours pénétra à la Mekke, ainsi que Seetzen et Badia,

les musulmans se réunissent en grand nombre pour la prière du soir; ils se forment en plusieurs larges cercles, quelquefois au nombre de vingt, autour de la Ka'aba, comme autour d'un centre commun vers lequel chacun se prosterne, la Mekke étant le seul lieu du monde où le mahométan puisse convenablement se tourner vers tous les points de l'horizon pour faire sa prière; un iman se place près de la porte de la Ka'aba, et ses génuflexions sont imitées par toute cette multitude accourue de pays éloignés et divers. Les pèlerins vont aussi sur le mont Arafat, peu éloigné de la Mekke, et dans la vallée de Mina.

Le pèlerinage au tombeau de Mahomet n'est qu'un acte méritoire. Les musulmans vont vénérer ce tombeau à Médine, sur la lisière du grand désert, tout près de la chaîne de montagnes qui traverse l'Arabie du nord au sud. Cette ville, bâtie dans la partie la plus basse d'une plaine, est entourée de jardins et de bocages de dattiers, entremêlés de champs cultivés. Sa principale mosquée, appelée *el Haram*, comme celle de la Mekke, est beaucoup moins grande que celle-ci. Le tombeau du faux prophète, près de l'angle du sud, est environné d'une grille de fer peinte en vert, et d'un beau travail imitant le filigrane. Elle est entrelacée d'inscriptions en cuivre, que le vulgaire prend pour de l'or. Entre cette grille et le tombeau est supendue une tenture semblable à celle de la Ka'aba. Aboubekre et Omar, les deux premiers successeurs de Mahomet, sont enterrés près de lui.

Au retour de la caravane, les pèlerins entrent en possession des priviléges que l'islamisme accorde à ceux qui vont visiter les villes sacrées de l'Arabie. Celui de ces priviléges qui est le plus apprécié de plusieurs, est l'impunité des crimes pour lesquels ils auraient été condamnés par la justice musulmane : le pèlerinage de la Mekke les met à couvert de toute poursuite, et, de criminels qu'ils étaient, les rend honnêtes gens. Mais ce n'est pas seulement aux pèlerins que des priviléges sont assurés : le chameau qui a eu l'honneur de porter l'offrande impériale jouit du sien, qui consiste à n'être plus traité comme un animal vulgaire, mais à être considéré comme ayant le bonheur d'appartenir par consécration à Mahomet. Ce titre l'exempte, pour le reste de ses jours, des travaux publics et du service des hommes; on lui dresse une petite cabane pour sa demeure; il y vit en repos, et il y est d'ailleurs bien soigné et bien nourri.

Nous avons dit que la caravane part tous les ans d'Alep et de Damas. La Famille de Terre-sainte possède dans cette dernière ville un monastère que huit Franciscains prêtres desservent aujourd'hui. Damas a la gloire d'être connu, dès les premiers siècles, comme la capitale de la Syrie : c'est le témoignage honorable que lui rend le prophète Isaïe (1). Il tire son origine de trois illustres fondateurs : le premier, Hus, fils d'Aram et petit fils de Sem; le second, Damascus, intendant de la maison d'Abraham, qui renouvela la ville, et lui fit porter son nom; le troisième, Coré, fils d'Esaü, duquel elle reçut une nouvelle forme. Nabuchodonosor l'ayant ruinée, on ne la rebâtit pas sur les mêmes fondements, parce qu'elle se trouvait trop dominée par les montagnes : on aima mieux la placer dans la vallée, arrosée par le Barrady et ses branches. « La situation de Damas, dit le P. Rousset (2), Jésuite, est une des plus belles du monde. C'est dans une plaine, qui n'a de pente qu'autant qu'il en faut aux eaux pour s'écouler : ces eaux sont abondantes, et l'on peut dire qu'aucune ville n'en est mieux pourvue que Damas. Une source des plus claires se joint à un ruisseau qui descend des montagnes voisines, et se précipite dans la partie de la plaine qui est du côté du Levant à perte de vue; et cette jonction forme une rivière. Damas est au commencement de cette plaine charmante. La rivière, avant que d'arriver dans la ville, est partagée en sept branches, dont l'une sert pour les besoins de la ville, et les autres pour arroser toute la plaine. Je fus frappé d'étonnement, lorsque je vis pour la première fois l'endroit où se fait cette séparation des eaux. L'art et la solidité de l'ouvrage me ravirent en admiration. Personne n'a su me dire dans quel temps et sous quel règne cette merveille avait été faite. Au moyen de cette grande quantité d'eau qui entre dans la ville, chaque maison s'en trouve abondamment pourvue, et ménage ce qu'elle en a pour former de magnifiques bassins, qui ornent le dedans ou le dehors des maisons. Pour conduire ces eaux dans les différents quartiers de la ville, il a

(1) *Lettres édifiantes*, t. I, p. 160, édit. in-18.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 10.

fallu bâtir sous terre des canaux, avec des frais immenses. Ces canaux sont comme des chemins couverts, dans lesquels deux ou trois personnes peuvent marcher de front. Les six autres rivières, qui se répandent dans toute la plaine, y arrosent une quantité prodigieuse de vergers, qui donnent des fruits en abondance; de sorte qu'on peut dire qu'il n'est point de pays qui en produise plus que celui-ci, ni de plus délicieux. » Damas avait autrefois trois enceintes de murs, défendus par des tours assez rapprochées l'une de l'autre : les murs sont presque tous ruinés; celles des tours que le temps n'a pas détruites ont leurs créneaux, leurs embrasures et leurs parapets. La ville forme un carré presque parfait, dont les côtés ont une demi-lieue de longueur. De plusieurs faubourgs, il ne lui en reste qu'un, qui s'étend du nord à l'occident. Les maisons de la ville, bâties en bois, n'ont de vue que sur des cours intérieures : au dehors, on n'aperçoit que de grands murs sans fenêtres. Mais, autant les habitations paraissent chétives à l'extérieur, autant sont-elles, au dedans, riches en peintures, dorures, meubles et porcelaines, rangées avec art sur des tablettes qui font le tour des chambres. Chaque maison a son divan, c'est-à-dire un lieu où l'on reçoit les personnes du dehors, où les magistrats tiennent conseil ou rendent la justice. La plupart des habitations ont des jardins, où il n'y a que des arbres à fruit. La grande rue, nommée en latin *Via Recta*, rue Droite, s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale, et traverse toute la ville et son faubourg. Sa longueur est d'environ une lieue. Elle a, à droite et à gauche, de grandes boutiques, où l'on vend toutes les richesses que les caravanes apportent chaque année d'Europe, d'Afrique, d'Arménie, de Perse et des Indes. Les mosquées sont les plus beaux édifices de la ville : on en compte environ deux cents pour une population de cent quarante mille âmes. La plus belle de toutes était anciennement une illustre église, dédiée à saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste (1). Les Damasquins disent qu'on y conserve, dans un plat d'or, la tête du saint prophète, qui, ajoutent-ils, y est enterré; et cette tête serait cachée, suivant eux, dans une grotte intérieure. A gauche de la nef du centre, est une maisonnette en bois, avec des moulures et des ornements en or, et des peintures arabesques : c'est là que serait le tombeau. La mosquée est précédée d'une vaste cour, close par une galerie, sous laquelle on en fait le tour. Toutes les parties de cet édifice sont construites avec une telle proportion et un tel art, que, lorsque les grandes portes sont ouvertes, on voit du premier coup d'œil tout l'intérieur de la mosquée. Alors on est charmé du bel ordre des colonnes qui soutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapiteaux, de la riche corniche qui règne le long de la nef, et des dorures qui ont tant d'éclat. Mais les catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété et la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent avec larmes que le temple, qui retentissait autrefois de nos saints cantiques, n'est plus que l'écho des prières des musulmans. Damas nous intéresse surtout par ses souvenirs religieux. Le cimetière des chrétiens se trouve là même où saint Paul fut terrassé de la main du Seigneur (1). Près de la porte orientale, dans la rue Droite, est la maison qui appartenait à un Juif nommé Jude, et où on le reçut après sa conversion. Dans cette maison est une espèce de cellule, qui n'a que quatre pieds de large et deux de long : la tradition dit que ce fut là qu'il passa trois jours sans nourriture, et qu'il eut l'admirable vision décrite dans sa seconde Épître aux Corinthiens. Ce fut encore dans cette cellule, dit-on, qu'il recouvra la vue par l'imposition des mains du disciple Ananie. Ce disciple, qui avait reçu de Dieu l'ordre d'aller chercher Paul de Tarse, logeait dans la grande rue près d'une fontaine, dont il prit de l'eau pour baptiser le futur apôtre des Gentils : les chrétiens boivent de cette eau par dévotion, et en emportent dans leurs maisons. Leurs ancêtres avaient bâti une petite église au lieu même où était la maison d'Ananie, à quarante pas de celle de Jude : elle a été convertie en mosquée. En sortant de Damas par la porte orientale, on aperçoit la fenêtre ou l'espèce de créneau par lequel les fidèles, avertis que les Juifs voulaient tuer saint Paul, le descendirent dans une corbeille.

(1) *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 106, édit. in-18.

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. IV, p. 174.

Les Juifs obtinrent, à prix d'argent, la mort du soldat chrétien, Abyssin de nation, qui avait facilité l'évasion; ils obtinrent aussi que le créneau fût muré, pour être, suivant eux, un témoignage public de son infidélité, tandis que, dans l'ordre de la Providence, il devait être une preuve sensible de la protection divine sur l'apôtre. Les chrétiens enlevèrent le corps du soldat, auquel ils élevèrent un tombeau, environné d'une balustrade qui soutenait un petit toit dont la tombe était couverte : les chrétiens et, chose surprenante, les infidèles eux-mêmes, visitent ce monument avec respect. La grotte où saint Paul, délivré de ses ennemis, alla se réfugier, est à peu de distance de la ville, près du cimetière des chrétiens, où les Franciscains vont prier le jour de la commémoraison des morts. Au sortir de la ville, ils se forment en procession avec les autres prêtres catholiques de Damas, s'arrêtent un instant à l'endroit même où saint Paul fut descendu dans une corbeille, puis se rendent au cimetière.

Les religieux de Terre-sainte sont aussi établis dans l'île de Chypre, l'une des plus grandes de la Méditerranée; car elle a deux cent vingt milles de longueur, soixante-cinq de largeur, et environ six cents de circuit. Elle est traversée, du levant au couchant, par une chaîne de montagnes, dont le point culminant, mont Sainte-Croix, à peu près au centre de l'île, envoie de divers côtés des branches secondaires qui forment des caps très-saillants le long de la côte. Les seules places importantes sont Nicosie et Larnaka, port sur la côte qui regarde l'Égypte. Dans ces résidences des Franciscains, de longs cloîtres, à moitié écroulés, présentent sur tous les murs les armes de Jérusalem.

Les Pères de Terre-sainte ont résidé à Rosette, ils résident encore à Alexandrie et au Caire, en Égypte, pays sur lequel nous présenterons ici quelques détails.

CHAPITRE XVII.

Monastères des Franciscains de la Famille de Terre-sainte en Égypte.

L'Égypte est située entre la mer Méditerranée au nord, l'isthme de Suez et la mer Rouge à l'est, la Nubie au sud, les déserts de Barca et la Libye à l'ouest. « Elle est appelée par les Grecs, dit le P. Sicard (1), Jésuite, tantôt *Ægyptos*, tantôt *Potamitis*, tantôt *Melambolis*; tous noms qui marquent l'avantage qu'elle a d'être arrosée par les eaux du Nil, et engraissée par le sable noir qu'il entraîne et qu'il répand sur les terres... Presque tous les autres peuples anciens l'ont connue sous le nom de la *terre de Cham*, fils de Noé, expression dont David s'est servi dans ses Psaumes; ou sous le nom de la *terre de Mesraïm*, fils ou descendant de Cham. »

Volney donne cette description de l'Égypte : « Alexandrie, par sa position hors du Delta, par la nature de son sol, appartient au désert d'Afrique : ses environs sont une campagne de sable plate, stérile, sans arbres, où l'on ne trouve que la plante qui donne la soude, et une ligne de palmiers qui suit la trace des eaux du Nil par le Kalidji. Ce n'est qu'à Rosette que l'on entre vraiment en Égypte : là on quitte les sables blanchâtres, qui sont l'attribut de la plage, pour passer sur un terroir noir, gras et léger, qui fait le caractère distinctif de ce pays; alors aussi, pour la première fois, on voit les eaux du Nil, dont le lit est encaissé dans deux rives à pic. Les bois de palmiers qui le bordent, les vergers que ses eaux arrosent, les limoniers, les orangers, les bananiers, les pêchers et d'autres arbres, donnent, par leur verdure perpétuelle, un agrément à Rosette, qui tire surtout son illusion d'Alexandrie et de la mer que l'on quitte. Ce que l'on rencontre de là au Caire est encore propre à la fortifier. Dans ce voyage, qui se fait en remontant le fleuve, on commence à prendre une idée générale du sol, du climat et des productions de cette contrée célèbre. On voit quelques bois clairs de palmiers et de sycomores, et quelques villages de terre sur des élévations factices. Tout ce terrain est d'un niveau si égal et si bas, que, lorsqu'on arrive par mer, on n'est pas à trois lieues de la côte au moment où l'on découvre à l'horizon les palmiers et le sable qui les supporte : de là, en remontant le fleuve, on s'élève par une pente si douce qu'elle ne fait pas parcourir à l'eau plus d'une lieue à l'heure. Quant au tableau de la campagne, il varie peu : ce sont toujours des palmiers isolés

(1) *Lettres édifiantes*, t. IX, p. 171, édit. in-18.

ou réunis, plus rares à mesure qu'on avance; des villages bâtis en terre, et d'un aspect ruiné; une plaine sans bornes, qui, selon les saisons, est une mer d'eau douce, un marais fangeux, un tapis de verdure ou un champ de poussière; de toutes parts, un horizon lointain et vaporeux; enfin, vers la jonction des deux bras du fleuve, on commence à découvrir, dans l'est, les montagnes du Caire, et dans le sud, tirant vers l'ouest, trois masses isolées que l'on reconnaît à leur forme pour les pyramides. De ce moment, on entre dans une vallée qui remonte, au midi, entre deux chaînes de hauteur parallèle. Celle d'Orient, qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, mérite le nom de montagne par son élévation brusque, et celui de désert par son aspect nu et sauvage; mais celle du couchant n'est qu'une crête de rochers couverts de sables, que l'on a bien définie en l'appelant digue ou chaussée naturelle. Pour se peindre en deux mots l'Égypte, que l'on se représente d'un côté une mer étroite et des rochers; de l'autre, d'immenses plaines de sable; et au milieu un fleuve coulant dans une vallée longue de deux cent dix lieues, large de cent vingt, lequel, parvenu à trente lieues de la mer, se divise en deux branches, dont les rameaux s'égarent sur un terrain libre d'obstacles et presque sans pente. »

L'histoire des Égyptiens est liée, dès les temps les plus reculés, à celle de tous les grands peuples de l'Afrique et de l'Asie. Mais, les annales de la plupart de ces nations ayant péri sans retour, il faut interroger les monuments écrits de l'Égypte (1), dont Champollion jeune nous a donné la clef, lorsqu'il a levé le voile qui couvrait la nature du système graphique. On sait maintenant que ce système employait simultanément des *signes d'idées* et des *signes de sons;* que les caractères phonétiques, de même nature que les lettres de notre alphabet, formaient la partie la plus considérable des textes, et y représentaient les sons et les articulations de mots propres à la langue parlée; que la langue égyptienne antique ne différait en rien d'essentiel de la langue vulgairement appelée *copte;* que les mots écrits en caractères hiéroglyphiques sur les monuments les plus anciens de Thèbes, et en caractères grecs dans les livres *coptes*, ont une valeur identique, et ne diffèrent en général que par l'absence de certaines voyelles médiales, omises, selon la méthode orientale, dans l'orthographe primitive: les caractères symboliques devenant plus distincts à l'aide de ces notions, on a pu saisir les lois de leur combinaison, et arriver à la connaissance de toutes les formes et notations grammaticales exprimées dans les textes égyptiens.

La connaissance de l'Égypte importe beaucoup aux études profanes. L'aînée de ses villes royales, située dans la haute Égypte, est Thèbes aux cent portes, la *Diospolis magna* des Grecs. Sous les Pharaons des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties, c'est-à-dire entre les années 1822 et 1300 avant Jésus-Christ, elle avait plus de trente milles de circonférence, et regorgeait de richesses, que Cambyse enleva pour embellir les palais de la Perse. Dévastée plus tard par Ptolémée-Philométor, et détruite l'an 28 avant Jésus-Christ par Cornélius Gallus, premier préfet romain de l'Égypte, elle ne se releva plus, et n'offrit depuis lors que des ruines, les plus anciennes et les plus magnifiques qui existent sur tout le globe. Louqsor, Karnak et Med-Amoud, à la droite du Nil, Medynet-Abou, Gournah et autres misérables villages à la gauche, sont épars sur son emplacement. Pour ne parler que des ruines de Karnak, c'est un amas de palais, de temples, qui couvrent une surface immense, et dont cinq ou six monuments comme le Louvre, réunis, n'approcheraient pas encore. L'esprit demeure accablé sous le poids de la grandeur égyptienne: il faut contempler dans le silence de l'admiration ses créations majestueuses. Mais elles excitent surtout l'intérêt, comme archives de l'Égypte; car les tableaux historiques sculptés dans les palais de Thèbes, nous font assister en quelque sorte aux expéditions militaires exécutées en Asie à des époques dont les annales des hommes n'ont gardé qu'un souvenir confus, et nous conservent les noms des rois égyptiens, auteurs de ces grandes entreprises. Ces bas-reliefs offrent, en même temps, à notre curiosité, les noms des peuples asiatiques rivaux de l'Égypte dans cet ancien monde politique, que l'histoire abandonnait jusqu'ici aux fictions des mythes héroïques. Ils fournissent les notions les plus précises sur les races d'hommes auxquelles appartenaient ces nations, sur leur degré d'avancement dans

(1) *Annales de philosophie chrétienne*, t. II, p. 430.

la civilisation et les commodités de la vie. On en jugera encore bien mieux d'après les longues inscriptions sculptées sur les murailles des palais des rois, et contenant le détail circonstancié des expéditions militaires, le poids des pierreries et de divers métaux imposés sur l'ennemi, l'énumération de tout ce que le pays conquis devait régulièrement livrer au vainqueur. En second lieu, l'étude des monuments et des textes égyptiens, en présentant l'état politique et religieux du vieil empire des Pharaons sous son véritable jour, conduit à la source des premières institutions de la Grèce : elle démontre l'origine égyptienne d'une partie très-importante des mythes et des pratiques religieuses des Hellènes, sur lesquels restent encore tant d'incertitudes. On reconnaît, dans les galeries de Karnak et dans les catacombes ou hypogées de Beni-Hassan (*Speos Artemidos*) exécutés par les Égyptiens bien avant l'époque du siége de Troie, l'origine évidente de l'architecture dorique des Grecs : en examinant sans prévention les bas-reliefs historiques de Thèbes et de la Nubie, on se convaincra que l'art des Grecs eut des sculptures égyptiennes pour premiers modèles. Ce fut en partant de là, qu'adoptant un principe qui n'a jamais été celui de l'art égyptien, la reproduction obligée des plus belles formes de la nature, il s'éloigna de plus en plus de la simplicité du faire primitif, et s'éleva de lui-même à cette sublimité qui n'a pu être atteinte par les efforts des modernes. L'interprétation des monuments de l'Égypte mettra encore en évidence l'origine égyptienne des sciences et des principales doctrines philosophiques de la Grèce : le platonisme et le pythagorisme sortirent des sanctuaires de Saïs.

La connaissance de l'Égypte n'importe pas moins aux études bibliques. Les souvenirs de l'Ancien Testament abondent dans cette contrée, et il est curieux d'en rapprocher les découvertes de Champollion jeune. Ce savant a démontré qu'aucun monument égyptien n'est réellement antérieur à l'année 2200 avant l'ère chrétienne : antiquité très-haute, sans doute, mais qui, loin de contrarier les traditions sacrées, les confirme sur tous les points. C'est, en effet, en adoptant la chronologie et la succession des rois donnée par les monuments de l'Égypte, qu'on voit l'histoire de ce pays concorder admirablement avec les Livres saints. Ainsi, par exemple, Abraham arriva en Égypte vers 1900 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire sous les rois Pasteurs : des souverains de race égyptienne n'eussent point permis à un étranger d'entrer dans leurs États. C'est également sous un roi Pasteur que Joseph fut ministre en Égypte et y établit ses frères, ce qui n'aurait pu avoir lieu sous un prince indigène. Le chef de la dynastie des Diospolitains, dite la XVIIIe, est le *roi nouveau qui ne connaissait pas Joseph* de l'Écriture sainte : monarque de race égyptienne, il ne devait point connaître Joseph, ministre des rois usurpateurs, et ce fut lui qui réduisit les Hébreux en esclavage. La captivité eut lieu pendant la XVIIIe dynastie, et ce fut probablement sous le roi Rhamsès II, vers la moitié du XVe siècle avant Jésus-Christ, que Moïse délivra les Hébreux. Ceci se passait dans l'adolescence de Sésostris, qui succéda immédiatement à son frère, et qui fit ses conquêtes en Asie pendant que Moïse et Israël erraient durant quarante ans dans le désert : aussi les Livres saints n'ont-ils pas dû parler de ce conquérant. Tous les autres rois d'Égypte nommés dans la Bible se retrouvent sur les monuments égyptiens dans l'ordre de succession et aux époques précises où la sainte Écriture les place : Champollion (1) ajoute même que la Bible en écrit mieux les véritables noms que ne l'ont fait les historiens grecs. Nous avons dit que Sesac pilla Jérusalem sous Roboam, fils de Salomon. L'illustre archéologue chercha sur les murs de Thèbes le nom de Sesac, reconnu à Paris sur de simples dessins : or, non-seulement il ne tarda pas à trouver le *cartouche*, ou nom encadré, de ce prince, écrit en plusieurs endroits dans les colonnes d'hiéroglyphes des façades de l'antique palais de Karnak ; mais, sur ces façades, il aperçut un bas-relief offrant le Pharaon vainqueur, dessiné sous une forme colossale, et tenant enchaînés les rois soumis par lui dans ses expéditions lointaines. Devant les princes vaincus sont placés des boucliers ou écussons crénelés, qui indiquent, au moyen d'hiéroglyphes phonétiques, les noms des pays où ces princes régnaient, et leurs qualifications diverses. Le bouclier d'un des rois, dont la figure est remarquablement juive et belle, bien

(1) Lettre du 23 mai 1827 au prélat Testa, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXII, p. 30.

qu'avec un regard orgueilleux et dur, présente, distinctement écrite en grands hiéroglyphes, la qualification de *Jeoudah-* (Juda) *Melek* (roi), placée au-dessus de l'hiéroglyphe de *pays montueux*, symbole qui figure les montagnes si nombreuses de la Judée. Ainsi le portrait de Roboam, reproduit en Égypte en témoignage de sa défaite, atteste encore, après trois mille ans, ce grand événement biblique. La lecture des hiéroglyphes égyptiens est un des événements les plus graves de ce siècle, si fécond cependant en surprenantes révolutions (1); car on ne peut prévoir les secrets que la mort tenait en réserve, et qu'elle se voit arrachés. L'Égypte a été l'un des principaux théâtres de la puissance de Dieu et de son action immédiate sur les hommes. Les incrédules, reste de la philosophie moqueuse du XVIIIe siècle, seraient confondus, si l'on venait à découvrir une relation des événements racontés dans la Bible sous le nom des *Dix plaies d'Égypte;* ils n'auraient rien à opposer au témoignage des écrivains égyptiens, rapportant le désastre du Pharaon dans la mer Rouge. Tout cela doit avoir été écrit; ces documents existent probablement encore; et, s'ils existent, nous sommes sur le point de les connaître. Dans le siècle passé, on a voulu faire parler la science contre Dieu; et voilà que Dieu se suscite des témoins dans toutes les parties du monde, et que, rendant pour ainsi dire la vie à des cadavres, il les oblige à venir déposer de sa véracité : manifestation nouvelle de sa miséricorde, comme de sa puissance, qui nous présage une époque où les intelligences, éclairées et guéries, se réuniront par le lien commun de la foi.

Les plus touchants souvenirs du Nouveau Testament se rattachent à l'Égypte, comme ceux de l'Ancien. On, la ville du Soleil, dont le nom fut changé en celui d'Héliopolis sous les rois grecs successeurs d'Alexandre, est la patrie d'Aseneth, fille de Putiphar, prêtre du soleil, qui épousa le patriarche Joseph. Des Juifs, réfugiés lors de la persécution d'Antiochus-Épiphane, obtinrent de Ptolémée-Philométor la permission d'élever tout auprès au vrai Dieu un temple qui resta ouvert jusqu'au règne de Vespasien. Mais, aux yeux des chrétiens, cette ville est surtout célèbre par le séjour qu'y fit la sainte Famille, que la cruauté d'Hérode forçait de quitter la Judée. On, aujourd'hui Matarych, est à une lieue et demie du Caire. On y voit au milieu d'un vaste jardin, ou plutôt d'une forêt d'orangers, un sycomore, sous l'ombrage duquel Jésus enfant, Marie et Joseph se reposèrent. Quelques branches, maintenant considérables, paraissent avoir été entées sur son énorme tronc, qui a plus de six brasses de circonférence. A cinquante pas de l'arbre hospitalier, Dieu fit surgir miraculeusement une source, pour désaltérer le divin Enfant, Marie et Joseph. On l'appelle *Fontaine de la Vierge*. Son eau est douce et agréable, tandis que celle de toutes les autres sources est saumâtre et de mauvais goût. La sainte Famille, en s'éloignant du sycomore, se dirigea du côté de Memphis, seconde résidence des Pharaons, bâtie sur la rive gauche du Nil, et dont les débris se trouvent entre les villages de Bédréchéin, Mit-Rahineh et Memf. Cambyse en avait détruit les plus beaux édifices; mais elle ne fut bouleversée de fond en comble que par les musulmans, l'an 640 de l'ère chrétienne. Sans aller jusqu'à cette ville, la sainte Famille s'arrêta au lieu où est aujourd'hui le Vieux Caire. Sémiramis, afin de tenir toujours Memphis en échec, avait fait construire, sur la rive droite du Nil, une citadelle où elle mit une garnison de Babyloniens, d'où le nom de Babylone fut donné à ce château. Ceux des Babyloniens qui demeurèrent en Égypte après la conquête de Cambyse furent établis tout auprès dans l'ancien Leté; et, comme Leté se trouva bientôt presque dans la même enceinte que la citadelle, le nom de Babylone leur devint commun (1). C'est à cet endroit que la dénomination de Vieux Caire s'applique maintenant; et c'est là que la sainte Famille resta jusqu'à la mort d'Hérode. Sa retraite est dans l'enceinte du monastère de Saint-Serge, qu'on nomme Deir-el-Nassara, et dont les murs, par leur élévation et leur épaisseur, rappellent ceux d'un château fort. A l'intérieur, l'église est petite, pauvre, et, pour ainsi dire, sans autre ornement que quelques lampes en verre ou en bois, suspendues à la voûte par une corde. De chaque côté du grand autel est un escalier de

(1) *Annales de philosophie chrétienne*, t. II, p. 422.

(1) *Lettres édifiantes*, t. IX, p. 202, édit. in-18.

douze marches par lequel on descend dans une chapelle ou grotte souterraine de vingt pieds de long environ, sur douze de large. Là, assure-t-on, habitèrent Jésus, Marie et Joseph. Au-dessus de l'autel de cette chapelle est un tableau très-ancien, représentant la sainte Famille sur la rive gauche du Nil. Ce tableau ferme l'entrée d'une seconde grotte plus petite, que les religieux désignent sous le nom de *Four*, parce qu'elle en a en quelque sorte la forme, et qui faisait partie de cet humble asile. Le P. Sicard (1), Jésuite, parle ainsi de la chapelle souterraine de l'église de Saint-Serge : « La tradition constante et ancienne du pays étant que c'est là qu'était la maison que Jésus-Christ, Notre-Dame et saint Joseph habitèrent tout le temps qu'ils furent en Égypte, pour se mettre à couvert des poursuites du roi Hérode, tous les chrétiens y accourent en dévotion. Cette église est entre les mains des Pères Cordeliers (Franciscains) de Jérusalem, et ils font les fonctions de missionnaires. » D'après M. Poussou (2), Lazariste, l'église appartient aujourd'hui aux coptes hérétiques : mais les Pères de Terre-sainte ont conservé le droit de célébrer la messe dans la grotte.

L'an 60 de Jésus-Christ, saint Marc l'Évangéliste, envoyé par le prince des apôtres, vint en Égypte, et fonda la première des Églises patriarcales à Alexandrie, qui était alors la seconde ville de l'univers. Le commerce, en y attirant des Scythes, des Bactriens, des Perses, des Indiens, etc., avec les croyances et le culte de leurs pays, avait fait de sa population, composée de plus de sept cent mille âmes, un mélange monstrueux de toutes les superstitions. Mais il s'y forma bientôt une école chrétienne, illustrée par les Pantène, les Clément, les Origène, et contre laquelle l'école païenne lutta vainement. « Le patriarcat d'Alexandrie, dit le P. Sicard (3), comprenait sept métropoles, et près de quatre-vingts évêchés dans l'Égypte seule ; car la province Pentapolimine, la Libye seconde, la Nubie et l'Abyssinie étaient aussi sous ce patriarcat. Quoique le temps et la fureur des musulmans aient détruit la plupart des villes épiscopales, et réduit les autres en de misérables villages, on peut aisément, au milieu de ce chaos, découvrir le nom et la situation de chaque siége, et distinguer le département de chaque métropole... Après tout, les beaux monuments du christianisme qui restent en Égypte sont quatre-vingts monastères entiers, et dont on a le plan, avec le nom et la description de leur situation. Ces lieux, qui ont fait autrefois un Paradis terrestre des déserts de la Thébaïde, de Scété, de Tabenne et de Sinaï, subsistent, du moins occupent la même place que celle où étaient les anciens. Entre ces monastères, les plus distingués sont ceux de Saint-Antoine au désert, de Saint-Antoine ou Piper sur le Nil, de Saint-Paul ermite, de Saint-Macaire, des Syriens, des Grecs, de Saint-Pacôme, de Saint-Arsène, de Saint-Paese à Scété, de Saint-Paese dans la Thébaïde, de Saint-Ennodius, de l'abbé Hor, de l'abbé Pithynon, de l'abbé Apollon, de la Poulie sur le Nil, de la Fenêtre à Antinoé, de la Croix, des Martyrs, de Jarnous ou du Pronostic, de Saint-Jean d'Égypte, de Saint-Paphnuce, de Sainte-Gemianne (Damianne), de Sinaï, de Raïthe. »

Dioscore, patriarche d'Alexandrie, en se déclarant protecteur d'Eutychès, entraîna presque toute l'Égypte dans son hérésie, que le moine Jacques, surnommé Zanzale, affermit et propagea tant en Égypte qu'en Syrie. On l'avait ordonné en secret archevêque ; à son tour, il ordonna plusieurs évêques. La mémoire du moine Jacques fut si chère aux Eutychiens de Syrie et d'Égypte, qu'ils prirent le nom de *Jacobites*, et donnèrent aux catholiques celui de *Melchites* ou Melkites, qui signifie *Royalistes*, du mot *Melch* ou Melek, roi. Comme les empereurs, si l'on en excepte quelques-uns, employèrent leur autorité à faire recevoir le concile de Chalcédoine, ce fut par analogie que ceux qui avaient la même foi qu'eux reçurent ce surnom de Royalistes ou Melchites. A l'égard des *Jacobites*, leur nom ayant été dans la suite dénaturé par les mahométans, ils finirent par s'appeler *Coptes*, contraction ou corruption de leur dénomination première (1).

L'hérésie porte aisément à la révolte, quand l'autorité lui est contraire ; et les Jacobites, après

(1) *Lettres édifiantes*, t. IX, p. 203, édit. in-18.
(2) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. III, p. 268.
(3) *Lettres édifiantes*, t. IX, p. 230, édit. in-18.

(1) *Lettres édifiantes*, t. IX, p. 106, édit. in-18. Fabricius (*Salutaris lux Evangelii*, etc., p. 739) dit aussi : *Copti, veluti Cobitæ, Jacobitæ. Notum enim jampridem cum illis sentire.*

avoir [illegible] les empereurs catholiques par de fréquentes éditions, facilitèrent enfin aux musulmans la conquête de l'Égypte. Mahomet, politique habile, avait recommandé à ses sectateurs d'entretenir une active correspondance avec les Jacobites égyptiens. Ils obéirent à leur faux prophète, et recueillirent le fruit de leur obéissance : car, après que le khalyfe Omar eut conquis la Syrie, son lieutenant Amrou attaqua l'Égypte. Lorsqu'il se fut emparé de la Babylone égyptienne, il en fit comme une ville nouvelle, qu'il nomma Fostât (*Pavillon*), et près de laquelle Djewhar, général du khalyfe Moezz-Ledin-Allah, jeta, l'an 969, les fondements d'Al-Kahirah (*la Victorieuse*), d'où s'est formé le nom de Caire. On regarde Fostât, ou le Vieux-Caire, et Boulak, construit dès le premier siècle de l'hégire, comme les deux ports d'Al-Kahirah ou le Caire proprement dit. Ces trois parties distinctes d'une même ville sont éloignées l'une de l'autre d'environ une demi-lieue : le Caire est au nord de Boulak, dans une plaine sablonneuse, et le Vieux-Caire se trouve à l'est. Amrou, poursuivant ses conquêtes, prit Alexandrie en 642, et, par la prise de cette ville, fut maître de tout le royaume. A la prière de Jean le Grammairien, il aurait épargné la bibliothèque d'Alexandrie ; mais il consulta le khalyfe, qui répondit : « Si ces livres ne contiennent que ce qui est dans l'Alcoran, ils sont inutiles ; s'ils contiennent autre chose, ils sont dangereux : il ne faut pas les souffrir. » Ainsi condamnés au feu, les livres servirent, pendant six mois, à chauffer les fours et les bains publics : glorieux résultat de la trahison des Jacobites.

Le khalyfe ayant demandé à son lieutenant une peinture de l'Égypte assez exacte et assez vive, pour qu'il pût imaginer voir de ses propres yeux cette belle contrée, Amrou répondit par cette description, qu'il est curieux de rapprocher de celle de Volney : « O Prince des fidèles ! Peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, dont l'une a la forme d'une colline de sable, et l'autre celle d'un ventre de cheval étique, ou du dos d'un chameau : voilà l'Égypte. Toutes ses productions et ses richesses, d'Assouan (Syène) jusqu'à Menchâ, viennent d'un fleuve béni, qui coule avec majesté au milieu d'elle. Le moment de la crue et de la retraite de ses eaux est aussi réglé que le cours du soleil et de la lune. Il y a une époque fixe dans l'année, où toutes les sources de l'univers viennent payer au roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a assujetties envers lui : alors les eaux augmentent, sortent de leur lit, et couvrent toute la face de l'Égypte, pour y déposer un limon productif. Il n'y a plus de communication d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi nombreuses que les feuilles des palmiers. Lorsque ensuite arrive le moment où ses eaux cessent d'être nécessaires à la fertilité du sol, ce fleuve docile rentre dans les bornes que le destin lui a prescrites, pour laisser recueillir le trésor qu'il a caché dans le sein de la terre. Un peuple protégé du ciel, et qui, comme l'abeille, ne semble destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même du fruit de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre, et y dépose des semences dont il attend la fécondité, bienfait de cet Être qui fait croître et mûrir les moissons. Le germe se développe, la tige se lève, l'épi se forme par le secours d'une rosée qui supplée aux pluies, et qui entretient le suc nourricier dont le sol est imbu. A la plus abondante récolte succède tout à coup la stérilité. C'est ainsi, ô Prince des fidèles, que l'Égypte offre tour à tour l'image d'un désert poudreux, d'une plaine liquide, argentée, d'un marécage noir et limoneux, d'une prairie verte et ondoyante, d'un parterre orné de fleurs variées, et d'un guéret couvert de moissons jaunissantes. Béni soit le Créateur de tant de merveilles ! Trois choses, Prince des fidèles, contribuent essentiellement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses habitants : la première, de ne point adopter légèrement des projets enfantés par l'avidité fiscale, et tendant à accroître l'impôt ; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'entretien des canaux, des ponts et des digues ; la troisième, de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit. Salut. » Les conseils de modération donnés par Amrou n'ont guère été suivis par les chefs musulmans de l'Égypte ; de là l'état de dégradation et de malheur où ce pays est successivement arrivé sous la domination mahométane : nouveau et juste châtiment de la trahison des sectaires qui y ont appelé les infidèles.

Benjamin, faux patriarche d'Alexandrie, qu'Héraclius avait exilé, revint profiter de la faveur des conquérants. Cette faveur, achetée par la trahison, ne fut pas durable. A peine un demi-siècle s'était-il écoulé, que les musulmans appesantirent le joug des Jacobites. Plus maltraités de jour en jour, ces sectaires se soumirent à la circoncision, vers le milieu du IXe siècle, ou de force pour obéir à leurs tyrans, ou de gré, par une criminelle politique, pour leur plaire. Se voyant ainsi confondus avec les mahométans et les Juifs, dit le P. du Bernat (1), Jésuite, et voulant se distinguer, ils se marquent d'une croix sur le bras, se font piquer la peau avec une aiguille, et mettent dessus, ou du charbon broyé, ou de la poudre, qui laisse une marque ineffaçable, qu'ils ne manquent pas de montrer quand on leur demande s'ils sont chrétiens. Quelques savants, faisant dériver le mot *Coptes* du verbe grec κόπτω (couper), ont prétendu que ce nom leur vient de la circoncision, et c'est le sentiment des Melchites, adversaires des Jacobites : mais l'origine que nous avons d'abord indiquée est plus vraisemblable; car il n'y a pas d'apparence que les musulmans arabes aient donné un nom grec aux Égyptiens, et que les Jacobites d'Égypte aient mis en usage une dénomination qu'on leur appliquait par dérision. Le nom de Coptes leur est, d'ailleurs, attribué dans des monuments antérieurs à l'établissement de la circoncision parmi ces sectaires.

L'erreur propre des Eutychiens anciens et modernes, erreur commune aux Arméniens, aux Jacobites de Syrie, aux Coptes d'Égypte, aux Éthiopiens, consiste à nier qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ; à soutenir que les deux natures, depuis leur union, n'en font qu'une, et que multiplier les natures, c'est multiplier les personnes, c'est être nestorien. Quoique leurs docteurs se soient fort appliqués à déguiser l'erreur, ils se trahissent par leur opiniâtreté à honorer Dioscore comme un saint, à condamner le Pape saint Léon et le concile de Chalcédoine, à rejeter absolument l'expression catholique de deux natures en Jésus-Christ. Du reste, les Jacobites sont fort attachés aux dogmes et aux saintes pratiques que nous défendons contre d'autres hérétiques : la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et l'adoration de ce sacrement; la dévotion à la Mère de Dieu, qu'ils portent aussi loin qu'on puisse la porter; le culte des saints; la vénération des images; la nécessité de la confession secrète et détaillée; le purgatoire. Ils mêlent à ce dernier dogme beaucoup de fables, mais ils en ont retenu le fond. Ils regardent les sept sacrements comme institués par Jésus-Christ, et ils en ont conservé l'essentiel. Il n'y a sur ce point de contestation avec les missionnaires qu'à l'égard du vin qu'ils consacrent : ils prennent des raisins desséchés, mais moins secs et plus gros que ceux qu'on mange en Europe; ils les trempent dans l'eau et les laissent s'en imbiber, exposés au soleil; ils les pressent ensuite, et le suc qu'ils en tirent, quand il est reposé, leur tient lieu de vin. Un respect mal entendu, et la crainte des accidents, ont fait cesser parmi eux la coutume qui s'observe, non-seulement dans l'Église romaine, mais dans toutes les sociétés différentes des chrétiens d'Orient, de garder l'eucharistie. « Un serpent, disent-ils, se glissa dans un coffre où l'eucharistie avait été mise, et la mangea plusieurs fois de suite. Sur quoi le patriarche, ayant été consulté, ordonna que le serpent serait coupé en morceaux, et que chacun des prêtres qui avaient consacré mangerait son morceau : ils en moururent tous, et les autres n'ont pas voulu, depuis ce temps-là, s'exposer à un semblable danger. » Ils ont mêlé d'autres abus à la pratique des sacrements : le plus considérable et le plus dangereux est le délai du baptême. Ils ne baptisent les garçons qu'après quarante jours, et les filles qu'après quatre-vingts; souvent même ils diffèrent plus longtemps ce sacrement. Ils ne baptisent jamais hors de l'église, et, si l'enfant est en péril prochain de mourir, ils croient suppléer au baptême par certaines onctions. Nous mentionnerons ici un usage, qui s'est introduit en mémoire du baptême de Jésus-Christ. Les Coptes ont, dans quelques-unes de leurs églises, de grands bassins ou des lavoirs, qu'ils remplissent d'eau le jour de l'Épiphanie : le prêtre la bénit, y plonge les enfants, et le peuple s'y jette; quelques-uns se contentent de se laver les mains et le visage. Au défaut de lavoir, le prêtre bénit l'eau dans de grands plats, et chacun en prend pour se laver les mains et le

(1) *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 234, édit. in-18.

visage. A la campagne et sur les bords du Nil, la bénédiction se fait sur la rivière même, où le peuple se baigne ensuite; et plusieurs mahométans s'y baignent aussi, à l'imitation des chrétiens (1).

«Les Coptes, dit le P. du Bernat (2), Jésuite, sont, comme les autres chrétiens d'Orient, grands observateurs du jeûne, faisant quatre carêmes dans l'année.

«Le premier, qu'ils appellent le grand carême, leur est commun avec nous; mais il est plus long et plus rigoureux, car il est de cinquante-cinq jours, et commence neuf jours avant le nôtre, c'est-à-dire au lundi de la Sexagésime. Comme les samedis, excepté celui de la veille de Pâques, ne sont point jours de jeûne pour les Coptes, non plus que les dimanches, ces cinquante-cinq jours de leur carême se réduisent à quarante jours de jeûne. Pendant tout ce temps-là, les œufs, le laitage et le poisson leur sont défendus : les légumes font toute leur nourriture. Ils demeurent sans manger, sans boire et même sans fumer, ce qui leur est plus difficile, jusqu'après l'office, qui ne devrait commencer qu'à None, c'est-à-dire à trois heures après midi; mais, dans la Basse-Égypte, par condescendance il est avancé, et finit environ à une heure et demie. Dans la Haute-Égypte, on est plus régulier sur ce point. L'office fini, chacun mange, boit, fume à discrétion : l'usage ordinaire est de faire aussitôt un repas léger, comme est notre collation, de prendre le café, et de se réserver à faire un autre repas plus ample vers le coucher du soleil. A deux heures de nuit, l'obligation du jeûne recommence pour le lendemain.

«Le second carême est de quarante-trois jours pour le clergé, et de vingt-trois seulement pour les autres, avant la nativité de Notre-Seigneur.

«Le troisième, avant la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, est encore inégal pour le clergé et pour les autres : pour ceux-ci il n'est que de treize jours, et ceux-là le commencent dès le lendemain de la semaine de la Pentecôte; en sorte qu'il est plus long ou plus court, selon que Pâques est plus ou moins avancé, et quelquefois il va jusqu'à trente jours.

«Le quatrième carême, avant la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, est de quinze jours.

«Ils ont un petit carême de trois jours, qui précède le grand, en mémoire des trois jours que Jonas fut dans le ventre de la baleine.

«Ce n'est pas dans ces carêmes la même régularité que dans celui d'avant Pâques : car, outre que le poisson est permis, il n'y a point d'heure fixe pour les repas; et, la coutume ayant prévalu sur la loi du jeûne, tout se réduit à ce que nous appelons abstinence, en y comprenant celle des œufs et du laitage. Cependant, la plupart jeûnent d'une manière très-austère pendant le carême de la sainte Vierge, s'interdisant le poisson, et se contentant de pain, de lentilles et de quelques mauvais fruits. Plusieurs, par dévotion, l'anticipent, et le font de vingt jours, de trente, de trente-cinq... Toutefois, il faut remarquer que ce relâchement du jeûne passe pour un abus, et que le clergé se tient inflexiblement attaché à la rigueur de la loi.

«Les Coptes... gardent l'ancienne coutume de jeûner les mercredis et les vendredis, c'est-à-dire de faire abstinence comme dans les petits carêmes.

«Au reste, il n'y a point parmi eux d'âge prescrit pour commencer à jeûner; et les enfants, dès qu'ils ont quelque force, y sont soumis comme les autres. Ils ne s'en dispensent pas même dans leurs infirmités et dans leurs maladies, et l'on aurait bien de la peine à leur persuader de prendre seulement du bouillon de viande. On ne saurait croire quel mérite ils se font de leurs carêmes et de leurs jeûnes...

«Mais l'intervalle de Pâques à la Pentecôte, lequel ils nomment *Khamsin* en arabe, c'est-à-dire cinquantaine, est exempt de jeûne, et même de celui du mercredi et du vendredi. A l'exception du samedi saint, ils ne jeûnent jamais le samedi; et, si les grandes fêtes, comme de Noël, de l'Épiphanie, des apôtres saints Pierre et saint Paul, de l'Assomption de la sainte Vierge, viennent le dimanche, la veille n'est point jeûne. J'entends qu'ils ne diffèrent pas alors de manger, de boire, de fumer jusqu'à une heure et demie après midi; car d'ailleurs ils observent l'abstinence des carêmes...

«Pour ce qui est du sang des animaux et de la chair des animaux suffoqués..., ils s'en abs-

(1) *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 230, édit. in-18.
(2) *Ibid.*, p. 196.

tiennent : les uns, seulement parce qu'ils ont vu, dès l'enfance, que chez eux on n'en mangeait point; les autres, parce qu'ils estiment cette espèce de nourriture malsaine; enfin, les autres prétendent que le précepte des apôtres, rapporté au chapitre xv des Actes (v. 28 et 29), s'étend au temps présent. »

Le clergé copte est composé d'un patriarche, avec le titre de patriarche d'Alexandrie, quoiqu'il fasse sa résidence au Caire, comme dans la capitale; de onze ou douze évêques, de plusieurs prêtres, d'un grand nombre de diacres, de clercs inférieurs, des célèbres monastères de saint Antoine, de saint Paul et de saint Macaire.

Après la mort du patriarche, les évêques, les prêtres et les principaux de la nation s'assemblent au Caire pour lui élire un successeur; et, comme il faut qu'il ait gardé une constante chasteté, ils le choisissent entre les moines. Si, dans l'élection, les suffrages sont tellement partagés qu'ils ne puissent s'accorder sur un sujet, ils écrivent, sur des billets séparés, les noms de ceux qui ont le plus de voix, et mettent ces billets sur l'autel, où l'on dit la messe trois jours de suite pour demander à Dieu qu'il fasse connaître quel est le plus digne de remplir la chaire de saint Marc. Enfin un enfant, qui est diacre, tire un des billets, et le moine dont le nom s'y trouve écrit est déclaré patriarche. On va le chercher dans son monastère, et, après l'avoir installé au Caire où il doit résider, il est conduit à Alexandrie et placé sur la chaire de saint Marc. Ordinairement ce n'est pas sans beaucoup de résistance de sa part qu'un moine ainsi élu quitte son désert, et accepte la dignité patriarcale.

Les Coptes ont conservé des évêchés, mais en petit nombre; ou plutôt ils n'en ont que les noms. Les évêques sont dans une extrême dépendance du patriarche, qui les élit à son gré. Il y en a qui auparavant ont été mariés, mais ils sont obligés à la continence. Ils perçoivent dans les provinces, pour le patriarche, une espèce de dîme destinée à son entretien, et chacun sait ce qu'il doit payer. Celui de Jérusalem, le principal d'entre eux, est l'administrateur du patriarcat pendant la vacance du siége : il réside également au Caire, parce qu'il y a peu de Coptes à Jérusalem, où il se contente d'aller une fois l'an pour y célébrer les fêtes de Pâques.

Quoique les prêtres ne soient pas tenus de garder la continence, il en est néanmoins qui ne sont point mariés, et qui ne l'ont pas été. Au reste, les Coptes ne montrent point d'empressement pour la prêtrise, et il faut souvent les contraindre à la recevoir. On les retient, de peur qu'ils n'échappent; et ce n'est qu'au moment de l'ordination qu'on les laisse s'avancer d'eux-mêmes vers l'autel, afin de conserver la liberté requise pour l'ordination. Cet éloignement pour la prêtrise leur est inspiré par la crainte de la pauvreté. Comme ils sont tirés du peuple, qui ne subsiste que de son travail, ils considèrent que le ministère absorbera la plus grande partie de leur temps, dont l'emploi peut seul les mettre en état de pourvoir à l'entretien de leur famille, l'Église ne leur fournissant presque rien. On peut juger par là quelle science ont des hommes qui quittent souvent un métier à l'âge de trente ans, pour être élevés au sacerdoce. Ils ont été jusque-là tailleurs, tisserands, orfévres ou graveurs : mais, s'ils savent lire le copte, cela suffit pour les ordonner prêtres, parce que l'office se fait en cette langue, que pourtant ils n'entendent pas. De là vient que, dans les Missels, l'arabe est toujours mis vis-à-vis du copte : outre cela, c'est toujours en arabe que l'Épître et l'Évangile se lisent à la messe. Le besoin réduit souvent les prêtres à reprendre leur ancien métier, surtout quand il ne les expose pas aux yeux du public. Quelques-uns même se montrent, comme auparavant, dans leur atelier : ils s'y occupent du travail des mains, qui est recommandé aux clercs, et dont saint Paul ne se dispensait pas; mais saint Paul gardait des bienséances que ces prêtres se mettent peu en peine d'observer. Cependant, parmi les prêtres coptes, il en est plusieurs qui se consacrent exclusivement à l'instruction des enfants : ils leur apprennent à lire en arabe et en copte, s'ils le peuvent, et ils leur font réciter le catéchisme. Mais ils ne savent point annoncer publiquement la parole de Dieu : soit incapacité, soit timidité, on ne les voit jamais monter en chaire; et il n'y a pas d'autres prédications en Égypte que celles des missionnaires. Quelque peu de mérite qu'aient les prêtres coptes, ils sont universellement respectés : les hommes les plus distingués de la nation se courbent devant eux, leur baisent la

main, et les prient de la leur mettre sur la tête.

Bien que les prêtres soient choisis parmi les artisans, ce n'est pas à dire qu'on les tire du nombre des laïques. Il faut que le diaconat leur ait été conféré avant la prêtrise : souvent même on les a faits diacres dès l'âge de six, sept ou huit ans; et, comme l'assistance d'un diacre est nécessaire pour célébrer la messe, ces petits diacres sont toujours prêts, et rendent d'autres services à l'Église, tandis que les grands sont occupés à gagner leur vie.

Les Coptes, comme les Grecs, ne reconnaissent d'ordres sacrés que l'épiscopat, la prêtrise et le diaconat. Les sous-diacres n'entrent point dans le sanctuaire, et se tiennent à la porte, où ils lisent les Prophéties et les Épîtres : de là vient qu'on les nomme communément diacres des Épîtres, à la différence des diacres de l'Évangile. De tous les ordres mineurs, les Coptes n'ont que celui de lecteur.

Du moins, l'Église copte a cela d'édifiant, que l'ordre hiérarchique s'y est parfaitement conservé. Les évêques sont soumis au patriarche, et les prêtres aux évêques. Le schisme n'a pas même eu pour résultat d'effacer entièrement le respect dû à l'Église romaine : le patriarche se glorifie d'être successeur de saint Marc, il reconnaît que le Pape est le successeur de saint Pierre, et tous les ans les Coptes solennisent une fête de la supériorité de saint Pierre sur les autres apôtres. Toute la nation honore le sacerdoce : l'autorité du patriarche est si grande, qu'il termine presque toutes les affaires.

Les monastères se remplissent de sujets, qui renoncent peut-être d'affection aux biens de la terre, mais qui, dans le fait, n'en ont point à quitter. Les monastères de religieuses ne sont, à proprement parler, que des hôpitaux, sorte de retraite pour de pauvres femmes, veuves la plupart, qui n'ont pas de quoi subsister chez elles. Tous ces monastères n'ont pas d'autres fonds que celui des aumônes; mais elles sont assez grandes, eu égard à la condition de ceux qui se les imposent. D'ailleurs, la vie est très-frugale dans les monastères, et elle n'entraîne aucune dépense.

A ces détails sur les Coptes, nous ajouterons quelques mots sur les Melchites. Les premiers prétendent faire injure aux seconds en les appelant de ce nom, qui signifie qu'ils n'ont point d'autre religion que celle du prince. Les Melchites sont entièrement attachés, pour la doctrine et pour les rites, à la religion des Grecs, dont ils gardent la langue dans l'office divin. Leur patriarche, avec le titre de patriarche d'Alexandrie, réside au Caire, et ils n'ont aucun évêque. Seulement, comme ils possèdent le célèbre monastère de la Transfiguration du mont Sinaï, l'abbé de ce monastère a le titre d'archevêque, et se dit indépendant du patriarche.

Les Coptes s'annoncent comme les indigènes du pays, descendus des anciens Égyptiens, qui ont eu, dans les premiers temps, leurs rois Pharaons, et qui, dans la suite, ont subi le joug des Perses, des Grecs, des Romains, des empereurs de Constantinople, et enfin des musulmans; mais il y a aussi bien des Égyptiens d'origine parmi les Melchites, qu'il y a des Grecs d'origine parmi les Coptes. En effet, on ne peut admettre que, dans l'agitation où l'Égypte se trouva après le concile de Chalcédoine, tous les Grecs précisément se soient déclarés pour le concile, et tous les Égyptiens contre : cette unanimité des Grecs en Égypte serait d'autant plus étonnante, que, dans les autres provinces de l'empire, et dans la Grèce même, ils ne s'accordaient pas entre eux. Les premiers patriarches jacobites étaient Grecs, aussi bien que les principaux docteurs; et l'histoire ne présente pas le plus léger vestige de cette prétendue division entre les deux nations. Ainsi la distinction des Melchites et des Coptes doit se rapporter, non pas à la diversité d'origine, mais à celle des sentiments, et le nom de Coptes n'est, comme celui de Melchites, qu'un nom de secte.

C'est donc entre l'hérésie eutychienne des Coptes et l'islamisme, que les Pères de Terre-sainte, curés nés de tous les Européens catholiques qui viennent en Égypte, se sont trouvés à Damiette, à Rosette, à Alexandrie et au Caire.

Il est à remarquer, qu'à la différence des autres établissements catholiques d'Orient, placés sous la protection de la France, leur monastère du Caire est aujourd'hui sous la protection de l'Autriche.

La Famille de Terre-sainte a possédé jusqu'à vingt-quatre couvents, tant grands que petits, y compris la chapellenie de Constantinople. Nous ne les avons pas énumérés tous dans cette statistique, qui suffit, du reste, pour faire en-

trevoir les services qu'ont rendus les humbles et dévoués enfants de saint François. Nous terminons par une observation sur l'origine des religieux qui peuplent, en ce moment, leurs résidences de Palestine et de Syrie. A Nazareth, à Bethléem, à Jérusalem, les Pères sont Italiens et Espagnols. Ils sont exclusivement Espagnols à Saint-Jean-du-Désert, à Rama, à Jaffa, à Damas. Partout ailleurs, ils sont Italiens.

CHAPITRE XVIII.

Martyrs en Égypte et en Syrie. — Missions en Anatolie, en Chine, en Arménie. — Persécution contre la Famille franciscaine de Terre-sainte.

Après le coup d'œil général jeté, dans les cinq chapitres précédents, sur la mission de Terre-sainte, nous allons reprendre la chaîne des temps. En la suivant depuis l'an 1342, où nous nous sommes arrêtés, pour grouper, comme dans un tableau d'ensemble, les principaux détails sur les saints Lieux, l'occasion s'offrira plus d'une fois de développer plusieurs faits à leur date, et d'ajouter quelques traits à la description que nous laissons imparfaite. Nous ferons voir surtout que les Franciscains, en présence de l'islamisme, du schisme et de l'hérésie, rendirent à la vérité catholique le témoignage du sang. L'année 1345 en offre un exemple.

Dans la province franciscaine de France, frère Adam, prédicateur célèbre, avait déterminé, par ses exhortations, frère Livin à embrasser l'institut de saint François (1). Le disciple, sous un tel maître, fit de grands progrès en science et en piété; mais à l'honneur d'enseigner la théologie il préféra la constante étude des vertus chrétiennes et les plus humbles exercices de la vie religieuse. Ayant accompagné frère Adam en Palestine, il vécut quelque temps avec lui dans le couvent du mont Sion, où sa sainteté fut manifestée avec éclat. Une nuit, par exemple, pendant qu'il méditait avec une profonde application sur l'excès d'amour que Jésus-Christ nous a témoigné dans le Cénacle par l'institution du saint sacrement, trois globes de feu planèrent au-dessus de l'église, et donnèrent lieu aux musulmans de croire qu'un incendie se déclarait chez les Franciscains; mais on ne trouva que frère Livin ravi en extase. De Jérusalem on l'envoya au Caire, pour y subvenir aux besoins spirituels des catholiques qui se trouvaient dans cette capitale de l'Égypte. La sainte Vierge, qui lui apparut plusieurs fois, lui promit la palme du martyre; mais, comme les chrétiens vivaient paisiblement au milieu des infidèles, il ne semblait pas que Livin pût trouver l'heureuse occasion de verser son sang pour Jésus-Christ. Le zélé missionnaire se mit alors à examiner s'il pouvait, sans passer pour homicide de lui-même, se hasarder à entrer dans une mosquée ou prêcher en public contre l'Alcoran, deux actions que les mahométans avaient coutume de punir de mort. Il composa sur cette question un traité dans lequel, après avoir discuté les raisons pour et contre, il adopta une solution affirmative, s'autorisant de l'exemple de plusieurs martyrs qui se sont exposés à faire des démarches pour la foi, avec l'assurance morale qu'il leur en coûterait la vie, sans craindre pourtant d'être homicides d'eux-mêmes; se fondant aussi sur l'expérience, qui prouvait que la sanction pénale de la loi de Mahomet n'avait pas toujours été appliquée dans ces deux cas. Après avoir établi le point de doctrine, sauf le jugement de l'Église, à qui il soumettait son opinion, il entra un vendredi dans une mosquée. Le Caire en renfermait plusieurs, parmi lesquelles on distinguait celle de Touloun, vaste édifice du IXe siècle, et le plus beau monument arabe qui reste en Égypte, bien qu'à moitié ruiné aujourd'hui: on y admire surtout la délicatesse des sculptures, et de beaux portiques en arcades. Élevant la voix au milieu des infidèles qui se trouvaient réunis avec le sultan lui-même, Livin leur dit que leurs prières étaient vaines sans la foi en Jésus-Christ; il proposa au sultan le mystère de la sainte Trinité, et l'exhorta à recevoir le baptême et à détester l'impiété de Mahomet. Comme il s'exprimait en français, on ne le comprit pas, et quelques renégats, interrogés par le prince, lui déguisèrent la vérité. Mais tout à coup Livin, qui pourtant ne savait pas l'arabe, se mit à renouveler avec feu, en cette langue, son allocution inspirée par le Saint-Esprit. Le

(1) Wadding, an. 1345, nos 1-3. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 265.

sultan, le comprenant alors, entra dans une violente colère et le condamna à mort. Toutefois, il suspendit l'exécution de sa sentence, pour essayer de faire changer Livin, par la promesse des richesses et des honneurs; mais il n'obtint de lui que cette réponse : « Vous me promettez des biens périssables, si je consens à suivre la loi de Mahomet; et moi je vous promets la vie éternelle, si vous voulez croire en Jésus-Christ. » La pauvreté des vêtements du missionnaire et la pâleur de ses traits, altérés par les austérités, firent penser au prince que la misère et la faim avaient troublé sa raison. En conséquence, il le remit à la garde d'un musulman, avec ordre de réparer ses forces par une nourriture abondante. Le lendemain samedi et le dimanche, Livin, qui passait les nuits en prières pour demander à Dieu la force du martyre, n'en parla pas moins avec zèle contre la fausse loi des mahométans. Cette constance lui valut les plus grossiers outrages et les plus cruels traitements, jusqu'au moment si désiré où on lui trancha la tête sur la place publique, l'an 1345. A la nouvelle de sa mort, frère Adam, qu'une maladie avait retenu à Jérusalem, éprouva une vive peine de n'avoir pu participer à la couronne de son cher disciple. Bientôt il fut consolé par Livin, qui lui apparut lorsqu'il était en prières dans l'église. Le bienheureux lui donna l'assurance que Dieu lui accorderait aussi la grâce de mourir pour la foi, et il lui montra un livre, véritable livre de vie, où étaient écrits les noms de tous les Frères-Mineurs qui avaient déjà remporté ou qui devaient plus tard cueillir la palme du martyre.

La même année et dans la même ville, un autre Franciscain accepta aussi généreusement la mort (1). Frère Jean, de Monte-Pulciano en Toscane, était au Caire, lorsqu'un chrétien génois renia le christianisme au mois d'avril 1345. Il alla trouver en secret ce malheureux, et lui fit si bien reconnaître sa faute, que de parjure le rénégat devint martyr. Après s'être muni des sacrements, il rétracta publiquement dans la mosquée tout ce qu'il avait dit et fait contre la religion. Son désaveu fut aussitôt suivi des tourments et d'une condamnation capitale. Avant de l'exécuter, les musulmans apprirent que frère Jean était l'instrument de sa conversion. Ils le firent saisir, le mirent en prison avec le renégat converti, et n'omirent ni prévenances, ni menaces, ni promesses, ni tortures, pour les faire changer l'un et l'autre. Voyant leurs efforts se briser contre le courage des deux confesseurs, ils tranchèrent la tête au Génois, et partagèrent frère Jean en deux, du haut en bas. Le missionnaire eut ainsi la joie de voir son disciple monter au ciel, et la gloire de le suivre.

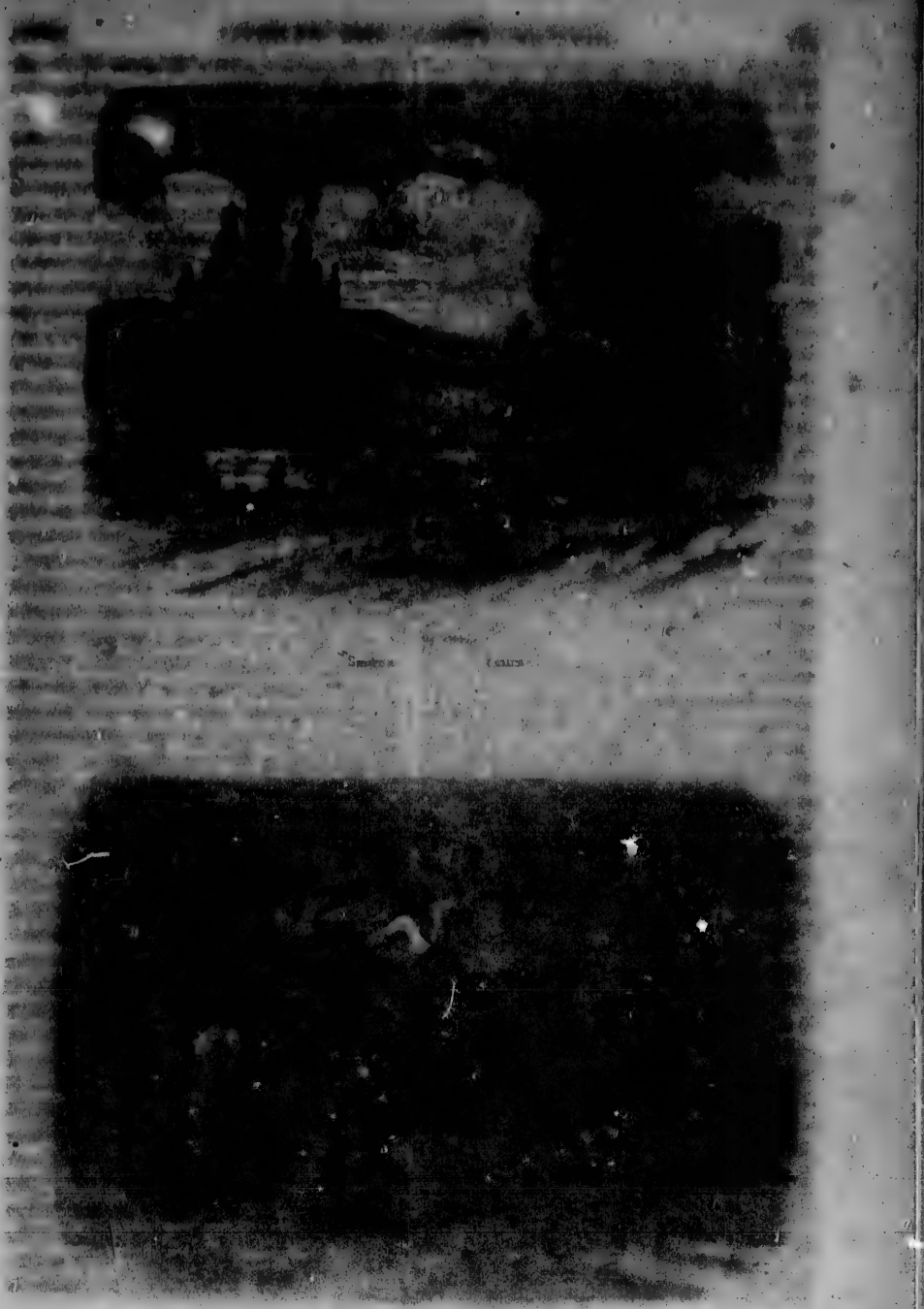
Le sultan d'Égypte étendait sa domination sur la Terre-sainte et sur la Syrie. Dans l'Anatolie, en face de la Grèce, la puissance, faible d'abord, des Turks Othomans se développait d'une manière menaçante : ils s'y étaient emparés de Smyrne, appelée autrefois la *Couronne de l'Ionie* et l'*Ornement de l'Asie*. D'après une ancienne tradition, que la Fable a embellie de circonstances merveilleuses, Alexandre le Grand, voulant se reposer des fatigues d'une longue chasse, s'arrêta sur le mont Pagus; et, s'étant placé sous un platane d'où sa vue s'étendait sur la mer et sur la plaine voisine, il résolut de bâtir en ce lieu une ville pour les Smyrnéens, disséminés alors dans la campagne et sur les coteaux d'alentour. La construction de cette ville, commencée plus de trois cents ans avant Jésus-Christ par Antigone, l'un des généraux d'Alexandre, fut terminée par Lysimaque (1). Qu'Antigone et Lysimaque aient fondé Smyrne, ou bien n'aient fait que rétablir une cité, dont on reporte l'origine à plus de six cents ans avant l'ère chrétienne, toujours est-il que son emplacement réunissait tous les avantages que les Grecs étaient dans l'habitude de rechercher, c'est-à-dire un site élevé qui pût les protéger contre l'attaque des ennemis; des carrières, pour en tirer les matériaux indispensables; un plan incliné qui, permettant de bâtir en amphithéâtre, fît ressortir la beauté des habitations particulières et des établissements publics. Voici, d'après Strabon, ce qu'était Smyrne au temps d'Auguste : « Une partie des habitations, et c'est la moins considérable, est construite sur la montagne. Le reste s'étend dans la plaine et sur le port, vis-à-vis le temple de Cybèle et le Gymnase. Les rues, les plus belles qu'on puisse voir, sont tracées à angles droits et pavées de

(1) Wadding, an. 1345, n° 4. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 266 *bis*.

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. XIII, p. 89.

larges pierres. Cette ville possède de superbes portiques, une bibliothèque publique, et un monument carré qu'embellit une statue d'Homère; car les Smyrnéens se glorifient de ce que leur ville a été le berceau de ce grand poëte, et, pour en conserver le souvenir, ils ont fait frapper un médaillon qu'ils appellent *Homérion*. Parmi les avantages plus réels de Smyrne, il faut compter le Mélès, qui baigne ses murs, et le port qui se ferme à volonté. » Cette description est loin de convenir à la ville actuelle. Et d'abord le port n'est plus fermé; mais l'entrée en est défendue par un château, près duquel les navires sont obligés de passer. Non loin de cette forteresse, qui n'a rien de remarquable, s'élève du côté du sud le mont Mimas; à l'autre extrémité de la rade, on aperçoit le mont Sypilus, derrière lequel se cache Magnésie (Pl. XXXV, n° 1). Le Mélès, jadis si célèbre et si souvent chanté par les poëtes, coule sans bruit derrière le mont Pagus, passe au nord-est de la ville, se divise en faibles ruisseaux qui arrosent quelques jardins, et va se perdre dans la mer : son lit est presque à sec pendant les chaleurs de l'été. Le Gymnase, le temple de Cybèle, la bibliothèque publique, la statue d'Homère, les magnifiques portiques, les belles rues ont disparu : à l'exception de celle des Francs, qui est plus spacieuse, les rues de Smyrne, mal percées et mal pavées, sont si étroites qu'un chameau chargé en occupe presque toute la largeur. Au sommet du mont Pagus, il ne reste plus qu'un vieux château en ruines, dont la construction remonte au XIIIe siècle : sur le flanc nord-ouest de cette citadelle, on voit enclavé dans la muraille le buste d'une femme, qu'on désigne communément sous le nom de l'Amazone Smyrna, et que certains voyageurs ont pris pour une tête d'Apollon. Au sortir de ces ruines, par la porte nord-ouest, on rencontre, sur le penchant de la colline, un emplacement consacré, dit-on, autrefois par le tombeau de saint Polycarpe et par une chapelle élevée en son honneur. Quant à l'amphithéâtre où le saint évêque fut martyrisé, le temps a effacé jusqu'aux moindres vestiges qui auraient pu le révéler à notre vénération. Cependant il est constant, d'après l'histoire, que le bûcher de saint Polycarpe fut dressé sur le haut de la colline; car, tandis que les flammes s'élevaient pour atteindre le martyr, on voyait, du bord de la mer, comme une voile de navire légèrement enflée par le vent, qui, paraissant descendre des nues, enveloppait le saint d'une espèce de manteau. Ce prodige n'aurait pu être remarqué du rivage, si l'amphithéâtre n'avait pas couronné les hauteurs du mont Pagus. L'Église de Smyrne, commencée très-probablement vers l'an 54 ou 55 de l'ère vulgaire, se plaît à considérer saint Polycarpe, disciple de saint Jean, non-seulement comme son premier patron, mais aussi comme ayant été spécialement chargé par les apôtres de l'instruire des vérités du salut. L'opinion de ceux qui ne voient en lui que le cinquième évêque de Smyrne se concilie avec le sentiment du grand nombre d'auteurs aux yeux desquels il est l'*Ange* de cette Église, dont parle l'Apocalypse. En effet, l'espace de temps écoulé entre l'ordination du premier évêque de Smyrne et l'époque où saint Jean eut ses révélations dans l'île de Pathmos, est assez considérable pour que quatre ou cinq évêques aient pu se succéder dans cet intervalle; tous ont pu mourir de mort naturelle après un épiscopat de quatre ou cinq ans, et la persécution de Domitien peut, d'ailleurs, en avoir fait périr plusieurs. Ce qu'il y a de bien certain, et ce qui devient pour cette Église un titre de gloire, c'est que, des sept évêques d'Asie auxquels Jésus-Christ parle par la bouche de son disciple bien-aimé, l'Ange de Smyrne est le seul auquel il n'adresse aucun reproche. Les *dix jours de souffrances*, prédits à cette ville, furent interrompus par les chrétiens, qui, en 1344, la reprirent aux Turks, purifièrent ses temples profanés, et y célébrèrent les divins offices. Smyrne devint alors le dernier théâtre du zèle apostolique de Venturin, né à Bergame en Italie, l'an 1304, et l'un des plus illustres prédicateurs de l'ordre de saint Dominique. Après avoir annoncé avec succès la croisade contre les Turks, il proposa l'Évangile à divers peuples d'Orient, sollicita quelques princes, entre autres le roi de Rascie (Servie), d'abandonner le schisme pour se réunir à l'Église romaine, et se rendit à Smyrne avec le premier archevêque latin de cette ville; car il y en a eu neuf de ce rit depuis 1346 jusqu'en 1655. Plus le peuple de Smyrne, tout environné de barbares, se trouvait exposé à leur fureur, plus Venturin s'appliqua à l'instruire, à le fortifier dans la foi, à le rendre digne du secours du

légèrement
t descendre
e espèce de
re remarqué
ait pas cou-
L'Église de
lement vers
plaît à con-
e saint Jean,
patron, mais
chargé par
de du salut.
n lui que le
cilie avec le
rs aux yeux
e, dont parle
emps écoulé
e de Smyrne
révélations
considérable
aient pu se
ut pu mourir
t de quatre
nition peut,
urs. Ce qu'il
nt pour cette
se, des sept
Christ parle
nimé, l'Ange
il n'adresse
souffrances,
mpus par les
aux Turks,
et y célé-
devint alors
que de Ven-
304, et l'un
rdre de saint
vec succès la
posa l'Évan-
rita quelques
rie (Servie),
nir à l'Église
c le premier
il y en a eu
1655. Plus
nné de bar-
fureur, plus
à le fortifier
secours du



Smurne

Smirna Smirna

Castejo de Damas

[illegible] Mariner de Lamanco

ciel par la pratique des bonnes œuvres. Peu content de rompre le pain de la parole divine aux Smyrnéens et de leur administrer les sacrements, il les servait de ses mains dans leurs infirmités ; jour et nuit, on le voyait auprès des malades, attentif à pourvoir tout à la fois aux besoins spirituels et temporels. Tant de travaux, joints à de plus grandes infirmités, abrégèrent sa vie : il la termina le 28 mars 1346. Les fidèles commencèrent dès lors à l'honorer par un culte, qui, continua, dit-on, jusqu'à ce que Smyrne retombât au pouvoir des infidèles (1). Les Franciscains apportèrent aussi dans cette ville le tribut de leur zèle ; et la garde en fut confiée à frère Pierre de Fano (2), aidé de frère Ponce Sautolii (3).

Ce furent peut-être les succès des chrétiens dans l'Anatolie qui suggérèrent, en Syrie, au gouverneur égyptien de Damas la pensée d'accuser ceux qui habitaient cette ville d'avoir voulu s'en rendre maîtres (4). Le commerce leur procurait de grandes richesses ; l'avide gouverneur les convoita, et il recourut à la plus horrible persécution pour les ravir. Ayant fait mettre le feu à deux quartiers de la ville, en 1351, il imputa aux chrétiens cet incendie, à la faveur duquel, disait le persécuteur, les fidèles comptaient s'emparer de Damas. La violence des tortures arracha à plusieurs, quoique innocents, l'aveu qu'on exigeait, et qui impliquait la culpabilité de tous les chrétiens. Comme le gouverneur s'y était attendu, la plupart, pour échapper aux conséquences d'un tel aveu, se soumirent à des sacrifices pécuniaires dont il grossit sa fortune. Aux autres, on proposa l'alternative de renier Jésus-Christ ou de mourir en croix. S'il y eut des apostats, il y eut aussi des martyrs ; et l'héroïsme de vingt-deux catholiques rappela les plus beaux traits des premières persécutions. Cloués à la croix, il y vécurent trois jours, pendant lesquels on les promena sur des chameaux dans les divers quartiers de la ville (Pl. XXXV, n° 2). On menait le père crucifié devant son fils renégat, et le fils devant son père. Les apostats conjuraient avec larmes les martyrs de se délivrer des tourments en professant l'islamisme ; mais ceux-ci, ne voyant plus que des corrupteurs dans leurs plus proches parents, les repoussaient avec indignation. « Qu'il vous suffise, leur disaient-ils, de la honte et de la douleur que nous cause votre lâcheté : ne tentez pas de nous ravir les biens éternels dont vous vous êtes dépouillés vous-mêmes. Nous ne pleurons que sur votre sort ; et les souffrances que nous endurons, loin d'exciter nos regrets, nous sont chères, puisqu'elles nous donnent quelque trait de ressemblance avec notre Sauveur. » Ils expirèrent dans ces sentiments, à la vue des infidèles attendris. Le sultan d'Égypte, informé de la conduite barbare du gouverneur de Damas, le fit couper en deux par le milieu du corps.

A la fin de l'année 1353, frère Jean de Florence, dont nous avons dit les travaux et les succès à la Chine, vint trouver Innocent VI, de la part du khâqân, et lui demander de nouveaux apôtres de la foi chrétienne, que le prince déclarait être bonne, dans ses lettres (1). Rempli de joie à cette nouvelle, le Pape écrivit, en 1354, au chapitre des Frères-Mineurs de choisir des religieux d'élite, dont plusieurs seraient institués évêques : mais les troubles qui ne tardèrent point à s'élever en Tartarie ne permirent pas que cette mission eût des suites.

L'Arménie réclamait sans cesse du Pontife romain des secours contre les aggressions et la tyrannie des infidèles. Ainsi le roi Léon envoya dans ce but à Benoît XII deux ambassadeurs, dont l'un était frère Daniel, Franciscain ; et le Pape leur remit la liste des erreurs qu'il savait être accréditées chez les Arméniens, ordonnant que le Catholique et les évêques se réunissent pour en purger cette Église (2). Le roi Gui adressa, à son tour, à Clément VI, le Franciscain Antoine de Valence et Georges de Segio (3) ; puis deux évêques, et Daniel, vicaire des Frères-Mineurs dans ce pays : ils annoncèrent au souverain Pontife que la foi n'y était point altérée partout (4). Afin d'extirper les erreurs qui l'y défiguraient, Clément VI fit partir pour l'Arménie, en qualité de légats, le Franciscain Antoine, évêque de Gaëte, et Jean, élu évêque de Co-

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. II, p. 274.
(2) Wadding, an. 1353, n° 2.
(3) *Ibid.*, an. 1354.
(4) Rinaldi, an. 1351, n° 25.

(1) Wadding, an. 1353, n° 1.
(2) *Ibid.*, an. 1341, n° 1.
(3) *Ibid.*, an. 1343.
(4) *Ibid.*, an. 1345, n°s 1-5.

ron (1). Au retour, Antoine mourut; mais Jean rapporta à Avignon une profession de foi émanée du Catholique, assez obscure cependant pour qu'on crût devoir charger plusieurs prélats orientaux d'obtenir de lui des explications. Tandis que le saint Siége s'efforçait ainsi de ramener l'Arménie entière à l'unité, les Frères-unis, réduits par les persécutions des musulmans à un petit nombre et à une extrême pauvreté, appréhendèrent des résultats encore plus fâcheux pour une congrégation qui était devenue précieuse à l'Église par les secours spirituels que les fidèles en retiraient (2). Ils jugèrent que le seul moyen qui leur restât pour se soutenir était de ne faire désormais qu'un même corps avec l'ordre de saint Dominique, auquel ils se trouvaient déjà attachés par tant de liens. En conséquence, ils envoyèrent, dès l'année 1355, deux religieux, Thomas et Éleuthère, au saint Siége, afin d'obtenir du Pape et du maître-général des Frères-Prêcheurs que celui-ci voulût recevoir sous sa juridiction leurs personnes et leurs monastères. Leur requête, présentée par les deux députés, fut accueillie favorablement. Simon de Langres, vingt et unième général des Dominicains, donna son consentement; et Innocent VI fit expédier deux bulles pour cette fusion, la première du 31 janvier 1356, la seconde du 30 juin suivant. Eleuthère fut établi supérieur de la congrégation des Frères-unis, comme vicaire du maître-général, et le Pape sacra Thomas archevêque de Nakchivan. Depuis lors, l'ordre de saint Dominique continua d'envoyer de temps en temps quelques sujets en Arménie, les uns en qualité de missionnaires apostoliques, les autres pour conduire ou soutenir la congrégation, et quelquefois pour remplir le siége de Nakchivan. On en connaît plusieurs, dit le Théatin Clément Galanus (3), qui ont rendu des services importants aux catholiques de ces pays, mais dont on pourrait à peine représenter les glorieux travaux dans un volume entier; d'autant plus qu'ils ont souvent arrosé cette moisson, non-seulement de leurs sueurs, mais aussi du sang qu'ils ont eu l'honneur de répandre pour la confession de Jésus-Christ.

En 1358 et les années suivantes, les Dominicains qui annonçaient l'Évangile parmi les infidèles en ayant amené un grand nombre à reconnaître le vrai Dieu, les idolâtres, les mahométans et les schismatiques leur procurèrent, par divers supplices, la gloire du martyre (1). Cette gloire ne manqua point, en 1358, à la Famille franciscaine de Terre-sainte (2).

Un chevalier hongrois, appelé Thomas, qui s'était distingué dans les armes, avait sacrifié sa religion à son ambition; car, pour se concilier toute la faveur du sultan d'Égypte, il embrassa l'islamisme. Le souvenir de sa première croyance le porta à visiter pendant la Semaine sainte les sanctuaires de Jérusalem, ville qu'une pieuse Florentine, Sophie Philippi des Archanges, venait de doter d'un hôpital pour les pèlerins, dont elle laissa la direction, après sa mort, au gardien du mont Sion (3). Cet hôpital était placé près du couvent des Franciscains, où un mouvement de la grâce fit entrer le renégat. Frère Nicolas de Montecorvino parla si vivement à Thomas des joies du paradis réservées aux fidèles, des tourments de l'enfer inévitables pour l'apostat, des mérites de la Passion du Rédempteur, de l'impiété de la loi de Mahomet, qu'entraîné et subjugué par ce discours, il se convertit à la foi et détesta l'islamisme. Comme il demandait à frère Nicolas quelle réparation il pouvait offrir pour effacer le scandale de son apostasie, le missionnaire lui répondit : « Puisque vous avez renié publiquement la foi chrétienne, il faut que maintenant vous la confessiez en public, affirmant que Jésus-Christ est réellement Dieu, que l'Évangile est vrai, et que l'Alcoran n'est qu'une source empoisonnée d'erreur. » Le chevalier objecta que cette démarche serait infailliblement suivie de sa mort. « Ne savez-vous pas, reprit le missionnaire, que vous devez mourir tôt ou tard? Dieu vous accorderait une insigne faveur si vous perdiez la vie en lui rendant témoignage, et il n'y a pas lieu de re-

(1) Wadding, an. 1346, n° 1; an. 1347, n° 1; an. 1351, n° 1.

(2) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. II, p. 126. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1356.

(3) *Historia armena*, p. 496.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1358.

(2) Wadding, an. 1358, n°s 4-5. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 272 *bis*. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 247. Rinaldi, an. 1359, n° 7.

(3) Wadding, an. 1354, n° 9.

douter la mort quand elle ouvre la porte du ciel. — Loin de la craindre maintenant, je la désire, dit Thomas; seulement, en considérant ma faiblesse, j'appréhende que ma résolution ne chancelle à la vue des tourments, si je n'ai personne qui m'encourage. » Pénétré, à ces mots, de la charité la plus tendre et la plus ardente, frère Nicolas lui demanda : « Confesserez-vous que Jésus-Christ est Dieu et que sa religion est vraie, si, pour son amour, je vous assiste, et m'expose au même danger de mort que vous? — Je promets à Dieu et à vous, répondit Thomas, que, si vous m'accompagnez, je rendrai courageusement témoignage à la divinité de Jésus-Christ et à la vérité de l'Évangile, en présence du sultan, et que je réprouverai les erreurs impies de Mahomet. » Quand ils se furent engagés ainsi, frère François, religieux de la même province que Nicolas, et frère Pierre, animèrent encore le rénégat converti à laver sa faute dans son sang, et voulurent aussi l'accompagner au Caire, afin de soutenir sa généreuse résolution. L'arrivée de cette troupe d'élite, dans la capitale de l'Égypte, éveilla les inquiétudes des marchands européens. Pénétrant le but des religieux, ils les supplièrent de s'éloigner, pour n'être pas cause d'une persécution qui enveloppera tous les chrétiens du Caire; mais les Frères-Mineurs, s'élevant au-dessus de ces craintes, persistèrent à faire le sacrifice de leur vie temporelle à la gloire de Dieu, outragé par l'apostasie de Thomas. Comme ce dernier était très-connu du sultan, il n'eut pas de peine à être admis en sa présence, avec ses compagnons, le dimanche de Pâques 1358. Le jour de la Résurrection du Sauveur devait être marqué par la résurrection publique du rénégat à la vie chrétienne. « Quoique je sois indigne de la miséricorde divine, dit Thomas au sultan, puisque j'ai renié mon Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, mis en croix pour notre salut, et que je me suis donné au démon et à Mahomet, son organe trompeur, le Seigneur s'est tourné vers moi dans sa clémence, et m'a remis dans la voie de la vérité d'où je m'étais éloigné en aveugle. Aussi, de même qu'à la suggestion du mauvais esprit, j'ai renié mon Dieu devant vous, c'est devant vous maintenant que je viens déclarer ma conversion. J'ajoute même au désaveu de mes erreurs que votre loi est fausse, que Jésus-Christ est tout à la fois vrai Dieu et homme véritable, et que sa religion est le seul chemin du salut. » Le sultan, profondément ému de ces paroles d'un homme qu'il affectionnait, et qu'il voulait retenir à son service, se contenta de dire : « Il est évident que ces moines devaient te conduire à cette folie. » Frère Nicolas reprit aussitôt, sans crainte : « Ce n'est pas nous qui l'avons déterminé à cette démarche, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, par notre entremise. » Comme rempli de l'Esprit de Dieu, il parla ensuite assez longtemps sur la divinité de la religion chrétienne et sur la fausseté de l'islamisme. Le sultan l'écouta avec tranquillité, mais sans correspondre aux efforts généreusement tentés pour changer son cœur. Quand frère Nicolas eut terminé son exposition de la foi, le prince, se tournant vers les frères François et Pierre, leur demanda ce qu'ils pensaient des choses que leur compagnon venait de dire : ils répondirent que la croyance de Nicolas était la leur, et qu'ils en proclamaient, comme lui, la vérité. Aussitôt le sultan ordonna de conduire les trois religieux en prison, mais de mettre Thomas dans un cachot particulier. Le prince espérait qu'on le ramènerait plus aisément, dès qu'abandonné à lui-même il serait privé d'instructions et de conseils. Tantôt on essaya de l'intimider par la perspective de souffrances cruelles; tantôt on tenta de le séduire par des promesses, accompagnées de si instantes prières, qu'on le voyait sur le point d'y condescendre. Mais, intérieurement fortifié par la grâce de Jésus-Christ que les religieux sollicitaient pour lui sans relâche et avec ardeur, il surmonta les tentations, et répondit constamment qu'il ne pouvait trahir son Rédempteur ni déserter la vraie foi, quelque adversité ou quelque prospérité qu'on lui réservât. Peu de jours après, les captifs furent conduits devant le sultan d'Égypte, qui, s'adressant d'abord au chevalier, lui demanda s'il persistait dans sa résolution. « Je confesse de tout mon cœur mon Seigneur Jésus-Christ et son Évangile, répondit Thomas; j'abjure et je repousse la loi maudite de Mahomet. » Le prince, se tournant vers les autres, reprit : « Sachez tous que, si vous ne rétractez pas ce que vous avez dit contre l'Alcoran et le prophète, et si vous n'abandonnez pas la croyance de Jésus pour embrasser la nôtre,

vous n'échapperez pas à la mort ; mais vous périrez, comme notre loi le prescrit. » Frère Nicolas, animé d'une brûlante ferveur, répondit : « Si nous craignions de mourir pour notre foi, nous ne nous serions pas présentés devant vous. Mais, comme notre religion est véritable, et qu'en répandant notre sang pour lui rendre témoignage nous sommes sûrs d'obtenir la vie éternelle, nous nous inquiétons peu de la mort temporelle. Elle nous fera éviter cette mort perpétuelle, juste châtiment de Mahomet et de ses sectateurs volontaires. » Transporté de fureur, le sultan livra les quatre confesseurs au cadi, qui les condamna à être coupés par morceaux, puis consumés par le feu le 4 avril 1358. Les bourreaux apportèrent la plus sauvage cruauté à cette exécution ; les martyrs y déployèrent une constance merveilleuse. Thomas fut mis le premier en pièces : frère Nicolas et les deux autres Franciscains versèrent leur sang après lui. Les chrétiens ayant voulu ramasser les membres épars des martyrs, les bourreaux s'opposèrent à cet élan de leur piété. Mais une lumière miraculeuse parut tout à coup, et causa une telle frayeur aux infidèles, que les premiers eurent le temps de recueillir et de soustraire au bûcher les restes sacrés des quatre athlètes de Jésus-Christ.

Le sang des Frères-Mineurs ne cessa pas de couler : la cruauté des musulmans et la perfidie des hérétiques multipliaient à l'envi les martyrs. L'an 1362, frère Jacques de Florence, évêque de Zeyton, et frère Guillaume, de la Terre de Labour, furent immolés pour la foi par les mahométans dans la Médie : les hérétiques Nestoriens, en haine du nom romain, firent périr deux autres Frères-Mineurs (1).

Si le fanatisme des musulmans faisait des martyrs, leur cupidité, intéressée à attirer les pèlerins, et leur politique, souvent amenée aux concessions que réclamaient les princes chrétiens, autorisaient des établissements utiles, tels que l'hôpital érigé à Jérusalem, près du couvent du mont Sion, par Sophie Philippi des Archanges. Innocent VI avait permis qu'on transportât en terre infidèle les matériaux nécessaires pour sa construction. A la prière de Pierre, roi d'Aragon, le Pape permit aussi de bâtir un couvent de Frères-Mineurs, dans la vallée de Josaphat, près du sépulcre de la sainte Vierge et de la grotte de l'Agonie ; et Urbain V, sanctionnant cette disposition de son prédécesseur, autorisa le transport des matériaux d'Europe en Palestine (1). Mais, comme la Terre-sainte obéissait au sultan d'Égypte, on ne pouvait passer outre sans son agrément. Jeanne, reine de Naples et reine titulaire de Jérusalem, liée d'ailleurs par le souvenir de Robert et de Sancie, ses aïeux, écrivit en conséquence au prince musulman, l'an 1363. Elle lui demanda de confirmer aux Frères-Mineurs la faculté de résider en Palestine et la possession des sanctuaires qui leur avaient été concédés ; de leur permettre de bâtir près du sépulcre de Marie, et d'y faire le service divin, comme à Bethléem ; de n'empêcher ni les religieux ni les pèlerins de disposer à leur mort des choses qu'ils posséderaient ; d'autoriser les Frères-Mineurs à garder dans leurs maisons les provisions de bouche à l'usage des chrétiens, comme le faisaient les marchands européens à Alexandrie (2). On va voir maintenant la persécution contraster avec la tolérance.

En 1364, frère Guillaume, de Castellamare dans la Terre de Labour, prêchait en Palestine, à Gaza, l'ancienne capitale des Philistins, auxquels Samson, leur prisonnier, vendit si chèrement sa vie. D'après une tradition grecque, la sainte Vierge y passa trois jours, à l'époque de la fuite en Égypte. Une longue prairie, bordée des deux côtés par des bosquets d'oliviers, sert d'avenue à la ville moderne, qui offre de loin une agréable perspective ; mais l'effet diminue à mesure qu'on approche (3). L'existence de la cité ancienne est signalée, au loin, à l'entour, par des débris de marbre blanc, des seuils, des linteaux de porte, dont l'éclat ressort au milieu des murs de terre dans lesquels ils se trouvent enchâssés. La plupart des maisons de Gaza ne sont que des espèces de huttes sans fenêtres ; et leur calotte, chargée de terre, se couvre d'herbes au printemps. Les cimes ondoyantes des palmiers, semblables à une chevelure épaisse, se balancent au milieu de ces toits de verdure. La ville n'est, à proprement parler, que la

(1) Wadding, an. 1362, n° 4.

(1) Wadding, an. 1362, n° 4.
(2) *Ibid.*, an. 1363, n°s 20-21.
(3) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 176.

réunion de plusieurs villages, qui environnent une mosquée, un bazar et la demeure du chef mahométan : elle occupe le centre d'une grande oasis bien verte, enceinte de tous côtés par des sables. Frère Guillaume, qui l'évangélisait, y souffrit, pour Jésus-Christ, une mort cruelle. Comme ni les promesses, ni les menaces, ni les opprobres de tout genre, n'ébranlaient sa constance dans la foi, on le coupa en deux, en présence d'une grande foule de peuple, et son corps fut ensuite réduit en cendres avec son bréviaire. Touchés de sa piété et animés d'une sainte émulation à ce spectacle, plusieurs musulmans embrassèrent la foi de Jésus-Christ (1).

La persécution devint plus vive, à la suite de l'occupation momentanée d'Alexandrie par les chrétiens ; événement auquel se lie le nom du bienheureux Pierre Thomas, plus célèbre encore par l'éclat de sa sainteté que par celui des légations qu'il remplit en Orient (2). Il appartenait à l'ordre des Carmes, dont nous avons indiqué le berceau, en disant que du Thabor on aperçoit les verts coteaux du Carmel.

« On sait, dit Auvergne (3), archevêque d'Icone, avec quel éloge le Carmel est cité dans les divines Écritures. Placé dans la tribu d'Issachar, il est appelé *Carmelus maris*, autant parce qu'il est sur les bords de la mer que pour le distinguer d'une autre montagne nommée aussi Carmel, et qui se trouve assez rapprochée d'Hébron. Le Carmel dont il est ici question a environ treize lieues de circuit ; il est couvert d'arbres toujours verts ; on y trouve un assez grand nombre de sources d'eau, quelques villages et plusieurs cavernes, qui ont été de tout temps la retraite des solitaires. Situé entre la Samarie et la Galilée, le Carmel a le golfe d'Acre au septentrion, les hauteurs de Nazareth et la plaine d'Esdrelon au levant, les montagnes de Samarie au midi, et la mer au couchant. C'est, selon la tradition, de ce côté, à l'extrémité du mont, et au lieu même où est la grotte d'Élie, que ce prophète envoya sept fois son serviteur, lequel aperçut enfin sur la mer, comme signe d'une pluie prochaine, une petite nuée ressemblant au pied de l'homme, ce que plusieurs interprètes regardent comme une image applicable à Marie ; c'est là encore que le prophète appela le feu du ciel sur deux officiers et leurs soldats. Au pied de la montagne est une autre grotte, qu'on dit aussi avoir été habitée par saint Élie ; elle est beaucoup plus grande que la première : sa longueur est de vingt pas, sur dix de large. Comme la première, elle est entièrement taillée dans le roc. L'une et l'autre de ces grottes sont en vénération, non-seulement auprès des fidèles, mais encore des infidèles eux-mêmes, qui conservent le plus grand respect pour la mémoire de saint Élie. A une certaine distance de ces grottes, non loin de la mer, est la fontaine du prophète, appelée de son nom, parce qu'on croit qu'il en fit surgir miraculeusement la source. A cinq heures de là, toujours sur le Carmel, on fait voir l'endroit même où le feu descendit du ciel pour consumer le sacrifice. Sa mission finie, ce saint prophète quitta le Carmel, se rendit en Galgala, et des bords mêmes du Jourdain il fut enlevé au ciel dans une nuée de feu. Par respect pour la mémoire d'Élie et d'Élisée, qui, comme son maître, avait habité cette montagne, les fils des prophètes fréquentèrent le Carmel. S'il faut en croire une tradition pieuse, ils s'y établirent même, et eurent des successeurs. » On lit, dans l'Office romain du 16 juillet, que les descendants de ces disciples des prophètes furent des premiers à embrasser la foi, lorsque les apôtres, sortant du Cénacle, prêchèrent, le jour même de la Pentecôte, la résurrection du Sauveur ; qu'ils eurent le bonheur de converser fréquemment avec la sainte Vierge ; qu'enfin, étant retournés au Carmel, ils y élevèrent la première chapelle qui ait été dédiée dans le monde en l'honneur de la Mère de Dieu : la tradition la fait remonter à l'an 83 de Jésus-Christ. Au commencement du XIIIe siècle, Berthold rassembla les ermites du Carmel, et Brocard en devint le supérieur : ce fut lui qui sollicita les constitutions, rédigées par Albert, patriarche de Jérusalem, confirmées par Honorius III, et adoucies en quelques points par Innocent IV. Saint Louis visita la célèbre montagne du Carmel : il y commença, et ses successeurs terminèrent, une église, ancien et vénérable édifice, détruit de nos jours (1). Tel est

(1) Wadding, an. 1364, n° 38.

(2) *La Cronica carmelitana dall'origine di santo Elia profeta*, etc., dal R. P. M. Giuseppe Falcone, p. 550.

(3) *Annales de la propagation de la foi*, t. VIII, p. 473.

(1) Le chevalier Artaud de Montor, *Notice sur le temple*

le berceau, telle est l'origine de l'ordre des Carmes, devenu une pépinière féconde de missionnaires.

Frère Thomas, qui l'illustrait au XIVe siècle, était né en France, près de Sarlat, au sein de l'indigence : son mérite l'éleva à l'épiscopat, et lui fit confier par le Pontife romain les légations les plus importantes. S'étant rendu de Chypre à Jérusalem, il osa y prêcher publiquement, sans que les musulmans missent obstacle à son zèle. Le sultan d'Égypte punit le gouverneur de sa tolérance, en lui faisant trancher la tête ; mais il ne put atteindre le saint, qui avait déjà quitté Jérusalem. Pierre Thomas, nommé patriarche de Constantinople et légat de la croisade, reçut, le 3 octobre 1365, à la prise d'Alexandrie, une blessure qui l'a fait honorer comme martyr, parce qu'elle fut la première cause de sa mort, arrivée à Famagouste, en Chypre, le 8 janvier 1366. Quoique Alexandrie eût été abandonné par les croisés quatre jours après la conquête, une réaction terrible se manifesta parmi les musulmans contre les missionnaires dans toute l'étendue de la domination du sultan d'Égypte. Douze Frères-Mineurs, gardiens de Terre-sainte, qui habitaient Jérusalem, furent jetés en prison, avec les autres chrétiens : les incommodités de cette prison et les mauvais traitements les firent mourir, en 1369, à l'exception d'un qui leur survécut plusieurs années, mais que les ennemis de la foi égorgèrent en secret (1). En outre, frère Antoine de Rosato, Milanais, fut mis entre deux ais et scié par le milieu du corps, à Jérusalem. Frère François, qui venait de confondre les musulmans dans une controverse publique à Damiette, ayant été réduit à mourir ou à trahir Jésus-Christ, aima mieux confirmer par sa mort la vérité de la foi qu'il avait défendue, que de déserter la cause de Jésus-Christ vainqueur, pour celle de Mahomet vaincu dans cette solennelle discussion : le glaive des musulmans sépara aussi en deux le corps de ce généreux confesseur de la foi (2).

et l'hospice du Mont-Carmel, dédiés à la Vierge Marie, p. 5.

(1) Wadding, an. 1369, n° 10.

(2) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 282.

CHAPITRE XIX.

Mission des Dominicains en Abyssinie.

Au-dessus de l'Égypte, dont le sultan persécutait ainsi les chrétiens, s'étendaient de vastes contrées : nous devons maintenant exposer leur état moral et religieux.

Les anciens ont appelé indifféremment Inde et Éthiopie toute cette étendue de terres qui est au delà de l'Égypte, de l'un et de l'autre côté de la mer Rouge. De même que l'Arabie a été nommée Éthiopie orientale ou asiatique, pour la distinguer de l'Éthiopie occidentale ou africaine, de même on a nommé Inde la contrée que nous appelons aujourd'hui proprement Éthiopie, c'est-à-dire l'Abyssinie et la Nubie.

Suivant la tradition locale, peu de temps après le déluge, Cush, fils de Cham et petit-fils de Noé, passa avec sa famille par la Basse-Égypte, alors inhabitée, traversa l'Atbara, et vint jusqu'aux terres élevées qui séparent le pays enfoncé d'Atbara des hautes montagnes d'Abyssinie (1). En jetant les yeux sur un planisphère, on peut voir une chaîne de montagnes qui commence à l'isthme de Suez, et qui se prolonge, comme une muraille, à environ quarante milles de la mer Rouge jusqu'à ce que, arrivant par les 13° de latitude, elle se divise en deux branches. L'une, sur les frontières du nord de l'Abyssinie, traverse le Nil et s'étend, en coupant l'Afrique, jusqu'au bord de l'Océan atlantique. L'autre va du côté du midi, et tourne à l'est, conservant une direction parallèle au golfe d'Arabie ; ensuite elle s'avance encore au sud tout le long de l'Océan indien. Or, Cush et sa famille habitèrent les cavernes que leur présentait le flanc de ces montagnes. Nous savons, d'après le témoignage d'Hérodote (2), qu'ils cultivèrent les sciences très-anciennement et avec beaucoup de succès dans l'île de Méroé, formée par le Tacazzé ou Atbara (3), le fleuve Bleu ou Bahr-el-

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie*, pendant les années 1768-1772, traduit de l'anglais par J.-H. Castera, t. II, p. 173.

(2) L. II, c. 29.

(3) C'est l'Astaboras de Ptolémée.

Azrek (1), et le Nil : car le fleuve Blanc, dont M. Antoine d'Abbadie a cru trouver la source dans le Narea, au sud-ouest de l'Abyssinie, reçoit le nom de Nil après sa jonction avec le fleuve Bleu, qui a ses sources près du village de Geesh, dans ce dernier pays. Bruce (2) croit que les Cushites s'avancèrent de Méroé jusqu'à Thèbes en Égypte, ville au-dessus de laquelle on trouve, comme au-dessus de Méroé, un grand nombre de cavernes, que les nouveaux arrivants eurent pour premières demeures, et qui sont encore toutes habitées aujourd'hui. Tandis que les descendants de Cush étendaient leurs progrès dans le centre et au nord de leur territoire, leurs frères, placés au sud, s'avançaient dans les montagnes qui se prolongent parallèlement à l'Océan indien. Ce pays fut, dans tous les temps, appelé Saba ou Aziab, mot synonyme de midi, et il ne porta pas ce nom parce qu'il était au midi de Jérusalem, mais parce qu'il était sur la côte méridionale du golfe d'Arabie, et qu'en partant de l'Arabie et de l'Égypte c'était la première terre au midi qui servait de frontière au continent d'Afrique, alors plus riche, plus important et plus connu que le reste du monde (3). Au delà du tropique du sud, les Cushites trouvèrent, dans les chaînes élevées, appelées montagnes de Sofala, beaucoup d'or et d'argent, formant des grains purs, sans aucun alliage, et qui n'exigeaient par conséquent aucune préparation. Ces métaux, considérés dans l'Inde comme les objets les plus propres à servir de retours pour ses marchandises, firent pencher la balance du commerce en faveur de l'Afrique. Mais les mines et les épiceries ne furent d'un grand avantage pour les Cushites du sud, que parce que la Providence leur ménagea un messager qui charria leurs produits. C'était une nation voisine, différente d'eux à beaucoup d'égards : elle avait les cheveux longs, les traits européens, la peau d'un brun foncé, mais non pas noire, comme le nègre cushite, aux cheveux laineux, qu'on nomme Chanqalla, qui loge, ainsi que ses premiers pères, dans des cavernes, et qui, après avoir été un peuple savant et cultivé, est tombé dans une ignorance brutale ; peuple dégradé, que ses voisins chassent aujourd'hui comme une bête sauvage, dans ces mêmes forêts où il vivait jadis au sein de la liberté, de la magnificence et du luxe (1). La nation messagère des industrieux Cushites vivait dans les plaines, avait des habitations faciles à transporter, soignait des troupeaux nombreux, et le pays qu'elle habita fut appelée *Barbaria* par les Grecs et les Romains, d'après le mot Berber qui signifiait originairement *Pasteur* (2) ; mais les anciens écrivains, qui parlent des Pasteurs, semblent connaître fort peu ceux de la Thébaïde, et encore moins ceux de l'Éthiopie. L'occupation de ces nomades étant de répandre dans le continent les marchandises de l'Afrique et de l'Arabie, ils devinrent un grand peuple, parce qu'à mesure que leur commerce augmenta, ils accrurent le nombre de leurs troupeaux et étendirent leur territoire. La lisière de terre qui se prolonge sur les bords de l'Océan indien et de la mer Rouge était sans doute nécessaire aux Pasteurs pour charrier les marchandises dans les ports de ces mers, et de là à Thèbes et à Memphis, sur le Nil ; cependant le principal siége de leur empire fut cette partie basse et unie de l'Afrique qui se trouve entre le tropique du nord et les montagnes de l'Abyssinie (3). Les chaînes qui traversent leur pays divisent les saisons si exactement, par une ligne tirée tout le long du sommet, que, tandis que le côté de l'est faisant face à la mer est inondé de pluie pendant les six mois qui font notre été d'Europe, le côté de l'ouest jouit d'un soleil toujours pur et d'une végétation active (4). Ensuite, pendant les six mois qui font notre été d'Europe, Atbara, ou le côté ouest de ces montagnes, est sans cesse couvert de nuages et d'ondées, et le Pasteur de l'est, vers la mer Rouge, fait paître ses troupeaux dans de gras pâturages, dans des prairies couvertes de la plus riche verdure, où il jouit d'un temps toujours serein. De si grands avantages ont naturellement induit le Pasteur à choisir sa résidence à Bedgya et à Atbara, et l'ont soumis en même temps à la nécessité de changer alternativement de place : inconvénient médiocre d'ailleurs, car, en fuyant les pluies qui tombent à l'ouest des montagnes, un homme peut, dans quatre heures

(1) C'est l'Astapus des anciens géographes.
(2) *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 179.
(3) *Ibid.*, p. 182.

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 193.
(2) *Ibid.*, p. 189.
(3) *Ibid.*, p. 191.
(4) *Ibid.*, p. 202.

de temps, jouir d'une autre saison et trouver un soleil brillant du côté de l'est. Les plus belliqueux de tous les Pasteurs sont ceux qui habitaient jadis et qui habitent encore les montagnes dont la chaîne s'étend depuis Massaouah jusqu'à Souakim; ils se sont répandus peu à peu dans tout le pays de Tigré, dont la capitale est Axoum, et ils se désignent en ghéez, langue qui se parle dans le Tigré, par le nom d'Ag-azi, hommes libres (1). Indépendamment des Cushites et des Pasteurs, l'Abyssinie reçut pour habitants plusieurs peuples de la Syrie et de la Palestine, qui, frappés de terreur à l'approche de Josué, allèrent chercher un refuge chez une nation que le commerce leur avait fait depuis longtemps connaître (2). Aussi le mot Abyssin, dit M. Eyriès, vient-il d'Abbas-Chi, dénomination arabe qui indique que cette nation est d'une origine mélangée. Ceux auxquels on l'applique ne s'en servent pas volontiers : ils s'appellent eux-mêmes, dans leurs livres, Itiopiawans ou Éthiopiens. Ils se désignent aussi par le nom de leurs provinces, par exemple : Tigréens, du Tigré; Amharéens, de l'Amhara. Le Tigré comprend tout ce qui se trouve entre la mer Rouge et le Tacazzé, et l'Amhara s'étend du Tacazzé aux bords du Nil. Du reste, cette division de l'Abyssinie en deux parties manque de précision géographique (3). Il y a plusieurs petites provinces renfermées dans la première, et pourtant indépendantes du Tigré, et l'Amhara, qui donne son nom à toute la seconde moitié de l'empire, n'en forme que la plus petite portion. On parle, d'ailleurs, en Amhara, une infinité d'idiomes divers, outre l'amharic. En Tigré, on ne se sert que du ghéez, c'est-à-dire de l'ancienne langue des Pasteurs.

Nous avons parlé des mines abondantes d'or et d'argent du pays de Sofala. On y trouve aussi des restes considérables d'édifices, construits avec des pierres et de la chaux. Les habitants du continent d'Afrique et ceux de la péninsule d'Arabie, qui lui est opposée, s'accordent à dire que c'était là l'empire de la reine de Saba, fameuse par le voyage qu'elle fit à Jérusalem (4). Ils soutiennent que les monuments d'architecture dont on voit les restes étaient érigés dans le chef-lieu de sa résidence. Ils ajoutent que tout l'or, l'argent et les parfums sortaient de son royaume de Sofala, qui était le même lieu qu'Ophir, et que ce royaume venait jusqu'à Aziab, s'étendant à la fois sur les côtes de l'Océan indien et sur celle de la mer Rouge. Nous ne nous arrêtons pas ici à prouver, avec Bruce (1), que la reine de Saba était, non pas Arabe, mais Éthiopienne, ou de la race des Pasteurs cushites. Les Sabéens Arabes, ou les Homérites, qui habitaient la côte d'Arabie opposée au rivage d'Aziab, étaient gouvernés non par des reines, mais par des rois; au lieu que les Pasteurs obéissaient à des reines. De plus, les rois des Homérites ne sortaient jamais de leur pays; dès qu'ils paraissaient en public, on les lapidait, et un peuple qui traitait ainsi ses souverains n'eût pas souffert que sa reine allât voyager, si réellement il eût été gouverné par une femme, ce qui n'était pas. Le trafic continuel et l'importance des affaires commerciales que les Syriens et les Juifs faisaient avec les Cushites et les Pasteurs de la côte d'Afrique les avaient familiarisés les uns avec les autres (2). La reine de Saba, souveraine de ces contrées, conçut naturellement le désir de voir par elle-même ce que devenaient les trésors qu'on exportait de chez elle depuis tant d'années, et voulut connaître Salomon, qui les employait avec tant de magnificence. Païens, Arabes, Maures, Abyssins, tous les peuples d'alentour attestent ce fait, et en parlent presque dans les mêmes termes que l'Écriture (3). Les annales d'Abyssinie, remplies de détails sur le voyage de Makéda, disent que cette reine était païenne lorsqu'elle partit d'Aziab, mais que, remplie d'admiration à la vue de la sagesse et des œuvres de Salomon, elle se convertit au judaïsme dans Jérusalem, et qu'elle eut du roi des Hébreux un fils nommé Ménilek, qui devint le premier roi des Abyssins (4). Elle retourna à Saba, ou Aziab, avec ce fils, le garda auprès d'elle quelques années, puis le renvoya à son père pour le faire instruire. Salomon ne négligea rien pour l'éducation de cet enfant. Ménilek fut oint et couronné roi d'Éthiopie dans le temple de

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 195.
(2) *Ibid.*, p. 219.
(3) *Ibid.*, t. V, p. 521.
(4) *Ibid.*, t. II, p. 312.

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 366.
(2) *Ibid.*, p. 363.
(3) *Ibid.*, p. 364.
(4) *Ibid.*, p. 369.

Jérusalem, et à cette époque il prit le nom de David. En revenant à Aziab, il y conduisit une colonie de Juifs, parmi lesquels étaient plusieurs docteurs de la loi de Moïse, particulièrement un de chaque tribu. Il établit ces docteurs juges dans son royaume, et c'est d'eux que descendent les *Umbares* actuels, juges suprêmes, dont trois accompagnent toujours le roi. Avec Ménilek était aussi Azarias, fils du grand prêtre Sadoc, lequel porta en Abyssinie une copie de la loi, qui resta confiée à sa garde. Azarias reçut le titre de *Nebrit* (Dépositaire); et, quoique le livre de la loi ait été brûlé, la charge d'Azarias a été conservée, à ce qu'on assure, dans sa famille, dont les descendants sont encore aujourd'hui Nebrits. C'est ainsi que l'Abyssinie fut convertie au judaïsme, et que le gouvernement ecclésiastique et politique fut modelé sur ce qui avait lieu alors à Jérusalem. Avant de mourir, Makéda établit la loi qui devait servir à jamais de règle pour la succession au trône. Elle ordonna que la couronne serait héréditaire dans la famille de Salomon; que désormais aucune femme ne pourrait la porter ni être déclarée reine; mais que le trône serait déféré à son héritier mâle, quelque éloigné qu'il fût, à l'exclusion des femmes plus rapprochées. En outre, pour prévenir les guerres civiles, Makéda décida que les rejetons mâles de la maison royale seraient relégués sur une montagne inaccessible, où on les retiendrait captifs jusqu'à leur mort, ou bien jusqu'à ce que la succession à la couronne s'ouvrît en leur faveur. C'est après avoir institué ces lois irrévocables pour toute sa postérité, qu'elle mourut neuf cent quatre-vingt-six ans avant Jésus-Christ.

Ménilek, qui lui succéda, porte aussi, sur la liste des monarques abyssins, le nom d'Ebn-Hakim (*Enfant du Sage*); circonstance par laquelle sa filiation semble positivement confirmée. Le P. Tellez, Jésuite, auteur d'une Histoire d'Éthiopie, en portugais, généralement estimée, critique judicieux, et juge rigoureux des traditions abyssiniennes, avoue qu'il n'oserait rejeter cette origine de la famille royale d'Abyssinie. L'emblème des rois descendants de Salomon et de la reine de Saba est un lion passant dans un champ de gueules, et ayant pour légende : « Le lion de la race de Salomon et de la tribu de Juda a triomphé. » Enfin, Salt a été frappé de la ressemblance qui existe entre plusieurs usages de l'Abyssinie et ceux du peuple hébreu avant Salomon. Il avait même quelquefois peine à ne pas s'imaginer qu'il se trouvait au milieu des Israélites, et que, reporté à quelques mille ans en arrière, il vivait au temps où les rois étaient pasteurs, et où les princes de la terre, armés de lances et de frondes, allaient sur des ânes ou des mulets combattre les Philistins. Ménilek ou David Ier quitta Aziab ou Saba, lieu de sa première résidence, pour venir habiter, auprès d'Axoum, dans un endroit qui porte encore aujourd'hui le nom d'Agheda Dawid (*Tige de David*), et à peu de distance duquel s'ouvre une plaine appelée Azabo, du nom de l'ancienne capitale Aziab. Le pays situé à l'est de l'Abyssinie, et qui s'étend au sud, fut longtemps gouverné par un officier appelé *Baher-Negache*, c'est-à-dire roi de la mer ou du rivage de la mer. Un autre officier, sorte de roi vassal, commandait dans l'Yémen, qui, depuis les premiers temps, appartenait à l'empire d'Abyssinie, et dont les habitants, d'abord païens Sabéens comme les autres sujets de cet empire, avaient été convertis au judaïsme durant l'édification du temple de Jérusalem (1). Le nom du monarque abyssin était *Negousa-Negast* (Roi des rois).

En Nubie (Éthiopie inférieure), où le nom de Candace était donné à toutes les reines, comme celui de Pharaon aux rois de la vieille Égypte, les semences du christianisme furent répandues par l'eunuque que saint Philippe, l'un des sept premiers diacres de l'Église, venait de baptiser sur le chemin de Jérusalem à Gaza, et qui était grand trésorier de la Candace alors régnante. Héthoum, cité par Fabricius (2), dit que saint Thomas évangélisa les Nubiens. Mais il paraît que le christianisme ne se maintint pas chez ces peuples, puisqu'une inscription trouvée à Axoum, par M. l'abbé Sapeto, Lazariste (3), fait voir que la Nubie reçut, au commencement du VIe siècle, la foi chrétienne de l'Abyssinie (Éthiopie supérieure), qui l'avait reçue elle-même en 341, comme nous allons l'exposer.

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 377.
(2) *Salutaris lux Evangelii*, etc., p. 641.
(3) M. Sapeto, Lazariste italien, auteur d'*Études*, encore inédites, *sur l'Abyssinie*, pays qu'il vient d'évangéliser comme missionnaire, a bien voulu nous communiquer des renseignements, qu'on trouvera bientôt plus complets dans son ouvrage, destiné à jeter un jour nouveau sur l'histoire religieuse, morale et politique des Abyssins.

Au IVe siècle, un philosophe appelé Métrodore pénétra dans la Perse, et jusque dans l'Inde ultérieure, nom sous lequel l'Éthiopie était connue des anciens. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin le Grand, qui depuis peu était devenu maître de l'Orient, des pierres précieuses et d'autres objets de curiosité. Encouragé par le succès de Métrodore, Mérope, philosophe de Tyr, mais Grec de naissance, entreprit le même voyage, et conduisit avec lui ses neveux Édèse et Frumence. Leur navire s'étant arrêté dans un port de la côte d'Abyssynie, les naturels du pays en massacrèrent tous les passagers. Frumence et Édèse, dont la jeunesse et la beauté les intéressèrent, furent seuls épargnés, et conduits au roi, qui résidait alors à Axoum. Ils apprirent promptement la langue des Abyssins, et inspirèrent au prince une tendre affection. Édèse fut nommé maître du garde-meuble et de la maison du roi; place qui depuis a été remplie constamment par un étranger comme lui, et de la même nation. Frumence devint trésorier, ou ministre des finances. Au moment de mourir, le roi les récompensa tous deux de leurs services, en leur donnant la liberté. C'est ici le lieu de dire que, bien que les femmes soient exclues du trône d'Abyssinie, il y a une autre loi ou coutume, non moins rigoureusement observée que la première, par laquelle la princesse qui a été couronnée du vivant du roi, soit que ce prince fût son époux, soit qu'il fût son fils ou seulement son parent, devient, à la mort du monarque, régente du royaume et tutrice du roi mineur pendant tout le temps qu'elle vit (1). En supposant donc qu'une reine soit couronnée par son époux, et que celui-ci meure laissant un fils, tous les frères et les oncles de ce fils sont bannis et envoyés captifs sur la montagne, et la régente gouverne le roi et le royaume durant la minorité. De plus, si son fils meurt, et qu'il soit remplacé par un de ses frères, mineur comme lui, ou par quelque autre jeune prince non parent de la princesse et qu'on retire peut-être de la montagne, la régente conserve le pouvoir. Elle ne le quitte pas avant que le roi ne soit majeur; il ne peut pas y avoir d'autre régente qu'elle tant qu'elle vit, et elle règle absolument à son gré l'éducation du roi mineur. Or, à la mort du monarque bienfaiteur de Frumence et d'Édèse, une minorité s'ouvrit. Les deux Grecs, au lieu de profiter de la liberté qu'ils avaient reçue pour s'éloigner, secondèrent utilement la régente. Frumence, qui avait la principale part aux affaires, et qui désirait faire connaître l'Évangile aux Abyssins, tous Juifs ou Sabéens, engagea plusieurs marchands chrétiens à s'établir dans le pays, en leur obtenant de grands priviléges et en leur procurant les moyens de professer leur religion. A la majorité d'Abréha, Édèse retourna à Tyr, où dans la suite on l'ordonna prêtre. Mais Frumence, qui avait à cœur la conversion de l'Abyssinie, prit la route d'Alexandrie, afin de prier saint Athanase d'envoyer un évêque au peuple qu'il venait de disposer à recevoir la parole de salut. Saint Athanase ayant réuni un synode, tous les prélats qui le composaient décidèrent que personne n'était plus propre que Frumence à consommer la bonne œuvre qu'il avait commencée, et il fut en conséquence sacré évêque d'Axoum. Le nouveau prélat, surnommé Abba Salama (*Père du salut*), revint en Abyssinie, où ses discours et ses miracles opérèrent un très-grand nombre de conversions. Aucune nation, peut-être, n'embrassa le christianisme avec plus d'ardeur. Abréha et son frère Atzbéha, qu'il avait associé au trône, reçurent le baptême l'an 341, suivant M. l'abbé Sapeto, et contribuèrent beaucoup par leur ferveur à propager l'Évangile parmi les Abyssins. A cette époque, l'arianisme troublait la chrétienté; mais Frumence resta uni de sentiment avec saint Athanase: aussi l'empereur Constance, protecteur des Ariens, écrivit-il une lettre menaçante aux rois d'Abyssinie, pour qu'ils le livrassent entre les mains de George, patriarche intrus d'Alexandrie. Ces princes n'eurent aucun égard à sa lettre, et la communiquèrent à saint Athanase, qui l'inséra dans son *Apologie à Constance*. Saint Frumence continua d'instruire et d'édifier son troupeau jusqu'à sa mort. Les Abyssins l'honorent comme apôtre du pays des Axoumites ou Tigré, qui formait la partie la plus importante de leur empire; et ils mettent également les rois Abréha ou Aïzan, et Atzbéha ou Sazan, au nombre des saints. Un fait montrera que le zèle pour le christianisme se soutint chez les rois d'Abyssinie. Entre les années 480 et 528, Tazéna porta la foi en Nubie, et peut-être

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 433.

dans le Bornou, au cœur même de la Libye, comme l'établit M. l'abbé Sapeto. Caleb, fils de Tazéna, surnommé Elesbaan ou le Béni, ne montra pas moins de zèle en Arabie. Indépendamment des Juifs Homérites de l'Yémen, qui appartenait aux Abyssins, l'Arabie avait reçu de la Palestine d'autres Juifs, que leur nombre et leurs richesses rendirent maîtres absolus de plusieurs parties de la péninsule (1). Le roi des Juifs ayant cruellement persécuté les chrétiens, du temps de Justin l'Ancien, Caleb alla, sur l'invitation de l'empereur grec, combattre le persécuteur. Quelques années après cette guerre, heureuse dans ses résultats, Caleb abdiqua en faveur de son fils, envoya son diadème à Jérusalem, et se retira dans un monastère, n'emportant avec lui qu'une coupe pour boire et une natte pour se coucher. Bientôt la conquête, faite par les mahométans, des pays que les Abyssins possédaient en Arabie, força tous ceux de cette nation à se réfugier sur la côte d'Afrique (2), où les musulmans occupèrent eux-mêmes de petits territoires qui prirent le nom de royaumes.

Longtemps après la colonie juive qui suivit Ménilek en Abyssinie, et qui embrassa le christianisme par suite de la prédication de Frumence, il était arrivé dans ce pays, au temps de Nabuchodonozor, d'autres Juifs, surnommés Falachas ou émigrés, gouvernés par un chef particulier, et qui ne se convertirent pas à Jésus-Christ. Ces Falachas disent que Makéda vivait à Saba, ou Aziab, pays de l'encens et de la myrrhe, situé aux bords de la mer Rouge; qu'elle alla à Jérusalem sous les auspices d'Hiram, roi de Tyr, dont la fille l'accompagnait; qu'elle ne fit point le voyage par mer et ne traversa pas l'Arabie, mais qu'elle se rendit d'Aziab en Palestine, d'où elle revint en faisant le tour de Massaouah et de Souakim, escortée par ses propres sujets, les Pasteurs; qu'enfin elle se servit du chameau, le véhicule ordinaire de son pays, et que celui qu'elle montait était blanc, d'une taille extraordinaire et d'une extrême beauté. Les Falachas ne diffèrent presque en rien, avec les Abyssins chrétiens, sur la naissance et l'installation de Ménilek; sur la venue d'Azarias, d'un des anciens de chaque tribu d'Israël, et des autres docteurs de la loi, dont ils nient seulement que les descendants aient embrassé le christianisme. Ils ajoutent que, quand le commerce de la mer Rouge tomba entre les mains des étrangers, et quand la communication entre les Juifs d'Abyssynie et Jérusalem fut interrompue, les habitants se retirèrent loin de la côte, et les villes restèrent désertes; qu'ils habitaient eux-mêmes ces villes, où ils trafiquaient et s'occupaient principalement à faire des briques, des tuiles, des pots, et à couvrir les maisons en chaume; que, les plaines de Dembéa ayant paru leur offrir tout ce qu'il fallait pour exercer leur industrie, ils se fixèrent dans cette province et y perfectionnèrent la fabrique de la poterie. Cette classe industrieuse se multiplia prodigieusement, et elle était déjà très-puissante à l'époque de la prédication de Frumence, ou, comme le disent ces Juifs obstinés, de l'apostasie sous Abréha et Atzbéha. Quoiqu'il n'y ait point eu de sang répandu précisément par rapport à la différence de religion, les deux peuples se livrèrent plusieurs batailles par des motifs d'ambition et de rivalité. Les Falachas, ne pouvant se soutenir, faute de cavalerie, dans les plaines de Dembéa, se cantonnèrent dans les rochers escarpés qui hérissent la triple chaîne du Sémen, et choisirent pour capitale un de ces rochers, appelé depuis ce moment le roc Juif (1).

Le Sémen s'étend du midi du Tigré jusqu'auprès du Waldubba, pays enfoncé et brûlant, situé au nord. Il a environ quatre-vingts milles de long, en quelques endroits seulement trente milles de large, et en d'autres beaucoup moins (2). Ses trois chaînes de montagnes, chacune avec sa physionomie particulière, ont frappé MM. Combes et Tamisier (3) comme le plus beau spectacle qui puisse être étalé aux regards de l'homme. Au premier plan, les montagnes sont légèrement penchées, mais ramassées, pressées, entassées les unes sur les autres; masses compactes et inébranlables qui semblent braver l'éternité. La seconde chaîne, belle, admirable, s'allonge verticale et unie sur ses flancs, et on dirait que, tout entière, elle est inaccessible : sur son vaste dos

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 450.
(2) *Ibid.*, p. 469.

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 391 et 474.
(2) *Ibid.*, t. V, p. 530.
(3) *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 293.

s'élèvent ici de colossales pyramides sur un immense piédestal ; là, ce sont des tours imprenables et gigantesques ; plus loin s'élancent de hardis clochers, dont les pointes indiquent silencieusement le ciel. La masse, dans son ensemble, offre l'aspect d'un rempart formidable, au-dessus duquel on a bâti des fortifications et des monuments à déconcerter toute la puissance, toutes les ressources de l'art. Derrière, apparaît, encore plus haute, plus épaisse, plus effroyable, la dernière chaîne qui traverse les nuages.

Vers l'an 979, Gédéon et Judith (noms adoptés de préférence par les chefs des Falachas) commandaient à ce peuple. Leur fille nommée Esther, et quelquefois Esaat (*le Feu*), était douée d'une rare beauté et du génie de l'intrigue. Mariée au gouverneur du district de Bugna, dans le voisinage du Lasta, deux pays également remplis de Juifs, elle se forma un parti si puissant qu'elle résolut de détruire le christianisme en Abyssinie, et avec lui la lignée chrétienne des descendants de Salomon. Les enfants de la famille royale se trouvaient confinés, d'après l'ancienne loi, sur la montagne de Devra-Damô, dans le Tigré, que MM. Combes et Tamisier (1) décrivent comme inaccessible : « Le sommet de cet énorme rocher, taillé à pic de toute part, est recouvert d'une espèce de couche de terre fertile qu'on travaille avec soin ; mais ce qu'on y récolte est loin de suffire pour la consommation des habitants de cette étonnante montagne, qui recèle toujours d'immenses provisions venues du dehors. Au rapport des Abyssins, on trouve sur le plateau cent cinquante citernes, qui se remplissent au temps des pluies et ne tarissent jamais avant la fin de l'année. Pour arriver au sommet, on est obligé de se faire hisser avec une corde : la longueur de ce voyage aérien est de trente brasses, et certaines personnes, effrayées ou épuisées, arrivent sur le plateau dans le plus complet évanouissement. » Quelque inexpugnable que paraisse ce rocher, Esther le surprit, et fit égorger tous les princes, au nombre de quatre cents ; mais des nobles de la province d'Amhara, à la nouvelle de cette catastrophe, sauvèrent le roi enfant, nommé Del-Naad, en le conduisant dans le puissant et fidèle pays de Choa. En outre, Judith ravagea Axoum, et transporta le siége du gouvernement dans le Lasta.

La dynastie juive, fondée par la cruelle Esther, s'étant éteinte à la cinquième génération, fut remplacée par une famille chrétienne, qui n'était pas de la lignée de Salomon, et dont l'un des princes, appelé Lalibéla, commença à régner l'an 1146. Ce fut lui qui fonda à Jérusalem un couvent de moines abyssins, vers 1180. Les musulmans persécutaient alors les chrétiens en Égypte, poursuivant les maçons et les tailleurs de pierre plus vivement que les autres, parce qu'ils regardaient leur métier comme la plus grande des abominations (1). Lalibéla ouvrit ses États à ceux qui se dérobaient à la persécution, et fit creuser plusieurs églises dans le roc solide de la montueuse province de Lasta, sa patrie, où elles sont demeurées entières jusqu'à présent. Elles sont remplies de grandes colonnes, taillées dans la masse du roc, et telles qu'on aurait pu les exécuter dans des édifices construits avec des pierres taillées séparément. Enfin, l'un des successeurs de Lalibéla, à la persuasion de Tecla-Haimanout (*la Plante de la foi*), alors *Abouna* (notre Père), c'est-à-dire évêque, rendit le sceptre de Makéda à la race de Salomon, dans la personne d'Icon-Amlac, descendant de Del-Naad, qui régnait en Choa, et qui, au lieu d'aller résider à Axoum, établit le siége de son empire à Tegoulet, au milieu des contrées restées fidèles à sa famille. Le traité conclu l'an 1268 assura, comme dédommagement, au prince résignataire le pays de Lasta, à titre de souveraineté indépendante. Il affecta le tiers du royaume à l'abouna, qui devait en disposer désormais pour les besoins du clergé et les dépenses du culte ; d'où prit naissance une ère appelée ère du partage. Afin de rattacher plus étroitement l'Église d'Abyssinie à celle d'Alexandrie, sa mère, le traité stipula qu'aucun Abyssin ne pourrait, à l'avenir, être élu abouna, mais qu'on demanderait toujours un évêque à l'Égypte, si malheureusement tombée dans le schisme et l'hérésie des Jacobites.

On n'a eu longtemps que des conjectures sur l'époque où l'Abyssinie avait été elle-même engagée dans ces erreurs. « La Nubie, voisine de l'Égypte,

(1) *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 227.

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 479.

ne fut pervertie que vers le milieu du VIIIe siècle, disent les *Lettres édifiantes* (1). L'histoire des Jacobites nous fournit une preuve certaine que les patriarches hérétiques d'Alexandrie ne consacraient point l'évêque d'Éthiopie au commencement de ce VIIIe siècle. Enfin on ne voit dans cette histoire la communication de l'Église éthiopienne avec les patriarches jacobites qu'au commencement du siècle suivant. On peut donc supposer que l'Éthiopie a conservé la foi jusqu'au IXe siècle. Elle ne la perdit pas sans que ce changement de religion excitât des troubles. L'évêque jacobite, envoyé par le patriarche d'Alexandrie Jacob, éprouva de la résistance dans l'exécution de son projet. Il fut chassé après quelques années ; mais le parti hérétique prévalut enfin. L'abouna jacobite fut rappelé. L'Église éthiopienne ne pouvait alors tirer aucun secours de l'Église grecque, infectée et persécutée par les iconoclastes. » Il est aujourd'hui certain, d'après les recherches de M. l'abbé Sapeto, que la Nubie et l'Abyssinie se pervertirent dans la seconde moitié du VIIIe siècle.

L'abouna est pris parmi les moines coptes ; mais le titre d'évêque d'Abyssinie n'est envié par personne. Le zèle du salut des âmes s'est éteint, en même temps que la foi s'est altérée dans les Églises schismatiques de l'Orient, et les considérations humaines l'y emportent sur les considérations d'un ordre supérieur. On sait que l'abouna est voué à un exil perpétuel : or, on ne brise pas facilement les liens qui attachent à la patrie, pour aller s'ensevelir au milieu d'une nation dont on ne comprend pas même la langue ; et le patriarche copte s'est vu forcé plusieurs fois d'employer la violence contre celui qu'il élevait à l'épiscopat. L'abouna, pour se rendre en Abyssinie, prend le chemin de l'Arabie ou du Sennaar. Aux dures humiliations que les musulmans lui faisaient subir naguère sur sa route, succédaient les ovations dès qu'il arrivait en pays chrétien (2).

L'abouna Tecla-Haimanout est célèbre, non-seulement pour avoir rétabli la lignée de Salomon sur le trône d'Abyssinie, mais pour avoir fondé l'ordre des moines de Debra-Libanos, dans le Choa. Ces religieux ont pour chef l'*Etchegué*, dont la surveillance s'étend, d'ailleurs, sur tous les moines de l'empire (1). Les religieux dits de Saint-Eustathe n'en ont pas moins un chef particulier, supérieur du couvent de Mahabara-Selassié, situé au nord-ouest de l'Abyssinie, près de Kuara et du pays des Chanqallas, en tirant vers le Sennaar et la rivière de Dender. Nous nous servons ici improprement du mot couvent, car les moines abyssins ne vivent pas dans des monastères comme en Europe, mais dans de petites maisons particulières qu'ils bâtissent autour de leurs églises ; et chacun d'eux cultive le champ qui lui est assigné pour sa subsistance (2). Poncet (3) dit de ces religieux : « Ils se lèvent deux fois la nuit pour chanter des psaumes. Hors de l'église, leur habit est à peu près semblable à celui des séculiers : ils n'en sont distingués que par une calotte jaune ou violette qu'ils portent sur la tête. Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres. On les respecte beaucoup en Éthiopie. » On y voit aussi des religieuses. Quoique les femmes ne reçoivent jamais aucune espèce d'éducation en Abyssinie, plusieurs de ces religieuses savent lire, et on en rencontre parfois qui sont chargées d'énormes livres renfermés dans des sacs de cuir (4). Pour la bénédiction de l'etchegué, deux prêtres tiennent un voile blanc au-dessus de lui, tandis qu'un troisième prononce une prière analogue à la cérémonie ; puis ils posent tous ensemble leurs mains sur sa tête, et chantent quelques psaumes. Dans les temps de troubles, l'etchegué est un personnage bien plus important que l'abouna.

La cupidité, l'ignorance et le défaut de fermeté des abounas ont, d'ailleurs, diminué la vénération qu'on avait pour ces prélats. Leur plus grande occupation est l'ordination des ecclésiastiques, encore plus ignorants qu'eux, et souvent de très-mauvaises mœurs. Les revenus immenses dont les abounas jouissaient autrefois ont été beaucoup restreints ; mais ils se dédomma-

(1) T. v, p. 235.
(2) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 188.

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. V, p. 665.
(2) *Ibid.*, p. 668.
(3) Relation abrégée du voyage que M. Charles Poncet, médecin français, fit en Ethiopie en 1698, 1699 et 1700 ; dans les *Lettres édifiantes*, t. V, p. 187, édit. in-18.
(4) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 202.

gent au moyen de petites rétributions qu'ils exigent de tous ceux qui veulent recevoir les ordres ou même leur simple bénédiction, et cette coutume les a fait généralement accuser de simonie (1). On va voir, d'après le témoignage de MM. Combes et Tamisier (2), ce qu'est le clergé abyssin sous la conduite de pareils chefs :

« Les jeunes gens qui aspirent à la prêtrise sont ordinairement sans fortune et vivent d'aumônes. Ils ont pour tout vêtement une cape en peau de mouton noire, dont ils laissent la laine en dehors ; et, lorsqu'ils sont accroupis sous ce costume bizarre, ils ont l'air de bêtes sauvages. Plusieurs d'entre eux servent de domestiques aux prêtres les plus importants.

« Les diacres portent aussi une cape ; mais la peau en est tannée et teinte en jaune : elle est fermée par deux agrafes, fixées au milieu de rosaces formées de lanières de cuir de diverses couleurs. Un caleçon à l'albanaise, retombant sur les genoux, complète le costume.

« Lorsqu'un diacre a appris à lire la langue sacrée, qu'ordinairement il ne comprend pas, il doit, pour faire preuve de dévotion, abandonner son village et entreprendre un pèlerinage. Il se rend à Lalibéla, Axoum, Devra-Libanos, et, s'il est intrépide, il arrive jusqu'à Jérusalem ; mais il en est peu qui osent tenter ce grand voyage.

« Les pèlerins, après s'être munis d'un bâton et d'une besace, se joignent aux caravanes de marchands et font route avec elles. Arrivés à la station, ils vont de porte en porte réciter quelques oraisons : les villageois leur donnent du maïs, du blé ou de l'orge, qu'ils font bouillir et qu'ils mangent sans assaisonnement. Pendant la belle saison, ils couchent dans la cour des maisons avec les bestiaux ; et, si le temps est froid, on leur fait place au foyer. S'ils arrivent dans un village au moment d'un enterrement, ils sont invités au repas funèbre donné par la famille du défunt... En se présentant à la porte de l'habitation d'un grand, les pèlerins implorent son assistance au nom de tous les saints, et, si on leur refuse l'aumône, ils invoquent le patron du maître de la maison : il est rare alors qu'ils n'obtiennent pas quelques secours... Leur principale ressource est celle des amulettes : ils portent dans leur besace du bois des arbres frappés de la foudre, qui, d'après eux, a la propriété de guérir et de préserver de toute sorte de maladies ; des dents d'hyène ou quelques morceaux de leur peau, qui mettent à l'abri des sortiléges et des enchantements...

« Lorsqu'ils ont reçu le sacerdoce, leur destinée s'améliore, et leur costume est alors plus riche. Ils portent une toile de coton, comme tous les Abyssins aisés, laissent croître leur barbe, rasent leur chevelure et entourent leur tête d'un immense turban... Ils chaussent des sandales, et revêtent une chemise qui descend jusqu'aux pieds. Ils ont à la main un chasse-mouche en poil de girafe, et une ombrelle en osier les garantit des rayons du soleil. Quelques-uns portent une petite croix, qu'ils font baiser aux dévots qui se trouvent sur leur passage. Les plus importants et les plus vieux s'appuient sur une espèce de crosse, surmontée d'une croix en fer.

« Pour arriver à la prêtrise, on n'est pas obligé d'avoir été pèlerin. Dès qu'un homme sait réciter quelques prières et lire un chapitre des Évangiles, il va se présenter à l'abouna, qui, sans lui faire subir d'examen, sans même s'informer de sa moralité, lui impose les mains et lui transmet le pouvoir de lier et de délier. On trouve même des individus qui ne savent pas lire et qui ont eu l'habileté de se faire ordonner prêtres : ils avaient appris par cœur des passages de saint Marc et de saint Luc, et, un livre à la main, ils les avaient récités devant leur évêque en feignant de lire...

« Les prêtres sont payés par des *alacas*, dont la fonction consiste à percevoir les revenus affectés aux églises. Ceux-ci sont ordinairement laïques, et dirigent la culture des terres qui appartiennent au clergé. Ils payent assez bien les ministres les plus importants, mais les inférieurs sont mal rétribués...

« Les dons des fidèles sont, en général, très-minimes... Mais, comme les pèlerins, les prêtres (ou plutôt les *Dabtaras*, docteurs, car les prêtres ne savent pas écrire) profitent de la superstition des Abyssins relative aux amulettes. Ils tracent des versets de l'Évangile sur des bandes de parchemin larges de deux pouces environ, et dont la longueur varie d'un à trois

(1) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 189.
(2) *Ibid.*, p. 191.

et quatre pieds ; ils dessinent des images de saints ou de la Vierge sur les amulettes de valeur, que les grands personnages renferment dans de petits étuis en maroquin rouge auxquels on donne la forme d'un cylindre ; ils en réunissent plusieurs ensemble, et font des colliers qui pèsent quelquefois plusieurs livres. Les amulettes ne sont pas seulement réservées aux hommes ou aux femmes, et (déplorable superstition à laquelle l'erreur a conduit ces chrétiens dégénérés !) il n'est guère de baudets, de mules ou de chevaux qui n'aient les leurs. Il est bon de faire observer que les prêtres ont foi en la vertu merveilleuse des parchemins qu'ils distribuent...

« La plupart des alacas comprennent la langue religieuse : ils réunissent quelquefois des diacres dans leurs maisons, leur expliquent les textes des Livres saints, et leur donnent, à leur manière, des leçons de théologie...

« Si, chez les catholiques, un défaut physique exclut de la prêtrise, il n'en est pas de même en Abyssinie (1). Dans cette contrée, la plupart des prêtres sont laids et contrefaits de corps. Tous les hommes disgraciés par la nature et que le monde repousse se réfugient dans l'Eglise...

« Malgré tous leurs vices, ces ecclésiastiques parviennent à se faire respecter. Lorsqu'ils traversent les rues, les fidèles les saluent profondément, et s'ils paraissent dans une société quelconque, tout le monde se lève et chacun s'empresse de venir leur baiser les mains. Les rois ont toujours à leur suite quelques prêtres qui jouissent d'une grande considération, et dont l'influence politique est immense. Si un prince entreprenait une guerre contre l'assentiment des prêtres, l'armée refuserait de marcher ou se battrait mal... Avant le combat, ils donnent la bénédiction à l'armée pour lui inspirer du courage, et quelquefois après une victoire ils la bénissent encore, comme pour la récompenser de s'être bien battue. » Ce respect pour le sacerdoce chez un peuple hérétique et demi-barbare est une grave leçon donnée aux populations catholiques et civilisées, qui, méconnaissant le caractère sacré des ministres du Seigneur, les négligent avec une dédaigneuse indifférence, quand elles ne leur prodiguent pas l'outrage.

(1) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 198.

« Il n'y a pas de pays au monde, dit Bruce (1), où on ait bâti autant d'églises qu'en Abyssinie. Quoique le terrain soit excessivement montueux et qu'on ne puisse conséquemment y jouir que d'une vue très-bornée, il est rare qu'on n'y voie pas cinq ou six églises à la fois. Mais, si l'on se trouve par hasard dans quelque endroit élevé d'où la vue puisse un peu s'étendre, on en découvre au moins cinq fois autant. Chaque homme puissant qui laisse de quoi bâtir une église après sa mort, ou qui en a bâti une de son vivant, croit par ce moyen expier tout le mal qu'il a pu faire. Le roi en bâtit toujours un grand nombre : dès qu'on remporte une victoire, on élève soudain une église au milieu du champ infecté par les cadavres des vaincus...

« Les Abyssins ont grand soin de placer les églises auprès des eaux courantes, car ils observent rigoureusement les lois mosaïques pour tout ce qui a rapport aux ablutions et aux purifications. Ils choisissent aussi, autant qu'ils le peuvent, le sommet des montagnes dont la forme est la mieux arrondie, la plus élégante, et où croît cette espèce de cèdres magnifiques que nous appelons cèdres de Virginie... Il n'y a rien qui rende l'Abyssinie plus agréable à la vue et plus pittoresque, que ces églises et ces bois de cèdres qui les environnent. Parmi les bois de cèdres croissent, de distance en distance, ces autres beaux arbres que les habitants appellent *kossos*, qui s'élèvent à une très-grande hauteur, et qui offrent toujours un coup d'œil ravissant.

« Toutes les églises sont rondes, et couvertes d'un toit de chaume en forme conique. Tout autour, un grand nombre de cèdres, qu'on a étêtés à environ huit pieds des murailles de l'église et sur lesquels le toit vient s'appuyer, forment une colonnade circulaire où l'on peut se promener et se mettre à l'abri, soit lorsqu'il pleut, soit dans les moments de la grande chaleur. L'intérieur de l'église est divisé en plusieurs compartiments. » Il y a d'abord deux corridors circulaires, dans lesquels on s'assied pour prier ; au milieu se trouve le *Maqdas* ou saint des saints : là s'élève le *Tabot*, table sainte pour le sacrifice. Toutes les fois qu'on entre dans l'église, on baise le seuil avec les deux poteaux de la porte, puis on s'avance. On peut pénétrer

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. V, p. 055.

même dans le saint des saints, si l'on en est curieux et qu'on soit pur. Mais, si l'on n'est pas pur, on ne doit pas entrer dans l'église, du moins après la consécration, et l'on est obligé de se tenir au milieu des cèdres et de dire ses prières de loin. Les personnes des deux sexes à qui tous les autres rites juifs interdisent l'entrée du temple restent également à une certaine distance, et, excepté dans le temps du carême, il y a bien plus de monde au dehors de l'église qu'au dedans. L'intérieur présente quelquefois des tableaux en parchemin et attachés avec des clous. On n'y voit jamais de figures sculptées : ce serait regardé comme une idolâtrie. Poncet (1) dit également qu'il y a, dans les églises d'Abyssinie, des tableaux et des peintures, mais jamais de statues ni d'images en relief. Des rideaux d'indienne ou de mousseline, des papiers peints et dorés, des pièces de drap ou de velours, recouvrent souvent des fresques ridicules (2). Souvent aussi les murs extérieurs sont couverts de fresques : les peintres y représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament; Jésus-Christ, la sainte Vierge, saint Michel, saint Georges, figurent presque partout. Saint Georges est monté sur un cheval harnaché à l'abyssinienne, et, comme les soldats du pays, il est armé d'une lance, d'un bouclier, et porte un sabre au côté droit. Les teintes des couleurs sont brusquement tranchées et sans nuance transitoire ; l'œil des personnages est toujours d'une dimension démesurée. Au faîte de l'église s'élève une croix en fer, dont les nombreuses branches sont ordinairement surmontées d'œufs d'autruche, notamment dans les contrées du sud. Quoique la toiture soit en chaume, la pluie pénètre difficilement à l'intérieur. En général, le plafond est orné de roseaux réunis par des fils de différentes couleurs. Les églises sont très-propres, et, parce que les Abyssins marchent pieds nus, le pavé est couvert de nattes de roseaux. Quand on y va, ajoute Poncet (3), il faut toujours avoir du linge blanc : autrement, l'entrée en serait refusée à ceux qui se présenteraient. Les Abyssins font des encensements presque continuels, pendant leurs messes et pendant l'office. Tous les dimanches on lit plusieurs passages de l'un des Évangiles ; une année est consacrée à celui de saint Jean, une autre à celui de saint Luc, et ainsi de suite; aussi, lorsqu'on demande à un prêtre l'époque d'un événement accompli, il répond : « C'était l'année de l'Évangile de saint Marc ou de saint Matthieu, etc. » Les prêtres ne font jamais de sermons. Lorsque les fidèles sont réunis dans l'église, on se borne à psalmodier des hymnes ou des cantiques. Le chant des Abyssins est juste et agréable : ils y mêlent le son des instruments. La mélodie des chants des jours de grandes fêtes est plus travaillée, sur un ton plus élevé et plus éclatant; celle des chants destinés aux fêtes du second ordre, c'est-à-dire celle du second mode, est sur un ton plus modéré; enfin, celle des jours de férie est plus simple, et sur un ton plus bas que les autres. Les Abyssins sont dans l'usage de noter chaque chant sur les trois modes à la fois. La légende reconnaît pour auteur de leur musique saint Yared, né dans le Sémen sous le règne de Guebra-Mascal, fils de Caleb, à qui la mélodie des modes musicaux des Abyssins aurait été miraculeusement inspirée (1). MM. Combes et Tamisier (2) disent qu'il y a un grand nombre de musiciens dans les pays de Séraoué et de Hamaien : ils chantent des hymnes en s'accompagnant sur leurs lyres.

Non-seulement les églises offrent un asile aux personnes; mais ce privilége s'étend jusqu'aux choses, et on peut y déposer sans crainte les objets les plus précieux. S'il est vrai que jadis les temples païens de Méroé, d'Axoum, d'Aziab, etc., servaient de stations aux caravanes, et si la protection accordée aux marchands dans ces sanctuaires leur permettait de donner un plus grand essor à leur commerce, et de fournir à l'Égypte l'or, l'ivoire, les aromates dont on embaumait les momies, etc. ; la religion chrétienne, non moins protectrice, prend sous sa tutelle en Abyssinie les vies et les propriétés.

Poncet (3), parlant du christianisme défiguré

(1) Relation, etc., dans les *Lettres édifiantes*, t. v, p. 186, édit. in-18.

(2) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. iii, p. 180.

(3) Relation, etc., dans les *Lettres édifiantes*, t. v, p. 186, édit. in-18.

(1) Villoteau, *De l'État actuel de l'art musical en Égypte*, p. 135.

(2) *Voyage en Abyssinie*, t. iv, p. 174.

(3) Relation, etc., dans les *Lettres édifiantes*, t. v, p. 184, édit. in-18.

des Abyssins, dit qu'ils reçoivent l'Écriture et les sacrements; ils croient la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ils invoquent les saints comme nous; ils communient sous les deux espèces, et consacrent avec le pain levé, comme les Grecs. Ils observent quatre carêmes, comme les Orientaux : le grand carême, qui dure cinquante jours; celui de saint Pierre et de saint Paul, qui dure quelquefois quarante jours, et quelquefois moins, selon que la fête de Pâques est plus ou moins avancée; celui de l'Assomption de Notre-Dame, qui est de quinze jours, et celui de l'Avent, qui dure trois semaines. Dans tous ces carêmes, on ne sert ni d'œufs, ni de beurre, ni de fromage, et on ne mange qu'après trois heures; mais on peut boire et manger jusqu'à minuit. Les Abyssins jeûnent encore avec la même rigueur tous les mercredis et vendredis de l'année. On ne dispense personne du jeûne; les vieillards et les jeunes gens, même les malades, y sont également obligés.

Les Abyssins ont retenu des Juifs la circoncision. On circoncit l'enfant le septième jour après sa naissance. La circoncision ne passe pas parmi eux pour un sacrement, mais pour une pure cérémonie qu'on pratique à l'imitation de Jésus-Christ, qui a bien voulu être circoncis. Ce qui a rapport à la circoncision des hommes est connu de toutes les personnes les moins versées dans l'histoire juive. « Mais, fait remarquer Bruce (1), la circoncision des femmes est, autant que je puis le savoir, une pratique des gentils; pratique bien plus généralement répandue que la première dans cette partie de l'Afrique, limitrophe de l'Égypte et de l'Arabie. Je l'appellerai l'excision. »

Lorsque les enfants naissent avec une faible constitution, on s'empresse de les baptiser (2); mais, lorsqu'ils paraissent bien portants, on ne leur administre ce sacrement qu'après quatre-vingts jours si ce sont des filles, et quarante jours si ce sont des garçons. L'enfant qu'on porte devant l'église est dépouillé de ses vêtements; on le lave, depuis les pieds jusqu'à la tête, avec de l'eau bénite dans laquelle on a versé quelques gouttes de *meiroum* (saint chrême); le prêtre plonge sa main dans l'eau, et fait une croix sur le front de l'enfant, en disant : « Je te baptise « au nom du Père, je te baptise au nom du Fils, « je te baptise au nom du Saint-Esprit. » Le prêtre met ensuite un cordon de soie bleue au cou du nouveau chrétien, et lui donne la communion et la sainte onction. Après cette cérémonie, on revêt l'enfant d'une simple toile blanche, et le parrain le prend dans ses bras.

Chez les Abyssins, la déclaration des péchés st fort imparfaite (1) : voici la manière dont ils la font. Ils vont se prosterner aux pieds du prêtre, qui est assis, et là ils s'accusent, en général, d'être de grands pécheurs et d'avoir mérité l'enfer, sans jamais entrer dans aucune circonstance des péchés qu'ils ont commis. Après cette déclaration, le prêtre, tenant de la main gauche le livre des Évangiles et une croix de la droite, touche de la croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et les mains du pénitent, en récitant quelques prières; il lit ensuite l'Évangile, fait plusieurs signes de croix sur lui, lui impose une pénitence et le renvoie. La pénitence consiste souvent en de longs jeûnes. Si le pénitent trouve son directeur trop rigoureux, il lui donne de l'argent, et celui-ci se charge alors de jeûner à sa place (2).

« Quand on donne la communion, dit encore Poncet (3), tout le monde se retire, et il ne reste dans l'église que le prêtre et les communiants. Je ne sais s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins mystères. » Les Abyssins communient sous les deux espèces, avec du pain, qui doit toujours être préparé par un homme (4), et avec des grains de raisin écrasés, qui forment, suivant Bruce (5), une espèce de marmelade qu'on leur présente dans une cuiller. Du reste, ce serait une erreur de croire qu'il n'y a point de vin en Abyssinie. On en fait d'excellent à Aïn-Adegha (*le Cep de vigne*), et, si ce vin se

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. v, p. 711.
(2) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 171.

(1) Poncet, Relation, etc., dans les *Lettres édifiantes*, t. v, p. 185, édit. in-18.
(2) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 197.
(3) Relation, etc., dans les *Lettres édifiantes*, t. v p. 186, édit. in-18.
(4) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III p. 172.
(5) *Voyage aux sources du Nil*, t. v, p. 699.

conservait, il y en aurait assurément vingt fois plus qu'il n'en faudrait pour administrer l'eucharistie dans toute l'étendue de l'empire. Les morceaux de pain consacré sont d'une grosseur proportionnée au rang des communiants. «J'ai vu, dit Bruce, des gens de qualité qui ouvraient la bouche tant qu'ils pouvaient, et à qui le prêtre, pour leur prouver son respect, enfonçait de si gros morceaux de pain, que les larmes leur en venaient aux yeux, quoiqu'ils les mâchassent aussi indécemment et avec non moins de bruit que quand ils prennent leurs repas à table. Après avoir reçu le sacrement de l'eucharistie sous les deux espèces, le communiant boit un grand coup d'eau dans un pot qu'on lui présente, et cela est vraiment nécessaire pour faire descendre tout le pain qu'il vient d'avaler. Ensuite il sort du compartiment qui est au centre de l'église, et, se tournant d'un autre côté, il récite tout bas quelques prières.» Aux époques d'abstinence, les prêtres administrent l'eucharistie après trois heures du soir, et, dans les temps ordinaires, au point du jour (1).

Poncet (2) donne des détails curieux sur les funérailles : « Il faut remarquer que lorsque quelque Éthiopien meurt, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent dans la maison du défunt, et pleurent avec les parents qui s'y trouvent. On lave le corps du mort avec des cérémonies particulières, et, après l'avoir enveloppé d'un linceul neuf de coton, on le met dans un cercueil, au milieu d'une salle, avec des flambeaux de cire. On y redouble les cris et les pleurs, au son des tambours de basque. Les uns prient Dieu pour l'âme du défunt; les autres disent des vers à sa louange, ou s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage ou se brûlent la chair avec des flambeaux, pour marquer leur douleur. Cette cérémonie, qui est affreuse et touchante, dure jusqu'à ce que les religieux viennent enlever le corps. Après avoir chanté quelques psaumes et fait les encensements, ils se mettent en marche, tenant à la main droite une croix de fer et un livre de prières à la gauche. Ils portent eux-mêmes le corps, et psalmodient pendant tout le chemin. Les parents et amis du défunt suivent, et continuent leurs cris avec des tambours de basque. Ils ont tous la tête rasée, ce qui est la marque du deuil... Quand on passe devant quelque église, le convoi s'y arrête; on y fait quelques prières, ensuite on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. Là, on recommence les encensements; on chante pendant quelque temps les psaumes d'un ton lugubre, et on met le corps en terre. Les personnes considérables sont enterrées dans les églises, et les autres dans les cimetières communs, où l'on plante quantité de croix, à peu près de la même manière que font les Pères chartreux. Les assistants retournent à la maison du défunt, où l'on fait un festin. On s'y assemble pendant trois jours, matin et soir, pour pleurer, et on ne mange point ailleurs pendant tout ce temps-là. Après trois jours, on se sépare jusqu'au huitième jour de la mort, et de huit jours en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire. Quand le prince héritier, ou quelque autre d'une qualité très-distinguée, meurt, l'empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles ne soient pressées.» Bruce (1) parle d'une coutume qui concerne les femmes, et qu'il appelle l'incision. Elle est assez fréquemment observée, même parmi les juifs, à qui leur loi la défend expressément : «Tu ne te déchireras pas le visage par rapport à ceux qui sont morts (2).» Dès que les Abyssiniennes perdent un parent, elles se font sur chaque tempe une incision de la grandeur d'une pièce de dix sous : de sorte qu'en Abyssinie on voit presque toujours sur le visage des femmes quelques cicatrices, et, dans la saison où l'armée est en campagne, elles ont bien rarement le temps de laisser cicatriser leurs tempes.

L'exactitude des citations que nous avons extraites jusqu'ici de Poncet est confirmée par d'autres récits. Mais on ne saurait admettre son témoignage sur un fait qui se rattacherait à l'an 1362. Alors, un solitaire, nommé abouna Philippos, ou P. Philippe, se serait retiré sur une montagne escarpée, toute couverte de bois, et d'où l'on a une vue fort étendue, car on décou-

(1) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 173.
(2) Relation, etc., dans les *Lettres édifiantes*, t. V, p. 205, édit. in-18.

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. V, p. 732.
(2) Deut., c. XIV, v. 6.

funt suivent,
tambours de
ce qui est la
devant quel-
y fait quel-
son chemin
, on recom-
nte pendant
lugubre, et
nes considé-
s, et les au-
ù l'on plante
a même ma-
es assistants
où l'on fait
trois jours,
mange point
Après trois
ne jour de la
s on se ras-
heures, ce
e. C'est leur
er, ou quel-
née, meurt,
pliquer aux
t pressées. »
concerne les
lle est assez
les juifs, à
: «Tu ne te
à ceux qui
niennes per-
aque tempe
pièce de dix
voit presque
elques cica-
est en cam-
ps de laisser

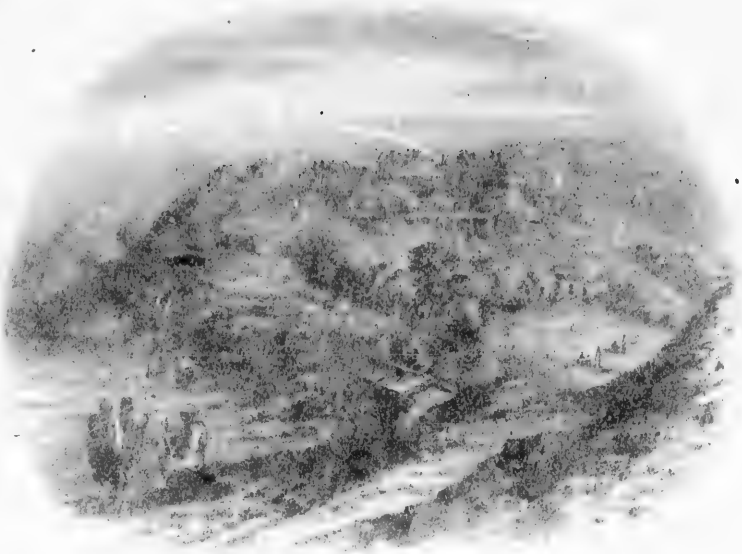
s avons ex-
ée par d'au-
ttre son té-
erait à l'an
bouna Phi-
tiré sur une
de bois, et
r on décou-

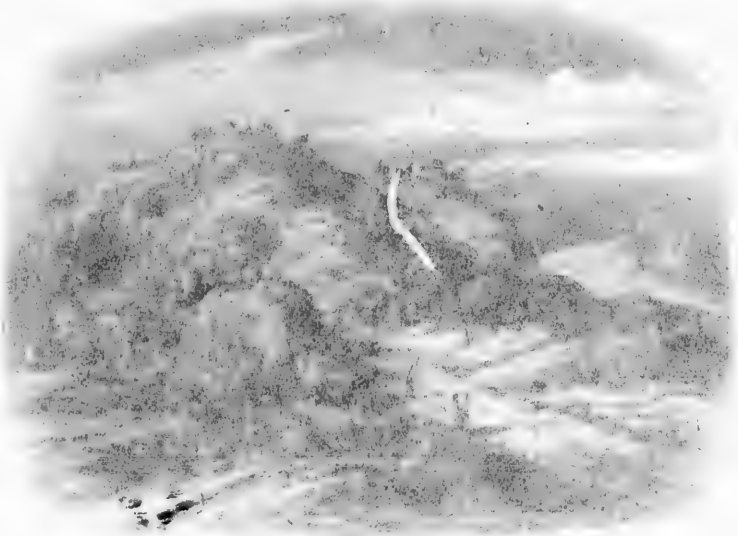
Lixan (Abyssinia)

Lixan Abyssinia Lixan Abyssinia

Mucilla (Abyssinia)

[illegible] [illegible]





[illegible] mer Rouge et un vaste [illegible] qui d'herbe, dit [illegible] que de l'eau. La réputation [illegible] de tous côtés : il fit [illegible] vérifièrent dans la [illegible] jour [illegible] était en contemplation [illegible] à lui, et lui ordonna [illegible] dans l'endroit du bois où il trouvait une baguette d'or suspendue en l'air : [illegible] abouna Philippos ne douta [illegible] volonté de Dieu. Il obéit, et bâtit ce [illegible] qui se nomme Bihen Jésus [illegible] cause de cette apparition. « Bruce, [illegible] Tamisier lui donnent le nom de [illegible] Bissau. Poncet ne se borne pas à [illegible] légende éthiopienne : mais [illegible] il fit à ce couvent [illegible] de l'Abyssinie, il ajoute : [illegible] mena dans l'église, [illegible] sujet de mon [illegible] On m'avait [illegible] ne voyait en l'air, sans aucun [illegible] d'or ronde, lor- [illegible] grosse qu'un gros [illegible] vieilleux, que [illegible] yeux [illegible] que je [illegible]

[illegible] la plus [illegible] blage le plus [illegible] nir [illegible] l'église, on aperçoit [illegible] et bien [illegible] gisent brisés sur le sol. C'est [illegible] possédé le encore de remarquable [illegible] Pl. XXVI, n° 1. La forme des habitations est presque la même à Calaat, Pl. XXVI, n° 2, à Oxan, Pl. XXVII, n° 1, à Mucilla, Pl. XXVII, n° 2, que nous indiquons au hasard sur divers [illegible] de l'Abyssinie.

[illegible] d'après la des- [illegible]

vre la mer Rouge et un vaste pays. « Il ne se nourrissait que d'herbe, dit Poncet (1), et ne buvait que de l'eau. La réputation de sa sainteté se répandit de tous côtés ; il fit plusieurs prédictions qui se vérifièrent dans la suite. Un jour que ce solitaire était en contemplation, Jésus-Christ se fit voir à lui, et lui ordonna de bâtir un monastère dans l'endroit du bois où il trouverait une baguette d'or suspendue en l'air : l'ayant trouvée..., abouna Philippos ne douta pas de la volonté de Dieu. Il obéit, et bâtit ce monastère, qui se nomme Bihen Jésus (*Vision de Jésus*), à cause de cette apparition. » Bruce, MM. Combes et Tamisier lui donnent le nom de monastère de Bissan. Poncet ne se borne pas à rapporter la légende éthiopienne ; mais, racontant la visite qu'il fit à ce couvent, alors l'un des plus fameux de l'Abyssinie, il ajoute : « Lorsqu'on me mena dans l'église, je vis le prodige qui faisait le sujet de mon voyage, et que je ne pouvais croire. On m'avait assuré que, du côté de l'épître, on voyait en l'air, sans aucun appui ni soutien, une baguette d'or ronde, longue de quatre pieds, et aussi grosse qu'un gros bâton. Ce prodige me parut si merveilleux, que j'eus peur que mes yeux ne m'eussent trompé, et qu'il n'y eût quelque artifice que je ne découvrais pas. Ainsi, je priai l'abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près s'il n'y avait point quelque appui qu'on ne vît pas. Pour m'en assurer d'une manière à n'en pas douter, je passai un bâton par-dessus, par-dessous et de tous les côtés, et je trouvai que cette baguette d'or était véritablement en l'air : ce qui me causa un étonnement dont je ne pus revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si merveilleux. » Les *Lettres édifiantes* font observer avec raison que ce témoignage de Poncet est encore plus extraordinaire que la légende, et qu'il atteste une imposture de la part des moines abyssins ou un mensonge de la part du voyageur.

Après avoir parlé de la religion de l'Abyssinie, nous dirons au moins quelques mots de ses rois et des cérémonies usitées à leur couronnement, dans l'antique capitale d'Axoum, dont l'aspect actuel est décrit par MM. Combes et Tamisier (1) en ces termes : « Axoum est la plus jolie ville du Tigré. Son enceinte sacrée est délicieuse de fraîcheur et d'ombrage. Au centre, s'élève son église, la plus remarquable de l'Abyssinie, quoiqu'elle soit même inférieure à nos greniers ordinaires... Cet édifice est dominé par d'énormes sabines et de grands oliviers, assemblage le plus heureux que la nature ait pu fournir au christianisme : toute l'enceinte est couverte de ces arbres, qui soutiennent des treilles. Les maisons d'Axoum ont la forme d'un cylindre surmonté d'un cône. Cette ville, couchée au pied d'une montagne qui l'abrite, semble se reposer dans un calme profond, depuis que les rois ont cessé d'en faire leur capitale. A l'est de l'église, on aperçoit, auprès d'un arbre immense et bien vert, un obélisque élancé et hardi, haut squelette contrastant admirablement avec la fraîcheur de cet arbre massif. Quelques piliers qui n'ont rien d'intéressant, et deux autres obélisques pareils à celui qui se tient encore debout, gîsent brisés sur le sol. C'est tout ce qu'Axoum possède encore de remarquable comme antiquités. » (Pl. XXVI, n° 1.) La forme des habitations est presque la même à Calaat (Pl. XXVI, n° 2), à Dixan (Pl. XXVII, n° 1), à Muculla (Pl. XXVII, n° 2), que nous indiquons au hasard sur divers points de l'Abyssinie.

Le jour du couronnement, d'après la description de Bruce (2), le roi, habillé de damas rouge, une chaîne d'or au cou et la tête nue, paraissait sur un cheval richement caparaçonné au milieu de toute sa noblesse. Traversant la première cour, il suivait le pavé qui conduisait devant l'église. Là, il rencontrait les jeunes filles des umbares, ou juges suprêmes, et un grand nombre d'autres vierges de familles illustres, qui l'attendaient à droite et à gauche de la cour. Deux des plus nobles de ces jeunes filles tenaient dans leurs mains, et à la hauteur de leur sein, un petit cordon de soie cramoisie, d'une texture peu serrée, et qui barrait le chemin. Le roi s'avançait, et, quand la corde tendue arrêtait sa marche, les vierges de chaque côté lui demandaient qui il était. « Je suis votre roi, le roi d'Éthiopie, » répondait-il. Et soudain les vierges répliquaient tout d'une voix : « Vous

(1) Relation, etc., dans les *Lettres édifiantes*, t. v, p. 211, édit. in-18.

(1) *Voyage en Abyssinie*, t. i, p. 267.
(2) *Voyage aux sources du Nil*, t. iv, p. 52.

ne passerez point, vous n'êtes pas notre roi. » Le prince reculait alors de quelques pas ; puis il se présentait de nouveau devant le même obstacle, et les jeunes filles lui demandaient encore : « Qui êtes-vous ? — Je suis votre roi, répondait-il, le roi d'Israël. » Mais les vierges de répliquer : « Vous ne passerez point, vous n'êtes pas notre roi. » Le monarque se retirait, et revenait, pour la troisième fois, d'un air plus décidé. Les vierges inflexibles, tendant leur corde, renouvelaient leur question. « Je suis votre roi, le roi de Sion, » disait alors le prince, et, tirant son épée, il coupait la corde en deux. Aussitôt les jeunes filles s'écriaient : « Cela est vrai, vous êtes notre roi, le vrai roi de Sion. » Elles entonnaient ensuite un alléluia, et leur voix était accompagnée par tout le cortége royal. Au milieu de ces chants joyeux et des acclamations, le roi arrivait au pied du grand escalier de l'église, bâtie sur une plate-forme où Ptolémée Évergètes avait construit un temple superbe. Après le roi, venait le nebrit, ou dépositaire du livre de la loi à Axoum, qui représentait Azarias, fils de Sadoc. Ensuite paraissaient les douze umbares, successeurs des anciens des douze tribus. Puis se présentaient l'abouna, à la tête du clergé séculier ; l'etchegué, à la tête des moines ; enfin, tout le cortége, qui passait entre les deux bouts du cordon de soie que le prince avait coupé et qui était resté sur le pavé. Ce monarque descendait de cheval et s'asseyait sur une certaine pierre. « En dedans de la première porte de la cour de l'église d'Axoum, dit Bruce (1), on trouve trois petits carrés, clos en murs de granit, avec de petits piliers octogones dans les angles, lesquels paraissent d'ouvrage égyptien. Sur ces piliers étaient autrefois de petits emblèmes de la canicule, probablement de métal. C'est sur une pierre placée au milieu d'un de ces carrés que, de temps immémorial, le roi s'assied pour recevoir la couronne ; et au-dessous, dans l'endroit où il place ses pieds en s'asseyant, il y a un grand rebord oblong, qui n'est point de granit, mais de pierre commune, et où l'on lit une inscription un peu effacée (*Ptolémée Évergètes, roi*). » Le monarque était, à son couronnement, oint d'huile d'olive, qu'on lui versait sur le sommet de la tête ; et, pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux, il se frottait avec ses deux mains, à peu près de la même manière que les soldats abyssins se frottent la tête avec du beurre (1). La couronne d'Abyssinie ressemble à une mitre d'évêque : c'est une espèce de casque qui couvre le front, les joues et le cou. Elle est doublée de taffetas bleu, et le dessus est d'or et d'argent, travaillé à filigrane avec beaucoup d'art. Au haut de la couronne, il y a une boule de verre rouge, dans laquelle sont plusieurs clochettes de différentes couleurs. Après avoir été oint et couronné, le roi montait les marches de l'église, accompagné par les prêtres, qui chantaient des hymnes et des psaumes. Il s'arrêtait vis-à-vis d'un creux, pratiqué exprès dans l'une des marches, et là on le parfumait avec de l'encens, de la myrrhe, de la casse et de l'aloès. A la messe, le roi s'approchait de la table sainte. Enfin, quatorze jours étaient consacrés aux festins, aux exercices militaires et aux réjouissances de toute espèce. Suivant l'ancienne coutume, le roi était obligé, à son couronnement, de faire divers présents, et il en recevait à son tour. Le présent qu'offrait le gouverneur d'Axoum consistait en deux lions et un bandeau de soie, sur lequel était tracée la devise : « Le lion de la tribu de Juda et de la race de Salomon a triomphé. » Quand le roi concédait des terres, cette même devise servait de titre pour l'investiture, et on nouait autour de la tête du donataire un ruban sur lequel elle était écrite. MM. Combes et Tamisier (2) font observer que, lorsque Tegoulet fut devenu la résidence royale, la plupart des souverains se firent sacrer sans pompe dans leur palais.

D'après un usage constant, les rois faisaient d'une partie de chasse la première expédition de leur règne (3). Accompagné de tous les grands officiers de l'empire, dont le mérite et les talents étaient reconnus, le monarque passait en revue sa jeune noblesse, armée de la manière la plus brillante, montée sur les plus beaux chevaux, suivie d'un grand nombre de serviteurs. Le rendez-vous de chasse était ordinairement dans le Kolla (le pays bas), où abondaient les ani-

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. v, p. 430.

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. v, p. 554.
(2) *Voyage en Abyssinie*, t. iv, p. 17.
(3) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. iv, p. 557.

maux les plus grands et les plus redoutables, tels que les éléphants, les rhinocéros, les lions, les léopards, les panthères, les buffles, encore plus féroces, les sangliers, les ânes sauvages, et plusieurs espèces de bêtes fauves. Aussitôt que les animaux poursuivis étaient forcés hors du bois par les hommes de pied qui guidaient les chiens, chacun des chasseurs en particulier, ou plusieurs ensemble, suivant la grandeur de l'animal, l'attaquaient, armés ordinairement de longues piques ou de deux javelines. Le roi, lorsqu'il n'était pas extrêmement jeune, se tenait à cheval sur une éminence, entouré de ses vieux officiers, qui lui nommaient les chasseurs assez heureux pour se distinguer sous ses yeux; et la renommée faisait connaître le mérite des autres. Chaque jeune chasseur portait en trophée devant la tente du prince une partie de l'animal qu'il avait tué, comme la hure et la peau d'un lion ou d'un léopard, le bois d'un daim, quelque partie d'un éléphant, la queue d'un buffle, la corne d'un rhinocéros. Les soins, la force et le temps nécessaires pour arracher les dents d'éléphant, opération pour laquelle il faut employer le feu, ne permettaient guère que ces dents parussent parmi les autres dépouilles. Elles étaient recherchées par le roi, qui les faisait tourner en bracelets, et qui portait toujours avec lui une assez grande quantité de ces ornements pour les distribuer aux guerriers qui se distinguaient le plus sur le champ de bataille; et ceux-ci les conservaient comme des preuves de leur bravoure. Du reste, l'honneur n'était pas le seul avantage attaché à ces bracelets. Celui à qui le roi, la régente, ou quelque gouverneur de province en avait donné assez pour couvrir son bras jusqu'au poignet, se présentait, à un jour marqué, devant les douze juges, qui lui délivraient une attestation au moyen de laquelle il avait droit à une terre dont le revenu devait valoir plus de vingt onces d'or. Toute espèce de proie n'était pas payée le même prix. Un éléphant, un rhinocéros, une girafe, qui à cause de son agilité ne pouvait être atteinte que par un habile cavalier, un buffle, un lion, méritaient deux bracelets au vainqueur; mais il n'en recevait qu'un pour un léopard, pour deux sangliers dont les défenses avaient achevé de croître, ou pour quatre bêtes fauves. Il s'élevait d'ordinaire de grandes difficultés dans ces chasses. Afin de prévenir les querelles, on tenait tous les soirs un conseil que présidait un officier, appelé le *Dimshasha* ou le Bonnet rouge, par allusion à un tissu de soie rouge qui lui garnissait le front, en laissant le sommet de la tête à découvert; car personne ne pouvait se couvrir entièrement, à l'exception du roi, des douze umbares et des principaux prêtres. Les parties de chasse dont nous venons de parler ne duraient guère plus de quinze jours. Le roi, après avoir vu toute la jeune noblesse s'exercer à l'envi, était supposé pouvoir juger des personnes les plus dignes d'occuper des emplois dans l'armée, et, d'après ces jugements, les prêtres annonçaient si son règne serait prospère ou malheureux.

Le Kolla, théâtre ordinaire de ces exercices, est habité par les Chanqallas, nations nègres, toutes païennes, ennemies des lois et du gouvernement des Abyssins, et qui sont troglodytes (1). Leurs tribus adorent divers arbres, les serpents, la lune et les étoiles dans certaines positions (2). Il y a chez eux des devins, mais qu'on regarde plutôt comme les serviteurs d'un Être malfaisant que comme les ministres de l'Auteur du bien. Ces devins ne prédisent que des événements malheureux, et ils prétendent pouvoir rendre malades leurs ennemis, même de fort loin. Les Chanqallas ont une coutume religieuse fort singulière (3). Ils attachent toujours à leur arc un anneau ou une courroie de la peau de chacun des animaux qu'ils tuent, à l'instant même qu'ils viennent de le tuer, depuis l'éléphant jusqu'au moindre lézard; insensiblement, ces anneaux finissent par couvrir l'arc, et se roidissent au point qu'on ne peut plus le bander: alors le Chanqalla à qui il appartient en prend un autre, que le nègre porte jusqu'à ce qu'il ait été également couvert d'anneaux. A la mort du Chanqalla, on met dans sa tombe celui de ses arcs qu'il aimait le mieux, dans l'espoir qu'il le trouvera au moment qu'il ressuscitera, et lorsque, doué de la plus grande force, ne craignant plus de mourir, n'étant plus sujet à aucune peine, il pourra jouir sans mesure de tous les plaisirs; car la résurrection que ces nègres se promettent est toute physique et matérielle.

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 566.
(2) *Ibid.*, p. 583.
(3) *Ibid.*, p. 598.

Les Chanqallas des deux sexes sont entièrement nus tant qu'ils ne sont point mariés : dès qu'ils se sont soumis à la loi conjugale, ils portent autour des reins une étoffe étroite et légère (1). Ils ont plusieurs épouses ; mais c'est la femme du nègre, et non lui-même, qui tient à ce qu'il multiplie le nombre de ses compagnes, afin que la famille, venant à s'accroître, ait plus de moyens de résistance contre les Arabes et les Abyssins (2). Pendant la belle saison, les Chanqallas n'ont d'autre abri que les arbres (3). Ils coupent les branches les plus basses jusqu'auprès du tronc, plient les branches supérieures pour en planter le bout dans la terre, les recouvrent de peaux de bêtes sauvages, et forment ainsi un pavillon spacieux. L'arbre élagué sert de poteau du milieu à cette tente, que son large sommet ombrage d'une manière pittoresque. Pendant que les Chanqallas demeurent sous ces abris, ils font, avec une adresse singulière, la chasse aux plus monstrueux animaux des forêts, découpent en minces aiguillettes et sèchent au soleil la viande qu'elle leur fournit pour la provision d'hiver ; puis, quand les pluies du Tropique rendent leurs tentes de branches d'arbres inhabitables, ils se retirent, avec ces provisions, dans des cavernes creusées au sein des montagnes, et où ils restent jusqu'à ce que le soleil ait passé le zénith en s'avançant vers le sud. Dès que le firmament, voilé par les pluies, resplendit de nouveau de tout l'éclat de son azur, l'herbe, frappée jusqu'à la racine par les rayons du soleil, se dessèche, et les Chanqallas y mettent le feu. L'incendie parcourt avec une violence incroyable toute la largeur du pays, passant sous les arbres avec tant de vélocité qu'il brûle l'herbe et fait tomber les feuilles sans que ces arbres périssent. On prend des précautions pour que le feu n'approche pas trop des habitations et des endroits où il y a de l'eau. C'est alors que les Chanqallas plantent leurs tentes, abris agréables, mais qui, facilement aperçus des endroits élevés, servent à diriger leurs ennemis. La seconde expédition du nouveau roi d'Abyssinie était dirigée contre ces malheureux ; et tous les gouverneurs voisins des Chanqallas (1), depuis le Baher-Negache jusqu'à celui qui commandait sur les bords du Nil, à l'occident, devaient, d'ailleurs, fournir en tribut au monarque un certain nombre d'esclaves qu'on arrachait à leurs forêts natales (2). Le roi faisait élever dans la religion chrétienne les enfants des deux sexes qui étaient pris au-dessous de l'âge de dix-huit ans, et ils passaient ensuite au service des premières maisons de l'empire.

Jadis, les rois d'Abyssinie étaient respectés de l'ennemi, au milieu des guerres les plus sanglantes, lors même qu'ils combattaient leurs sujets révoltés (3). Les attributs de la royauté, que leurs adversaires eux-mêmes les invitaient à prendre, de peur que, n'étant pas connus, ils ne fussent tués dans le combat, sont un cheval blanc, dont la tête est parée de clochettes d'argent, un bouclier d'argent et un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou, bien plus souvent, de mousseline, qui couvre le front du prince, se noue par un double nœud derrière la tête, et dont les bouts flottent sur les épaules.

Autrefois, on ne voyait jamais le visage du roi ni aucune partie de son corps, à l'exception du pied qu'il laissait paraître de temps en temps (4). Le monarque s'assied dans une espèce d'alcôve ou de loge, dont le devant est garni de jalousies et de rideaux ; et, en outre, il couvre son visage, toutes les fois qu'il donne des audiences publiques ou qu'il rend la justice. Lorsqu'il craint quelque trahison, sa loge est totalement fermée : il parle, par un trou qui est à côté, à un officier, qu'on appelle le *Kala-hatzié*, la voix ou la parole du roi, et qui va porter les discours du monarque aux juges assis autour de la table du conseil. Toutes les fois qu'on paraît en présence du monarque, il ne suffit pas de s'incliner, il faut qu'on se prosterne (5). On se laisse tomber d'abord sur les genoux, puis sur les mains ; après quoi on incline la tête et le corps, jusqu'à ce que le front touche à terre, et, si on a une réponse à attendre, on reste dans cette position jusqu'à ce que le roi ordonne d'en changer.

Le trône des rois d'Abyssinie était naguère

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 568.
(2) *Ibid.*, p. 591.
(3) *Ibid.*, p. 586.

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 566.
(2) *Ibid.*, p. 578.
(3) *Ibid.*, t. V, p. 560.
(4) *Ibid.*, p. 556.
(5) *Ibid.*, p. 567.

d'or ; il formait un carré long, assez semblable à nos sofas ; on le recouvrait de tapis de Perse, de damas et d'étoffes brochées en or ; il y avait des marches sur le devant (1). Un autre trône portatif, c'est-à-dire un tabouret d'or, était à peu près pareil aux chaises curules que nous voyons représentées sur les médailles des Romains. C'est un crime de haute trahison de s'asseoir sur le siége du roi, et quiconque le ferait serait soudain mis en pièces, à moins que son état de folie ne fût constant.

Un officier, appelé le *Sera-massery* (maître des cérémonies), a pour emploi de veiller toute la nuit à la porte du monarque, et de faire claquer un grand fouet, le matin à la pointe du jour, afin de chasser les bêtes féroces qui sont entrées dans la ville pendant les ténèbres, et d'annoncer en même temps le lever du roi, lequel se place à jeun sur son trône pour rendre la justice (2). Ce prince ne marche jamais quand il est hors de son palais ; il ne pose pas même le pied à terre, et c'est à cheval qu'il se rend de son appartement dans la salle d'audience. Il y descend près de son trône ou du siége placé dans l'alcôve de sa tente (3). Plusieurs juges accompagnent toujours le roi d'Abyssinie quand il entre en campagne, et tous les rebelles qu'on prend les armes à la main sont jugés sur-le-champ (4). Dès qu'un prisonnier est condamné pour un crime capital, on ne le ramène pas en prison, parce qu'on regarderait ce délai comme trop cruel ; mais on le conduit immédiatement au lieu de l'exécution, où il subit son arrêt (5). Le principal supplice, en Abyssinie, est la croix ; un autre, plus terrible encore, consiste à écorcher vif, et la peau des victimes, remplie de paille, est suspendue à un gibet ; les Abyssins font également mourir les condamnés en les lapidant ; on peut compter aussi parmi les châtiments capitaux l'usage d'arracher les yeux : c'est ordinairement la punition des rebelles. Quelquefois, on suspend les criminels à un croc en fer ; mais, au lieu de les laisser mourir dans cette situation, on les perce à coups de lance. La décollation pour les hommes et la potence pour les femmes sont les supplices les plus usités. Ceux qui commettent des vols dans les églises sont condamnés à avoir le pied, la main ou la jambe coupés : à cet effet, les bourreaux se servent de rasoirs bien tranchants, et ils désarticulent les membres avec beaucoup de dextérité. La bastonnade fait justice d'un larcin de peu d'importance (1). Le corps des suppliciés pour crime de haute trahison, de meurtre, ou de violence, est communément exposé sur les places publiques ou sur les grands chemins, et fort rarement enterré : ces tristes débris attirent tant d'animaux féroces pendant la nuit, qu'il est dangereux de sortir, et les chiens qui s'en emparent les traînent jusque dans les habitations pour les y dévorer avec plus de sécurité. D'après un usage fort singulier, il faut que les portes et les fenêtres du roi soient incessamment assiégées de gens qui pleurent, se lamentent, et demandent justice à grands cris, dans tous les différents idiomes de l'empire. Dans un pays aussi mal gouverné et exposé constamment à tous les malheurs de la guerre, il ne manque pas d'individus qui ont des raisons légitimes de se plaindre. Mais, s'il ne s'en trouve pas assez, par exemple, dans la saison des pluies qui interdit les voyages et l'accès de la résidence royale, on paye une bande de misérables pour se lamenter comme s'ils avaient été véritablement opprimés. Cet usage est, dit-on, établi pour l'honneur de la royauté, et pour que le monarque ne soit pas solitairement abandonné dans son palais à une tranquillité oisive (2).

Le roi mange du pain de froment, non pas de toute sorte de froment, mais seulement de celui qu'on recueille dans le pays de Dembéa, dont tous les revenus sont destinés à l'entretien de sa maison, et qui est appelé en conséquence la *nourriture du roi* (3). La dagoussa, le doura, le maïs, l'orge, le blé, les pois chiches, et même les lentilles, servent aux Abyssins à faire le pain (*aindgera*) ; mais le tef, dont le grain est aussi petit que celui du millet, est leur céréale de prédilection. Ils font partout ce qu'ils appellent la *tabita*, qui, dans la forme, ressemble à nos crêpes : ils délayent leur farine dans beaucoup d'eau, la laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle soit aigre, vident ensuite leur pâte sur un plat

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. v, p. 581.
(2) *Ibid.*, p. 557 et 590.
(3) *Ibid.*, p. 557 et 591.
(4) *Ibid.*, p. 594.
(5) *Ibid.*, p. 598.

(1) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 365.
(2) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. v, p. 572.
(3) *Ibid.*, p. 544 et 588.

en terre cuite, et, dès que le feu l'a saisie, la retournent et l'enlèvent presque aussitôt. Ils ont encore une autre sorte de pain qui imite le nôtre, et qu'ils désignent sous le nom d'*enbacha* et de *ebq :* ils n'emploient pour ce pain que la farine d'orge ou de blé ; mais, comme ils pétrissent fort mal, et que, d'ailleurs, ils n'ont pas de four, leurs ebqs ne sont d'ordinaire qu'une pâte mal cuite et très-pesante. Bruce parle de la coutume qu'ont les Abyssins de manger la chair palpitante des animaux tout vivants (*berendo*), et il trace le tableau d'un de ces banquets (1) : « On conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un taureau, suivant que la compagnie est nombreuse, et, quand on a bien lié les pieds de l'animal, on lui fend la peau qui lui pend sous la gorge et que nous appelons le *fanon ;* mais on la fend de manière à n'arriver qu'à la partie grasse qui est vers le fanon, et à ne percer que quelques petites veines, d'où l'on fait couler à terre cinq ou six gouttes de sang seulement. Les cruels assassins n'ont ni pierre ni banc pour appuyer la tête du malheureux animal. Je les appelle assassins, parce qu'ils ne sont pas assez généreux pour lui donner la mort, mais qu'au contraire ils font en sorte de le tenir en vie, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de le dévorer. Quand ils croient avoir satisfait à la loi de Moïse en répandant à terre quelques gouttes du sang de l'animal, deux ou trois de la troupe se mettent à leur sanglant ouvrage. Ils commencent par lui lever la peau de chaque côté du dos ; ensuite, enfonçant leurs doigts entre cuir et chair, ils l'écorchent jusqu'à la moitié des côtes et sur la croupe, coupant toujours la peau dans les endroits où ils seraient gênés pour la lever ; puis ils dépècent la viande sans toucher aux os, et les mugissements plaintifs du pauvre animal sont le signal du repas. Au lieu d'assiettes, on sert devant chaque convive des gâteaux ronds de l'épaisseur d'environ un demi-travers de doigt. C'est une espèce de pain sans levain, d'un goût un peu aigre, mais agréable et facile à digérer. On le fait avec du tef. Il est de différentes couleurs, tantôt bis, tantôt très-blanc. Il y a communément deux ou trois de ces gâteaux vis-à-vis de chaque convive, avec quatre ou cinq pains bis ordinaires, dont les maîtres se servent seulement pour essuyer leurs doigts en dînant, et que les esclaves mangent ensuite. Dès que les convives sont assis, trois ou quatre serviteurs s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante qu'ils posent sur les gâteaux de tef, qui servent à la fois de plats et de nappe. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, et les femmes ont de mauvais petits couteaux... La compagnie est toujours placée de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande..., et l'on distingue encore facilement dans ces morceaux le mouvement des fibres et des esprits vitaux. Les Abyssins d'une classe au-dessus du commun ne touchent jamais eux-mêmes à leur manger. Les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes, de la longueur du petit doigt, et ensuite en petits morceaux carrés, qu'elles couvrent de sel gemme et de poivre noir..., et qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de tef. Les hommes, après avoir remis leurs coutelas dans leurs fourreaux, appuient leurs mains sur leurs voisines, se tiennent le corps penché, la tête avancée et la bouche ouverte comme des idiots, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau et qui les empâtent si bien, qu'ils courent grand risque d'être étouffés. C'est là une marque de grandeur : celui qui avale les plus gros morceaux et qui fait le plus de bruit en les mâchant, est regardé comme le mieux élevé et celui qui sait le mieux vivre. Aussi y a-t-il parmi eux un proverbe : « Les mendiants et les « voleurs n'avalent que de petits morceaux, sans « faire de bruit. » Dès qu'un homme a expédié le morceau présenté par une de ses voisines, ce qui est ordinairement fort prompt, il se tourne vers l'autre, et va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il ait pris sa réfection. Il ne boit jamais qu'il n'ait achevé de manger ; et, avant de boire, il roule deux ou trois petits morceaux de viande pareils à ceux qu'on lui a servis, les présente des deux mains à ses deux voisines qui ouvrent la bouche toutes deux à la fois, et par ce moyen leur marque sa reconnaissance. Il commence à boire dans une grande et belle corne, pendant que les femmes continuent de manger ; et, quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde. On se livre à une gaieté bruyante et à des jeux qui

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 387.

finissent rarement sans querelle. Cependant, la malheureuse victime, qu'on a déchirée et dévorée en partie, saigne toujours, mais saigne peu, à la porte de ce barbare festin, parce que, tant qu'on peut enlever la viande sans toucher aux os, on ne coupe point les cuisses, ni aucune des parties où sont les artères. Mais enfin on en arrive là; et, bientôt après que l'animal a perdu tout son sang, il devient si coriace, que les cannibales sont obligés de lui arracher le reste de la chair avec les dents et de le dévorer comme de vrais chiens. » D'après MM. Combes et Tamisier (1), ce tableau dramatique manquerait d'exactitude en ce que les Abyssins ne mangent jamais la chair détachée d'un animal encore en vie; mais ils conviennent que ce peuple se régale de viande crue. Les Abyssins, disent ces voyageurs (2), aiment beaucoup les choses irritantes; leurs plats sont toujours poivrés et épicés, et ils ne mangent rien de fade ni de doux : ce goût s'explique facilement dans un pays chaud, où le corps, affaibli par les transpirations continuelles, a besoin d'une nourriture excitante pour ne pas trop perdre de sa vigueur.

Nous ajouterons quelques mots sur le costume des Abyssins. Il y a parmi eux trois classes d'hommes : les soldats, les agriculteurs et les commerçants, et tous s'habillent de même : ils ont un caleçon collant qui ne dépasse jamais le genou, une ceinture, et une toile dont ils se drapent à la romaine, mais qui diffère de finesse et de beauté, selon l'importance ou la fortune des individus (3). Seulement, les gens de guerre jettent sur leurs épaules une peau de mouton. Les hommes et les femmes, pour rendre leurs cheveux plus moelleux, se couvrent la tête de beurre frais; ils en répandent aussi sur leur corps, pour adoucir la peau et l'empêcher de se rider. A quelques exceptions près, on marche pieds nus. Une toile et une chemise composent le vêtement des femmes. En voyage, celles d'une condition supérieure portent un long caleçon avec des broderies en soie rouge et bleue, et celles qui sont obligées d'aller à pied font de leurs toiles une espèce de jupon court à plis flottants, qu'une ceinture blanche retient à la taille. Les princesses se couvrent de manteaux de drap, ornés de riches broderies. Lorsqu'elles paraissent en public, elles sont voilées jusqu'aux yeux, et ont le front ceint d'une bandelette en dentelle : elles ne se cachent ainsi que dans la crainte du *mauvais œil*.

Sans nous étendre davantage sur la religion, la constitution politique, les mœurs et les usages de l'Abyssinie, nous montrerons les rayons de la vérité catholique pénétrant au milieu des ténèbres dont les pratiques du judaïsme et l'erreur des jacobites couvraient ce vaste empire.

Nous n'ignorons pas que la mission des Dominicains en Abyssinie a été contestée par de graves auteurs; mais il suffisait qu'on en trouvât des traces dans les Annales de cet ordre, pour qu'il fût de notre devoir de la mentionner, tout en réservant les droits de la critique.

D'après ce que nous avons dit des relations des Abyssins avec Jérusalem, il n'est nullement improbable que huit Frères-Prêcheurs, attirés en Orient par le désir de visiter le saint Sépulcre, aient pénétré de l'Égypte en Abyssinie, dès l'an 1316, comme nous l'avons rapporté sur l'autorité de Fontana (1), qui se fonde lui-même sur le témoignage formel de Louis de Paramo (2). Amda-Sion, monté sur le trône en 1312, régnait alors, et il eut pour successeur, en 1342, Sef-Araad, qui tint le sceptre de Makéda jusqu'en 1370. Louis de Paramo nomme Philippe le prince, fils d'un des rois soumis au Négous, que les huit Frères-Prêcheurs auraient converti, agrégé à leur ordre, et constitué gardien de la foi des catholiques abyssins. Par l'Inde, où mourut en 1336 le Dominicain Teclaimanot (Tecla-Haimanout (3), et où deux autres Dominicains, appelés, l'un Philippe, comme le prince converti, l'autre Thaclavaret (Tecla-Ahawariat, la *Plante des apôtres*), remportèrent en 1340 la palme du martyre (4), il faut d'ailleurs entendre spécialement l'Abyssinie, ainsi que l'indique la forme éthiopienne des deux noms Teclaimanot et Thaclavaret. Du reste, Fontana dit expressément de ce dernier qu'il était allié à la famille régnante chez les Abyssins (5). Les huit missionnaires

(1) *Voyage en Abyssinie*, t. IV, p. 308.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 244.
(3) *Ibid.*, p. 240.

(1) Voyez ci-dessus, p. 107, col. 1.
(2) *De Origine et progressu officii sanctæ inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate*, p. 237, col. 2.
(3) Voyez ci-dessus, p. 118, col. 1.
(4) Voyez ci-dessus, p. 130, col. 2.
(5) *Monumenta dominicana*, an. 1340.

avaient dû donner l'habit de saint Dominique à d'autres qu'au prince Philippe, admis l'an 1316 dans leur ordre; et ce dernier, à son tour, put en revêtir plusieurs de ses compatriotes, ramenés de l'hérésie des jacobites à l'unité romaine. Il en revêtit notamment la princesse Claire, dont la sainteté était telle, qu'on la voyait chaque jour ravie en extase, qu'elle connut par révélation plusieurs choses futures, et que, son père, l'un des petits rois soumis au Négous, étant mort martyr, elle le vit monter au ciel couronné de gloire. Cette pieuse dominicaine ne mourut que le 2 juillet 1396, fête de la Visitation de la sainte Vierge, qui était célébrée avec solennité en Abyssinie (1): mais le prince Philippe la précéda de beaucoup. Nous ne savons pas avec détail les travaux apostoliques qui remplirent la vie de cet illustre Frère-Prêcheur, depuis l'an 1316 jusqu'à l'année 1366, date de sa mort. Seulement, Louis de Paramo raconte ainsi sa fin glorieuse. Ayant procédé, en qualité de gardien de la foi, contre un chef qui avait pris deux épouses, il fut induit, par une feinte pénitence, à croire que le coupable se réconciliait avec l'Église. Attiré de cette manière dans un piége, il reçut une blessure mortelle, et on l'accabla de coups jusqu'à ce qu'il expirât le 4 novembre.

Mais, s'il est permis d'admettre qu'une mission dominicaine fit briller, pendant cinquante années du XIVe siècle, la vraie religion sur quelques points de l'Abyssinie, on est forcé de regarder la mort de ce prince martyr comme le terme des travaux des missionnaires.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1396.

CHAPITRE XX.

Missions en Bosnie, en Bulgarie, en Russie, en Servie, en Valachie, en Chine, en Tartarie, en Géorgie, en Arménie, en Grèce, dans l'Inde. — Martyrs en Égypte, en Terre-sainte, à Grenade. — Rachat de missionnaires captifs.

Si de l'Afrique nous reportons nos regards vers l'Europe, nous voyons des missions s'y développer, et des Églises nouvelles, fécondées par le sang comme par la sueur des ouvriers apostoliques, présenter au ciel des fruits de salut.

Le Franciscain Pierre, surnommé d'Aragon par allusion à son pays natal, et l'un des religieux de son ordre qu'on employa le plus dans les missions contre les hérétiques, à cause de son zèle ardent et de sa constance dans la foi, avait singulièrement concouru aux progrès de l'Église catholique en Bosnie, pays limité au nord par l'Esclavonie, à l'occident par la Croatie et la Dalmatie, qui le borne aussi au midi, et à l'orient par la Servie. Pierre discutait rarement avec les sectaires, sans en ramener plusieurs à l'unité. Se trouvant un jour avec des opiniâtres sur lesquels le raisonnement n'avait point de prise, il entra en leur présence dans un grand feu, et y resta fort longtemps sans en subir les atteintes. Ce prodige toucha ceux que les solides raisons et l'éloquence du prédicateur n'avaient pas convaincus. Huit ans après la mort de cet illustre apôtre, arrivée le 5 octobre 1340 (1), Clément VI ordonna aux ministres des Franciscains et aux prieurs des Dominicains de la province de Hongrie de faire évangéliser, par des missionnaires pieux et instruits, les Comans et les autres infidèles qui se trouvaient à proximité : le zèle des enfants de saint François et de saint Dominique répondit à l'attente du saint Siége (2). Mais Wadding (3) conteste à Bzovius que les Dominicains aient été employés à l'importante mission de Bulgarie, dont il revendique les succès en faveur des seuls Franciscains.

La Bulgarie, bornée au nord par le Danube, au midi par la Romanie et la Macédoine, à l'est par la mer Noire, à l'ouest par la Servie, avait été, à la décadence de l'empire d'Orient, conquise par des peuples venus de la Bulgarie d'Asie, qui lui donnèrent leur nom (4). Leur chef Stratimire, vassal de la Hongrie, ayant voulu secouer cette dépendance, le roi Louis s'empara rapidement de ses États, qu'il lui rendit ensuite; et dès lors Stratimire n'employa plus son activité qu'à l'œuvre toute spirituelle de la conversion des Bulgares. Sur l'invitation de Louis, et par le conseil du Franciscain Peregrin,

(1) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 227.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1348.
(3) An. 1366, n° 15.
(4) Bruzen de la Martinière, *Grand dictionnaire géographique*, art. BULGARIE (Petite).

évêque en Bosnie, pays que la Servie séparait de la Bulgarie, le vicaire franciscain de la Bosnie envoya à Stratimire huit Frères-Mineurs, dont la mission rappelle la pêche miraculeuse; car à peine leur filet fut-il jeté dans cette mer d'erreurs, qu'ils en retirèrent deux cent mille âmes, heureusement acquises à l'Église catholique. Afin qu'on ne pût révoquer en doute un tel progrès, accompli en cinquante jours, on dressa la liste nominative des convertis. En l'envoyant au ministre général des Frères-Mineurs, le roi Louis écrivit que la multitude des infidèles et des hérétiques disposés à recevoir la foi était si grande, qu'il ne fallait pas moins de deux mille religieux pour les instruire. Le ministre-général manda au provincial de la province de saint François de publier ces nouvelles, le 2 août 1366, en présence de tous les Frères-Mineurs qui avaient coutume de se réunir en grand nombre au couvent de Notre-Dame-des-Anges pour y gagner l'indulgence de la Portioncule, et d'exhorter vivement les religieux à une entreprise si sainte. Frère Jean et frère André vinrent rendre compte à Urbain V des consolants résultats obtenus par les Franciscains en Bulgarie, en Rascie (Servie) et en Bosnie; et ils le supplièrent de faire établir, dans ces contrées, des prêtres séculiers, qui, cultivant la vigne nouvellement plantée, y prissent le soin ordinaire des âmes, afin que les missionnaires pussent s'occuper d'autres conquêtes. Voilà, dit Wadding (1), comment nos religieux en ont toujours usé: ils vont surmonter les premières difficultés, puis ils laissent le repos et le profit aux pasteurs ordinaires. Le Pape écrivit en ce sens, tant à Louis, roi de Hongrie, qu'à l'archevêque de Colocz, à l'évêque de Chonad, et à frère Peregrin, évêque de la Bosnie.

L'ordre séraphique ne planta pas la foi en Bulgarie sans l'arroser de son sang. Dix Frères-Mineurs se trouvaient dans la capitale des Bulgares, située sur le Danube, lorsque Bussarath, prince schismatique qui régnait au delà du fleuve, et qui était d'intelligence avec les schismatiques de la ville, la surprit par trahison (2). Cinq de ces Franciscains se réfugièrent dans la citadelle. Parmi les cinq autres, trois étaient prêtres, et deux laïques. On nommait les trois prêtres: frère Antoine de Saxe, homme de contemplation et éloquent prédicateur; frère Grégoire de Trau, en Dalmatie, religieux d'une grande humilité, unie à une science profonde de l'Écriture et au zèle de la foi; frère Nicolas de Hongrie, homme tellement austère qu'il portait des cercles de fer aux bras et aux jambes, qu'il avait une cuirasse pour cilice, et que, depuis seize ans, il n'avait pris qu'une fois par jour un peu de pain et d'eau. On nommait les deux laïques: frères Thomas de Foligno et Ladislas de Hongrie; le premier remarquable pour ses mortifications, et le second pour son assiduité à la prière. L'un des cinq fut mis en pièces au milieu du tumulte, quand les schismatiques de la ville la livrèrent à Bussarath. Les quatre autres, ayant été conduits devant ce prince et interpellés sur leur croyance par les prêtres grecs, rendirent raison de la foi catholique d'une manière si ferme et si solide, que les schismatiques demeurèrent confondus. Suppléant au défaut du raisonnement par la violence, ils sollicitèrent Bussarath de les faire périr; mais le pillage l'occupait plus que cette discussion. Les prêtres grecs, sans qu'il les y eût autorisés, firent aussitôt traîner les quatre confesseurs hors de la ville sur le bord du fleuve, où on leur trancha la tête le 12 février 1369. Alors éclatèrent des prodiges, que nous rapportons d'après le témoignage explicite de Wadding. Sur la rive du Danube où gisaient les quatre corps décapités, apparut une splendeur céleste, et retentit un concert angélique. Informé de l'événement, Bussarath accourut lui-même; mais, quoiqu'il stimulât son cheval de l'éperon, il ne put le faire approcher des corps des martyrs. Mettant pied à terre, il tenta de s'avancer: un spectre terrible lui barra le passage. Les caloyers grecs, c'est-à-dire les moines schismatiques, afin d'empêcher qu'on ne rendît des honneurs aux saintes reliques, firent venir des dogues pour les dévorer; mais, lorsqu'on croyait que la dent des chiens allait s'imprimer sur ces corps livrés à leur rage, on les vit reculer avec des hurlements affreux, comme frappés par une main invisible. Un seul mordit une des vénérables reliques: ce ne fut que pour glacer de terreur les spectateurs de cette scène impie;

(1) An. 1368, n° 1.

(2) Wadding, an. 1369, n° 11. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. II, p. 282 *bis*.

car il n'eut pas plutôt touché la chair du martyr, que des gerbes de feu s'échappèrent de sa gueule enflammée, avec d'atroces hurlements. Enfin le Danube, sortant de son lit, alla chercher sur le rivage les quatre corps que tant de prodiges venaient de glorifier; et ses flots, dociles à la voix de Dieu, les déposèrent dans quatre cercueils préparés par les anges et que le fleuve reçut dans son sein.

Urbain V, pressé par son zèle pour le salut des âmes, envoya, en 1369, des Frères-Mineurs vers les nations de l'orient et du nord de l'Europe, leur attribuant, outre les priviléges ordinaires pour de pareilles missions, la faculté de citer au saint Siége tous ceux qui s'opposeraient à l'exercice de leurs fonctions apostoliques, de quelque qualité qu'ils fussent (1). Parmi les peuples que la famille de saint François devait évangéliser, idolâtres, musulmans, hérétiques, Indiens, Alains, Scythes, Arméniens, Géorgiens, nestoriens, jacobites, Grecs, etc., nous voyons mentionnés, d'une manière spéciale, les Comans, les Russes et les Bulgares. Telles étaient les légitimes espérances de conversion dans les provinces détachées de l'empire grec, sous le nom de Bulgarie, de Rascie (Servie) et de Bosnie, que frère Barthélemi d'Alverne, vicaire franciscain dans cette dernière contrée, et Louis, roi de Hongrie, envoyèrent, en 1372, au Pontife romain, frère Bérenger d'Aragon pour réclamer un renfort de missionnaires (2). Le Pape lui accorda soixante Franciscains, et autorisa l'érection dans ces pays de plusieurs couvents, qui devinrent autant de foyers d'où rayonnaient les apôtres.

Dès l'an 1370, le Pontife romain avait envoyé frère Nicolas Melsat en Russie, en Valachie et en Lithuanie, avec vingt-cinq compagnons à son choix (3).

L'année suivante, considérant que les fatigues avaient réduit le nombre des Frères-Mineurs, qui, sous la conduite du vicaire franciscain en Russie, travaillaient à convertir les idolâtres et à ramener les schismatiques de cette contrée, il permit à ce vicaire de faire venir trente auxiliaires de quelque province de l'ordre qu'il lui plairait, sans demander le consentement de leurs supérieurs respectifs, à la condition que ces missionnaires nouveaux fussent de bonne vie et mœurs (1). La mort, dont les coups éclaircissaient les rangs des ouvriers apostoliques, les touchait beaucoup moins que la perte des âmes au salut desquelles ils s'étaient dévoués. Or, les prédications d'un prêtre, nommé Jean, originaire du diocèse de Breslau en Silésie, tendaient à égarer les esprits, en les prévenant, à leur grand préjudice, contre les Franciscains. Jean contestait en Russie aux missionnaires le pouvoir d'administrer les sacrements, et soutenait qu'il fallait rebaptiser ou absoudre de nouveau ceux qui avaient reçu d'eux le baptême ou l'absolution de leurs péchés. Instruit d'un scandale si nuisible à la propagation de la foi, le Pape écrivit à l'archevêque de Gnesne et à d'autres évêques de protéger le ministère des Frères-Mineurs, et d'user des peines canoniques contre les téméraires qui chercheraient à les entraver dans l'exercice des fonctions apostoliques.

Les Franciscains poursuivirent leur tâche laborieuse, non-seulement en Russie, mais en Valachie, contrée dont la partie inférieure a retenu ce nom, et dont la partie supérieure a pris celui de Moldavie. La Valachie proprement dite est bornée au nord par la Moldavie et la Transylvanie, à l'occident par ce dernier pays, à l'orient et au midi par le Danube. La Moldavie, limitée au midi par la Valachie, l'est au nord par la Pologne, à l'ouest par la Transylvanie, à l'est par l'Ukraine et la Bessarabie. Les Valaques n'ayant point d'évêque particulier, et la diversité de langage les empêchant de recourir volontiers au ministère des prêtres hongrois, la piété des schismatiques convertis languissait parmi eux, et les autres se convertissaient plus difficilement. Le Pontife romain manda, en conséquence, l'an 1374, aux archevêques de Strigonie et de Colocz, de s'entendre avec le roi Louis, sous les auspices duquel ce grand travail des missions s'opérait dans le voisinage de la Hongrie, à l'effet d'établir un siége épiscopal en Valachie, et d'y placer, s'il y avait lieu, frère Antoine de Spalatro, en Dalmatie, qui parlait la langue nationale, et dont les prédications avaient

(1) Wadding, an. 1369, n° 2.
(2) *Ibid.*, an. 1372, n° 8.
(3) *Ibid.*, an 1370, n° 2. Rinaldi, an. 1370, n° 8.

(1) Wadding, an. 1371, n° 6.

gagné beaucoup d'âmes à la foi catholique (1). Quatre ans après, deux Franciscains s'élevant avec zèle, dans la Valachie proprement dite, contre le culte insensé rendu aux arbres, et y prêchant le vrai Dieu, les idolâtres les massacrèrent de la manière la plus cruelle (2). Du reste, la famille de saint François ne cultivait pas seule ce champ, où tant d'épines s'opposaient à ce que les missionnaires cueillissent des fruits de salut. La famille de saint Dominique, que le zèle de frère Paul, dont nous avons parlé sous l'an 1242, avait comme naturalisée dans tous ces pays, réussit à faire abjurer le schisme à une grande partie de la population grecque, qui y était mêlée aux idolâtres (3).

En Lithuanie, troisième carrière ouverte par le Pape au zèle de la milice franciscaine que Nicolas Melsat conduisit à la conquête des âmes, l'idolâtrie dominait toujours, accompagnée peut-être de plus de superstitions qu'en aucun pays du monde, puisqu'il n'y a point d'animal que les Lithuaniens n'aient adoré. Les serpents, comme nous l'avons dit sous l'an 1325, étaient, avec les aspics, leurs dieux les plus ordinaires. Ces peuples avaient un grand respect pour les forêts, et à peine osaient-ils brûler du bois, de peur d'offenser quelque divinité inconnue. Le feu, consacré par un prêtre et regardé comme perpétuel, recevait aussi leurs hommages. Une heureuse révolution s'opéra enfin en Lithuanie, quand le grand-duc Jagellon, jusqu'alors ennemi de la Pologne, proposa aux grands de ce royaume de réunir les deux contrées au moyen de son union avec leur jeune reine Hedwige, et d'introduire de cette manière le christianisme parmi ses propres sujets. Les Polonais ayant consenti au mariage de leur reine avec le grand-duc, ce dernier reçut le baptême à Cracovie et le nom de Wladislaw (4). Son cousin Whitold, baptisé avec lui, fut nommé Alexandre, et obtint du nouveau roi de Pologne le gouvernement de la Lithuanie. Wladislaw chargea aussitôt des Frères-Mineurs de disposer les Lithuaniens au christianisme. Il se rendit lui-même au milieu d'eux, l'année suivante, avec la reine Hedwige et l'archevêque de Gnesne, pour hâter leur conversion. On éteignit le feu réputé perpétuel, on abattit les bois sacrés, on tua les serpents et les lézards, objet d'un culte stupide, on brisa les idoles; et les Lithuaniens, voyant que leurs divinités impuissantes succombaient sans venger leur défaite, n'en furent que plus portés à reconnaître le vrai Dieu. Wladislaw, parcourant le pays, suppléait par ses propres instructions à ce que ne pouvait faire le clergé polonais, qui ignorait l'idiome local. On attirait, par le présent d'un habit de laine blanche, les néophytes qu'on disposait au baptême, et, le sacrement ne pouvant être administré à chacun en particulier à raison de l'immense multitude des convertis, on les baptisait par troupes. On donnait le nom de Pierre à tous les hommes de la première troupe, celui de Paul aux hommes de la seconde, et ainsi successivement ceux des autres apôtres; les femmes, à leur tour, recevaient collectivement les noms de Catherine, de Marguerite, et d'autres saintes. On ne baptisait séparément que les personnes d'un rang élevé. C'était à Wilna, capitale de la Lithuanie, que les idolâtres conservaient naguère le feu sacré : l'archevêque de Gnesne, dès que le christianisme eut été adopté comme religion de l'État, y établit une église cathédrale, dédiée à saint Stanislas, patron de la Pologne, et qui releva directement du saint Siége. Le Franciscain André Vasillo, Polonais d'origine, ancien confesseur d'Élisabeth, reine de Hongrie, et déjà évêque, en devint le premier titulaire (1).

Le soin que les Papes prenaient des missions de l'Europe ne leur faisait pas oublier celles dont les apôtres exerçaient leur zèle en Asie. Là venait de s'accomplir un événement qui exerça une grande influence sur la prédication évangélique. Koublaï, que l'on connaît, comme empereur de la Chine, sous le nom de Chi-Tsou, avait fondé la vingtième dynastie chinoise, dite des Monghols ou des Yuen. Elle fut renversée, en 1368, par Tchou-youan-tchang, qui prit, comme empereur, le nom de Houng-wou, c'est-à-dire *Fortune immense, produite par la guerre*. Cette dynastie nationale, fidèle à la politique chinoise, s'appliqua à empêcher toute communication avec l'étranger, et dès lors la mission

(1) Wadding, an. 1374, n° 6.
(2) *Ibid.*, an. 1378, n° 12.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1374.
(4) Wadding, an. 1386, n° 1.

(1) Wadding, an. 1386, n° 2. Rinaldi, an. 1388, n°s 15-17.

catholique de la Chine perdit son éclat (1), sans que les vestiges du christianisme s'effaçassent complétement dans cet empire. Ils ne se perpétuèrent nulle part en plus grand nombre qu'à Tschang-tcheou-fou, huitième ville de la province de Fokien (2). Le comte Baldelli Boni (3) parle d'une Bible latine, déposée à Florence dans la bibliothèque Médicis, trouvée chez un idolâtre de Camxo, province de Nanking, et qui, d'après sa déclaration, avait été transmise de main en main par ses ancêtres depuis l'époque de la dynastie des Yuen ou des Monghols. Deux ans après la révolution politique qui la renversa, Urbain V apprit que, par suite de la mort de presque tous les Franciscains que ses prédécesseurs avaient envoyés dans ce pays lointain, et de la translation de frère Côme sur le siége de Seraï, les princes et le peuple manquaient de ministres de la parole de Dieu et de premier pasteur. Aussitôt il institua frère Guillaume de Prato archevêque de Kan-Balikh et vicaire général des Franciscains du Kathaï, s'il n'y en avait pas. Le Pape donna pour compagnons à Guillaume douze Frères-Mineurs; il les fit suivre d'environ soixante autres, en les chargeant de préparer, en passant, la réunion de l'Église grecque, et il en fit encore partir huit autres, dont on sait les noms : François de Terni, Antoine et Paul du Bourg Saint-Sépulcre, Gonsalve et Alfonse, Espagnols, Pierre de Monte-Pulciano, Bernard de la province de Rome, et Antoine de celle de Saint-Ange (4). En 1371, François de Podio, surnommé Catalan, reçut le titre de vicaire des Frères-Mineurs dans la Tartarie du Nord, où il fut envoyé avec douze compagnons dont on lui laissa le choix (5). L'âge et les fatigues diminuèrent successivement le nombre des missionnaires, qui exerçaient leur zèle, chez les Tartares du Nord, avec un tel succès, que plus de dix mille infidèles embrassèrent la foi catholique dans les seuls monts Caspiens. Le vicaire franciscain de ces régions députa alors au saint Siége les frères Roger, Anglais, et Ambroise de Sienne, pour en obtenir des auxiliaires; et le Pape leur en accorda vingt-quatre à prendre dans toute nation, pourvu qu'ils partissent de leur plein gré et que leurs supérieurs les jugeassent propres à ce ministère (1).

A l'époque où Urbain V instituait Guillaume de Prato archevêque de Kan-Balikh, il envoya le Franciscain Antoine, évêque avec le titre épiscopal de Mela, vers les Géorgiens et les autres chrétiens schismatiques de l'Orient; vingt-cinq Frères-Mineurs accompagnèrent ce prélat (2).

La Géorgie, l'Arménie, la Tartarie, continuaient aussi d'être le théâtre et de recueillir les fruits du zèle des Dominicains, auxquels Grégoire XI adressa jusqu'à huit lettres, pour les féliciter de leur généreuse ardeur à répandre la foi, et de leur constance héroïque à supporter les fatigues, les persécutions et la mort (3). Ce Pape en fit partir un grand nombre pour l'Orient avec le P. Élie Petit, Français, sacré évêque, afin de travailler, au nord et au midi de l'Asie, à la propagation du christianisme (4). Le Dominicain Jean de Trévise, évêque en Arménie, traversant Constantinople avec ses compagnons pour se rendre auprès du Pape, y disputa sur la primauté du saint Siége avec Jean Cantacuzène, ancien empereur de Constantinople, devenu moine de Saint-Basile. Cantacuzène, convaincu, se montra disposé à procurer par ses efforts la réunion des deux Églises. Grégoire XI manda aux Dominicains que Jean de Trévise avait laissés à Constantinople, afin de s'en occuper avec l'ancien empereur, de ne point partir qu'ils ne l'eussent réalisée; et alors les marchands vénitiens, établis dans la ville impériale, attribuèrent aux Frères-Prêcheurs un oratoire sous le vocable de Saint-Marc, ainsi qu'un terrain pour y construire un couvent : donation approuvée par le sénat de Venise (5). Maxime, d'abord engagé dans le schisme, mais qui, après avoir abjuré l'erreur, embrassa l'institut de saint Dominique, s'occupa avec tant d'ardeur de la conversion des schismatiques, qu'il en ramena un grand nombre à

(1) Le comte Baldelli Boni, *Il milione di Marco Polo*, t. I, p. 38.
(2) *Historia Tartarorum ecclesiastica*, p. 120.
(3) *Il milione di Marco Polo*, t. I, p. 38.
(1) Wadding, an. 1370, nos 1-2. Rinaldi, an. 1370, no 9.
(5) *Ibid.*, an. 1371, no 10.

(1) Wadding, an. 1302, no 1.
(2) *Ibid.*, an. 1370.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1371. Rinaldi, an. 1371, no 8.
(4) *Ibid.*, an. 1374.
(5) *Ibid.*, an. 1375.

l'unité : Boniface IX lui accorda, pour la consolation des Grecs-unis de Constantinople, le pouvoir de chanter l'Épître et l'Évangile en leur langue dans les messes solennelles (1) ; et, ce zélé Dominicain étant venu exposer au Pape la nécessité d'un plus grand nombre d'ouvriers apostoliques dans ce pays, on l'autorisa, en outre, à fonder un couvent de Frères-Prêcheurs sur les terres des Grecs (2). Le Dominicain Nicolas Nocluri, chapelain de Boniface IX, travailla aussi beaucoup à inculquer aux Grecs la doctrine catholique : pour le mettre à même de rendre de plus grands services, le Pape lui concéda, au faubourg de Péra près Constantinople, l'église et l'hôpital de Saint-Antoine (3). Malgré tous ces efforts et les conquêtes individuelles opérées par les missionnaires, la réunion collective, objet des vœux ardents du saint Siége et des démarches de tant de légats, tirés principalement des deux familles de saint François, et de saint Dominique, ne devait pas s'effectuer, du moins d'une manière durable. Le schisme opiniâtre des Grecs rejetait avec ingratitude les tendres sollicitations du Vicaire de Jésus-Christ. Aussi les Turks othomans, messagers de la colère de Dieu et instruments de ses vengeances, se montraient-ils déjà à proximité de l'infidèle Constantinople. Dans leurs incursions, ces fanatiques musulmans n'épargnaient ni les églises catholiques, ni la personne des missionnaires, ainsi qu'on en fit la triste expérience à Caffa (4) : mais le Pape encourageait incessamment les fidèles, par la concession d'indulgences, à concourir au rétablissement des églises ruinées ; il animait, par des grâces spirituelles, le courage des apôtres de la foi, tels que les Frères-Unis qui résidaient à Caffa et en Arménie (5) ; enfin, plus la barbarie musulmane menaçait de près l'Europe, plus il avait à cœur de l'envoyer combattre, dans l'Asie son berceau, par de nouveaux essaims de missionnaires. Beaucoup de Dominicains partirent, en 1397, pour la grande Arménie.

Un document, produit en justice à Goa l'an 1533, et mentionné par le Jésuite Du Jarric (6), prouve que la connaissance des mystères du christianisme, portée par les missionnaires dans l'Inde, n'y était pas encore effacée en 1391. Il s'agit d'une donation, écrite sur une lame de bronze en langue canarienne, et par laquelle un roi idolâtre, nommé Mantrafar, donnait certaines rentes à une pagode. Cet acte, de l'année 1391, commençait ainsi : « Au nom de Dieu, qui est le créateur des vrais mondes, du ciel, de la terre, de la lune et des étoiles, lequel elles adorent, et en qui elles ont leur sûr appui. C'est à lui que je rends grâces, et je crois en celui qui, pour l'amour de son peuple, a voulu venir prendre chair en ce monde. » A la fin de l'acte, et près de la signature, le roi confessait la trinité des personnes divines en unité d'essence. Le dogme de la Trinité et celui de l'Incarnation du Fils de Dieu, naguère enseignés d'une manière si explicite par les Franciscains et les Dominicains, subsistaient donc encore dans le souvenir des habitants de l'île de Goa.

Les dernières années du XIVe siècle, en présentant aux sectateurs de l'islamisme, en Égypte, en Terre-sainte et en Espagne, l'héroïsme de plusieurs martyrs, que leur foi rendit supérieurs aux plus cruels tourments et à la mort, auraient dû être, pour les témoins de ce courage surnaturel, une époque de conversion.

Le premier des illustres confesseurs, dont nous allons dire la fin glorieuse, rappela, par sa chute momentanée comme par son éclatant retour, frère Étienne et le chevalier Thomas, martyrisés à Seraï et au Caire. Jean Éthier, tel était son nom, naquit en Espagne et devint confesseur de l'infant Ferdinand d'Aragon (1). Le désir d'étendre la religion lui fit prendre la résolution d'aller à Jérusalem, et d'y passer le reste de ses jours à fortifier les fidèles et à prêcher l'Évangile aux mahométans. Mais il ne fut pas longtemps en Palestine sans être arrêté par l'ordre du sultan d'Égypte, et mis aux fers. Il avait pour compagnon frère Gonsalve, qui survécut peu à son arrestation, et qui mourut dans la prison le 16 mai 1370. Ce fut alors le moment du plus grand danger pour Jean Éthier : il y succomba. Demeuré seul, captif, maltraité d'une manière barbare, il sentit sa foi chanceler, et, rachetant

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1398.
(2) *Ibid.*, an 1399.
(3) *Ibid.*, an. 1402.
(4) *Ibid.*, an. 1389, 1398.
(5) *Ibid.*, an. 1398, 1400.
(6) *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 300.

(1) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 256.

sa vie en reniant Jésus-Christ, dont il était le ministre, il embrassa la loi de Mahomet. Cependant, retenu par son caractère de prêtre, il n'osa se marier. Le renégat passa trois ans entiers dans son apostasie, combattu sans relâche par le remords et par la crainte du supplice s'il revenait à son devoir. Enfin, au bout de ce temps, le cri de sa conscience fut plus fort que tous les intérêts de la terre. Il sentit qu'il ne pouvait plus rester dans l'état horrible où sa faiblesse l'avait jeté. Pénétré de repentir à la vue d'une faute dont il connaissait toute l'énormité, il écrivit aux Franciscains qui étaient dans l'île de Chypre, leur peignit son malheur, et leur confia sa sage résolution, les suppliant de lui envoyer au Caire, où il se trouvait alors, deux de leurs compagnons pour travailler à son retour dans le sein de l'Église. Aussitôt qu'il eut été réconcilié, il fit publiquement profession du christianisme, et détesta hautement les erreurs de Mahomet. Comme il expiait ses égarements par la pénitence, les musulmans le prirent, et déployèrent sur lui toute la rage que son retour à la vraie foi pouvait inspirer à des hommes qui en étaient les ennemis déclarés : car, après l'avoir fustigé cruellement, après avoir répandu sur ses plaies du sel et du vinaigre, ils l'attachèrent à une croix avec six clous, deux aux mains, deux aux coudes et deux aux pieds. Le martyr, qui, pendant les tourments préliminaires, était pâle et défiguré, devint vermeil et prit un visage riant, dès qu'il fut élevé sur la croix, changement subit qui frappa les spectateurs d'étonnement. Jean Éthier, confessant Jésus-Christ, et disant anathème à Mahomet, expira tranquillement en l'année 1373.

Le bienheureux Paul ou Paulet venait d'introduire, dans l'ordre de saint François, la réforme dite de l'étroite observance de la règle : c'est le martyre de quatre Frères-Mineurs, appartenant à cette réforme (1), que nous devons maintenant rappeler. Frère Nicolas de Taulicis, né à Sebenico en Dalmatie ; frère Donat, né près Perpignan, de la province d'Aquitaine ; frère Pierre de Narbonne, compagnon du bienheureux Paul, de la province de Saint-Louis ; et frère Étienne de Lanich, du vicariat de Corse, formaient une mission destinée à évangéliser les infidèles. Nicolas, qui avait donné des preuves non équivoques d'une éminente piété et d'une foi constante, en était le chef. Comme les quatre missionnaires se trouvaient à Jérusalem, le Saint-Esprit leur inspira d'entrer, l'un des jours solennels des mahométans, dans la mosquée du Temple, et d'y prêcher avec une sainte hardiesse sur les vérités de la religion chrétienne et contre les erreurs de l'islamisme. Par ces démarches d'éclat, dont nous avons déjà cité des exemples, la Providence mettait en quelque sorte les musulmans en demeure de sortir de leur fatal engourdissement, et d'ouvrir les yeux à la lumière : appels répétés de la miséricorde divine, auxquels ils demeurèrent sourds pour leur malheur. Les infidèles, d'abord surpris de la présence des missionnaires dans la mosquée, devinrent furieux quand ils les entendirent traiter Mahomet d'imposteur et sa loi de blasphème. Ils se jetèrent en tumulte sur les religieux, les accablèrent de coups, puis les précipitèrent à demi morts dans une affreuse prison. Les captifs y passèrent trois jours sans manger ni boire, chantant continuellement les louanges du Seigneur, et s'exhortant à la persévérance. Au bout de ce temps, on les tira de leur cachot pour les forcer à se rétracter devant tout le peuple. Mais, comme, au lieu de se dédire, ils recommençaient à évangéliser, avec une nouvelle force et une inébranlable fermeté, sur la place publique, les musulmans, outrés de fureur, s'élancèrent sur eux, les taillant en pièces à coups de haches et d'épées, le 11 novembre 1391. Pour consumer les corps saints, on les jeta deux fois dans le feu ; mais deux fois il s'éteignit. Plus aveuglés que jamais, les musulmans entassèrent le bois sur le bois pendant trois jours, tenant ainsi les reliques sous l'action d'une flamme sans cesse renouvelée : elles n'en restèrent pas moins intactes, et lassèrent, par leur miraculeuse résistance aux atteintes du feu, l'obstination des infidèles. Ceux-ci, convaincus de leur impuissance, renoncèrent à brûler ces restes vénérables, et se bornèrent à les enterrer en secret, afin que les chrétiens ne pussent les environner de témoignages de vénération et d'honneur.

Le martyre de ces quatre Franciscains à Jérusalem devint l'occasion de celui que

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. III, p. 16. Wadding, an. 1391, n° 1. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 278.

deux émules de leur gloire souffrirent à Grenade (1). Jean de Cetina, en Aragon, eut pour père Jean de Laurens, et s'attacha d'abord au service d'un gentilhomme. Bientôt il s'aperçut qu'il perdait ainsi son temps ; car il n'avançait pas sa fortune, et ne faisait pas de progrès dans la vertu. En se repliant sur lui-même, il s'effraya des dangers que courait son salut. Le trait de lumière qui le frappa fut si efficace, qu'il quitta son patron et renonça à toutes les espérances que le monde pouvait l'autoriser à entretenir, pour se retirer dans l'ermitage de saint Genêt près Carthagène. Il y passa quelques années dans un parfait recueillement, priant avec assiduité, et éprouvant son corps par la mortification. Voulant ensuite donner une règle stable à sa vie pénitente, et joindre à ses exercices de piété le mérite de l'obéissance, il retourna en Aragon et prit l'habit de saint François au couvent de Montion. Ses supérieurs, qui reconnurent en lui un grand fonds de vertu et de l'intelligence, songeant à l'élever aux ordres sacrés, l'envoyèrent étudier à Barcelone, où il devint un bon prédicateur. Aussitôt qu'il fut en état d'annoncer l'Évangile, il s'appliqua à l'instruction des mahométans et des juifs, et il n'en rencontrait aucun qu'il ne se mît à le catéchiser. Ayant été envoyé à Chelvas dans le royaume de Valence, il y vit les nouveaux observantins, dont il embrassa le genre de vie, se revêtant d'un habit grossier et marchant pieds nus. La nouvelle qu'on reçut alors du martyre que les quatre Franciscains de l'étroite observance avaient souffert à Jérusalem enflamma le zèle de Jean de Cetina. Il se rendit à Rome, et sollicita de Boniface IX la permission d'aller prêcher dans la cité sainte, où il espérait recevoir la palme des confesseurs de la foi. Le Pape, après avoir fait éprouver la fermeté du religieux, lui accorda le pouvoir de prêcher en Palestine, mais à la condition de ne point entrer dans Jérusalem, où ses prédications pourraient causer un préjudice considérable aux membres de la Famille franciscaine de Terre-sainte qui desservaient les saints Lieux sous la domination des infidèles. Cette restriction modifia le projet de Jean, qui résolut de porter l'Évangile aux musulmans de Grenade et de l'Andalousie. De retour en Espagne, il demanda à Jean Vital, provincial de Castille, les pouvoirs nécessaires pour l'exécution de son projet. Ce supérieur, homme de grande expérience, lui représenta les dangers d'une telle entreprise, ajoutant qu'en présence de périls si imminents, il ne pouvait autoriser sa mission qu'après de sérieuses épreuves. Il lui conseilla d'employer les jeûnes et les plus ferventes prières pour connaître la volonté du ciel, et pour en obtenir la force d'accomplir son généreux dessein. Il lui assigna enfin le couvent du Mont, près Cordoue, comme retraite et lieu d'épreuve. Jean de Cetina, respectant la volonté de Dieu dans celle de son supérieur, obéit avec plaisir. Il se forma, avec des branches d'arbres, une cellule sur un petit tertre près du couvent, et y passa une année entière dans l'oraison et les austérités. Dieu fit connaître alors, par des merveilles éclatantes, qu'il le destinait à être le témoin de son Évangile. Ainsi, un incendie s'étant déclaré dans le couvent, la prière de Jean, non-seulement en arrêta les progrès, mais en répara les conséquences et en effaça les moindres traces. Il guérit Martin Fernandez, bienfaiteur du monastère. Une pierre énorme, que plusieurs ouvriers n'avaient pas même pu remuer, fut transportée par lui seul et sans efforts. Sur le rapport qui énumérait ces faits extraordinaires, le chapitre provincial, célébré à Burgos, décida qu'on accorderait enfin à Jean de Cetina, si constant dans son zèle, la permission qu'il sollicitait avec tant d'ardeur. Comme une révélation avait appris à Jean que frère Pierre de Duegnas, en Castille, qui avait été élevé à la cour du roi, et qui n'avait que dix-huit ans, serait associé à la gloire de son martyre, on lui donna ce jeune frère-lai pour compagnon. Aussitôt que les deux athlètes de Jésus-Christ eurent reçu la bénédiction de leurs supérieurs, ils se dirigèrent vers Grenade. Les premiers mahométans qu'ils rencontrèrent, les reconnaissant à leur habit pour des religieux, les interrogèrent sur leur dessein. Jean et Pierre répondirent nettement qu'ils allaient enseigner aux musulmans les vérités du christianisme, et leur faire voir la fausseté de la religion de Mahomet. Quoique, sur leur passage, ils prêchassent avec force contre les impostures dont l'Alcoran est rempli, personne ne les arrêta ; ils ne furent pas même insultés. Ils arrivèrent à Grenade le 8

(1) Rinaldi, an. 1307, n° 17.

janvier 1397, et y rencontrèrent le Franciscain Eustache, Portugais, chapelain des marchands chrétiens que le commerce obligeait d'y résider. Ils se servirent de ce religieux pour apprendre à connaître la ville, afin de déterminer ensuite le lieu le plus convenable pour leurs prédications. En voyant les missionnaires parcourir ainsi la cité, le peuple conçut des soupçons et s'émut. En l'absence du chef mahométan, Mahomet-Aben-Balva, qui était alors à Malaga, le cadi fit amener devant lui Jean de Cetina et Pierre de Duegnas. Ils lui déclarèrent qu'ils étaient venus tout exprès pour annoncer l'Évangile de Jésus-Christ, et dévoiler les erreurs ainsi que les impiétés de l'islamisme. Le cadi, ne voulant pas prendre sur lui de les maltraiter, se contenta de leur enjoindre, sous peine de la vie, de quitter le territoire de Grenade; mais Jean lui repartit : « Vous nous donnez par là une grande preuve de la fausseté de votre religion, que vous prétendez soutenir par la force matérielle, et non par la raison. Pour vous endurcir dans votre incrédulité, vous attribuez à la magie les miracles que Dieu opère en faveur de la foi chrétienne : mais nous vous offrons de nous soumettre à l'épreuve la plus décisive. Afin de vous donner une démonstration irrécusable de l'erreur où vous vivez, nous entrerons dans un bûcher allumé avec le plus hardi de vos imans, et celui qui en sortira sans être brûlé aura ainsi prouvé la vérité de sa croyance. Vous croyez nous accorder une grâce, en nous renvoyant sans nous faire subir aucune peine; vous nous obligeriez davantage si vous nous faisiez endurer la mort pour Jésus-Christ. » La proposition du missionnaire fut refusée, et le cadi affecta de regarder les deux Franciscains comme des insensés, pour ne pas être forcé d'avouer qu'il craignait que sa croyance ne fût démontrée fausse par un miracle. La défense de reparaître dans la ville n'imposa point aux religieux. Dès le lendemain, après s'être confessés à frère Eustache et avoir reçu sa bénédiction, ils prêchèrent avec intrépidité dans Grenade. Le peuple, soulevé à cette occasion, les ayant saisis, les ramena devant le cadi. Il les fit conduire en prison, où, pendant quelque temps, ils subirent les traitements les plus inhumains, sans qu'on parvînt à ébranler leur constance ni à obtenir d'eux la promesse de s'éloigner. Le 17 février, on les tira de leur prison pour les envoyer travailler aux vignes, avec une troupe d'autres esclaves chrétiens; et ceux-ci goûtèrent une grande consolation en ayant pour compagnons les deux religieux, qui leur fournirent les plus sublimes motifs de supporter avec patience les rudes travaux que leur imposaient les infidèles et les injustes châtiments qu'ils en recevaient. Wadding rapporte que, pendant ce temps, frère Pierre ayant dû célébrer la messe dans un petit local qui ne pouvait pas contenir plus de soixante et dix personnes, les murailles reculèrent à sa prière, pour donner place à un plus grand nombre de chrétiens qui désiraient assister au saint sacrifice : miracle par lequel ceux qui chancelaient dans la foi y furent heureusement confirmés. Les confesseurs étaient accablés le jour d'un travail fatigant, gênés la nuit par les incommodités de la prison; mais les exercices de leur zèle et leurs austérités les épuisaient encore plus que ce rude labeur et la rigueur de la détention. Exténués tous les deux, ils tombèrent successivement malades. En cet état, ils s'inquiétèrent plus de se voir éloignés du martyre que de se sentir minés par la fièvre; ils ne craignaient que de mourir d'une mort ordinaire, souhaitant de succomber, non sous l'effort de la maladie, mais sous les coups des bourreaux. Dieu exauça leurs prières, ils recouvrèrent la santé; et, la force du corps renouvelant celle de l'esprit, ils recommencèrent, le second dimanche après Pâques, à prêcher aux infidèles de Grenade : car, après deux mois de travail aux vignes, ils étaient revenus à la ville. Frère Jean, ayant rencontré dans un quartier de Grenade un assez grand nombre de musulmans assemblés, se mit en devoir de leur expliquer la parabole du Bon Pasteur; et, après leur avoir montré, par tout ce que Jésus-Christ a opéré pour le salut des hommes, qu'à lui seul appartient le titre de Pasteur des âmes, il exposa avec détail les fourberies dont Mahomet, véritable loup ravissant, s'est servi pour séduire ses sectateurs, et il finit en qualifiant l'imposteur de faux prophète. Ces expressions allumèrent la colère des auditeurs, qui portèrent leurs plaintes directement à Mahomet-Aben-Balva, revenu de Malaga dans sa capitale. Ce prince fit comparaître, le samedi 19 mai, les deux missionnaires devant lui; et, ayant appris de la bouche même

de frère Jean sa ferme résolution de soutenir les vérités de l'Évangile et d'anathématiser les impiétés de Mahomet, il lui appliqua un grand coup de bâton sur la tête. Dans cette circonstance, le confesseur de Jésus-Christ témoigna, avec encore plus de zèle qu'il n'en avait fait paraître, qu'il était disposé à tout souffrir pour le nom de son divin Maître. « Vous vous vantez, vous autres chrétiens, lui dit le chef musulman, de faire des miracles. Hé bien! je vous ferai trancher la tête, et nous verrons si Jésus-Christ la réunira à votre corps. Si cela arrive, je croirai que votre religion est la véritable. » Le peuple, à cette proposition du prince, craignit que les missionnaires ne l'acceptassent, et qu'un prodige ne décidât de la vérité des croyances : il murmura donc, et s'écria que Mahomet-Aben-Balva, en bon musulman, ne devait faire aucun traité avec des chrétiens. La crainte d'une émeute fit changer d'avis à ce prince. Il ne fut plus question de conditions, et le chef mahométan, dans sa colère, appliqua à Jean un second coup de bâton, qui lui fit sortir un œil de son orbite. Le barbare, pour assouvir sa cruauté, le fit dépouiller de tout vêtement, et, s'étant lassé de le frapper, il commanda à ceux qui étaient présents de l'achever à coups de fouet. Les infidèles, dans une flagellation aussi longue que douloureuse, découvrirent toutes les parties du corps de Jean de Cétina, au point qu'on lui voyait les entrailles. Au milieu de ces tourments, le martyr ne perdit pas un instant la présence d'esprit : il ne cessa pas de louer le Seigneur, qui l'avait trouvé digne de souffrir pour son nom, et de le prier d'éclairer ses persécuteurs. Apercevant dans la foule dont il était entouré Pierre de Duegnas, qui considérait d'un œil ferme et tranquille le détail de ses tortures, il bénit ce cher compagnon, l'exhorta à persévérer, et voulut lui donner le baiser de paix : mais le prince l'en empêcha. Le peuple impatient, et dont la constance du martyr augmentait la fureur, pressa son chef de terminer le supplice de Jean, et de réserver Pierre, qu'on espérait, à cause de sa grande jeunesse, pouvoir réduire à apostasier. Alors Mahomet-Aben-Balva, faisant lui-même l'office de bourreau, tira son glaive et trancha la tête du confesseur. Se tournant ensuite vers Pierre, il lui dit : « Imprudent, apprends à être sage aux dépens d'autrui. La vie avec les richesses, ou la mort avec les tourments, sont en ta main. Si tu te repens, je te comblerai de biens et d'honneurs ; mais, si tu t'obstines dans tes sentiments, je te ferai mourir d'une manière cruelle. » Le jeune religieux, animé par l'ardeur de sa foi, lui répondit d'un air assuré : « Que vos trésors se perdent avec vous! J'estime plus vos supplices que vos bienfaits. Mon compagnon a triomphé de vous au milieu de votre royaume ; il est déjà dans la gloire du ciel : je ne souhaite que de le suivre, et, comme je lui ai été uni dans la foi, vous me comblerez en me faisant participer à son bonheur. —Tu crois donc, reprit le prince, que ton compagnon est au ciel? Si cela est, prie-le de revenir et de ressusciter. — Cette résurrection serait facile au pouvoir de Dieu, répliqua Pierre : il ne lui en coûterait pas plus de réunir l'âme à ce corps meurtri, qu'il ne lui en a coûté de l'y placer une première fois. Je ne lui ferai pourtant pas cette demande imprudente, car j'ignore si ce miracle est nécessaire. » Le prince, voyant les promesses inutiles, eut recours aux tortures : il fit fustiger cruellement frère Pierre, à qui cette flagellation n'inspira que de tendres élans de reconnaissance envers Dieu. Il eut recours de nouveau aux promesses ; mais leur grossier appât ne balançait pas les pures jouissances du ciel déjà entr'ouvert. Irrité de trouver le saint également constant à mépriser les richesses et les douleurs, il lui coupa aussi la tête le même jour, 19 mai 1397. La populace s'empara aussitôt des corps des deux martyrs, les traîna dans les rues avec ignominie, et les mit en pièces. Cependant les chrétiens qui résidaient à Grenade recueillirent leurs membres dispersés, et les Catalans les transportèrent en pays catholique. Plusieurs villes d'Espagne en conservent des portions : mais la partie la plus considérable de ces précieuses dépouilles se voit à Vic, ville de Catalogne, où elle est en grande vénération.

Il n'était pas donné à tous les missionnaires de terminer par le glaive leur utile et glorieuse carrière ; mais chacun avait sa part de souffrances. Ainsi le Dominicain Jean de Francfort, théologien célèbre, pressé du désir de sauver les âmes qui se perdaient hors du troupeau de Jésus-Christ, étant allé annoncer la foi aux infidèles, fut pris par les mahométans de Barbarie,

jeté en prison, et, pendant cinq ans, éprouvé par la faim et par la soif. Boniface IX, instruit de sa captivité, songea à le racheter. Comme les mahométans mettaient la liberté de Jean de Francfort à un prix tel que l'ordre ne pouvait le fournir, le Pape fit appel à la pieuse libéralité des fidèles, accordant une indulgence d'un an et quarante jours à ceux qui concourraient au rachat du missionnaire (1). D'autres apôtres, Franciscains, Dominicains, Augustins, étaient retenus captifs, depuis plusieurs années, par les mahométans, qui auraient voulu les forcer à embrasser l'islamisme : mais, loin de donner aux catholiques de ces contrées l'exemple d'une lâche apostasie, ils soutenaient leur foi et leur prodiguaient de généreuses exhortations. Boniface IX anima les fidèles, par la concession d'indulgences, à briser les chaînes qui empêchaient ces anges de salut d'aller porter au loin la bonne nouvelle (2).

CHAPITRE XXI.

Le christianisme est porté par des navigateurs français sur les côtes occidentales de l'Afrique.

De la Barbarie, où Jean de Francfort subit une longue captivité, l'œil embrasse le plus vaste désert du globe : car sa longueur est de 1100 lieues, et sa largeur, du moins la plus grande, de 400 ; sa superficie, qui est neuf fois celle de la France, et à peu près la moitié de celle de l'Europe, peut être évaluée à 230,000 lieues carrées. Des dunes de sable mobile le bornent du côté de l'Atlantique : les caps Agadir et Bojador, enfin le cap Blanc, que les naufrages d'un grand nombre de navires ont rendu fameux, sont les plus remarquables du littoral. Poussé par les vents dans la mer, le sable la remplit au point qu'on peut s'avancer à une assez grande distance dans les eaux. Au côté opposé du désert, le sable envahit les terres. Au milieu du Sahara, sont dispersés des espaces habités et cultivés qui ressemblent à des îles. Ces oasis interrompent le désert, dont l'atmosphère, constamment échauffée par les rayons du soleil que le sable réfléchit, est d'une ardeur extrême. L'éclat de la lumière y éblouit la vue ; l'air y présente, pendant une grande partie de l'année, l'aspect d'une vapeur rougeâtre ; le phénomène du mirage, qui s'y reproduit souvent, cause au voyageur un tourment de plus dans cette aride solitude ; toutefois, le plus grand malheur qu'il ait à craindre est d'être assailli par le seymoun, qui élève des tourbillons de sable et tarit l'eau dans les outres et dans les sources si rares du désert. Le mahométisme est la religion des Maures qui habitent la partie occidentale, ainsi que des Berbers, qui habitent la partie centrale et orientale du Sahara : cependant quelques tribus de Berbers sont idolâtres.

Au sud du Sahara est la région des nègres ou Nigritie. La Nigritie occidentale, ou Sénégambie, comprend les pays situés entre le Sahara occidental et la côte de Sierra-Leone. La Nigritie centrale maritime, ou Guinée septentrionale, embrasse les pays situés entre la Sénégambie et le Congo, l'Atlantique et le Soudan ; et la Nigritie centrale intérieure, ou Soudan, s'étend entre le Sahara et la Guinée, la Sénégambie et la région du Nil. Enfin la Nigritie méridionale, ou Congo, ou bien encore Guinée méridionale, renferme les contrées situées le long de l'Atlantique depuis le cap Lopez jusqu'au cap Frio, et qui s'avancent bien avant dans l'intérieur vers l'orient.

S'il faut en croire Villaud (1), sieur de Bellefond, et le P. Labat (2), Dominicain, dont l'opinion, attaquée par M. Walkenaer (3), a trouvé un défenseur dans M. Estancelin (4), les Normands, particulièrement les Dieppois, reconnurent et visitèrent les rives occidentales de l'Afrique, dès le commencement du XIVe siècle. Il n'est pas inutile de faire observer que le P. Labat déclare avoir travaillé d'après des Annales manuscrites de Dieppe ; qu'il était compétent pour apprécier l'ancienneté et l'exactitude de ce document ; que le caractère dont il était revêtu le défend contre

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1308.
(2) *Ibid.*, an. 1401.

(1) *Relations des costes d'Afrique appelées Guinées*, etc.
(2) *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, etc., t. I, p. 8. *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée*, t. I, p. 238 et 254.
(3) *Histoire générale des voyages*, t. II, p. 240 ; t. IX p. 172.
(4) *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes orientales et en Amérique.*

toute supposition d'imposture; qu'enfin Rossel et Picot n'infirment pas l'assertion du savant Dominicain (1), admise aussi par M. La Renaudière (2) et par l'Anglais Bruce (3).

Les Normands, longtemps avant de se fixer dans la Neustrie, connaissaient les côtes de la France, de l'Espagne et du Portugal. Dès le ve siècle, s'exposant avec une audace née de l'habitude à tous les dangers de la navigation, ils s'étaient fait redouter par leurs ravages dans les Gaules. Au commencement du IXe siècle, leurs innombrables vaisseaux apparurent sur les deux mers. Après la mort de Charlemagne, rompant les digues opposées à leurs incursions, ils ravagèrent le littoral depuis l'Elbe jusqu'au détroit de Gibraltar, et même jusqu'en Provence et en Italie. Les musulmans ou Maures, établis dans le midi de l'Espagne, entretenaient par leur marine des relations avec l'Afrique, l'Égypte et l'Asie Mineure; et chez eux la navigation avait suivi les progrès des autres arts : en voyant cette civilisation, les Normands dûrent en convoiter les avantages. Quand, fixés dans la Neustrie, ils cessèrent d'être le fléau du monde, ils conservèrent des rapports commerciaux avec les Maures, qu'ils suivirent sur la côte d'Afrique, où les Espagnols du XIIIe siècle commençaient à les rejeter; et, s'ils arrêtèrent d'abord leurs courses aux confins de la Mauritanie, bientôt, éclairés par les mahométans avec lesquels ils trafiquaient, et enhardis par l'expérience, ils voulurent connaître ces régions qu'ils voyaient se prolongeant au midi. Charles V, qui sut apprécier les avantages du commerce, encouragea celui de la Normandie, son ancien apanage. Profitant de ces dispositions favorables, les Dieppois armèrent, au mois de novembre 1364, deux navires qui firent voile vers les Canaries. Ils arrivèrent vers Noël au cap Vert, et mouillèrent devant Rio-Fresco, dans la baie qui portait encore le nom de Baie de France en 1666. Après avoir parcouru la côte de Sierra-Leone, ils s'arrêtèrent au lieu nommé plus tard par les Portugais Rio-Sestos. Frappés de la ressemblance que cette situation présentait avec celle de leur ville natale, ils la nommèrent Petit-Dieppe. Les échanges qu'ils firent avec les naturels leur procurèrent, pour des objets de la plus médiocre valeur, de l'or, de l'ivoire et du poivre, dont ils tirèrent des profits immenses à leur retour, en 1365. Au mois de septembre de la même année, les marchands de Rouen s'associèrent avec ceux de Dieppe; et la Compagnie normande arma quatre navires, dont deux devaient traiter depuis le cap Vert jusqu'au Petit-Dieppe, et les deux autres aller plus avant pour découvrir les côtes. Mais l'un des bâtiments destinés à passer outre s'arrêta au grand Sestre, sur la côte de Malaguette, parce que, trouvant en ce lieu une grande quantité de poivre, il en prit sa charge. L'autre navire trafiqua à la côte des Dents, et poussa jusqu'à la côte d'Or : il rapporta beaucoup d'ivoire et un peu d'or. Les peuples de ce rivage n'ayant pas fait aux navigateurs un accueil aussi hospitalier que ceux de la côte de Malaguette, la Compagnie résolut de fixer désormais ses établissements au Petit-Dieppe et au grand Sestre, que les Normands avaient alors nommé Petit-Paris, en l'honneur et en mémoire de la capitale de leur patrie. Des expéditions furent faites tous les ans pendant le règne de Charles V, et des comptoirs, qu'on appelait alors *loges*, furent établis pour faciliter les relations avec les indigènes, qui conservèrent longtemps, dans leur langage, une infinité d'expressions françaises. L'abondance des épices que les Normands rapportaient ayant produit une diminution dans leur valeur, et cette branche de commerce n'offrant plus d'aussi grands profits, la Compagnie, au mois de septembre 1380, expédia de Rouen la *Notre-Dame de Bon-Voyage* pour traiter à la côte d'Or, et y former, s'il était possible, un établissement : le navire arriva, vers la fin de décembre, aux mêmes atterrages où, quinze ans auparavant, la seconde expédition avait fait des échanges avantageux, et neuf mois après il revint à Dieppe avec le plus riche chargement. Ce fut, dit Bellefond, ce qui commença à faire fleurir le commerce à Rouen. Le 28 septembre 1382, *la Vierge*, *le Saint-Nicolas* et *l'Espérance* mirent à la voile. *La Vierge* s'arrêta au premier lieu découvert sur la côte d'Or, et qui fut nommé la Mine, à cause de la quantité d'or qu'on y trouvait. *Le Saint-Nicolas* traita à Cap-Corse et à Mouré, au-dessous de la Mine; et *l'Espérance*, ayant trafiqué à Fantin, Sabou et

(1) *Biographie universelle*, art. Azambuja et Labat.
(2) *Annales des voyages.*
(3) *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 178.

Cormentin, alla jusqu'à Akara. Dix mois après, l'expédition revint avec de riches cargaisons. La Compagnie normande ayant dès lors conçu le dessein de diriger toutes ses spéculations de ce côté, trois vaisseaux furent expédiés en 1383, deux grands et un petit, qui devait passer à Akara pour découvrir les côtes au midi. Les deux grands étaient lestés de matériaux propres à bâtir : on s'en servit pour élever une loge à la Mine, où l'on laissa dix à douze hommes. Cet établissement, bientôt augmenté, devint assez important pour qu'on y construisit une église. Mais les calamités qui fondirent sur la France peu de temps après l'avénement de Charles VI arrêtèrent les développements de cette prospérité ; la décadence de l'État entraîna celle du commerce ; et, quand le souverain eut perdu la raison, la France, livrée aux fureurs des partis, devint la proie de l'Angleterre. A cette funeste époque, on vit tomber d'année en année, et enfin disparaître le commerce d'Afrique. Le comptoir de la Mine fut abandonné avant 1410 : depuis ce temps jusqu'après 1450, on est fondé à conjecturer que les Normands ne tentèrent aucune expédition maritime (1).

Après avoir indiqué les découvertes des Français, nous devons préciser l'état moral des peuples avec lesquels elles les mirent en relation.

Les nègres qui habitaient des deux côtés du Sénégal, et même assez avant dans les terres vers l'est et le sud, ayant été influencés par les Maures du Sahara, professaient l'islamisme : les Mandings, plus zélés que les autres pour leur religion, en étaient comme les missionnaires. Le reste des nègres, du moins ceux avec qui les Normands commercèrent depuis la rivière de Gambie jusqu'en Guinée, étaient idolâtres, à l'exception des Nones, plus connus sous la dénomination injurieuse de Sérères ou bandits, et de quelques autres, chez lesquels on ne remarquait aucune espèce de religion (2).

L'islamisme établi chez les nègres était très-défiguré ; ce qui s'expliquait par l'ignorance des Maures qui l'avaient introduit, et par le caractère, ennemi de la contrainte, de ceux qui l'avaient accepté : leurs mœurs relâchées s'accommodaient de cette loi de chair, mais ils en déclinaient les rigueurs. Cependant, l'Alcoran les obligeait de jeûner pendant une lune entière : c'est ce qu'ils appelaient leur Ramadan. Chez les musulmans, ce jeûne n'arrive pas toujours dans la même saison, parce que, leurs années étant lunaires, la lune du Ramadan change de place tous les ans. Les nègres avaient fixé leur jeûne à la lune de septembre ou de l'équinoxe d'automne. Dès qu'elle paraissait, ils la saluaient en lui présentant la main humectée de leur salive ; puis, portant cette main à leur tête, ils décrivaient comme plusieurs cercles tout autour. S'ils observaient le jeûne pendant le jour, au point qu'un petit nombre mettaient un linge devant leur bouche de crainte d'avaler quelque moucheron ou quelque atome de l'air, en général ils se dédommageaient aussitôt le soleil couché. Le Ramadan était suivi du Tabasket, qui répondait au Baïram des musulmans : c'était l'époque de leurs plus grandes réjouissances. La cérémonie de la circoncision était celle qu'ils observaient le plus exactement, en évitant de la faire pendant les grandes chaleurs, à l'époque des pluies ou dans le cours du Ramadan. Ils n'y exposaient leurs enfants qu'à l'âge de quinze ans, pour qu'ils fussent plus en état de supporter la douleur, et qu'ils eussent le discernement que réclamait une profession de foi. Lorsqu'un assez grand nombre avaient l'âge requis, le roi ou chef, qui avait lui-même un enfant à faire circoncire, publiait la cérémonie dans le voisinage, afin qu'on y présentât les autres enfants. Ce concours la rendait plus éclatante, et il se formait, d'ailleurs, entre ceux qui avaient été circoncis en même temps, une sorte de fraternité qui se maintenait pendant toute leur vie. La plus commune superstition des nègres mahométans était celle des *gris-gris*, charme ou amulette qui consistait en certaines lettres tracées sur du papier. Les gris-gris sont enveloppés dans de la soie ou dans de petites bourses de cuir. Chacun a sa vertu particulière, l'un contre le péril de se noyer, l'autre contre la blessure des sagaies ou la morsure des serpents, etc. La confiance des nègres était si aveugle pour ce charme, que plusieurs ne faisaient pas difficulté, avec un si bon garant, de braver un coup de flèche ; et le plus pauvre, en allant à la guerre, achetait un gris-gris des ma-

(1) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, p. 15.

(2) Le P. Labat, *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, t. II, p. 271.

rabouts pour se garantir de toutes blessures. Si le charme manquait de pouvoir, les marabouts en rejetaient la faute sur la mauvaise vie du nègre, que Mahomet n'avait pas jugé digne de sa protection. Il n'y avait rien dont un nègre ne fût prêt à se priver pour obtenir un gris-gris de première vertu ; mais l'adresse des marabouts leur faisait mettre cette espèce à un si haut prix, que les princes mêmes n'étaient pas toujours en état de s'en procurer.

La circoncision était pratiquée chez presque tous les peuples de la côte de Guinée, depuis Sierra-Leone jusqu'à Benin, quoique les Mandings n'eussent pas réussi à y propager l'islamisme. Les nègres de Bouré répétaient souvent dans leurs prières, et au commencement de toutes leurs actions, les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, sans que l'on sût comment ils avaient pu connaître ces noms vénérables des anciens patriarches. Le P. Labat (1) soupçonne que quelque juif avait essayé d'introduire le judaïsme parmi eux. Quoi qu'il en soit, leur religion dominante était une idolâtrie sans règle, sans fêtes, sans cérémonies. Le nombre de leurs dieux était infini ; car la terre était pour eux une source intarissable de divinités, et chacun à l'aventure en tirait la sienne. Ils les appelaient *fétiches*. Les uns avaient une corne, d'autres une patte de crabe, ceux-ci une épine, un clou, une coque de limaçon, une tête d'oiseau, une racine. Chaque nègre portait sa divinité suspendue à son cou, dans un sac orné de verroterie. Quoique ce dieu ne bût ni ne mangeât, on ne laissait pas que de lui offrir, soir et matin, ce qu'on avait de meilleur, en lui adressant des prières.

Les nègres du cap Mezurado, moins esclaves de leurs superstitions, se servaient aussi de fétiches, mais changeaient souvent l'objet de leur culte (2). Ils adoraient le soleil, à qui ils faisaient des sacrifices de vin, de fruits et d'animaux. Ils lui sacrifièrent même les prisonniers de guerre, jusqu'à ce qu'ils trouvassent à s'en défaire avantageusement, en les vendant comme esclaves aux Européens. Un grand prêtre ou marabout offrait ces sacrifices. Après que les animaux étaient égorgés, et qu'on avait répandu à terre une partie du vin et des fruits, le roi et le marabout prenaient une portion des objets offerts ; le reste était abandonné au peuple. De ce que le nom de marabout est donné aux docteurs mahométans, il ne faut pas conclure que l'islamisme eût été établi à Mezurado : les prêtres des idoles reçurent ce nom par analogie, sans que la doctrine de Mahomet fût implantée dans le pays.

La cupidité des fétichères ou prêtres entretenait, chez les nègres de la côte d'Or, une idolâtrie mêlée des plus grossières superstitions. Ces peuples savaient qu'il y a un Dieu créateur du ciel et de la terre, bon et prodigue de bienfaits pour ceux qui le connaissent et l'adorent : ils l'appelèrent le Dieu des blancs (1). Ils croyaient que les âmes ne meurent pas, mais supposaient que, même après avoir quitté le corps, elles ont faim et soif, et éprouvent les besoins de cette vie. Dans leur ignorance pitoyable, ils vouaient exclusivement leur culte aux fétiches, qui étaient leurs dieux : ils les craignaient et ne les aimaient point ; ils les priaient pour éviter d'en être maltraités, et ceux qui avaient un peu plus d'intelligence que le reste du peuple convenaient qu'ils n'en pouvaient attendre aucun bien. Ces fétiches n'avaient aucune forme ou figure déterminée. C'étaient un os de poulet, une tête de singe desséchée, une arête de poisson, un caillou, un noyau de datte, une boule de suif dans laquelle on avait planté quelques plumes de perroquet, etc. Les jongleurs leur vendaient ces dieux ridicules, en l'honneur desquels ils les astreignaient à certaines observances, dont plusieurs très-difficiles, et auxquelles pourtant les nègres n'osaient se soustraire, dans la crainte de mourir sur-le-champ. On défendait aux uns de manger du bœuf ou du chevreau, à d'autres de goûter de certains oiseaux ou poissons, à d'autres encore de boire certaines liqueurs : ils se seraient laissés tuer plutôt que d'enfreindre la défense. Ces fétiches n'étaient que pour les particuliers : les rois et les États en avaient d'autres, appelés grands fétiches, qui conservaient le prince ou le royaume : par exemple,

(1) *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée*, t. II, p. 57.

(2) *Ibid.*, p. 101.

(1) Le P. Labat, *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée*, t. II, p. 296.

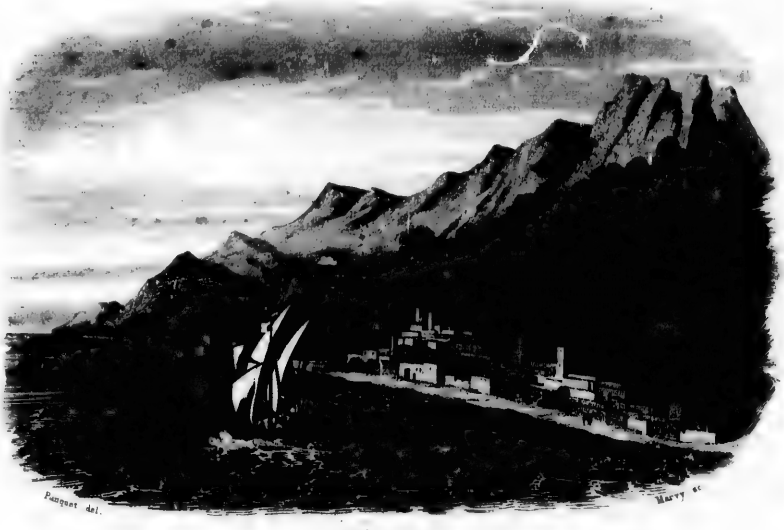
une montagne, un gros rocher, un grand arbre, un gros oiseau. Quelqu'un venait-il, par accident ou autrement, à lui donner la mort, sa vie était fort en danger : si, au contraire, l'oiseau fétiche volait dans le jardin d'un particulier, on s'en réjouissait comme d'un heureux présage, et on ne manquait pas d'apporter à manger à cet hôte de bon augure. Les nègres avaient de grands arbres, au pied desquels ils sacrifiaient : ils étaient persuadés que, si on coupait un de ces arbres, tous les fruits de la contrée seraient perdus, et l'auteur du crime eût été puni de mort. Les montagnes les plus hautes, sur lesquelles on savait que le tonnerre était tombé plusieurs fois, obtenaient le respect du peuple, qui les regardait comme la demeure des fétiches ; et, ces pauvres dieux pouvant avoir des besoins pressants dans ces lieux déserts et incultes, on apportait au pied de la montagne révérée du riz, du miel, du maïs, du pain, de l'huile de palmier, du vin, en un mot de quoi étancher la soif et apaiser la faim. Le mardi, qui équivalait pour les nègres au dimanche des chrétiens, ils se lavaient plus exactement que les autres jours, se paraient de leurs plus beaux vêtements, se réunissaient sur la place où était l'arbre du fétiche (Pl. XIX, n° 1), dressaient au pied une table ornée de fleurs et de branches d'arbres, et la couvraient d'aliments variés, afin que le fétiche du village, accompagné de tous ceux des particuliers qui composaient l'assemblée, pût faire bonne chère, pendant que les nègres chantaient et dansaient autour de l'arbre, au son de plusieurs instruments de musique barbare. Après avoir passé la journée dans ces exercices, ils se lavaient le soir avec encore plus de soin que le matin ; ils apportaient ensuite du vin de palmier pour la cérémonie, le chef du village le distribuait à toute l'assemblée, et chacun retournait chez soi pour prendre son repas, en observant de répandre à terre plus de vin qu'à l'ordinaire, afin d'honorer les fétiches et de les faire boire. Le festin servi au pied de l'arbre appartenait aux fétichères, qui en profitaient plus que les êtres inanimés auxquels il avait été offert. Tel était le culte stupide de ces hommes, créés pourtant à l'image de Dieu. Quand les Européens leur en demandèrent la raison, ils baissèrent les yeux, et se contentèrent de répondre : « Vous êtes heureux, vous « autres blancs, d'avoir un Dieu bon qui fournit « à tous vos besoins et qui ne vous maltraite « pas. » Lorsqu'un orage s'élevait et qu'ils entendaient le tonnerre, ils se renfermaient dans leurs cases, saisis de frayeur et disant que le Dieu des blancs était en colère. Ils croyaient le leur noir, et les fétichères assuraient qu'il leur apparaissait souvent, au pied de l'arbre des fétiches, sous la figure d'un grand chien de cette couleur. Ces fourbes, exploitant la crédulité populaire, vendaient de petits crochets de bois, semblables à ceux dont on se sert pour attirer à soi les branches des arbres : le diable, disaient-ils, les apportait au pied de l'arbre du fétiche, et il n'était permis qu'aux jongleurs de les y prendre et de les vendre à ceux qui en avaient besoin. Quoique tous ces crochets eussent la même forme, chacun ne pouvait servir qu'à une seule chose : ainsi, l'un servait à protéger les maisons, l'autre les canots, celui-ci les terres ensemencées, celui-là les palmiers, etc. Il était interdit à tout autre qu'aux jongleurs, sous peine de mort soudaine, de les toucher, et à plus forte raison de les emporter. Nous ne saurions dire jusqu'où allait le respect des peuples, des chefs, des rois eux-mêmes, pour les prêtres des idoles : ils les comblaient de présents, afin que ces imposteurs priassent les fétiches de leur être favorables, et de ne leur causer aucun mal. La superstition était enracinée au point que, quoi qu'il arrivât, le fétiche n'avait jamais tort aux yeux des nègres : c'étaient toujours eux qui se trouvaient en faute. Quand on voulait les obliger de jurer par leurs fétiches, ils s'y refusaient autant que cela leur était possible ; parce que, menteurs au suprême degré, ils craignaient de mourir s'ils faisaient le contraire de ce qu'ils auraient affirmé ou promis de cette manière. La plupart n'auraient pas laissé aller leurs femmes aux villages voisins, sans qu'elles eussent juré sur le fétiche qu'elles leur seraient fidèles ; et, pour les engager plus étroitement, les nègres leur faisaient boire une calebasse de vin de palmier, dans laquelle on avait trempé des herbes qui avaient touché les idoles : précaution qui se renouvelait au retour. En un mot, le fétiche était, à la côte d'Or, à peu près ce que la Bouche de vérité était jadis chez d'autres peuples. On observait encore, de la part des nègres qui quittaient leurs cases pour aller

oon qui fournit
vous maltraite
it et qu'ils en-
fermaient dans
disant que le
s croyaient le
ient qu'il leur
arbre des féti-
chien de cette
la crédulité
chets de bois,
pour attirer à
able, disaient-
arbre du féti-
ngieurs de les
qui en avaient
ets eussent la
it servir qu'à
ait à protéger
ui-ci les terres
, etc. Il était
urs, sous peine
et à plus forte
saurions dire
les, des chefs,
es des idoles :
in que ces im-
leur être fa-
ucun mal. La
int que, quoi
mais tort aux
rs eux qui se
oulait les obli-
ils s'y refu-
ossible; parce
gré, ils crai-
e contraire de
s de cette ma-
laissé aller
, sans qu'elles
leur seraient
étroitement,
e calebasse de
avait trempé
s idoles : pré-
étour. En un
Or, à peu près
dis chez d'au-
e, de la part
es pour aller

une montagne, un gros rocher, un grand arbre, un gros oiseau. Quelqu'un venait-il, par accident ou autrement, à lui donner la mort, sa vie était fort en danger : si, au contraire, [illegible] fétiche volait dans le jardin d'un [illegible], s'en réjouissait comme d'un heureux [illegible], et on ne manquait pas d'apporter à [illegible] à cet hôte de bon augure. Les nègres [illegible] de grands arbres, au pied desquels ils [illegible] : ils étaient [illegible] un de [illegible] seraient [illegible], et l'auteur du [illegible] de mort. Les montagnes les plus [illegible] lesquelles on savait que le tonnerre était tombé plusieurs fois, obtenaient le respect du peuple, qui les regardait comme la demeure des fétiches ; et, ces pauvres dieux pouvant avoir des besoins pressants dans ces lieux déserts et incultes, on apportait au pied de la montagne révérée du riz, du miel, du maïs, du pain, de l'huile de palmier, du vin, en un mot de quoi étancher la soif et apaiser la faim. Le mardi, qui équivalait pour les nègres au dimanche des chrétiens, ils se lavaient plus exactement que les autres jours. [illegible] vêtements, se réunissaient [illegible] [illegible] afin que le [illegible] tous ceux des particuliers qui composaient l'assemblée, pût faire bonne chère, pendant que les nègres chantaient et dansaient autour de l'arbre, au son de plusieurs instruments de musique barbare. Après avoir passé la journée dans ces exercices, ils se lavaient le soir avec encore plus de soin que le matin ; ils apportaient ensuite du vin de palmier pour la cérémonie, le chef du village le distribuait à toute l'assemblée, et chacun retournait chez soi pour prendre son repas, en observant de répandre à terre plus de vin qu'à l'ordinaire, afin d'honorer les fétiches et de les faire boire. Le festin servi au pied de l'arbre appartenait aux fétichères, qui en profitaient plus que les êtres inanimés auxquels il avait été offert. Tel était le culte stupide de ces hommes, créés pourtant à l'image de Dieu. [illegible] les Européens leur en demandèrent la [illegible] ils baissèrent les yeux, et se contentèrent de répondre : « Vous êtes heureux, vous « autres blancs, d[illegible] Dieu bon qui fournit « à tous vos besoins [illegible] ne vous maltraite « pas. » Lorsqu'un [illegible] et qu'ils entendaient le tonnerre, [illegible] dans leurs cases, saisis de frayeur et disant que « Dieu des blancs était en colère. Ils croyaient [illegible] leur noir, et les fétichères assuraient qu'il leur apparaissait souvent, au pied de l'arbre des fétiches, sous la figure d'un grand chien de cette couleur. Ces fourbes, exploitant la crédulité populaire, vendaient de petits crochets de bois semblables à ceux dont on se sert pour attirer à soi les branches des arbres : le diable, disaient-ils, les apportait au pied de l'arbre du fétiche, et il n'était permis qu'aux jongleurs de [illegible] y prendre et de les vendre à ceux qui en avaient besoin. Quoique tous ces crochets eussent la même forme, chacun ne pouvait servir qu'à une seule chose : ainsi, l'un servait à protéger les maisons, l'autre les canots, celui-ci les terres ensemencées, celui-là les palmiers, etc. Il était interdit à tout autre qu'aux jongleurs, sous peine de mort soudaine, de les toucher, et à plus [illegible] ne saurions [illegible] respect des peuples, des [illegible] mêmes, pour les prêtres des idoles [illegible] de présents, afin que ces [illegible] les fétiches de leur être [illegible] leur causer aucun mal [illegible] au point que, [illegible] jamais tort [illegible] yeux des nègres : c'étaient toujours eux qui se trouvaient en faute. Quand on voulait les [illegible] ger de jurer par leurs fétiches, ils s'y [illegible] saient autant que cela leur était possible [illegible] que, menteurs au suprême degré, ils [illegible] gnaient de mourir s'ils faisaient le contraire de ce qu'ils auraient affirmé ou promis de cette manière. La plupart n'auraient pas laissé [illegible] leurs femmes aux villages voisins, sans qu'elles eussent juré sur le fétiche qu'elles leur seraient fidèles ; et, pour les engager plus étroitement, les nègres leur faisaient boire une calebasse de vin de palmier, dans laquelle on avait trempé des herbes qui avaient touché les idoles : [illegible] caution qui se renouvelait au retour. [illegible] mot, le fétiche était, à la côte d'Or, à peu près ce que la Bouche de vérité était jadis chez d'autres peuples. On observait encore, de la part des nègres qui quittaient leurs cases pour al[illegible]

L'arbre du Fétiche

Albero de la Idolo (Fetiche) — Arbre de los Ydolos (Fetiche)



Cadore

trafiquer, une singulière superstition : s'ils éternuaient en sortant, et qu'il leur arrivât de tourner la tête du côté droit, ils regardaient ce jour comme heureux ; si, au contraire, ils tournaient la tête du côté gauche, ils rentraient chez eux et n'en sortaient plus de la journée, alors même qu'une chance certaine de gain s'offrait à leur cupidité.

Si les idolâtres des autres contrées avaient plus de trente milles divinités, le peuple de Whida en avait plus de quatre fois le même nombre. On pouvait diviser leurs fétiches en deux classes : celle des petits, multipliés sans fin ; et celle des grands, qui se réduisaient à quatre, savoir, en allant de l'inférieur au supérieur : l'agoye, la mer, les arbres, le serpent (1).

L'agoye était une hideuse figure de terre noire, qui avait l'apparence d'un crapaud plutôt que d'un homme. Elle était accroupie sur un piédestal d'argile rouge, et vêtue d'une pièce de drap rouge, ornée de boudjis. Sa tête était couronnée de lézards et de serpents, entremêlés de plumes rouges, et l'on voyait sortir au sommet la pointe d'une sagaie qui traversait un gros lézard, au-dessous duquel était un croissant d'argent. Le cou de la figure était entouré d'une bande de drap écarlate, d'où pendaient quatre boudjis. On donnait à cette statue environ dix-huit pouces de hauteur, un pied à sa couronne, et la même grandeur au piédestal. On ne faisait pas de procession publique en l'honneur de l'agoye. Objet d'un culte secret, qui n'avait pour témoins que le prêtre et la divinité, cette idole était placée sur une table dans la maison du grand sacrificateur. Comme elle présidait aux conseils, on la consultait avant de former une entreprise. Ceux qui avaient besoin de ses inspirations, après avoir expliqué au sacrificateur le motif de leur démarche, offraient leur présent à l'agoye, sans oublier de payer les droits de celui qui devait lui servir d'interprète. S'il était satisfait, il prenait des boules de terre, faisait quantité de grimaces que le suppliant regardait avec beaucoup de respect, et jetait les boules au hasard, d'un plat dans un autre, jusqu'à ce que le nombre se trouvât impair dans chaque plat. Il répétait plusieurs fois cette opération, et, si le nombre continuait d'être impair, il déclarait que l'entreprise serait heureuse : alors même que le résultat démentait cet oracle, les nègres, fortement prévenus en faveur de l'agoye, au lieu de l'accuser, rejetaient la faute sur eux-mêmes. Les femmes surtout ne cessaient de consulter l'oracle, et d'enrichir le prêtre par leurs présents.

Dans la saison des tempêtes, où l'agitation des flots s'opposait à la pêche, les nègres faisaient de grandes offrandes à la mer, en y jetant des objets de toute espèce ; mais les prêtres n'excitaient pas beaucoup le peuple à ces sacrifices qui ne tournaient pas à leur avantage. Si le temps s'obstinait à demeurer contraire, on consultait le grand sacrificateur, et, suivant sa réponse, on faisait une procession solennelle qui se terminait par le sacrifice d'un bœuf sur le rivage. On épanchait le sang dans les flots, et on y jetait, aussi loin que possible, un anneau d'or pour apaiser la mer. L'anneau n'était pas assez gros pour être regretté, et la victime appartenait au grand sacrificateur, qui en disposait à son gré. On faisait chaque année une autre procession sur les bords de l'Eufrates, principale rivière du royaume de Whida, qui passait aussi pour un fétiche. Elle était attendue au bord de la rivière par le grand sacrificateur avec ses prêtres. Ils y recevaient les présents, jetaient dans l'eau la part destinée au fétiche, c'est-à-dire quelques poignées de riz, de maïs et de millet, mais avaient la prudence de garder le reste pour eux-mêmes.

Quelques grands arbres, que la nature semblait avoir pris plaisir à former, étaient l'objet de prières et d'offrandes. Dans les temps de maladies, les nègres croyaient que l'empire de ce fétiche s'étendait particulièrement sur toutes sortes de fièvres. Les offrandes faites aux arbres consistaient en pâte de millet, de maïs et de riz. Au prêtre appartenait le droit de les placer au pied de l'arbre, objet de la confiance du malade : après quoi, il pouvait les emporter pour son propre usage, à moins qu'il ne fût payé pour les laisser au même lieu jusqu'à ce que les chiens, les porcs et les oiseaux les eussent dévorées. Les bosquets avaient part, dans certaines occasions, aux offrandes et aux vœux des nègres : plusieurs grands élevaient, dans

(1) Le P. Labat, *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée*, t. II, p. 129.

un endroit de quelque petit bois, une tour carrée où ils portaient leurs présents.

Mais le serpent devint, sans que nous puissions en préciser l'époque, le principal objet de la religion de Whida (1). Cette espèce a la tête grosse et ronde, les yeux beaux et fort ouverts, la langue courte et pointue comme un dard, le mouvement d'une grande lenteur, excepté lorsqu'elle attaque un serpent venimeux, dont elle semble prendre plaisir à délivrer les hommes. Elle a la queue petite et pointue, la pointe fort belle. Le fond de sa couleur est un blanc sale, avec un mélange agréable de raies et de taches, jaunes, bleues et brunes. Ces reptiles sont d'une douceur surprenante. On peut marcher sur eux sans crainte; ils se retirent sans aucune marque de colère. Ce serpent n'a pas ordinairement plus de sept pieds et demi; mais il est aussi gros que la jambe d'un homme. Son culte fut introduit d'une manière bizarre. L'armée de Whida étant prête, dit-on, à livrer bataille à celle d'Ardra, il sortit de celle-ci un gros serpent qui se retira dans l'autre. Non-seulement sa forme n'avait rien d'effrayant, mais il parut si doux et si privé que tout le monde fut porté à le caresser. Le grand sacrificateur le prit dans ses bras, et le leva pour le faire voir à toute l'armée. A sa vue les nègres tombèrent à genoux, adorèrent leur nouvelle divinité, puis, s'élançant sur l'ennemi avec un nouveau courage, remportèrent une victoire complète. Toute la nation ne manqua point d'attribuer ce succès à la vertu du serpent, qui fut rapporté avec honneur. On lui bâtit un temple, on assigna un fond pour sa subsistance, et bientôt ce dernier fétiche prit l'ascendant sur tous les anciens. Son culte augmenta à proportion des faveurs dont on se croyait redevable à sa protection. On s'adressait à l'agoye pour les conseils, à la mer pour obtenir une heureuse pêche, aux arbres pour la santé; mais le serpent présida au commerce, à la guerre, à l'agriculture, à la stérilité, etc. Le premier édifice qu'on avait bâti pour le recevoir parut bientôt trop petit. On prit le parti de lui élever un nouveau temple, avec de grandes cours et des appartements spacieux. On établit un grand pontife et des prêtres pour le servir. Tous les ans, on choisit quelques vierges qui lui étaient consacrées. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que les nègres de Whida ne cessèrent de croire que le serpent qu'ils adoraient était le même qui avait été apporté par leurs ancêtres, et qui leur avait fait gagner une glorieuse victoire. La postérité de ce noble animal devint fort nombreuse, et ne dégénéra pas des bonnes qualités de son premier père. Quoiqu'elle fût moins honorée que le chef, il n'y avait pas de nègre qui ne se crût fort heureux de rencontrer des serpents de cette espèce, et qui ne les logeât ou ne les nourrît avec joie. Indépendamment du temple principal situé près de la capitale, il y eut, dans toutes les parties du royaume, des temples ou des loges pour l'habitation et l'entretien des serpents; et personne ne passait auprès de leurs loges, sans s'arrêter pour leur rendre un culte ou pour leur demander leurs ordres. Chacune de ces loges eut sa prêtresse. C'était une vieille femme, nourrie des provisions qu'on offrait aux serpents, et qui répondait à voix basse aux questions des adorateurs. Elle conseillait aux uns de s'abstenir, dans certains jours, de manger telle ou telle viande; aux autres, de ne pas boire de vin de palmier. Ces avis étaient observés religieusement, avec une crainte continuelle de s'exposer à la vengeance du serpent pour la moindre négligence. Les plus grandes fêtes qu'on célébra à l'honneur du grand serpent furent deux processions solennelles qui suivaient immédiatement le couronnement du roi : la mère de ce prince présidait à la première, et, trois mois après, il conduisait lui-même la seconde. C'était la seule fois, dans tout le cours de son règne, qu'il était admis à voir l'idole redoutée, dont l'appartement secret n'était accessible qu'au grand prêtre. Chaque année il se fit

(1) On pourrait voir, dans le culte du serpent, une trace de l'erreur criminelle des Ophites, hérétiques du second siècle, qui adoraient le serpent par lequel Ève fut tentée; disant qu'il était, ou le Christ lui-même, ou la Sagesse éternelle cachée sous la forme de cet animal. Ces hérétiques prétendaient qu'en donnant à nos premiers parents la connaissance du bien et du mal, il avait rendu le plus grand service au genre humain. Lorsque leurs chefs ou prêtres célébraient leurs mystères, un serpent, qu'ils avaient apprivoisé, sortait de son trou à un cri qu'ils faisaient, et y rentrait après s'être roulé sur les choses offertes en sacrifice. Les imposteurs en concluaient que le Christ avait sanctifié les dons par sa présence, et ils les distribuaient ensuite aux assistants comme une eucharistie capable de les sanctifier eux-mêmes. Voyez Bergier, *Dictionnaire de théologie*, v° *Ophites*.

une autre procession qui avait le grand maître de la maison du roi pour guide. A l'exception des événements extraordinaires, tels que les pluies et les sécheresses excessives, une peste, une famine, ou d'autres calamités publiques, le serpent se contenta du culte journalier de ses prêtres, qui consistait en chants et en danses dont ils accompagnaient les offrandes du peuple.

Le ministère de la religion était partagé, à Whida, entre les deux sexes. Le grand sacerdoce était héréditaire dans une même famille, dont le chef joignait à cette dignité suprême celles de grand du royaume et de gouverneur de province : il se nommait toujours *Bétí*. Tous les autres fétichères dépendaient de lui. Leur tribu était fort nombreuse. Les mâles se trouvaient prêtres par le droit de leur naissance, et on les reconnaissait aisément aux marques et aux cicatrices qu'on leur faisait sur le corps dès leur première jeunesse. Quoique leur habit ordinaire ne différât pas de celui du peuple, ils avaient le droit de se vêtir comme les grands, lorsqu'ils étaient capables de cette dépense. Les fétichères et le grand sacrificateur même, n'ayant aucun revenu fixe, exerçaient le trafic comme le commun des nègres ; mais leur fortune reposait principalement sur la crédulité du peuple qu'ils pressuraient par toutes sortes d'artifices. Les femmes élevées à l'ordre de *Bétas*, ou de prêtresses, se qualifiaient particulièrement du titre d'*enfants de Dieu*. Tandis que toutes les autres femmes rendaient à leurs maris des hommages serviles, les bétas exerçaient un empire absolu sur eux et sur leurs biens ; elles étaient même en droit d'exiger qu'ils leur parlassent et les servissent à genoux. On choisissait chaque année un certain nombre de jeunes vierges, qui étaient séparées des autres femmes et consacrées au serpent. Les vieilles prêtresses, chargées de ce soin, prenaient le temps où le maïs commençait à verdir, et, sortant de leurs cases, situées à peu de distance de la ville, elles entraient, de grosses massues à la main, dans les rues, en plusieurs bandes de trente ou quarante : elles y couraient, comme des furieuses, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, en criant : « Arrêtez ! prenez ! » Toutes les jeunes filles de l'âge de huit ans jusqu'à douze, qu'elles saisissaient dans cet intervalle, leur appartenaient de droit ; et, pourvu qu'elles n'entrassent ni dans les maisons ni dans les cours, il n'était permis à personne de leur résister : les fétichères eussent achevé de tuer impitoyablement les victimes échappées à leurs massues. Ces furies conduisaient les jeunes personnes, ainsi enlevées, dans leurs cabanes, où elles les tenaient enfermées pour les instruire et pour leur donner la marque du serpent. Néanmoins, les parents devaient être avertis du lieu où étaient leurs filles ; et, loin de s'affliger de leur sort, ils se croyaient fort honorés de voir tomber le choix sur leur sang. Il s'en trouvait même qui offraient volontairement une fille ou deux au service du serpent. Les prêtresses, parcourant ainsi toutes les parties du royaume, employaient ordinairement quinze jours à cette chasse, à moins que le nombre des filles qui leur manquait ne fût rempli plus tôt. Les jeunes filles, traitées d'abord avec beaucoup de douceur, apprenaient les danses et les chants sacrés, qui servaient au culte du serpent ; puis on leur imprimait, dans toutes les parties du corps, avec des poinçons de fer, des figures de fleurs, d'animaux, et surtout de serpents. Cette opération, accompagnée de vives douleurs et d'une grande effusion de sang, était suivie souvent de fièvres dangereuses ; mais les cris touchaient peu les impitoyables vieilles, et, personne n'osant approcher de leurs cases, elles étaient sûres de n'être point troublées dans leur barbare cérémonie. Après la guérison de tant de blessures, la peau devenait fort belle ; on l'eût prise pour un satin noir à fleurs ; mais sa principale beauté, aux yeux des nègres, était d'indiquer une consécration perpétuelle au serpent : destination qui assurait aux jeunes filles beaucoup de privilèges, entre autres celui de tenir dans une profonde soumission les hommes assez fous pour les épouser. Le cours d'instruction achevé, et les blessures guéries, on assurait les jeunes bétas que c'était le serpent qui les avait marquées, et l'on ajoutait que, si elles révélaient les mystères qu'on venait de leur communiquer, il les emporterait et les brûlerait vives. Alors leurs maîtresses prenaient l'occasion d'une nuit fort obscure pour les reconduire à la porte de leurs familles, dans le sein desquelles elles étaient reçues avec joie. Lorsque, plusieurs jours après, les vieilles prêtresses venaient réclamer des parents un dédommagement arbitrai-

rement fixé, il n'en fallait rien rabattre, si l'on ne voulait qu'il fût doublé ou triplé sans rémission. Ces contributions se divisaient en trois parts, dont l'une appartenait au grand sacrificateur, l'autre aux prêtres, et la troisième aux prêtresses. Lorsque les jeunes bétas devenaient nubiles, c'est-à-dire vers l'âge de quatorze ou quinze ans, on célébrait la cérémonie de leurs noces avec le serpent. Les parents, fiers d'une telle alliance, leur donnaient les plus beaux pagnes et la plus riche parure qu'ils pussent se procurer dans leur condition. Conduites au temple, ces jeunes filles descendaient la nuit suivante dans un caveau voûté, d'où elles étaient rappelées sous le nom de femmes du grand serpent qu'elles continuaient de porter toute leur vie; et dès lors elles participaient aux offrandes présentées au serpent leur mari. Si quelque nègre recherchait leur main, il les obtenait aussi facilement qu'une fille ordinaire, mais à la condition de les respecter comme le serpent même dont elles portaient l'empreinte.

Nous n'avons réuni quelques traits d'une superstition si insensée et si immorale, qu'afin de faire mieux comprendre que ce n'est pas une gloire médiocre pour la France d'avoir pris l'initiative des explorations et des comptoirs permanents sur les rives occidentales de l'Afrique. En cela, elle mérita bien, surtout de la religion, dont le divin flambeau, porté par la Compagnie normande dans ces pays, commença à les éclairer d'une lumière pure et civilisatrice. Mais, comme on l'a vu, la Compagnie ne put maintenir son commerce avec l'Afrique, et l'interruption de ses rapports ajourna les progrès du christianisme parmi tant de nations qui gémissaient dans l'esclavage de l'Esprit de ténèbres.

CHAPITRE XXII.

La foi catholique est introduite aux îles Canaries.

Les navigateurs normands, qui, de l'aveu de don Fernandez Navarette, explorèrent la côte occidentale de l'Afrique, visitèrent l'archipel des Canaries.

Cet archipel, situé sur la côte du Sahara, et que les anciens connaissaient sous le nom d'îles Fortunées, se compose de vingt îles ou îlots. Les plus considérables sont, à l'orient, Lancerote et Fortaventure; à l'occident, Ténériffe, Grande-Canarie, qui a donné son nom à tout l'archipel, Palma, la Gomère et Fer. Leur surface est, en général, montagneuse, et le pic de Ténériffe, qui passa longtemps pour la plus haute montagne du globe, a une hauteur de 1858 toises: on l'aperçoit à plus de quarante lieues en mer. Le voyage au sommet de ce volcan n'est pas seulement intéressant à cause d'un grand nombre de phénomènes qui se présentent aux recherches scientifiques : il l'est beaucoup plus encore par les beautés pittoresques qu'il offre à ceux qui sentent vivement la majesté de la nature, dont les merveilles révèlent avec tant d'éclat le Créateur. L'expérience a appris aux voyageurs que les sommets des montages très-élevées procurent rarement une vue aussi belle que les cimes dont la hauteur n'excède pas celles du Vésuve, du Righi et du Puy-de-Dôme. Des montagnes colossales, comme le Chimboraso, l'Antisana ou le mont Rose, ont une masse si considérable, que les plaines, couvertes d'une riche végétation, ne sont aperçues que dans un grand éloignement, et qu'une teinte bleuâtre et vaporeuse est uniformément répandue sur le paysage. Le pic de Ténériffe, par sa forme élancée et sa position locale, réunit les avantages qu'offrent les sommets moins élevés à ceux qui naissent d'une très-grande hauteur. Non-seulement on découvre de sa cime un immense horizon de mer qui s'élève au-dessus des plus hautes montagnes des îles adjacentes; mais on voit aussi les forêts de Ténériffe et la partie habitée des côtes dans une proximité propre à produire les plus beaux contrastes de forme et de couleur. On dirait que le volcan écrase de sa masse la petite île qui lui sert de base : il s'élance du sein des eaux à une hauteur trois fois plus grande que celle à laquelle se trouvent suspendus les nuages en été. Si son cratère, à demi éteint depuis des siècles, lançait des gerbes de feu comme celui de Stromboli dans les îles Eoliennes, le pic de Ténériffe, semblable à un phare, dirigerait le navigateur dans un circuit de plus de deux cent soixante lieues (1).

(1) Alexandre de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, t. 1, p. 206.

gt îles ou îlots.
à l'orient, Lan-
dent, Ténériffe,
son nom à tout
e et Fer. Leur
gneuse, et le pic
nps pour la plus
une hauteur de
lus de quarante
ommet de ce vol-
ant à cause d'un
qui se présentent
l l'est beaucoup
presques qu'il of-
t la majesté de la
vèlent avec tant
ce a appris aux
s montages très-
e vue aussi belle
ur n'excède pas
lu Puy-de-Dôme.
mme le Chimbo-
Rose, ont une
es plaines, cou-
ne sont aperçues
, et qu'une teinte
rmément répan-
Ténériffe, par sa
ocale, réunit les
ets moins élevés
-grande hauteur.
e sa cime un im-
ève au-dessus des
adjacentes ; mais
ériffe et la partie
oximité propre à
stes de forme et
lcan écrase de sa
t de base : il s'é-
hauteur trois fois
e se trouvent sus-
i son cratère, à
lançait des gerbes
boli dans les îles
, semblable à un
r dans un circuit
lieues (1).

---

ge aux régions équi-
, p. 206.

[illegible] aux Canaries un grand nombre de sour- [illegible] de torrents dangereux dans les temps de- [illegible], mais point de rivière. [illegible] brises rafraîchissantes [illegible] de [illegible], tempèrent, sur les côtes septentrionale [illegible] l'extrême chaleur du climat. [illegible] côtes opposées règnent des vents du sud [illegible] sud-est, qui arrêtent la végétation, taris- [illegible] ruisseaux, et donnent lieu à des mala- [illegible] pestilentielles. Le froment, le maïs, l'orge, [illegible], les cannes à sucre, le vin, l'huile, les [illegible], les limons, les dattes, les plantes mé- [illegible], sont des productions communes à ces [illegible] Grande-Canarie est particulièrement fer- [illegible] petite île de Fer doit être regardée [illegible] l'un des points les plus importants [illegible] parce que c'est l'endroit du globe [illegible] les géographes, [illegible] faisaient [illegible]

[illegible] qui existe entre les [illegible] les peuples indigènes [illegible] aient les Guanches, [illegible] indique l'origine de ces derniers, [illegible] qu'une très-courte distance à fran- [illegible] se rendre du littoral africain à Forta- [illegible] Ce mot de Guanches dérive de *guan*, [illegible] La plupart étaient continuellement nus, [illegible] plusieurs se couvrirent de peaux de [illegible] mais ils s'embusaient de suif, pêle [illegible] avec du jus de quelques herbes. [illegible] peignaient le corps en [illegible] jaune, [illegible] couleurs passant [illegible] [illegible] Ils se rasaient la barbe avec des [illegible] Ils se nourrissaient d'orge, de [illegible] et de serpents, de lait de chèvre [illegible] en abondance, et de quelques [illegible] particulièrement de lignes. [illegible] fort chaud [illegible] d'avril et de [illegible] des grottes [illegible] Ils étaient [illegible] et fort agile [illegible] Ils sautaient de [illegible] [illegible] à jeter des pierres était si merveil- [illegible]

leuse [illegible] toujours [illegible] Leurs armes [illegible] en forme de [illegible] [illegible] musculaire [illegible] [illegible] classique.

Les uns [illegible] [illegible] et l'affublement [illegible]

[illegible] des Chinois. Il existe encore aux Canaries, particulièrement dans l'île de Ténériffe, dont Santa-Cruz ou Sainte-Croix (Pl. II, n° 1) est devenue la capitale, plusieurs cavernes où les Guanches déposaient les corps embaumés (Pl. II, n° 2). On en voit une près Guimao, une autre [illegible] [illegible]

Il y a aux Canaries un grand nombre de sources et de torrens dangereux dans les temps de pluie, mais point de rivières. Les montagnes, et les brises rafraîchissantes qui s'élèvent de l'Océan, tempèrent, sur les côtes septentrionale et occidentale, l'extrême chaleur du climat. Sur les côtes opposées règnent des vents du sud et du sud-est, qui arrêtent la végétation, tarissent les ruisseaux, et donnent lieu à des maladies pestilentielles. Le froment, le maïs, l'orge, le coton, les cannes à sucre, le vin, l'huile, les oranges, les limons, les dattes, les plantes médicinales, sont des productions communes à ces îles. Grande-Canarie est particulièrement fertile. La petite île de Fer doit être regardée comme l'un des points les plus importants de la terre, parce que c'est l'endroit du globe par lequel tous les géographes, depuis Ptolémée jusqu'à Riccioli, faisaient passer leur premier méridien.

L'analogie qui existe entre les idiomes que parlent les peuples indigènes de l'Atlas avec ceux que parlaient les Guanches, anciens habitans des Canaries, indique l'origine de ces derniers, qui n'eurent qu'une très-courte distance à franchir pour se rendre du littoral africain à Fortaventure. Ce mot de Guanches dérive de *guan*, homme. La plupart étaient continuellement nus, quoique plusieurs se couvrissent de peaux de chèvres; mais ils s'enduisaient de suif, mêlé avec le jus de quelques herbes. Les deux sexes se peignaient le corps en vert, en rouge, en jaune, avec ce jus d'herbes, et cette variété de couleurs passait entre eux pour un grand ornement. D'ailleurs, étant si avancés au midi, ils n'avaient jamais beaucoup à souffrir du froid. Ils se rasaient la barbe avec des pierres tranchantes. Ils se nourrissaient d'orge, de chair de lézards et de serpents, de lait de chèvres, qu'ils avaient en abondance, et de quelques fruits, mais particulièrement de figues. Comme le climat est fort chaud, ils faisaient leur moisson aux mois d'avril et de mai. Leurs demeures étaient des grottes et des cavernes au pied des montagnes. Ils étaient d'une légèreté extrême à la course, et fort agiles à descendre et à monter au milieu de leurs roes et de leurs précipices. Ils sautaient de rocher en rocher, et souvent s'élançaient à des distances incroyables. Leur adresse à jeter des pierres était si merveilleuse, qu'ils touchaient toujours au but. Leurs armes, outre les pierres, étaient des massues en forme de dards, dont la pointe était armée d'os ou de corne au lieu de fer. Ceux à qui ce secours manquait se contentaient de faire durcir leurs massues au feu. Leur taille élancée et leur force musculaire les font considérer par M. de Humboldt comme les Patagons de la géographie classique.

Les uns adoraient le soleil, d'autres la lune et les étoiles. On leur a attribué jusqu'à neuf sortes d'idolâtrie. Les prêtres guanches, comme les prêtres égyptiens, embaumaient leurs morts, et faisaient de cet art un secret et un mystère religieux. En même temps que la parfaite conservation et l'affublement de leurs momies nous présentent, à l'extrémité du monde connu des anciens, cet usage si remarquable d'embaumer les morts, propre presque exclusivement à l'Égypte; les cordelettes et les petits disques en terre cuite, qui parfois leur sont attachés, nous offrent quelque chose qui ressemble aux fameux quippos des Péruviens, des Mexicains et des Chinois. Il existe encore aux Canaries, particulièrement dans l'île de Ténériffe, dont Santa-Cruz ou Sainte-Croix (Pl. II, n° 1) est devenue la capitale, plusieurs cavernes où les Guanches déposaient les corps embaumés (Pl. II, n° 2). On en voit une près Guimao, une autre entre le Pic et Candelaria, et on trouve encore dans ces cavernes des momies placées debout dans leurs niches, qui forment différents étages. Elles son dans un état de dessiccation si extraordinaire, que les corps entiers, munis de leurs intéguments, ne pèsent souvent que six à sept livres, c'est-à-dire un tiers de moins que le squelette d'un individu de la même grandeur, dépouillé récemment de la chair musculaire. En les ouvrant, on y trouve des restes de plantes aromatiques, parmi lesquelles on distingue constamment le chenopodium ambrosioïde. Golberry donne, au surplus, la description suivante d'une momie d'homme (1): « Du sommet du crâne au bas du talon, elle avait cinq pieds dix pouces. Les traits du visage étaient encore apparents. Les cheveux étaient noirs, longs et bien conservés; ils se détachaient cependant très-aisé-

(1) T. I, p. 87.

ment de la tête. La mâchoire était garnie de trente-deux dents, si bien fixées dans leurs alvéoles qu'on ne pouvait les en extraire qu'avec effort et au moyen d'un instrument. La peau, bien conservée sur tout le corps, était sèche, mais souple; sa couleur était d'un brun foncé. Le dos et la poitrine étaient couverts de poil, et le ventre et la poitrine remplis d'enveloppes d'une espèce de graine : ces enveloppes étaient blanches et légères, et à peu près de la grosseur de grains de riz. Cette momie était serrée comme un enfant au maillot, dans trois tours de bandelettes larges de trois pouces et quelques lignes, faites de peau tannée de bouc et de chèvre. »

Les institutions politiques des Guanches nous retracent le système féodal de l'Europe au moyen âge, que nous avons vu établi, depuis un temps immémorial, sur les hautes plaines de l'Asie moyenne, et que nous retrouverons chez presque toutes les nations du monde maritime. Chez ces peuples, le gouvernement féodal, qui facilite et perpétue les guerres, était sanctionné par la religion. Une tradition, faite sans doute pour plaire aux riches vassaux des rois pasteurs, disait : « Le grand Esprit, Achaman, a créé d'abord les nobles, les achimenceys, auxquels il a distribué toutes les chèvres qui existent sur la terre. Après les nobles, Achaman a créé les plébéiens, Achicaxnas : cette race, plus jeune, eut le courage de demander aussi des chèvres; mais l'Être suprême répondit que le peuple était destiné à servir les nobles, et qu'il n'avait besoin d'aucune propriété. » Une loi des Guanches, qui ne rappelle pas la simplicité des mœurs du siècle homérique, portait que tout achimencey qui s'avilissait à traire une chèvre de ses mains perdait ses titres de noblesse. Le Faycan ou grand prêtre exerçait le droit d'anoblir. Ces idolâtres avaient toujours deux rois, l'un vivant et l'autre mort : ils mettaient celui-ci debout dans une cave, avec un bâton à la main et un pot de lait auprès de lui, pour se nourrir dans l'autre monde. Quand le chef entrait en possession de l'autorité souveraine, les Guanches étaient dans l'usage de lui offrir non-seulement leurs services et leur fidélité, mais le sacrifice même de leur vie. Il s'en trouvait toujours plusieurs qui passaient de l'offre à l'exécution. Ils se rendaient avec un nombreux cortége sur le bord de quelque profonde vallée, où les victimes, après quantité de cérémonies et de paroles mystérieuses, se précipitaient à la vue de tout le monde. Le même usage obligeait le chef à témoigner une considération particulière aux parents des morts, et à les distinguer par des honneurs et des bienfaits.

Les femmes des Guanches n'étaient pas communes entre eux; mais ils n'avaient pas de loi qui les gênât pour le nombre. Ils ne prenaient une vierge qu'après en avoir fait un odieux hommage à leur chef, et ceux qui la voyaient agréée s'en tenaient fort honorés. L'habitude qu'ils avaient, pour comble de dépravation morale, de donner à une femme plusieurs maris, nous rappelle la polyandrie, que naguère encore on croyait n'être en usage qu'au Tibet, mais que des voyageurs dignes de foi, dit Balbi (1), ont retrouvée depuis dans d'autres régions, au nord de l'Inde, à Ceylan, dans le Dekan, en Chine parmi quelques individus pauvres, sur les bords de l'Orénoque, en quelques autres localités de l'Amérique, et jusqu'au centre de la Polynésie.

Enfin, la grande muraille que les anciens habitants de Lancerote, réputés les plus policés de tous les Guanches, avaient élevée pour séparer les possessions des deux petits États rivaux entre lesquels cette île était partagée, rappelle les murailles semblables, construites par les Romains au nord de l'Angleterre et en Écosse, par les Persans dans la région du Caucase, par les Égyptiens depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, par les Péruviens dans l'Amérique du Sud, et la plus étonnante de toutes les constructions de ce genre, la grande muraille élevée par les Chinois pour mettre leur vaste empire à l'abri des incursions des Barbares.

L'archipel des Canaries était divisé en plusieurs petits États ennemis les uns des autres, et quelquefois une même île était sujette à deux princes indépendants. Par suite des guerres intestines qu'entretenaient trop souvent les nations commerçantes, un Guanche devenait la propriété d'un autre Guanche, qui le vendait aux Européens. S'il arrivait à ceux-ci d'être faits prisonniers, les insulaires n'avaient pas la

(1) *Abrégé de géographie*, p. 922.

cruauté de les faire mourir ; mais, par un mépris, qu'ils regardaient comme la dernière punition, il les employaient à nettoyer les chèvres et à tuer les mouches dont ces animaux étaient tourmentés.

Dès l'an 1344, don Louis de La Cerda, comte de Clermont, qui descendait de la maison royale de Castille, tenta la conquête de cet archipel, et Clément VI couronna ce prince, dans Avignon, roi des Canaries, à la charge d'y faire prêcher la foi. Urbain V s'occupa aussi de faire évangéliser ces îles, comme le prouve une bulle donnée à Viterbe, le 2 septembre de la septième année de son pontificat. « Deux citoyens de Barcelone, y est-il dit, avaient rapporté à ce pontife que, dans ces contrées, les peuples étaient sans loi et sans religion, ne reconnaissant d'autre divinité que le soleil et la lune, à qui ils adressaient leurs vœux et leurs sacrifices. » En conséquence, Urbain V voulut que la province dominicaine d'Espagne fournît quelques sujets, destinés à l'instruction des insulaires (1). Mais la conquête et la conversion des Canaries étaient réservées au Français Jean de Béthencourt, baron de Saint-Martin-le-Gaillard dans le comté d'Eu, et chambellan du roi Charles VI.

La population des Canaries souffrait par le commerce des esclaves et par les enlèvements des pirates, lorsque Henri III, roi de Castille, permit la conquête de l'archipel à Robert de Braquemont, qui l'avait servi dans la guerre de Portugal, et qui devint depuis amiral de France. Braquemont chargea de cette expédition Jean de Béthencourt, son proche parent. Ce dernier, après avoir engagé ses terres de Normandie à Robert, se rendit par mer à La Rochelle, où le chevalier Gaidefer de La Salle, son compatriote, s'associa à son aventure. Ils partirent ensemble de cette ville, le 1er mai 1402, relâchèrent en Espagne, puis firent voile pour l'archipel. Béthencourt s'établit à Lancerote, dont les habitants se distinguaient des autres Canariens par les traces de quelque civilisation. Ainsi, ils avaient des maisons construites en pierre de taille, tandis que les Guanches de Ténériffe, en vrais Troglodytes, demeuraient dans les cavernes. Cette supériorité sous le rapport matériel ne se maintenait pas sous le rapport moral, puisqu'à Lancerote une femme avait plusieurs maris, qui exerçaient alternativement les prérogatives du chef de famille : un mari n'était regardé comme tel que pendant une révolution lunaire, et, tandis que ses droits étaient exercés par d'autres, il restait confondu avec les serviteurs de la maison (1). Certes, une telle dégradation rendait l'introduction du christianisme bien désirable. La conversion des Guanches fut, avant tout, le but de Béthencourt, comme le montre la Relation de sa conquête, écrite par le Franciscain Pierre Bontier et Jean Le Verrier, prêtres, tous deux attachés à sa personne et témoins de ses actions.

Les Français bâtirent un fort à Lancerote : de là, ils visitèrent Fortaventure. Béthencourt, voyant que ses forces ne suffisaient pas pour conquérir toutes les îles, alla demander des secours à Henri III, qui lui accorda la seigneurie des Canaries, avec la permission de battre monnaie et de percevoir un droit sur toutes les productions. Bontier et Le Verrier, qui rendent partout hommage à sa douceur comme à sa foi, flétrissent avec énergie les violences commises, en son absence, par quelques-uns de ses compagnons sur les Canariens; violences qui donnaient lieu à ces idolâtres de révoquer en doute l'excellence du christianisme (2). Cependant, beaucoup d'insulaires de Lancerote se firent baptiser. A l'arrivée de Béthencourt, le chef de l'île se soumit, demanda le baptême, que Jean Le Verrier lui administra le 20 février 1404, et le pieux conquérant, qui le tint sur les fonts sacrés, lui donna le nom de Louis (3). La plus grande partie des insulaires imita cet exemple. Béthencourt leur fit distribuer un Formulaire de foi, composé par Le Verrier et Bontier : il contenait les principaux points et mystères de notre croyance. Se proposant d'étendre ses conquêtes jusque sur la côte d'Afrique, Béthencourt se transporta au cap Bojador. Les expéditions de la Compagnie normande lui avaient indiqué la voie. Toutefois, il se borna à reconnaître le littoral africain. Des embarras suscités

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. II, p. 617.

(1) Alexandre de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, t. I, p. 172.

(2) *Histoire de la première découverte et conquête des Canaries*, etc., p. 51.

(3) *Ibid.*, p. 85.

par Gaidefer le contraignirent de passer une seconde fois en Espagne, où l'on reconnut ses droits. Peu de temps après, il s'établit à Fortaventure d'une manière aussi solide qu'à Lancerote, dont les habitants, complétement réduits, embrassaient le christianisme. Le 18 et le 25 janvier 1405, les deux chefs de Fortaventure reçurent, à leur tour, le baptême dans une chapelle que Béthencourt avait fait élever : ils furent nommés, le premier Louis, le second Alfonse. Dès lors, les conversions se multiplièrent, Le Verrier et Bontier ne cessant pas de prêcher avec zèle la foi catholique aux idolâtres. Béthencourt, ayant été chercher en France de nouveaux moyens pour consolider ses établissements, tenta de subjuguer la Grande-Canarie. Les vents le poussèrent sur le cap Bojador, où il eut des succès ; mais Grande-Canarie résista à ses efforts. Il poursuivit alors la conquête des autres îles, et s'établit à Palma et à Fer. Résolu de retourner dans sa patrie, il institua son neveu Maciot de Béthencourt en qualité de gouverneur, lui enjoignit de faire construire des églises, de traiter les indigènes « doucement et amoureusement » (1), de rendre la justice suivant les coutumes de France et de Normandie, et lui recommanda d'envoyer au moins deux navires par an dans les ports de cette province. Dans une dernière réunion, à laquelle assistèrent les chefs canariens, alors convertis, il prononça ces belles paroles : « Mes amis et mes frères chrétiens, il a plu à Dieu notre créateur d'étendre sa grâce sur nous et sur ce pays, qui est à cette heure uni à la foi catholique. Dieu, par sa digne grâce, l'y veuille maintenir, et nous donner pouvoir de nous conduire tous de manière à procurer la gloire et les progrès de la religion. Je vous prie et charge d'être bons chrétiens, de bien servir Dieu ; aimez-le et le craignez ; allez à l'église, et maintenez-vous, en attendant que Dieu vous ait donné un pasteur, c'est-à-dire un évêque, qui ait le gouvernement de vos âmes. S'il plaît à Dieu, je m'en irai à Rome requérir le Pape que vous en ayez un. » C'est ainsi que ce noble chrétien avait compris sa mission. Il partit le 15 décembre 1405, et se rendit successivement en Espagne et à Rome, où il obtint du Pape un évêque pour les Canaries.

Nous transcrivons ici une partie de la bulle d'institution : « La renommée, confirmée par la relation d'hommes dignes foi, a porté à la connaissance de notre Siége apostolique, — que, parmi les îles Fortunées (archipel situé vers le midi, et connu sous le nom d'îles Canaries), celles que l'on nomme Lancerote, Fortaventure, Grande-Canarie, Ténériffe, Gomère, Palma et de Fer, sont peuplées de nations, privées, il y a encore peu de temps, de la connaissance de Dieu ; — que, par la puissance et l'habileté de notre cher fils et noble chevalier Jean de Béthencourt, et de plusieurs autres fidèles de Jésus-Christ, ainsi que par la prédication, les instructions et l'activité infatigable d'hommes religieux, les susdites îles de Lancerote, de Fortaventure et de Fer ont été entièrement soumises au joug des chrétiens ; — que les habitants de ces îles, et ceux de Grande-Canarie et de Gomère, du moins dans quelques-unes de leurs parties, ont été convertis à la foi catholique ; — qu'à Lancerote, une église, appelée Rubicon, a été érigée avec une certaine pompe, sous le titre de Saint-Martial, et a été pourvue d'un pasteur ; — que, dans les susdites îles de Fortaventure et de Gomère, des églises ont été aussi construites : à Fortaventure deux, l'une sous le titre de Sainte-Marie de Béthencourt, l'autre sous celui de Sainte-Marie de La Palme ; à Gomère une, sous le titre déjà employé de Sainte-Marie de La Palme ; — Considérant que, si, dans la susdite île de Fortaventure (qui est plus voisine de celles de Grande-Canarie, Ténériffe, de Gomère, de Fer et de Palma, où cette conversion subite et imprévue a occasionné une grande disette de clercs et d'ecclésiastiques occupés à cette œuvre, et qui offre en même temps plus de commodités pour poursuivre heureusement cette affaire) ; si, disons-nous, on y établit un pasteur particulier, qui instruise et affermisse, dans la foi catholique, les nouveaux convertis, et qui se consacre spécialement, avec fidélité et sollicitude, à la conversion des peuples infidèles, il en pourra résulter, avec l'aide de Dieu, de nombreuses conversions et une grande utilité pour les âmes, non-seulement dans les îles susdites de Grande-Canarie et de Gomère, pour le reste

(1) *Histoire de la première découverte et conquête des Canaries*, etc., p. 180.

de leur territoire qui n'est pas encore chrétien, mais dans celles même de Palma et de Ténériffe, etc. » Déterminé par ces motifs, Innocent VII institua Albert de Las Casas, qui lui était présenté par le roi de Castille, en qualité d'évêque des Canaries. Le Verrier et Bontier disent de ce premier évêque (1) : « Messire Albert des Maisons (Las Casas) est arrivé ès îles de Canare en l'île de Fortaventure, là où il a trouvé messire Maciot de Béthencourt, et luy a baillé les lettres que Monsieur de Béthencourt luy envoie, desquelles fut fort joyeux, et tout le pays, d'avoir prélat et evesque ; et tant que tout le peuple le sçeut, on lui fit fort grand'chère, et plus encore pour ce qu'il entendoit le langage du pays. Iceluy evesque ordonna en l'Église ce qu'il voulut et ce qu'il estoit de faire, et se gouverna si bien, et si gratieusement, et si débonnairement, qu'il eut la grâce du peuple, et fut cause de bien grands biens au pays. Il préchait bien souvent, puis en une île, puis en une autre, et n'y avoit point d'orgueil en luy. Et à chacun preschement, il faisoit faire prière pour Monsieur de Béthencourt, leur roy et souverain seigneur, qui estoit la cause de leur vie, c'est-à-dire de la vie éternelle et de la salvation de leurs âmes. Aussi, au prosne de l'église, toujours on prioit pour ledit seigneur, qui les avoit fait chrétiens. Lequel evesque se gouverna si bien que nul ne le sçavoit reprendre. »

Albert de Las Casas fut puissamment secondé par les Frères-Mineurs dans l'œuvre de la conversion des Canaries. Les Franciscains qui évangélisaient cet archipel reçurent, de l'anti-Pape Benoît XIII, frère Jean de Baeza pour supérieur. Le Pape Martin V nomma le même Jean de Baeza vicaire général dans ces îles, avec beaucoup de priviléges pour les couvents qu'il y avait fondés (2). Frère Jean de Logrogno, qui fut ensuite vicaire, obtint d'Eugène IV la permission d'établir un couvent en Andalousie, près de la mer, pour faciliter aux religieux les moyens de communication et d'approvisionnement (3) : ces religieux en eurent depuis un autre sur la côte de Portugal (4). A l'époque de cette concession, les frères Didace et Jean de Saint-Torcas allèrent travailler à la conversion des idolâtres de l'archipel. Didace, né dans le diocèse de Séville, était un des membres les plus saints de l'ordre séraphique, et il accepta avec joie la mission qu'on lui donnait. Nommé gardien du couvent de Fortaventure, il trouva le pays encore peuplé d'un grand nombre de Guanches, qu'il catéchisa avec autant de zèle que d'intelligence. Aussi, en amena-t-il plusieurs à croire les vérités de l'Évangile et à demander le baptême. Sur le rapport qu'on lui fit de la cruauté des indigènes de Grande-Canarie, et de leur entêtement pour l'idolâtrie la plus monstrueuse, il désira d'y aller prêcher la foi en Jésus-Christ, comptant y trouver l'heureuse occasion du martyre. Après s'être fortifié de tous les secours que présente la religion, il partit ; mais Dieu ne permit pas qu'il arrivât à Grande-Canarie : la tempête et la crainte que la cruauté des indigènes inspirait à ses compagnons le forcèrent de revenir à Fortaventure. Il s'y appliqua de nouveau à la conversion des Guanches, affermissant, d'ailleurs, par son exemple comme par ses discours, les catholiques dans la pratique de la religion. Un événement qui survint lui acquit toute la confiance des insulaires : la famine désola cette île, et le saint nourrit la majeure partie des habitants. Quelque ingénieuse que fût la charité de frère Didace, il fallut une assistance particulière du ciel pour qu'un religieux qui ne possédait rien, et dans un pays où tout manquait, pût ainsi fournir des aliments à une multitude d'hommes (1). Lorsque Didace eut rempli pendant trois ans les fonctions de gardien, il retourna en Espagne. Au contraire, Jean de Saint-Torcas resta dans l'archipel (2). Exact observateur de sa règle, et par conséquent grand amateur de la pauvreté évangélique, il commandait la vénération des idolâtres, qui, en le respectant, étaient plus portés à le croire. Dieu l'honora du don des miracles, et il fut lui-même l'objet d'un prodige. Étant un jour tombé dans une rivière dont le lit était très-profond, il demeura trois heures entières sous les eaux, et on le croyait noyé : mais, bien loin

(1) *Histoire de la première découverte et conquête des Canaries*, etc., p. 200.
(2) Wadding, an. 1423, n° 7.
(3) *Ibid.*, an. 1441 et 1459, n° 20.
(4) *Ibid.*, an. 1448.

(1) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. I, p. 414.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 442.

qu'il eût éprouvé le moindre accident, des plongeurs le trouvèrent à genoux sur le sable. Jean de Saint-Torcas mourut dans une des Canaries (1), et laissa, comme Didace, la réputation d'une haute sainteté. Trente Frères-Mineurs habitaient le couvent de Fortaventure. Cinq d'entre eux, qui se dévouèrent, l'an 1450, à prêcher la foi aux indigènes de Grande-Canarie, y souffrirent mille outrages, et furent enfin précipités, le 10 septembre, dans la mer, du haut d'un rocher, qu'en souvenir de ce martyre on appelle encore le Saut des Castillans (2). Sans donner plus d'étendue à ces détails sur la propagation du christianisme dans les îles Canaries, nous revenons au brave et pieux Français qui en fit la conquête.

De retour dans ses terres de Normandie, au commencement de 1406, Béthencourt y mourut neuf ans après, avec la gloire d'avoir cherché, de bonne foi, à convertir les Guanches. Du reste, il est probable que la souveraineté accordée par le roi de Castille à ce gentilhomme se borna aux seules îles dont le conquérant resta réellement en possesion, c'est-à-dire Lancerote, Fer et Fortaventure ; car, par une cédule royale du 29 août 1420, confirmée par une autre du 23 juin 1430, Jean II, successeur de Henri III, donna à Alfonse de Casaus la seigneurie de Grande-Canarie, de Ténériffe, de Gomère et de Fer (3). La cédule royale nous apprend ce que nous devons penser de ce *royaume des Canaries*, dont un gentilhomme français aurait ceint le diadème. C'était tout simplement un fief relevant de la couronne de Castille, dont le titulaire payait foi, hommage, services et redevances à son suzerain. De la seigneurie (*del senorio*), l'amour-propre national a fait un royaume. Il était naturel que le Franciscain Pierre Bontier et Jean Le Verrier, qui s'intitulent *domestiques du sieur de Béthencourt*, cherchassent à donner le plus de relief qu'ils pouvaient à leur patron. Cette considération nous explique l'extrême difficulté qu'ont éprouvée tous ceux qui ont cherché ce qu'était devenue la succession de *ce monarque*, et comment sa dynastie s'est sitôt évanouie. Tout porte à croire que, si son neveu Maciot ou Massieu, et la postérité de ce neveu, n'ont pas joui de la souveraineté, ils en ont du moins possédé les domaines, puisqu'au XVIIe siècle il y avait encore aux Canaries et aux Açores plusieurs personnages de ce nom, qui prétendaient provenir de la famille du conquérant, et dont les armes ont, en effet, de la similitude avec les siennes. Il paraît qu'il existe encore aujourd'hui, à la Grande-Canarie et à Ténériffe, une famille de Massieu, qui prétend descendre du neveu du conquérant : elle se dit originaire de Normandie, et il y a, en effet, dans le pays de Caux, une famille honorable et ancienne de ce nom, qui peut avoir des relations de parenté avec celle des Canaries.

(1) Wadding, an. 1483.
(2) *Ibid.*, an. 1450, n° 63.
(3) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, p. 157.

CHAPITRE XXIII.

Obstacles apportés aux missions chez les Tartares, depuis Tamerlan.

Dieu, en ouvrant au zèle des missionnaires l'archipel des Canaries et les côtes occidentales de l'Afrique, dédommageait l'Église des pertes que Timour-Beig ou Tamerlan lui faisait éprouver sur le vaste continent de l'Asie. Tamerlan, à l'exemple de Djenguyz, aspirait à la monarchie universelle : « La terre, disait-il, ne doit avoir qu'un maître, comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel ; et qu'est-ce que la terre, avec tous ses habitants, pour l'ambition d'un grand prince? » Après s'être fait proclamer, dans un kouriltaï, chef des Tartares de la Transoxane, et avoir choisi pour capitale Samarkand, qui devint sous son règne aussi célèbre que Bagdad et le Caire, il commença la carrière vaste et non interrompue de ses conquêtes. Comme, avant sa victoire sur Bajazet, quatrième sultan des Turks othomans, il avait un motif politique de rechercher l'amitié des puissances européennes, il chargea d'une mission auprès de plusieurs princes (1) François Ssathru, sans doute l'un des religieux arméniens de l'ordre de Saint-Basile, qui, étant rentrés en communion

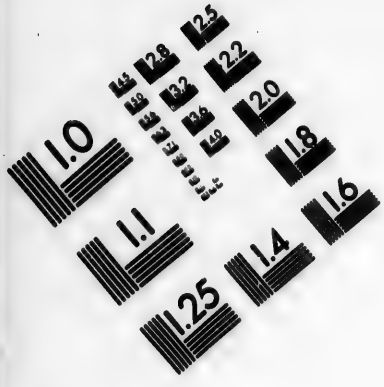
(1) Silvestre de Sacy, Mémoires sur une correspondance inédite de Tamerlan avec Charles VI, p. 516 du t. VI des nouveaux *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

avec l'Église romaine, s'étaient affiliés aux Frères-Prêcheurs. François Ssathru lui rapporta des lettres du roi de France, monarque dont les missionnaires qui habitaient ou parcouraient diverses parties des États de Tamerlan lui vantaient, d'ailleurs, la puissance. Ces missionnaires se prévalant de l'inimitié commune des princes de l'Europe et des Monghols contre les Turks, pour s'assurer plus de considération parmi les Tartares, le conquérant ne manqua point d'entendre parler de la bravoure des dix mille Français qui, sous la conduite du comte de Nevers, étaient allés grossir l'armée avec laquelle Sigismond, roi de Hongrie, s'opposa aux progrès de Bajazet, et qui avaient vendu chèrement leur vie à la trop fameuse journée de Nicopolis. Après la bataille d'Ancyre, à la suite de laquelle Bajazet tomba au pouvoir de Tamerlan, le 21 juillet 1402, le vainqueur chargea d'une autre mission, auprès de Charles VI, le Dominicain Jean, archevêque de Sultanyièh (1). On se rappelle l'estime que les khâqâns faisaient des rois de France et des Français, à cause, dit Bergeron (2), « de la renommée qui volait partout des armes de saint Louis en Syrie et en Égypte, pour le seul intérêt de la religion chrétienne, dont nos rois ont toujours été si puissamment touchés par-dessus tous les autres princes chrétiens; ainsi qu'ont assez fait voir tant d'expéditions généreuses et saintes de Louis le Jeune, Philippe-Auguste, et de ce même saint Louis, qui, après y avoir fait des merveilles de sa personne, y fut blessé et pris, en combattant vaillamment, par les mécréants, au premier voyage, et au second y mourut saintement. Et quant à ce que lors, et aujourd'hui même encore, tous ces orientaux appellent du nom de *Francs*, ou *Frankis*, tous les peuples de deçà; on sait assez que cela ne vient qu'à cause du grand bruit et réputation des armes françaises, qui était parvenu jusqu'à eux : qu'autant qu'en tous ces voyages de la Terre-Sainte en Asie et ailleurs, depuis environ deux siècles, il se parlait principalement des Français, qui en faisaient la plus grande et meilleure part, puisque les principaux chefs même étaient ou de la maison de France ou des sujets d'icelle, témoins Godefroi de Bouillon et tant d'autres. Aussi les rois de Jérusalem, ses successeurs, ceux de Chypre, les princes d'Antioche, de Tripoli, d'Édesse, et autres lieux de Syrie, en étaient encore, jusque-là même que ces cours étaient toutes françaises et de mœurs et de langues. Si bien que de tous les Latins et Européens de deçà, il n'y est resté que des reliques des Français. » La réputation du roi très-chrétien n'avait pas diminué en Orient depuis les croisades, comme la mission donnée à l'archevêque de Sultanyièh le prouve. Les auteurs de l'*Histoire de Charles VI*, traduite par Le Laboureur, en parlent ainsi à l'année 1403 : « Certain évêque des parties de l'O-« rient, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, vint, « cette année, devers le roi, de la part de Ta-« merlan, roi des Tartares, et lui présenta ses « lettres, dont la suscription et l'adresse étaient : « *Au grand roi de France, et aux plus puis-« sants de la chrétienté.* Elles contenaient qu'en-« tre tous les princes d'Occident, il avait particulièrement ouï faire récit du roi de France, « et que cela lui avait donné la curiosité de se « faire informer de la magnificence de sa cour, « et de sa puissance. Il n'oubliait pas aussi de se « glorifier de la conquête d'une grande partie de « l'Orient, et de la défaite et de la prise de « Bajazet, qu'il croyait avoir été d'autant plus « agréable à Sa Majesté, qu'en qualité de persécuteur du nom chrétien, Bajazet devait être « le plus grand ennemi du roi et de la couronne « de France. » L'empereur grec de Constantinople et les Génois de Péra avaient naguère envoyé dire à Tamerlan, que, s'il en venait à faire la guerre à Bajazet, ils pourraient l'aider beaucoup et d'hommes et de galères; mais, au lieu de tenir parole, ils laissèrent passer les Turks de la Grèce dans l'Anatolie, et après la bataille d'Ancyre ils transportèrent, de l'Anatolie à l'autre rive, les fuyards que poursuivaient les Tartares victorieux. Ruy Gonçales de Clavijo (1), l'un des ambassadeurs que Henri III, roi de Castille, envoya, l'an 1403, à Tamerlan, avec frère Alonzo Paez de Santa-Maria et Gomez de Salazar, et qui, étant revenu de Samarkand en Castille trois ans après, écrivit la Relation de

(1) Silvestre de Sacy, Mémoires sur une correspondance inédite de Tamerlan avec Charles VI, p. 516 du t. VI des nouveaux *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

(2) *Relation d'un voyage en Tartarie*, etc., Traité des Tartares, p. 82; éd. de Soly.

(1) *Histor. del gran Tamorlan*, fol. 26 *verso*.



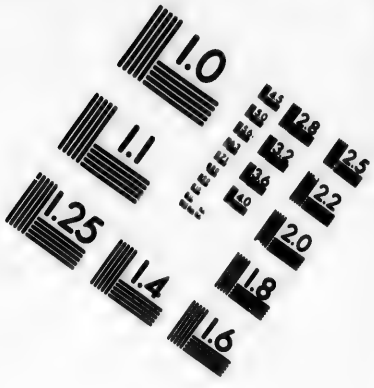
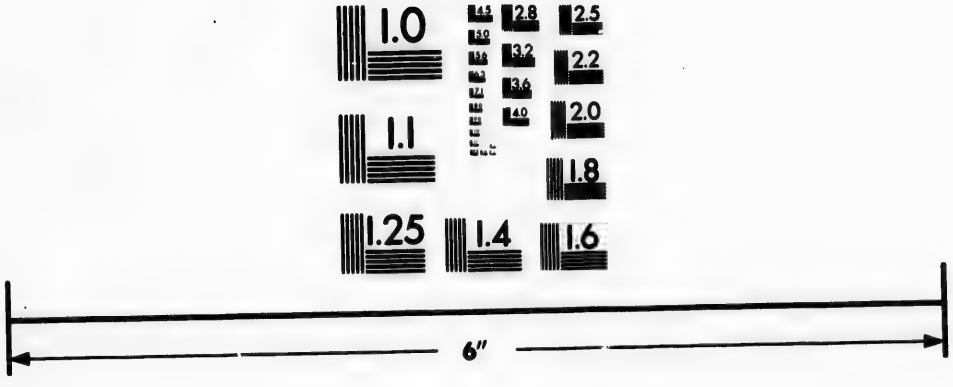


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

son voyage, dit que la conduite des Grecs et des Génois fut cause que Tamerlan conçut pour les chrétiens de la mauvaise volonté, disposition dont ceux de sa domination se trouvèrent mal. Le P. Catrou croit (1) que ce prince penchait pour le christianisme, et le savant Jésuite va jusqu'à dire, à l'occasion de sa mort, arrivée le 18 février 1405, lorsque Tamerlan menaçait d'envahir la Chine : « C'est à nous d'adorer les « arrêts du ciel sur un héros qui connut la reli- « gion chrétienne, qui l'aima, qui la protégea « toujours, et qui ne la professa jamais. » Un fait répond à cette supposition. Avant Tamerlan, plusieurs khans monghols, tant du Kaptchak et de la Perse que de la Transoxane, ayant embrassé l'islamisme, l'avaient introduit dans leurs États ; tous leurs sujets n'avaient pas imité leur exemple ; mais, après la réunion de ces trois empires sous la puissance du conquérant, le mahométisme fut généralement et solidement établi chez les Tartares monghols, à l'exception de ceux qui, chassés de la Chine, continuèrent d'habiter les contrées voisines. Comme Tamerlan suivait la secte d'Aly ou des Chyites, et qu'il faisait la guerre au chef de l'empire othoman et au sultan d'Égypte, qui appartenaient à l'autre secte musulmane, l'ignorance où l'on était, de son temps, en Europe, sur les mœurs, les usages et les religions de l'Orient, et quelques relations avec des princes chrétiens, firent croire qu'un monarque qui se montrait l'ennemi de souverains mahométans devait être le protecteur du christianisme. Le seul récit de ses cruautés en Géorgie eût prouvé le contraire, dans un siècle où les moyens de communication entre les divers peuples eussent été plus faciles. Tamerlan affectait même un grand zèle pour l'islamisme ; c'est à sa réputation de sainteté que les historiens musulmans attribuent ses triomphes sur Bajazet, dont la morale et la religion étaient fort relâchées ; et, lorsqu'à la veille de sa mort il méditait d'envahir la Chine, affectant une extrême douleur d'avoir répandu tant de sang musulman, il exhorta ses guerriers, coupables du même délit, à l'expier en se purifiant dans le sang des Chinois idolâtres et en élevant des mosquées sur les ruines de leurs temples (2). La vaste monarchie de Tamerlan eut le sort de tous les empires établis par la violence : l'ambition arma les membres de sa famille et ses capitaines les uns contre les autres. Les Timourides conservèrent d'abord la Perse, la Transoxane, et les provinces septentrionales de l'Hindoustan : mais, les Turkomans et les Ouzbeks ayant enlevé les deux premières contrées aux descendants de Tamerlan, un de ceux-ci pénètra plus avant dans l'Inde, et y fonda l'empire monghol, ainsi nommé de la nation à laquelle appartenait le fondateur. Cet empire, après avoir subsisté deux siècles avec gloire, déchut rapidement de nos jours.

Comme on peut vraiment clore ici l'histoire des anciennes missions faites dans la Tartarie, dont les peuples divers demeurèrent partagés entre l'islamisme et l'idolâtrie, nous saisissons ce moment pour indiquer un nouveau point de vue sous lequel les indifférents en matière de religion apprécieront eux-mêmes les missions des Frères-Mineurs et des Frères-Prêcheurs chez les Tartares.

Si elles n'eurent point pour résultat d'implanter d'une manière générale et durable la foi catholique, et de lui faire prendre de profondes racines parmi les Monghols, elles concoururent du moins à établir des rapports entre des nations jusqu'alors inconnues les unes aux autres, et préparèrent ainsi la grande révolution morale qui ne tarda point à s'opérer.

Deux systèmes de civilisation existaient, et s'étaient étendus, perfectionnés, aux deux extrémités de l'ancien continent, par l'effet de causes indépendantes, sans communication, par conséquent sans influence directe et mutuelle. Les missions contribuèrent, avec les événements de la guerre et les combinaisons de la politique, à mettre en contact ces deux grands corps. Beaucoup de religieux italiens, français, flamands, furent envoyés par le souverain Pontife ou par le roi de France auprès du grand khan : un Franciscain du royaume de Naples devint archevêque de Péking, traduisit les *Psaumes* et le *Nouveau Testament* en langue monghole, et un professeur de théologie de la Faculté de Paris lui succéda ; un chantre, nommé Robert, après avoir parcouru l'Asie orientale, retourna mourir dans la cathédrale de Chartres. Ce zèle des missionnaires donna l'éveil à l'a-

(1) *Histoire générale de l'empire du Mogol.*
(2) *Biographie universelle, art. Tamerlan.*

venturense curiosité des voyageurs et aux spéculations du commerce. Si les idées et les arts de l'Europe allaient ainsi étonner l'Asie la plus reculée, les connaissances et les produits de l'Asie venaient, en échange, se montrer à l'Europe surprise. Nous ne parlerons pas de la bousole; nous mentionnerons seulement la polarité de l'aimant, observée et mise en œuvre à la Chine dès les temps les plus reculés. Les poudres explosives ont été aussi de tout temps connues des Hindous et des Chinois: ces derniers avaient, au xe siècle, des *chars à foudre* qui paraissent avoir été des canons, et il est difficile de voir autre chose dans les *pierriers à feu* dont il est souvent parlé dans l'histoire des Monghols. D'un autre côté, l'édition *princeps* des livres classiques, gravée en planches de bois, est de 952. L'établissement du papier-monnaie et des comptoirs pour le changer eut lieu, chez les Joutchin, l'an 1154, et l'usage de la monnaie de papier fut adopté chez les Monghols établis à la Chine. Enfin les cartes à jouer, dont tant de savants ne se seraient pas occupés de rechercher l'origine, si elle ne marquait l'une des premières applications de l'art de graver en bois, furent imaginées à la Chine l'an 1120. Frappée de ces inventions, dont nous abrégeons le détail, l'Europe, dit Abel de Rémusat (1), commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée, et la plus anciennement civilisée des quatre parties du monde. On songea à étudier les mœurs, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient, et il fut même question d'établir une chaire de langue tartare dans l'université de Paris. Les Relations des missionnaires, parcourues avec intérêt, trouvèrent de l'écho, et répandirent de toutes parts des notions plus justes et plus variées. Le monde sembla s'ouvrir du côté de l'Orient; l'ardeur pour les découvertes devint la forme nouvelle que revêtit l'esprit des Européens; l'idée d'un autre hémisphère cessa, quand le nôtre fut mieux connu, de se présenter comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance; et ce fut en allant à la recherche du Zipangri de Marco Polo, que Christophe Colomb découvrit le Nouveau Monde.

L'irruption des Monghols, occasion des anciennes missions chez les Tartares, eut, dans l'Orient, des effets remarquables, tels que la destruction du khalyfat; l'extermination des Bulgares, des Comans et d'autres peuples septentrionaux; l'épuisement de la population de la haute Asie, si favorable à la réaction par laquelle les Russes, jadis vassaux des Monghols, ont à leur tour subjugué tous les nomades du nord; la soumission de la Chine à une domination étrangère; l'établissement définitif du bouddhisme au Tibet et dans la Tartarie, ainsi que la formation de la hiérarchie lamaïque, produite par la fusion qui s'opéra entre les débris du nestorianisme établi dans ce pays et les dogmes des bouddhistes. Mais il n'entre pas dans notre cadre de développer ces conséquences. Il nous suffit d'insister sur le progrès que les rapports des occidentaux avec les peuples de la haute Asie, pendant les XIIIe et XIVe siècles, ont fait faire à la civilisation européenne; rapports que les missionnaires ont si souvent renoués. Les découvertes accomplies dans l'Asie orientale étaient ignorées en occident: la communication a lieu, elle se prolonge pendant un siècle et demi; et, un autre siècle à peine écoulé, toutes ces découvertes, qui s'étaient présentées à l'état d'enfance, sont mises en pratique et bientôt fécondées par le génie européen. C'est l'impulsion prodigieuse donnée ainsi à l'intelligence humaine qu'il importe de constater. Nous l'avons dit: si le chrétien admire, dans les missionnaires, le dévouement qui ne tient compte ni des distances ni des périls pour gagner des âmes à Jésus-Christ, l'indifférent doit voir en eux les premiers canaux au moyen desquels les idées s'infiltrent ou s'échangent; et, à défaut de sympathies religieuses pour les apôtres, son admiration et sa reconnaissance sont acquises aux agents de la civilisation.

(1) Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs monghols, dans les nouveaux *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VII, p. 414.

CHAPITRE XXIV.

Missions chez les musulmans et chez les schismatiques orientaux. — Prise de Constantinople par les Turks.

Avant la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe, les péchés de nos pères attirèrent

sur leur tête un terrible fléau. Le schisme, en rompant l'unité de l'Église, altéra sa beauté; et, à ne considérer que les conséquences désastreuses qu'il eut relativement aux missions, il devint un obstacle à la propagation de la foi. Les déchirements intérieurs de l'Église nuisirent à ses conquêtes extérieures dans le domaine de l'islamisme et de l'idolâtrie. Cependant, la sagesse infinie et la bonté de Dieu protégèrent l'arche sainte, destinée à transporter les élus sur la mer orageuse de ce monde au port de la céleste patrie. Le bras du Tout-Puissant, qui ne s'était pas raccourci, suscita des hommes d'élite pour la consolation des uns et pour la conversion des autres.

Parmi les Dominicains en qui la vocation à l'apostolat, la charité et le zèle parurent alors avec éclat, nous nommerons d'abord le B. Alvarez de Cordoue, que son ardeur pour le salut des âmes porta jusqu'en Palestine (1). Ses discours n'y déterminèrent pas toujours la conversion des musulmans, des schismatiques et des mauvais catholiques; mais alors ses yeux lui fournirent des larmes abondantes pour pleurer leur endurcissement. Il en répandait d'amères, soit qu'il considérât la miséricorde et l'excès de tendresse qui avaient engagé l'Homme-Dieu à arroser de son sang ces lieux vénérables, maintenant possédés par les ennemis de sa divinité; soit qu'il réfléchît sur l'ingratitude des chrétiens qui, pour n'avoir pas cessé de souiller la Terre-Sainte de leurs péchés, avaient mérité que la justice de Dieu livrât à un peuple infidèle ce qui aurait dû former notre plus précieux héritage et faire notre plus douce consolation. Alv[illegible] retourna vers l'an 1405 en Espagne, où il travailla avec un nouveau zèle à ranimer la foi, et Benoît XIV a étendu le culte de ce bienheureux à tout l'ordre de saint Dominique.

Ce que nous venons de dire de l'état de la Palestine occupée par les musulmans fait assez comprendre que les missionnaires dominicains qui annonçaient la parole de Dieu près de Tyr et de Trébizonde (2) avaient beaucoup à souffrir: leur constance domina les obstacles. Les incursions fréquentes des Turks, dans le diocèse de Constantinople, n'éloignèrent pas les Frères-Prêcheurs de leurs églises, et, pour engager les fidèles à visiter ces temples menacés, Grégoire XII y attacha des indulgences. Des conversions s'opéraient toujours à Péra: mais, comme beaucoup de schismatiques ou de musulmans convertis retombaient, par le laps du temps, dans leurs anciennes erreurs, ce Pape chargea le Dominicain Élie Petit, Français, de remédier à cette désertion affligeante, lui conférant tous les pouvoirs nécessaires. La sollicitude du Siége apostolique pour la persévérance des convertis et la propagation de la foi éclatait surtout à l'égard de la nation arménienne, qui possédait à Rome la maison de Sainte-Marie-Égyptienne, dont le P. Pierre Stephani, de l'institut des Frères-Unis, fut longtemps supérieur (1). Cet homme vénérable y accueillit beaucoup de schismatiques, afin d'être plus à même de les instruire; et ces voyageurs, ramenés par ses soins à l'unité, n'étaient pas plutôt de retour en Arménie, qu'ils pressaient leurs compatriotes d'abjurer l'erreur.

Toutefois, l'ordre de saint Dominique n'eut point alors d'apôtre plus illustre que saint Vincent Ferrier, né en Espagne le 23 janvier 1357, et qui portait, depuis l'an 1374, l'habit des Frères-Prêcheurs. Destiné, comme le Docteur des nations, à annoncer Jésus-Christ aux peuples et aux rois, aux serviteurs de la foi comme aux infidèles, il sut faire respecter sa mission autant par la sainteté de ses mœurs que par l'éclat des miracles. On vit les prélats et les princes chrétiens saintement jaloux d'appeler chez eux cet homme apostolique, dont les exemples et les discours semblaient renouveler toutes choses dans les lieux où on avait le bonheur de le recevoir. Et, démarche d'autant plus honorable qu'elle était plus inattendue, un monarque infidèle, lui-même, frappé de ce que la renommée publiait des grandes actions de saint Vincent Ferrier, lui envoya, vers la fin de l'année 1408, des lettres et des députés, pour prier l'apôtre de le venir trouver, lui promettant qu'il pourrait, en toute liberté, prêcher la foi de Jésus-Christ dans tout son royaume (2). L'é-

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 100.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1407.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1404.
(2) *Ibid.*, an. 1408. Alban Butler, *Vie des Pères*, etc., 5 avril. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 40.

diteur des *Actes des Saints* a cru que ce prince musulman était Mahomet, surnommé Aben Balva, qui était monté en 1396 sur le trône de Grenade; mais, selon l'*Histoire d'Espagne*, Mahomet mourut le 11 mai 1408, et Henschenius avoue que saint Vincent ne partit de France pour se rendre à Grenade que vers la fin de la même année. Il est donc probable que l'invitation émanait de Youssouf, frère de Mahomet, qu'on venait de tirer de prison pour lui donner la couronne de son prédécesseur. Quoi qu'il en soit, saint Vincent, voyant une nouvelle porte ouverte à la prédication évangélique, n'eut pas plutôt reçu les lettres du prince musulman qu'il répondit à ses intentions. Il s'embarqua à Marseille, et, dès son arrivée à Grenade, il glorifia la croix de Jésus-Christ au milieu des sectateurs abusés du faux prophète. Il le fit avec tant de dignité et de zèle, qu'il fut applaudi du monarque et admiré de ses sujets. Les miracles de Vincent Ferrier rendaient sa parole plus efficace. Déjà plusieurs abandonnaient l'Alcoran pour recevoir l'Évangile, et la multitude qui réclamait le baptême augmentait chaque jour, lorsque ce mouvement fit naître les appréhensions des politiques. Les principaux d'entre les musulmans, obéissant sans doute à l'influence des imans, menacèrent le souverain d'une prochaine révolution dans tout le royaume, s'il n'en faisait pas sortir aussitôt le prédicateur chrétien. Ceux pour le salut desquels saint Vincent Ferrier avait été envoyé parmi ces infidèles sont connus de Dieu; mais le don de la foi ne fut point accordé à tous. Quelques historiens ajoutent qu'avant de quitter les terres des mahométans, le thaumaturge fit embrasser le christianisme aux habitants de deux petites villes, qui appartinrent depuis au royaume de Valence (1). «On ne saurait jamais exprimer la multitude de prodiges que Vincent Ferrier opérait tous les jours, dit Mariana (2): il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage des membres aux paralytiques; il redressait les boiteux, et ressuscitait quelquefois les morts. On voyait autour de lui une foule infinie de malades, qui venaient chercher leur guérison et le remède à leurs différents maux. Après cela, il ne faut pas s'étonner si cet apôtre faisait de si grands fruits par ses prédications. Appliqué à instruire les peuples les plus grossiers, il portait de tous côtés la lumière de l'Évangile, dissipait les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur... Dans les seuls royaumes d'Espagne, il convertit, par la vertu de la parole, plus de huit mille Maures, et au delà de trente-cinq mille Juifs, qui reçurent la grâce du baptême.» Suivant la remarque du P. Touron (1), «les rabbins, en cela, font plus d'honneur à notre saint que les chrétiens mêmes: car, au lieu que nos historiens communément ne comptent que huit mille Maures convertis, trente-cinq mille Juifs et cent mille mauvais chrétiens, les rabbins font monter à deux cent mille ceux de leur nation qui reçurent le baptême. C'est ce que nous lisons dans la *Continuation de l'Histoire des Juifs* (2). Nous croyons qu'il y a là bien de l'exagération; les rabbins en sont très-capables; et nous ne dissimulerons point que les Juifs appelés par saint Vincent à la connaissance de Jésus-Christ ne persévérèrent pas tous dans la profession de la véritable foi. Mais la légèreté ou l'hypocrisie de quelques-uns ne servirent qu'à faire estimer davantage la fidélité des autres; et la chute de ces apostats ne diminue rien du mérite ni de la gloire du saint prédicateur qui avait dissipé leurs ténèbres.» Gerson, célèbre chancelier de l'université de Paris, écrivait de Constance, le 9 juin 1417, à saint Vincent Ferrier: «Ce que la renommée publie partout de vos vertus, et ce que j'en ai souvent appris, en particulier, dans mes entretiens avec le R. P. général de votre ordre, m'a donné une si haute idée de votre mérite, qu'il me paraît que, selon la signification même de votre nom, on peut dire que vous êtes bien représenté par ces paroles de saint Jean, dans son *Apocalypse*: «Je vis paraître un cheval blanc: «celui qui était monté dessus avait un arc, et on «lui donna une couronne; et il partit en vain«queur pour continuer à vaincre.» Vincent, encore plus humble qu'élevé, ne parlait jamais de lui-même, ou, s'il en parlait: «Toute ma vie, disait-il, n'est qu'une odeur de mort; je suis moi-même tout infect, et quant au corps, et

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1409.
(2) *Hist. d'Espag.*, t. XIX.

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 88.
(2) T. III, p. 305.

quant à l'âme. Tout ce qui est en moi exhale la corruption, causée par l'abomination de mes péchés et de mes injustices; et, ce qui est pis, c'est que je sens que cette corruption s'accroît tous les jours en moi, et qu'elle se renouvelle d'une manière encore plus déplorable.» Celui qui domptait l'orgueil au point d'avoir des sentiments si bas de lui-même s'éleva, par l'humilité, au degré de sainteté le plus éminent. Vincent Ferrier, mort le 5 avril 1419, fut inscrit par Calixte III au catalogue des saints.

Le ciel, qui répandit de si abondantes bénédictions sur son apostolat, fit fructifier, en 1413, le zèle d'un autre Dominicain dans la Samogitie, pays borné par la Lithuanie à l'est, la mer Baltique à l'ouest, la Courlande au nord, et la Prusse royale au midi. Il a soixante-dix lieues de longueur, environ cinquante-huit de largeur, et il est entrecoupé de bois et de montagnes presque inaccessibles. Les Samogètes, s'imaginant que les bois et les forêts étaient la demeure des dieux, leur rendaient un culte superstitieux, qu'ils étendaient jusqu'aux oiseaux et aux bêtes fauves. Ils adoraient encore comme des divinités le feu et le tonnerre; et leurs prêtres entretenaient avec soin un feu perpétuel sur le sommet d'une haute montagne, au bas de laquelle coulait la rivière appelée dans le pays Nyewiaza. Ces prêtres, aussi stupides et peut-être plus corrompus que ceux qu'ils conduisaient, s'étaient persuadés qu'ils attireraient sur leur tête la colère de leurs dieux, si ce feu venait à s'éteindre. Ils menaçaient de même les peuples de la vengeance céleste, s'ils osaient toucher aux bois qu'on appelait sacrés. A l'époque où l'ordre Teutonique jouissait encore de toute sa prépondérance, c'est-à-dire en 1401, un grand nombre de Samogètes s'étaient laissé baptiser par des prêtres prussiens; mais le christianisme ne fut formellement introduit dans leur pays qu'à dater de l'an 1413, par les soins de Jagellon-Wladislaw, roi de Pologne, et de Withold, grand-duc de Lithuanie. L'aveuglement de ces pauvres infidèles et la perte de tant d'âmes excitèrent le zèle de ces deux princes et de Nicolas Vezik, Dominicain polonais, confesseur et prédicateur ordinaire du roi (1). Ils se rendirent dans la Samogitie, accompagnés d'hommes également pieux et éclairés. Afin de rendre les idolâtres plus dociles à l'enseignement de la foi qu'on venait leur annoncer, on commença par leur montrer d'une manière sensible la vanité de tout ce qu'ils avaient cru sur la parole de leurs prêtres. Wladislaw, étant monté sur le sommet de la montagne où brûlait le feu qu'on disait perpétuel, l'éteignit lui-même en y versant beaucoup d'eau. Il commanda ensuite à ses soldats de se répandre dans les forêts des environs, d'en couper les arbres, et d'y tuer tous les animaux qu'ils rencontreraient. Ses ordres ayant été ponctuellement exécutés, les Samogètes, étonnés de voir qu'il n'en arrivait aucun mal ni au roi ni à ses soldats, révoquèrent en doute la puissance de leurs dieux et la sincérité de leurs prêtres. Après avoir délibéré sur ce qui venait de se passer, ainsi que sur la doctrine qu'on leur annonçait, ils chargèrent l'un des plus considérables d'entre eux, devenu l'organe de la population, de déclarer à Wladislaw que, leurs divinités ayant été assez lâches pour se laisser vaincre par celle des Polonais, ils avaient résolu d'abandonner leur culte pour s'attacher à celui du dieu vainqueur. On profita de ces dispositions pour les pénétrer de la véritable religion. Le roi, beaucoup mieux instruit lui-même de la langue et des coutumes du pays que les missionnaires qui le suivaient, voulut être le premier prédicateur de la foi parmi ces barbares. Nicolas Vezik, avec quelques autres Dominicains, continua pendant plusieurs années ce que Wladislaw avait si heureusement commencé. Le nombre de ceux qui renoncèrent aux idoles pour embrasser le christianisme fut si grand, qu'on établit plusieurs paroisses, et qu'on bâtit une église cathédrale à Midnick, autrement Warmie. Les Frères-Prêcheurs, notamment Nicolas Vezik, ne laissèrent pas que d'être exposés à la persécution et aux piéges que leur tendaient les prêtres des idoles; mais Dieu ne les livra pas à leur mauvaise volonté. Il se servit, au contraire, du ministère des Dominicains pour changer les persécuteurs et convertir les plus obstinés. Dès l'an 1422, sous le pontificat de Martin V, Nicolas Vezik se vit entouré d'une multitude de fidèles qu'il avait régénérés en Jésus-Christ par le baptême. Les Samogètes ont vécu longtemps comme les Tartares, errant

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 139.

dans les bois avec leurs familles et leurs troupeaux. Sigismond-Auguste, roi de Pologne, en qui la race de Jagellon s'éteignit au XIVe siècle, ne leur persuada qu'avec peine de vivre en société, et de construire des maisons, qui se réduisirent, du reste, à un abri formé avec des claies, de la paille et de la terre : le feu se fait au milieu, et la fumée s'échappe par une ouverture au haut du toit. Le meurtre, le larcin et les mauvaises mœurs sont rares parmi ce peuple, devenu chrétien; et Bruzen de La Martinière (1) parle d'un usage fort singulier : « Les filles, dit-il, sont élevées dans le ménage, et marchent la nuit avec une torche à la main et deux sonnettes à la ceinture, afin que le père soit averti de ce qu'elles font. » Les Samogètes, hommes ou femmes, ne se marient ordinairement qu'à trente ans.

L'ardente activité des Frères-Prêcheurs ne doit pas faire oublier le zèle et le dévouement des Frères-Mineurs.

Nous avons dit qu'un certain Jean, curé de Limbourg, et ses complices suscitaient, à la fin du XIVe siècle, beaucoup de contradictions aux apôtres de la foi qu'entretenait la Société des pèlerins de Jésus-Christ, composée par Innocent IV de Dominicains et de Franciscains pour évangéliser les idolâtres et les schismatiques, et qui, sous Jean XXII, Urbain V, Grégoire XI, Urbain VI, vit s'accroître tout à la fois le nombre de ses membres et celui de ses priviléges. L'an 1399, Boniface IX, informé des contradictions que les missionnaires éprouvaient encore, les exhorta à ne point se décourager, mais à procurer de plus en plus le salut des âmes. Ne se bornant pas à confirmer les priviléges émanés de ses prédécesseurs, il en ajouta de nouveaux, qui étaient propres à relever le ministère apostolique et à en faciliter l'exercice. Ces priviléges sont énumérés dans deux diplômes, adressés, l'un au ministre général et aux Franciscains de Russie, l'autre au ministre provincial et aux Franciscains de Hongrie, qui rencontraient aussi des obstacles de la part des ordinaires, au grand préjudice de la conversion des Comans, des Tartares, des Patarins, et autres peuplades idolâtres ou schismatiques, qu'on voyait, dans leur vie nomade, parcourir le vaste territoire de ce royaume (1). Le même Pape ayant révoqué, l'an 1403, plusieurs priviléges des réguliers, une opposition jalouse se prévalut de cette mesure contre les Franciscains de Russie; en sorte que Boniface IX dut déclarer que la révocation n'atteignait pas les priviléges de la Société des pèlerins de Jésus-Christ (2). L'un des Frères-Mineurs le plus occupés de la conversion des Russes, des Lithuaniens et des Tartares, était le Polonais Jean, surnommé le Petit. Voyant qu'une maladie contagieuse avait diminué le nombre des missionnaires, il se rendit, l'an 1410, en Italie, pour solliciter du souverain Pontife des auxiliaires et des pouvoirs nouveaux, dans l'intérêt de la propagation de la foi. Il est étonnant qu'il se soit adressé à Grégoire XII, dès lors déposé de la papauté, et qui vivait à Gaëte sous la protection du roi de Naples, plutôt qu'à Alexandre V, qui avait fixé sa résidence à Bologne (3). Comme la demande de Jean impliquait la reconnaissance des droits que la déposition avait pourtant fait perdre à Grégoire, ce dernier ne manqua pas d'y déférer, et le missionnaire retourna en Russie.

Les deux Franciscains Jean Armandi et Petruccio de Pérouse, après avoir parcouru la Terre-Sainte, les îles de Rhodes et de Chypre, la Russie, la Bosnie et d'autres contrées, en examinant quels étaient les meilleurs moyens de propager la foi, vinrent exposer à Jean XXIII le résultat de leurs pénibles investigations. Ce Pape loua leur zèle, et leur permit, l'an 1413, de retourner en Orient avec les frères Paul de Hongrie, François d'Alexandrie, et six autres religieux à leur choix. Il leur donna les pouvoirs ordinaires des missionnaires apostoliques, les autorisa à établir des couvents et des noviciats partout où ils le jugeraient à propos, et voulut qu'ils se fissent accompagner même de religieux des autres ordres, pourvu que ceux-ci eussent une obédience de leurs supérieurs (4).

L'an 1420, des rivaux s'efforçant d'enlever à l'ordre séraphique les sanctuaires de la Palestine, le procès fut poursuivi à la cour pontifi-

(1) *Grand Dictionnaire géographique*, art. *Samogitie*.

(1) Wadding, an. 1399, n° 1.
(2) *Ibid.*, an. 1403, n° 1.
(3) *Ibid.*, an. 1410, n° 25.
(4) *Ibid.*, an. 1413, n° 1

cale, et Martin V nomma commissaires le patriarche de Grade, les archevêques de Nicosie en Chypre et de Colocz en Hongrie, à l'effet de procéder conjointement ou séparément; avec ordre, si l'enquête constatait une possession paisible des saints Lieux pendant cinquante ans par les Frères-Mineurs, de la leur confirmer en vertu de l'autorité apostolique. Les frères André de Hongrie et Jean de Biscaye portèrent cette commission à Mantoue, et le patriarche, après avoir reconnu, au moyen d'une information juridique, que les Franciscains possédaient les sanctuaires sans aucune contestation depuis plus de soixante ans, prononça en leur faveur. La sentence fut publiée, comme nous l'avons dit(1), le 7 janvier 1421, dans la cathédrale de Saint-Pierre, en présence de Jean-François de Gonzague, prince de Mantoue, de Jean, son fils, de l'évêque de la ville, et de plusieurs grands personnages (2). Le Pape confirma cette sentence; il ordonna aux archevêques de Candie (Crète), de Nicosie et de Colocz, de maintenir les Frères-Mineurs dans la possession de l'église et du couvent de Saint-Sauveur de Beyrouth et de ses dépendances; il permit de célébrer la messe dans tous ces lieux deux heures avant le jour, et accorda d'autres priviléges pour les absolutions tant des religieux que des séculiers (3). Comme le chapitre général de l'ordre de Saint-François se tenait à Forli, Martin V, auquel on s'était plaint de la manière dont les Conventuels gouvernaient la mission de Palestine (4), témoigna aux vocaux le désir qu'un religieux de l'Observance fût nommé gardien du mont Sion. Néanmoins, ils désignèrent pour cette charge un Conventuel. Le Pape l'obligea d'y renoncer entre ses mains, et nomma directement a la place de gardien frère Jacques Dauphin, de Venise, qui appartenait à l'Observance (5).

Les fruits que la Société des pèlerins de Jésus-Christ ne cessait de produire en Russie, en Valachie, en Podolie, auraient dû faire respecter les priviléges dont l'intelligente libéralité des Pontifes romains l'avait munie, afin d'assurer à ses membres une plus grande liberté d'action. On vit pourtant l'évêque de l'Église de Moldavie, car une cathédrale venait d'être érigée dans ce pays, y porter plusieurs atteintes. Sur la plainte du vicaire franciscain, Marc d'Esclavonie, Martin V rendit, en 1421, l'archevêque de Gnesne juge de ce différend (1).

La puissance des Génois qui possédaient des places sur plusieurs points de l'Orient, telles que Famagouste en Chypre, l'île de Chio dans la mer Égée, Péra au Bosphore de Thrace, Amastris dans le Pont; Cembali, Soldaya, Caffa, dans la Tartarie-Mineure; Tana, sur le Tanaïs (le Don) qui sépare l'Europe de l'Asie, et l'influence de cette nation représentée par des consuls dans tous les lieux où le commerce était le plus actif, secondaient utilement le zèle des apôtres de la foi. Martin V, afin de reconnaître le dévouement des missionnaires, dont les Génois facilitaient ainsi l'apostolat, et de les animer à poursuivre leur noble tâche, confirma tous les priviléges que ses prédécesseurs avaient accordés aux Franciscains. Son bref, daté de l'an 1425, s'adresse aux gardiens et aux religieux des résidences de l'ordre des Frères-Mineurs établis en Syrie, en Égypte et dans les autres pays outre-mer (2).

Au mois d'août 1426, le sultan d'Égypte s'empara de l'île de Chypre, d'où il emmena le roi captif avec vingt mille autres prisonniers. A son retour, il prit un navire vénitien, qui revenait de Jérusalem. Beaucoup de pèlerins et vingt-cinq Frères-Mineurs se trouvaient dans ce vaisseau. Le sultan fit mourir tous les hommes, mais réserva les femmes et les religieux, dans le dessein de les forcer à abjurer la foi. Il n'épargna rien pour vaincre leur constance, et, voyant ses efforts inutiles, il fit massacrer les généreux confesseurs dans une île voisine, brûler leurs corps, et jeter leurs cendres dans la mer (3).

Depuis plusieurs années, frère François Spinola, docte et pieux Observantin, avait reçu du ministre général Ange Salvet la mission d'évangéliser, avec quelques compagnons, l'île de Chio, Péra, Caffa, les monts Caspiens. Antoine de Massa, autre ministre général, sachant

(1) Voyez ci-dessus, p. 132, col. 2.
(2) Wadding, an. 1420, n° 6.
(3) *Ibid.*, an. 1421, n° 5.
(4) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. III, p. 62.
(5) Wadding, an. 1434, n° 7.

(1) Wadding, an. 1421, n° 17.
(2) *Ibid.*, an. 1425, n° 4.
(3) *Ibid.*, an. 1426, n° 6.

le fruit qu'il faisait dans ces contrées, l'établit son vicaire sur tous les Observantins de l'Orient, du Nord et de la Russie. Spinola avait acquis deux couvents à Constantinople et à Péra. Non-seulement Martin V confirma ces établissements en 1427, mais il permit au missionnaire d'en fonder encore deux dans chacun des trois vicariats (1). Wadding dit des Frères-Mineurs établis à Caffa, près la porte Cajador, qu'ils célébraient l'office divin avec une dévotion dont les chrétiens et les Tartares étaient également ravis; qu'ils s'occupaient avec sollicitude de catéchiser les enfants; qu'ils recueillaient et élevaient ceux qui étaient exposés; et que le Pape demanda à la charité des fidèles de leur procurer les moyens de continuer ces saints exercices.

Les fréquentes irruptions des Turks éloignant les pasteurs de leurs troupeaux, les Franciscains Jean Corethye, Dalmate, et Blaise, Esclavon, apôtres zélés de la foi en Hongrie, s'inquiétèrent des besoins spirituels de tant de catholiques délaissés. Eugène IV les autorisa, l'an 1431, à ériger des couvents de leur ordre dans les montagnes de Hongrie appelées la Chaîne du monde, et en quelques lieux de la Dalmatie, de la Bosnie et de l'Esclavonie, d'où les consolations de la religion seraient portées aux peuples abandonnés (2). Les Turks brûlèrent jusqu'à seize couvents des Frères-Mineurs en Bosnie, et le Pape, afin de dédommager ces religieux des pertes qu'ils avaient éprouvées pour la cause de la foi, leur permit d'en bâtir sept (3).

Eugène IV, l'un des plus grands Pontifes que Dieu ait donnés à son Église, eut la gloire de faire rentrer dans l'unité plusieurs nations, dont le retour momentané fut un solennel hommage rendu à la vérité catholique et à la primauté de juridiction du Vicaire de Jésus-Christ. Il se servit surtout de Frères-Mineurs pour convier les dissidents à cette réunion.

Ainsi, Albert de Sarzane et Barthélemi d'Yano, tous deux de l'Observance, reçurent, en 1435, la mission d'amener les schismatiques à l'unité, et les infidèles à la foi (4). En effet, ils déterminèrent les prélats grecs à assister au concile général de Florence, où la réunion, malheureusement éphémère, de leur Église fut publiée le 6 juillet 1439 (1).

En 1437, Jacques Primadice, de Bologne, qui était aussi de l'Observance, fut chargé d'une autre mission, non-seulement pour Caffa et Péra, mais, comme s'exprimait Eugène IV dans son ardent désir de sauver tous les hommes, « pour les pays des musulmans, des idolâtres, des Grecs, des Bulgares, des Comans, des Éthiopiens, des Ibères, des Alains, des Gazares, des Goths, des Syriens, des Perses, des Mèdes, des Ruthènes, des Ziques, des Jacobites, des Nubiens, des Nestoriens, des Géorgiens, des Arméniens, des Indiens, des Turks, des Tartares, des Polonais, des Hongrois de la haute Hongrie, et des autres nations qui n'avaient pas encore embrassé la foi catholique. » Jacques Primadice, investi, par le Pape, des pouvoirs de vicaire du ministre général de l'ordre pour tous ces pays, partit le 10 juillet de Bologne, afin de se rendre à Caffa (2). Il alla, avec les frères François et Louis de Bologne, en Arménie, conduisit de ce pays à Florence des députés catholiques, et l'union des Arméniens fut conclue le 22 novembre 1439 (3).

Dans l'intervalle de ces deux unions, Eugène IV, plein de confiance en la divine miséricorde, voulut hâter le retour à l'unité des autres dissidents de l'Orient. Dès le 31 août 1439, il chargea d'une nouvelle mission Albert de Sarzane et deux autres Observantins, Baptiste de Levanto et Barthélemi de Pelacane, Florentin, leur laissant la liberté de s'adjoindre d'autres religieux de leur institut. Albert de Sarzane, institué commissaire général pour Jérusalem, l'Inde et l'Éthiopie, et muni de lettres adressées aux prélats jacobites, ainsi qu'au Negous d'Abyssinie et aux princes indiens, s'embarqua aussitôt à Venise (4). En arrivant à Jérusalem, il justifia de la réunion des Grecs, remit les lettres du Pape aux Jacobites de Syrie, et conféra avec Nicodème, supérieur du couvent que les Abyssins possédaient depuis longtemps dans la

(1) Wadding, an. 1427, n° 21.
(2) *Ibid.*, an. 1431, n° 18.
(3) *Ibid.*, an. 1437, n° 21.
(4) *Ibid.*, an. 1435, n° 6.

(1) Wadding, an. 1439, n°s 2 et 3.
(2) *Ibid.*, an. 1437.
(3) *Ibid.*, an. 1439, n° 6.
(4) *Ibid.*, an. 1439, n° 34. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 367.

ville sainte (1). Ce couvent, pour le dire en passant, reçut des dons de Zara Jacob, qui, en montant sur le trône d'Abyssinie, l'an 1434, avait pris le nom de Constantin, et que les Abyssins regardent comme un autre Salomon, c'est-à-dire comme le meilleur modèle qu'un souverain puisse imiter (2). Le bon accueil des Jacobites de Syrie encouragea Albert à passer en Égypte. Sur le chemin, il se trouva, ainsi que ses compagnons, dans une grande disette, et réduit à une telle faiblesse, qu'épuisé de faim et de fatigue, il se plaça sous un arbre. Près de rendre le dernier soupir, « Seigneur, dit-il à Dieu dans une plainte affectueuse, vous avez promis à votre serviteur François que vous ne manqueriez jamais de pourvoir aux besoins de ses enfants. Cependant, nous voici au moment de mourir de faim, sans pouvoir exécuter les ordres de votre Vicaire, pour le salut des âmes que vous avez rachetées et qui périssent. Mon Dieu, ayez compassion de nous. » A peine achevait-il ces mots, qu'il aperçut devant lui un jeune homme de la plus grande beauté, qui, lui adressant la parole en italien, lui présenta de la nourriture, et ajouta, pendant qu'il réparait ses forces: « Vous ne devez pas manquer de confiance en la miséricorde et en la providence divine. C'est moi qui ai promis à mon serviteur François des secours en temps opportun; et, jusqu'à présent, vous n'avez vu dans votre ordre aucun juste abandonné ni aucun religieux mort de faim. » A l'instant même, le jeune homme disparut (Pl. XXXVIII, n° 1). Albert poursuivit sa route vers le Caire, et demanda au sultan d'Égypte un sauf-conduit pour passer en Abyssinie et dans l'Inde. Mais ce prince, supposant qu'on voulait organiser une ligue contre lui, se borna à recevoir le légat avec honneur. Il eut avec les Franciscains plusieurs entretiens dont il se montra satisfait; mais, dès que la conférence eut pour objet la religion, Albert ayant voulu établir, en présence des imans, la vérité de la foi chrétienne, et démontrer les erreurs de l'islamisme, le sultan le condamna à mort sous prétexte qu'il venait d'outrager Mahomet. Les chrétiens du Caire et les Mameluks, qui prévoyaient le préjudice qu'entraînerait pour eux le supplice du légat, firent révoquer cette sentence par leurs prières : Albert fut soustrait à la mort au moyen d'une rançon; le sultan le traita même avec bienveillance, et permit aux religieux de parcourir l'Égypte et la Syrie, mais non de passer en Abyssinie ni dans l'Inde. Ils ne s'arrêtèrent pas à la défense du prince infidèle, et aimèrent mieux obéir à leur légitime supérieur que de manquer le but de leur voyage.

Cependant, Albert tomba gravement malade, et, se voyant retenu, il donna à ses compagnons toute liberté de poursuivre leur mission. Il chargea particulièrement Thomas de Scarlino et trois autres de porter les lettres d'Eugène IV en Abyssinie et dans l'Inde, en se dérobant, par des chemins détournés, à la surveillance des musulmans (1). Ces religieux, faits deux fois prisonniers, accablés de coups, employés au pénible travail des rameurs, éprouvés par les ennuis de la prison et les souffrances de la faim, furent deux fois aussi rachetés par des marchands chrétiens. On les reprit encore sur les frontières de l'Abyssinie; et alors on les pressa d'abandonner le christianisme, en leur promettant de les unir à de séduisantes épouses et de les combler de richesses. A ces promesses, repoussées avec constance et avec de courageuses protestations contre les impiétés de l'islamisme, on fit succéder les plus durs traitements. Ils furent frappés de verges, puis enfermés pendant trois mois dans une vieille citerne où ils passèrent vingt jours de suite sans avoir ni à boire ni à manger. Deux d'entre eux étaient prêtres; et, l'un de ces prêtres ayant succombé à la souffrance, on laissa quelque temps son cadavre décomposé au milieu des survivants, pour ajouter par ses exhalaisons à l'horreur de leur position. Après un jeûne de trois semaines, ils reçurent chaque jour une poignée de farine ou de son humecté. Enfin les bourreaux, confondus de leur persévérance, les retirèrent de la citerne pour les placer dans la prison de la ville. Ils permirent même à Thomas d'aller, pendant le jour, recueillir, de maison en maison, de quoi se nourrir ainsi que ses compa-

(1) Wadding, an. 1441.
(2) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 126.

(1) Wadding, an. 1447. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. III, p. 142. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 357.

sentence par
à la mort au
traita même
religieux de
s non de pas-
s ne s'arrêté-
nfidèle, et ai-
me supérieur
yage.
ment malade,
à ses compa-
leur mission.
s de Scarlino
d'Eugène IV
se dérobant,
surveillance
, faits deux
ps, employés
éprouvés par
ffrances de la
hetés par des
it encore sur
alors on les
me, en leur
antes épouses
es promesses,
de courageu-
tés de l'isla-
s traitements.
enfermés pen-
citerne où ils
s avoir ni à
eux étaient
ant succombé
ne temps son
survivants,
l'horreur de
ois semaines,
née de farine
rreaux, con-
retirèrent de
prison de la
omas d'aller,
ison en mai-
e ses compa-

---

es des Frères-
istorique de la
François, t. II,

ville sainte (1). Ce couvent, pour le dire en passant, reçut des dons de Zara Jacob, qui, en montant sur le trône d'Abyssinie, l'an 1434, avait pris le nom de Constantin, et que les Abyssins regardent comme un autre Salomon, c'est-à-dire comme le meilleur modèle qu'un souverain puisse imiter. Le bon conseil des Jacobites de Syrie encourageait Albert à passer en Égypte. Sur la chemin, il se trouva, ainsi que ses compagnons, dans une grande disette, et réduit à [illegible] est qu'il a pensé de faim et de langueur; il a plus d'une fois [illegible] arbre. Près de rendre le dernier soupir, ce Seigneur, dit-il à Dieu dans une plainte affectueuse, vous avez promis à votre serviteur François que vous ne manqueriez jamais de pourvoir aux besoins de ses enfants. Cependant, nous voici au moment de mourir de faim, sans pouvoir exécuter les ordres de votre Vicaire, pour le salut des âmes que vous avez rachetées et qui périssent. Mon Dieu, ayez compassion de nous. » A peine achevait-il ces mots, qu'il aperçut devant lui un jeune homme de la plus grande beauté, qui, lui adressant la parole en italien, [illegible] divine. [illegible] François des secours en temps opportun [illegible] jusqu'à présent, vous n'avez vu dans votre ordre aucun juste abandonné ni aucun religieux mort de faim. » A l'instant même, le jeune homme disparut (Pl. XXXVIII, n° 1). Albert poursuivit sa route vers le Caire, et demanda au sultan d'Égypte un sauf-conduit pour passer en Abyssinie et dans l'Inde. Mais ce prince, supposant qu'on voulait organiser une ligue contre lui, se borna à recevoir le légat avec honneur. Il eut avec les Franciscains plusieurs entretiens dont il se montra satisfait; mais, dès que la controverse eut pour objet la religion, Albert ayant voulu établir, en présence des imâms, la vérité de la foi chrétienne, et démontrer les erreurs de l'islamisme, le sultan le condamna à mort, sous prétexte qu'il venait d'outrager Mahomet. Les chrétiens du Caire et les Mamelucs, qui prévoyaient le préjudice qu'entraînerait pour eux le supplice du légat, firent révoquer cette sentence par leurs prières : Albert fut soustrait à la mort au moyen d'une rançon; le sultan le traita même avec bienveillance, et permit aux religieux de parcourir l'Égypte et la Syrie, mais non de passer en Abyssinie ni dans l'Inde. Ils ne s'arrêtèrent pas à la défense du prince infidèle, et aimèrent mieux obéir à leur légitime supérieur que de manquer le but de leur voyage.

Cependant, Albert tomba gravement malade, et, se voyant retenu, il donna à ses compagnons toute liberté de poursuivre leur mission. Il chargea particulièrement Thomas de Scarlino et trois autres de porter les lettres d'Eugène IV en Abyssinie et dans l'Inde, en se dérobant, par des chemins détournés, à la surveillance des musulmans (1). Ces religieux, faits deux fois prisonniers, accablés de coups, employés au pénible travail des rameurs, éprouvés par les ennuis de la prison et les souffrances de la faim, furent deux fois aussi rachetés par des marchands chrétiens. On les reprit encore sur les frontières de l'Abyssinie, et alors on les pressa d'abandonner le christianisme, en leur [illegible] de les unir à de voluptueuses épouses [illegible]. A ces promesses, [illegible] et avec de courageu- [illegible] impiétés de l'isla- [illegible] traitements. Ils furent frappés de verges, [illegible] enfermés pendant trois mois dans une vieille citerne où ils passèrent vingt jours de suite sans avoir ni à boire ni à manger. Deux d'entre eux étaient prêtres; et, l'un de ces prêtres ayant succombé à la souffrance, on laissa quelque temps son cadavre décomposé au milieu des survivants, pour ajouter par ses exhalaisons à l'horreur de leur position. Après un jeûne de trois semaines, ils reçurent chaque jour une poignée de farine ou de son humecté. Enfin les bourreaux, confondus de leur persévérance, les retirèrent de la citerne pour les placer dans la prison de la ville. Ils parvinrent même à Thomas d'aller pendant le jour, recueillir, de maison en maison, de quoi se nourrir ainsi que ses compa- [illegible]

(1) Wadding, an. 1441.

(1) Wadding, an. 1447. *Les Chroniques des Frères Mineurs*, t. III, p. 112. Pérot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, p. 367.

Alberto de Sarzana mourut miraculeusement

Alberto de Sarzana [illegible] — Alberto de Sarzana alimentado milagrosamente

Chrétiens volés par les Turcs

[illegible] — Cristianos quemados por los Turcos

gnons, auprès desquels il revenait le soir. Le bienheureux se soumettait aux travaux les plus pénibles; il acceptait les injures, les moqueries, les violences, les blessures avec patience, afin de se procurer les aliments nécessaires. Un jour, on le traita encore plus mal qu'à l'ordinaire; car il fut traîné dans la boue, flagellé et blessé d'une manière cruelle. Revenant vers ses frères, le cœur rempli d'une joie surabondante et merveilleuse: «Je suis aujourd'hui fort riche, leur dit-il; Dieu m'a fait trouver un trésor, et j'ai beaucoup gagné pour vous. Les ennemis de notre foi m'ont traité avec une barbarie extrême, et je les ai vaincus par une patience digne d'un chrétien. Voici les marques de ma victoire: je les porte sur mon corps meurtri. Rendons à Dieu des actions de grâces pour cette faveur, et prions-le qu'il guérisse mes blessures s'il le juge convenable pour sa gloire.» A cette vue, à ces paroles, les deux confesseurs, ravis de la constance de Thomas, se mirent en prières, et ils obtinrent de Dieu une guérison si parfaite, que les cicatrices mêmes ne parurent pas. Cette nouvelle anima davantage le valeureux soldat de Jésus-Christ. Comme il brûlait du désir du martyre, il s'approchait des mosquées, annonçant le Sauveur aux musulmans qui y entraient, et témoignant, par tous les moyens en son pouvoir, qu'il était prêt à mourir pour la foi. En même temps, il détestait l'impiété de Mahomet. Tantôt méprisé comme un fou, tantôt criblé de coups de poing et de coups de pied, une fois encore soumis à la flagellation, il apprit enfin, au bout d'une année de souffrance, par un renégat d'Europe, qu'il venait d'être condamné avec ses compagnons à avoir la tête tranchée. Il courut aussitôt porter cette bonne nouvelle aux deux religieux, qui la reçurent avec de vifs transports de joie; ils s'exhortèrent mutuellement au martyre, et, rendant de grandes actions de grâces à Dieu, qui leur permettait de remporter une telle victoire sur ses ennemis, ils se préparèrent à la lutte. Mais le Seigneur en avait disposé autrement. Le bienheureux Albert, qui avait fait pénétrer d'autres religieux en Abyssinie par un chemin différent, était informé de leur position, et Eugène IV, instruit par lui de leur danger, avait envoyé une rançon qu'on reçut avant de mettre la sentence de mort à exécution. Thomas de Scarlino retourna donc en Italie avec deux compagnons: nous avons dit que le quatrième était mort de faim. Les trois religieux vinrent se jeter aux pieds du Pape, qui les reçut avec bonté et les combla de grâces spirituelles. Thomas se retira au couvent de Montplan, dans l'Abbruzze, et choisit pour sa demeure la chapelle des Stigmates de saint François, qu'il avait naguère édifiée lui-même. Il y mena une vie angélique; mais le souvenir de son séjour au milieu des infidèles sans qu'il eût remporté la couronne du martyre lui causait une sorte de honte et de trouble. Aussi résolut-il de retourner chez les musulmans. Dieu se contenta de son désir, et Thomas lui remit son âme, le 31 octobre 1447, au couvent de Saint-François, à Riéti.

Mais il est temps de dire les résultats de la mission d'Albert de Sarzane, qui, après avoir recouvré la santé, travailla activement en Orient à la réconciliation des schismatiques. Sans entrer dans les détails de sa longue pérégrination, nous ajouterons seulement qu'à son retour il fut témoin, dans une ville occupée par les Turks, du martyre de deux chrétiens, attachés dos à dos à une perche qui les tenait suspendus au-dessus d'un brasier (1). Leur chair, attaquée par la vivacité du feu, rôtissait avec bruit, et les gouttes de leur graisse tombaient sur les charbons ardents. Les martyrs, apercevant Albert et ses compagnons, que la Providence semblait leur envoyer pour les aider à supporter ce cruel supplice, leur dirent d'une voix assurée: «Ne vous étonnez pas, et ne vous affligez pas de l'épreuve à laquelle vous nous voyez soumis pour la foi de Jésus-Christ; car nous n'éprouvons aucune douleur, si ce n'est aux nerfs qui se retirent à cause de la violence du feu.» Ainsi ces héros encourageaient eux-mêmes ceux qui voulaient les consoler (Pl. XXXVII, n° 2). Les entrailles des religieux s'émurent à ce spectacle; des larmes de compassion et de joie tout ensemble coulèrent des yeux des Franciscains; ils exhortèrent les généreux athlètes à la persévérance, et, après ce glorieux combat, ils donnèrent la sépulture aux restes vénérables qui n'avaient pas été consumés. Les Turks ne mirent, d'ailleurs, aucun obstacle au départ d'Albert.

Le patriarche copte, manquant des moyens

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. III, p. 217.

nécessaires pour paraître avec la dignité qui convenait à son rang au concile de Florence, y députa à sa place André, abbé du monastère dit spécialement de Saint-Antoine, parce que ce saint y était mort (1). Dans ses lettres, il disait: « Jean, serviteur indigne des serviteurs de Jésus-Christ, évêque du siége de Saint-Marc, de la grande Alexandrie et de toute l'Égypte, de la Libye, de l'Éthiopie, de l'Afrique occidentale, et généralement de toute la mission du saint évangeliste; après avoir demandé au Seigneur le pardon de mes péchés, je me prosterne jusqu'à terre devant vous, très-sage et très-saint Père, seigneur Eugène, Pape de la grande Rome, prêtre et pasteur par excellence, guide assuré dont les leçons et les exemples indiquent la route du ciel à tous ceux qui fournissent leur pèlerinage dans les ombres de ce siècle, chef apostolique de toutes les Églises chrétiennes, prince unique et vénérable de tous les princes établis dans les autres siéges: que l'Éternel confirme à jamais la stabilité de votre trône, et que, par vos lumières, comme par l'étoile qui apparut aux mages, il dirige à bien son immense bercail; qu'aucun de ceux qui entendront votre voix ne manque de la suivre! » Le décret de réunion avec les Jacobites fut signé par Eugène IV, le 5 février 1441.

André n'était pas seulement le député du patriarche copte; il était en même temps, avec le diacre Pierre, l'ambassadeur de Zara Jacob, Negous d'Abyssinie (2). Bruce (3) a dit: « C'est dans l'histoire de Zara Jacob que nous voyons pour la première fois une dispute religieuse entre les Abyssiniens et les Franks ou Frangi... L'abba George disputa, dit-on, devant le roi sur un point de religion, et il confondit son antagoniste. Le nom de cet antagoniste n'est point cité. On croit pourtant que c'était un peintre vénitien (François de Branca-Léon), qui vécut longtemps en Abyssinie et qui y mourut. » En rapprochant les faits, on doit conclure que l'antagoniste de l'abba George, au lieu d'être confondu par lui, triompha dans la conférence tenue en présence du Negous, puisque ce prince, par l'envoi d'un représentant au concile de Florence, fit acte de catholicité; et, dans cet antagoniste dont le nom n'est point cité, il est permis de voir l'un des Franciscains qu'Albert de Sarzane avait envoyés en Abyssinie pendant la captivité de Thomas de Scarlino. Nicomède, supérieur du couvent des Abyssins à Jérusalem, ne sachant pas ce qui avait été conclu entre le légat et le Negous, fit partir aussi pour Florence des députés qu'on entendit le 2 septembre 1441. On ne peut douter que Zara Jacob n'ait accepté avec plaisir l'union conclue dans ce concile; car le Franciscain Séraphin, de Sicile, envoyé par le gardien du mont Sion au Pape pour l'informer de l'état des affaires d'Orient, lui remit une lettre dans laquelle ce fait était positivement énoncé. Le gardien y parlait, en outre, d'une ambassade fort solennelle que le Negous venait d'adresser au sultan d'Égypte, pour l'obliger à faire réparer les églises des chrétiens et à mieux traiter les fidèles qui habitaient son empire. La manière dont l'ambassadeur exécuta les ordres de son maître est assez extraordinaire pour que nous la rapportions. On avertit cet envoyé qu'il devait aller saluer le sultan avant le jour, parce que c'était la coutume; mais il refusa d'y aller avant le lever du soleil. Il se fit même apporter un siége pour s'asseoir auprès du trône; et, présentant au sultan un petit cheval d'or, une épée, une lance, un casque, une cuirasse, un bouclier, un arc, un carquois et des flèches de même métal, il lui dit avec fermeté au nom du Negous: « J'ai appris que tu as démoli les églises des chrétiens et maltraité ces hommes innocents. Ton prophète enseigne de faire le mal pour le mal: selon cette doctrine, je pourrais avec justice te rendre la pareille. Mais, comme Jésus-Christ enseigne, au contraire, de payer le mal par le bien, je t'avertis et je te somme, par ce présent mystérieux, de traiter avec plus d'humanité les chrétiens de ton empire et de permettre qu'on rebâtisse leurs églises. En même temps, je te promets que j'en userai de même à l'égard des mosquées et des musulmans qui se trouvent dans mes États. Si tu t'y refuses, cet or se changera en fer contre toi. Je mettrai sur pied une armée terrible, à laquelle tu ne pourras résister; car le moindre de mes amiraux, quoique inférieur aux princes qui me sont soumis, te surpasse en puissance. Je noierai tous les musulmans de mon empire, où ils sont en grand

(1) Wadding, an. 1441, nos 1-6. Rinaldi, an. 1441, nos 1-2.
(2) *Ibid.*
(3) *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 128.

nombre, dans leur propre sang; je détruirai les mosquées; je t'enlèverai la Mekke; je détournerai le cours du Nil pour te priver de ses eaux; je te ferai périr par la faim et par le fer. Je n'ai différé cette vengeance que par considération pour les chrétiens qui habitent dans tes domaines. Maintenant, tu n'as qu'à choisir entre ces deux partis. » La harangue de l'ambassadeur fut si efficace, que le sultan d'Égypte accorda tout ce qu'on lui demandait. Cet ambassadeur s'étant rendu à Jérusalem, les Abyssins, qui possédaient une chapelle dans l'église du Saint-Sépulcre, sortirent avec la croix pour le recevoir en grande pompe, et les autres chrétiens lui rendirent beaucoup d'honneurs. Il fit laisser les portes de l'église ouvertes tant qu'il voulut, sans payer le tribut ordinaire, et fut défrayé par les officiers du sultan pendant son séjour à Jérusalem (1).

Eugène IV, toujours occupé de faire rentrer dans le bercail les brebis que le schisme en tenait éloignées, avait établi, le 16 décembre 1440, frère Antoine de Troye, commissaire apostolique « auprès des Tartares, des Assyriens, des Perses, des Éthiopiens, des Maronites, des Druses, des Nestoriens et des Syriens (2). » Lorsque ce légat eut arrêté, avec les Maronites et les Druses, les conditions de leur retour à l'unité, il vint trouver le Pape, qui le renvoya, l'an 1442, en Orient, afin de consommer la réunion convenue (3). Eugène continuait le concile de Florence à Rome, dans le palais de Latran, quand Antoine conduisit à ses pieds Abdala, archevêque d'Edesse. Ce prélat, au nom du patriache Ignace, ainsi que des Syriens eutychiens, reçut, le 30 septembre 1444, une confession de foi par laquelle il reconnaissait qu'il y a dans Jésus-Christ deux natures sans confusion, deux volontés sans opposition, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe. Élie, évêque des Maronites tombés également dans les erreurs d'Eutychès, ne fit que l'année suivante une profession de foi catholique, par la bouche d'Isaac, son représentant au concile. Timothée de Tarse, archevêque des Chaldéens nestoriens, revint en même temps à la saine doctrine avec tout son peuple.

L'usage que nous avons fait des deux dénominations de *Syriens eutychiens* et de *Chaldéens nestoriens* nous donne lieu d'emprunter à Couperie (1), évêque de Babylone, une explication. Après avoir dit que les ve et vi^e^ siècles furent très-funestes à la religion des Orientaux, parce qu'alors les hérésies de Nestorius et d'Eutychès se répandirent, proclamant, celle-là qu'il y avait deux personnes, celle-ci qu'il n'y avait qu'une seule nature en Jésus-Christ, le prélat ajoute : « Les chrétiens se trouvèrent comme naturellement partagés en trois branches. La première, qui fut la moins nombreuse, fut appelée des Orthodoxes, c'est-à-dire de ceux qui demeurèrent fidèlement attachés à la doctrine ancienne et apostolique. La seconde fut appelée des Nestoriens, parce qu'elle suivit les erreurs de l'hérésiarque Nestorius, condamné au concile d'Éphèse. La troisième fut appelée des Eutychiens, parce qu'elle suivit les erreurs de l'hérésiarque Eutychès, condamné au concile général de Chalcédoine. Ce fut dans ce temps-là que commencèrent les dénominations de *Chaldéens nestoriens*, et de *Syriens eutychiens :* ces derniers sont plus connus sous le nom de Jacobites. Pourquoi furent-ils appelés, les uns Chaldéens, et les autres Syriens, quoiqu'il y eût dans les deux sectes des individus de toutes les provinces de l'Orient? Je pense que cette distinction provient peut-être de ce que le chef des Nestoriens demeurait d'abord dans la Chaldée, c'est-à-dire à Séleucie et à Ctésiphon; tandis que les chefs des Eutychiens demeurèrent souvent dans la Syrie, à commencer par Sévère, le premier de leurs patriarches, qui s'empara du siége d'Antioche, contre les canons de l'Église, dans les premières années du vi^e^ siècle. Cette dénomination caractéristique s'est conservée jusqu'à nos jours : de manière que tout chrétien oriental, fût-il Persan ou Arabe, s'il fait profession de nestorianisme, est un Chaldéen nestorien; si, au contraire, il fait profession de monophysisme, c'est un Syrien jacobite. Si les uns ou les autres viennent à se convertir à la religion catholique, alors on les appelle simplement

(1) Wadding, an. 1441.
(2) *Ibid.*, an. 1440, n° 5.
(3) *Ibid.*, an. 1444, n° 10.

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. v, p. 234.

Chaldéens ou bien Syriens, par opposition aux hérétiques qu'on appelle Nestoriens ou Jacobites. »

Au moment où frère Antoine de Troye repartait, en 1442, pour la Syrie, frère Jacques Primadice, qui venait de procurer la réunion des Arméniens, et auquel Eugène IV avait confié la grande mission dont nous avons parlé chez tant de peuples divers, reçut de nouveau cette destination. Enfin, le succès avec lequel les Frères-Mineurs, envoyés en Afrique et dans l'Asie occidentale, avaient rattaché les dissidents au centre de la foi, détermina le Pontife romain à charger en Europe Jacques de Bachia, vicaire franciscain de la Bosnie, et d'autres religieux de l'Observance, de retirer des sentiers de l'erreur les chrétiens que les incursions des musulmans en Moldavie, en Valachie, en Bulgarie, en Esclavonie, etc., contribuaient à faire dévier jusqu'à l'apostasie (1). C'est ainsi qu'Eugène travaillait à rétablir l'intégrité de cette tunique sans couture de Jésus-Christ, divisée par l'orgueil de quelques hommes révoltés contre la sainte autorité de l'Église.

L'Esprit de ténèbres, en se voyant arracher par les missionnaires tant d'âmes qu'il regardait comme acquises à son empire, anima le fanatisme des Turks et des Mameluks d'Égypte, ces deux puissants leviers à l'aide desquels l'islamisme comptait anéantir la grande famille catholique. Eugène IV, de son côté, reprenant le projet qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait abandonné, songea à porter la guerre sainte au milieu même des musulmans. Il institua les Franciscains Louis de Sienne et Barthélemi d'Yano, vicaires du ministre général dans toute la province d'Orient; il nomma Pierre de Ferrare, qui demeurait au couvent de Saint-Sauveur de Beyrouth, commissaire apostolique auprès des Maronites, des Druses et des Syriens; il députa Gandulphe de Sicile, gardien du mont Sion, dans l'Inde, en Abyssinie et en Égypte (2). Si les légats que le Pape adressa ainsi aux peuples chrétiens d'Orient ne réussirent pas à organiser la croisade, du moins leur présence et leurs discours entretinrent ou ravivèrent la foi chez ces nations. Sur un point de l'Afrique bien éloigné du Caire, les chrétiens de Maroc ne tardèrent pas à recevoir le Franciscain Alfonse Pernà pour évêque (1).

C'est vers ce temps que le Portugais Amédée de Gomès, d'abord Hiéronymite, puis Frère-Mineur, voulut aller évangéliser les infidèles de Grenade et de Barbarie (2). Il édifiait depuis dix ans les Ermites de Saint-Jérome dans le célèbre monastère de Guadalupe, lorsque ses supérieurs lui permirent de courir ainsi la glorieuse chance du martyre. Les musulmans de Grenade, le prenant pour un espion, le condamnèrent au fouet et à la mort. Mais les bourreaux qui le dépouillèrent, voyant son corps tout piqué des pointes du cilice qu'il portait et ceint d'une rude chaîne de fer, se sentirent émus d'une compassion profonde. A leur demande, on consentit à mettre le missionnaire en liberté, après qu'il eut subi une dure flagellation. Cette épreuve, au lieu de le rebuter, l'anima. Il espéra trouver en Afrique le martyre qu'il n'avait pu obtenir en Espagne, et s'embarqua par un temps très-beau. Dieu fit voir qu'il le réservait à d'autres destinées, en suscitant une tempête qui l'empêcha d'arriver à son but. Il retourna donc à son monastère, et, l'an 1452, il entra dans l'ordre des Franciscains.

On voit assez, par les priviléges que Nicolas V accorda aux missionnaires, que la sollicitude de ce Pape pour la propagation de la foi égala celle de son prédécesseur. Informé que les Frères-Mineurs, appliqués à évangéliser, en Hongrie, aux environs de la mer Noire et jusqu'en Tartarie, les idolâtres qui s'y trouvaient en grand nombre, venaient de se bâtir plusieurs résidences d'où ils se répandaient parmi les infidèles, et où ils développaient, par leurs instructions, la foi des nouveaux convertis, Nicolas V, par une bulle du 4 février 1447, confirma tous les priviléges que les apôtres franciscains avaient reçus d'Eugène IV, de Jean XXII, d'Urbain V, de Martin V et d'Urbain VI. Cette bulle est remarquable, parce qu'elle leur donne le pouvoir de conférer la confirmation et l'ordre d'acolyte, lorsqu'il ne se trouvera pas d'évêque pour le faire, de dispenser de plusieurs irrégularités, et d'exercer plu-

(1) Wadding, an. 1444, n° 2; an. 1446, n° 9.
(2) *Ibid.*, an. 1441, n° 49. Addit. l. 7.

(1) Wadding, an. 1449, n° 22.
(2) *Ibid.*, an 1464.

sieurs autres droits qui appartiennent d'ordinaire aux seuls évêques (1). Les contrées où les Frères-Mineurs venaient de s'introduire étaient si vastes, qu'on jugea même à propos d'ériger un nouveau vicariat pour les desservir. Nicolas V chargea, deux ans après (2), frère Antoine de Naples d'aller, avec les compagnons qu'il voudrait se choisir, prêcher en Dalmatie, en Russie, en Bosnie, en Croatie, en Servie, en Albanie et en Hongrie. Wadding mentionne encore, sous l'an 1452 (3), une ratification nouvelle des priviléges conférés précédemment pour les missions de l'Orient et du Nord : elle eut lieu en considération des progrès que les religieux de l'Observance y avaient faits, et des établissements qu'ils y avaient formés.

Pendant que les idolâtres ouvraient les yeux à la pure lumière de l'Évangile, les Grecs schismatiques, que l'union acceptée à Florence semblait avoir rattachés à la Chaire de saint Pierre, s'obstinaient, au contraire, dans une funeste séparation. L'empereur Constantin, pressé par Mahomet II, et à la veille de perdre Constantinople, recourut à Nicolas V. En lui accordant un secours, et deux légats pour travailler à convertir ses sujets obstinés, le Pape écrivit aux Grecs qu'ils lassaient depuis très-longtemps la patience de Dieu et des hommes; que, selon la parabole de l'Évangile, on attendrait encore trois ans pour voir si le figuier, jusqu'alors inutilement cultivé, porterait du fruit; et que, s'il n'en portait pas, l'arbre serait coupé jusqu'à la racine. En effet, Mahomet II attaqua Constantinople, l'an 1453. Loin que le cardinal Isidore et le Dominicain Léonard de Chio, légats du saint Siége, réussissent à vaincre l'endurcissement des schismatiques, un des premiers sénateurs, revêtu de la charge d'amiral, ne rougit pas de dire tout haut qu'il valait mieux voir le turban dominer dans Constantinople, que le chapeau d'un cardinal latin. Semblables à ces anciens idolâtres qui voulaient rendre les disciples de Jésus-Christ et son Église responsables des malheurs de l'empire romain et de la ruine de Rome, les Grecs n'attribuaient leur décadence et leur ruine imminente qu'à l'union que quelques-uns de leurs souverains et de leurs patriarches avaient contractée avec les catholiques. « Non, répondit Léonard de Chio (1), ce n'est point pour vous être unis à l'Église catholique, mais parce que vous ne vous y êtes pas unis sincèrement, que la justice divine vous châtie avec tant de sévérité. Si c'est un crime de croire ce que croit le Vicaire de Jésus-Christ, avec toute l'Église romaine, vos premiers docteurs et vos Pères, saint Athanase, saint Basile, saint Cyrille, ces grandes lumières, ces hommes célèbres, dont vous révérez avec nous la sainteté, étaient coupables du même crime; ils ont cru ce que nous croyons; pleins de foi et de zèle pour l'unité de l'Église, ils ne se sont jamais séparés de son Chef visible, ils ont toujours vécu dans sa communion, et ils sont morts dans l'obéissance du saint Siége. Ah! dites plutôt que, si votre sort aujourd'hui est semblable à celui des Juifs, chassés de leur pays et dispersés dans toutes les parties du monde, c'est parce que, aussi endurcis qu'eux, vous avez trop fidèlement imité leur aveugle et criminelle obstination. Si les enfants des patriarches avaient écouté avec docilité leurs prophètes; si, au lieu de les persécuter et de les faire mourir, ils avaient voulu profiter de leurs avertissements, Jérusalem subsisterait encore. Et si vous n'aviez pas fermé opiniâtrément vos oreilles à la voix du Père commun ou à la prédication de ses ministres, vous ne seriez pas à présent accablés de tous les maux dont le ciel punit visiblement l'orgueil des uns et la profonde hypocrisie des autres. Dans le saint concile de Florence, pour ne point remonter plus haut, vos premiers pasteurs, après un long et sérieux examen, ont enfin embrassé la vérité connue; ils sont rentrés avec joie dans l'unité; ils ont promis avec serment d'y demeurer toujours inviolablement attachés. Quelques-uns se sont montrés fidèles, et vous les avez persécutés; vous les avez chassés de leurs Églises, en leur disant anathème. Les autres, ou par leur propre légèreté, ou par suite de vos violences, ont lâchement supprimé le décret d'union. Il ne s'en est trouvé que trop, qui, en détruisant leur propre ouvrage, vous ont donné l'exemple de la désobéissance. Voilà

(1) Wadding, an. 1447, n° 16.
(2) *Ibid.*, an. 1449, n° 13.
(3) N° 28.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 375.

leur crime et le vôtre : ne cherchez pas ailleurs la cause de vos désastres. » Circonstance bien remarquable dans l'histoire de ce siége, Dieu se servit moins des Turks que des apostats de leur armée pour châtier l'infidèle Constantinople. Grecs, Latins, Hongrois, Allemands, il s'en réunit de toutes les nations sous l'étendard de Mahomet II, et ce furent des renégats qui apprirent aux musulmans à vaincre les schismatiques (1). Quand la ville impériale tomba, le 29 mai 1453, au pouvoir des Turks, la mort ou la servitude devint le partage des missionnaires catholiques. Dix-sept Frères-Mineurs de l'Observance y demeuraient, avec leur vicaire. Tous, à l'exception d'un qui périt, furent réduits en esclavage, et leur maison subit les horreurs du pillage (2). On recueillit des aumônes en Italie pour racheter ces Franciscains (3). Frère Adrien, Flamand, un de ceux qui recouvrèrent ainsi la liberté, après deux ans de captivité, revint demeurer au couvent de Bruges, où il finit saintement ses jours dans une longue et heureuse vieillesse.

La charité qui faisait tomber les chaînes des missionnaires captifs s'alliait, chez les chefs de l'ordre séraphique, avec le zèle et la mâle fermeté qui dictaient les plus admirables conseils de dévouement. Les missionnaires franciscains de la Servie, naguère persécutés par les schismatiques grecs, au point d'être emprisonnés et même massacrés, comme le furent frère George Hararvich, prêtre, et frère Adrien, laïque, se voyaient maintenant exposés à toute la fureur des Turks, car le souverain du pays s'était retiré en Hongrie. Dans cette extrémité, les pauvres religieux songèrent à délaisser leurs couvents et le peuple qu'ils avaient ramené à l'unité, au prix de tant de travaux et de périls (4). Informé de cette résolution, frère Marc, de Bologne, les consola dans leur affliction, le 25 mars 1454, puis les encouragea au martyre : « Si toutes choses, dit-il, arrivent par la disposition de celui sans la volonté duquel pas une feuille ne tombe à terre, comment vous, qui devriez, plus que tous les autres, affronter le danger et la mort, cherchez-vous pourtant à l'éviter? Qui détourne vos cœurs de recevoir la grâce des épreuves, et vous fait mépriser la palme du martyre, que des méchants même souhaitent d'obtenir? Cette conduite peut-elle être celle de chrétiens, et de serviteurs de Dieu que le paradis invite et attend? La persécution ferme les yeux du corps, mais elle ouvre le ciel. L'Antechrist et le démon menacent, mais Jésus-Christ protége. On peut souffrir la mort, mais l'immortalité la suit. Pourquoi craindre? pourquoi pleurer? Plût à Dieu que je fusse avec vous, pour m'exposer à cette mort précieuse! Mes paroles partent du fond de mon cœur : je voudrais être en votre compagnie, pour vous montrer que je ne dis rien que je ne fisse. Il ne me semble pas à propos que vous abandonniez les couvents, à moins d'y être contraints par la force ; ni qu'un seul d'entre vous sorte du pays, avant le chapitre général qui doit se tenir dans Bologne à la Pentecôte. Vous y enverrez un exposé de la situation où vous vous trouverez, et l'on réglera ce qui vous concerne. Je vous conjure de vous maintenir jusque-là, car votre désertion serait un grand déshonneur pour l'ordre. Exhortez-vous et animez-vous mutuellement à la patience : votre couronne sera d'autant plus éclatante, que votre combat aura été plus long et plus cruel. » Le rachat des missionnaires captifs, dont nous avons parlé, était une mesure bien propre à relever ou à soutenir le courage de tous les religieux exposés, comme ceux de la Servie, à tomber entre les mains des infidèles.

Le cardinal Isidore et le Dominicain Léonard de Chio, légats du saint Siége, avaient pu se racheter, à la suite du sac de Constantinople. Le second était archevêque de Mételin, la fameuse Lesbos des anciens. Rendu comme par miracle à son troupeau, il enviait le bonheur de ceux qui avaient mérité de mourir en confessant Jésus-Christ. Cette gloire lui était réservée ; mais c'était dans son Église, et sous les yeux de son peuple, qu'il devait être immolé par les mains des ennemis du nom chrétien, et sceller de son sang les vérités que Constantinople rebelle l'avait entendu prêcher avec tant de persévérance. Les historiens ne s'accordent pas sur l'année de la descente des Turks à Mételin. Ce fut selon les uns en 1458, selon les autres en 1462,

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 364.
(2) Wadding, an. 1453, n° 30.
(3) *Ibid.*, an. 1454, n° 28.
(4) *Ibid.*, n° 26.

que Mahomet II s'empara de cette île, dont il assura la possession à ses successeurs. La capitale, où Léonard de Chio se trouvait, subit un rude assaut, puis capitula. Catelusse, Génois d'extraction, qui en était gouverneur, avait reçu la promesse qu'on lui conserverait la vie, à lui et aux siens : on ne lui tint pas parole. Après que les infidèles eurent passé au fil de l'épée une partie du peuple, Mahomet ordonna que l'autre partie fût transportée à Constantinople ; mais il fit mourir, par divers genres de supplices, les principaux habitants, surtout les ecclésiastiques. On ne doute pas que l'archevêque n'ait été un des premiers que ce cruel prince sacrifia à sa vengeance (1). L'île de Lesbos, dont nous venons de parler, n'est plus ce qu'elle était autrefois, disent les *Lettres édifiantes* (2) : elle ne commande plus à toute la Troade, elle ne domine plus sur l'Éolide... On n'y trouve plus de poëte Alcée, ni de savante Sapho, ni de docte Théophraste qui fasse des commentaires sur Aristote, et qui enrichisse l'île de ses écrits. Les muses sont amies de la liberté, et ce n'est pas ordinairement dans la servitude que fleurissent les beaux-arts. Lesbos fut la patrie de Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce : il y vécut longtemps, et, joignant la bravoure à la sagesse, il délivra son pays du joug des tyrans. L'île paraît extrêmement fertile ; elle renferme 360 villages ; elle a trois petits ports, qui sont Mételin, Navagia et Tokmak. Mételin est un gros bourg, ou, si vous voulez, une petite ville, mais sans murailles. Elle est couverte d'une petite montagne, qui, en s'avançant dans la mer, fait un cap. Sur le haut de ce monticule, il y a un grand château bien bâti : c'est l'ouvrage des Génois, qui l'élevèrent pour la défense de l'île, lorsqu'ils en étaient les maîtres. Cette montagne est comme une péninsule, et la langue de terre qui la joint au continent est couverte de maisons qui forment la ville. Par là, Mételin a deux ports : l'un du côté du nord, qui paraît n'être guère bon, parce qu'il n'est pas couvert ; l'autre du côté du midi, qui est à l'abri des vents... Les habitants sont partie chrétiens, partie Turks. Les chrétiens y sont en plus grand nombre, et ils sont tous du rit grec... Il y a un métropolite à Mételin, et un évêque à Molino. »

En l'année 1458, marquée par la mort de l'invincible archevêque de Mételin, un autre Dominicain, Laurent de Castro, Florentin, et prédicateur fameux en Italie, fut envoyé comme évêque en Achaïe. Le Pape, dit Fontana (1), voulait « que le talent qui lui avait été confié produisît le double parmi les infidèles, dont plusieurs, heureusement éclairés, embrassèrent en effet la foi catholique. » Le même auteur parle encore, sous l'année 1458, de Jean de Dacie, qui, avec plusieurs compagnons, s'était appliqué à la conversion des mahométans : la fin de ce missionnaire fut douce et paisible.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1458. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 379.
(2) T. III, p. 11, édit. in-18.

CHAPITRE XXIV.

Suite des Missions franciscaines et dominicaines.

L'établissement des Turks à Constantinople menaçait la civilisation de l'Europe, et semblait un obstacle insurmontable aux efforts des missionnaires pour pénétrer en Orient. En même temps que les Turks prenaient possession de la nouvelle Rome, les Mameluks d'Égypte continuaient de dominer en Syrie et en Palestine. Ici, du moins, un prince français consola par sa munificence les saints Lieux affligés de leur triste asservissement aux sectateurs de Mahomet. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fit réparer et orner à grands frais les édifices vénérables du mont Sion et le couvent de Bethléem (2) ; et nous avons eu déjà occasion d'indiquer que ses libéralités donnèrent naissance à celui de Rama (3). Le P. Roger (4), Récollet, dit que Philippe acheta la maison qui avait appartenu à Nicodème, et y fit bâtir une chapelle, que l'on donna depuis aux religieux de Saint-François de la famille de Jérusalem.

Calixte III, dont toutes les pensées se concentraient sur la nécessité de refouler au fond de l'Asie les Turks et les Mameluks si mena-

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1458.
(2) Wadding, an. 1451, n° 33.
(3) Voyez ci-dessus, p. 173, col. 1.
(4) *La Terre sainte*, etc., p. 96.

çants pour l'Europe chrétienne, écrivit aux religieux de Terre sainte que ceux d'entre eux qui, à la veille de la croisade, ne se sentiraient pas le courage d'affronter le martyre, se retirassent d'un pays où les dangers ne pouvaient que s'accroître (1).

Le Pontife aimait à s'entretenir de ses projets contre les infidèles avec le Franciscain Louis de Bologne, frère lai de l'Observance, que nous avons désigné comme l'un des compagnons de Jacques Primadice, à l'époque de la grande mission confiée à ce dernier. En parcourant les Indes, l'Éthiopie et la Palestine, Louis de Bologne s'était bien instruit de la situation des musulmans: aussi Calixte le renvoya-t-il de préférence, l'an 1455, en Orient (2), pour y ménager des auxiliaires utiles. Le légat devait visiter l'Arménie, la Perse et l'Abyssinie; mais il ne put pénétrer dans cet empire, ni conférer avec Zara Jacob. A son retour, il amena à Rome huit moines abyssins qu'il avait rencontrés en Égypte, et qui désiraient vénérer le Vicaire de Jésus-Christ au centre de l'unité. Ces moines ayant promis de conduire Louis de Bologne auprès du Negous, Calixte l'adressa de nouveau, l'an 1457, à Zara Jacob, le chargeant, d'ailleurs, de procurer autant d'alliances qu'il pourrait contre les musulmans (3). Comme Louis avait laissé en Orient frère Barthélemi de Foligno, missionnaire dont de grands succès couronnaient les travaux, le Pape, pour encourager le zèle de ce dernier, lui accorda tous les priviléges dont jouissaient les religieux de Terre sainte.

Ceux-ci virent non-seulement confirmer mais augmenter ces priviléges, en 1458 (4). Ainsi il leur fut accordé de recevoir et de conserver dans leur couvent les aumônes pécuniaires; d'acheter ce qui leur serait nécessaire et d'aliéner les choses superflues, à condition, toutefois, de ne pas manier l'argent; de se confesser aux prêtres séculiers, à défaut de religieux; de ne pas encourir d'irrégularité s'il leur arrivait, en état de légitime défense, de blesser ou de tuer quelqu'un; d'approuver les confesseurs étrangers qui venaient à Jérusalem, et de leur communiquer les priviléges de Terre sainte, pour le ministère, lorsque le nombre des religieux serait insuffisant pour celui des pénitents. Le gardien du mont Sion eut le pouvoir de dispenser des irrégularités, à la réserve de celles qui s'encourent par la bigamie, la mutilation des membres ou l'homicide volontaire. Il eut encore le privilége de recevoir des frères et des sœurs du tiers-ordre, et de leur donner un supérieur; ainsi que la permission de dire la messe immédiatement après minuit. Enfin, il fut défendu à tous prêtres ou religieux, quels qu'ils fussent, de demeurer sur les terres des musulmans contre la volonté du gardien, à moins d'en avoir l'autorisation expresse du saint Siége. Les périls qui justifiaient ces encouragements du Pontife romain n'étaient que trop réels. Les Juifs, irrités de voir la sépulture de David, le plus illustre de leurs rois, entre les mains des chrétiens, excitèrent les musulmans à enlever aux Pères de Terre sainte la chapelle du Saint-Esprit (ou Cénacle), bâtie sur ce tombeau; mais Henri, roi de Castille, vengea l'injure faite à la religion en démolissant toutes les mosquées que les mahométans possédaient sur son territoire; représailles à la suite desquelles le sanctuaire fut restitué. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, donna quatorze cents écus pour le réparer. Mais les Juifs excitèrent de nouveau les musulmans à le reprendre (1).

Pie II, successeur de Calixte III, avait confirmé la mission de Louis de Bologne, qui revint d'Orient l'an 1460, amenant, par la Mingrélie, la Tartarie, l'Allemagne et Venise, des ambassadeurs que plusieurs souverains orientaux adressaient au Pape, pour s'entendre avec lui et avec les princes chrétiens contre les Turks (2). L'un des envoyés représentait David Comnène, dernier empereur de Trébizonde, dont une sœur s'unit à Ouzoun-Haçan-Beyg, nommé par corruption Usum-Cassan, roi de Perse et fondateur de la dynastie des Turkomans (du mouton blanc). L'empire de Trébizonde se trouvait séparé, depuis deux siècles et demi, de celui de Constantinople; mais Mahomet II devait y mettre également fin. L'ambassade pria le Pape d'instituer Louis de Bologne patriarche en Orient; de-

(1) Wadding, an. 1455.
(2) *Ibid.*, n° 85.
(3) *Ibid.*, an. 1457.
(4) *Ibid.*, an. 1458, n° 3.

(1) Wadding, an. 1460.
(2) *Ibid.*, an. 1460, n°s 7-10; an. 1465, n° 1.

nte, pour le mi-
religieux serait
nts. Le gardien
le dispenser des
celles qui s'en-
ilation des mem-
Il eut encore le
et des sœurs du
r un supérieur ;
la messe immé-
il fut défendu à
la qu'ils fussent,
musulmans contre
s d'en avoir l'au-
ge. Les périls qui
s du Pontife ro-
es Juifs, irrités de
e plus illustre de
s chrétiens, exci-
ver aux Pères de
int-Esprit (ou Cé-
mais Henri, roi de
à la religion en
ées que les maho-
territoire ; repré-
sanctuaire fut res-
de Bourgogne,
r le réparer. Mais
u les musulmans à

xte III, avait con-
Bologne, qui re-
nant, par la Min-
ne et Venise, des
uverains orientaux
entendre avec lui
ontre les Turks (2).
David Comnène,
de, dont une sœur
, nommé par cor-
Perse et fondateur
(du mouton blanc).
ouvait séparé, de-
celui de Constanti-
it y mettre égale-
e Pape d'instituer
e en Orient ; de-

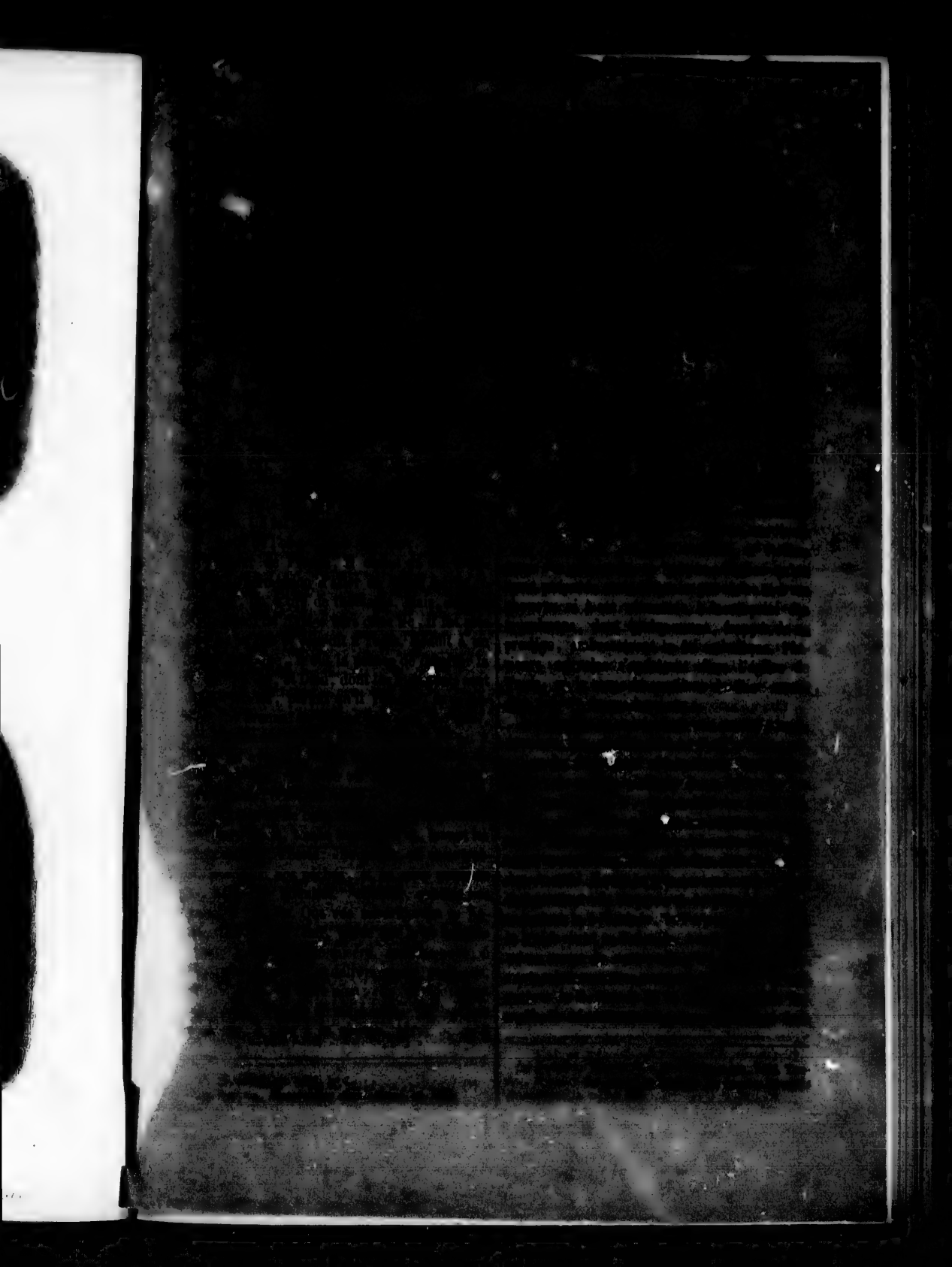
1465, n° 1.

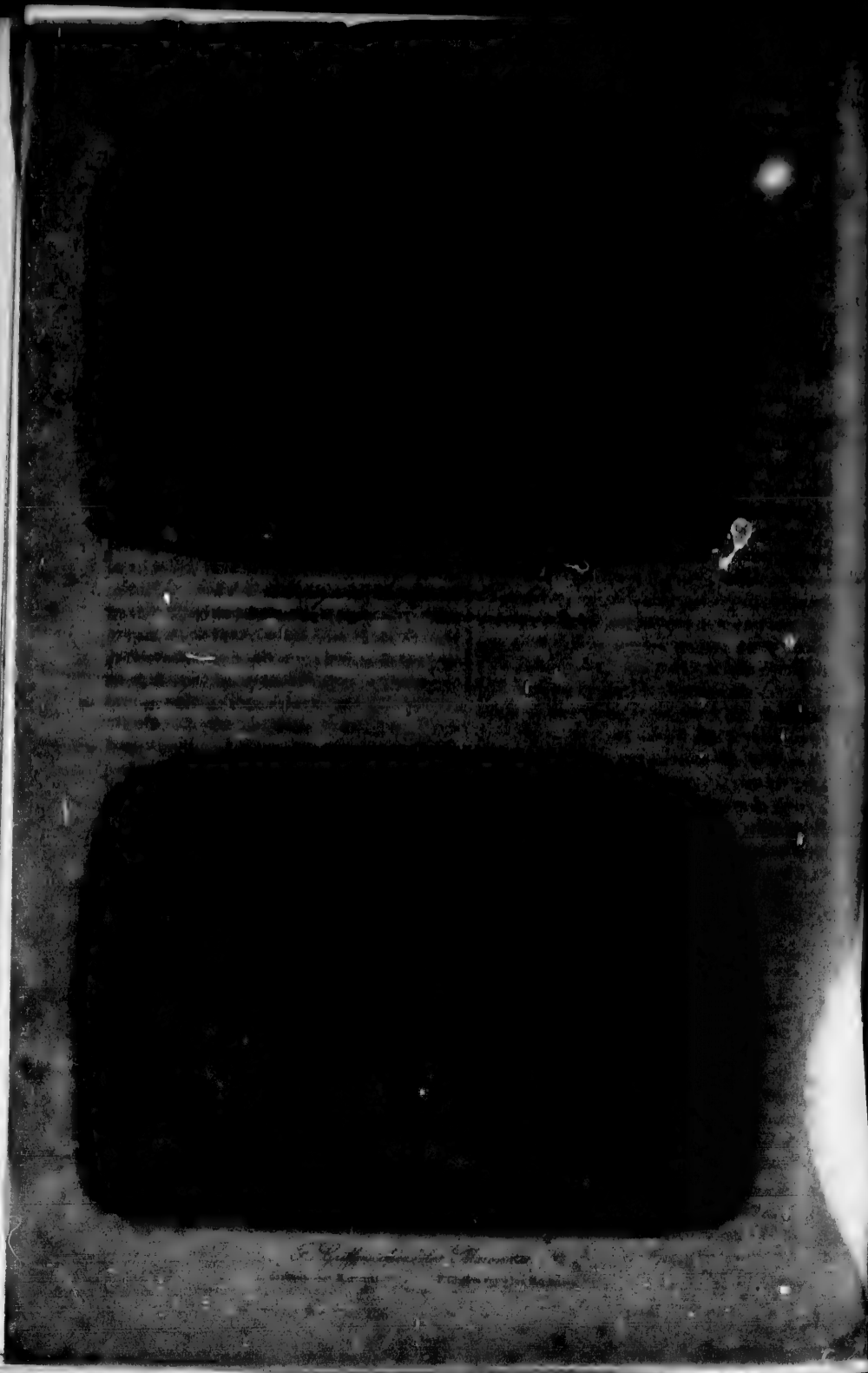
Martyre d'Antonin de Ripolis

Martirio d'Antonino di Ripolis. Martirio de Antonino de Ripolis.

Le Gaffon des Varonites

Il Griffone dei Marinai. Il Griffone [illegible]





mande que Pie II s'empressa d'accueillir. Quant au résultat politique obtenu par les envoyés, dans les cours de l'Europe, on doit le considérer comme nul. C'est à tort que quelques historiens ont regardé comme supposés les ambassadeurs qu'amena Louis de Bologne : les relations commerciales des Vénitiens avec l'Asie eussent fait dévoiler aisément l'imposture, si elle eût existée; et, d'ailleurs, le saint Siége n'eût pas continué à charger frère Louis de missions importantes. Or, on voit ce Franciscain, revêtu du titre de patriarche d'Antioche, négocier, en 1465, une alliance entre un prince tartare et Casimir, roi de Pologne (1).

L'an 1460 est marqué, dans les annales des Dominicains, par un martyre qui fut suivi de plusieurs conversions parmi les mahométans d'Afrique (2). Antonin de Ripolis, Florentin, avait été reçu dans l'ordre de saint Dominique par saint Antonin, alors prieur du couvent de Florence. Un tel maître lui communiqua la piété et le goût de l'observance régulière. Enflammé de l'amour de l'étude, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller en Sicile suivre, à Palerme, un cours de théologie. Mais, comme il naviguait de Naples vers cette île, il fut pris par des pirates et conduit à Tunis. Réduit à un triste esclavage, il eut la pensée de déserter la foi catholique, et Dieu, dont les jugements sont impénétrables, permit qu'il l'abjurât avec impiété, en prenant même une épouse. Cependant, des marchands de Florence qui se trouvaient à Tunis lui ayant annoncé la précieuse mort de saint Antonin, son père en religion, qui brillait alors de l'éclat des miracles, l'apostat, rempli tout à coup de componction par l'inspiration du Saint-Esprit, tomba à genoux, et, levant les yeux au ciel, s'écria : « Seigneur, ne nous traitez pas selon nos péchés, et ne nous punissez pas selon nos iniquités. Seigneur, oubliez nos iniquités passées. Que vos miséricordes se hâtent de nous prévenir, parce que nous sommes réduits à une extrême misère. Assistez-nous, ô Dieu notre Sauveur ! et délivrez-nous, Seigneur, pour la gloire de votre nom ; et pardonnez-nous nos péchés, à cause de votre nom. » Cette prière terminée, il vole à sa maison, prend ce qu'il possède, le distribue aux pauvres chrétiens, remet la femme qu'il avait épousée à sa famille, et, dégagé de tous les liens humains, se présente au chef des mahométans, en protestant qu'il a répudié en impie la loi véritable, sainte et divine de Jésus-Christ ; mais, qu'en expiation de ce crime, il est prêt à subir la mort. Ce chef, étonné de son courage, le renvoie, et l'avertit de revenir dans trois jours lui déclarer sa résolution dernière. Antonin s'éloigne. Après avoir passé trois jours dans des jeûnes continuels et dans la prière, il reparaît devant le prince, parle avec horreur de la secte de Mahomet, et on le condamne à être lapidé. Le 10 avril 1460, conduit sur la place publique, il s'agenouilla du côté de l'orient, détesta son crime à haute voix, ajouta : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » et, au milieu d'une grêle de pierres, rendit cette âme bienheureuse à son Créateur, en disant comme saint Étienne : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Pl. XXXIX, n° 1). Son corps fut jeté dans un immense bûcher qu'on avait préparé ; mais le feu ne put nuire ni à ses cheveux ni à ses vêtements, à la surprise des musulmans, dont quelques-uns, frappés de ce prodige, embrassèrent la foi catholique. Plusieurs miracles s'opérèrent dans l'église de Tunis, où le corps du serviteur de Dieu venait d'être inhumé avec honneur.

L'ordre des Dominicains avait vu supprimer, dans son sein, par Martial Auribelli, la congrégation des *Pèlerins de Jésus-Christ* chez les infidèles. Le maître général, Conrad d'Aste, successeur d'Auribelli, la rétablit en 1464 (1). Pie II, qui avait souhaité ce rétablissement, rendit à la congrégation tous les couvents qui lui appartenaient naguère, soit dans l'Orient, soit dans le nord. Il y en joignit quelques autres, pris des provinces de Hongrie et de Pologne, et situés dans la Lithuanie, la Podolie, la Russie, la Moldavie et la Valachie. Le Pape accorda en même temps de nouveaux priviléges à ces fervents missionnaires, auxquels il donna pour supérieur le P. Benoît de Filicaïa, religieux florentin de la province romaine, consommé dans

(1) Wadding, an. 1465, n° 2.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1460.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1464. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 504.

l'exercice de toutes les vertus, et si zèlé pour la propagation de la foi, qu'il ne désirait rien avec plus d'ardeur que de souffrir pour la gloire de l'Évangile et de mourir en confessant le nom de Jésus-Christ.

Ce qu'on pouvait attendre de la congrégation qu'Auribelli avait supprimée sans consulter le saint Siége, et qui reprit une vie nouvelle sous Conrad, était indiqué par les étonnants résultats de la mission d'un Dominicain d'Erfurth, en Russie et en Livonie. Les églises se trouvant trop étroites pour contenir la foule des auditeurs qui le suivaient, il prêchait en pleine campagne. Cinq mille idolâtres durent leur régénération spirituelle à ce missionnaire, mort en 1464 (1). La vigne, plantée avec une grande effusion de sang en Livonie, reçut une culture assidue des Frères-Prêcheurs, qui cherchaient avec sollicitude à la préserver de toute atteinte. Comme, aidés par quelques Frères-Mineurs, ils ne suffisaient pas à remplir cette tâche, le grand maître de l'ordre Teutonique, auquel appartenait le droit de patronat sur la contrée, obtint de Paul II, en 1465, qu'outre les deux couvents de Dominicains placés sur ces limites de la chrétienté et à proximité des infidèles, il serait fondé trois maisons de Franciscains (2).

En Bosnie, l'invasion des Turks, qui tuèrent le roi Étienne, et s'emparèrent de ses États, fit perdre trente-huit couvents aux Frères-Mineurs de l'Observance, dont plusieurs furent massacrés (3): ceux qui survécurent confirmèrent les catholiques dans la foi, et leur persuadèrent de secouer le joug des infidèles en se donnant à Mathias, roi de Hongrie (4). L'histoire, qui ne nous a pas transmis les noms des Franciscains égorgés en Bosnie, parle de l'invincible fermeté que montrèrent huit guerriers chrétiens, faits prisonniers dans un engagement avec les troupes de Scander-Beg, et envoyés par le Turk Ballaban à Mahomet II. Le sultan, devant lequel ils parurent chargés de chaînes, les pressa de renoncer à Jésus-Christ, et, comme ils ne répondaient à ses promesses et à ses menaces que par le mépris, il les fit écorcher vifs. Mais l'exemple le plus propre à fortifier les chrétiens contre l'apostasie est celui que donna, dans Constantinople, le bienheureux André, natif de Chio (1). On l'accusa faussement d'avoir quitté le christianisme et d'y être retourné ensuite. Rien ne fut négligé pour l'amener à se déclarer mahométan. Aux séductions de tout genre succédèrent les raffinements de la plus atroce barbarie. Chaque jour, on marquait avec le couteau, dans son corps, quelque morceau de chair, qui était ensuite arraché avec violence. Lorsque ce corps, dépouillé, ne fut plus qu'une plaie, et que les os, presque tous à nu, ne formèrent plus qu'un squelette sanglant et agité, d'où le dernier souffle de vie allait s'exhaler, on trancha la tête du martyr. Mahomet II, frappé du courage d'André, souffrit que ses restes reçussent une sépulture honorable dans une église dédiée à la sainte Vierge, au faubourg de Galata; et George de Trébizonde, qui, préservé, par l'intercession du confesseur, d'un naufrage inévitable, écrivit son Histoire, témoigne avoir vu ce corps, enseveli pourtant depuis plusieurs années, sans aucune marque de corruption. Ce que nous venons de dire montre assez quelle était la haine des Turks contre le nom chrétien. Elle n'empêcha pas le Dominicain Séraphin Soldano, de Sicile, de songer à élever l'étendard de la croix au milieu des pays qu'occupaient ces féroces conquérants (2). Brûlant de sauver les âmes des infidèles, il s'embarqua; mais les vents poussèrent son navire en Grèce, où il prêcha aux schismatiques la primauté et l'autorité de l'Église romaine. Il y convertit beaucoup de dissidents, et, après de longs travaux, y termina sa vie.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1464.
(2) *Ibid.*, an. 1465.
(3) Wadding, an. 1467, n° 11.
(4) Rinaldi, an. 1464.

(1) Wadding, an. 1465, n° 20.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1467.

CHAPITRE XXV.

Mission des Franciscains chez les Maronites, chez les Druses, et en Terre sainte.

Avec les scènes de désolation que la Turquie d'Europe présentait au Pontife romain contraste le tableau qu'offrirent à ses yeux consolés les Maronites, peuple dont nous avons plusieurs

fois parlé, et dont nous allons maintenant indiquer avec plus de détail l'origine et les croyances.

Les Maronites, anciens habitants de la Phénicie (1), occupent principalement cette partie des montagnes du Liban qu'on appelle le Kesroan, et qui comprend à peu près tout le versant occidental, depuis les environs de Beyrouth jusqu'à ceux de Tripoli. On trouve aussi des Maronites, mais en bien plus petit nombre, dans d'autres parties des montagnes et dans presque toutes les villes.

Cette nation, dit le P. Nacchi (2), Jésuite, qui était né dans son sein, tire son origine et son nom du célèbre abbé Maron, disciple de saint Zébin, qui surpassait tous les solitaires de son siècle dans l'assiduité à la prière (3). Maron se retira sur une montagne voisine de la ville de Cyr. Ayant trouvé dans sa retraite un temple d'idoles, il le consacra au vrai Dieu. La réputation de sainteté qu'il s'était acquise porta à l'élever au sacerdoce, l'an 405. Saint Jean Chrysostôme (4) conçut de lui la plus haute idée, et lui écrivit de Cucuse, où il était exilé, en se recommandant à ses prières. Le solitaire vivait presque toujours exposé aux intempéries de l'air : quoiqu'il eût une tente faite de peaux de chèvres pour s'abriter dans les temps de pluie, il s'en servait rarement. Appliqué jour et nuit à l'oraison, il priait debout : il ne se soulagea un peu que dans sa vieillesse, en s'appuyant sur un bâton. Il disait peu de choses à ceux qui venaient le voir, de peur d'interrompre l'exercice de la contemplation qui absorbait toutes ses pensées : cependant, il les accueillait avec bonté, et les exhortait à rester avec lui. Le grand nombre de ses disciples lui permit de fonder plusieurs monastères en Syrie, et Théodoret regardait cette multitude de moines répandus dans son diocèse comme le fruit des instructions du saint. Parmi les plus illustres disciples de Maron, on compte saint Jacques de Cyr, qui se glorifia d'avoir reçu de lui son premier cilice. Dieu retira le solitaire de ce monde, l'an 433 : les Grecs l'honorent le 14 février, mais les Maronites en célèbrent la fête le 19 du même mois. Le désir d'avoir son corps fit naître une pieuse contestation entre les provinces voisines. Trois monastères portèrent le nom de saint Maron : l'un, dans le diocèse d'Apamée ; l'autre, sur l'Oronte, entre Apamée et Emèse ; le troisième, dans la Palmyrène. On ne sait pas au juste dans lequel des trois étaient ses reliques sacrées ; toutefois, il paraît plus probable qu'elles se trouvaient dans le second, dont l'empereur Justinien rebâtit l'église. Au nombre des cénobites de ce monastère, il y en eut un, nommé Jean, qui, s'étant distingué entre ses frères par sa vertu, fut élu abbé ; et, en l'honneur de leur premier père, on le surnomma Maron. Ce second abbé Maron combattit vivement les hérétiques et les schismatiques ; il en convertit plusieurs, et son nom se trouve le premier dans les souscriptions de la Lettre commune que les Maronites écrivirent au pape Hormisdas en 517. L'abbé Jean Maron reçut le patriarcat du saint Siége ; et les successeurs de ce premier patriarche des Maronites ne manquent pas encore aujourd'hui, après leur élection, d'envoyer un député au Pape, pour en recevoir la confirmation et le *pallium*. Suivant le P. Nacchi, Jean Maron défendit si heureusement sa nation contre le schisme et l'hérésie, qu'elle demeura seule, dans le Levant, constamment et universellement dévouée à la Chaire de saint Pierre. On ne peut cependant douter que plusieurs d'entre les Maronites ne soient tombés dans le nestorianisme et l'eutychianisme ; ils se trouvèrent aussi engagés dans le schisme des Grecs.

Le patriarche des Maronites, dit d'Antioche, a sous lui cinq métropolitains, qui sont les archevêques de Tyr, de Damas, de Tripoli, d'Alep et de Nicosie en Chypre (1). Il réside à Kanoubin, au pied du mont Liban, et à une petite distance des fameux cèdres que nous avons décrits (2). L'église du monastère, dédiée à la sainte Vierge, est une vaste grotte, et les cellules des religieux sont dans des grottes tout auprès. Pour se rendre à l'église l'hiver et l'été, dit le P. Petitqueux (3), Jésuite, ils sont néces-

(1) Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire géographique*, art. *Maronites*.
(2) *Lettres édifiantes*, t. I, p. 107, édit. in-18.
(3) Alban Butler, *Vies des pères*, etc., 14 février.
(4) Ep. 38

(1) Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, p. 46.
(2) Voyez ci-dessus, p. 175, col. 2.
(3) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 23, édit. in-18.

sairement exposés aux injures du temps. Leur liturgie est très-ancienne : elle est composée en syrien ou ancien syriaque, et une petite partie en arabe, mais écrite en lettres syriaques qu'ils appellent *Kerchora*. C'est en arabe qu'ils lisent l'Épître et l'Évangile. Ils consacrent avec du pain azyme ; se servent d'ornements de la même forme que les nôtres, à l'exception du manipule ; font maigre le mercredi, au lieu du samedi, à l'exemple de tous les chrétiens orientaux (1). Le patriarche, les évêques maronites qui sont auprès de lui, et les religieux, vivent tous dans une union parfaite, et dans une simplicité et une pureté de mœurs très-exemplaires. Les fautes les plus légères sont sévèrement punies. Le couvent, tout pauvre qu'il est, reçoit charitablement les étrangers, par esprit d'hospitalité. Le P. Besson (2), Jésuite, parle ainsi de Kanoubin : « Le patriarche demeure non dans un palais, mais dans une grotte qui renferme la plus grande partie des bâtiments et l'église du monastère, dont les religieux donnent de rares exemples de vertu. La sainteté et la simplicité logent dans cette grotte ; la charité et l'hospitalité y reçoivent les étrangers ; la pompe et l'appareil en sont éloignés ; l'humilité et la religion y trouvent leur trône. Trois ou quatre évêques sont toujours avec les patriarches ; et un si petit réduit tire son lustre tant de la prélature que de l'état religieux, qui sont d'un merveilleux accord sous un même couvert : comme, dans l'Afrique, saint Augustin et saint Fulgence, saint Martin en France, et ailleurs plusieurs grands évêques, suivant l'ancienne coutume, ont demeuré avec leurs religieux. » A un jet de pierre de la porte du monastère, on trouve une chapelle dédiée à sainte Marine. « Tout ce pays, rempli de l'odeur de la sainteté de cette vierge, ajoute le P. Petitqueux (3), conserve pour elle une vénération extraordinaire. Personne n'y révoque en doute ce que les historiens nous rapportent de sa vie. Ils nous disent que cette vierge, par une inspiration divine, cacha son sexe sous un habit religieux, et servit Dieu sous cet habit pendant plusieurs années. Ils ajoutent que, Dieu ayant permis qu'elle fût accusée d'une faute avec une fille voisine, elle fut condamnée par son supérieur à faire une sévère pénitence dans la grotte qui est aujourd'hui la chapelle où elle est honorée ; mais que Dieu, qui prend toujours les intérêts de ses serviteurs et de ses servantes, fit éclater l'innocence de cette illustre vierge à sa mort, et récompensa dès ce monde sa vertu par plusieurs grands miracles qui s'opérèrent à son tombeau. »

C'est dans le Liban que le Nahr-Gadisha (*Fleuve saint*) prend sa source. Il coule dans un vallon fort étroit, dont les bords sont ornés de pins, de noyers, de chênes et de vignes. A trente pas de ce fleuve, on voit de chaque côté s'élever une chaîne de montagnes presque toutes couvertes de rochers. Ils renferment de profondes grottes, qui étaient autrefois autant de cellules, qu'un grand nombre de solitaires avaient choisies pour être les seuls témoins de la rigueur de leur continuelle pénitence. Nourris par la religion entre la terre et le firmament, sur ces rochers escarpés, de là, suivant la pittoresque expression de M. de Châteaubriand, ils prenaient leur vol vers le ciel, comme des aigles de la montagne. Ce sont leurs larmes qui ont donné au courant d'eau dont nous venons de parler le nom de Fleuve saint, comme le dit le P. Besson (1), Jésuite : « Le Fleuve qu'on appelle saint a sa source au pied d'une montagne du Liban, où sont les cèdres tant renommés, dont j'ai discouru ailleurs. Il arrose les vallées qui faisaient autrefois la solitude d'un grand nombre de saints religieux maronites, et, baignant leurs grottes, en tire encore aujourd'hui le beau nom de saint. Après avoir couru, soit par la descente des collines, ou par les plaines, l'espace d'environ quinze lieues, il vient se rendre à Tripoli. » La vue de ces grottes et de ce fleuve dans un désert si affreux inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces âmes sensuelles et mondaines qui préfèrent quelques jours de joie et de vain plaisir au solide bonheur de toute l'éternité (2).

La catholicité des Maronites n'était plus dou-

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. I, p. 429.

(2) *La Syrie sainte*, ou la mission de Jésus et de la Compagnie de Jésus en Syrie, part. I, p. 91.

(3) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 24, édit. in-18.

(1) *La Syrie sainte*, part. I, p. 89.

(2) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 19, édit. in-18.

teuse depuis la démarche de l'évêque Élie, qui avait abjuré à Rome, par la bouche d'Isaac, les erreurs d'Eutychès. Mais, si la foi de ce peuple était pure, la rareté de ses communications avec le centre de l'unité et la fréquence de ses rapports avec les nations voisines perpétuaient dans son sein plusieurs abus, que le Franciscain Griffon fut appelé à combattre (1).

Frère Griffon, né en Belgique, prit, à l'âge de vingt-deux ans, le bonnet de docteur à Paris, où il enseigna publiquement la théologie durant sept années. S'étant rendu en pèlerinage à Rome et à Assise, il fut frappé de la régularité des Observantins, et quitta les Conventuels pour embrasser l'étroite observance. Son dessein était de vivre inconnu, et il le fut en effet pendant quelque temps. Mais, comme il assistait, dans la ville de Mantoue, à un exercice public, il s'aperçut que la vérité y était mal défendue, ne put s'empêcher de prendre la parole pour la soutenir, et montra avec tant d'éclat, à cette occasion, la justesse de son esprit et sa vaste érudition, qu'il dut changer de demeure afin de se dérober aux témoignages de l'estime générale et à l'importunité des visites. Peu après, il entreprit le voyage de Terre-sainte. Les erreurs dans lesquelles il vit les Orientaux si misérablement plongés excitèrent sa compassion, et il ne songea plus qu'à instruire ces peuples égarés par suite de leur ignorance. Le zélé missionnaire employa sept ans à se familiariser avec les langues grecque, chaldaïque et arabe, qu'il fallait parler pour se faire entendre d'eux. Quand Griffon posséda ces moyens indispensables de communication avec les intelligences qu'il voulait éclairer, il commença à catéchiser en secret, quelquefois même en public, à Jérusalem, et fit plusieurs conquêtes spirituelles. Ces premiers succès enflammant son ardeur, il se rendit, l'an 1450, chez les Maronites du mont Liban, accompagné du Franciscain François de Barcelone, auquel un long séjour en Orient avait rendu les idiomes du Levant très-familiers. Les abus introduits dans l'usage des sacrements et dans les cérémonies de l'Église fixaient l'attention des deux religieux. Leurs prédications eurent les résultats qu'ils pouvaient espérer de la droiture de leurs intentions et de la générosité de leur dévouement : ils corrigèrent plusieurs erreurs, réformèrent les rituels, firent réparer les églises, donnèrent en un mot une face nouvelle à cette chrétienté. La réformation ne s'accomplit pourtant pas sans obstacle. Soit qu'elle contrariât les sentiments, soit qu'elle froissât les intérêts du patriarche des Maronites, il s'y opposa avec vigueur, et ne céda qu'à l'évidence d'un miracle. Le jour de l'Assomption, comme Griffon prêchait vers le soir en présence de ce patriarche, il obtint que Dieu confirmât la vérité de sa doctrine d'une manière éclatante, en faisant changer de place à la lumière du soleil ; en sorte que les rayons qui pénétraient par la fenêtre percée à l'Occident dardèrent tout à coup du côté opposé, à l'Orient. (Pl. XXXIX, n° 2.) Ce prodige signalé, opéré à la vue d'un grand nombre, frappa tellement l'esprit des Maronites, qu'ils crurent avec une entière soumission tout ce que les religieux leur enseignaient, et qu'ils consacrèrent la mémoire de cet événement par une fête annuelle. Frère Griffon demeura vingt-cinq ans parmi les Maronites, pour les instruire et les mettre en complète harmonie avec les Latins. Il alla même à Rome, afin de consolider cette réunion, et porta à Paul II, en 1469, des lettres du patriarche Pierre, auquel le Pape répondit par une exposition de la doctrine catholique sur l'unité de la nature divine dans la trinité des personnes, sur l'unité de personne dans les deux natures du Christ Sauveur, sur les opérations humaines et divines du Rédempteur, opérations distinctes et qui ne se contrarient jamais. Il est à remarquer que Paul II, dans sa réponse, parle de Griffon comme d'un simple religieux : ce qui contredit l'opinion des annalistes, suivant lesquels ce missionnaire aurait été, dès le pontificat antérieur de Calixte III, institué évêque et patriarche des Maronites. Ces annalistes ont probablement écrit le nom de Calixte III, au lieu de Sixte IV, successeur de Paul II ; car on ne peut rattacher qu'au règne de Sixte ce qu'ils disent de l'élévation de Griffon à la dignité patriarcale. Les mêmes auteurs ajoutent que le missionnaire, vers la fin de son séjour au mont Liban, admit dans l'ordre séraphique deux jeunes Maronites, qu'il envoya en Europe pour y étudier, et qui devinrent de si excellents su-

(1) Wadding, an. 1475, nos 18-25. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. II, p. 407.

jets qu'ils méritèrent dans la suite d'être promus à l'épiscopat. Après avoir consacré tant d'années au salut de ce bon peuple, Griffon songea à faire une autre moisson spirituelle dans la Perse. Il s'embarqua ; mais une maladie qui lui survint étant en mer le força de relâcher dans l'île de Chypre, et il mourut, l'an 1475, dans le couvent des Franciscains à Famagouste. Indépendamment d'un Itinéraire de la Terre-sainte, cet illustre missionnaire avait composé plusieurs ouvrages pour l'instruction des Maronites, et il les avait traduits en syriaque.

Après sa mort, frère François de Barcelone, compagnon de ses travaux, se rendit en Italie, et exposa à Sixte IV l'état satisfaisant de la chrétienté du Liban. Le Pape se détermina à y envoyer un autre religieux du même ordre, pour y perpétuer le bien dont Griffon avait été l'instrument béni, et pour faire valoir les intérêts de cette nation auprès du Siége apostolique. Frère Louis de Ripa, sur qui le choix se fixa, partit avec de beaux présents, tels qu'une croix d'argent, une mitre brodée, une crosse, des ornements en tissu de soie et des livres en langue chaldaïque. Mais, ce religieux étant tombé malade à Venise, le Pape chargea, le 5 octobre 1475, le vicaire général de l'Observance de lui substituer un autre Franciscain. Ce fut Alexandre Arioste, de Bologne, qu'on désigna, avec deux compagnons, et qui de Jérusalem écrivit, l'an 1477, des lettres qu'on a conservées. Afin de pourvoir plus sûrement et d'une manière durable aux besoins spirituels et au salut des Maronites, Sixte IV, l'an 1476, donna pouvoir à Pierre de Naples, vicaire général de l'Observance, et à ses successeurs, de choisir un nonce commissaire apostolique, révocable à leur volonté, pour gouverner ce peuple et le maintenir dans la pureté de la foi. L'autorité du nonce était remarquable ; car il pouvait absoudre les Maronites de tous les cas et de toutes les censures réservés au saint Siége ; lever les interdits qui seraient jetés sur eux, même par autorité apostolique ; changer tous leurs vœux, à la réserve de ceux de religion et de chasteté ; les dispenser de toutes les irrégularités, sauf celles d'homicide volontaire et de bigamie ; les réhabiliter pour les charges ecclésiastiques, et leur donner des dispenses pour contracter mariage au quatrième degré.

Les erreurs dont le christianisme des Maronites était entaché semblaient peu graves, quelque regrettables qu'elles fussent, quand on les rapprochait des grossières superstitions des Druses, nation qui habite une partie du mont Liban, les montagnes au-dessus de Saïda et de Baalbeck, et le pays de Gebail (ou Gabala) et de Tripoli. Les Druses s'étendent jusque dans l'Égypte, d'où leur doctrine tire son origine. En effet, ils reconnaissent pour divinité Hakem-Biamr-Allah, sixième khalyfe de la dynastie des Fatimites, et le troisième des princes de cette maison qui régnèrent sur les bords du Nil.

Hakem, que nous devons faire connaître, fut proclamé khalyfe l'an 996, c'est-à-dire l'an 386 de l'hégire, et il signala d'abord son zèle pour l'islamisme, en persécutant les chrétiens, l'an 393. Deux années après, dit Silvestre de Sacy (1), on proclama dans les djamis du Caire, de Misr, et de l'île de Rhauda, une ordonnance qui enjoignait aux Juifs et aux chrétiens d'avoir sur leurs habits des marques distinctives qui devaient être de couleur noire, parce que cette couleur était celle des khalyfes abassides, et de porter des ceintures. Une autre ordonnance contenait des menaces contre les marchands d'esclaves qui vendraient aux Juifs des esclaves de l'un ou de l'autre sexe. En 398, Hakem ajouta de nouvelles vexations à celles qu'il avait déjà fait éprouver aux chrétiens : il s'empara des biens qui appartenaient aux églises, et les réunit au fisc ; il fit brûler un grand nombre de croix à la porte de la djami de Misr, et envoya des ordres dans les provinces pour que la même chose y fût exécutée ; il fit construire sur le toit des églises chrétiennes de petites mosquées où l'on faisait l'*idhan*, c'est-à-dire la proclamation accoutumée pour annoncer les heures de la prière des musulmans. En 399, on détruisit plusieurs églises qui étaient sur le chemin de Maki ; une autre, située au Caire, dans le quartier des Grecs, fut détruite, et tout ce qu'elle contenait fut pillé. L'an 400, Hakem donna l'ordre de détruire le temple de la Résurrection à Jérusalem. Il voulut que, dans toutes les provinces de son empire, on détruisît les églises, et qu'on transportât dans son palais tous les vases d'or et

(1) *Exposé de la religion des Druses*, tiré des livres religieux de cette secte, t. I, p. ccvIij.

d'argent. Il ordonna aussi que l'on poursuivît partout les évêques, et qu'en aucun lieu il ne fût permis de rien acheter aux chrétiens, ni de leur rien vendre. Un grand nombre renoncèrent, à cause de cela, à leur religion: la plupart quittèrent toutes les marques extérieures qui les distinguaient des musulmans, et les mahométans eux-mêmes se donnaient bien de garde de les trahir. Hakem défendit, en outre, aux chrétiens, de faire la cérémonie du jour de l'Épiphanie, à Misr, sur le bord du Nil, et il abolit les jeux et les divertissements qui avaient lieu ce jour-là; il interdit pareillement de célébrer la solennité d'*hosanna*, c'est-à-dire du dimanche des Rameaux, et la fête de la croix. La persécution devint plus violente et plus générale en 403. On enjoignit aux chrétiens de porter des habits et des turbans noirs, de suspendre à leur cou des croix de bois d'une coudée de long sur autant de large, et du poids de cinq livres, et de les porter ostensiblement, en sorte que tout le monde les aperçût; ils eurent ordre d'avoir des ceintures; il leur fut défendu de se servir de chevaux pour montures, et ordonné de ne faire usage que de mulets et d'ânes avec des selles de bois, des courroies noires et des étriers de bois de sycomore sans aucun ornement; on leur interdit d'avoir aucun musulman à leur service, et d'acheter aucun esclave de l'un ou l'autre sexe. Il fut pareillement défendu aux loueurs de montures qui étaient mahométans d'en louer à aucun Juif ou chrétien, et aux matelots ou patrons de barque de les recevoir dans leurs bateaux. Les Juifs furent aussi astreints à porter à leur cou des morceaux de bois en forme de pelotes, du poids de cinq livres, d'une manière apparente et sur leurs habits. Les uns et les autres eurent, de plus, défense de mettre leurs bagues à la main droite. Ces ordonnances furent proclamées au son d'une clochette à Misr et au Caire. On épia avec grand soin les Juifs et les chrétiens pour voir s'ils s'y conformaient exactement, et elles furent cause qu'un grand nombre d'entre eux embrassèrent l'islamisme. Ce fut surtout l'an 403 que les églises furent détruites; et il y en eut, jusqu'à la fin de 405, plus de trente mille pillées et abattues dans l'Égypte et la Syrie. Les synagogues des Juifs eurent le même sort. L'an 404, Hakem ajouta encore aux obligations dont il avait déjà surchargé les Juifs et les chrétiens. Il obligea les premiers à porter des sonnettes à leur cou quand ils entreraient dans les bains, et voulut que, dans le même cas, les chrétiens conservassent leur croix, sans doute pour qu'on les distinguât des musulmans, lors même qu'ils quittaient leurs vêtements. Ensuite, le khalyfe ne souffrit plus qu'ils usassent des mêmes bains que les mahométans, et il leur en assigna de particuliers. Il fit mettre sur la porte des bains destinés aux chrétiens des croix de bois, et sur celle des bains destinés aux Juifs un billot de bois pareil à celui qu'ils portaient suspendu à leur cou. Dans la suite de cette année, Hakem permit aux Juifs et aux chrétiens qui ne voudraient ni renoncer à leur religion pour embrasser l'islamisme, ni se soumettre aux lois rendues contre eux, de quitter les lieux de sa domination, et de se retirer avec tout ce qui leur appartenait dans le pays des Grecs, ou sur les terres de la Nubie et de l'Abyssinie, liberté dont ils ne jouissaient pas auparavant. Il y en eut un grand nombre qui prirent ce dernier parti. Le khalyfe ne cessa de se déclarer le protecteur de l'islamisme contre les Juifs et les chrétiens, que lorsque, livré à la plus impie des extravagances, il manifesta des prétentions à la divinité.

Hamza, Persan d'origine, venu en Égypte vers la fin de l'année 405, se chargea de faire reconnaître la divinité de Hakem. Il enseigna d'abord secrètement sa doctrine, et eut des prosélytes. Darazi, Persan aussi, ou plutôt Turk, et daï (missionnaire) de la secte des Baténis qui croyaient à la métempsycose, se fit disciple de Hamza, et prit sur lui l'initiative d'une manifestation publique. Dès l'an 407, il déclara que Hakem était le Dieu créateur de l'univers, et composa un livre dans lequel il disait que l'âme d'Adam avait passé dans Ali, que l'âme d'Ali avait passé dans les ancêtres de Hakem, et s'était enfin arrêtée dans ce prince. Lorsque Darazi, élevé par le khalyfe à une dignité éminente, lut son livre dans la djami du Caire, le peuple, choqué de sa doctrine scandaleuse, se jeta sur lui pour le tuer; mais il s'enfuit. Hakem, qui n'osa le couvrir ouvertement de sa protection, lui fit passer de l'argent en secret, lui recommandant de se retirer en Syrie et de répandre sa doctrine dans les montagnes, où il

trouverait un peuple grossier et disposé à adopter les nouveautés. Daraxi vint donc en Syrie, dans la vallée de Teïm-Allah, au couchant de Damas, et sur le territoire de cette ville. Il lut son livre aux habitants de la contrée, les invita à reconnaître Hakem pour dieu, leur distribua de l'argent, leur insinua le dogme de la métempsycose, leur permit l'usage du vin et la fornication, et leur abandonna les biens et la vie de ceux qui refuseraient d'embrasser leur croyance. Ainsi se conduisit le disciple, dont son maître a dit qu'il était sorti de dessous la robe de l'iman, c'est-à-dire qu'il avait violé le secret d'abord imposé par Hamza, pour s'arroger la supériorité. Hamza, véritable auteur du système religieux des Druses, déclare que Hakem manifesta sa divinité en 408, et que lui Hamza et ses ministres, se conformant aux volontés du khalyfe, l'ont aussi proclamée à cette époque.

Comme Hakem fut tué secrètement par des émissaires de sa sœur, qui croyait son honneur et sa vie menacés par lui, on n'eut, dans les premiers temps, que des conjectures sur la manière dont le prétendu dieu avait fini ses jours. Sans cela, Hamza n'aurait pu espérer aucun succès de l'écrit qu'il composa pour soutenir la confiance de ses sectateurs, et dans lequel il leur annonçait que Hakem n'avait disparu qu'à cause de leurs péchés, leur défendant de faire aucune démarche pour le chercher, suivre ses traces et découvrir le lieu de sa retraite. « Ce prince, dit Sévère d'Oschemounein, cité par Silvestre de Sacy, avait l'aspect aussi terrible qu'un lion; ses yeux étaient grands et d'un brun rembruni; on ne pouvait soutenir son regard; sa voix était forte et effrayante; son caractère était la bizarrerie et l'inconstance jointes à la cruauté, et l'impiété unie à la superstition. On assure que, dans le cours de son règne, dix-huit mille personnes furent victimes de sa férocité. » Tel est le dieu que les Druses adorent depuis plus de huit cents ans.

En proposant Hakem à l'adoration des hommes, Hamza ne s'oublia pas lui-même. Il se constitua le ministre du dieu qu'il servait, le canal par où devaient passer ses ordres et se manifester ses volontés, le distributeur de ses grâces, l'exécuteur de ses vengeances. Il dit de lui-même: « Je suis le maître du jour de la résurrection, et c'est par moi que sont donnés les bienfaits qui se succèdent sans intervalle; je suis celui qui abroge les lois précédentes, et qui extermine les disciples du polythéisme et du mensonge; c'est moi qui détruis les deux *kibla*, qui anéantis les deux lois, qui abolis les deux professions de foi (c'est-à-dire le *tenzil* ou mahométisme littéral fondé par Mahomet, et le *tawil* ou mahométisme allégorique dont l'origine est rapportée à Ali et aux imans de sa race); je suis le Messie des nations, c'est de moi que découlent les grâces, et c'est par ma main que la vengeance tombera sur les polythéistes... Je suis celui qui communique l'enseignement aux ministres, qui montre la voie de la doctrine unitaire, qui détruis les disciples du polythéisme et de l'irreligion. C'est moi qui tire du fourreau le glaive de la religion unitaire, et qui extermine tout rebelle fier et insolent. Je suis le chef du siècle, le possesseur de la démonstration, et c'est moi qui conduis les hommes à l'obéissance au dieu miséricordieux. »

Du reste, Hamza n'a construit l'édifice de son système que sur des idées et des allégories qui avaient cours depuis longtemps parmi beaucoup de sectes musulmanes, surtout parmi celles qui professaient un dévouement tout spécial aux descendants d'Ali. « Il n'y a aucune vraisemblance, fait remarquer Silvestre de Sacy, que Hamza eût jamais réussi à établir une croyance si insensée, s'il n'eût trouvé les esprits préparés depuis longtemps à adopter ses dogmes. Mais telle était, à cette époque, la corruption que le fanatisme politique des partisans d'Ali, et le mélange de la philosophie des Grecs et de celle des Persans, avaient introduite dans la simplicité primitive de l'enseignement de l'islamisme, que Hamza n'eut qu'un pas à faire pour assembler autour de son infâme divinité une foule d'adorateurs stupides, toujours prêts à être le jouet de quiconque voulait se donner la peine de les séduire. »

L'illustre orientaliste qui nous sert de guide résume ainsi le système religieux des Druses: « Reconnaître un seul Dieu, sans chercher à pénétrer la nature de son être et de ses attributs; confesser qu'il ne peut ni être saisi par les sens, ni être défini par les discours; croire que la divinité s'est montrée aux hommes, à différentes époques, sous une forme humaine, sans participer à aucune des faiblesses et des imperfections

de l'humanité; qu'elle s'est fait voir enfin, au commencement du ve siècle de l'hégire, sous la figure de Hakem-Biamr-Allah; que c'est là la dernière de ses manifestations, après laquelle il n'y en a plus aucune autre à attendre; que Hakem a disparu, en l'an 411 de l'hégire, pour éprouver la foi de ses serviteurs, donner lieu à l'apostasie des hypocrites et de ceux qui n'avaient embrassé la vraie religion que par l'espoir des récompenses mondaines et passagères; que, dans peu, il va reparaître plein de gloire et de majesté, triompher de tous ses ennemis, étendre son empire sur toute la terre, et rendre heureux pour toujours ses adorateurs fidèles; croire que l'*Intelligence universelle* est la première des créatures de Dieu, la seule production immédiate de sa toute-puissance; qu'elle s'est montrée sur la terre à l'époque de chacune des manifestations de la divinité, et a paru enfin du temps de Hakem sous la figure de Hamza, fils d'Ahmed; que c'est par son ministère que toutes les autres créatures ont été produites; que Hamza seul possède la connaissance de toutes les vérités, qu'il est le premier ministre de la vraie religion, et qu'il communique immédiatement ou médiatement aux autres ministres et aux simples fidèles, mais dans des proportions différentes, les connaissances et les grâces qu'il reçoit directement de la divinité et dont il est l'unique canal; que lui seul a immédiatement accès auprès de Dieu, et sert de médiateur aux autres adorateurs de l'Être suprême; reconnaître que Hamza est celui à qui Hakem confiera son glaive pour faire triompher sa religion, vaincre tous ses rivaux, et distribuer les récompenses et les peines, suivant les mérites de chacun; connaître les autres ministres de la religion et le rang qui appartient à chacun d'eux; leur rendre à tous l'obéissance et la soumission qui leur sont dues; confesser que toutes les âmes ont été créées par l'Intelligence universelle; que le nombre des hommes est toujours le même, et que les âmes passent successivement dans différents corps; qu'elles s'élèvent, par leur attachement à la vérité, à un degré supérieur d'excellence, ou s'avilissent, en négligeant ou abandonnant la méditation des dogmes de la religion; pratiquer les sept commandements que la religion de Hamza impose à ses sectateurs, et qui exigent d'eux principalement la véracité dans les paroles, la charité pour leurs frères, le renoncement à leur ancienne religion, la résignation et la soumission la plus entière aux volontés de Dieu; confesser que toutes les religions précédentes n'ont été que des figures plus ou moins parfaites de la vraie religion, que tous leurs préceptes cérémoniels ne sont que des allégories, et que la manifestation de la vraie religion entraîne l'abrogation de toutes les autres croyances: tel est, en abrégé, le système de la religion enseignée dans les livres des Druses, dont Hamza est le fondateur, et dont les sectateurs sont nommés *unitaires*.»

Hamza et les autres écrivains druses étaient intéressés à combattre les opinions des musulmans, soit Sunnis, attachés à la lettre de l'Alcoran, soit Ismaëlis, partisans du système allégorique: environnés de mahométans de ces deux sectes, à qui leur doctrine faisait nécessairement horreur, ils s'attachèrent à prouver que ces deux religions n'étaient que des figures de la religion unitaire, et que la manifestation de la réalité anéantirait ces emblèmes (1). Mais, les les Juifs et les chrétiens n'ayant qu'une existence précaire sous le joug des musulmans, et leur nombre étant peu considérable comparativement à celui des mahométans, les unitaires n'en avaient rien à craindre: aussi ne trouve-t-on, dans les écrits de Hamza, que quelques traits épars relativement à ces religions. Beha-Eddin entre plus souvent en lice avec les chrétiens. Ce missionnaire d'erreur, traversé en Syrie par les musulmans de la contrée, auxquels les chrétiens s'unissaient pour s'opposer aux progrès de la nouvelle secte, prétendit prouver à ces derniers qu'ils avaient altéré la vraie doctrine du Messie et falsifié l'Évangile, qui contenait, suivant lui, les annonces les plus précises de la doctrine unitaire: mais il altère presque toujours les textes qu'il cite, pour les plier à l'interprétation qu'il leur attribue. Rien ne s'oppose à croire que les Druses accueillirent dans leurs montagnes les débris de l'armée des croisés (2), et l'on ne s'étonne plus, dans cette hypothèse, qu'aux coutumes et cérémonies maho-

(1) Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druses*, t. II, p. 527.

(2) Voyez *Lettres édifiantes*, t. II, p. 96; t. III, p. 183, édit. in-18. *Annales de la propagation de la foi*, t. VII, p. 208.

mâtines qu'ils conservaient par tradition, soient venues se joindre des maximes et des pratiques retenues du christianisme, d'où résulte un mélange monstrueux.

Les *Lettres édifiantes* disent de ces peuples : « Nous savons qu'il y a parmi eux deux sortes de Druses : les uns qu'ils appellent en arabe Ukhal, c'est-à-dire les *spirituels* ; d'autres qu'on nomme Djiukhal, qui veut dire les *ignorants*. Les *spirituels* se distinguent des autres par leur habit, qui est toujours d'une couleur obscure. D'ailleurs, ils ne portent point de hangiar à leur ceinture ; c'est-à-dire qu'ils ne portent ni poignard ni autres armes : mais ils prétendent se distinguer davantage par leur conduite réformée. Ils paraissent rarement en public. Ils se retirent dans des grottes, comme dans des espèces de cellules, pour s'éloigner des plaisirs du siècle. Ils vivent de peu. Ils ont horreur du bien d'autrui, jusque-là qu'ils refusent tout ce qu'on leur offre, dans la crainte qu'ils ont que les présents qu'on leur veut faire n'aient pas été légitimement acquis. Ils les reçoivent plus volontiers des paysans que des riches, persuadés que ceux-là ne leur donneront que ce qu'ils auront gagné à la sueur de leur front. Ces spirituels se conforment, d'ailleurs, à l'Alcoran, se soumettant à la circoncision, au jeûne du ramadhan, à l'abstinence du porc, et à plusieurs superstitions des musulmans. Pour ce qui est des Druses qu'on nomme Djiukhal, c'est-à-dire *ignorants*, ils ne se trouvent point dans les assemblées des spirituels. Ils ignorent le secret de leurs mystères. On peut même dire qu'ils vivent sans religion, et par conséquent dans un libertinage qu'ils croient leur être permis. Ils s'imaginent avoir satisfait à tous leurs devoirs, en faisant quelques prières en l'honneur de leur législateur Hakem-Biamr-Allah, et en se servant dans leurs prières de termes que les spirituels emploient dans les leurs. Ces termes sont en arabe : *Ma fi Jlah illa houé* ; c'est-à-dire : Point de Dieu, sinon lui. Cette prière est leur profession de foi. Ils la répètent assez souvent, mais particulièrement lorsqu'ils vont rendre leur culte à sa statue. Il n'y a que deux de leurs villages qui aient l'honneur, pour parler le langage des Druses, de posséder la statue de leur grand législateur. Cette statue, selon leur loi, doit être d'or ou d'argent. Ils l'enferment dans un coffre de bois, et ne la mettent au jour que pour paraître dans leurs grandes cérémonies, lorsqu'ils lui adressent leurs vœux pour en obtenir ce qu'ils souhaitent. Ils s'imaginent parler à Dieu même, tant est grande leur vénération pour cette idole. Les deux villages qui sont les seuls où elle est conservée se nomment Bagelin et Fredis : ils sont situés dans les montagnes. Les chefs des Druses y font leur résidence. »

M. Leroy (1), Lazariste, trace un tableau encore plus sombre des croyances et du culte des Druses : « Leur religion est si infâme, qu'ils n'osent l'avouer et qu'ils en font un secret impénétrable. Ils ont un mot d'ordre à peu près dans le genre des francs-maçons, et celui qui le trahirait échapperait difficilement au sabre de ses frères. Cependant, on sait aujourd'hui, ou du moins on croit savoir, qu'ils adorent le veau. » Silvestre de Sacy (2) parle aussi du culte rendu à Hakem sous la figure d'un veau, et ajoute que le savant Adler a publié un de ces monuments de leur superstition, tiré du muséum du cardinal Borgia. Toutefois, le célèbre orientaliste est convaincu que le culte du veau, loin d'être prescrit ou simplement autorisé par la doctrine primitive des Druses et par l'enseignement de Hamza, n'est au contraire qu'une innovation introduite dans la religion unitaire par le chef d'une secte hérétique. Avant Silvestre de Sacy, Venture avait dit des réunions des Druses : « Nous ne pouvons nous former que des idées vagues de ce qui se passe dans ces assemblées mystérieuses des adeptes : tout ce qu'on a pu en découvrir, c'est qu'ils y montrent un veau d'or, qu'ils y lisent des livres sacrés, et qu'ils en donnent une interprétation cabalistique qui se transmet parmi eux par tradition. L'opinion commune est que ce veau d'or est l'objet de l'adoration des adeptes : mais je me crois autorisé à assurer que, bien loin d'être l'objet de leur culte, on ne l'expose à leur vue que comme l'emblème des autres religions dominantes, qui sont sur le point d'être renversées par leur législateur. Je fonde mon opinion, à cet égard, sur leurs livres sacrés, qui déclament sans cesse contre l'idolâtrie, et qui comparent le judaïsme, le

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. IV, p. 148.

(2) *Exposé de la religion des Druses*, t. I, p. 231.

christianisme et le mahométisme à un veau et à un buffle. »

La proximité des Druses et des Maronites justifie les détails dans lesquels nous venons d'entrer : les missionnaires qui évangélisaient le Liban ne pouvaient prêcher la vérité catholique à ceux-ci, sans saisir toutes les occasions de la faire briller aux yeux de leurs voisins, couverts d'un bandeau si épais, et condamnés par la plus absurde des idolâtries à des ténèbres si affreuses. En montrant dans quel abîme les Druses étaient tombés, nous avons fait entrevoir quel immense service les apôtres voués à les convertir rendirent à la cause de l'humanité.

Le P. Besson (1), Jésuite, parlant des missions de la Syrie, a dit : « Elles sont saintes, parce qu'elles sont consacrées par la mission de Jésus-Christ, qui les a cultivées. Étant saintes, elles sont encore grandes et royales : témoin ce religieux monarque saint Louis, qui, durant cinq ans, n'a pas moins fait le missionnaire que le roi dans les villes d'Acre, de Sidon, de Jaffa, et dans plusieurs autres de la Syrie, comme nous l'assure un grand Pape dans la bulle de sa canonisation. Je pourrais même les appeler divines, puisque nous avons l'honneur de marcher sur les pas de Jésus-Christ ; d'achever, avec le secours de ses exemples et de sa grâce, ce qu'il a commencé... Agir, souffrir, et méditer sur les mystères de la religion chrétienne, sont à mon avis les trois devoirs d'un homme apostolique. L'action lui est absolument nécessaire pour la conversion des peuples ; les souffrances, pour sa propre perfection ; et la méditation des mystères de notre salut, pour se tenir uni avec la cause principale qui le met en besogne et lui soutient le courage parmi les actions héroïques et les souffrances insupportables. Or, les missions de Syrie, et nommément celles de la Terre-sainte, donnent de grands secours à l'homme de Dieu pour s'acquitter de son emploi et remplir toutes les obligations de sa vocation apostolique. »

Les souffrances, ce second devoir du missionnaire, selon le P. Besson, manquaient moins que jamais aux Pères de Terre-sainte ; car les musulmans et même les chrétiens de Palestine, habitués à la manière de vivre des Conventuels, s'accommodant peu de la retenue et de l'austérité des Observantins, leur prodiguaient l'injure et leur causaient plusieurs dommages. La sage conduite de frère François de Plaisance, gardien du mont Sion, porta quelque remède à ces désordres (1). Les deux amiraux Khathibey et Isbel ayant été envoyés en exil à Jérusalem par le sultan d'Égypte, et se voyant à cause de leur disgrâce délaissés de leurs amis, frère François les traita avec une charité toute chrétienne, et les pourvut généreusement de ce dont ils eurent besoin. Dieu permit que les missionnaires recueillissent les fruits de son humanité. Le sultan reconnut l'innocence des bannis, leur rendit les honneurs dont ils se trouvaient dépouillés, et, ce prince étant venu à mourir, Khathibey lui succéda sur le trône. A cette nouvelle, le gardien du mont Sion envoya deux religieux pour le féliciter de son avénement. Le nouveau sultan d'Égypte, reconnaissant des bons offices qu'il avait reçus de leur supérieur, les accueillit avec une extrême bienveillance, et institua Isbel, naguère son compagnon d'exil, protecteur des Franciscains dans tous ses États. Celui-ci s'acquitta de cette charge avec un tel zèle, qu'il ne tolérait pas la moindre insulte faite aux Frères-Mineurs. Le gouverneur de Jérusalem, ayant fait emprisonner Jacques de Magnavacca, alors gardien du mont Sion, et lui ayant ainsi extorqué cent écus d'or, fut jeté dans la même prison, sévèrement fustigé, et privé de son poste. Le gouverneur du Caire protégeait les Franciscains de son territoire contre toutes les injustices. Enfin, Jean Thomarelli, étant devenu gardien de Jérusalem, profita de la bonne volonté du sultan pour faire réparer les églises de Bethléem et du Saint-Sépulcre. Comme Jean de Navarre, sénéchal de Jérusalem et comte palatin, ne pouvait subvenir aux frais de la réparation des saints Lieux, il sollicita tous les princes chrétiens d'y contribuer, et Sixte IV les y exhorta, de son côté, l'an 1476 (2).

L'année suivante, un zèle indiscret porta frère Jacques, d'Alexandrie de la Paille, gardien du mont Sion, à acheter, sans la permission des supérieurs, deux métairies en Chypre

(1) *La Syrie sainte*, part. 1, p. 2.

(1) Wadding, an. 1468, n° 17.
(2) *Ibid.*, an. 1476, n° 53.

pour l'entretien des saints Lieux (1). A peine informé de ce fait, frère Pierre de Naples, vicaire général de l'Observance, lui reprocha, dans une lettre sévère, le scandale qu'il venait de donner, en voulant rendre propriétaires des maisons si saintes, tandis qu'il devait être certain que Jésus-Christ, qui est mort pauvre, ne manquerait pas de pourvoir, comme il l'avait fait jusqu'alors, aux besoins des imitateurs de sa pauvreté, gardiens de son Sépulcre. Le vicaire général lui enjoignit de remettre les métairies à leurs premiers possesseurs, et lui défendit d'en toucher aucun revenu. Six jours après avoir écrit sa lettre, il apprit que le gardien du mont Sion, étant parti pour aller traiter quelques affaires avec le sultan d'Égypte, avait été surpris d'un mal subit au milieu d'un désert, et avait expiré en embrassant pieusement la croix, le jour même du vendredi saint, 20 mars 1477; « Dieu, dit Wadding, permettant que celui qui avait voulu acquérir des métairies mourût hors des maisons. » Les compagnons de Jacques portèrent son corps avec peine et danger jusqu'à Alexandrie, où on l'inhuma dans l'église de Saint-Marc. Pierre de Naples ordonna alors au vicaire de Jérusalem de se conformer à ce qu'il avait prescrit au gardien, dont la conduite ne blessait pas moins la prudence que la règle. Non-seulement les Frères-Mineurs ne sont jamais plus édifiants que lorsqu'ils gardent étroitement la pauvreté; mais, si les fidèles savaient que les gardiens de Terre-sainte ont quelque revenu, ils réduiraient leurs aumônes, tandis que les musulmans augmenteraient leurs impôts, et Dieu ne voudrait plus laisser la garde de son Sépulcre à ceux qui ne garderaient pas leur vœu. C'était avec raison la conviction profonde des chefs de l'Observance. Les guerres et la mort de quelques bienfaiteurs insignes ayant fait diminuer, d'une manière notable, les aumônes destinées à l'entretien des saints Lieux, Innocent VIII, pour suppléer à cette insuffisance, résolut d'établir une taxe sur les plus riches bénéfices d'Espagne, de France et de Bourgogne : mais le vicaire général, ne pouvant souffrir que la pureté de la règle fût violée dans les sanctuaires où elle s'était conservée depuis deux siècles avec exactitude, obtint que le Pape n'envoyât pas les lettres, déjà préparées, à leur destination (1).

Sixte IV régnait encore, lorsque le Franciscain Marin fut envoyé, en qualité de nonce du saint Siége, dans le royaume de Perse et dans d'autres États outre mer, avec les pouvoirs les plus amples pour procurer la réunion des hérétiques et des schismatiques du Levant (2). Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, chargea aussi un Frère-Mineur de se rendre en Perse, afin de déterminer Uzum-Cassan à faire la guerre aux Turks, dont cette utile diversion eût détourné les armes des terres des chrétiens (3). Ce Frère-Mineur était Louis de Bologne, patriarche d'Antioche, dont Ambroise Contarini parle ainsi dans la Relation de son ambassade en Perse (4) : « Le 30 mai 1475, je trouvai près de Tauris frère Louis, patriarche d'Antioche, accompagné de six cavaliers. Je fus présent lorsqu'il exposa sa commission au roi, et qu'il lui offrit les présents que le duc de Bourgogne lui envoyait. Nous eûmes en même temps l'audience de congé avec Marc, ambassadeur du grand-duc de Moscovie, et nous partîmes tous ensemble, avec les ambassadeurs que le Persan envoyait à la république de Venise, au Bourguignon et au Moscovite. A notre retour, Marc, par une lâche trahison, fit arrêter frère Louis en Moscovie, et l'y fit retenir jusqu'au commencement de l'année suivante que j'obtins sa délivrance, étant retourné dans ce pays. » C'est la dernière mention que l'on trouve de cet illustre prélat, qui remplit tant de missions importantes, dans les contrées de l'Orient les plus reculées, au grand profit de la religion. La Pologne, contiguë à la Moscovie, où on le retint si indignement captif, formait alors une province d'Observantins, dont les sujets parcoururent avec zèle la Lithuanie, la Samogitie, la Russie, la Valachie, la Scythie, la Tartarie, s'appliquant à convertir les idolâtres et à ramener les schismatiques. Sixte IV, afin de les animer davantage, leur conféra tous les priviléges accor-

(1) Wadding, an. 1477, n° 17.

(1) Wadding, an. 1457, n° 9.

(2) *Ibid.*, an. 1472, n° 1.

(3) *Ibid.*, an. 1476, n° 2.

(4) *Il Viaggio del magnifico M. Ambroglo Contarini, ambasciatore della illustrissima Signoria di Venetia al gran signore Ussum-Cassan, re di Persia, nell' anno* 1473.

dés aux missionnaires de la Bosnie et de la Terre-sainte (1).

Les Frères-Mineurs, gardiens de cette Terre où Jésus-Christ avait imprimé ses pas, et des sanctuaires qu'elle présentait à la vénération de tous les peuples chrétiens, virent arriver, vers ce temps, à Jérusalem, un neveu du roi d'Abyssinie (2).

Ce pèlerin avait quitté sa patrie sous le règne de Beda-Mariam Ier, qui occupa le trône depuis l'an 1468 jusqu'à l'an 1478, et qui renouvela l'usage, interrompu depuis le xe siècle, d'exiler les princes sur un plateau inaccessible : on choisit cette fois le rocher de Dhér (3). « Le pic de Dhér, disent MM. Combes et Tamisier (4), s'élève, à la jonction d'Ouahet et de Cachini, comme une immense tour au-dessus des profondes vallées creusées par ces deux rivières, qui en font une presqu'île ou plutôt un delta. Sa position est admirable pour protéger les frontières; car ce rocher compacte n'offre qu'un seul passage, qu'il est impossible d'emporter de vive force avec les moyens connus en Abyssinie. Le plateau est formé de prismes à base polygonale, qui s'enchâssent les uns dans les autres; et, aux lieux où la terre végétale a disparu, cette disposition naturelle donne au sol l'aspect d'un parquet artistement travaillé. On s'élève d'abord, vers cette roche colossale, par un sentier très-difficile; et ce n'est environ qu'à trois cents pieds du faîte, que cette montagne devient inaccessible, et qu'en beaucoup d'endroits ses flancs sont même rentrants. Quoiqu'il soit impossible à un homme d'arriver au sommet par un passage autre que celui dont nous avons parlé, les singes y montent de tous côtés pour venir ravager les récoltes. Ce plateau est couvert de prairies et de champs cultivés; mais la végétation y est pauvre. Vers le centre, jaillit une abondante source, qui suffit à la consommation des hommes et des bestiaux... Sur certains points, les flancs de la roche sont entièrement nus; tandis que sur d'autres on voit s'élever quelques arbres dont les racines, comme des griffes, se prennent aux crêtes du rocher. On y distingue surtout des [illegible]-quals; mais ils sont rabougris, et plusieurs n'ont même qu'une seule colonne, totalement dénuée de ces ramifications qui lui donnent une forme si gracieuse. » Tel est le plateau qu'on adopta, comme lieu d'exil, après celui de Dévra-Damo. Néanmoins, la mesure de relégation n'atteignit pas tous les princes, puisque l'un d'eux put se rendre à Jérusalem. Il obtint du sultan d'Égypte, que, durant le séjour qu'il ferait dans cette ville, les portes du Saint-Sépulcre demeurassent ouvertes à tous les chrétiens. Il logea dans le couvent des Franciscains du mont Sion, et assista pieusement à tous les offices de la nuit et du jour, depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au mardi de Pâques.

Sixte IV, auquel on avait eu le temps de recourir, instruit que le prince abyssin désirait être accompagné de quelques Frères-Mineurs, à son retour dans sa patrie, autorisa le gardien de Jérusalem à réaliser ses vœux. On comptait sur un bon accueil de la part de Beda-Mariam, favorable aux catholiques. Bruce nie que le Négous d'Abyssinie inclinât vers l'Église romaine (1); mais il se réfute lui-même, en rapportant ce trait, indice assez marqué d'une préférence pour la véritable Eglise (2). Le peintre vénitien Branca Léon, que Zara Jacob avait beaucoup aimé, parce qu'il décora, sous son règne, plusieurs temples du portrait de divers saints d'Abyssinie, ne possédait pas moins l'affection de Beda-Mariam. Il arriva que ce peintre, faisant un tableau d'autel, voulut y représenter l'Enfant Jésus dans les bras de la Vierge mère, sujet fort commun en Europe, où l'on place toujours le divin Enfant sur le bras gauche de Marie. Mais, en Orient, la main gauche est regardée avec une sorte de mépris, et, à table, on ne se sert jamais que de la main droite. Les moines abyssins, dans leur ignorance, s'emportèrent contre le Vénitien, qui osait, disaient-ils, traiter l'Enfant Jésus avec ce dédain. Mais le Négous, charmé de la beauté du tableau, et s'élevant au-dessus du préjugé, arrêta l'esprit de persécution. Les principaux moteurs se turent devant l'approbation dont il honorait le peintre, et les autres, à leur exemple, rentrèrent dans

(1) Wadding, an. 1481.
(2) *Ibid.*, an. 1480, nº 9.
(3) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 147. Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 75.
(4) T. II, p. 315.

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 160.
(2) *Ibid.*, p. 161.

le devoir. Le tableau, occasion de la dispute, fut placé sur l'autel d'Atronsa-Mariam, église qui demeura intacte pendant l'invasion des musulmans, sous les règnes de David III et de Claudius, et qui ne fut détruite que longtemps après par les Gallas. Tel était Beda-Mariam, qu'on supposait encore exister, lorsque le gardien du mont Sion destina pour l'Abyssinie frère François Sagera, Espagnol, ainsi que frère Jean de Calabre, tous deux prêtres, et frère Baptiste d'Imola, du tiers-ordre. Le premier, étant tombé malade en chemin, dut retourner à Jérusalem. Les deux autres, après un voyage de onze mois, arrivèrent à la capitale des Abyssins. Mais, depuis longtemps, Beda-Mariam était mort; et, comme son fils Iscander, qui régna de l'an 1478 à l'an 1495, était mal disposé à l'égard des Latins, il ne les reçut qu'à contre-cœur.

Avant de mourir, Beda-Mariam avait envoyé deux ambassadeurs à Sixte IV. Ils arrivèrent dans cet intervalle à Jérusalem, où l'un deux, apostasiant, embrassa l'islamisme. On prit alors le parti de faire accompagner l'autre par frère Griffon, Slave, qui périt en route, soit par la perfidie de cet ambassadeur, soit par un autre crime : son corps, jeté au milieu d'épaisses broussailles, fut découvert, dit Wadding, à l'aide d'une lumière céleste.

Frère Jean de Calabre et frère Baptiste d'Imola demeurèrent trois ans en Abyssinie, sans y recueillir de grands fruits. Sixte IV, qui avait cette mission vivement à cœur, y destina les Observantins Antoine de Monza, Jérôme Torniel de Novare, Antoine de Ferrare, et Simon de Reggio, de la province de Bologne, leur permettant de choisir tels autres compagnons qu'ils voudraient pour ce voyage. Mais, comme ils se disposaient à s'embarquer à Venise, un évêque survint, leur déclarant qu'on l'avait nommé supérieur de la mission: ce dont ils s'émurent, au point d'abandonner l'entreprise, au grand regret du Pape, et de retourner chacun dans son couvent. Cette dispersion ne fut que momentanée, du moins pour plusieurs. Pierre de Naples, vicaire général de l'Observance, comprenait la nécessité d'envoyer des auxiliaires aux Franciscains qui se trouvaient en Abyssinie : aussi, Jérôme Torniel de Novare et Simon de Reggio, auxquels fut adjoint le frère-lai Bernardin de Soncino, reçurent-ils cette direction, et on leur donna pour supérieur frère Antoine de Monza, docte religieux et éloquent prédicateur (1).

L'Abyssinie, située sur la côte orientale de l'Afrique, avait reçu le christianisme depuis de longs siècles : nous allons dire comment le divin flambeau de la foi fut porté alors sur la côte occidentale de ce vaste continent.

CHAPITRE XXVI.

Voyages des Portugais sur la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance. — Leurs premières relations avec l'Abyssinie.

Nous avons revendiqué, pour la France, l'honneur d'avoir montré la première le flambeau de la véritable religion à la Sénégambie, à la Guinée et aux îles Canaries. Le Portugal peut se glorifier, à son tour, des lumières qu'il a procurées à de vastes régions de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, ensevelies dans les ténèbres de l'islamisme ou de l'idolâtrie: fait d'autant plus digne d'admiration, qu'à considérer ce royaume restreint dans des limites étroites, il ne semblait pas qu'il dût suffire à de si grandes entreprises. Mais la Providence, qui, lorsque quelques peuples se rendent indignes du don de la foi en l'altérant par l'hérésie, sait transporter ce trésor à d'autres peuples, mit le Portugal en situation de seconder ses vues de miséricorde. Longtemps en proie, comme l'Espagne, à l'invasion des Maures, non-seulement ce pays les expulsa de son sein et les força de repasser la mer; mais, dans la personne de Jean Ier, il les poursuivit en Afrique, l'an 1415, se rendit maître de Ceuta, et condamna les musulmans à rester sur la défensive. Débarrassée de cet obstacle, la nation portugaise, l'une des plus petites et des plus obscures de l'Europe, enfanta alors des héros, qui, par des prodiges d'audace et d'habileté, acquirent à leur patrie un vaste empire et une éternelle renommée, tout en ouvrant aux apôtres de la foi une carrière presque sans bornes où ils descendirent avec une généreuse ardeur.

(1) Wadding, an. 1482, n° 84.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, les conditions de succès que la Providence avait préparées pour ces expéditions d'outre-mer, dont le résultat, au point de vue le plus élevé, devait être de faire entrer tant de millions d'âmes dans la grande famille chrétienne. L'invention de la poudre à canon assurait aux peuples civilisés une supériorité décisive sur les peuples dégénérés jusqu'à la barbarie, et rendait les conquêtes presque aussi faciles que les voyages. L'imprimerie reproduisait les chefs-d'œuvre que le temps avait épargnés, et enrichissait les modernes de toutes les connaissances antiques. La géographie, plus que toutes les autres sciences, se ressentait de la forte impulsion que recevaient en ce moment des esprits vigoureux et de grandes âmes; et le génie de la navigation, tout à coup affranchi par l'invention de la boussole, put s'emparer des mers (1).

Henri, troisième fils de Jean Ier, ayant accompagné son père au siége de Ceuta, y apprit que les États du nord de l'Afrique s'enrichissaient par le commerce avec la Guinée, et forma le projet d'assurer à sa patrie ce moyen de prospérité. Ses relations avec les mahométans et avec les Juifs établis et trafiquant depuis longtemps dans ces pays, lui expliquèrent ce que les voyages des anciens et les récits des modernes lui avaient fait conjecturer. Dès lors, il vit plus que des probabilités dans les Itinéraires d'Hannon et de Scyllax, et ne considéra plus comme une fable la circumnavigation d'Eudoxe de Cyzique (2). Animé du désir d'étendre les relations du Portugal, il songeait encore plus, comme chrétien et comme grand maître de l'ordre du Christ, fondé pour combattre les ennemis de la loi de Jésus-Christ, à étendre, par de pacifiques conquêtes, les bornes de la chrétienté. Son penchant naturel lui avait fait cultiver la géographie et les autres parties des mathématiques. Retiré dans son château de Sagres, près le cap Saint-Vincent, d'où la vue de la mer enflammait continuellement ses désirs et ses espérances, il préluda aux découvertes réalisées sous ses auspices, en adoptant pour devise ces paroles françaises: *Talent de bien faire*, qu'on vit depuis si souvent gravées dans les pays reconnus par les navigateurs qui s'inspiraient de son esprit. S'il voulut faire allusion aux efforts heureux, mais alors interrompus, de la Compagnie normande, il ne pouvait emprunter à la langue de ces hardis Français une devise de meilleur augure. Peut-être aussi voulut-il témoigner, par ces paroles d'une langue étrangère, son estime pour un peuple dont il regardait les souverains comme la souche de sa maison.

En 1418, deux gentilshommes de ce prince, envoyés à la découverte, furent jetés par la tempête sur une petite île qui, en retour de l'abri qu'elle leur offrait, reçut d'eux le nom de Porto-Santo. L'année suivante, ils en rencontrèrent une autre un peu au sud: pour l'étendue, la douceur de l'air, l'abondance des productions, la plus considérable de la mer occidentale. Un Anglais, appelé Macham, y avait été abandonné avec une compagne, et y avait élevé une chapelle; puis il était parvenu à gagner, dans un tronc d'arbre, le rivage de l'Afrique. Comme cette île était couverte d'arbres, les Portugais la nommèrent Madère, mot qui, dans leur langue, signifiait bois de charpente. (Pl. XIX, n° 2.) Pour encourager le prince Henri, le roi Édouard, son frère, lui céda, sa vie durant, le domaine de Porto-Santo, de Madère et des autres terres qu'il pourrait découvrir sur la côte occidentale de l'Afrique, affectant en particulier la juridiction spirituelle de Madère à l'ordre du Christ, sous le bon plaisir des souverains Pontifes. En conséquence de cette donation, l'infant fit bâtir à Madère deux églises, la première sous le vocable de Notre-Dame-de-Cagliao, la seconde sous celui de Notre-Dame-de-l'Ascension. Cette dernière, érigée depuis en archevêché, jouit pendant quelques années de la suprématie des Indes (1).

En Portugal, le prince Henri rencontrait ce préjugé, dont les Normands n'avaient pas tenu compte, que, si les blancs s'avançaient sous l'équateur, ils seraient aussitôt métamorphosés en nègres: mais la prévention générale n'arrêta pas les navigateurs de l'infant, et ils s'avancè-

(1) Walkenaer, *Histoire générale des voyages*, t. 1, p. 54.

(2) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, etc., p. 26.

(1) Le P. Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, t. 1, p. 14.

rent sur la côte d'Afrique jusqu'au cap Blanc.

Afin de mettre sous la protection du saint Siége une entreprise qui avait pour objet la propagation de la foi, que leur heureuse hardiesse allait seconder, le prince envoya à Rome, en 1430, un chevalier du Christ. Admis, en plein consistoire, aux pieds de Martin V, le chevalier parla du zèle de Henri, qui, depuis plus de vingt années, avait fait une dépense royale pour découvrir des pays immenses, dont les habitants, esclaves de l'islamisme ou de l'idolâtrie, gémissaient depuis des siècles sous le joug tyrannique du démon. Il ajouta que le principal but de ces voyages était la gloire de Dieu et l'accroissement du bercail du bon Pasteur; que, les Portugais dévouant leurs biens et leur vie même dans cette vue si chrétienne, il priait le Pape de reconnaître leur zèle pour l'extension de la foi, en attribuant à la couronne de Portugal toutes les terres qu'on découvrirait le long de l'Afrique jusqu'aux Indes inclusivement, puisqu'on devait regarder comme des possesseurs injustes toutes les nations infidèles qui y étaient établies, et dont cependant on ne cherchait que le salut; qu'il suppliait aussi le Pontife de défendre à tous les princes chrétiens, sous les peines canoniques les plus graves, de traverser les Portugais dans leurs entreprises, et de s'établir dans les pays qui, découverts par eux, leur étaient naturellement acquis; qu'enfin, comme il s'agissait du bien des âmes, on demandait au Vicaire de Jésus-Christ d'ouvrir les trésors de l'Église en faveur de ceux qui, se mettant à la merci d'un élement infidèle, s'exposaient à périr loin de leur patrie, privés des secours spirituels et corporels dont on les y eût environnés. Martin V conçut de ce discours les plus vives espérances pour la religion, et fit expédier une bulle dans la forme et teneur que l'infant souhaitait. Ces donations et priviléges furent depuis confirmés et augmentés par les Papes Eugène IV, Nicolas V et Sixte IV. Il n'est pas étonnant que, dès lors, les expéditions des Dieppois, qui ne pouvaient avoir lieu que clandestinement, et pour ainsi dire en contrebande, à raison du droit exclusif revendiqué par les Portugais, aient laissé moins de traces que les précédentes (1). Quand leurs expéditions recommencèrent, leurs anciens établissements se trouvant occupés par leurs rivaux, alors en possession du profit comme de l'honneur des découvertes, ils ne se présentèrent à la côte d'Afrique qu'avec les moyens de s'y faire craindre, et l'on vit tous les bâtiments de commerce, équipés en guerre, joindre aux spéculations mercantiles les chances périlleuses de la piraterie (1).

En 1442, l'Afrique fit luire pour la première fois la poudre d'or aux yeux des Portugais. L'année suivante, ils doublèrent le cap Blanc. Avec la permission du prince Henri, auquel on payait la rétribution réservée en sa faveur, des compagnies privées se formèrent pour continuer les découvertes. Le cap Vert fut franchi, et l'on rencontra l'archipel des Açores, dont la latitude est presque la même que celle de Lisbonne.

Le grand nombre de milans (en portugais *açor*) que l'on y aperçut fit donner le nom de ces oiseaux aux trois groupes d'îles, qui comprennent Sainte-Marie, Saint-Michel et les Fornigas, au sud-est; Terceire, Graciosa, Saint-Georges, Pico et Fayal, au centre; Corvo et Flores, au nord-est. Leur aspect, leur forme, la nature du sol, annoncent leur origine volcanique, dit le Suédois Hobbe. Les tremblements de terre y sont fréquents. Bien qu'à raison de leur élévation au-dessus de la mer elles puissent être vues de très-loin, cependant, comme en hiver elles sont toujours enveloppées de brouillards, il arrive souvent qu'on ne les aperçoit pas d'une très-petite distance. Le climat des Açores est en quelque sorte plus doux que celui des contrées européennes situées sous la même latitude, et il est très-salubre. Les rigueurs de l'hiver y sont inconnues : il ne gèle qu'à Corvo et sur le sommet des plus hautes montagnes des autres îles. La tempête, les pluies, les bourrasques, caractérisent l'hiver. Les chaleurs de l'été sont tempérées par les vents, qui, à cause du peu d'étendue de chacune de ces îles, conservent toujours la fraîcheur de l'air de la mer. La température du printemps, de l'automne, et d'une partie de l'été est délicieuse. Cette douceur du climat facilite la culture, qui, d'ailleurs, est

(1) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, etc., p. 37.

(1) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, etc., p. 39.

nciens établisse-
ur leurs rivaux,
me de l'honneur
ntèrent à la côte
e s'y faire crain-
ts de commerce,
ux spéculations
uses de la pira-

our la première
des Portugais.
t le cap Blanc.
Henri, auquel
ée en sa faveur,
nèrent pour con-
Vert fut fran-
pel des Açores,
même que celle

s (en portugais
onner le nom de
d'îles, qui com-
lichel et les For-
Graciosa, Saint-
centre; Corvo et
t, leur forme, la
origine volcani-
tremblements de
à raison de leur
lles puissent être
comme en hiver
de brouillards,
perçoit pas d'une
les Açores est en
elui des contrées
ne latitude, et il
le l'hiver y sont
vo et sur le som-
des autres îles.
rrasques, carac-
le l'été sont tem-
à cause du peu
îles, conservent
e la mer. La tem-
tomne, et d'une
ette douceur du
, d'ailleurs, est

---

voyages et décou-
te., p. 30.

Saint Vincent

S. Vincenzo S. Vicente

mible en plusieurs endroits par l'âpreté
lité du sol. On y trouve des ignames,
tes et quelques autres végétaux de la
rude. On prétend que l'on n'y voit aucun
animal venimeux. La mer y offre une
quantité de poissons : les tortues de la
spèce y sont assez communes. En abor-
Corvo, les Portugais virent avec éton-
une statue équestre, couverte d'un
, mais la tête nue, qui tenait de la main
la bride du cheval, et qui montrait
ident de la main droite. Il y avait sur le
d'un roc quelques lettres gravées qui ne fu-
ont entendues; mais il parut clairement
que le signe de la main regardait l'Amé-
que.

L'archipel du cap Vert, situé à cent
l'occident du promontoire
ne fut rencontré qu'après
pose de dix îles principales, qui sont du nord
au midi, Saint-Antoine, Saint-Vincent (Pl. XX,
n° 1), Sainte-Lucie, Saint-Nicolas, l'île du Sel,
Boa-Vista, Mayo, Saint-Yago, Sainte-Croix et
Saint-Jean. Elles sont de nature volcanique, et
Saint-Philippe, ou l'île du Feu, a un volcan en
activité. Des nègres Yolofs, originaires du pays
qui s'étend entre le Sénégal et la Gambie, ayant
été jetés sans doute par la tempête sur ces pla-
ges, y avaient apporté leur fausse religion :
mais le christianisme y apparut avec les
gais.

Ce peuple, sous l'impulsion du grand Henri,
reconnut la côte occidentale d'Afrique depuis
le cap de Non, qui était le terme de la navi-
tion espagnole, jusqu'à
Le gentilhomme Alfonse Bolano s'était retiré dans un
ermitage, avec quatre compagnons de son ordre,
pour se préparer à aller évangéliser les terres
nouvellement découvertes par les Portugais :
le 12 décembre 1462, Pie II lui envoya une
mission, expédiée à Todi, pour y travailler
les mêmes pouvoirs et les mêmes privilèges
que le saint Siége avait accordés au vicaire et
religieux des îles Canaries (2).

Après la mort de Henri, arrivée en 1463,
Portugais continuèrent de s'avancer vers le
sud. Jean de Portugal en 1481, con-
naissant par expérience les profits de la Guinée
septentrionale, Alfonse V, son père, lui
avait accordé l'entretien de la marine,
songea à
la côte où
de Azambu
minait les
les armes de
grand arbre
lement les
prendre possession
asservirs au
rendit sur la côte, accompagné d'un grand
nombre de ses sujets qui étaient mus par la
curiosité
pendant
des deux côtés de la tête, ce qui rendait leur
aspect
qui portait une chaîne au cou, et qui avait de
petits grelots attachés à sa barbe. On le précé-
dait avec une foule d'instruments, plus bruyants
qu'harmonieux, tels que des sonnettes et de
trompettes en corne. (Pl. XX, n° 2.) Si ce bizarre
appareil fit peu d'impression sur les Portugais,
ils furent
qu'ils prenaient
pour
au commencement
ensuite
reconnaître un Dieu, maître et
de la terre, rémunérateur de
et qui le servent
avec fidélité. Tous les potentats de l'Europe re-
connaissent ce Dieu de majesté, et soumettent
leurs têtes au joug de sa loi. Si vous voulez le
reconnaître vous-même, et recevoir le
baptême, qui est une profession publique de cette
loi, le Roi votre maître vous regardera comme
son frère et son allié, parce qu'il vous sera uni
par le
que vous devrez
dans le ciel à un bonheur qui n'aura
jamais de fin. Il sera avec vous
en toute
et défensive contre
vos ennemis communs, et une espèce de société
de biens, qui fera affluer dans vos États toutes

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. I,

Waldseemüller, an 1489, n° 21.

rendue pénible en plusieurs endroits par l'âpreté et l'inégalité du sol. On y trouve des ignames, des patates et quelques autres végétaux de la zone torride. On prétend que l'on n'y rencontre aucun animal venimeux. La mer y offre une grande quantité de poissons : les tortues de la petite espèce y sont assez communes. En abordant à Corvo, les Portugais virent avec étonnement une statue équestre, couverte d'un manteau, mais la tête nue, qui tenait de la main gauche la bride du cheval, et qui montrait l'occident de la main droite. Il y avait sur le bas d'un roc quelques lettres gravées qui ne furent point entendues; mais il parut clairement que le signe de la main regardait l'Amérique (1).

L'archipel du cap Vert, situé à cent vingt lieues à l'occident du promontoire de ce nom, ne fut rencontré qu'après les Açores. Il se compose de dix îles principales, qui sont du nord au midi, Saint-Antoine, Saint-Vincent (Pl. XX, n° 1), Sainte-Lucie, Saint-Nicolas, l'île du Sel, Boa-Vista, Mayo, Saint-Yago, Saint-Philippe et Saint-Jean. Elles sont de nature volcanique, et Saint-Philippe, ou l'île du Feu, a un volcan en activité. Des nègres Yolofs, originaires du pays qui s'étend entre le Sénégal et la Gambie, ayant été jetés sans doute par la tempête sur ces plages, y avaient apporté leur fausse religion : mais le christianisme y apparut avec les Portugais.

Ce peuple, sous l'impulsion du prince Henri, reconnut la côte occidentale d'Afrique depuis le cap de Non, qui était le terme de la navigation espagnole, jusqu'à Sierra-Leone. Le Franciscain Alfonse Bolano s'était retiré dans un ermitage, avec quatre compagnons de son zèle, pour se préparer à aller évangéliser les terres nouvellement découvertes par les Portugais; et, le 12 décembre 1462, Pie II lui envoya une commission, expédiée à Todi, pour y travailler avec les mêmes pouvoirs et les mêmes privilèges que le saint Siége avait accordés au vicaire et aux religieux des îles Canaries (2).

Après la mort de Henri, arrivée en 1463, les Portugais continuèrent de s'avancer vers le sud. Jean II, roi de Portugal en 1481, connaissant par expérience les profits de la Guinée septentrionale, qu'Alfonse V, son père, lui avait accordés pour l'entretien de sa maison, songea à construire un fort dans cette partie de la côte où s'exerçait le commerce de l'or. Diégo de Azambusa s'empara d'une éminence qui dominait les habitations des nègres, y fit élever les armes de Portugal, puis dressa au pied d'un grand arbre un autel où l'on célébra solennellement les saints mystères, comme pour faire prendre possession par Jésus-Christ de ces terres asservies au démon. Le roi nègre Karamansa se rendit sur la côte, accompagné d'un grand nombre de ses sujets, qui étaient nus jusqu'à la ceinture : des feuilles de palmier cachaient le reste du corps, et des peaux de singe pendaient le long des cuisses. Ils étaient tous armés, les uns de boucliers et de javelots, les autres d'arcs et de flèches. Plusieurs avaient pour casques des peaux autour de la tête, ce qui rendait leur aspect ridicule plutôt que terrible. Des plaques d'or couvraient les bras et les jambes du roi, qui portait une chaîne au cou, et qui avait de petits grelots attachés à sa barbe. On le précédait avec une foule d'instruments, plus bruyants qu'harmonieux, tels que des sonnettes et de trompettes en corne. (Pl. XX, n° 2.) Si ce bizarre appareil fit peu d'impression sur les Portugais, il n'en fut pas de même de celle qu'ils produisirent sur les nègres. Diégo, haranguant Karamansa, lui dit que Jean II voulait récompenser par un bienfait signalé les facilités qu'il offrait au commerce. « Ce bienfait, ajouta Diégo, consiste à vous faire connaître un Dieu, maître et créateur du ciel et de la terre, rémunérateur de ceux qui croient en son nom et qui le servent avec fidélité. Tous les potentats de l'Europe reconnaissent ce Dieu de majesté, et soumettent leurs têtes au joug de sa loi. Si vous voulez le reconnaître vous-même, et recevoir le saint baptême, qui est une profession publique de cette loi, le roi mon maître vous regardera comme son frère et son allié, puisqu'il vous sera uni par le même lien de religion, et que vous devrez participer dans le ciel à un bonheur qui n'aura jamais de fin. En cette qualité, il fera avec vous un traité de ligue offensive et défensive contre vos ennemis communs, et une espèce de société de biens, qui fera affluer dans vos États toutes

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. I, p. 83.

(2) Wadding, an. 1459, n° 21.

les richesses des siens (1).» Diégo conclut que l'intérêt de l'un et de l'autre exigeait que les Portugais eussent sur la côte un établissement solide, qui fût à la fois un abri protecteur et un comptoir d'échange. En élevant ce fort, les Portugais profitèrent des anciens ouvrages des Normands, et parmi leurs matériaux on remarquait une pierre sur laquelle étaient gravés les deux premiers chiffres du nombre 1300 sans qu'on pût distinguer les deux autres (2) : cette circonstance, constatée ultérieurement par les Hollandais (3), concourt à établir que la France, pour les découvertes dans ce pays, eut la priorité sur le Portugal (4). A l'endroit où l'autel avait été dressé, Diégo fit bâtir une église, qui fut mise, ainsi que la forteresse, sous la protection de saint George.

Depuis la mort du prince Henri, la reconnaissance de la côte avait été poussée de Sierra-Leone jusqu'au cap Sainte-Catherine. Entre le fort Saint-George et ce cap, était le royaume de Benin (Pl. IX, nos 1 et 2), dans lequel les Normands n'avaient point pénétré, et dont nous n'avons pas eu, par conséquent, occasion de décrire les superstitions. Le règne des fétiches était établi à Benin, comme à Bouré, au cap Mezurado, à la côte d'Or, à Whida. Les nègres y prenaient tout ce qu'ils voyaient d'un peu extraordinaire pour autant de divinités, jusqu'aux crânes et aux squelettes des morts (5). Cependant, ils les considéraient comme des divinités subalternes, qui servaient d'intermédiaires entre eux et Orifa, dieu principal, qu'ils croyaient immortel et tout-puissant. Dans la persuasion que ce dieu principal n'avait pas de corps, ils regardaient comme une absurdité de le représenter par des images sensibles. Ils donnaient le nom de diable à tout ce qui était mauvais, et n'avaient pas non plus de figures qui le représentassent. Ils croyaient inutile d'honorer Orifa, parce qu'il était essentiellement bon; au lieu que, le diable étant un esprit méchant qui pouvait leur nuire, il fallait l'apaiser par des prières et des sacrifices. Ils parlaient beaucoup d'apparitions nocturnes, et du retour de leurs parents et de leurs amis pour demander certaines offrandes, qu'on ne manquait pas de leur accorder dès que le jour venait à paraître. Si la fortune des nègres ne le permettait pas, ils allaient à l'emprunt chez leurs voisins, plutôt que de négliger ce devoir sacré. Leurs offrandes journalières se bornaient à quelques ignames bouillies et mêlées d'un peu d'huile. Ils offraient quelquefois un coq : mais, si le sang était pour le fétiche, ils gardaient la chair pour leur propre usage. Les grands faisaient des sacrifices annuels, avec une pompe qui les engageait dans des dépenses considérables : ils tuaient, dans ces occasions, un grand nombre de bœufs ou de vaches, de moutons et d'autres animaux; tous leurs amis étaient invités à la fête, qui durait plusieurs jours et qui se terminait par de beaux présents. Les nègres de Benin plaçaient l'enfer et le paradis dans la mer. Ils s'imaginaient que l'ombre d'un homme était un être réel, qu'ils nommaient conducteur, et qui devait un jour rendre témoignage de la bonne ou mauvaise vie de celui qu'il n'avait pas cessé d'accompagner. Toutes les cases étaient tellement remplies de fétiches, qu'à peine s'y trouvait-il quelque endroit libre. Ces idoles avaient aussi des huttes particulières, où les nègres allaient quelquefois leur offrir des sacrifices. Les fétichères s'attribuaient une correspondance familière avec le diable, et l'art de pénétrer dans l'avenir par le moyen d'un pot percé de trois trous, dont ils tiraient un certain son. Les nègres consultaient le fétichère dans toutes leurs entreprises de religion, et se conduisaient par ses avis. Ces fétichères étant très-redoutés et très-respectés des peuples, les rois, pour leur sûreté et pour se garantir tant contre les ligues extérieures que contre les conspirations intérieures, avaient établi comme une loi inviolable que les prêtres ne pourraient, sous peine de mort, sortir du royaume sans leur permission, et que ceux des provinces ne pourraient entrer dans la capitale. Les habitants de Benin craignaient beaucoup une espèce d'oiseaux noirs, auxquels il était défendu, sous peine de mort, de faire le moin-

(1) Le P. Lafitau, *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, t. I, p. 34.

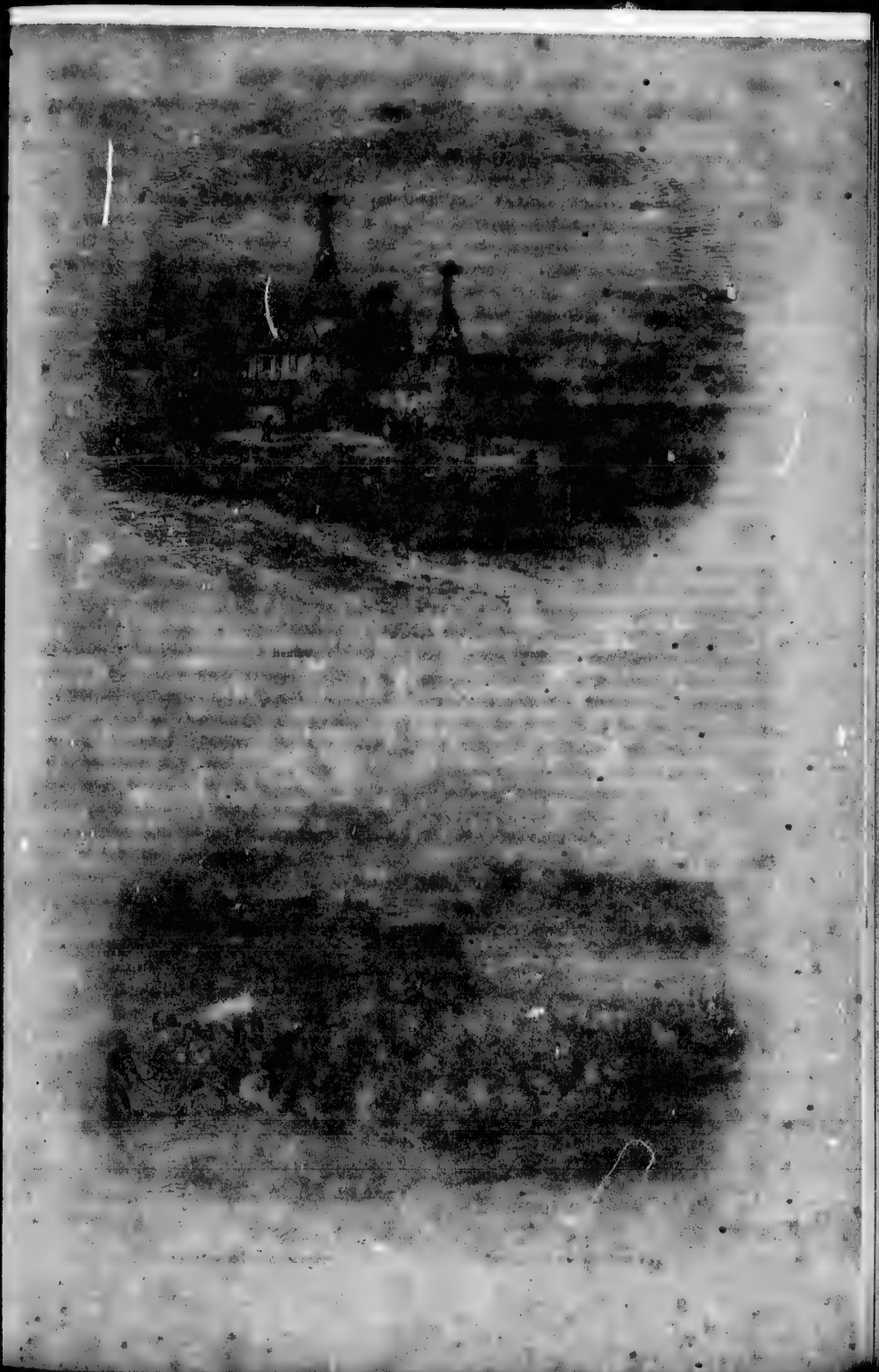
(2) Le P. Labat, *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée*, t. I, p. 254.

(3) Voyez Dapper, *Description des côtes de Guinée*; Amsterdam, 1686.

(4) Voyez encore *Journal des voyages du sieur d'Elbée*, commissaire général de la marine, *aux îles dans la côte de Guinée*.

(5) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XI, p. 39.

n:iellement bon ;
n esprit' méchant
lait l'apaiser par
ls parlaient beau-
et du retour de
s pour demander
manquait pas de
venait à paraître.
permettait pas, ils
rs voisins, plutôt
. Leurs offrandes
quelques ignames
uile. Ils offraient
e sang était pour
ir pour leur pro-
ent des sacrifices
ui les engageait
les : ils tuaient,
nombre de bœufs
'autres animaux ;
à la fête, qui du-
terminait par de
Benin plaçaient
mer. Ils s'imagi-
me était un être
cteur, et qui de-
e de la bonne ou
'avait pas cessé
ues étaient telle-
à peine s'y trou-
es idoles avaient
, où les nègres
r des sacrifices.
correspondance
de pénétrer dans
t percé de trois
ain son. Les nè-
dans toutes leurs
duisaient par ses
redoutés et très-
pour leur sûreté
les ligues exté-
ions intérieures,
violable que les
ne de mort, sor-
sion, et que ceux
trer dans la ca-
raignaient beau-
auxquels il était
le faire le moin-

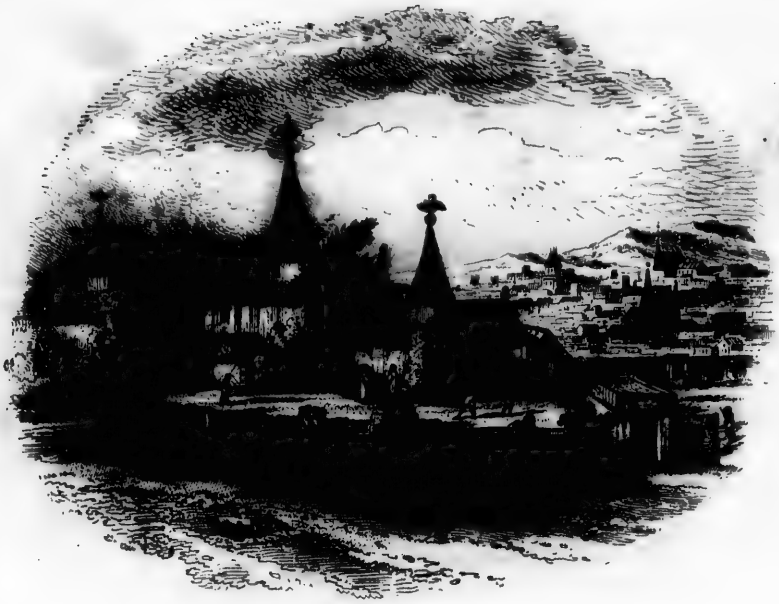


(1) Le P. Labat, *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. I, p. 34.

(2) Le P. Labat, *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée*, t. I, p. 254.

(3) Voyez Dapper, *Description des côtes de Guinée*; Amsterdam, 1686.

(4) Voyez aussi le *Journal des voyages du sieur d'Elbée*, commissaire général de la marine, aux îles dans la côte de Guinée.



Benin

Benine — Benin

[illegible] — [illegible] de Benin

[illegible] — Pl. IX

dre mal : il y avait des ministres établis pour les servir, et pour leur porter la nourriture dans un endroit des montagnes qui leur était spécialement consacré. L'année était composée de quatorze mois, et le jour de repos revenait de cinq en cinq jours. On la célébrait par des offrandes et des sacrifices : les grands immolaient des vaches, des moutons et des chèvres, tandis que le peuple se contentait de sacrifier des chiens, des chats et des poulets ; on distribuait aux pauvres une partie des victimes, pour les mettre en état de prendre part à la fête. Il y avait beaucoup d'autres jours consacrés à la religion. Dans la fête anniversaire, célébrée à l'honneur du dernier roi mort, on sacrifiait non-seulement un grand nombre d'animaux, mais plusieurs victimes humaines. C'étaient ordinairement des criminels condamnés à mort, et réservés pour cette solennité. L'usage en demandait vingt-cinq. S'il s'en trouvait moins, les officiers du roi avaient ordre de parcourir les rues de Benin pendant la nuit, et d'enlever indifféremment toutes les personnes qu'ils rencontreraient sans lumière. On permettait aux riches de se racheter, mais les pauvres étaient immolés sans pitié. Les esclaves d'un grand pouvaient être rachetés par leur maître, pourvu qu'il fournît d'autres victimes. Cette méthode de prendre des hommes au hasard était fort avantageuse pour les fétichères, parce qu'en recevant le prix de ceux qu'on rachetait ils faisaient aisément croire aux peuples que les prisonniers avaient été tués secrètement. Mais la plus grande fête du royaume de Benin se nommait fête du corail : on la célébrait au mois de mai, et c'était une des rares occasions de l'année où le roi se faisait voir en public. Le cordon de corail, équivalent de nos ordres de chevalerie, était pour les nègres une marque insigne de distinction : ceux qui l'avaient reçu du souverain étaient obligés de le porter sans cesse autour du cou, et la mort eût été le châtiment infaillible de ceux qui l'eussent quitté un instant. Les méthodes adoptées pour la justification des accusés révèlent l'esprit de superstition des nègres de Benin. Il y en avait cinq, dont quatre s'employaient dans les causes légères et de nature civile, et la cinquième dans les causes capitales. Pour la première épreuve, l'accusé était conduit devant le fétichère, qui graissait une plume de coq et lui en perçait la langue. Si la plume pénétrait aisément, c'était une marque d'innocence, et la plaie se fermait avec peu de secours : mais, si la plume s'arrêtait dans la langue et causait de l'embarras au prêtre, le crime n'avait pas besoin d'être autrement établi. Pour la seconde épreuve, le fétichère prenait un morceau de terre, qu'il pétrissait en longueur, et dans lequel il faisait entrer sept ou neuf plumes de coq, que la personne soupçonnée devait tirer successivement. Si elles sortaient sans peine, c'était le signe de l'innocence ; mais, si l'on s'apercevait de quelque difficulté, c'était la démonstration du crime. La troisième épreuve consistait à injecter le jus de certaines herbes dans les yeux de l'accusé : s'il ne ressentait aucun mal, on le renvoyait libre ; si ses yeux devenaient rouges et enflammés, il était déclaré coupable et condamné à payer une amende. Dans la quatrième, le prêtre frappait trois fois l'accusé sur la langue, avec un anneau de cuivre chauffé au feu : son innocence n'apparaissait qu'autant qu'il n'était pas brûlé. Pour la cinquième épreuve, l'accusé était conduit sur le bord d'une rivière, à laquelle on attribuait l'étrange propriété de soutenir un innocent qu'on y plongeait, alors même qu'il ne savait pas nager, et de le repousser doucement sur la rivière ; tandis qu'au contraire elle engloutissait le plus habile nageur, s'il était coupable. Aussitôt qu'il y était jeté, disaient les nègres, l'eau s'agitait comme dans le tournant d'un gouffre, et ne redevenait tranquille que lorsqu'il était au fond. Voilà les extravagantes et cruelles superstitions dans lesquelles était plongé le royaume de Benin. Le roi de cette grande région, jaloux des avantages que le commerce des Portugais procurait à ses voisins, feignit d'incliner vers le christianisme (1). Il envoya des ambassadeurs en Portugal pour demander des missionnaires ; on les lui accorda ; mais la cupidité, mobile de sa démarche, se trahit bientôt. Il achetait des esclaves chrétiens, et les Portugais mêmes ne se faisaient pas un scrupule de lui en vendre, après les avoir fait baptiser. Ce commerce odieux dura jusqu'au règne de Jean III, qui l'interdit sous des peines sévères. Aussi, dit un historien portugais, « le ciel, qui récompense la vertu au

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. I, p. 91.

centuple, permit, pour s'acquitter envers ce prince, qu'on découvrit une nouvelle mine d'or, au-dessous de celle de Saint-George. »

Le roi de Benin recevait une sorte d'investiture d'un monarque nommé Ogane, qui régnait à trois cent cinquante lieues au delà de son pays. Il lui envoyait un ambassadeur avec de riches présents, afin de solliciter les attributs de la royauté. Admis à l'audience d'Ogane, l'ambassadeur ne voyait jamais ce souverain, qui ne parlait que derrière un rideau, et qui découvrait seulement un de ses pieds, pour indiquer qu'il accordait ce qui lui était demandé. L'investiture consistait dans le don d'une longue croix de cuivre, de la forme des croix de saint Jean de Jérusalem, et travaillée fort curieusement. Les Portugais conclurent de cette circonstance qu'Ogane était le Prêtre-Jean, que nous avons, au contraire, montré dans Ung-Khan, détrôné par Djenguis-Khan. « Mais le Prêtre-Jean paraît avoir été oublié pendant longues années, dit M. d'Avezac (1), et la notion de son existence au fond de l'Asie se perdit dans une incertitude plus vague encore que les douteuses indications des anciens récits. Les progrès du mahométisme, les bouleversements politiques opérés par l'épée de Tamerlan, semblaient ne plus laisser de place à un grand prince chrétien au milieu des nations infidèles. On chercha donc le Prêtre-Jean ailleurs que dans son ancienne demeure. Karamzine signale, parmi les papiers des archives de Kœnisberg, une lettre de Conrad de Jungingen, grand maître de l'ordre Teutonique, en date du 20 janvier 1407, adressée au roi d'Abassie ou Prêtre-Jean ; et le savant historien russe fait remarquer que cette suscription s'applique au roi des Abases de la région caucasienne, non au roi d'Abyssinie, ainsi que la ressemblance des deux noms aurait pu le faire supposer. Quoi qu'il en soit à cet égard, la notion de l'existence d'un puissant monarque chrétien dans l'Abyssinie s'étant répandue parmi les Latins par suite des rapports des religieux abyssins qui venaient en pèlerinage à Jérusalem, Jean de Lastic, grand maître de Rhodes, écrivant le 3 juillet 1448, au roi de France Charles VII, parle du *Prêtre-Jean de l'Inde* de manière à ne pas laisser de doute qu'il n'eût en vue le Négous d'Abyssinie. »

Ce ne fut pas seulement par les ambassadeurs du roi de Benin que les Portugais entendirent parler d'Ogane. Déjà ils avaient eu, au Sénégal, la certitude de l'existence d'un prince chrétien dans l'intérieur de l'Afrique, indépendamment des notions rapportées par les pèlerins de Jérusalem, où se trouvait un couvent d'Abyssins.

« Les habitants de la côte atlantique, dit Bruce (1), racontaient qu'en pénétrant dans le pays, vers l'est, on rencontrait plusieurs nations puissantes, habitant dans des villes, et gouvernées par des princes indépendants les uns des autres ; et que plus loin, à l'orient de ces nations, existait un souverain dont les sujets ne sont ni païens ni idolâtres, mais moitié Juifs et moitié chrétiens. Il paraît que ces détails durent être apportés au Sénégal par les caravanes. Certainement, le langage des nègres n'a été, dans l'origine, qu'un dialecte de l'abyssinien. Les noirs éthiopiens qui s'établirent au-dessus de Thèbes connaissent, dit-on, beaucoup de soin aux lettres. Ils réformèrent les caractères hiéroglyphiques, et, n'en doutons pas, ils inventèrent l'alphabet syllabique, dont on se sert jusqu'à présent en Abyssinie, et qui vraisemblablement fut le premier connu de ces diverses nations. Enfin, quoiqu'il en puisse être, les différents noms employés au Sénégal sont tous abyssiniens. Sénégal, ou plutôt Sénéga, vient d'*asenagi*, qui, en Abyssinie, signifie messagers et caravanes. *Dengui* veut dire une pierre ou un rocher. *Anguesah* est le nom particulier d'un arbre du pays. *Anzo* signifie un crocodile ; et tous ces mots sont des noms de rivières d'Abyssinie. »

Jean II obtint plus spécialement des détails sur le Negous, lorsque Béhémoi, prince des Yolofs, vint à Lisbonne. Biran, frère de Béhémoi, l'avait désigné pour son successeur : mais un autre frère, nommé Sibeta, jaloux de cette préférence, s'en était vengé par la mort de Biran et s'était emparé du pouvoir. Secondé par des soldats portugais que Jean II avait envoyés, avec des missionnaires, dans l'espoir de convertir le prince yolof à la religion, Béhémoi

(1) Relations des Mongbols ou Tartares, etc., p. 160, dans le *Recueil de voyages et de mémoires de la Société de géographie de Paris.*

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 194.

opposa quelque résistance. Mais les délais qu'il apportait à sa conversion le rendirent suspect à ses auxiliaires. Ils l'abandonnèrent, et finirent cependant par accepter ses excuses. La perte d'une bataille le contraignit d'aller chercher de nouveaux secours en Portugal. On commença par le catéchiser, ainsi que vingt-quatre Yolofs arrivés à sa suite. Au mois de décembre 1489, l'évêque de Ceuta lui administra le baptême, et Jean II lui donna son nom. Le lendemain, le roi le fit chevalier, lui attribuant pour armes une croix d'or en champ d'azur, avec le cimier de Portugal. Béhémoï, de son côté, lui fit hommage pour tous les États qu'il devait posséder; car le roi, se fondant sur la donation du saint Siége, prenait le titre de seigneur de toute la Guinée. Des fêtes brillantes eurent lieu à cette occasion; et Béhémoï, avec son cortége, donna à la cour de Portugal le spectacle de diverses courses à cheval et à pied, montant à cheval et descendant avec une agilité surprenante, galopant debout sur la selle, et ramassant à terre un caillou dans la plus grande vivacité de la course. Enfin Jean II renvoya Béhémoï avec les secours nécessaires pour aider à son rétablissement, et pour bâtir un fort sur le Sénégal. On commençait à construire ce fort, lorsque l'amiral portugais, soit par la crainte de quelque trahison, soit par celle d'être arrêté trop longtemps dans un pays barbare, tua lâchement le prince yolof.

Persuadés qu'Ogane n'était autre que le Prêtre-Jean, les Portugais équipèrent, dès le mois d'août 1486, des vaisseaux pour parvenir par mer, en tournant autour de l'Afrique, aux États de ce monarque mystérieux. Il fut donné à Barthélemi Diaz, chef de l'expédition, de découvrir le cap de Bonne-Espérance. Diaz, dans la Relation qu'il fit de son voyage à Jean II, s'étendit beaucoup sur les difficultés qu'il avait eu à surmonter pour doubler ce promontoire inconnu avant lui, ajoutant que les tempêtes qui l'y avaient assailli le lui avaient fait appeler cap de la Tourmente: mais le roi le nomma cap de Bonne-Espérance, persuadé que le passage de ce cap devait ouvrir la route des Indes.

En cherchant cette route par mer, on ne négligeait pas de la chercher par terre. Avant même le départ de Diaz, le Franciscain Antoine de Lisbonne avait été envoyé par Jean II, dans ce but, en Orient, avec un séculier nommé Pierre Montaroye (1): mais, ne connaissant pas l'arabe, le religieux n'était pas allé plus loin que Jérusalem, d'où il était revenu en Portugal avec ses compagnons de voyage. La découverte du cap de Bonne-Espérance sembla propre à faire reprendre ce projet. Covilham et Payva, qui savaient l'arabe, partirent au mois de mai 1487, avec la double mission de découvrir les États d'Ogane, ainsi que le pays d'où provenaient les drogues et les épices dont le commerce enrichissait les Vénitiens, et de s'informer si la navigation était possible du cap de Bonne-Espérance aux Indes orientales. Ils se séparèrent à Aden, Covilham pour prendre le chemin de l'Inde, Payva pour aller dans l'Éthiopie et l'Abyssinie. Ce dernier mourut; mais le premier, après avoir visité l'Inde et la côte orientale de l'Afrique, se fixa à la cour du Négous Iscander. Pendant qu'il y résidait, ce prince envoya en Europe un prêtre abyssin, nommé Lude Marc, qui se rendit d'abord à Rome, et de Rome en Portugal. Les informations qu'il donna confirmèrent les espérances de Jean II, et on le renvoya avec des instructions pour établir des relations entre les deux cours.

CHAPITRE XXVII.

Les Dominicains et les Franciscains font connaître la religion au Congo.

Dès l'année 1484, Diégo Cam, passant le cap Sainte-Catherine, dont il a été question plus haut, s'était avancé jusqu'au fleuve Zaïre, qu'il avait remonté. Ce fleuve bornait au nord le Congo, que des montagnes élevées, des déserts sablonneux et le fleuve Dande séparaient, au sud, du royaume d'Angola. A l'ouest, le Congo était borné par l'Océan éthiopique; et à l'est par les royaumes de Fungeno, de Matamba, par les montagnes du Soleil ou montagnes brûlées, et par la rivière de Coango, qui coulait dans le lac Aquelunda. Il convient de dire quelles étaient

(1) Wadding, an. 1487.

les croyances et les pratiques religieuses dans les royaumes de Congo, d'Angola et de Benguella, auxquels des chrétiens apparaissaient pour la première fois.

Au Congo, l'idolâtrie était comme sur son trône, et elle exigeait sans mesure, de ces malheureux nègres, le tribut du corps et de l'âme (1). Suivant eux, quoique Dieu fût un en lui-même et tout-puissant, il y avait beaucoup de dieux subalternes qui ne méritaient pas moins que lui le culte de l'adoration. Ils taillaient grossièrement en bois les images de ces divinités, leur attribuant à chacune un nom et la vertu nécessaire pour guérir certaine maladie. Quand un ministre des idoles était appelé auprès d'un malade, il se munissait de ces divers simulacres, afin d'être sûr d'avoir celui dans la compétence duquel rentrait la maladie dont le patient se trouvait atteint, car son savoir n'allait pas jusqu'à la discerner. Quelquefois on se contentait d'attacher les idoles aux parois de la cabane; et, bien que l'expérience prouvât aux nègres qu'on ne retirait aucun soulagement de leur présence, ils les conservaient avec respect, alors même que la maladie, venant à empirer, conduisait le patient au tombeau. On nommait ganga-itiqui celui des ministres qui avait droit de recevoir les présents offerts aux idoles, et de les placer sur leurs autels. Chaque autel était chargé de plusieurs de ces idoles, dont les unes avaient la forme d'hommes et de femmes, les autres celle de bêtes féroces, de monstres, de démons, selon l'usage différent des lieux et des habitants. C'était encore le ganga-itiqui qui indiquait les jours pour les sacrifices solennels, dans lesquels on suivait des rites barbares et tout à fait dignes du culte du démon. C'était lui qui observait les moments propices pour recevoir les premières gouttes des pluies qu'amenait la saison, et auxquelles la terre, desséchée par l'excessive chaleur, allait être redevable de la fécondité: il en offrait une partie aux idoles, et vendait le reste aux nègres, qui regardaient ces prémices de la pluie comme un préservatif efficace contre une foule d'accidents.

Si telle était la croyance du grand nombre, une secte, du moins, niait la pluralité des dieux, et n'en voulait reconnaître qu'un, auquel elle donnait les deux noms de *Dieu seul* et *Dieu du ciel:* mais elle attribuait à la divinité des propriétés si indécentes, qu'elle n'était pas moins condamnable que les autres. Chose étrange! quand les nègres se trouvaient dans un grand danger, ou qu'ils étaient accablés de chagrin ou de maladies, il leur arrivait parfois de prononcer l'invocation: Dieu du ciel! Jésus, mon Seigneur (1)! De telles paroles rappellent les hommages rendus par les Athéniens au Dieu inconnu. Elles n'eussent point étonné dans la bouche d'idolâtres à qui l'Évangile eût été annoncé: mais des sauvages, qui semblaient n'avoir jamais entendu parler du vrai Dieu ni de Jésus-Christ son fils, l'invoquaient ainsi sans le connaître, s'adressaient à lui par le pur mouvement de leur conscience, ressentaient des consolations inexprimables en prononçant ces noms sacrés dont ils ne savaient ni la signification ni la vertu, et recevaient presque toujours des secours que leurs divinités impuissantes n'avaient pu leur procurer, après tant de prières et de sacrifices.

Pour ces sacrifices, aucun temps n'était déterminé, excepté le jour de la nouvelle lune: les particuliers ou les ministres des idoles le fixaient à leur gré. Ordinairement, le sacrifice était offert en action de grâces d'une victoire remportée, d'un pillage fait sur l'ennemi, d'une guérison qu'on supposait obtenue par le secours de l'idole. Celui qui désirait l'offrir en donnait avis au ministre. Ce dernier ne manquait pas d'exagérer le mérite et l'importance de cette action, de mettre à haut prix la peine qu'il prendrait pour qu'elle s'accomplît d'une manière agréable à la divinité, et d'exhorter le nègre à ne pas se montrer avare dans les offrandes prescrites, attendu que la meilleure partie lui devait revenir. Il le menaçait de la colère de l'idole, qui saurait tirer vengeance de sa parcimonie, et l'obligeait encore de lui associer, à titres d'auxiliaires pour le sacrifice, d'autres ministres dont il stipulait aussi les honoraires. Le nègre faisait ensuite venir les meilleurs musiciens de la contrée, et publier l'heure à laquelle la cérémonie aurait lieu. Au moment marqué, il retournait, accompagné de ses parents et de ses amis,

(1) Le P. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. I, p. 236.

(1) Le P. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. I, p. 242.

à la case du ministre, qu'il suppliait de venir lui servir de médiateur auprès de l'idole. Celui-ci, assis avec ses confrères qui formaient un cercle, se levait à l'approche du nègre, courait à la porte, examinait l'honoraire présenté, et qui devait toujours dépasser ce dont on était convenu, sans quoi on ne lui eût pas fait faire un pas hors de sa case. Cet honoraire consistait en vivres, en vêtements et autres objets de cette nature. Si le ministre l'agréait, il disait gravement au nègre qu'il consentait à lui rendre ce service, et, suivi de ses confrères, il se rendait à la case de l'idole. S'il ne l'agréait pas, il accablait le nègre de toutes les injures que lui suggérait la cupidité ou la gourmandise trompée, et il fallait ajourner la cérémonie jusqu'à ce qu'on eût trouvé le moyen de le satisfaire. Mais, afin de prévenir cet affront, des entremetteurs réglaient souvent les conventions entre les nègres et les ministres. Le sacrificateur, revêtu de son habit sacré, entrait dans la case de l'idole en battant des mains, en signe de joie; il disait à haute voix le nom et le rang de celui qui offrait le sacrifice, le nombre et la valeur des oblations; puis, les mettant sur l'autel avec l'apparence d'un profond respect, il demandait à l'idole de conserver en paix, en tranquillité et en santé tous ceux qui l'honoraient, spécialement celui qui, offrant le sacrifice, n'épargnait rien pour lui témoigner son zèle et son dévouement. A la fin de cette prière, éclatait, avec le plus affreux vacarme, la musique des barbares symphonistes, mélange discordant de cris et de sons qui retentissaient au loin; exercice violent et pénible que les musiciens n'auraient pu continuer longtemps, si le nègre ne leur eût donné à boire: mais il leur prodiguait les liqueurs les plus fortes du pays, et les échauffait par là de telle sorte que le tintamarre allait croissant, jusqu'à ce que le ministre le fit cesser. Après trois ou quatre heures d'horrible tapage, on se rendait de la case de l'idole à l'habitation du nègre, où aux louanges du faux dieu on faisait succéder celles de son adorateur, qui abandonnait aux ministres et aux conviés une grande quantité de viandes et de boissons. On ne cessait de manger et de boire que pour danser, les uns chantant à pleine voix, pendant que les autres, stimulés par une musique étourdissante, se livraient à la danse. Après avoir passé ainsi trois jours et trois nuits, le cortége retournait à la case de l'idole, le quatrième jour, qui était proprement celui du sacrifice. On y amenait les hommes et les bêtes qui devaient être immolés; et le ministre, après les avoir présentés au faux dieu, les égorgeait. Le nombre des victimes humaines était proportionné à la qualité de l'idole, dont la figure était aussitôt barbouillée du sang fumant, que tout le monde ensuite s'empressait de boire. Dès que le sang cessait de couler, on coupait les corps en pièces, on les mettait sur le feu, et, sans même attendre qu'ils fussent cuits, les nègres, se jetant dessus, les dévoraient plutôt qu'ils ne les mangeaient. Ces chairs, qui avaient eu l'honneur d'être offertes à leurs dieux, étaient pour eux des choses sacrées. Les peuples de Quimbondi ne mangeaient pas les chairs: ils se contentaient de boire le sang et de s'en frotter le visage; mais ceux de Haviez, et presque tous les autres, se les disputaient, en particulier le foie, le cœur, les intestins, et avalaient avec avidité les morceaux qu'ils avaient pu saisir, sans prendre la peine de les nettoyer ni de les présenter au feu. Les conviés, placés comme tels près de l'autel, étaient plus à même de participer à ce festin barbare: s'il restait des morceaux, les ministres les distribuaient à ceux qui, n'ayant pas été invités, se trouvaient hors de portée. Chaque secte avait des observances particulières pour la manducation des victimes: l'omission de la plus légère eût passé pour un crime énorme. Toutes les viandes étant consommées, le ministre allait à l'autel, prenait l'idole, et, l'élevant, l'exposait à la vue du peuple. Le nègre s'en approchait avec respect pour lui faire une nouvelle offrande d'un grand nombre de mets que le ministre distribuait aux assistants, en leur ordonnant de lui rapporter avec exactitude tous les os, sous peine, pour le contrevenant, de donner une chèvre en expiation de cette omission sacrilége. La réserve des os s'expliquait par la cupidité du ministre, qui les vendait ensuite aux idolâtres pour certains usages superstitieux dont il tirait un profit considérable. Ceux qui étaient assez insensés pour faire ces coûteux sacrifices se ruinaient, pour l'ordinaire, de fond en comble, sans qu'il leur restât autre chose que le vain honneur d'être appauvris par cette fête abominable.

Après avoir parlé des idoles et du culte inhu-

main qu'on leur rendait, nous devons dire un mot de leurs ministres, désignés sous le nom commun de *gangas*. Le chef de tous les gangas portait le titre de chitomé ou chitombé. On lui offrait les prémices de toutes les récoltes. Certains poissons et animaux délicats lui étaient exclusivement réservés, et personne n'osait en manger que le chitombé. Il entretenait, dans toutes les libattes ou villages, des agents qui administraient en son nom les affaires religieuses et civiles; car son pouvoir s'étendait aussi sur ces dernières. Par exemple, lorsqu'il s'agissait de l'élection d'un sôva ou gouverneur, si le grand prêtre ne lui donnait pas son suffrage, l'élection était nulle, et le grand prêtre refusait obstinément de reconnaître celui qui avait été élu sans son concours. Il n'y avait pas de charge dans l'État qui pût élever au-dessus du chitombé. Quand un nouveau gouverneur venait lui rendre visite, il se prosternait devant sa case, et demandait avec instance que le grand prêtre daignât le recevoir sous sa protection. Celui-ci se faisait longtemps attendre, et ne se montrait que pour accabler de reproches le suppliant. Il le faisait ensuite coucher sur le dos, le couvrait de poussière, et lui passait deux ou trois fois sur le ventre, en lui ordonnant de jurer obéissance à son pouvoir et à ses commandements. Ce n'était qu'après cette humiliante cérémonie que le nouveau gouverneur pouvait être installé dans sa charge. Le chitombé entretenait jour et nuit dans sa case un feu allumé, que l'on regardait comme sacré, et que l'on venait lui acheter fort cher. Les nègres croyaient que ce grand prêtre ne mourait jamais de mort naturelle, et qu'un semblable accident bouleverserait toute la terre. Pour entretenir le peuple dans cette superstition, lorsque le chitombé venait à tomber malade, son successeur présumé se chargeait de le faire périr, en l'assommant avec une massue ou en l'étranglant. Le ministre qui tenait le second rang se nommait ngombo : il prédisait l'avenir, et guérissait de toutes les maladies, par la vertu des amulettes; il excellait dans l'art de feindre des convulsions et de faire des tours de force; il marchait souvent sur les mains, la tête en bas et les pieds en l'air, et se tenait très-longtemps dans cette attitude fatigante. Outre ces deux principaux charlatans, il y en avait une foule d'autres, chacun avec une attribution spéciale. Le ngosci marchait toujours accompagné de onze femmes, nombre mystérieux qu'il ne pouvait ni augmenter ni diminuer : c'était par la bouche de ces femmes que les idoles rendaient leurs oracles. Le npindi gouvernait à son gré les éléments : la pluie était soumise à sa puissance, et obéissait à ses ordres. L'amoloco détrusait les maléfices, et préservait de la foudre. Le mitinu-a-maza, nom qui signifiait le roi de l'eau, tirait du fond des rivières ses charmes et ses sortiléges. L'amobondu présidait à la conservation des grains confiés à la terre. D'autres guérissaient certaines maladies, ou vendaient des remèdes infaillibles pour tous les maux. Enfin, on trouvait de ces gangas qui se disaient invulnérables, et prêts à s'exposer aux plus grands dangers pour prouver la vertu de leurs enchantements. Outre les gangas, il y avait un grand nombre de ministres inférieurs, dont l'emploi était d'aller de tous côtés, semant les erreurs et vantant la puissance des ministres principaux. Il y avait aussi certaines associations mystérieuses qui se réunissaient dans des lieux secrets, au fond des vallées et dans les bois les plus profonds, pour se livrer à des cérémonies criminelles et aux débauches les plus abominables : les nègres initiés à ces réunions impures recevaient le nom de nequiti.

Les prêtres d'Angola se nommaient gangas, comme au Congo (1). C'était ordinairement au centre des villes qu'on plaçait les idoles, appelées en général gangan-jumba. La plupart étaient de bois, sous la forme d'une chèvre, avec une tête d'écaille de tortue, les jambes et les pieds de quelque animal et de petits os d'éléphant. L'opinion de leurs adorateurs était qu'elles servaient d'organe aux mokissos pour s'expliquer. Le principal culte des mokissos d'Angola consistait dans une danse appelée quimbrara, pendant laquelle on prétendait que le mokisso entrait dans le corps d'un de ses plus fidèles sectateurs, pour répondre aux questions qu'on lui adressait sur le passé et sur l'avenir.

Le fond de l'idolâtrie était le même au Congo et à Angola, au sud du Zaïre, et à Loango, au nord de ce fleuve : la différence ne consistait que dans un petit nombre de cérémonies. L'u-

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XIV, p. 147.

sage de défendre certains mets ou certaines liqueurs y régnait également : au Congo et à Angola, les mets défendus se nommaient kéjilla ; à Loango, on les appelait kin ; mais partout le scrupule des habitants avait la même force pour leur faire observer ces abstinences. La superstition du kéjilla, spécialement en vigueur dans la province de Sogno, était une sorte de consécration que les pères imprimaient ou faisaient imprimer à leurs enfants. Après diverses cérémonies et offrandes au fétiche, on prescrivait au nègre, enfant ou adolescent, de ne jamais manger de porc, ou de chèvre, ou de poule ; de s'abstenir de tel ou tel légume, ou bien de telle ou telle boisson. Ils n'osaient jamais désobéir à ces sortes de prescriptions, persuadés que l'infraction serait suivie d'une mort immédiate.

La manière dont les nègres de Loango se faisaient instruire dans l'art de faire des mokissos ou idoles vaut la peine d'être indiquée. Ils avaient des maîtres nommés gangas-mokissos, dont ils admiraient beaucoup l'habileté. Lorsqu'un particulier se croyait obligé de créer une nouvelle divinité, il assemblait tous ses amis et ses voisins. Il demandait leur assistance pour bâtir une hutte de branches de palmier, dans laquelle il se renfermait pendant quinze jours, dont neuf devaient s'écouler sans qu'il parlât. Il était aidé à garder le silence par deux plumes de perroquet, qu'il portait aux deux coins de la bouche. Si quelqu'un le saluait, au lieu de battre des mains suivant l'usage, il frappait d'un petit bâton sur un bloc qu'il tenait sur ses genoux, et sur lequel était gravée la figure d'une tête d'homme. Les gangas avaient des blocs de trois sortes : les uns grands, d'autres moyens, et les troisièmes fort petits, qui avaient chacun leur vertu, suivant les vues de l'adorateur. A la fin des quinze jours, toute l'assemblée se rendait dans un lieu plat et uni, où il ne croissait aucun arbre, avec un dembe ou tambour, autour duquel on traçait un cercle (1). Le tambour commençait à battre ou à chanter. Lorsqu'il paraissait bien échauffé par cet exercice, le ganga donnait le signal de la danse ; et tout le monde, à son exemple, se mettait à danser, en chantant les louanges des mokissos. L'adorateur entrait en danse aussitôt que les autres avaient fini, et continuait pendant deux ou trois jours, au son du même tambour, sans autre interruption que celle des besoins indispensables de la nature, tels que la nourriture et le sommeil. Enfin le ganga reparaissait au bout du terme, et, poussant des cris furieux, il frappait sur différents blocs ; il prononçait des paroles mystérieuses ; il faisait de temps en temps des raies blanches et rouges sur les tempes de l'adorateur, sur les paupières et sur l'estomac, et successivement sur chaque membre, pour le rendre capable de recevoir le mokisso. Quelque explication qu'on veuille donner à l'effet de ces conjurations, l'adorateur était agité tout d'un coup par des convulsions violentes, se donnait mille mouvements extraordinaires, faisait d'affreuses grimaces, jetait des cris horribles, prenait du feu dans ses mains et le mordait en grinçant les dents, mais sans en ressentir aucun mal. Quelquefois il était entraîné, comme malgré lui, dans des lieux déserts, où il se couvrait le corps de feuilles vertes. Ses amis le cherchaient, battaient le tambour pour le retrouver, et passaient quelquefois plusieurs jours sans le découvrir. Cependant, s'il entendait le bruit du tambour, il revenait volontairement. On le transportait à sa maison, où il demeurait couché pendant quelques jours, sans mouvement et comme mort. Le ganga choisissait un moment pour lui demander quel engagement il voulait prendre avec son mokisso. L'esprit qui le possédait répondait par sa bouche, mais avec des flots d'écume et des marques d'une extrême agitation. Alors on recommençait à chanter et à danser, jusqu'à ce que cet esprit sortît de son corps. Enfin le ganga lui mettait un anneau de fer autour du bras, pour lui rappeler constamment ses promesses. Cet anneau devenait si sacré pour les nègres qui avaient subi la cérémonie du mokisso, que, dans les occasions importantes, ils juraient par leur anneau, et ils eussent perdu la vie plutôt que de violer leur serment. Il y avait d'autres méthodes pour la composition des mokissos : celle que nous venons de décrire était la plus mystérieuse et la plus solennelle.

Jamais les nègres du Congo ne commençaient à construire une case sans en mettre les fondements sous la protection de quelque idole.

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XIII, p. 489.

Quand le bâtiment était achevé, le maître n'avait garde de l'habiter le premier : il fallait qu'un nègre l'eût purifié par des fumigations et y eût demeuré quelque temps, avant que le maître songeât à s'y loger (1).

L'ignorance des nègres et leur penchant pour les plus ridicules superstitions les rendaient accessibles aux craintes les plus chimériques. Les accidents ordinaires de la vie se transformaient à leurs yeux en présages funestes : un chien qui aboyait de telle manière pendant leurs assemblées était d'un mauvais augure ; ils s'effrayaient des cris des oiseaux nocturnes, de celui du renard et du nibulo, animal qui lui ressemble, enfin du chant des coqs hors des temps ordinaires. Ils regardaient, au contraire, comme un heureux augure un feu qui pétillait et qui jetait des étincelles : battant des mains dans leur joie, ils lui adressaient la parole comme à un être animé, le remerciaient, et répandaient sur la flamme de la farine et d'autres aliments pour lui servir de nourriture. Les uns portaient à leur cou et à leur ceinture des amulettes renfermées dans de petits sacs de peau. D'autres avaient sur la tête une touffe de cheveux, qu'ils considéraient comme un préservatif ; ils plaçaient aussi de ces touffes sur la tête de leurs statues : on croit qu'ils y conservaient du poison pour s'en servir à l'occasion. Dans plusieurs provinces du Congo, notamment dans celle de Sundi, les nègres regardaient les serpents comme des divinités tutélaires : chaque chef choisissait un de ces reptiles pour protecteur, l'encensait, l'adorait, et lui rendait le même culte qu'à un dieu.

Avant de sortir de leurs villages pour aller au combat, les guerriers nègres se prosternaient au pied du tombeau de leurs ancêtres, les suppliant de leur communiquer la force et le courage de ceux d'entre eux qu'on avait regardés pendant leur vie comme des héros ; et ils mêlaient à leurs prières les louanges des hauts faits d'armes de leurs pères, pour se les rendre plus favorables (2). C'était la coutume des naturels de la province de Batta de consacrer un bouc noir au démon, avant de livrer une bataille. On le plaçait au premier rang de l'avant-garde, et on observait avec soin ses mouvements : s'ils étaient lents et que le bouc marquât de la crainte, on augurait mal du résultat du combat ; si, au contraire, sa démarche était assurée et fière, on regardait la victoire comme certaine ; s'il arrivait que l'animal sacré fût tué par les flèches des ennemis au commencement de l'action, l'armée prenait la fuite et se dispersait aussitôt. Les gouverneurs et les chefs puissants entretenaient, pour le service de leur principale femme, une fille qu'on appelait la chivella. Par honneur pour sa virginité, chose rare dans le pays, on lui confiait la garde de l'étendard, des flèches et des boucliers du chef, ainsi que du tapis de pied, quand sa maîtresse était d'un rang à se servir de cette marque de distinction : ces armes étaient suspendues dans la chambre de la chivella, ou extérieurement à des arbres consacrés à cet usage, et qu'il était strictement défendu de couper ou même d'approcher. Si la jeune fille cessait d'être vierge, on jetait tous ces objets comme immondes, et capables d'attirer de grands malheurs sur celui qui s'en servirait.

Pour purger les accusations, on recourait souvent aux épreuves superstitieuses. Celle, par exemple, qu'on appelait orioncio à Angola, consistait à mettre du poison dans un fruit nommé nicefi, et à faire mâcher cette composition à l'accusé. Il n'en avait pas plus tôt goûté, que, sa langue et sa gorge s'enflant avec une ardeur excessive, il mourait infailliblement, si le ministre de l'épreuve ou sorcier ne se hâtait de lui faire avaler l'antidote. Ceux qui survivaient à cette dangereuse opération conservaient ordinairement des douleurs très-aiguës pendant plusieurs jours.

La plus honteuse polygamie caractérisait les mœurs du Congo. Le nègre y prenait autant de femmes qu'il pouvait en entretenir, et vivait quelque temps avec elles avant de s'engager dans le mariage, afin, disait-il, d'apprendre à connaître, par cette communauté provisoire, celle à qui il devait donner le titre d'épouse. Les femmes avaient aussi le droit de mettre à cette épreuve leurs futurs maris ; et, plus inconstantes que les hommes, on les voyait profiter plus souvent de la liberté qu'elles avaient de se retirer avant la célébration du mariage.

Les nègres du Congo croyaient que l'homme quittait en mourant une vie misérable pour en-

(1) Le P. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. I, p. 244.
(2) *Ibid.*, p. 343.

trer dans une autre pleine de félicité, et ils s'appuyaient sur cette croyance pour hâter la mort des malades (1). Ainsi les parents d'un nègre à l'agonie lui tiraient le nez et les oreilles de toutes leurs forces, lui donnaient des coups de poing sur le visage, lui agitaient les bras et les jambes avec violence, et lui fermaient la bouche pour l'étouffer plus promptement. D'autres le prenaient par les pieds et par la tête, et, après l'avoir élevé le plus haut qu'il leur était possible, le laissaient tomber rudement. D'autres se mettaient à genoux sur sa poitrine, la foulaient de manière à la rompre, agissant ainsi par compassion, disaient-ils, pour éviter à l'agonisant les douleurs d'une longue lutte et le délivrer sans retard des peines de la vie terrestre. Lorsque le malade était mort, ses esclaves, ses parents et ses amis se rasaient entièrement la tête en signe de deuil; et, après se l'être frottée d'huile ainsi que le visage, ils se couvraient de poudres de différentes couleurs, mêlées de plumes et de feuilles sèches pilées (2). Cette cérémonie n'était observée qu'au décès des simples particuliers. A la mort d'un prince ou d'un gouverneur, on se rasait seulement le dessus de la tête, et on la ceignait d'une lisière de toile ou d'écorce d'arbre. On s'enfermait ensuite pendant huit jours entiers, sans sortir de sa case pour quelque raison que ce pût être. A cette retraite, les nègres du Congo joignaient un jeûne austère de trois jours, pendant la durée duquel ils se condamnaient à un silence absolu : si une nécessité pressante les obligeait de répondre à quelque demande, ils le faisaient par signes, à l'aide d'un petit roseau qu'ils portaient à la main. Aux détails que nous venons de donner d'après le P. Labat, nous ajouterons la version suivante du Hollandais Dapper (3) : « Lorsqu'une personne de l'un ou de l'autre sexe avait payé le dernier tribut à la nature, on blâmait le mari si c'était une femme, ou la femme si elle survivait à son mari, parce que l'opinion généralement établie ne permettait jamais de croire qu'on pût mourir d'un mort naturelle. On supposait toujours que le poison, ou quelque autre violence, avait prévenu l'invitation des amis de l'autre monde, qui ne se pressaient point, disaient les nègres, d'appeler à eux les vivants. Aussi les amis et les parents du mort enlevaient tout ce qui lui appartenait, et tourmentaient pendant huit jours le survivant par leurs reproches et leurs plaintes. Ils le forçaient de se faire raser la peau; ils le condamnaient à d'autres privations, en lui représentant que, s'il était coupable, ce n'était pas une vengeance trop rigoureuse pour la mort de leur ami. Aussitôt que les huit jours étaient expirés, ils exigeaient des témoignages d'innocence; ils forçaient la personne suspecte de se purger par les épreuves ordinaires. Si les apparences étaient clairement contre elle, il n'y avait point de puissance ni de faveur qui pût la sauver du bannissement. » Dans les royaumes de Cacongo et d'Angoy, l'usage ne permettait pas d'ensevelir un parent, tant que toute la famille ne se trouvait pas réunie. L'éloignement des lieux n'autorisait même pas une exception. Les funérailles commençaient par le sacrifice de quelques poules, dont le sang servait à arroser la case au dedans et au dehors. Ensuite on jetait la carcasse par dessus le toit, pour empêcher que l'âme du mort ne fît le zumbi, c'est-à-dire ne revînt troubler les habitants par des apparitions; car on était persuadé que celui qui verrait l'âme d'un mort tomberait mort lui-même sur-le-champ : les nègres assuraient que le premier mort appelait le second, surtout lorsqu'ils avaient eu quelque démêlé pendant leur vie. Après la cérémonie des poules, on continuait de se lamenter sur le cadavre; et, si la douleur ne fournissait pas de larmes, on avait soin de se mettre dans le nez du poivre indien qui les faisait couler avec abondance. Lorsqu'on avait pleuré et crié quelque temps, on passait tout à coup de la tristesse à la joie, en faisant bonne chère aux frais des plus proches parents du mort, qui demeurait dans cette intervalle sans sépulture. On cessait de boire et de manger; mais parce que le son des tambours invitait l'assemblée à danser. Le bal fini, les spectateurs demeuraient pêle-mêle dans l'obscurité, au grand scandale des mœurs. Le corps des pauvres était renfermé dans une natte de paille; celui des riches, dans une pièce d'étoffe de coton, soigneusement cousue, et revêtue au dehors

(1) Le P. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. I, p. 413.
(2) *Ibid.*, p. 403.
(3) *Description des pays de l'Afrique*, 1686, in-fol., p. 350.

d'une infinité de bagatelles. Pour conduire les restes d'un noble à la sépulture, on couvrait le chemin de feuilles et de branches. La marche devait se faire en droite ligne; et, si l'on rencontrait quelque mur, ou même quelque maison sur le passage, on ne balançait point à l'abattre. L'usage ordinaire était d'enterrer quelques personnes vivantes dans le même tombeau, avec une provision de vivres et de liqueurs, afin qu'il ne manquât rien au mort. Les cimetières étaient ordinairement dans des campagnes ouvertes. On ornait les tombeaux, suivant la qualité du mort. Sur les uns, on élevait un grand amas de terre; on plaçait sur les autres un vase, ou la corne de quelque bête extraordinaire; d'autres étaient abrités sous un arbre, dont les branches avaient été superstitieusement entrelacées par les gangas. Les veuves, en particulier celles de Matamba, croyaient que les âmes de leurs maris venaient, après la mort, se reposer sur elles, surtout lorsqu'elles avaient vécu avec eux dans une union parfaite : pour chasser l'objet de leur frayeur, les ministres des idoles les plongeaient plusieurs fois dans l'eau; ablutions qui leur permettaient de se remarier sans avoir à craindre les reproches et les mauvais traitements de leurs maris défunts (1). Il y avait des provinces, dans le Congo, où, quand de petits enfants venaient à mourir, les mères les enterraient elles-mêmes : mais elles ne les couvraient que très-légèrement de terre, s'imaginant que, si la fosse était profonde, elles deviendraient stériles (2); infirmité qui voue les femmes au mépris chez presque tous les peuples de cette partie de l'Afrique.

Telles étaient les superstitions et les mœurs du pays que Diégo Cam avait découvert en 1484. Ce navigateur envoya quelques Portugais avec des présents au roi de Congo; puis, sans attendre leur retour, il fit voile pour sa patrie, où il emmena quelques indigènes que Jean II fit instruire. Ces nègres revinrent l'année suivante, au Congo, avec Diégo Cam, qui retrouva les Portugais qu'il avait laissés. Pendant leur séjour, ils avaient fait concevoir au roi idolâtre une telle estime pour la religion catholique, que ce prince choisit plusieurs de ses principaux sujets, et pria Diégo de les mener en Portugal et de les faire baptiser, pour les renvoyer au Congo avec des apôtres de la foi. Ces nègres furent, en effet, baptisés à Béja : le roi et la reine tinrent sur les fonts sacrés leur chef, appelé Zacouta, et lui donnèrent le nom de Jean; les autres reçurent la même faveur de seigneurs dont ils prirent les noms. Pendant leur absence, un prêtre, que Diégo avait laissé sur la côte avec plusieurs Portugais, fut favorablement accueilli par le mani de Sogno, qui était oncle du roi, et qui résidait dans un port de l'intérieur sur le fleuve Zaïre : il lui proposa les vérités de l'Évangile, et lui fit détester l'idolâtrie. Le mani ayant donné avis de sa conversion au roi son neveu, ce prince désira voir le prêtre, et ne montra pas moins d'inclination pour le christianisme. Non-seulement il promit de l'embrasser, mais il fit écrire au roi de Portugal, par les premiers vaisseaux, pour réclamer des missionnaires. Le prêtre informa aussi Jean II du succès miséricordieusement accordé à ses efforts.

Enfin, dans le cours de l'année 1491, trois Dominicains arrivèrent sur la flotte de Ruy de Souza, chargé de ramener l'ambassadeur du roi de Congo, alors bien instruit des principes de la foi catholique. Ils achevèrent d'instruire le mani de Sogno, qui coupa de sa propre main les matériaux d'une église de bois, dans laquelle les missionnaires élevèrent trois autels. Le jour de Pâques, ce chef et son jeune fils y reçurent le baptême, le premier sous le nom d'Emmanuel, qui était celui du duc de Béja, frère de la reine de Portugal; le second, sous le nom d'Antoine. Un sermon accompagna cette touchante cérémonie, et disposa le peuple à suivre l'exemple des deux princes. Le roi, satisfait de la conversion du mani de Sogno, augmenta son domaine, et lui permit d'abattre toutes les idoles qui étaient dans les terres de son gouvernement. Tel était le respect du nouveau chrétien pour le sacrement de l'autel, que, quelques nègres ayant causé du bruit, pendant la messe, hors de la chapelle où l'on continuait d'offrir chaque jour le saint sacrifice, il les aurait fait mourir, croyant ce respect violé, si les Dominicains et Ruy de Souza n'avaient modéré l'excès de son zèle (1).

(1) Le P. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. I, p. 405.
(2) *Ibid.*, p. 378.

(1) Le P. Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. I, p. 57.

er en Portugal et
les renvoyer au
a foi. Ces nègres
déjà: le roi et la
rés leur chef, ap-
le nom de Jean;
veur de seigneurs
ant leur absence,
aissé sur la côte
avorablement ac-
qui était oncle du
ort de l'intérieur
osa les vérités de
r l'idolâtrie. Le
onversion au roi
r le prêtre, et ne
pour le christia-
t de l'embrasser,
gal, par les pre-
des missionnai-
ean II du succès
ses efforts.
née 1491, trois
dotte de Ruy de
bassadeur du roi
s principes de la
nstruire le mani
re main les ma-
ans laquelle les
tels. Le jour de
s y reçurent le
n d'Emmanuel,
ère de la reine
nom d'Antoine.
chante cérémo-
e l'exemple des
la conversion
domaine, et lui
ui étaient dans
Tel était le res-
sacrement de
yant causé du
la chapelle où
le saint sacri-
ant ce respect
de Souza n'a-
(1).

---

uvertes et con-
Monde, t. I, p. 57.

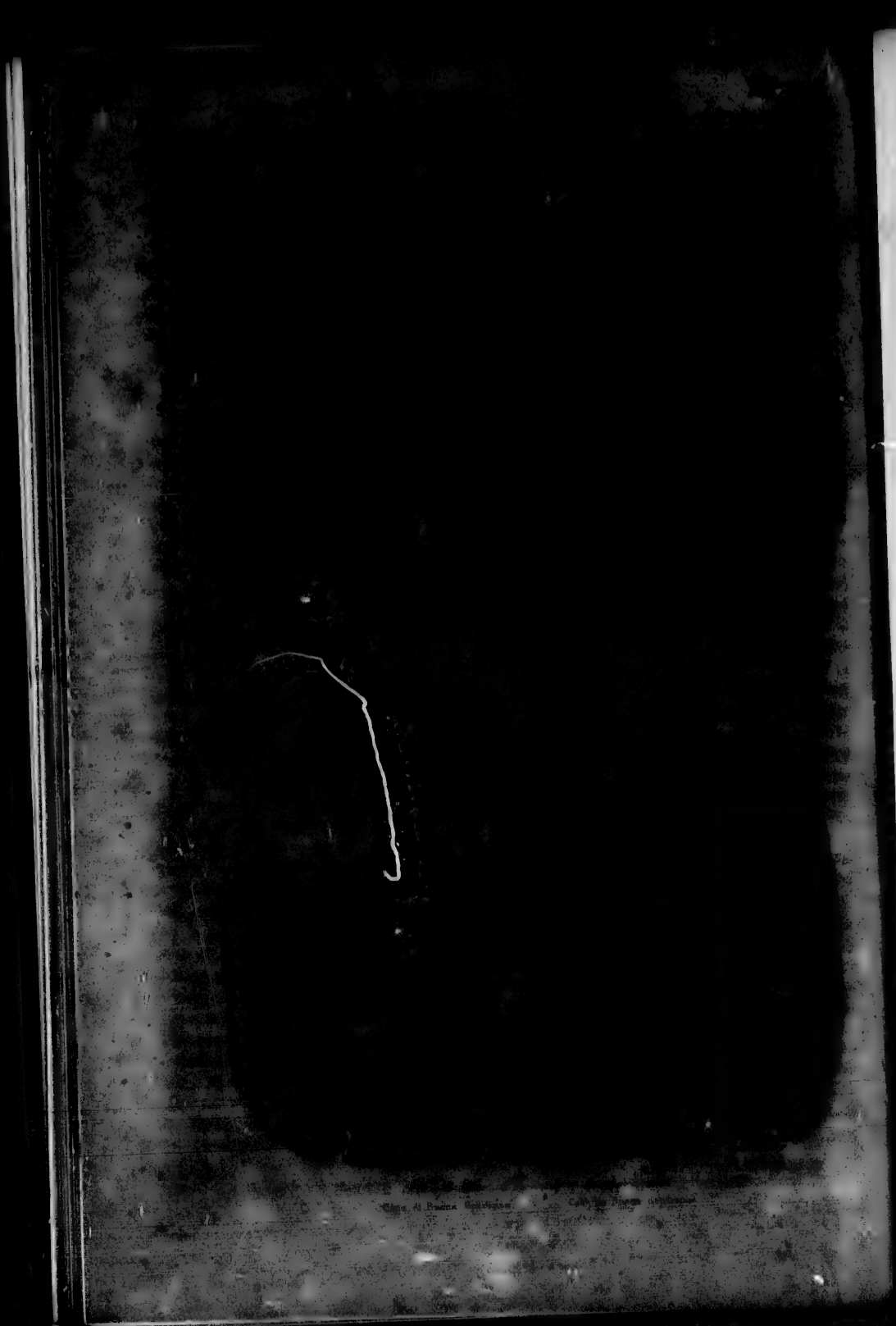
Reception des Dominicains par le Roi de Congo.

Domenicani ricevuti dal re di Congo — Recepcion de los Dominicos por el rey de Congo

Cap de Bonne Esperance.

Capo di Buona Speranza — Cabo de Buena Esperanza

cey de Congo



Escortés d'un grand nombre de nègres, et au bruit des instruments de musique, les trois religieux partirent bientôt, avec l'ambassadeur portugais, pour Banza-Congo, capitale du royaume, située sur une montagne au sud du Zaïre. Sa position était une des plus saines de l'univers. Elle avait des rues larges, et plusieurs belles places symétriquement plantées de palmiers. Vingt-quatre mille âmes formaient sa population (1). Du reste, la plupart des maisons, blanchies à l'extérieur et à l'intérieur, n'étaient que des chaumières rondes, de même que toutes celles des autres villes du Congo, à un très-petit nombre d'exceptions près. Le mot banza signifie ville par excellence, et l'on y ajoute le nom du royaume ou de la province pour préciser le chef-lieu : par exemple, Banza-Congo indique celui de tout le royaume, et Banza-Sogno celui de la province de ce nom.

De ville en ville, on accourut au-devant des missionnaires avec des provisions, comme si le roi eût été attendu lui-même (2); et à trois milles de la capitale, toute la cour s'avança au-devant d'eux avec pompe. Ils trouvèrent le monarque, à la porte de son palais, assis dans un siége d'ivoire, placé sur une estrade. Ce prince avait sur la tête une sorte de mitre, assez artistement tissue en feuilles de palmier; son corps était nu jusqu'à la ceinture, et le reste couvert d'un pagne de coton jusqu'aux pieds; un bracelet ornait son bras gauche; une queue de cheval, insigne de la royauté, flottait sur ses épaules. L'ambassadeur portugais ayant exposé l'objet de sa mission, le roi se leva pour exprimer sa joie. S'étant remis sur son trône, il laissa le temps au peuple de faire éclater la sienne par des acclamations, des chants et des fanfares. Toute l'assemblée se prosterna trois fois à terre et leva le pied, en témoignage d'approbation. Alors les missionnaires montrèrent au roi les présents qu'on lui envoyait du Portugal, et les ornements ecclésiastiques, dont ils lui expliquèrent l'usage. (Pl. X, n° 1.) Ce prince logea dans son palais les trois Dominicains, et écouta leurs instructions. Dès la première conférence, qui eut lieu le lendemain, on résolut de construire une église où la cérémonie de son baptême serait célébrée avec solennité. Il ordonna qu'on fît les provisions nécessaires de bois, de pierres, de chaux, de briques et d'autres matériaux, que les ouvriers portugais mettraient en œuvre. Mais les Anzicos, habitants des îles du Zaïre, entre l'embouchure de cette rivière et les cataractes, ayant sur ces entrefaites tué leur chef et levé l'étendard de la révolte, cet incident fit interrompre l'entreprise. Mani Sundi, fils aîné du roi, dans le gouvernement duquel se trouvaient les insurgés, marcha aussitôt contre eux; mais le mal devint tel que le roi se crut obligé d'y remédier par sa présence. La considération de cette expédition prochaine détermina les missionnaires à abréger la durée des épreuves pour la foule, comme pour le roi. Le temps ne permettant pas de bâtir l'église de pierre, ce prince en fit élever une de bois, qui fut dédiée sous le vocable de Saint-Sauveur (San-Salvador); et ce fut dans ce premier monument de sa piété qu'il reçut le baptême au milieu d'un concours de plus de cent mille de ses sujets, que les préparatifs de la guerre avaient réunis. Sur les fonts baptismaux, il se fit nommer Jean; et la reine, Éléonore, en l'honneur du roi et de la reine de Portugal. Un très-grand nombre de chefs nègres furent baptisés à leur exemple.

Avant que le nouveau chrétien marchât du baptême au combat, Ruy de Souza lui remit un étendard qu'Innocent VIII avait envoyé à Jean II, et lui donna la croix, pour le faire participer, lui et les siens, au mérite de la croisade publiée contre les infidèles. Le roi de Congo partit plein de confiance dans le signe du salut. Vainqueur de ses ennemis, il revint pénétré de l'obligation qu'il avait à Dieu de ses succès.

Mani Sundi, son fils aîné, qui était sur le théâtre de la guerre lorsque le baptême avait été conféré au roi, voulut le recevoir à son retour, et prit le nom d'Alfonse, que portait le prince de Portugal; mais Mani Pango, second fils du roi, refusa de se convertir. Son obstination dans l'idolâtrie fut un grand danger pour la nouvelle chrétienté.

« A la vérité, dit le père Lafitau (1), les mys-

(1) Balbi, *Abrégé de géographie*, p. 906.
(2) Pigafetta, *Relatione del reame di Congo*, p. 44.

(1) *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. I, p. 60.

tères de notre religion avaient fait peu de peine à l'esprit de ces néophytes, peu accoutumés et peu propres à disputer sur ces matières. Les principes de notre morale leur avaient paru fort justes, et fondés sur ceux de la raison. Mais, comme la vie du chrétien est une guerre continuelle qu'il faut faire à soi-même, ces hommes, vicieux dès le berceau, sentirent la difficulté qu'il y avait à contrarier toujours des passions flatteuses, et à se gêner pour se conformer à des maximes qui contredisaient tous les plaisirs. L'esprit de superstition ne s'était pas éteint dans les cendres de leurs fétiches et de leurs mokissos, qu'ils avaient brûlés solennellement en faisant profession du christianisme. Le feu de l'avarice, de la luxure, de l'intempérance et des autres passions, avait pris un nouveau degré de chaleur par la résistance de peu de jours qu'on avait faite à ces mêmes passions. Le roi lui-même, qui avait vieilli dans ces habitudes, trouvait plus d'obstacles que les autres à soutenir le nouveau personnage qu'il lui fallait faire; de sorte qu'en peu de temps il se forma une conjuration contre la religion naissante, composée des infidèles qui restaient encore et à la tête desquels était celui des fils du roi qui avait refusé de se faire baptiser, et de ces chrétiens lâches qui étaient les premiers à blâmer leur légèreté. Ceux-ci, animés par les prêtres ou devins du pays, et soutenus par les femmes et concubines que le christianisme avait obligé de répudier, mirent la religion dans un tel risque qu'elle pensa être étouffée dans son berceau; et les missionnaires et Portugais, que Souza avait laissés pour retourner en Europe, furent en si grand péril de leur vie, qu'ils n'attendaient que le moment de se la voir arracher.»

Alfonse se trouvait alors dans ses domaines, où il avait brûlé toutes les idoles, et où sa ferveur lui faisait presque remplir les fonctions d'un missionnaire. Averti des dangers que courait la religion, il accourut et modifia d'abord les impressions que le relâchement avait produites dans l'esprit de son père. Aussitôt l'orage se détourna sur sa tête; on le noircit aux yeux du roi par les calomnies les plus extravagantes; il se vit disgracié et privé de la succession au trône, jusqu'à ce que la reine Éléonore eût réussi à prouver son innocence. La ligue formée pour élever à sa place sur le trône Mani Pango, ennemi juré des chrétiens et des Portugais, renouvelait ses calomnies avec des chances de succès, lorsque le roi mourut en 1492. Éléonore, fidèle à la foi, cacha la mort de son mari pendant plusieurs jours, afin d'avertir Alfonse, dont la diligence fut incroyable; car, dans l'espace d'un jour et de deux nuits, il fit, sur les épaules de ses esclaves, un voyage de deux cent cinquante lieues. Banza-Congo apprit en même temps la mort du roi et l'avénement d'Alfonse.

Cependant, Mani Pango, recourant à l'épée, fondit sur la capitale avec deux cent mille hommes. Alfonse n'en avait que dix mille, parmi lesquels environ cent chrétiens nègres et quelques Portugais. Effrayés de sa situation, les peuples le pressèrent d'abandonner le christianisme et de tenter un accommodement. Sa fermeté était suivie de leur complète défection, lorsque le vieux mani de Sogno, relevant leur fidélité, les ramena aux pieds du roi: changement inattendu qu'on regarda comme le présage de la victoire. Alfonse, reconnaissant, promit au ciel de travailler sans relâche à la propagation de la foi, et fit dresser une grande croix en mémoire de cet événement. Comme pour augmenter sa confiance, une lumière extraordinaire vint tout à coup luire à ses yeux, et le fit tomber à genoux avec des larmes de joie. Frappés du même éclat, les spectateurs demeurèrent quelque temps éblouis. Enfin, revenant à eux-mêmes, ils aperçurent cinq épées brillantes qui paraissaient comme gravées sur le roi. Ce spectacle dura plus d'une heure. Alfonse, pénétré des faveurs du ciel, adopta les cinq épées pour ses armes, et s'en servit à l'avenir dans ses ordonnances. Autant cette vision anima le parti royal, autant elle porta l'hésitation parmi les rebelles. Néanmoins, Mani Pango fit sommer Alfonse et ses fidèles de renoncer à la nouvelle religion et de le saluer comme souverain, sous peine d'être passés au fil de l'épée. Le roi répondit que, sa confiance étant au ciel, il redoutait peu les forces humaines; qu'en qualité de frère, il exhortait Mani Pango à briser ses idoles impuissantes, à recevoir le baptême, et à reconnaître que, le christianisme et la couronne lui étant venus de Dieu, l'une et l'autre étaient en sûreté sous cette céleste égide. Ensuite, s'étant fait apporter tous ses joyaux et ses plus précieux ornements, il les

distribua de sa propre main aux généreux soutiens de sa cause (1). Néanmoins, beaucoup de soldats, cédant à la frayeur, passèrent la nuit suivante dans le camp de Mani Pango, qui, dès la pointe du jour, commença un assaut furieux; mais, dit Pigafetta, d'après Édouard Lopez, un pouvoir invisible le repoussa deux fois. Comme les assiégés, qui s'en aperçurent, s'applaudissaient des vains efforts de leurs ennemis: «Ce n'est pas vous qui nous avez vaincus, répondirent les assaillants déconcertés; c'est une femme vêtue de blanc, dont l'éclat admirable nous a presque aveuglés, et un chevalier monté sur un palefroi, qui porte une croix rouge sur la poitrine.» Instruit de cette heureuse nouvelle, Alfonse fit généreusement avertir son frère qu'il s'obstinait en vain à combattre le ciel; que la femme blanche était la sainte Vierge, mère du Sauveur, dont il avait embrassé la religion; que le chevalier était saint Jacques, et que tous deux étaient descendus d'en haut pour le secourir. Mani Pango, riant de cet avis, prépara une double attaque pour la nuit suivante. Elle lui réussit aussi peu que le premier assaut. N'ayant point d'autre retraite qu'un petit marais, où il avait lui-même fait enfoncer une quantité de pieux fort pointus, pour en interdire le passage aux assiégés, il s'y engagea au milieu des ténèbres, et devint la victime des cruels préparatifs qu'il avait faits contre son frère; car les pieux aigus déchirèrent ce malheureux. Arrêté et chargé de chaînes par quelques nègres chrétiens, il fut amené devant Alfonse. Le pieux roi, au lieu de vouer le rebelle à un juste châtiment, lui prodigua les attentions les plus tendres pour le gagner à Jésus-Christ; mais, aveuglé par l'idolâtrie, il ne voulut rien écouter; la rage et le désespoir lui firent rejeter tous les remèdes, et il succomba à ses blessures. Un chef, Mani Bunda, complice de son usurpation, eut un sort meilleur. Il demanda d'être instruit et baptisé avant de marcher au supplice. Alfonse lui fit grâce de la vie, à condition qu'il emploierait le travail de ses mains à la construction de l'église de pierre qu'on devait élever; qu'il demeurerait attaché au service de cette église, et qu'il y porterait l'eau quand il y aurait des idolâtres à baptiser (1). Il mourut, en effet, dans ces exercices de piété, qui prouvèrent la sincérité et la solidité de sa conversion.

L'église, dont la construction avait été ajournée, fut commencée le 3 mai, jour de la Sainte-Croix, dont elle prit le nom. A l'exemple du roi, qui porta sur ses épaules le premier panier de pierres, et de la reine qui se chargea aussi d'un panier de sable, les principaux nègres concoururent religieusement à l'édifier de leurs mains. Le peuple marquant le même zèle, elle arriva bientôt à sa perfection.

Alfonse ayant fait publier, dans ses États, un ordre à tous ses sujets de porter leurs idoles et leurs amulettes aux gouverneurs des provinces, on rassembla, de toutes parts, avec un empressement merveilleux, les animaux, les reptiles, les oiseaux, les arbres, les plantes, les blocs, les pierres et les figures peintes ou gravées, qui avaient été jusqu'alors les objets du culte public. Ces détestables monuments de la superstition furent brûlés dans le lieu où Alfonse avait vaincu Mani Pango, et chaque nègre y porta sa charge de bois pour cette exécution. Pour remplacer les signes de l'idolâtrie, le roi distribua une infinité de crucifix et de saintes images, apportés de Portugal. Il ordonna à tous les chefs de son royaume de bâtir des églises dans le lieu de leur séjour, et d'y élever des croix. La capitale attirant d'une manière plus particulière sa sollicitude, il y fit bâtir trois nouvelles églises, l'une nommée Saint-Sauveur (San-Salvador) à l'honneur de sa dernière victoire, et pour servir de sépulture à la maison royale; la seconde, sous le vocable de Notre-Dame-du-Secours; la troisième, sous le nom de Saint-Jacques.

Le père d'Alfonse, après avoir donné aux Dominicains des terres considérables et des esclaves pour les faire valoir, les leur avait reprises depuis son apostasie, et avait persécuté ces religieux avec tant de cruauté qu'ils succombèrent par suite de la misère et des mauvais traitements plutôt que de la chaleur du climat. Les missionnaires qui succédèrent à ces trois apôtres du Congo, trouvèrent dans Alfonse un bienfaiteur libéral et un zélé protecteur.

(1) Pigafetta, *Relatione del reame di Congo*, p. 50.

(1) Le P. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. II, p. 390. Merolla, *Churchill's collection*, t. I, p. 629.

Les auteurs ne sont d'accord ni sur la qualité ni sur le nombre des religieux qui commencèrent la mission évangélique dans le Congo. Maffei (1) et Du Jarric (2) parlent de trois Dominicains. Wadding (3) parle, au contraire, de Franciscains. Il nomme Jean, leur supérieur, qui aurait baptisé le roi idolâtre, et Antoine, le missionnaire qui, à la place de frère Jean, mort sur ces entrefaites, aurait baptisé la reine. « Pour moi, ajoute Wadding, j'ai cru que, dans cette Relation, je devais suivre Garcia de Resende, historiographe de Portugal, qui a écrit une Vie du roi Jean II, et qui était secrétaire de son cabinet pendant le temps de cette mission. Or, cet auteur, qui observe curieusement et le temps et les circonstances de cette affaire, dit clairement qu'il n'y eut que des Frères-Mineurs qui allèrent au Congo et qui portèrent la foi chrétienne dans ce royaume. Jean de Barros, qui a décrit les affaires d'Asie et les admirables conquêtes des Portugais, n'a fait paraître son ouvrage que sous Jean III, roi de Portugal, fils d'Emmanuel, qui succéda à Jean II. Dans son épître dédicatoire, il avoue qu'il n'a trouvé que Gomez Eanes qui lui ait pu servir dans son Histoire, et que cet auteur ne traite que des expéditions de Henri, infant de Portugal. Jean de Barros n'avait donc pas lu Garcia de Resende. C'est pourquoi je ne m'étonne pas qu'il se soit trompé dans cette rencontre, en attribuant la première mission du Congo aux Dominicains, au lieu de l'attribuer aux Frères-Mineurs. Jean-Pierre Maffei, dans son *Histoire des Indes*, a pris cette erreur dans Jean de Barros; et d'autres peut-être l'ont puisée à la même source. Quelle merveille y a-t-il en cela? puisque, d'ordinaire, les derniers historiens suivent les premiers, quoique ceux-ci se soient engagés dans une mauvaise route. Pour ne pas tomber dans ces bévues, il faut consulter les premiers auteurs d'une histoire : ou ceux qui sont les plus proches du temps auquel elle est arrivée; ou même ceux qui ont pu la voir, ou bien l'apprendre de ceux qui l'ont vue... Garcia de Resende vivait du temps de cette célèbre mission; il demeurait dans la ville d'où les missionnaires partaient; et il servait de secrétaire au roi qui les envoyait. Or, il dit que ces missionnaires étaient tous Frères-Mineurs; et il en nomme même quelques-uns en particulier, comme les plus remarquables pour l'excellence de leur doctrine ou de leur piété. Ceux qui y mêlent des Dominicains, comme Maffei, n'en indiquent que trois, et je ne sais d'où ils ont pris cela. Jérôme Osorio, qui décrit fort au long l'expédition, ne dit point à quel ordre les missionnaires appartenaient. Pour moi, je n'envie pas la gloire d'autrui : je ne fais que rapporter, avec sincérité, ce que de bons auteurs disent de nos Frères, et je ne serai pas fâché qu'on leur donne des compagnons et des auxiliaires dans cette mission glorieuse. Je sais que les religieux de saint Dominique et de saint François ont été envoyés ensemble en diverses parties du monde : cela peut être arrivé aussi pour le Congo. Mais, du moins, le nombre était fort inégal; car les Dominicains ne peuvent avoir été que trois, et les Franciscains étaient bien davantage. » Fontana (1), adoptant la version favorable à l'ordre de saint Dominique, dit que la croix fut arborée au Congo par des Dominicains de la province de Portugal, dont plusieurs pénétrèrent de là au cœur même de l'Afrique; que, leur nombre ne répondant pas à l'importance de leur mission, ils demandèrent des auxiliaires à leur provincial; que, celui-ci en ayant parlé au roi Jean, le prince voulut que six nouveaux missionnaires, parmi lesquels le P. Alvarez, son propre confesseur, partissent pour le Congo; qu'enfin les Frères-Prêcheurs opérèrent d'innombrables conversions dans ce pays, et y recueillirent de grands fruits pendant cinquante ans.

(1) *Histoire des Indes orientales et occidentales*, trad. par de Pure, part. I, p. 15.

(2) *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 25.

(3) An. 1490, n° 23, etc.

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1490, 1497, 1498.

CHAPITRE XXVIII.

Les Espagnols, conduits par Christophe Colomb, paraissent en Amérique.

Nous avons montré les développements successifs de la puissance des Portugais, qui, suivant

les traces des navigateurs normands, s'étaient emparé du commerce que ceux-ci avaient naguère fondé sur la côte occidentale de l'Afrique. Depuis que Barthélemi Diaz avait découvert le cap de Bonne-Espérance (Pl. X, n° 2), on connaissait tout le littoral africain, dont les plages, stériles dans une étendue de six cents lieues, repoussaient le commerce. En 1488, le capitaine Cousin, faisant flotter le pavillon français sur l'Atlantique, dans le but d'atteindre aussi le terme de ce vaste désert, se serait élevé fort au large dans l'Océan, aurait été porté à l'ouest sur une terre inconnue, et aurait vérifié l'embouchure d'un grand fleuve, qui doit être le Maragnon. Ainsi, il serait arrivé à Cousin, en 1488, ce qui, douze ans après, advint à Cabral, lequel, parti de Lisbonne pour se rendre aux Grandes-Indes, fit fortuitement la découverte du Brésil. Les mêmes causes physiques qui procurèrent à Cabral cette découverte avaient pu la procurer antérieurement à Cousin: on ne saurait donc contester, comme improbable, le fait, transmis par la tradition, que ce capitaine aperçut, à l'ouest, une terre inconnue, sur laquelle, à la latitude où il naviguait alors, l'on est porté par un courant de la plus grande puissance (1). Le même navigateur, qui aurait prévenu de quatre ans le premier voyage de Christophe Colomb en Amérique, doublant le cap de Bonne-Espérance, aurait été aux Grandes-Indes, d'où il serait revenu deux ans après dans sa patrie, prévenant ainsi de sept années la brillante expédition de Vasco de Gama, qui n'eut lieu qu'en 1497 (2). Nous ne suivrons pas M. Estancelin dans le développement des preuves qu'il produit, à l'appui des prétentions de la ville de Dieppe à la gloire de cette double découverte: nous nous bornons à dire que nous voyons, comme lui, des motifs suffisants, sinon pour adopter, du moins pour ne pas rejeter comme inadmissibles et comme chimériques, les traditions des Dieppois (3). Plus tard, nous parlerons de l'expédition de Vasco de Gama: nous devons d'abord rappeler celle de Christophe Colomb, auquel on doit la connaissance d'un nouvel hémisphère, plus vaste que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, ces trois divisions de l'ancien continent.

L'Amérique, partagée en deux grandes péninsules, est remarquable non-seulement par son étendue, presque égale au tiers du monde habitable, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très-haute vers le sud, plus de quinze cents milles au delà de l'extrémité la plus avancée du continent ancien vers le pôle antarticque. Aussi comprend-elle tous les climats propres à être habités par l'homme, et à fournir les différentes productions particulières aux régions tempérées comme aux régions brûlantes.

Après l'étendue du Nouveau Monde, ce qui frappe les regards de l'observateur, c'est la grandeur des objets qu'il présente à la vue. La nature, dit Robertson (1), semble y avoir tracé ses opérations d'une main plus hardie, et avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particulière. Les montagnes d'Amérique, beaucoup plus élevées que celles des autres divisions du globe, cachent, à la lettre, leur cime dans les nues. Pour nous servir de l'expression de M. Alexandre de Humboldt (2), les Andes sont à la chaîne des Hautes-Alpes ce que ces dernières sont à la chaîne des Pyrénées. Ce que l'on voit de plus romantique sur les bords de la Saverne, dans l'Allemagne septentrionale, dans les monts Euganéens, dans la chaîne centrale de l'Europe, sur la pente rapide du volcan de Ténériffe, se trouve réuni dans les Cordillères du Nouveau Monde. Des siècles ne suffiraient pas pour observer et pour décrire les merveilles que la nature y a prodiguées sur une étendue de deux mille cinq cents lieues, depuis les montagnes granitiques du détroit de Magellan jusqu'aux côtes voisines de l'Asie orientale. On entend souvent les tempêtes éclater et le tonnerre rouler au-dessous des sommets des Andes, qui, bien qu'exposés aux rayons du soleil dans le centre de la zone torride, sont couverts de neiges éternelles.

De ces hautes montagnes descendent des rivières d'une largeur proportionnée, et avec lesquelles on ne peut comparer celles de l'ancien

(1) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, etc, p. 334.
(2) *Ibid.*, p. 38.
(3) *Ibid.*, p. 361.

(1) *Histoire de l'Amérique*, t. II, p. 145.
(2) *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. I, p. 49, édit. in-8°.

continent, ni pour la longueur de leur cours, ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers la mer. Les fleuves du Mississipi et du Saint-Laurent, dans la péninsule du nord; ceux du Maragnon, de l'Orénoque, de la Plata, dans la péninsule du sud, coulent dans des lits si spacieux, que, même longtemps avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des cours d'eau douce.

Les lacs du Nouveau Monde n'étonnent pas moins par leur grandeur que les montagnes et les fleuves. Les autres parties du globe n'offrent rien qui ressemble à la chaîne prodigieuse des lacs de l'Amérique septentrionale. On pourrait les appeler proprement des mers méditerranées d'eau douce. Ceux même qui ne sont que de la seconde et de la troisième classe pour l'étendue ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent.

Mais ce qui distingue surtout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particulière du climat, déterminée par les lois toutes spéciales qui y règlent la distribution du froid et de la chaleur. Le vent, en passant sur les énormes montagnes couvertes de neige et de glace situées à l'extrême nord, s'y imprègne tellement de froid, qu'il y acquiert une activité perçante, qui se conserve même dans sa route à travers des climats plus doux, et ne se corrige entièrement qu'au golfe du Mexique. Dans toute la péninsule septentrionale, un vent de nord-ouest et un froid excessif sont des termes synonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, son activité pénétrante se fait sentir par un passage aussi violent que subit du chaud au froid. A l'égard des modifications que la puissance de la chaleur reçoit dans les régions de l'Amérique situées entre les tropiques, on sait que, dans toute cette partie du globe, le vent souffle de l'est à l'ouest. Après s'être embrasé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Asie et des sables brûlants de l'Afrique, il se refroidit en traversant l'océan Atlantique, et n'arrive plus que comme une brise rafraîchissante le long des côtes du Brésil et de la Guyane : en sorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré, en comparaison de ceux qui sont dans les latitudes correspondantes en Afrique. En avançant à travers le Nouveau Monde, le vent rencontre des plaines immenses, couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivières, des marais ou des eaux stagnantes, qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin, il arrive aux Andes, qui traversent tout le continent américain dans la direction du sud au nord, et il acquiert sur ces hauteurs glacées un tel degré de froid, que la plus grande partie des pays qui se trouvent au delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paraissent susceptibles par leur position. Ainsi, tandis que le nègre, sur la côte d'Afrique, est dévoré par la continuelle ardeur du climat, le Péruvien respire un air également doux et tempéré, abrité, pour ainsi dire, sous un dais de nuages qui intercepte les rayons brûlants du soleil sans affaiblir son influence bienfaisante. Dans les diverses régions de l'Amérique, depuis la Terre-Ferme, à l'ouest, jusqu'au Mexique, la chaleur est tempérée en quelques endroits par l'élévation du sol au-dessus de la mer; en d'autres, par l'humidité extraordinaire du terrain; dans tous, par les énormes montagnes qui y sont répandues. Les îles du Nouveau Monde, sous la zone torride, sont ou très-petites ou montagneuses, et rafraîchies alternativement par les brises de terre et de mer.

En examinant attentivement la constitution géologique de l'Amérique, en réfléchissant sur l'équilibre des fluides qui sont répandus sur la surface de la terre, on ne saurait admettre, dit M. Alexandre de Humboldt (1), que le nouveau continent soit sorti des eaux plus tard que l'ancien. On y observe la même succession de couches pierreuses que dans notre hémisphère; et il est probable que, dans les montagnes du Pérou, les granites, les schistes micacés ou les différentes formations de gypse et de grès ont pris naissance aux mêmes époques que les roches analogues des Alpes de la Suisse. Le globe entier paraît avoir subi les mêmes catastrophes. A une hauteur qui excède celle du Mont-Blanc, se trouvent suspendues, sur la crête des Andes, des pétrifications de coquilles pélagiques. Des ossements fossiles d'éléphant sont épars dans les régions équinoxiales; et, ce qui est très-remarquable, ils ne se trouvent pas au pied des palmiers dans les plaines brûlantes de l'Orénoque,

(1) *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 18.

mais sur les plateaux les plus élevés des Cordillères. Dans le Nouveau Monde comme dans l'ancien, des générations d'espèces détruites ont précédé celles qui peuplent aujourd'hui la terre, l'eau et les airs.

A l'époque de l'arrivée des Espagnols, les espèces d'animaux aujourd'hui propres à l'Amérique y étaient relativement en petit nombre, parce que l'état inculte du sol le rendait moins favorable à la vie (1). En effet, en tout pays négligé et destitué de culture, l'air est stagnant dans les bois; les vapeurs corrompues s'élèvent des eaux; la surface de la terre, surchargée de végétation, n'éprouve point l'influence purifiante du soleil; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmente, et il s'engendre des maladies nouvelles et non moins funestes. On ne trouva dans les îles que quatre espèces de quadrupèdes connus; et, de deux cents espèces différentes de quadrupèdes répandus sur la surface de la terre, on n'en trouva qu'environ un tiers sur le continent. La nature, moins féconde, semble encore moins vigoureuse dans ces animaux indigènes, que les qualités du climat rendent plus petits, plus faibles et plus timides. Il n'y en a aucun qu'on puisse comparer à l'éléphant ou au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force et la férocité. Le tapir du Brésil, le plus grand des quadrupèdes du Nouveau Monde, est de la grosseur d'un veau de six mois. Les pumas et le jaguar, les plus farouches des animaux carnassiers, n'ont ni le courage des lions ni la voracité des tigres, dont on leur a mal à propos appliqué les noms. Les causes qui concourent à diminuer le volume et la vigueur des plus grands animaux favorisent, au contraire, la propagation des reptiles et des insectes. Ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité et de la corruption, infectent toutes les parties de la zone torride; mais elles se multiplient encore plus rapidement en Amérique, et les individus y parviennent à une grosseur plus extraordinaire: le principe de la vie y consume son activité dans les productions de cette classe inférieure. Les oiseaux du Nouveau Monde ne sont pas affectés par l'influence de la température autant que les quadrupèdes. Ceux de la zone torride, comme les oiseaux du même climat en Asie et en Afrique, sont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat et la beauté de ses couleurs: seulement, la nature, qui semble s'être contentée de leur avoir donné une agréable parure, a refusé à la plupart ce chant mélodieux et varié qui flatte et amuse l'oreille. Les oiseaux des climats tempérés, dans le nouvel hémisphère, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant: mais ils ont, en dédommagement, une voix douce et mélodieuse. En quelques régions de l'Amérique, la température malsaine de l'air semble avoir été nuisible même à cette partie de la nature animée: on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées, et le voyageur est étonné de la solitude et du silence qui règnent dans ces forêts. Il est cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupèdes sont si timides, ait produit le condor, à qui on ne peut refuser la prééminence sur toute la race ailée pour le courage, comme pour le volume et la force.

Quant au règne végétal, en tenant compte de la différence de température, le sol du Nouveau Monde est naturellement aussi riche et aussi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avait qu'un petit nombre d'habitants généralement peu industrieux et privés du secours des animaux domestiques dont les nations civilisées élèvent de si grandes multitudes, la terre n'était pas épuisée par leur consommation. Les végétaux, résultat de sa fertilité, restaient souvent entiers, et, après avoir pourri sur sa surface, ils rentraient dans son sein où ils portaient un surcroît de matière végétale. Les arbres et les plantes tirent de l'air et de l'eau une grande partie de leur nourriture; si donc ils étaient pas détruits par l'homme ou par les animaux, ils rendraient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent, et l'enrichiraient plutôt que de l'appauvrir: aussi les terres inhabitées de l'Amérique pouvaient continuer de s'engraisser pendant plusieurs siècles. Le nombre prodigieux et l'énorme grosseur des arbres de ce continent attestent la vigueur extraordinaire du sol dans son état naturel. L'exubérance et l'activité de la végétation, dans son moule primitif, étonnèrent les premiers cultivateurs européens; et, en plusieurs endroits, l'industrie du planteur s'exerce

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. II, p. 168.

encore à diminuer et à épuiser une fécondité superflue, afin de réduire la terre à l'état de fertilité relative propre à une culture utile.

Ce que nous venons de dire du petit nombre des indigènes de l'Amérique, comparé à l'immensité du territoire qu'ils habitaient, ne prouve pas que l'existence de l'homme soit beaucoup plus récente dans le nouveau continent que dans l'ancien. Sous les tropiques, la force de la végétation, la largeur des fleuves et les inondations parfois ont mis de puissantes entraves aux migrations des peuples. De vastes contrées de l'Asie boréale sont aussi faiblement peuplées que les savanes du Nouveau-Mexique et du Paraguay, et il n'est pas nécessaire de supposer que les contrées les plus anciennement habitées soient celles qui offrent la plus grande masse d'habitants (1).

Maintenant, il importe de montrer:

1° Combien est fausse l'opinion des philosophes qui donnent aux Américains une origine spéciale, distincte de celle des peuples de l'ancien continent;

2° Que l'état où l'on a trouvé les Américains au xve siècle était un état de dégénération, et non un état primitif;

3° Que la connaissance du christianisme s'était introduite parmi eux avant l'arrivée des Espagnols.

Ces trois propositions vont être successivement développées.

CHAPITRE XXIX.

Fausseté de l'opinion des philosophes qui donnent aux Américains une origine spéciale, distincte de celle des peuples de l'ancien continent.

Trois parties du monde connu témoignaient de la grandeur de Dieu: la découverte d'un nouveau monde, étalant d'autres merveilles, aurait dû ajouter à l'admiration de l'homme pour l'auteur de l'univers. Cependant, au lieu d'exalter en lui le sentiment de la reconnaissance, l'Amérique et ses peuplades servirent de texte à une foule de discussions anti-chrétiennes. Le sceptique Montaigne jeta sur ces tribus un de ses coups d'œil demi-sérieux, demi-moqueurs; et, avec cette apparence de bonhommie et de franchise dont la plupart de ses écrits sont empreints, il souleva des questions sans nombre, et fit naître des suppositions qui menaient à des résultats incalculables. Après lui, Voltaire et les autres philosophes du xviiie siècle, imités par quelques naturalistes du siècle présent, ont fait des efforts inouïs pour prouver que les Américains forment un peuple à part, qui a son origine propre et distincte de celle des indigènes de notre hémisphère; que les chefs de cette famille sont nés dans le nouveau continent; qu'il y a deux espèces d'hommes, et non point une seule dont Adam est le premier père; qu'ainsi l'histoire de l'Ancien Testament ne mérite aucune confiance. Ils appuyaient ce système sur l'isolement des deux continents, séparés de toute part par des mers qui avaient dû mettre des obstacles insurmontables au passage de l'homme de l'un dans l'autre; sur les particularités de couleur, de forme, d'organisation, de langage, propres aux Américains; sur l'absence de tout fait ou monument historique, qui prouvât l'unité d'origine des aborigènes des deux hémisphères. Depuis l'époque où l'incrédulité fouillait avec avidité dans les annales de la science pour trouver des arguments contre la foi chrétienne, cette science, lasse d'être traînée à la remorque par l'impiété, a protesté à la face du monde contre les violences qu'elle a subies, et chaque jour elle donne d'éclatants démentis aux impostures des ennemis du christianisme. Il est prouvé aujourd'hui que les indigènes de l'Amérique ne sont rien moins que les enfants de la nature, ainsi que les sophistes s'étaient plu à le répéter; mais qu'ils sont les descendants plus ou moins dégénérés des sociétés de l'ancien continent, jetés sur ces bords à différentes époques, soit par des émigrations forcées ou volontaires, soit par des tempêtes, soit par toute autre cause encore inconnue. La proximité des deux continents dans les régions boréales, les ruines imposantes éparses sur le sol de l'Amérique, les styles asiatique, égyptien et grec, accusés par leur architecture, les rapports d'idiome, de mœurs, de lois, d'usages, de traditions religieuses, de calendriers, ce que l'on a découvert

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. 1, p. 19.

des annales américaines, tout démontre que ces indigènes ont avec nous une origine commune (1).

Les Juifs, dit la *Revue de Dublin* (2), conserservent une tradition d'après laquelle les diverses parties du monde étaient, même dans les temps antédiluviens, à peu près ce qu'elles sont aujourd'hui. Ils prétendent que les principaux continents, les principales mers, îles, montagnes, rivières, etc., du monde antédiluvien étaient presque dans la position relative où nous les montre la géographie moderne. Pour établir cette théorie, ils se fondent sur les paroles de Moïse, qui donne aux montagnes et aux rivières de son temps le nom sous lequel on les désignait avant le déluge. D'après ces présomptions, les rabbins affirment que l'Amérique était peuplée avant le grand cataclysme. Sans discuter leur affirmation, la *Revue de Dublin* prend pour point de départ le déluge, dont les phénomènes géologiques de toutes les parties du globe prouvent l'universalité. A la suite de cette catastrophe, les Noachides, ou descendants de Noé, s'éloignèrent du pied des montagnes de l'Arménie, sur lesquelles l'arche s'était arrêtée, et commencèrent à repeupler les continents de notre planète. Les descendants de Sem occupèrent surtout l'Asie, ceux de Cham l'Afrique, ceux de Japhet l'Europe et les îles occidentales. Le flot principal de la population humaine, se dirigeant toujours de l'est à l'ouest, réalisait la prophétie de Noé : « Dieu dilatera Japhet, » dont le nom signifie *dilatation*. Bochart dit de sa postérité : « Outre l'Europe, avec son immense étendue, elle possédait l'Asie mineure, l'Arménie, la Médie, l'Ibérie, l'Albanie, et les vastes régions vers le nord, habitées anciennement par les Scythes et maintenant par les Tartares ; et il n'est pas impossible que le Nouveau Monde ait été peuplé par quelques-uns de ses descendants du nord, qui pénétrèrent par le détroit d'Anian. » Parmi les enfants de Japhet, nous devons faire remarquer Javan, l'ancêtre présumé des Javanais, Ioniens ou Grecs ; car quelques-uns ont supposé que les Javanais ou les Ioniens sont les premiers qui aient peuplé l'Amérique : c'est dans Persée et dans Hercule que les Grecs, descendants de Javan, personnifièrent l'esprit de découvertes. Nous devons surtout faire remarquer Gomer, dont le nom présente un sensible rapport avec celui de Japhet son père, puisqu'il signifie *étendue, immensité, plénitude*, mots qui impliquent le plus grand développement : il est représenté dans le langage de la littérature grecque par Atlas, nom dérivé d'un mot syrien qui signifie *espace ;* et la race des Gomérites est identiquement la même que celle des Athantes, qui s'étendirent jusqu'aux régions les plus reculées de l'ouest. Cette extension doit d'autant moins étonner, que les Noachides, dirigés par l'expérience qui avait guidé leur chef dans la construction de l'arche, s'occupèrent à bâtir des vaisseaux, et étudièrent avec une grande ardeur les lois de la navigation pendant l'établissement des nations après le déluge. Kircher, Landale, Campanella, ont supposé qu'ils étaient familiarisés avec l'usage du compas. Quoi qu'il en soit, quand les divers peuples eurent à se rendre aux différentes parties du globe qui leur étaient echues, et dont plusieurs durent former des îles quelques siècles après le déluge, la construction des grands navires ne pouvait avoir été un art négligé. Nous savons, par les traditions des Grecs, que Persée et Hercule, représentants mythologiques de leurs découvertes, visitèrent les Hespérides, habitées par la descendance d'Atlas. Ils paraissent avoir eu les moyens de trouver l'Atlantide, qui comprenait, à l'origine, toutes les îles de l'Océan atlantique, comme, dans nos temps modernes, le seul mot Australie comprend le nombreux groupe d'îles situées dans l'Océan pacifique. Ces îles atlantiques, ou la partie occidentale de l'Atlantide, que Platon décrit comme placées au delà des colonnes d'Hercule, ou du détroit de Gibraltar, avaient, dans le principe, une très-grande étendue, et occupaient une partie considérable de l'espace compris entre l'Europe et l'Amérique. Plusieurs savants, qui ont examiné le caractère des Canaries, des Açores, etc., confirment cette opinion. Dans ce cas, elles auraient naturellement attiré l'attention de l'ancien monde, et facilité

(1) Bonnetty, *Annales de Philosophie catétienne*, t. I, p. 153, 233, 305 ; t. II, p. 328 ; t. III, p. 179, 407 ; t. IV, p. 19 ; t. V, p. 281, 352 ; t. VII, p. 387 ; t. VIII, p. 399 ; t. X, p. 38, 81 ; t. XI, p. 276, 317, 435 ; t. XII, p. 42, 315, 317, 411 ; t. XIII, p. 311 ; t. XIV, p. 82 ; t. XV, p. 447 ; t. XVIII, p. 399 ; t. XXIV, p. 31 ; t. XXVII, p. 419.

(2) *The Dublin Review*, t. II, n° 22, p. 277-286.

la navigation des Atlantes, au nord et au sud de l'Amérique, formant la partie principale de la grande île Atlantide, que Platon dit être aussi étendue que l'Asie et l'Europe ensemble. Tel était probablement l'état des choses, quand arriva le déluge d'Ogygès et de Deucalion, occasionné peut-être par une élévation d'îles volcaniques et le débordement du Pont-Euxin. Cette vaste inondation, qui couvrit une grande partie de l'Attique, s'étendit le long de la Méditerranée, et, s'avançant à travers les colonnes d'Hercule, submergea une grande partie des îles atlantiques. L'*Histoire universelle* de Muller, corrobore cette théorie. « C'était l'opinion de Pallas, dit cet écrivain, que le Pont-Euxin et la mer Caspienne, aussi bien que le fleuve Oural et plusieurs autres, sont le reste d'une vaste mer qui couvrait une grande partie du nord de l'Asie. » On a conjecturé que l'ouverture du Bosphore fut la voie par laquelle cet océan s'écoula du milieu de l'Asie et de l'Europe. En conséquence de cette catastrophe, causée par des éjections volcaniques dont les produits brûlaient encore lors du voyage des Argonautes, le lit de la Méditerranée et de l'Atlantique fut notablement changé pour un temps. Les anciens navigateurs se plaignaient que des bas-fonds sans nombre rendaient périlleux celui de l'Océan atlantique, et leurs remarques ont probablement quelque fondement. En effet, Platon, sur l'autorité d'anciennes traditions que les prêtres de Saïs, en Égypte, lui firent connaître, parle d'une contrée située au delà des colonnes d'Hercule, qui fut engloutie pendant une nuit de tempête; et il est possible qu'après la submersion de cette contrée, qui réunissait les deux continents, la navigation ait été très-difficile, jusqu'à ce que les parties inondées, s'abaissant graduellement, aient présenté une plus grande profondeur et permis aux eaux de s'éloigner des côtes de l'Europe. Il est, d'ailleurs, remarquable que les navigateurs modernes ont observé plusieurs bas-fonds placés à peu près sur une même ligne, et qui s'étendent, à travers les Açores, de l'Espagne vers Terre-Neuve. Nous ajouterons que Platon ne parle pas seul d'une région placée au delà de l'Océan atlantique, et d'un grand nombre d'îles répandues sur ses côtes : Aristote connaissait aussi la tradition d'un continent non moins vaste que l'ancien monde. On pourrait même conclure d'un fait rapporté par la *Gazette universelle de Bogota*, mais révoqué en doute par M. Balbi (1), qu'un contemporain d'Aristote a foulé le sol du Brésil. A Dolores, non loin de Montevideo, une pierre tumulaire, qui présentait des caractères inconnus, couvrait un caveau de briques renfermant deux sabres antiques, un casque et un bouclier très-endommagés par la rouille, et une amphore en terre de grande dimension. Ces débris ayant été communiqués au savant P. Martinez, il crut lire, sur la pierre, ces mots en caractères grecs : « Alexandre, fils de Philippe, était roi de Macédoine vers la 63e olympiade. En ces lieux, Ptolémée... » Le reste manquait. Sur la poignée des épées était une effigie qui semblait représenter Alexandre, et sur le casque une ciselure qui, selon l'archéologue, figurait Achille traînant le cadavre d'Hector autour des murs de Troie. On serait donc tenté de croire que Ptolémée, ce chef si connu de la flotte d'Alexandre, entraîné par une tempête au milieu de ce que les anciens appelaient la grande mer, fut jeté sur les côtes du Brésil, et y marqua son passage par ce monument. Ce fait, en le supposant exact, aurait pu être invoqué par la *Revue de Dublin*, à l'appui de l'opinion que la population de l'Amérique est de race gomérite ou européenne.

Cet écrit périodique, en parlant d'un monument, apparemment carthaginois, trouvé il y a quelques années dans les forêts qui sont auprès de Boston, ajoute que quelques Tyriens ou Carthaginois ont pu être poussés par la tempête sur ces côtes inconnues, et que, incertains si ces mêmes contrées seraient découvertes plus tard, ils auront voulu laisser après eux ce monument de leurs aventures. Dans une séance de la Société des antiquaires de Londres, M. Kempe a exprimé une opinion plus formelle sur la connaissance que les Phéniciens ont eue de l'Amérique, en faisant voir les dessins de vingt-deux vases et lampes peintes, trouvées dans les tombeaux des Incas au Pérou. La plupart étaient remarquables par leur similitude avec les ustensiles du même genre découverts dans les sépultures de l'Égypte. Quelques-uns avaient la forme des modèles grecs, et d'autres ressemblaient aux amphores romaines; mais il est bien connu que

(1) *Abrégé de géographie*, p. 1116.

les Égyptiens ont communiqué leurs poteries et divers autres arts aux Grecs, et par ceux-ci aux Romains. M. Kempe n'hésita point à dire que les vases et les lampes, dont les dessins étaient présentés, avaient été introduits dans l'Amérique méridionale par les Phéniciens, attendu que ces hardis navigateurs possédaient de très-grands vaisseaux, et que, par le nombre et la grandeur de leurs rames et des voiles de leurs navires, ils pouvaient, comme avec nos modernes bateaux à vapeur, marcher contre vent et marée. L'étendue de leurs connaissances en astronomie nautique compensant leur ignorance de la bousole, il est, en effet, possible qu'ils aient visité, sinon peuplé, les côtes du Pérou.

Aux temps reculés de Salomon, déjà les flottes d'Ophir et de Tarsis pénétraient dans la mer de l'orient extrême. Les matelots ismaélites et arabes, encore idolâtres, qui montaient ces flottes semi-phéniciennes et juives, portèrent leur culte des astres, leur langue, leur calendrier, leurs cycles, et en Chine sur la côte sud-est, et en Corée, et au Japon; mers orageuses d'où les tempêtes durent souvent jeter les navires sur la côte ouest des deux Amériques. Valentyn, Kœmpfer et Kotzebue, tout récemment, citent des jonques japonnaises qui y ont été ainsi entraînées, ou qui y ont été envoyées en découverte, y ont séjourné, et ont su, de nos jours même, revenir de là au Japon.

D'autres habitants purent aussi venir du centre de l'Asie, mais par terre en grande partie, soit en gagnant l'Amérique par la Sibérie et le détroit de Bering, soit par les îles Kouriles, le Kamtchatka et les îles Aléoutiennes qui se prolongent jusque vers le nord de la Californie. Dès le milieu du XVIIIe siècle, Steller et Krachéninnikow (1) ont reconnu la réalité de cette communication, et indiqué les traits de ressemblance qui existaient, en conséquence, entre les Kamtchatkadales ou autres peuples du nord de l'Asie et les indigènes de la côte opposée de l'Amérique. Frappé de la justesse de leurs observations, Buffon, dans son Discours sur les variétés de l'espèce humaine, a admis que les peuplades du nord-ouest de l'Amérique, et même du Mexique, avaient dû y venir de la Tartarie et de l'Asie centrale par cette route, que les nouvelles découvertes des Russes ont montrée si facile. Robertson (1) conclut aussi que les ancêtres asiatiques des Américains, s'étant établis dans les parties du Nouveau Monde où les Russes ont constaté la proximité des deux continents, se sont ensuite répandus par degrés dans différentes régions. « Cette idée des progrès de la population en Amérique, ajoute cet historien, s'accorde avec les traditions que les Mexicains avaient sur leur propre origine, et qui, tout imparfaites qu'elles étaient, avaient été conservées avec plus de soin, et méritaient plus de confiance, que celles d'aucun peuple du Nouveau Monde. »

Non-seulement le détroit de Bering et les îles Aléoutiennes ont servi de passage aux Asiatiques pour peupler ou visiter l'Amérique; mais le docteur Lang (2) émet l'opinion que ses premiers habitants descendent des insulaires des mers du sud, qui sont eux-mêmes originaires de l'Asie, comme le prouve la distinction des castes et l'institution du tabou, admises dans ces îles, la circoncision en usage dans plusieurs groupes polynésiens, la ressemblance des idoles avec celles de l'Asie orientale, l'analogie de la conformation physique, des mœurs et des langues avec celles des Malais, et surtout cette habitude des nations indo-chinoises, qu'on retrouve chez les Malais et chez la plupart des nations de la Polynésie, d'avoir un langage de cérémonie ou de déférence distinct de la langue ordinaire. De tout temps, les Malais ont fréquenté l'archipel indien, visité les Moluques, et même établi des pêcheries sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande: il n'est donc pas improbable que ce peuple hardi et navigateur ait découvert successivement toutes les îles de l'archipel, et qu'après avoir reconnu et habité les îles de Pâques, il ait abordé sur la côte occidentale de l'Amérique. Le docteur Lang, pour confirmer cette théorie, cherche à prouver que la civilisation du Mexique et du Pérou, à l'époque de l'expédition des Espagnols, avait un aspect essentiellement polynésien; il constate une foule d'usages identiques chez les insulaires de l'Aus-

(1) *Histoire du Kamtchatka*, 1re part., c. 10, trad. par Saint-Pré.

(1) *Histoire de l'Amérique*, t. II, p. 212.

(2) *Observations sur l'origine et les migrations des nations polynésiennes.*

tralasie et les peuplades américaines, surtout celles de la Guyane; il prouve qu'un grand nombre de noms de lieux de l'Amérique équatoriale sont polynésiens sous le rapport phonétique et orthographique; enfin il explique le cannibalisme de certaines nations du nouveau continent par cette émigration de races polynésiennes en Amérique, phénomène de l'ordre moral qui ne s'y serait pas produit si ce pays avait été exclusivement peuplé et colonisé par les peuplades du nord-est de l'Asie. On ne se borne plus à faire venir du Kamtchatka, par le détroit de Bering, les premiers colons du nouveau continent, quand on voit, sur leur sol même, leurs caractères physiologiques et moraux si variés, si différents les uns des autres. M. d'Orbigny a, d'ailleurs, parfaitement prouvé que les migrations des Brésiliens-Guaranis ou Caribes, au lieu de s'opérer du continent nord au continent sud, ont eu lieu du sud au nord (1), arrivant ainsi aux Antilles, où les Européens ont rencontré ces peuples.

L'assertion que les aborigènes américains forment une race *sui generis*, douée d'un teint cuivré et d'une complexion particulière, a été réfutée, en Amérique même, par le médecin Mitchell, professeur d'histoire naturelle à New-York. Les indigènes des deux Amériques lui paraissent sortir de la même tige et appartenir à la même famille que les habitants du nord et du sud de l'Asie.

Les tribus septentrionales étaient probablement plus robustes, plus féroces et plus guerrières que les tribus méridionales. Les peuples des latitudes moins élevées semblent avoir été plus avancés dans les arts, et particulièrement dans l'art de se fabriquer des habits, de défricher la terre, et de construire des fortifications pour leur défense. D'un parallèle établi entre les nations de l'Asie et celles de l'Amérique, on tire cette conséquence importante, que, dans l'un et l'autre continent, les hordes placées sous les latitudes plus élevées ont subjugué les habitants plus civilisés, mais plus faibles, des régions voisines de l'équateur. Les Alains et les Huns désolèrent l'Italie : les Chipewas et les Iroquois renversèrent les populeux établissements situés sur les deux rives de l'Ohio. Les Tartares conquirent la Chine: les Aztèques soumirent le Mexique. Selon le docteur Mitchell, la race qui survécut à ces conflits terribles entre les diverses nations des anciens indigènes de l'Amérique du nord était évidemment une race tartare: proposition basée, tout à la fois, sur la ressemblance de traits et de physionomie, sur l'affinité d'idiômes, sur l'existence de coutumes semblables, sur l'identité d'espèce du chien de Sibérie en Asie et du chien d'Amérique. Cette identité est un fait important, car le chien est le compagnon, l'ami ou l'esclave des hommes dans toutes leurs aventures et dans toutes leurs migrations; et à ce titre, dit Mitchell, son histoire répand un grand jour sur l'histoire des hommes et de leurs descendants. L'animal qui tient la place du chien chez les indigènes de la Sibérie et de l'Amérique diffère beaucoup de l'animal apprivoisé et familier qui porte le même nom en Europe. Il est d'une espèce différente, ou appartient à une variété très-éloignée dans la même espèce. Mais l'identité du chien d'Amérique et du *canis sibericus* est prouvée par plusieurs considérations. L'un et l'autre sont le plus souvent blancs; ils ont le poil long, le museau effilé et les oreilles droites. Ils sont voraces et voleurs, et, jusqu'à un certain point, indomptables. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent, et attaquent quelquefois leurs propres maîtres. Ils sont enclins à gronder et à montrer les dents, et hurlent plutôt qu'ils n'aboient. Dans les deux hémisphères, on les fait travailler: on les emploie à traîner des fardeaux, à tirer des traîneaux sur la neige et à d'autres ouvrages semblables; et, pour cela, on les accouple et on les enharnache comme des chevaux.

Après avoir énoncé que la race qui a survécu aux combats meurtriers des nations de l'Amérique du nord est d'origine tartare, le docteur Mitchell ajoute que celle qui a été jadis exterminée dans ces conflits, lui paraît avoir été une race malaye. Il y a quelques années que, dans le Kentuckey et le Tennessée, au fond des cavernes où l'on recueille du salpêtre et de la couperose, on a découvert des cadavres de ces anciens indigènes, enveloppés d'habits et de linceuls. Leur conservation et leur dessiccation parfaite leur ont fait donner le nom de momies, et ils forment une des antiquités les plus inté-

(1) *L'Homme américain*, t. II, p. 276, 286, 321.

ressantes de l'Amérique septentrionale. Nous parlerons plus spécialement d'un corps humain examiné, en 1813, dans la caverne du Mammouth, souterrain immense de la prairie sud du Kentuckey, qui a été exploré sur une étendue de quatorze milles (cinq lieues et demie), en ligne droite : cette limite des explorations aboutissait à une entrée au delà des montagnes Rocheuses. Le corps était celui d'une femme de taille gigantesque : il avait à peu près cinq pieds dix pouces anglais. On le trouva accroupi dans un trou de trois pieds carrés d'ouverture, sur lequel était une pierre plate. Les poignets étaient liés d'une corde et pliés contre la poitrine ; les genoux en étaient rapprochés. Le corps était entouré de deux peaux de cerf à moitié préparées et sans poils, sur lesquelles on avait dessiné en blanc des souches et des feuilles de vigne. Sur ces peaux était un drap ; aux pieds, une paire de mockansons ou chaussures, et une espèce de havre-sac qui contenait les objets suivants : Sept parures de tête en plumes d'aigle et d'un autre oiseau de proie, assemblées comme on fait aujourd'hui pour les éventails de plumes : ces parures, fort élégantes, se plaçaient debout sur le haut de la tête, d'une oreille à l'autre, attachées avec des cordons. Une mâchoire d'ours, arrangée pour être portée au moyen d'une corde autour du cou. Une serre d'aigle, destinée à être portée de la même manière. Plusieurs sabots de faon, arrangés en chapelet. Environ deux cents tours de chapelet en graine de l'intérieur du pays, un peu plus petite que la graine de chanvre. Des sifflets liés ensemble et d'environ six pouces de long, faits en canne, avec une ajoutée du tiers de la longueur : une ouverture d'environ neuf lignes s'étendait de chaque côté du joint, où se trouvait un roseau fendu. Deux grandes peaux de serpents à sonnettes, dont l'une avait quatorze anneaux sonores. Un peloton de nerfs de chamois, pour coudre, ressemblant à des cordes de violon. Quelques bouts de gros fil à deux ou trois brins. Une poche en filet, en forme de valise, s'ouvrant en long et par le haut, avec des ganses de chaque côté, et deux cordes fixées à l'une des extrémités et passant à travers ces ganses pour fermer cette valise si ingénieusement faite. Le drap, les mockansons, le havre-sac, la poche en filet, le fil, les cordons, étaient en écorce, travaillée soit en tresse, soit en espèce de tricot. Le havre-sac avait une double bordure de trois pouces, qui lui donnait plus de force. La description des objets trouvés avec le corps permet d'apprécier le costume des femmes de cette race aujourd'hui éteinte. Elle occupait la région située entre les lacs Ontario et Erié, au nord, et le golfe du Mexique au sud ; région bornée par les monts Alléganys à l'est, à l'ouest par le cours du Mississipi. Or, plusieurs circonstances induisent à croire qu'elle avait la même origine et les mêmes usages que les habitants de l'Australasie et des îles de la mer Pacifique. La contexture du drap ou du pagne qui enveloppe les momies est, en effet, la même que celle des étoffes rapportées de Wakash, des îles Sandwich et des îles Fidgi, par les modernes navigateurs. Il y a une ressemblance parfaite entre les manteaux de plumes que l'on tire aujourd'hui des îles de la mer du Sud et les couvertures dont ces momies sont revêtues : les plumes d'oiseaux qui les forment sont entrelacées ou assujetties par des fils, avec un art particulier, et l'eau coule dessus comme sur le dos d'un canard. Les mailles des filets, très-régulièrement formées et assemblées, sont d'un fil très-fort et très-égal. Les mockansons, fabriqués d'écorce travaillée en une sorte de natte très-solide, sont le produit d'une industrie remarquable. Dans les pays occupés naguère par les tribus détruites, on trouve des morceaux de sculpture antique, qui représentent divers objets et particulièrement des têtes humaines : ils ressemblent aux images taillées d'Otaïti, de la Nouvelle-Zélande et de quelques autres de ces contrées. On voit des retranchements, des fortifications, répandus çà et là sur la contrée fertile que ces peuples possédaient jadis : on peut donc supposer qu'ils étaient capables de construire des ouvrages beaucoup plus simples, tels que les morais, ou lieux de sépulture, et les lippas, ou places d'armes des îles de la Société. Enfin, les momies présentent le même angle facial et la même forme de crâne que la race des Malais. Tout annonce donc que ces peuples ont peuplé les îles du grand Océan. On a soupçonné récemment qu'ils avaient porté leurs migrations jusqu'aux îles Canaries, et que les Guanches, dont les momies subsistent, étaient une de leurs colonies. Si l'imagination acceptait cette hypothèse, elle se complairait à voir, au centre de

l'Amérique septentrionale, des momies encore révéler l'existence d'établissements anciens de cette audacieuse nation.

Nous n'omettrons pas de consigner ici une autre hypothèse proposée par le P. Gumilla, Jésuite (1).

« Les Indiens (Américains), dit-il, descendent de Cham, second fils de Noé, de même que nous descendons de Japhet par Tubal, qui a peuplé l'Espagne, lequel était petit-fils de Noé, et qui vint dans ce royaume cent trente-un ans après le déluge universel, l'an 1788 de la création du monde. L'Arabie, l'Égypte et le reste de l'Afrique échurent à Cham; et quelques-uns de ses petits-fils ou de ses arrière-petits-fils, s'étant embarqués et ayant été poussés par la tempête, comme je le dirai, passèrent du Cap-Vert au cap le plus avancé de l'Amérique méridionale, qui est celui de Fernambouc. Je ne veux d'autre preuve de mon sentiment, que la patience avec laquelle les Indiens supportent le joug de la domination espagnole, à quoi l'on peut ajouter cet avilissement d'esprit qui les porte à servir les nègres qui sont eux-mêmes esclaves des Européens. Ce n'est pas tout. Ce qui m'a donné beaucoup à penser, a été de voir qu'ils servent avec plus de plaisir et de bonne volonté un nègre esclave d'Angola ou de Mina, qu'un Européen de quelque qualité qu'il soit. J'ai encore observé, que, pour bien qu'un Européen traite un Indien, soit par rapport à l'habillement ou à la nourriture, il abandonne tôt ou tard son maître, et se met au service d'un nègre qui le maltraite et le nourrit fort mal, et que cependant, loin de s'enfuir, il le sert avec une affection infinie. Quel est ce mystère? Ce que je viens de dire se passe au pied de la lettre, et je ne suis pas le seul qui ait fait cette remarque. Quelle peut donc être la cause d'une conduite si extraordinaire? Je réponds à cela qu'ils n'agissent ainsi que pour vérifier la malédiction que Noé prononça contre Cham, lorsqu'il se réveilla, lui disant (*Gen.*, c. IX, v. 15) qu'*il serait serviteur des serviteurs de ses frères*. Il ne dit point *serviteur de ses frères*, mais *serviteur des esclaves de ses frères*. Et tels sont exactement les Indiens, non point contre leur gré, mais par choix, vérifiant ainsi la malédiction de Noé. Je dis plus. Tous les Européens qui ont été à l'Amérique, et qui y demeurent encore, savent que l'ivrognerie est celui de tous les vices auquel les Indiens sont le plus adonnés, et que c'est l'écueil le plus fatal de ces peuples: et j'attribue aussi à Cham ce vice universel des Indiens, de même que la nudité dans laquelle vivent les peuples idolâtres de l'Amérique. Cham se moqua de la nudité de son père et de l'attitude déshonnête dans laquelle il dormait; et, par un effet de la malédiction, ce qui n'avait été qu'un accident purement fortuit dans Noé, devint presque naturel dans les Indiens descendus de Cham, puisqu'ils sont enclins à l'ivrognerie et qu'ils n'ont pas de plus grand plaisir que d'aller nus. Que les curieux voient maintenant s'ils trouveront sur la terre un peuple qui ait autant de part à la malédiction de Noé contre Cham, et chez lequel elle se vérifie mieux? Herrera (*Déc.* 1, l. IX, c. 4) cite plusieurs Indiens qui contèrent aux Espagnols, au commencement de leurs conquêtes, que, par une tradition de leurs ancêtres, ils avaient connaissance du déluge et de Noé; qu'ils descendaient du second fils de Noé, lequel s'était moqué de la nudité de son père; et que, par un effet de cette malédiction, ils vivaient nus. On me répondra que les nègres suivent la même coutume et n'usent point d'habits: mais je tiens aussi que les nègres descendent de Cham, avec cette différence qu'ils ont l'âme moins basse, puisqu'on voit tous les jours des Indiens qui se mettent de leur plein gré au service des nègres, au lieu qu'il n'y a aucun nègre qui veuille s'abaisser à servir un Indien; et cette humeur hautaine peut venir de la différence de leurs tempéraments, de la nourriture dont ils usent en Afrique, et de plusieurs causes inconnues jusqu'ici, auxquelles j'attribue la qualité de leurs cheveux, de même que leur noirceur.

« Je dis, en second lieu, que les nations de l'Orénoque et des environs observent plusieurs des cérémonies que les Hébreux pratiquaient pendant leur séjour chez les Gentils, et qu'ils les suivent aveuglément sans en savoir la raison, guidés par la tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres. Je conclus donc, de cet usage et de

(1) *Histoire naturelle, civile et géographique de l'Orénoque*, par le P. Joseph Gumilla, de la Compagnie de Jésus, supérieur des missions de l'Orénoque; traduite de l'espagnol par M. Eidous, t. I, p. 78.

plusieurs autres de même espèce, qu'après que l'Amérique eut été peuplée par les descendants de Cham, il y passa aussi bon nombre d'Hébreux, lors de la dispersion de ce peuple ingrat, lesquels ont enseigné aux premiers habitants les cérémonies dont je parle.

« La circoncision, cette marque distinctive du peuple que Dieu s'était réservé, quoique pratiquée avec la variété qu'un long espace de temps introduit dans les usages et les coutumes, est encore en usage parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, dans les temps qu'ils la pratiquaient, et ceux qui vivent dans les bois, circoncisaient leurs enfants le huitième jour, sans en excepter les filles; et cela d'une manière si cruelle, qu'il en mourait plusieurs de l'un et de l'autre sexe. Les différentes nations de Cuiloto, d'Uru et des autres rivières qui se jettent dans l'Apure, avant d'avoir embrassé le christianisme, pratiquaient cet usage avec plus de cruauté et d'inhumanité, y joignant des blessures considérables aux bras et dans toutes les parties du corps... Ils n'exerçaient cette boucherie sur leurs enfants que lorsque ceux-ci avaient atteint l'âge de dix à douze ans, afin qu'ils eussent assez de force pour supporter la perte de sang qu'occasionnaient plus de cent blessures qu'ils faisaient à ces victimes innocentes de leur ignorance. Je trouvai, en 1721, dans ces bois, un enfant moribond, dont les plaies s'étaient envenimées et dont tout le corps était couvert d'une matière dégoûtante. Pour que ces enfants ne sentissent point l'instrument avec lequel on leur perçait les chairs, on avait soin de les enivrer auparavant, parce que personne n'était exempt de cette sanglante cérémonie. Les marques de la circoncision ne sont pas moins cruelles chez les Indiens Guamos et Ottomacos.

« La polygamie, autrefois permise chez les Hébreux, et la répudiation, sont si fort en vigueur chez ces peuples, que la synagogue la plus scrupuleuse pourrait se mouler sans crainte sur eux.

« On ne trouvera point de Juif qui ait autant d'horreur que ces idolâtres pour la chair de cochon. Il est vrai qu'ils en mangent sans répugnance, après qu'ils ont été instruits et baptisés.

« Les onctions et les parfums, qu'employaient autrefois les Juifs, subsistent encore parmi les peuples de l'Orénoque dans toute leur vigueur.

« Les Indiens sont obligés de se laver le corps trois fois par jour, ou tout au moins deux. Hé, qui ne dira point, en voyant cette coutume, que ces peuples judaïsent?

« Je rapporterai d'autres marques de judaïsme, à mesure qu'elles se présenteront; et, pour ne point amplifier mon sujet, je conclus en protestant que, si l'esprit de convoitise et d'intérêt qui domine dans les Juifs venait à se perdre, on le retrouverait chez les nations de l'Orénoque et des environs, dont le style, en fait de parenté, est le même que celui des Hébreux, les uns et les autres donnant le nom de frères et sœurs aux parents et aux parentes du second et du troisième degré. (Grégoire Garcia, et d'autres, l. III, c. 1.) L'inconstance, l'inaptitude, l'infidélité, la timidité, et les autres vices que l'Écriture attribue au peuple juif, se rencontrent dans les peuples dont je parle, sans en excepter aucun, quoiqu'en différents degrés: d'où je conclus que les uns descendent des Juifs qui furent dispersés du temps de Salmanazar, comme nous verrons tantôt, et que les autres ont pris d'eux leurs usages et leurs cérémonies. »

Le P. Gumilla parle encore ailleurs (1) de la manière dont l'Amérique a été peuplée, et il confirme ce que Diodore de Sicile raconte des Phéniciens (2), par un événement récent et connu. « M'étant, dit-il, trouvé en 1731, au mois de décembre, dans la ville de Saint-Joseph-de-Oruna, capitale du gouvernement de la Trinité de Barlovento, située à douze lieues de l'embouchure de l'Orénoque, j'appris des habitants qu'il était arrivé dans leur port un bateau de Ténériffe chargé de vin, qui était conduit par cinq ou six hommes maigres et décharnés, lesquels, ayant fait provision de pain et de viande pour quatre jours, passaient de Ténériffe dans une autre île des Canaries. La tempête les ayant surpris, il furent obligés de s'abandonner à la fureur des vents et des flots pendant plusieurs jours; de sorte que, ayant consommé le peu de vivres qu'ils avaient pris, ils se virent réduits à boire du vin pour toute ressource. Ils atten-

(1) *Histoire naturelle, civile et géographique de l'Orénoque*, t. II, p. 207.

(2) « Cùm Africæ littera legerem, ingentibus ventorum « procellis ad longinquas in Oceano tractus fuisse abreptos : « tandem ad insulam pervenisse ingentis magnitudinis. » (Liv. VI, c. 7.)

daient la mort à tout moment, lorsque, par une grâce toute spéciale du ciel, ils découvrirent l'île de la Trinité qui est vis-à-vis de l'Orénoque. Ils rendirent grâces à Dieu de ce succès inespéré. Ils arrivèrent et prirent fond dans le port espagnol, au grand étonnement de la garnison et des habitants, qui accoururent tous pour être témoins de ce prodige. Que ce passage ait été occasionné par le hasard plutôt que par la volonté de ces pauvres insulaires, je n'en veux d'autre preuve que leur déclaration, l'état misérable où ils étaient réduits, et le passe-port de la douane de Ténériffe qui marquait leur destination pour l'île de Palma ou celle de Gomer, qui appartient aux Canaries. Ce fait ainsi attesté, qui pourra nier que ce qui a eu lieu de nos jours ne puisse être arrivé dans les siècles passés, vu que ces faits sont rapportés par des auteurs classiques?... Il peut se faire qu'après que les côtes d'Espagne, d'Afrique, etc. eurent été peuplées, plusieurs bateaux aient été emportés par le vent vers le couchant, de même que celui des Canaries; d'autant plus qu'il n'est pas croyable que les descendants de Noé qui peuplèrent ces côtes occidentales aient oublié l'art de la construction que Dieu avait enseigné au saint patriarche. Il est vrai que, dans ces temps-là, les hommes ne voyageaient que terre à terre, la boussole n'étant point encore connue: mais cela n'empêche pas qu'un vent très-violent n'ait pu pousser les bateaux en pleine mer, et les obliger de suivre la route de nos Canariens. L'exemple de ces derniers donne beaucoup de poids au sentiment de Diodore de Sicile et à ce qu'il raconte des Phéniciens. Les uns et les autres furent emportés par les vents et jetés dans l'Amérique, sans qu'ils eussent dessein d'y passer. M. de Fer prétend que, dans le xve siècle, un vaisseau biscayen fut jeté par la tempête sur les côtes de l'Amérique; mais que, n'ayant pu y aborder à cause des vents contraires, il vint relâcher à Madère, où Christophe Colomb se trouvait pour lors, et que celui-ci, comparant le rapport du Biscayen avec les idées qu'il avait déjà conçues, résolut enfin de tenter la découverte de ce vaste continent... (1). Saint Augustin lui-même (1) donne à entendre qu'il ne doute point que les pays d'outre-mer n'aient été peuplés de la manière qu'on vient de dire. Quoique la conjecture ni l'enthousiasme poétique de Sénèque n'ajoutent rien aux preuves que je viens d'alléguer, on aurait cependant tort de mépriser le sentiment d'un auteur aussi versé dans l'antiquité; et il favorise trop mon opinion, pour que je le passe sous silence (2). Il peut avoir parlé, à l'occasion de quelques vaisseaux que le vent avait jetés sur des terres, qu'il supposait qu'on découvrirait dans la suite des temps, ainsi que cela est arrivé. »

Nous compléterons nos citations en rapportant l'opinion de M. Alexandre de Humboldt (3), autorité la plus grave et la plus décisive que nous puissions invoquer en cette matière:

« Le problème de la première population de l'Amérique n'est pas plus du ressort de l'histoire, que les questions sur l'origine des plantes et des animaux et sur la distribution des germes organiques ne sont du ressort des sciences naturelles. L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, nous montre presque toutes les parties du globe occupées par des hommes qui se croient aborigènes, parce qu'ils ignorent leur filiation. Au milieu d'une multitude de peuples qui se sont succédé et mêlés les uns aux autres, il est impossible de reconnaître avec exactitude la

(1) La jalousie des Espagnols, qui voulaient s'attribuer la priorité de la découverte de l'Amérique, au préjudice de l'illustre Génois, a donné cours à cette histoire. Nous aimons mieux entendre le P. de Charlevoix, Jésuite français, dire, dans son *Histoire générale de la Nouvelle-France* (t. I, p. 6): « Il est bien glorieux à l'Italie que les trois puissances qui partagent aujourd'hui presque toute l'Amérique doivent leurs premières découvertes à des Italiens, à savoir: les Castillans à un Génois (Christophe Colomb), les Anglais à des Vénitiens (Jean Cabot et ses fils), et les Français à un Florentin (Verazzano). Je joindrais à ces hommes illustres un autre Florentin (Amérie Vespuce), qui a rendu de grands services aux Castillans et aux Portugais dans le Nouveau Monde, s'il devait à son mérite, et non à une supercherie indigne d'un honnête homme, la gloire qu'il a eue de donner son nom à la plus grande des quatre parties du monde connu. »

(1) « Homines, multiplicato genere humano, ad insulas « inhabitandas navigio transire potuisse, quis ambigat? » (*De Civit. Dei*, l. XVI, c. 6.)

(2) Seneca, *actu secundo in Medeâ*:

Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Thetysque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

(3) *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 20.

première base de la population, cette couche primitive au delà de laquelle commence le domaine des traditions cosmogoniques.

« Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très-sensibles avec celle des peuples monghols qui renferme les descendants des Hiong-nu, connus jadis sous le nom de Huns, les Kalkas, les Kalmuks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non-seulement les habitants d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale, indiquent, par des caractères ostéologiques de la tête, un passage de la race américaine à la race monghole. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique, et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de Tartares et de Tschoudes, les races caucasienne, monghole, américaine, malaye et nègre paraîtront moins isolées; et l'on reconnaîtra, dans cette grande famille du genre humain, un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut être à jamais inconnues...

« Il a été impossible jusqu'ici de marquer l'époque des communications entre les habitants des deux mondes (1). Il serait téméraire de désigner le groupe de peuples de l'ancien continent avec lequel les Toltèques, les Aztèques, les Muyscas ou les Péruviens offrent le plus de rapports; puisque ces rapports se manifestent dans des traditions, des monuments et des usages qui peut-être sont antérieurs à la division actuelle des Asiatiques en Monghols, en Hindous, en Tongouses et en Chinois. »

Le P. de Charlevoix, Jésuite, auteur d'une excellente Dissertation sur l'origine des Américains, s'étonne qu'on ait cherché des traces de cette origine dans les mœurs, les coutumes, la religion et les traditions des indigènes, plutôt que dans la confrontation des langues. En effet, les anciennes traditions s'effacent de l'esprit de ceux qui, pendant plusieurs siècles, n'ont eu aucun secours pour les conserver. Les mœurs et les coutumes dégénèrent en très-peu de temps par le commerce avec d'autres nations, par le mélange de plusieurs peuples qui se réunissent, par le changement de domination toujours suivi d'une nouvelle forme de gouvernement; et cette altération est surtout sensible parmi des peuples errants, devenus sauvages, vivant sans règles qui les rappellent aux mœurs antiques, telles que l'éducation et la société. Enfin, rien ne subit de plus promptes, de plus fréquentes et de plus étranges révolutions que la religion, dès qu'on a renoncé à la seule véritable pour s'engager dans le labyrinthe de l'erreur. Il n'en est pas de même des langues qui ne perdent jamais tout ce qui les distingue l'une de l'autre, en sorte que l'on peut toujours remonter des ruisseaux au principales sources, c'est-à-dire des dialectes aux langues mères. « La connaissance des langues principales de l'Amérique, et leur comparaison avec celles de notre hémisphère qui sont regardées comme primitives, pourraient nous faire parvenir à quelque heureuse découverte, écrit Charlevoix (1); et ce moyen, le moins équivoque de tous, n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire. Nous avons eu, et nous avons encore des voyageurs et des missionnaires qui ont travaillé sur les langues qu'on parle dans toutes les provinces du Nouveau Monde. Il ne faudrait que faire un recueil de leurs grammaires et de leurs vocabulaires, et les rapprocher des langues mortes ou vivantes de l'ancien monde qui passent pour être originales. Les dialectes mêmes, malgré l'altération qu'ils ont soufferte, tiennent encore assez de la matrice pour nous fournir de grandes lumières. » On est entré dans la voie qu'indique le savant Jésuite; et le contre-amiral Dumont d'Urville, en constatant que l'on trouve des mots de trois langues, l'hébreu, le copte et l'arabe, depuis Madagascar jusqu'aux îles les plus reculées de la Polynésie, transforme l'analogie signalée par le docteur Lang, entre la langue malaise et les idiomes américains, en une similitude bien remarquable. M. de Humboldt, de son côté, a fait remarquer des analogies entre plusieurs

(1) *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 31.

(1) *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, t. V, p. 53.

langues du Nouveau Monde et celles de divers peuples du continent de l'Asie.

Les témoignages que nous venons de grouper diffèrent, sans doute, lorsqu'il s'agit de déterminer les points de départ des premiers habitants de l'Amérique: mais ils se réunissent tous pour protester, contre la philosophie voltairienne, que les Américains ne sont point une race à part, *sui generis*, et ayant commencé sur le sol où elle vit; ils s'accordent à proclamer que des communications nombreuses ont eu lieu, dès la plus haute antiquité, entre les deux continents, et ils rendent ainsi le plus éclatant hommage au principe de l'unité d'origine de l'espèce humaine.

CHAPITRE XXX.

L'état dans lequel on a trouvé les Américains, au XVe siècle, était un état de dégénération, et non un état primitif.

Les philosophes et les économistes, les antiquaires et les jurisconsultes, qui, après Montaigne, nièrent toute communication entre l'Amérique et l'ancien monde, et regardèrent ses habitants comme en dehors de nos traditions historiques ainsi que de nos croyances sur la création de l'homme et sur la manière dont cet univers a été peuplé, concluaient que, la civilisation n'ayant jamais pénétré parmi les Américains, ils avaient toujours été à l'état sauvage, qui était alors l'état primitif de l'homme; et les sophistes donnaient ces peuples pour modèles et pour types aux nations civilisées, qu'ils déclaraient avec dédain corrompues, dégénérées, hors de la nature, prenant faussement quelques erreurs et quelques abus pour le fond même de la société européenne. Le peu que nous avons dit des anciens monuments trouvés en Amérique conduit à prendre l'inverse de cette proposition. D'abord quelques indices ont fait soupçonner que le Nouveau Monde n'était pas aussi neuf qu'on le croyait; peu à peu la main de l'homme s'est trahie au milieu de l'œuvre du temps; parmi ces chênes séculaires, minés de vieillesse, parmi ces clairières verdoyantes, on a reconnu des traces de centres importants de population: la nature, avec son air d'éternelle jeunesse, s'était assise sur l'ouvrage de l'art. Mais si, dans des temps plus ou moins reculés, une civilisation plus perfectionnée a brillé en Amérique; si un peuple ami des sciences et des arts a passé sur ces contrées plus tard devenues désertes, force est bien de convenir que l'état des tribus américaines, au moment de l'apparition des Espagnols, était non point un état primitif, mais un état de dégénération, auquel le laps de quelques siècles avait suffi pour les faire descendre.

Les antiquités qui attestent la présence, sur le sol américain, d'une civilisation plus avancée que ne l'était celle des indigènes à la fin du XVe siècle, consistent, dans les limites des États-Unis, en retranchements ou remparts, construits soit en terre, soit en pierre; en tombeaux de différentes dimensions; en ustensiles, en idoles et en momies (1).

Le plus septentrional de tous les retranchements est placé au midi du lac Ontario: les autres se trouvent sur une ligne qui se dirige au sud-ouest jusqu'au fleuve Chenango près Oxford. Ils diffèrent beaucoup entre eux sous le rapport de la forme, des dimensions et de la hauteur des remparts: car il en est de forme carrée, circulaire, octogone; ils renferment dans leur enceinte de dix jusqu'à cinquante acres de terre; et la hauteur des remparts varie de cinq à trente pieds. Ils sont toujours placés dans le voisinage de quelque rivière poisonneuse, dans des terrains fertiles, et sur des plateaux assez élevés pour être à l'abri des inondations.

L'un des plus considérables est celui de Newark, dans l'État d'Ohio. On y voit quatre enceintes différentes, à peu de distance les unes des autres. La première, de forme circulaire, renferme un espace d'environ vingt-six acres de terre; ses remparts ont trente pieds de haut, et sont garnis d'un fossé large et profond. La seconde, de forme carrée, renferme un espace de vingt acres, et a des remparts de dix pieds de haut. La troisième, qui a la forme d'un octogone, contient un espace de quarante acres; ses remparts ont huit ouvertures ou entrées, cha-

(1) *Archéologie américaine*, ou Transactions de la Société d'antiquaires américains; in-8°, imprimé en 1820, à Worcester (États-Unis).

cune de quinze pieds de large; et, derrière chacune de ces ouvertures, à une distance de dix pieds, se trouve un fragment de rempart ou un tambour, de même hauteur et largeur que le rempart principal, dépassant de quatre pieds la largeur des entrées. Enfin, la quatrième enceinte, de forme circulaire, contient environ vingt acres. Elles sont toutes liées entre elles par des espèces de chemins couverts, renfermés entre deux remparts parallèles; et de semblables chemins conduisent aussi du plateau où sont les quatre enceintes jusqu'au bord de la rivière de Licking. Plusieurs élévations artificielles semblent avoir été placées aux extrémités de ce campement pour servir d'observatoires, d'où l'on pût dominer le pays et découvrir au loin l'arrivée de l'ennemi. A l'exception de quelques pointes de flèches, on n'a trouvé dans les enceintes aucun objet qui parût provenir de ceux qui les ont construites.

A quatre ou cinq lieues de ce retranchement, on voit, au milieu d'une forêt et sur un plateau élevé, un mur d'enceinte ou rempart formé de pierres brutes et entassées sans ordre: il enferme un espace de quarante acres et de forme tout à fait irrégulière. Deux élévations artificielles, pareillement en pierre et terminées en cône de quinze pieds de haut, sont l'une au centre de l'enceinte, l'autre à l'une des extrémités. Le mur n'a que deux ouvertures, assez rapprochées l'une de l'autre, et larges de dix pieds. Au devant de l'une de ces entrées, à quatorze pieds de distance environ, est un énorme quartier de roche carré. L'autre répond à une espèce de chaussée qui descend, par une pente douce, de l'enceinte dans la plaine environnante. Comme le plateau manque d'eau et que le sol est stérile, il n'a pu être un centre permanent de population.

Près Marietta, il y a deux carrés, situés à une petite distance l'un de l'autre, l'un renfermant un espace de quarante acres, l'autre de vingt. Leurs remparts ont environ dix pieds de haut, et une largeur de trente à trente-six pieds à leur base. Chaque côté de ces carrés présente trois entrées. La plus large donne sur une chaussée de trois cent soixante pieds de long, renfermée entre deux remparts parallèles, qui conduit jusqu'au fleuve Muskingum. De petites élévations circulaires, placées en arrière des ouvertures, semblent destinées à les défendre. Dans l'enceinte du grand carré, on en trouve deux petits d'une construction pareille, l'un de cent quatre-vingt-huit pieds de long et de cent trente-deux de large, l'autre de cent vingt pieds de long et de cent cinquante de large, entourés de remparts de terre élevés de huit à neuf pieds. Pour obtenir la terre nécessaire à la construction des remparts, les anciens Américains n'ont pas creusé de fossés : ils ont enlevé la surface du sol, en évitant de le rendre inégal. Tout autour, on rencontre un grand nombre de fragments de vases, d'une argile très-fine, et qui portent des vestiges d'un beau vernis : leur cassure, lorsqu'elle est fraîche, est noire et parsemée de petits points brillants.

On voit, près Circleville, une espèce de fort de forme circulaire, entouré de deux remparts concentriques, entre lesquels il y a un fossé. Le diamètre du fort est de soixante-neuf toises; ses remparts, qui se dégradent tous les jours, avaient jadis vingt pieds de haut. Il communique avec un autre ouvrage de forme carrée, dont les côtés ont une longueur de vingt toises. On y pénètre par huit ouvertures de vingt pieds de large. A vingt pieds en arrière de chacune d'elles, sont placées des élévations circulaires de quatre pieds de haut, ayant à leur base quarante pieds et à leur cime vingt pieds de diamètre. Les quatre côtés du carré répondent aux quatre points cardinaux. Cette circonstance, ainsi que la régularité avec laquelle tous ces ouvrages sont construits, prouve que les anciens Américains ne manquaient pas de connaissances astronomiques et géométriques.

Les constructions que l'on voit près Chillicothe, Porsmouth, et sur les bords du petit Miami, ressemblent plus ou moins à celles que nous venons de décrire. Il en est d'autres, moins considérables, que l'on trouve quelquefois isolées, et le plus souvent dans le voisinage des premières : ce sont des remparts parallèles, distants entre eux de deux à trois toises seulement; l'espace intermédiaire est fortement battu et légèrement bombé, comme une chaussée. Il est difficile de décider si c'étaient des chemins couverts, destinés à faciliter les communications entre différents campements, ou bien des lieux consacrés à des cérémonies religieuses ou à des jeux nationaux.

Les monticules artificiels destinés à servir de

sépulture forment une autre espèce de monuments. Leur hauteur varie de quatre à cent pieds. Il en est qui n'ont que dix à douze pieds de diamètre à leur base, tandis que d'autres sont d'une telle dimension que leur base couvre plus d'un are. Leur forme est ordinairement conique. On en trouve depuis les Andes de l'Amérique septentrionale jusqu'aux monts Alleganys, et depuis les lacs du Canada jusqu'au golfe du Mexique. Quoique ceux du nord soient peu nombreux et peu élevés, tandis que ceux du midi sont en grand nombre et ont des dimensions plus considérables, tous cependant annoncent par leur forme la même origine.

Dans un de ces monticules, situé près Marietta, on trouva un squelette couché sur le dos, dans la direction du nord-est au sud-ouest, et recouvert de pierres plates et minces, noircies par le feu : d'où l'on peut conclure que le cadavre avait été consumé en partie, avant qu'on le couvrît de terre. Il y avait, à côté du squelette, trois bossettes de cuivre, doublées d'une plaque d'argent, qui paraissaient avoir été les ornements d'un bouclier ou d'un ceinturon ; il y avait encore des fragments du fourreau et de la poignée d'une épée en cuivre et en argent, ainsi que d'autres ornements dont il est difficile de deviner la destination. Les os du squelette, qui étaient assez endommagés, furent réduits en poussière par le contact de l'air. Le monticule, au moment où on le démolit, avait six pieds de haut et trente-cinq de diamètre. Il était couvert d'arbres qui, à la fin du xve siècle, devaient avoir au moins deux cents ans.

Un monticule, près Circleville, contenait deux squelettes, et à côté d'eux un grand nombre de pointes de lances et de flèches, la poignée d'une épée en corne d'élan avec des ornements d'argent, et un miroir de verre naturel (*mica membranacea*) de trois pieds de long sur dix-huit pouces de large : les cadavres paraissaient avoir été exposés à un feu violent, qui avait un peu endommagé les os. A quarante toises de distance, il y avait un monticule beaucoup plus grand et plus élevé, qui avait servi de sépulture commune : en le démolissant, on trouva une grande quantité de squelettes provenant d'individus de tout âge, beaucoup de haches et de couteaux de pierre, ainsi que des ornements de différentes espèces.

Plus on avance vers le sud-ouest, plus les monticules augmentent en nombre et en étendue. Presque toujours ils sont placés au confluent de deux rivières et dans les terrains les plus fertiles. L'immense quantité d'ossements qu'ils renferment annonce que jadis ces régions étaient très-peuplées et que leurs habitants avaient des demeures fixes.

Les armes et ustensiles découverts dans les fouilles sont des pointes de lances ou de flèches en cuivre, des bracelets et des chaînes du même métal, des haches de pierre, des têtes de pipe en talc ; des vases de terre cuite, destinés, selon toute apparence, à contenir des liquides, et ornés de figures humaines en relief ; des urnes renfermant des ossements à demi calcinés, et qui sont d'une telle solidité que, exposées à l'action du feu le plus ardent, elles n'en reçoivent aucun dommage. A l'égard des ustensiles, ornements ou armes de métal, ceux d'argent ou de cuivre sont seuls en état de conservation ; le fer ne se trouve guère qu'oxydé.

On possède aussi quelques figures humaines en terre cuite, qu'on suppose être des idoles : ce ne sont que des torses informes, sans bras, surmontés d'une tête, d'un travail très-grossier, et qui ne peuvent jeter aucun jour sur la religion ni sur le culte de ces anciens peuples.

Les montagnes des États de Tennessée et de Kentuckey sont presque toutes calcaires et percées de grottes, telles que la caverne du Mammouth dont nous avons parlé. On y découvre souvent des cadavres humains en état de parfaite conservation, sans qu'on aperçoive aucun vestige ni d'incision au moyen de laquelle on aurait pu enlever les intestins, ni d'ingrédiens aromatiques qui auraient servi à l'embaumement ; en sorte que la conservation des cadavres ne peut être attribuée qu'à la nature de la terre, fortement imprégnée d'acide sulfurique, d'alun et de salpêtre, dans laquelle ils sont déposés. Ces cadavres ont, pour la plupart, une triple enveloppe, la première en toile d'un tissu grossier, les deux autres en peau de cerf dont on a enlevé le poil. Leur peau est de couleur brunâtre, les dents sont très-blanches, les cheveux roux.

Aux preuves d'une ancienne civilisation trouvées sur le territoire des États-Unis, nous ajouterons les preuves plus abondantes et plus posi-

-ouest, plus le[s]
bre et en éten-
placés au con-
les terrains les
ité d'ossements
adis ces régions
leurs habitants

uverts dans les
es ou de flèches
haînes du même
es têtes de pipe
destinés, selon
liquides, et or-
lief; des urnes
calcinés, et qui
osées à l'action
reçoivent aucun
iles, ornements
nt ou de cuivre
n; le fer ne se

gures humaines
tre des idoles:
nes, sans bras,
il très-grossier,
sur la religion
uples.
'ennessée et de
lcaires et per-
verne du Mam-
On y décou-
ins en état de
l'on aperçoive
yen de laquelle
ni d'ingrédiens
à l'embaume-
n des cadavres
re de la terre,
urique, d'alun
sont déposés.
art, une triple
'un tissu gros-
cerf dont on a
couleur bru-
s, les cheveux

vilisation trou-
is, nous ajou-
s et plus posi-

Colline de Xochicalco

Colline de Xochicalco

tives encore que fournit le Mexique (1), où l'on rencontre tant de restes de l'architecture gigantesque et mystérieuse des premières tribus américaines. Tout un monde antique, naguère encore caché aux yeux de la science, s'y révèle à nos regards, consigné d'une manière impérissable dans des monuments qui forment un grand musée historique.

Ainsi à Tetlama (contrée de pierres) on trouve un édifice fameux, oratoire, temple, ou construction militaire, nommé Xochicalco (maison des fleurs), dont voici les principales dispositions. Un fossé de douze mille trois cents pieds de circuit entoure une colline naturelle haute de trois cent soixante pieds au moins. (Pl. XLVIII, n° 1.) Elle est revêtue extérieurement de plusieurs terre-pleins, soutenus par des murs construits en chaux et en pierres, d'une grande solidité. Sur la colline, où conduit une chaussée de neuf pieds de large, est une place entourée d'une muraille en pierres sèches de trois pieds d'épaisseur, rangées par assises à angles droits. Au milieu de la place, on voit un édifice ou première base d'une pyramide qui avait cinq assises superposées les unes sur les autres, mais dont une seule, d'un admirable travail, existe maintenant. Ce premier corps est divisé en trois parties inégales : la première, qui sert de base, est en talus; la seconde, ou la frise, est unie et verticale; la troisième, ou la corniche, est saillante. Le tout forme comme un piédestal revêtu de grandes pierres taillées, et bien jointes. Ce qu'il y a de plus curieux, ce qui sans doute a fait donner à l'édifice le nom de maison des fleurs, c'est que les trois faces sont couvertes de bas-reliefs, sculptés après le placement des pierres, et représentant un grand nombre d'hiéroglyphes, ou figures d'hommes, d'animaux, de plantes, etc. (Pl. XLVIII, n° 2.) Les mêmes sculptures se voient sur les autres parties de l'édifice, dont les fragments jonchent le sol. Le monument est en pierre calcaire, qui ne se trouve pas dans les environs. Il avait été autrefois peint tout entier en vermillon. Les arbres qui y sont implantés contribuent malheureusement à le détruire. Au bas de la colline, avant le premier mur de soutènement, est l'entrée d'une caverne fort curieuse. Dans le roc vif a été taillé un couloir, revêtu d'une couche de chaux et badigeonné en rouge, qui s'étend droit l'espace de quatre-vingt-dix pieds, et aboutit à un soupirail où l'air arrivait du haut de la colline. A gauche de l'entrée de la caverne et à quinze pieds de distance, est un autre couloir dans les mêmes conditions, large de six pieds, long de cent quatre-vingts : vers le bout, deux passages introduisent dans une grande salle, taillée dans la roche même, qui est très-dure. Dans un des angles de la salle et dans l'épaisseur de la voûte, on a pratiqué une sorte de coupole de forme conique de six pieds de largeur, offrant à son extrémité un tube de neuf pouces de diamètre, qui servait à procurer de l'air. L'intérieur de ce petit dôme était revêtu de pierres carrées, placées par assises circulaires avec une grande précision. Le travail prodigieux qu'a exigé ce vaste et antique souterain, creusé à force de bras et d'outils, ne permet pas de nier que ses auteurs aient connu l'usage du fer : cependant, jusqu'à ce jour, on n'a pas encore découvert d'instruments de ce métal. Il est peu de nations qui aient à mettre en parallèle des monuments semblables; et ce n'est que dans la plus haute antiquité qu'on voit travailler ainsi les montagnes et les collines pour les faire servir à la décoration monumentale, ou pour les transformer elles-mêmes en monuments.

Tout auprès de Chila, sur une éminence nommée la Tortue, on aperçoit les restes d'une pyramide quadrangulaire, fort détériorée par la végétation, et dont la base a, sur chaque face, quatre-vingt-seize pieds sur soixante de hauteur : on y arrivait par un escalier qui regarde l'Orient. Au pied de la pyramide, vers l'angle nord-est, est l'entrée d'une sépulture souterraine *en forme de croix*, revêtue intérieurement de pierres taillées, jointes par un ciment de chaux, recouvertes d'un enduit blanc et brillant. On y voit encore des ossements humains.

Les tombeaux les plus remarquables sont dans une sorte de vallée, resserrée entre des collines arides, disposées d'une façon demi-circulaire,

(1) Alexandre de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent; Voyage d'Antonio del Rio : Antiquités mexicaines*, ou *Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix*, ordonnées en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenque; Nebel, *Voyage pittoresque et archéologique dans le Mexique;* Frédéric de Waldeck, *Voyage pittoresque et archéologique dans la province d'Yucatan;* Stephens, *Incidents d'un voyage dans l'Amérique centrale.*

La nation zapotèque l'avait nommée Liuba, c'est-à-dire sépulture. Lorsque les Mexicains s'en emparèrent, ils corrompirent ce nom en celui de Miguitlan, qui signifiait, dans leur langue, enfer, lieu de tristesse ou lieu de réunion. Au milieu de cette solitude s'élèvent quatre grandes et magnifiques constructions, appelées palais de Mitla, et exécutées, avec un luxe de matériaux digne des Romains, dans un lieu qui domine la ville de San-Pueblo-Mitlan. En se représentant deux carrés longs, qui, posés en croix l'un sur l'autre, forment ainsi une salle carrée, et par leurs débordements font autant de salles latérales, longues et peu larges, on a en général le plan de chaque palais, et même celui des quatre édifices séparés entre eux. Au centre de ces quatre constructions est une ouverture, ou un puits, qui conduit, par un escalier, à la salle sépulcrale, destinée aux rois ou aux prêtres de la race zapotèque. Son plan forme *une croix* d'assez grande étendue. Au point d'intersection des deux lignes, se trouve une colonne cylindrique, qui est posée sur une pierre quadrangulaire, et qui soutient une autre dalle formant la voûte ou le ciel. Les quatre côtés regardent quatre caveaux carrés, où l'on déposait les dépouilles mortelles. Ils sont couverts par de grandes dalles servant de voûtes plates. Le tout était peint de vermillon ou d'oxyde de fer. On conjecture que, lors de la mort d'un fils, d'une épouse ou d'une mère, le roi des Zapotèques se retirait pour quelque temps dans le plus beau palais, qui, d'après l'indication que nous avons donnée plus haut, se composait de quatre corps de bâtiments faisant face l'un à l'autre et formant une grande place au milieu. La magnificence de l'extérieur, décoré de grecques en relief d'une belle invention, annonçait celle de l'intérieur. Le corps principal, situé au nord, et qui subsiste encore presque en entier, renferme une salle très-allongée, divisée longitudinalement de l'est à l'ouest par une file de six colonnes en granit, d'une seule pièce, qui ont trois pieds de diamètre, et seize à dix-sept de haut. Elles sont lisses, sans bases ni chapiteaux, et l'extrémité supérieure est arrondie. On les a longtemps regardées comme les seules trouvées dans le nouveau continent. (Pl. XXII, nos 1 et 2.)

Près la ville de Mitla, il y a deux de ces oratoires à degrés superposés, dont on retrouve des modèles en plusieurs contrées de l'Asie. Le premier est quadrangulaire, et formé de quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre : on arrivait au sommet par un escalier qui regarde le couchant, et qui prend son commencement sur une place carrée, circonscrite par trois massifs, construits aussi en retraite, et en pierre et brique comme tout le reste ; au milieu est un autel, de forme carrée, desservi par des degrés. Le second oratoire, qui n'a que trois assises superposées en retraite, est construit en briques séchées au soleil, posées à plat, et formant des couches alternatives avec des couches de ciment, à la manière des Babyloniens. Du grand nombre de ces oratoires ou teocallis, qui exigeaient un travail immense, on peut conclure que les anciens Américains étaient très-religieux.

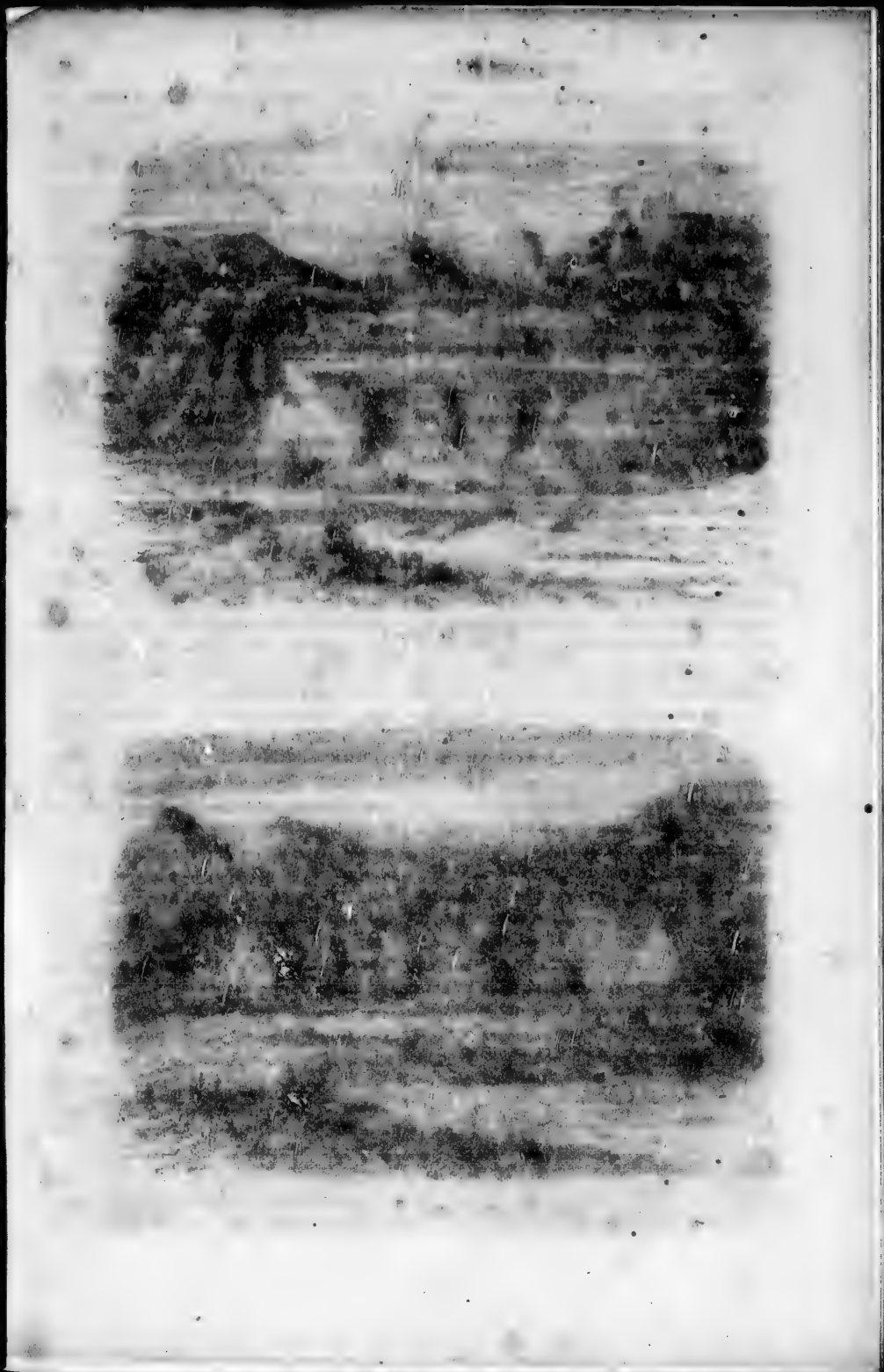
Le plus admirable de tous les travaux est celui des mosaïques, dont les murs des palais et la plupart des tombeaux sont couverts. Les ouvriers zapotèques ont su réunir avec bonheur la solidité égyptienne et l'élégance grecque. L'œil ne comprend rien à l'assemblage ou à l'union parfaite de ces petites pierres, sans aucun ciment ni aucune matière conglutinante : une coupe bien lisse, une juxta position étroite, plan contre plan, constituent tout le travail de mosaïque. Ces pierres sont un peu arrondies maintenant par l'action de l'air et de la pluie. La disposition ou la taille des plus petites ressemble un peu à celle d'un coin ou d'une pyramide à base quadrangulaire : le haut s'incruste dans la muraille, et une partie du plan inférieur reste saillante. Elles sont comme des briques de diverses grosseurs et de diverses formes ; et on les implantait dans le mur en terre, préparée pour cet usage lorsqu'elle était encore fraîche et visqueuse. Les unes se mettaient à plat, selon le dessin à suivre ; les autres de champ, dans une position soit diagonale soit verticale. La partie entrante se termine ordinairement par une courbe ou par un angle.

A trois quarts de lieue de Mitla, sur un rocher isolé et dominant les collines, sont assises des fortifications, construites selon les règles d'une stratégie très-savante. (Pl. XXIII, n° 1.)

Les pierres énormes qui ont servi à édifier tous ces monuments étaient tirées d'un canton appelé en langue zapotèque Aguilosoé ; ce qui

lont on retrouve des
s de l'Asie. Le pre-
t formé de quatre
ssus de l'autre : on
scalier qui regarde
on commencement
crite par trois mas-
aite, et en pierre et
; au milieu est un
sservi par des de-
n'a que trois assises
onstruit en briques
lat, et formant des
couches de ciment,
. Du grand nombre
qui exigeaient un
nclure que les an-
-religieux.
les travaux est ce-
urs des palais et la
verts. Les ouvriers
bonheur la solidité
que. L'œil ne com-
à l'union parfaite
ucun ciment ni au-
: une coupe bien
oite, plan contre
vail de mosaïque.
ondies maintenant
uie. La disposition
essemble un peu à
amide à base qua-
e dans la muraille,
ur reste saillante.
de diverses gros-
t on les implantait
ée pour cet usage
e et visqueuse. Les
on le dessin à sui-
s une position soit
partie entrante se
e courbe ou par un

litla, sur un rocher
, sont assises des
n les règles d'une
III, n° 1.)
ont servi à édifier
irées d'un canton
Aguilosoé; ce qui



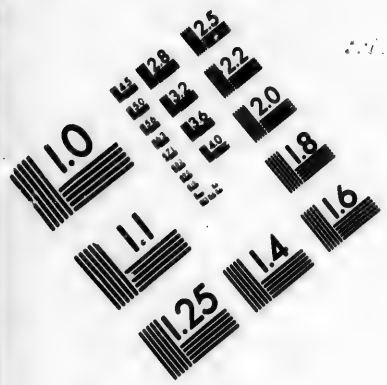
la nation zapotèque l'avait nommée Lyobaa, c'est-à-dire sépulture. Lorsque les Mexicains s'en emparèrent, ils corrompirent [illegible] en celui de Mictlan, qui signifiait [illegible] gue, enfer, lieu de tristesse ou [illegible]. Au milieu de cette solitude [illegible] grandes et magnifiques constructions [illegible] palais de Mitla, et exécutées [illegible] matériaux dignes des Romains [illegible] donne la ville de Mexico. Deux [illegible] présentant deux corps [illegible] croix l'un sur l'autre [illegible] carrée, et par les [illegible] ouvrant de salles latérales [illegible] un général le plan de [illegible] celui des quatre [illegible] Courbe de la [illegible] verture, ou entrée, qui conduit, par un escalier, à la salle sépulcrale, destinée aux rois ou aux prêtres de la race zapotèque. Son plan forme une croix d'assez grande étendue. Au point d'intersection des deux lignes, se trouve une colonne cylindrique, qui est posée sur une pierre quadrangulaire, et qui soutient [illegible] tre dalle formant la voûte ou le toit. Les [illegible] regardent quatre [illegible] d'oxyde de fer. On [illegible] mort d'un fils, d'une épouse ou d'une mère, le roi des Zapotèques se retirait pour quelque temps dans le plus beau palais, qui, d'après l'indication que nous avons donnée plus haut, se composait de quatre corps de bâtiments, faisant face l'un à l'autre, et formant une grande place au milieu. La magnificence de l'extérieur, décorée de grecques et [illegible]. Sans doute la [illegible] vation, en honneur, celle de l'[illegible] le corps principal situé au nord, et qui [illegible] comme plus [illegible] chiter, [illegible] une [illegible] fois allongée, dit [illegible] longueur [illegible] [illegible] est percé de six colonnes engagées, d'une seule pièce, qui ont trois pieds de diamètre, et seize [illegible] de haut. Elles sont lisses, sans bases ni chapiteaux, et l'extrémité supérieure est arrondie. On les a longtemps regardées comme les seules colonnes dans le nouveau continent. (Pl. XXII, n° 1.)

Sur la roche de Mitla il y a deux de ces édifices à degrés sur lesquels [illegible] on retrouve [illegible] modifications plus [illegible] contrées de l'Asie. Le [illegible] est quadrangulaire, et formé de quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre, arrivant au sommet par un escalier qui regarde [illegible] couchant, et qui prend son commencement sur une place carrée, circonscrite par trois murs, construits aussi en retraite, et en pierres de taille; le quatrième côté forme le reste; au milieu est un autel, de forme carrée, desservi par des degrés. Le second édifice, qui n'a que trois [illegible] [illegible] est [illegible], est construit en briques séchées au soleil, posées à plat, et formant [illegible] alternativement avec des couches de [illegible] à la manière des Babyloniens. Du grand nombre de ces [illegible] qui exigeaient un travail [illegible] peut conclure que les [illegible] Américains étaient très-religieux.

La plus admirable de tous les travaux est celui des mosaïques, dont les murs des palais et la plupart des tombeaux sont couverts. Les ouvriers zapotèques ont su réunir avec bonheur la solidité égyptienne et l'élégance grecque. L'œil ne [illegible] rien à l'assemblage ou à l'union parfaite [illegible] sans aucun ciment ni [illegible] une coupe [illegible] droite, plan contre [illegible] de mosaïque. [illegible] arrondies ne [illegible] de l'eau de la pluie. La disposition [illegible] la taille des plus petites ressemble un peu celle d'un cône ou d'une pyramide à base [illegible] drangulaire : le haut s'incruste dans la muraille, et une partie du plan inférieur reste saillante. Elles sont [illegible] des briques de diverses grandeurs et de diverses formes; et on les implante dans le mur en terre, préparé pour cet usage lorsqu'elle était encore fraîche et visqueuse. Elles se [illegible] à plat, selon le dessin à suivre; les [illegible] de champ, dans une position [illegible] diagonale ou verticale. La partie entrante [illegible] termine ordinairement par une courbe ou par [illegible] angle.

A trois quarts de lieue de Mitla, sur un rocher isolé et dominant les collines, sont assises des fortifications, construites selon les règles de la stratégie très-savante. (Pl. XXII, n° 4.)

Les pierres énormes qui ont servi à [illegible] ces monuments étaient tirées d'un carrier appelé en langue zapotèque Aguilosoé; ce [illegible]



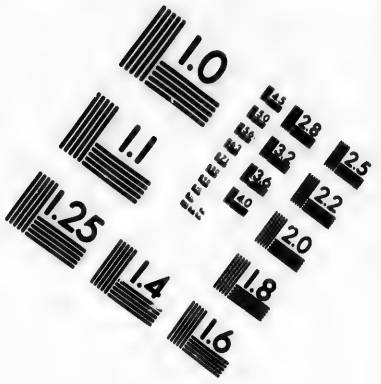
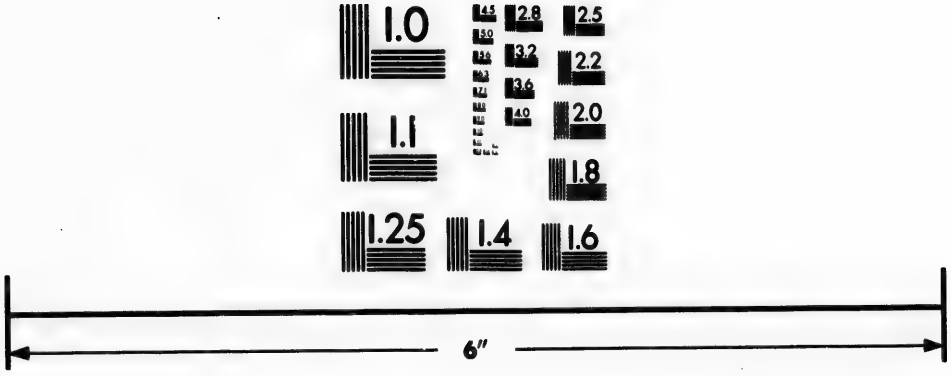
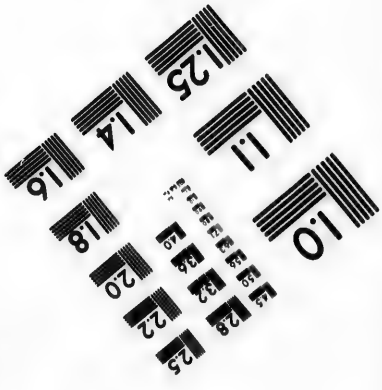


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

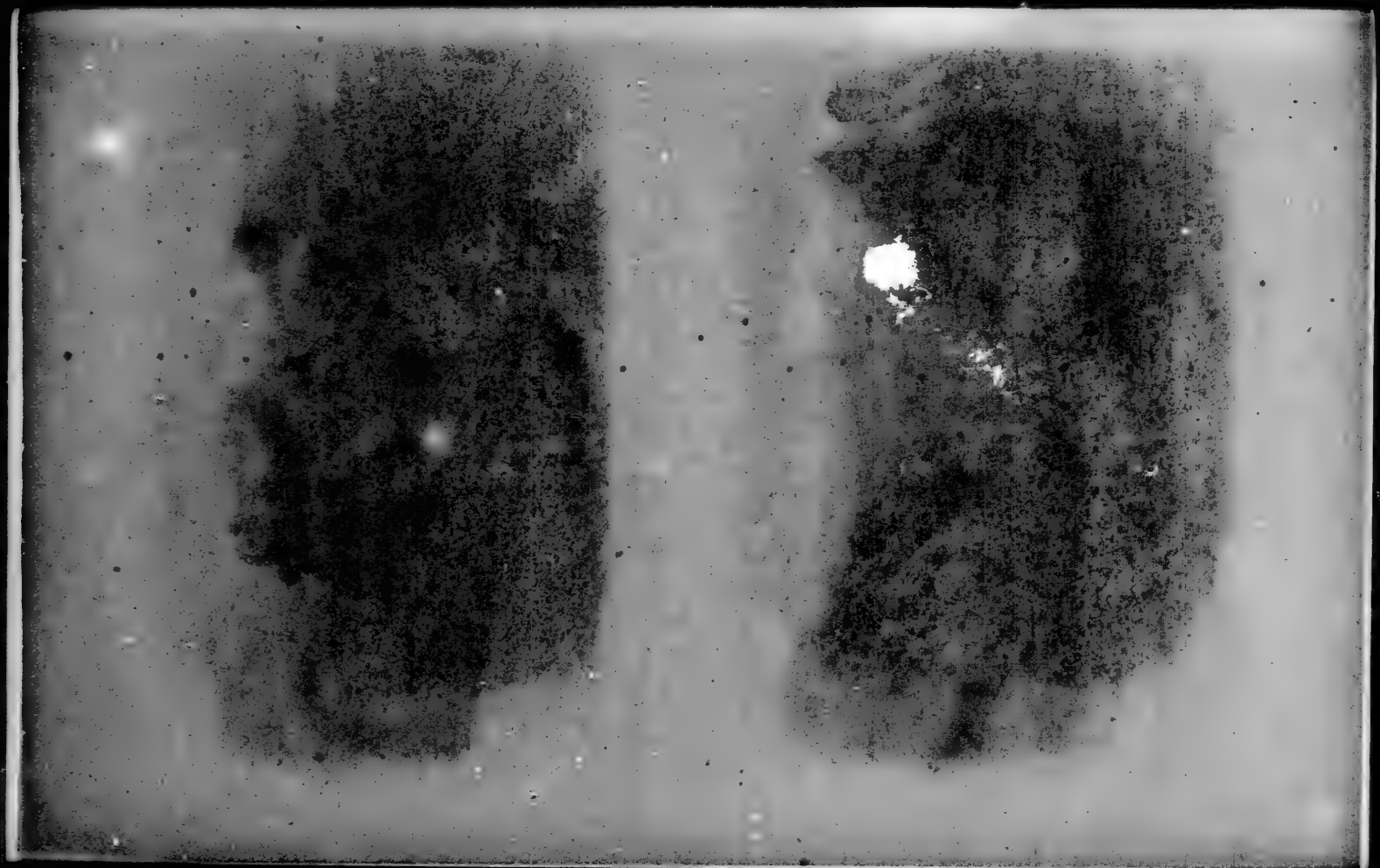
2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

[illegible]

Antigua fortaleza cerca de Milo

[illegible]

Pl. XXIX



Ancienne forteresse près de Mitla

Antica fortezza vicino a Mitla — Antigua fortaleza cerca de Mitla

Pont antique à Mexique

[illegible]

Monument de Tehuantepec

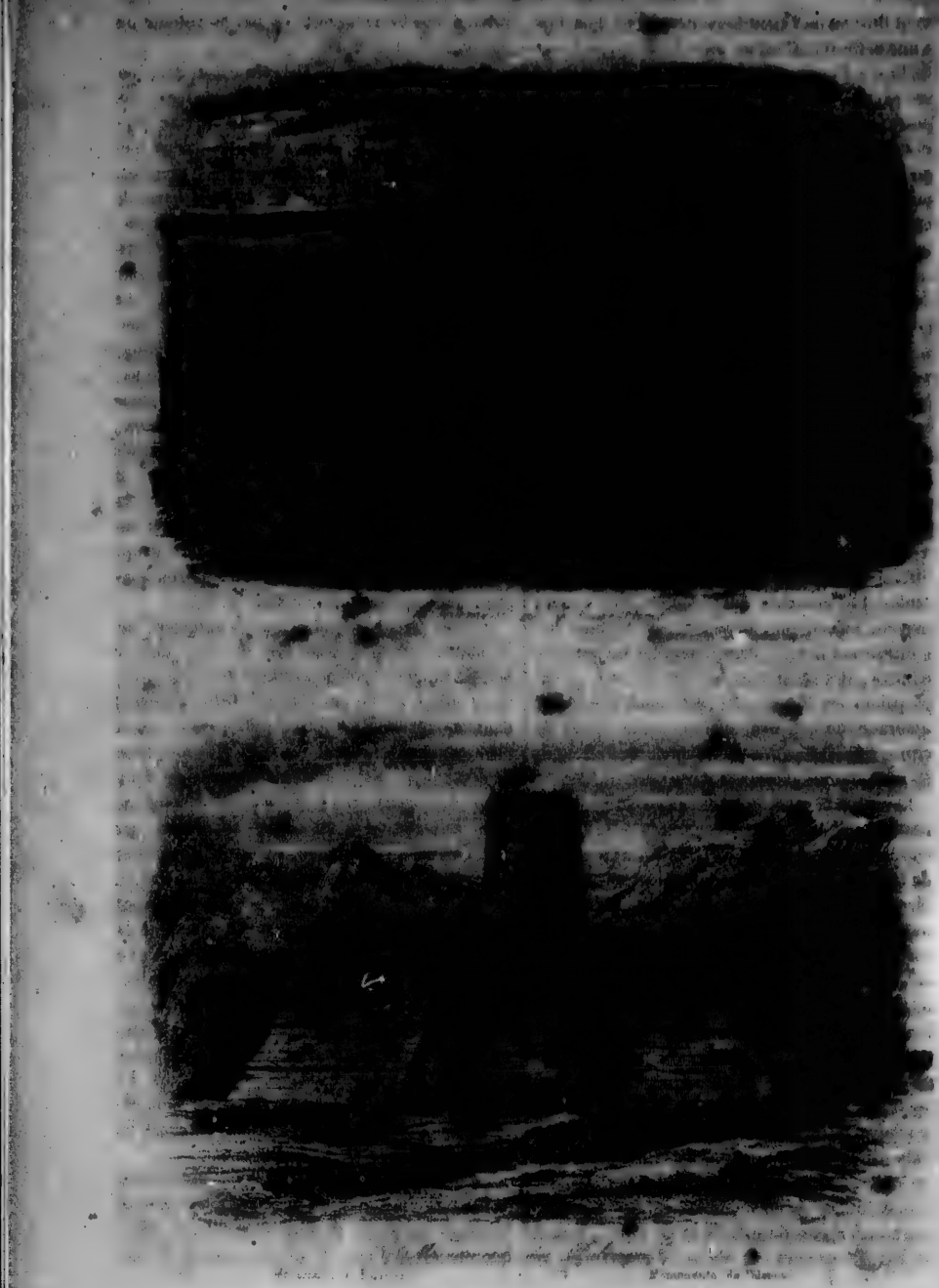
Monumento di Tehuantepec | Monumento de Tehuantepec

Monument de Palenque

Monumento di Palanco | Monumento de Palanco

[illegible] Les Romains [illegible] mêmes mécaniques [illegible] élevèrent jamais, dans leurs plus majestueux édifices, des blocs comparables à ceux qu'employaient les Zapotèques; et cependant [illegible] nous avons refusé longtemps de croire à la civilisation d'un peuple qui atteignait [illegible] résultats aussi [illegible] d'appareil.

[illegible] sculpture zapotèque [illegible] monolithes [illegible] de Mitla, [illegible] la nature [illegible] ces [illegible] ont [illegible] les [illegible] Zapotèques [illegible] ces [illegible] ont [illegible] les [illegible] ces [illegible] ont [illegible] les [illegible] ces [illegible] ont [illegible] les



veut dire en mexicain Belvédère, lieu d'où l'on a une belle vue. C'est un roc vif, qui se prolonge de l'est à l'ouest. Sa superficie est nue, et creusée par des sillons parallèles assez profonds, disposés par la nature de telle façon que la puissance des machines, venant au secours de l'art, a seule pu diviser et enlever des tables, des masses prismatiques et des colonnes d'une grandeur étonnante. D'un sillon à l'autre il y a de grands trous, pratiqués pour servir de point d'appui aux leviers. On rencontre même, çà et là sur le sol, des tronçons de colonnes d'un fort diamètre, de grandes dalles, d'énormes architraves à moitié dégrossies. D'autres sont encore sur leur lit, ainsi que cela se voit également en Égypte dans les célèbres carrières de granit d'où l'on tirait les figures colossales et les obélisques, dont quelques-uns ne sont pas encore entièrement séparés des massifs auxquels ils tenaient. Le transport des blocs était la difficulté la plus grande à surmonter : la force des bras ne pouvant suffire à conduire ces pierres de la carrière à Mitla, distant d'une lieue, il a fallu des machines puissantes. Les Romains, qui se servirent de tous les moyens mécaniques inventés par Archimède, n'utilisèrent jamais, dans leurs plus majestueux édifices, des blocs comparables à ceux qu'employaient les Zapotèques ; et cependant notre ignorance ou notre vanité a longtemps refusé de croire à la civilisation d'un peuple qui atteignit les mêmes résultats sans tant d'appareil.

La sculpture zapotèque pouvait produire d'aussi beaux résultats que l'architecture de cette nation. On a trouvé une tête en terre cuite, avec un nez de la race caucasienne, d'un caractère martial, bien façonnée et modelée ; le menton, la bouche, les yeux, sont très-bien placés et parfaitement sculptés ; sur la tête est une espèce de morion en forme d'éventail, et rappelant par les côtés un casque à la grecque, avec des mentonnières bien faites. Nous citerons encore deux grandes statues de femmes, dont l'une est à genoux, cachant son sein avec ses mains ; et l'autre, couverte par derrière d'une espèce de manteau, et les mains placées de telle manière qu'elles produisent une certaine ressemblance avec la Vénus de Médicis. Ce n'est donc pas faute d'art que les statues de ce peuple présentent des attitudes contre les règles du naturel et du beau. On doit croire que, si elles ont été faites ainsi, c'est en vertu d'une loi religieuse ou par la volonté du gouvernement politique.

Dans la province de Tlascala, il existe, sur la pente d'une colline haute et escarpée, un pont antique, construit, sur une ravine profonde, en grandes pierres de dimensions inégales, réunies avec de la chaux et bien nivelées. Il a douze pieds de hauteur, et il est garni de ses parapets, que le temps n'a pas encore détruits. Ce massif, de quarante pieds environ d'épaisseur, est percé par une voûte de la même étendue, dont l'ouverture est angulaire. La largeur du pont est la même que celle du conduit, quarante pieds. Cette œuvre d'architecture hydraulique est ornée, aux quatre coins, par des obélisques de belle proportion, construits intérieurement en pierres et en chaux, et revêtus extérieurement de grandes briques bien cuites, placées par rangées circulaires. Il y en a quatre, deux à l'entrée, et deux à la sortie. Ces obélisques offrent au voyageur un coup d'œil majestueux, et sont en même temps une sorte de lieu de repos. Ils ont environ quarante pieds de haut. (Pl. XXIII, n° 2.)

A trois lieues à l'ouest de Tehuantepec, sur le plateau d'une colline fort élevée, dont le nom en langue zapotèque signifie *pierre grande*, et au milieu de ruines considérables, s'élèvent deux monuments de forme pyramidale, assez bien conservés. Le seul que nous croyions utile de décrire (Pl. XIV, n° 1) est composé de deux corps de construction, qui servent comme de base ou piédestal à un édifice supérieur, qui était destiné à l'habitation. Le principal escalier fait face à l'est : ceux des côtés sont exposés au nord et au sud. Les angles du premier corps sont curvilignes et bien conservés. La chaux et la pierre ont été employées comme matériaux. Le second corps, qui offre un aspect digne de remarque, se compose de deux frises parallèles ou de corniches carrées, qui encadrent de grandes dalles de marbre blanc enrichies d'hiéroglyphes en relief malheureusement très-détériorés. Le temps, dans sa course, sape et détruit sans relâche les ouvrages que l'homme voudrait en vain rendre éternels.

On n'est plus tenté de contester la civilisation des anciens indigènes en présence des ruines de Palenque ou plutôt de Culhuacan. Cette ville, que M. Jomard appelle élégamment la Thèbes

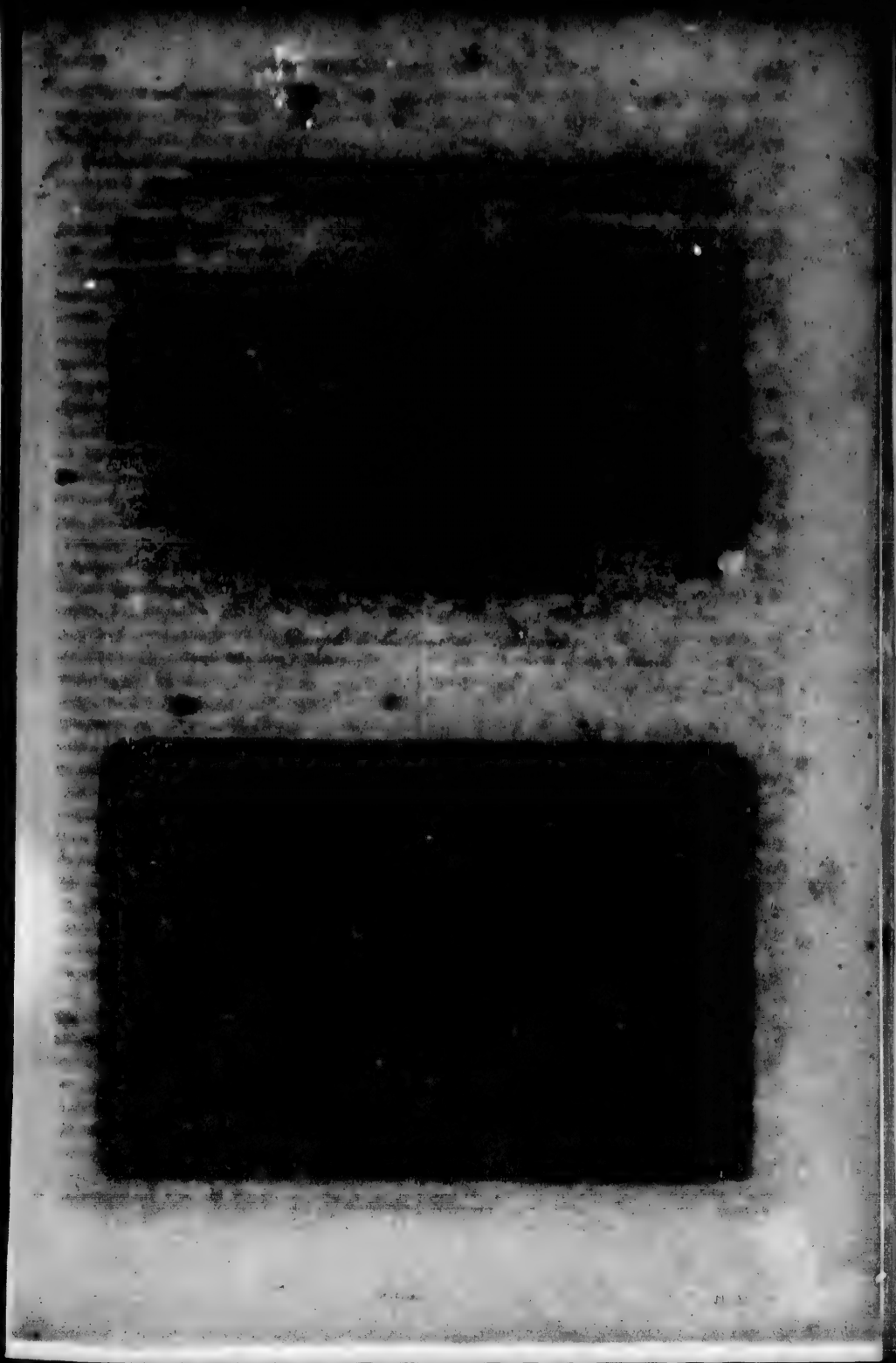
américaine, et qui est aussi bien la Babylone du Nouveau Monde, est située auprès du Micol, affluent du Tulija, dont les eaux se dirigent vers Tabasco. Elle paraît avoir eu de six à sept lieues de tour; et, sur le penchant d'une colline peu élevée, au milieu de la plus brillante nature, elle étale des ruines grandioses, temples, palais, tours, observatoires, tombeaux, pyramides, ports, aqueducs, fortifications, maisons, souterrains, monuments tous construits en pierres polies, ou en chaux et plâtre, solides, élégants, la plupart revêtus à l'extérieur et à l'intérieur d'un enduit souvent du plus beau vermillon. Au milieu de ces ruines, on a découvert des vases, des idoles, des tables de pierre, des médailles, des instruments de musique, des statues colossales, et, ce qui est le plus remarquable, des bas-reliefs d'une très-belle exécution, bien conservés, ornés de caractères que l'on peut regarder comme une véritable écriture hiéroglyphique. Tout annonce que ce fut jadis la résidence d'un peuple très-avancé dans l'architecture, la sulpture, et même la peinture.

Il n'entre pas dans notre sujet de décrire avec détail les restes de Palenque : nous parlerons seulement du grand temple et d'un oratoire plus petit où l'on voit avec surprise le bas-relief de la *croix*.

Le grand temple est assis sur une base qui a la forme d'un carré long, et qui présente trois corps de construction, s'élevant en talus l'un au-dessus de l'autre. Cette base, édifiée en pierre, chaux et sable, a mille quatre-vingts pieds de tour et soixante de haut. Au milieu de la façade qui regarde l'Orient, un grand escalier en pierres taillées conduit à l'entrée principale. Toute la construction était couverte d'un enduit solide et brillant. Le soubassement est encore revêtu de pierres de taille, et chaque division offre une corniche carrée très-saillante. L'intérieur est divisé en un grand nombre de salles et de cours, aussi régulières et aussi compliquées que dans les édifices grecs ou romains. Du milieu de ce grand temple s'élève une tour de soixante et quinze pieds de haut, et de trente en carré : elle servait probablement d'observatoire. L'architecture en est simple et élégante. Au-dessous du temple existent de grands souterrains, dont plusieurs, qui ont été explorés, renfermaient plusieurs tables en pierre, sur lesquelles on offrait sans doute les sacrifices. Les murailles du temple sont ornées de bas-reliefs sculptés sur pierre, et revêtues d'un stuc très-fin : les personnages ont huit à neuf pieds de hauteur; ils sont bien posés et proportionnés, mais toujours vus de profil. (Pl. XIV, n° 2.)

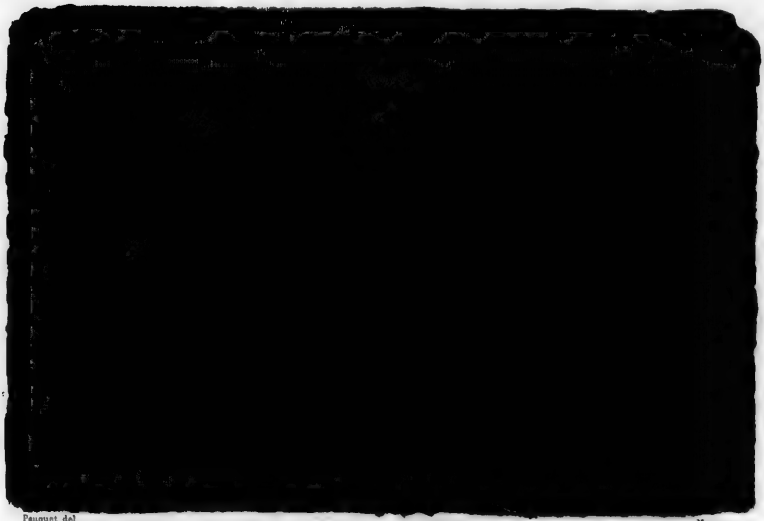
Sur une montagne d'un abord difficile est un temple ou oratoire plus simple, qui n'a que cinquante-sept pieds de largeur sur trente de profondeur et vingt environ de hauteur. Comme tous ceux de Palenque, il est couvert en pierres très-bien jointes, et autour du toit règne une double corniche en pierre d'un très-beau travail. (Pl. XV, n° 1.) « Dans ce temple, dit Dupaix, se trouve un symbole particulier, ou figure *cruciforme*, de la plus grande complication, posant sur une sorte de piédestal. Quatre figures d'homme, deux de chaque côté, considèrent cet objet avec vénération. Les deux qui sont le plus près de la croix sont revêtus de costumes différents de ceux que nous avons vus jusqu'ici : ils sont plus graves et méritent notre attention. L'un de ces personnages, plus grand que les autres, et qui semble être de la classe sacerdotale, offre sur ses bras élevés un enfant nouveau-né, dont la forme est fantastique; l'autre personnage est dans l'attitude de l'admiration. (Pl. XV, n° 2.) Les deux autres sont placés derrière chacun de ceux-ci. L'un représente un homme âgé qui tient dans ses deux mains élevées une sorte d'instrument à vent, dont le bout est placé dans sa bouche et dont il semble tirer des sons. Ce tube est droit, composé de diverses pièces réunies par des cercles ou anneaux ; et de l'extrémité inférieure sortent trois feuilles ou plutôt trois plumes, car ces peuples avaient une prédilection marquée pour cet ornement. Le dernier personnage est une figure d'homme grave et majestueuse, dans l'étonnement de ce qu'il contemple. Les costumes et les ornements de ces grands bas-reliefs sont trop compliqués pour être décrits : c'est tout ce qu'a pu concevoir et enfanter l'imagination exaltée de l'artiste ou de l'inventeur. Le dessin ou le bas-relief lui-même peut seul donner l'idée d'un tel travail. Les ornements entourent entièrement les figures, sans les cacher. Une quantité considérable d'hiéroglyphes accompagne cette représentation mystérieuse : ils sont placés non-seulement près de la croix, qui est l'objet principal, mais aussi

Les murailles du
liefs sculptés sur
e-fin : les person-
de hauteur ; ils
s, mais toujours
)
rd difficile est un
ple, qui n'a que
ur sur trente de
hauteur. Comme
ouvert en pierres
u toit règne une
n très-beau tra-
temple, dit Du-
iculier, ou figure
le complication,
l. Quatre figures
été, considérent
deux qui sont le
étus de costumes
ns vus jusqu'ici :
notre attention.
s grand que les
classe sacerdo-
un enfant nou-
tastique ; l'autre
de l'admiration.
tres sont placés
n représente un
deux mains éle-
ent, dont le bout
t il semble tirer
posé de diverses
anneaux ; et de
trois feuilles ou
ples avaient une
ornement. Le
igure d'homme
onnement de ce
et les ornements
rop compliqués
'a pu concevoir
e de l'artiste ou
e bas-relief lui-
l'un tel travail.
ement les figu-
té considérable
e représentation
-seulement près
ipal, mais aussi



Temple de la Croix de Palenque

Tempio della croce di Palanca. Templo de la Cruz de Palanca



Croix de Palenque

Croce di Palanca Cruz de Palanca

autour des figures latérales sont sculptés sur des dalles de pierre, ou plutôt sur une espèce de marbre d'un grain fin, de couleur jaune foncé, et distribués par lignes horizontales. Les sculptures précédentes occupent aussi d'immenses tables de pierre, qui tapissent les murs intérieurs des sanctuaires. » On se demande comment le symbole chrétien du salut du monde a pu être figuré aussi explicitement sur ce monument construit par un peuple inconnu : il suffit de jeter les yeux sur le dessin, pour s'assurer qu'il représente une vraie *croix latine*. Le docteur Constancio, organe de cette exégèse extra-rationaliste au moyen de laquelle l'Allemagne prétend nous imposer une religion symbolique, universelle, *Pan* mythologique en qui toutes les intelligences doivent avoir foi, révélation scientifique contraire à notre révélation divine et traditionnelle, a donné de la croix de Palenque une explication allégorique que M. Balbi (1) s'est empressé d'admettre. Suivant lui, le tableau figure la naissance du Soleil, présenté par l'Année à un prêtre de ce dieu, pour qu'il lui tire son horoscope. Mais, loin que le personnage qui présente l'enfant soit une femme (ou l'Année), tout porte à croire que, s'il y a ici une femme, c'est l'autre personnage, qui est plus petit et qui porte une grande tresse de cheveux. Le dessin même repousse l'interprétation arbitraire du docteur Constancio. Les hiéroglyphes qui accompagnent le monument pourraient seuls en faire connaître le véritable sens : mais ils n'ont pas été l'objet d'une étude spéciale ; on ne les a pas encore comparés aux hiéroglyphes égyptiens, chinois et babyloniens ; on n'y a pas même appliqué les rares et précieux essais que M. de Humboldt a consignés dans ses ouvrages sur l'interprétation de ces signes. Dans cet état de la science, il faut nous borner à quelques notions qui mettent le lecteur sur la voie. Nous ne prétendons pas décider, dirons-nous avec M. Bonnetty (2), si le monument a précédé ou suivi la mission du Christ ou des apôtres. D'abord, si cet édifice est antérieur à l'ère chrétienne, déjà nous trouvons la croix inscrite sur les monuments de l'Égypte, et faisant partie de ses hiéroglyphes sous la quadruple forme de †, de +, de X, ou de T. On retrouve aussi la croix en Chine, dans la composition de l'hiéroglyphe antique Ta-tsin, signifiant le pays de Judée, hiéroglyphe dans lequel entre l'idée d'adoration. La croix, sous la forme de T, *thau*, se reproduit souvent sur les monuments de Palenque. Or, sous cette forme, elle était un signe non pas de condamnation, mais de salut, même à l'époque de l'ancienne loi. Ézéchiel nous l'apprend en termes exprès, lorsqu'il dit dans une de ses visions : « Et le Seigneur lui dit : « Passe à travers « la ville, au milieu de Jérusalem, et marque « un T, *thau*, sur le front des hommes qui pleu- « rent et qui gémissent sur toutes les abomina- « tions qui se font au milieu d'elle. » Et il dit aux six hommes, moi entendant : « Suivez-le, et « passez au travers de la ville, et frappez ; que « votre œil n'épargne point et n'ait pas de pitié ; « frappez le vieillard, le jeune homme, la jeune « fille, l'enfant et les femmes ; frappez jusqu'à « la mort, mais ne tuez aucun de ceux sur le front « desquels vous verrez le T, *thau*. » En admettant que le bas-relief de Palenque soit antérieur à l'ère chrétienne, il convient d'examiner si, chez les différents peuples, la croix, instrument de supplice, n'était pas aussi le signe mystique de la rédemption qui devait être opérée sur le Calvaire ; il importe de rechercher si elle n'était pas le signe d'une réparation qui devait s'accomplir par la souffrance, tradition qu'on sait avoir été générale chez les nations de l'antiquité. Que si le monument de Palenque est postérieur à notre ère, il faut apprécier quel rapport peut exister entre cette croix et celle qui fut gravée, vers le VIIe siècle, à Si-gan-fou, en Chine. Il faut la rapprocher encore de cette pierre de marbre blanc, trouvée sur le lieu du martyre de l'apôtre saint Thomas, à Méliapour, dans l'Inde, et sur laquelle était gravée en relief une croix dont les quatre extrémités étaient ornées de fleurs de lis évasées, et dont une colombe, qui la surmontait, semblait becqueter le haut (1). Ces recherches et ces rapprochements conduiront à décider si le mystérieux monument de Palenque a rapport à la grande tradition de l'expiation imposée à l'homme, ou s'il est même un monument chrétien.

Les traces d'une ancienne civilisation sont

(1) *Abrégé de géographie*, p. 1070.
(2) *Annales de Philosophie chrétienne*, t. XII, p. 419.

(1) Voyez ci-dessus, pag. 63, col. 1.

également visibles à Copan, à Quirigua, à Tecpan-Guatemala, à Quiché, à Quesaltenango, à Ocosingo, à Uxmal.

C'est dans l'État de Honduras, sur la rive gauche du fleuve Copan, que sont situées les ruines de ce nom. MM. Stéphens et Catherwood, qui les ont explorées, traversant la rivière, se dirigèrent, à travers des bois épais et difficiles, jusqu'au pied d'une longue muraille qu'ils avaient aperçue du bord opposé.

«Elle était, dit le premier (1), construite en pierres de taille, bien rangées et dans un état parfait de conservation. Des escaliers, aux larges degrés, les uns encore entiers, les autres renversés par des arbres qui s'étaient élevés entre les crevasses, nous conduisirent à une terrasse dont il nous fut impossible de déterminer la forme, tant la forêt qui l'enveloppait de toute part était épaisse. Notre guide nous ouvrait une voie avec son *machete*. Après avoir passé un énorme fragment de pierre sculpté avec beaucoup d'art, mais que la terre cachait à moitié, nous arrivâmes à l'angle d'un édifice, sur les côtés duquel étaient des degrés. Ces côtés, autant que les arbres nous permirent de le distinguer, ressemblaient à ceux d'une pyramide. A une certaine distance de la base, quand nous nous fûmes, avec beaucoup de peine, frayé un passage à travers ces bois épais, une colonne en pierre, haute de quatorze pieds sur deux pieds carrés, se présenta devant nous. Des hauts-reliefs la couvraient entièrement de la base au sommet. La partie antérieure représentait un homme paré avec pompe et élégance; la face était évidemment un portrait grave et sévère, disposé de manière à inspirer la terreur. Sur le dos de la colonne se trouvaient des dessins différents, tels que nous n'en avons jamais vu de semblables; des hiéroglyphes couvraient les côtés. C'est une idole, nous dit notre guide. Devant cette idole, à une distance de trois pieds, était un énorme bloc de pierre également chargé de figures et de devises emblématiques: il ajouta que c'était un autel. La vue de ce monument inattendu fit alors et pour toujours disparaître de notre esprit toute incertitude sur le caractère des antiquités américaines; et il nous donna l'assurance que les objets de nos recherches étaient très-intéressants, non-seulement comme reste d'un peuple inconnu, mais encore comme œuvre de l'art. Ils prouvent, en effet, ainsi que les monuments historiques récemment découverts, que les peuples qui habitaient autrefois le continent américain n'étaient pas sauvages. Pressés par un intérêt plus grand peut-être que celui que nous éprouvions en parcourant les ruines de l'Égypte, nous suivions notre guide, qui, tout en s'égarant quelquefois, nous conduisit, à travers des bois épais et des débris à moitié recouverts, à quatorze monuments ayant le même caractère et la même apparence. Quelques-uns étaient chargés de dessins élégants, et d'autres travaillés avec autant d'art que les monuments de l'Égypte les plus achevés. Ceux-ci avaient été renversés de leur piédestal par d'énormes racines; des touffes d'herbe enlaçaient ceux-là et les soulevaient presque au-dessus de terre. Un autre s'élevait, avec son autel placé devant lui, au milieu d'un groupe d'arbres qui avaient grandi à ses côtés. Ils semblaient le couvrir et le défendre comme un objet sacré; et, dans ce silence profond et solennel, on eût dit une divinité pleurant sur un peuple qui n'est plus. Le seul bruit qui troublât le repos de cette ville cachée à nos regards, c'était le cri des singes courant sur la cime des arbres, ou bien le craquement des vieilles branches brisées par leur propre poids. Les singes couraient avec rapidité sur nos têtes par bandes de quarante ou cinquante à la fois. Quelques-uns tenaient leurs petits enlacés dans leurs longs bras, se montraient à l'extrémité des branches, et, s'y accrochant à l'aide de leur queue, s'élançaient dans l'arbre le plus proche; puis ils faisaient entendre un bruit semblable à un courant de vent, et disparaissaient dans la profondeur de la forêt. C'est la première fois que cette dérision de l'humanité nous fut donnée en spectacle; et, au milieu des étranges monuments qui nous entouraient, on les eût pris pour les esprits errants du peuple qui n'était plus, gardant les ruines de leur première demeure.

«Revenus à la base de l'édifice pyramidal, nous montâmes les degrés disposés par couches régulières: ils nous conduisirent dans des enceintes, dont les unes étaient isolées par des buissons et de jeunes plantes, les autres détrui-

(1) Stephens, *Incidents of travel in central America, Chiapas and Yucatan*, t. I, p. 101.

tes par des arbres gigantesques, ou bien conservées encore dans leur état primitif. Des figures sculptées et des rangées de têtes de morts leur servaient en général d'ornement. De là nous passâmes sur une terrasse couverte d'arbres; puis nous descendîmes, par des degrés en pierre, sur une plate-forme que les arbres obstruaient au point qu'il nous fut d'abord impossible de déterminer quelle était sa forme. Mais, quand le *machete* de notre guide nous eut ouvert un passage, nous reconnûmes que c'était un carré ayant sur les côtés des degrés presque aussi parfaits que ceux d'un amphithéâtre romain. Ces degrés étaient sculptés, et, du côté du midi, vers le milieu, se trouvait une tête colossale (évidemment un portrait) que les racines avaient déplacée. Ces degrés nous conduisirent sur une large terrasse, haute de cent pieds, dominant la rivière, et supportée par la muraille que nous avions aperçue du côté opposé. Toute la terrasse était couverte d'arbres; et à cette hauteur s'élevaient deux gigantesques cabas, ou cotoniers sauvages de l'Inde. Ils avaient plus de vingt pieds de circonférence, s'étendaient à cinquante ou cent pieds de distance, enlaçaient les ruines, et leurs larges branches les couvraient de leur ombre. Quel peuple avait jeté les fondements de cette cité? Dans les villes ruinées de l'Égypte, même dans celle de Pétra, détruite depuis longtemps, l'étranger connaît l'histoire du peuple dont les débris l'entourent. L'Amérique, disent les historiens, a été peuplée par des sauvages. Mais les sauvages ont-ils jamais élevé des constructions semblables? ont-ils jamais taillé ces pierres?»

Les ruines se prolongent, le long du fleuve, sur un espace de plus de deux milles. Tout ce qui reste paraît avoir appartenu exclusivement à des édifices publics. Les matériaux qui composaient les habitations particulières, moins durs, probablement, ont disparu, en sorte qu'on n'a aucun moyen de déterminer aujourd'hui quelle était la grandeur de la ville habitée. La ruine la plus remarquable est celle que l'on prétend être le temple, édifice oblong, aux proportions véritablement colossales, dont la façade s'étend le long de la rivière sur un espace de six cent vingt pieds, et dont la hauteur varie de soixante à quatre-vingt-dix pieds. Les pierres qui entrent dans sa construction sont taillées régulièrement: elles ont de trois à six pieds de longueur, et un pied et demi d'épaisseur. Ceux des côtés qui n'ont pas encore été renversés sont pyramidaux: des rangs de degrés, s'élevant par couches régulières, forment la surface. Cependant, par suite soit du plan primitif, soit de quelque dégradation accidentelle, la hauteur de la surface plane n'est pas uniforme: elle varie de trente à cent quarante pieds. Il serait impossible de donner une notion complète de la forme du temple; mais on aura une idée de ses proportions gigantesques, en apprenant que tout l'ensemble a deux mille huit cent soixante-six pieds.

Les idoles sont des prismes en pierre, quadrangulaires et massifs, hauts de onze ou douze pieds, et dont les quatre côtés sont sculptés avec beaucoup d'art. Quelques-uns sont encore debout, comme autrefois; d'autres ont été renversés ou penchés. L'un d'eux, qui paraît être le plus beau, a disparu complétement, à l'exception de la tête et de la poitrine. On n'aperçoit d'un autre que les pieds, qui percent à travers les masses de rocher dont il est recouvert. Le sujet est évidemment religieux. En général, c'est une figure humaine, parée d'une robe riche et éclatante. Une coiffure massive des plus compliquées et même d'un dessin inintelligible, couvre la tête. Les oreilles, en général, ont une longueur étrange, et qui n'est pas naturelle. Les mains sont croisées sur la poitrine, dans l'attitude du repos. Une robe, brodée avec beaucoup d'art, cache la partie inférieure du corps, et descend jusqu'à mi-jambes: on doit cependant excepter une des idoles, dont la tunique est très-courte. Des socques ou brodequins, richement travaillés, sont attachés aux pieds. La barbe et les moustaches, qui se trouvent jointes ensemble d'une manière bizarre, indiquent que ces idoles, si ce sont des idoles, appartiennent au sexe masculin. Toutefois, l'attitude et la figure de l'une d'elles, la mieux conservée de toutes, montrent que c'est une femme. Une expression extraordinaire de mollesse respire dans tous ses traits; sa coiffure se fait remarquer par sa richesse et ses ornements; ses bras portent des bracelets précieux; un médaillon, espèce de tête d'animal, repose sur sa poitrine, soutenu dans ses deux mains. Deux bandes étroites, sculptées, couvertes d'hiéro-

glyphes, descendent le long de sa tunique, qui est plus ornée que celles des figures mâles. Les traits, la parure, l'attitude, le caractère général, paraissent offrir une analogie frappante avec les antiques statues de la Diane d'Éphèse. Les surfaces latérales des idoles sont couvertes d'hiéroglyphes; mais le dos présente à peu près le même dessin que le devant, quoique en général non-seulement les traits, mais encore l'expression, diffèrent entièrement. Ainsi l'une de ces idoles a la bouche ouverte, le regard fixe, les yeux menaçants, de manière à inspirer le comble de la terreur; tandis que l'expression des dessins qui couvrent le dos est douce et agréable. Une circonstance fort remarquable, c'est que les traits annoncent une race différente de celle qui est représentée par les autres sculptures de Copan et par celles de Palanque. Dans ces dernières, la forme conique de la tête, le front étroit et très-fuyant, le nez épaté et proéminent, et surtout la grosseur dégoûtante de la lèvre inférieure, dont la disposition du menton fait encore davantage ressortir la laideur, indiquent une race qui a complétement disparu dans le nouveau continent. Mais aucune des idoles ne présente ces particularités: la forme du visage est ovale et agréable, le front plein et bien proportionné; le nez a plutôt la coupe égyptienne que mexicaine; les lèvres sont gracieuses. Devant chaque idole est un autel. Ces autels, ainsi que les idoles, sont toujours formés d'un seul bloc de pierre. En général, ils ne sont pas richement ornés; et ils sont plus usés, plus ternes ou plus couverts de mousse. Quelques-uns sont complétement cachés: on n'aperçoit plus la forme des autres. Tous diffèrent quant à la coupe, et ils ont sans doute un rapport particulier et spécial avec les idoles devant lesquelles ils s'élèvent.

Les restes de Quiriga, sans être aussi nombreux et aussi étendus que ceux de Copan, présentent le même caractère général. Les dimensions des constructions pyramidales sont de beaucoup inférieures: mais les idoles sont plus hautes, et approchent plus de la forme des obélisques, que leurs prototypes de Copan, qui sont plus écrasés.

Les indigènes de Tecpan-Guatemala employant les matériaux de cette antique cité à des constructions modernes, on n'a pas d'autres indices de sa grandeur que les fondements des anciens édifices.

Nous n'ajouterons point d'autres descriptions à celles qui précèdent, bien que diverses parties de l'Amérique septentrionale et méridionale offrent à nos regards des monuments non moins curieux. Nous nous bornons à dire que, dans l'Amérique méridionale, le plateau de Tiahuanaco est le centre d'une ancienne civilisation, et qu'il y existe encore quelques restes d'édifices dont les indigènes attribuaient la construction à une race d'hommes blancs et barbus qui habitaient le dos des Cordillères longtemps avant la fondation de l'empire des Incas (1). C'est d'après le modèle de ces monuments, qui paraissent n'avoir jamais été achevés, que les Incas construisirent la forteresse de Cuzco (2).

Les formes des édifices dont nous avons parlé semblent remonter, en Asie, à la première époque de la civilisation; d'où M. Alexandre de Humboldt (3) conclut: « Il en est des traits caractéristiques des nations, comme de la structure intérieure des végétaux répandus sur la surface du globe. Partout se manifeste l'empreinte d'un type primitif, malgré les différences que produisent la nature des climats, celle du sol et la réunion de plusieurs causes accidentelles. » M. de Humboldt fait observer qu'au commencement de la conquête de l'Amérique, l'attention de l'Europe était singulièrement fixée sur les pyramides à gradins des Mexicains, les constructions gigantesques de Cuzco, les grandes routes tracées au centre des Cordillères. Il faut, ajoute ce savant, avoir été sur les lieux pour apprécier cette naïveté, cette teinte vraie et locale qui caractérisent les Relations des premiers voyageurs espagnols. « Mais l'ardeur avec laquelle on s'était livré à des recherches sur l'Amérique diminua dès le commencement du XVIe siècle. Les colonies espagnoles, seules régions jadis habitées par des peuples civilisés, restèrent fermées aux nations étrangères; et récemment, lorsque l'abbé Clavigero publia, en Italie, son *Histoire ancienne du Mexique*, on regarda comme très-douteux des faits attestés par une foule de témoins oculaires

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 110.
(2) *Ibid.*, p. 107.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 8.

souvent ennemis les uns des autres. Des écrivains célèbres, plus frappés des contrastes que de l'harmonie de la nature, s'étaient plu à dépeindre l'Amérique entière comme un pays... nouvellement habité par des hordes aussi peu civilisées que les habitants de la mer du Sud. Dans les Recherches historiques sur les Américains, un scepticisme absolu avait été substitué à une saine critique. On confondait les descriptions déclamatoires de Solis et de quelques autres écrivains qui n'avaient pas quitté l'Europe, avec les Relations simples et vraies des premiers voyageurs. Il paraissait du devoir d'un philosophe de nier tout ce qui avait été observé par des missionnaires. Depuis la fin du dernier siècle, une révolution heureuse s'est opérée dans la manière d'envisager la civilisation des peuples, et les causes qui en arrêtent ou favorisent les progrès. »

Cette réaction est parfaitement caractérisée par ces mots de Charles Farcy (1) : « Que devient la brillante théorie de l'invasion récente du double continent américain, théorie basée sur ses jeunes races d'hommes et sur ses jeunes volcans non encore éteints?... Il faut bien le reconnaître : c'est pour la seconde fois que l'Amérique est un monde nouveau ; et, quand l'Occident vint planter son étendard sur ce sol inconnu, l'Orient peut-être y avait déjà porté le flambeau des arts et des sciences. »

Ainsi, plus on remonte la chaîne des temps en Amérique, plus on rencontre les preuves d'une civilisation ancienne ; plus on est amené à considérer l'état des Américains, au XVe siècle, comme un état de dégénération.

CHAPITRE XXXI.

L'Évangile avait été annoncé en Amérique avant l'arrivée des Espagnols.

Lorsque les Espagnols parurent dans le Nouveau Monde, les peuples américains les plus civilisés étaient des peuples montagnards (2). Des hommes nés dans les plaines sous des climats tempérés avaient suivi le dos des Cordillères, qui s'élèvent à mesure qu'elles se rapprochent de l'équateur. Ils trouvaient dans ces hautes régions une température et des plantes qui ressemblaient à celles de leur pays natal. Les facultés se développent plus facilement partout où l'homme, fixé sur un sol moins fertile, et forcé de lutter contre les obstacles que lui oppose la nature, ne succombe pas à cette lutte prolongée. Au Caucase et dans l'Asie centrale, les montagnes arides offrent un refuge à des peuples libres et barbares. Dans la partie équinoxiale de l'Amérique, où des savanes toujours vertes sont suspendues au-dessus de la région des nuages, on n'a trouvé des peuples policés qu'au sein des Cordillères. Isolés sur les plateaux les plus élevés du globe, entourés de volcans dont le cratère est environné de glaces éternelles, ils ne paraissaient admirer, dans la solitude de ces déserts, que ce qui frappait l'imagination par la grandeur des masses (1). Les ouvrages qu'ils ont produits portent l'empreinte de la nature sauvage des Cordillères, qui présentent de si grandes scènes.

Aucun fait historique, aucune tradition, ne lient les nations de l'Amérique méridionale à celles qui vivent au nord de l'isthme de Panama (2). Mais, quoique les traditions n'indiquent aucune liaison directe entre les peuples des deux grandes péninsules, leur histoire n'en offre pas moins des rapports frappants dans les révolutions politiques et religieuses, desquelles date la civilisation des Aztèques, des Muyscas et des Péruviens (3). Des hommes barbus et moins basanés que les indigènes d'Anahuac, de Cundinamarca et du plateau de Cuzco, paraissent, sans que l'on puisse indiquer le lieu de leur naissance. Grands prêtres, législateurs, amis de la paix et des arts qu'elle favorise, ils changent tout d'un coup l'état des peuples qui les accueillent avec vénération. Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac sont les noms sacrés de ces êtres mystérieux. Quetzalcoatl, vêtu de noir, en habit sacerdotal, vient de Panuco, des rivages du golfe du Mexique. Bochica, le Bouddha des Muyscas, se montre dans les hautes

(1) *Antiquités américaines*, t. I, Discours préliminaire, p. XI.
(2) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 32.

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 49.
(2) *Ibid.*, p. 36.
(3) *Ibid.*, p. 37.

plaines de Bogota, où il arrive des savants situées à l'est des Cordillères. L'histoire de ces législateurs est mêlée de merveilles, de fictions religieuses, et de ces traits qui décèlent un sens allégorique. Quelques savants ont cru reconnaître dans ces étrangers des Européens naufragés, ou les descendants de ces Scandinaves qui, depuis le XIe siècle, ont visité le Groenland, Terre-Neuve, et peut-être même la Nouvelle-Écosse. Mais, pour peu que l'on réfléchisse sur l'époque des migrations toltèques, sur les institutions monastiques, les symboles du culte, le calendrier et la forme des monuments de Cholula, de Sogamozo et de Cuzco, on conçoit que ce n'est pas dans le nord de l'Europe que Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac ont puisé leur code de lois. Tout semble nous porter vers l'Asie orientale, vers des peuples qui ont été en contact avec les Tibétains, les Tartares shamanistes, et les Aïnos barbus des îles de Jesso et de Sachalin.

Ainsi s'exprime M. Alexandre de Humboldt, d'après lequel le christianisme n'aurait agi sur la civilisation américaine qu'après avoir été altéré par le nestorianisme et le bouddhisme.

En faisant allusion aux voyages des Scandinaves dans le Nouveau Monde, ce savant nous fournit l'occasion d'établir que la religion chrétienne est arrivée dans toute sa pureté, par l'intermédiaire d'un évêque catholique, sur la côte nord-est de l'Amérique (1), longtemps avant le voyage de Christophe Colomb.

Pendant les VIIIe, IXe et Xe siècles, les Normands ou Scandinaves couvrirent les mers de leurs vaisseaux, et portèrent la dévastation d'une extrémité de l'Europe à l'autre. Quelquefois, cependant, animés d'un esprit plus pacifique, ils envoyèrent des colonies dans les pays inconnus ou inhabités, comme pour réparer les ravages qu'ils commettaient dans d'autres. Ainsi, ils abordèrent, au IXe siècle, en Islande, où la notion du christianisme avait déjà été portée de l'Irlande, car les colons norvégiens y trouvèrent des croix de bois et de petites cloches (1).

De l'Islande, les Norvégiens allèrent à l'ouest sur une côte d'une grande étendue. Trouvant cette terre couverte d'une agréable verdure, ils lui donnèrent le nom de *Groenland*, ou *Terre-Verte*. Elle était située entre l'Islande et le détroit de Davis et de Frobisher. Les Norvégiens rencontrèrent dans sa partie occidentale un peuple sauvage, qui, sans doute, avait la même origine que les Américains, comme on peut le supposer d'après le caractère, les mœurs et les vêtements. Des peuplades qui vivaient au nord de la baie d'Hudson, et qui ne différaient en rien des Groenlandais, avaient passé apparemment du nord du détroit de Davis au sud du Groenland.

Le Norvégien Biorn s'étant embarqué en Islande pour aller au Groenland, après trois jours de navigation, le vent prit une direction nord, et un brouillard épais ayant fait perdre la route, on découvrit une terre qui parut plate, bien boisée et parsemée de petites collines. Biorn, laissant cette côte à sa gauche, vogua encore deux jours, et découvrit une île bordée de rochers nus et escarpés, et de montagnes de glace. Continuant sa route avec le même vent, il arriva, après quatre jours de navigation, au Groenland, où sa découverte fut bientôt connue.

Leif, qui avait la passion des voyages et le désir de fonder des colonies, arma un navire de trente-cinq hommes d'équipage, et, emmenant Biorn avec lui, fit voile pour ce nouveau pays. Il y aborda, et y rencontra d'abord une terre plate, aride et sablonneuse, qu'il nomma *Helleland* ou *pays plat;* et ensuite une plaine également sablonneuse, mais boisée, qu'il appela *Markland* ou *terre de bois*. Deux jours après, il aperçut encore la terre et une île située au nord. Remontant une rivière jusqu'à un lac où elle avait sa source, il s'arrêta, et passa l'hiver en ce lieu. La rivière abondait en poissons, principalement en saumons. Ses bords étaient garnis d'arbrisseaux chargés de fruits très-savoureux. Le sol était très-fertile, et la température douce. Dans les jours les plus courts de l'été, le soleil restait huit heures sur l'horizon,

(1) Snorro, *Hist. reg. sept.*, c. 104-110; *Hauks-Bok*, ou *Annales d'Islande*, par Hauk, descendant d'un des premiers navigateurs au Winland; il écrivait vers l'an 1300; Manuscrits cités dans les ouvrages suivants : Torfæi, *Historia Winlandiæ antiquæ*, Hafniæ, 1705; Jonas Arngrim, *Histor. Island.*, c. 9, 18; Suhm, Sur les navigations des Norvégiens du temps du paganisme, dans les *Mémoires de la Société de Copenhague*, t. VIII, p. 80-81; Comp. Celsius, *Dissert. de itin. in Americam*, Upsal, 1725; Kalm, *de itin. prisc. Scandin. in Americam*, Abo, 1757.

(1) *Antiquités américaines*, p. 146.

ce qui suppose un jour de seize heures. D'après ces indications, on suppose que l'endroit dont il s'agit, situé sous le 49° de latitude nord, au sud-ouest de l'ancien Groenland, doit être la rivière Gander, ou la baie des exploits de Terre-Neuve, ou quelque partie de la côte septentrionale du golfe de Saint-Laurent. L'Allemand Tyrker, qui faisait partie de l'expédition, ayant trouvé dans les bois une espèce de raisin, avec lequel, disait-il, on faisait du vin dans son pays, Leif en prit occasion de nommer cette nouvelle contrée *Winland* ou *pays de vin*. On a prétendu que la vigne sauvage ne s'y trouve pas. Cependant, elle croît dans l'île de Carter et d'Orléans, du fleuve Saint-Laurent, sous le même parallèle. Il y en a cinq espèces (*vitis æstivalis*, *labrusca*, *cordifolia*, *riparia*, et *rotundifolia*), qui se trouvent aussi dans beaucoup d'autres parties de l'Amérique septentrionale, même jusqu'à la baie d'Hudson.

Une colonie ne tarda pas à se former au Winland, où l'évêque Éric passa à son tour du Groenland, vers l'an 1121, afin de convertir ceux de ses compatriotes qui étaient encore païens. Passé cette époque, on n'a plus de renseignements positifs sur le Winland.

Mais les colonies norvégiennes du Groenland continuèrent à fleurir jusqu'en 1406, époque à laquelle le dernier et dix-septième évêque y fut envoyé de Norvège. Bientôt après, elles furent abandonnées; ce qu'on attribue en partie aux guerres continuelles entre le Danemark et la Suède, en partie à la défense faite par Marguerite, reine de Danemark et de Norvège, de naviguer dans ces parages, dont les colons lui refusaient le tribut ordinaire. La colonie orientale, nommée Oster Bygd, qui renfermait quatre églises paroissiales et une centaine de villages, fut détruite par les Skrœlingues, avant l'arrivée d'un secours envoyé par la colonie occidentale. Cette dernière, qui comprenait douze églises paroissiales, deux couvents (1), cent quatre-vingt-dix villages, et le siége épiscopal, subsista jusque vers l'année 1540, qu'elle fut probablement détruite par suite d'une révolution physique qui a accumulé les glaces dans ces parages entre le 60° et le cercle polaire. Plusieurs tentatives ont été faites par les rois de Danemark pour retrouver sur la côte orientale du vieux Groenland la colonie norvégienne, qu'on prétend avoir été située entre les 60 et 61° de latitude septentrionale. Les vestiges de la colonie occidentale ont été reconnus par Égède, ministre de Voyen en Norvège, qui avait encouragé une compagnie, formée à Bergen, à établir une colonie au Groenland sous le 64° de latitude nord. Il s'y transporta en 1721, avec quarante-six personnes y compris sa famille, et resta quinze ans dans cette terre de désolation, sans pouvoir découvrir la colonie orientale, qui, suivant les anciennes Relations, n'était éloignée de l'occidentale que de douze milles norvégiens à travers des terres inhabitées, ou d'un trajet de six lieues par un bateau.

Ainsi, non-seulement un foyer de christianisme subsista longtemps au Groenland, à proximité du Winland (Labrador ou Terre-Neuve, peu importe): mais, de ce foyer, les rayons du christianisme allèrent éclairer l'Amérique même. La côte nord-est de ce continent, fréquemment visitée pendant deux siècles par les Islandais et les Norvégiens, qu'y attirait la curiosité ou le commerce, reçut sa bienfaisante lumière longtemps avant que Christophe Colomb l'apportât au Nouveau Monde. Le docteur Holland (1), faisant allusion au voyage des Vénitiens Nicolo et Antonio Zeni, vers la fin du XIVe siècle, dit que la description d'un grand pays nommé *Estotiland*, situé au sud-ouest du Groenland, et qui avait déjà été visité par les commerçants islandais, prouve au moins que la découverte des navigateurs du nord n'était pas entièrement inconnue aux peuples du midi de l'Europe. Antonio Zeno trouva, au Winland, des livres latins qui y avaient été portés par un évêque groenlandais au commencement du

(1) Avant 1395, Nicolo Zeno trouva au Groenland un couvent de l'ordre des Frères-Prêcheurs, où l'on voyait des religieux de Norvège, de Suède et d'autres pays, mais particulièrement de l'Irlande, et une église dédiée à saint Thomas, située auprès d'une montagne qui lançait des flammes comme le Vésuve et l'Etna. Une fontaine d'eau bouillante servait à chauffer l'église et l'habitation des Frères; à cuire leurs aliments, sans qu'on eût besoin de se servir de feu; à entretenir la verdure dans leur jardin, qui, bien que situé près du pôle, produisait les fruits et les plantes des pays méridionaux. (Dezos de la Roquette, *Biographie universelle*, art. *Zeno*.)

(1) *Dissertation on the history and literature of Iceland*.

XVIe siècle (1). Cette circonstance confirme ce que nous avons dit plus haut de la mission de l'évêque Éric.

Si le Jésuite Lafitau (2) avait connu les faits que nous venons de rapporter, il aurait attaché plus d'importance à ce que le P. Chrétien Le Clercq, Récollet, raconte des habitants de la Gaspésie, contrée montueuse située à la droite du fleuve Saint-Laurent.

«La tradition des Gaspésiens, dit le P. Le Clercq (3), porte que, le pays étant affligé d'une maladie très-dangereuse et pestilentielle qui les réduisait à une extrême disette de toutes choses, et qui en avait mis déjà plusieurs dans le tombeau, quelques vieillards, de ceux qui étaient les meilleurs, les plus sages et les plus considérables, s'endormirent tous accablés de langueur et de chagrin de voir une désolation si générale, et la ruine prochaine de toute la nation gaspésienne, si elle n'était pas promptement soulagée par un puissant secours du soleil, qu'ils reconnaissent pour leur divinité. Ce fut, disent-ils, dans ce sommeil plein d'amertume, qu'un homme beau par excellence leur apparut avec une croix à la main, qui leur dit de prendre bon courage, de s'en retourner chez eux, de faire des croix semblables à celles qu'on leur montrait, et de les présenter aux chefs des familles, les assurant que, s'ils les recevaient avec estime, ils y trouveraient indubitablement le remède à tous leurs maux. Comme les sauvages sont crédules aux songes jusqu'à la superstition, ils ne négligèrent pas celui-ci dans leur extrême nécessité. Ainsi, ces bons vieillards retournèrent aux cabanes d'où ils étaient partis le jour précédent. Ils firent une assemblée générale de tout ce qui restait d'une nation mourante; et tous ensemble conclurent, d'un commun accord, que l'on recevrait avec honneur le sacré signe de la croix qu'on leur présentait du ciel pour être la fin de leur misère et le commencement de leur bonheur, comme il arriva en effet, puisque la maladie cessa et que tous les affligés qui portèrent respectueusement la croix furent guéris miraculeusement... La croix fut dans leur pays comme l'arc-en-ciel que Dieu fit paraître autrefois à la face de tout l'univers pour consoler le genre humain, avec promesse de ne plus le punir d'un second déluge; et c'est ainsi que la croix arrêta tout court ce torrent de maladies et de mortalité qui désolait ces peuples, et leur fut un signe, efficace et rempli d'une merveilleuse fécondité, de grâces et de bénédictions. Les avantages miraculeux qu'ils en reçurent leur en firent espérer de bien plus considérables dans la suite: c'est pourquoi ils se proposèrent tous de ne décider aucune affaire, ni d'entreprendre aucun voyage sans la croix.

«Après donc la résolution prise dans le conseil qu'ils porteraient toujours la croix, sans en excepter même les petits enfants, pas un sauvage n'eût jamais osé paraître devant les autres sans avoir, en sa main, sur sa chair ou sur ses habits, ce sacré signe de leur salut: en sorte que, s'il était question de décider quelque chose de conséquence touchant la nation, soit pour conclure la paix ou déclarer la guerre contre les ennemis de la patrie, le chef convoquait tous les anciens, qui se rendaient ponctuellement au lieu du conseil, où, étant assemblés, ils élevaient une croix haute de neuf à dix pieds; ils faisaient un cercle, et prenaient leur place avec chacun leur croix à la main, laissant celle du conseil au milieu de l'assemblée. Ensuite le chef, prenant la parole, faisait ouverture du sujet pour lequel il les avait convoqués au conseil; et tous ces porte-croix disaient leur sentiment, afin de prendre des mesures justes et une dernière résolution sur l'affaire dont il s'agissait. Que s'il était question d'envoyer quelque député à leurs voisins ou à quelque autre nation étrangère, le chef nommait et faisait entrer dans ce cercle celui de la jeunesse qu'il connaissait le plus propre pour l'exécution de leur projet. Et, après lui avoir dit publiquement le choix qu'on avait fait de sa personne pour le sujet qu'on lui communiquait, il tirait de son sein une croix admirablement belle qu'il tenait enveloppée dans ce qu'il pouvait avoir de plus précieux, et, la montrant avec révérence à toute l'assemblée, il faisait, par une harangue préméditée, le récit des grâces et des bénédictions que toute la nation gaspésienne avait reçues par le secours de la

(1) *Viaggio dei fratelli Zeni*, p. 67.

(2) *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, t. 1, p. 436.

(3) *Nouvelle Relation de la Gaspésie*, qui contient les mœurs et la religion des sauvages gaspésiens porte-croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite le Canada, p. 172.

croix. Il ordonnait ensuite au député de s'approcher et de la recevoir avec révérence ; et, la lui mettant au cou : « Va, lui disait-il, conserve cette croix qui te préservera de tous dangers auprès de ceux auxquels nous t'envoyons. » Les anciens approuvaient par leurs acclamations ordinaires de *hoo, hoo, hoo*, ce que le chef avait dit ; souhaitant toute sorte de prospérités à ce député dans le voyage qu'il allait entreprendre pour le service de la nation. Cet ambassadeur donc sortait du conseil, la croix au col, comme la marque honoraire et le caractère de son ambassade. Il ne la quittait que le soir pour la mettre sous sa tête, dans la pensée qu'elle chasserait tous les méchants esprits pendant son repos. Il la conservait toujours avec soin jusqu'à l'accomplissement de sa négociation, qu'il la remettait entre les mains des chefs avec les mêmes cérémonies qu'il l'avait reçue en plein conseil ; et, devant toute l'assemblée, il faisait rapport de son voyage.

« Enfin, ces peuples n'entreprenaient rien sans la croix. Le chef la portait lui-même à la main en forme de bâton, lorsqu'il marchait en raquettes (1) ; et il la plaçait dans le lieu le plus honorable de sa cabane. Si les Gaspésiens s'embarquaient sur l'eau dans leurs petits canots d'écorce, ils y mettaient une croix à chaque bout, croyant religieusement qu'elle les préserverait du naufrage.

« Voilà quels étaient les sentiments d'estime et de vénération de nos Gaspésiens pour la croix, qui subsistent encore aujourd'hui religieusement dans les cœurs de nos porte-croix, puisqu'il n'y en a pas un qui ne la porte dessus ses habits ou dessus sa chair. Les langes et les berceaux des petits enfants en sont toujours ornés. Les écorces de la cabane, les canots et les raquettes en sont tous marqués.

« Les femmes enceintes la figurent avec le porc-épic dessus l'endroit de la couverture qui cache leur sein, pour mettre leur fruit sous la protection de la croix. Enfin, il n'y en a guère qui ne conserve précieusement, en son particulier, une petite croix faite avec de la porcelaine et de la rassade, qu'il garde et qu'il estime à peu près comme nous faisons nos reliques ; jusque-là même que ces peuples la préfèrent à tout ce qu'ils ont de plus riche et de plus précieux.

« On connaît assez les lieux de la sépulture de ces peuples par les croix qu'ils plantent sur leurs tombeaux ; et leurs cimetières, distingués par ce signe de salut, paraissent plutôt chrétiens que sauvages : cérémonie qu'ils observent autant de fois qu'il meurt quelqu'un de la nation des porte-croix, fût-il éloigné de cent lieues de l'endroit où se fait ordinairement leur sépulture.

« Les lieux de pêche et de chasse les plus considérables sont distingués par les croix qu'ils y plantent ; et on est agréablement surpris, en voyageant dans leur pays, de rencontrer de temps en temps, sur le bord des rivières, des croix à deux et à trois croisées, comme celles des patriarches. En un mot, ils font tant d'estime de la croix, qu'ils ordonnent qu'elle soit enterrée avec eux dans un même cercueil après leur mort, dans l'espérance que cette croix leur fera compagnie dans l'autre monde, et qu'ils ne seraient pas connus de leurs ancêtres s'ils n'avaient avec eux la marque et le caractère honorable qui distingue les porte-croix de tous les autres sauvages de la Nouvelle-France. »

Malte-Brun, loin de voir un pieux roman dans ce récit du P. Le Clercq, que n'acceptent pas les Jésuites Lafitau et Charlevoix, pense très-raisonnablement que la tradition curieuse des Gaspésiens, adorateurs de la croix, sur un homme vénérable qui, en leur apportant ce signe sacré, les délivra d'une épidémie, se rapporte au prélat Éric, amené au Winland par le désir d'évangéliser ses compatriotes encore païens, et dont la mission s'étendit sans doute aux indigènes voisins de la colonie norvégienne. Le christianisme s'effaça parmi les Gaspésiens ; mais leur vénération pour la croix en était le dernier et reconnaissable vestige.

Du reste, le P. Lafitau constate lui-même que le signe adorable de la croix était en honneur dans l'Amérique avant l'arrivée des Espagnols (1).

Il parle, d'après Pierre Martyr, et Lopez de Gomara, des croix que les Européens trouvèrent dans le Yucatan et dans l'île Cozumel : nous aurons occasion de les décrire plus tard.

Lopez de Gomara, cité par Lafitau, rapporte

(1) Machines que les sauvages du Canada attachaient à leurs pieds, pour marcher plus commodément sur la neige.

(1) *Mœurs des sauvages américains*, etc. t. I, p. 426.

que les Cumanais avaient, entre autres objets de leur vénération, une croix faite comme celle de saint André, et un signe comme ceux des notaires apostoliques, qui sont carrés, serrés, avec des croix de Bourgogne traversées les unes dans les autres : les indigènes se prémunissaient, au moyen de cette croix, contre les visions nocturnes et les fantômes de la nuit, et ils l'appliquaient aux enfants qui ne faisaient que de naître.

Le P. Antoine Ruiz, cité également par Lafitau, fait mention d'une croix miraculeuse qu'on trouva dans cette partie du Paraguay, qu'on a depuis appelée de Sainte-Croix, probablement en mémoire de cette découverte. Ruiz regarde la croix dont il s'agit comme une des preuves qui confirment l'opinion que saint Thomas, apôtre, a annoncé l'Évangile dans le Brésil, dans le Paraguay et dans le Pérou. La tradition locale atteste, dit-il, qu'anciennement un homme blanc, ayant une grande barbe, y vint d'au delà de la mer pour y faire connaître Dieu ; qu'il portait partout cette grande croix faite d'un bois singulier, qui ne se trouve point dans ces contrées ; qu'à la vue de cette croix, les démons devinrent muets et que les oracles cessèrent. Le saint homme fut très-maltraité par les idolâtres, qui lui attribuaient le silence de leurs dieux ; ils enlevèrent sa croix, qu'ils enfouirent auprès d'un lac, où elle se conserva pendant plus de quinze siècles, à ce que croit Ruiz ; et elle était, du temps de cet auteur, si entière et si solide, qu'il n'y avait pas même apparence qu'elle pût jamais pourrir ou se corrompre. Nous dirons, à cette occasion, que le P. Antoine Ruiz n'est pas le seul qui parle de la venue de l'apôtre saint Thomas dans le Nouveau Monde. En effet, le P. Duran rapporte que, dans l'Amérique méridionale, les indigènes lui dirent que *saint Sumé*, mot qui signifie Thomas dans leur langue, avait prédit à leurs ancêtres qu'un jour il viendrait des prêtres du grand Dieu qui leur renouvelleraient sa doctrine, leur prêcheraient l'amour mutuel, leur enseigneraient à n'avoir qu'une femme ; ce qui prouve, dit-il, que saint Thomas a été dans l'Inde occidentale, ou bien que ceux de l'Orient ont passé en Amérique. Les principaux chefs des Guaranis du Paraguay assurèrent aux Jésuites Cataldino et Maceta qu'ils avaient appris de leurs ancêtres qu'un saint homme nommé Pay Zuma ou Pay Tuma, avait prêché dans leur pays la foi du ciel ; que plusieurs s'étaient rangés sous sa conduite, et qu'il leur avait prédit, en les quittant, qu'eux et leurs descendants abandonneraient le culte du vrai Dieu qu'il leur avait fait connaître. Quoi qu'il en soit, si l'on ne veut pas faire remonter jusqu'à saint Thomas la croix miraculeuse dont parle le P. Ruiz, il est difficile de ne pas la rattacher aux Scandinaves convertis par l'évêque Éric, et qui, du Winland, se rendirent jusqu'au Brésil et dans le reste de l'Amérique du Sud.

Mais il existe sur le culte de la croix en Amérique, antérieurement à l'arrivée des Espagnols, un témoignage bien plus remarquable que ceux qui viennent d'être invoqués. Il émane d'un auteur né au Pérou, issu de la race même de ses souverains, et qui, par conséquent, devait être mieux informé que des étrangers. « L'Inca Garcillasso, dit le Jésuite Lafitau, assure que les rois du Pérou avaient, dans une de leurs maisons royales, une croix d'un jaspe cristallin, mêlé de blanc et d'incarnat, dont il donne une description exacte, l'ayant examinée lui-même dans la sacristie de l'église cathédrale de Cuzco où les Espagnols l'avaient mise, après s'être rendus les maîtres de cet État. Les Incas conservaient cette croix dans l'un des appartements qu'on nommait *Auaca* en langue du pays, et qui étaient un lieu sacré. Ils n'adoraient point cette croix anciennement ; mais ils lui portaient un grand respect, sans savoir néanmoins ni depuis quel temps ils la possédaient, ni quel était le motif de ce respect qu'ils avaient pour elle. Ils l'adorèrent dans la suite, dit Garcilasso, après l'arrivée des Espagnols, et la tinrent en plus grande vénération, au sujet de ce qui arriva à Pierre de Candie, et qui est rapporté par le même auteur... Le témoignage de l'Inca Garcilasso, ajoute le P. Lafitau, me frappe plus que tout le reste : il ne peut guère être nié ni expliqué. » Le savant Jésuite dit ailleurs : « Quoique le démon puisse abuser de tout, croirait-on néanmoins qu'il eût proposé à la vénération de ses adorateurs ce signe de notre salut, dans lequel il a été vaincu, qui a été d'ailleurs un objet de folie pour les Gentils, comme il a été un sujet de scandale pour les Juifs ? Ou bien serait-ce une preuve que le christianisme a pénétré en Amérique avant la découverte des derniers temps ?... Il pourrait bien se faire que quel-

qu'une des nations qui l'habitent n'eût passé dans cette partie du monde que quelques siècles après la mort de Jésus-Christ, et après que les apôtres et leurs successeurs eurent annoncé l'Évangile dans le Pont, dans la Cappadoce, dans la Scythie, dans la Perse, dans la Médie, dans la Bactriane, et dans les Grandes-Indes; et que ces nations, à qui l'Évangile avait été prêché, n'eussent retenu que cette marque du christianisme, comme on le présume des Socotorins qu'on croit avoir été instruits par saint Thomas. Peut-être aussi que la vraie croix, captive chez les Perses sous l'empire de Chosroès, y fit des prodiges et des merveilles qui furent connues de toutes les nations voisines, et qu'elle s'attira un respect, lequel a persévéré jusqu'aux derniers temps parmi ces nations idolâtres, dont quelques-unes peuvent avoir passé les dernières dans le Nouveau Monde.»

Aux conjectures plus ou moins probables du P. Lafitau, nous avons ajouté le fait irréfutable de la présence d'un évêque catholique dans l'Amérique du nord dès le commencement du XIIe siècle: nous abandonnons au lecteur le soin d'apprécier toutes les conséquences possibles de son apostolat, et de celui des prêtres attachés à la colonie européenne du Winland.

Avant de montrer les Espagnols naviguant, à la suite de Christophe Colomb, vers ce continent d'où les Scandinaves s'étaient éloignés, nous reproduirons une belle réflexion du P. Gumilla (1). Ce Jésuite considère les Américains dans trois différents états. Examinant d'abord ce qu'ils étaient avant que les Incas et Montézuma régnassent dans le Pérou et dans le Mexique; puis ce qu'ils sont devenus sous la domination de ces princes; enfin ce qu'ils ont été depuis la conquête espagnole, Gumilla assimile cette troisième époque au règne de Tibère qui étendit son sceptre sur les plus belles parties de l'ancien continent: «Comme donc, ajoute-t-il, cette union et cette sujétion de l'univers à l'empire romain fut un effet de la Providence, qui voulait faciliter les progrès de l'Évangile dans toute l'étendue de l'empire et au dehors; de même la conquête de la plus grande partie du Pérou par l'Inca, et l'assujettissement des principales contrées du Mexique à Montézuma, ont été ménagées par l'Être suprême, afin qu'après l'abaissement de ces deux chefs, l'Évangile ne trouvât plus d'obstacles dans ces vastes provinces. Et comme la lumière de la foi a été plus longtemps à se répandre chez les nations qui avaient conservé leur grossièreté et leur barbarie, pour n'avoir pas voulu se soumettre au joug et à la discipline de la politique romaine, et qu'il s'en trouve même encore plusieurs qui croupissent dans les erreurs du paganisme, il est arrivé de même que les peuples de l'Amérique qui n'ont point été autrefois assujettis ni à l'Inca ni à Montézuma, sont d'autant plus méchants et plus barbares, qu'ils se trouvent plus éloignés.»

(1) *Histoire naturelle, civile et géographique de l'Orénoque*, t. I, p. 98.

CHAPITRE XXXII.

Des religieux franciscains, hiéronymites et dominicains déterminent l'expédition de Christophe Colomb. — Un religieux de la Merci est l'aumônier de la flotte. — Un Franciscain bâtit la première église à Haïti. — Un Bénédictin est le premier vicaire apostolique du Nouveau Monde.

La découverte de l'Amérique devait illustrer le règne de Ferdinand et d'Isabelle, qui eurent d'abord la gloire de mettre fin à la domination des musulmans en Espagne; événement que le sultan d'Égypte essaya vainement de prévenir. Il députa à Ferdinand le Franciscain Antoine de Milan, gardien du mont Sion, pour lui signifier que, si on ne renonçait pas à la conquête de Grenade, il ferait tomber tout le poids de sa vengeance sur les nombreux chrétiens de l'Égypte et de la Syrie; et le roi de Naples, allié du prince infidèle, se prêta à transmettre, de son côté, cette terrible menace. Les conseils et le courage d'Isabelle rassurèrent son époux. Frère Antoine de Milan, mandataire malgré lui du sultan qui occupait la Terre sainte, fut reçu avec égards; mais Ferdinand envoya frère Pierre Martyr d'Anghiera, à Naples et au Caire, pour notifier son refus. Cet ambassadeur était chargé de dire au roi de Naples qu'il n'y avait aucune apparence que le sultan, pour se venger, consentît à se priver des riches contributions payées par les chrétiens de son empire; et au prince mahométan, que la conduite de Ferdinand et d'Isabelle était conforme

à la justice, puisqu'ils se bornaient à recouvrer un royaume sur ceux qui, par force seulement et sans droit, l'avaient enlevé à leurs prédécesseurs (1). Grenade se rendit le 25 novembre 1491, et la domination maure, occasion des glorieux martyres que nous avons décrits, tomba avec ce dernier refuge de l'islamisme en Espagne. Ce fut pendant le siége de Grenade qu'Isabelle se détermina à réaliser les vœux de Christophe Colomb : résolution providentielle ; car aucune nation n'était alors plus en état que les Espagnols d'établir le christianisme dans le nouveau monde qu'on allait découvrir. « Toutes les provinces de l'Europe, si on excepte les Espagnes, dit le Jésuite Charlevoix (2), étaient plongées dans des guerres intestines ou étrangères, et furent bientôt le théâtre funeste où l'hérésie a excité les plus sanglantes tragédies. Ces royaumes seuls sont demeurés tranquilles au milieu de tant de troubles, et ont conservé la foi dans toute sa pureté. On doit aussi avouer qu'ils ont fait paraître un grand zèle pour la conversion des idolâtres, et pour assurer leurs conquêtes spirituelles dans ces vastes contrées. Les magnifiques fondations, qu'ils y ont faites de toutes parts, en seront les monuments éternels qu'aucune autre nation n'effacera jamais. »

Comme la considération d'un grand avantage temporel a été l'occasion de tant de conquêtes spirituelles, nous entrerons à cet égard dans quelques détails. Au xve siècle, les Italiens faisaient presque seuls tout le commerce des denrées que l'Asie fournit à l'Europe, et particulièrement des épiceries, c'est-à-dire le poivre, la cannelle, les clous de girofle, le gingembre, la noix muscade et autres produits végétaux, qu'on a toujours tant recherchés. Ces aromates venaient de quelques îles placées près de l'équateur, d'où les insulaires ou leurs voisins les transportaient dans la partie des Indes qui est entre cet archipel et l'Europe ; et les marchands européens allaient ensuite les prendre. Avant que les Arabes occupassent l'Égypte, le commerce se faisait par la mer Rouge, comme du temps des Phéniciens. Des bords de cette mer, on transportait les marchandises sur des chameaux aux rives du Nil : le fleuve les portait ensuite sur des bateaux aux ports de l'Égypte, où les navires de Venise, de Gênes, d'Amalfi et de Pise venaient s'en charger. Lorsque les Arabes eurent fermé tout passage au commerce dans le golfe Arabique, les marchands se rendirent au golfe Persique, d'où, par l'Euphrate, par l'Indus et par l'Oxus, ils portèrent les denrées de l'Inde dans la mer Caspienne, ou dans la mer Noire, et de là dans la Méditerranée. Les Italiens allaient les y chercher, pour les répandre sur toutes les côtes de l'Europe, et même dans l'intérieur des terres jusqu'aux régions glacées de la Moscovie et de la Norvège, où ils avaient des factoreries. On s'aperçoit aisément que le prix de ces denrées devait être originairement très-modique, et que la nécessité imposée au consommateur de les payer fort cher était une suite des frais de transport et des risques qu'on courait, soit sur la mer Rouge, soit dans les déserts, indépendamment du gain que voulaient faire ceux par les mains desquels passaient les marchandises. En effet, elles passaient par douze mains différentes avant d'arriver au consommateur européen, et on y gagnait au moins le décuple. Mais c'était surtout le monopole qui en haussait excessivement le prix. Quand les Arabes eurent anéanti totalement le commerce de la mer Rouge, les Génois se joignirent à l'empereur schismatique de Constantinople pour établir un commerce exclusif du côté de la mer Noire, par la Tartarie et par la Perse ; et, quand le sultan d'Égypte, après avoir dompté les Arabes, eut rouvert le chemin du Nil, les Vénitiens, ses alliés, s'emparèrent du commerce des Génois, et fournirent seuls les denrées de l'Inde à l'Europe entière. En un mot, d'un côté ou de l'autre, le monopole rendait toutes les autres nations tributaires des Italiens. L'amour du luxe, et le désir de diminuer les difficultés et les frais, firent aviser aux moyens de se procurer les marchandises des Indes de la première main. Comme, par l'élévation et l'abaissement de l'étoile polaire et du soleil, on s'était assuré que la terre formait une ligne courbe du nord au sud, de l'est à l'ouest, qu'elle était par conséquent d'une forme sphérique et qu'on pouvait en faire le tour, on eut l'espoir de parvenir, en sortant du détroit de Gibraltar, immédiatement à l'archipel des Moluques, ou îles aux épiceries,

(1) Wadding, an. 1490, n° 19.
(2) *Histoire de l'isle Espagnole ou de Saint-Domingue*, t. II, p. 481.

soit en côtoyant l'Afrique et cinglant ensuite vers l'est, soit en traversant l'océan Atlantique vers l'ouest. Cette dernière route préoccupa Christophe Colomb.

L'illustre Génois joignait déjà à une profonde instruction en cosmographie une grande expérience en navigation (1), quand son mariage le fixa souvent à Lisbonne, et quelquefois à Madrid et à Porto-Santo. C'était le temps où les Portugais continuaient avec le plus d'ardeur les découvertes commencées par eux dans les premières années du siècle. Les hommes les plus habiles de toutes les nations en astronomie, en géographie et en navigation se réunissaient à Lisbonne. En même temps, Florence, l'un des principaux asiles des savants que le renversement de l'empire grec et l'invasion de Constantinople avaient expulsés de l'Orient, voyait fleurir dans son sein les lettres et les sciences, dont ses relations commerciales facilitaient la propagation. Les ouvrages de Platon, d'Aristote, de Diodore de Sicile, expliqués, commentés, annonçaient l'existence de régions situées bien au delà des colonnes d'Hercule, vers l'occident, où la terre, d'une admirable fertilité, était arrosée par de grands fleuves navigables, et couverte de somptueux édifices. Les récits de Marco-Polo, qui avait visité et décrit, à la fin du XIIIe siècle, les Indes orientales, la Chine et le Japon, confirmaient l'opinion que donnaient les anciens. Colomb, doué d'une vaste instruction, fut particulièrement frappé de cette concordance. Il soumit ses pressentiments à Paul Toscanelli, Florentin, le cosmographe le plus célèbre de l'époque. Ce savant, dans une lettre du 25 juin 1474, appuya ses conjectures, et l'engagea à tenter la voie du couchant, pour aborder aux contrées où croissent les épices et les aromates. Les observations faites sur les côtes des Açores, de Madère, de Porto-Santo, ne devaient laisser à Colomb aucun doute sur l'existence de terres situées à l'ouest, soit qu'elles dépendissent du Zipangri ou Cipangu de Marco-Polo, soit qu'elles fussent placées en avant du Cipangu. Ce fut donc avec la conviction d'un succès probable qu'il fit, d'abord à sa patrie, l'hommage de son projet; mais la république de Gênes le rejeta avec dédain. Colomb ne reçut pas un meilleur accueil du roi de Portugal, qui, après avoir essayé déloyalement et sans succès de mettre à profit la révélation de ses desseins, le traita de visionnaire. L'Angleterre, où Christophe Colomb envoya son frère, n'apprécia point les avantages de son projet. Enfin, l'an 1484, il partit secrètement de Lisbonne, et arriva au port de Palos de Moguer, qui était alors l'entrepôt du commerce de Séville. Sa population comptait les marins les plus expérimentés de l'Espagne, renommés surtout pour leur caractère intrépide et aventureux; et l'une des familles les plus distinguées de cette ville était celle des Pinzon, dont l'un des membres, suivant M. Estancelin (1), accompagna le capitaine Cousin dans son voyage de 1486 à 1488. L'accueil hospitalier du Franciscain Jean Perez de Marchena, gardien du couvent d'Arabida, dédommagea Colomb des peines que comportait la situation précaire où il se trouvait. Ce religieux s'était aussi appliqué à l'étude de la cosmographie; la pensée dont Colomb poursuivait avec ardeur la réalisation occupait son esprit; le désir de tirer tant d'âmes des ombres de la mort et de les éclairer avec le flambeau de la foi dans les régions inconnues, remplissait et agitait son cœur; animé de ces heureuses dispositions, il jouissait d'ailleurs d'un certain crédit, car il avait été pendant quelque temps confesseur d'Isabelle. Frère Jean sollicita et obtint pour Colomb la protection du nouveau confesseur de la reine, Ferdinand de Talavera, Hiéronymite; mais ce ne fut qu'en 1486 que l'illustre Génois put se rendre à la cour. Après avoir, pendant cinq ans, suivi les souverains, occupés alors de la guerre de Grenade, et toujours trompé dans les espérances qu'on lui faisait concevoir, il résolut enfin, non-seulement de quitter l'Espagne, mais de se rendre à Paris, où le roi de France, à qui il s'était adressé, devait l'accueillir favorablement. Toutefois, avant de s'éloigner, il voulut revoir frère Jean Perez de Marchena, auquel il avait confié son fils unique. Le gardien de l'Arabida, appréciant le tort que cet exil allait occasionner à son pays, n'omit rien pour l'empêcher. Il convoqua aussitôt ses amis les plus intimes, et les navigateurs de

(1) Estancelin, *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands*, etc., p. 316.

(1) *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands*, etc. 343.

Palos capables de juger les projets de Colomb. Dans cette réunion, qu'on peut fixer à l'année 1491, figurait Alonso Pinzon, chef de la famille pour qui l'existence d'une contrée située dans le sud-ouest n'était plus hypothétique, s'il était vrai qu'un de ses membres eût navigué avec le capitaine Cousin. Quoi qu'il en soit, Alonso entra avec zèle dans les grandes pensées de Colomb : lui ouvrant dès lors sa bourse, il lui procura les moyens de contribuer, pour sa part, aux frais de l'expédition projetée ; comme, plus tard, s'embarquant avec ses deux frères, il exposa sa vie aux chances que courait le hardi Génois (1). Mais l'intervention la plus efficace fut celle de frère Jean Perez de Marchena. Consulté par la reine, il insista, dans de fréquents entretiens, sur l'utilité et la sainteté de l'entreprise d'où dépendait le salut d'un si grand nombre d'hommes; et, assurant à Colomb l'assentiment de Ferdinand de Talavera, du cardinal Mendoza, de Louis de Saint-Ange, et d'Alfonse Quintanilla, personnages très-influents, il obtint pour son ami dix-sept mille pièces d'or, un navire et deux caravelles, cent vingt soldats, et les autres choses nécessaires (2). Le 17 avril 1492, on signa les articles d'un traité par lequel Christophe Colomb reçut les titres héréditaires d'amiral et de vice-roi dans toutes les mers, îles et terres qu'il découvrirait. Du reste, le Franciscain Jean Perez de Marchena ne contribua pas seul, par son intervention en faveur de l'illustre Génois, à propager la foi dans une partie du monde alors inconnue. Le Dominicain Diégo Déza, professeur de théologie à l'université de Salamanque et précepteur de l'infant Jean de Castille, ayant eu occasion, dans divers entretiens avec Colomb, de reconnaître le génie, la probité et l'habileté de ce navigateur, l'avait confirmé dans son dessein et autorisé à espérer les secours qu'il sollicitait de Ferdinand et d'Isabelle. Fontana (3) et Touron (4) disent que Diégo tint sa parole, et qu'il obtint qu'on équiperait trois vaisseaux, avec lesquels Colomb devait aller à la découverte de ces vastes contrées qu'on a depuis appelées les Indes occidentales. Remesal, cité par le prélat Baluffi (1), conclut même que les rois d'Espagne sont en grande partie redevables au P. Diégo de la conquête du Nouveau Monde. Le vaisseau de Colomb fut nommé *la Santa-Maria ;* le second, commandé par Alonso Pinzon, s'appelait *la Pinta;* le troisième, aux ordres de Yanez Pinzon, frère du précédent, *la Nina.* Martin Pinzon, le plus jeune des trois frères, était pilote sur *la Pinta.* Le général de l'ordre de la Merci donna à Christophe Colomb le P. Solorzano pour être son confesseur et l'aumônier de sa flotte, qui mit à la voile le vendredi 3 août 1492. « Ce ministre de Jésus-Christ, dit l'*Histoire de l'ordre de la Merci* (2), s'acquitta de ses fonctions avec tant de zèle et de succès, qu'il fut le premier apôtre du Nouveau Monde. Son ordre en fut récompensé par les grands établissements qu'il fit après dans l'Amérique, où il posséda huit grandes provinces, et où ses religieux procurèrent d'admirables conversions. »

La découverte de ce Nouveau Monde, ouvert par la miséricorde divine à l'active charité des missionnaires, eut lieu dans la nuit du 11 au 12 octobre. L'île Guanahami, l'une des Lucayes, se montra, avec le jour naissant, aux Espagnols, qui entonnèrent le *Te Deum.* Colomb, l'étendard royal à la main, mit pied à terre, se prosterna les larmes aux yeux, et, se relevant, prit possession, au nom du roi d'Espagne, de cette île, qu'il nomma San-Salvador ou Saint-Sauveur, parce que cette découverte sauvait sa vie menacée par son équipage. Les indigènes parurent simples et bons; leur teint était olivâtre; les hommes et les femmes allaient entièrement nus; mais ils avaient à leurs oreilles de petites plaques d'or, qui provenait d'un pays situé vers le sud, direction qu'ils indiquèrent en étendant les bras de ce côté. Colomb arriva, le 27 octobre, à ce pays riche en or : c'était l'île de Cuba, la plus étendue de l'archipel des Antilles. Mais on devait trouver plus d'or dans une autre con-

(1) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, etc., p. 349.

(2) Wadding, an. 1492, n° 1.

(3) *Monumenta dominicana*, an. 1492.

(4) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. III, p. 724.

(1) *L'America un tempo spagnuola, riguardata sotto l'aspetto religioso, dall' epoca del suo discuoprimento sino al* 1843, *di monsignore Gaetano Baluffi*, t. I, p. 18. Ce prélat, naguère internonce apostolique à la Nouvelle-Grenade, maintenant secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers, a puisé en Amérique et à Rome les matériaux de son excellent ouvrage.

(2) P. 155.

trée à l'orient, c'est-à-dire dans l'île Haïti, que Colomb nomma Espagnole.

« Il est certain, dit le P. Margat (1), Jésuite, que, lorsque l'amiral aborda pour la première fois à l'île Haïti, il ne fut pas moins surpris de sa grandeur que de la multitude prodigieuse de ses habitants. Cette terre, de deux cents lieues de longueur sur soixante et quelquefois quatre-vingts de largeur, lui parut habitée de toute part, non-seulement dans les plaines qui s'étendent depuis le bord de la mer jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'île dans toute sa longueur de l'est à l'ouest, mais encore dans les montagnes mêmes, lesquelles, quoique escarpées, formaient néanmoins des États considérables. A en croire les historiens espagnols, il n'y avait pas moins d'un million d'Indiens, lorsque Colomb en fit la découverte. En nous décrivant les guerres que ces conquérants du Nouveau Monde eurent à soutenir, ils nous les représentent combattant contre des armées de cent mille hommes, qui marchaient sous les étendards d'un seul cacique ; ils comptent cinq ou six caciques, dont la puissance était égale, et qu'on n'a pu réduire que les uns après les autres. On pourrait soupçonner ces historiens d'avoir un peu exagéré ce nombre pour donner plus de lustre à leurs héros : mais Barthélemi de Las Casas, qui n'était certainement pas le panégyriste et l'admirateur de sa nation, en compte un nombre plus grand ; et c'est sur quoi il fonde une partie des reproches amers qu'il fait à ses compatriotes. » Suivant Las Casas (2), Haïti nourrissait trois millions d'habitants, et se trouvait divisé en cinq royaumes. « Ils étaient, ajoute l'évêque de Chiapa, gouvernés par cinq rois très-puissants, et qui avaient un grand nombre de vassaux volontaires, tous seigneurs indépendants de districts particuliers et éloignés. Un de ces royaumes s'appelait royaume de *la Magua*, c'est-à-dire de la plaine, parce que celle-ci s'étendait à quatre-vingts lieues depuis la mer du Sud jusqu'à celle du Nord : il avait cinq à six lieues de largeur dans quelques endroits, et neuf à dix dans d'autres... A droite et à gauche étaient des montagnes très-élevées. Dans celles du couchant se trouvaient de si grandes mines d'or, qu'on faisait descendre le métal par les rivières. C'est dans cette chaîne qu'est la province de Cibao, dont les mines sont si fameuses, à cause de la qualité supérieure de l'or qu'elles fournissent. Le dernier roi de ce pays se nommait Guarionax : il avait des vassaux si puissants, que plusieurs lui fournissaient trente mille hommes pour la guerre. La seconde souveraineté de l'île Espagnole était connue sous le nom de royaume *du Marien :* il commençait au point où est aujourd'hui Port-Royal, et s'étendait jusqu'à la plaine ; il était plus grand que le Portugal, plus fertile et plus en état de recevoir une grande population. On y trouve beaucoup de hautes montagnes riches en mines d'or et de cuivre. Son prince se nommait Guacanagary : il comptait parmi ses sujets un très-grand nombre de seigneurs particuliers... Le troisième royaume était celui de *la Maguana*. Le climat en est très-sain, et le sol d'une extrême fertilité. Il était gouverné par le roi Caonabo, plus vaillant qu'aucun autre roi du pays, le plus respecté de son peuple, et le plus magnifique... *Xaragua* était le nom du quatrième royaume de l'île : il en occupait le centre. La cour en était la plus polie, parce que la langue y offrait plus de perfection, les usages et les manières plus de délicatesse, le commerce plus d'urbanité ; les personnes y avaient un ton plus distingué, un costume plus décent, enfin plus d'éducation ; la noblesse y était aussi plus nombreuse et plus brillante. Ce pays eut pour dernier roi Behechio : il avait une sœur, nommée Anacaona... Behechio mourut et laissa la couronne à sa sœur... Le cinquième royaume, celui d'*Higuey*, était gouverné par une reine qui comptait un grand nombre d'armées : elle se nommait Higuanama. »

Le P. de Charlevoix (1), Jésuite, rapporte les traditions des insulaires de Haïti sur l'origine des hommes. Les premiers, selon eux, étaient sortis de deux cavernes de leur île. Le soleil, irrité de leur sortie, changea en pierres les gardiens de ces cavernes, et métamorphosa ces hommes échappés de leurs prisons en arbres, en grenouilles et en plusieurs autres sortes d'animaux : cependant, l'univers ne laissa pas que de se peupler. Suivant une autre tradition, les

(1) *Lettres édifiantes*, t. XII, p. 70, édit. in-18.
(2) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, évêque de Chiapa, défenseur de la liberté des naturels de l'Amérique, t. I, p. 8 et 14.

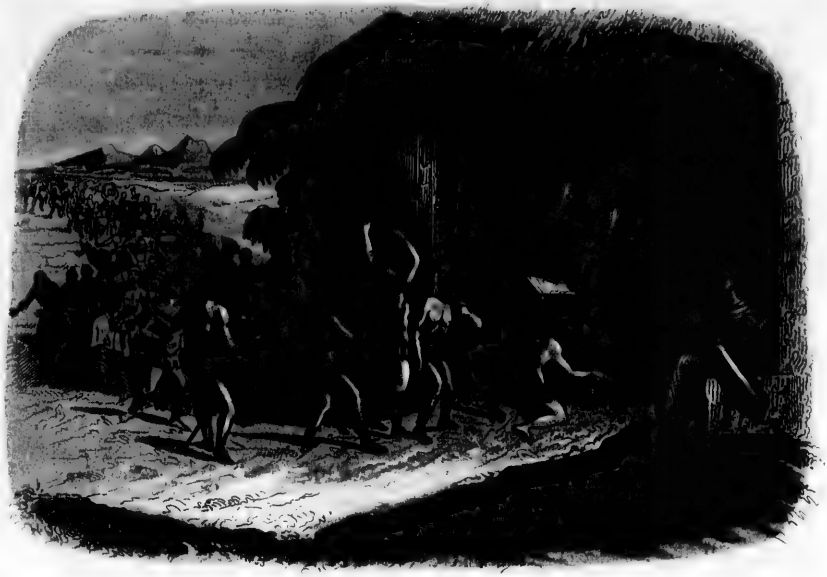
(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, etc., t. I, p. 38.

femmes n'étaient venues au monde que longtemps après les hommes. D'après une tradition encore, le soleil et la lune étaient aussi sortis d'une grotte de la même île pour éclairer le monde : l'on allait en pèlerinage à cette grotte, qui était ornée de peintures, et dont l'entrée était gardée par deux démons, ou idoles, auxquels il fallait rendre hommage avant d'avancer plus loin. On conjecture que la grotte dont nous parlons est la même qu'on voit dans le territoire de Dondon, à six ou sept lieues du Cap français. Elle a cent cinquante pieds de profondeur, et environ autant de hauteur ; mais elle est fort étroite. Elle ne reçoit du jour que par son entrée, qui est haute et large, et par une ouverture pratiquée dans la voûte. Cette ouverture paraît travaillée en façon de clocher, et c'est par là que le soleil et la lune se seraient fait un passage pour aller se placer dans le ciel. Toute la voûte est si belle et si régulière, qu'on a peine à se persuader que ce soit l'ouvrage de la nature seule. On ne voit plus en ce lieu aucune statue : mais on y aperçoit pourtant des figures gravées dans le roc ; et toute la caverne paraît comme partagée en plusieurs niches hautes et basses assez profondes, et qu'on croirait y avoir été ménagées à dessein. Les fables que nous venons de rapporter montrent que les insulaires de Haïti ne doutaient pas que la terre n'eût commencé par leur île ; et il est peu de nations, dans l'Amérique, en qui l'on n'ait trouvé la même prévention pour leur pays.

Au défaut d'annales écrites, les traditions se perpétuaient à Haïti au moyen de chansons. Elles étaient toujours accompagnées de danses en rond. Celui qui menait la bande commençait seul, et les autres répétaient d'après lui. Il réglait aussi les pas en dansant le premier : il en faisait d'abord quelques-uns en avant, puis autant en arrière, et toute la troupe suivait. On ne manquait jamais à la mesure, et l'on ne sortait point de la cadence. Quelquefois les hommes dansaient seuls d'un côté, et les femmes de l'autre. D'autres fois, les deux sexes étaient mêlés, et alors c'était indifféremment un homme ou une femme qui imprimait le mouvement. Mais, dans les fêtes publiques et dans les occasions importantes, on chantait et on dansait au son d'un tambour : le plus considérable de la bourgade, ou le cacique même, frappait d'ordinaire sur cet instrument. *Cacique*, dans la langue du pays, signifiait prince ou seigneur : les Espagnols en firent un mot générique dont ils se servaient, non-seulement à l'égard de tous les souverains de l'Amérique, excepté l'empereur du Mexique et les Incas du Pérou, mais encore pour désigner les chefs particuliers qui se trouvaient à la tête des plus petites bourgades.

Les indigènes, si peu accoutumés à réfléchir, si peu éclairés des lumières même de la raison naturelle, n'avaient qu'un tissu mal assorti des plus grossières superstitions ; et il n'en devait pas coûter beaucoup à l'Esprit d'erreur pour se faire rendre par eux les honneurs divins. Si on en croit les auteurs contemporains, le démon apparaissait assez souvent à ces insulaires, sous différentes figures, et leur rendait des oracles sur lesquels ce peuple séduit se réglait à l'aveugle. La variété des figures empruntées par le démon leur avait persuadé qu'il existait plusieurs dieux. La laideur de ces dieux les leur faisait regarder comme beaucoup plus capables de leur causer du mal que de leur procurer du bien : aussi ne songeaient-ils guère qu'à apaiser la fureur de leurs idoles, qu'ils nommaient *Chemis* ou *Zemès*. Ils les faisaient de craie, de pierre ou de terre cuite ; ils les plaçaient à tous les coins de leurs habitations ; ils en ornaient leurs principaux meubles ; ils s'en imprimaient l'image sur leur corps. On ne doit pas s'étonner si, les ayant sans cesse sous leurs yeux et les craignant beaucoup, ils les voyaient souvent en songe. Ils n'attribuaient pas à tous leurs dieux le même pouvoir : les uns, selon eux, présidaient aux saisons, d'autres à la santé, ceux-ci à la chasse, ceux-là à la pêche, et chacun avait son culte et ses offrandes particulières. On a dit que les Haïtiens regardaient les Zemès comme des divinités subalternes, ministres d'un Être souverain, unique, infini, tout-puissant, invisible, mais non pas incréé ; car ils lui donnaient une mère. On ne rendait à ce dieu suprême aucun culte, du moins extérieur, non plus qu'à sa mère ; à moins qu'on ne confonde celle-ci avec le Zemé adoré sous la figure d'une femme, ayant à ses côtés deux principaux ministres : l'un chargé de convoquer les autres dieux quand la déesse voulait les envoyer exciter les vents, faire tomber la pluie, en un mot procurer aux hommes les biens objets de leurs vœux ; l'autre,

e, dans la lan-
ou seigneur :
générique dont
à l'égard de
, excepté l'em-
u Pérou, mais
ticuliers qui se
es bourgades.
és à réfléchir,
ne de la raison
nal assorti des
il n'en devait
'erreur pour se
s divins. Si on
ins, le démon
nsulaires, sous
ait des oracles
églait à l'aveu-
runtées par le
l existait plu-
dieux les leur
plus capables
ur procurer du
re qu'à apaiser
ils nommaient
nt de craie, de
laçaient à tous
ils en ornaient
en imprimaient
it pas s'étonner
rs yeux et les
ient souvent en
ous leurs dieux
on eux, prési-
santé, ceux-ci
et chacun avait
lières. On a dit
Zemès comme
tres d'un Être
puissant, invi-
s lui donnaient
dieu suprême
, non plus qu'à
nfonde celle-ci
d'une femme,
aux ministres:
es dieux quand
citer les vents,
t procurer aux
vœux; l'autre,



chargé de châtier par des inondations ceux qui refusaient de rendre à la déesse les honneurs qu'elle exigeait de tous. Enfin, on trouve dans les plus anciens auteurs la description d'une solennité qui est la seule cérémonie religieuse de ces peuples dont on ait pris soin de nous instruire. Le cacique en marquait le jour, qu'il faisait annoncer par des crieurs publics. La fête commençait par une procession à laquelle les hommes et les femmes mariées, assistaient ornés de ce qu'ils avaient de plus précieux. Les filles y paraissaient toutes nues, comme à l'ordinaire. Le cacique, ou l'habitant le plus considérable du lieu, marchait en tête, ayant un tambour qu'il frappait sans cesse, et l'on se rendait ainsi dans un temple tout rempli d'idoles, dont les figures étaient bien plus propres à représenter des diables que des dieux. On y trouvait les prêtres occupés à les servir, et qui, en leur présentant les offrandes du peuple, poussaient des cris et des hurlements affreux. Une partie de ces offrandes consistait dans des gâteaux que des femmes apportaient dans des corbeilles ornées de fleurs. L'offrande finie, ces mêmes femmes, au signal que leur en donnait un prêtre, dansaient et chantaient les louanges du Zemès, y ajoutant celles des anciens caciques, et elles finissaient par des prières pour la prospérité de la nation. Les prêtres rompaient ensuite les gâteaux consacrés par l'offrande qui en avait été faite aux dieux, et en distribuaient les morceaux aux chefs de famille. Il fallait conserver toute l'année ces fragments, qu'on regardait comme des préservatifs contre toutes sortes d'accidents. Le cacique n'entrait point dans le temple : il se tenait à la porte assis, frappant sans cesse sur son tambour, et faisant passer devant lui toute la procession. Chacun entrait en chantant, puis allait se présenter à la principale idole. Dès qu'il était en sa présence, il cessait de chanter, et s'introduisait dans la gorge un bâton pour se faire vomir. Cette ridicule cérémonie signifiait que, pour paraître devant la divinité, il faut avoir le cœur net, et pour ainsi dire sur les lèvres. (Pl. XL, n° 1.)

Les Zemès se communiquaient surtout aux *butios*, prêtres du pays, qui étaient en même temps médecins; mais, quoique le démon, si l'on en croit les anciens auteurs, fût pour quelque chose dans l'exercice de leur ministère, il y entrait encore plus de fourberie. Lorsque ces imposteurs consultaient le Zemès en public, jamais on n'entendait la réponse du dieu : on ne jugeait de l'oracle que par la contenance du prêtre. S'il dansait et chantait, c'était bon signe; et on en témoignait aussitôt sa joie par toutes les démonstrations dont on pouvait s'aviser. Si, au contraire, il avait l'air triste, on s'abandonnait aux larmes et on jeûnait jusqu'à ce que la divinité daignât faire paraître, par quelque marque certaine, que son courroux était apaisé. Les butios ne se distinguaient, à l'extérieur, que par une figure de Zemès qu'ils portaient toujours sur eux. Du reste, on les respectait bien moins à titre de médecins qu'à titre de prêtres. Quand un malade venait à mourir malgré les prédictions et les soins du médecin, on le taxait de fourberie et d'ignorance. Les plus proches parents, réunis autour du cadavre, lui coupaient les ongles et les cheveux qu'ils mêlaient avec le jus d'une certaine herbe, et, versant de cette composition dans la bouche du mort, ils l'invitaient à dire s'il avait succombé par la faute de l'opérateur. Si la réponse, obtenue par magie ou simulée méchamment, accusait le médecin, et qu'il n'eût pas eu la précaution de se retirer en lieu sûr, on se jetait sur lui et on le mettait en pièces. Mais, pour en venir à ces enquêtes, il fallait que l'opérateur fût déjà suspect. Souvent c'étaient les faux prêtres eux-mêmes, qui, par jalousie, s'accusaient les uns les autres, ou d'avoir par négligence laissé périr leurs malades, ou d'avoir usé de quelque maléfice pour abréger les jours de quelqu'un à qui ils ne voulaient pas de bien.

Ces insulaires avaient une très-faible idée de l'immortalité de l'âme et de l'autre vie. Ils admettaient néanmoins un lieu où les âmes des bons étaient récompensées, sans parler du supplice préparé pour les méchants. Chacun plaçait ce paradis dans sa contrée, et ils s'y figuraient une vie délicieuse à leur manière. Ils se réjouissaient surtout d'y retrouver leurs parents et leurs amis, et d'y avoir des compagnes à choisir. Quelques-uns croyaient que le séjour des âmes était vers le Tiburon, où il y a de grandes plaines toutes couvertes de mameys, sorte de fruit auquel on a donné le nom d'*abricot de Saint-Domingue*. Ils prétendaient que les âmes en faisaient leur nourriture ordinaire, et que,

pour le recueillir, elles prenaient le temps de la nuit, se tenant tout le jour cachées dans des lieux montagneux et de difficile accès. Cette opinion imprimait comme un caractère sacré au mamey, fruit d'ailleurs excellent : les vivants s'en abstenaient par respect, afin de ne pas exposer les morts à manquer de nourriture.

Ce fut par la pointe la plus occidentale de Haïti que Colomb reconnut cette île. Il coupa d'abord toute la côte qui forme la partie du nord; et, remontant de l'ouest à l'est, il jeta l'ancre dans un port du royaume du Marien, qu'il appela Port-Royal. Nous avons dit que là régnait Guacanagary. « Il n'y avait rien de barbare dans les manières de ce cacique, fait observer le P. Margat (1), Jésuite. Ses sujets s'apprivoisèrent bientôt avec ces étrangers, dont la vue les avait d'abord surpris. Ils les reçurent avec toute la cordialité possible, et ils se disputaient les uns aux autres à qui ferait plus de caresses à ces nouveaux hôtes. Ceux-ci montrèrent bientôt que l'or était le principal objet de leurs recherches. Les Indiens se firent aussitôt un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers et de leurs autres ornements, pour en faire présent à ces nouveaux venus. Une sonnette ou quelque autre babiole qu'on leur donnait en échange leur semblait préférable à toutes les richesses qu'ils tiraient de leurs mines. Prévenus de la plus haute estime pour ces étrangers, qu'ils regardaient comme descendus du ciel, ils tâchaient de se conformer à leurs manières. Une croix qu'on avait plantée au milieu de leurs habitations devint bientôt l'objet de leur vénération. A l'exemple des Espagnols, ils se prosternaient à terre; ils se frappaient la poitrine; ils levaient les yeux et les mains vers le ciel, et semblaient déjà rendre hommage au vrai Dieu, qu'ils ne connaissaient encore que d'une manière fort imparfaite. Le vaisseau que montait l'amiral était mouillé sur un fond de mauvaise tenue. Ayant chassé sur ses ancres, il alla tout à coup se briser contre des rochers à fleur d'eau, qu'on nomme récifs. Cet accident déconcertait les mesures de Colomb, et le mettait, pour ainsi dire, à la merci des Indiens. Le bon roi Guacanagary n'oublia rien pour le consoler de cette perte : il commanda sur-le-champ une nombreuse escadre de canots, pour aller au secours du bâtiment étranger; et, de peur que la vue de la proie ne tentât ses sujets, il alla lui-même les tenir en respect par sa présence. Il fit promptement retirer les effets du vaisseau, les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer, et les fit garder avec soin. Enfin, touché de l'affliction de Colomb, ce bon prince versa des larmes; et, pour le dédommager autant qu'il lui était possible, il lui offrit tout ce qu'il possédait dans l'étendue de ses États, et le pria d'y fixer sa demeure. L'amiral, obligé d'aller rendre compte en Espagne de sa découverte, répondit à ce généreux cacique qu'il ne pouvait pas demeurer plus longtemps avec lui; mais qu'en attendant son retour, qui ne serait pas éloigné, il lui laisserait une partie de ses gens. Le cacique s'employa aussitôt à faire construire un bâtiment sûr et commode pour ses nouveaux hôtes. Des débris du vaisseau échoué, on éleva une espèce de fort, auquel Colomb donna le nom de *la Nativité*, parce qu'il était entré dans cette baie le jour de la nativité de Notre Seigneur. On le garnit par dehors d'un bon fossé. Il était défendu, d'ailleurs, par une compagnie d'environ quarante hommes, sous la conduite d'un brave Cordouan, nommé Diego d'Arasta. On lui laissa un canonnier expert avec quelques pièces de campagne, un charpentier, un chirurgien, et on les pourvut de munitions pour une année entière. » Le 4 janvier 1493, l'amiral se mit en route pour l'Espagne, et arriva le 15 mars au port de Palos.

Ferdinand et Isabelle se trouvaient à Barcelone, où Christophe Colomb fit une entrée triomphale, marchant au milieu des Américains qu'il avait amenés et qui avaient conservé le costume de leur pays. L'or et les autres raretés du Nouveau Monde étaient portés devant lui dans des corbeilles et des bassins découverts. Ferdinand et Isabelle, qui l'attendaient au palais, assis sur leur trône, se levèrent à son approche. Colomb s'étant incliné à leurs pieds, ils lui ordonnèrent de s'asseoir en leur présence. Après que l'illustre navigateur leur eut rendu compte de son voyage et présenté les prémices de ses découvertes, tout le monde se mit à genoux, et l'on chanta, dans la salle même du trône, le cantique d'action de grâces. On s'occupa de l'éducation chrétienne des sept indi-

(1) *Lettres édifiantes*, t. XII, p. 75, édit. in-18.

gènes qui accompagnaient l'amiral : le roi et la reine voulurent tenir eux-mêmes sur les fonts baptismaux ces premiers éléments de la nouvelle chrétienté.

Cependant, Ferdinand et Isabelle prièrent le Pape d'approuver la conquête et la prise de possession des terres qui avaient été ou qui seraient à l'avenir reconnues, alléguant les avantages spirituels que la prédication de l'Évangile devait procurer aux Américains. Alexandre VI accepta la promesse faite par les rois d'Espagne de s'occuper personnellement de la conversion et de l'instruction des indigènes ; il permit, en conséquence, la conquête, qu'il confia à leur habileté, à leur puissance et à leur zèle ; il signa, le 3 mai 1493, la fameuse bulle de la *Ligne alexandrine* (1) en faveur des rois de Castille, et leur concéda la souveraineté sur toutes les terres qui seraient découvertes au sud et à l'ouest d'une ligne tirée d'un pôle à l'autre, à la distance de cent lieues des îles Açores et du cap Vert : séparation reportée plus tard à trois cent dix lieues vers le nouveau continent, à la suite d'une convention intervenue entre l'Espagne et le Portugal. La bulle s'exprime ainsi : « Instruit qu'en votre qualité de rois et de princes véritablement catholiques, et après avoir donné dans presque toutes les parties du monde des preuves éclatantes de vos sentiments religieux, dont nous sommes parfaitement convaincu, non-seulement vous désirez l'exaltation de la sainte foi catholique et l'établissement de la religion chrétienne, mais que vous y avez encore employé toute votre puissance avec un cœur sincère et un soin particulier, comme le prouve la conquête du royaume de Grenade, que vous avez arraché à la tyrannie des Sarrasins avec tant de gloire pour le nom de Dieu, nous nous portons avec autant de justice que de satisfaction à vous accorder ce que vous sollicitez, afin que vous puissiez continuer avec un zèle de plus en plus ardent l'exécution du dessein que vous avez conçu, et que le Dieu immortel daignera approuver et avoir pour agréable... Nous vous exhortons particulièrement, par la promesse que vous avez faite, en recevant le baptême, d'obéir aux préceptes apostoliques, et nous vous engageons surtout, par les entrailles de miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ, lorsque vous aurez entrepris sérieusement et avec un véritable zèle pour la foi catholique cette expédition, à vous efforcer de faire recevoir la religion chrétienne par tous les peuples qui habitent ces îles et ces terres, sans jamais vous laisser décourager par les dangers et par les peines, mais soutenus au contraire par la ferme espérance que Dieu daignera couronner un jour votre ouvrage et vos efforts... En outre, nous vous ordonnons, en vertu de la sainte obéissance qui nous est due, de pourvoir à ce qu'il soit envoyé dans les terres fermes et dans les îles en question des sujets d'une vertu reconnue, craignant Dieu, sages, éclairés, en état d'instruire les habitants dans la foi catholique et de leur inspirer le goût des bonnes mœurs ; et nous vous rappelons le devoir d'y travailler avec tout le soin possible, comme vous nous l'avez promis, et comme nous l'attendons avec confiance de votre éminente dévotion et de votre royale magnanimité. » De la recommandation du Pape, nous rapprocherons cette réflexion du P. Margat (1), Jésuite : « On doit rendre justice au zèle et à la piété des rois catholiques Ferdinand et Isabelle. Encore plus touchés du désir d'étendre l'empire de Jésus-Christ que leur propre domination, ils prirent les précautions les plus sages pour établir la foi parmi leurs nouveaux sujets, et assurer leur tranquillité. Rien de plus chrétien que les instructions qui furent données aux chefs de cette noble entreprise. On leur recommande, sur toute chose, que l'intérêt de la religion soit le mobile et la règle de toutes leurs démarches ; on leur ordonne d'avoir de grands ménagements pour ces peuples, de n'employer à leur conversion que les moyens ordinaires employés par l'Église, et de les attirer plutôt par la douceur, par la raison et par les bons exemples, que par la violence et par la force. Surtout la reine Isabelle, qui regardait la découverte des Indes comme son ouvrage, n'oublia aucun des devoirs d'une souveraine qui, aux plus rares qualités d'une héroïne, joignait les plus vifs et les plus respectueux sentiments que la religion inspire. Aussi, dans les différents voyages que fit Colomb pour rendre compte à ses maîtres du suc-

(1) Elle commence par ces mots : *Inter cætera.*

(1) *Lettres édifiantes*, t. XII, p. 71, édit. in-18.

cès de ses entreprises, la reine, qui lui donna de fréquentes audiences, ne s'informa de rien avec plus d'empressement que des progrès de la foi, et ne lui recommanda rien plus fortement que de ménager des sujets qu'une nouvelle domination ne devait déjà que trop alarmer. Mais il est assez ordinaire que les rois ne trouvent pas dans leurs ministres de fidèles exécuteurs de leurs volontés. Ceux principalement qui, dépositaires de l'autorité souveraine, l'exercent dans des lieux où leur conduite ne peut être que difficilement recherchée, ne s'accoutument que trop souvent à en abuser. Cette réflexion ne regarde point l'amiral Colomb: ce fut en tous sens un des plus grands hommes de son siècle; le succès de son entreprise, qui est un des plus nobles efforts du génie, du courage et de la résolution, l'immortalise avec justice; et sa piété singulière, son attachement tendre et solide à toutes les pratiques de la religion, n'ont sans doute pas peu contribué à des succès si éclatants. Mais il s'en fallut bien qu'un si grand homme fût secondé comme il le méritait. La troupe des nouveaux Argonautes, que conduisait ce moderne Jason, n'était pas toute composée de héros. Si quelques-uns en avaient la bravoure, très-peu en eurent la sagesse et la modération. C'étaient pour la plupart des hommes que l'espoir de l'impunité des crimes dont ils étaient coupables avait exilés volontairement de leur patrie, et qui, au hasard d'une mort du moins honorable, aspiraient aux richesses immenses de cette conquête. Le mauvais caractère de ces nouveaux conquérants causa la perte de tant d'âmes, qui, avec le temps, auraient pu fonder une nombreuse chrétienté. »

Alexandre VI, au moment de désigner un vicaire apostolique pour l'établissement de la foi en Amérique, avait à choisir entre divers ordres. Les Dominicains et les Franciscains venaient de s'illustrer par des prodiges de dévouement et par d'immenses succès dans la carrière des missions : mais il appartenait aux Bénédictins, leurs aînés et les civilisateurs immortels du continent ancien, de commencer, du moins, la civilisation du nouveau. Il convenait que cet hommage fût rendu à la famille de saint Benoît et de saint Grégoire le Grand; de saint Augustin, apôtre de l'Angleterre; du bienheureux Nicolas, Anglais, apôtre de la Norvège; de saint Chilian, apôtre de la Franconie, et martyr; de saint Ewald, apôtre de la Westphalie, et martyr; de saint Lambert, évêque, apôtre de la Toxandrie, et martyr; de saint Boniface, évêque, apôtre de presque toute la Germanie et de la Frise, et martyr; de saint Étienne, évêque, apôtre de la Suède et de la Helsingie, et martyr; de saint Wibert, apôtre des Sorabes et des Frisons, et martyr; de saint Abbon, abbé, apôtre des Gascons, et martyr; de saint Adalbert, évêque, apôtre de la Bohême, de la Hongrie, de la Pologne, et martyr; de saint Benoît, évêque, apôtre de la Pologne, et martyr; de saint Boniface, évêque, apôtre des Huns, des Slaves, des Russes, et martyr; de saint Gérard, évêque, apôtre des Hongrois, et martyr; de saint Adalbert, évêque, apôtre des Russes; de saint Brunon, apôtre des Prussiens et des Lithuaniens, et martyr; de saint Chilien, évêque, apôtre des Atrébates; de saint Willibrord, évêque, apôtre de la Frise; de saint Amand, évêque, apôtre du Brabant, de la Flandre, des Slaves et des Gascons; de saint Wilfrid, évêque, apôtre de la Hollande; de saint Ludger, évêque, apôtre des Saxons et des Frisons orientaux; de saint Swibert, évêque, apôtre des Frisons, des Hollandais et des Saxons; de saint Anschaire, évêque, grand apôtre des Suédois, des Goths, des Danois et des régions du Nord; de saint Othon, évêque, apôtre de la Poméranie; de saint Vicelin, évêque, apôtre des Vandales et des Slaves; de saint Lebwin, évêque, apôtre de l'Over-Yssel; de saint Wimon, évêque, apôtre des Goths septentrionaux; etc., etc. Ces illustres missionnaires, dont la parole inspirée renouvela la face de l'Europe, devaient avoir un représentant et un continuateur de leur apostolat en Amérique. En effet, Bernard Buil, Catalan, Bénédictin de l'abbaye du Mont-Serrat, homme d'une grande réputation de piété et de savoir, ayant été indiqué au Pape par Ferdinand et Isabelle, Alexandre VI le nomma supérieur d'une mission composée de douze prêtres, en partie séculiers, en partie religieux de divers ordres, avec les pouvoirs de vicaire apostolique (1). C'est à tort

(1) *Nova typis transacta navigatio Novi Orbis Indiæ occidentalis, admodum Reverendissimorum Patrum ac fratrum, Reverendissimi ac Illustrissimi Domini Dn. Buellii Catalani, abbatis Montis-Serrati, et in universam Americam, sive Novum Orbem, Sacræ Sedis apostolicæ Romanæ à latere Legati, Vicarii ac Patriarchæ;*

que Buil a été présenté comme abbé du Mont-Serrat, car l'histoire de cette abbaye n'en fait qu'un simple religieux (1). Il ne fut non plus ni évêque ni patriarche, et il n'est pas exact de prétendre que ses compagnons étaient tous Bénédictins (2). Le vicaire apostolique partit de Cadix le 25 septembre 1493, avec Christophe Colomb, qui conduisit cette fois une flotte de dix-sept voiles à Haïti. (Pl. XL, n° 2.)

En y arrivant, le 26 novembre, Colomb ne trouva plus ni les Espagnols ni le fort qu'il avait laissés. « L'éloignement d'un chef sage et ferme, dit le P. Margat (3), Jésuite, fut la source du dérangement de la nouvelle colonie. L'amiral leur avait recommandé, en partant, de se comporter en gens d'honneur et en véritables chrétiens : ils ne l'eurent pas plutôt perdu de vue, qu'ils oublièrent ses sages remontrances. La division introduisit le désordre, et le libertinage y mit le comble. Également cupides et débauchés, ils se répandirent, comme des loups ravissants, dans tous les lieux circonvoisins, se jetant avec fureur sur l'or et sur les femmes des Indiens ; ils joignirent la cruauté à la violence, et poussèrent tellement à bout leur patience, qu'au lieu d'amis sincères, ils en firent des ennemis irréconciliables. Ce fut vainement que Guacanagary leur remontra qu'ils avaient intérêt à ménager ses sujets, et qu'il ne pourrait plus les contenir si les Espagnols les poussaient ainsi aux dernières extrémités : ceux-ci n'en continuèrent pas moins leurs brigandages. Ils firent plus : ils abandonnèrent la forteresse, et, ayant pénétré chez les nations voisines, ils laissèrent partout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas longtemps impunis. Les Indiens, qui ne connaissaient ces étrangers que par leurs violences, leur tendirent des embûches : Caonabo, un des caciques de l'île, en surprit quelques-uns lorsqu'ils enlevaient ses femmes, et les massacra tous. Ce fut là comme le signal du soulèvement général : on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir. Ce succès enfla le cœur des Indiens, qui s'aperçurent qu'il n'était pas si difficile de se délivrer de ces hommes, qui leur paraissaient si terribles auparavant, et dont la seule vue les faisait trembler. Caonabo, à la tête de ce qu'il put ramasser de ses vassaux, s'avança jusqu'au fort de la Nativité, où il n'y avait que cinq soldats, qui, fidèles aux ordres d'Arasta, ne voulurent jamais le quitter. En vain le zélé Guacanagary vola-t-il au secours de ses amis : surpris d'une attaque si brusque, il n'eut pas le temps de s'y préparer. L'armée de Caonabo, beaucoup plus forte, eut aisément le dessus ; et le cacique, blessé, fut forcé d'abandonner ses nouveaux alliés à leur mauvais sort. Que pouvaient faire cinq hommes contre une multitude innombrable de ces barbares ? Ils se défendirent pourtant avec beaucoup de valeur, et les Indiens n'osaient les approcher pendant le jour ; mais, s'étant coulés dans les fossés à la faveur des ténèbres, ils mirent le feu au fort, qui fut bientôt consumé. Le prompt retour de l'amiral aurait pu rétablir la tranquillité : mais, n'ayant encore amené avec lui que le ramas des brigands dont on avait purgé l'Espagne et vidé les prisons, des gens de ce caractère n'étaient capables que d'aigrir le mal. D'ailleurs, la plupart des chefs qui commandaient sous lui, jaloux de son autorité et ne voulant agir que selon leurs vues particulières, ne gardèrent aucun des sages ménagements que demandait l'intérêt d'une colonie naissante. La guerre s'alluma de toutes parts, et elle fut longue et cruelle. Les Castillans, outrés de la résistance qu'ils trouvaient dans leurs nouveaux sujets, ne leur firent aucun quartier. Je ne rapporterai pas ici les cruautés qu'ils exercèrent et qui furent détestées par leur propre nation. Il leur en coûta trois années pour réduire ces malheureux... Si le sort des armes eût dépendu de la multitude, les Indiens auraient mieux défendu leur liberté : mais les épées et les armes à feu de leurs ennemis, trouvant des corps nus et désarmés, en faisaient un horrible carnage ; et plus de la moitié des Indiens périrent dans cette guerre. Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort, et furent quelque temps tranquilles. La puissance et le crédit de Guacanagary contribuèrent beau-

---

sociorumque monachorum ex ordine S. P. N. Benedicti ad supra dicti Novi Mundi barbaras gentes Christi S. Evangelium prædicandi gratiâ delegatorum sacerdotum. Dimissi per S. DD. Papam Alexandrum VI, anno Christi 1492 (1493). *Nunc primùm è variis scriptoribus in unum collecta et figuris ornata. Authore venerando Fr. dom. Honorio Philopono, ordinis S. Benedicti monacho.* 1621. P. 25.

(1) Eyriès, *Biographie universelle*, art. *Buil.*

(2) Wadding, an. 1493, n° 4.

(3) *Lettres édifiantes*, t. XII, p. 77, édit. in-18.

coup à cette paix. Ce cacique, toujours ami des Castillans, avait porté le zèle jusqu'à les accompagner dans leurs expéditions. Sa médiation acheva de pacifier les esprits. De nouvelles cruautés rallumèrent bientôt le feu mal éteint. Les Indiens songèrent à secouer un joug qui leur était insupportable ; mais le moyen qu'ils employèrent leur fut plus fatal qu'à leurs ennemis. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres, et de ne plus planter ni manioc ni maïs, se flattant que, dans les bois et les montagnes où ils se retireraient, la chasse et les fruits sauvages leur fourniraient suffisamment de quoi subsister, et que leurs ennemis seraient forcés par la disette d'abandonner le pays. Ils se trompèrent : les Castillans se soutinrent par les rafraîchissements qui venaient d'Europe, et n'en furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyaient être inaccessibles. Sans cesse harcelés, ces malheureux fuyaient de montagnes en montagnes. La misère, la fatigue et la frayeur continuelle où ils étaient en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échappèrent à tant de misères furent enfin obligés de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui usa de ses droits avec toute la rigueur possible. »

Il n'y avait que la présence des ministres de Jésus-Christ qui pût réhabiliter la civilisation européenne aux yeux des Américains opprimés ; mais Buil ne fit pas un long séjour parmi eux. Des démêlés s'élevèrent entre le vicaire apostolique et l'amiral. Colomb, voyant que les actes de désobéissance se multipliaient de la part des Espagnols à l'égard de leurs chefs, et que, d'un autre côté, les indigènes avaient à souffrir de coupables violences, voulut faire un exemple qui retînt le plus grand nombre dans le devoir. Il porta plusieurs sentences de mort, dont la rigueur, qui aurait été peut-être, dans un temps ordinaire, disproportionnée à la faute des condamnés, lui semblait réclamée par les circonstances. Buil crut devoir le soumettre, à cette occasion, au lien des censures ecclésiastiques. On a dit que l'amiral, exerçant de fâcheuses représailles, retrancha les moyens de subsistance au vicaire apostolique : mais Philiponus (1), ou plutôt le Bénédictin autrichien qui s'est caché sous ce pseudonyme, dément cette assertion. Il ajoute que Colomb demanda et obtint que les censures fussent levées. La bonne intelligence se rétablit à tel point, que, l'amiral ayant formé un conseil d'administration, sous la présidence de son frère, Buil en fit partie. Avec ce vicaire apostolique, était venu un gentilhomme catalan nommé Margarita, qui reçut de Colomb le commandement du fort Saint-Thomas. L'amiral étant allé, le 24 avril 1494, à l'île Cuba, ce gentilhomme retourna sans son autorisation en Espagne, où Buil prit aussi le parti de se rendre ; et il ne paraît pas que le vicaire apostolique soit revenu en Amérique. Les imputations dont Margarita chargea Colomb forcèrent ce dernier de venir, en 1495, se laver aux yeux des rois catholiques, qui, le 30 mai 1498, le renvoyèrent pour la troisième fois au Nouveau Monde. C'est pendant ce voyage qu'il eut connaissance du continent de l'Amérique, dont Vespuce lui a contesté la découverte.

Au nombre des prêtres qui avaient accompagné le vicaire apostolique en 1493, se trouvait frère Jean Perez de Marchena, gardien des Observantins de l'Arabida, qu'on a vu influer si heureusement sur la volonté de la reine et sur le premier départ de Christophe Colomb. En abordant à Haïti, il disposa à Isabelle, première ville construite par les Européens, une humble chaumière, dans laquelle il célébra les mystères sacrés, et déposa la sainte Eucharistie : telle fut la première église que les Espagnols élevèrent en Amérique. Lorsque Barthélemi Colomb eut fondé, par ordre de son frère Christophe, à l'embouchure de l'Ozama, la ville de San-Domingo, ainsi nommée en l'honneur de leur père, qui s'appelait Dominique, frère Jean y bâtit la seconde église, sous le vocable de saint François d'Assise, avec une demeure pour les religieux de l'Observance. Ces deux bâtiments, construits à la hâte, ne furent d'abord que de terre ; mais Colomb, étant devenu plus puissant et plus riche, les remplaça par une grande église et par un beau couvent en pierre, témoignant ainsi sa reconnaissance à frère Jean, auquel, après Dieu, il devait sa fortune. Un autre Jean, Franciscain aussi, et surnommé de Bourgogne, du lieu de sa naissance, évangélisa spécialement le royaume de la Magua ou de la

(1) *Nova typis transacta navigatio Novi Orbis*, etc., p. 91.

plaine; il y opéra de nombreuses conversions; mais, les Espagnols ayant maltraité le roi Guarionax, les missionnaires furent chassés et dépouillés par les indigènes.

Bzovius, cité par Fontana (1), dit que des Augustins et des Dominicains allèrent, avec les Bénédictins et les Franciscains, évangéliser l'Amérique. Fontana parle, sous l'an 1495, de l'actif apostolat des Frères Prêcheurs, qui se familiarisèrent promptement avec l'idiome local, et qui, sur les débris des idoles renversées, plantaient l'étendard glorieux de la croix. Cependant, l'arrivée des Dominicains paraît postérieure à cette époque.

En 1499, Christophe Colomb forma des établissements d'Espagnols sur plusieurs points de l'île Haïti; il distribua des terres aux colons, et leur livra comme *commanderie* (encomienda) un certain nombre d'indigènes des tribus voisines, en les chargeant d'instruire ces idolâtres dans la religion chrétienne, et leur permettant, pour récompense de leur zèle, de les employer à la culture : telle est l'origine des *commanderies des Indiens*. Mais Las-Casas (2) fait observer qu'en confiant la conquête au zèle religieux des rois d'Espagne, le Pontife romain n'avait délégué à aucune autre personne le soin de la prédication de l'Évangile, la conversion des Américains, leur instruction, et le ministère qui devait leur inspirer le goût des mœurs pures et la pratique des vertus chrétiennes. De là résultait la conséquence que les rois ne pouvaient se dispenser d'accomplir directement et immédiatement des promesses acceptées par le Pape en faveur de la religion, pour le salut éternel d'un si grand nombre d'âmes; et qu'ils eussent manqué à leurs devoirs en confiant les personnes des indigènes aux soins de seigneurs particuliers, n'importe à quel titre, lors même qu'ils eussent imposé à ces seigneurs l'obligation de leur prêcher l'Évangile, de leur apprendre les vérités du catéchisme, et d'en faire des hommes religieux : car les souverains n'ont pas le droit de se mettre au-dessus d'une loi qui leur prescrit l'accomplissement de devoirs inhérents au caractère de la souveraineté. Ce qui prouve encore que les rois d'Espagne ne pouvaient transporter à aucun particulier le soin de convertir les Américains, c'est que la conversion de ces peuples, comme tout ce qui devait l'accompagner, demandait la plus grande douceur et les traitements les plus humains. Or, l'autorité royale devait être fidèle à ce système, parce qu'elle ne pouvait avoir aucun intérêt à se conduire autrement; au lieu que le seigneur délégué, voulant tirer le plus grand parti de la personne de l'indigène pour son avantage pécuniaire, le chargeait des travaux les plus pénibles, l'accablait de coups, et finissait par négliger l'instruction chrétienne et la bonne conduite religieuse des malheureux exploités, tout cela ne rapportant rien à la cupidité de l'exploitant. Aussi Isabelle désapprouva-t-elle le partage des indigènes, qu'elle déclara libres et sujets seulement de la couronne de Castille, comme tous les Castillans. De plus, Christophe Colomb ayant donné aux Espagnols, pour leur service particulier, d'autres insulaires, qui suivirent leurs maîtres en Espagne, la reine voulut qu'ils fussent remis en liberté et renvoyés en Amérique; ordre exécuté l'an 1500, lorsque François Bovadilla partit pour aller gouverner le Nouveau Monde, accompagné dans ce voyage par le Franciscain Jean de Trassiera, qui s'appliqua avec dévouement à instruire et à convertir les idolâtres (1). Bovadilla devait se conduire de telle sorte que les Américains, attirés par les bons traitements des Espagnols, prissent goût à leur société, conçussent une heureuse idée de la religion, et se disposassent à l'embrasser; mais il établit, en 1501, l'usage abusif et tyrannique de les employer à l'exploitation des mines, de les séparer pour cela de leur famille, et de les envoyer au loin avec des fardeaux énormes et presque sans aliments. Un autre article des instructions de ce gouverneur portait que l'entrée de l'Amérique serait interdite aux juifs, aux musulmans et aux nouveaux convertis; mais qu'on pourrait y recevoir les esclaves nègres nés sous la puissance des chrétiens.

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1193.
(2) *Œuvres*, t. 1, p. 167.

(1) Wadding, an. 1501, n° 2.

CHAPITRE XXXIII.

Conversion des mahométans de Grenade. — Missions des Franciscains et des Dominicains dans l'Inde. — Première notion du christianisme, portée dans l'Australie.

Ferdinand de Talavera, Hiéronymite, dont frère Jean Perez de Marchena avait ménagé la protection à Christophe Colomb, était devenu archevêque de Grenade, cette dernière citadelle de l'islamisme en Espagne, si glorieusement conquise par Ferdinand et Isabelle. La conversion des musulmans fut l'objet de toute la sollicitude du prélat, et des soins de François Ximenès de Cisneros, Frère-Mineur, alors archevêque de Tolède. Digne émule de saint François d'Assise, altéré comme ce patriarche de la soif du salut des âmes et de la gloire du martyre, Ximenès ne put un jour diriger ses regards des hauteurs de Gibraltar vers les rives de l'Afrique, sans être profondément ému du lamentable état de tant d'âmes aveuglées, et sans éprouver le vif désir d'aller, au prix de son sang, les arracher à l'erreur (1). Mais Dieu réservait une autre destinée à cet humble Franciscain, le plus grand homme, sans contredit, et le meilleur citoyen qu'ait produit l'Espagne. Consulté sur les moyens à employer pour attirer les musulmans du royaume de Grenade, Ximenès émit l'avis qu'on usât de douceur. Tel fut le succès des instructions que les ministres de Jésus-Christ donnèrent à ces infidèles, sous la direction des deux archevêques, qu'en un seul jour, 16 décembre 1499, celui de Tolède administra de ses propres mains le baptême à plus de trois mille catéchumènes.

L'Église se vengeait ainsi des horribles excès, commis, à l'extrémité opposée de l'Europe, par les Turks othomans sur les populations chrétiennes. Pour ne citer qu'un exemple de leur cruel fanatisme, ils avaient incendié, l'année précédente (2), une ville de Pologne, dans laquelle deux frères-lais d'une vieillesse vénérable n'avaient pas quitté le couvent des Franciscains. L'un, frère Jean de Hongrie, avait reçu l'habit du bienheureux frère Jean de Capistran : sa vertu consommée et les visions célestes dont Dieu le favorisait commandaient le respect. L'autre, frère Boguslaw, avait été le compagnon de Jean de Capistran à la glorieuse journée de Belgrade. Un coup de hache, asséné sur la tête, divisa leur corps jusqu'à la poitrine. Le gardien du couvent et sept autres religieux, qui s'étaient enfuis, tombèrent entre les mains des barbares et furent retenus captifs. L'islamisme brisait sans pitié les corps : le christianisme sauvait miséricordieusement les âmes.

En ce temps même, des missionnaires, embarqués sur les vaisseaux portugais, volèrent jusqu'aux Indes orientales pour y faire retentir de nouveau la parole du salut, annoncée naguère sur ces rives par les fils de saint François et de saint Dominique. Les bouleversements politiques de l'Asie ont fermé aux apôtres de la foi la voie de terre qu'ils suivaient pour arriver dans l'Inde : maintenant la mer docile va les conduire plus sûrement et plus vite à cette mission abandonnée, où il leur tarde de porter la faux.

Les succès de Christophe Colomb et les réflexions des Portugais sur la faute qu'ils avaient commise en rejetant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inspirèrent une noble émulation et le désir de dédommager leur patrie de la perte qu'elle venait de faire par leur imprudence (1). Aussi, cinq ans après la découverte du Nouveau Monde, dix ans après celle du cap de Bonne-Espérance, Vasco de Gama sortit, le 9 juillet 1497, du port de Lisbonne, et arriva le 17 décembre au point que Diaz n'avait pas dépassé. A cet endroit, où la côte orientale d'Afrique commence à se diriger au nord, les Portugais entrèrent pour la première fois dans la mer des Indes. Des Arabes mahométans possédaient alors Mozambique, Quiloa, Mombaza, Mélinde, d'où Gama se rendit à la côte du Malabar. Il mit l'ancre, le 20 mai 1498, devant Calicut, capitale du Samorin ; et, le 14 septembre 1499, il annonçait, par son retour à Lisbonne, le succès du voyage le plus long et le plus difficile qui eût été entrepris dans les temps modernes. Dès lors la route de l'Inde était frayée pour les ouvriers apostoliques.

Frère Henri de Coïmbre, avec sept autres

(1) Wadding, an. 1495.
(2) *Ibid.*, an. 1498.

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. 1, p. 287.

orisait comman-
Boguslaw, avait
Capistran à la
. Un coup de
visa leur corps
du couvent et
étaient enfuis,
s barbares et
ne brisait sans
sauvait miséri-

ionnaires, em-
ugais, volèrent
y faire retentir
annoncée na-
saint François
versements po-
pôtres de la foi
pour arriver
docile va les
ite à cette mis-
le de porter la

omb et les ré-
qu'ils avaient
cet étranger,
ur inspirèrent
dédommager
ait de faire par
ans après la
dix ans après
Vasco de Gama
de Lisbonne,
que Diaz n'a-
, où la côte
se diriger au
r la première
Arabes maho-
que, Quiloa,
e rendit à la
20 mai 1498,
in; et, le 14
r son retour
e plus long et
pris dans les
le l'Inde était
es.
c sept autres

, t. I, p. 287.

Franciscains martyrisés au Brésil

Francescani martirizzati al Brasile — Franciscanos martirizados en el Brasil

Les Chrétiens de St Thomas devant Gama

[illegible] — Los Cristianos de Santo Tomas delante de Gama

[illegible]

franciscains et quelques [illegible], s'embarqua, le 13 mars 1500, [illegible] Alvarez Cabral commandait [illegible] Malabar (1). Ces religieux [illegible] les côtes occidentales d'Afrique [illegible] missionnaires de leur ordre [illegible] Wadding cite entre autres [illegible] Barros, du couvent de Noli [illegible], qui mourut cette année [illegible] Vert (2), soumis à la [illegible] avant qu'on eût franchi [illegible] Cabral prit [illegible], le trouva, le 24 avril, à [illegible] connue : c'était le Brésil. Les Portugais [illegible] dirent pour rendre [illegible] un autel sur lequel [illegible] tation, et frère Henri [illegible] cérémonie. Quoique [illegible] ni les mystères qu'[illegible] frappait leur [illegible] avec respect, [illegible] silence. Une croix fut élevée solennellement [illegible] le rivage : circonstance à laquelle le Brésil [illegible] de la Croix. Là [illegible] découverte du Nouveau Monde par Colomb avait été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie et guidé par l'expérience, suivant un plan régulier et [illegible] avec autant de courage que de persévérance ; mais l'[illegible] Cousin, qui les avait [illegible] 1488 montre assez [illegible] Providence, l'Amérique ne devait pas rester plus longtemps privée des lumières du christianisme. Si la sagacité de Colomb n'avait pas [illegible] le Nouveau Monde aux Européens, quelques années plus tard un [illegible] le doigt de Dieu est visible [illegible] conduit les Portugais. Nous [illegible] présent, que, Cabral ayant [illegible] de Lemos et un Frère-Mineur pour [illegible] le roi de Portugal de la découverte [illegible], sur leur rapport, fit partir pour le Brésil une flotte qui y porta plusieurs [illegible] tous italiens (3). Ces [illegible] travaillèrent à la conversion [illegible] ardeur que du fruit [illegible]

[illegible] Wadding, an [illegible]
[illegible] n. 2

[illegible] bres depuis [illegible] prêcher l'Évangile. [illegible] ration, ils virent [illegible] chasser. L'un d'eux, voulant [illegible] doit ne connaissait pas la profondeur, se noya ; [illegible] Sinney depuis à cette rivière le [illegible] Frère. Les autres, poursuivis [illegible] indigènes, furent cruellement [illegible] (1). Mais le sang de ces [illegible] Brésil, devait [illegible] des Francis- [illegible] lequel [illegible] ce sang, [illegible] était posséder [illegible] Ces peuples [illegible]

[illegible] Cabral reçut [illegible] tables, une [illegible] grâce et modestie [illegible] d'un [illegible] nous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ne sachant pas l'idiome local et n'[illegible] d'interprète, ne put prêcher aux [illegible] Bientôt un traité de commerce fut conclu entre Cabral et le Samorin de Calicut. A la faveur des relations établies, frère Henri et ses compagnons annonçaient l'Évangile. Lorsque la [illegible] marchands égyptiens [illegible], [illegible] commerce des Portugais [illegible] le [illegible] inscrits contre [illegible] et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Franciscains et quelques prêtres séculiers, s'embarqua, le 13 mars 1500, sur la flotte que Pierre Alvarez Cabral conduisait, à son tour, au Malabar (1). Ces religieux furent bientôt en vue des côtes occidentales d'Afrique, où des missionnaires de leur ordre exerçaient leur zèle: Wadding cite entre autres François de Mont-Barros, du couvent de Noli sur la côte de Gênes, qui mourut cette année dans l'archipel du cap Vert (2), soumis à la couronne du Portugal. Avant qu'on eût franchi le cap de Bonne-Espérance, Cabral prit tellement à l'ouest, qu'il se trouva, le 24 avril, à la vue d'une terre inconnue: c'était le Brésil. Les Portugais descendirent pour reconnaître le pays, y dressèrent un autel sur lequel on offrit l'hostie de propitiation, et frère Henri prêcha à cette première cérémonie. Quoique les indigènes ne comprissent ni les mystères qu'ils voyaient ni la langue qui frappait leur oreille, ils assistèrent au saint sacrifice avec respect, et écoutèrent la prédication en silence. Une croix fut élevée solennellement sur le rivage; circonstance à laquelle le Brésil dut alors le nom de Terre de Sainte-Croix. La découverte du Nouveau Monde par Colomb avait été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie et guidé par l'expérience, suivant un plan régulier et l'exécutant avec autant de courage que de persévérance: mais l'aventure des Portugais, l'an 1500, comme celle du capitaine Cousin, qui les avait précédés au Brésil, l'an 1488, montre assez que, dans les vues de la Providence, l'Amérique ne devait pas rester plus longtemps privée des lumières du christianisme. Si la sagacité de Colomb n'avait pas fait connaître le Nouveau Monde aux Espagnols, quelques années plus tard un événement fortuit, où le doigt de Dieu est visiblement empreint, y aurait conduit les Portugais. Nous ajouterons, dès à présent, que, Cabral ayant envoyé Gaspard de Lemos et un Frère-Mineur pour informer le roi de Portugal de sa découverte, ce prince, sur leur rapport, fit partir pour le Brésil une flotte qui y porta plusieurs Franciscains, presque tous italiens (3). Ces missionnaires travaillèrent à la conversion des indigènes avec plus d'ardeur que de fruit. Avant même d'avoir bien appris l'idiome local, ils commencèrent à prêcher l'Évangile. D'abord écoutés avec admiration, ils furent ensuite méprisés, maltraités et chassés. L'un d'eux, voulant passer une rivière dont il ne connaissait pas la profondeur, se noya; accident qui fit donner depuis à cette rivière le nom de *Fleuve du Frère*. Les autres, poursuivis par une troupe d'indigènes, furent cruellement massacrés. (Pl. XLI, n° 1.) Mais le sang de ces premiers martyrs, en arrosant le Brésil, devait le féconder pour la foi; et l'institut des Franciscains réformés, des veines duquel coula ce sang, véritable semence de chrétiens, allait posséder sur la terre qu'il fertilisait assez de couvents pour qu'on en formât une province.

Lorsque Cabral reprit la route des Indes, une tempête fit périr la moitié de ses vaisseaux. Il en rallia six, avec lesquels il se rendit à Mozambique, à Quiloa, à Mélinde, et de là à l'île Anchedive, à douze lieues de Goa, où frère Henri admit tous les Portugais aux sacrements de pénitence et d'eucharistie: mais le zélé Franciscain, ne sachant pas l'idiome local et n'ayant point d'interprète, ne put prêcher aux insulaires. Bientôt un traité de commerce fut conclu entre Cabral et le Samorin de Calicut. A la faveur des relations établies, frère Henri et ses compagnons annonçaient l'Évangile, lorsque la jalousie des marchands égyptiens et musulmans, dont la concurrence des Portugais détruisait le monopole, suscita contre ceux-ci un mouvement populaire. Frère Henri et quatre autres missionnaires, couverts de blessures, réussirent avec peine à gagner la flotte: trois apôtres de la foi périrent sous les coups des musulmans et des Malabares. Après avoir tiré vengeance de cette trahison, Cabral alla traiter avec le roi de Cochin, par l'entremise d'un Indien que les missionnaires avaient converti, et le Portugal lui doit l'établissement de ses premiers comptoirs dans l'Inde. Frère Henri, appliqué dès lors à la propagation de l'Évangile, reçut, en 1501, un renfort de quatre Frères-Mineurs, arrivés sur une flotte que le roi Emmanuel, sans savoir même ce qui était arrivé à Cabral, envoyait dans ces parages (1). Quand le roi de Portugal fut instruit du massacre de ses sujets à Calicut et des dispositions favorables du roi de Cochin, il

(1) Wadding, an. 1500, n° 10.
(2) *Ibid.*, an. 1501, n° 2.
(3) *Ibid.*, an. 1503, n° 2.

(1) Wadding, an. 1501, n° 1.

chargea Vasco de Gama, créé amiral des Indes, de s'y rendre avec un armement considérable. Cette flotte imposante détermina les princes de la côte orientale d'Afrique à se soumettre sans résistance, et Gama forma des établissements à Mozambique et à Sofala. Il partit ensuite pour Cananor, où la terreur de son nom l'avait précédé, et de là pour Cochin. Les chrétiens de Saint-Thomas, voyant des coreligionnaires dans les Portugais, s'empressèrent de les accueillir. Ceux de Cranganor, principale résidence des Nazarini, envoyèrent même à Gama des députés, chargés de lui présenter, en signe de soumission, le sceptre de leurs anciens rois, qui était un bâton rouge garni en argent et surmonté de trois clochettes de même métal (1). Ils avaient la taille belle et le teint brun. Leurs habits étaient de longues robes de calicot blanc. Ils avaient la barbe longue et épaisse; et leurs cheveux, qui avaient aussi toute leur longueur, étaient retroussés sous leurs turbans. (Pl. XLI, n° 2.) Frère Henri et ses compagnons inspirèrent à l'amiral des sentiments de bienveillance pour ces chrétiens, qui venaient les visiter à Cochin, et qu'ils allaient eux-mêmes évangéliser à Cranganor, afin de les tirer de leurs erreurs et de leur rendre la foi dans toute sa pureté. Gama répondit aux députés, qui le suppliaient de recevoir les Nazarini sous la protection du roi de Portugal, qu'il n'avait rien tant à cœur que de les soustraire au joug des idolâtres, et que, si la nécessité de son prompt départ et l'attitude hostile du Samorin de Calicut ne lui permettaient pas de réaliser immédiatement leurs vœux, du moins il ne négligerait rien auprès d'Emmanuel pour qu'on leur envoyât des secours. Les Franciscains promirent de pourvoir à leurs besoins spirituels, en attendant que le roi de Portugal s'occupât de leurs besoins temporels. Mais, le Samorin ayant déclaré la guerre au roi de Cochin, parce que ce prince ne voulait ni lui livrer les Portugais, ni les chasser de ses États, cet incident, qui interrompait les communications, empêcha les missionnaires de compléter la conversion des chrétiens de Saint-Thomas. Non-seulement les Franciscains virent leurs efforts pour propager la foi paralysés, mais ils eurent beaucoup à souffrir personnellement par suite de cette guerre.

La famille de saint Dominique, sœur et émule de la milice de saint François, fournit également à l'Inde son tribut; car le P. Jean, provincial des Frères-Prêcheurs du Portugal, désigna, en 1503, pour y cultiver la vigne spirituelle, douze missionnaires : Dominique de Souza, vicaire général; Thomas de Martin, Jean de Ossias, François Martinez, Augustin de Zuniga, Louis de Ladrada, Martin de Trugillo, Pierre de Villoa, Gaspard de Carvajal, Barthélemi de Ojéda, Blaise de Castella et Jacques de Saint-Thomas (1). Et même, à la prière du roi de Portugal, qui désirait qu'il y eût aux Indes un évêque pour exercer les fonctions pontificales et élever des sujets aux ordres sacrés, le P. Édouard Nunius, évêque de Laodicée et prédicateur illustre, reçut d'Alexandre VI cette destination. Le zélé prélat évangélisa surtout, avec les autres Dominicains, le royaume de Côlam et les contrées voisines, où plusieurs idolâtres ouvrirent les yeux à la lumière de la foi. Le vicaire général, Dominique de Souza, ayant réclamé, trois ans après (2), des auxiliaires de son ordre, Jules II, informé des progrès de la religion dans l'Inde, voulut qu'on y envoyât d'autres Frères-Prêcheurs.

Cependant les Français, dont les entreprises des Dieppois ont assez attesté l'humeur aventureuse, voulurent partager avec les Portugais l'honneur et la fortune des nouvelles découvertes. Une compagnie de commerçants arma, au port de Honfleur, un vaisseau qui mit à la voile au commencement de juin 1503, pour se rendre dans la mer des Indes (3). Binot-Paulmier de Gonneville, chargé de cette expédition, doubla le cap de Bonne-Espérance, à la hauteur duquel, assailli d'une tempête, il fut jeté sur une terre inconnue, d'où, après un séjour de six mois, il revint en France, ramenant le fils du roi de la contrée dans laquelle il avait reçu l'accueil le plus hospitalier. Un descendant du jeune prince a publié toutes les preuves qu'il

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 517. Coquebert-Montbret, *Note sur les chrétiens de Saint-Thomas*, dans le *Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de géographie*, t. IV, p. 28.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1503.
(2) *Ibid.*, an. 1506.
(3) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, p. 40.

avait rassemblées sur cette découverte (1) :

« La flotte portugaise du généreux Vasquez de Gama s'étant heureusement ouvert le chemin des Indes orientales, et les rois de Portugal ayant soigneusement fait poursuivre cette pointe, Lisbonne se vit en peu temps rempli des richesses de l'Orient, dont l'éclat donna dans les yeux de quelques marchands français qui trafiquaient au port de cette capitale ; de sorte qu'ils formèrent le dessein de marcher sur les pas des Portugais, et d'envoyer un navire vers ces Indes fameuses. Ce vaisseau fut équipé à Honfleur, ville maritime du bailliage de Rouen et du diocèse de Lisieux. La conduite en fut donnée au sieur de Gonneville, lequel leva les ancres au mois de juin 1503, et doubla le cap de Bonne-Espérance, que les fréquentes tempêtes avaient autrefois fait nommer le cap Tourmenteur et le Lion de l'Océan. Il expérimenta que tels noms lui convenaient fort bien, souffrant sous cette hauteur une longue et furieuse tourmente, laquelle lui fit perdre sa route, et enfin le laissa, pour l'abandonner à un calme ennuyeux dans une mer inconnue, où nos Français furent consolés par la vue de plusieurs oiseaux qui semblaient aller et venir du côté du sud, ce qui leur persuada qu'il y avait de la terre vers le midi ; et la nécessité qu'ils avaient d'eau et de radoub les obligea d'y faire voile. Ils rencontrèrent ce qu'ils cherchaient, à savoir, une grande contrée, que leur Relation appelle les Indes méridionales, selon l'usage de leur temps, qui appliquait assez indifféremment le nom des Indes à tous les pays nouvellement découverts.

« Ils mouillèrent dans un fleuve qu'ils comparent à la rivière d'Orne, qui est celle dont les eaux baignent les murailles de la ville de Caen. Le séjour qu'ils y firent fut d'environ six mois entiers, lesquels ils furent obligés d'employer à remanier et rebâtir leur vaisseau, et à chercher de quoi le charger pour le retour en France, qui fut résolu par le refus que l'équipage fit de passer outre, sous prétexte de la faiblesse et du mauvais état du navire.

« Dans ce long intervalle, ils eurent assez de loisir pour remarquer les qualités de cette terre et les mœurs de ses habitants, et ils l'avaient fait fort curieusement ; mais ils furent si malheureux que de tomber entre les mains d'un corsaire anglais, à la vue des îles de Jersey et Guernesey et des côtes de Normandie, dont ils rendirent leur plainte au siége de l'amirauté, et l'accompagnèrent d'une déclaration de leur voyage, le procureur du roi l'ayant ainsi requis, conformément à la disposition des anciennes ordonnances de la marine, lesquelles ont sagement et utilement désiré que le matelot français dépose au greffe de ces siéges les mémoires des navigations de long cours.

« Cette déclaration du capitaine de Gonneville, qui est une pièce judiciaire et authentique, datée du 19 juillet 1505, signée des principaux officiers du navire, et qu'un historiographe de Sa Majesté Très-Chrétienne des mieux connus n'a pas estimée indigne de ses recueils et annotations, nous apprend que ce pays est fertile et peuplé. Elle nous fait voir que ces Australes firent une si bonne réception à nos Européens, qu'elle semble les convier à leur rendre de nouvelles visites. J'en rapporterai ici les propres termes, m'assurant que leur rudesse et leur naïveté ne seront peut-être pas entièrement désagréables.

« Item disent (ce sont les paroles de l'original) « que, pendant leur demourée en ladite terre, ils « conversoient bonnement avec les gens d'icelle, « après qu'ils furent apprivoisés avec les chré- « tiens, au moyen de la chère et petits dons qu'on « leur faisoit ; étant lesdits Indiens gens simples, « ne demandant qu'à mener joyeuse vie, sans « grand travail, vivant de chasse et de pêche, et « de ce que leur terre donne de soi, et d'aucunes « légumages et rachines (racines) qu'ils plantent, « allant mi-nuds, les jeunes et communs spéciaul- « ment ; portant manteaux, qui de nattes déliées, « qui de peau, qui de plumasseries, comme sont « en ce pays ceux des OEgyptiens et Bœmes, fors « qu'ils sont plus courts ; avec manières de ta- « bliers ceints par-dessus les hanches, allant jus- « ques aux genouils aux hommes, et à mi-jambe « aux femmes. Car hommes et femmes sont ac- « coutrés de même manière, fors que l'habille- « ment de la femme est plus long. Et portent les- « dites femelles colliers d'or et coquilles ; non

(1) *Mémoires touchant l'établissement d'une Mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelé la Terre australe, méridionale, antarctique et inconnue*, par l'abbé Binot-Paulmier de Gonneville, chanoine de Lisieux, résident du roi de Danemark en France ; 1663.

«l'homme, qui porte, au lieu, arc et flèches, «ayant pour vireton un os proprement affilé, et «un épieu de bois très-dur, brûlé et affilé par «en haut, qui est toute leur armure. Et vont «les femmes et filles tête nude, ayant leurs «cheveux agréablement teurchez (tors) de pe- «tits cordons d'herbes, teintes de couleurs «vives et luisantes. Pour les hommes, portent «longs cheveux ballants, avec un tour de plu- «masses hautes, vif-teintes et bien atournées «(accommodées).

«Disent, outre, avoir entré dans ledit pays, «bien deux journées avant, et le long des côtes «davantage, tant à dextre que senextre; et avoir «remerché (remarqué) ledit pays être fertile, «pourvu de force bêtes, oiseaux, poissons et «autres choses singulières, inconnues en chré- «tienté, et dont feu maître Nicole Lefebure, «d'Honfleur, qui étoit volontaire au viage, cu- «rieux, et personnage de savoir, avait pour- «trayé (dessiné) les façons: ce qui a été perdu «avec les journaux du viage, lors du pirate- «ment de la navire, laquelle perte est à cause «qu'ici sont maintes choses et bonnes recher- «ches omises.

«Item, disent ledit pays être peuplé entre «deux (médiocrement). Et sont les habitations «desdites Indes par hameaux de XXX. XL. L ou «quatre-vingts cabanes, faites en manière de «halle, de pieux fichés, joignant l'un l'autre, «entrejoints d'herbes et feuilles, dont aussi les- «dites cabanes sont couvertes, et y a pour che- «minée un trou pour faire en aller la fumée; «les portes sont de bâtons proprement liés, et «les ferment avec clés de bois, quasiment comme «on fait en Normandie aux champs les étables. «Et leurs lits sont des nattes douces, pleines de «feuilles ou plumes; leurs couvertes, de nattes, «peaux ou plumasseries; et leurs ustensiles de «ménage, de bois, même leurs pots à bouillir, «mais enduits d'une manière d'argile, bien un «doigt d'épais, ce qui empêche que le feu ne les «brûlât.

«Item, disent avoir remerché ledit pays être «divisé par petits cantons dont chacun a son roi; «et, quoique lesdits rois ne soient guère mieux «logés et accoutrés que les autres, si est-ce qu'ils «sont moult vénérés de leurs sujets. Et nul si hardi «oser refuser leur obéir, ayant iceux pouvoir de «vie et de mort sur leurs sujets; dont aucuns de «la navire virent un exemple digne de mémoire: «savoir d'un jeune fils de dix-huit à vingt ans, «qui, en certain chaud dépit, avait donné un «soufflet à sa mère; ce qu'ayant su son sei- «gneur, jaçoit (encore) que la mère n'en eût été «à plainte, il l'envoya quérir et le fit jeter en la «rivière, une pierre au col, appelés à cri public «les jeunes fils du village et autres villages «voisins; et si nul n'en peut obtenir rémission, «ni même la mère, qui, à genouils, vient requé- «rir pardon pour l'enfant.

«Le dit roi étoit cil en la terre de qui demeura «la navire, et avoit à nom Arosca: son pays «étoit de bien une journée, peuplé de viron une «douzaine de villages, dont chacun avoit son «capitaine particulier, qui tous obéissoient audit «Arosca. Ledit Arosca étoit, comme il sembloit, «âgé de soixante ans, lors veuf, et avait six «garçons, depuis trente jusqu'à quinze ans; et «venoit lui et eux souvent à la navire. Homme «de grave maintien, moyenne stature, grosset, «et regard bontif, en paix avec les rois voisins; «mais lui et eux guerroyant des peuples qui sont «dans les terres, contre lesquels il fut deux fois «pendant que la navire séjourna, menant de «cinq à six cents hommes à chaque fois, et la «dernière à son retour fut demenée grande joie «par tout son peuple pour avoir eu grande vic- «toire; leurs dites guerres n'étant qu'excursions «de peu de jours sur l'ennemi; et eût bien eu «envie qu'aucun de la navire l'eût accompagné «avec bâtons à feu et artilleries, pour faire «paour et dérouter lesdits ennemis: mais on s'en «excusa.

«Item, disent qu'ils n'ont remerché aucune «merche (marque) particulière qui différentait «(distinguât) ledit roi et autres rois dudit pays, «dont il vint jusqu'à cinq voir la navire, fors «que lesdits rois portent les plumasses de leur «tête d'une seule couleur; et volontiers leurs «vassaux, du moins les plus principaux, portent «à leur tour de plumasses quelques brins de «plumes de la couleur de leur seigneur, qui était «le vert pour celle dudit Arosca, leur hôte.

«Item, disent que, quand les chrétiens eus- «sent été anges descendus du ciel, ils n'eussent «pu être mieux chéris par ces pauvres Indiens, «qui étoient tout ébahis de la grandeur de la «navire, artillerie, miroirs et autres choses «qu'ils voyaient en la navire, et surtout de ce

«que, par un mot de lettre qu'on envoyoit du «bord aux gens de l'équipage qui étaient par les «villages, on leur faisoit savoir ce qu'on avoit «volonté, ne se pouvant persuader comme le «papier pouvoit parler. Ainsi, pour ce, les «chrétiens étoient par eux redoutés, et, pour «l'amour d'aucunes petites libéralités qu'on leur «faisoit de pignes, couteaux, haches, miroirs, «rassades et telles babioles, si aimés, que, pour «eux, ils se fussent volontiers mis en quartiers, «leur apportant foison de chair et poisson, fruits «et vivres, et de ce qu'ils voyoient être agréa-«ble aux chrétiens, comme peaux, plumasses et «rachines à teindre; en contreschange de qui «leur donnoit-on des quincailleries et autres be-«sognes de petit prix, si que desdites denrées «en fut amassé près de cent quintaux qui en «France auroient valu bon prix.

«Item, disent que, voulant laisser marches «(marques) audit pays qu'il avait là abordé des «chrétiens, fut faite une grande croix de bois, «haute de trente-cinq pieds, et mieux bien pein-«turée, qui fut plantée sur un tertre à vue de la «mer, à belle et dévote cérémonie, tambour et «trompette sonnant à jour exprès choisi, sa-«voir le jour de la grande Pâques 1504. Et fut «la croix portée par le capitaine et principaux «de la navire, pieds nuds; et aidoient ledit «seigneur Arosca et ses enfans, et autres grei-«gneurs (*grandiores*, notables) indiens, qu'à ce «on invita par honneur, et s'en montroient «joyeux. Suivoit l'équipage en armes, chantant «la litanie, et un grand peuple d'Indiens de tout «âge, à qui de ce longtemps devant on avait «fait fête, cois et moult ententifs au mystère. «Ladite croix plantée, furent faites plusieurs dé-«charges de scoppeterie et artillerie, festins et «dons honnêtes audit seigneur Arosca et pre-«miers indiens; et, pour le populaire, il n'y eut «cil (aucun) à qui on ne fît quelque largesse de «quelques menues babioles, de petit coût, mais «d'eux prisées: le tout, à ce que du fait il leur «fût mémoire; leur donnant à entendre, par si-«gnes et autrement, au moins mal que pou-«voient, qu'ils eussent à bien conserver et hono-«rer ladite croix. Et à icelle étoit engravé, d'un «côté le nom de N. S. P. le Pape de Rome et du «roi notre sire, de monseigneur l'admiral de «France, du capitaine, bourgeois (armateurs) et «compagnons, depuis le plus grand jusques au «petit; et faist le charpentier de la navire cet «œuvre, qui lui valut un présent de chaque «compagnon. D'un autre côté, fut engravé un «deuxain nombral (distique) latin, de la façon «de maître Nicole Le Febure, dessus nommé, «qui, par gentille manière, déclaroit la date de «l'an du placement de ladite croix et qui plan-«tée l'avoit; et y avoit:

« Hic sacra Palmarius posuit Gonivilla Binotus,
« Grex socius pariter, neutra que progenies.

«Disent, outre, qu'à la parfin, la navire «ayant été radoubée, gallifrestée (calfretée), et «munie au mieux qu'on peut pour le retour, fut «arrêté de s'en partir pour France. Et par que «c'est coutume à ceux qui parviennent à nou-«velles terres des Indes d'en amener en chré-«tienté aucuns Indiens, fut tant fait par beau «semblant que ledit seigneur Arosca vousist bien «qu'un sien jeune fils, qui d'ordinaire tenait bon «avec ceux de la navire, vînt en chrétienté, parce «qu'on promettoit aux père et fils le ramener «dans vingt lunes du plus tard (car ainsi don-«noient-ils entendre les mois); et ce qui plus leur «donnoit envie, on leur faisoit accroire que «cils (ceux) qui viendroient par de çà on leur «apprendroit l'artillerie qu'ils souhaitoient gran-«dement pour maîtriser leurs ennemis, comme «astout (aussi) à faire miroirs, couteaux, haches, «et tout ce qu'ils voyoient et admiroient aux «chrétiens: qui étoit autant leur promettre, que «qui promettoit à un chrétien or, argent et pier-«reries, ou lui apprendre la pierre philoso-«phale. Lesquelles offres crues fermement par «ledit Arosca, il était joyeux de ce qu'on vou-«loit amener son dit jeune fils, qui avait nom «Essomericq, et lui donna pour compagnie un «Indien d'âge de trente-cinq ou quarante ans «appelé Namoa; et les vint, lui et son peuple, «convoyer à la navire, les pourvoyant de force «vivres et de maintes belles plumasseries et «autres raretés pour en faire présent, de sa «part, au roi notre sire. Et ledit seigneur Arosca «et les siens attendirent le départ de la navire, «faisant jurer le capitaine de s'en revenir dans «vingt lunes, et, lors dudit départ, tout ledit «peuple faisoit un grand cri, et donnoit à enten-«dre qu'ils conserveroient bien la croix, faisant «le signe d'icelle en croisant deux doigts.

«Item, disent qu'adonc partirent desdites In-

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

« des méridonales, le tiers jour de juillet 1504, « et depuis ne virent terre jusques au lendemain « saint Denis (10 octobre), ayant couru diverses « fortunes et bien tourmentés de fièvre maligne, « dont maints de la navire furent entachés, et « quatre en trépassèrent : savoir, Jean Bicherel, « du Pont-l'Évêque, chirurgien de la navire; « Jean Renoult, soldat d'Honfleur; Stenot Ven- « nier, de Gonneville sur Honfleur, varlet du « capitaine, et l'Indien Namoa. Et fut mis en « doute de le baptiser, pour éviter la perdition « de l'âme : mais ledit maître Nicole disoit que ce « seroit profaner baptême en vain, pour ce que « ledit Namoa ne savoit la croyance de notre « mère sainte Église, comme doivent savoir « ceux qui reçoivent baptême ayant âge de rai- « son; et en fut cru ledit maître Nicole, comme « le plus savant clerc de la navire. Et pourtant « depuis en eut scrupule, si que l'autre jeune « Indien Essomericq, étant malade sa fois et en « péril, fut de son avis baptisé. Et lui administra « son sacrement ledit maître Nicole, et furent les « parrains ledit de Gonneville, capitaine, et « Antoine Thiery, et au lieu de marraine, fut « pris Andrieu de La Mare pour tiers parrain. Et « fut nommé Binot, du nom de baptême d'icelui « capitaine. Ce fut le 14e septembre que ce fut « fait, et semble que ledit baptême servit de mé- « decine à l'âme et au corps, parce que depuis « ledit Indien fut mieux, se guérit, et est main- « tenant en France, etc. »

L'abbé Binot-Paulmier de Gonneville dit de ce jeune prince, « qui eut ainsi le bonheur d'être les prémices du christianisme des nations méridionales » (1) : « Il reçut, avec le baptême, le nom du capitaine qui l'avait amené; et depuis il en emprunta le surnom que la voix publique lui attribua, de l'agrément de ce même capitaine, lequel, pour reconnaître en quelque sorte la bonne réception qui lui avait été faite par les Austraux, et pour s'acquitter de ce que la raison l'obligeait de faire en faveur de celui qu'il avait artificieusement transporté du milieu d'eux en des lieux étrangers, lui procura quelques médiocres avantages et un mariage qui le rendait son allié, et dont sortirent plusieurs enfants, l'un desquels (mort en 1583) a été mon aïeul paternel. Et maintenant (1663), par l'extinction des branches aînées, je me trouve le chef et l'aîné de la famille de ce premier chrétien des terres australes; et, en cette qualité, je me vois dans l'engagement de sommer l'Europe chrétienne de l'exécution des promesses des siens. »

Les opinions ont dû varier sur la situation de la contrée où Gonneville aborda. Ignorant à quelle distance du cap de Bonne-Espérance ce navigateur se trouvait lorsqu'il fut assailli par la tempête, ne sachant pas quelle fut la durée de la tourmente qui le jeta hors de sa route, ni celle du calme qui lui succéda, on n'a, pour se guider, que l'indication que donne Gonneville du côté du sud, vers lequel la présence des oiseaux le détermina à cingler dans l'espoir d'y trouver terre : c'est sur la seule désignation de ce rhumb qu'on a pu présumer que le pays où il parvint ne saurait être que la Nouvelle-Hollande. Les détails que ce navigateur donne des mœurs et des usages des habitants n'offrent, il est vrai, aucune similitude, n'ont même aucun rapport, avec ceux, si bien connus aujourd'hui, des naturels de cette partie du monde : mais on ne voit pas quelle autre terre inconnue se serait présentée à lui du côté du sud. Pour voir cette terre dans Madagascar, qui pouvait, en effet, n'être pas connue de Gonneville, puisqu'elle ne fut abordée par les Portugais que le 10 août 1503, par conséquent quelques semaines avant le jour où ce navigateur y aurait été porté lui-même, il faut attribuer la désignation du *sud* à une erreur de copiste. Nous ajouterons, comme raison de décider, qu'une carte manuscrite, dessinée en 1547 par Vallard, cosmographe à Dieppe, et qui était, en 1805, dans la collection du prince de Talleyrand, a prouvé évidemment qu'à cette époque, si rapprochée du retour de Gonneville, les parties du nord et de l'orient de la Nouvelle-Hollande avaient été visitées et relevées avec une attention assez remarquable (1).

Cet épisode de la découverte de l'Australie par les Français a interrompu l'histoire des missions de l'Inde, qu'il convient de reprendre.

(1) *Mémoire touchant l'établissement d'une Mission chrétienne dans le troisième monde*, etc., épître dédicatoire au Pape Alexandre VII.

(1) Estancelin, *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands*, etc., p. 184.

été mon aïeul
par l'extinction
uve le chef et
er chrétien des
qualité, je me
mmer l'Europe
promesses des

la situation de
da. Ignorant à
e-Espérance ce
fut assailli par
le fut la durée
de sa route, ni
on n'a, pour se
e Gonneville du
nce des oiseaux
oir d'y trouver
on de ce rhumb
s où il parvint
llande. Les dé-
s mœurs et des
l est vrai, au-
ucun rapport,
d'hui, des na-
: mais on ne
nnue se serait
our voir cette
vait, en effet,
puisqu'elle ne
ue le 10 août
emaines avant
été porté lui-
ation du *sud* à
erons, comme
e manuscrite,
osmographe à
ans la collec-
a prouvé évi-
approchée du
du nord et de
e avaient été
tion assez re-

de l'Australie
toire des mis-
eprendre.

---

ages et les dé-
c., p. 184.